REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

La REVUE SPIRITE paraît du 1er au 5 de chaque mois, par cahiers de quatre feuilles et demie, au moins, grand in-8°, formant 68 pages

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an; Union postale, 1re partie, 2 francs; Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro séparé : 1 franc, *franco* pour toute la France; pour l'étranger le port en sus, 0,20.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à vue sur Paris, à l'ordre de M. P.-G. **Leymarie**, administrateur.

On ne reçoit que les lettres affranchies et IL N'EST RÉPONDU QU'AUX LETTRES CONTENANT UN TIMBRE-POSTE.

Les bureaux d'abonnements sont situés à Paris, 42, rue Saint-Jacques, à la Librairie des Sciences psychiques et spirites.

Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 43 premières années, 1858 à 1900, prises ensemble, 5 francs *franco* le volume; 44e année, 1901, 10 francs *franco* pour la France et l'Algérie; Etranger, port en sus. Les années 1858 à 1863, puis les années 1873 et 1874 étant épuisées, chacun de ces 10 volumes de *Revue* coûtera désormais *dix francs*.

Un volume seul, 5 fr. 60 *franco*. Collection reliée, 2 fr. de plus par volume jusqu'en 1892. — Depuis 1893 la *Revue* ayant été augmentée de 250 pages le prix de la reliure est de 2 fr. 50 par volume.

Nous offrons comme prime à nos abonnés la collection complète de la *Revue* depuis 1858, soit 44 volumes pour 160 francs, pris à notre librairie. (Port en plus pour l'étranger).

Notre Catalogue est envoyé à toute personne qui en fera la demande, par lettre affranchie au siège de la librairie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Un SPÉCIMEN de la *Revue Spirite* est envoyé contre un timbre-poste de 0 fr. 25.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité, ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDÉ PAR

ALLAN KARDEC

Rédacteur en chef : P.-G. Leymarie, *de* 1870 *à* 1901.

> Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE. — 1901

PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Siège et Administration : 42, rue Saint-Jacques (*près de la Sorbonne*).

OUVRAGES SUR LE SPIRITISME PAR ALLAN KARDEC

Le Livre des Esprits (partie philosophique), comprenant les principes de la doctrine spirite; 1 vol. in-12, 44e édition, prix : 3 fr. 50.

Le Livre des Médiums (partie expérimentale). Guide des Médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. 1 vol. in-12, 32e édition, 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 36e édition ; prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou *la Justice divine selon le Spiritisme*, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. 1 vol. in-12, 15e édition, prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les miracles et les prédictions, *selon le Spiritisme*, 15e édition, prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, prix : 3 fr., 3e édition.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits. 1 vol. in-12, 31e édition, prix : 1 fr.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 centimes ; vingt exemplaires, 2 fr., par la poste, 2 fr. 50.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 cent.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 centimes, vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste 2 fr. 50 cent.

OUVRAGES DIVERS RECOMMANDÉS

Animisme et Spiritisme, par Aksakoff, illustré in-8, ouvrage épuisé, prix : 20 fr.

Recherches sur les phénomènes spirites, par William Crookes, prix : 3 fr. 50.

Au pays de l'ombre, par Mme d'Espérance, nombreuses gravures : 4 fr.

Enseignements spiritualistes, reçus par V. Stainton Moses (Oxon) 5 fr.

Rapport sur le spiritualisme, par le Comité de la Société dialectique de Londres avec les attestations orales et écrites et quelques extraits de correspondance, traduit par le Dr O. Dusart 5 fr.

Les Cotes obscurs de la nature ou Fantômes et voyants, par Mistress Crowe : 5 fr.

Une Echappée sur l'Infini, par Ed. Grimard : 3 fr. 50.

Les grands mystères, par Eugène Nus, prix : 3 fr. 50.

L'âme et ses manifestations à travers l'histoire par Eug. Bonnemère, prix : 3 fr. 50.

Le spiritualisme dans l'histoire, par R. de Giustiniani, prix : 2 fr.

La réalité des esprits et le phénomène de leur écriture directe, avec figures très curieuses, par le baron de Guldenstubbé, prix : 5 fr.

Après la mort, par Léon Denis, prix : 2 fr. 50.

Christianisme et Spiritisme, par Léon Denis : 2 fr. 50.

Recueil de prières et méditations spirites, prix : 1 fr. 50, relié 0 fr. 75 broché.

Guide pratique du médium guérisseur, prix : 1 fr.

Quelques essais de médiumnité hypnotique, par MM. F. Rossi, Pagnoni et Dr Moroni, traduit par Mme F. Vigné. : 2 fr.

La Lévitation, par le colonel De Rochas ; prix : 2 fr. 50.

Les Miracles et le Moderne spiritualisme, par Russel Wallace, épuisé prix : 10 fr.

Dans les Temples de l'Himalaya (1er volume), par A. Van der Naillen, prix : 3 fr. 50.

« » **Dans le Sanctuaire** (2e volume), avec portrait de l'auteur, A. Van der Naillen, prix : 3 fr. 50. Les 2 volumes 6 fr.

La Survie (Echos de l'au-delà), par Rufina Noeggerath, prix : 3 fr. 50.

Introduction au Spiritualisme expérimental moderne, par Falcomer, prix : 1 fr. 50.

Tous ces ouvrages se trouvent à la LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES ET SPIRITES, 42, rue Saint-Jacques, à Paris, qui les expédie contre un mandat-poste, à l'ordre de M. P.-G. Leymarie.

Demander le Catalogue de la Librairie.



44e ANNÉE. N° 1. 1er JANVIER 1901.

A NOS CORRESPONDANTS

Depuis trente ans, je présente les souhaits des membres de la maison du Maître aux lecteurs de notre revue et à nos confrères en publicité; je renouvelle ces vœux en 1901, au nom de nos rédacteurs et de Mme Leymarie qui, depuis un an, a dirigé la librairie et la correspondance.

Merci aux personnes nombreuses qui s'intéressent à la santé du spirite de la première heure, du vieil ami d'Allan Kardec qui reprend des forces nouvelles pour servir la cause.

P. G. LEYMARIE.

TOUT EST SUBSTANCE, VIE ET AMOUR.

(*Suite*, voir la *Revue* de décembre 1900.)

Le berceau est le chef d'œuvre de l'insecte, la mère devant mourir en donnant naissance à ses petits, aussi crée-t-elle un abri ingénieux qui servira de mère et nourrira sa lignée future ; pour cette fin elle a des armes subtiles, perfides, poignards véritables qui servent sa maternité. La nature est froide devant nos dégoûts irraisonnés, elle soigne spécialement les espèces rongeuses de nos jardins, de nos cultures, car elles l'aident utilement à maintenir l'équilibre des espèces vivantes et, dans certains climats, ramener à l'ordre le monde végétal trop exubérant. Cette espèce rongeuse vernit ses œufs pour les aider à braver l'hiver sous la feuille que le vent roule avec rudesse.

Avant de devenir phalènes, les chenilles processionnaires sont vêtues d'épaisses fourrures.

Le puceron vivipare, puis ovipare, naît tout vivant pendant l'été, il prend à l'automne la forme de l'œuf pour résister à l'hiver; sa mère, dans sa seule minute d'amour lui donne la fécondité pour quarante générations. Evidemment, ces êtres privilégiés doivent être indispensables et remplir une fonction nécessaire dans l'économie générale et dans l'harmonie vitale. Il y a de l'ordre partout, Parabrahm étant le mouvement, la raison même, et par lui la vie des soleils a sa raison d'être tout autant que celle du moucheron et que la géométrie qui existe dans la ruche de l'abeille.

Oui la vie invisible des êtres silencieux est infinie dans la terre, dans le ténébreux océan, dans l'air respirable, dans nos liquides et notre sang; leur circulation est sans pareille et inaperçue. D'abord F. V. Raspail, puis Pasteur et son école en ont découvert des familles, tels les volvox ou vorticelles, les microbes ces miniatures d'insectes.

Après cette vie végétale et élémentaire vient l'insecte, être individuel et complet doué de nerfs, d'un réseau électrique très centralisé qui sert ses résolutions et ses mouvements si rapides; dégagé du fatalisme en commun il va, avance et retourne, se meut en liberté, détermine ses appétits, sa défense, la route à suivre. Il doit vite se renouveler, et à l'aide de sa force disproportionnée avec son volume et sa taille, faire disparaître les vies morbides ; il désencombre le monde.

Tout se métamorphose dans l'ordre absolu et monte l'échelle des êtres. L'homme, ce résultat de tant de prodigieux efforts, n'a pas d'ailes pour voler mais sa pensée en a de toutes puissantes, il sait que la mort n'est que partielle, n'est qu'une naissance, l'esprit se dépouillant comme la chrysalide

et que, les germes d'une vie passée déployés dans l'action et l'amour de l'humanité restent à l'actif du désincarné.

En renaissant chez un père et une mère de son choix, il est à l'état d'embryon, cela est fatal; s'il pouvait raisonner aux entrailles maternelles, il dirait avec un philosophe connu que dépourvu d'organes de locomotion, de digestion, il n'est rien, ne peut rien, mais que ses organes se développeront par bourgeonnement, comme chez l'insecte et le quadrupède, la nature lui ayant assigné un rôle supérieur. Alors il aura une autre vie et les cinq sens le serviront mais en attendant, de l'homme futur, il n'y a que la chrysalide. Tout est soumis à la gestation et Dieu fait bien en ses œuvres; il est égalitaire.

Dieu exaltant la vie intérieure de l'insecte, donne aux scarabées de brillants habits de bals; au moment de leur amour il en fait des fleurs vivantes. Aux climats pâles et moyens, aux mornes déserts ou le soleil fait de courtes apparitions, en Sibérie, il pare comme de grands seigneurs le monde des petits.

Dans nos plus hautes montagnes, sur les glaciers, on voit de nobles insectes, tels que la Rosalie au manteau moucheté de noir sur fond de satin gris perle.

Une fleur rose s'ingénie à vivre aussi au redoutable Grindelwald, dans les hautes Alpes; cette fleur rose violet, à côté d'elle, a son frère, insecte dont les ailes sont d'un bleu céleste lustré à poudre de frimas; il est courageux dans la froidure et conserve la couleur de l'azur, ce petit solitaire des glaciers.

La nature porte à l'infini chaque création, mais elle ne va pas de l'avant, d'une manière indiscontinue; pour s'harmoniser elle a des reculs, des retours et alors, jugeant mieux de l'effort à accomplir pour réduire la première création elle suscite de monstrueux destructeurs qui arrêtent les monstres de fécondité, tels les insectes herbivores qui ont pondéré l'exubérance du règne végétal, puis les insectes insectivores, terribles tyrans qui modérèrent les herbivores, leurs ailes et leurs armes les rendant redoutables. L'hirondelle vint pour détruire ces derniers et toujours mieux équilibrer les espèces.

Au Brésil, à la Guyane, à l'Afrique équatoriale, dans les forêts vierges au chaos de plantes folles, les lianes étouffent les arbres géants, les pourissent et les font s'abattre pour les faire disparaître sous leurs débris. Là, les reptiles immondes gonflés de venin, image de ce que fut le monde primitif. L'oiseau rapace aux puissantes serres, plonge dans ce milieu et en rapporte bien des monstres, mais les rongeurs sans nombre les secondent et les plus humbles des insectes pondèrent cet inextricable confusion d'arbres, de plantes, de caïmans et de serpents dangereux.

Ces destructeurs, ces rongeurs ont délivré l'arbre de l'étreinte parasite, mettant ainsi de l'ordre dans cette orgie de végétation. Ils éclaircirent les forêts et en chassèrent les monstres, l'oiseau fit le reste. Rien de plus redoutable, de plus durable que les nasicornes, les cerfs-volants, les carabes, bêtes mieux armées que nos anciens chevaliers bardés de fer. Les fourmis et les abeilles succédèrent à ces féroces héros, il y eut plus d'harmonie et de beauté et c'est là l'histoire très impartiale de la mission des insectes.

Il n'y a point de départ méprisable et les mineurs, les rongeurs qui ont préparé la terre en la rendant habitable, doivent encore être pleins de feu et ardents au travail, car des forêts de 1200 lieues de long attendent leur action bienfaisante. L'insecte ailé qui persécute nos troupeaux et nos chevaux alanguis par l'action solaire, les remet debout à l'aide de l'aiguillon qui les presse et les sauve.

A la Guyane, chacun bénit l'armée de fourmis noires qui envahissent les maisons pour les purger des crapauds, des couleuvres, des mulots, des insectes nuisibles ; ces *fourmis dites de visite* se retirent après avoir accompli ce devoir d'assainissement mieux que qui que ce soit. Elles dévorent en conscience, font la place nette.

A l'oiseau, les atomes vivants qui volent ; à l'insecte à l'œil microscopique, les lieux innaccessibles à la gent emplumée. Quelle admirable distribution du travail utile.

L'Asie nous à donné ce qui est exquis et doux, le cheval arabe, le café, la pêche, le sucre et la soie, ce qui élève notre existence et la ravit. Il faut étudier le ver à soie dans toutes ses phases, aussi l'araignée, l'abeille et la fourmi en leurs travaux, pour les mieux admirer et les comprendre. Notre Réaumur a énoncé que bon nombre de chrysalides pourraient nous donner de belles soies pour habiller les plus pauvres, chaudement et légèrement ; il faut chercher comme ce graud savant, expérimenter et conclure.

A l'exposition de 1900, Madagascar avait des rideaux de lit merveilleux au toucher, au tissu fin et solide, obtenus avec les fils de l'Elitre, grosse araignée du pays.

Rien qu'à voir l'ardeur des mouvements de l'araignée, on sent que ce tisseur intelligent est plus qu'un insecte, que le cœur bat autrement que chez le papillon ou la mouche, le jeu de ses poumons étant semblable à celui des animaux supérieurs, aussi à celui de l'insecte car elle a un double système de respiration. Réaumur avait raison, sachons employer les talents de cette humble tisseuse, Madagascar donne l'exemple.

Dans les savanes de l'Amérique du Nord, en Guyane, en Afrique, en Nouvelle Hollande nous enseigne Smeathman sur ses planches, à dessins si parfaits, les termites, race de fourmis, acomplisent avec un art audacieux et une patience infinie, qui témoigne du génie des insectes, une espèce de

cabane de nègre de douze à vingt pieds de haut. C'est un dôme pointu, une aiguille que supportent six clochetons de cinq à six pieds de haut, une cathédrale à la Russe, solide à l'extrême et faite d'un argile plus solide que la brique cuite au feu. Le dôme est creux et le plancher intérieur qui le supporte est soutenu par la rencontre demi-creuse de quatre arches de trois pieds, solides, pointues, ogivales et de style gothique. Plus bas, les passages, les corridors, des salles plafonnées, salubres et amples pour loger un peuple qui possède un art supérieur. Ni portes ni fenêtres, mais des entrées dissimulées, éloignées, qui conduisent en plaine et fort loin. Il y a là, tous les principes de l'art véritable, le dôme portant sur lui-même, et du reste ses substruction lui suffiraient. Ici point d'arcs-boutants et de contreforts.

L'Italien *Brunelleschi* si connu dans le monde des ingénieurs, employait ce système supérieur pour ses cathédrales et ses palais.

L'eau terrible des tropiques glisse sur cette termitière. Ce dôme creux qui s'échauffe vite, porte sa salutaire action aux souterrains où les œufs doivent éclore; c'est un chef-d'œuvre d'art, l'utile et le beau y ont été réunis par ces merveilleux artistes.

Pour tout ce qui concerne la fourmi, il faut lire l'œuvre de Huber ; ce ne sera point du temps perdu que de constater que les rousses travaillent, que les rouges sont la race guerrière.

Tous les animaux se modifient au dehors et au dedans ; en se déplaçant ils mettent leurs mœurs et leur forme en harmonie avec le milieu. Le chien géant de Perse n'est plus celui de jadis ; notre Saint-Bernard, notre chien des Pyrénées, ne ressemblent plus à nos bouledogues, ces frères dégénérés des grandes races ; le chien havanais n'est plus qu'un avorton de ces grands types. Transplantée la race pure et forte se déséquilibre. Ainsi des fourmis. En Amérique elles font du miel, en Europe elles ont perdu cette industrie et recourent aux pucerons, les unes avancent, les autres rétrogradent et ont perdu leur art de race éducatrice sans laquelle tout peuple périt. Les rouges, pour vivre, volent les fourmis noires qui font tout le travail et les substantent. Il y a, là, l'âme invincible en sa puissance et le triomphe de l'intelligence singulièrement partagé puisque, les noires, ou les rousses, gouvernent les rouges.

Aux États-Unis, dans l'Amérique du Sud, la fourmi, pour faire son miel y est un agent de fécondation, comme l'abeille l'est partout. Burdach, observateur sagace, a dit, livre III, ch. II :

« Cette existence harmonique va et marche au même rythme des moments de la journée. Chaque fleur au suc de laquelle est assigné un insecte, s'épanouit à l'heure où il vit de la vie la plus active, se ferme à l'heure de son repos. Ils sentent ainsi leur unité ; l'amour les attire l'un vers l'autre. La plante joue ici la femelle, base fixe de création, engagée dans la nature. L'in-

secte semble le petit mâle, qui se détache de la terre, voltige en l'air, rappelé toutefois par la plante à l'unité du tout terreste. Il est une anthère ailée, qui répand la vie aux fleurs ».

On ne saurait mieux dire d'excellentes choses en peu de mots; l'abeille apporte à ses enfants l'âme des fleurs et leur dit de manger ce nectar divin.

Chez elles il n'y a pas de roi, une femelle est reine, ne gouverne ni ne règne ; elle est aimée, adorée légalement mais au fond, dans la ruche, tout est démocratique. Il y a là une élite intellectuelle, une aristocratie d'artistes qui dominent tout, la cité appartient à cette corporation. La foule cherche la nourriture indispensable au rucher, les cirières élaborent la cire, l'emploient avec talent, avec une géométrie parfaite; leurs matériaux passent par elles et leur sucs intérieurs les ont vivifiés avant de les donner à leurs grandes sœurs qui les élaborent à leurs tour et la raffermissent pour bâtir solidement. Ce sont des architectes impeccables, qui donnent la forme pentagonale aux alvéoles pour les travailleuses. Les cellules royales, plus grandes, berceau des mères futures, ont la forme d'œufs oblongs, n'ont point six pans, mais elles varient le dessin et l'étendue de leur cellule, selon les obstacles, si on leur en oppose.

Ici nous n'étudions plus des choses, ce semble, mais nous étudions des âmes, des intelligences remarquables en de petits corps, et point méprisables, à moins que ce qui est volumineux modifie notre jugement moral, et c'est ce qu'il fallait prouver avec les faits, sans dogmatiser.

Donc, dans l'universalité de l'âme nous trouvons l'amour infini de Parabrahm, avec toute sa chaleur et sa tendresse, avec tout son esprit de justice distributive, qui donne à chaque être sa fonction et sa mission. Et cependant :

En l'an 1900, l'indifférence semble une règle d'adoption, très bien portée.

La nature semble nous être étrangère tellement nos goûts sont devenus superficiels ; on dirait que la science n'a plus pour l'étudiant qu'une valeur, celle de satisfaire ses agréments et sa curiosité, ou bien nous donner des applications industrielles, tandis que le but du savoir est d'approfondir les secrets que nous offre la belle nature en sa merveilleuse puissance. L'élévation de notre esprit dépend de la connaissance de son action universelle.

Donc, il faut veiller aux progrès intelligents de notre cœur en nous rapprochant de la nature ; elle seule par ses œuvres et même dans ses productions les plus minimes à première vue, pouvant augmenter la valeur de notre intellectualité.

Dieu substance universelle préside à tout ; il meut les systèmes de soleils et veille à la maturation d'un fruit, car ce sont des œuvres divines et entre elles, les degrés en plus ou en moins ne sauraient exister.

Pour s'initier aux différentes expressions des mystères de l'infini, il faut étudier aussi bien la fleur qu'une étoile et le monde sous ses aspects mul-

tiples ; c'est ce que nous avons fait dans *Tout est substance, vie et amour*, et c'est ce que nous continuons en parlant des merveilles que nous offre la végétation, en parlant aussi du soleil, cause première de toutes les réactions chimiques qui se manifestent à la surface du globe, qui donne aux trois règnes de la nature les couleurs dont ils sont parés, qui nous chauffe et nous éclaire à l'aide de la vapeur d'or inépuisable et féconde qu'il projette sur notre sphère.

Les petites fleurs qui pointent dans l'herbe et celles du monde microscopique sont égales en beauté aux troncs géants de la Californie, à l'arbre empoisonné des bords du Congo, au cèdre séculaire, à l'orchidée et à la tremblante sensitive ; réveillons nos sens émoussés en les étudiant avec attention. L'observation humaine ne peut subir deux modifications, au point de vue de l'absolu, en analysant deux objets d'égale valeur, suivant que ces deux objets sont plus ou moins accessibles à l'esprit.

Habitués à voir les saisons se succéder, une foule d'hommes n'apprécie même plus les transformations printanières et cependant, celui qui sait regarder et méditer sait qu'un spectacle différent est offert par deux espèces de plantes, que leur exode est dissemblable, depuis la première poussée de leurs feuilles jusqu'à leur but final qui donne le fruit ; elles ont pris au soleil des teintes diverses, leur structure n'est point la même, leurs fruits ont une forme dissemblable et leur goût n'a pas une saveur égale.

Là, le riche trésor du parfum des fleurs surpasse (ce qui constitue la couleur et la nuance harmonieuse de la plante, la lumière solaire en ses jeux splendides a donné des tons divers à tant de tissus variés, elle les harmonise. Contempler ces beautés variées, c'est acquérir une vertu spirituelle qui nous rapproche du grand ouvrier, de Parabrahm ingénieur-mécanicien, chimiste et physicien sans pareil dont on comprend la sublimité ; on échappe ainsi aux étreintes matérielles.

Nous ne faisons pas un cours de végétation, mais une synthèse de l'action divine qui est en tout, partout et pénètre tout.

La terre, à partir de l'équateur, a deux parties semblables qui aboutissent aux pôles ; ce sont deux montagnes à bases de 10.000 lieues de tours, dont les sommets sont couverts de frimas, de neiges éternelles, comme un mont blanc. A l'équateur, la chaleur étant au maximum, ces régions tropicales donnent des végétaux immenses, à hautes formes, plantes rayonnantes, riches de sève, qui montent vers le soleil et s'élancent toujours au-dessus des plus hautes cimes. Là les fougères arborescentes, là les aloès, les mangliers, les palmiers, les baobabs, tous végétaux plus haut que des cathédrales. En nous rapprochant des régions situées en dehors des tropiques, viennent les bambous, les mimosas, les lauriers, les oliviers ; plus haut en remontant vers le pôle, les cotonniers, les châtaigners, les charmes ; en France le

chêne, l'orme, le bouleau, le hêtre, le noyer, les céréales diverses;, enfin, aux limites de la végétation, les conifères, le pin, le sapin, le sorbier, le frêne. Vers le Spitzberg, au delà du 75ᵉ degré, plus d'arbres, d'arbustes, de plantes, rien que des saxifrages et du lichen sous la neige. Telle température, telle nature de végétation.

Par contre, soyons en Afrique où, aux contrées équatoriales se trouvent des montagnes de 3 à 7.000 mètres de hauteur; au pied de l'un de ces cônes énormes, toute la nature exubérante de ces contrées surchauffées ; en gravissant peu à peu, la température décroît et nous retrouvons en montant et tour à tour, toutes les espèces végétales rencontrées en allant de l'équateur au Spitzberg ; elles disparaissent, selon le degré de froid que donne l'ascension. A 2.700 mètres de hauteur, le conifère n'existe plus ; à 3.500 mètres et plus, nous retrouvons les plantes de la Laponie, de l'Islande glacées, et toujours le saxifrage aux limites où règne la glace éternelle. On reconnaît là la sage loi distributive de toutes les espèces de plantes et l'harmonie divine.

Aux climats temperés tels que la France le bon vin, le doux fruit, la fleur charmante, le chant mélodieux des oiseaux ; aux équateurs de l'Afrique et de l'Amérique, où tout est imposant et majestueux, l'on n'entend que des chants graves et mesurés ; un coup de marteau retentit, c'est une voix qui l'imite, comme d'autres donneront le son qu'en se brisant font les cordes d'un violon ; toutes sortes de bruits étranges donnent l'étonnement subit. Au coucher du soleil ces chants bizarres mais en harmonie avec le milieu cessent et alors, la nuit survenue tout à coup, les singes gnaribas murmurent au haut des arbres, le jaguar et le tigre rugissent et un fouillis énorme de caïmans, de lézards, d'insectes terribles y grouille ; si le vent souffle, courbant les cimes altières des forêts, la terreur vous envahit, tellement cela est funèbre.

Là, se trouvent les arbres à vin, à lait, à pain ; le mode d'existenee est adapté au milieu. Dieu prévoyant a distribué à chacun sa provende, il y a l'action impartiale et sans préférences du Grand Etre pour toutes chôses existantes et quand l'homme le voudra, ces forêts seront des sources de bien-être ; il y faut de la volonté. C'est le soleil qui cause ces différences et qu'est-il, cet admirable agent de forces ?

Nous ignorons encore ce que sont, dans leur essence et leur intimité, les rayons solaires et aussi, du soleil en soi qui lance des particules de substances par tous les points de sa surface et font 77.000 lieues à la seconde, exactement comme les corps odorants, pour nous donner la sensation de la lumière en pénétrant dans notre rétine, affirme l'école de l'*émission*.

Empédocle jadis, puis Kepler, Laplace, Biot, Seguin, furent partisans de l'*Ondulation*, avec Aristote, Hooke, Malebranche, Huyghens, Euler, Fresnel et même Descartes. Newton était opposé à l'ondulation et n'admettait que l'émission.

Le soleil, en cela semblable à une cloche, exciterait (selon les partisans de l'ondulation) simplement un mouvement ondulatoire dans une matière élastique à l'infini et substile au possible, l'espace en serait saturé. Ces pulsations ou vibrations, en frappant notre œil, l'ébranleraient comme notre ouïe l'est par les vibrations aériennes.

Après de longues discussions quant à ce sujet (on peut les lire dans les livres spéciaux), Euler, le célèbre mathématicien à Bâle, soutint sa thèse que, si le soleil émettait continuellement des parties de sa substance, avec une vitesse excessive, il finirait par s'épuiser. La théorie de l'émission fut finalement écartée, car elle fut infirmée décisivement par les phénomènes des interférences, de la diffraction et de la polarisation, tous si intéressants et si curieux, et qui sans l'ondulation ne seraient plus applicables. Fresnel a suggéré des prévisions, a prédit nombre de faits dont la réalité a été démontrée au moyen de spéculations mathématiques fondées sur le système des ondes ; ses prévisions ont été confirmées d'une manière éclatante.

Les scientifiques ont analysé toutes les péripéties des rayons solaires, ces messagers de l'espace, en étudiant la réflexion, la réfraction, la double réfraction et la polarisation ; tout se passe-t-il comme les enseignements de l'optique tendent à nous l'inculquer ? mais dans le monde physique, d'un même coup, le rayon solaire se réfléchit, se réfracte et se polarise. En somme, comme ces manifestations ont toutes un même principe, une même loi, un même but, une même direction, pourquoi les choses ne seraient-elles point unies dans le monde par une synthèse remarquable qui leur donne leur vraie signification, en les expliquant.

Les rayons de force matériels, intellectuels et spirituels, irradient de Dieu-Parabrahm, pôle positif de l'Univers ; interférés au pôle négatif de l'univers, les rayons de force matériels y deviennent tour à tour du magnétisme, de la matière radiante, de l'électricité, du gaz, de l'eau, des précipitations moléculaires à polyèdres réguliers, et ces transformations se faisant par quantités équivalentes, toutes les forces organiques sont ainsi ramenées à une seule force mobile et infiniment diversifiée qui, conformément à des lois déterminées, se manifestent et se transforment les unes dans les autres. Il en est de même pour tous les rayons de force. Dieu, substance universelle infinie, qui est l'ordre, le mouvement, la raison même, nous conduit à l'unité des choses sous sa direction légitime, car tout provient de lui, est harmonisé par lui et reviendra à sa source première.

Comme le soleil bienfaisant éclaire les mers et nos continents, nos savants l'étudieront mieux s'ils se mettent en communion avec Dieu-Parabrahm. Après avoir parlé des grands phénomènes de la nature, de la vie des infiniment petits, de la montagne, de l'âme des insectes, il serait utile, ce semble, de consacrer quelques pages aux animaux supérieurs qui

ont précédé l'homme sur la terre, et à l'homme lui-même qui ne pourrait vivre sans le soleil.

Or la bête c'est l'homme, a dit Toussenel qui l'avait si intimement aimée et étudiée ; aussi le terrien a-t-il pris à son service le chien, l'éléphant, le cheval, le dromadaire, le faucon, le bœuf et le mouton, en leur faisant mettre en jeu toutes leurs facultés affectives ; les chèvres, la brebis, la poule, le pigeon lui donnent, ou leur chair ou leur toison.

A l'homme désarmé, nu, tremblant pour lui et les siens, le sage Parabrahm donna le bouledogue monstrueux, à la patte puissante, à la gueule formidable ; il vit, il entendit, il sentit et courut pour sauvegarder l'homme, ce chien inestimable et si intelligent. Sans lui le terrien n'eût pas eu l'éléphant, ce second aide, si redoutable et si fin ; à eux deux ils étranglaient les fauves et portaient les enfants, l'existence devint passable et les nuits eurent des sommeils réparateurs.

Le chien ne discute pas nos questions de droit ; obéir au maître, sans murmurer c'est sa règle, se taire sa loi.

Par lui la société s'organise et « sans le chien pas de société humaine », a dit le Venditad des Parsis et leur livre sacré. Il crée l'état patriarcal, le troupeau qui assure la subsistance. La peau, le vêtement sont là, bien effectifs, dans la main. Le berger peut perdre du temps, étudier les étoiles, faire un rudiment de science et créer les prémices de l'industrie. En astronomie, la constellation du chien raconte la gloire de ce serviteur, les anciens lui rendirent cet hommage.

Les peuples qui ne se servent pas du chien sont des anthropophages ; ils ont faim et n'ont point l'animal fidèle qui ramène le gibier, qui conduit et préserve le troupeau, qui défend nos propriétés, remplace le cheval de poste aux dures, froides et terribles contrées du Labrador, de la Russie, du Kamtschatk, où l'homme ne végète que par l'aide que le chien lui donne. Aux contrées polaires couvertes de neige, huit ou douze chiens attelés à un traîneau voyagent entre deux huttes très distantes l'une de l'autre, sans boussole, sans guide à travers la plaine sans fin, unie comme une nappe ; ils font admirablement ce service des postes, avec une intelligence hors pair. Qui n'a entendu narrer les prouesses de nos chiens des Pyrénées et ceux du Saint-Bernard, voués à la charité. Ils affectionnent les enfants, nos chers épagneuls, et toute l'espèce adore la guerre.

Les chiens de race Celte ont eu une renommée bien méritée, Gratius le poète en a dit : *Magnaque diversos extollit gloria Celtos* ; « une grande gloire est acquise aux diverses races des chiens Celtes ». Un auteur a écrit cette sentence pleine d'humour : « Plus on apprend à connaître l'homme, plus on apprend à estimer le chien. »

Sur un grand tiers de la surface du globe, règne le cheval sauvage, belli-

queux, altier, mais ses allures sont loin d'être aussi exquises que celles de l'étalon arabe à l'élégante crinière, à la queue en panache épanoui, qui claironne en hennissant ; là, il y a le travail savant de l'Arabe qui, avec le temps, a façonné la forme élégante et le tempérament du cheval sauvage, et ce cheval à la mémoire, l'adresse, le courage et l'intelligence. Dans le monde patriarcal qui vit sous la tente et au désert, jadis comme aujourd'hui, l'étalon est le compagnon de péril du chef et partage sa gloire ; sa conquête est due au chien.

La chevalerie, la féodalité nobiliaire n'eussent pas eu de splendeur sans le cheval. Le cheval anglais est inviolable en Angleterre ou la nation n'est rien, la race conquérante tout, et les lords se sont fait un cheval à leur image ; sa croupe est devenue un angle droit, taillé pour la course, il est étique, sa tête est celle d'une bique, sa bouche est dure, son pied perfide, et ses jockey ni Lapon ni singe, à l'avenant.

En France, pays de monopolisateurs en toutes choses, sauf des exceptions distinguées, nous produisons excellemment le cheval de diligence, de trait et de cabriolet ; ces derniers, pauvres bonnes bêtes que malmène le fouet des cochers et surtout, la concurrence qui galvanise les cœurs et rend âpre et féroce le négociant.

Le vrai cheval gaulois, à l'appétit si grand, au sang-froid, à la vue perçante, gracieux et chevelu comme une femme superbe, nous sera redonné, lorsque le mercantilisme qui nous écrase aura disparu ; nous serons alors, dignes d'avoir de nobles coursiers au lieu de haridelles qui déshonorent la ville lumière.

L'âne, semblable au paysan, sobre et constant, au labeur se résigne, le pauvre ; il est rusé et point sot, comme le métayer qui l'emploie à son service quotidien. Partout on réclame son appoint pour les petits travaux. Il porte les femmes et les enfants, les paniers pleins au chef-lieu, et l'ânesse qui est forte et point fainéante donne son lait à la petite maîtresse efféminée de la ville et allaite sa progéniture. Ne battons pas l'âne utile et doux, aimons-le, il nous le rendra.

Le sel ne fut pas seulement créé pour l'homme, Dieu voulut qu'on en donnât aux ruminants, surtout aux grands bœufs et à la vache laitière ; en Normandie, en Bretagne où le sel répandu sur la terre la fertilise, le bétail engraisse et son poil est luisant. Les cerfs américains font jusqu'à 600 kilomètres pour trouver les lacs salés où ils paissent le sel régénérateur. Le pigeon adore le sel.

Le taureau, transformé en bœuf, nourrit l'homme pendant sa vie à l'aide de son travail pacifique et utile, et lorsque le boucher l'a égorgé, il nourrit encore son maître et l'enrichit de toutes les parties de sa dépouille ; sa peau donne le cuir, ses os le noir animal, ses cornes tout ce qui concerne la cou-

tellerie, et d'autres produits que donne l'industrie. Si l'on a soin de lui, il est reconnaissant et le prouve à son maître par la puissance de ses efforts pendant le labeur utile; cette bête est innocente et pure, saluons-la toujours avec reconnaissance.

La mère nourricière, aux mamelles pleines de lait, la vache, ce symbole de la fécondité de la nature, est pleine de prévoyance maternelle et de tendresse pour son petit, ce qui est un sentiment admirable; elle donne la crème épaisse et onctueuse pour le beurre pur, mais le Parisien a fait de son lait si nourrissant et de sa crème, des mélanges innommés. Les nourrisseurs en emprisonnent 30 ou 40 dans des locaux peu aérés, au milieu d'une grande ville et là, ces bêtes utiles deviennent phtisiques; la liqueur lactée bue par nos ménagères et nos chers petits enfants leur fait contracter la néfaste maladie, la vache malade l'ayant contaminée. De là, une source d'autres affections surgit, et c'est tout ce que l'homme sait faire des présents divins. Parabrahm met l'harmonie en tout, ses fils terriens ne cherchent qu'à la détruire, ils falsifient tous les produits naturels.

La vache contaminée, et morte, le négociant vend sa chair et fait d'autres victimes!! en une année, ces gens-là enterrent des armées d'hommes et de femmes paisibles.

Sous toutes les latitudes tempérées nous trouvons la vache et la biche; l'antilope, la girafe et le bœuf zébu sous la zone torride; les rennes aux régions glacées des pôles. Chaque contrée, même la plus déshéritée, a eu sa part, la Providence partageant impartialement chaque pièce de son précieux mobilier; elle veille sur la destinée des globes, mais chacun de ses habitants dit-il, soir et matin : « Mon Dieu que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel »?

Considérons bien que dans l'œil du ruminant, le maître a tracé la placidité et la bonté et ces bêtes aiment le chant et la musique; les premiers législateurs des peuples et leurs poètes avaient relié l'homme et la bête par une chaîne d'harmonie. De même que chaque fleur a son nom artistement buriné sur sa corolle, chaque bête offre dans son regard la signification de son caractère. Tout porte l'empreinte divine, admirablement caractérisée.

Offrons donc le sel, au caractère de pureté sacrée, ce sel offert à Dieu par toute l'antiquité, à nos frères cadets les ruminants; nous les aurons mieux conservés en rendant leurs membres plus vigoureux, leur chair plus salubre; *nous serons le sel de la terre*, selon J.-C.

Nous pourrions citer du sanglier, du porc, du cerf, du daim, du chevreuil, du bouqueton, du chamois, du chat, du mouflon, du loup et de la loutre, des lièvres, lapins, écureuils, marmottes, castor, de la baleine, des deux phoques, etc., bien des faits intéressants, mais il faut ici ne point dépasser la mesure et savoir se limiter.

L'homme chasse et dépèce toutes ces nobles bêtes, peu à peu il en détruit les espèces, car, par atavisme, il aime à tuer, même le chevreuil, cet emblème des plus pures affections familiales et de la solidarité dans la défense des bêtes de son espèce. Le cerf, le chevreuil, le ramier, n'aspirent qu'au règne des affections pures, qu'à un seul idéal, le règne de l'harmonie auquel tendent toutes les natures d'élite, principalement la femme. Quand saurons-nous les attirer, les familiariser ? ce sera en les aimant, mais il faut le leur prouver.

Quelle conquête que celle de la baleine et celle du cachalot qui, en 15 jours font le tour du monde, des remorqueurs qui filent 25 à 30 nœuds à l'heure, qui épurent les océans et allaitent leurs petits; aussi, celles du lamentin et du phoque, doués de la voix, facilement domesticables vu leur intelligence et leur douceur; ces derniers eussent dévoré aux embouchures de l'Amazone, de l'Orénoque, du golfe du Mexique, les plantes vénéneuses qui y pullulent, qui propagent la fièvre jaune, l'affreux *vomito-negro*. Mais on les chasse tous, avec fureur, ces cétacés utiles, c'est une rage de destruction sans pareille; lorsque le gain est en jeu, adieu la prévoyance et la raison.

(*A suivre*). P. G. LEYMARIE.

PHÉNOMÈNE REMARQUABLE DE PSYCHOGRAPHIE

(*Ecriture sur ardoises*).

VUE RÉTROSPECTIVE DU CONGRÈS PSYCHOLOGIQUE DE PARIS. — (Août 1900).

A la suite d'un article publié par M. Ed. D. Lunt de Los Angeles, dans un des journaux de la Californie, tendant à démontrer que les phénomènes d'écriture directe obtenus au moyen des ardoises, et prétendûment attribués à l'influence des Esprits, n'étaient que du charlatanisme, des tours de prestidigitation, M. W. Capps, docteur en médecine à « Grand Junction » Colorado, a produit l'exemple suivant comme preuve éloquente donnée en défi à tous ceux qui, par ignorance ou de parti pris, cherchent à en imposer par des arguments fallacieux aux personnes peu ou point éclairées en la matière.

« L'écriture directe sur ardoises produite par quelque intelligence invisible est un fait indéniable, dit M. Capps, et à l'appui de cette déclaration formelle je vais vous donner la preuve certaine. Je fis l'achat de deux ardoises dans une ville située à 100 milles de San Francisco; je les lavai soigneusement avec du savon et de l'eau et les attachai ensuite, aussi solidement que possible, avec des vis placées aux angles des cadres de bois qui entourent les ardoises. En aucun cas, en aucun moment je ne permis à qui

que ce fût d'y mettre les mains. Je me rendis ainsi pourvu de mes ardoises à San Francisco, c'est-à-dire à 100 milles de chez moi, chez un médium qui ne me connaissait pas et que moi-même je n'avais jamais vu. La séance eut lieu dans une chambre du premier étage, j'avais toujours en ma possession les deux ardoises intactes et à peine quelques minutes s'étaient écoulées que je reçus des messages signés du nom de ma femme et d'autres parents décédés dont il était matériellement impossible que le médium eût connaissance. — Le médium jusqu'à présent n'a pas vu les messages

Si quelque chose était impossible à faire, c'est que le médium les eût écrits ou que quelque autre mortel en fût l'auteur ; et si quelqu'un est assez simple pour croire que j'ai fait un aussi long voyage et payé deux dollars au médium pour me donner la satisfaction de jouer une pareille comédie, il a mes plus vives simpathies et mes plus sincères félicitations de ce qu'il n'est pas dans un asile de fous.

« Qui donc entreprendra d'expliquer ce phénomène, s'il nie l'intervention d'une force qui est en dehors de celle de l'homme ? »

Cet exemple est un nouveau témoignage apporté à l'appui d'un grand nombre de cas de même nature, établissant l'authenticité de la communion des morts avec les vivants, et affirmant l'existence d'un troisième principe supérieur à la force, de même que celle-ci est supérieure à la matière. C'est ce troisième principe, nommé esprit (âme), qui complète la trinité et qui peut seul expliquer l'univers et les diverses manifestations, c'est-à-dire l'unité et la diversité, l'ordre qui embrasse tout l'ensemble du cosmos comme un tout harmonique, régi par des lois permanentes, immuables.

S'est-il jamais trouvé un savant qui ait pu donner à ces phénomènes une explication différente ? Un chimiste qui ait découvert au fond du creuset ou de l'alambic, ce principe de vie qui anime tout et règle tout ? On a beau faire, de quelque côté qu'on se tourne, on est toujours obligé d'en revenir à l'explication spirite. C'est la seule qui prouve, d'une manière irréfutable, qu'il existe dans les phénomènes psychiques un agent intelligent, volontaire, libre et conscient de ce qu'il dit et fait. — Oui, nous le déclarons hautement et nous ne cesserons de le répéter, toutes les fois que l'occasion se présentera, c'est le spiritisme, cette intuition première de l'âme à son réveil, cette étincelle qui émane de l'esprit divin et éclaire tout homme venant au monde, qui nous initie dans les mystères de la nature, nous met en communion avec le monde invisible et, comme l'a dit le comte de Maistre, « qui explique le monde que nous voyons par un autre monde que nous ne voyons pas. »

Il ne sert donc plus de nier aujourd'hui ; le moment est venu, comme l'a dit notre honoré Rédacteur en chef, où la science doit se prononcer et dire si l'être psychique existe, non plus comme une vague et idéale entité, mais

comme un être réel associé à une forme substantielle, productrice de forces subtiles qui se révèlent par des manifestations d'ordre varié.

Nulle heure n'était plus propice, plus solennelle que celle où Paris avait convié à son Congrès psychologique les savants les plus illustres des quatre points du globe.

L'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, le Danemark, les Etats-Unis d'Amérique, l'Espagne, la France, la Hollande, l'Italie, la Suède, la Norvège, la Suisse y avaient envoyé un ou plusieurs délégués pour prendre part à la joute scientifique où devaient se débattre les questions les plus importantes de la vie, celles qui touchent de plus près aux destinées de l'homme. On avait le droit de s'attendre à voir sortir la vérité de la bouche des sages !

Quelle gloire pour la France ! Quelle conquête pour le progrès et la civilisation que celle que lui aurait valu un verdict d'adhésion à l'œuvre spirite, donné par l'aréopage des juges, alors que, s'associant à tous les grands génies de l'antiquité, ils seraient venus affirmer la suprématie de l'esprit sur la matière, et reconnaître que la plus belle des sciences est la théologie de l'esprit, celle qui fait remonter l'origine de l'homme à l'invisible, à la source intarissable et infinie de l'Esprit universel. — Ils ne l'ont point voulu, car ils ne l'ont pas compris ! De leur programme scientifiquement élaboré qu'est-il sorti ? — On y a parlé de « la psychologie de l'hypnotisme, de la psychologie sociale et criminelle, de la psychologie pathologique, de la psychologie expérimentale et psycho-physique, etc..., de la psychologie sous toutes ses formes, mais de la psychologie proprement dite, de celle qui traite de l'âme, de ses facultés et de ses opérations, qui prime toutes les autres, la science officielle l'a délibérément écartée.

Comme au temps de l'affaire de sinistre mémoire, où « la question ne pouvait être posée », lorsqu'un des nôtres élevait la voix pour défendre le spiritualisme, muni des plus grandes preuves de conviction et défiant à la controverse les savants de l'aréopage, un mouvement visible d'impatience se manifestait dès le début dans l'auditoire, et le président-juge fit abréger le sujet qui troublait ses opinions. Dans certaine séance de section même l'attitude de quelques jeunes pseudo-savauts était plus écœurante encore. Partout un sentiment d'hostilité régnait et dominait dans la docte assemblée. — Mais, ne nous engageons pas dans des discussions oiseuses à ce sujet, écoutons plutôt les Esprits supérieurs qui parlent par la voix de nos initiés.

« La matière idéalisée nous a, par près de vingt siècle, préparés à comprendre la vie spirituelle et nous a conduits à l'ère nouvelle du spiritisme, dont le progrès, lentement et laborieusement acquis depuis que le Maître est descendu parmi nous jusqu'à ce jour, a préparé l'avènement. Le magné-

tisme est l'agent universel qui meut toutes choses: tout est soumis à l'influence magnétique; l'attraction a lieu dans tous les règnes de la nature. N'est-ce pas une attraction magnétique qui attire le mâle près de la femelle dans les parties les plus désertes, et lorsqu'ils sont quelquefois à une grande distance l'un de l'autre? N'est-ce pas l'attraction magnétique qui attire le principe fécondant d'une fleur sur une autre,— qui attire dans les entrailles de la terre les substances appelées à former les minéraux qu'elle renferme — qui attire les eaux pour les diriger vers les terres arides qui ont besoin d'être fécondées?

Tout est attraction magnétique dans l'univers; c'est la grande loi qui régit toutes choses. Quand l'homme aura les yeux assez ouverts pour en comprendre toute l'étendue, le monde lui sera soumis, car il pourra en diriger l'action matérielle; mais, pour en arriver là, il faut l'étude longue, approfondie des causes et surtout le respect et l'amour à celui qui lui a confié ce grand moyen d'attration. Quand l'homme aura, sous les auspices de ce respect et de cet amour, conquis avec humilité de cœur et désintéressement, par l'étude et par le travail, la connaissance de tous les fluides, de leurs diverses natures, de leurs propriétés et de leurs effets, de leurs diverses combinaisons et transformations, il aura le secret de la vie universelle et de la formation de tous les êtres dans tous les règnes, sous la double action spirite et magnétique, par la volonté de Dieu et selon les lois naturelles et immuables. Les fluides magnétiques relient entre eux tous les mondes dans l'univers, unissent tous les esprits incarnés ou non; c'est un lien universel que Dieu nous a donné pour nous envelopper comme un seul être et nous aider à monter vers lui en réunissant nos forces; les fluides sont réunis par l'action magnétique; tout est magnétisme dans la nature; tout est attraction dépendant de cet agent universel sur notre planète. Indépendamment du magnétisme minéral, végétal, animal, existent le magnétisme humain et le magnétisme spirituel!

« Le magnétisme humain, est la concentration, par l'effet de la volonté de l'homme, des fluides renfermés en lui et dans l'atmosphère qui l'entoure; fluides à l'aide desquels il agit, à une certaine distance, de l'homme sur l'homme ou sur les choses. Le magnétisme spirituel est l'effet de la concentration de la volonté des esprits qui réunit autour d'eux les fluides, quels qu'ils soient, renfermés dans l'homme ou répandus dans l'espace; ils disposent de ses fluides pour agir sur l'homme ou sur les choses et obtenir les effets qu'ils se proposent. »

Voilà la vérité telle qu'elle nous a été révélée par les Esprits préposés à l'œuvre et au fonctionnement de la vie, de l'harmonie et du progrès pour notre planète et son humanité.

Que ceux qui sont encore ignorants des lois universelles, des lois natu-

relles et immuables que Dieu a établies, ne nient pas ce qu'ils ne peuvent comprendre ni expliquer, mais, qu'ils méditent ces paroles et s'en instruisent, car elles sont l'expression du verbe même et renferment en elles la synthèse de la création : *Exipso et per ipsum et in ipso sunt omnia. Tout est de lui, tout est par lui, tout est en lui*, ainsi que l'a dit l'apôtre Paul qui sentait la puissance créatrice du Seigneur.

Professeur C. MOUTONNIER.

VISIONS DE Mme DE FERRIEM

(*Suite*).

Dans le numéro de novembre, de la *Revue Spirite*, j'ai annoncé que prochainement je publierais les détails de la catastrophe de Dux (Brix) en Bohême. Je rappelle qu'à la page 557 de la *Revue Spirite*, se trouve la « *neuvième vision. Une catastrophe dans les mines de houille de Brix (Dux)* « *en Bohême. Selon l'apparence du ciel, cette catastrophe aura lieu à l'entrée* « *de l'hiver.* » Cette vision fut publiée dans les journaux suivants : *Fuchrer* de Milvankee (Wisconsin), le 15 mai 1897; *Kritik*, de Berlin, le 18 septembre 1897; *Zeitschrift für Spiritismus*, en mars 1897, et dans le journal *Die Seherin de Ferriem*, le 20 septembre 1899. Mad. de Ferriem eut la vision, le 1er et le 2 juillet 1896 et voici ce qu'à ce propos, écrit M. Frédéric Godefroy Kerkau :

Première vision.

Le médium ferma les yeux, appuya sa main droite sur le front, et dit : « Quelle horreur!... quelle quantité de monde près du puits!... mais comme » ils sont pâles... on dirait des cadavres!... mais oui, ce sont des cadavres!... « Mon Dieu! quel affreux spectacle!... On les sort du puits... on les expose... « et les autres sont emportés!... Ah! combien la contrée est triste et som- « bre... on ne voit que des petites chaumières... Les gens que j'aperçois « parlent une langue étrangère... et même, ils parlent plusieurs langues... « tout pêle-mêle!... tous sont terriblement pâles!... Ah! on sort du puits « un homme qui porte une ceinture avec une boucle luisante... Mais quel « froid de chien!... Là-bas j'aperçois un homme avec une lampe close, en « toile métallique... Ah! je comprends, c'est une mine de houille!... tout « est noir et désert... je ne vois que des vieilles chaumières... Je comprends « ce que cet homme me dit;... il dit : Les médecins arriveront de Brix... — « Ainsi, c'est une catastrophe dans les mines de houille, en Bohême! » Le médium ouvrit les yeux et se tut.

Deuxième vision.

« Mon Dieu!... Mon Dieu!... quel terrible spectacle!... combien c'est triste

« ici... Ces pauvres femmes pleurent et se tordent les bras de déscspoir...
« Ah! les malheureuses!... leurs maris sont morts!... comme cela me fait
« de la peine, de voir tout ceci!... et ces pauvres enfants... comme ils pleu-
« rent..., et cette quantité de cadavres!... tous carbonisés!... Ces gens-là
« sont des « Tchèques »... je les reconnais à leur langage... Mais voici le train
« qui arrive!... Avec un train pareil j'ai déjà voyagé,... il vient d'Eger,...
« donc, ceci se passe en Bohême. Ah! voici les médecins!... ils descendent
« du train... ils portent des brassards avec des croix rouges... Ils se mettent
« à l'ouvrage!... — Mais qu'est-ce qu'elles ont donc ces femmes, dans leurs
« mains?... C'est une chaîne!... Mais pourquoi cette chaîne?... Elles font des
« signes de croix!... Ce n'est pas une chaîne..., c'est un rosaire!... Elles
« prient! Sur le train je vois les armes autrichiennes..., un aigle à deux
« têtes!... Voici un conducteur!... J'entends ce qu'il dit : « Dans les mines
« de houille de Dux »... cependant je lis sur le brassard « Brix »... voici les
« infirmiers! Cette vision se réalisera dans peu de temps.

Dans mon article de novembre (*Revue Spirite*, page 681 « Avis aux lecteurs »), j'ai dit que cette vision se réalisa le 21 septembre dernier. Or voici ce qu'à ce sujet raconte le journal russe *Swiet* : « Dux, le 21 septembre
« 1900. Par suite de l'explosion du grisou, une formidable détonation se
« propagea dans toute la mine de Brix, tuant les ouvriers et éboulant les
« galeries. 50 ouvriers trouvèrent la mort dans les flammes ; des 83 ouvriers
« qui travaillaient dans les mines de houille de Brix, 28 ont pu se sauver.
« Un violent incendie s'est déclaré ».

Le journal quotidien *Politik* de Prague écrit, le 21 septembre, ce qui suit :
« Ce matin, entre 9 et 10 heures, eut lieu une terrible explosion dans les mines
« de houille de Dux (Brix). L'incendie se déclara instantanément. Plus de
« 80 ouvriers sont brûlés vifs. L'ingénieur Dyk et son aide furent retirés du
« brasier dans un état déplorable. L'incendie a atteint en peu de temps des
« proportions énormes ». Le *Rappel* paraissant à Paris, rapporte ce qui suit :
« Vienne, 22 septembre ; *Explosion dans une mine*. Pendant qu'on était en
« train d'éteindre un incendie qui avait éclaté dans la mine de houille de
« Frischglueck, à Brix, une explosion terrible s'est produite, occasionnée
« par une fuite de gaz carbonique. D'après les dépêches publiées par les
« journaux, le nombre des victimes serait de 23 ; 7 tués et 16 blessés. On
« croit cependant qu'il y a beaucoup plus de victimes dans la mine. Au
« moment de l'explosion de Dux, 83 se trouvaient dans la mine ; 28 ont pu
« se sauver ».

(*A suivre*).

JOSEPH DE KRONHELM.

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE DES SCIENCES OCCULTES

CHAPITRE V

Les Sorts et les Sortilèges, l'Envoûtement.

Le pouvoir de jeter des sorts ou des sortilèges, de pratiquer des maléfices ou l'Envoûtement remonte à une très haute antiquité.

Le sort consiste dans certaines imprécations ou paroles magiques lancées contre une personne à qui on veut du mal.

Ce sont les sorciers et les sorcières, ainsi que les bergers qui *jettent des sorts* ou pratiquent des *sortilèges* et l'envoûtement.

La superstition populaire redoute principalement les bohémiens et les bergers, elle les considère comme des *Jettatori* des plus dangereux.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette question de la *Jettatura*, du mauvais œil?

On peut dire que les personnes adonnées à la magie noire peuvent avec l'aide d'Entités astrales malfaisantes, jeter véritablement des sorts et pratiquer des maléfices plus ou moins dangereux contre certaines personnes susceptibles de les recevoir; mais il convient d'ajouter que les personnes honnêtes sont protégées contre les mauvais sorts.

A l'aide des sorts, on peut aussi pratiquer la Divination; ce fut au moyen des sorts, que les Hébreux reconnurent que Saul avait été choisi comme roi par Jéhovah.

Dans l'Antiquité, on obtenait les sorts au moyen de dés qui portaient, inscrits sur leurs faces, certains caractères, dont on cherchait l'explication sur des tables dressées à cet usage, d'après les règles de l'Astrologie.

Le sort en est jeté (Alea jacta est) est une expression proverbiale très ancienne.

L'un des sorts le plus redouté de tout temps, est celui connu sous le terme de *nouer l'aiguillette*, et qui consiste à empêcher les jeunes époux de consommer l'acte du mariage.

Tous les livres de démonographie donnent de nombreuses formules propres à enrayer les effets de ce sortilège, dont l'invention remonterait à Cham, suivant les Rabbins juifs. Il remonte en tous cas à une haute Antiquité, puisque Ovide et Virgile en font mention dans leurs œuvres.

Les maléfices principalement, l'*Envoûtement* devinrent au XVIe siècle si nombreux que les magistrats sévirent violemment contre eux. Et fait bizarre l'envoussure ou envoûtement qui consiste à faire une figure de cire et la piquer au cœur pour faire périr lentement la personne objet de l'envoûtement, cette pratique disons-nous, s'est retrouvée jusque chez des peuplades de l'Amérique du Nord.

Un autre maléfice très répandu, c'est le *Scopélisme*, c'est-à-dire le sort

opéré, au moyen d'une pierre ensorcelée, et qui a répandu la terreur aussi bien chez les anciens que chez les modernes. Tout individu qui trouvait sur son chemin une pierre ainsi maléficiée était certain de mourir à bref délai ou du moins d'éprouver une série de malheurs et de désagréments.

Les sorciers voulaient-ils rendre un champ stérile : ils y jettaient des pierres ensorcelées. Il fallait bien qu'il y eût quelque chose de vrai dans cette pratique, puisque à Rome, ceux qui étaient convaincus d'avoir pratiqué ce sortilège étaient punis de mort, comme ayant commis un crime véritable. (*Digeste*, Livre XLVII, titre II, 1,9).

Dans l'Inde, le sort jeté par les yeux : le mauvais œil est, dénommé *Dritchty-Dotcha*. Tout être animé (plante ou animal) est susceptible de pouvoir recevoir ce sort. On a même la coutume pour préserver contre ce maléfice, les plantes, les arbres, les fruits de la terre de dresser dans les champs une perche au bout de laquelle on attache un vase de terre blanchi à la chaux extérieurement, lequel vase a pour but d'attirer les yeux du *Jettatore* ou Sorcier qui, en regardant le vaisseau de terre, oublie de regarder le champ et partant de l'ensorceler.

Dans *Souvenirs d'une voyante,* Claire Vautier (1) nous donne quelques renseignements au sujet de l'Envoûtement que nous consignons ici :

« J'ai parlé du moyen âge pendant lequel l'Envoûtement semble avoir joué un rôle néfaste plus important qu'à aucune autre époque.

« La naïveté de ses pratiques paraît seule l'avoir ainsi vulgarisée.

« Dès les civilisations primitives, l'envoûtement surgit et demeure en l'Esotérisme de la révélation. Il est partie intégrante et résolvante de l'être fluide incorporé. On en retrouve les secrets dans les premiers documents hiératiques.

« Le mercantilisme fatalement suscité par l'état social d'un peuple, souleva le voile des mystères. Isis vendit ses faveurs que la haine vulgaire et personnelle paya.

« Les Grecs pratiquaient l'Envoûtement jusque dans le bas peuple. Ils formaient une statue et la blessaient pour faire souffrir de même souffrance ceux qu'ils avaient voulu représenter. Il n'est pas une religion, tant obscure soit-elle qui ne renferme cette superstition. »

Au pays de Songhoï, le roi Askia Iskak, aidé d'un magicien, pratiqua l'envoûtement sur Arbinda, fils de sa sœur, appelé par le peuple à lui suc-

(1) *Echo du merveilleux*, n° 65, septembre 1899. — Cf. Egalement un très intéressant volume de MAB. L'Envoutement, 1 vol. in-18 de xvi-331 pages, Paris, 5, rue de Savoie et en vente aussi à notre librairie. Dans ce volume on étudie la question de l'envoûtement sous toutes ses faces et, après l'avoir lu, le lecteur sait parfaitement à quoi s'en tenir sur cette intéressante question, qui a été étudiée de nos jours par des savants de premier ordre.

der. Le magicien se fit apporter un vase plein d'eau sur lequel il prononça des paroles magiques. Une *poupée* en sortit qui fut frappé d'un fer. Au même moment, sans qu'on sût comment, Arbinda mourait.

Un juif nommé Labaïd, fit de même un enchantement, qui faillit tuer Mahomet. Mais Dieu envoya à celui-ci deux *Sourates* (versets) qui eurent le pouvoir de sauver le prophète.

Dans l'Inde pour préserver les personnes des sorts et de l'envoûtement, on pratique une cérémonie dénommée *Aratty* ; ce sont les femmes qui l'accomplissent, sauf les veuves, qui ne sont pas admises dans les cérémonies domestiques, car leur présence porterait malheur.

Voici comment on pratique ce rite : dans un plat de métal, on place une lampe remplie d'huile de sandal ; on en allume la mèche, puis une des femmes de la maison, quand son mari, son père ou un parent quelconque entre dans la maison, le dit membre de la famille prend le plat et l'élève à la hauteur de la tête de celui pour qui est accomplie la cérémonie et portant ainsi cet ustensile, il décrit trois ou sept cercles suivant l'âge ou la condition de la personne.

L'aratty se fait publiquement trois ou quatre fois sur les personnes de distinction. Tout noble visiteur de la famille qui pénètre dans une maison hindoue reçoit l'aratty des mains des jeunes filles, car cette cérémonie leur est ordonnée par le chef de la famille. On pratique également l'aratty sur la statue des Dieux ; ce sont les *Danseuses du temple* qui sont chargées de cette cérémonie, qu'elles accomplissent après toutes les autres.

On fait également l'aratty sur tous les animaux domestiques : chevaux, éléphants, taureaux, chèvres, moutons, etc.

Dans l'aratty, on utilise souvent au lieu de la lampe à l'huile de sandal, un vase contenant de l'eau parfumée au sandal, ou avec des fleurs du *crocus vernus* (safran), laquelle eau est colorée avec du vermillon et bénie par l'immersion de quelques tiges de *Cousa* (herbe divine).

Nous ne parlerons pas des procès de sorcellerie, ni du sabbat et de ses cérémonies, ni de l'onction magique ainsi que de la messe noire, car cela nous entraînerait trop loin ; du reste, dans le chapitre de la Démonologie, nous aurons l'occasion de fournir d'autres renseignements qui compléteront le présent chapitre.

CHAPITRE VI

Psychisme et Psychurgie

Qu'est-ce que le Psychisme? C'est un néo-terme pour exprimer une chose bien ancienne et les Dictionnaires usuels de notre langue, Littré en tête, ne le définissent point. Nous dirons donc que le *Psychisme* est l'ensemble des

connaissances de ce qui se rapporte à l'âme ; c'est une très vaste science comme pourra s'en convaincre le lecteur en lisant et en étudiant le présent chapitre.

Ce néo-terme a créé les suivants : Psychurgie, Psychique, Psychologie, Psychomètre, Psychomètrie, etc. — Cf. DICTIONNAIRE D'OCCULTISME et de PSYCHOLOGIE, 2 vol. in-12 illustrés.

Avant de pénétrer au cœur de notre sujet, nous devons donner l'explication de ce terme nouveau et de ses dérivés.

Disons tout d'abord que bien des écrivains croient à tort que ce terme est synonyme de *Psychologie*, c'est là une erreur, car la Psychologie est la science de l'âme, en tant qu'étude purement métaphysique ou bien encore une étude des facultés intellectuelles ou morales de l'âme. Aussi nomme-t-on *Psychologue*, *Psychologiste*, celui qui s'occupe de psychologie et non de psychisme ; ce dernier est dénommé *Psychiste* et *Spirite* suivant le cas. Enfin, on nomme *Psychose* l'ensemble des maladies de l'âme, des maladies psychiques, dont on commence à s'occuper depuis fort peu de temps et qui ont une si grande influence sur la santé physique de l'homme et sur sa moralité surtout.

Un jour les médecins ne traiteront les malades qu'en utilisant les effluves humains comme véhicules de guérison. Le médecin guérira par la Foi. Le Dr Charcot, longtemps après Paracelse, a entrevu, quelques années avant sa mort, tout le parti avantageux qu'on pouvait tirer de la suggestion, de la foi pour guérir des maladies réputées jusqu'alors incurables. Les Drs Luys, Bernheim, Beaunis et toute l'Ecole de Nancy utilisant l'aura humaine ont pu transférer des maladies d'un individu à un autre individu et faire absorber des remèdes par suggestion ou mieux par auto-suggestion, tout cela rentre dans le domaine du PSYCHISME.

Mais se dira le lecteur qu'est-ce que l'*Aura*?

C'est une sorte de rayonnement qui se dégage de l'homme et qui l'entoure comme d'une enveloppe, comme d'un voile véritable. L'homme n'est pas seul à possèder une aura, tous les corps quels qu'ils soient en ont ; les animaux, les végétaux, de même que les minéraux, possèdent des auras, mais chez les animaux, les végétaux et les minéraux, cette sorte de nuage lumineux d'atmosphère brillante a moins d'étendue qu'autour de l'homme. Chez celui-ci, cette étendue est variable, elle a plus ou moins d'amplitude suivant le degré d'avancement intellectuel et surtout moral de l'individu.

Cette aura peut varier de 30 centimètres à 55 centimètres et plus suivant le degré de spiritualité plus ou moins élevé du sujet.

L'aura affecte une sorte d'ovale autour du corps humain, d'un *œuf*, dénommé pour cela *œuf aurique*.

Généralement plus l'aura s'éloigne du corps de l'homme et plus il

s'éclaircit, jusqu'au point où sa périphérie se fond graduellement dans l'aither ambiant. — L'observation attentive de l'aura montre qu'il est formé de zones distinctes, correspondantes à des états différents de matières, qui forment bien des auras distinctes, mais qui s'interpénètrent de la même manière que le double aithérique de l'homme pénètre son corps et c'est bien à tort qu'on a comparé ces auras successives aux couleurs du spectre solaire, car, chez ce dernier, les couleurs sont parfaitement distinctes et ne se pénètrent que par leurs bords de contact.

On est a peu près certain, mais on ne saurait encore l'affirmer, que, comme tout ce qui existe dans la nature, l'aura est sextuple, mais les meilleurs voyants, les meilleurs psychomètres ne peuvent guère distinguer que cinq parties ou couches de l'aura.

C'est à l'aide de l'aura que se déplace le corps astral et que se produit l'extériorisation de l'individualité. Il ne faut pas confondre l'aura humaine avec l'*aura hystérique* et l'*aura épileptique* (1); ceux-ci, en effet, ne sont que des déséquilibrations de l'aura normale, de l'aura vitale, de l'aura de la santé.

Les Hindous et les Egyptiens de l'Antiquité ont parfaitement connu l'*Aura*; chez ces derniers, cette émanation était même figurée par une sorte de vapeur plus ou moins intense, qui se dégageait du cœur, s'élevait de là, à la hauteur de la tête et se répandait surtout autour de celle-ci.

Chez les Chaldéo-Assyriens et chez les Hébreux, cette émanation se nommait *Airrid*, termes qui signifie souffle, aura, esprit vital, fluide animique, couverture, etc., car tous ces termes sont dérivés du verbe hébreu *Begd*, (couvrir); en effet, l'aura couvre en entier le corps de l'homme comme d'une enveloppe véritable.

Paracelse nomme l'aura l'*Evestrum*, mais il lui donne un sens un peu différent de ce que nous avons vu : Voici comment il s'exprime à ce sujet : « Si nous voulons parler de l'*Evestrum* sous son double aspect (mortel et immortel), nous dirons que chaque chose à son *Evestrum*, que l'on pourrait comparer à l'ombre que projette un objet sur un mur. L'*Evestrum* naît avec le corps, croît avec lui, et lui reste attaché aussi longtemps que la moindre particule de matière existe encore. Chaque chose, qu'elle soit visible ou invisible, qu'elle appartienne à la matière où à l'âme, possède son *Evestrum*; *Trarasmes* est le pouvoir invisible qui se manifeste au moment où le sens intime (perception intérieure) commence à se développer dans l'homme.

(1) Sous ces termes, il faut entendre l'ensemble des phénomènes qui s'accomplissent dans ces divers états, ce dont ne semble pas se douter Littré, qui définit ainsi, dans son *Dictionnaire*, ces états : « Sensation d'une sorte de vapeur qui paraît sortir du tronc ou des membres avant l'invasion des attaques d'hystérie et d'épilepsie : aura hystérique, épileptique; Etymologie *aura* souffle (?)

L'*Evestrum* porte, imprimé en lui, les événements futurs et procure ainsi les visions et les apparitions, mais le *Trarasmes* produit une exaltation des sens (1).

« Les Sages seuls peuvent comprendre la véritable nature de l'*Evestrum* et du *Trarasmes*, le premier agit sur les sens de la vue (*aura* pour nous), le second sur le sens de l'ouïe (magnétisme, électricité, télépathie, etc.).

« L'*Evestrum* occasionne des rêves prophétiques, tandis que le *Trarasmes* communique avec l'homme en lui faisant entendre des voix ou résonner de la musique ou des sons à son oreille intérieure (claire audience).

. . . .

« Quand un enfant naît, il porte avec lui un *Evestrum*, constitué de telle sorte, qu'on peut y lire à l'avance les actes et les événements futurs de la vie de l'enfant devenu grand. Si cet individu est sur le point de mourir, son *Evestrum* peut indiquer l'approche de la mort par des coups frappés, par des bruits inusités, par le mouvement des meubles, etc., etc.

« L'Evestrum de l'homme vit avec lui, reste après la mort de l'individu dans la sphère terrestre, il est relié sympathiquement à la partie immortelle de l'individu; il peut donc jusqu'à un certain point, et dans des conditions particulières, révéler l'état d'âme de la personne à laquelle il a appartenu ».

Ces *Evestra* ne sont donc point l'âme des morts errants dans l'espace, ils ne sont, pour ainsi dire, que le double éthairé des individus auxquels ils ont appartenu ; ils demeurent sur la terre jusqu'à la dernière oxydation ou destruction des cellules du corps physique.

Il y a lieu ensuite de distinguer divers *Evestra* : *l'Evestrum propheticum*, *l'Evestrum mysteriale*. — Le premier est pour ainsi dire l'avant-coureur des événements qui s'accomplissent dans le monde, car il ne faut pas oublier que l'*Evestrum* tire son origine de l'activité collective de l'Univers, aussi l'*Initié*, qui comprend la véritable nature des *Evestra prophetica*, est un *Voyant*, un *Inspiré*.

Le bien et le mal ont chacun leur *Evestrum mysteriale*, à l'aide desquels, on peut reconnaître leur existence et leur attribut. Celui du bien révèle tout ce qui est beau et tout ce qui est bien, il peut illuminer les esprits; on peut, par l'*Evestrum* du mal, prédire les maux futurs qui désoleront le monde; de même, il répand sa funeste influence sur celui-ci.

Enfin, si nous nous en rapportons à Paracelse, « le corps astral est plus actif chez l'homme endormi que chez l'homme éveillé, c'est pour cela que l'homme peut avoir des rêves prophétiques (2) ».

(1) Ne pourrait-on pas aussi reconnaître le fluide magnétique ou hypnotique des modernes dans la description faite par Paracelse.

(2) *In. La Psychologie devant les sciences et les savants*, 1 vol. in-18. Paris, 1894.

Suivant le degré d'avancement intellectuel et moral de l'individualité, l'*aura* comporte des couleurs et des tonalités diverses. L'Echelle aurique possède une gamme de nuances très étendue, qui va du brun le plus intense au bleu turquoise en passant par les tons chocolat, gris foncé, gris violet, gris clair, gris perle, pour atteindre au vert au bleu cobalt, bleu turquoise. Ces derniers tons ne se voient que chez des personnes qui possèdent une haute spiritualité.

Les personnes qui ont l'aura bleu, sont peu sujettes à subir la volonté et les influences étrangères ; elles ont une grande faculté de perception.

L'aura peut rayonner bien loin de l'individu c'est ce pouvoir de rayonner au loin qui permet les manifestations psychiques, dites *Télépathiques*, absolument indéniables aujourd'hui.

Aussi quand les spirites affirment que les communications qu'ils reçoivent émanent uniquement des désincorporés, des désincarnés, ils se trompent, car des vivants endormis, entrancés, en léthargie, peuvent faire écrire des vivants, nous l'affirmons pour l'avoir vu de nos propres yeux vu, ce qui s'appelle vu.

Ce même rayonnement de l'*aura* explique comment certains clairvoyants peuvent voir très loin auprès de certaines personnes des faits de leur passé, de leur présent et parfois de leur avenir.

Quand une personne a un fluide clair et rayonnant (lumineux), le clairvoyant voit très facilement, parce que son fluide astral se mêle à l'aura de cette personne et se confond avec lui, l'interpénètre, de sorte que le clairvoyant naturel peut lire comme dans un livre ouvert toute l'histoire de la personnalité observée ; tandis que, le même clairvoyant a beaucoup de peine à lire dans l'aura de la personne qui n'a aucun pouvoir de projection aurique.

C'est grâce à l'aura, à l'astral, qu'un peu avant sa mort ou dans une grave maladie, un moribond ou un malade peut se dégager de son corps physique et apparaître loin de ce corps à un ami ou à une personne sympathique (*Télépathie*).

Il n'y a même pas lieu de s'étonner de ce fait, car, l'état de trouble qui précède la mort est une sorte d'hypnose, à un degré si intense, qu'il permet le dégagement conscient ou inconscient du moribond ou du malade et ce dégagement le rend clairvoyant.

On est parvenu à fixer par la plaque photographique, sur des plaques Lumière, les effluves humains : Fluide odique de Reinchenbach, fluide magnétique de Mesmer ; je ne doute pas qu'on ne puisse fixer très prochainement, d'une manière très saisissable, les auras qui sont divers et diversement colorés, comme nous l'avons vu, mais qui changent également d'aspect et de tonalité, suivant les divers états d'âme, suivant aussi les divers

caractères et tempéraments, suivant les diverses passions qui agitent l'homme : amour, colère, jalousie, quiétude, angoisse, etc.

Diverses personnes croient avoir obtenu des photographies de l'aura ou effluves humains ; nous sommes persuadés que ces personnes se trompent et confondent les effluves caloriques et l'aura proprement dite.

L'âme humaine, qui a une partie matérielle et perceptible, est, elle aussi, susceptible d'être colorée par l'aura ; d'après un auteur anglais, elle peut être colorée en jaune, en rouge, en gris, en bleu et autres couleurs ; mais je ne saurais insister sur ce point n'ayant pu l'expérimenter et m'assurer du fait par un clairvoyant et *a fortiori* par moi-même.

(*A suivre*). E. Bosc.

RECHERCHES SUR LES IDENTITÉS DES ESPRITS

Mme Lay-Fonvielle, médium à incarnation.

A cette heure où les phénomènes psychiques sont en honneur] et où les faits spiritiques, contestés seulement par les ignorants, sont expliqués de diverses façons par les chercheurs impartiaux, il est utile de recommander au public des médiums doués de qualités véritablement remarquables.

Mme Lay-Fonvielle, venue il y a quelques mois de Toulouse, pour établir à Paris, 30, place Saint-Georges, un salon de consultation, est assurément un de ceux-là.

Le 22 novembre dernier, vers cinq heures du soir, j'eus la bonne fortune de me mettre en relation avec ce médium qui a mérité un rapport au Congrès spiritualiste de 1900.

Je suis introduit dans un salon auprès de Mme Lay-Fonvielle qui m'invite à m'asseoir devant une table où elle prend place en face de moi. Le médium se met à lire sur un livre étalé devant lui la prière bien connue : « Je prie le Dieu tout-puissant de nous envoyer de bons esprits, etc... ». — Elle n'a pas achevé les premiers mots qu'elle tombe aussitôt en transe, les poings se crispent, la tête est agitée de mouvements convulsifs, les traits se contractent et changent d'expression. J'ai tout de suite l'impression qu'un invisible s'empare des organes du médium. Et, quand je l'interroge, ce n'est plus Mme Lay-Fonvielle que j'ai en face de moi, mais une personnalité différente qui me tutoie et se dit être Julia, l'esprit familier du médium.

Ce qu'il y a de particulièrement remarquable ici, c'est que le timbre de voix a changé ; l'accent n'est plus le même, ce n'est plus plus la voix de femme un peu grave que j'avais remarquée dès le début, mais la voix claire et argentine d'un enfant.

Julia me demande ce que je désire. — Je la prie de me mettre en rapport

avec une personne décédée il y a plusieurs années, que j'évoque mentalement. Quelques secondes après elle me donne une description détaillée de la personne qui correspond bien avec son caractère et sa physionomie. A mes questions sur l'âge qu'avait la personne au moment de son décès, sur la nature de sa maladie, elle me répond très exactement. Sur ma demande, elle me donne la première lettre du nom de famille et le prénom entier de la femme évoquée.

Je n'avais plus à ce moment de doute sur l'identité de l'esprit, bien que certains pourraient voir dans ces faits des transmissions de pensée à l'état d'hypnose. Mais pour confirmer ma foi dans la présence de l'invisible que j'avais appelé, Julia me dit exactement la nature des communications que j'avais eues auparavant avec le même esprit. J'insistai plus particulièrement sur les phénomènes très remarquables que j'avais obtenus par l'intervention de la même personnalité, et, à mon grand étonnement, elle me dit que j'avais obtenu quatre apports : ce qui correspondait exactement à leur nombre.

Je n'ai pas jugé à propos de tenter de substituer, comme d'autres l'ont fait paraît-il, la personnalité évoquée à celle qui possédait le médium en ce moment pour avoir d'autres preuves d'identité. Toujours est-il que je n'aurais pas été convaincu depuis longtemps de la réalité des communications spiritiques que cette expérience aurait suffi à dissiper chez moi tout doute à cet égard.

Une personne de mes relations qui a consulté dernièrement Mme Lay-Fonvielle, sur ma recommandation, a été très satisfaite des renseignements qu'elle a obtenus, en interrogeant le même esprit, sur une partie de sa vie passée, sur son état présent, avec des détails circonstanciés se rapportant exactement à la réalité. Le médium lui a dépeint la physionomie d'une personne qu'elle avait connue intimement.

Telles sont les expériences de clairvoyance médiumnique que j'ai cru de mon devoir de relater dans cette revue.

Comme je le disais ici même, il y a quelques années, ces recherches sur les identités des esprits ont une importance capitale au point de vue spirite. Bien que ces preuves d'identité n'aient qu'une valeur purement subjective et ne soit convaincantes que pour l'évocateur, il n'en est pas moins vrai qu'il viendra un jour où elle se multiplieront assez pour gagner à la cause spirite beaucoup de personnes qui ne sont retenues que par des préventions injustifiables de démonophobie ridicule ou de matérialisme endurci.

Paris, décembre 1900, JULIEN LARROCHE.

LE ROI J. MURAT ÉVOQUE SALICETI

Cher Monsieur Leymarie : On sait que le général Joachim Murat (1771-1875) fut proclamé, après son mariage avec Caroline, sœur de Napoléon Ier, roi de Naples, le 1er août 1808, sous le nom de Joachim Ier. Il s'intitulait roi des Deux-Siciles et jamais il n'étendit sa domination au delà du détroit.

Or, durant son règne, dans le courant de l'année 1809, il y avait à Naples, un homme qui s'occupait des évocations d'esprits. Une dame de la cour, d'une grande piété, très digne de foi, prétendait que, par le moyen de cet homme, elle s'était entretenue avec sa mère, morte depuis plusieurs années.

Un vieux capucin de la famille des Palmieri avait déclaré qu'il avait aussi, par le moyen du même homme, vu son cousin et causé avec lui quoique décédé depuis bien des années.

D'autres faits semblables, reconnus comme authentiques, s'étaient passés en ce temps-là, à Naples, produisant une grande impression.

Joachim Murat avait aussi souvent entendu parler de ces évocations et de l'homme extraordinaire qui les faisait ; or, en 1810, mourut à Naples le célèbre Christophe Saliceti, ministre de la Guerre et de la Police, qui montra dans son administration beaucoup d'énergie et d'habileté et se fit beaucoup d'ennemis; par conséquent ils furent soupçonnés de l'avoir empoisonné.

Le roi qui depuis longtemps avait en tête la conquête de l'île de Sicile, au pouvoir alors de l'Angleterre, ne pouvait pas, malgré les recherches les plus minutieuses, trouver les cartes sur lesquelles figurait le plan d'attaque et celui du siège, qui avait été confié au ministre de la Guerre Saliceti. Sachant qu'il y avait à Naples un homme qui évoquait les esprits, le roi résolut de le consulter, espérant retrouver,de cette manière, les cartes et les documents qu'il avait en vue et qui le préoccupaient vivement.

Il se rendit au logis de l'évocateur, fut introduit dans une chambre du rez-de-chaussée. Un vieillard de taille moyenne s'approcha de lui, s'inclina profondément en demandant ses ordres. Joachim Murat lui fit connaître la cause de sa visite, et écrivit à cet effet le nom de Saliceti sur une feuille de papier qu'il présenta au vieillard. Celui-ci le conduisit à l'étage supérieur, l'introduisit dans une chambre tendue de noir et lui dit,en s'éloignant, d'attendre l'arrivée du ministre. Le roi s'assit sur un fauteuil, regardant autour de lui et ne vit rien d'extraordinaire dans cette chambre, sinon qu'elle était tendue de noir et qu'au milieu du fond, pendait un long et large rideau qui devait cacher une ouverture ou une fenêtre ; un léger bruit partit du fond de la chambre, le rideau se souleva et il vit apparaître, derrière la fenêtre, qui était pourvue d'une grille de fer, la figure du ministre Saliceti. Après

un salut cordial, le roi lui parla aussitôt des plans égarés, comme d'une chose qu'il avait fort à cœur. Saliceti n'hésita pas un instant et lui indiqua, avec précision, l'endroit où il les avait cachés en l'invitant à les chercher immédiatement.

Le roi et l'apparition causèrent encore pendant quelques minutes, mais comme Murat tentait d'interroger Saliceti sur la destinée des âmes après la mort, la figure du ministre s'effaça peu à peu et disparut. Au même moment une main invisible baissa le rideau mystérieux .

Le lendemain, le roi chercha en personne les documents dans l'endroit que Saliceti lui avait indiqué et y trouva intacts les plans et les cartes qu'il avait si longtemps cherchés en vain.

Joachim Murat, qui ne savait rien de là doctrine des spirites, était persuadé qu'il avait vu et s'était entretenu avec le diable ; voulant être bien noté chez son peuple fanatique et crédule à l'excès, il défendit sévèrement de continuer à provoquer les apparitions surhumaines. — Le fait de l'apparition du ministre Saliceti s'était vite répandu dans la ville et était généralement connu. Si les biographes du roi Joachim Murat n'en ont jamais fait mention, c'est qu'ils n'y attachaient aucune importance.

Joseph de KRONHELM

PSYCHOGRAPHIE

Voir la revue de 10 novembre 1900

On voit actuellement en Amérique, dans les séances publiques, un psychiste d'un très grand pouvoir, Charles E. Watkins, de Cleveland, Ohio. Je vais extraire d'une série de rapports sur les phénomènes observés en sa présence, ce qui a plus particulièrement trait au sujet qui m'occupe ici, mais j'aurai occasion d'y recourir de nouveau, avant que ce travail soit terminé.

Mon ami, M. Epes Sargent, de Boston, U. S. A. que rien ne lasse dans ses efforts pour convaincre un monde incrédule, qu'il existe en nous et hors de nous bien autre chose que ce que les matérialistes voudraient nous faire croire, a publié dans le *Spiritualist* du 12 octobre 1877, un récit très net des expériences qu'il fit avec Watkins. Le 18 septembre, nous dit-il, il acheta une ardoise neuve, protégée par une couverture en carton et se rendit Beach Street, 46, Boston, résidence temporaire de Watkins. Celui-ci était manifestement dans l'état d'esprit le plus défavorable, tourmenté, hors de lui, positivement malade, en un mot la disposition la plus détestable, pourrait-on croire, pour attendre le succès d'expériences qui demandent pardessus tout la passivité et le calme du Psychiste. Il ne semble pas cependant que, dans le cas présent, cela ait produit aucune modification.

M. Sargent était seul et l'on était au milieu d'une claire et lumineuse

journée de septembre. Tous les phénomènes tendaient à démontrer les relations avec le monde des Esprits. M. Sargent écrivit six noms sur six fragments de papier, en cachant bien à Watkins le mouvement de sa main. Du reste, Watkins lui tournait le dos et ne faisait aucun mouvement pour voir ce qui était écrit. Sans toucher aucun des billets, Watkins en les indiquant seulement du bout de son crayon, donna le nom écrit sur chacun d'eux. M. Sargent les déroula chacun à leur tour et il se trouva que chaque indication était exacte. Cette faculté de clairvoyance était réellement très développée et je pense que cet état suprasensible accompagne fréquemment la disposition qui favorise le phénomène de Psychographie.

Voici la partie du récit de M. Sargent qui a trait à notre sujet :

« Il me tendit deux ardoises que j'essuyai soigneusement avec une serviette humide que je me fis apporter. Les circonstances qui suivirent vinrent démontrer d'une façon absolue le mal fondé de la théorie qui soutient que l'on peut, par un procédé chimique, écrire sur une ardoise des caractères qu'un nettoyage ne peut enlever, mais qui redeviennent visibles au bout de quelques minutes. M. Watkins ne toucha pas les ardoises après que je les eus nettoyées. Il se borna à poser entre elles un fragment de crayon et me recommanda de les éloigner de toute la longueur de mon bras. Je le fis après m'être convaincu encore une fois qu'elles ne portaient pas la moindre trace de lettre quelconque sur l'une ou l'autre de leurs surfaces. Je tins les deux ardoises réunies dans ma main gauche, en les éloignant à une distance de quatre pieds du medium. « Entendez-vous écrire ? » demanda-t-il. J'y appliquai mon oreille et j'entendis distinctement le léger grincement du bout de crayon. « C'est fini. » dit-il lorsqu'un léger coup se fit entendre sur l'ardoise. Je ne vois pas comment on eût pu avoir le temps d'écrire autre chose qu'un seul mot. Cependant, lorsque j'écartai les ardoises, je trouvai à la surface de celle du dessous une lettre de *cinquante-quatre* mots, signée du nom d'un frère qui n'était pas parmi ceux que j'avais inscrits sur les billets. Le caractère de l'écriture était tout à fait particulier, mais ne donnait aucune preuve sérieuse de l'identité de l'écrivain. Cette écriture avait bien quelque ressemblance avec celle de ce frère, mais je n'avais aucun échantillon qui me permît de faire une comparaison avant que l'ardoise fût nettoyée.

Une preuve bien meilleure m'était réservée. La petite ardoise recouverte de carton, que je venais d'acheter une heure auparavant, était restée sans être touchée, sur la table à côté de mon coude droit. M. Watkins la prend, enlève la couverture, pose à la surface de l'ardoise un fragment de crayon d'ardoise, repose la couverture et me tend l'ardoise ainsi préparée. Je *sais* positivement qu'elle n'a subi aucune manipulation et qu'on n'a eu ni le temps ni la possibilité de la truquer. *Je sais*, autant que ma raison peut me permettre de l'affirmer, qu'il n'y a eu de ma part ni préoccupation ni expec-

tation, comme facteur du phénomène. J'examinai l'ardoise sur les deux faces, je m'assurai, quoique dans cette occasion il n'y avait eu aucune possibilité de le faire, qu'on n'avait rien machiné et il se trouva que le nom qui y fut écrit était celui d'*Anna Cora Mowatt*, plus tard, *Ritchie*, aux funérailles de laquelle j'assistai à Kensal, Green, à Londres, où je rencontrai MM. Varley, D. D. Home, Harrisson, Mme Cox et d'autres spiritualistes.

Je tins une seconde fois mon ardoise et voici ce qui y fut écrit : « *Mon cher frère — Votre Lizzie.* » Ce nom n'avait été ni prononcé ni écrit jusque-là. *Lizzie* était le nom que nous lui donnions familièrement, quoiqu'elle s'appelât en réalité Elizabeth.

Je tins mon ardoise une nouvelle fois et voici les mots que j'y trouvai : « *Mon cher fils que Dieu vous bénisse. Votre père qui vous aime tendrement. — Epes sargent.* »

Dans les divers intervalles l'ardoise ne fut tenue que par moi et il n'y eut aucune possibilité quelconque de faire intervenir aucun truc *humain*, aucune jonglerie.

La lumière du soleil pénétrait largement dans la pièce ; le médium était assis en face de moi et aucune autre personne que nous deux n'était présente. Il ne serait pas possible, même à MM. Lankester et Donkin, de réclamer de plus sévères conditions. Quant au médium, pendant tout le temps que se produisait l'écriture, il se tordait, comme en proie à une torture. Le phénomène s'accompagnait évidemment de quelque puissante excitation nerveuse de sa part.

M. Charles E. Watkins a 29 ans ; c'est un homme d'un tempérament essentiellement nerveux et sensitif. Au point de vue intellectuel, il est fort différent de ce que j'avais été amené à me figurer. Il montre par moment l'esprit le plus élevé et je regrette de n'avoir pu sténographier quelques-unes de ses réflexions.

Il prit ensuite mon ardoise et après que je l'eusse bien examinée, il la tint dans sa main. En moins de dix secondes tout un côté fut couvert par une lettre de ma sœur Lizzie, que je transcris ici :

Pays des Esprits.

Mon cher frère,

Je viens à vous ce matin, le cœur plein d'affection pour vous et je pense que vous voudrez sans doute bien *croire* que c'est moi, votre sœur qui se trouve ici. George est ici avec moi.

Votre sœur qui vous aime, LIZZIE.

Si vous [avez encore des doutes sur les communications des Esprits, regardez cette ardoise.

Votre sœur,

LIZZIE.

Je possède encore cette ardoise, avec son écriture restée intacte. Il n'y avait aucune trace de ponctuation, mais le mot *croire* était souligné. Le tout fut écrit en moins de douze secondes. »

Son frère, M. James Otis Sargent, homme à l'esprit calme et net, observateur tout à fait capable, vint aussi faire des expériences avec Watkins et son témoignage confirme celui d'Epes Sargent. Il a eu la bonté de m'envoyer le compte rendu suivant d'une visite qu'il fit à M. C. E. Watkins, à son domicile, Beach Street, n° 46, Boston, le 10 septembre 1877.

« Je me trouvais seul avec Watkins ; il me tendit des bouts de papier sur lesquels j'écrivis les noms de cinq personnes décédées. Aussitôt qu'un nom était écrit sur un des morceaux de papier, je le roulais de façon à cacher complètement son contenu. Pendant cette opération Watkins se tint hors de la chambre.

Lorsqu'il rentra, les cinq morceaux de papier roulés, après avoir été mélangés, étaient placés sur la table sous ma main droite. Sans les toucher, il me pria d'en prendre un au hasard et de le placer dans ma main gauche ; ce que je fis. Il parcourut le salon une ou deux fois, puis posant sa main sur ma tête, il me dit exactement le nom écrit sur le papier. Il dit de la même façon les noms écrits sur chacun des autres billets, tandis que je les tenais, l'un après l'autre, soigneusement serrés dans ma main.

Il jeta ensuite ces papiers et prit les ardoises, dont deux exactement semblables se trouvaient sur la table. Je nettoyai avec le plus grand soin les deux côtés de ces ardoises avec une serviette mouillée. Watkins prit place à la table en face de moi, posa une ardoise sur la table, cassa un petit morceau de crayon d'ardoise, le posa sur cette ardoise, posa l'autre comme un couvercle au-dessus de la première, plaça ses deux mains étendues sur le tout et me dit de poser mes mains sur les siennes, ce que je fis. Au bout d'un moment il retira ses mains, de sorte que les miennes restèrent seules sur les ardoises. Il me dit alors que si je voulais appliquer mon oreille sur l'ardoise, je pourrais entendre écrire le crayon. Je le fis, sans jamais perdre de vue le médium et j'entendis distinctement le bruit du crayon. Tandis que j'écoutais, le crayon frappa trois légers coups et tout bruit cessa.

J'enlevai l'ardoise supérieure et trouvai deux communications écrites sur l'inférieure. La première se présentait comme venant d'un frère décédé, dont le nom était sur l'un des billets. La seconde venait de mon père, dont je n'avais pas écrit le nom. Le caractère des deux écritures était tout à fait différent. Je ne les reconnus pas. Mais la signature de la seconde communication rappelait celle de mon père par la forme particulière de certaines de ses lettres.

On nettoya de nouveau les ardoises, le bout de crayon fut replacé entre elles et je les tins moi-même à longueur de bras, *Watkins ne touchant ni moi*

ni les ardoises. Lorsque je les ouvris, je trouvai une courte communication signée de l'un des noms que j'avais écrits.

La fois suivante Watkins tint les ardoises et il se produisit un message prétendant venir d'une sœur décédée, dont le nom était sur l'un de mes billets.

Ici la séance prit fin. Elle avait eu lieu en pleine lumière. J'avais suivi chaque mouvement du médium et aucune fraude n'eût été possible. Rien dans les messages ne pouvait confirmer l'origine qui leur était attribuée; mais ce qui ne laisse aucun doute, c'est qu'ils furent écrits par quelque agent mystérieux ».

Cedar square Roxburg. JAMES OTIS SARGENT.
20 novembre 1877.

M. John Wetherbee, de Boston, U. S. A. apporte un témoignage analogue. Il est bien connu par ses écrits sur les questions psychiques et il a consacré beaucoup de temps à leur étude. Peu d'écrivains sont plus que lui autorisés à parler de tels sujets ou méritent plus de crédit dans leurs affirmations.

Voici ce qu'il certifie :

« J'achetai dans un magasin deux ardoises neuves ; je perçai des trous dans leur cadre, les attachai solidement et scellai tous les nœuds. Les ardoises étaient nettes et à aucun moment le médium ne put voir ni toucher l'intérieur. Je m'en étais chargé et ne les perdis pas de vue un instant. La pièce était aussi claire qu'elle pouvait l'être par un beau soleil de l'après-midi. Les ardoises ainsi attachées étaient entre lui et moi, *sur* la table et non *au-dessous*. Il fallut attendre un peu, car les ardoises neuves ne se trouvent pas dans des conditions aussi favorables que celles dont on se sert couramment; mais c'était sur de la matière neuve que je désirais obtenir de l'écriture; aussi, je patientai et je fus largement récompensé de ma patience, car au bout de quelque temps, j'entendis le petit fragment de crayon, que j'avais placé entre les ardoises avant de les attacher, commencer à écrire. Je coupai ensuite les liens et trouvai l'une des ardoises couverte d'une communication signée du nom d'un de mes parents et amis les plus chers, qui était décédé quelque sept ans auparavant.

J'affirme maintenant *premièrement* : que les ardoises étaient neuves et propres; *deuxièmement*, que personne dans le salon où je me trouvais seul avec le médium, ni hors du salon, n'avait écrit la communication sur l'ardoise; *troisièmement*, que cela a dû être fait par un ou plusieurs êtres invisibles, intelligents et ne peut avoir été produit d'aucune autre manière. J'apporte à cette affirmation toute l'énergie d'une conviction absolue et je suis prêt à l'appuyer au besoin par mon serment.

Outre ces communications sur ardoises attachées décrites ci-dessus, j'en

ai obtenu bien d'autres. J'en citerai une dans laquelle on usa des ardoises du médium, mais qui se trouva tout aussi démonstrative, car mes yeux étaient bien ouverts et mon esprit sur ses gardes. Je pris les deux ardoises du médium, je les nettoyai avec soin et, les posant l'une sur l'autre comme une ardoise double, je les tins éloignées à longueur de bras, à une distance de trois pieds au moins du médium, qui ne put les toucher à aucun moment. Le bout de crayon que j'avais placé entre elles commença à écrire. Je les séparai alors et je trouvai sur chacune d'elles une communication intelligente; l'une venait d'un parent et l'autre d'un ami. Toutes deux, chose remarquable, furent écrites en même temps, par des esprits différents, sur des sujets différents et le caractère de l'écriture était différent pour chacune d'elles. »

Le Dr H. B. Storer, 29, Indiana Place, Boston, rapporte un fait analogue.

« Je pris ses ardoises et les examinai pour m'assurer qu'elles ne portaient aucune trace d'écriture; ce que je constatai de la façon la plus nette. Je les superposai, le médium jeta entre elles un fragment de crayon d'ardoise et je les tins de la main gauche à longueur de bras, en pleine lumière du soleil. Le médium restant à une distance de trois pieds se tordait convulsivement, tandis que j'entendais partir manifestement des ardoises un léger bruit de grincement. Cela dura selon moi de deux à trois minutes, après lesquelles il dit : « C'est fait. » Je séparai les ardoises et j'y trouvai un court message écrit d'un caractère grand et ferme et signé : « Dr Warren. » J'ai la conviction qu'un être invisible et intelligent, parfaitement distinct du médium et de moi-même, a écrit ce message et cet être, je l'appelle un esprit ».

A la date du 14 novembre 1877, M. Chester A. Greenleaf nous écrit de Chicopee, Massac...

« Ma femme a reçu une longue communication sur une ardoise double toute neuve, que j'avais moi-même achetée et fixée par des vis, sans que Watkins la touchât aucunement. Elle entendit le bruit fait par le fragment de crayon écrivant, tandis que Watkins se tenait sous une porte à environ douze pieds de l'endroit où elle tenait les ardoises. »

Il semble que M. Watkins peut obtenir ces phénomènes dans toutes les conditions que l'on peut imaginer. On raconte que le 26 aout 1877, il soumit cette faculté a une épreuve sans réplique dans une réunion publique. Deux ardoises neuves avaient été achetées par le Dr Béals, président de la réunion qui les avait gardées en sa possession et les avait apportées sur le bureau. Un comité constitué par deux messieurs qui ne croyaient pas aux phénomènes nommés spirituels et un troisième qui y croyait, fut choisi par l'assemblée. Les précautions ordinaires ayant été prises, les ardoises furent tenues par Watkins et les trois commissaires. « On entendit aussitôt le grattement du

crayon et lorsque l'on sépara les ardoises, on trouva sur l'une d'elles un message de cinquante mots. Le comité affirma l'impossibilité de toute substitution d'ardoises ou de toute écriture par procédé chimique.

(*A suivre*) Dr DUSART.

LE PASTEUR BEVERSLUIS AU CONGRÈS SPIRITE DE PARIS

(16 *septembre* 1900).

Mesdames, Messieurs,

J'éprouve une grande joie de pouvoir vous parler au nom des spirites et spiritualistes hollandais, et comme représentant des Unions « Harmonia » et « Excelsior ».

L'espoir exprimé l'année dernière par M. Léon Denis, qu'il viendrait plusieurs délégués de Hollande, pour prendre part à ce Congrès, ne s'est pas réalisé, car je suis seul. Néanmoins, il ne faut pas conclure de cette circonstance que le spiritualisme soit en décadence dans mon pays.

Au contraire il y a des symptômes indiquant que la doctrine qui nous est chère à tous avance chaque jour, et gagne de nouveaux partisans dans toutes les classes de la société. Bien que presque toute la presse soit antipathique au spiritualisme, bien que les revues spirites doivent lutter pour leur existence, bien que la publication de livres spiritualistes ne soit pas lucrative, j'ai néanmoins des raisons d'espérer que le nombre des croyants augmentera chaque jour et sera considérable dans quelques années.

Le spiritisme pénétra en Hollande dès les premières années de sa réapparition. En 1857 et 1858, des cercles spirites existaient déjà à La Haye; M. van Herwerden, M. Revius et d'autres encore étaient les pionniers de la lumière nouvelle. Même la reine Sophie fut gagnée et persuadée. Les visites de quelques médiums renommés, M. Home, M. Stade, M. Eglinton, les frères Davemport, et tant d'autres firent beaucoup pour l'extension du spiritisme : Mme Elise van Calcar y contribua également d'une manière importante. Dès 1876, elle publia sa revue « Op de greuzen van tivee werelden » Aux abords de deux mondes). Peu à peu le spiritisme gagna diverses personnes d'influence et de rang. Je rappellerai les auteurs Schimmel et van Maurik, le professeur Hofltede de Groot, les docteurs en théologie van Velzen, Rutgers van der Lœff et surtout Roordat van Eyssinga, pendant longtemps rédacteur de la revue spirite « De blyde boodukaf » (La nouvelle croyance).

L'Union « *Oromaze* » fut fondée en 1859 à La Haye et dix ans après l'union « *Veritas* » à Amsterdam. Oromaze a été dissoute en 1871, mais Véritas existe encore. Son président est M. van Gulik d'Utrecht. Cette Union publie des communications d'esprits reçues depuis 1869 sous le nom : « Stemmes van gene zyde du grafs » (Des voix d'outre-tombe).

L'Union spirite « *Harmonia* », dont je suis membre et représentant, fut fondée en 1889. Elle était constituée par des spirites et spiritualistes hollandais devant se rencontrer à Utrecht, le 27 décembre de l'année suivante. Une commission préparatoire fut nommée; elle comprenait MM. van Gulik, Nepveu et Gobel. On n'avait tout d'abord d'autre but que de se réunir chaque année pour établir une entente commune entre spirites et spiritualistes.

Quelques années plus tard, en 1894, le caractère de l'Union fut modifié; ainsi, dès ce moment, il y eut des districts avec le but spécial de propager le plus possible les idées du spiritualisme. Actuellement, il y a quatre districts : Utrecht, le siège de l'Union, Amsterdam, La Haye et Arukem. Le nombre des membres de chaque district varie entre 30 et 50. D'ailleurs, des membres indépendants existent également dans diverses autres localités.

Le Président était précédemment M. Van Straaten, le vénérable au cœur jeune et qui, pendant plusieurs années, travailla à la propagation du Spiritisme comme rédacteur d'un journal spirite et par des conférences publiques. Actuellement le président est M. Gobel, rédacteur de la revue spirite *het sockomstig leven* (La vie future), revue bi-mensuelle importante contenant plusieurs études intéressantes sur le spiritisme et le spiritualisme.

Une autre Union spiritualiste, *Ouderlinge strichting* (Edification mutuelle existe à Amsterdam et a pour but d'organiser des réunions religieuses pour les spiritualistes. Précédemment, M. Fegel en était le président. Je sais qu'il s'est retiré, mais je ne connais pas son successeur.

Une autre Union *De heraut der spiritische operbaring* (Le héraut de la révélation spirite) fut également instituée, mais n'exista pas longtemps.

Enfin une nouvelle Union spiritualiste a été fondée cette année à Rotterdam sous le nom d'*Excelsior*, dans le but notamment de propager partout le Spiritisme et sa doctrine. Ces principes sont exprimés dans le réglement ainsi qu'il suit : Reconnaissance : 1° de la nature spirituelle de l'homme et de la survivance après la mort dans un monde spirituel; 2° de la possibilité d'une communication entre les hommes et les esprits au moyen de la médiumnité; 3° de la loi de causalité sur le domaine spirituel et par laquelle chacun supporte les conséquences de ses actions; et 4° de la loi d'amour éternel par laquelle les hommes et les esprits sont unis comme enfants d'un même Père céleste et les inférieurs éclairés, aidés et iustruits par les supérieurs dans la voie de la perfection morale et spirituelle.

La fondation d'*Excelsior* a eu lieu le 26 janvier dernier dans une assemblée de spiritualistes, convoqués par moi à Rotterdam. L'idée première était de fonder une Union entre les spiritualistes de cette ville en vue de la propagation du Spiritisme. Mais dans une seconde assemblée qui eut lieu en février, il fut résolu que l'Union *Excelsior* serait accessible à tous les spiritualistes hollandais, afin de constituer par les contributions des membres

une caisse de propagande bien alimentée. Dès la fondation, plus de cent membres se firent inscrire à l'Union, et déjà six conférences de propagande en divers lieux ont été organisées par moi, au nom de l'Union *Excelsior*, dont je suis le Président. En outre, une feuille de propagande a été fondée sous le nom de *Sursum corda*, et deux numéros ont été distribués par centaines.

Ce sont quelques membres d'*Excelsior* qui ont pris l'initiative de m'envoyer à ce Congrès comme leur représentant.

Un épisode caractéristique de l'histoire du Spiritisme, en Hollande, est due au procédé de M. le pasteur Huet.

Pendant plusieurs années, Huet fut un zélateur du calvinisme ; puis, en 1875, il devint un partisan et propagateur du méthodisme et du perfectionnisme : en 1885, il fut converti au Spiritisme à 57 ans d'âge. Aussitôt, il commença à prêcher sa nouvelle conviction avec le zèle d'un jeune homme. Sa revue mensuelle « *het eeuwige leven* » (La vie éternelle) qui avait un caractère religieux, fut changée en une revue du Spiritisme chrétien. Dans la chaire, dans la conversation, et partout il prêcha le Spiritisme comme une révélation nouvelle, et plusieurs personnes furent converties. Tout à fait ignorant du Spiritisme, jusqu'à cette époque, je commençai à examiner ses phénomènes et sa doctrine. Les spirites et les spiritualistes de Hollande tenaient M. Huet pour un prophète de la nouvelle lumière. Hélas ! quel désappointement ! Cinq ans après, en 1890, il apostasiait le Spiritisme, retournant à la foi orthodoxe, et déclarait le Spiritisme une erreur satanique.

Grand fut le triomphe de nos ennemis, grands furent le chagrin et l'indignation de nos amis. A l'heure présente la rancune contre l'apostat n'est pas encore vaincue quoiqu'il se soit déjà manifesté depuis sa mort en disant qu'il regrettait sa faute.

Malgré cette apostasie nombre de personnes sont persuadées de la vérité du Spiritisme et conduites à examiner les manifestations qui témoignent de sa réalité.

Ainsi, comme je l'ai déjà dit, je fus encouragé à étudier le Spiritisme et acquis moi-même mes dernières preuves, ce qui me conduisit à la certitude que le Spiritisme est vrai. Pendant quelques années je crus devoir cacher mes convictions spirites, car il est très difficile, en Hollande, pour un pasteur de l'église réformée, d'avoir une conviction différente de l'orthodoxie. Mais, enfin, j'ai commencé à manifester franchement mes convictions.

Naturellement, je suis injurié, les orthodoxes m'ont attaqué ; mais je me réjouis de pouvoir prêcher le spiritualisme, l'évangile de l'amour éternel et de la vie sans fin. Dès le commencement de l'année 1898, j'ai parlé en plusieurs lieux publics de Hollande, pour propager le spiritisme. En outre, j'ai rédigé et publié dès le début de l'année 1899, une revue spiritualiste

mensuelle, intitulée : *Gurt en Leven* (Esprit et vie); et récemment j'ai édité un livre *spiritualiste* : *het gebiad van hel geheim zainige* (Le domaine du Mystérieux.

En plus de moi, il y a, en Hollande, un autre pasteur qui défend publiquemenf le Spiritisme, c'est M. Hille Ris Lambers. Du reste, les pasteurs hollandais, en général, se tiennent loin du Spiritualisme, bien que plusieurs d'entre eux l'examinent en secret et en soient persuadés. Le calvinisme a beaucoup de force dans mon pays et il empêche la propagande du Spiritisme entre les pasteurs. Néanmoins, le nombre des chercheurs augmente de jour en jour et je crois que le temps n'est pas éloigné où l'étendard du spiritualisme sera levé en Hollande, et que bon nombre se rangeront autour de lui.

Quant à moi, je fais surtout ressortir dans ma revue et mes conférences publiques l'importance religieuse du spiritualisme; la certitude de la vie éternelle et la manifestation de l'amour infini de Dieu comme la seule force existant dans le monde spirituel. Je fais également ressortir les mensonges des dogmes calvinistes, du dogme de la prédestination et de la réprobation, du dogme de la damnation éternelle, etc. Je fais ressortir encore la révélation des rapports existants entre les deux mondes du ciel ouvert et des anges de Dieu descendant sur les habitants de la terre, de l'annulation de la mort et surtout la prédication sincère de la nécessité de sanctification et de pureté morale pour gagner le salut du ciel. Voilà les rayons de la lumière céleste du spiritualisme, brillant parmi les ténèbres de notre temps, éclairant les hommes fourvoyés en matérialisme, dogmatisme et formalisme. Cette lumière céleste fait disparaître la peur de l'enfer, de Satan et de ce dieu terrible du calvinisme qui hait ses créatures et les condamne à une punition éternelle. Au lieu de cette frayeur le Spiritisme fait naître une confiance enfantine et un dévouement tendre au Dieu d'amour, au Père céleste qui ne veut pas perdre ses enfants, mais qui prépare pour tous la vie éternelle.

Être le prêcheur, le porteur de cette lumière parmi mes compatriotes, voilà la vocation que j'ai choisie malgré les déceptions et le désappointement que j'en éprouve. J'ai l'honneur d'être témoin de la révélation nouvelle et je continue de prêcher le Spiritualisme en portant les yeux sur les témoins et les martyrs de la vérité dans tous les siècles, en portant les yeux surtout sur Jésus qui, au lieu de la joie dont il aurait pu jouir, a souffert la croix ayant méprisé la honte; qui a été massacré au Calvaire parce qu'il avait témoigné de la vérité et de l'amour de Dieu pour les pêcheurs, mais qui a vaincu par sa croix et triomphé par sa mort. Ainsi moi je veux poursuivre, sans relâche, la mission qui m'a été confiée, et continuer à témoigner de l'amour infini et de la vie éternelle, advienne qne pourra ! Et que Dieu me donne bientôt beaucoup d'imitateurs parmi les pasteurs de mon pays, afin

de préparer le moment où la révélation du Spiritisme sera prêchée franchement partout, dans les chaires comme dans les tribunes hollandaises.

M. LEON DENIS

du « Radical du Vaucluse, novemebre 1900.

Vendredi soir à huit heures et demie, a eu lieu dans la salle de la Bourse, la conférence de M. Léon Denis, sur le *Spiritisme devant là Science et devant la Raison.* Dès huit heures la salle était bondée par un public d'élite, qui a écouté, avec un véritable recueillement, la parole aisée, correcte et très souvent éloquente du conférencier.

Notre ami Jules Gaillard, ancien député de Vaucluse, a présenté M. Léon Denis à l'auditoire; il l'a fait avec cette ardeur généreuse, cette parole vibrante et colorée, cette émotion communicative qui lui est habituelle. Après un éloge très mérité du conférencier, M. Gaillard a cité la phrase célèbre de la Rochefoucauld : « Il y a deux choses que l'homme ne peut pas regarder en face : le soleil et la mort, » en ajoutant qu'avec le spiritisme cette phrase cessera d'être vraie.

En une causerie aussi substantielle que documentée, où l'élégance de la forme s'alliait à l'élèvation de la pensée, M. Léon Denis s'est attaché à démontrer que seul le spiritisme pouvait donner la solution du redoutable problème de l'au-delà. Il a cité ensuite les grandes célébrités contemporaines qui s'honorent d'être spirites, entre autres le colonel de Rochas et Camille Flammarion, et à côté de ces illustrations scientifiques, le Dr Bayol, ancien gouverneur du Dahomey, qui, dans sa propriété d'Eyguières, a obtenu des résultats merveilleux et provoqué des phénomènes spirites qui ont émerveillé ceux qui les ont vus.

M. Léon Denis, dans la partie technique de sa conférence, commente les diverses manifestations spirites, écritures fantastiques, maisons bantées, apparitions, etc., etc., et établit la différence existant entre la thèse sur l'au-delà soutenue par les religions et la doctrine spirite.

Cette dernière supprime les peines éternelles du Purgatoire et de l'Enfer; l'âme des morts reste au milieu des vivants ou s'envole vers les régions éthérées où elle se perfectionne, s'épure, puis, par un phénomène de réincarnation, revient habiter d'autres corps humains, en une sorte de métempsycose. Cette théorie a valu au conférencier quelques contradictions faites en très bons termes et non sans une pointe de malice, et il s'est engagé une controverse qui paraissait fort intéresser l'auditoire. A minuit, cependant, bien que le sujet fût loin d'être épuisé, la conférence prenait fin, chacun conservant ses positions, sa foi ou ses doutes.

De pareilles discussions si elles n'apportent pas la lumière complète sur les points obscurs, sont pourtant une véritable fête de l'esprit et à ce titre sont loin d'être stériles.

M. Edmond Capeau, du journal *Le mistral*, à Avignon, parle longuement de cette conférence et en de très bons termes: M. Capeau est hypnotiseur et non spirite, cependant cette philosophie l'intéresse beaucoup, sa bienveillance pour M. Léon Denis est évidente ; il a ainsi synthétisé la deuxième partie de la conférence.

L'orateur nous explique tout d'abord les lois de la Réincarnation. Selon lui, nous sommes immortels,évoluons sans cesse,redevenons petits enfants, et tour à tour, pauvres ou riches, marchons éternellement vers le beau,vers le bien et vers le vrai. Ayant fait partie des générations du passé,nous ferons partie des générations de l'avenir.

L'au-delà de la vie après la tombe, c'est le même monde que le nôtre,mais plus complet. Pour le découvrir, ce monde, il suffirait d'avoir un organe plus subtil. Ce sens, certaines personnes le possèdent. Ce sont les médiums.

Depuis les martyrs livrés aux bêtes dans les cirques de Rome, depuis Jeanne d'Arc mourant sur un bûcher, l'esprit humain a traversé des évolutions sans cesse renaissantes : — Voltaire, Victor Hugo, les homme de 89, de 48, étaient des déistes, croyaient en l'immortalité. Le spiritisme est venu à son heure. La voix du ciel devient plus compréhensible. C'est la récompense de l'esprit humain. Les générations se succèdent avec les flots de la mer. Tout marche vers un but d'idéal, d'harmonie. Rien ne se perd. Tout s'enchaîne. Après les épreuves douloureuses, l'âme épurée, comme l'acier le fut par le feu, s'élève vers la lumière, vers le bien, la vraie fraternité, vers la justice.

M. Denis a terminé son éloquente conférence. On applaudit vivement et tout semblait terminé (ici nous allons écourter), quand un jeune homme vient demander si le vulgaire animal possède une âme lui aussi ?

Le conférencier répond qu'il reconnaît une âme aux animaux d'essence supérieure. M. l'abbé Grimaud est d'avis que les infiniment petits eux-mêmes — qui ont sentiment, volonté, intelligence, telles les fourmis, — ont une âme et éprouvent de l'affection (Une âme de fourmi !).

(Je connais des humains qui n'en ont pas autant !).

M. le pasteur d'Autrand se félicite que chacun aujourd'hui ose prononcer le nom de Dieu. Il reconnaît que le spiritisme aide à chasser le vil matérialisme. Mais la science, dit-il, a d'autres exigences.D'ailleurs, grâce aux expériences peu concluantes qu'il fit avec son regretté ami Caillié, un fervent adepte du spiritisme, il n'est pas convaincu et il réclame des expériences publiques.

Il combat la métempsychose, se basant sur ce que nul de nous ne se souvient d'une vie antérieure. Donc, sans le souvenir, la réincarnation ne saurait exister. Supprimez la mémoire et vous supprimez l'immortalité.

Comme conséquence, M. Autrand cherche vainement le côté moral du spiritisme et ne comprend pas, quand on a le *credo*, que l'on ne se rallie pas simplement au christianisme. Le Christ, qui peut être considéré comme un spirite, lui aussi y donne l'exemple de toutes les vertus, de tous les dévouements.

M. Denis répond qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que M. Autrand reste incrédule après quelques expériences, lorsque le savant A. Akakof lui-même mit douze ans de sa vie à étudier avant de croire. — Voulant prouver la métempsychose, il cite le cas des prodiges intellectuels, le jeune Peppino, par exemple, qui, à l'âge de trois ans, jouait déjà des morceaux d'ensemble, etc.

Notre jeune compatriote, M. Gouirand, insinue que le spiritisme, qui a pris aux diverses reliques un peu de ses dogmes, a voulu, simplement mettre le miracle au point.

Mᵉ Gaillard se lève et réclame autre chose que des mots, des mots comme dans *Hamlet*, et des ondulations sonores ; il prie spirituellemen et poliment l'interrupteur de s'expliquer.

Discussions de part et d'autre. Appréciations de M. l'abbé Grimaud et du pasteur Autrand. Phrases spirituelles échangées.

Il s'agit de savoir ce que c'est en définitive que le miracle, miracle que, pour sa part, Mᵉ Gaillard nie de façon absolue.

Il paraît, somme toute, que c'est l'écartement de lois connues de la nature physique, ou bien une dérogation aux lois naturelles !

« Vous avez remplacé l intervention divine par l'intervention psychique. Ainsi, vous avez mis le miracle au point », insiste M. Gouirand. — « Si c'était par l'intervention diabolique ? » dit malicieusementM.l'abbé Grimaud.

Alors M. Gaillard se met à conférencier de nouveau et indique, non sans raison, que le spiritisme fut d'une grande utilité au point de vue des connaissances scientifiques. Il dit, entre autres choses, que l'*Angelus* fut composé, paraît-il, après la prise de Constantinople par Mahomet. Il parle de la composition chimique des étoiles, etc.

M. Denis, enfin, qui devait avoir le dernier mot, démontra que le spiritisme, dégageant l'esprit humain de toute idée matérielle, devait servir de trait d'union entre les divers dogmes et les diverses religions.Notre confrère Eugène Millo avait, entre temps, prit lui aussi la parole pour démontrer par quel mystère de réincarnation nous étions, des deux unités du début de ce monde, arrivés à atteindre aujourd'hui le chiffre de 1.400 millions d'habitants.

C'est dire que, pendant toute cette soirée, l'on ne s'est pas « embêté » un seul instant.

Un mot de Mᵉ Gaillard : « Je ne veux pas mettre le doigt entre l'arbre catholique et l'écorce protestante. Il est vrai que j'aurai, le pansement laïque !

Ceci pour répondre à M. l'abbé Grimaud, au pasteur Autrand, et à M. Gouirand, élève en pharmacie,

EDMOND CAPEAU

FÉDÉRATION SPIRITE ARGENTINE

M. le directeur de la *Revue Spirite*, M. et fr. en C.

Nous avons l'honneur de vous informer qu'il s'est définivement constitué à Buenos Aires, la *Fédération Spirite Argentine*, ayant pour but :

1° De contribuer à l'union et confraternité de toutes les sociétés spiritualistes ; — 2° maintenir l'harmonie et veiller à la bonne marche des sociétés confédérées et à l'unité de vues et de fins, tâchant que toutes puissent se guider suivant les principes généralement admis par le spiritisme moderne ; — 3° combattre, par des moyens efficaces, les pratiques dont l'origine vient d'un fanatisme inconsidéré, et les erreurs manifestes, causées par l'ignorance ou le manque d'expérience dans la direction des centres ; — 4° résoudre les questions douteuses que pourraient lui présenter les centres confédérés, et répondre à toute proposition, ou conseils qui lui seraient soumis ; — 5° propager le spiritualisme moderne par tous les moyens légitimes qu'elle jugera convenables ; organiser des conférences sur des questions controversées, dans le but d'éclairer les membres confédérés, et d'unifier, autant que possible, les idées au sujet de problèmes d'importance capitale pour le progrès du spiritualisme moderne.

Les sociétés adhérentes à ce jour, représentées chacune par deux délégués, sont : Pour Buenos Aires : Constancia, Fraternidad, Luz de Desierto, Jeanne d'Arc, Fé, Nueva Providencia, Porvenir, Aurora, La Salvacion, Allan Kardec, Amor Fraterno, Paz y Trabajo, Amor Universal, Fé y Caridad.

Pour la province : Luz del Desierto, de Pergamino, Saenz Cortès, de Pehuajo. Aurora, de Mar de Plata.

Le Conseil Directeur est ainsi constitué :

Président, Cosme Marino ; Vice-présidents : Antonio Ugarte, Luis S. Gonzalez ; Secrétaire général, Ignacio Ferraro ; Secrétaires auxiliaires, Pedro Sérié, Emilio Bécher, Antonio Turco, Martin Castiarena ; Trésorier, Isidoro Fernandez ; Vicente Fischietti.

Local provisoire de la Fédération, à la Société Fraternidad, rue Belgrano. 2935.

Pour le Secrétaire : PEDRO SÉRIÉ.

Le Président : COSME MARINO.

LA FAMILLE HERNADEC

(*Suite*).

CHAPITRE VII

A TRAVERS LES MERS

Robert à Velléda.

Chicago, 25 juin 189·.

Velléda, chère Velléda ! Vous n'ignorez pas qu'avant mon départ de Plogoff, je me suis mis en règle avec votre famille. Grand-père, mère, frère, ont été avertis de nos flançailles de cœur, et c'est par l'accueil le plus cordial, le plus touchant, que tous ont répondu à cette communication. Pour me conformer à la loi des convenances les plus élémentaires, j'ai demandé la permission de vous écrire et si je n'ai pas cherché à l'obtenir de vous, cette autorisation, c'est que j'aurais cru faire injure à la sincérité de ce double élan qui, d'une façon vraiment irrésistible, nous a poussés l'un vers l'autre. Qui de nous deux aurait eu l'idée de retarder, de remettre.. à plus tard, le double épanchement de nos âmes « enlacées » ?

Oh, avec quel frémissement de bonheur, j'écris ce mot qui m'enivre !

Vous serez, désormais, la seule confidente de mes pensées les plus intimes, je dis plus, la directrice de ma conscience.

Ne m'accusez pas d'exagération. Les fluctuations de cette conscience prouvent assez qu'elle a souvent manqué de boussole.

Eh bien, j'éprouve l'impérieux désir — moi qui suis tout d'une pièce — de débuter, dans notre vie à deux, par une profession de foi en vous et aussi... par un acte de contrition.

Oh, je les vois d'ici vos jolis gestes de protestation... Ne m'interrompez pas, de grâce, même en pensée ; laissez-moi tout vous dire et si je vous fais un peu rougir... nul ne s'en apercevra.

Je vous déclare donc que, dès notre première entrevue, j'ai été ébloui, fasciné, subjugué et que je l'aurais été bien plus encore si, à mon admiration, n'était venu se joindre, non certes comme réfrigérant, mais comme... suspensif, l'effet du prestige que vous exercez, sans vous en douter peut-être. J'ai senti entre vous et moi s'établir de suite une sorte de sympathie inexplicable, une attraction étrange, mais contre lesquelles — le croirez-vous ? — je me prémunissais et m'efforçais de résister ! Votre personnalité m'intimidait, chose qui ne m'était guère arrivée jusqu'à ce jour.

Aussi, de quel œil dédaigneux ai-je envisagé depuis lors ce que l'on appelait, autrefois, — car cela me semble si loin — mes anciens « succès de salons » et de quel faible poids ils pèsent aujourd'hui dans la balance de mon « actif ».

Et c'est alors que — pardonnez-moi cette expression tout au moins bizarre, mais qui rend ma pensée — que je fis « machine en arrière ». La femme si étrangement séduisante se voila des draperies de l'ancienne

prêtresse qui l'était encore et le demeurait pour moi. Ne méritait-elle pas ce titre, cette révélatrice qui m'a ouvert de tels horizons, a fait resplendir à mes yeux de telles vérités inattendues qu'à leur lueur j'ai vu s'étaler, dans leur humiliante pauvreté, toutes les mesquineries de ma vie parisienne. Et c'est ainsi que, sous le disciple émerveillé, sous le futur néophyte, se dissimula et disparut le... soupirant timide qui « s'évinçait lui-même ».

Puis je compris, puis je crus. Relevé à mes propres yeux par ces futurs privilèges dont vous m'avez montré « dotés » tous les représentants de notre race humaine, si misérable dans le présent, mais si glorieuse en perspective, j'osai relever la tête, pour ne plus voir devant moi que l'enchanteresse dont l'auréole m'avais tout d'abord ébloui. Votre bienveillance presque tendre — je crus du moins pouvoir lui attribuer ce caractère — me rassura, me réconforta et quand je retrouverai le doux éclat de vos yeux inspirateurs, je choisirai la voie qu'ils m'indiqueront, pour y marcher à côté de vous, y travailler avec vous, dans la joie intense d'une collaboration partagée.

Voilà ce que je voulais vous dire, vous « confesser » dès le début, ô ma belle prêtresse ! non plus devant l'autel où, dans votre majesté d'autrefois, vous exerciez vos fonctions sacerdotales, mais au doux foyer de notre amour, où se concentrent nos tendresses d'aujourd'hui associées à nos plus chères espérances d'avenir.

Mais je suis à Chicago et il faut pourtant vous dire comment j'y suis arrivé.

Je me suis embarqué au Havre. J'étais fort triste. Je sentais encore dans mes mains le frémissement de notre dernière étreinte et pendant combien de jours j'ai revu votre dernier regard si profond, si tendre qui manifestement me disait non pas « adieu », mais « au revoir ! » Au revoir pour ne plus se séparer, pour vivre dans l'ivresse d'une commune et glorieuse destinée ! Si j'osais même tout dire, en m'appropriant résolument les croyances que vous m'avez enseignées, j'ajouterais que j'ai senti parfois flotter autour de moi je ne sais quelles émanations fluidiques qui, à coup sûr, me venaient de vous.

Il faut certes faire un certain apprentissage de ces croyances et ce n'est pas sans hésitations que les nouveaux convertis s'abandonnent aux sensations étranges qu'elles leur apportent. Mais quelle douceur de penser que dans les vagues d'électricité qui battent aux rivages de l'univers — simple expression figurée — flottent des légions d'âmes fraternelles, famille céleste aux spiritualités de laquelle nous pouvons, dès ici-bas, associer notre passagère matérialité.

Je me sentais donc comme *enveloppé* par vous et lorsque le grand paquebot fit tourbillonner furieusement ses deux hélices à travers les vagues déchi-

rées et que nous nous enfonçâmes dans l'infini de l'horizon, je ne me sentis pas seul ; vous étiez là et les autres aussi, frères inconnus, guides invisibles dont l'escorte amie voyageait avec moi.

Et je me souvins, alors que l'azur du ciel se mêlant à l'azur des flots formait au-dessus de ma tête une gigantesque coupole qu'estompaient sur les bords les vapeurs de l'horizon, je me souvins de la phrase de Jean Reynaud que vous m'avez lue un jour : « Emportés sur la nef de la terre, nous nous sentons flotter, dès maintenant, dans l'infini, notre demeure éternelle. »

Et cet autre passage que je me répétais mentalement, la nuit, dans mes longues promenades sur le pont du navire. « Dans ces profondeurs étoilées où chaque grain de poussière est un monde, l'immensité s'anime. Nous ne pouvons distinguer les groupes vivants qui l'habitent ; mais nous voyons les fanaux qui les rallient et nous nous émouvons à la pensée que les rayons qui nous arrivent à travers les espaces soient les mêmes rayons qui éclairent tous nos frères célestes. Nous respirons tous ensemble dans la même lumière, nous partageons le même éther et, sous la main du même souverain, nous nous élançons, à travers les péripéties infinies de la vie, vers la même immortalité. »

Quelles soirées splendides j'ai pu contempler dans la traversée des hautes mers, alors que la lune émergeant à l'horizon jetait sur la mer entière le glacis de ses teintes opalines, puis montait et se balançait au dessus des flots qui semblaient frissonner de plaisir, sous la frange lumineuse dont s'argentaient leurs crêtes.

Après quoi, je me complaisais parfois, dans l'orgueil de mon aristocratie psychique nouvellement conquise, à comparer mes pensées à celles de la plupart de mes compagnons de voyage. Près de moi, un lot d'Anglaises de tout âge égrenaient, en leur langage cacophonique, l'éternel chapelet des futilités féminines. Plus loin, quelques Yankees, dans le même jargon, parlaient coton, sucre et pétrole. Derrière moi, quelques jeunes citoyennes du nouveau monde flirtaient éperdument au milieu d'un groupe de jeunes gens réfractaires, dont elles cherchaient à faire à tout prix, des maris par persuasion, tandis que de tous côtés et pêle-mêle bavardaient une foule de gens quelconques qui pensaient des sottises... ou bien ne pensaient rien du tout, ce qui à coup sûr était bien préférable.

Voilà pourtant, me disais-je, les futurs concitoyens de ces grands Esprits qui nous frôlent et doivent sourire, dans leur olympienne philosophie, de l'écœurante médiocrité de ces pauvres terriens encroûtés dans leurs matière.

Les neuf jours de traversée passèrent sans autre incident qu'une bourrasque qui nous surprit, l'avant-veille de notre débarquement. Bourrasque sérieuse ou qui du moins me parut telle, à moi qui n'avais traversé que la

Manche ou navigué, par des journées lumineuses, que le long des côtes d'azur de la Méditerranée.

Des vagues monstrueuses — qui sans doute eussent fait sourire notre cher vieux « Loup de mer » — firent cabrer notre paquebot dont la membrure craquait, impatiente et courroucée. Des paquets de mer, par séries successives, vinrent s'abattre sur le pont qu'ils balayèrent furieusement. Notre capitaine, en se tirant la moustache, fronça quelque peu les sourcils, ce qui paraît-il était d'assez mauvais augure. L'on fit mine de préparer les chaloupes et les appareils de sauvetage. Les femmes affolées poussaient des cris désespérés. Les hommes blêmes ne parlaient plus ni du coton, ni du pétrole... et moi qui ne crains cependant pas la mort, j'avais le cœur douloureusement serré, en songeant que peut-être... Mais la bourrasque s'apaisa, le calme se fit dans les esprits et nous débarquâmes deux jours après à New-York, d'où je me rendis rapidement à Chicago, ayant hâte de rejoindre mon oncle qui m'attendait — je m'en doutais un peu — avec une de ces impatiences qu'il ne s'est jamais donné la peine de déguiser.

Ah, le drôle d'original que cet oncle transatlantique, véritable type spécial dans un pays, cependant, où les originaux abondent et surabondent... Il est d'origine française, puisqu'il est né à Paris, d'où sont sortis tous les Valdrome ; mais ayant été amené, dès l'âge de 15 ans, dans ce pays auquel le rattachent vraisemblablement quelques lointains souvenirs d'existences antérieures, il s'est hâté de se faire naturaliser citoyen des Etats-Unis. Il eût été vraiment dommage que la race américaine fût privée de ce représentant qui incarne son esprit à un si haut degré et lui fait honneur incontestablement.

Au milieu de ce peuple dont la vitalité, l'audace, l'activité dépassent toute idée, il a eu le talent de se faire remarquer par l'efflorescence, disons mieux, par l'exagération de toutes ces qualités. Il a gagné des sommes énormes ; mais il a travaillé de douze à quinze heures par jour, pendant plus de cinquante ans, sans jamais avoir trahi ni fatigue ni défaillance, même momentanée. Il a créé des plantations, des usines, des services de bateaux, des lignes de chemins de fer ; il a même failli acheter un puits à pétrole, et ses millions s'entassent, sans qu'il ait jamais songé à en jouir autrement qu'en élargissant la sphère de son activité. Trois fois, il a fait faillite et trois fois il a reconstitué sa fortune qui, aujourd'hui, est si solidement assise qu'elle défie toute catastrophe. Il s'est fait construire un somptueux hôtel dont il n'habite que trois ou quatre chambres. Il possède une galerie de tableaux dont il n'a jamais regardé, je crois, que... les cadres.

Il y a autour de son hôtel un parc admirable, où il ne se promène qu'avec son gros calepin à la main, où il griffonne ses éternelles notes.

Célibataire endurci, il n'a aucune passion, pas même celle de sa table qui

cependant est toujours abondamment servie, mais où il expédie ses plus longs repas en vingt-cinq minutes.

Il n'a qu'une fièvre, qu'une rage, celle de l'activité, d'une activité dévorante qui tient en haleine plusieurs milliers d'ouvriers qu'il surveille lui-même et harcèle à l'occasion.

Je crois cependant que la machine est usée et menace de se ralentir, sinon de s'arrêter. Il m'a paru fatigué et se plaint de ne pouvoir suffire sans effort à son écrasante besogne. Il a soixante-dix-neuf ans et il commence à craindre de ne pouvoir atteindre les quatre-vingt-dix ou cent ans qu'il avait autrefois assignés à la durée à sa vie. Bref, ceux qui le connaissent et l'ont si longtemps vu à l'œuvre, constatent un ralentissement dans le fonctionnement de cette organisation de bronze et d'acier.

Mon arrivée, toutefois, semble lui avoir procuré un regain de vigueur. Sans s'attarder aux questions de sentiments, il m'a fait passer en revue tous les milieux où s'exercent ses multiples industries. J'ai tout visité, disons plutôt que je suis tenu de tout visiter, depuis ses bateaux à vapeur et ses chemins de fer, ou nous avons fait de nombreuses excursions, jusqu'à ses fabriques de feutre en poil de lapins d'Australie et de blagues à tabac en vessies de porcs, ses salaisons perfectionnées, ses moulins, ses minoteries, ses filatures nouveau modèle, ses champs de caféiers, ses plantations de cannes à sucre et ses distilleries de tafia, avec lequel il fabrique un *ratafia* dont il est l'inventeur et dont il est particulièrement fier.

Je n'avais jamais tant vu d'outillages variés, d'engins invraisemblables en bois, en fer, en acier ou en cuivre et je n'aurais jamais cru que la « machinerie », comme dit mon oncle, pût tenir une si prodigieuse place dans l'économie des sociétés civilisées. Combien de choses nous faut-il pour vivre et quel gigantesque déploiement de forces pour l'incessante manipulation de la *matière* !

Et songez que toute l'Amérique ressemble à mon oncle et que les cinquante millions de citoyens et de citoyennes des Etats-Unis (sans compter tous les millions de l'Amérique du Sud) n'ont d'autres soucis, les uns, que d'entasser des millions de dollars et les autres, que d'en jouir éperdument et de les jeter par toutes les fenêtres de leurs magnifiques hôtels. Tout sue l'or ici, tout respire le luxe effréné, les somptuosités extravagantes. Les millions enfantent les milliards et l'une des moitiés de l'humanité travaille et peine sans repos ni trêve, pour amasser des richesses que l'autre moitié dilapide sans savoir ni comment ni pourquoi.

Inutile d'ajouter que dans le cours de ces promenades échevelées, mon oncle ne cesse de larder de ses quolibets barbelés et empoisonnés comme les flèches des sauvages, l'indolence coupable de la vieille Europe « honteusement engourdie dans ses habitudes de fainéantise ».

— Mais, mon oncle,lui dis-je sans cesse, la vieille Europe fait autre chose, elle s'occupe de littérature, de sciences, de beaux-arts...

— Tais-toi ! ronchonne-t-il furieux et méprisant. Est-ce de beaux-arts et de littérature que vivent les peuples sains ? Ah ! je voudrais bien voir la figure que feraient mes clients des quatre coins du monde, si à la place de mes « produits » — il gonfle les joues en prononçant ce mot — je ne leur offrais que les vôtres, fabricants de littérature et marchands de beaux-arts !

C'est vraiment une terrible chose que cette *matière* dont le poids nous oppresse, nous écrase, misérables terriens que nous sommes ! Je comprends un peu le mépris que professaient, pour cette « chair » maudite, tous les ascètes, tous les pères de l'Eglise, tous les idéalistes qu'aveuglait un mysticisme intransigeant et qui, depuis les premiers siècles de notre ère, n'ont cessé de stigmatiser toute manifestation charnelle de la vie. La matière et l'esprit, champions furieux et irréconciliables sont demeurés les termes d'une antinomie dont les siècles ajoutés aux siècles n'ont pu opérer la réduction.

Aussi, quelle lumière apaisante jette dans l'esprit cette merveilleuse solution que m'a longuement expliquée votre frère. Il n'y avait autre chose à faire, évidemment, que d'*associer* ces prétendus ennemis, qui, loin de se haïr, marchent l'un vers l'autre, se transforment tous deux par métamorphose inverse et finissent par se fondre dans une unité supérieure : l'esprit involuant, dans la matière qui, à son tour, évolue ou en d'autres termes des spiritualistes, pour remonter vers l'esprit — grandiose oscillation, balancement suprême de la vie qui, par ce double jeu, réalise l'œuvre divine par excellence, la genèse infinie de la personnalité spirituelle.

C'est évidemment là le point culminant de votre magnifique doctrine, la clé de voûte de l'organisation de l'univers. Aussi, quelle joie profonde j'éprouve en me remémorant ces causeries du château de Plogoff qui ont transformé ma vie, réveillé ma conscience, éclairé mon esprit et surtout... réchauffé ce cœur qui sommeillait inerte, alors qu'il bat aujourd'hui avec une puissance, une ivresse dont vous seule pouvez comprendre l'intensité, chère, oh si chère Velleda !

ROBERT.

Velleda à Robert.

Plogoff, 11 juillet.

Oui, mon cher ami, je savais que vous deviez m'écrire et c'est avec une joie bien vive que j'ai reçu votre première lettre, lettre bonne et charmante dont l'émotion m'a profondément touchée, mais dont les « justifications », par trop humbles, nécessitent quelques rectifications. Certes, c'est avec bonheur

que j'accepte d'être votre confidente, mais je me récuse en face du titre de « directrice de votre conscience » que vous m'octroyez si généreusement. Votre contrition vous vaut indulgence plénière et votre respectueuse admiration si flatteuse pour moi, dépasse à coup sûr la mesure. Je vous pardonne vos anciens « succès de salons ». Je vous félicite d'avoir porté un jugement si sévère sur les « mesquineries de votre vie passée », mais je désavoue tout doucement, et non sans rougir un peu, le soupirant timide qui croyait devoir « s'évincer lui-même » dans un accès d'humilité vraiment excessive.

Je marche ici sur un terrain brûlant. J'hésite et craindrais d'en trop dire, si je n'avais pleine confiance dans votre loyauté. C'est pourquoi j'éprouve, moi aussi, le besoin de vous faire une petite confession et je crois que je l'aurais peut-être remise à plus tard, si j'avais dû vous dire ce que j'écris, ici, sur cette discrète feuille de papier qui, bien que témoin de mon trouble, ne vous apportera... que ce que lui confie ma plume. Mes anciennes collègues de l'île de Sena n'avaient guère l'habitude de condescendre à ce point, aussi, est-ce ici la femme qui parle, ayant dès longtemps déposé sur l'autel sa robe sacerdotale.

Je n'ai pas eu besoin, comme vous, de faire « machine en arrière » m'étant retranchée tout d'abord dans une complète impassibilité. Je m'abstenais, parce que je ne vous connaissais pas.

Certes, je n'ai du monde, de ses légèretés et de ses pièges, que des notions fort incomplètes ; mais je suis un peu sensitive, bien qu'à un moindre degré que mon frère et j'ai le pressentiment de certains dangers. Je n'ai donc vu tout d'abord en vous et n'ai surtout voulu voir que le futur néophyte. Ce n'est pas en prêtresse que je parlais mais en sœur inspiratrice qui désirait vivement vous voir ouvrir les yeux à la lumière.

Et toutefois — c'est ici que commence ma confession — j'éprouvais pour vous un sentiment de sympathie dont l'étrangeté m'étonnait, me scandalisait un peu et m'inquiétait, je l'avoue. Et c'est dans cet état d'esprit que timidement et toute rougissante, à coup sûr, j'interrogeai mon frère à votre sujet.

— « Petite sœur, me dit Hervé avec son bon sourire, mais en me regardant de cet œil clairvoyant qui vous transperce, ne te tourmente pas et n'aie pas de trop pudiques remords. J'ai vu clair dans l'âme de celui dont la pensée te préoccupe. C'est une droite et loyale nature, égarée, dévoyée, mais qui saura retrouver son chemin.

Puis après un silence — pendant lequel j'entendais battre mon cœur. — Je puis même, poursuivit-il, t'en dire davantage, car je vois que tu t'inquiètes et que tu souffres.

En lisant dans le passé que j'évoque — et en disant ces mots, Hervé avait

pris cette étrange physionomie d'extatique qui m'impressionne toujours, malgré l'expérience que j'ai de ces merveilleux mystères — je vois que Robert et Velléda sont deux Esprits sympathiques, deux « âmes sœurs », selon l'expression usitée. En ces âmes se manifeste la concordance de leurs instincts, de leurs penchants, la similitude de leurs aspirations et c'est parce qu'il en est ainsi, que vous avez éprouvé cette attirance, cette affinité qui vous a rapprochés l'un de l'autre. Vous pouvez donc vous abandonner à votre inclination réciproque. Elle peut être considérée comme le gage d'une union possible et qui sera bénie, si elle se réalise.

Comment vous dire, ami, toute la joie que m'a donnée cette assurance? Qu'il me soit donc permis de vous parler à cœur ouvert et de vous engager à bannir les doutes et les inquiétudes qui vous ont momentanément éloigné de moi. J'en suis toute heureuse et vous saurez si bien le comprendre, que je m'abstiens de tout commentaire superflu.

Ce n'est pas sans raison, mon ami, que pendant votre traversée, vous avez eu parfois la sensation d'un fluide qui vous enveloppait.

J'ai projeté vers vous ma pensée avec une telle intensité de volonté, que j'ai ressenti, moi-même, par une sorte de choc en retour, les effets réconfortants de la communion de nos âmes. Il se fait parfois, vous le savez, à l'état de veille, mais surtout pendant notre sommeil, un dédoublement de notre organisme astral qui peut alors, à distance, faire rayonner les effluves de notre personnalité psychique.

C'est particulièrement pendant la tempête qui s'est déchaînée sur votre navire, que je me suis sentie frissonner sous l'étreinte d'une terrible épouvante. Je me rappelle encore les rêves affreux qui m'ont hantée pendant cette nuit et, à coup sûr, mon âme éperdue flottait autour de vous, alors que les vagues furieuses vous poursuivaient de leurs clameurs. Puis, j'ai senti le calme renaître en moi, quand la tempête s'est apaisée; mais quelles angoisses, pendant cette nuit interminable!

Il est vraiment fort amusant, votre bonhomme d'oncle. C'est plus qu'un original, c'est un maniaque agité dont la vie n'a été qu'un long accès de fièvre. J'avoue ne pas comprendre une telle frénésie de mouvement, moi, la contemplative. Aux heures voulues, je sais agir aussi bien que les autres; mais je considère comme une dilapidation de forces une activité qui s'éparpille ainsi dans les remous de la matière tournoyant sous nos pieds.

Il est bon de remarquer, toutefois, que l'esprit revendique ses droits à l'occasion et sait obtenir alors d'éclatantes revanches. Vous savez que c'est sur cette terre d'Amérique où règne en dominatrice l'impérieuse matière, que se sont montrés, pour la première fois, les phénomènes transcendants de forces psychiques dont les manifestations ont

dessillé les yeux des hommes qui pensent et ne s'obstinent pas à les fermer à la lumière. Par suite d'une réaction naturelle, ce semble, mais providentielle, à coup sûr, le Nouveau-Monde matérialiste est devenu le berceau du spiritualisme moderne qui, se rattachant aux doctrines ésotériques des anciens âges, nous ont révélé ce qu'avaient déjà pressenti nos ancêtres.

Il existe, dans la plupart des villes américaines, des sociétés spiritualistes, centres d'études et puissants foyers de propagande. Informez-vous ; tâchez de vous mettre en contact avec tel ou tel adepte sérieux de la doctrine qui puisse vous faire assister à certaines scènes dites « miraculeuses, » mais qui ne sont rien d'autre que la manifestation de la puissance des bons Esprits, nos amis et nos protecteurs. C'est dans leur communion que nous avons eu le bonheur d'entrer et c'est dans l'atmosphère bénie dont ils nous entourent que peuvent, désormais, s'échanger les rayonnements de nos deux âmes « enlacées » comme vous dites, par leur tendresse ... contenue.

(*A suivre* VELLÉDA.

ENTRETIENS AVEC TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE .

(3e *Série*).

PREMIER ENTRETIEN

Amis, le premier effet perçu par la vue interne est le rapport qui existe entre l'homme spirituel et le double astral de toute vie supérieure ou inférieure. De même que l'Incarné a pouvoir sur les règnes secondaires de la nature, de même son double interne domine la contre-partie spirituelle de tout ce qui vit, s'agite et respire sur le globe.

C'est par la force physique aidée de l'intelligence que l'homme exerce sa domination sur les êtres inférieurs ; c'est par sa volonté, aidée de la lumière astrale, que l'homme divin exerce son pouvoir sur la partie spirituelle des Etres.

De même aussi que l'homme méchant peut abuser de sa force pour opprimer ceux qui lui sont soumis, de même aussi l'homme spirituel peut développer ses facultés à contre-sens et les faire servir au triomphe du mal au lieu de les employer au service du bien.

Mais alors, se mettant en opposition avec les lois immuables qui guident l'évolution, il ne tarde pas à ressentir le choc en retour de ses forces mal dirigées ; choc qui produit en lui un recul moral dont les conséquences terribles peuvent l'amener à être rejeté de la présente évolution.

Il est alors obligé d'attendre, parmi les débris abandonnés dans l'Astral, l'époque lointaine où il lui sera possible de reprendre pied sur les degrés inférieurs d'une future humanité.

De tout temps, amis, il y a eu sur terre et il y a encore des Etres avancés dont les facultés hautement développées ont contribué et contribuent encore à la direction et à la marche en avant du progrès humain. Les connaissances que possèdent ces Etres d'élite, qui ne forment malheureusement qu'une trop faible minorité ; ces connaissances, disons-nous, vont être mises à la portée de tous.

Les efforts réunis des Incarnés compétents et des Invisibles éclairés aideront à tracer la voie où va s'engager l'humanité terrienne prête à franchir le pas décisif qui doit la porter vers la *lumière* et vers l'*amour*.

DEUXIÈME ENTRETIEN

Amis, les facultés internes que vous possédez tous à l'état latent, et qui doivent se vivifier par le progrès de votre spiritualité, ne seront mises en valeur appréciable que lorsqu'elles auront acquis un certain degré de développement.

Les pouvoirs qui leur sont inhérents, les suivant dans leur marche ascendante, vous apparaîtront d'une façon toujours plus sensible et plus effective.

Il est à peine besoin de vous les indiquer, car l'intuition qui se développera simultanément vous les fera suffisamment apprécier et vous éclairera sur les moyens à employer pour en tirer tout le profit possible.

C'est ainsi que vous apprendrez à augmenter votre énergie vitale par de fortes aspirations qui, faisant entrer dans vos poumons, une grande quantité d'éléments atmosphériques, introduiront également dans votre être intérieur le fluide vital qu'ils renferment.

Vous apprendrez aussi à insuffler le surcroît d'énergie que vous saurez vous procurer, sur le double astral de tout organisme affaibli.

Pour donner à ces actes, si simples en apparence, la vertu désirée, il importe que l'aspiration intérieure de l'âme vers son groupement supérieur accompagne l'aspiration ou l'insufflation extérieure du corps et que la volonté, tendue sans défaillance vers le but à atteindre, permette aux bons effets de se produire sans obstacle.

L'action du corps, l'adhésion énergique et soutenue de la volonté et l'appel aux forces invisibles, voilà les trois conditions essentielles pour réaliser les œuvres auxquelles peuvent et doivent s'employer les facultés de l'Etre spirituel et les sens merveilleux dont il est doué.

TROISIÈME ENTRETIEN

Un autre effet de la vision interne, amis, est le pouvoir qu'il vous donne de pénétrer le mental de vos semblables pour découvrir et dissiper les ombres funestes qui s'opposent à l'action bienfaisante de la lumière spirituelle.

C'est par l'émanation fluidique qui se dégage de tout être incarné que vous

jugez du degré de son développement moral ; c'est par le reflet de ses fluides sur les vôtres que vous vous rendez compte de ses pensées et de ses sentiments. De même qu'en vous penchant sur les eaux tranquilles d'un lac endormi vous distinguez l'image des objets qui l'entourent, de même, en descendant en vous-mêmes, vous reconnaissez les empreintes produites par les fluides étrangers qui s'y reflètent.

L'expérience et surtout l'intuition vous apprendront à acquérir la concentration de pensée et la clairvoyance nécessaires pour reconnaître ces images confuses et faire entre elles un judicieux discernement.

Ce pouvoir merveilleux, en se développant, vous donnera sur vos frères une supériorité dont vous ne devez jamais abuser. Devenant tout à la fois le confesseur et l'ami de l'âme qui se dévoile à vos regards, vous tâcherez d'éloigner d'elle les mirages trompeurs qui la séduisent, de dissiper le trouble produit par les passions qui la dominent.

Comme une mère se penche sur le berceau de son jeune enfant pour lui donner l'aliment nécessaire à sa vie, de même vos cœurs, devenus forts et vaillants, s'inclineront vers les cœurs faibles et meurtris pour faire pénétrer en eux le double rayonnement de l'*Amour* qui console, de l'*Intelligence* qui éclaire.

QUATRIÈME ENTRETIEN

Amis, le dégagement complet de l'âme, dont nous vous avons déjà parlé, ne peut s'effectuer que lorsque les conditions qu'il exige sont rigoureusement remplies. Tout ce qui enchaîne à la terre : affections, désirs, besoins, doit être dominé, épuré transformé. Plus d'impatience dans l'attente, plus de sentiment exagéré dans la tendresse, plus de satisfaction trop vivement convoitée. Le calme, la sérénité, l'entière possession de soi-même, le sage emploi de toutes les facultés de l'âme, voilà ce qui peut la préparer à son futur dédoublement.

Une fois ces conditions réalisées, sans que rien lui indique le moment choisi, elle se trouve tout à coup transportée hors de son corps, surprise et émue de ce changement inattendu. Les forces spirituelles dont elle est douée lui permettent de se ressaisir, de changer de lieu, de pénétrer partout sans que rien puisse entraver son vol libre et conscient.

Il est inutile de vous dire que ce pouvoir nouveau ne doit pas être mis au service d'une curiosité malsaine, ni vous aider à obtenir des satisfactions personnelles inutiles.

Voler au secours d'une âme en détresse, s'employer à l'affranchissement d'un cœur succombant sous le poids de ses chaines, étendre au loin le rayonnement de vos fluides épurés, tel est l'usage que vous devez en faire pour le bien et le profit de vos frères malheureux.

Libre de monter sur les plans élevés de l'Espace, vous viendrez, près de vos frères ainés, étudier les secrets de la vie universelle, les mystérieuses évolutions des Etres, les effets produits par les combinaisons nouvelles des corps et des éléments. En un mot, vous pénétrer de tout ce qui fait la force et la prospérité des humanités et des mondes supérieurs.

CHEZ Mlle DEMAREZ

Place Malesherbes ; un vaste local où tous les mercredis soirs se réunissent les nouveaux adeptes, amenant parfois avec eux de pauvres malades qui ne demandent qu'à croire — et à être guéris.

— C'est le siège de la branche française des *Christian Scientists* (Scientistes chrétiens, cette secte religieuse dont les enseignements — établis par une femme — ont acquis aujourd'hui plus de 500.000 adhérents.

Voilà deux ans à peine que le tronc américain a étendu ce rameau parmi nous, et ce sont deux femmes : Mlle Demarez et Mrs Brookins qui expliquent aux adeptes parisiens cette nouvelle révélation. Aussi nous sommes-nous rendue auprès d'elles pour connaître les théories de cet étrange enseignement désigné sous le nom de « guérison métaphysique » et en faveur duquel beaucoup d'esprits distingués, à l'étranger, se sont déjà prononcés.

Sachant ce qui nous amène, ces dames nous reçoivent avec la meilleure bonne grâce. Elles ont lu l'article qui a paru ici-même sur leur chef vénéré Mrs Mary Baker, Eddy, et elles sont toutes disposées à nous donner les éclaircissements que nous désirons avoir sur la nouvelle méthode de guérison ; d'autant plus, ajoutent-elles, que « notre enseignement est parfois bien mal compris et que des explications très fausses en ont paru, ça et là ! »

On croit à tort, nous dit Mlle Desmarez, que nous employons les moyens dont on se sert en magnétisme ou en hypnotisme ; cela est tout à fait inexact ; nous ne croyons à aucun échange de vitalité entre le guérisseur et le malade, et nous professons même que ces méthodes sont dangereuses et ne peuvent jamais amener qu'un soulagement momentané.

— Mais alors comment expliquez-vous la guérison ?

— La science chrétienne dit que le pouvoir qui guérit est le pouvoir rayonnant de l'esprit divin, c'est-à dire la pureté, l'amour, la bonté infinies ; le guérisseur n'est qu'un intermédiaire ou, mieux encore, un simple agent qui, par la prière, la pureté de sa vie et de ses pensées, rétablit chez le malade l'action bienfaisante de l'Esprit.

— Alors c'est la guérison par la foi ?

— Pas du tout : l'incrédulité chez le malade n'est pas un obstacle, il suffit qu'il soit passif.

— Et c'est la volonté du médecin qui opère ?

— Non. Tout au contraire. Le médecin ne doit pas chercher à *vouloir* guérir. Il prie, simplement.

— Mais enfin comment expliquez-vous que l'action seule de la prière d'un homme puisse guérir un autre homme ? disons-nous. Si je souffre d'une rage de dents ou d'une dilatation d'estomac, si je ne songe pas à prier, quel est donc le principe qui agira dans mon organisme pour dissiper le trouble dont la douleur n'est que la manifestation ? Quel est l'agent occulte qui produira cette cure merveilleuse ?

— Lisez ce livre, répond Mlle Desmarez, en souriant de nos objections. Et elle nous montre le volumineux ouvrage de Mrs Eddy, l'évangile de la nouvelle croyance dont le titre. *Science and Health, with key so the scriptures* (science et santé avec une clef des écritures) est, à lui seul, toute une révélation. Ce livre merveilleux est, en effet considéré par les adeptes comme le *Livre* par excellence, car il est une interprétation nouvelle des écritures d'après le véritable esprit du Christ et d'après la méthode enseignée par lui pour soulager ceux qui souffrent. Aujourd'hni près de dix mille praticiens emploient cette méthode que Mrs Eddy, par une dispensation particulière est venue découvrir aux hommes.

— Mais vous-même, Mademoiselle vous guérissez aussi ?

Mlle Desmarez, dont la figure calme et souriante respire la conviction profonde et le dévouement absolu jette un regard autour de la grande salle comme pour y chercher ceux qu'elle soigne... Ah ! dit-elle, si vous veniez le mercredi soir vous verriez l'enthousiasme de nos adeptes... Oui ! Nous avons déjà fait ici quelques cures... d'ailleurs, ajoute-t-elle, en guérissant ceux qui souffrent, je rends seulement ce que j'ai reçu... j'ai été guérie par la méthode nouvelle d'une maladie des yeux déclarée incurable, par les occulistes les plus renommés.

— Ah ! Et comment avez-vous été guérie ? par un docteur « Scientist ».

— Non — par moi-même — simplement en lisant le livre de Mrs Eddy.

Et comme nous paraissions ne pas comprendre.

... Voyez-vous, continua-t-elle, il y a dans cette nouvelle doctrine un principe métaphysique qu'il est bien difficile d'expliquer en quelques mots. La science chrétienne proclame que la maladie et la mort ne sont que le résultat de la croyance erronnée à l'existence de la matière ; elle enseigne que Dieu est le principe éternel de la santé physique aussi bien que de la perfection morale ou spirituelle ; le péché, comme la maladie, sont des erreurs de l'esprit — en détruisant cet erreur, en aidant par la prière le rayonnement de la force bienfaisante on détruit la souffrance. Le mal ni la douleur n'existent puisque Dieu qui est toute bonté, n'a pu vouloir l'infliger à ses créatures. C'est le résultat d'un désiquilibre spirituel que la « science

chrétienne apprend précisément à dissiper. Songez que depuis la révélation de la doctrine nouvelle, plus de 750.000 malheureux ont été ramenés à la santé, au bonheur, à l'espérance, et que parmi eux beaucoup avait déjà épuisé en vain tous les remèdes conseillés par la médecine ordinaire. Songez que 400 congrégations sont déjà organisées, que nous avons construit plusieurs églises et vous comprendrez que des idées capables d'entraîner après elles de si nombreuses convictions sont autres choses que de « vagues rêveries » ainsi que nos adversaires les désignent parfois.

— Et vous avez déjà quelques adresses en France ?

— Mais oui ! nous sommes plus d'une centaine — et tous nos adhérents sont amenés par la reconnaissance, ce qui, mieux que toute chose, témoigne de leur conversion...

Et nous quittons ces dames, heureuse des quelques moments passés auprès d'elles et admirant la conviction dévouée de ces femmes qui ont entrepris l'admirable tâche de rétablir l'équilibre physique et moral chez ceux qui souffrent... THÉCLA (*De la Fronde*).

NÉCROLOGIE

Notre vénéré et estimé M. Victor Biazot, domicilié à Angleur, près Liège, Belgique, a eu cette douleur, la désincarnation de sa femme bien-aimée, décédée le 6 novembre 1900, à l'âge de 73 ans; que l'âme de sa chère compagne soutienne le courage et l'énergie de notre vieil ami, M. Victor Biazot, ce spirite de la première heure, cet apôtre de la bonne nouvelle, toujours militant, qui aida à fonder le *Messager de Liège* et ne cesse de le protéger.

Au nom de tous les spirites de la province de Liège et devant un très nombreux concours d'amis et de F. E. S. *M. P. Engel*, cet autre apôtre, a dit un au revoir de sympathie à la défunte dont il a fait l'éloge, comme dévouée à la cause et à tous ses devoirs d'épouse.

A Vaux-sous-Aubigny (Haute-Marne), un homme de bien, surnommé dans la contrée *le bon M. Vincent*, est décédé le 13 décembre 1900, à l'âge de 74 ans, sans maladie ni agonie, s'en allant tout doucement dans l'Au delà, calme et confiant comme un sage qui simplement change de demeure, en spirite convaincu.

M. François Vincent était une belle intelligence; il partit de son village avec une instruction modeste, vint à Paris où il apprit une profession et s'en alla dans la République argentine pour s'y faire une position; travailleur et armé de persévérance il y fonda un grand établissement et fit sa

fortune à Buenos-Ayres, où il épousa la fille d'un Français, belle, intelligente et bonne comme lui, aimant la science et l'étude du spiritisme, comme F. Vincent.

Ils revinrent en France et reçurent chez eux, Flammarion (Camille) et la jeunesse savante qui suivait son cercle; puis ils s'installèrent au pays de naissance, à Vaux-sous-Aubigny où M. Vincent n'eut que des amis, de même dans son département et celui de la Côte-d'Or ou il répandait la bonne nouvelle spirite. Chaque hiver ce couple si uni venait à Paris, pour suivre les cours de la Sorbonne et du Collège de France, se mettre au courant des découvertes scientifiques, assister aux séances spirites.

M. F. Vincent a plusieurs fois présidé la Société scientifique du spiritisme en ses réunions générales annuelles; tous les membres ont conservé bon souvenir de son urbanité, de son esprit si souple qui savait satisfaire toutes les aspirations.

A sa veuve attristée, nous adressons nos meilleures pensées.

M. Auguste Verrieux, ingénieur aux mines de la Grand-Combe (Gard), est décédé à Saint-Jean du Gard, le 2 novembre 1900, à l'âge de 65 ans; ce spirite militant fut aussi un poète, les revues spirites ont inséré des pièces de vers de cet homme convaincu, très aimé et très respecté dans sa contrée de travailleurs.

P. G. Leymarie

EXPLICATION DEMANDÉE

Progressive Thinker du 17 novembre 1900. « Je viens de lire dans le *Progressive Thinker* du 6 octobre, l'article intitulé : « Comment tout cela se fait ». Il s'agit d'un prestidigitateur californien qui, sans doute, imite certains phénomènes spirituels, et qui suppose que ce que nous appelons le pouvoir des esprits n'est que de la dextérité de la part du médium ; mais je puis rapporter certains faits qui lui serait difficile de reproduire, et je vais raconter aussi brièvement que possible un de ces cas d'écriture spirite.

Ma mère est morte en juillet 1893. Sa maladie fut longue et les derniers mois de sa vie terrestre exigèrent des soins constants. A la fin d'avril mon père fut saisi d'une fluxion de poitrine, et une certaine Mme Witherell vint me prêter son aide.

Un matin je reçus une lettre d'un monsieur de Boston. Cette lettre en renfermait une autre pour un Esprit de ses amis. Mon correspondant aurait voulu qu'il y fut répondu le jour même, devant partir pour Washington dans l'après midi du lendemain, et parcequ'il était très important qu'il eut cette réponse de l'Esprit avant son départ. Je fus contrariée qu'il me fût demandé semblable service au moment où j'étais épuisée par les soins

à donner à mes malades, aussi retournai-je la lettre à mon correspondant en lui disant que je ne pouvais consacrer ni mon temps ni ma force à aucune œuvre spirituelle pendant que mon père et ma mère étaient tous deux malades.

Cette journée et la soirée furent très fatigantes pour nous, mais comme entre minuit et une heure nos malades commençaient à reposer, Mme Witherell et moi nous allâmes en faire autant dans la chambre voisine. Peu après nous entendîmes une feuille de papier s'agiter sur une table placée à quatre pieds de nous ; cette feuille s'éleva en l'air et fut déposée, lentement, sur notre lit. Nous entendions le froissement du papier et le grattement du crayon placé dessus, il nous était donc facile de nous rendre compte de leur situation. Le papier fut placé plusieurs fois sur nos fronts, puis sur une chaise près du lit et nous entendîmes l'écriture se faire. Quand les esprits eurent fini leur travail, ils l'indiquèrent par des coups, et Mme Witherell, anxieuse de savoir ce qui avait été écrit, alluma une lampe, et nous trouvâmes, à notre grande surprise, un long message en neuf couleurs, répondant à la lettre dont je n'avais pas voulu m'occuper, et me disant de l'envoyer sans retard. Il n'y avait dans la maison que des crayons et de l'encre noire, et personne autre que les malades, Mme W. et moi. Nous étions très fatiguées, mais nous n'avions pas encore dormi quand cette étonnante manifestation eut lieu. Si elle ne provient pas du pouvoir des Esprits, d'où provient-elle?

ANNNIE LORD CHAMBERLAIN,
15, Franklin St., Milford, Mass. Trad. par G. B.

TRIPLE PERSONNALITÉ

OU FOLLE !

Au mois d'avril 1898, étant à Chicago, je fus rappelée chez moi par la maladie d'un petit fils. Comme je quittais l'enfant pour me rendre à la gare je reçus une dépêche me disant que le bébé venait de mourir. J'étais alors et je suis maintenant dans une condition parfaitement normale, membre de l'Eglise Méthodiste, et point familiarisée avec la littérature spirite ; bien qu'ayant eu, il y a vingt-cinq ans, quelques expériences médianimiques d'un caractère particulier. Mais trouvant le sujet trop compliqué pour mon intelligence, je décidai que mon éducation spirituelle suivrait une ligne purement chrétienne, et il ne sera pas inutile de dire ici que tous mes efforts ont toujours tendu à développer en moi la charité et la spiritualité.

J'arrivai à Monon, Ind., le samedi dans l'après-midi, et dès que j'entrai chez moi j'eus conscience de présences invisibles qui communiquaient télépathiquement avec moi. Le bébé fut enterré le lundi, et je restai seule. Je remplissais machinalement mes devoirs domestiques et probablement

j'étais sous l'influence hypnotique de quelque chose d'inconnu, car je reçus messages sur messages et de longues communications du monde des Esprits.

Il devait y avoir des réunions méthodistes dans notre ville les 28, 29 et 30 mai, et mon esprit était préparé par quelque intelligence invisible à un événement qui devait se produire à ce moment. Je recevais constamment des instructions sur la vie terrestre, sur Dieu, sur le christianisme, sur la morale, sur la tempérance, etc. Je faisais un petit jardin qui était utilisé pour des leçons de choses où j'apprenais maintes nouvelles vérités. Un jour, j'étais dans ce jardin, quand ce message me traversa l'esprit : « On ne vous chargera d'aucun fardeau que vous ne puissiez porter, vous aurez un secours efficace. »

Le 30 mai, « Decoration Day » ce fut bien autre chose. J'étais très affairée à mon travail matinal, et je balayais, quand je fus soudain irrésistiblement obligée à écrire une communication à ma belle-sœur, qui habite la même ville que moi, de la part de sa sœur décédée, Martha Brown Hornbeck, qui était la première femme de mon mari. J'écrivis cette communication, et sous l'influence de cet Esprit, je la portai chez ma belle sœur, et la remis à grand'maman Brown, qui était aux champs. Elle me pria d'entrer, mais je répondis : « Je n'ai pas le temps, il faut que je retourne chez moi préparer le diner. » En lui tendant la lettre la pensée suivante traversa mon cerveau : « Oh, mère, vous ne serez jamais plus près de votre fille Mat qu'en ce moment » et je sentis comme l'Esprit était affligé de n'être pas reconnu. Nous rentrâmes.

Aussitôt rentrée je fus poussée à m'agenouiller près de mon lit et à prier, ce que je fis. Je priai tout haut, demandant à Dieu d'être miséricordieux pour nous tous. La prière était portée dans mon esprit à un degré incroyable, il me semblait qu'une crise allait se produire. Bientôt j'entendis un bruissement et un mouvement rapide, il me sembla qu'un esprit s'agenouillait à mon côté et ce message me traversa l'esprit avec vivacité, et le caractère de l'évidence : « Je vous donne un nouveau nom : Frances Willard. » Aussitôt tout redevint calme. Je me relevai, j'étais un nouvel être. Mon mari rentrait, j'essayai de préparer son dîner. Je lui demandai s'il n'était pas là plus tôt que de coutume, il répondit affirmativement et ajouta : « Frank Horner vient d'arriver au magasin et m'a dit qu'en passant devant notre maison il a entendu des bruits singuliers, comme des gémissements et que je ferais bien de rentrer voir s'il n'y avait pas quelqu'un de malade. »

Je répondis : « Je suppose qu'il m'a entendu prier. Je ne suis pas malade, mais je me sens toute drôle. »

Nous résolûmes de laisser le dîner, et M. Hornbeck me dit qu'il valait mieux me coucher et qu'il enverrait chercher le médecin. Je me couchai

et à partir de ce moment je devins alternativement trois personnes, représentant trois sphères : Francès, la divine ; Martha, la spirituelle, et moi, Elsie, la matérielle.

Quand Miss Willard me dirigeait elle demandait fréquemment qu'on aille chercher ses amies, particulièrement Miss Anna Gordon, et elle était si sûre qu'Anna viendrait, qu'elle insistait pour que les personnes qui entouraient mon lit lui télégraphiassent, et pour me tranquilliser, elles me promettaient faussement de le faire. Elle demandait aussi à voir les membres du club local W. T. U. Quelques-uns vinrent et une dame dit qu'elle n'avait jamais entendu si bien parler de sa vie. Une autre fut effrayée et ne voulut pas rester dans la chambre. Le docteur me déclara folle, et on envoya chercher mon fils à Chicago. Il vint essaya d'arrêter les manifestations, en me dtsant que si je ne cessais pas de causer d'une façon si ridicule on m'enverrait dans une maison de santé ; mais les manifestations ne cessèrent pas. Tous les frères et sœurs de Martha vinrent me voir, m'apportant de belles fleurs et recevant des messages de l'Esprit qui me guidait. Grand'maman Brown vint et je me rappelle qu'elle fit cette remarque :

« Il y a certainement quelque étrange pouvoir en œuvre, mais je n'y comprends rien. »

« Oh, pensai-je, pourquoi ne peuvent-ils comprendre que c'est miss Willard qui leur parle et non Elsie ? » ou bien : « Pourquoi ne reconnaissent-ils pas leur sœur Martha qui leur parle ? »

Un jour que grand-mère Brown m'avait apporté un copieux dîner auquel je ne pus toucher, Martha dit à sa mère :

« Mère, embrasse-moi. »

Grand'maman donna le baiser, mais sans comprendre qu'elle le donnait à sa fille, qui, pensait-elle, était morte. Je sentis que l'Esprit était heureux en recevant ce pauvre baiser, mais je pensai comme il le serait bien davantage si grand'mère pouvait comprendre sa présence.

Si jamais un Esprit a lutté pour se faire reconnaître sur terre, c'est bien miss Willard, et elle continue à le faire, Bien des fois elle a dit : « Je suis venue chez moi, et les miens ne m'ont pas reçue. » Elle m'a influencée à écrire des lettres à Miss Gordon, à Lady Somerset, à Mme Carse et à d'autres. J'ai des raisons pour penser que beaucoup n'ont pas été envoyées. J'en ai mises à la poste moi-même. Je n'ai pas reçu de réponses.

Un soir deux médecins et un juge de paix vinrent me voir. Pendant toute leur visite je fus Miss Willard et je donnai des messages qu'elle voulait envoyer. Le Dr Clayton demanda à un des messieurs qui étaient dans la chambre voisine de ma chambre à coucher s'il voulait m'adresser des questions. Je l'entendis répondre : « Non, inutile, cette dame a exposé son cas elle-même parfaitement. » J'appris ensuite que c'était mon jugement et

que tous les trois m'avaient déclarée folle. Toutefois je ne fus pas envoyée immédiatement à l'hospice, mais comme je continuais à chérir l'hallucination, que l'Esprit de Francès Willard communiquait avec moi, je dus supporter l'humiliation de voir venir chez moi le shériff, et accompagnée par une amie et par mon mari, je fus envoyée à l'hospice des Etats du Nord pour les aliénés, à Logansport, Ind.

Je dis avec franchise aux médecins de cet hôpital de quel genre étaient mes hallucinations ; ils donnèrent à mon cas une étroite attention, et après trois semaines je fus renvoyée avec un rapport écrit par le médecin en chef, le Dr Rogers, disant :

« Je suis heureux de dire qu'après examen du Dr Milligan, concordant avec le mien, nous arrivons à la conclusion qu'à part un certain degré de sensibilité nerveuse, qui se manifesta surtout au début, il n'y a rien dans votre état qui indique aucun trouble mental. »

Je revins chez moi sans être guérie de mes hallucination (?) par le fait d'une incarcération dans un asile d'aliénés. Je n'y trouvai qu'une leçon instructive et mon éducation continue.

Deux ans sont passés. Miss Willard est devenue une sœur pour moi, et elle me presse de donner des messages au public. Naturellement je tremble de le faire, à cause de mon incapacité et je voudrais que Miss Willard trouve un médium plus capable. Elle me dit qu'elle en influence d'autres, mais qu'elle ne peut prendre une possession aussi complète qu'avec moi, et donner son nom, sa personnalité comme travaillant aux mouvements actuels de réforme.

Elle ajoute qu'elle a trouvé dans Miss Eva Shontz un excellent médium pour l'œuvre de tempérance, et qu'elle l'influence fortement quand elle parle en public ; mais que comme Miss Shontz n'a jamais appris le pouvoir de l'Esprit sur les mortels, sauf celui de l'Esprit de Dieu, elle appelle ce qui lui arrive inspiration, révélation de l'Esprit de Dieu, ce qui d'ailleurs est vrai ; « mais elle ne comprend pas que moi, Francès E. Willard, qui fus sur terre semblablement inspirée et qui le suis encore par des Esprits avancés, je puisse, par elle, donner expression à mes pensées. Elle sent bien mon influence d'une façon vague, c'est vrai, et elle fait un excellent ouvrage, et c'est une brave petite fille que j'aime beaucoup. »

Je termine cette brève esquisse de mes récentes expériences au sujet du retour de Francès Willard sur terre en disant « qu'on n'en a pas dit la moitié. »

Regrettant mon inaptitude à révéler aux mortels tout ce que j'ai reçu, je reste.

Sincèrement votre ELSIE HORNBECK, *Monon*, Ind.

Trad. par G. BÉRA. *Progressive Thinker.*

A CEUX QUI SOUFFRENT (1).

Tel est le titre d'un joli petit volume de 114 pages, imprimé sur beau papier teinté, que Mlle Aimée Blech voue à ses frères et à ses sœurs en humanité ; ayant été grandement éprouvée, elle veut alléger les peines de qui souffre puisque la douleur est le lot terrien qui rénove et rend fort.

L'auteur offre ses consolations à ceux qui n'ont pas de religion et à ceux qui n'en ont plus, surtout à l'être sans pain et sans abri, courbé par le vent de misère ; aussi, à ceux qui ont perdu une mère, une femme, des enfants et que tourmente le problème de la mort ; à celui qu'une maladie chronique cloue au lit ; à ceux qui furent trompés dans leurs affections, ou furent calomniés ; à l'artiste ou l'homme politique qui entrevoyaient un brillant avenir et sont restés dans l'ombre et les devoirs mesquins ; à la jeune fille sans parents et sans affection ; à l'être vicieux et tombé, qui rachète son triste passé et se relève à force d'idéal ou d'héroïsme, et se voit méprisé quand même ; à la pauvre femme qui sans parents et vieille fille a soif d'affections et reste tristement isolée ; a celles qui eurent une foi religieuse et l'ont perdue, qui cherchent la vérité, frappent en vain à toutes les portes et qui ont ce lot : Doutes et ténèbres ; a celui qui cherche le véritable esprit de justice et, en vain, a voulu creuser le problème du paupérisme.

Naturellement, Mlle A. Blech oublie bien des croix que d'autres êtres portent ; elle ne fait pas la psychologie de la souffrance, mais énonce théosophiquement quelle en est la cause, l'utilité et le but, en se servant maintes fois de ce qui l'a éclairée, la lumière que la théosophie projette sur cette question.

Tel est le programme que s'est fixé l'auteur et l'a-t-il nettement développé ? Ses solutions sont elles sages et pratiques ? Elles sont rationnelles, morales et sociales.

Il faut lire les très belles pages sur la théosophie et la religion, sur l'évolution, la réincarnation. La potentialité divine, l'utilité de la souffrance, le problème du mal, l'égalité, la fraternité, le sacrifice divin, le Karma, la mémoire des vies passées, le danger du souvenir, le rôle des pensées, et la mort ; on ne peut recueillir là, que les pensées d'une belle âme bien propres à relever les cœurs, à leur donner de souveraines espérances et surtout la confiance en un avenir consolant, qui peut réconforter les faibles et leur donner les plus généreuses impulsions.

D'autres feuilles sont consacrées aux sept principes de l'homme, au soi divin, au monde astral, aux aides invisibles, aux liens de tendresse renoués au ciel, au Christ, aux deux sentiers, à la religion universelle, au sentier de

(1) Une forte brochure, 1 franc.

la douleur, la paix aux affligés, toutes traitées *ex professo*, par une sœur, douce philosophe qui nous veut convaincre que l'évolution amènera tous les humains à la libération finale, à la félicité.

Mlle Aimée Blech a bien raison d'employer les ressources de son noble esprit et de sa fortune à semer le bon grain dans un terrain lentement assolé, qui demande à donner de fructueuses récoltes, L'humanité a besoin de semeurs.

P. G. LEYMARIE.

BIBLIOGRAPHIE

Des Indes à la planète Mars, étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie, par TH. FLOURNOY, professeur de psychologie à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève, 1 vol. in-8° (3e édition) avec gravures dans le texte, 8 fr.

Un roman d'aventures, d'aventures extraordinaires qui seraient vraies, ne saurait être plus passionnant que ce livre. Et le vif plaisir qu'on prend à cette lecture a deux causes : d'abord le sujet le plus captivant qui se puisse trouver ; puis, l'auteur qui est un savant de premier ordre, doublé d'un remarquable écrivain.

Dans des séances tenues chez plusieurs personnes et chez M. Flournoy lui-même, une jeune femme, Mlle Hélène Smith, douée des facultés dites *de médiumnité*, produit toute une série de phénomènes de *somnambulisme*, de *télépathie*, de *glossolalie*, etc., etc. L'intensité de l'élévation de ces phénomènes ont excité la curiosité du savant.

C'est le résultat et l'analyse de ces expériences que M. Flournoy, avec une clarté, une pénétration, une probité scientifique véritablement admirables, a consignés dans le volume dont nous parlons ici.

Les expériences relatées dans ce beau livre offrent le plus grand intérêt. La qualité du médium y est pour beaucoup. Mlle Smith, intelligente, distinguée, étant par surcroit d'une loyauté au-dessus de tout soupçon, les phénomènes dont sa personne psychique et physique est le véhicule deviennent un objet d'études sûres et fécondes. M. Flournoy les a conduites avec une perspicacité et une méthode rares. Il a élucidé, en grande partie, les causes de ces phénomènes, par le jeu des forces psychiques, de la mémoire et de l'imagination subliminales, de la personnalité subconsciente, il a tout expliqué. (C'est-à-dire qu'il n'a rien expliqué. P. G. LEYMARIE.)

Nous ne pouvons que recommander la lecture de ce livre aux gens cultivés, pondérés; ils y trouveront matière à réflexions et, par moment, à amusement.

Dictionnaire encyclopédique universel illustré, publié sous la direction de Camille Flammarion, contenant tous les mots de la langue française, et résumant l'ensemble des connaissances humaines à la fin du XIXe siècle, illustré de 20.000 gravures sur cuivre.

Les sept premiers volumes du *Dictionnaire encyclopédique universel* sont en vente. Ils renferment les lettres de A à R. Il formera environ 800 livraisons. Il paraît deux livraisons à 10 centimes par semaine et une série à 50 centimes (cinq livraisons sous couverture) chaque quinzaine.

On peut souscrire à l'ouvrage complet reçu *franco* à l'apparition de chaque série en adressant de suite 5 francs et en continuant d'adresser la même somme chaque semestre à l'éditeur E. Flammarion, 26, rue Racine.

D'autres modes de souscription sont indiqués dans la première série, qui est adressée *franco* contre l'envoi de 50 centimes en timbres-poste.

Prix : chaque volume broché, 12 francs *franco*. Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine.

REVUE DES REVUES

Le spiritualisme moderne (Paris). — Apprenons à nous aimer, par NEPLUYEFF. — A travers le Congrès spiritualiste (suite et fin), par M. de K. — Voix de l'Au-delà : Patrie ! Humanité. — Vie de Jésus (suite).

La vie d'Outre-tombe (Charleroi). — Comment nous nous réveillons après la mort. — Un Esprit dans la période du trouble. — Un Esprit repentant d'avoir trop parlé. — Séance de spiritisme à Jumet Gohyssart. — Le spiritisme en Hollande.

Lè progrès spirite (Paris). — Les Bons et les mauvais anges, par LAURENT DE FAGET. — Spiritisme et spirites (groupe bisontin). — Le Congrès de Paris, tiré de la Revue *Luz y Union*, de Barcelone. — La Conversion de Lamennais, par un ami de l'illustre auteur. — Les Esprits de l'air. — Prière pour les défunts.

L'Humanité intégrale (Paris). — Spiritisme et méthode, par CAMILLE CHAIGNEAU. — Les problèmes de notre ère nouvelle, par S. DISMIER.

Revue Théosophique française, Le lotus bleu (Paris). — Les émotions et leur place dans l'évolution, par ANNIE BESANT. — Clairvoyance (suite). par C. W. LEADBEATER. — Le problème de l'hérédité d'après la Théosophie, par le Dr TH. PASCAL. — Le sentier de la vertu, par DHAMMAPADA. — Les Aissaouas, par CH. DE LESPINOIS. — Echos Théosophiques, *Revue des Revues*, par D. A. COURMES. — Doctrine secrète, par H. BLAVATSKY.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). — Etudes sur la médiumnité par G. DELANNE. — Chroniqne psychique, par J. GAILLARD. — Mémoire sur les apparitions survenant peu de temps après la mort, par le Dr DUSART. – Quelques faits de prémonition somnambulique, par le Dr MOUTIN. — Les Etudes psychiques, par F. d'OYRIÈRES. — Comment je suis devenu spirite, par le général FIX. — Les Faits, société spirite N, Tournier, par TEGRAD. — Léon Denis à Lyon, par H. SAUSSE. — Magnétisme et Psycho-Thérapie. — Faillites des religions, par PAUL GRENDEL.

Echo du merveilleux (Paris). — L'homme coupé en morceaux et les somnambules, par GASTON MÉRY. — Reportage dans un fauteuil. (La Chine gouvernée par les revenants), par GEORGES MALET. — Lettres sur Campitello, par S. T. L. — La Dame blanche et les Hohenzollern, par EMILE MARIOTTE. — Comment on dit la bonne aventure, par MAURICE LETELLIER. — Le panier écrivain, par MARIA D. — Glossaire de l'occultisme et de la Magie, par JEAN DARLÈS. — Les convulsionnaires de Saint-Médard. — A travers les Revues.

Vessillo. — Prédictions, ERNEST VOLPI. — Indovinelli, V. CAVALLI. — La physique de la magie (suite), de la *Revue Spirite*. — La Santa, MARIA FIORINI QUÉRINI. — Hypothèses sur la matérialisation corroborées par le fait expérimental, Prof. V. TUMMOLO. — A Ser Cappelletto, ENRICO CORRERAS. — Livres reçus : Les instructions du pasteur B. — Publications et journaux arrivés au *Vessillo* en 1900. — Variétés. — Destruction et reconstitution du temple de Louqsor.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone*.



44e Année. N° 2. 1er Février 1901.

TOUT EST SUBSTANCE, VIE ET AMOUR

(*Suite et fin*)

Voir la *Revue* de janvier 1901.

Dans *Tout est substance,* nous avons signalé bonne partie des êtres vivants qui ont coopéré au Grand OEuvre, et laissé de côté le principal, l'homme, ce facteur essentiel auquel l'Eternel a confié la plus haute des missions ; nous devons lui consacrer quelques pages, à ce dernier venu de la chaine Zoologique, mais avant, parlons d'un fait de premier ordre qui sert admirablement notre thèse de l'évolution continue.

Nous avons écrit, avec preuves à l'appui, la réalité de ce qui suit,

1° « L'inerte aspire et monte à l'état organique; ce passage a lieu dans l'électricité, la fermentation, la phosphorescence ;

2° « La pierre se crée esprit. Par fermentation et par amour, la plante vise à devenir l'homme ;

3° « D'une forme vitale à l'autre, tout glisse sans discontinuation, car en tout il y a évidemment vie actuelle et vie future, celle de demain ;

4° « Ainsi s'abaisse et disparaît, pour tout mettre dans la loi vitale, la barrière réputée éternelle entre l'inertie et l'état organique ».

Les plus grands esprits, des penseurs respectables et aimés, parlent ainsi ; nous les avons écoutés en formulant les quatre axiomes ci-dessus et en songeant aux rayons de *Becquerel Henri*, à sa découverte de la phosphorescence de l'*uranium* ; ce membre de l'Académie des sciences vient de recevoir, pour cette découverte, l'une des grandes médailles de la Société royale de Londres, distinction flatteuse entre toutes.

Avec les tubes de William Crookes, un Allemand a trouvé les rayons Rœntgen qui donnent le squelette d'un homme vivant et bien vêtu ; M. Becquerel en déduisit que tous les corps phosphorescents, possédant les mêmes propriétés, donneraient une parfaite identité d'effets, ce que l'expérience démontra, en exposant simplement à la lumière et pendant un instant un corps tel que l'Uranium, un centième de seconde. C'est une révolution dans les théories acceptées sur la composition des corps bruts et de la nature de la lumière.

M. David, successeur de Chevreul, aux Gobelins ; MM. le Dr Luys, De Rochas d'Aiglun et Barety ont vu les couleurs que donnent les pôles d'un aimant ou de tout autre objet plastique. Avant eux, le comte de Reichembach avait prouvé, en expériences suivies, que non seulement les aimants placés dans une cave noire, mais que toutes les substances émettaient de petites flammes à leurs lignes équatoriales pendant l'absence absolue de lumière. L'illustre Faraday nommait *Dia magnétisme*, une *aura* projetée pendant la nuit, par des plantes variées, selon l'état de leur croissance, celle que Reichembach dénommait *Force odique ou odylique*.

La *Revue*, il y a vingt-sept ans, citait les expériences d'un savant de Berlin, entre autres celle-ci : ce savant était convaincu que tous les corps durs étaient lumineux. En plein jour, il prit la photographie d'une pierre dure sur laquelle un artiste avait gravé des armes héraldiques ; sans déplacer l'objectif, la nuit étant venue, il le munit d'une plaque sensible et le braqua sur la même pierre dure ; au développement, l'image positive obtenue sans lumière était d'une netteté absolue, bien supérieure à celle fixée pendant le jour.

Ce savant avançait alors que tous les corps avaient leur phosphorescence propre, recueillie aux temps géologiques, lorsque le grand chimiste les soumettait à certaines conditions physico-chimiques déterminées ; Séguin, alors, soutint dans le *Cosmos* que des vapeurs invisibles, ayant la puissance de pénétrer tous les corps, étaient lancées par les métaux.

Des expérimentateurs ont reconnu, en ces derniers temps, que par une vaporisation de même nature, les substances photographiques sont impressionnées; ce sont des émissions de corpuscules rendus libres qui, dans les ténèbres, brillent spontanément malgré leur petitesse surnaturelle.

H. Becquerel a établi, en un mémoire lu à l'Académie, qu'un échantillon d'uranium d'un centimètre carré, répandant d'une manière indiscontinue une lumière appréciable pendant un milliard d'années, supporterait simplement la perte d'un milligramme de son poids.

C'est là la matière radiante qui, sous l'action du soleil ou de l'électricité, se divise à l'infini, sort du plus humble des atomes de la matière pour remplir sa fonction; chacun de ces atomes, bien vivant dans la nature, a reçu et recevra sa part méritée de rayons de force intellectuels.

Positivistes, néantistes têtus qui, depuis 1855, vilipendez la philosophie spirite, et ces enseignements qu'on peut rendre rigoureusement scientifiques, en 1900 et 1901 vous êtes bien obligés de recourir à cette hypothèse, à cette conception logique et rationnelle, que la pierre, le minéral, ne sont pas les masses inertes des savants officiels, mais un composé d'entités bien vivantes qui envoient dans l'espace des émanations phosphorescentes de toute espèce.

Ces entités révélées, ces atomes lumineux, se demandent les savants, se peuvent-ils combiner pour modifier les milieux? peuvent-ils donner des sensations à tous les êtres de la série zoologique, du protoplasma à l'homme? Ont-ils la puissance d'inspirer tous ces êtres? Ce sont là des questions qui se posent à l'observateur consciencieux, qui lui font pressentir bien d'autres révélations supérieures et lui ouvrent des horizons inconnus, un terrain nouveau que les hommes de science vont défricher, assoler, semer, pour de splendides récoltes futures.

Et, si l'inerte produit de telles choses, sublimes et grandioses, l'homme vivant que ne peut-il pas, et quelles qualités essentielles ne sortiront-elles pas de son corps astral (de son périsprit) après sa désincarnation, qualités toutes-puissantes et actives lorsque les mortels en auront bien compris la nature et sauront s'en servir pour l'avancement matériel, intellectuel et spirituel de notre humanité?

Et maintenant, occupons-nous de l'enseignement et de la mission supérieure dont l'homme doit se pénétrer pour la bien remplir.

Leibnitz a dit : « Livrez-moi l'éducation; avec ce levier, je soulèverai le monde ». Et Laboulaye : « C'est l'éducation seule qui peut fonder la liberté dans les institutions et les mœurs, en faisant de chaque citoyen le gardien de l'ordre public et le défenseur de la loi ».

Le milieu dans lequel les enfants vivent s'améliore et se transforme en effet, lorsqu'on élève les enfants du peuple avec des soins particuliers, et

cela pendant plusieurs années; par approche le bien se produit fatalement et logiquement.

Qui élève nos enfants? l'instituteur et l'institutrice. Depuis vingt ans certes, on a fait beaucoup pour eux, mais il faut que ces maîtres dévoués aient plus d'influence, de prestige et de liberté. Il ne faut pas que l'intolérance des parents les décourage, il ne faut pas qu'ils soient écrasés par l'autorité des inspecteurs.

Les professeurs, hommes et dames, sont usés, dégoûtés et énervés par la tyrannie des enfants; en même temps les maires exigeants et les curés intolérants les découragent, car ces derniers, étrangers à l'école, veulent régenter l'instituteur et lui donner des corvées de lutrin, de cloches, de sacristie. Cependant, le curé a la noble mission d'élever l'esprit des enfants vers Dieu, chose délicate, car pour bien comprendre l'Eternel et son action dans l'univers, faut-il être philosophe, naturaliste plus que théologien, et avoir de solides et sérieuses notions scientifiques.

L'inspecteur actuel, pour bien s'inspirer de ce que désire un Etat libre en république, devrait être un homme distingué par son savoir et son éducation, plus ami de l'instituteur que du désir de faire de laborieux rapports sur les relations des familles et de l'autorité avec le maître d'école.

Le maire veut être le premier dans sa commune, aussi trop souvent emploie-t-il son autorité à être redouté du professeur qui le craint à juste titre, tandis qu'il lui serait si facile de rendre la vie agréable à ce greffier qui règle toutes ses affaires et lui aplanit une foule de difficultés.

Les pères de famille doivent veiller sur ce professeur, pour l'encourager, le protéger, l'empêcher en définitive, de considérer sa profession mal rétribuée comme un métier, tandis qu'elle est un devoir sacré entre tous. Il ne faut pas lui imposer de faire des cours du soir aux adultes, après une journée de fatigue, sans rétribuer cet homme qui laboure notre champ intellectuel pour y bien semer; sa famille grossit plus vite que ses appointements!

Plus fortuné, il songerait à payer quelques années d'une pension choisie, pour mieux instruire sa progéniture, mais il n'y peut penser, car le chacun chez soi, chacun pour soi est la note égoïste par excellence; et nous voulons que l'instituteur nous fasse de vrais citoyens! Hommes indifférents, secouez votre torpeur, votre coupable négligence et relevez ce modeleur du cerveau de nos enfants; il ne faut point que le mal chronique qui le dévore puisse indéfiniment durer.

Dans nos villages, il faut avec soin chercher cette perle précieuse, un père qui veuille surveiller les lectures de ses filles et, de même, la femme qui sut acquérir le nécessaire pour orner le cœur de ses fils de nobles qualités, de principes choisis et, cependant, l'avenir est aux gens instruits, dépouillés de

la gangue d'ignorance dont ils avaient été revêtus par les sectaires religieux et intolérants,

A l'illettré, répétez qu'il n'a que ce qu'il mérite, que sa dégradation lui est due; avec son milieu et une telle parenté, que voulez-vous que devienne l'intelligence et l'éducation d'un fils dont personne ne se soucie?

Par tout ce qui précède, et en suite de divers articles, après avoir constaté que l'insecte, que le cétacé, la vache, la jument, l'éléphant, le chien, l'oiseau, le cerf, veillent avec soin sur leur famille, sur l'éducation indispensable à ces êtres pour exister dans leur milieu, nous devons conclure que l'homme a bien d'autres responsabilités; tête de ligne de la série zoologique, armé de sa main et de son pouce opposable, avec cet instrument merveilleux il a bien créé la maison, le troupeau, la tente, le village, les cités et leurs industries diverses, les arts, les sciences, l'astronomie pour connaître sa place dans l'univers sidéral, mais le savoir n'est que le lot de quelques privilégiés.

Il faut donc que la science et sa philosophie soient le partage de chacun de nos enfants, autant que leur cerveau en pourra recevoir, et selon que leurs capacités acquises en des vies successives leur permettront d'enregistrer les leçons des maîtres en sapience; pour cette fin, en notre société pressée et tourmentée, il nous faut des maîtres et des maîtresses d'école émérites, que passionne l'instruction des enfants et la véritable pédagogie. L'électeur éclairé doit veiller sur ce choix, réclamer le mérite réel et la moralité vraie.

Léon Gambetta a dit à Bordeaux, en 1870: « Nous avons été battus par des adversaires qui avaient mis de leur côté la prévoyance, la discipline et la science; ce qui prouve que, même dans les conflits de la force matérielle, c'est l'intelligence qui reste maîtresse. »

M. de Comberousse a écrit que nous mourrons, mais que la plus cruelle ennemie de notre race, la misère, mourra aussi. Elle disparaîtra avec sa fidèle compagne, l'ignorance; alors nos enfants affranchis par les efforts de leurs pères des plus dures nécessités de la vie, marcheront allégés de leurs chaînes vers un meilleur avenir.

Respectons les autres si nous voulons l'être et, pour cela, tâchons de vivre et prospérer pour protéger l'avenir de nos concitoyens; si la République est le devoir pour tous, à plus plus forte raison le citoyen français (le spirite surtout) doit en faire l'application constante. Elevé dans ces principes, et sachant que le commerce et l'industrie ne se développent que par la science, l'honnêteté dans les rapports, et surtout par la paix, les hommes verront fuir les prétendants, ces pêcheurs en eau trouble et, dans sa patrie, chaque citoyen deviendra le commencement, le milieu ou la fin d'une chaîne de

solidarité ; chacun d'eux incitera la masse à la fraternité et toutes ses conséquences.

Nous avons absolument la mission d'être unis, d'imposer à tous le respect de la propriété, du travail, de la famille, en préconisant l'association comme Jean-Baptiste Godin l'a comprise et établie à Guise (Aisne). Ainsi nous tiendrons à l'écart ces hordes civilisées et sauvages qui envahissent un grand pays et détruisent en quelques mois une œuvre séculaire en pillant ses trésors, en détruisant ses plus belles espérances à force d'excès, de désordres et de hontes imposées par ces bandes armées.

On ne peut compter comme grande nation, que si la société qui la compose possède beaucoup de laborieux qui produisent, qui économisent avec sagesse, qui s'illustrent dans les arts, la science, la littérature, l'industrie des hommes moraux vraiment dignes enfin d'être nommés ainsi pour leur dévouement absolu à l'humanité. La patrie, devenue nation glorieuse, c'est la contrée acquise par le rude travail des ancêtres sur la forêt, le marais et le désert qui furent les témoins des luttes passées, du patient et séculaire labeur.

Gardons-nous bien d'être chassés et dépouillés de nos droits, l'exilé n'ayant plus de patrie ; là nous sommes nés, notre père et notre mère nous ont bercé dans leurs bras, sous ces arbres connus et chéris que rien ne peut arracher de notre mémoire. Là, nous avons aimé, nous en sommes partis soldats, nous y sommes revenus ayant accompli notre devoir, non sans fierté, pleins de sécurité et prêts à soutenir le droit contre la force. Là, le maître d'école a éclairé notre moi, nous apprenant que l'ignorance est la nuit de l'âme.

Dieu nous donne soif d'apprendre, de connaître, d'aimer, parce qu'il est l'essence même de l'ordre, de la vertu, de la vérité, de la science pour tous, et la patrie a besoin d'hommes; vous qui voyez et entendez, sachez en faire, votre mission sera remplie.

Surtout recommandez aux élèves d'avoir de l'ordre, dignes et honorés maîtres d'école, institutrices qui avez charge d'âme ; il faut compter avec tout, même avec une épingle, car un rien a son utilité dans la vie comme dans un établissement quelconque ; l'expérience prouve que les insuccès dans le commerce, dans le savoir, proviennent toujours du désordre qu'on y laissa s'introduire; *le lendemain fait trouver utile ce qui fut dédaigné la veille.* Dites aux élèves que le temps perdu ne se peut réparer, que c'est inutile de le chercher et répétez-leur ce dicton : « Une planche protège une croisée, mais un clou la maintient ; or, le clou est un simple morceau de fer . »

L'esclavage de l'ouvrier c'est le cabaret qui dégrade l'âme et devient la source de notre infériorité et d'un mal immense en nous ruinant, en prenant notre force, notre santé, les sommes indispensables à l'existence de

notre famille; instruisons, faisons l'éducation des générations nouvelles et le cabaret se fermera nécessairement, la faim n'entrera plus au logis. On ne sera plus l'esclave du crédit qui paralyse notre liberté, qui donne droit au prêteur sur l'emprunteur, qui amène le recors pour la vente du mobilier.

Après l'école, l'atelier; c'est le sanctuaire où le père songe à la nichée bien-aimée des enfants et à l'ange qui les protège, la mère aux dévouements sans borne; l'atelier rend l'homme conscient de son devoir accompli, il devient juste, moral, économe, modéré et bon, il prépare l'avenir.

J. B. Godin, ce sociologue éclairé, ce grand philosophe, ce philantrophe au cœur généreux, ce spirite convaincu, a toujours pensé qu'il en devrait être ainsi; après avoir fait de la coopération, il a fait l'association, mais avant tout, l'école mixte des filles et des garçons et, à côté, des sociétés philanthropiques d'aide mutuelle, caisse des écoles, caisses de la vieillesse, partage intégral des bénéfices entre le capital et le travail; partout il a mis l'esprit de justice, exclu la force et la rudesse.

Ce sage, aujourd'hui désincarné, qui passa en faisant le bien, secondé par sa femme d'un si haut savoir, Mme Marie Godin, reçoit sa récompense dans l'au-delà. Sa mission d'harmonie était presque complète et ce doit être un Esprit instructeur de premier ordre, un ange gardien pour sa compagne si distinguée.

Godin ne considérait pas le peuple comme un enfant vicieux, en lui il voyait l'homme, imparfait encore, mais gravissant vers ses destinées. Il voulait que le peuple se décrassât, et son intérêt est de le vouloir, afin de ne plus être calomnié, toujours discuté, pour mieux lui barrer les emplois dus à sa bonne conduite, au labeur continu, à la persévérance et à l'intelligence pleine de moralité. Le pauvre honnête est la sauvegarde du riche, pensait-il.

Allan Kardec déclarait aussi qu'on ne décrétait pas en un jour le progrès, l'éducation, l'union par toute la France et pour toute la France; il disait justement que, dans une foule d'endroits ignorés, il se fonderait des sociétés utiles et indispensables qui formeraient des groupes intelligents; on les reconnaîtrait par leurs résultats utiles et moraux. Puis au loin elles se reproduiraient et la boule de neige deviendrait si volumineuse que rien ne pourrait la déplacer.

Alors, ajoutait-il, ce qui sera définitif, nettement acquis et visible, ce seront les progrès de la classe ouvrière. De cette couche sociale nouvelle, bien assolée et amendée, on verra surgir, en quantité, des hommes intelligents, hors ligne, utiles entre tous et, ainsi, la mutualité engendrera des merveilles.

La force sociale est composée de deux éléments, les parvenus ou les heureux, et la classe ouvrière; unis ces deux éléments coopéreront au grand œuvre de régénération.

En cela, Allan Kardec pensait exactement comme Jean-Baptiste Godin, car les grands novateurs, les génies venus sur la terre pour nous faire progresser se retrouvent, se reconnaissent; fils de Dieu-Parabrahm ils enseignent les grandes lois d'harmonie, les mettent en application et réprouvent la guerre et le désordre en tout; ils nous indiquent la voie vraie et sacrée, celle qui conduit à la réforme des mœurs et conséquemment à celle des âmes.

Dans *Tout est substance, vie et amour*, avons-nous atteint notre objectif ? nous y avons mis notre bonne volonté, toute notre spiritualité, avec cet ardent désir : Etre utile à qui nous lit.

P. G. LEYMARIE.

(*Fin*)

LE PRÉCURSEUR

VISION RÉTROSPECTIVE

Les siècles ont succédé aux siècles. Par milliers, ils se sont ensevelis dans l'abîme d'un passé dont nul ne saura jamais sonder la profondeur.

Les races primitives ont disparu. Après l'époque lémurienne d'où sont sortis les anthropoïdes, premières ébauches d'une future humanité, est venue la race atlantéenne ou race rouge qui, son heure venue, a lentement sombré dans les flots de l'océan où s'est engouffrée la légendaire Atlantide. Puis est apparue la race aryenne ou race blanche, contemporaine de la race noire et c'est pendant la durée de ces deux races, que deux formidables cataclysmes sont venus transformer encore la surface du globe, déjà tant de fois bouleversée (1).

(1) L'antiquité de la race humaine, sur laquelle des documents ont été puisé dans les attestations erronées ou mal comprises de la légende biblique, a progressivement reculé dans les ténèbres des plus lointaines origines. Ce n'est plus par quelques milliers d'années, mais bien par plusieurs milliers de siècles que doit se chiffrer son âge. Les mages nous parlent de divers cataclysmes géologiques qui se ont succédé à de très longs intervalles. D'après les documents que contiennent leurs archives, la Lémurie, s'il faut les en croire, aurait pris fin sept cent mille ans avant la période éocène. L'Atlantide aurait été en partie détruite, il y a huit cent mille ans, puis complètement rayée de la surface de la terre, deux cent mille ans plus tard, et enfin les deux derniers cataclysmes — désignés dans l'histoire sous le nom de déluges — auraient eu lieu, le premier, il y a quatre-vingt mille ans, le dernier, environ dix mille ans avant J.-C. Quoi qu'il en soit, l'on peut juger. par ces chiffres formidables, de la prodigieuse durée de cette préhistoire dont notre histoire proprement dite a été l'héritière.

Contemporaines de chacune de ces races, les faunes et les flores se sont succédé parallèlement. Poissons et fougères, reptiles et palmiers, grands mammifères et forêts à feuilles larges, ont successivement habité et revêtu notre globe dont ils ont préparé les destinées sidérales se déroulant avec cette lenteur majestueuse qui caractérise les évolutions éternelles.

La terre convulsée par les éruptions volcaniques, disloquée par les affaissements et les soulèvements, affouillée par les déluges, sculptée par les glaciers, rongée par les océans, avait fini par prendre la physionomie générale que nous lui voyons de nos jours, et de toutes les bêtes monstrueuses qui séculairement avaient ensanglanté ses marécages et ses plaines nouvellement émergées, il ne restait plus, outre ses grands fauves et félins de diverses espèces, que l'ours des cavernes et le gigantesque mammouth, auxquels se mêlaient déjà leurs successeurs, les rennes dont les troupeaux immenses, dans leurs migrations périodiques, traversaient annuellement l'Europe glaciaire, depuis les hautes terres de la Scandinavie, jusqu'aux gorges des Pyrénées et aux défilés des Alpes.

Nous sommes à la fin de l'époque tertiaire et c'est sur les bords de la Vézère, en Périgord, rendue si célèbre par ses nombreuses stations préhistoriques, que vont se dérouler les scènes diverses de l'antique drame que nous allons raconter.

I

LUI

Il était seul dans sa caverne. Cette caverne, haute et profonde, s'ouvrait dans la paroi presque verticale d'une roche calcaire qu'une marge horizontale, sorte de plateforme étroite, séparait de la rive droite de la rivière.

Celle-ci, limpide et de profondeur inégale, clapotait mollement le long de la berge déclive, en même temps qu'elle murmurait, blanche et mousseuse, autour des petites roches qui, çà et là, trouaient de leurs crêtes la nappe bleuâtre des eaux.

Demi-nu, musculeux et farouche, le dos recouvert d'une grande peau d'ours serrée aux flancs, mais dont les lanières battaient ses jambes velues, il se tenait debout à l'ouverture de la grotte, s'appuyant contre la paroi rocheuse dont le soubassement exhaussé formait à la porte de la caverne comme une sorte de seuil.

Il était sombre, soucieux, notre primitif préhistorique et comme écrasé déjà par le poids d'une vie dont il ne comprenait évidemment ni la signification ni le but. Dans son œil passaient et repassaient des éclairs fauves, parfois aussi des lueurs plus douces, mais hésitantes... regards étonnés d'un être inconscient de la dignité nouvelle à laquelle il a été promu et qui, récemment émergé de l'animalité, vient d'entrer dans les limbes d'une

vague humanité... dont il ne songe guère, du reste, à se glorifier d'une façon quelconque.

Se glorifier et de quoi donc? Dans la tête de cette créature sauvage, bien que de haute et noble race, flottaient des ombres inquiétantes lui donnant comme le pressentiment confus de douleurs inommées, douleurs futures qui, sans doute, se mêleraient à celles dont il souffrait déjà : ce froid qui lui mordait les chairs, cette faim lancinante qui, si souvent, lui rongeait les entrailles.

Ah ! elles ne se firent pas attendre ces tortures qui, de siècle en siècle devaient se perpétuer sous mille formes dans la vie de ses descendants. Et c'est à ces prophétiques sensations d'amertume et de vagues terreurs que semblaient s'associer les clameurs mélancoliques que jetaient les rafales dans les sonorités de la forêt déserte.

Il n'en était cependant pas découragé outre mesure, le futur athlète des luttes pour l'existence. Fièrement campé sur ses hanches, l'homme tenait en main une massue noueuse. Ses cheveux d'un blond roussâtre descendaient en longues mèches tordues qui se mêlaient aux crins noirs de la fourrure dont la tête formant capuchon, retombait sur ses larges épaules, où la gueule de la bête morte s'ouvrait en un rictus d'expression formidable.

Il regardait au loin dans la forêt, écoutant, ses gros sourcils froncés, mais avec une sorte d'indifférence hautaine, les hurlements des fauves qui, d'un fourré à l'autre, se répondaient en accents de défis saccadés et menaçants.

Les dernières lueurs de la journée s'évanouissaient lentement devant l'obscurité croissante qui, de la profondeur des bois, s'étendait et se faisait d'autant plus lugubre, qu'un orage montait à l'horizon. Sur le ciel d'un noir bleuâtre flottaient des nuées de formes bizarres, entre lesquelles s'ouvraient de temps à autre comme de gigantesques déchirures éblouissantes, auxquelles succédait l'éclat des tonnerres tantôt lointains et sourds, tantôt s'épandant en roulements prolongés que répercutaient les échos de la vallée.

Soudain, le vent s'éleva, vent furieux qui précipita les uns contre les autres les nuages saturés d'électricité. Ils se rencontrèrent, s'élargissant, se pénétrant, se poignardant de leurs éclairs et cela dans un tel tourbillon de lueurs aveuglantes, que le ciel et la terre paraissaient s'écrouler dans les flammes d'un incendie.

Puis tout s'éteignit, tout se tut, flammes et roulements. Il se fit dans les ténèbres un silence terrible, pendant lequel la nature semblait attendre épouvantée. Elle n'attendit pas longtemps. En même temps que fulgura un nouvel éclair gigantesque qui déchira le ciel d'un horizon à l'autre, retentit un coup sec, formidable, qui fit trembler les vieux chênes et frissonner jusqu'en leurs fondements les collines elles-mêmes.

La foudre venait de tomber. Elle avait dardé sa flèche sur un amas de

feuilles mortes et de branches desséchées, et ces feuilles prirent feu, et ces branches bientôt enveloppées de flammes, crépitèrent en se tordant.

L'homme, impassible jusqu'alors, tressaillit, pâlit sous ses longs cheveux roux et serra, mais avec un frémissement d'impuissance, sa massue qu'il sentait inutile. Ces flammes, ces éclairs, qu'il avait toujours vus, là haut, dans le ciel, les voilà maintenant sur la terre où, furieux ils rampent, s'étalant sur le sol, dévorant les brouvailles et s'attaquant même aux troncs des arbres qui s'affaissaient dans le brasier.

Et l'homme, alors, invinciblement attiré, s'élança, sautant de roche en roche plate qui, devant sa caverne, formaient comme un gué sur la rivière ; puis lentement s'approcha, terrifié, mais fasciné par ce spectacle inouï, le premier que son œil eût contemplé sur la terre.

Qui dira les sensations étranges qui l'assaillirent, alors qu'il s'avançait et reculait tour à tour, en contournant l'incendie ? Tant de fois il avait grelotté sous sa toison déchirée et voilà qu'une exquise sensation de chaleur enveloppe son être tout entier si bien qu'il se rapproche du foyer et s'en fût rapproché plus encore s'il n'avait dû reculer subitement, devant ces langues de feu, hydres inconnues, toutes prêtes à attaquer sa chair et dont les morsures étaient bien autrement terribles que celles des bêtes les plus redoutables.

Et le brasier s'élargissait et les arbres en craquant se tordaient comme pour s'enfuir et chaque fois qu'un aliment s'effondrait sur la flamme un instant ralentie, l'homme la voyait avec surprise s'élancer de nouveau, comme une bête inassouvie qui s'apprête à dévorer une proie nouvellement conquise.

Que se passa-t-il dans l'obscure cervelle du sauvage épouvanté, mais ravi ? Quelles visions prophétiques surgirent à ses regards, des lueurs de cet incendie et qui sait si, dans son inconscience même, il n'eut pas l'obscur et confus pressentiment de l'avenir de cette race élue dont il était le fondateur, de cette terre d'Europe dont il était l'Adam prédestiné ?

Toujours est-il que cet autre Prométhée parut comprendre ou deviner de quelle conquête suprême il allait enrichir sa descendance et que tout frémissant à la fois d'audace et de terreur divine, il saisit un brandon enflammé qu'il emporta dans sa caverne.

Là, sachant ce qu'il fallait à la bête pour vivre, c'est-à-dire pour dévorer, il lui apporta des feuilles sèches, des branches mortes, des troncs d'arbres brisés par les tempêtes... Il apportait sans cesse et de quel orgueil il sentait se gonfler sa poitrine, alors qu'il voyait, de loin, sur la béante ouverture de la grotte, flamboyer ce premier foyer !

Pendant la nuit entière et dans l'ivresse de sa conquête, il veilla près de

ce feu vivifiant et protecteur qui le défendrait désormais contre les attaques des fauves.

Tour à tour inquiet et charmé, reculant devant ces langues redoutables qui sous chaque nouvelle charge de bois s'élançaient jusquà la voûte, il s'en rapprochait bientôt, rassuré, confiant et sentant la chaleur de la vie ranimer ses membres qu'avaient engourdis les froides rafales.

Ces rafales hurlaient toujours au dehors. Il les écoutait en frissonnant avec délices. Il les défiait désormais, dans son solide abri de lourdes roches amoncelées, qu'éclairaient, que réchauffaient à l'entour les flammes dansantes et victorieuses, lorsque tout d'un coup et comme s'il eût voulu s'élancer à l'assaut de la caverne, s'y engouffra l'un de ces tourbillons de vent qui, au dehors, faisait siffler les branches et clapoter à ses rives les eaux écumantes de la rivière. La poussée fut telle que les flammes courbées et tordues, que les braises elles-mêmes violemment balayées loin du foyer, s'étalèrent sur le sol jusqu'au fond du repaire et vinrent battre contre un jeune renne mort que l'homme avait jeté là, dans la niche aux provisions. La bête léchée par les langues de feu, mordue par les charbons ardents fuma, grésilla, rissola, répandant autour d'elle une odeur âcre, pénétrante.

Oh ! cette première odeur de viande cuite, savoureuse, excitante, comme il la renifla longuement l'homme carnassier en qui venaient de s'allumer subitement des appétits nouveaux ! Quelle révélation d'inconnue sensualité se fit dans cette organisation semi-bestiale, quelle convoitise aiguisa ces sens tout neufs qu'exaspérait si souvent une faim inassouvie ? Il goûta, il mangea et avec quelles délices, de cette venaison rôtie que venait de lui préparer le hasard.

Et quand il fut repu, se pourléchant encore de ces graisses odorantes, engourdi par une digestion capiteuse, il se coucha devant son foyer, où l'œil demi-clos, il contempla longtemps le nouvel hôte dont la présence inopinée venait de transformer son charnier.

Sut-il déchiffrer quelque chose dans les hiéroglyphes que traçaient sur le fond noir de la caverne, ces flammes laciniées, ces flèches multiformes qui modifiaient sans cesse à ses regards le spectacle prestigieux de leurs métamorphoses ? Put-il pressentir ce que deviendrait, pour la série de ses descendants, cet élément terrible, mais radieux et réparateur qui faisait couler dans ses membres et jusque dans ses veines, d'exquises sensations de vie et de forces renouvelées ? Parvint-il enfin, à épeler quelques phrases, quelques mots, au grand livre de l'histoire des évolutions humaines, sur la première page duquel il venait d'inscrire une date, la date à jamais inoubliable de la découverte, de la conquête du feu ?

Oui, il fit tout cela ; mais en songe. A demi assoupi, enveloppé dans sa

peau d'ours qui fumait à la chaleur et la main toujours à portée de sa massue, il finit par s'endormir d'un lourd et profond sommeil.

Et, alors, commença dans la cervelle vierge du primitif un long rêve mystérieux tout illuminé de visions inouïes. Dans je ne sais quel mirage des siècles à venir, il vit des spectacles incompréhensibles. C'étaient de longues avenues de lumières, des villes resplendissantes, des illuminations de fêtes, des fanaux qui, sous des montagnes, éclairaient des souterrains où roulaient, avec des grondements de tonnerre, des machines fantastiques, des phares qui balayaient de leur queue de comètes de lointaines étendues de vagues miroitantes... autant de mystères pour le troglodyte à l'âme duquel les Esprits élémentaux de l'air et du feu avaient sans doute prêté leurs ailes, hallucinations d'un cerveau exalté jusqu'à la folie, prophétiques tressaillements d'une imagination de barbare qu'enfiévraient ces fulgurantes apparitions.

II

ELLE

L'homme était encore seul dans sa caverne. Sa physionomie toujours farouche, mais éclairée d'une certaine lueur qui lui mettait un rayon dans les yeux, semblait s'être quelque peu transfigurée sous l'incitation de pensées inconnues jusqu'alors.

A côté de lui s'élevaient de légères fumées bleuâtres dont les spirales, sorties d'un énorme monceau de cendres, s'échappaient par une fissure de la voûte. Il avait appris à recouvrir ainsi les charbons de son âtre. Il les conservait jalousement, anxieusement, tremblant toujours de les voir s'éteindre. Il se relevait, la nuit, pour les entretenir et revenait souvent, dans la journée, abrégeant le plus possible ses chasses et ses absences.

Les soirs d'hiver, alors que le soleil pâlissant n'éclairait plus que le faîte des collines que longe la Vézère, puis que la nuit tombait lugubre et glaciale sur les bois effeuillés, l'homme regagnait son repaire. Il assujettissait solidement, entre d'énormes blocs de pierres, les troncs d'arbres derrière lesquels il se réfugiait chaque nuit, puis il s'approchait de son foyer. Il le découvrait avec un respect presque religieux. Il le nourrissait de bois sec qu'il arrosait parfois de graisses fumantes, pensant lui être agréable et mieux rassasier sa faim inassouvie.

Et là, devant le grand fétiche que personnifiaient pour lui les flammes insaisissables, recueilli, frémissant du frisson sacré des adorateurs, le premier prêtre rendait au premier dieu le culte du soir, le culte des veillées solitaires.

Et combien lugubres étaient ces veillées ! Au dehors s'amoncelait la neige ou mugissait la tempête. Tandis que les arbres sifflaient sous la bise... dans

les broussailles qui craquaient d'une façon significative, passaient et repassaient dans l'ombre de sinistres rôdeurs, qu'éclairaient vaguement les lueurs du foyer : hyènes et loups, grands ours et grands félins qui, toute la nuit, avec de sourds grondements, erraient aux alentours de la caverne dont l'homme les avait dépossédés.

Cet homme les défiait sans doute du fond de sa grotte barricadée et derrière la barrière de flammes, surtout, qu'il avait dressée entre eux et lui; mais quelles terreurs incessantes dans le cœur de ce futur « roi de la création » qui, à chaque instant du jour, à chaque heure de la nuit, avait à se défendre contre les hordes rugissantes, maîtresses de la terre et toutes ensemble liguées contre ce dernier venu.

Dans cette tragique lutte pour l'existence, l'homme primitif avait donc toujours peur : peur des griffes aiguës et des crocs sanglants, de la faim non moins cruelle, du froid qui paralyse, peur enfin de l'inconnu formidable et de l'inattendu permanent qui formaient la trame de sa vie.

Faut-il s'étonner, dès lors, si cette peur originaire s'est transmise d'âge en âge et par hérédité continue dans l'âme de ses descendants craintifs et superstitieux?

C'est la peur qui a formé les premières associations de ces parias de la nature. Ne fallait-il pas, contre les ennemis et les dangers de toutes sortes, former une ligue défensive et, d'autre part, invoquer ces dieux imaginaires qu'avait inventés son épouvante et qu'il s'agissait d'apaiser à tout prix, alors surtout qu'eux aussi paraissaient, dans leur colère, menacer et sévir par leurs tempêtes et leurs foudres?

Un soir, c'était vers la fin de l'automne. De glaciales rafales soufflant du nord faisaient tourbillonner des envolées de feuilles mortes qui, tantôt battant les rochers, tantôt rasant les berges, finissaient par s'abattre dans les eaux de la Vézère limoneuse et rougeâtre. Toutefois, la perspective de l'hiver, si terrifiante jusqu'alors, n'épouvantait plus l'homme à la caverne chauffée. Quand la bise aiguë sifflait dans les feuilles des pins et des araucarias, il jetait un regard confiant et rassuré sur l'âtre de sa demeure, où brillait dans son immortelle jeunesse le divin protecteur.

Mais voici que tout à coup retentirent des cris déchirants, cris de suprême et mortelle épouvante qui dominèrent, pour un instant, le murmure du vent dans la forêt. A ces cris se mêlaient des grondements sourds, rauques rugissements haletants et entre-coupés d'une bête lancée à la poursuite d'une proie.

La bête rugissante était un ours de grande taille.

La proie poursuivie... c'était elle.

Qui donc elle?

Quelque anthropoïde femelle, sans doute, créature ambiguë de nature

indécise et complexe qui, sur la limite de deux races voisines, servait d'anneau de transition.

Non, c'était bien une femme, *la femme.*

D'où venait-elle ? Qui saurait le dire. Née d'un père de hasard et d'une mère inconnue qui, l'un et l'autre, avaient été dévorés, sans doute, par les fauves, elle s'était enfuie, sauvée par miracle, dans la débâcle de quelque race décimée ou éteinte et c'est, poussée par sa destinée, que cette Eve nouvelle était venue là, poursuivie par la bête féroce.

Quoi qu'il en soit, toutes deux, la femme et la bête, emportées dans leur course affolée, disparaissaient et reparaissaient tour à tour, au milieu des broussailles et des troncs d'arbres enchevêtrés.

L'homme ne fit qu'un bond. Illuminé sans doute par quelque inspiration soudaine, il avait, d'une main, arraché du foyer un brandon enflammé, tandis que, de l'autre, il saisissait et serrait nerveusement sa noueuse et terrible massue.

Bientôt il atteignit le groupe et certes il n'était que temps. La femme, renversée par un coup de patte, gisait à terre, disparaissant presque sous les formes montrueuses de la bête velue. Un autre coup allait l'achever sans aucun doute — lorsque retentit un nouveau cri, non de détresse comme le premier, mais cri d'attaque, de fureur et de guerre, qui fit retourner le fauve... Et c'est alors que, dans les ténèbres, brilla subitement un éclair.

Dans la gueule ouverte de l'animal disparut presque en entier le tison enflammé que l'homme venait d'y enfoncer d'une rapide et violente poussée. Dans un hurlement de douleur, l'ours affolé recula quelque peu, pour s'élancer de nouveau, sans doute ; mais après le brandon de feu, vint la massue pesante. Un premier coup asséné sur le mufle de la bête, dont il démantibula la mâchoire, la fit chanceler un instant, puis reculer de nouveau. Un second coup plus formidable encore fendit le crâne du monstre qui s'affaissa pour ne plus se relever.

Palpitante, folle de terreur et oubliant ses meurtrissures, la malheureuse, se relevant à demi, se précipita aux genoux du vainqueur presque aussi redoutable, à ses yeux, que l'avait été l'animal terrassé. Elle implorait sa pitié par des gestes insensés, par des gémissements de supplication désespérée qui ressemblaient à des hoquets d'épileptique. Le regard que lui jeta le chasseur victorieux la rassura, sans doute, car une sorte de sourire, encore contracté par l'épouvante, vint éclairer son pauvre visage d'une expression navrante de bête reconnaissante mais soumise et toujours suppliante.

Que se dirent-ils ; en quel langage de sons gutturaux, de signes et de gestes confus, échangèrent-ils leurs impressions premières ? Nul ne le saura jamais. Toujours est-il qu'une sorte d'accord inexprimé se fit entre

eux, de jour en jour, et qu'ils vécurent, là, dans l'entente tacite d'une sorte d'association familiale. Le foyer commun les réunit, les rattacha l'un à l'autre. A tour de rôle, ils veillaient à la conservation du bon génie dont la femme sut bien vite apprécier les bienfaits inestimables. Ils le nourrissaient avec respect, plus encore, dans un vague sentiment d'adoration muette et c'est dans ces menus soins d'intérieur, dans la préparation des repas quotidiens, quelque grossiers qu'ils fussent, que se nouèrent et se fortifièrent les invisibles liens de la famille future — ébauchée dans eette caverne, ancienne tanière de bêtes sauvages.

Certains travaux spéciaux devinrent l'objet des occupations quotidiennes de la femme. Tandis que l'homme parcourait la forêt, à la recherche d'un gibier quelconque, fauves qu'il tâchait d'assommer dans quelque embuscade, menues bêtes des champs qu'il capturait au moyen de pièges ou poissons de la rivière qu'il prenait dans des espèces de filets fabriqués de lanières d'écorces grossièrement tressées, c'est elle qui faisait le « ménage » remuait et rafraîchissait la litière de la couche reléguée dans l'un des coins obscurs de la grotte, préparait les peaux des animaux abattus qu'elle raclait avec des couteaux de silex tranchants, qu'elle assouplissait, qu'elle taillait, puis qu'elle cousait enfin au moyen de tendons attachés à de fines languettes d'os ou de corne servant tout à la fois de poinçons, d'aiguilles et de polissoirs.

Plus tard, vinrent les enfants, petites bêtes sauvages qui, dès le soir venu, venaient s'accroupir autour de l'âtre. Pendant les longues veillées d'hiver qu'éclairaient seules les flammes intermittentes du foyer, de grossiers rudiments d'éducation leur étaient donnés par le père qui leur enseignait à durcir la pointe d'un épieu, dans les cendres rougies, à cliver des fragments de silex ou à tresser les mailles de nasses qu'on plaçait, soit dans la rivière, soit dans les étroits passages préparés pour la chasse aux menus gibiers de hasard, dans les petits défilés que formaient les roches éboulées.

Que se passait-il dans la tête de ces créatures élémentaires dont toutes les pensées, tournant dans le cercle d'une vie à demi bestiale, naissaient informes, puis s'éteignaient à l'état embryonnaire pour recommencer le lendemain dans le même circuit fermé ? Quelles vibrations sourdes se faisaient dans ces cervelles engourdies, quelles lueurs fugitives, quels pressentiments intermittents, inconscients ou mal compris, venaient, de temps à autre, ouvrir des échappées et réveiller des « aptitudes » sous ces crânes épais que hantaient, malgré tout, des instincts d'indéfectible perfectibilité ?

(*A suivre*). ED. GRIMARD.

LA MÉDIUMNITÉ DE M. DESMOULINS

Nous empruntons au « Light » du 8 décembre 1900 le récit suivant, qui complète ce que plusieurs grands quotidiens et la plupart de nos confrères ont dit du cas fort intéressant du peintre Desmoulins:

« Pendant le récent « Congrès Spirite », qui a eu lieu à Paris pendant la deuxième moitié de septembre, l'attention a été fortement attirée par plusieurs dessins de têtes et de personnages obtenus mécaniquement par M. Fernand Desmoulins, célèbre peintre, qui habite près des Champs-Elysées; et plusieurs spiritualistes bien connus m'ont demandé de faire le récit des séances très intéressantes que j'ai eues avec lui, pendant mon séjour ici.

Je suis allée à Paris le 14 septembre, pour assister à la lecture d'un article que j'avais écrit pour le « Congrès Spirite », et d'un second pour le « Congrès de l'Humanité », commençant le 23 septembre. Le fait que je me suis trouvé en relations avec des spiritualistes d'autres nationalités, représentant diverses écoles de pensée et diverses méthodes de recherches, a rendu mon séjour à Paris des plus intéressants et des plus instructifs.

Pendant le « Congrès Spirite » une chambre de l'étage supérieur avait été réservée à une collection de divers objets d'intérêt psychique, entre autres plusieurs albums de photographies d'Esprits matérialisés par la médiumnité de Mme d'Espérance.

C'est là que je fus présentée au commandant Tegrad, de Tours, dont la spécialité est d'obtenir l'impression photographique des fluides magnétiques et de la pensée. Son opinion est que *la pensée est une force que la volonté met en action*. Il dit avoir prouvé par ses expériences que des impressions peuvent être faites sur des négatifs par la projection intense de la pensée concentrée, et que cette pensée objectivée peut prendre sur la plaque une forme permanente.

Je le trouvai près d'une table couverte de photographies de cette espèce, et paraissant très enthousiasmé de son sujet. Il me donna à emporter très aimablement quelques photographies, et m'affirma que dans les photographies de la pensée, les objets qu'on y discerne vaguement ont été produits sur le négatif par simple *impression mentale*, et que, il y a quelques années, il a donné dans la « Revue scientifique du Spiritisme » la description complète de sa manière de procéder.

Mais ce qui m'intéressa le plus vivement, ce fut une série de têtes très remarquables, dessinées au crayon, et suspendues aux murs dans des cadres. Les visages étaient généralement grands, beaucoup avaient les yeux fermés, autour d'eux était une sorte de brume qui donnait au spectateur l'impression que chacun de ces visages vous regardait du fond d'un abîme

impénétrable de ténèbres et de tristesse. Les diverses expressions de tous ces visages disaient silencieusement les tortures de leurs âmes, et quand on les regardait fixement, elles vous repoussaient et vous fascinaient tour à tour.

Le dessin de chaque sujet était traité d'une façon rude et grossière, indiquant la rapidité de l'exécution, mais il y avait dans chaque tableau une force et une individualité irrésistibles. Comme je les regardais avec un membre du comité, M. Dareau, il m'expliqua les circonstances particulières dans lesquelles ces dessins avaient été obtenus, ce qui ajoutait grandement à leur intérêt, et comme à ce moment, l'artiste lui-même, M. Desmoulins s'approchait, il me présenta à lui.

Tout en causant M. Desmoulins me dit qu'il ne s'expliquait pas le moins du monde par quel moyen il avait dessiné ces visages singuliers; tout ce qu'il savait c'est que, quand il se mettait à cette œuvre, il sentait son bras droit se mouvoir de lui-même, sans qu'il eut la moindre idée du sujet et du genre de ce dessin. Je trouvai qu'il était ignorant du spiritualisme et des pouvoirs de la médiumnité, et sa franchise de manières, son évidente surprise à ce nouveau développement de son art, si différent de ses productions habituelles, m'intéressèrent grandement.

Au cours de notre conversation je lui parlai de l'hypothèse du guide spirituel qui produisait sans doute ces extraordinaires dessins, qu'il repoussait énergiquement pour être des spécimens de son talent et de ses idées, et la pensée qu'il pouvait être médium sans le savoir l'amusa énormément. Mais quand je lui eus expliqué que probablement un voyant verrait un Esprit près de lui se servir de son bras pendant qu'il dessinait ces têtes, il devint profondément intéressé et accepta mon invitation de venir à une séance à mon hôtel, où il trouverait un voyant, M. Knowles, médium dont j'ai déjà parlé dans le « Light », lequel surveillerait tout ce qui se passerait pendant qu'il dessinerait à la table.

Le vendredi, 21 septembre, il vint avec son amie, Mme Savalle, et le cercle se composait en outre de Mme de Laversay, de M. Knowles, de mon fils et de moi. M. Desmoulins s'assit à la table avec son papier, ses crayons, et une lampe posée près de sa main. Peu d'instants après il commençait à dessiner, après avoir, suivant son habitude, disposé devant lui deux feuilles de papier, l'une à droite pour le dessin, l'autre à gauche pour l'écriture automatique, qui s'obtient par moment.

M. Knowles décrivit alors un Esprit qui jetait son ombre sur M. Desmoulins pendant que celui-ci dessinait, avec cette particularité que la partie droite du médium était seule influencée. M. Desmoulins resta parfaitement conscient et put causer librement et conserver l'usage parfait de son bras

gauche, pendant que sa main droite dessinait rapidement, évidemment utilisée sans l'intervention de sa volonté consciente.

L'Esprit vu par M. Knowles était celui d'un homme de taille moyenne, paraissant avoir de 35 à 40 ans. Il portait un chapeau noir à larges bords, et semblait enveloppé dans un lourd manteau noir, dont un bout était rejeté sur l'épaule gauche. Il avait les cheveux longs, la moustache noire, le nez bien fait et de beaux yeux noirs. Au milieu du menton était une petite barbiche, ses doigts étaient longs et minces et son expression nettement méchante.

M. Knowles fut alors possédé par « le Maori », un de ses guides, qui nous dit que cet Esprit avait été artiste pendant sa vie, qu'il croyait qu'il n'avait pas été bon, et qu'il n'avait fait aucun progrès depuis qu'il vivait de la vie des Esprits. Il était fortement attiré par M. Desmoulins, parce qu'il avait découvert qu'il pouvait s'en servir pour dessiner et que cela lui faisait grand plaisir; mais il semblait très ennuyé d'être vu et décrit; et comme nous le questionnions sur sa vie terrestre, il fit écrire violemment à M. Desmoulins cette phrase en français : « Jette le papier à la tête du médium. »

M. Desmoulins lui demanda si la description faite de lui était exacte, et l'Esprit écrivit :

« Oui, je suis fort surpris que tu me fasses faire des expériences de cette sorte. »

Je demandai alors à l'Esprit s'il pouvait voir le Maori dirigeant M. Knowles, et M. Desmoulins écrivit automatiquement :

« Oui, un Esprit étranger, fort grand, un homme fort et puissant. »

Ce nouvel aspect de la situation parut intéresser grandement M. Desmoulins, et pendant cette séance nous obtînmes le dessin d'une tête d'un type très repoussant, et une autre tête d'un homme plus puissant, qui fut commencée et finie *à l'envers* en notre présence !

Comme nous faisions des observations à l'Esprit-artiste pour dessiner tant de visages horribles et attristants, il « écrivit qu'il dessinait les visages qu'il voyait autour de lui. »

Le mardi, 25 septembre, je préparai une autre séance à laquelle assistaient : M. Desmoulins, Mme Savalle, Mme de Laversay, M. Knowles, mon fils et moi. J'avais aussi invité Mme Stannard, à qui nous devons les très intéressants rapports du Congrès publiés chaque semaine dans le « Light », et M. Daveau, qui est très médium.

Ce jour-là, M. Knowles vit le même Esprit s'emparer du côté droit du corps de M. Desmoulins, et après le dessin un peu incohérent de deux têtes parfaitement déplaisantes, l'Esprit annonça son intention de dessiner quelque chose de joli ; et cette fois nous assistâmes à l'exécution d'une tête de femme pleine de grâce artistique, et exécutée de la manière la plus déli-

cate. Mme Stannard exprima le désir de l'emporter, ce qu'elle fit, mais j'ai encore toutes les autres, et entre autres une horriblement repoussante, mais qui fut faite *les yeux complètement fermés.*

Nous étions tous si intéressés que M. Desmoulins nous demanda d'aller à son atelier, samedi, 29 septembre, et de comparer ses productions habituelles avec celles qu'il obtenait automatiquement. Malheureusement, je fus fortement indisposée pendant les trois jours suivants, et je ne pus me rendre à l'atelier de M. Desmoulins avec mes amis, comme je l'avais projeté; mais il fut assez aimable pour m'envoyer sa photographie qui est très ressemblante.

Pendant les séances M. Desmoulins nous parla fréquemment d'Emile Zola, le célèbre auteur, dont il est l'ami et l'admirateur; et pendant les poursuites qui eurent lieu contre Zola, à l'occasion du procès Dreyfus, il paraît que M. Desmoulins quitta volontairement Paris pour partager l'exil de Zola en Angleterre, prouvant ainsi qu'il était un ami fidèle.

Mon expérience personnelle de dessin automatique, obtenue par ce très ntéressant artiste, restera toujours dans mon souvenir comme une de mes plus intéressantes expériences psychiques, et si l'Esprit progresse ou est mis à l'écart par quelque guide plus avancé, si M. Desmoulins de son côté se met plus au courant des possibilités de rapports avec les Esprits, je crois qu'il deviendra un excellent médium.

Je suis sûre que toutes les personnes dont j'ai donné les noms confirmeront tout ce que j'ai dit ici, et j'aurais plaisir à montrer les dessins à quiconque voudra les voir.

Effie Bathe
Hurstborne Lodge, Ashchurch Park Villas,
Goldhawk-road. W.

(*Traduit par* G. Béra).

Mme CORNER A GLASGOW

Pendant ces trois dernières semaines, Glasgow a eu le plaisir et le privilège de voir neuf séances de matérialisation avec le médium bien connu, Mme Elgie Corner (Florrie Cook). Ce n'est que rendre justice au médium que de dire qu'elles ont été partout uniformément réussies et convaincantes. Elles ont été conduites dans des conditions d'épreuves très strictes, que Mme Corner demandait d'adopter pour la satisfaction des assistants. Les séances eurent lieu dans différentes maisons où elle était inconnue, et chaque fois elle fut attachée et cachetée de façon à ôter toute possibilité de fraude. A plusieurs reprises, ses vêtements furent examinés par des dames aussitôt avant la séance, et à une des séances, un monsieur présent demand

la permission de coudre autour des poignets le ruban avec lequel elle était attachée. Nous avons le plaisir de rapporter que ce monsieur a exprimé son entière satisfaction sur la condition dans laquelle les liens se trouvaient à l'examen qui suivit la séance.

Tous ceux qui ont eu le privilège d'assister aux séances de Mme Corner sont familiers avec le « capitaine » et « Marie », qui sont rarement absents quand elle est influencée. Le premier, comme d'habitude, prenait la conduite des séances et, quoique invisible, on entendait clairement sa voix. « Marie » fut non seulement entendue, mais vue, par beaucoup d'amis qui purent lui serrer les mains et examiner ses draperies. Outre ces esprits habituels, on vit les formes de deux enfants, d'une religieuse, d'un monsieur en toilette de soirée, et d'autres, qui furent parfois reconnus. Une des enfants, une petite fille, fut reconnue par son père qui était présent, et quoique le pouvoir fut en décroissance, il était suffisant encore pour permettre à l'esprit d'agiter sa main d'une façon qui lui était habituelle pendant sa vie.

Les séances ont été impressionnantes et convaincantes, et ont frayé la route pour convaincre les sceptiques des vérités du spiritualisme.

Je mentionnerai que les chambres où avaient lieu les séances furent éclairées par deux lampes de chambre noire de photographe, de sorte que, sous cette faible lueur, les assistants se voyaient clairement les uns les autres. (*Light.*)

Archibald M. Arthur,
9, Buckingham-terrace, Partick.
Andrew Mac-Kellar
493, Victoria-road, Glasgow.

LA PRIÈRE DE FRÉDÉRIC II DE PRUSSE

Frédéric II, le grand roi de Prusse (1712-1786), surnommé le *roi philosophe,* était intimement lié avec Voltaire, le génie le plus universel que possède la littérature française. Grâce à cette intimité et à l'influence de Voltaire, le roi Frédéric a laissé plusieurs ouvrages, tant en vers qu'en prose, tous écrits en français, sa langue de prédilection. Sous le voile de ce pseudonyme « Philosophe de Sans-Souci », il y a professé des doctrines anti-religieuses, et soutint une lutte acharnée contre la religion chrétienne. Les écrits les plus remarquables sont les suivants : *l'Anti-Machiavel*, *Poésies du philosophe Sans-Souci*, *l'Art de la guerre*, poème en 6 chants, *Mémoires historiques*, et une *Correspondance* des plus intéressantes, surtout celle avec son favori Voltaire.

Dans ces œuvres, Frédéric le Grand traite avec un égal succès la philosophie, l'histoire et le genre épistolaire. Il est simple, clair, élégant, et brille surtout par la justesse et l'esprit. Comme philosophe, il adopta les idées de Locke, l'un des pères de la métaphysique moderne, et de Condillac, célèbre philosophe du XVIIIe siècle, chef de l'école *sensualiste*, qui exposa des doctrines nouvelles dont les principales sont : que toutes les idées viennent des sens ; que les facultés de l'âme elle-même ne sont, comme les idées, que des *sensations transformées* ; que le progrès de l'intelligence dépend de la perfection des langues, et que, la seule bonne méthode est l'analyse : Condillac est l'auteur de : *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746) et du *Traité des sensations* (1754).

Bien que Frédéric II ait témoigné le mépris absolu de toute religion positive, il n'était cependant pas athée, ainsi que le fait suivant le prouve.

Un jour, Frédéric le Grand, debout sur la tour du couvent de Kamenz et admirant la perspective, s'écria : « Mon Dieu ! Esprit éternel, Lumière des intelligences, OEil du monde, qui pourrait douter de ton existence et nier ton Éternité, ton Amour et ta Sagesse, en contemplant la beauté, la symétrie et l'ordre de la Nature ? Oh ! divine puissance, je t'admire, je t'adore dans tes œuvres et courbe ma tête avec adoration devant ta gloire, devant ta grandeur et devant ta magnificence !... Pourquoi les hommes ne se contentent-ils pas de cette grande église, la Nature ?... Pourquoi s'entassent-ils dans ces édifices pleins d'hypocrisie, de basse cupidité, de jalousie, d'esprit de domination et d'orgueil, construits par la main des hommes, de sable et de mortier, pour écouter de faux prêtres, au lieu d'écouter l'Être suprême au dehors, dans un bel Univers ?... Les prêtres disent et écrivent de moi que je suis un hérétique, un athée, un incrédule, cependant mon âme est pleine de confiance en Dieu, en Son amour, en Sa justice, en Sa bonté infinie... Je le prie, non pas avec les paroles des prêtres, mais uniquement avec les paroles de mon âme ! »

JOSEPH DE KRONHELM.

PETITE ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES OCCULTES

DE L'AME ET DE SA NATURE

(Voir la *Revue* de janvier 1901.)

L'âme est le principe supérieur de l'homme, dans lequel réside sa sensibilité, son entendement et sa volonté. Ce principe agit sur le corps physique par l'intermédiaire de l'astral. D'après des études et des observations

psychologiques, l'âme serait le principe qui sent, qui pense, qui veut et qui commande..

On dit d'un homme d'une rigide probité, c'est une *âme bien trempée* !

D'après la Doctrine du Ternaire ou des trois principes, un seul d'entre eux représente l'âme; mais en analysant ces principes pour former le Septénaire, l'âme se subdivise en plusieurs autres éléments, elle comporte comme nous l'avons dit au commencement du présent chapitre sept principes.

Si Dieu et l'immortalité ont fourni matière à de nombreuses études et controverses, à des discussions jamais terminées, de son côté, l'âme a été un des problèmes les plus étudiés par les penseurs et les philosophes de tous les temps et de tous les pays, Du reste l'âme et l'immortalité sont des sujets presque identiques et qui, en tous cas, sont réunis entre eux par de puissants liens, ainsi qu'avec l'idée de Dieu.

Les rapports de l'âme et du corps sont tellement évidents que, de tous temps, l'homme a cherché à se les expliquer. Il s'est efforcé surtout à découvrir quels sont les organes qui subissent l'influenee immédiate des facultés psychiques et qui à leur tour réagissent sur l'âme.

Dans quelle partie du corps humain réside l'âme? On l'a placée tantôt dans le cœur, tantôt dans le cerveau; nous verrons bientôt ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces suppositions.

Dans l'Antiquité, quelques Philosophes ne voyaient dans l'âme qu'un souffle (πευμα), c'étaient les Epicuriens. Ils plaçaient l'âme dans le cœur (1); d'autres la considéraient comme un foyer, une harmonie qui produisait l'organisation des corps, ce qui faisait dire à Platon que l'âme est « un principe qui se meut de lui-même ».

Beaucoup de philosophes distinguaient dans l'homme plusieurs âmes la confondant ainsi avec ses diverses manifestations; ils reconnaissaient en conséquence une âme *raisonnable*, une âme *irascible*, une âme *courageuse*, etc.; cette idée étrange a été admise par Pythagore, Platon, ainsi que par divers philosophes de l'Orient. Aristote, lui, admettait cinq âmes : l'*appétive*, la *motrice*, la *nutritive*, la *sensitive*, enfin l'*âme rationnelle*.

Inutile de dire que toutes ces suppositions sont reconnues aujourd'hui erronées, et que l'on admet que la nature de l'homme crée une ligne de démarcation distincte entre l'âme, le corps et l'esprit. — Descartes, dans ces temps modernes, a le premier entrevu cette démarcation.

Si, en effet on considère l'âme dans sa nature et d'après les caractères qui lui sont propres, on voit qu'elle est *une*, *identique*, et *susceptible de sentimen* et *d'intelligence*; elle se distingue du *Moi*, qui constitue la Personnalité humaine, bien que substantiellement le *Moi* et *l'âme* ne soient qu'un seul et même être pensant, doué de trois qualités ou attributs, qui sont : l'*Unité*

(1) LUCRÈCE, *De naturâ rerum*, III, 141 : « *media regione in corpore hæret* ».

l'*Identité* et l'*Activité*, et dans chacun de ses actes, l'âme se montre fonctionnant avec ses attributs et pouvant dire : « *Je sens, je connais, j'agis.* »

Ces trois attributs : Unité, Identité, Activité se trouvent-ils dans la matière ? Certainement non ! Il faut donc admettre qu'il existe dans l'homme deux substances différentes, comme nous l'avons dit ci-dessus : l'une matérielle : le *corps*, l'autre immatérielle : l'*âme*.

Cette double substance admise, il devient nécessaire d'étudier les rapports qui existent entre les deux substances et l'influence qu'elles exercent réciproquement l'une sur l'autre. Cette étude fort complexe ne présente aucune difficulté pour le matérialiste, puisque celui-ci nie l'existence de l'âme, ce qui, du reste, est très commode et dispense de donner des explications. Malheureusement, il ne suffit pas de nier l'existence d'un fait pour que celui-ci n'existe pas ou cesse d'exister et supprimer une question n'est pas la résoudre ; c'est ce qui arrive pour tout et surtout pour la *Psychologie*.

On aura beau nier l'existence de l'âme, cela ne prouvera rien, absolument rien ; au contraire, si ce fait était si évident par lui-même, il y a de longs siècles qu'on ne s'en occuperait plus. Et Dieu sait s'il y a longtemps qu'on étudie la question, nous pouvons même dire que jamais elle n'a autant préoccupé que de nos jours les esprits sérieux.

Sans remonter trop haut dans l'histoire, nous dirons que les Epicuriens, dont nous venons de parler ont vu dans l'âme, un simple organe, comme le pied, la main, l'œil, l'oreille. Pour eux c'est un simple composé moléculaire et c'est au mouvement de ses molécules, auquel ils attribuaient ses sensations.

Nos matérialistes modernes ont absolument adopté ce même raisonnement.

Ecoutons-les un instant ; ils disent avec Cabanis (1) que « deux grandes modifications de l'existence humaine se touchent et se confondent par une foule de points correspondants et que les opérations désignées sous le nom de *morales* résultent directement, comme celles que l'on nomme *Physiques*, de l'action soit de certains organes particuliers, soit de l'ensemble du système vivant ».

Avec Broussais, les matérialistes modernes prétendent, en termes plus explicites encore, que « toutes les facultés de l'homme sont attachées à son Encéphale ; que l'intelligence n'est pas une chose indépendante du corps, qu'elle tient à un cerveau vivant dans certaines conditions... et qu'on doit rallier les phénomènes instinctifs et intellectuels à l'excitation du système nerveux. »

De sorte qu'un idiot et un crétin pourraient d'après cette belle définition,

(1) *Rapports du Physique et du Moral de l'homme.*

devenir de grands hommes, des grands *Génies, si on excitait fortement leur système nerveux!...*

Quels génies devraient être, d'après cette définition, les forcenés, les fous furieux qui ont leur système nerveux très fortement excité!...

Cette excitation ne manquerait pas certainement d'augmenter le volume du cerveau, de l'encéphale qui est considéré comme le centre nerveux par excellence.

Or, les faits, nous venons de le voir, contredisent cette proposition, puisque les déséquilibrés, les fous, les forcenés sont des individus qui ont généralement le système nerveux dans un état de surexcitation parfois extraordinaire. Ce n'est donc pas dans cette excitation, dans cette hyperestésie, qu'il faut chercher l'explication des phénomènes psychiques.

Nous ne poursuivrons pas nos recherches dans cette voie, mais nous mentionnerons l'opinion d'un de nos docteurs contemporains qui résume celle des matérialistes. Comme ses prédécesseurs plus ou moins célèbres, le Dr Charles Richet place lui aussi dans l'Encéphale les fonctions psychiques, « Toutefois, dit-il (1), nous ne nous étendrons pas ici sur ce problème difficile et intéressant. C'est à la Physiologie expérimentale jusqu'à présent, pour des motifs divers, assez impuissante en cette matière, qu'il appartient de résoudre la question. Il nous suffira d'admettre, ce qui est à peu près incontestable, que les fonctions psychiques sont une des fonctions de l'Encéphale. »

Le « à peu près incontestable » est un pur chef-d'œuvre ; en science il ne faut pas des *à peu près*, surtout quand un objet est absolument contestable ; nous nions formellement que les fonctions psychiques dérivent de l'encéphale. Les travaux du colonel de Rochas l'ont absolument démontré (2). Mais poursuivons, et nous allons voir que les recherches anatomiques ne peuvent en rien éclaircir, ni même simplement éclairer la question ; ce n'est pas nous, mais le Dr Richet lui-même qui le dit ; écoutez plutôt :

« Mais tous ces faits » (relations du système avec ses fonctions : système nerveux central, capillaires, tubes nerveux, membrane, protoplasma, noyau, myélacytes, substance blanche, substance grise, etc., etc.), mais tous ces faits, si bien observés qu'ils soient, ne nous sont d'aucune utilité en psychologie. L'anatomie n'a jamais pu donner que de bien pauvres notions psychologiques et la psychologie peut, moins que toute autre branche des sciences physiologiques, espérer quelques éclaircissements dans les recherches des anatomistes.

---

(1) ESSAI DE PSYCHOLOGIE GÉNÉRALE, pages 29 et 30, un vol. in-18, Paris, 1887.

(2) Cf. notamment les deux ouvrages suivants : *Les Etats superficiels de l'hypnose* ; *les Etats profonds de l'hypnose.*

« Il serait pourtant bien intéressant de savoir dans quel élément du système nerveux siège l'activité psychique. On admet, comme un dogme inébranlable, que la cellule nerveuse est l'élément actif du système nerveux, que les fibres blanches ne jouent qu'un rôle accessoire, un rôle de *conduction*. Mais cet axiome universellement admis, et que nous nous garderons de contredire, aurait besoin d'être démontré mieux qu'il ne l'a été jusqu'ici. On ne peut alléguer à cet effet que des vraisemblances, des analogies, des présomptions. La preuve directe n'est pas faite et, en fait de science, il n'y a que des preuves directes qui puissent entraîner des certitudes. »

Nous ne pouvons qu'approuver pleinement ce dernier paragraphe ; il ne faut pas des *à peu près* en science et, certainement dans la question, la preuve directe n'est pas faite.

La cellule nerveuse est bien l'élément actif du système nerveux, mais l'activité psychique ne réside pas seulement dans un système nerveux quelconque. On ne veut voir en ceci que la matière, et dès lors le problème est insoluble, parce qu'un des éléments essentiels manque. Cet élément, c'est la Spiritualité, c'est-à-dire une essence supérieure, divine,qui complète l'activité psychique, qui alimente l'âme toute entière, et combien puissamment !

C'est pour se manifester à nos sens physiques que l'âme a besoin d'un organe, et cet organe réside dans le système nerveux : absolument comme pour la production de la lumière électrique, il faut des substances matérielles, une force, des acides, des sels,des métaux ; mais la lumière produite est-elle aussi matérielle que les organes de la production ? Personne ne saurait le soutenir. L'électricité est impondérable ; dans le vide, son extension est incalculable ; enfin, elle ne connaît pour ainsi dire pas de distance, en une seconde elle fait plusieurs fois le tour de la terre ! Ce ne sont pas là des propriétés de la matière ordinaire ; l'électricité a donc, pour ainsi dire, quelque chose d'immatériel, de spirituel, s'il nous est permis de dire, qui peut faire comprendre le rayonnement, l'expansion de l'âme. Hé bien ; il en est de même de l'activité psychique et cela à un degré beaucoup plus intense. Le système nerveux remplace, en ce qui concerne l'âme, les piles, les accumulateurs de l'électricité ; et l'âme, fluide qui a plus d'un point de ressemblance au fluide électrique, l'âme, disons-nous, vient se condenser dans le centre nerveux et produire les phénomènes si surprenants qui se révèlent chez l'homme ; PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES.

Et nous allons donner ici des preuves de ce que nous avançons, preuves que nous croyons irréfutables.

Si l'activité psychique, que l'on est convenu d'appeler *Ame*, n'était que le résultat, le produit de la matière, comment expliquer les phénomènes de magnétisation, d'hypnotisme, de suggestion, de claire audience, de claire

vue ou double vue; comment admettre, par exemple, qu'une personne éveillée, douée de double vue, qui est là devant vous, puisse voir à n'importe quelle distance et qu'elle puisse voir dans le présent, dans le passé et dans l'avenir, dans un avenir relativement prochain. La matière seule ne permet pas d'atteindre de pareils résultats. Il y a donc, dans ces faits, un principe qui échappe à la matière ; il y a quelque chose d'éthéré, de spirituel, de divin et c'est ce principe, ce quelque chose qui est l'âme, qui la constitue, la rend toute différente de la matière et la fait immortelle.

Ceci dit, nous ne nous faisons pas d'illusion sur ce que nous venons d'avancer, la science se contentera de nier, mais qu'est-ce que cela prouve? Est-ce que la science ne nie pas encore, en grande partie du moins, tous les faits d'hypnotisme transcendants, de suggestion, de double vue, de claire audience. Et cependant, nous pouvons affirmer que nous avons vu et voyons tous les jours depuis trente ans des faits de double vue et de claire audience tellement extraordinaires et authentiques qu'il ne nous est pas possible de ne pas constater qu'en dehors du monde matériel, il existe un monde spirituel ou, disons mieux qu'en dehors des systèmes matériel, mécanique, physique, il y a un système spirituel réciproquement représenté dans l'homme par le corps et par l'âme.

Ce que nous avançons est établi sur des preuves, sur des preuves incontestables, qu'il n'est pas donné à tout le monde de voir aujourd'hui, mais quand l'humanité aura progressé, ces preuves à l'heure présente au pouvoir seulement de quelques privilégiés, seront tellement surabondantes que la question psychique ne sera même plus discutée, tant elle sera brillamment éclairée, tant elle sera claire et lumineuse.

Ce jour-là, les Physiologistes ne seront pas obligés de chercher, au milieu de tous les systèmes nerveux, un système nerveux *psychique*.

LES AMES DIVERSES DE L'HOMME

Nous n'ignorons pas aujourd'hui, que si l'on provoque l'hypnose chez un sensitif, on peut augmenter graduellement l'effet et déterminer trois états superficiels ou états profonds de l'hypnose.

De prime abord, il est difficile de s'expliquer pourquoi une même opération magnétique peut faire passer le sujet par de nombreux états si différents les uns des autres, mais plus particulièrement par trois états spéciaux. Ceci tient à un fait qui, jusqu'ici, est resté inexplicable et que nous pensons pouvoir expliquer par la kabbale, c'est la possession par l'homme de trois âmes différentes, comme nous allons voir, lesquelles âmes correspondraient aux trois états principaux de l'hypnose.

Nous savons qu'en psychologie, il existe trois mondes : le monde physique, le monde astral et le monde spirituel; or, l'homme étant l'image du

monde, du *Macrocosme*, puisqu'il est un *Microcosme*, l'homme, disons-nous, est composé de trois éléments; mais ceux-ci sont doubles, dans l'homme, et ces six éléments sont dominés par Buddhi ou l'*âme spirituelle*. Voilà les sept principes constitutifs de l'homme.

Par ce qui précède, on voit que l'homme peut donc posséder trois âmes : l'âme spirituelle, l'âme astrale et l'âme physique.

C'est cette triple propriété qui peut donner lieu à ces cas de double conscience, si difficiles à expliquer parfois chez un seul et même individu.

Où résident ces âmes dans le corps humain? Il est bien difficile de le dire en ce moment, car la science psychique est pour ainsi dire dans la période de l'enfance. Nous allons cependant tenter un essai.

Descartes, qui n'admettait qu'une âme, plaçait son siège dans la glande pinéale c'est-à-dire dans le point central du cerveau : le trou de Brâtsma.

Les Occultistes, qui admettent trois âmes, ne donnent pas les milieux de leur résidence.

Quant à nous, s'il nous fallait absolument désigner les localités du corps où sont placées les âmes humaines, nous appuyant sur un procédé de magnétisation connu, qui consiste à diriger l'influx magnétique sur la tête, sur l'épigastre ou bien sur le cœur, enfin, sur les organes génitaux, nous n'hésiterions pas à placer dans ces localités les trois âmes diverses de l'homme.

Pour justifier le siège de l'âme spirituelle, nous nous appuyerions sur l'autorité de Descartes; pour justifier le siège de l'âme astrale, sur ce fait que, les sujets magnétisés, les somnambules ou médiums, ne se dégagent, c'est-à-dire n'expulsent l'astral de leur corps de son *enveloppe*, qu'après avoir effectué une forte aspiration qui a l'air de s'engloutir dans l'épigastre ; enfin, nous plaçons le siège de l'âme physique dans les organes de la génération, parce qu'ils servent à la reproduction de l'espèce ; du reste, ces trois foyers sont des centres nerveux très puissants ; ceci est incontestable ; il n'est pas besoin d'y insister.

Combien, il nous faudrait encore écrire sur le psychisme, pour faire comprendre au lecteur l'importance d'un tel sujet, malheureusement, dans un ouvrage synthétique, il n'est pas possible d'en dire davantage et nous pensons que ce qui précède suffira pour faire comprendre combien ce sujet mérite l'attention de l'homme et les quelques données qui précèdent suffiront, pensons-nous, à éveiller l'intérêt du lecteur et à lui inspirer l'idée d'étudier plus avant la question; en compulsant les livres entièrement écrits sur le *Psychisme*, principalement les ouvrages tout récents, qui sont plus au courant que les anciens, de nouveaux faits psychiques incontestables scientifiquement démontrés par des expériences sérieuses.

(*A suivre*).

ERNEST BOSC.

HOMMAGE AU FONDATEUR DU FAMILISTÈRE

Tiré du journal *Le Devoir*, du 10 novembre 1900.

Que j'arrive ou non à vous convaincre, je fonderai au milieu de vous l'œuvre dont le monde entier se préoccupera avant cinquante ans. Qu'elle ait duré jusque-là, ou qu'elle soit tombée, hélas ! faute d'hommes, fut-elle même détruite de fond en comble et le terrain rasé à la place du Familistère, qu'elle renaîtrait vivante du fond des souvenirs et serait rétablie de toutes pièces ; car la pensée est impérissable et il y a ici plus que des briques empilées les unes sur les autres, il y a la mise en pratique de la loi éternelle d'amour de l'humanité à qui le monde appartient ! C'est là ma consolation suprême, je suis sûr de l'avenir.

Réunion du 5 avril 1878.
Discours de J. A. B. Godin à ses ouvriers avant l'Association.
(Journal *Le Devoir*, décembre 1895, p. 729.)

Le *Réveil de Guise*, dans son numéro du 25 août au 1er septembre dernier, a publié le compte rendu qui suit des diverses manifestations provoquées au Familistère de Guise par l'obtention du Grand prix dans la classe d'économie sociale, à l'Exposition universelle de 1900 :

L'Exposition universelle a été, pour l'Association du Familistère, l'occasion d'un succès sans précédent.

On sait que cette maison a été mise hors concours pour ses appareils de chauffage dès l'ouverture de l'Exposition et que, conséquemment, le gérant était membre du jury. Ce succès s'est encore affirmé depuis, et samedi la commission de l'Economie sociale lui a décerné le Grand prix. Bien plus l'administrateur-gérant, M. Louis Colin, a été nommé Chevalier de la Légion d'honneur.

Aussi, on comprend la joie qui s'est manifestée parmi les travailleurs, et mercredi une brillante réception était réservée au nouveau décoré. La cour du pavillon central avait pris son air de fête. Compliments, bouquets, applaudissements, musique, rien n'a manqué. Le conseil de gérance a offert une croix enrichie de diamants et le personnel de l'usine un magnifique bronze ainsi que les élèves de l'école.

La succursale de Schaerbeek (Belgique) était représentée à cette cérémonie par M. Charles Dequenne, directeur, beau-frère de M. Colin.

Par une attention délicate et surtout légitime, les ouvriers avaient cru devoir associer cette ovation à une visite à la tombe d'André Godin.

A cet effet ils disposaient d'une immense couronne symbolique, ceinte d'un ruban rouge sur lequel se détachait cette inscription :

à Godin
Fondateur de l'Association pour le Grand prix,
Economte sociale 1900.
Les travailleurs reconnaissants.

2.000 personnes, davantage peut-être, composaient le cortège.

Devant le mausolée le citoyen Berdouillard a dit l'admirable discours suivant, en qualité d'ouvrier de l'usine:

Citoyennes et citoyens,

En apprenant que la section d'Economie sociale avait réservé à la Société du Familistère sa plus haute récompense, nous avons tous eu un élan de cœur vers celui qui dort sous cette pierre après avoir si pleinement accompli sa tâche parmi les hommes.

Oui, c'est l'œuvre de notre fondateur qui reçoit aujourd'hui sa récompense, et ceux qui la lui ont décernée ne l'ont voulue sans doute aussi tardive que pour avoir désiré s'assurer si elle résisterait aux inévitables destructions du temps et si elle survivrait à celui qui l'a créée.

Ce n'est pas un mouvement de vanité qui gonfle nos poitrines et met de la joie sur nos visages. Etant de ceux qui travaillent à la suppression des privilèges même apparents et à l'établissement de l'égalité sociale, si nous sommes heureux que l'effort d'André Godin nous ait placés en vedette, c'est plutôt parce que nous souhaitons que la récompense suscite des imitations.

Et si nous pouvions avoir l'ambition de conserver ce premier rang que des connaisseurs autorisés viennent de nous attribuer à la face de l'univers civilisé, ce serait à la condition que les progrès accomplis par nous se réalisent pour le reste de la classe ouvrière encore pliée sous le joug du salariat et que nous soyons obligés, pour garder la première place, de réaliser de nouveaux progrès et de leur donner de nouveaux exemples à imiter.

Cette récompense dont nous devons reporter tout l'honneur à celui qui nous a voué tous les instants de sa vie, c'est sur sa tombe que nous tenons à la célébrer avec une particulière solennité. Dans ce jardin dont il a tracé le plan, où il aimait à venir rêver aux destinées sans cesse élargies de la classe ouvrière, où il a tenu à dormir son dernier sommeil, André Godin voit tous ses enfants réunis dans un sentiment d'affectueuse reconnaissance.

En t'accordant aujourd'hui la première place dans nos pensées, ce n'est pas seulement ta mémoire que nous servons, c'est encore et surtout notre avenir que nous assurons, cet avenir que, disciple du grand Fourier, tu voulus si magnifique et dont tu sus si bien nous préparer les voies.

Ton œuvre est à présent certaine de vivre et de traverser les temps jusqu'au moment, et au-delà, où les travailleurs émancipés du monde entier, pratiqueront l'association intégrale dans la liberté et dans l'égalité. Mais nous manquerions à ta mémoire vénérée, nous manquerions aux devoirs que tu nous traças toi-même quand tu associas nos aînés à ta grandiose entreprise, si nous ne prenions pas devant toi l'engagement de continuer ton

œuvre et de la conduire aux perfectionnement qui étaient dans ta pensée et que la brièveté de la vie humaine ne t'a pas permis d'accomplir.

Cet engagement, nous le prenons avec tout l'enthousiasme de nos cœurs et dans toute la liberté de nos pensées. Oui, nous te le promettons, les Familistériens ne dégénèreront pas : ils ne verront pas seulement dans l'association où tu les fis entrer une entreprise industrielle à faire prospérer pour lui conserver dans la concurrence générale la belle situation qu'elle occupe dans l'ensemble des forces économiques de notre pays. Ils y verront encore et surtout une organisation morale et sociale fondée sur le principe de la solidarité, et qu'ils ont le devoir de développer dans le sens même des conditions réelles de la solidarité, c'est-à-dire dans le sens de la liberté et de l'égalité.

En agissant ainsi, nous serons les artisans du bien-être et de la sécurité des plus modestes et des plus humbles de nos collaborateurs à l'œuvre commune. Nous serons aussi, et cela est le plus important au point de vue de la bonne propagande sociale, nous serons des initiateurs qui, après avoir assuré solidement le terrain sous leurs pas, s'élancent résolument vers l'avenir pour arracher de nouveaux territoires à la misère, à l'ignorance, à l'égoïsme.

C'est ainsi que nous profiterons des exemples et que nous ferons fructifier l'enseignement que nous tenons d'André Godin. C'est ainsi que nous acquitterons notre dette de reconnaissance envers lui, en la payant à l'humanité tout entière.

Vive le Familistère !

Vive André Godin !

M. Colin a répondu avec tact et beaucoup d'à-propos, paraphrasant la belle maxime de Godin : « Que l'union et la concorde règnent toujours au milieu de vous », ainsi qu'on peut le voir :

Mesdames, Messieurs,

Je vous remercie sincèrement de la belle pensée que vous avez eue en apportant cette magnifique couronne sur la tombe du regretté fondateur de notre association.

Dans cette circonstance où le jury de l'économie sociale a reconnu le mérite de notre société et l'a classé au premier rang en lui accordant la plus haute récompense, votre reconnaissance devait aller à celui qui est l'auteur de tant de bienfaits, à celui qui nous a tracé un chemin si facile à suivre, au bout duquel nous avons trouvé le succès.

Comme je le disais, il y a quelques instants, devant le Conseil de gérance, ce succès n'est pas dû seulement au travail personnel de chaque membre de l'association, il est dû aux bons sentiments qui ont contribué à faire régner parmi nous la paix et la concorde.

Aussi où peut-on mieux se réunir qu'au pied de cette tombe où il est inscrit : « Que mon souvenir soit pour vous un sujet de fraternelle union. » « La prospérité vous suivra tant que la paix règnera parmi vous. »

Pour exprimer encore mieux notre reconnaissance, souhaitons donc ensemble, de tout cœur, devant l'image de Godin, que la paix et la concorde règnent entre nous afin que la prospérité nous suive.

Sur ces paroles, la *Marseillaise* a éclaté, puis le cortège est retourné au Familistère où un punch d'honneur était préparé. Cette réception a été suivie d'un brillant concert par l'Harmonie, d'exercices de gymnastique par la *Pacifique* et d'un bal où une foule énorme s'est pressée jusqu'à la fin. Un grand nombre de Guisards s'étaient mêlés à la population familistérienne prenant part à sa joie et à ses plaisirs

Voilà une journée qui comptera et dont le souvenir restera longtemps au fond des cœurs.

THÉORIE DE LA RÉINCARNATION

SES DÉFENSEURS ET SES DÉTRACTEURS

(Voir la *Revue* du 10 octobre 1900).

Dissension entre le spiritisme et la théosophie.

Le spiritualisme est basé sur des faits qui, dans l'opinion d'un nombre considérable de personnes intelligentes, prouvent la prolongation de la vie humaine au-delà de la mort. Ceux d'entre nous qui ont eu le privilège d'avoir des communications avec des esprits ont été forcés de reconnaître qu'il ne s'est produit aucun miracle dans le changement des êtres du monde invisible qui se sont manifestés à eux. Ils ne survivent pas seulement comme des entités intelligentes, mais ils emportent avec leur conscience les traits particuliers de leur caractère et de leurs inclinations, et manifestent, en outre, leurs tendances et leurs préférences d'une manière plus ou moins complète, quand ils entrent en communion avec nous.

La persistance de la personnalité avec ses pouvoirs, ses possessions et ses limitations, ses amours et ses haines, est un des traits les plus marquants de l'évidence des communications des esprits, et constitue peut-être le fait principal qui différencie le spiritualisme de tous les autres systèmes de philosophies, sur lesquels tant de personnes ont fondé leurs croyances.

Le colonel Robert G. Ingersoll, l'éloquent agnostique américain, a dit que l'idée de l'immortalité était innée dans le cœur de l'homme, et qu'elle continuerait à y exister « aussi longtemps que les lèvres de l'amour embrasseront les lèvres de la mort. » C'est ce qui en fait la beauté, qui lui donne son caractère naturel, désirable et humain. « Si le spirtualisme n'est pas vrai,

il devrait l'être », s'écriait une femme éplorée qui avait perdu son enfant. « C'est si beau et si consolant ». C'est le soutien des malheureux ; c'est l'ange qui essuie les larmes de nos yeux et qui nous invite à contempler, à travers les brumes du monde des sens, la présence de nos bien-aimés, qui veillent sur nous et attendent notre venue.

Notre vie ici-bas est une suite de devenir. L'expérience est le chemin de l'évolution. L'aiguillon des circonstances éveille et revêt l'esprit pour sa manifestation future. Le caractère est le résultat de nos souffrances et de nos efforts, et nous devenons nous-mêmes, en devenant conscients de notre individualité et de nos capacités. Notre identité en dépend et résulte du cours d'éducation par lequel nous avons passé, ainsi que du développement de notre conscience, qui est la conséquence de la discipline et du plaisir, des connaissances et de la sagesse que nous avons acquises durant cette période d'évolution.

Perdre notre identité, c'est tout perdre. Le but de la vie est de développer nos énergies spirituelles latentes, en réalité conscientes.

Nous avons à saisir et à apprendre la vérité ; à comprendre et à aimer la vie ; à nous en réjouir afin qu'elle puisse nous embellir et que nous devenions « nous-mêmes ». « Être et agir » sont de toute importance, et quand nous avons passé notre existence à faire le bien, afin que nous puissions devenir « un » avec la vie, la sagesse et l'amour infinis, notre conscience est tranquille, et nous pouvons nous réjouir dans toute la plénitude de l'affection la plus divine de l'amour et de la liberté de l'esprit. Or, s'il y a dans tout ceci un sens de vérité, il me paraît que cela doit saper les fondements de la théorie de la réincarnation, laquelle annihilerait l'espérance, l'amour et soi-même et conduirait à chercher « la grande paix » dans l'abandon de tout ce qui nous fait aimer la vie terrestre ou ultra-mondaine.

Selon l'enseignement de Bouddha, tel qu'il ressort du livre de H. Fielding « L'Âme d'un peuple », page 311 : « La mort et la vie ne sont qu'un ; non pas antagonistes mais semblables ; et le seul moyen d'échapper à l'une, est d'échapper à l'autre aussi. Seulement, dans « la grande paix », quand nous aurons trouvé un refuge contre les passions et le tourbillon de la vie alors nous aurons atteint le lieu où la mort ne peut venir. — La vie et la mort sont « un ». — Tel est l'enseignement de Bouddha, répété sans cesse à ses disciples, quand ils s'affligeaient.

Un de nos plus doux espoirs est de nous retrouver et de pouvoir continuer à vivre avec ceux que nous avons connus et aimés ; mais à la page 313 de son livre, M. Fielding dit que Bouddha enseignait : « qu'il n'y avait pas de réunion après la mort ; que nulle part, dans les siècles futurs, nous ne rencontrerions plus ceux que nous avons aimés, que nous aimons et qui semblent faire partie même de notre âme. Ce qui survit de nous, la partie

qui s'incarne et se réincarne, jusqu'à ce qu'elle soit capable d'entrer au ciel, n'a rien à faire avec l'amour et la haine. » (Par conséquent ne vit pas !...)
» Si même, dans le tourbillon de la vie, les sentiers par lesquels nous passons devaient traverser les sentiers de ceux que nous avons aimés, il n'a jamais été dit que nous les connaîtrons et les aimerons de nouveau. » Comme c'est glacial et peu consolant ! quelle perspective d'abstractions une telle existence doit être !

« Il y a un proverbe bermudien qui nous dit que le monde entier n'est qu'un vaste cimetière : qu'il y a des morts partout. Et cette philosophie sans âme est dépourvue de l'étoile de l'espérance, et n'a point d'arc-en-ciel pour illuminer la tristesse ou dissiper le frisson glacial du désespoir. Il n'y a d'autre consolation possible que la résignation à l'inévitable, la conviction de l'inutilité du chagrin, la vanité et l'égoïsme de la douleur » (page 312) ; et, « c'est la peine de la séparation, la terreur de la mort réservée aux survivants, sur lesquels on s'apitoie et dont on cherche à calmer l'agonie. » (p. 314).

N'y a-t-il pas lieu de frémir à l'idée de ces retours interminables de renaissances sur cette terre, avec ses peines et ses douleurs, ses séparations et ses horreurs karmiques ? Il ne faut pas s'étonner si les Brahmanes et les Bouddhistes cherchaient à échapper à une pareille torture et aspiraient au repos et à la « grande paix » pour y trouver l'oubli.

Le révérend Minot G. Savage, un des écrivains les plus renommés des États-Unis, a résumé la théorie de la réincarnation comme suit, dans son remarquable ouvrage : « La vie après la mort. »

« Il y a un grand nombre de personnes dans le monde moderne qui en viennent à accepter l'idée de la réincarnation comme étant une chose à désirer, et comme si elle aplanissait les difficultés pratiques de la vie. Rappelez-vous donc que dans l'Inde, parmi les Brahmanes comme parmi les Bouddhistes, ce n'était pas une idée accueillie avec plaisir. Elle était presque universellement répandue.

« Tous les hommes croyaient qu'ils avaient vécu déjà, et qu'ils renaîtraient — personne ne savait combien de fois. — Peut-être avaient-ils été autrefois des rois ou des mendiants ; des infirmes ou des misérables ; peut-être aussi avaient-ils été riches et considérés, ayant occupé toutes les situations imaginables dans la société. Non seulement ils avaient été hommes, mais aussi éléphants, et peut-être encore singes, mouches, chauves-souris ou serpents ; car la parenté de l'humain avec le sous-humain était admise dans l'Inde ; à un tel point que ce genre de transformisme n'était pas seulement reconnu comme possible, mais encore comme vrai, et se continuant sans cesse. Quand un homme avait mené une vie noble, il pouvait espérer renaître dans quelque position élevée, après un court séjour dans l'un ou l'autre ciel. Si,

au contraire, sa vie avait été mauvaise, il pouvait s'attendre à revivre dans une condition pauvre et misérable. Et il ne lui était pas réservé de contrebalancer le mauvais par le bon et de dire : « Il y a eu plus de bon que de « mauvais dans ma vie, j'ai donc lieu d'en être rémunéré ». Quelque bon qu'il ait été, tout ce qui avait été mauvais dans son existence devait être expié par une renaissance future.

« Bien lugubre en vérité était la perspective qui les attendait. Ils ne pouvaient prétendre à aucun repos. Il y avait eu des milliers, peut-être des millions de naissances dans le passé, et l'avenir leur en réservait peut-être encore autant. Ils n'en savaient pas le nombre ; mais ils en appréhendaient le retour avec effroi.

« C'était là le sort auquel le Brahmane et le Bouddhiste cherchaient à se soustraire. Leur philosophie était différente ; ils considéraient l'univers sous un autre point de vue, mais ils croyaient néanmoins à cet éternel et fastidieux retour de réincarnations. Et la seule chose vers laquelle Gautama dirigeait ses efforts était de montrer à ses sectateurs le chemin — vers quoi? Le chemin de sortir de cette terrible nécessité pour entrer dans le Nirvana. Et qu'était-ce que le Nirvana? Les savants ne sont pas encore d'accord sur sa vraie signification ; mais c'était ou la perte de la conscience de soi-même, la possession du calme éternel, ou bien c'était quelque chose qui en était si proche, que les hommes les plus instruits étaient incapables d'en faire la différence.

« Les Brahmanes donc et les Bouddhistes n'envisageaient la vie future qu'avec l'espoir toujours soutenu de la possibilité de perdre l'existence individuelle et de participer à la félicité impersonnelle présumée de l'Éternel.

« Les spiritualistes envisagent l'avenir avec joie.

« Quelque beau que soit en vérité ce monde, nous sentons toutefois qu'il est parfaitement naturel et agréable de « s'endormir ici-bas pour s'éveiller dans le monde invisible, au sein d'une verdure perpétuelle », où plus riant qu'un songe d'une nuit d'été », les Champs-Élysées s'étendent devant nous, et où nous retrouverons, dans la félicité, nos bien-aimés partis depuis si longtemps, qui ont attendu notre arrivée avec une si vive impatience, et nous souhaitent maintenant la bien-venue. Car, ainsi que M. Fielding le dit avec une si grande vérité à la page 343 de « l'Ame d'un peuple », ouvrage auquel nous avons déjà fait allusion :

« L'amour est aussi fort que la mort ; des fleuves ne peuvent apaiser la soif de l'amour ; que dis-je, l'amour est plus fort que la mort. Il n'existe de dogmes dans aucune religion, aucune philosophie, rien dans ce monde ni dans le monde futur, qui puisse empêcher celui qui aime d'être uni, dans un temps plus ou moins déterminé, à l'âme qu'il aime. Rien ne peut détruire cet espoir. Il renaît sans cesse, brisant les théories de la vie, regar-

dant avec dédain la sagesse des hommes ainsi que leur folie, balayant tout à son passage, jusqu'à ce qu'il ait atteint son désir insatiable d'être uni à celui qu'il aime. L'amour est invincible, éternel comme Dieu même. » Mais aucun Bouddhiste ne voudrait admettre ceci pour un seul instant.

Et c'est pour cette seule raison que le Bouddhisme et sa reproduction théosophique est fausse, insuffisante, et qu'il ne peut y avoir d'union stable entre la théosophie et le spiritualisme.

« *Hactenus* » (Extrait du *Light*).

(*A suivre*) Professeur G. MOUTONNIER.

LE SPIRITUALISME MODERNE

La Vigie algérienne, du 17 décembre 1900.

Avant-hier, la salle des mariages de l'Hôtel-de-Ville et la salle des Pas-Perdus qui la précède étaient complètement remplies par une nombreuse assistance avide d'entendre la conférence de M. Léon Denis, sur le spiritisme ou le spiritualisme moderne ; un grand nombre de personnes n'ont pu trouver place et se promettent de venir plus tôt à la seconde conférence qui sera faite dimanche prochain, car ce sujet est trop vaste pour pouvoir être traité en une seule séance.

A 2 heures 1/2, le conférencier fait son entrée et prend place sur l'estrade entre M. le général Noël, qui préside la séance et M. H. Tarry, ancien secrétaire général du *Petit Athénée*.

Le général Noël a d'abord présenté M. Léon Denis, rappelant qu'il était président du Congrès spiritualiste international, qui fut tenu à Paris pendant l'Exposition universelle et lui a souhaité la bienvenue, au nom des Algériens. Il rappelle ses nombreuses conférences qui constituent un véritable apostolat et son admirable livre « Après la Mort », connu et admiré par tous ceux qu'intéresse le redoutable problème de l'Au-delà, livre qui a été traduit dans presque toutes les langues, console bien des malheureux et raffermit bien des cœurs troublés par la pensée de quitter en mourant ceux qu'ils ont aimés ici-bas, et avec lesquels M. Léon Denis leur fait espérer qu'ils resteront en communication par les phénomènes du spiritisme.

« M. Léon Denis s'est consacré tout entier, dit-il, à la propagation de la doctrine nouvelle, qui sera la science et la religion du XX[e] siècle ; il y donne tout ce qu'il possède, et son temps, et ses forces, et sa fortune.

« Il vient de parcourir les grands centres de la Belgique et de la Hollande, ainsi que les principales villes du sud-est de la France, portant partout la croyance consolante qu'après notre mort, notre corps fluidique survit à notre dépouille terrestre, et s'affine pour une destiné meilleure.

« Véritable apôtre, il veut surtout persuader et accepte la contradiction. Il va nous décrire ces phénomènes étrangers, mystérieux, dus à des forces non définies, que nous qualifions de miraculeux, uniquement parce que la loi de leur formation, en dehors des forces naturelles, nous échappe encore : telles les extases des possessions démoniaques, les maisons hantées, les tables parlantes, la lévitation, les apparitions de fantômes, les apports visibles du monde invisible, les déplacements de corps pesants, dus à ce qu'on a appelé l'extériorisation de la motricité, enfin les apparitions de corps étrangers à notre monde, que l'on a pu photographier et qui ont laissé leur empreinte dans l'argile.

« Ces phénomènes mystérieux, dont l'ensemble constitue la plus captivante des études, M. Léon Denis va nous les exposer. »

Avant que le conférencier prenne le parole, M. H. Tarry rappelle en quelques mots à l'assistance que M. Léon Denis a eu un précurseur à Alger, c'est Mme la générale Noel qui, cet hiver, dans une séance qu'il a eu l'honneur de présider au Petit Athénée, a la première fait connaître aux Algériens, dans une conférence des plus remarquables, les phénomènes du spiritualisme moderne.

Nous donnerons prochainement le résumé de la belle conférence de M. Léon Denis.

CONFÉRENCE SPIRITUALISTE.

M. Léon Denis n'est pas un inconnu. Son livre, *Après la mort*, l'a classé parmi les meilleurs auteurs spiritualistes et il n'est pas une personne s'occupant de science psychique qui n'ait entendu parler de ce leader du spiritisme.

C'est dire que l'arrivée de M. Léon Denis fut accueillie avec joie par les nombreux adeptes de la religion nouvelle. Faut-il s'étonner, après cela, que la salle de la Mairie, où M. Denis donnait sa conférence, hier, à 2 heures 1/2, fût trop petite pour contenir la foule de ceux qui voulaient entendre l'orateur applaudi du dernier Congrès ?

Tout d'abord, le général Noël a présenté M. Léon Denis à l'auditoire ; il a loué son œuvre de propagande et a cédé la parole à M. Tarry. Le président de la section astronomique du Petit Athénée rappelle que la première, Mme la générale Noël a, dans une conférence, exposé à Alger la doctrine spirite.

Puis, M. Léon Denis se lève. Il expose, en termes élevés, les principes du spiritualisme. Il argumente son discours de faits contrôlés et affirmés par de grands savants tels que William Crookes et Camille Flammarion, par des hommes d'Etat tels que lord Gladstone, et tant d'autres : c'est un vaste exposé de tout l'acquit humain en science psychique.

Sans aridité, et partant sans fatigue pour son public, M. Léon Denis a

pendant deux heures, traité de profondes et bien graves questions. Il a su intéresser tous ses auditeurs.

Tiré de « *Les Nouvelles* », du 14 décembre 1900.

Dimanche dernier, la salle des mariages de l'Hôtel-de-Ville d'Alger, mise gracieusement à la disposition de M. Léon Denis, était trop exiguë pour contenir la foule sélecte qui avait répondu à l'appel du conférencier ; aussi la cour intérieure de la Mairie était-elle également envahie.

M. le général Noël, qui présidait cette réunion, présente le conférencier.

M. Tarry, à son tour, fait l'éloge de M. Léon Denis et rappelle que Mme la générale Noël fut une des premières adeptes qui, dans des causeries sur le spiritisme, traita de cette science.

M. Léon Denis remercie de l'accueil qui lui est fait et se montre tout particulièrement touché des bons offices de la Municipalité d'Alger qui lui a accordé la salle des mariages et lui adresse l'expression de sa vive gratitude.

Avec un grand talent oratoire, un langage sympathique, le conférencier a, exposé avec une très grande netteté, d'une manière concise et claire, les données arides de cette science, en s'appuyant sur l'autorité incontestable en la matière d'éminents savants, d'hommes d'Etats, des maîtres de cette nouvelle école.

Il s'est attaché surtout à démontrer que le spiritisme était une science qui avait des bases, des formules précises et n'avait, par conséquent, rien d'empirique.

Causerie intéressante et instructive qui a eu le don d'élever l'esprit et le cœur des auditeurs qui se sont retirés émerveillés aussi bien du talent du sympathique conférencier que des nouveaux horizons ouverts aux adeptes de cette science, aux chercheurs, aux savants.

Dimanche prochain, M. Léon Denis fera une deuxième conférence qui réunira, nous en sommes certain, une foule nombreuse et choisie.

L'A.

La Dépêche algérienne, du 25 décembre 1900.

CONFÉRENCE SPIRITUALISTE.

Au milieu d'une nombreuse assistance, M. Léon Denis a fait, hier à 3 h., à l'Hôtel-de-Ville, une seconde et très intéressante conférence sur le spiritualisme.

M. Léon Denis, qui possède une science psychique très étendue et de très intéressantes théories sur le spiritualisme, est aussi un fin et agréable causeur. Il a tenu près de deux heures son auditoire sous le charme. M. le général Noël s'est fait l'interprète de tous en remerciant chaleureusement le conférencier.

Les Nouvelles, du 24 décembre 1900.

CONFÉRENCE SPIRITUALISTE.

Grande affluence hier, à la salle des mariages de la Mairie d'Alger. M. Léon Denis y donnait sa deuxième conférence sur le « Spiritualisme moderne ». L'orateur développe d'abord les règles, les théories, puis il aborde les graves problèmes de la vie future, de la destinée de l'homme.

Maintes fois, au cours de la conférence, les applaudissements retentissent, saluant de vibrantes paroles qui font entrevoir dans l'au-delà les perspectives magnifiques des destinées humaines.

Pendant de trop courtes heures, on a oublié la réalité pour s'envoler, avec le conférencier, *vers de magnifiques horizons.*

Alger, 23 décembre 1900.

Vous êtes prié d'assister à la réunion fraternelle qui aura lieu, le jeudi 27 décembre 1900, à 8 heures 1/2 du soir, à la Mairie d'Alger (salle des mariages), sous la présidence de M. Foix, chef d'institution.

Ordre du jour :

1° Compte rendu des travaux du Congrès spirite international de 1900, par M. Léon Denis ;

2° Projet de création d'une Fédération spirite algérienne ;

3° Election d'un Comité de 17 membres.

Alger, 29 décembre 1900.

Cher frère en C.,

Je vous offre mes vœux pour le rétablissement de votre santé.

J'ai la satisfaction de vous apprendre que jeudi dernier 27, dans la Salle des mariages d'Alger, 400 spirites, hommes et dames, ont, dans un élan d'enthousiasme, sur ma proposition, fondé la *Fédération spirite algérienne.* Un Comité de 17 membres dont 8 dames a été élu. Président, M. Foix, chef d'institution ; vice-présidents, M. Lovéra et Mme Cunin ; secrétaire, M. Verdier. Parmi les membres : M. Bourgeois, de Sétif, et le commandant Couty, de Lodi,

La fédération s'étendra aux trois provinces. Elle réunira de nombreuses adhésions, car le spiritisme se répand de plus en plus en Algérie, cette nouvelle France, terre bénie du ciel qui, à l'heure où Paris s'embrume et s'enrhume, voit le soleil sourire dans un ciel bleu et les roses s'épanouir.

Je reprendrai la mer mardi, jour de l'an, la mer, dont la nappe azurée s'étend sous mes yeux au moment où je vous écris. Encore deux conférences à faire à Marseille, dont une le 5, dans la salle de la Bibliothèque municipale, sujet : « Le spiritisme et le problème de la destinée ; » puis, je rentrerai à Tours.

Bien cordialement,

LÉON DENIS.

N. D. L. R. — Nous devons tous applaudir aux constants et généreux

efforts de M. Léon Denis, soit pour propager la bonne nouvelle, soit pour organiser des Fédérations comme il vient de le faire à Alger. Que Dieu bénisse les travaux du leader de la cause, et lui conserve la santé et la volonté.

PSYCHOGRAPHIE

Voir la *Revue* de janvier 1901.

La plus importante des expériences psycho-physiques racontées dans le dernier travail d'Epes Sargent a été souvent citée, mais je la reproduis ici, parce qu'aucun travail sur la psychographie ne pourrait être considéré comme complet, s'il ne contenait l'expérience la plus soignée du plus scrupuleux et plus pratique des observateurs. M. Joseph Cook a été, depuis, amené à répudier la conclusion à laquelle il avait été conduit par les faits, alors qu'ils étaient encore tout frais dans sa mémoire. Mais cela est son affaire et n'a rien qui doive nous étonner, étant donnée sa situation et la pression que l'on a exercée sur lui et qui frise la persécution. Quoi qu'il en soit, les faits restent intacts et je vais les rappeler (Le passage suivant est extrait de *Scientific basis of spiritualism*, par Epes Sargent).

Le samedi, 13 mars 1880, dans la soirée, le Rév. Joseph Cook vint chez moi, accompagné de quatre personnes, deux messieurs et deux dames, dont l'une était sa femme. Watkins avait également promis de venir sur la demande de M. Cook et non sur la mienne ; il était chez moi avant que M. Cook vînt avec sa société. Il avait amené avec lui M. Henri G. White, dont les parents m'étaient particulièrement connus, qui n'avait été mis en relation avec lui que depuis une semaine et qui avait observé des phénomènes en présence du médium. Voyant qu'il s'y intéressait profondément, M. Watkins l'avait amené et, en chemin, M. White s'était arrêté à un magasin, pour y acheter cinq ou six petites ardoises.

Je tiens à bien spécifier la situation exacte de M. White vis-à-vis des expériences, parce que les seuls points importants visés comme insuffisants par M. Cook, ont trait à la présence de M. White et à ce fait que ce sont les ardoises de ce dernier qui ont servi et non celles que M. Cook avait apportées et qui étaient protégées par une épaisse couverture de bois. Je puis attester pour M. White qu'il n'était réellement pas plus l'ami du médium que celui de M. Cook lui-même et qu'il était seulement, comme nous tous, un ardent chercheur de vérité et aussi intéressé que qui que ce fût parmi nous à découvrir tout ce qui pourrait faire soupçonner une fraude.

On avait annoncé publiquement que M. Cook, dans sa conférence du dimanche suivant, rendrait compte de ses expériences faites chez moi ; aussi la vieille Eglise du Sud, à Boston, s'était-elle remplie à cette occasion.

La séance avait eu lieu dans ma bibliothèque, en présence de neuf personnes, y compris le médium et moi-même. Trois dames étaient présentes. Je reproduis les constatations faites en public par M. Cook et qui se trouvent dans sa conférence du 15 mars 1880.

Voici les points satisfaisants :

1° Cinq puissants becs de gaz, quatre formant un candélabre au-dessus de la table et le cinquième situé au centre de cette table, n'ont cessé de brûler dans la bibliothèque où avaient lieu les expériences.

2° A aucun moment les ardoises sur lesquelles se produisit de l'écriture anormale ne furent perdues de vue par aucune des neuf personnes qui les surveillaient. L'écriture ne se produisait pas *sous* la table, comme dans les expériences de Slade, à Londres et à Leipzig.

3° Tous les observateurs ont toujours pris le plus grand soin de constater immédiatement avant le début de chaque expérience, que les ardoises étaient parfaitement nettes.

4° Pendant la première expérience neuf personnes ont avancé une ou deux mains au-dessus ou au-dessous des deux ardoises. Les mains du psychiste étaient au milieu des autres et il ne les changea certainement pas de position pendant tout le temps que l'on entendit le bruit de l'écriture.

5° Chaque observateur avait écrit, sur un morceau de papier donné par le médium, le nom d'un ami décédé et une question adressée à cet ami. Tous ces papiers furent roulés en petites boules bien serrées et placées en tas sur la table, où on les mélangea jusqu'à ce qu'il me fût devenu impossible de distinguer mes boules de papier de celles des autres. Une demi-douzaine de noms furent donnés exactement avant que l'on dépliât les papiers.

On ne propose ici aucune théorie sur la méthode qui permet d'acquérir cette notion. Un des deux billets que je jetai dans le tas contenait les mots suivants : « Warner Cook. En quelle année mon père est-il né? » C'était une question à laquelle aurait pu répondre celui qui eût lu dans ma pensée. J'inscrivis sur l'autre une question à laquelle on n'eût pu répondre par ce procédé, car j'ignorais moi-même la réponse que l'on aurait pu y faire.

Le psychiste qui ne m'avait certainement pas vu écrire ni plier le papier, car il n'était pas dans la pièce à ce moment, me donna exactement le nom qu'il contenait et qui était celui de mon grand'-père. Il me donna aussi correctement le nom du second billet. Je pensai que cela pouvait être simplement un cas de lecture de pensées. Le psychiste écrivit alors sur une ardoise : « Je veux que vous sachiez que je puis venir. Je désire si vivement aller à vous ! W. C. » Je pensai qu'il pouvait peut-être y avoir là de la fraude, quoique cela me fût présenté comme venant d'un esprit.

Le psychiste, sur ces entrefaites, commença à souffrir ou à faire de singulières contorsions et dit que celles-ci étaient la conséquence des efforts que

faisait un esprit pour se communiquer par son moyen. Je le soupçonnai fortement de jouer une comédie et je le surveillai, comme le fit, du reste, toute la société, sans perdre de vue aucun de ses mouvements. Il plaça sur une table devant lui deux ardoises et étendit sur chacune d'elles l'une de ses mains, la paume en dessous.

Il semblait faire un très grand effort de volonté et déclara qu'il ne pouvait dire si l'expérience réussirait. Enlevant du bout d'un crayon d'ardoise un petit fragment à peine aussi gros que quatre à cinq fois la tête d'une épingle, il le posa sur l'une des ardoises et nous demanda de constater tous que la surface des ardoises était bien nette. On se livra à cet examen à la lumière des cinq becs de gaz et le résultat en fut satisfaisant. Le psychiste posa alors les ardoises l'une sur l'autre, avec le fragment de crayon entre elles et nous demanda de saisir tous le cadre des ardoises. Il plaça mes mains à côté des siennes et frappa quelques petits coups sur leur dos. Pendant tout ce temps ses traits indiquaient un grand effort de volonté; toute sa contenance trahissait l'effort; il semblait en proie à une lutte suprême de volonté; sa physionomie changeait son expression ordinaire contre celle d'une grande vigueur et d'une puissante détermination; cependant, chaque fois qu'il levait les yeux, on les voyait pleins de larmes. C'est pendant que le psychiste était dans cet état, que l'on commença à entendre le bruit de l'écriture.

6° C'est pendant qu'une douzaine de mains étaient serrées sur les ardoises, en pleine lumière, que tout le monde entendit distinctement le bruit spécial que faisait le crayon d'ardoise en parcourant l'une d'elles. Je dis : « Chut ! » une ou deux fois, et, au milieu d'un silence parfait, chacun de nous entendit se produire l'écriture entre les surfaces des ardoises. Plus tard on examina le fragment de crayon qui avait servi à l'opération et on le trouva usé par le frottement en écrivant.

7° Le message trouvé sur l'une des ardoises, lorsqu'on les eût séparées, était une réponse à ma question et conçu en ces termes : « Je pense que ce fut en 1812; mais je n'en suis pas bien sûr. Warner Cook. »

Cette date était exacte. Le doute exprimé dans cette réponse n'existait pas dans ma pensée, car je savais quelle était cette date. Cependant, pendant que l'écriture se produisait, je ne pensais pas à cette date, et ne songeais qu'à surveiller le médium le plus étroitement possible, pour découvrir quelque fraude.

8° Dans une seconde expérience le psychiste ferma les ardoises sous nos yeux, après qu'elles eussent été lavées avec une éponge humide, que je m'étais moi-même procurée dans une des chambres de M. Sargent et que je les eusse fortement essuyées avec mon mouchoir de poche, tandis qu'elles étaient étendues sur la table, sous les regards de tous les assistants. Nous étions bien décidés à ne laisser subsister sur les ardoises aucune écriture

invisible, si par hasard il en avait existé à la suite d'un tour de main, ou avant la réunion de la compagnie. Après qu'elles eurent été posées l'une sur l'autre, avec le crayon, le psychiste, sur ma demande, posa sur chaque extrémité un lourd crochet de cuivre (Ici M. Cook montre à l'assemblée les crochets de cuivre maintenant ensemble les ardoises en question). Ainsi disposées Watkins les plaça sur ma main droite, que j'avançai à longueur de bras, au-dessus du dossier de ma chaise, vers la partie vide de la chambre, tandis que ma gauche reposait sur la table. Deux ou trois fois le psychiste retourna dans ma main les ardoises maintenues par les crochets, puis reposa ses mains sur la table, où elles restèrent constamment en pleine lumière comme celles de tous les autres membres de la compagnie. Je tins quelques secondes les ardoises dans cette position, en les surveillant en même temps que le psychiste. Il ne paraissait plus faire aucun effort de volonté. Lorsque l'on sépara les ardoises, on trouva les mots suivants écrits sur une des faces en caractères d'un type féminin : « Que Dieu vous bénisse tous ! Je suis ici. Votre amie qui vous chérit. Fanny Conant. » Je n'avais jamais entendu parler de cette personne, mais le nom fut reconnu par plusieurs membres de la société comme celui d'une psychiste récemment décédée et qui était fort connue à Boston.

9° L'un des observateurs qui était venu à ma demande assister à ces expériences était le Dr F. E. Bundy, de Boston, gradué du collège médical d'Harward, et médecin de ma famille. C'était un homme d'un jugement froid et pénétrant, nullement porté à adopter aucune théorie spiritualiste. L'autre était M. Epes Sargent. Sur ces neuf observateurs, non seulement la majorité n'était pas spiritualiste, mais elle était tout à fait prévenue contre les réclames faites en faveur des psychistes qui se prêtaient aux expériences. Le Dr Bundy et moi, nous prîmes sans perdre un instant les notes décrivant les faits tels qu'ils venaient de se passer.

10° Parmi les noms correctement lus sur les billets fermés se trouvait celui d'un officier de l'armée régulière, qui était tombé mort dans l'une des escarmouches qui précédèrent la bataille de Wilderness. Celui qui fait ce récit avait connu particulièrement cet officier, ainsi que les circonstances qui avaient accompagné sa mort. Au moment où le psychiste prononçait le nom de l'officier, il tomba à la renverse avec une brève et soudaine secousse, comme celle d'un homme frappé mortellement au cœur. Au bout de quelques secondes il écrivit le mot « *Tué* » en grandes lettes sur l'ardoise.

11° Dans la première expérience les mains des assistants étaient placées de telle sorte sur les ardoises, qu'il est impossible d'admettre la théorie de fraude au moyen d'un crayon magnétique. L'un des observateurs tenait une main ouverte sous les ardoises et l'autre au-dessus, tandis qu'elles étaient peut-être, à dix ou dix pouces au-dessus de la table, où elles étaient mainte-

nues par toutes les mains. Aucun aimant caché dans les manches du psychiste n'aurait pu être employé à faire mouvoir le crayon.

12° Lorsque les expériences furent terminées, tous les témoins signèrent une déclaration, constatant à l'unanimité que la théorie de fraude ne pouvait à aucun titre expliquer les faits. Si les observateurs n'étaient pas d'accord sur le point de savoir si le crayon était mu par la seule volonté du psychiste ou par l'esprit ou les esprits agissant par son intermédiaire, aucun n'admettait que l'on pût expliquer la production de l'écriture autrement que par le mouvement de la matière sans contact. »

Attestation des observateurs qui ont suivi les expériences de Sargent sur la psychographie, le 13 *mars* 1880, *à Boston.*

Chez Epes Sargent le samedi, 13 mars, dans la soirée, les soussignés ont vu deux ardoises bien nettes placées face contre face, avec un morceau de crayon d'ardoise entre elles. Nous avons tous tenu nos mains fixées autour des cadres. Dans cette position nous avons tous entendu distinctement le bruit du crayon qui se mouvait et en ouvrant les ardoises nous avons trouvé un message intelligent écrit d'une ferme écriture d'homme, en réponse à une question posée par l'un des assistants.

Ensuite deux ardoises furent fixées ensemble par deux fortes agrafes en cuivre et tenues à bras tendu par M. Cook, tandis que le reste de la compagnie et le psychiste avaient tous les mains en pleine lumière sur la table. Après un moment d'attente, les ardoises furent séparées et on trouva à leur surface intérieure un message tracé avec une écriture féminine. Pendant ce temps cinq becs de gaz brûlaient dans le salon.

Nous ne pouvons invoquer pour ces faits aucune théorie de fraude, et nous ne voyons pas comment expliquer la production de l'écriture autrement qu'en admettant que la matière, ici sous forme de crayon d'ardoise, ait pu se mouvoir sans contact.

F. E. Bundy ; M. D. Epes Sargent ; John ; C. Kinney ;
Henri G. White Joseph Cook.

Boston, le 13 mars 1880.

Signalons maintenant les points qui, dans ces expériences, n'ont pas donné toute satisfaction.

1° A plusieurs reprises mon attention fut distraite de la surveillance que j'exerçais sur le psychiste, par la demande qu'il me faisait de poser mon crayon sur les billets et de le passer doucement de l'un à l'autre.

Il faut remarquer qu'il fit la même demande à M. Sargent et que s'il eût voulu détourner l'attention de ceux qui étaient le plus opposés à ses déclarations, il eut choisi M. Bundy au lieu de M. Sargent, comme autre ennemi à écarter. L'attention du Dr Bundy ne fut pas distraite un seul instant et la mienne ne le fut pas non plus à aucun moment important.

2° Deux ou trois fois le psychiste et un ami qu'il avait introduit dans le salon (il est question ici de M. White, dont j'ai parlé plus haut) quittèrent la compagnie et se rendirent ensemble dans le hall, où je ne sais de quoi ils s'occupèrent. Il est probable qu'ils s'absentèrent, afin qu'on ne pût pas accuser cet ami d'être un compère.

3° Le psychiste se montrait facilement blessé par les mesures de contrôle que proposaient les assistants. Cependant il finit par accepter les crampons de cuivre, dont il avait d'abord refusé de se servir.

4° L'ami du psychiste apporta dans le salon des ardoises qui avaient déjà servi et les miennes ne furent employées dans aucune des expériences.

L'objection que l'on faisait à l'emploi de mes ardoises était que le derrière était garni de bois et que cela les rendait mauvaises conductrices de l'électricité. Quoique les griffes de cuivre ne fussent pas de meilleures garanties que les mains de l'un de nous, cependant, aux yeux du public, elles parurent de nature à donner plus de sécurité. Si j'étais tombé tout à coup en trance, ou si j'avais été mis en somnambulisme, tandis que je tenais les ardoises, les griffes de cuivre auraient eu leur raison d'être ; mais aucun des assistants n'a eu de trance et tous ont pu suivre le phénomène.

En somme, les points peu satisfaisants sont évidemment moins importants que les points satisfaisants. En dépit des premiers, tous les observateurs ont accepté comme évidente l'impossibilité de se rendre compte du fait de l'écriture autrement que par le mouvement sans contact.

Je vous prie de remarquer que dans ces expériences il n'y a rien qui permette de décider si la force qui faisait agir le crayon émanait seulement de la volonté du psychiste ou de celle d'un esprit ou de toutes deux à la fois.

Nous ne nous hasarderons pas à dire comment le mouvement fut produit, mais seulement que nous ne voyons pas comment l'écriture peut être expliquée autrement que par le mouvement sans contact de la matière constituée par le crayon.

En tous cas ce dernier fait, s'il est bien établi, même sans que l'on puisse savoir si la force vient du psychiste ou des esprits, renverse complètement les théories mécaniques de la matière ; condamne toutes les hypothèses matérialistes et pose les bases d'une physique transcendante et de tout un nouveau monde en philosophie.

Il vient de paraître tout récemment en Allemagne une brochure sur les phénomènes psychiques. Elle est due à Leesser, un médecin candidat à l'Université de Leipzig. Il défend avec énergie cette théorie : que la force psychique suffit pour expliquer tous les phénomènes et qu'elle dépend exclusivement de l'homme.

Pour moi, je sortis de la bibliothèque de M. Sargent parfaitement convaincu que le point essentiel du débat est entre cette théorie et celle adoptée

par Zœllner et Crookes : que la force est à la fois sous la puissance de l'homme et celle des esprits. Quelque puisse être le résultat des expériences faites par des hommes rompus à l'étude des phénomènes psychiques, il est presque absolument certain aujourd'hui que les recherches devront se concentrer sur la double ligne d'investigation tracée par ces deux théories rivales ».

J'ai pensé qu'il était bon de faire cette citation comme exemple de beaucoup d'autres rapports, parce qu'un sceptique déterminé a présenté tout ce qu'il a pu trouver à dire contre la théorie, qu'un agent invisible recourt à une force non admise, pour produire le phénomène de l'écriture directe entre deux ardoises scellées. Je ne veux pas, pour le présent, me prononcer sur les théories proposées.

J'ai présenté dans ce chapitre des témoignages suffisants pour le but que je me proposais. Si ce que j'ai cité ne semble pas suffisant pour l'atteindre, je déclare qu'aucune preuve ne pourra suffire.

Je vais maintenant passer à une autre classe de témoignages.

(*A suivre*). Dr DUSART

NÉCROLOGIE

Les obsèques de M. *François Vincent*, dont la revue de janvier 1901 a annoncé le décès, ont eu lieu à Vaux-sous-Aubigny, avec la présence de tous les habitants et ceux des communes voisines, dit le Spectateur, *Moniteur de l'Est*, du 23 décembre 1900; puis il fait le récit qui suit, mais n'oublions pas que Mme veuve Vincent, comme le *De Cujus*, étaient et sont d'anciens spirites très éclairés, des réincarnationistes convaincus et non des athées :

C'est qu'en effet M. Vincent était universellement aimé et estimé la commune de Vaux perd en lui un concitoyen utile et toujours dévoué, et les pauvres un bienfaiteur dont la charité était inépuisable,

Après la cérémonie et au sortir du pays, trois discours ont été prononcés, l'un par M. Desvigne, notaire honoraire, conseiller municipal de Vaux depuis de longues années, collègue et ami de M. Vincent; le second par M. le Juge de Paix de Prauthoy qui, au nom de la « Mutualité scolaire », a adressé quelques paroles émues à la mémoire de M. Vincent, et le troisième par le jeune Joseph Mauffré, au nom de la « Société amicale » des anciens élèves de l'école de Vaux.

De là, le cortège funèbre, escorté par la Compagnie des pompiers de Vaux, dont tous les assistants ont remarqué la bonne tenue et l'allure disciplinée, s'est dirigé sur Rivières-les-Fosses, pays natal de M. Vincent.

Sur la tombe, deux nouveaux discours ont été prononcés, l'un par

M. Rouget, lieutenant de la Compagnie des pompiers, l'autre par M. Floriot, directeur honoraire d'une école communale, à Paris, compatriote et ami personnel du défunt.

Nous avons les textes de ces différents discours, nous en reproduisons deux car tous se répètent à peu près :

DISCOURS DE M. LE JUGE DE PAIX.

Au nom de la « Mutualité scolaire » du canton de Prauthoy, j'adresse un dernier adieu, je rends un suprême hommage au bienfaiteur que nous perdons.

M. Vincent était de ces natures d'élite, de ces cœurs généreux pour lesquels rien de ce qui touche au bien de l'humanité n'est étranger.

Je me souviens que lorsque je demandais à l'honorable instituteur de Vaux si nous pouvions espérer trouver des membres honoraires dans la commune, il me cita, au milieu d'autres noms, celui de M. Vincent, et me dit :

« Sa porte est toujours ouverte aux bonnes œuvres ; on n'a pas même besoin de frapper. »

Aussi, sa fin entourée de fleurs, de regrets et de larmes, semble-t-elle adoucie par les belles actions qu'il a semées sur sa route.

Ainsi que le laboureur qui a passé l'année à cultiver son champ, il récolte aujourd'hui sa moisson.

De même que le bon ouvrier accablé par une journée de labeur, il a droit au repos.

Et les nobles exemples qu'il a donnés, les témoignages de sympathie et de regrets qui embellissent la fin de sa carrière, sont le plus bel héritage et la plus douce consolation que nous puissions offrir à sa famille, à laquelle nous adressons, en cette douloureuse mais réconfortante circonstance, nos respectueux hommages.

Adieu, cher bienfaiteur, adieu.

DISCOURS DE M. FLORIOT

Mesdames, Messieurs,

Avant que la terre prenne possession de la dépouille mortelle que nous lui confions, qu'il nous soit permis d'adresser un dernier salut, un dernier adieu à l'homme que nous pleurons.

La mort de M. Vincent, survenue au moment où sa famille même n'avait encore aucune raison de craindre un dénouement fatal, a cruellement frappé sa digne compagne et tous ses parents ; cette mort a aussi douloureusement ému tous ses amis, tous ses concitoyens. C'est que M. Vincent était un chef de famille admirable, un citoyen modèle, un ami sûr, un conseiller précieux, un homme serviable à tous et à tout moment, d'une aménité toujours égale.

M. Vincent est né à Rivières-les-Fosses, il y a près de soixante-quatorze

ans, d'une famille de cultivateurs. Il séjourna à Langres, puis à Paris et partit en Amérique. Grâce à son intelligence pratique des affaires, à sa conduite, à son activité extraordinaire, à son courage que ne domptèrent ni la fatigue, ni les dangers souvent renouvelés dans les pays troublés où il vécut il fit assez rapidement ce que nous appelons ici une fortune.

Alors, soucieux de sa terre natale, modéré dans ses goûts, il eut le désir de retrouver la vie simple qu'il avait connue dans ses premières années et de revenir auprès de sa famille ; c'est ainsi que, jeune encore, il vint habiter Vaux-sous-Aubigny.

Nous savons tous quel exemple de piété filiale il donna : son père et sa mère furent installés à son foyer, et nous faillirions à la vérité si nous oublions de dire que sa compagne s'associait toujours de tout cœur à ses bonnes œuvres.

M. et Mme Vincent n'eurent pas le bonheur d'avoir des enfants, mais nous les avons vus l'un et l'autre prodiguer des soins constants à leurs neveux et nièces. M. Vincent n'a-t-il pas ainsi payé sa dette à la société en s'occupant de toute sa famille ?

Comme citoyen, M. Vincent ne fut pas moins méritant. Ses voyages, ses études lui avaient montré que le seul gouvernement compatible avec la liberté et l'égalité était la République. Aussi fut-il toujours et l'ami des vrais républicains et profondément républicain lui-même. Il n'ignora pas que la fraternité est l'une des vertus qui honore le plus l'humanité : aussi encouragea-t-il les hommes de progrès et les institutions populaires ; jamais il n'est resté indifférent aux appels des sociétés qui avaient en vue le progrès social ou l'éducation du peuple.

Je n'entre pas dans les détails : il y aurait trop à dire pour raconter les bonnes œuvres de cet homme aussi avancé que modeste.

La misère, la souffrance d'autrui lui étaient sensibles. Que de gens ont été secourus par M. et Mme Vincent qui ont toujours mis en pratique ce principe : la façon de donner vaut mieux que ce que l'on donne. Toujours un bon conseil ou une parole réconfortante accompagnait les secours : ils ne pratiquèrent pas seulement l'aumône, mais surtout la charité, cette vertu qui, à elle seule, suffirait à ennoblir un homme.

A sa mort, nous trouvons M. Vincent conseiller municipal, délégué cantonal, membre honoraire de diverses sociétés. Et il s'occupait très activement de toutes les œuvres auxquelles il était associé.

A un point de vue M. Vincent a été méconnu ; d'aucuns l'ont traité d'athée. il s'en souciait peu, car il a toujours suivi la voie que lui dictait sa conscience ; toutefois, lui qui reconnaissait si hautement à chacun la liberté de penser et d'agir, il n'a pu trouver chez tous la même tolérance. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup lu, beaucoup médité et il possédait des connais-

sances très élevées, très précises sur les fins de l'homme. Il a pratiqué le bien, évité le mal pour rendre service et pour s'élever lui-même.

Aussi la mort ne l'a point surpris : sa grande âme s'est envolée vers des régions meilleures où elle jouit du bonheur que lui ont mérité ses vertus.

Au nom de toutes les personnes réunies autour de cette fosse, *au nom des amis qui n'ont* pu se rendre ici, *et ils sont nombreux*, nous adressons à Mme Vincent, *si cruellement frappée,* la profonde expression de nos sincères et sympatiques regrets ; nous nous associons du plus profond de nos cœurs à sa douleur et à celle des siens qui la partagent à juste titre. Nous apprécions l'étendue de la perte que les uns et les autres viennent de faire.

Vincent, notre cœur se brise en vous disant le dernier adieu.

Adieu, Vincent, ou plutôt au revoir dans une vie future !...

Monsieur MAURICE DESPRES (Marius Decrespe) est décédé, le 6 janvier 1901, en son domicile, à Asnières, 20, rue Bapst, dans sa 35e année. Cet homme de lettre fut un excellent spiritualiste, un théosophe éclairé. Il laisse plusieurs ouvrages intéressants.

LA FAMILLE HERNADEC

(*Suite*).

JACQUES A ROBERT

Paris, 20 juillet.

Mon cher ami, je viens enfin de rentrer chez moi. Je n'y tenais plus, là-bas, tout seul, et les délicieuses petites lettres que je recevais de Paris m'ont monté la tête à tel point, qu'un beau matin, j'ai bouclé ma malle dans un subit accès de fièvreuse impatience — Jolie fièvre que celle-là !

Et à mon arrivée, quel accueil m'attendait. Quels flots de tendresse ! Ma femme dans mes bras, mes deux enfants me grimpant aux jambes ; c'étaient des cris, et des rires, et des baisers... Ah, que j'avais raison de te dire que c'est là qu'est le bonheur, le vrai, le pur, le seul, et qu'il faut être fou pour aller le chercher ailleurs !

Mais trêve d'égoïsme et parlons de toi « Triste exilé sur la terre étrangère » comme cela se chante, si je ne m'abuse ; dans la *Reine de Chypre*. Je ne te demande pas ce que tu fais ; j'ai eu de tes nouvelles par Velléda... ta Velléda ! Car elle est bien tienne, va.

Eh bien ! mon vieux désabusé, te souviens-tu de notre conversation, là-bas, en chemin de fer. tandis que nous roulions vers cette Bretagne où te poussait ta destinée ? Heureuse destinée ! Je pourrais me faire un malin plaisir de railler tes amères récriminations et ton scepticisme et tes blasphèmes... Mais non, laissons cela. Où sont les brumes du matin, quand le vent souffle du large et chasse à grands coups d'ailes les vapeurs lourdes de la nuit ?

Après ton départ, je suis allé souvent au château. La famille Hernadec forme toujours ce faisceau de nobles âmes qui véritablement rayonnent sur leur entourage. Quant à ta Velléda — n'oublie pas que c'est un peu à moi que tu la dois, ce dont je suis bien heureux et quelque peu fier, je l'avoue — c'est toujours l'admirable créature, le joyau sans prix dont la possession doit te remplir d'orgueil, en même temps que d'un bonheur dont toi seul peux mesurer l'intensité.

Mais elle est triste, la pauvrette, depuis que l'Amérique possède son âme-sœur. En dépit du calme « olympien » que nous avons eu l'occasion de constater souvent... j'ai vu parfois briller, sous ses longs cils, une larme furtive et de quel charme touchant se voile sa physionomie, naguère si radieuse, alors qu'elle semble se *velouter* de mélancolie !

Ah ! ce n'est plus l'altière prêtresse d'autrefois... Non, c'est la femme qui aime et qui pleure et t'envoie, par delà les mers, les effluves de son cœur qui déborde, mais que maîtrise et contient l'austère chasteté de cette âme de diamant pur.

Lors de ma dernière visite, je l'ai trouvée assise près de son menhir, sous les guirlandes de ses chères glycines et nous avons causé de toi, comme deux amis qu'un « trait d'union » a rapprochés l'un de l'autre. Mais il se trouve que ce trait d'union a un oncle et que cet oncle le retient, le retiendra, combien de mois encore ?

Tâche d'abréger, d'arranger tes affaires au plus tôt et reviens-nous... reviens-lui, afin de compléter une famille dont l'un des nouveaux membres — ce dont il se glorifie — t'expédie par voie télépathique qui se moque des piles électriques et des câbles sous-marins, l'expression de sa chaude et toute fraternelle amitié.

JACQUES.

ROBERT A VELLÉDA

Chicago, 26 juillet.

Eh bien, non, elle n'est plus « contenue » ma tendresse, ô ma Velléda bien aimée. Elle éclate en mon cœur, en un triomphal hosanna de fierté légitime et de bonheur inexprimable. Quelle joie de savoir que nos âmes sont « sœurs » et que j'ai désormais l'honneur d'appartenir à votre famille, famille royale, dans le monde des Esprits, noble race de prédestinés !

Mille fois plus convaincu que le « fier Sicambre » de légendaire mémoire, je brûle avec transport tout ce que j'avais adoré, pour adorer en revanche... Vous ne le saurez pas, curieuse ! — Ce n'est toujours pas moi qui vous l'aurai révélé... ce grand mystère.

Dix fois, j'ai relu votre lettre et me suis pénétré de tout ce qu'elle me dit... peut-être plus encore de ce qu'elle ne dit pas, mais je lis entre vos lignes.

Serais-je déjà devenu sensitif, en votre exquise et suggestive compagnie ?...

Etes vous assez charmante, fine et délicate dans cette adorable « confession » que vous daignez me faire et combien je vous en suis reconnaissant ! Je me demande ce que j'ai pu faire pour mériter de si hautes faveurs ; mais dans mon humilité... je m'en applaudis et n'en suis pas moins heureux d'un bonheur qui m'enivre.

Combien vous avez raison, tout en protestant contre le matérialisme américain, de revendiquer les revanches qu'il a su si bien prendre.

J'ai fait la connaissance d'une aimable famille française dont le père, homme d'esprit élevé et de cœur chaud, est affilié à une société spiritualiste. Nous avons causé d'une manière générale, tout d'abord, en effleurant toutes sortes de sujets : philosophie, littératures beaux-arts. Evidemment nous nous tâtions réciproquement, lorsqu'une allusion rapidement faite fut promptement relevée par mon interlocuteur. La glace était rompue.

— Vous en êtes donc, vous aussi ? me demanda-t-il en souriant.

— Certes, répondis-je, et je m'en glorifie.

— Touchez là ! nous voilà frères et concitoyens des cieux.

Il me présenta à sa société et me fit décerner le titre d'associé temporaire.

J'ai donc pu assister à toutes les séances, séances verbales ou théoriques, puis séances expérimentales et c'est dans ces dernières que j'ai vu des merveilles qu'un homme non initié serait en droit d'appeler des miracles — choses toutes naturelles, me dirait votre frère. Naturelles, soit ; mais non moins prodigieuses.

Le médium, une dame ultra-sensitive, dirigée par un comité spécial composé d'un astronome, d'un physicien, d'un médecin et de deux professeurs scientifiques dont l'un est un publiciste distingué, nous a fait assister à des choses absolument inouïes.

Mon nouvel ami m'ayant mis en communication avec le médium, je lui ai posé, par notes écrites tout d'abord, puis mentalement ensuite, plusieurs questions d'un caractère si parfaitement personnel, que nul au monde autre que moi n'eût été en mesure de les interpréter et d'en faire l'application.

Et c'est alors qu'en pleine lumière et devant sept personnes — tandis que le médium inerte et plongée dans la catalepsie de la *transe* était couchée sur une chaise longue — c'est alors, dis-je, qu'à toutes mes questions furent faites des réponses par voie d'écriture automatique.

Dans un coffret de chêne cerclé de fer, furent placées une douzaine de feuilles de papier blanc que je marquai toutes de mes initiales et d'un paraphe de forme tout à fait exceptionnelle. Sur ces feuilles blanches, j'en posai une où j'avais inscrit mes questions, puis un crayon vert fut placé sur le tout et enfin les deux clés du coffret, hermétiquement clos par moi-même, me

furent remises par l'un des membres du comité. Ces deux clés, je les gardai dans ma main pendant tout le temps que dura l'expérience.

Au bout de quelques minutes, la boîte étant toujours sur la table, auprès de laquelle était couchée le médium, mais sans contact d'aucune sorte, nous entendîmes un petit bruit, sorte de frottement qui s'opérait dans l'intérieur du coffret. Après un certain temps, une voix, voix lointaine semblable à celle d'uu ventriloque, prononça le mot : « ouvrez ! »

Le coffret fut ouvert. Je pris moi-même les feuilles dont six étaient plus ou moins couvertes d'une écriture étrange, à grands jambages droits et fermes et d'une parfaite lisibilité. Je les lus en silence, tout frémissant d'émotion et fort pâle, sans doute.

Entre autres feuilles toutes maculées de caractères verts, il y en avait une qui portait ces mots :

« Cette sœur, au sujet de laquelle vous m'interrogez n'est pas votre sœur selon le monde, c'est votre sœur psychique. En ce moment, elle dort. Dans le dédoublement du sommeil, elle a projeté jusqu'ici son âme qui flotte autour de vous. Sa forme corporelle est en France, sur la côte occidentale et j'entends la mer qui murmure sur le rivage. Cette sœur psychique vous aime et vos fluides sont associés. Elle est de haute personnalité morale et fut autrefois célèbre dans l'île qui avoisine la côte. Demeurez digne d'elle ».

Sur une autre feuille :

« Vous demandez où est le père de celle que vous aimez. Il habite dans le cercle des grands Esprits. Il est votre guide et c'est lui qui vous a poussé à accepter l'invitation que vous a faite votre ami de l'accompagner dans son voyage en Bretagne.

« Comment est-il mort ? Demandez-vous. Il a fait naufrage dans la mer de Corail. Il a été jeté mourant sur un récif où les indigènes anthropophages l'ont mis à mort, puis se sont repus de sa chair. »

« Par suite de l'une de ces dispensations que dirigent les habitants des régions invisibles et qui vous paraissent extraordinaires, bien qu'elles soient normales et naturelles, il a été, dans l'une de ses existences antérieures, le père de celui qui dans la présente vie de ce monde, a été son père à son tour. C'est d'Allan Hernadec que je parle. Ce sont deux âmes sympathiques qui, dans la durée des âges, ont pour ainsi dire toujours gravité l'une autour de l'autre. »

« Autrefois, pendant le siège de la ville de Magdebourg qui, pendant la guerre de Trente ans, fut prise d'assaut, incendiée et livrée à toutes les horreurs, tant de fois renouvelées au cours de ces guerres abominables, celui qui devait s'appeler plus tard Pierre Hernadec sauva la vie à cet autre homme Allan Hernadec qui, je le répète, devenu son fils cent ans plus tard, est

devenu son père à l'époque actuelle. Ne vous étonnez pas de ces choses ; vous les comprendrez plus tard ».

Tout d'abord abasourdi par ces communications inouïes et que je comprends à peine, même aujourd'hui, je fus encouragé par l'Esprit qui, par l'intermédiaire de son médium, venait de se manifester à nous dans de si remarquables conditions de lucidité.

Cet Esprit, ancien jurisconsulte américain, s'appelait John Parker, pendant sa dernière incarnation terrestre et c'est à lui que la Société spiritualiste de Chicago est redevable des nombreuses et saisissantes communications qui lui ont été faites en des circonstances très diverses.

Après quelques instants de silence, je lui adressai encore quelques questions, mais cette fois-ci *mentales*, et voici ce qu'il me répondit, sur l'une des feuilles de papier que je retirai du coffret.

L'une de mes questions était celle-ci :

— Dans quel état d'esprit a vécu Napoléon, depuis le tragique dénouement de sa vie terrestre?

Réponse : « Il a horriblement souffert, tourmenté qu'il était par les récriminations de toutes les victimes de son égoïsme et de son ambition insatiable. Sa situation dans la vie de l'espace était tellement intolérable qu'il n'a pas voulu y demeurer longtemps. Il s'est donc hâté de se réincarner et se réincarnera bien des fois encore. »

Autre demande : Et Bismark ?

Réponse : « Ah l'homme néfaste! Mais quel supplice il endure! En voit-il autour de lui des gens à casques pointus qui le poursuivent! En voit-il des milliers de mains crispées qui se dressent vers lui et par quelles vociférations lui sont reprochés ses fourberies, son mépris pour la justice et le droit. »

Autre demande. — Et ce sanguinaire Abdul-Hamid, pourquoi donc lui a-t-on permis de venir sur la terre?

Réponse : « C'est un fauve sous forme humaine. Il a indûment franchi deux phases d'animalité. Peut-être sera-t-il condamné à reculer dans une série plus ou moins longue d'incarnations animales. »

Après les réflexions diverses que nous avaient suggérées ces communications émouvantes, le président du Comité des recherches psychiques demanda à John Parker s'il ne pourrait pas renouveler devant moi, le nouvel initié, les merveilleux phénomènes d'apports et de lévitation qu'il avait déjà produits devant les membres du comité.

— Non, pas aujourd'hui, répondit l'Esprit (par coups frappés), mon médium est trop fatigué. Je tâcherai de le faire dans une prochaine séance.

Cette séance fut remise au samedi suivant. Nous étions au mardi. Rendez-vous fut donné et voici quels prodiges incomparables furent exécutés devant tous.

La séance — séance à jamais mémorable — commença dans les conditions habituelles. Le médium Mme Electa Dawinsport, fut introduite et se présenta à nous souriante et complétement reposée de ses fatigues précédentes. Elle se coucha sur la chaise longue, nous pria de la couvrir d'un long manteau d'étoffe légère qu'elle avait apporté sur le bras, puis se pinçant légèrement un muscle de la gorge, où existe chez elle ce qu'on appelle, en langage scientifique, un point « hypnogène », elle s'endormit au bout de quelques secondes d'un profond sommeil cataleptique.

Le président fit l'invocation d'usage :

— John Parker, notre bien-aimé frère spirituel, est-il disposé à répondre à notre appel ?

Trois craquements se firent aussitôt entendre dans le bois de la grande et lourde table placée au milieu de la salle des séances. C'était le signal convenu ; signal d'acquiescement.

Au bout de quelques minutes, pendant lesquelles tous les assistants émus et recueillis gardèrent le plus profond silence, nous entendîmes un léger frôlement contre les murs de la chambre, puis tout d'un coup nous vîmes descendre du plafond une superbe branche de lilas blanc couverte de feuilles et ornée de trois longues grappes de fleurs. La branche s'abattit sur la table, où chacun de nous put la voir et la toucher, puis au bout de cinq ou six minutes environ, elle se redressa sur la table, comme si elle avait été tenue par une main invisible, s'éleva dans l'espace, s'approcha de la fenêtre qui était fermée, pénétra dans la fente des deux chassis vitrés, où elle disparut, comme se « fondant » entre les deux panneaux que joignait, l'un à l'autre, une longue et forte espagnolette...

Et nous demeurions là, immobiles, émerveillés, lorsqu'un nouveau craquement se fit entendre dans la table qui s'agita, se souleva sur deux pieds et frappa sur le plancher une série de coups espacés qui, suivant l'usage établi, désignaient certaines lettres de l'alphabet.

L'Esprit dicta ces mots aussitôt recueillis :

— Nous allons, pour répondre à votre désir, vous montrer ce que nous pouvons faire encore.

En ce moment, poussé comme par un ressort, je me retournai vers la chaise longue où, dans l'émotion d'une stupéfaction inexprimable et presque terrifiante... je vis, nous vîmes tous, le médium s'élever lentement, horizontalement et venir se poser sur la table, où elle demeura quelques instants immobile. Mais cet instant fut court... Elle glissa sur la table dans le sens de la longueur. Ses pieds dépassèrent le bord, s'avancèrent dans l'espace et y furent poussés au point que tout le corps, qui n'était plus soutenu que par les épaules et la tête, demeura suspendu en l'air, gardant toujours son horizontalité, dans la raideur inflexible que gardent les cataleptiques.

Il demeura là, trois ou quatre minutes ce corps étrange qui ne pesait plus et planait pour ainsi dire au-dessus du vide, comme si un appui invisible était venu soutenir les pieds, tandis que la tête et une étroite partie des épaules reposaient seules sur le bord de la table.

Les plis du manteau n'étant plus soutenus retombaient de part et d'autre du corps et s'étalaient presque jusqu'à terre...

Je ne saurais dire ce que j'éprouvai en cet instant. Quand nous constatons que nous devenons subitement incapables de nous rendre compte de tel phénomène dont la cause même nous échappe, que l'une des lois fondamentales du monde physique, telle que celle de la pesanteur, est momentanément abrogée ou violée, que la matière vaincue abdique devant l'esprit dominateur... Eh bien, alors, passe sur nous le frisson d'une sorte de terreur spéciale. Nous nous sentons pris de vertige devant le mystère que comporte ce fait indiscutable, qu'une *impossibilité* est devenue une *réalité*, Nous entrevoyons une nouvelle nature inexpliquée, obéissant à des lois qu'aucune science n'a contrôlées et nous sommes contraints de nous incliner devant cet *inconnu* qui soudain se révèle et s'impose.

Toutes ces idées avaient tourbillonné dans ma cervelle, avec une rapidité étourdissante et j'en étais encore à me demander si ma raison n'allait pas sombrer dans ce vertige, lorsque nous revîmes Mme Dawinsport quitter la table, s'élever de quelques décimètres et revenir s'étendre sur la chaise longue dans la position précédemment occupée.

Telles sont les choses que j'ai vues dans la plénitude de mes facultés, c'est-à-dire avec toute la lucidité que nous donne la conscience du libre eu de notre double organisation physique et intellectuelle.

Et cependant, je n'étais pas encore au bout de ces foudroyantes surprises!

De nouveaux craquements se firent entendre, après quoi la table frappa des coups, nous donna un ordre : « Fermez les volets. » Ce qui fut fait immédiatement. Et alors... oh! quel saisissement! lorsqu'au sein de l'obscurité relative, nous vîmes des lueurs intermittentes qui, peu à peu, se précisant, se formulant, nous donnèrent l'impression de têtes, de physionomies humaines qui flottaient dans l'espace... fantômes lumineux, émanations fluidiques, au milieu desquelles... avais-je bien vu? Oui, car je poussai une légère exclamation, j'avais reconnu, parmi ces images impalpables, mais vivantes par leur expression, par l'éclat de leurs yeux surtout... la tête d'une petite sœur morte à l'âge de neuf ans! Subitement, elle surgit de l'ombre et fixa sur moi ce doux regard aimé dont je me souvenais si bien et que voilait à demi la splendide chevelure blonde dont s'enveloppait la tête de la chère disparue si longtemps et si amèrement pleurée. Je fis un geste, je voulus m'élancer; mais tout disparut dans la pénombre qui, de nouveau, s'étendit autour de nous.

Je sortis de cette chambre fantastique, frémissant d'une indicible, d'une inexprimable émotion.

Je n'avais pas rêvé, cependant, c'était bien une réalité physique que j'avais vue, puisque deux jours après, l'ami qui m'avait procuré ces spectacles d'un autre monde, me fit remettre une épreuve photographique de cette chère et fugitive apparition.

Quelle nuit j'ai passée après cette séance prestigieuse !...

Le lendemain, je suis allé remercier mon aimable introducteur.

— Voyons, mon cher ami, lui dis-je dans le trouble relatif où je me trouvais encore, qu'est-ce à dire ? Sont-ce des *miracles* que vous m'avez montrés ?

— Non, il n'y a point de miracles, me répondit-il. Prodiges, mystères, merveilles incomparables, soit ; mais de miracles, point.

— Et cependant la lévitation de ce médium dont le corps matériel flotte sans poids... N'est-ce donc point le renversement de toutes les lois que la science nous déclare être à tout jamais inviolables ?

— Ce n'est pas ainsi que la question doit être posée. Nous sommes bien loin de connaître toutes les lois de la nature, mais l'on peut toutefois certifier que celles que nous connaissons conservent toute leur intégralité. Et c'est pour cela que je viens de vous déclarer que le miracle n'existe pas. Le miracle, en tant que dérogation aux lois établies par l'Ordonnateur suprême, est chose de tous points inadmissible.

Cette affirmation s'applique tout spécialement aux phénomènes de lévitation qui, en aucune façon, ne violent la loi de la pesanteur.

— Mais, cependant un corps inerte qui flotte dans un milieu moins lourd que lui...

— Ne prouve pas qu'il a perdu son poids. Il y a contre-poids et voilà tout. Des forces contrebalancées par d'autres forces n'en existent pas moins pour cela. Mais permettez-moi de reprendre la question d'un peu plus haut.

C'est dans le fluide universel que réside le principe de toute vie et par suite de toute force. Or, ce fluide universel obéit à l'impulsion de l'Esprit, qu'il soit incarné ou désincarné.

Vous n'ignorez pas que c'est encore ce fluide qui plus ou moins condensé, constitue notre corps astral ou éthérique servant d'enveloppe à notre Esprit. Dans l'état d'incarnation, ce corps invisible est uni à la matière de notre organisme corporel, dans l'état de désincarnation ou de dédoublement, il est libre.

Dans tout phénomène analogue à celui qui nous occupe, se trouvent donc en présence trois facteurs : l'Esprit, le corps fluidique et la matière inerte. Voyons maintenant quel rôle est attribué à chacun d'eux.

Vous voulez lancer une pierre ou frapper au moyen d'un bâton. Que va-t-i

se passer ? Votre pensée, disons plutôt votre volonté, expression de votre organisme psychique veut agir, mais elle ne peut le faire sans intermédiaire; il lui faut un projectile ou un bâton. Agira-t-elle directement sur cet intermédiaire ? Non à coup sûr. C'est par le corps fluidique qu'elle opérera, parce que c'est la substance avec laquelle elle a le plus d'affinités et ce corps éthérique à son tour, semi-matériel, agira sur les muscles matériels de votre main et de votre bras qui saisiront le bâton ou lanceront la pierre.

Voilà pour l'Esprit incarné. Pour celui qui ne l'est pas, c'est autre chose. N'ayant plus de muscles à sa disposition, c'est par le fluide ambiant qu'il agira. Comment cela? En prédisposant, en *animant* l'objet auquel il veut imposer sa volonté. Combinant son fluide avec celui du médium, plus animalisé que le sien propre, il en sature pour ainsi dire la matière inerte, il l'en pénètre, l'en imprègne; si bien que lorsque un objet est mis en mouvement, enlevé ou lancé, ce n'est pas par l'Esprit qu'il est saisi, soulevé ou poussé, c'est lui-même qui agit, en vertu de la vie relative et transitoire dont il a été animé.

— Lui-même qui agit ?...

— Lui-même, mais non spontanément, cela va sans dire. Il n'a ni volonté ni désir, ni intention d'aucune sorte, mais il a été rendu susceptible d'obéir à une impulsion étrangère. Le fluide dont il est imprégné le soumet à l'influence de cet autre fluide psychique qui l'a momentanément vivifié. Il en devient l'instrument, instrument passif, mais obéissant. La table qui frappe du pied ressemble, dans une certaine mesure, à l'animal docile que son maître a dressé. Elle frappe, parce que l'esprit la fait frapper. Remplacez le bois de la table, par le bois d'une statue que vous aurez sculptée et articulée et de son bras ou de son pied mobile, la statue frappera, répondra par ses mouvements et ses coups, *animée* qu'elle sera d'une vie artificielle et automatique. Je répète ce mot animé et je le souligne avec intention.

Pour tout dire en un mot, l'Esprit meut la matière momentanément vivifiée par le fluide dont elle a été imprégnée.

(*A suivre*) ED. GRIMARD.

ENTRETIENS AVEC TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE

3e *Série* (Voir la Revue du 1er janvier 1901).

CINQUIÈME ENTRETIEN

Amis. pour compléter les aperçus que nous vous donnons sur les pouvoirs que le développement de la vie spirituelle doit vous faire acquérir, nous vous indiquerons les moyens à employer pour obtenir la vision du passé et celle des événements à venir.

Le principal effort que vous ayez à faire consiste à habituer votre pensée à se replier sur elle-même. Elle doit apprendre à n'accorder aux préoccupations extérieures que le temps strictement nécessaire et se ressaisir constamment pour s'appliquer à la contemplation intérieure.

Cet exercice répété ouvrira à votre âme une voie nouvelle qui lui permettra de pénétrer dans les profondeurs intimes de son foyer. C'est là que se découvre le secret de toute chose ; car là est la demeure du père, c'est-à-dire la source de la véritable vie, le réservoir où s'alimentent les forces spirituelles, le lieu d'où partent et où arrivent sans cesse les courants fluidiques qui vous mettent en relation constante avec les Etres et les choses des plans invisibles.

Les courants qui y aboutissent vous apportent les empreintes des événements du passé, puisées dans la *lumière Astrale* où toute vibration s'enregistre et se conserve. Ceux que vous émettez vont, au contraire, chercher dans la *lumière épurée de l'Espace* les reflets qui vous montrent, comme dans un miroir fidèle, l'image des événements à venir.

Puissent vos efforts courageux et persévérants vous donner au plus tôt accès dans ce lieu béni où vos intelligences avides se baigneront dans la *lumière*, où vos cœurs lassés se retremperont dans l'*Amour* !

3e Série

SIXIÈME ENTRETIEN

Amis, la terre qui vous porte est loin de vous offrir actuellement un séjour favorable à votre développement spirituel. L'organisation imparfaite de la famille, la constitution défectueuse de la société et les éléments non domptés de l'ambiance sont autant d'obstacles contre lesquels vous avez à lutter. Il faut donc vous appliquer à améliorer les conditions familiales, sociales et atmosphériques, afin de faciliter votre évolution et hâter votre progrès.

Elargissez le cercle étroit de la famille. Faites-y entrer les amis, les parents privés de foyer. Les ressources mises en commun permettront une vie plus large, plus libre, plus facile.

Que chacun s'emploie selon ses moyens et ses aptitudes au fonctionnement intérieur ou au bien-être de la communauté.

L'autorité se placera d'elle-même dans les mains de celui qui sera le plus développé spirituellement et dont la clairvoyance éprouvée aidera à maintenir chacun dans la voie de la justice et du devoir.

Les efforts faits pour le perfectionnement personnel ou collectif seront aidés par les forces invisibles sans cesse attirées sur le groupe familial.

Les enfands, grandissant dans ce milieu calme et honnête, développeront facilement leurs facultés intellectuelles et mentales et apporteront un appoint précieux à l'harmonie, à la gaieté, à la bonne entente.

Les repas, d'où seront bannis les propos frivoles et malveillants, seront un moment de détente pour l'esprit, de délassement pour le corps.

Enfin, chacun correspondant directement avec son groupement supérieur, recevra de lui les conseils, l'appui, la direction nécessaire pour l'aider à travailler efficacement à son progrès personnel et contribuer au bonheur de tous.

3e *Série*

SEPTIÈME ENTRETIEN

Amis, il ne nous est pas possible de vous indiquer, dans le cadre étroit de ces entretiens, les changements que vous devez apporter à votre organisation politique et sociale, en vue de vos progrès futurs.

L'équilibre qui doit s'établir dans l'ordre gouvernemental pour en assurer le bon fonctionnement suivra la marche ascendante de votre évolution; plus vous grandirez moralement, plus cet équilibre se développera et portera d'heureux fruits.

Fondée sur le modèle de la famille, la société de l'avenir possédera, dans ses différents groupes, les éléments de droiture, de justice, de sagesse faisant contraste avec les éléments discordants qui la composent actuellement.

Chaque groupe, jouissant d'une entière autonomie, ne se rattachera aux autres groupes que par les liens d'une étroite solidarité. Comme dans la famille aussi, l'autorité appartiendra à ceux dont les âmes hautement évoluées posséderont les pouvoirs qui assurent la domination complète des Etres et des choses.

Ces frères avancés formeront dans chaque cité un tribunal compétent aux jugements duquel nul ne sera tenté de se soustraire.

Les transactions, basées sur l'équité, se feront sans contestations et le droit de chacun toujours reconnu, évitera les discordes et les querelles si fréquentes aujourd'hui.

Enfin le pur amour dont les cœurs seront remplis remplacera la haine qui les anime si souvent et fera de la société entière une famille de frères, une réunion d'amis empressés à se soutenir, à s'entr'aider, à s'aimer.

Troisième série

HUITIÈME ENTRETIEN

Amis, pour avoir le moyen de dompter les forces qui vous entourent, il faut posséder vous-mêmes une force supérieure. Cette force existe et sera à la disposition de votre être intérieur lorsqu'il sera parvenu à son complet développement.

Le foyer de votre âme, semblable au foyer de l'infini dont il émane, est un centre d'énergie dont les activités *positives* attirent les forces *négatives*

de l'espace. Le jeu de ces forces opposées donne naissance à un fluide subtil pouvant mettre au service de la volonté qui le dirige toutes les forces matérielles ou spirituelles du globe.

Vous devez comprendre quelle importance a pour vous le développement de votre spiritualité qui fera grandir vos pouvoirs à la hauteur de vos aspirations et vous permettra d'exercer sur la matière un empire absolu.

Les résultats que vous obtiendrez par l'emploi de ce fluide merveilleux sont incalculables. Un groupe d'Incarnés, dirigeant leurs vouloirs unifiés sur un point quelconque du vaste horizon, seront assez puissants, pour dompter la tempête, attirer, repousser ou dissiper les nuages, apaiser les vents déchaînés, calmer les flots soulevés d'une mer en furie.

C'est alors que l'homme sera vraiment le roi et le maître de la création et qu'il verra se briser à ses pieds vainqueurs toutes les résistances et tous les obstacles qui entravent votre vie et s'opposent à la réalisation de vos désirs.

N'inclinez donc plus vers la terre vos fronts soucieux pour y chercher les biens capables de vous satisfaire. C'est dans l'atmosphère qui vous entoure, dans l'air que vous respirez, dans cet espace immense qui vous environne et vous semble vide, c'est là que vous trouverez les forces dont la combinaison avec vos propres éléments produira le fluide subtil auquel vous devrez la santé du corps, le repos de l'esprit, la joie du cœur et les consolantes certitudes de votre vie impérissable et divine.

Troisième série

NEUVIÈME ENTRETIEN

La lumière astrale, amis, est la contre-partie spirituelle de la lumière qui vous éclaire. Ses éléments qui la composent étant de même nature que ceux qui forment votre essence fluidique, il s'opère entre eux, par le fait de l'attraction, un échange continuel dont nous vous avons précédemment expliqué les causes et les effets.

Cette atmosphère invisible et lumineuse doit attirer dorénavant votre attention et devenir l'objet de sérieuses études. C'est en elle que se produit la source des forces subtiles qui vous influencent, des inspirations qui vous guident, des courants bons ou mauvais qui vous entraînent.

Sa composition la plus rudimentaire vous est connue sous le nom *d'électricité*; sa substance la plus pure sert de base au magnétisme spirituel par lequel vous sont ouvertes les portes du monde invisible.

Le progrès des sciences et de l'industrie vous permettront de faire de sa forme inférieure et avec l'aide d'instruments appropriés de nouvelles et toujours meilleures applications.

Ayant trouvé le moyen de la produire d'une façon plus simple et plus

économique, vous obtiendrez des courants de force plus actifs, des foyers de lumière plus étendus.

Vous pourrez alors actionner de nouveaux appareils par lesquels vous produirez une chaleur capable de combattre victorieusement le froid de vos hivers rigoureux.

Vous pourrez aussi établir des ventilateurs ingénieux qui vous garantiront de la chaleur pénible de vos étés brûlants.

Enfin, cette lumière intense éclairera vos nuits obscures en attendant que vos connaissances, toujours plus étendues, vos pouvoirs, toujours plus grands, vous permettent de faire émerger la terre des degrés inférieurs de l'espace où règnent les ténèbres pour la placer, pure et légère, sur les degrés supérieurs où resplendit la *lumière*. (*A suivre.*)

LA SCIENCE ET LES TRAVAUX DE LA MÉNAGÈRE (1)

L'auteur Mme Sage, nous offre un charmant volume, relié très simplement et avec un rare bon goût, reliure d'amateur mouton rouge, souple, tête dorée et beau papier.

Mme Sage a dû bien méditer avant de livrer son œuvre à l'impression, car elle a voulu que chaque page portât l'empreinte de sa grande expérience, de sa haute sagesse et, cependant, ce livre de chevet est écrit simplement, sans redondances : c'est à l'intelligence et au cœur des jeunes filles et des femmes que s'adressent cette suite de conseils pour la conduite pratique dans le ménage.

Dans son introduction, page 3, Mme Sage dit : « L'être humain n'est pas un ange, mais il n'est pas non plus une bête : il est quelque chose entre les deux, c'est-à-dire un esprit uni à un corps. On répète sans cesse aux maîtres de l'enfance qu'il faut mener de front *l'éducation* du corps et celle de l'esprit. On a mis du temps à comprendre cette vérité pourtant évidente, mais enfin on y est venu. On doit ajouter : Dans la vie il faut mener de front les *travaux* du corps et ceux de l'esprit.

« Puisqu'il en est ainsi, en obtenant pour sa part les travaux du ménage, la femme a eu la meilleure part. Quel travail peut être plus agréable que celui de caresser de ses mains, qu'on me permette cette expression, le nid où l'on demeure ? Quel plaisir plus intense peut éprouver une femme que de sentir heureux les êtres qui l'entourent, et heureux grâce à ses soins ? On n'est nulle part aussi heureux que chez soi, au milieu des choses qui nous sont familières, choses auxquelles nous tenons souvent autant qu'à

(1) Broché : 2 fr. 75, 3 fr. port payé. — Relié : 4 fr. 75, 5 fr. port payé.

des personnes. Et l'on pourrait trouver qu'il est déshonorant de s'occuper de ces mille et un bibelots qui nous sont chers !

« Si l'homme déserte si souvent le foyer, c'est parce que le foyer n'est pas le nid qu'il devrait être, et cela par la faute de la femme. C'est parce que la propreté, le confort et la gaité n'habitent pas ce foyer.

« Il faut donc, non seulement enseigner à la jeune fille les travaux du ménage, mais il faut lui en inspirer l'amour dès ses plus tendres années. Il faut lui répéter sans cesse que ces travaux sont nobles, et qu'il est honteux pour une femme de s'y soustraire, quelque position qu'elle puisse occuper. Et, en disant cela à la jeune fille, on ne lui dira que la stricte vérité, etc. »

Avant de traiter de l'habitation plaisante et saine, Mme Sage recommande à ses lectrices de bien lire et se bien pénétrer des *Dix commandements de Jefferson*, et de *la Science du bonhomme Richard*, préceptes classés aux pages 5, 6, 7. « Ce sont là les secrets du bonheur, de la dignité, de toutes les vertus. Ce sont là aussi les secrets pour arriver à la fortune et à la considération, » affirme Mme Sage, et non sans de hautes raisons.

Viennent ensuite des recommandations pour l'entretien de l'habitation plaisante et saine, tout ce que l'expérience et une hygiène bien entendues ordonnent aux jeunes dames ; toutes sont pratiques et simples dans leur application. Le bon arrangement intérieur du logis, les précautions à prendre pour les lieux déjà habités, ou l'occupation des maisons nouvellement bâties, les questions de baux et de responsabilités y sont traitées de main de maître.

Un petit traité sur l'art de détruire les souris et les insectes n'est pas à dédaigner.

De la page 41 à 49, je trouve un portrait de la parfaite ménagère par le roi Salomon, et par l'auteur ; quelques pages délicieuses et éminemment utiles sur l'influence et le rôle de la femme dans la famille et dans la société.

Nous regrettons de ne pouvoir les reproduire ici, car elles le méritent à tous titres. *Les qualités indispensables à la ménagère*, offrent, en des alinéas concis, mais qui forceront les lectrices à méditer, des incitations maternelles, il en est de même des quelques défauts que la bonne ménagère doit éviter.

Distribuer son horaire à chacun, soit à la ville, soit aux champs, est une science que l'on acquiert avec l'esprit de suite ; ainsi le travail se fait avec ordre et à l'heure. Le temps c'est de l'argent et il faut que la ménagère riche comme la ménagère pauvre sachent se lever de bonne heure. Il faut aussi savoir choisir les domestiques et par vanité ne pas trop en prendre, il y a onze pages consacrées à ce problème d'intérieur, dans lesquelles on apprend à bien traiter qui vous sert, mais aussi à connaître l'étiquette entre le serviteur et le maître, quel doit être la tenue des domestiques, leurs gages

et leurs gratifications, le congé et le certificat à donner, la législation qui régit tous ces rapports.

La nécessité d'une tenue sévère et régulière de la comptabilité d'un ménage bien administré, autant que le peut être celle d'une maison de commerce, est nettement démontré au chapitre VII. C'est vrai, rationnel et les pages consacrées à la *Comptabilité du ménage* sont pratiques ; la mise en actes de cette exposition, à l'aide de tableaux et de chiffres, frappera nos intelligentes ménagères, c'est là une question vitale pour là maison et sa quiétude.

Le chauffage et l'éclairage, les principaux combustibles, les appareils de chauffage, tiennent une large place dans ce volume ; c'est très intéressant. Mme Sage a consacré des pages pleines de choses utiles au vêtement, à son hygiène, à une mise correcte et soignée, à la mode et aux achats, à l'entretien et au raccommodage. Au linge et à son nettoyage, au repassage et à la manière de le raccommoder et de le rapiècer. Partout il y a des planches explicatives, même pour l'entretien des bas et leur remmaillage, même des conseils pour l'utilisation du vieux linge et des vieux vêtements.

Dans une œuvre de ce mérite, il est bien naturel que Mme Sage eût une bonne part pour la médecine et l'hygiène domestique, comment on élève les enfants et la propreté du corps si nettement ordonnée.

Le chapitre IV est consacré aux conseils d'hygiène individuelle;le chapitre V à quelques-unes de nos petites misères et leur remède. Le chapitre VI aux généralités sur les maladies inévitables, et sur quelques maladies évitables, toutes parties excellentes, qu'on relira souvent à titre de consultation. Le chapitre VIII traite des qualités morales de la ménagère garde-malade et de quelques connaissances qui lui sont utiles ; ici Mme Sage donne la preuve qu'elle a étudié la médecine, les notions qu'elle donne ne viennent que d'une longue pratique, il est bon de les bien connaître, en cas d'accidents inattendus et dans les familles c'est usuel.

La VIe partie concerne les approvisionnements de toute sorte, comment il faut les faire. Puis la préparation et la conservation de la viande de porc, conservation du beurre et des œufs, des légumes et des fruits — Comment on fait le marché. Là, pas une parole de trop, mais le vif désir de bien guider. La VIIe partie concerne la cuisine et les conseils généraux, les opérations de cuisine et les termes dont on les désigne, le pain, la farine, le lait, le thé, le café, le chocolat, soupes, légumes, sauces, poissons, fromages, œufs, salades, pâtisserie, boissons, eau et son épuration. Le vin et sa conservation, les soins à lui donner, cidre et bière.

Ce volume utile, indispensable à toute ménagère prévoyante et avisée, se termine en quelques pages sur la bonne tenue, les réceptions, les visites et les cartes, les dîners. Comment on mange; la correspondance ; le jardinage la basse-cour.

Nous avons été intéressé par chaque sujet, toujours traité *ex-proffesso* par une femme de savoir et de haut mérite ; sa plus belle récompense serait d'être lue et comprise. Puissent nos lecteurs entendre notre bien fraternelle incitation. P.-G. LEYMARIE

REVUE DES REVUES

Le Messager (Liège). — Sir William Crookes et l'Animisme, par A. AKSAKOFF. — Une maison hantée à Turin.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). — Etudes sur la médiumnité par G. DELANNE. — Mémoire sur les apparitions survenant peu de temps après la mort, par le Dr DUSART. – Comment je suis devenu spirite, par le général FIX. — La médiumnité guérissante par ANDRÉ PEZZANI.

Lè progrès spirite (Paris). — La conscience, par LAURENT DE FAGET. — M. Léon Denis à Alger. — Veille de Noël, poésie par V. LOUIS DEBLOUX. — La Franc-Maçonnerie et le Clergé, par JEAN ERIAM. — Un chien clairvoyant, par le Dr SCHUPP DE MUNICH. — Esprits et étudiants.

Le spiritualisme moderne (Paris). — L'action spiritualiste, par BEAUDELOT. — De l'expérience psychique, par A. LA BEAUCIE. — De l'efficacité de la Prière, par A. GAUL.

Annales des scienees psychiques (Paris). — Influence télépathique, par Mme CLARENCE DE VAUX-ROYER. — Un cas remarquable de précocité musicale, par le professeur CH. RICHET. — De la conscience subliminale par H. MYERS. — Des Indes à la Planète Mars, par le professeur FLOURNOY.

Revue du Monde Invisible (Paris). — Les anges dans l'Univers, par A. VON MONS. — La voyante de la Place Saint-Georges, par l'abbé PAUL FESCH.

Echo du merveilleux (Paris). — De la terre à la Planète Mars, par GASTON MÉRY. — Les grands visionnaires : Pétrarque, par E. MARIOTTE. — Spiritualisme et Matérialisme, Saint-Saëns et C. Flammarion, par E. M.

Vient de paraître, le 2e numéro du *Mouvement psychique* Rédacteur en chef : JACQUES BRIEU. — Revue scientifique mensuelle, traitant des questions d'hypnotisme, de magnétisme et en général de tous les phénomènes de psychisme expérimental ; rédaction, 7, impasse Bardou ; administration. 14, rue d'Amsterdam, Paris.

Le Moniteur des Etudes psychiques sous la direction de M. B. MARTIN, paraîtra désormais le 5 et le 20 de chaque mois. — Admin. : 83, rue des Saints Pères, Paris.

Le n° 2 du *Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy* donne la conférence faite à Nancy au siège de la « Société d'Etudes psychiques », par le Dr Gérard ENCAUSSE (Papus), le 11 novembre 1900, et un article très intéressant de M. DROUVILLE sur quelques manifestations spirites. — Siège social provisoire chez le secrétaire, M. A. THOMAS, 25, rue du faubourg St-Jean, à Nancy.

La paix universelle (Lyon). Un jugement inique, l'affaire Mouroux en cassation, par A. BOUVIER.

La Revue Théosophique française (Le lotus bleu), fondée par H. P. BLAVASKY. Allocution prononcée le 6 mai 1900, avant-veille du « Jour du Lotus blanc » au siège de la section française de la Société théosophique, à Paris, par C. W. LEADBEATER.— Extraits de la Doctrine du Cœur, par X... . Le problème de l'inégalité des conditions, par TH. PASCAL. — Clairvoyance, par LEADBEATER.— Patience, par Lucy DIETSCH Les guerres et la fraternité, par Aimée BLECH. — Conférences théosophiques à Genève du Dr Pascal, par D. A. COURMES.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*



44e ANNÉE. N° 3. 1er MARS 1901.

LE PRÉCURSEUR. VISION RÉTROSPECTIVE

Voir la *Revue* du 1er février 1901

Toujours est-il que l'homme eut un jour une vision, vision rapide, image fugitive, mais combien persistante dans son cerveau violemment impressionné.

Il vit un mammouth courant sur la lisière de la forêt, renversant, écrasant arbustes et broussailles. Ce mammouth était poursuivi par deux tigres et ces trois bêtes monstrueuses, formant comme un ouragan de fracas et de hurlements rauques, passèrent devant lui, dans un tel élan de puissance irrésistible, que l'image lui en resta dans les yeux. Et cette image il voulut la représenter.

La représenter; mais comment ? De jour et de nuit il y pensait, souffrant de son impuissance, mais s'obstinant quand même. Oh ! ces obsessions

tenaces qui nous mettent dans la tête comme une gestation douloureuse, lancinante, qui malgré tout persiste et que rien ne saurait arracher ?

Pourquoi donc voulait-il reproduire cette image de bêtes emportées ? Le savait-il lui-même? Il lui semblait qu'en fixant l'image de ce mammouth, en particulier, qu'il avait déjà vu rôder dans les environs et dont il avait vainement tenté de s'emparer, il pourrait, dans une certaine mesure, prendre possession de la bête convoitée. S'il pouvait la tenir là, devant ses yeux, sous son regard dominateur, ne serait-elle pas un peu à lui et si, de la pointe aiguë de son javelot de silex, il lui faisait une piqûre, à la tête ou au cœur... qui sait si la blessure faite à l'image ne se reproduirait peut-être pas sur la bête vivante et inabordable jusqu'à ce jour?

Tous les sauvages ont eu et ont encore cette idée singulière qui semble être le pressentiment ou la divination d'une réalité lointaine et mystérieuse. Tous établissent une solidarité bizarre entre l'image et l'être représenté, et c'est cette idée qui, devenue héréditaire dans la race, a provoqué plus tard ces pratiques étranges qui, sous le nom moderne d'*envoûtement* se rattachent à certains phénomènes psychiques longtemps considérés comme une simple aberration de l'esprit superstitieux de l'homme, mais confirmés, aujourd'hui, par la prodigieuse découverte de l'extériorisation de la sensibilité.

Le sauvage voulait donc représenter le mammouth et c'est dans sa caverne, c'est sur l'une de ses parois, blanche et unie, qu'il essaya de graver avec la pointe de son couteau de silex cette image qui hantait son cerveau.

Lentement, péniblement et d'une main tremblante, il traça une ligne, ligne arrondie et convexe, celle du dos de l'animal emporté dans sa course... tentative bien insuffisante, hélas ! Il ne le savait que trop. Il voulut encore essayer de représenter la trompe, les défenses ; mais il s'arrêta bientôt, paralysé par le sentiment de son impuissance.

Pendant bien longtemps, pendant des années, il regarda de temps à autre cette ligne hésitante, incorrecte, et quand ce premier artiste de notre race — n'en était-ce pas un, malgré tout ? — s'endormit du dernier sommeil, l'œil fixé sur son ébauche informe, il pressentit, à coup sûr, des successeurs plus habiles et eut, dans les brumes de l'agonie, des visions où flottaient, réels, concrets, vivants, les rêves incohérents de sa cervelle déliquescente.

III

Eux

Des années avaient passé... des siècles peut-être. Années ou siècles, qu'importe dans l'infinie durée?

Dans la même caverne, plus ou moins remaniée çà et là par les eaux d'infiltration et leurs stalagmites amoncelées où reposaient les os du primitif, s'étaient successivement installés ses nombreux descendants.

Certaines modifications s'étaient faites dans leur manière de vivre ; des progrès lents mais continus s'étaient réalisés. Les femmes portaient des colliers et des bracelets de dents ou de coquilles perforées. Dans les anfractuosités de la caverne étaient accrochés, à de grandes chevilles de bois enfoncées dans les fissures de la roche, des vêtements en peaux de bêtes et des espèces de nattes formant tentures, derrière lesquelles étaient suspendus ou rangés, sur des tablettes de pierre, des armes, des outils, des ustensiles de toutes sortes : couteaux, flèches, haches, lances, hameçons, marteaux, scies, aiguilles, poinçons et cuillères à moelle — le tout en silex taillé, en os ou en bois de renne, plus ou moins polis et ciselés.

Mais ces œuvres quelques remarquables qu'elles fussent ne semblent pas avoir paru suffisantes aux artistes de ces âges lointains. Des idées toujours plus complexes hantaient ces cervelles en travail. Par suite du besoin qu'éprouve l'homme d'extérioriser et de personnifier surtout ses propres conceptions, ils avaient orné les parois de la grotte d'objets bizarres, mais sacrés, fétiches informes qu'ils y accrochaient de tous côtés. Outre le culte du feu qu'ils célébraient régulièrement autour du foyer agrandi, outre le culte des ancêtres qui, dans tous les siècles, a témoigné du besoin qu'éprouve l'humanité de se rapprocher de l'invisible et auquel se rattachait l'évocation des Esprits dont ils devinaient la présence autour d'eux, il y avait encore dans le cœur de ces Troglodytes la recherche, plus encore, l'inquiétude de cet art, de cet idéal qui, dans ses manifestations les plus élémentaires, se retrouve plus ou moins dans les natures les plus incultes et jusque chez les animaux eux-mêmes.

Parmi leurs fétiches, il n'y en avait pas de plus vénéré que l'ébauche tracée sur la paroi de la muraille. De génération en génération, les hommes se montraient avec respect la ligne sacrée, la courbe dessinée par le grand ancêtre initiateur ; mais ils la contemplaient sans comprendre, fascinés toutefois par le mystère même de la gravure fatidique.

Un jour vint cependant où l'un d'eux, héritier plus favorisé du précurseur, finit par deviner ses intentions. Il prit un morceau d'ivoire ; il le tailla, le polit pendant des années. Il en fit une sorte de plaque mince, puis sur cette lame si lentement préparée, il grava tout aussi lentement et avec de scrupuleuses retouches que l'on y voit encore, le fameux mammouth retrouvé par MM. Ed. Lartet et Christy, dans la grotte de la Madelaine et qui, aujourd'hui, dans les vitrines du musée préhistorique de Saint-Germain, figure parmi les spécimens les plus précieux de ses remarquables collections.

Et maintenant, de cette vision rétrospective, quelles impressions doivent nous rester ?

Tout d'abord, un sentiment de profonde reconnaissance à l'égard de ces primitifs dont nous venons d'esquisser rapidement la touchante et lointaine

histoire. Lorsque, dans les fragments de brèches provenant des fouilles faites dans les cavernes préhistoriques et conservées dans nos musées, nous voyons, mêlés à ceux des fauves dont ils furent les contemporains, les ossements de ces hommes d'un autre âge, regardons-les avec respect. Disons-nous que ce sont là les restes vénérables de quelques-uns de ces ancêtres qui, au prix de souffrances inouïes, ont lutté contre le froid, la faim, les bêtes sauvages, ont malgré tout conservé intact le flambeau de notre race que menaçaient tant de dangers conjurés contre elle et nous ont préparé la terre et le milieu où s'accomplissent nos destinées — eux, les pionniers héroïques, les indomptables initiateurs.

Disons-nous, d'autre part, que pour aussi tragique et douloureuse que soit l'histoire de notre humanité, elle n'en est pas moins réconfortante pour nous. N'oublions jamais que nous sommes les héritiers responsables de ces précurseurs hardis et que c'est à nous que revient l'honneur de poursuivre, en l'élargissant, en l'ennoblissant sans cesse, l'œuvre d'évolution qu'ils ont commencée pour nous, puisque c'est nous qui en bénéficions.

Ah ! combien loin sommes-nous, ici, de cet Eden idyllique qu'ont chanté tant de poètes à l'eau de rose, de cet âge d'or qui, au dire des vieilles légendes, servit d'aube radieuse aux jours maudits qui lui ont succédé.

Légendes enfantines, pour ne pas dire grotesques. Vous êtes-vous jamais rendu compte, en vous affranchissant de tout atavisme plus ou moins religieux, de cette mythologie paradoxale sur le canevas de laquelle ont brodé tous les fabricants de dogmes ? Avez-vous jamais réfléchi à la prodigieuse naïveté de ceux... que dis-je ? de nous tous qui avons cru à ces contes bleus, thème intangible de ce que nous appelons bénévolement nos « croyances » ? Ce fameux fruit défendu du paradis terrestre, quel rôle étrange n'a-t-il pas joué, dans le drame tragico-comique qui sert de base à l'édifice dogmatique que révèrent, depuis deux mille ans, tant de pauvres gens abusés.

Ah ! c'est que les prêtres avaient besoin de cette pomme légendaire et de ses maléfices redoutables, pour justifier ou tout au moins étayer ce fatal et abominable dogme de la chute originelle dont l'Eglise a si scandaleusement bénéficié.

Et quand on songe qu'il est encore besoin, aujourd'hui, de chercher — et sans succès, cela va sans dire — à saper ce symbolisme extravagant, auprès duquel pourraient passer pour raisonnables les élucubrations les plus bizarres de telles genèses orientales dont nous rions cependant !

Nous n'exagérons nullement. Vous faites-vous une idée, par exemple, entre tant d'autres conceptions fantastiques, de l'extraordinaire coup de théâtre qui a dû se produire dans le « paradis terrestre » le jour où ce malheureux Adam, cédant à la tentation assez excusable, ce semble... — crime irrémissible ! clame l'Eglise, forfait impardonnable qu'expieront, d'éternité

en éternité, tous les damnés de tous les siècles passés, présent et futurs !

A la bonne heure ! Voilà le dogme officiel, dans sa pure et intransigeante orthodoxie.

Mais reprenons. J'ai parlé d'un coup de théâtre; n'était-il pas inévitable de tout point ? Ce n'est pas seulement à nous, pauvres damnés, qu'a été fatal l'acte sacrilège de notre imprudent ancêtre, c'est dans la nature entière qu'il devait avoir un effroyable retentissement. A peine Adam, violant toutes les lois divines, eût-il achevé son dernier quartier de pomme, que tout changea subitement d'aspect dans le merveilleux jardin... enchanté jusqu'à ce jour.

Vous savez bien, si vous vous souvenez de vos premières leçons de catéchisme, que les tigres y jouaient avec les agneaux et que c'est de l'air le plus tendre que les milans regardaient les colombes. — Que de charmants tableaux n'a-t-on pas fait sur ce sujet-là ! — Or, ne voilà-t-il pas que, par un coup de baguette magique, ces carnassiers qui, jusqu'alors, sans doute, s'étaient contentés d'herbe tendre et d'eau de fontaine, se mirent subitement, après la chute, à dévorer des lambeaux de chair pantelante et à se gorger de sang chaud. — Horreur et malédiction !...

Et voilà pourtant les incroyables puérilités, celles-là et bien d'autres, que le clan — ne pourrais-je pas dire le syndicat sacerdotal, car ils se sont bien syndiqués, ceux-là, pour leur néfaste propagande – que le Syndicat sacerdotal, dis-je, a fait accepter comme article de foi par la pauvre humanité incorrigiblement fétichiste, sans qu'elle ait l'air de s'en douter.

Vieilles querelles ! inutiles protestations ! dira-t-on, peut-être. Vieilles, soit, mais inutiles, non ! Vous n'avez donc jamais réfléchi aux conséquences désastreuses qu'a exercées, sur l'évolution humaine, tout cet odieux bagage de péché originel, de purgatoire, d'enfer, de peines éternelles, de tout ce satanisme... que sont venues atténuer, il est vrai, et fort heureusement, ces fameuses indulgences si productives et ces messes non moins abondamment payées dont le produit remplit tant d'escarcelles, tout au fond des sanctuaires de toutes les Eglises du monde ?

Ce ne sont, ni plus ni moins, que des centaines d'années de progrès et d'épuration qu'ont fait perdre à la pauvre humanité affolée tous ces engins d'exploitation à outrance. Ah ! combien je préfère encore l'état d'âme de nos pauvres primitifs, dans leur grotte toute peuplée d'Esprits mystérieux qu'ils invoquaient sans les connaître, à celui de ces millions de « croyants » modernes qui, dans l'inconscience d'une religion dont les pratiques désastreusement formalistes suppriment chez eux toute aspiration, tout désir d'amélioration, tout idéal, en un mot, se laissent benoîtement pressurer par leurs prêtres, dans l'espoir non dissimulé de s'acheter, par ce trafic inqualifiable, une part de ce paradis que leur promettent leurs exploiteurs.

Non, non, ce n'est point par une idylle qu'a commencé l'histoire de notre évolution, sur cette terre d'épreuves. C'est sur chacune de ses pages que nous retrouvons la trace des larmes et du sang qu'y ont versés nos prédécesseurs. C'est par l'âge de fer qu'ils ont débuté, plus encore, par l'âge de pierre, effroyable série de siècles de luttes et de violences, où la force seule s'arrogeait tous les droits et où il n'existait même pas de mot, pour exprimer cette chose inconnue, chimérique qui, plus tard, bien plus tard, devait s'appeler du beau nom de justice.

Aussi, n'est-ce point derrière nous, dans le passé, qu'il faut chercher cet âge d'or de fantaisie tant chanté par des gens mal informés, mais bien dans l'avenir, là-bas, très loin, dans cet Eden merveilleux qui sera le vrai celui-là, et où, sous les rayons du soleil de justice, croîtra cet arbre de la science, de la vérité, de la vie, aux fruits duquel tous auront les mêmes droits.

Plus de fruits défendus, alors, plus de péchés irrémissibles, plus rien que la lutte pour le progrès et la sanctification, lutte lente mais victorieuse pour tous et pour chacun en particulier, dans la mesure de ses aptitudes, de ses efforts et de sa bonne volonté.

Telle est la haute philosophie qui ressort de cette histoire du passé à laquelle se rattache la nôtre comme suite et conséquences naturelles. Toutes deux nous enseignent que ce n'est pas ici-bas que doit se parachever l'évolution humaine, mais plus haut, bien au-delà de notre terre transitoire, disons même éphémère — étant donnée l'interminable succession des âges — et qui, l'heure venue, s'effondrera dans l'immensité.

Alors que... dans quelques millions d'années, peut-être, le cycle humain sera définitivement accompli sur notre globe usé, et que sur le lugubre catafalque de glace et de neige qui le recouvrira, sera sur le point de disparaître le pâle et dernier rayon de notre soleil éteint... qui sait si les derniers représentants de notre race, ici-bas, ne viendront pas se réfugier, pour y mourir, dans cette grotte qui servit de demeure à l'un des grands ancêtres de notre terrestre humanité ?

Et qu'importe, après tout, que les soleils s'éteignent et que meurent les planètes, semant aux vents du ciel leur poussière stérile, quand sur de nouvelles terres doit renaître la vie, l'inépuisable vie, sous le rayonnement de plus jeunes soleils ?

Sur le stade de l'infini, comme aux antiques fêtes des Panathénées, les flambeaux se succèdent sans interruption — incessamment rallumés, s'ils s'éteignent — pour y briller d'éternité en éternité.

ED. GRIMARD.

RÉPONSE DE M. LÉON DENIS, A M. AUBIN

Le journal *le Centre*, du 19 janvier 1901, avait inséré tout au long, la conférence de M. *Aubin* à l'*Alliance Française* de Chateauroux.

M. Léon Denis demandait une place pour sa réponse aux insanités sur le spiritisme débitées par ce professeur de philosophie du Lycée : le journal *le Centre* a refusé en ces termes :

CHATEAUROUX. — Nous recevons de M. Léon Denis, président de la *Société française des Etudes psychiques de Paris*, une intéressante communication au sujet de la conférence faite récemment à l'*Alliance Française* de Chateauroux, par M. Aubin, professeur de philosophie au lycée, sur le Spiritisme.

Au lendemain de cette conférence nous avons parlé comme il convenait du discours de M. Aubin; il s'agissait, d'ailleurs et surtout, de l'*Alliance Française*.

Aujourd'hui M. Léon Denis nous demande de controverser différents points des systèmes exposés par M. Aubin.

Malgré toute la déférence que nous avons pour le talent des deux antagonistes et quelque intéressante que puisse être leur conversation, nous ne croyons pas devoir ouvrir les colonnes du *Journal du Centre* à une telle discussion.

Pour nous et après avoir rendu un sincère hommage à toutes les études, à toutes les sciences que la Foi ne proscrit pas, nous déclarons nous en rapporter, quant au surnaturel, à ce qu'enseigne l'Eglise catholique apostolique et romaine. Ses prescriptions sont formelles en ce qui concerne la superstition, l'âme, la communion des saints et la résurrection des corps. Nous nous bornons à croire à ces enseignements le plus fermement que nous le pouvons, nous excusant humblement près de l'Eglise de ne pouvoir lui donner plus que notre obéissance et notre soumission sincères et complètes.

E. N.

Cette réponse indique nettement, quelle est l'opinion de cette feuille qui regrette de n'être jamais assez catholique. Il n'est point étonnant que M. Aubin soit son porte-parole, et ait falsifié la vérité quant au spiritisme, et ce qui nous étonne, c'est que ce budgétivore consente à toucher les appointements que l'Etat lui donne, à enseigner à ses élèves ses conceptions anti-républicaines, ses rêveries philosophiques et mystiques. La loi, dite de Falloux, a permis aux jésuites de nous fabriquer une légion de professeurs de cet ordre, et, en vérité, la république est bien servie. Qui mettra l'ordre dans ce désordre!!

Le journal *l'Union Républicaine* à inséré le 1er février 1901, la réponse de

M. Léon Denis refusée par le journal *Le Centre* ; à Chateauroux on ne peut encore mettre la vérité sous le boisseau, la feuille bérichonne *L'Union Républicaine* s'y oppose.

TRIBUNE PUBLIQUE

Monsieur le Directeur de l'*Union républicaine*,

Quelques-uns de vos lecteurs appellent mon attention sur la conférence faite par M. Aubin, que vous avez publiée dans vos numéros du 23 et jours suivants. Elle avait le *Spiritisme* pour objet.

Ces personnes connaissent le sujet ; elles savent que j'en poursuis l'étude expérimentale depuis plus de trente années. A ce titre, elles me signalent les erreurs du conférencier et me demandent de les réfuter. Elles ajoutent que j'ai été nommé, pris à partie par lui. C'est pourquoi je viens faire appel à votre impartialité, Monsieur, et vous prier d'accueillir ma réponse dans votre journal.

Quel moment M. Aubin choisit-il pour se livrer à une critique amère du spiritisme ? Le moment où cet ordre de faits vient de prendre rang dans la science, de recevoir en quelque sorte une consécration officielle. En effet, le congrès international de psychologie de Paris, qui s'est tenu au palais des Congrès, dans l'enceinte de l'Exposition, du 20 au 25 août dernier, a consacré une séance plénière, toutes sections réunies, à l'examen de ces questions.

Au cours de cette séance, M. H. Myers, professeur à l'Université de Cambridge, justement célèbre, non seulement comme expérimentateur, mais encore comme moraliste et philosophe, a donné lecture d'un travail sur la « transe ou médiumnité à incorporations » dont s'est occupé M. Aubin dans sa conférence. Nous en reproduisons les conclusions, parce qu'elles réfutent d'une maniere précise les appréciations hâtives de votre concitoyen et l'accusation injuste que le spiritisme n'est qu'une des formes du matérialisme.

Après avoir énuméré toute « une série d'expériences affirmées par plus de vingt témoins compétents qui assurent que les faits relevés par Mmes Thompson et Pipers, entransées, étaient absolument inconnus d'elles et ne peuvent être attribués qu'aux esprits des morts », M. Myers conclut ainsi :

« Je prétends que cette substitution de personnalité ou contrôle d'esprit en possession est un pas en avant normal dans l'évolution de notre race.

« Je prétends qu'un esprit existe dans l'homme et qu'il est salutaire et désirable que cet esprit soit, de par ces faits, capable de se dissocier partiellement et temporairement de son organisme, ce qui le favoriserait d'une liberté et d'une vision agrandies, en même temps que cela permettrait à un esprit *désincarné* de pouvoir faire usage de cet organisme laissé temporaire-

ment libre, ce qui lui donnerait le pouvoir de communiquer avec d'autres esprits encore incarnés sur cette terre.

« Je prétends que beaucoup de connaissances dans cette voie ont déjà été acquises, et qu'il en reste encore beaucoup à découvrir ».

Après M. Myers, M. Van den Eden, professeur d'une université hollandaise, a fait une déclaration dans le même sens, M. Flournoy, professeur de psychologie à l'université de Genève, a parlé de ses expériences avec le médium Hélène Smith, qui, à l'état de transe, se reconstitue dans ses « existences antérieures et parle des langues anciennes qu'elle ignore à l'état normal ».

En outre, dans la V[e] section, trois séances ont été consacrées aux mêmes études. Des hommes tels que le D[r] Paul Gibier, directeur de l'Institut antirabbique de New-York, D[r] Dariex, directeur des *Annales des sciences psychiques*, D[r] Encausse, D[r] Jovie, D[r] Pascal, etc., ont présenté ou envoyé des travaux très documentés établissant la réalité des phénomènes spirites et la communication possible avec les décédés.

La création d'un Institut international pour l'étude des phénomènes psychiques, entre autres ceux de la médiumnité, a été décidée. Parmi les membres du comité de direction, nous trouvons pour la France les noms de M. Ch. Richet, professeur à l'Académie de médecine, directeur de la *Revue scientifique*, Sully-Prudhomme, Fouillée, Bergson, Tardes, Séailles etc.; pour l'étranger, tout ce que l'Europe compte de plus illustre parmi les psychologues : W. Crookes, Myers, Lodge, Lombroso, D[r] Ochorowicz, W. James, etc...

Un mois après, au Congrès spiritualiste que je présidais, le D[r] Bayol, ancien gouverneur du Dahomey, a fait une communication sur une série d'expériences de matérialisations spirites, allant depuis l'apparition d'une forme lumineuse jusqu'au moulage dans la paraffine bouillante d'un visage d'esprit qu'il dit être celui d'Acella, jeune fille romaine, morte à Arles, au temps des Antonins. Les D[rs] Bonnet, Chazarain, Dusart, etc... de la faculté de Paris, ont apporté des témoignages analogues et de nombreuses preuves d'identité d'esprits.

Une société d'études psychiques a été fondée plus récemment encore à Nancy, sous la présidence du D[r] Haas, ancien député alsacien au Reichstag. J'ai sous les yeux les bulletins de cette société rendant compte des phénomènes observés, dont le plus grand nombre est attribué aux esprits des défunts.

De jour en jour les enquêtes, les expériences, les témoignages en faveur du spiritisme s'accumulent. Ils viennent s'ajouter aux affirmations antérieures de savants célèbres, tels que Zöollner, Wallace, Aksakof, Crookes, Mapes, etc... Il est trop facile d'accuser ces expérimentateurs froids et

méthodiques, d'hallucination. Les apparitions de l'esprit de Katie King chez W. Crookes ont été photographiées en présence de plusieurs membres de l'Académie royale. Prétendra-t-on que la plaque photographique est sujette, elle aussi, à des hallucinations ?

Tous ces savants ont abordé l'étude du spiritisme en sceptiques, en matérialistes, avec l'intention de démasquer ce qu'ils considéraient comme une fourberie. Tous ont conclu en faveur du spiritisme après 5, 10, 20 ans de recherches.

Il n'est pas d'exemples que des savants, des expérimentateurs sérieux, ayant observé avec indépendance un nombre de faits suffisants et persévéré dans leurs recherches, aient conclu autrement que dans le sens spirite. On ne trouve parmi les négateurs que ceux qui ont peu étudié, peu observé par eux-mêmes.

C'est, nous le craignons, le cas de M. Aubin. Son raisonnement semble le démontrer. Le spiritisme peut offrir des dangers aux amateurs frivoles, aux chercheurs inconséquents. Toute chose, en ce monde, a ses bons et mauvais côtés. Toute médaille à sa face et son revers. Mais le pessimisme du conférencier est au moins exagéré quand il parle des effets de l'expérimentation sur la santé des médiums, Depuis 30 ans que je m'occupe de spiritisme, j'ai vu quelques médiums trompés, mystifiés, lorsqu'ils se livraient sans préparation, sans méthode, sans élévation de pensée aux expériences ; je n'en ai jamais vu devenir fous.

D'après les docteurs Gully et Nichols, les phénomènes spirites ne sont pas la conséquence d'un état morbide. Ils cessent, au contraire, dans le cas de maladie des médiums.

Nous n'entreprendrons pas de discuter ici les autres théories de M. Aubin, ni son opinion sur la doctrine spirite. Ceci nous entraînerait trop loin.

Pour dégager de l'ensemble des faits la théorie qui les explique et la doctrine qui en découle, la première des conditions est de connaître ces faits dans toute leur étendue et dans leurs détails innombrables. Sans cela les critiques sont sans portée, puisque leurs auteurs manquent des éléments nécessaires pour se former une opinion éclairée.

Nous nous bornerons à dire que les possibilités de la vie sont infinies, que ce serait une étrange présomption de croire que toutes les lois de la nature sont connues et que celle-ci ne nous offre plus de secrets.

De l'avis de tous ceux qui ont creusé la question, et ont ce qu'il faut pour la résoudre, le spiritisme est simplement l'étude d'un domaine ignoré de la nature et de la vie. Ce domaine, la science a commencé à l'explorer et elle l'explorera de plus en plus, comme c'est son devoir, en dépit des objurgations, des critiques et des accusations intéressées.

Le spiritisme présente des abus et des difficultés comme toutes choses

humaines, suivant l'angle sous lequel on le considère et l'orientation qu'on lui donne. Il peut être aussi une source abondante de force et de lumière, Etablir l'immortalité de l'être sur des bases scientifiques, prouver par des faits qu'il y a une autre vie, et que, dans cette vie l'esprit recueille la conséquence de ses actes, par conséquent qu'il y a une loi de justice dans l'univers, est-ce donc une chose de mince importance? Ou bien n'y a-t-il pas là, comme nous le croyons, un moyen d'atténuer les maux de notre temps, d'enrayer le scepticisme, le découragement, la démoralisation, de relever les intelligences et les consciences qui s'affaissent, faute d'une *certitude*, faute d'un idéal élevé !

Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

LÉON DENIS.

Président honoraire de la Société française des études psychiques de Paris.

PSYCHOGRAPHIE

CHAPITRE II

Voir la *Revue* de février 1901.

PREUVES FOURNIES PAR L'ÉCRITURE EN LANGUES INCONNUES DU PSYCHISTE

Il est fort rare que les caractères de l'écriture, au moyen desquels les messages sont transmis, soient tout à fait différents des caractères de l'écriture du médium. C'est même un fait digne de remarque que, lorsqu'un type spécial d'écriture est associé à une signature particulière, cette combinaison des deux types est toujours maintenue, autant du moins que j'ai pu l'observer. Je possède un très grand nombre d'exemples dans lesquels ceci est frappant. J'ai par devers moi un spécimen de psychographie, obtenu dans l'intimité, en dehors de l'intervention de toute personne étrangère à la famille, dans lequel les caractères sont si petits qu'ils ne peuvent être lus sans le secours d'un verre fortement grossissant. Cependant toutes les lettres sont nettes et très bien formées, les lignes droites et régulièrement espacées, les capitales et le nom de l'Etre suprême sont écrits en grands caractères et tracés avec le plus grand soin. La même demi-page de carnet sur laquelle était tracé ce spécimen contenait aussi un autre message écrit dans un type absolument différent de caractères, mais avec autant de soin et de netteté. Chacun est signé d'un nom ou plutôt d'une indication et tous deux traitent de questions sensées et bien raisonnées. Le type de chaque écriture s'est maintenu exactement le même dans toutes les communications reçues depuis neuf à dix ans déjà. Bien plus, on ne peut distinguer

aucune différence entre l'écriture tracée en dehors de toute intervention humaine, comme dans le cas ci-dessus et celle qui a été écrite automatiquement par la main du psychiste qui a servi d'intermédiaire. L'identité s'est maintenue absolument tout le temps.

Ce n'est pas seulement le caractère de l'écriture qui reste constant, mais ces messages trahissent encore la présence d'une individualité au point de vue intellectuel. Le contenu du message est aussi spécial que sa forme. Ceci se retrouve particulièrement dans les messages obtenus dans les meilleures conditions d'intimité au sein des familles. Ceux qui ont étudié avec soin les lois qui régissent ce genre de phénomènes ne s'attendront jamais à obtenir aucune information de quelque valeur, au milieu de toutes les causes de trouble d'une séance publique, où le psychiste ne peut guère être bon, à cause des conditions défavorables au milieu desquelles il opère, qu'à fournir une démonstration à un observateur sceptique. Il s'agit dans ces cas d'une sorte de gymnastique psychique, condition qui semble faite tout exprès pour rendre impossible la production des phénomènes attendus. Le succès est toujours le signal de la production d'exigences de plus en plus grandes. Aussi on comprend que des investigateurs de cette espèce reçoivent la récompense qu'ils méritent.

Dans l'intimité, au contraire, lorsque l'on est familiarisé avec le mode de production du phénomène; lorsque l'attention se concentre surtout sur la nature des informations reçues, on peut reconnaître l'individualité bien distincte et bien accentuée de l'opéraraeur intelligent et presque tout ce qui est écrit mérite de fixer l'attention par sa valeur propre.

Dans presque tous les cas cette individualité n'a rien de commun avec celle du Psychiste. Lorsqu'il ne se révèle qu'une seule intelligence, on lui trouve quelques vagues ressemblances avec le psychiste, mais cependant avec maints détails nettement différents et tantôt avec l'absence de quelques caractères nettement personnels, tantôt avec l'adjonction de particularité des plus frappantes. Quand plusieurs intelligences peuvent être distinguées, elles diffèrent aussi profondément entre elles qu'avec le Psychiste.

Non seulement ces intelligences présentent dans leurs communications, aussi bien au point de vue de la forme qu'à celui du style, des caractères différents de ceux que l'on pourrait attendre du Psychiste, mais elles donnent des informations qui sont étrangères à ses connaissances et se servent quelquefois d'une langue dont l'usage lui est tout à fait inconnu. Je n'ai pas l'intention de m'arrêter ici sur le fait, qu'il est donné par le moyens de ces messages des informations qui ne sont et n'ont jamais pu être connues du psychiste spécial, par l'intermédiaire duquel elles sont transmises. Cela m'entraînerait dans des détails qui n'appartiennent pas légitimement à mon sujet et je me trouverais poussé à restreindre mon travail aux seuls cas qui

sont à ma connaissance personnelle. Il est impossible de dire d'un psychiste public, tel que Monck ou Slade, qu'il connaît ou ne connaît pas tel fait ou qu'il en a ou n'en a pas entendu parler dans ses années antérieures. Tout ce que je pourrais dire, c'est qu'il est tout à fait improbable qu'il ait possédé une notion aussi exceptionnelle, mais je ne pourrais baser un argument sur une simple opinion comme celle-là.

Il est beaucoup plus aisé de trouver une preuve dans la langue employée. Lorsque nous trouvons que les messages obtenus en présence de Slade ou de Watkins sont écrits en ancien ou moderne grec, espagnol, portugais, russe, suédois, hollandais, allemand, arabe ou chinois, il ne nous est pas difficile d'affirmer que leurs connaissances linguistiques n'ont pas ce caractère polyglotte. Nous dirons à ce propos que Watkins est un jeune homme dont la vie dans ses premières années, ne l'a pas mis dans des conditions favorables à l'acquisition d'autres connaissances que celles qu'il a pu retirer de la rude école de l'expérience. Quant à Slade, je sais de bonne source qu'il ne connaît que sa langue maternelle.

Je puis donc affirmer que les langues étrangères inconnues des psychistes sont fréquemment employées pour apporter une nouvelle preuve de l'absence de fraude. Lorsque l'on a pris, pour prévenir toute manœuvre frauduleuse au sujet des ardoises, des précautions telles que celles que j'ai citées dans chacun des cas rapportés ci dessus, il y a déjà une présomption en faveur de la réalité des phénomènes. Lorsque le témoignage des sens vous fait suivre le progrès de l'écriture, cette présomption en est augmentée. Si, en examinant les ardoises, on constate que la langue employée est inconnue du psychiste, je soutiens que la présomption est encore largement accrue et que l'on a ajouté une nouvelle maille à la chaîne des preuves.

J'ai déjà signalé le cas dans lequel M. Hensleigh Wedgwood suivit par le secours de son oreille le bruit de l'écriture en caractères grecs et ensuite l'écriture cursive anglaise. Je veux y ajouter deux autres cas, l'un rapporté par l'Hon. R. Dale Owen, jadis ministre d'Amérique près de la cour de Naples. Il se produisit à une époque où Slade était relativement inconnu dans ce pays. Ce cas est d'autant plus curieux que M. Dale Owen tenait l'ardoise et les papiers sur ses genoux et vit la main isolée, semblable à celles qu'ont mentionnées M. Crookes et M. Jencken, qui exécutait l'écriture.

« Le lundi, 9 février 1874, à 7 h. 1/2 de l'après-midi, je me rendis chez le Dr Slade, Fourth Avenue 413, New-York; je le trouvai libre et je tins une séance que je me rappellerai toute ma vie.

« Elle eut lieu dans un arrière-salon, sans autre assistant que moi: Les portes étaient closes et fermées à clef. Un bec de gaz suspendu au-dessus de la table donnait assez de lumière pour rendre nettement visibles tous les

objets qui se trouvaient dans le salon. Nous prîmes place devant une table sans tapis, ayant 5 pieds sur 2 1/2. Slade occupait un bout et moi un des côtés, près de lui. Les mains de Slade restèrent sur la table *pendant toute la séance.*

Pendant dix à quinze minutes rien ne se produisit : Slade, nerveux, agité, semblait désappointé. Il posa alors sur la table, devant moi, une petite ardoise et au bout de quelque temps se dirigea vers son bureau, y prit une demi-main de papier, en tira une feuille et me la tendit, en me priant de la bien examiner. Je le fis avec attention sous le bec de gaz et je puis affirmer de la façon la plus positive qu'il n'y avait ni un mot ni une lettre de visible. Il dit ensuite : « Ils vous demandent de la poser sur l'ardoise et de poser celle-ci sur vos genoux. »

Puis, après un instant : « Avez-vous sur vous un crayon de mine de plomb ? »

— Oui.

— Je vous prie de le jeter sur la table.

C'est ce que je fis.

Quelques minutes plus tard je sentis un frôlement, comme celui d'une main, sur l'un de mes genoux et cela fixa mon attention, car ce toucher était incontestablement très net.

Puis une main tenant mon crayon parut, s'avançant doucement au-dessus de mes genoux et se glissant peu à peu sur l'ardoise. Cette main ressemblait en tous points à celle d'une statue de femme, en marbre, autant par ses dimensions que par sa forme et sa couleur. Les doigts étaient déliés et tout l'ensemble était moulé délicatement. *Elle était détachée et se terminait en vapeur au niveau du poignet. Elle commença à écrire vers le milieu de la feuille et continua sous mes yeux pendant deux ou trois minutes*, ne s'arrêtant qu'au bas de la page. Elle glissa ensuite doucement sous la table, emportant le crayon avec elle.

Suivit ensuite un intervalle d'environ cinq minutes ; puis apparut *une seconde main*, notablement plus petite que la première, mais lui ressemblant beaucoup comme couleur et élégance de formes. Cette main s'avança jusqu'au haut de la feuille de papier, écrivit comme l'avait fait la première et pendant le même temps, puis disparut doucement comme la précédente. Je la vis même plus nettement que la première, parce qu'elle écrivit en dehors de l'ombre projetée par le plateau de la table et directement en pleine lumière du gaz.

Comme aucun coup ne nous indiquait que la séance fût terminée, nous gardâmes nos places, causant de ce qui venait de se passer. Au bout de quelque temps une main, semblable à celle qui avait écrit la première, se montra sortant d'au-dessous de l'extrémité de la table opposée à Slade. Elle

était isolée comme les autres, resta visible pendant quelques minutes, puis disparut. Ceci termina la séance.

Lorsque j'en vins à examiner l'écriture dont j'avais pu suivre l'exécution, je trouvai que le premier écrit était en anglais, constituant un message sans importance, signé du nom de la femme décédée du Dr Slade. L'écrit exécuté le dernier, mais qui tenait le haut de la feuille de papier (intitulé en anglais « Loi d'amour » — Matthieu, Vers 43-45) était en grec.

Ma connaissance du grec, déjà fort rudimentaire lorsque je quittai le collège, est, après un demi-siècle à peu près d'abandon, tellement réduite, que je puis à grand'peine traduire un mot par-ci par-là. Je soumis donc le manuscrit à deux des meilleurs élèves en grec de l'Université d'Harvard, et j'acquis de leur part la confirmation qu'il était bien ce qu'il prétendait être (sauf l'oubli de quelques accents et de quelques signes), c'est-à-dire l'original des trois versets bien connus, que je reproduis ici après revision :

« 43. — Vous avez entendu que l'on a dit : vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi.

« 44. — Mais moi je vous dis : aimez vos ennemis; bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent.

« 45. — C'est ainsi que vous serez les enfants de votre Père qui est aux cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il répand sa pluie sur les justes et sur les injustes. » C'est vraiment la « *Loi d'Amour* ».

Je n'ajoute aucun commentaire et rappellerai seulement à vos lecteurs :

Que la séance avait lieu en pleine lumière ;

Que la feuille de papier est restée en ma possession depuis le moment où je la reçus et l'examinai, jusqu'à la fin de la séance et que depuis elle n'est jamais sortie de mes mains.

Que, à l'appui de la réalité du phénomène, j'ai le témoignage de deux sens : celui du toucher et le meilleur et plus convaincant de tous, le témoignage de ce que le vieux poète appelle les « yeux dignes de foi ».

New-York, 15 octobre 1876.

L'autre cas est rapporté dans le *Spiritualist* du 1er décembre 1876 et l'attestation de M. Blackburn vaut toutes les informations :

« M. Blackburn constate qu'en pleine lumière du jour, un morceau de crayon fut placé sur le plateau de la table et qu'une ardoise préalablement nettoyée fut retournée la face en-dessous recouvrant le crayon. Les quatre assistants, y compris le Dr Slade, joignirent leurs mains, sauf que le Dr Slade posa l'une des siennes sur un des coins de l'ardoise, tandis que Miss Cook, à l'autre bout de la chaîne, en plaçait une sur l'angle opposé. Le Dr Slade était assis de côté, et ses pieds restèrent en vue tout le temps.

Bientôt on entendit le crayon fortement à l'œuvre et le message paraissait devoir être long, car on entendit le bruit de l'écriture pendant au moins cinq à six minutes. Il cessa alors et des coups retentirent sur la table. L'ardoise fut retournée et on la trouva remplie de grec. M. Blackburn enveloppa l'ardoise dans un mouchoir et l'emporta au siège de l'Association nationale des Spiritualistes, où elle est maintenant, encadréé sous verre, à la vue du public. L'écriture est bien la raide et poudreuse écriture que produit le crayon d'ardoise. Les assistants étaient : M. Charles Blackburn; Mme Henry Cook, de Hackney; Miss Kate Cook et le Dr Slade. »

M. Gledstanes obtint aussi du grec, ainsi que de l'arabe et de l'anglais sur la même ardoise. Il était venu chez Slade et je dois dire que c'était avec le désir et l'espérance d'obtenir un message en français, qu'il pût envoyer à M. Leymarie, à Paris, où il avait habité quelque temps. Les remarques que j'ai déjà présentées au sujet des différents caractères d'écriture trouvèrent encore leur place ici. Les caractères grecs obtenus par M. Dale Owen et M. Blackburn sont identiques comme type, et me paraissent avoir été tracés à la hâte, comme par une main familiarisée avec ce genre de caractères et habituée à les tracer *currente calamo*. Les lettres ne sont pas formées avec peine, comme cela fût arrivé si elles avaient été copiées par une personne ignorant la langue. Les caractères contenus sur les ardoises de M. Gledstanes diffèrent entièrement de ceux obtenus par M. Wedg wood et, dans mon opinion, ils ont été tracés par une autre main; ils sont également signés mais autrement que les autres écritures. Ces faits ont leur valeur sérieuse dans cette question d'une intelligence distincte et de la réalité même du phénomène.

Nous avons vu que des messages en hollandais et en allemand avaient été écrits lorsque Slade était sur le continent, à La Haye et à Berlin. En Belgique, le Chanoine X. Mouls obtint des messages en français, langue qui lui était probablement plus familière, et aussi en anglais, langue maternelle du Psychiste. A Londres, un gentleman obtint tout à la fois de l'espagnol et du portugais, quoique ni lui ni aucune autre personne de la réunion ne connût un seul mot de l'une ni de l'autre langue.

Les mêmes résultats furent obtenus avec Watkins, en Amérique. Mme H.-P. Blavatsky, auteur de l'*Isis dévoilée*, se rendit chez Watkins et ayant écrit en caractères russes un nom parmi plusieurs autres sur autant de morceaux de papier différents, le médium lui demanda l'autorisation de l'écrire sur une ardoise, car il lui aurait été trop difficile de le prononcer. Mme Blavatsky posa seule sa main sur une ardoise, sous laquelle on avait mis un fragment de crayon. M. Watkins ne toucha pas l'ardoise. Un instant après, cette ardoise fut retournée et l'appellation consistant en trois noms fut trouvée complètement écrite, en caractères russes, avec cette cu-

rieuse exception qu'une ou deux lettres avaient été changées pour des caractères latins ayant la même valeur phonétique. Ainsi un *f* qui se prononce *v* en russe, mais s'écrit *b* fut substitué à la dernière lettre.

En outre, M. T. Timayenis, un Grec de naissance, professeur de langue grecque à l'Institut collegial, Springfield, Massachusetts, U. S. A. obtint de Watkins en caractères grecs modernes, le nom de son grand-père et trois lignes de mots grecs, correctement orthographiés, avec les accents et les signes divers placés correctement. Il en porte le témoignage en le signant de son nom et, bien plus, il fait remarquer que le nom écrit est très particulier, presque impossible à prononcer pour des lèvres anglaises. L'ardoise resta tout le temps en pleine vue et Watkins se borna à poser sur l'un des coins le bout de son doigt tout à fait immobile.

Depuis, le même Psychiste a obtenu des caractères chinois de forme parfaitement correcte. Il est probable que la Psychographie pourrait obtenir de l'écriture en toutes langues, pourvu qu'une des personnes présentes comprît cette langue même d'une manière très imparfaite. Il y a même des attestations qui prouvent que, dans certaines occasions assez rares, on a obtenu des écrits dans une langue qu'aucun des assistants ne connaissait. De même, et plus certainement encore, on a vu citer des faits absolument inconnus de toutes les personnes présentes.

Il est donc bien vivement désirable que des expériences complètes soient faites dans cette direction, avant que l'on se soit fait une opinion bien arrêtée.

(*A suivre*) Dr Dusart.

ENTRETIENS AVEC TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE

Troisième série

DIXIÈME ENTRETIEN

(Voir la *Revue* de février 1901).

Amis, la lumière astrale vous permettra de porter la clarté, non seulement dans les ténèbres de vos longues nuits, mais aussi dans vos âmes avides de lumière. Plus vous grandirez spirituellement, plus votre vue interne sera pénétrée par le rayonnement de cette pure vision devant laquelle tout ce qui fait l'objet de vos préoccupations ordinaires vous paraîtra illusoire et puéril.

A la lueur de ces clartés les Êtres spirituels auront conscience de leur vie commune comme les Êtres matériels ont conscience de la leur. Vous voyant tous sous votre véritable aspect, nul mensonge, nulle hypocrisie ne pourra tromper votre clairvoyance ni surprendre votre bonne foi.

Considérant le passé de la terre, vous reconnaîtrez, dans le chemin qu'elle

a parcouru, dans les phases qu'elle a traversées, dans les changements qu'elle a subis, la *Volonté* toute puissante et l'*Amour* infini qui présidait à ses destinées.

L'*Intelligence suprême*, adorée dans les jeunes humanités sous des formes enfantines et grossières, sera mieux comprise par vos esprits éclairés qui lui rendront hommage en collaborant à ses œuvres grandioses.

Les vertus inspirées par les différentes religions ; le sang versé par les martyrs de la foi ou du devoir; les actes sublimes de la charité et du dévouement ; les hautes études des Incarnés qui se sont transmis de génération en génération les secrets des traditions anciennes; en un mot, toutes les semences de vie spirituelle ont fécondé le sol terrien et préparé la moisson future.

Le *bien*, le *beau*, le *vrai* ne seront plus pour vous des mots vides de sens ; vous apprendrez à les connaître dans leur essence lumineuse par l'étude des courants subtils qui vous entraînent vers elle ou vous transmettent son doux reflet.

Un temps viendra où le progrès de votre évolution vous permettra de vivre dans la *Vérité*, d'agir pour le *Bien*, de contempler l'idéale *Beauté* sans nuage et sans voile. Alors vous embrasserez d'un seul regard tout ce qui forme les illusions trompeuses de la vie matérielle et tout ce qui compose les réelles grandeurs de la vie spirituelle et infinie.

Troisième série

ONZIÈME ENTRETIEN

Il nous reste encore, amis, à vous indiquer le moyen de supprimer les crises douloureuses qu'ont dû subir jusqu'à ce jour, d'une part, les mères appelées à donner la vie à des êtres nouveaux, de l'autre, les Incarnés quand la mort les oblige à quitter leur corps de chair.

Le pur amour qui va remplir vos cœurs donnera à vos facultés effectives une ampleur, une extension à laquelle ne pourra plus suffire l'affection étroite et bornée d'un cœur humain. C'est sur les souffrants et les malheureux, surtout sur les âmes endormies dans la matière, que se portera votre besoin de dévouement et d'amour. Les jouissances qui seront la récompense de vos élans généreux seront infiniment supérieures à celles que vous procure un commerce charnel et trompeur.

Dans ces conditions nouvelles l'union de la chair ne sera plus le pivot sur lequel se concentrent les appétits grossiers de la nature inférieure; ce sera l'acte réfléchi qu'accompliront, dans une mesure raisonnable, les Incarnés conscients de leur tâche créatrice.

Les pouvoirs que vous aurez acquis, vous donnant sur la matière une puissance de plus en plus grande, vous atténuerez peu à peu les conditions

pénibles de la naissance et en supprimerez la douleur. Grâce au magnétisme l'Être humain fera son entrée dans la vie sans occasionner les déchirements et les souffrances qui ont été jusqu'ici la conséquence inévitable des fonctions maternelles.

Ces améliorations progressives vous amèneront jusqu'au temps, encore éloigné, où, dans vos corps, devenant insensiblement transparents et lumineux, les centres de vie se déplaceront d'eux-mêmes pour donner à l'acte et aux suites de la conception une forme plus idéale et plus immatérielle.

Troisième série

DOUZIÈME ENTRETIEN

Ce n'est pas sans raison, amis, que la mort a été jusqu'ici pour vous un sujet d'épouvante et d'effroi. Tant que l'Incarné sera dominé par ses passions, le moment où se brisent les chaînes qui le lient à la terre sera toujours pénible et douloureux.

Entouré de parents et d'amis inconscients de la transformation qui s'opère sous leurs yeux et à laquelle ils pourraient prêter une aide efficace ; troublé par les cris de désespoir de ceux qu'il quitte, effrayé par les visions inférieures de l'astral qu'il entrevoit, le mourant subit tout à la fois les affres de la souffrance physique et les tortures de l'angoisse morale.

Les Êtres supérieurs, comme des frères attentionnés, s'empressent autour de lui, essayant, mais en vain, de faire pénétrer le calme dans son âme affolée ; leurs fluides purs ont peu de prise sur ses fluides lourds et matériels et c'est en proie à la terreur la plus vive qu'il fait son entrée sur les plans invisibles.

Tout autre est la mort de l'Incarné qui a pris conscience de sa vie spirituelle et a commencé à se détacher des attractions terrestres par les efforts de sa nature supérieure. Son corps s'étant affiné sous l'influence du travail intérieur oppose peu de résistance à la pression des éléments dont il se sépare. Son mental épuré échappe aux empreintes grossières des fluides lourds de l'ambiance et perçoit de plus en plus distinctement les heureux effets du dédoublement définitif qui s'opère.

Sa famille spirituelle, avec laquelle il s'est mis en relation pendant sa vie mortelle, accourt l'assister à cette heure suprême, sans secousse, sans déchirement, il perd peu à peu de vue ses parents de la terre pour se retrouver avec ses frères et ses amis de l'Espace. Sortant de son corps comme le prisonnier sort de son cachot, il aspire la clarté lumineuse qui l'entoure et s'épanouit aux reflets des splendeurs sidérables.

Troisième série

CONCLUSION

Amis, les données contenues dans ces pages sur la vie immatérielle de

l'âme et la destinée des Êtres ont surtout pour but d'exciter dans vos cœurs le désir de recevoir par vous-mêmes les révélations de l'Invisible.

Si, avec la collaboration de simples et modestes mères de famille, nous avons pu vous faire entrevoir d'aussi lumineux aperçus, quelle intuition plus grande, quelle vision plus claire de la Vérité ne pourrons-nous pas vous donner lorsque nous aurons à notre disposition des intelligences mieux préparées, des cœurs plus purs, des cerveaux mieux outillés !

Venez donc à nous, amis, répondez tous aux appels qui vous sollicitent ! Réalisant toujours mieux les conditions que nous vous avons indiquées, mettez-vous à même de correspondre avec vos frères et vos amis de l'Espace sans intermédiaire et sans aide.

Deux grands courants font, à l'heure actuelle, circuler la vie dans les âmes. L'un, répondant aux besoins des facultés supérieures de l'intellect, dévoile les secrets de la sagesse et du savoir de tous les temps et prépare les intelligences à saisir les purs reflets de la *lumière divine*.

L'autre invite les cœurs blessés et meurtris à puiser au contact des amis invisibles les effluves réparateurs de l'*amour infini*.

A l'aide de ces reflets et de ces effluves toute illusion s'évanouira pour faire place à la réalité. La succession de vos vies terrestres et astrales vous paraîtra ce qu'elle est réellement : l'effet des mouvements périodiques qui vous font passer alternativement d'un plan à l'autre, comme l'ouvrier quitte son chantier, après chaque journée de labeur, pour se délasser à son foyer et réparer, par un repos nécessaire, les forces que réclamera son travail du lendemain.

Vous comprendrez aussi que vous pouvez, avec le temps et de courageux efforts, mériter de voir échanger la tâche pénible du manœuvre qui exécute, contre la tâche plus douce du maître qui commande.

Le retour sur la terre ne sera plus alors considéré comme un emprisonnement fatal, mais comme la possibilité de faire, dans un lieu et avec un vêtement approprié, l'application fructueuse des connaissances puisées aux sources même des forces souveraines et créatrices.

Laissez donc pénétrer en vous le fluide pur et éthéré ! ne mettez pas obstacle à son action bienfaisante ! Il éclairera votre conscience qui deviendra le tribunal sévère devant lequel vous jugerez vos pensées et vos actes.

Il réchauffera votre cœur et lui apprendra la fonction sublime du véritable amour qui se donne sans cesse sans jamais exiger de retour !

Alors, votre âme heureuse et régénérée entendra prononcer au fond d'elle-même ces paroles de l'Écriture qui donnent le signal des faveurs divines : « Je la conduirai dans la solitude et là je parlerai à son cœur. »

(*Fin*).

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE DES SCIENCES OCCULTES

Voir les nos d'octobre 1900 à février 1901, *Revue spirite*.

CHAPITRE VII

Curiosités sur les nombres

Les anciens tenaient pour malheureux les nombres pairs et pour favorables es impairs, particulièrement les nombres 3, 7 et 9, d'où l'adage :

Numero Deus impare gaudet !

Les Dieux se réjouissent des nombres impairs !

De tous les nombres, le plus mystérieux était le nombre 3 ; et dès le commencement du monde, il figure partout. Ainsi Adam eut trois enfants : Caïn, Abel et Seth. Noé en eut également trois : Sem, Cham et Japhet ; l'arche que construisit ce patriarche avait 300 coudées de longueur, et elle comportait trois étages.

Abraham reçut la visite de trois anges.

Samuel fût consacré à l'âge de 3 ans.

Aaron dit *Montagne* naquit trois ans avant son frère Mosché (Moïse) ; celui-ci fût caché trois mois par sa mère Jochabed et alors il fut sauvé des eaux ; 3 ans plus tard, il fut adopté par Thermouthis comme fils.

Trois mois après sa sortie d'Egypte, Jéhovah donna à Mosché, sa loi sur le Sinaï. Bientôt, trois lévites : Dathon, Coré et Abiron sont engloutis sous terre.

La loi de Moïse comporte trois parties : la partie morale, la partie politique et la partie rituelle.

Il faudrait de nombreuses pages pour énumérer tout ce qui a rapport au nombre 3 dans la Bible ; aussi devons-nous borner notre nomenclature aux faits les plus connus, partant indiscutables.

Nos lecteurs connaissent les trois mots fatidiques qui apparurent tout à coup en lettres lumineuses sur les murs de la salle de festin de Balthazar : Mane, Thécel, Pharès !

De même que ceux des trois compagnons de Daniel qui furent jetés dans la fournaise ardente : Ananias, Mizaël et Azarias.

Jonas resta trois jours dans le ventre d'une baleine. Les Philistins tuèrent les trois fils de Saül, conformément à la prédiction de la Sorcière qui avait évoquée l'âme de Schamuel (Samuel).

Judas Machabée remporta 3 victoires. On prétend qu'Absalon le fils révolté de David fut percé de trois dards par Joad ou de trois coups de dard.

Le royaume de David comprenait trois tribus : celle de Juda, de Lévi et de Benjamin. Ce *Saint* roi ayant offensé le Seigneur eut à choisir entre trois fléaux

comme punition : la peste, la famine ou la guerre ; le *Saint* Roi choisit la peste qui lui enleva 70.000 sujets, qui étaient totalement étrangers à l'affaire.

Dans un autre ordre d'idées, nous voyons que le Grand Sanhédrin des Juifs siégeait à Jérusalem et que dans ce tribunal, il y avait des juges de trois conditions différentes : des prêtres, des Lévites et des hommes de toutes les tribus, mais qui devaient être cependant propriétaires.

L'Arche sainte contenait trois objets ; les Tables de la Loi, une Mesure de manne et la Verge d'Aaron.

Dans les jours de deuil, les Israëlites n'absorbaient, après le coucher du soleil, que trois choses : du pain, des légumes et de l'eau.

Ces mêmes Israëlites n'avaient que trois fêtes principales : la Pâque, la Pentecôte et la Fête des Tabernacles.

L'eau de la *Fontaine de Job* était trois mois claire, trois mois troublée, trois mois verte et trois mois rouge.

Ceci cache un symbole qui n'a pas encore été expliqué, pensons-nous !

Du nombre 3 chez les Grecs.

Dans la mythologie grecque, nous trouvons constamment ce chiffre 3 ; ce sont les enfants de la Terre seule : Brouté, Stéropé et Argé (Les Cyclopes), trois enfants de la Terre et du Ciel : Cattus, Briarée et Gygès (Les Géants) ; les trois Dieux majeurs : Jupiter, Neptune et Pluton.

Les 3 noms de Jupiter de Crète : Jupiter, Jovis et Zeus.

Les trois principales divinités : Jupiter, Cybèle et Neptune.

Le nombre 3 est tout particulièrement révéré dans les actes astrologiques, de même que dans les rites et les cérémonies de la religion ; c'était du reste, le nombre 3 qui était agréable aux Dieux comme nous l'avons vu ci-dessus.

Aussi les attributs de beaucoup de Dieux étaient triples : Jupiter avait ses foudres trifourchues ; Neptune portait comme insigne un trident ; le Royaume de Pluton portait trois noms : Enfers, Tartare, Ténare.

Le portier de l'enfer Cerbère était tricéphale (à trois têtes).

Il y avait trois juges : Eaque, Minos et Rhadamante ; il y avait également trois Parques : Clotho, Lachesis et Atropos.

Il y avait aussi trois Euménides ou Furies : Alecton, Mégére et Tysiphonés.

Trois fleuves arrosaient les Enfers : l'Achéron, le Cocythe et le Phlégéton.

Enfin les Grecs avaient donné trois noms et trois attributs à Diane, a Minerve à Vénus, à Pluton, à Mercure, à Apollon, etc.

Le héros Thésée délivra la Grèce de trois brigands : Sinnis, Sciros et Procuste, et c'est bien à tort que l'on confond quelquefois ces deux derniers avec Sinnis.

Le fameux monstre Géryon, tué par Hercule avait trois corps qui ne tenaient ensemble que par la région abdominale, et c'est pour cela qu'on l'avait surnommé : *Tricorpor*, *Triformis*, *Tergeminus*.

Chez les Grecs, un grand nombre de fêtes duraient trois jours ; pour purifier les Assemblées, les prêtres les aspergeaient trois fois avec des branches de verveine et pour faire l'eau lustrale, il y fallait employer trois choses : de l'eau pure, un tison ardent et un foyer sacré servant à allumer le tison.

Ils admettaient trois âmes.

Ils honoraient plus particulièrement trois femmes pour leurs vertus matrimoniales : Pénelope, Alceste et Arthémise ; trois filles pour leur piété filiale : Antigone, Erigone et Métra.

Une loi défendait aux jeunes fiancées d'apporter chez leur mari plus de trois robes.

Les Grecs avaient trois grâces : Euphrosyne (la joie) ; Aglaé (l'éclat de la beauté), et Thalie qui présidait aux festins.

Trois déesses rivales en beauté : Junon, Minerve et Vénus ; trois Syrènes : Aglaope, Pisinoé, Thelxiépié ; trois Hellades ; Phaéthuse, Lampehie et Phœbé ; trois Hespérides : Maia, Electres, Taygètes, ou bien : Eglé, Aréthuse et Hespéruses.

La Chimère grecque était formée de trois animaux différents : Chèvre, Dragon et Lion.

Le Sphinx était également tripartite : tête et poitrine de femme, corps de lion et ailes d'oiseau ; l'énigme qu'il proposait au voyageur comportait trois questions :

Quel est l'animal qui dans son enfance, marche à quatre pattes, sur deux dans la vigueur de l'âge et sur trois dans la vieillesse ? C'est l'homme.

Il y avait trois Gorgones : Gorgo ou Méduse, Steinho ou Stheno et Euryale.

Les Sibylles et les Pythonisses rendaient les oracles sur un trépied.

Socrate recommandait trois choses à ses disciples : la Sagesse, la Pudeur et le Silence.

De même que Vulcain eût trois forges : à Lemnos, à Lipari et sur le mont Etna, de même Bacchus eût trois nourrices : Bromie, Bacchée et Macris et à toutes trois, il leur tarit leur lait, tellement il était vorace.

Chez les romains.

Dans la vie du Christ, le nombre 3, revient fréquemment : Dès sa naissance, trois Mages ou Rois (1) vont lui rendre hommage et lui offrent trois présents : de l'encens, de la myrrhe et de l'or ; ils lui donnent trois qualifications : Roi, Dieu, Homme.

Jésus reste trois jours dans le temple de Jérusalem ; au jardin des Oliviers, il fait trois prières.

Renié trois fois par Pierre, il fut supplicié le troisième des condamnés à

(1) Melchior, Balthazard et Gaspard.

mort avec trois clous, le 3 avril; il est censé mourir à trois heures du soir et ressusciter le troisième jour âgé de trois fois 11 ans ou 33 ans (1).

Durant les trois premiers siècles de l'Eglise, on ne baptisait point les enfants à leur naissance, mais à tout âge, en les plongeant trois fois de suite dans l'eau. C'est pour rappeler ce baptême primitif que le prêtre catholique verse trois fois de suite de l'eau sur la tête de l'enfant.

La religion catholique reconnaît trois vertus théologales, trois séjours dans l'au-delà : Enfers, Paradis et Purgatoire.

Il a existé trois sectes judaïques : Rabbiniste, Karaïte et Samaritaine; trois sectes chrétiennes, Catholique, Protestante, Schismatique.

Eusélie, Evêque de Cœsarée, l'ami de Constantin, nous dit que le nombre trois est le plus parfait de tous et l'image même de la Divinité.

Un auteur ecclésiastique Didyme, qui vivait au IVe siècle de l'ère vulgaire, vers 380, nous informe que le nombre 3 se rapporte à ce qu'il y a de plus parfait et de plus divin.

Romulus (troisième de nom) fonde Rome avec 3.300 habitants divisés en tribus.

Nous connaissons le combat des trois Horaces et des trois Curiaces, ainsi que les trois livres de la Sibylle de Cumes; ces livres au nombre de trois fois trois ou neuf furent présentés à Tarquin, une première fois, et comme ils furent refusés, la Sibylle en brûla trois; puis une seconde fois présentés et refusés, elle en brùla trois autres; enfin présentés une troisième fois, les trois derniers furent achetés par Tarquin et enfermés au Capitole.

Chez les Romains, le Sacerdoce était divisé en trois compagnies : les Fabiens, les Juliens et les Quintilliens.

Le Temple de Janus fut fermé trois fois dans le courant de sept siècles; c'est ce même Dieu Janus qui portait inscrit dans sa main droite le nombre 300 et dans sa gauche 65 qui fournissaient ainsi le nombre de jours de l'année.

Nous savons qu'à Rome, il y avait trois ordres : Patriciens, Chevaliers et Plébéiens.

Il y avait également trois sortes de magistrats ou Triumvirs; dans les tribunaux, les magistrats avaient trois boules; la première marquée A, la deuxième marqué C et la troisième N. L. (*non liquet*).

Chez les Romains, les mois étaient divisés en trois parties : Calendes, Nones, Ides.

Ils avaient trois anneaux distinctifs : l'un en or pour les chevaliers, un

(1) Dans une vie Esoterique de Jesus de Nazareth que nous venons d'écrire et dont nous donnerons la primeur à la *Revue*, nous démontrons que Jésus n'est pas mort sur la croix et n'a donc pu ressusciter. Il n'a pas non plus quitté la terre à 33 ans, mais beaucoup plus âgé.

autre en argent pour les simples citoyens et le troisième en fer pour les esclaves; ceux-ci étaient divisés en trois classes.

Sous la République Romaine, les Dépouilles Opimes furent remportées trois fois; les fêtes en l'honneur des Dieux duraient généralement trois jours et trois nuits; il y avait trois sortes de jeux solennels : jeux fixes; jeux votifs; jeux extraordinaires.

Marius fut nommé le troisième Fondateur de Rome; le second avait été Camille qui avait délivré Rome des Gaulois, commandé par un Brenn ou Chef (Brennus).

Trois Paranymphes ou jeunes garçons vierges conduisaient les nouvelles mariées chez leur époux. Le *Suovetaurilium* était un sacrifice qui comportait la consécration de trois animaux : Porc, Brebis et Taureau, ce qu'exprime le terme *Su-Ove Tauri-lium.*

Sur le triangle équilatéral.

Le Triangle, nous le savons, appartient au nombre 3; il est connu de toute Antiquité et a été certainement un des premiers symboles utilisés par les hommes, avant l'emploi même du langage peut-être?

Dans le triangle, l'angle du sommet symbolise Dieu; l'angle gauche de la base : le Soleil (ou le Fils) et l'angle de droite : le feu (ou le Saint-Esprit); c'est là le *Triangle divin.*

Chez les Perses, le triangle était à la fois l'emblème de l'Être Suprême et de la Nature.

Zoroastre qui avait puisé sa Doctrine chez les Mages de Memphis, admettait deux principes co-éternels : le *Bien* représenté par la Lumière : Ormuzd et le *Mal* par les Ténèbres : Arhimann.

Depuis le Roi Shlômo (Salomon), fondateur et protecteur de la F.·. M.·. et patron de l'O.·. des Templiers, le triangle et le nombre 3 ont toujours été considérés dans ces ordres comme sacramentels.

Schlômo ayant été trois, cinq et sept jours sans voir le premier G.·. M.·. Adonhiram, le fit chercher par neuf jeunes Maîtres : trois opérèrent leurs recherches par la Porte N (Nord); trois par la porte O (Occident); et trois par la porte M (Midi). Ces jeunes Maîtres ayant découvert Adonhiram qui avait été assassiné, mirent une branche d'Accacia sur la terre qui recouvrait son cadavre, afin de pouvoir en reconnaître ultérieurement l'emplacement.

Schlômo fit alors inhumer le premier G.·. M.·. dans le Sanctuaire du Temple et fit placer sur son tombeau la grande médaille d'or triangulaire, qu'il remit également aux trois maîtres chargés des funérailles.

Cette médaille découpée dans le métal solaire (*l'or*) avait la forme Triangulaire, avons-nous dit, et portait inscrit dans un cercle le nom de JEVÉ. Ceci eut lieu 1004 ans avant J.-C.

Nous avons donné plus haut la signification du Triangle divin, nous donnerons ici celle du Triangle lumineux : le sommet représente l'*Eternité*, l'angle droit de la base : *la Puissance* ; l'angle gauche : *la Science.*

Les trois grandes lumières placées en équerre sur l'autel M.·. représentent l'une l'Orient, l'autre l'Occident et la troisième le Midi.

Le Chandelier à sept branches qui figure sur le même autel représente :

Les trois monts : Moriah, Heredon, Sinaï ;

Les trois piliers triangulaires ;

Le Pont à trois arches.

Les trois grands coups qui frappèrent Adonhiram sont également symboliques, comme le nom du Grand Premier Maître dont le nom Hébreu se compose de *Adon* Seigneur, et *Hiram*, hautesse de l'âme.

Trois scélérats l'assassinèrent ce maître et Schlômo fit exposer leur tête : l'une au Midi, l'autre à l'Orient et la troisième à l'Occident.

Les trois premiers grades de la F.·. M.·. sont : A.·. C.·. M. ; les trois premiers âges sont 3, 9, 27.

Dans la F.·. M.·. les santés sont portées en trois coups ou canons et en triangle par trois personnes.

Nous terminerons ce qu'il nous reste à dire sur le nombre 3 par quelques généralités et faits historiques.

Disons tout d'abord qu'un grand nombre d'objets comportent trois choses : le commencement, le milieu et la fin. Que toute chose se transmet commercialement d'un individu à un autre par *nombre*, *poids* et *mesures*, c'est-à-dire de trois façons ;

Que tout syllogisme se compose de trois propositions : *la majeure*, *la mineure*, *la conséquence.*

Le temps comporte trois états : le *Passé*, le *Présent* et l'*Avenir.*

FAITS HISTORIQUES.

Ferdinand-le-Catholique bannit les Juifs d'Espagne et ne leur donna que trois mois sous peine de mort pour quitter le pays, avec défense expresse d'emporter avec eux aucune espèce d'Or ou d'Argent.

Il fut fait défense aux chrétiens de les assister en quoique ce soit et cela sous peine d'excommunation majeure.

D'après cette odieuse loi, il sortit environ un million de Juifs d'Espagne, dont la plupart eurent une fin malheureuse. Les trois mois écoulés, les Inquisiteurs de la Foi se livrèrent à des recherches méticuleuses et le nombre des condamnés fut encore considérable. Le grand nombre de Juifs que les inquisiteurs firent périr par le feu, força le préfet de Séville à faire construire hors les murs un bûcher en maçonnerie qui s'est conservé jusqu'à nous, sous le nom de *Quemadoro* (lieu du feu) (1).

(1) LLORENTE. *Histoire de l'Inquisition d'Espagne.*

Le Tribunal du Saint-Office avait trois juges et trois sortes de tortures principales. Ce fut Innocent III, qui rétablit la Torture que la Catholicité avait abolie avant lui.

La première torture était la *Corde*; la seconde, l'*Epreuve de l'eau*, et la troisième, celle du *Feu*, dénommée l'UTILE.

L'Inquisition faisait revêtir trois livrées : le *Sanbenito*, costume de toile jaune chargé d'une croix de Saint-André rouge sur le devant et sur le dos du costume; la *Samarra* en toile grise avec le portrait (*simulacre*) du condamné entouré de démons dansant une sarabande au milieu des flammes.

Enfin la *Samarra*, couverte de flammes renversées. Tous les condamnés étaient coiffés d'un *bonnet pointu* chargé de flammes et, de petits diablotins.

SUR LE NOMBRE 7.

Le nombre 7 était considéré chez les anciens comme sacré et comme nous le verrons bientôt, il a joué un grand rôle dans l'histoire des Israëlites, chez beaucoup d'autres peuples et dans la Franc-Maçonnerie.

Dans les songes du Pharaon expliqués par Joseph figuraient sept vaches grasses, sept vaches maigres; sept épis gras et sept épis maigres; sept années d'abondance et sept années de disette et de stérilité.

De même que le nombre 3, le nombre 7 a joué chez les Israëlites, nous venons de le dire, un rôle important. Ils ont eu sept Macchabés, le Livre des sept sceaux, le chandelier à sept branches.

Jacob servit sept ans chez Laban pour obtenir la main de Rachel, mais son beau-père l'ayant trompé et lui ayant donné Lia, il servit encore sept ans pour obtenir enfin Rachel.

Sara épouse sept maris, qu'Asmodée étrangle consciencieusement; enfin elle épouse Tobie qu'Asmodée lui laisse.

Jéthro à sept filles.

Les Israëlites sont réduits sept fois en esclavage. Ils ont sept étoiles, sept anges, devant le Seigneur (la face de Dieu); ils ont sept coupes d'or.

Les Hindous reconnaissent dans le corps de l'homme sept fluides premiers, qu'ils nomment *Dhatous* et qui constituent la substance plastique, dans laquelle les divers tissus du corps puisent leurs principes nourriciers. Ces fluides sont la lymphe (*Rasa*), le Sang (*Rudira*), la Fibrine (*Mâmsa*) constitutive des muscles, un liquide particulier du Périoste (*Asthi*) qui sert à la production de l'os; la moëlle contenue dans ceux-ci (*Maïjâ*) et qui est produite par leur transformation intérieure; la substance (graisseuse (*Medha*) qui produit l'obésité; enfin, la Semence ou Sperme (*Soukla*) substance assez complexe, qui sert à lubrifier l'être, intensifier sa vie, quand elle n'est point utilisée pour la reproduction.

Tout corps sain possède, dans des proportions convenables, ces sept fluides ou liquides primordiaux.

Les Perses avaient une légende analogue à celle de l'Echelle de Jacob; chez eux, c'était un escalier immense en forme de vis qui, partant de la terre, s'élevait jusqu'aux cieux et conduisaient à sept portes : la première était de plomb; la seconde d'étain; la troisième d'airain; la quatrième de fer; la cinquième de bronze; la sixième d'argent; enfin, la septième d'or. Ces portes célestes étaient les sept planètes des anciens: Saturne, Vénus, Jupiter, Mercure, Mars, la Lune et le Soleil.

On retrouve du reste des allégories relatives aux sept portes et aux sept planètes chez un grand nombre de nations.

Le nombre 7 apparaît rarement en Grèce; cependant nous voyons sept chefs ou Généraux assiéger Thèbes. Comme le Dragon des Hespérides, l'hydre de Lerne avait sept têtes. Les Grecs avaient sept Pléiades, sept Sages : Thalès, Bias, Cléobule, Solon, Chilon, Pittachus et Périandre (1); ils admettaient sept merveilles, les Pyramides d'Egypte, le Phare d'Alexandrie, le Colosse de Rhodes, le Tombeau de Mausole, le Temple de Diane à Ephèse, la statue de Jupiter Olympien, enfin le Labyrinthe de Crète.

Pythagore avait coutume de prononcer sept Aphorismes, qui sont restés célèbres et que voici :

1. — Sois longtemps à te faire un ami et à t'en défaire!

2. — Ne méprise personne; un atome fait une ombre.

3. — Ne souille point le ruisseau qui t'a désaltéré.

4. — En hiver, ne demande pas asile à un ingrat; la cendre des tombeaux n'est pas plus froide que celle du foyer d'un ingrat.

5. — Passe au vieillard ses défauts; redresse-t-on le fer quand il est froid?

6. — Ne mêle point de fiel dans la coupe des absents.

7. — Si tu crains la boue et le sang, ne touche que du doigt un peuple en révolution.

(*A suivre*). ERNEST BOSC.

A NOS LECTEURS.

Un grand nombre de nos lecteurs nous ont fait l'honneur de nous écrire sur des sujets très-divers ; ne pouvant leur répondre individuellement à chacun, nous fournirons ici quelques renseignements utiles au plus grand nombre :

1° Notre Petite Encyclopédie des sciences occultes est loin d'être terminée; dans le présent numéro, nous donnons le Chapitre VII *Curiosités sur les*

(1) Ils écrivaient en cercle les noms des sept *Sages*, ne voulant pas déterminer, par un classement quelconque, leur rang.

nombres ; puis, nous donnerons des chapitres sur la démonologie, les Esprits de la nature, les satyres etc. ; sur l'homme et ses corps, etc., etc.

2° Au sujet de BELISAMA ou l'*Occultisme celtique dans les Gaules*, nous attendions des renseignements; les ayant reçus nous poursuivrons prochainement la suite de ce travail.

3° Nous donnerons prochainement aussi *La vie Esotérique* de JÉSUS DE NAZARETH.

4° Enfin, un article sur *la Guerre*, cet article sera dédié aux Théosophes et aux Théosophistes.

Nous ajouterons que c'est bien à tort que certains théosophes ont voulu faire supposer que nous avions mal interprété des paroles prononcées dans des conférences théosophiques : tout mauvais cas est niable, mais nous ne sommes pas encore un ramolot, et, ayant bon pied et bon œil, nous répondrons à diverses affirmations fausses.

Par une simple ligne publiée dans l'*Introduction* de Notre DOCTRINE ESOTÉRIQUE *à travers les âges* sur la *Old England*, nous avons obtenu (nous le pensons du moins et cela, à tort ou à raison) une section française de la Théosophie : mais nous voulons encore davantage, car la Mentalité en France étant beaucoup plus développée qu'en Angleterre, le véritable foyer théosophique doit-être à Paris.

Pour aujourd'hui, nous n'insisterons pas davantage sur ce sujet et nous remercierons en terminant ceux qui on bien voulu nous féliciter au sujet de ce que nous avons dit sur les divers congrès. E. BOSC.

CERCLE DES RECHERCHES PSYCHIQUES
DE SAINT-PÉTERSBOURG

Cher Monsieur Leymarie,

C'est avec une grande joie, que je m'empresse de faire part à nos frères spirites de la fondation de *la première* grande Société spirite à Saint-Pétersbourg ; *sur cent trente millions d'habitants, la seule et unique en Russie* !

L'histoire de la fondation de cette société est très intéressante. La voici telle que je l'ai reçue de M. Olimpü Julianovitch Stano, membre du conseil d'administration de la Société, spirite de la première heure, qui cherche la vérité, qui aime le spiritisme et veut le faire connaître à tous les intelligents et à tous les cœurs ulcérés par les épreuves de la vie.

Le 2 juin 1900, M. le sénateur P. Durnovo, au nom du ministre de l'Intérieur, M. de Sipiagine, accorda son autorisation à l'ouverture du *Cercle des recherches Psychiques de Saint-Pétersbourg*. L'organisation primitive de la société avait été faite par M. V. I. Pribytkoff, rédacteur du *Rébus*, bien connu par ses nombreux articles; tous prouvent combien il a à cœur d'en-

seigner notre philosophie en la rendant compréhensible aux esprits les plus réfractaires.

En 1893, M. Pribytkoff invita ses collaborateurs, ses souscripteurs et les amis de notre cause, à prendre part à cette société, *la première en Russie*. A M. Pribytkoff s'associa M. O. I. Stano pour l'élaboration des statuts de la nouvelle société. M. Stano présidait aussi à toutes les séances, qui avaient lieu dans le local de la rédaction du *Rébus*, avec les médiums : Sambor et Janek, bien connus des lecteurs de la *Revue spirite*. En 1895 eut lieu le transfert de la rédaction du *Rébus* à Carskoe-Sielo, la société se transforma en deux cercles : un à Carskoe-Sielo, sous la présidence de M. Pribytkoff, l'autre à Saint-Pétersbourg, sous la présidence de M. O. I. Stano.

En 1897, MM. J. A. Karyschew, Semenow et Tajz, élaborèrent les statuts de la société et les présentèrent à M. Goremykine, ministre de l'Intérieur, mais celui-ci refusa son autorisation à l'ouverture du cercle.

A ce qu'il paraît, M. Goremykine est de cet avis, que la Russie, qui possède des millions de positivistes, de matérialistes, de nihilistes et d'athées, qui tous nient l'existence du principe spirituel dans l'homme et trouvent par conséquent l'existence de Dieu superflue, n'a pas besoin de spirites.

En 1899, MM. Aksakoff, Pribytkoff, Stano, Semenow etc.., en tout huit personnes, se placèrent à la tête de l'Association, formèrent un conseil d'administration et présentèrent les statuts de la nouvelle société à M. le ministre Sipiagine, lequel, comme je l'ai dit plus haut, par l'intermédiaire de M. le sénateur P. Durnovo accorda son consentement à l'ouverture du cercle. Or, les fondateurs de la *première* société spirite, à Saint-Pétersbourg, sont MM. *A. N. Aksakoff*, auteur de *Animisme et Spiritisme*, fondateur de la *Revue spirite*, Psychische Studien, de Leipzig, esprit très vaillant, et ami du progrès, ardent défenseur et propagateur zélé de notre philosophie, qui réunit à un degré remarquable les qualités du philosophe et de l'écrivain : *V. I. Pribytkok ; le Dr Pagorelskij ; le colonel Pawlow ; Mme Pawlowa ; l'ingénieur J. A. Karyschew.*

Le 14 juillet 1900, eut lieu une assemblée générale de tous les membres du cercle. Pour le Conseil d'administration furent élus : M. J. A. Karyschew, ingénieur, employé à la Chancellerie de Sa Majesté le Tzar ; M. S. W. Petrow, et M. O. I. Stano.

La société est composée de 100 membres. Elle possède une bibliothèque des œuvres spirites dans toutes les langues, des dons de MM. Aksakoff, Pribytkoff et autres membres du cercle. Le bibliothécaire est M. Serge Semenow, investigateur consciencieux, penseur de grand mérite, qui a pris part aux travaux de la section philosophique du congrès de 1900. Parmi les membres du cercle, se trouvent : M. Feldmann, hypnotiseur bien connu. Mme Semenowa, née Krijanowskaïa, le médium connu de J. W. Rochester

et MM. Petrovo, Solovovo, érudit spirite de haute raison, qui embrasse avec ardeur toute théorie nouvelle qui lui présente un idéal généreux.

Le programme du « Cercle » des Recherches psychiques de Saint-Pétersbourg est vaste et embrasse l'étude du Spiritisme, de l'Hypnotisme, du Magnétisme, de la Médiummité etc.., il a pour but d'encourager les recherches dans le domaine de l'occultisme.

Comme je viens de le dire au commencement de mon article, sur 130 millions d'habitants, c'est l'unique société spirite en Russie.

Adsis inçeptis créator mundi nostris!

JOSEPH DE KRONHELM.

LES VISIONS DE Mme DE FERRIEM

(*Suite*)

En mai 1896 plusieurs personnes se trouvaient en visite chez Mme de Ferriem, à la Friedrichstrasse de Berlin, causant de différentes choses, n'ayant aucun rapport avec la médiummité de l'hôtesse, lorsque le médium, inopinément, ferma les yeux, appuya la main droite sur son front, et dit :

« Je ne dors point !... j'ai pleine conscience de moi... Mais savez-vous bien ce que je vois à présent ? C'est un grand incendie ! Une ville en feu ! Oui, c'est une grande ville en flammes ! Dans les rues je vois des lampes à gaz et à l'électricité. Tout est en flammes !... et le ciel plein de milliards d'étincelles ! Je connais parfaitement bien ces rues et ces églises. ., mais le nom de la ville m'échappe. Les toits des maisons sont multicolores. Mais quelle terrible fumée s'échappe des toits ! J'entends le craquement des toits... et l'écroulement des murs. Les maisons brûlent comme des allumettes ! Ah ! voici l'hôtel de ville qui prend feu ! Mon Dieu ! comme ces pauvres gens courent affolés..., regardant s'en aller en fumée leur avoir, J'aperçois un fleuve, qui traverse la ville. Ce n'est pas une ville en Allemagne..., non ! Cette ville se trouve bien loin d'ici. On sonne dans toutes les églises ! Voici la gare !... voici un train prêt à partir..., mais il ne partira pas, à cause des décombres sur la voie. La gare est aussi en flammes. Ah ! voici l'hôtel que j'habitais ! Je suis sur le pont ! D'ici je vois distinctement, que c'est un quart de ville en flammes.

« De l'autre côté du fleuve j'aperçois une montagne. Ah ! j'y suis !... ce fleuve c'est le Danube..., mais oui ! c'est le Danube ! Voici la cathédrale... voici le Danube et de l'autre côté la montagne..., sur laquelle j'aperçois des milliers de personnes ! Là, je vois aussi, distinctement, un tunnel..., par lequel je vois passer une masse de monde. Si je ne me trompe pas, cette ville en flammes : c'est Budapesth ! J'y suis allée, pourtant. Mais oui ! Certainement ! je ne me trompe pas... c'est bien Budapesth ! Voici une grande

place !... je ne me rappelle pas son nom... Les tramways électriques la traversent en tous sens. Oui !... maintenant je la reconnais bien cette ville, pour y avoir séjourné plus d'une fois... c'est Budapesth !...

« Je me trouve toujours sur le pont, d'où je puis le mieux observer l'incendie. Mon Dieu ! quel terrible spectacle ! Partout de la fumée !... partou des décombres ! Ah ! voici la cheminée, et la moitié du toit d'une grande maison, qui descendent dans la rue avec un fracas épouvantable ! Les rues sont pleines de décombres ! Impossible de passer ! Et ces pauvres habitants, qui courent çà et là..., en se tordant les bras de désespoir ! Ah ! cette fumée, si noire, si épaisse ! Et ce soleil !... si brûlant !... et cette chaleur étouffante ! Mais j'entends le tonnerre... voici l'orage qui approche. Les bateaux à vapeur partent. Le vent se lève ! C'est un ouragan !

Je tremble ! Je ne puis plus rester sur place ! Je pars ! Je vois l'incendie de loin. N'est-ce pas le pont : « Margarethenbruecke ?,.. ou bien, serait-ce le pont suspendu ? Mais non, ce n'est pas le pont suspendu... ; ce pont a des piliers en pierre !... »

Le médium ouvrit les yeux et se tut. — Cette vision, non encore accomplie, a été publiée dans les journaux suivants : Dans : *Kritik*, paraissant à Berlin, le 18 septembre 1897 ; dans *Fueherer*, paraissant à Milwaukee (Wisconsin), en août 1897 ; dans : *Heitschrift pur Spiritismus*, en 1897 ; dans : *Die Scherin de Ferriem*, le 1er juillet 1899. (*A suivre*).

JOSEPH DE KRONHELM.

P. S. — Les lecteurs de la *Revue Spirite* se rappellent la douzième vision de Mme de Ferriem (*Revue Spirite*, septembre 1900, page 557), concernant le « grand réformateur » ; le médium le voit prêchant dans des grandes villes telles que Paris, Amsterdam, Vienne etc. Or, j'apprends de M. Frédéric Godefroy Kerkau, rédacteur du journal : *Die Scherin de Ferriem*, que Mme la comtesse Adelma de Vay, a vu le « réformateur » dans sa vision au verre d'eau, et que la description qu'elle en fait, s'accorde exactement avec celle de Mme de Ferriem. J. DE K.

LES SENTIMENTS, LA MUSIQUE ET LE GESTE (1)

(Extrait de *Psychische Studien*, janvier 1901).

Il nous a paru intéressant de reproduire l'article ci-dessous, qui donne sur le livre et les expériences de M. de Rochas, l'opinion d'un des hommes les plus compétents de l'Allemagne, sur ces questions.

Nous sommes à une époque où à la joie ardente de vivre vient se mêler la préoccupation d'un au-delà ; la première trouve son triomphe dans les con-

(1) Grand in-8° très luxueux, de 277 pages, nombreuses illustrations, 30 francs.

ceptions esthétiques courantes de la vie, l'autre, qui déjà attire à lui la science, cherche sa satisfaction dans les efforts faits pour atteindre le signe sensible de la survie. Nous éprouvons le besoin de nous élever au-dessus de la matière inerte ; l'art et le mysticisme ne font qu'ouvrir la voie à nos impérieuses aspirations aux sublimes hauteurs. Malgré les différences, c'est dans l'un et l'autre cas, une *seule et même* grande aspiration qui nous domine.

L'époque explique le livre que nous présentons au public, livre qui nous offre la brillante synthèse de l'esprit artistique et de la recherche scientifique. Il ouvre des horizons *nouveaux*. Cependant, il doit sa vraie valeur non pas à sa nouveauté, mais à cette plénitude de *beauté* qui est l'évangile de tous les temps. Le psychologue, l'artiste y puiseront toujours de nouvelles inspirations. M. de Rochas ne pouvait donc choisir, pour le caractériser de meilleure devise que ces lignes de Claude Bernard : « La science ne contredit point les observations et les données de l'art, et je ne saurais admettre l'opinion de ceux qui croient que le positivisme scientifique doit tuer l'inspiration. Suivant moi, c'est le contraire qui arrivera, nécessairement. L'artiste trouvera dans la science des bases plus stables, et le savant puisera dans l'art une intuition plus assurée. »

M. de Rochas n'est pas un nouveau venu pour nous. Souvent nommé, peu connu, il est devenu l'une de ces autorités dont le nom est dans la bouche de la foule des demi-instruits. C'est là en général, un mauvais signe, mais M. de Rochas fait exception. C'est un véritable savant, un investigateur fier et sagace, qui n'a jamais recherché cette popularité qui lui est arrivée par surcroît comme un présent des dieux. A ne l'apprécier qu'au point de vue de son activité littéraire, M. de Rochas est extraordinaire ; il dépasse à cet égard même du Prel, ce qui est beaucoup dire. Je laisse de côté ses écrits militaires — il est officier — pour ne citer que ses principaux ouvrages d'ordre psychologique (Il serait presque impossible d'énumérer ses écrits de moindre étendue).

Son premier ouvrage dans le domaine de la psychologie et de l'histoire de la civilisation — deux points de vue que M. de Rochas réunit toujours — est intitulé : *La science des Philosophes et l'art de Thaumaturges* (1882). La même année il publia : *Les épreuves par le Feu*. En 1885 suivirent *La suspension de la Vie*, *L'audition colorée* et *La lévitation*. Deux années plus tard parut son important ouvrage *Les Forces non définies* que je n'ai malheureusement pas pu consulter, vu qu'il est épuisé en librairie. Les ouvrages suivants : *Les états profonds de l'Hypnose*, *Les états superficiels de l'Hypnose* et *L'Extériorisation de la Sensibilité* (1893-1895) ont un lien étroit entre eux. Ils sont dépassés par un ouvrage, paru en 1896, *L'Extériorisation de la Motricité*, le meilleur peut-être de ses travaux, où se trouvent décrites entre autres, les séances avec Eusapia Paladino. *Les*

Frontières de la Physique (1898) résument les résultats acquis, tandis que *Les Effluves odiques* constituent une monographie nouvelle. Aucune de ces œuvres n'a été traduite en allemand.

L'activité littéraire ne fait évidemment pas le savant. Il faut tenir compte de la valeur plus que du nombre des écrits et se demander s'ils ont fait progresser la science. Sous ce rapport les mérites de M. de Rochas sont incontestables. Je ne saurais mieux le caractériser qu'en disant qu'il tient le milieu entre Aksakof et du Prel. Il partage avec Aksakof une compétence pratique très étendue, fondée sur une série d'expériences innombrables qui témoignent d'une ardeur infatigable. Sur ce point, ils dépassent tous deux du Prel chez qui l'expérimentation a été précisément le côté faible. M. de Rochas rappelle du Prel par la brillante élaboration de la théorie. Ce qui caractérise le développement de ses théories, c'est la vaste conception, la portée étendue, et, bien qu'inférieur à du Prel comme *philosophe*, il n'en est pas moins un brillant théoricien, peut-être un théoricien trop hardi, car ses théories courent avec des bottes de sept lieues, dépassant souvent les faits à marche plus lente, au lieu de les suivre sagement à distance sans prendre cependant une allure boiteuse. Il faut donc accueillir avec réserve les conclusions des recherches de M. de Rochas et ne les admettre comme démontrées qu'après les avoir soumises à une sévère critique. Une autre erreur, qne M. de Rochas partage avec du Prel, c'est la trop grande valeur qu'il accorde aux faits historiques ; ses connaissances historiques peu communes ont sans doute exercé leur séduction à cet égard.

Comme on le voit, nous sommes redevables, très redevables à M. de Rochas. Il est au premier rang des investigateurs du médiumnisme et, si depuis quelque temps la science française dispute la suprématie à la science anglaise, sur ce terrain, c'est en première ligne aux travaux du comte de Rochas d'Aiglun qu'elle le doit.

Dans le nouvel ouvrage qu'il vient de publier, M. de Rochas se révèle à nous par un nouveau côté. Son livre est en effet un traité très complet de l'*Influence de la Suggestion hypnotique sur le Geste*. Il est évident que ce n'est qu'à une époque comme la nôtre, et sous la plume d'un homme unissant le sentiment artistique à l'esprit scientifique, qu'une œuvre semblable à pu être écrite.

Le point de départ scientifique des expériences de M. de Rochas est très simple. On sait que chaque passion, est accompagnée de gestes qui lui sont propres : expression du visage ou attitudes de la tête, du tronc et des membres. Le *Somnambulisme* a la propriété d'isoler les phénomènes psychiques, de les montrer dans toute leur intensité sans mélange d'impressions étrangères. L'individu normal qui éprouvera des sentiments de crainte, d'amour, de haine, etc., ne les présentera jamais à l'état de pureté,

mais combinés à d'autres représentations ou sentiments. Il en est tout autrement dans le somnambulisme provoqué. Le somnambulisme est un état de *monoïdéisme*. Ici *chaque* perception est dégagée de toute association; elle répond à une idée unique; toutes les autres sont supprimées, et cette idée s'empare avec intensité et sans partage de tout l'individu. Il en résulte que les gestes, expression de cette idée, offrent leur plus haut degré d'intensité. S'il s'agit d'un sujet exceptionnellement accessible à la suggestion, l'*expression* des sentiments atteindra chez lui sa puissance maximum; il sera un instrument capable de traduire par des expressions homogènes adéquates, toute l'échelle des sentiments, jusqu'aux mouvements de l'âme les plus délicats. Un semblable instrument reproduira à tout moment, tel sentiment qu'on voudra.

Il va de soi que de semblables recherches ont une importance capitale pour les arts plastiques. L'art est toujours forcé d'avoir plus ou moins recours à l'étude des modèles. Mais si les lignes du corps présentent une sorte d'immutabilité qui s'offre constamment à l'observation de l'artiste, il en est tout autrement de l'expression du visage et des gestes. Ici l'artiste doit fixer par des esquisses des phénomènes transitoires ou les compléter par sa fantaisie. Jusqu'à ce jour le moyen de provoquer *à volonté et à tout instant* les états psychiques désirés et leur expression au-dehors n'existaient pas; M. de Rochas indique la voie à suivre pour y arriver, et son modèle idéal est *Lina*.

Lina est une jeune femme, qui fut un des plus beaux modèles de Paris et dont le sentiment esthétique s'est développé par la fréquentation de très grands artistes. Ce qui la caractérise surtout, c'est la noblesse et l'intensité de ses mouvements ; elle en est redevable à sa taille élevée et aux harmonieuses proportions de son corps. En même temps, elle possède une rare sensibilité hypnotique; rien qu'en la fixant du regard ou en exerçant une pression sur un point hypnogène, elle tombe dans un état superficiel d'hypnose. Cet état est invariable, ce qui assure la comparabilité des expériences.

M. de Rochas a débuté par des *suggestions verbales*. Il plaçait Lina dans cet état superficiel d'hypnose et lui donnait diverses suggestions. La suggestion pure et simple (par un mot, par exemple) n'était pas suffisante; il fallait lui présenter l'idée dans toute sa clarté, la développer et l'accentuer par des détails toujours nouveaux, jusqu'à ce que les gestes, d'abord mal définis, eussent pris leur intensité maximum. A ce moment, on photographiait le sujet. Il fallait, de la part de l'expérimentateur, une attention soutenue, car la moindre défaillance retentissait sur Lina.

Au nombre des attitudes photographiées, il y a des gestes d'une beauté saisissante. Je mentionnerai spécialement « Marie Magdeleine » et

« La France à qui l'on vient d'arracher l'Alsace et la Lorraine » et « la France à qui l'on rend l'Alsace et la Lorraine. » Une puissance d'expression réellement tragique caractérise ces poses sublimes. M. de Rochas a rapproché quelques poses d'atelier des attitudes obtenues dans l'hypnose, mais ces dernières défient toute comparaison. On peut se faire une idée de la puissance de la suggestion en voyant les résultats de la suggestion faite à Lina qu'elle était « Jeanne d'Arc sur son bûcher » ; quand on lui eut dit que le bûcher était allumé, elle sentit réellement les brûlures, et pour ne pas risquer d'avoir un accident, il fallut lui affirmer sans retard que les flammes étaient sans action sur elle.

Très intéressante est la scène reproduite par deux photogravures, véritable reconstitution de « Phryné devant le tribunal des Hécliastes ». Lina était arrivée en retard pour la séance ; M. de Rochas lui fit des reproches qui l'émurent beaucoup. Il la rassura mais en lui déclarant qu'il lui suffirait de montrer la perfection de ses formes pour se concilier l'indulgence de tous. Alors, avec un geste d'une incomparable noblesse dans sa simplicité, elle retira l'épingle qui retenait son vêtement, et, le buste nu et palpitant, elle regarda d'un air de défi les artistes émerveillés qui l'entouraient (1). On utilisa aussi Lina pour obtenir trois images destinées à une affiche ; ces trois images sont d'une expression remarquable, mais pas assez monumentales pour une affiche.

A un moment donné, M. de Rochas modifia sa méthode (p. 98). Il reconnut qu'il n'y avait pas besoin de si longs développements de la suggestion, quand la passion était sculptée, pour ainsi dire, dans un langage qui lui donnait, en peu de mots, toute son énergie. C'est le cas des écrivains classiques. Il éveillait donc simplement chez Lina l'image d'une personnalité déterminée et il suffisait alors de lui lire des passages célèbres des grands tragédiens pour lui voir mimer, avec une admirable justesse, la série des émotions exprimées. Des scènes entières furent ainsi reproduites par elle. Les images d' « Esther » (de Racine) sont particulièrement belles. Le tragédien français André Ripert témoigna, à la vue de ces reproductions scéniques une admiration sans bornes. « J'ai la certitude, écrivait-il à M. de Rochas, que ce genre d'études poursuivi méthodiquement, en ayant soin de ne faire entendre au sujet que des artistes assez pénétrés des sentiments qu'ils expriment pour les lui communiquer et la faire vibrer juste donnérait des résultats imprévus et inappréciables non-seulement pour nos jeunes acteurs privés de toute école de mimique et de gesticulation, mais encore pour les plus habiles qui trouveraient là un modèle transcendant

(1) Cette pose à inspiré à M. Seysses une statuette qui a été fort remarquée au salon de 1899 et une grande statue en marbre qui figurera à celui de 1901.

pouvant seul leur montrer jusqu'où l'on peut aller dans l'art si difficile du théâtre en s'appuyant sur l'esthétique et sur la vérité ».

Les expériences précédemment mentionnées de M. de Rochas n'offrent rien d'absolument nouveau aux psychologues. Tout hypnotiseur de renom, et mieux encore, les charlatans, ont reproduit des scènes de mimique de ce genre avec leurs médiums. Ce qui est nouveau, c'est leur emploi *pour l'art*. Dans les expériences suivantes, où M. de Rochas recherche les effets de la musique sur Lina, de nouvelles voies sont ouvertes, car les expériences anciennes avec des sensitifs, consciencieusement décrites dans le chap. III, n'ont guère d'intérêt. Quoi qu'il en soit, les *suggestions musicales* occupent la plus grande partie de l'ouvrage,

M. de Rochas débute par l'exposé des lois fondamentales. Tandis que la suggestion verbale agit le plus énergiquement dans l'état superficiel d'hypnose, la suggestion musicale est d'autant plus intense que le somnambulisme est plus profond (1). Les gestes varient avec le genre de musique : si celle-ci est passionnée, les gestes décèlent une agitation extrême ; si elle n'est que décorative, c'est-à-dire ne suscite que des impressions auditives agréables, les gestes deviennent faibles et monotones et constituent ce qu'on appelle généralement *extase*.

M. de Rochas passe ensuite à des expériences de détail, où le professeur Lionel Dauriac et de M. E. Poirée, deux musiciens distingués, l'ont puissamment aidé (Il y a lieu de remarquer que Lina chante quelque peu en s'accompagnant de la guitare, mais qu'elle n'a aucune culture musicale).

On expérimenta d'abord l'audition de sons *isolés* ; ceux-ci provoquent une sensation, une sorte de frémissement, qui semble s'étendre à toutes les parties du corps. La région moyenne de l'échelle sonore lui est agréable. Les tons très hauts provoquent l'expression de la souffrance produite chez tout le monde par un cri strident ; les tons très bas déterminent le faciès de l'angoisse, de la terreur. Comment Lina aurait-elle réagi à l'audition du « Don Quichotte » de Strauss ! — De l'intensité du son paraît dépendre l'intensité de la réaction.

On passa ensuite à l'étude de l'action de *sons entendus successivement* reliés entr'eux par des rapports de tonalité et de modes. Voici quel en fut le résultat : la première note agit comme son isolé ; puis à mesure que les notes s'élèvent, dans une gamme ascendante, les excitations, qui ont débuté par les pieds et les jambes, les abandonnent pour se localiser dans le tronc et la taille, puis dans les membres supérieurs (bras et mains), ensuite dans la poitrine et

(1) L'effet de la musique est tellement intense chez Lina qu'on ne peut réellement expérimenter que dans le sommeil superficiel.

les épaules et enfin dans la tête. Quand on redescend la gamme, les excitations se produisent en sens inverse.

On songea alors, naturellement, à mettre en œuvre des *sons rythmés et mélodiques*. Dans le premier groupe rentrent les marches et les danses, M. de Rochas constata avec surprise que les gestes de la partie inférieure du corps exprimaient le rythme, ceux de la partie supérieure la mélodie (1). Ces deux ordres de gestes se différencient nettement l'un de l'autre. On peut marquer le rythme par de simples instruments de percussion, et les jambes et les pieds se mettent à exécuter des mouvements adaptés à ce rythme, tandis que la partie supérieure du corps reste inerte. La vie ne s'y révèle qu'avec l'apparition de la mélodie. Il en résulte que la mimique accompagnant un même rythme varie suivant la mélodie. M. de Rochas essaya diverses danses, et l'on reconnut que Lina exécutait des danses arabes, espagnoles et javanaises, et même des danses depuis longtemps tombées en désuétude, qu'elle ne connaissait pas et ne pouvait connaître, exactement comme elles devaient se danser. Ainsi elle se servait, dans une danse espagnole, des castagnettes, suivant les règles de l'art, tandis qu'elle les rejetait quand on lui jouait une autre danse. Le menuet doit être cité spécialement, à cause de la grâce extrême qu'elle a mise à le danser.

Tout autre a été l'influence des *compositions passionnelles*. Ici Lina déploie la puissance dramatique la plus élevée. La musique du Faust de Gounod provoque, chez le sujet, une mimique et des attitudes dont la vérité et la beauté n'ont jamais été surpassées. Wagner et Beethoven ne l'ont émue que médiocrement. La musique de Verdi, au contraire, a produit des résultats puissants, surtout le « Miserere » du Trouvère, dont les effets ont été poignants. Cela tient probablement à ce que Lina est extrêmement sensible à la musique religieuse.

Jusqu'ici on n'avait cherché à agir que sur la sensibilité de Lina; on devait songer à agir en même temps sur son intelligence et à combiner à l'influence musicale celle du sens des paroles chantées. L'effet n'en fut guère accru ; Lina mima la musique dramatique avec la même perfection, que le texte lui fût ou non connu.

M. de Rochas a consacré un chapitre spécial aux chants populaires. Il y voit l'expression du sentiment national à son plus haut degré d'intensité. L'effet produit sur Lina dépassa toute attente. Il faut avoir vu son interprétation de la *Marseillaise* — représentée sur la couverture du livre — pour

(1) C'est l'extension à un intervalle de plusieurs octaves de la règle déjà signalée pour un octave, la mélodie étant donnée par les notes hautes qui actionnent la partie supérieure du corps et le rythme par les notes basses qui actionnent les membres inférieurs.

se faire une idée de la puissance d'expression dramatique dont l'homme est capable.

On a observé que la même musique provoquait toujours exactement les mêmes gestes. Mais ce geste est plus on moins brusque suivant la manière dont le morceau est joué, de sorte que la mimique se conforme au *sentiment* donné par le musicien.

M. de Rochas termine le récit de ses expériences par ces mots. « De même qu'un Stradivarius dont un maître aurait joué pendant de nombreuses années, cette jeune femme est devenue un instrument merveilleux dont toutes les fibres vibrent aujourd'hui au moindre coup d'archet. Mais, hélas, sa délicatesse même le rend fragile et chaque effort un peu violent provoqué par la lutte pour la vie tend à le détraquer ».

C'est en s'appuyant sur ces expériences que M. de Rochas a développé sa théorie de la musique et de l'art chorégraphique. Et l'on peut constater là que M. de Rochas n'est pas seulement un habile observateur, mais un théoricien riche en idées. Son chapitre sur l' « action de la musique sur le corps astral » montre jusqu'où il a porté les conséquences de ses théories. Quelques faits insignifiants ont été le point de départ d'une théorie qui nous paraît, à nous autres Allemands au penser lent, presque trop « théorique ». Il y a lieu d'attendre et de voir si elle résistera à la vérification de ses fondements.

Au livre sont annexés plusieurs appendices qui n'ont d'intérêt que pour le psychologue. Leur examen détaillé nous entrainerait trop loin.

Je pense avoir donné une idée suffisante du riche contenu de cet ouvrage. Des paroles ne peuvent exprimer la jouissance esthétique qu'il procure. Ici l'image est nécessaire. Dans ce sens on peut dire que c'est une œuvre *modèle*. Des centaines de figures, de phototypies et de vignettes illustrent le texte ; chaque ligne témoigne du sens artistique le plus fin. Les deux figures des couvertures sont l'œuvre du peintre tchèque Mucha, dont le fin coloris est universellement apprécié. En Allemagne même, le livre de M. de Rochas commence à être considéré comme une œuvre d'art, et il l'est effectivement. La musique, la peinture, la poésie et la science s'y combinent si intimement qu'il est et restera unique dans son genre. C'est là précisément le point faible des expériences de M. de Rochas : elles ne seront possibles qu'une fois. Au fond ce sont des expériences *individuelles*, que des conditions exceptionnelles ont favorisées et M. de Rochas avoue lui-même qu'il n'a pas trouvé une seconde Lina.

Les expériences que l'ouvrage de M. de Rochas a fait naître chez des esprits enthousiastes, tels que M. le Dr Héricourt qui les a exprimées dans la *Revue hebdomadaire*, espérances se traduisant par le rêve d'une académie d'art hypnotique, resteront donc probablement à l'état de rêve. Car le beau,

qu'offrent de semblables experiences,n'est acheté qu'aux dépens de la santé d'un être humain. L'entraînement hypnotique nécessaire, avec tout ce qu'il présente de contraire à la nature, doit ruiner la santé du sujet (1). Il me semble que le beau, dans ces conditions est d'un prix trop élevé. Telle est la pensée qui a gâté le plaisir que j'ai eu à lire ce livre. Cette pensée peut ne pas cadrer avec l'enthousiasme artistique, mais elle est humaine.

D[r] Erich Bohn,
Président de la Société des études psychiques de Breslau.

UN MÉDIUM ANGLAIS A PARIS

Tiré de la *Revue de la France moderne.*

En partant pour une croisière de quelques mois aux lointains pays, mon aimable confrère Ismala, dont nos amis apprécient, à si juste titre, la compétence et le talent, m'a confié sa plume.

Il savait que toutes les questions touchant au *Spiritisme moderne*, à ses lois, à ses progrès, m'intéressent vivement. Il a pensé que je pourrais le suppléer pendant son absence.

J'ai dû, à cet intérim imprévu, d'assister à des expériences fort curieuses dont le récit est, je crois, de nature à présenter quelqu'attrait pour ceux qui cherchent, avant tout, la vérité sur certains problèmes dont la science du monde entier s'occupe en ce moment, plus qu'elle ne l'a jamais fait.

Ces expériences ont eu lieu à Paris, dans le courant de juillet.

Elles avaient pour auteur *un Médium anglais* depuis longtemps célèbre. Elles ont eu pour résultat de nous faire assister à des phénomènes indiscutables de *Matérialisation.*

Ici, je dois à mes lecteurs une très courte profession de foi.

Je ne suis pas un adepte des doctrines spirites ni des sciences occultes.

Je n'appartiens à aucun groupe quelconque. Je suis donc complètement indépendant.

J'ai suivi les travaux et les expériences du colonel de Rochas, du D[r] Richet; j'ai lu, je le crois bien, tous les ouvrages et tous les articles parus depuis dix ans, sur ces points passionnants; mais j'ai conservé la plénitude de mon libre arbitre et j'entends bien la garder toujours.

Je me suis rendu à l'invitation qui m'était adressée, ou plutôt qui était

---

(1) Que le D[r] Bohn se rassure; tous ceux qui connaissent Mlle Lina et qui l'ont admirée dans les nombreuses séances qu'elle donne depuis quelques mois, soit à l'hôtel des Sociétés savantes soit dans les salons,peuvent affirmer que sa santé n'est nullement affaiblie. Il est vrai qu'elle ne s'est jamais confiée qu'à des opérateurs d'une prudence extrême et ayant reçu les instructions du Maître.

(*Note de la Rédaction*).

adressée à Ismala, avec la plus entière sérénité d'esprit, bien décidé à écouter, à regarder, à constater, rien de plus, rien de moins.

Il ne faut donc attendre de moi, ni explications ni commentaires des phénomènes que j'ai vus. C'est une sorte de procès-verbal, scrupuleusement complet et sincère que je vais placer sous les yeux de ceux qui me font le grand honneur de me lire. Ils en tireront telles conséquences qu'ils voudront, mais j'affirme que tout ce que j'écris ici est l'expression la plus exacte de la vérité la plus absolue.

Et maintenant transportons-nous là où les expériences ont eu lieu.

C'était le 10 juillet 1900. On était convoqué pour huit heures précises chez Mme de X..., dans un élégant hôtel des Champs-Élysées, où le *Médium anglais*, *Mme Corner*, avait reçu, pour quelques jours, l'hospitalité.

Mme Corner est une femme de quarante ans environ, petite de taille, aux traits fins, à la physionomie très sympathique et très intelligente. Elle parle un peu le français. Elle le comprend bien.

Mme Corner (Florence Cook) était, il y a quelques années, le *Médium* de William Crookes, au moment de ses si curieuses expériences, et des apparitions de *Katie King*.

Elle n'a pas perdu ses facultés *Médiumnimiques*, et, quand elle est endormie, par elle et autour d'elle, se produisent les plus intéressants phénomènes.

Soit en Angleterre, soit en France, elle a donné des séances dont les résultats ont été extraordinaires.

Elle ne peut produire elle-même aucune explication de ces résultats, car, des séances, elle ne conserve d'autre souvenir qu'une immense fatigue.

Nous causons avec elle quelques instants; elle nous dit combien elle est touchée de l'accueil qu'elle a reçu en France, chez les gens intelligents et chez les savants, accueil qui compense largement les ennuis qu'ont pu lui causer les insinuations malveillantes de quelques esprits chagrins qui ne voient jamais que fraude et supercherie, quand ils se trouvent en présence de faits dont leur intelligence ne peut saisir ou expliquer les causes.

Le phénomène capital qui se produit, quand Mme Corner est dans l'état de *Sommeil Médiumnimique*, est la *Matérialisation*, c'est-à-dire la constitution autour d'elle, d'émanations vaporeuses, qui, de vagues et fluidiques d'abord, deviennent peu à peu des formes humaines très nettement caractérisées, très apparentes, et très faciles à observer.

Ce phénomène absolument extraordinaire, ne se produit pas chaque fois que Mme Corner est endormie; il ne se manifeste pas toujours dans les mêmes conditions; les formes ne sont pas identiquement les mêmes; elles ne se montrent pas à la même place; elles ne se meuvent pas de la même manière.

Il y a là, pour tout esprit réfléchi, la preuve évidente que la supercherie et la fraude ne peuvent avoir aucune influence sur ces faits.

Mme Corner a une faculté spéciale, incompréhensible, inexpliquée, non encore saisie et déterminée par les données de la science; mais cette faculté qu'elle porte en elle, qu'on l'attribue à une puissance surnaturelle, à une mystérieuse intervention de la Providence, à une combinaison de forces ou de fluides non encore découverte, cette faculté existe et se manifeste.

C'est à l'une de ces manifestations que nous allons assister.

Une douzaine de personnes sont réunies dans le salon. On les prie de monter au second étage, dans une grande et belle pièce.

Dans un coin de cette pièce est tendue une draperie en peluche rouge, qui, du plafond, descend jusqu'à terre et forme une sorte de réduit de 2 mètres carrés environ. — Sur le parquet : rien. Une chaise de paille basse est placée entre le mur et la tapisserie; à ce mur aucun meuble n'est adossé; aucune armoire n'existe, aucun double-fond n'est possible. En effet, ce mur forme la séparation de la pièce avec la cage même de l'escalier

Mme Corner est au milieu de nous, elle est vêtue d'une robe de léger drap grenat, montante, très simple, presque collante; il est bien évident que, sous les plis de cette robe, elle ne peut cacher autre chose que son corps assez grêle. Sa taille est de 1 mètre 60 au plus.

Les personnes conviées à la séance sont toutes fort bien, fort sérieuses, appartenant au meilleur monde, et absolument décidées à observer, sans aucun parti pris, ce qui va se passer.

Ce sont là, pour les expériences, des conditions exceptionnelles de sincérité et de sécurité.

Des sièges sont préparés, en cercle, à deux mètres environ du rideau. On nous convie à nous asseoir.

Mme Corner se place sur la chaise; on la *ligote*, c'est-à-dire qu'on l'attache avec des liens solides au dossier et au siège de la chaise et on *scelle* les nœuds faits avec le plus grand soin. Chacun s'approche à son tour et constate la solidité des liens et l'empreinte des cachets de cire.

J'ajouterai, qu'à la distance où l'on se trouve assis, *le moindre mouvement*, non *seulement de la chaise*, mais de Mme Corner elle-même, serait immédiatement perçu.

Elle est donc là, dans un état d'immobilité absolue.

On baisse la draperie, on éteint les lampes; mais on laisse allumée une grosse lanterne à verres rouges. On y voit très bien, et, pour qui a fait de la photographie et a opéré dans ce qu'on appelle la *chambre noire*, il fait très suffisamment clair pour distinguer tout mouvement anormal ou suspect de la tapisserie.

Et alors, on attend. Certains cœurs palpitent, d'autres restent très calmes; le mien, entr'autres. J'écoute et je regarde.

Je suis bien placé, au milieu du cercle des invités, juste en face de la tapisserie fermée, très près, de manière à percevoir le moindre bruit.

J'entends très distinctement la respiration régulière de *Mme Corner* et je puis être certain que si elle venait à bouger de la chaise sur laquelle elle est liée, je percevrais le déplacement de ce bruit cadencé, et je saisirais ainsi, en flagrant-délit, toute tentative de fraude.

Dix à douze minutes se passent, sans que rien d'anormal se produise. On cause à voix basse. Tout à coup, juste en face de moi, je vois la tapisserie s'entr'ouvrir et une sorte de *vapeur blanchâtre* comme un nuage se former dans l'espace laissé libre entre les plis de l'étoffe écartée, à un mètre en avant de la chaise sur laquelle Mme Corner est attachée.

Elle est profondément endormie et j'entends le son régulier de sa respiration, exactement, à la même distance que tout à l'heure, alors que la tapisserie était hermétiquement fermée.

Cependant la *vapeur blanchâtre* prend, peu à peu, la forme d'un corps humain ; la tête est surmontée d'une sorte de *turban blanc-grisâtre*, de *longs voiles blancs* tombent sur les épaules et flottent jusqu'à terre ; les mains écartent et tiennent écartée la draperie.

La figure est nettement formée, on distingue parfaitement les traits du visage qui n'ont aucune ressemblance avec ceux de Mme Corner.

L'*apparition* a plus de 2 mètres de hauteur et n'a aucun rapport avec la taille exiguë du médium.

Dix minutes s'écoulent. Les assistants sont haletants, les yeux fixés sur cette forme blanche qui tranche si nettement avec la teinte sombre des rideaux.

Dans cette vaste pièce on n'entend qu'une seule chose, c'est le bruit régulier de la respiration du médium endormi sur sa chaise, à quelques mètres en arrière de la forme blanche.

Puis la tapisserie se renferme lentement.

La forme blanche disparaît.

Dix minutes s'écoulent, le même phénomène se reproduit et dure un temps égal.

A peine la tapisserie s'est-elle refermée cette fois, que deux des assistants se lèvent et l'écartent doucement.

Mme Corner est sur la chaise, dans l'état de sommeil le plus complet, la tête penchée sur le bras droit. Les liens sont à leur place, les cachets de cire sont intacts.

On réveille Mme Corner avec toutes les précautions nécessaires en pareil cas. Elle est dans un état de grande transpiration : son pouls bat très vite,

et elle éprouve une fatigue qui la brise et l'anéantit. Elle demande de l'air. Il faut quelques minutes pour qu'elle puisse parler. Elle ne se rappelle de rien.

Tous les assistants sont profondémeut impressionnés. L'un d'eux, qui a assisté à un séance antérieure, nous raconte qu'il a vu se produire les mêmes faits, Mme Corner étant non pas seulement attachée sur une chaise, mais enfermée dans un sac d'où sa tête seule émergeait.

Cette épreuve étrange avait été sollicitée par des personnes qui prétendaient qu'une fraude était probable. Elles sont sorties de la séance stupéfiées, définitivement convaincues et regrettant d'avoir manifesté une défiance qui pouvait, à juste titre, froisser Mme Corner dont la bonne foi et la loyauté ne sauraient être mises en doute.

La séance est finie.

J'ai raconté fidèlement, sans en omettre un détail, tout ce que j'ai constaté. Je n'ai pas l'intention de faire à ce sujet des dissertations ou des commentaires. J'ai relaté des *faits*, faits certains, indiscutables, que j'ai vus, de mes yeux vus.

Il y a des gens qui prétendent que les phénomènes de cette sorte sont des illusions de femmes hystériques ou suggestionnées ; d'autres, que ce sont d'audacieuses fumisteries, résultat de trucs invisibles qui ont pour but d'exploiter la crédulité des âmes simples.

Aux uns, je répondrai très simplement que je ne suis, Dieu merci, ni suggestionné, ni hystérique, que j'ai la plénitude de mes facultés et que j'ai *très distinctement vu se produire le phénomène que je viens de décrire* et que je l'ai vu se produire *à deux reprises différentes*.

Aux autres, je dirai que, à la séance à laquelle j'assistai comme à toutes celles qui ont eu lieu dans le même salon, la supercherie et la fraude étaient moralement et matériellement impossibles, Moralemement, parce que ceux qui avaient organisé ces séances sont au-dessus de tout soupçon ; parce que les assistants n'étaient pas des âmes simples faciles à duper. Matériellement, parce que la disposition de la pièce, des draperies, de la chaise, les conditions dans lesquelles le *Médium* était placé, s'opposaient absolument à tout mouvement quelconque de sa part ; parce que le contrôle était incessant et exercé par des gens qui n'avaient qu'une pensée, surveiller la régularité et la sincérité de l'épreuve.

Que ceux qui nient la possibilité de ces faits extraordinaires, surnaturels, troublants, en prennent leur parti : ces faits existent, ces phénomènes se produisent. Ils se sont produits dans le passé, ils se produisent dans le présent. Ceux ou celles qui peuvent en être les auteurs inconscients sont des exceptions, de très rares exceptions, c'est possible ; mais ce n'est pas une raison pour les traiter d'imposteurs, si la Providence leur a donné ou

leur donne, à certains moments et dans certaines circonstances, ces facultés étranges dont les manifestations méritent d'éveiller l'attention et les recherches de la Science.

Mme Corner est évidemment dans ces conditions. Son honnêteté et sa bonne foi sont indiscutables et les phénomènes auxquels ses facultés *Médiumnimiques*, parvenues à une incroyable intensité, donnent naissance, *à son insu*, sont extrêmement curieux.

Il faut en chercher le secret, non pas dans les calculs mesquins ou les combinaisons intéressées d'une nature cupide, mais bien dans les grandioses évolutions de ces forces supérieures dont Dieu seul connaît et formule les lois et dont l'intelligence humaine ne peut pénétrer le mystère qu'à force de patience, de labeur et de foi!

COMTE D'ALAIN.

PHOTOGRAPHIES SPIRITES DE M. J. LOUBRIS

Cher M. Leymarie, Bons souhaits pour 1901 et parfaite santé, l'âme pour se bien manifester ayant besoin d'un corps solide. Puisse l'année nouvelle être moins dure aux pauvres gens et aux peuples faibles qu'en 1900, le congrès d'Amsterdam pour la paix, ne semblant pas exister pour l'Angleterre arrogante qui menace toutes les indépendances.

Nous nous faisons vieux, Mme Loubris et moi; nous accomplissons une œuvre longue et petite science, nous écoutons les grands enfants qui conduisent le savoir humain. Nos bons amis de l'espace sont toujours avec nous, ils nous font le récit de leurs histoires de l'Au-delà et nous les nôtres et cela alimente notre gaieté mutuelle, car ils sont plus familiers avec nous que les mortels à notre égard, c'est tout l'opposé de la science américaine.

Nous allons quelquefois au temple spirite le plus près de notre demeure, celui de Mistress Hiaire qui croit à la réincarnation; les Esprits nous convient d'y aller, car, à Boston, il y a vraiment trop de faux médiums.

Avec Mme De Bosc, j'ai assisté à un meeting chez Mme Voelguensone, ce qui s'y fait ressemble à ce qui se passe en Europe; après plusieurs séances, nous avons conclu qu'on y faisait le commerce des esprits comme chez les prêtres catholiques. Ces médiums-là ne comprennent pas les langues, mais le mot dollar est toujours le bienvenu; j'en ai fait l'essai.

J'ai fait part de mes observations à M. Barrett, l'éditeur à Boston de la bannière de lumière, il m'a répondu que, lorsqu'on n'avait pas de bons médiums, il fallait se servir des mauvais. Que dire, devant une réponse semblable, qui blesse la logique et le bon sens?

J'ai vu un médium photographe qui ne m'a rien promis. « Vous prendrez ce qui se présentera », dit-il. Placé vis-à-vis de l'appareil, je fus tout à coup

dans l'obscurité complète. Résultat : derrière moi, quatre figures inconnues. Le photographe me fit poser à nouveau, me recommandant de ne penser à personne et de rester neutre. Il en a été ainsi. Au développement, derrière moi, il y avait la figure de mon père, celle de ma mère et de ma sœur, toutes les trois d'une ressemblance parfaite, ma mère à droite, ma sœur à gauche.



Chez le médium, Mme Bliss, je les avais déjà vus, tels quels et matérialisés. Pour moi, c'est une preuve double. Je vous adresse les deux épreuves obtenues.

A Escanaba, Michigan, j'ai obtenu de belles guérisons, voici la principale : Une dame de 44 ans, couchée depuis onze ans après avoir vu tous les médecins du pays et ceux de l'hospice de Chicago, fut magnétisée par votre serviteur qui la mit sur pieds en quatre mois; Mme Lippold, (Boite 169, à Escanaba), est complètement guérie.

Une famille sœur a fait baptiser ses enfants selon le spiritisme, l'une des demoiselles qui, à l'âge de 16 ans, me remplaçait, Mlle Mathieu, s'est mariée avec un gentilhomme qui appartient à l'église anglicane anglaise.

Mme Norden, avait pris ma place, comme Mlle Mathieu, pour nos rapports avec le même invisible ; elle a baptisé spiritement quatre enfants ; mais le cinquième, le père l'a conduit à l'église catholique ; Mme Norden m'écrit qu'elle va faire rebaptiser cet enfant, son mari étant aujourd'hui convaincu des vérités spirites. La famille Mathieu est enchantée de ce résultat.

Vos dévoués serviteurs et frères,

JOSEPH LOUBRIS

Cambridge Massachuchets, 31 décembre 1900.

N. D. L. R. —M. J. Loubris, né à Verberie, Oise, fut d'abord colporteur très actif de volumes protestants. Devenu spirite, cet homme énergique, intelligent et actif, très dévoué à la cause qu'il venait d'embrasser, partit avec sa courageuse compagne pour les Etats-Unis. Là, tout en se créant une industrie lucrative, il parlait de spiritisme *ex professo*. Victime plusieurs fois de sociétés financières chez lesquelles il déposait son capital, ruiné mais toujours honnête, il s'est retiré à Cambridge ; autour de lui, il crée des penseurs, puis des réunions, sème la vérité, comme le laboureur le bon grain. C'est un sage, un homme respectable que nous devons tous aimer et honorer.

P.-G. LEYMARIE.

OPINION DE RUSSELL WALLACE

A tous ceux qui se mettent l'esprit à la torture pour trouver au phénomène spirite une explication qui exclue les Esprits, nous recommandons de méditer les paroles que récemment le vieux champion de la science et du spiritualisme, écrivait à un de ses amis, J. W. Ney, de Bracebridge, Canada :

« Je ne me crois pas tenu, disait Alfred R. Wallace, le 6 novembre dernier, de répondre à l'article habile, mais incomplet de T. J. Hudson. Si les faits qu'il rapporte comprenaient *tous* les faits, sa théorie, quoique très improbable, pourrait être vraie. Mais il y a des masses d'autres faits que cette théorie n'explique pas. Tels sont ceux qu'aucune personne vivante ne connait, ceux qui momentanément trompent tous les assistants et ceux que tous croient entachés d'erreur. Ces derniers sont très fréquents dans les messages par coups frappés, quand les lettres ou les mots donnés semblent contenir des absurdités ou des erreurs manifestes, et que l'intelligence insistant, par la simple addition qu'elle fait d'un ou deux mots, parfois même seulement d'une ou deux lettres, tout se trouve redevenir clair et correct. J'ai vu cela bien des fois ; il me semble que cela démontre de la

façon la plus nette la présence d'un esprit indépendant qui adopte ce moyen pour prouver son indépendance. Et tous les phénomènes d'écriture et de dessin indépendants, de photographie spirite, de lévitation, de matérialisation de formes reconnaissables, tout cela ne reçoit aucune explication, bien entendu. *Je rejette absolument la théorie de la conscience subliminale, seconde ou inconsciente, comme ne reposant sur aucune preuve serieuse.* »

Cette déclaration, ferme et nette, jointe à la déclaration récente également et non moins courageuse de l'illustre W. Crookes, doit pleinement rassurer ceux que les hypothèses spécieuses, émises par certains savants, sans doute incomplètement informés, pourraient ébranler, faute des loisirs ou des moyens nécessaires pour en découvrir le peu de fondement et les défectuosités d'argumentation. G. Béra.

UNE LETTRE DE M. G. BÉRA

Si le spiritisme met en communication les vivants et les morts, pourquoi ne servirait-il pas aussi à faire communiquer entre eux les vivants ? Je m'explique.

J'admets que chacun de nous ait été obligé de se rendre à l'évidence des faits. Mais, pour tous néanmoins, que de points obscurs encore ! Nous ne sommes véritablement qu'à l'entrée du Temple, qu'au seuil du mystère. Et le mystère n'en est que plus irritant. A combien de contradictions, d'absurdités même, ne nous sommes-nous pas tous heurtés, qui parfois ont eu pour résultat, la lassitude, le découragement et, peut-être, la défection ?

Et pourtant un mot peut-être eut suffi à réconforter l'esprit inquiet et troublé. Cette parole de salut, l'expérience de l'un de nous pouvait sans doute la donner. Pourquoi ne pas mettre en commun nos doutes et, à l'occasion, nos lumières? Qui sait le bien qui pourrait résulter d'un échange de vues entre spirites ?

J'ai pensé que, pour cette œuvre, votre estimable Revue était particulièrement indiquée, et que vous voudriez bien réserver dans ce but chaque mois, sous la rubrique « Questions et Réponses », une page ou deux de votre organe.

Il va sans dire que les questions seraient strictement d'ordre général, et non particulier, et spirituel plutôt que matériel, et qu'autant que possible on éviterait celles auxquelles il a été, de l'avis universel, bien des fois répondu.

Si vous accueillez mon idée, je donnerai l'exemple en proposant la difficulté suivante, qui est la première d'une série à laquelle je serais heureux de voir quelques-uns de vos lecteurs apporter leurs solutions.

QUESTIONS

Le spiritisme se donne pour une doctrine particulièrement consolante,

principalement parce qu'il enseigne deux choses : d'abord l'immortalité de l'individu, ensuite le retour des êtres chers que nous croyons perdus.

Mais est-il si consolant de penser que les épreuves et les misères de cette vie ne prennent pas fin avec elle ; et combien préféreraient le repos définitif à l'appât d'une récompense si lointaine qu'elle ne saurait contrebalancer l'effroi de cet éternel recommencement de peines et de souffrances qu'on appelle les incarnations successives, et dont le nombre est indéterminé et peut-être immense ?

D'autre part, si nous retrouvons les êtres aimés, nous retrouvons aussi ceux que nous haïssons, ou qui nous haïssent, et que nous espérions ne plus revoir. Ils sont toujours aussi puissants pour le mal et nous avons encore à les redouter.

Enfin, de ce que la vie future n'est que la suite de celle-ci sans changement, chacun conservant son caractère, ses préjugés et ses passions, il s'ensuit évidemment que nous retrouverons dans l'au-de-là le même monde avec les mêmes vices et les mêmes injustices, et la perspective n'en est point attrayante.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués. G. Béra.

LA SUPERSTITION EN BRETAGNE

LE SORCIER DE SAINT-BROLADRE

Nous sortions du cimetière sur lequel le soleil de juillet dardait ses rayons brûlants, roussissait les quelques fleurs qui ornaient la fosse fraîchement fermée du père Le Poldec dont la dépouille reposait non loin de celle de Perrine, si près même, que si les ossements de la morte n'eussent été depuis longtemps remplacés par d'autres, ils auraient pu se confondre avec ceux de l'homme qui l'avait aimée.

— Vous ne pouvez croire, me dit M. D..., combien, à de très rares exceptions près, l'idée du spiritisme a progressé dans notre bourg de C... ; seulement, les bonnes gens s'en cachent, parce que les irréductibles les considèrent comme des sataniques, et qu'ils craignent aussi de se montrer hostiles aux idées du curé qui pourtant, dans le fond, et j'en suis convaincu, est de notre côté. Mais les préjugés sont tenaces dans notre Bretagne, berceau de la superstition ; et tel qui croit aux sorcelleries les plus abracadabrantes, secoue négativement la tête quand il s'agit de croire que les âmes des morts se communiquent parfois aux vivants. Ils ne voient là qu'une intervention démoniaque, et regardent un peu comme des païens ceux qui professent nos doctrines. Cet état d'esprit est entretenu par quelques vieilles bonnes femmes, telles que la mère Huet, par exemple, qui, aux veillées, rabattent

les oreilles des gars et des filles avec des histoires à dormir debout, histoires que presque tout le monde accepte comme parole d'évangile. Tenez, si vous voulez, nous allons entrer chez elle ; il ne faudra pas la prier beaucoup pour qu'elle nous en serve une de son répertoire fort varié, ma foi !

— Volontiers !

Et nous prîmes la route de B... où la Fauchette habitait une maison isolée au bord de la route. Elle était sur sa porte à donner du grain à ses poules. Ses yeux de bonne vieille se mirent à rire malicieusement sous sa coiffe, quand elle nous vit venir.

— Bonjour, la Fanchette ! dit M. D... en lui tendant la main, nous venons vous dire bonjour.

— A *moé* ?... bien obligée... asseyez-vous.

Elle avança des sièges ; nous nous assîmes.

— Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Nous voulons une histoire, la Fanchette... Madame, fit-il en me désignant, aurait du plaisir à vous entendre.

— Oui, mère Huet... j'adore les récits, et M. D... m'a dit que vous contiez fort bien.

— Oh ! M. D..., s'exclama-t-elle en haussant les épaules, n'y ajoute pas grand crédit, lui !... Et pourtant, ma bonne dame, croyez bien que c'est la vérité, la pure vérité, ce que je raconte... Tenez, je vas vous dire l'histoire du père Bréhel, le vieux sorcier de Saint-Broladre ; ma mère l'a connu, et ma mère n'aurait point menti pour une fortune... Elle a été témoin de ses sortilèges, comme, du reste, la mère de la Bourgette qui reste tout près de Saint-Marcan.

— Voyons !

Et la vieille Schéhérazade bretonne commença :

. . . .

Nul n'eut pu dire d'où venait le père Bréhel, le jour où les métayers du comte de Laërneff le virent, suivi d'un petit chien noir, dévaler l'étroit sentier qui conduisait vers la Rabine, puis, prendre la route de Saint-Broladre. Tout ce que pouvaient raconter, le soir, les gens du château, c'est qu'il leur avait lancé, en passant, un regard assez dur pour arrêter sur leurs lèvres la grossière plaisanterie qu'ils allaient lui décocher ; car, pour eux, il n'était autre chose qu'un miséreux venu pour exploiter le bourg au détriment du pauvre monde.

« Pour sûr, c'était un *jeteu de sorts.* »

Ce bruit s'accrédita vite ; et lorsque le lendemain, le vieillard qui avait reposé dans une grange démolie fit son apparition aux portes des maisons, suivi de son chien Papiche, tout le bourg, déjà, savait à quoi s'en tenir sur son compte. Certes, plus d'un habitant ne lui donna un morceau de pain

qu'à cause de cela même, et afin de ne pas s'attirer de mécomptes, surtout à l'approche des moissons.

Mais il ne faudrait pas en déduire que, seule, la peur des sortilèges adoucit les cœurs... Nombreux étaient les gens réellement charitables, à Saint-Broladre, et le père Bréhel, d'un coup d'œil, savait bien discerner le sentiment qui dictait l'aumône.

Aussi, une vraie chance semblait accompagner ceux dont la main généreuse ne ménageait pas le beurre sur la tartine offerte au mendiant qui, incontinent, la partageait avec son compagnon de misère ; et chacun disait, tout bas, que les blés, les orges, les pommiers des Delépine rapportaient gros, depuis que le vieux couchait dans un coin de leur cellier.

Par cette raison même, le sorcier, comme on finit par l'appeler, eut ses partisans et ses détracteurs : ces derniers, recrutés parmi ceux, qui n'ayant pu le gagner à leur cause, lui refusaient impitoyablement tout secours.

Le père Bréhel, lui, semblait ne s'offenser de rien.

Lors même que, d'une parole dure, on lui disait de s'en aller à d'autres portes, il reprenait son bâton, avec un mauvais rire, sifflait Papiche dont la prunelle verte avait des luisances d'enfer, marmottait deux ou trois paroles, puis, reprenait sa route...

Alors la ménagère, retournée à sa soupe, poussait parfois un cri, en voyant surnager sur son bouillon de chou ou de carottes, quelque grosse araignée, quelque crapaud aux yeux glauques, qui l'obligeaient à jeter le contenu de sa marmite.

D'autres fois, des rats lui grimpaient aux jambes quand elle allait chercher du bois dans le grenier ; des couleuvres, la nuit, glissaient, froides, entre ses draps... puis, c'était la vache ou le veau qui s'en allait de maladie ; les blés desséchés avant le temps des moissons ; le cidre tout à coup tourné.

Et, déjà, certaines familles, depuis les mioches jusqu'aux grands-parents, avaient leur lot de petites misères.

Mais le pis était que rien ne pouvait faire détourner la mauvaise chance, une fois jetée sur quelqu'un.

On avait beau, alors, lui adresser une amicale parole, lui tendre une grasse obole... le vieux ne voulait rien entendre, rien voir ; il allait son chemin avec son mauvais rire, son fidèle Papiche, sa besace, son bâton et les méfaits continuaient leur train train.

Parmi les plus exaspérés contre lui, était la mère Jamellier ; et, maintes fois, elle l'avait menacé de la gendarmerie tout en lui décochant force injures :

— Va, va, vieux mauvais bougre, t'as beau faire le malin !... Je te ferons pourrir ta vieille carcasse sur la paille des prisons, et sans retard encore !... lui avait-elle dit, un jour qu'elle étendait des hardes sur les haies de son petit clos pour les y faire sécher.

Le vieux ricana :

— Toé !... tu ferions ben mieux d'épingler ta lessive... le vent va souffler !...

Et faisant un cornet de ses mains devant sa bouche, il glapit :

Saute mon Papiche !
Le vent fol est riche !...
Il court comme biche !...

Et soudain, chemises, draps de lit, camisoles, torchons, d'exécuter une sarabande échevelée... puis de s'élever en flottants pavillons, jusque sur le clocher de l'église où ils continuèrent à évoluer autour du coq de zinc de la flèche.

La mère Jamellier, tout en regardant tournoyer son linge, poussait des cris de paon.

Les voisins riaient sur le pas des portes, disaient :

— Ben sûr que le coq va se coëffer de vot' chemise, mère Jamellier... et de vot' robe noëre aussi... tenez, la voilà qui monte... qui monte...

Jusqu'à la nuit, le linge tourna ; puis, la femme qui s'en était allée se plaindre à M. le maire le retrouva tout plié sur sa table.

Elle le serra à double tour dans l'armoire ; le crut à l'abri.

Mais, dès la pointe du jour, s'envolèrent de nouveau les hardes... et, à la grande joie du bourg, le chahut autour du clocher recommença.

Cela dura une quinzaine ; et chacun de dire :

— Bientôt vous n'aurez plus de chemises pour vous changer, mère Jamellier.

La vieille en devenait enragée.

C'est au point qu'on dut envoyer chercher sa fille, Adeline, qui était en place à Saint-Marcan depuis six semaines, et avait quitté Saint-Broladre, le cœur bien gros, car son amoureux, Jean-Marie, le fils de Taroche, le riche meunier du Val-Lanfrey, lui avait déclaré que son père s'opposait formellement à leur union.

L'Adeline s'en fut donc guetter le père Bréhel sur la route, et, gentiment, lui demanda de faire cesser ses sortilèges à l'égard de sa mère.

Le vieux la regarda un instant sans mot dire ; puis, lui prit la main, l'examina.

— Toë, ma fille, t'as le cœur bon et tendre... et tu méritions hardi du bonheur ! moë, je voyons ben ce qui te talonne... c'est l'amour pour Jean-Marie, pas vrai ?

La jeune fille rougit sous sa coiffe.

— Et, qu'est-ce que tu dirions, l'Adeline, reprit le vieux, si je te faisions marier avec lui... et pas ben tard encore ?

— Vous feriez ça, père Bréhel ? fit la jeune Bretonne en joignant les mains

dans un élan d'étonnement admiratif, mais dans lequel entrait tant de joie innocente, que le mendiant en eut sa paupière comme mouillée d'un pleur d'attendrissement.

— Je le ferons, que je te dis !... Pour quant à ta mère, grâce à toë, je la laisserons tranquille... va, mon enfant !... Je t'oublierons point !

Et tandis qu'il s'en allait d'un côté, l'Adeline, le cœur ému, s'en revenait au bourg.

Le linge de la mère Jamellier, rentré tout seul dans l'armoire n'en bougea plus.

En quittant l'amoureuse de Jean-Marie, le père Bréhel remonta la route, et s'en fut vers le Val-Lanfray.

C'était l'heure où maîtres et valets de la ferme étaient aux champs.

Il n'y restait que deux servantes en train de baratter.

Le vieux s'approcha du seuil.

— Hé, les garçailles !... fit-il, fait hardi chaud, cette après-dînée... j'avions grand soëf ! y aura-t-y point une bolée pour les malheureux ?...

— Faut venir quand sont là, les maîtres !... répondit la Rose-Marie. Nous n'avions point la clef du cellier.

— Tu mens ! répliqua le vieux. La porte n'en est point fermée... mais, je me moquions de ton cidre comme de toë !... Seulement, je vas vous faire danser toutes deux, et d'une belle manière !

Et traçant, avec son bâton, un cercle sur le sol, et dans lequel il enferma son chien, le père Bréhel commanda ;

Danse, danse, mon Papiche !
Danse avec ceux qui sont chiches,
Et qui n'en seront pas plus riches !

Le chien, en aboyant, sauta hors du cercle ; et les servantes, aussitôt, se mirent à danser, à sauter sur place, sans pouvoir s'arrêter.

— Père Bréhel, supplièrent-elles, nous vous servirons deux bolées !

Mais le sorcier ne les écoutait mie... ;il les regardait se trémousser dans tous les sens, riait, les accompagnait en cadence avec son bâton.

— Saute, la Rose-Marie ! Saute, la Fanchon !

Puis, il s'éloigna ; les laissant continuer leur danse effrénée.

Bientôt les gens de la ferme et les patrons s'amenèrent.

Ils restèrent ébahis devant les deux servantes, qui, sans trêve ni repos, claquaient des semelles.

On rit d'abord ; puis l'on se fâcha, en voyant que rien ne pouvait les faire rester tranquilles.

M. le Maire s'en fut trouver le vieux dans sa cabane ; le supplia de faire cesser l'enchantement.

— Il le voulait bien; mais à une condition : le mariage de Jean-Marie avec l'Adeline.

— Jamais ! répondit le fermier.

— Eh bien ! les servantes danseront !

Et les servantes, toutes la nuit dansèrent.

La condition était trop honnête pour que M. le Maire qui savait combien la fille de la mère Jamellier était une brave enfant, ne l'appuyât pas.

Enfin, le père Taroche dit oui tout de même, à la grande joie des deux amoureux.

Et ce jour-là, on dansa encore à la ferme... et dans l'ivresse générale, la mère Jamellier, fière, à juste titre, de voir son Adeline si bien nantie, fit une ronde avec le père Bréhel lui-même, autour des nouveaux mariés, au comble du bonheur.

. . . .

— Vous ne me l'aviez jamais contée celle-là, la Fanchette, dit M. D... en tapant sur l'épaule de la bonne femme, avouez qu'elle est forte !

— Je vous le disions ben, qu'il n'y croyait point, ce mauvais homme !... il aime mieux croire aux *fantaoumes* venus de l'Enfer !... Tenez, comme le défunt père le Poldec avec sa Perrine qui n'était autre que Belzébuth en cheveux blonds !

— Mais, mère Huet..., commençai-je.

— Nous la cathéchiserions en vain... me dit M. D... rien d'entêté comme elle !

— Entêtée ? fit la vieille en lui donnant une bourrade. Ah ! ben dam ! puisque vous croyez aux revenants, tenez-vous pour averti... je viendrons, après la mort, vous tirer par les pieds...

— Non, lui dis-je, car vous n'êtes point méchante. Mais après la mort, mère Huet, vous apprendrez beaucoup de choses..., alors vous verrez que les trépassés sont nos amis les meilleurs, surtout quand ils nous ont chéris dans cette vie.

Sur ce, nous lui dîmes bonjour, et elle retourna à ses poules.

BLANCHE SARI-FLÉGIER.

LA FAMILLE HERNADEC

(*Suite*).

Mais serrons de plus près le phénomène de lévitation. Que le fait soit mystérieux, étrange, inexpliqué jusqu'à nouvel ordre, peu importe. Le fait existe matériellement, indiscutablement. C'est par des centaines, par des milliers d'expériences qu'il a été constaté scientifiquement et votre savant colonel de Rochas en a rempli tout un volume.

« Rejeter l'évidence de ces manifestations, dit William Crookes, équivaut à rejeter tout témoignage humain quel qu'il soit, car il n'est pas de fait dans l'histoire sacrée ou dans l'histoire profane qui s'appuie sur des preuves plus imposantes ».

Eh bien, en n'étudiant le phénomène qu'au point de vue physique, que trouvons-nous ? Nous ne trouvons ici, je l'ai déjà dit, que des forces contre-balancées par des forces adverses — simple question de contrepoids.

Sur une surface plane, vous posez une cloche de verre, l'adhérence est presque nulle n'ayant d'autre cause que le poids de la cloche elle-même. Sous cette cloche vous faites le vide et l'adhérence devient énorme, presque stupéfiante. Qu'avez-vous fait ? Vous avez simplement ajouté au poids de la cloche le poids de l'atmosphère.

Luttons contre cette force au moyen d'une force contraire et, pour cela, faisons rentrer de l'air sous la cloche et l'adhérence a disparu. Allons plus loin. Comprimons l'air sous la cloche et voilà qu'après avoir détruit la résistance de l'air atmosphérique, par l'introduction de l'air à l'état normal, nous détruisons maintenant la résistance du poids de la cloche elle-même et dans de telles conditions, si la compression est énergique, que cette cloche est non seulement soulevée, mais encore projetée avec violence.

Eh bien tout le problème est là, tout le problème avec sa solution.

Sous le corps matériel et pesant du médium, que l'Esprit accumule, comprime en quelque sorte, une quantité suffisante de fluide, de ce fluide qui, s'il n'a pas de poids appréciable, n'en est pas moins une force, et ce médium dont la pesanteur ne sera nullement détruite, mais simplement contre-balancée par une poussée suffisante, va se soulever et flotter dans l'espace, soutenu qu'il sera par cette force invisible, mais incontestablement réelle dans son impalpable matérialité.

Voilà quels sont les faits ; voilà quelle explication les justifie... Et qui donc pourrait venir prétendre que la loi de la pesanteur est violée ?

— Je comprends maintenant ! m'écriai-je, subitement éclairé par cette lumineuse et irréfutable démonstration.

— Je peux aller plus loin, reprit mon savant interlocuteur, et envisager le problème sous une face différente. Il est des cas où le phénomène de lévitation est remplacé par le phénomène inverse d'*alourdissement.*

Eh bien, le problème n'a nullement changé pour cela et la même solution lui est applicable.

De même que nous avons alourdi tout à l'heure la cloche, en faisant le vide au-dessous d'elle, c'est-à-dire en accumulant sur elle le poids atmosphérique, pourquoi l'Esprit qui dispose à son gré d'une incommensurable quantité de fluide, ne pourrait-il en agir de même à l'égard de certains corps légers qui, subitement, acquièrent une pesanteur paradoxale ? Et ce fait a

été maintes fois constaté. L'on a vu, sous l'influence de certains médiums, des corps d'un poids minime offrir inopinément une résistance inexplicable à tout essai de translation, alors que d'autre part et par renversement de l'application des mêmes forces, l'on a également vu de faibles médiums, de jeunes personnes délicates, soulever d'un doigt des poids énormes, tel qu'un homme fort et robuste, sur le siège et avec le siège où il était assis.

Toujours mêmes explications. C'est toujours notre cloche qui alternativement devient lourde ou légère, suivant que l'accumulation de l'air se fait au-dessus d'elle ou en dessous.

Mais ce fluide universel que vous faites intervenir, me direz-vous peut-être, est une substance impondérable.

Impondérable... En sommes-nous bien sûrs? L'air était bien considéré comme impondérable, lui aussi, et nous savons aujourd'hui ce qu'il faut en penser. Sans doute on ne peut le peser cet éther insaisissable. Il faudrait pour cela comparer un espace plein d'éther avec un espace qui en serait démuni, or nous sommes dans l'impuissance absolue d'isoler cet agent subtil dont les atomes s'entr'équilibrent dans tout l'univers.

Et puis enfin, si je me suis servi du terme « d'accumulation » c'est par comparaison pure et simple, dans l'impuissance où nous sommes de trouver des mots qui manquent à notre vocabulaire scientifique. N'oubliez pas qu'à côté de la question de *poids*, il y a aussi, il y a surtout la question de *force*, c'est-à-dire de vibration intensive, car toute force est une *vibration*.

L'on nous dit bien que l'électricité, elle aussi, est un fluide impondérable et cependant ne voit-on pas des corps qui, soumis à certains courants, sont *retenus* et offrent une singulière résistance, résistance telle qu'ils semblent avoir subitement acquis un poids inexplicable? Dans telles circonstances spéciales, d'autre part, ne voit-on pas ce même fluide électrique impondérable, intangible, immatériel, ce semble, produire sous son nom spécifique de « foudre » de prodigieux effets de violence et de force incalculables, alors qu'elle déracine les arbres, renverse les murailles, fait voler en éclats les matières les plus résistantes et volatilise les métaux? Or la foudre n'est cependant pas autre chose qu'une perturbation dans l'équilibre de l'éther dont l'élasticité est d'une puissance telle qu'elle défie toute appréciation.

De tout cela résulte une chose certaine, c'est que la force invisible qu'on appelle psychique possède une intensité qui nous est inconnue — n'en déplaise aux physiciens qui, à tort, s'imaginent tout savoir. Qu'elle alourdisse ou qu'elle allège, qu'elle se fasse poids énorme ou levier irrésistible, peu importe. C'est là qu'est le mystère... Mais de miracle, point! Je l'ai dit et ne saurais trop le répéter.

Je sortis de cet entretien, émerveillé, rêveur surtout.

De tous ces spectacles, de toutes ces communications restent une impres-

sion dominante et souveraine qui me ravit, me transporte d'admiration, c'est que l'esprit est la seule réalité qui régit l'univers et y fait évoluer la vie dans son incoercible intensité.

C'est sur ces grandes idées qu'a particulièrement insisté mon nouvel ami, dans le long dialogue dont je viens de vous résumer quelques-uns des passages les plus importants. En voici au surplus quelques autres qui m'ont particulièrement impressionné. Lui ayant demandé de me définir le rôle de la matière dans l'ensemble de l'évolution universelle...

— C'est là, me répondit-il, une très grosse question à laquelle je vais répondre aussi clairement que possible.

Le rôle que joue la matière dans l'univers se rattache à la notion de l'organisme de l'être humain, car c'est en nous-même, tout d'abord, que s'effectue l'association de l'esprit et de la matière dont nous sommes la merveilleuse et très complexe combinaison.

L'on se contente d'affirmer, généralement, que cet organisme se compose d'un corps matériel et d'une âme invisible ; mais c'est trop vite dire, en vérité, car c'est dans cette dualité que gît le problème le plus formidable qui ait jamais été proposé à l'investigation séculaire des philosophes, des physiologistes et des dogmatisants.

Cette âme et ce corps, ces ennemis irréconciliables — au dire de ces derniers — ces termes antithétiques de l'antinomie la plus irréductible, en apparence, et sur laquelle ont pâli tant de penseurs... Comment les rapprocher, les associer et expliquer leur action commune dont nul ne s'estjamais avisé de douter ?

La réponse est facile cependant, si l'on veut se pénétrer de cette idée, que n'existe nullement entre eux cet abîme prétendu qui les sépare à tout jamais. Et ce qui supprime tout d'abord cet abîme, c'est la nature même de cette matière dont vous me demandez de définir les fonctions et le rôle — rôle qu'explique la longue série des degrés qui rapprochent en les assimilant les deux termes antithétiques.

Je pourrais, en m'appuyant sur certaines données fournies par la doctrine théosophique que nous ont transmise les Sages de l'Inde, vous énumérer les divers états successifs de cette matière associée à notre organisme psychique. Je pourrais vous dire les noms de ces corps, de ces véhicules, de ces principes, de ces emboitements de formes en quelque sorte chrysalidaires qui, de spiritualisation en spiritualisation plus subtile, montent tous les degrés de la progression ascendante ; mais, pour ne pas compliquer la question, qu'il me suffise de vous dire que toutes ces formes établissent des traits d'union, des intermédiaires de nature mixte qui, participant de la matière visible et de l'âme invisible les rattachent par une gradation continue. D'un pôle à l'autre de cette substance *une* qui s'appelle *matière-force*-

esprit s'étendent et s'entrecroisent les anneaux de la chaîne qui en relie les états successifs.

Et c'est en s'élevant de l'un à l'autre anneau que la matière évolue, c'est-à-dire remonte vers l'esprit qui, à son tour, se sert de cette matière pour se purifier, se perfectionner, se diviniser, en même temps que se spiritualise l'élément matériel qui lui sert de véhicule. Mais ce n'est que par leur association que montent parallèlement les deux principesr approchés l'un de

Le premier de ces intermédiaires ou traits d'union, disons mieux de ces principes constitutifs, s'appelle le corps fluidique ou « double éthérique », ainsi nommé parce qu'il se moule sur la forme du corps matériel. C'est le véhicule de la vie physique que font vibrer en nous les radiations de notre soleil.

Le second appelé « astral », constitue cette âme inférieure dont parle Platon, corps plus éthéré que le précédent et où éclosent les sensations, les désirs, les émotions et les passions de « l'âme animale »,

Le troisième, d'essence supérieure encore, est appelé « mental » parce que c'est de lui qu'émane la pensée, attribut de notre organe cérébral qui la formule et en réalise les virtualités,

Au-dessus de ce dernier, s'échelonnent d'autres formes plus subtiles..... Les connaissons-nous bien, tous ces états de matière quintessénciée s'élevant encore et toujours, jusqu'au corps spirituel qui, sous les rayons d'en haut dont il est pénétré, devient le siège des plus nobles manifestations de l'homme moral — amour, dévouement, sacrifice — jusqu'à cette forme dernière, enfin centre de la vie profonde, intégrale, consciente et où s'incarne notre individualité divine qui nous rend partie intégrante de la Vie universelle ?

Je voudrais pouvoir vous rendre plus sensibles les modes de cette assimilation progressive ; mais que pouvons-nous en présence de ces éléments mystérieux, éléments fluidiques, psychiques, où s'accomplit une aussi prodigieuse pénétration ?

J'ai prononcé tout à l'heure le mot « d'emboîtement » dont je ne me dissimule pas l'insuffisance. N'oublions pas que nous sommes, ici, dans l'invisible, dans ce monde inaccessible à nos sens et que nous font à peine pressentir, sur la terre, ces phénomènes inconnus qu'on appelle magnétisme, chaleur, lumière, électricité.

Que peuvent donc bien être, me demanderez-vous sans doute, ces « âmes emboîtées » qui constituent notre organisme psychique ? Bien impuissantes sont nos comparaisons explicatives... Je veux essayer, toutefois, de vous en proposer une, quelque imparfaite qu'elle soit.

Supposez qu'un corps humain s'imprègne, par de longues inspirations, d'un certain nombre d'odeurs différentes, les unes lourdes et grossières, les autres de plus en plus subtiles et éthérées.

Ne comprenez-vous pas que puissent se combiner, dans ce corps, tous ces parfums qui, s'épurant toujours davantage, à mesure qu'ils se dégageraient de leurs molécules les plus matérielles, finiraient par se transformer en un arôme, où se retrouveraient toutes les émanations composantes, mais associées en un synthèse supérieure, exquise dont l'essence se manifesterait dans toute son idéale et presque divine sublimation?

Eh bien ! voilà, toutes réserves faites, à quoi l'on pourrait comparer ces âmes dont l'unité s'effectue dans une suprême efflorescence. Chacune d'elles sert de véhicule à nos potentialités inhérentes ou facultés en puissance, se distinguant de la précédente par sa spiritualité croissante, alors que la dernière, la plus haute, la plus divine, réalise en nous l'incarnation du principe qui constitue notre « moi supérieur », notre intangible individualité.

Voulez-vous une autre comparaison ? Il est des heures où s'accomplit en nous un phénomène significatif. Alors que dans l'effervescence des passions basses, jaillit de nos centres inférieurs comme une poussée d'appétences, de convoitises, de jalousies, d'intolérance, de rancune ou de haine, ne pourrait-on comparer ces émanations perverses à des flammes qui s'échappent d'un foyer commun, flammes rouges et fumeuses, sortes d'hydres dévorantes qui se tordent, s'enlacent et montent jusqu'au cerveau, sous le crâne où va éclater la tempête ?

Or, que se passe-t-il, alors que la spiritualité s'impose et que la raison commande ? C'est que du milieu de ces lueurs fuligineuses, s'élève une flamme de blancheur diamantée qui les absorbe, les volatilise, dans un grand jet de pureté, de justice, de pardon et d'amour.

Eh bien, ce jet lumineux et purificateur, c'est l'âme haute, spirituelle et divine, l'*Atma* des Indous, tandis que ces formes inférieures, lourdes enveloppes tissées de matière dense et que la matière suggestionne, sont les manifestations des éléments plus ou moins grossiers de notre organisme complexe que leur nature même condamne à disparaître.

Quoi qu'il en soit de ces comparaison d'une insuffisance indéniable, vous voyez que dans cette merveilleuse ascension, la matière joue le rôle de « révélateur » des vertus latentes de l'âme ou des âmes. Elle y figure à titre de moyen... moyen d'*affinage* — permettez-moi ce mot — dans l'œuvre d'épuration plus ou moins longue et douloureuse que doit subir l'esprit.

Elle est donc adjuvante du « grand œuvre » ; mais son rôle n'est que transitoire dans le grand laboratoire de l'univers, en ce sens qu'il ne s'exerce que par voie de métamorphoses successives et nécessaires, si bien que toutes les énergies de la nature semblent se liguer pour opérer l'émiettement, c'est-à-dire la transformation, disons mieux, la spiritualisation du collaborateur matériel.

Je m'explique. Regardez autour de vous. La matière n'est-elle pas traquée

par une force étrange qui, pour en revivifier les éléments, les dissocie en vue d'une nouvelle affectation, dès l'instant où ils ne fonctionnent plus? Ici, ce sont les montagnes que disloque, qu'effrite incessamment l'action dissolvante des agents atmosphériques. Là, ce sont les roches littorales des côtes que rongent et réduisent en sable les attaques infatigables des vagues.

La pulvérisation est le premier degré de déformation que subit la matière et c'est grâce à la dissémination de ses particules qu'elle participe à l'évolution universelle. Admirez avec moi le processus de cette matière où s'incorpore la vie. Chacune des couches géologiques monte à son tour à la lumière. Du fond des abîmes, chaque molécule obéit à la force attractive qui de là-haut, l'appelle, la convie à la grande fête des renaissances ininterrompues. Le lit des mers se soulève, les continents émergent... ou redescendent dans les flots, quand leur œuvre est momentanément accomplie.

Telle montagne, telle colline, autrefois sous-marines, étalent au grand air les amoncellements de coquilles microscopiques dont elles se composent. Puis, ces roches pulvérisées deviennent terre, terre nutritive d'où jaillissent, en flots de vie élémentaire, les innombrables végétaux dont se couvre l'humus nourricier qu'a fécondé le soleil. La plante dissociée par des légions d'infiniment petits, rongée par les insectes, dévorée surtout par les grands herbivores, s'animalise dans leurs tissus. Dans l'éternebl anquet de la vie, c'est peu à peu mais d'une manière continue que le monde inorganique se transfuse dans le règne supérieur, où se perfectionnent les formes, où s'affinent les organes... jusqu'à ce que dans le cerveau de l'homme, terme dernier des métamorphoses, viennent se concentrer toutes les énergies de l'être d'où rayonnent les forces psychiques ou pensées créatrices — glorieuse efflorescence de la vie.

Et c'est pour cela que tout organisme usé, que tout cadavre désormais impropre aux évolutions, doit aussitôt retourner à cette poussière féconde, à cette matière auxiliaire qui, se prêtant à de nouvelles incarnations, servant d'enveloppe à d'autres âmes en travail, doit recommencer et poursuivre son imprescriptible collaboration.

Aussi est-ce à cette rénovation — qui, dans un sens, semble être une sorte de « résurrection de la chair » — qu'est employée cette formidable armée de destructeurs qui, en tous lieux, depuis le noir terreau de la fosse commune, jusqu'à la cime altière de l'arbre, désorganisent ou dévorent. Mais ne croyez pas qne ce soit pour anéantir qu'ils travaillent; ils ont un but. Ces destructeurs apparents sont des reconstructeurs. Les stercoraires, quels qu'ils soient, depuis les microbes invisibles et les infimes moisissures jusqu'aux grand animaux, poissons, oiseaux ou mammifères qui se repaissent de débris et de cadavres, se réclament à bon droit d'un titre plus glorieux encore, celui d'épurateurs. C'est pour les faire rentrer au plus tôt dans le torrent de la circula-

tion universelle, qu'ils donnent la chasse à toutes choses mortes et par suite inutiles ou nuisibles. Toute molécule de matière qui a cessé de vivre par elle-même ou qui ne coopère plus à d'autres vies est renvoyée sans retard à la grande officine des revivifications.

Il n'y a pas jusqu'à la chimie, elle-même, qui ne collabore puissamment à cette œuvre d'épuration, par les dissociations rapides qu'elle opère dans les corps dont la vie n'équilibre plus les forces compensatrices d'agrégation et de désagrégation. Et si, du champ restreint de notre planète, nous passons aux vastes régions sidérales, nous y retrouvons dans toute sa puissance la même loi d'éternelle rénovation à laquelle obéissent aussi bien les mondes et les soleils que les microscopiques animacules.

L'espace entier est rempli des poussières qu'y sèment les cadavres des mondes, comme est remplie notre atmosphère des poussières, des fumées et des gaz qu'y versent par torrents toutes les combustions, toutes les décompositions et putréfactions des organismes dont la Vie, souveraine de l'univers, exige la renaissance.

Il faut donc qu'elle vive cette matière et revive, sans abdiquer jamais. Or qu'est-ce à dire, sinon qu'une impulsion double maintient côte à côte et dirige parallèlement ces deux facteurs de la vie, la matière et l'esprit qui, je l'ai déjà dit, ne sont que les pôles d'une même substance.

Pour celui qui a soulevé le voile d'Isis, il n'y a partout que la Vie divine, qui anime les corps, les construit, les fait servir à l'évolution universelle, puis les détruit ou les transforme quand leur rôle est achevé. Et cette vie qui n'est autre chose que la manifestation de la toute puissance de l'Organisateur éternel, ainsi diffusée dans l'univers, y développe des centres d'action, c'est-à-dire des âmes qui, peu à peu, grandissent et développent leurs potentialités personnelles, au cours de leurs incarnations successives. C'est ainsi que, sans nulle interruption, se côtoient, s'associent le visible et l'invisible.

Avez-vous parfois réfléchi au singulier caractère de notre vie terrestre qui, d'un bout à l'autre de sa durée, est comme scandée par l'alternative d'un sommeil inconscient et d'un état de veille qui se targue de la claire vision dont il croit avoir le monopole? Que signifie cette existence à double face qui, pendant le jour d'une part, et pendant la nuit de l'autre, se manifeste par des sensations si étrangement différentes?

Ces rêves mystérieux où semble disparaître ou plutôt se dédoubler notre personnalité, sont-ils autre chose qu'une sorte de transition, entre le monde matériel et le monde invisible où vont se retremper les facultés psychiques de l'homme, citoyen momentané de la terre? Etranges fluctuations d'un être qui oscille entre deux sphères d'action qui, chaque nuit, va revoir ces régions qu'il a provisoirement quittées et dont il rapporte des inspirations et des

forces... utilisées avec plus ou moins d'intelligence, pour l'orientation de son existence présente.

C'est ainsi que d'une rive à l'autre de cet espace intermédiaire, il flotte incessamment, *oubliant*, ce semble, sur nos côtes terrestres ce qu'il se remémore sur le rivage de l'au-delà.... Non, non, citoyen des deux mondes, il garde sur la terre d'exil la vague souvenance de ce qu'il fut dans sa patrie originaire et c'est, aux rayons de là-haut, qu'il va rallumer l'étincelle qui, si vite pâlitici-bas, dans notre atmosphère brumeuse.

Mais revenons à la matière. Je ne lui accordais, tout à l'heure, qu'une place secondaire, parce que j'obéissais instinctivement au désir de protester contre ceux qui, à tort, lui attribuent une importance prépondérante; toutefois soyons justes et faisons-lui la part, la grande part qui lui revient.

La matière est l'instrument dont se sert l'esprit dans le champ de son activité, par suite, donc, son indispensable collaboratrice

Depuis le fragment de roche qui nous nourrit par l'intermédiaire de la plante, jusqu'aux pierres de la maison qui nous abrite, le marbre de nos statues, la toile de nos tableaux, les instruments de nos concerts, les livres de nos bibliothèques où s'accumulent nos richesses intellectuelles — cette matière ne nous fournit-elle pas, indépendamment du corps matériel dont elle revêt notre organisme psychique et auquel elle fournit la nourriture nécessaire, tous nos moyens de perfectionnement, comme aussi les éléments de notre bien-être matériel et de nos jouissances artistiques les plus élevées?

Et que n'aurions-nous pas à dire, d'autre part, de toutes les magnificences dont elle pare le monde qui nous sert de demeure temporaire? Aux splendeurs de ce monde s'associent les bénéfices qu'utilise notre évolution. La montagne superbe alimente nos fontaines et nos fleuves, la forêt majestueuse régularise nos climats, la mer grandiose rattache entre eux nos continents et de là-haut, des voûtes du ciel qu'il illumine, quels torrents d'électricité, de chaleur et de vie ne verse pas sur nous notre splendide soleil que tant de peuples émerveillés adorérent tout d'abord comme une divinité !

(*A suivre*) ED. GRIMARD.

HÉLÈNE MAINARDI

(Tirée du Il. Vessillo Spiritista).

14/12 1900. — Cette date est le second anniversaire d'une dame qui voua la plus grande partie de sa vie à l'étude enthousiaste de la philosophie spirite, et à la recherche suivie et persévérante des phénomènes physico-psychiques.

Cette dame qui sentait les choses les plus élevées, avait de riches fantaisies, une grande acuité intellectuelle, une culture variée et solide, un carac-

tère résolu, à la fibre morale intangible ; elle parlait purement plusieurs langues Européennes et les traduisait admirablement, sa parole était facile et persuasive. Elle avait une belle fortune, collaborait aux journaux notables d'Europe et d'Amérique et en très peu de temps, elle avait acquis une juste notoriété dans le monde du spiritisme et du psychisme

Née à Rewal en Russie, en 1840, la comtesse Hélène Bouxhœvden était fille du comte Alexandre, chambellan à la cour, feld-maréchal et le premier gouverneur de la Pologne. En premières noces elle épousa le général russe Bernoff et, devenue veuve, elle contracta un autre mariage avec le comte G. Mainardi. Elle habitait l'Italie et, à Udine, on se rappelle cette jeune dame qui recevait chez elle la fleur des personnes intelligentes, celle des arts, car elle aimait passionnément la musique. Puis elle habita tour à tour Naples, Vérone, Florence et partout elle fut considérée comme une personne de grande valeur.

A Pise, sa dernière résidence, elle forma, avec des professeurs et des dignitaires de l'armée, un groupe où se poursuivaient des expériences de photographies transcendentales et sur ce sujet, le journal *Le Pont de Pise* inséra plusieurs articles intéressants de la comtesse H. Mainardi.

Il y a deux ans, le 16 décembre 1899 elle mourut subitement d'un anévrisme, ses funérailles furent très belles, l'artillerie, la musique municipale, des personnes notables suivirent le cercueil.

La Presse spiritualiste de l'Europe entière, celle des deux Amériques, annoncèrent la grande perte faite par la philosophie nouvelle, en signalant et commentant le décès de notre grande amie.

MM. Leymarie, Damiani, Volpi, William Crookes, sir Russell Wallace, le comte Constantin Alexandrowitch Bodisco (dont Mme Mainardi avait traduit un volume), le comte de Rochas d'Aiglun, etc., etc., correspondaient souvent avec elle.

Notre amie n'était venue au spiritisme, qu'après avoir assisté, à Paris, aux séances d'investigations données par le maître Allan Kardec. La nouvelle néophyte eût bientôt rattrapé le temps perdu.

Elle étudia, entrevit les vérités supérieures et relata dans le journal le *Light* comment elle était devenue spirite. Elle entra en relations avec les membres de l'Académie internationale des études spiritiques et magnétiques ; puis avec M. Richet, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Paris ; avec la baronne Rosenkraatz à Florence elle expérimenta avec suite, aussi avec Eusapia Paladino, et Mme D'Espérance, le célèbre médium suédois.

En mai 1895, voulant persuader de la vérité du phénomène spirite un jeune docteur, Visani Scozzi, savant de l'avenir à Florence, elle le conduisit à Naples avec le comte Mainardi et Filopo Albignente ; secondé par le cav.

Chiaia, ils expérimentèrent longtemps avec le médium Eusapia Paladino ; le docteur préparait un volume sur cet ordre de faits, et précisément il vient de paraître en italien.

Salut à Hélène Mainardi, la femme persévérante, à l'esprit de suite, à la grande dame instruite, lettrée et linguiste, qui honora le rang qu'elle prit parmi les spiritualistes les plus distingués.

Synthèse tirée du bel article de Filipo Albignente,
par P. G. Leymarie.

Nous avons reçu le *Mouvement psychique*, revue scientifique Mensuelle, sous la direction de M. Jacques Brieu, rédacteur en chef. A ce journal et à ses brillants collaborateurs nous souhaitons la bienvenue, nous présentons nos vœux pour ses succès et désirons que le haut objectif, qu'ils se sont tracé, se réalise. Ce sont des jeunes et ce seront des persévérants, espérons-le.

M. le commandant Couty, notre Frère en spiritisme si convaincu et si fidèle, a trouvé beaucoup de sympathie dans la presse algérienne. Ainsi le journal *Les Nouvelles* lui a permis de consacrer trois feuilletons complets aux Conférences de M. Léon Denis, à Alger. Nous félicitons notre ami de ce succès.

NÉCROLOGIE

M. Paul-Jean-Henry Gillard est décédé à Caen chez des amis, M. et Mme Aze-Piat, à l'âge de 55 ans ; il avait quitté Paris et sa famille pour se remettre d'une longue maladie et il laisse dans la peine sa femme et ses enfants. Il était caissier chez un agent de change mais sans fortune.

Ancien spirite, il était devenu un théosophe très éclairé, le bras droit du commandant Courmes et du Dr Pascal qui avaient confiance en son jugement, dans sa droiture et dans son savoir. La Société théosophique a perdu en lui un érudit, un homme de ferme volonté, l'un de ses plus fidèles serviteurs, et l'agent de change dont il avait la confiance entière, un caissier modèle, d'une intégrité absolue.

Les théosophes du monde entier adresseront un souvenir à ce travailleur et leurs regrets à sa famille si digne d'intérêt ; ma famille et nos F. E. S. s'unissent d'intention pour saluer la mémoire de P. J. H. Gillard.

P. G. Leymarie.

Le Gérant : Paul LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*



REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN-KARDEC

Rédacteur en Chef depuis 1870 : P.-G. LEYMARIE

44ᵉ Année. N° 4. 1ᵉʳ Avril 1901.

Nous rappelons aux lecteurs de la *Revue Spirite* que les articles de ses différents collaborateurs sont publiés sous leur seule responsabilité.

JESUS ET L'ÈRE DE LA SCIENCE (1)

M. J. Strada nous donne après cent autres, la véritable histoire de Jésus et sa lecture nous offre le plus vif intérêt, réveille l'esprit d'observation. La vérité qu'il nous présente, demande qu'on écarte toute émotion, aussi tout système ou théories préconçues, pour envisager froidement « un *critère absolument impersonnel*, qui seul peut donner les *lois* réellement vraies, puisqu'elles sont scientifiques ».

Les faits et les lois sont les sciences faites, divines parceque la vérité.

Selon J. Strada, pour agir méthodiquement, il faut noter avec attention tous les *faits* que les évangélistes affirment. « Les grouper entre eux d'une façon absolument probante et certaine ; les suivre jusqu'à la conclusion qu'ils nécessitent, et, (qu'on l'entende bien) *quelle qu'elle puisse être.* » On arrivera ainsi à la vérité d'une science faite, au vrai critérium impersonnel, à l'histoire véritable de Jésus. Il faut lire attentivement et sans parti pris J. Strada. Il y a là un homme véritable.

(1) In-8 de 324 pages, 5 francs.

L'auteur s'occupe beaucoup de la naissance de Jésus. Joseph se trouva profondément indigné de la grossesse de Marie, mais l'ange Gabriel lui affirmant que c'était l'œuvre du Saint-Esprit il l'épousa. « La science, dit Strada, nous interdit formellement de croire à la fécondation du sexe féminin sans l'approche du sexe masculin » Gabriel qui avait annoncé la naissance de Jésus, prédit à Marie ce qui ne se réalisa pas, en lui disant : « Ton fils, que tu nommeras Jésus, aura le trône de David, il règnera sur la maison de Jacob. »

Or, Jésus n'a eu pour trône que sa croix ; il n'a pas régné et ne règne pas encore sur les Juifs.

Joseph ne veut pas connaître sa femme avant la naissance de celui dont elle est enceinte, de là son voyage de trois mois chez sa parente Elisabeth ; puis elle y revient au moment de ses couches et Elisabeth fait accepter la situation à Joseph.

Jésus a grandi et ne cherche le baptême de Jean que postérieurement à son échec de Nazareth, où, devant ses frères et ses compatriotes, il s'affirmait fils de Dieu ; indignation générale. On voulut le jeter du haut des rochers de Nazareth, mais il échappa à ce supplice.

Jean le Baptiste (Saint-Jean) dit : « Je ne connaissais pas Jésus ; mais je suis venu baptiser pour qu'il soit manifesté ». Les fils d'Elisabeth ne connaissant pas leur cousin avec lequel ils ont vécu, et tous les peintres le font jouer avec lui ?. « C'est la colombe, dit Jean, qui me fit connaître Jésus !!! »

« Sa mission reçue, Jésus esprit très net, très précis, détermine sa voie. Il est dans le désert. Sous le nom de tentation de Satan, les évangélistes lui font peser les chances de réussite d'un royaume temporel effectif, ou simplement d'un royaume spirituel ».

Les Romains tout-puissants avaient maintes fois refoulé toute velléité d'indépendance, leur répression était impitoyable ; Jésus sentant son impuissance, accepte l'esclavage de Judée, et il dit « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». Il vise à un royaume spirituel ne pouvant aspirer à chasser Hérode, roi de Jérusalem. « C'est là, la signification réelle du Jésus tenté sur la montagne et sur le temple, par le diable qui transporte son Dieu, mot véritablement dérisoire ». Jésus aspirait au pouvoir clérical et papal, *laissant à César ce qui est à César*. Ce dominateur veut être pape absolu des juifs, fils de Dieu ; donner son corps et son sang à manger et à boire, exige qu'on s'aime en lui seul, il veut dompter les 12 tribus par les 12 apôtres ; on voulut le lapider en Galilée et à Nazareth pour de telles prétentions. Jésus mande à ses disciples de prêcher qu'ils ont vu le fils de Dieu et ses prodiges. Le Perée croit. C'est le seul succès durable que semble avoir eu Jésus sur la terre et voulant en profiter, il accomplit le miracle de la résurrection de Lazare et entraîne les Péréens enthou-

siastes vers le temple dont il chasse les vendeurs, pour avoir un conflit entre les prêtres et le peuple, espérant ainsi remplacer ces prêtres, par son organisation théocratique et papale et par ses douze disciples, lieutenants dans chaque tribu.

Esprit absolu, Jésus veut seul faire son œuvre, avec 12 ignorants qui ne le discutaient pas, auxquels il avait appris à ne savoir que lui, à ne vivre, penser et parler que par lui. Vainqueur des marchands, il est vaincu par les prêtres. Abandonné par les siens, il est maudit par le peuple autant que par les pharisiens. Calme et courageux, il a eu une mort pleine de simplicité. Car on le laisse pour mort et l'était-il?

Telle était la mission de Jésus, d'après J. Strada, qui la commente avec précision.

Au chapitre III, l'auteur traite du miracle. Il condamne Jésus, quand à une chananéenne ou à une grecque qui lui dit : « Ma fille est possédée d'un esprit immonde »; il juge bon de répondre ainsi : « Je ne donne pas le pain de mes enfants aux chiens », vraiment il y a là peu de tendresse d'âme. Mais la femme l'appelle *Seigneur*, et la préoccupation du *Moi*, le fait consentir à guérir sa fille.

Jésus donna puissance à ses disciples sur les esprits immondes (et Marc, VI) dit : Jésus ne peut faire aucun miracle en ce pays. Il y avait incrédulité générale. Les disciples n'ayant pu chasser un démon possédant un enfant, Jésus dit : « qu'on me l'amène ». Il le chasse et le diable, dit Marc (IX-26) : sortit avec un grand cri. Qui poussa le cri, dit Strada? l'enfant sans doute.

Les disciples dirent : « Pourquoi n'avons-nous pu chasser le démon? » Jésus répond : « Cette espèce ne se chasse que par le jeune et la prière ». Réponse évasive, car il avait instruit ses apôtres et ce devaient être de tristes exorcistes guérisseurs.

Aux juifs qui reprochent à Jésus de ne frayer qu'avec les gens de mauvaise vie, il répond : « Ce ne sont pas ceux qui sont en santé, mais les malades qui ont besoin de médecins. J'appelle les pêcheurs au repentir, non les justes » (Marc, chap. II). Or, les gens sans aveu sont prêts à toutes les révolutions, Jésus n'avait pas de prise sur le monde officiel de la Judée.

(Math. XVII) « Si vous aviez de la foi, gros comme un grain de moutarde, vous diriez à cette montagne : transporte-toi d'ici là ; et elle irait et rien ne vous serait impossible ». Ni Jésus, dit Strada, ni aucun homme de sa foi, ni d'autres n'ont opéré ce miracle. La science seule traverse les montagnes, les transplante, établit des observatoires célestes, ouvre les célestes secrets.

Marc (V) dit qu'une légion de démons habitait le cœur d'un homme; Jésus

les chasse et ils sont si nombreux qu'ils possèdent un troupeau entier de pourceaux qui se jettent à la mer et s'y noient.

Quel droit Jésus a-t-il sur ces pourceaux, y a t-il là le sentiment de la bonté et de la justice ? Plutôt, dit Strada, la vaine gloriole de montrer sa puissance.

Je ne suis pas impie, ajoute Strada, je suis le vrai religieux, les fidéistes n'en ont que le semblant. « Le but visible, tangible, aussi noble qu'utile, indispensable même à la vie humaine, étant les lois des sciences faites, l'homme ne pourrait donc monter jamais à ce but de son existence.

L'expérience démontre qu'il y arrive puisqu'il y a sciences faites. Donc, il faut conclure que l'homme n'a pas d'intermédiaires entre lui et l'absolu, qu'il est directement rivé à l'absolu par le *médiateur scientifique*, lequel suffit amplement à expliquer la vie intellectuelle, morale et physique de l'homme. Par conséquent au-dessus de l'homme il n'y a que l'absolu, c'est-à-dire Dieu.

Strada s'attache à démontrer que Jésus est un violent, point doux, qui pratiquait pour sa mère une sécheresse de cœur profonde ; et son manque de respect lorsque Joseph et Marie vinrent le chercher au temple ? il avait pourtant dit aux pharisiens : Dieu veut qu'on honore son père et sa mère. Que celui qui maudira son père et sa mère soit puni de mort ». Jésus, le doux, crie : « j'apporte le feu, j'apporte la guerre entre le fils et le père, la fille et la mère, les frères et les sœurs, les enfants se soulèveront contre les pères, les mères et les feront mourir ». C'est le programme d'un penseur cruel qui a réalisé, avec la violence du dogme absolu et de l'enfer éternel, l'inquisition et les longues guerres, aussi la Saint-Barthélemy. Le Père Didon en rêvait une autre bien plus terrible, pense l'auteur, et nous sommes de son avis.

Voici quelques pages de Strada, elles méritent d'être méditées :

« IV. — Nous pouvons facilement relever de tout ce qui a été dit en ce volume la raison pourquoi les Fois sont impuissantes à conduire l'esprit, l'âme et les sociétés à leurs fins.

Les Fois n'ont pour instrument méthodique que le raisonnement logique, le syllogisme. De plus ce raisonnement est obligé de se baser sur les dogmes, sans en pouvoir sortir, cela sous peine d'anathème, de tortures terrestres, et d'enfers éternels célestes.

Les Fois sont donc à *priori* condamnées à une méthode fausse qui anéantit l'équilibre du savoir, non seulement en infériorisant, mais en détruisant les deux instruments méthodiques : *expérience* et *calcul*, seuls capables de connaître, le premier les faits matériels, le second les faits numériques. La

philosophie de l'expérience n'a commencé qu'à Rabelais. J'ai prouvé, ce qu'on n'avait pas fait, qu'il en était le premier philosophe (V. mon *Histoire et l'Epopée humaine*, *Rabelais*.)

Il suit de là : 1° que le monde n'est plus sous les Fois qu'un condamné à vivre de rêves; 2° que les sciences physiques sont condamnées à mort; 3° que la science totale ne se pourra jamais constituer; 4° que l'équilibre du savoir humain et des organisations sociales est à jamais impossible.

La banqueroute des méthodes fidéistes est donc une vérité acquise.

En outre, cette banqueroute est frauduleuse, car elles ne vivent que de duplicités et de prétendus miracles pour faire croire à la vérité de leurs assertions dogmatiques.

Enfin, comme elles ne peuvent imposer un tel état de choses que par la duperie ou la violence, elles sont contraintes aux plus odieuses tyrannies.

En méthode tout doit être poussé à l'à posteriori, l'à *priori* n'est qu'une assertion à prouver.

Pour qu'il y ait à posteriori, il faut : 1° séparer chacun des ordres de faits, donc de sciences ; 2° adapter l'instrument propre à son ordre de faits ; 3° ne se reposer que lorsque le Fait apparaît avec la valeur indestructible et axiomatique. Ce qui veut dire que le fait axiome indestructible devient le vrai critère de certitude.

Les Fois manquent à cette nécessité primordiale de la méthode. Elles ne peuvent donc avoir aucune validité sérieuse pour l'esprit humain.

Constatez vous-mêmes, chers Fidéistes de France : le catholicisme est la plus dangereuse des Fois pour les peuples. Il a ruiné tous ceux qu'il a conduits : l'Italie, l'Espagne, l'Autriche. Les états protestants ou schismatiques sont aujourd'hui partout plus forts que les peuples catholiques. Pourquoi? Parce qu'ils suivent moins logiquement les dogmes de Jésus, et laissent pénétrer en eux un peu plus de raison générale.

LA FRANCE N'A ÉCHAPPÉ A CETTE MORT CATHOLIQUE QUE PARCE QU'ELLE A ÉTÉ ET EST, AVANT TOUT, UN PEUPLE RATIONALISTE, CONTRAIREMENT AUX IDÉES ADMISES PAR NOS HISTORIENS. JE L'AI PROUVÉ PARTOUT DANS MON HISTOIRE DE FRANCE ET DANS L'EPOPÉE HUMAINE. Tremblez, ô chers catholiques mes parents, mes amis très chers, de pousser la patrie au tombeau. Le catholicisme est le jésuitisme et l'ultramontanisme aujourd'hui. En face des folies des Moi déchaînés dans l'athéisme (qui effraient trop), il fait des progrès bien plus effrayants et qui ouvriraient l'abîme sous nos pieds. Ne craignez rien, venez à la MÉTHODE IMPERSONNELLE, A SON DIEU L'ESPRIT PUR; et tout se rangera, s'ordonnera dans les lois de la science faite. Si vous vous obstinez dans la nécessité de garder les vieux songes pour monter à Dieu, vous affirmez, sans y penser, que l'homme ne peut être entraîné vers Dieu

que par des billevesées, des rêves et de la peur. Quelle honte pour vous, quelle honte pour l'humanité !

V. — Pour vous qui sentez la faiblesse des sciences telles qu'elles fonctionnent, sans savoir pourtant à quoi elle est due, soyez prudents. Gardez-vous de l'attribuer à la science. *Toute sicence faite est l'infaillibitité. Remontez avec moi à la cause de cette impuissance. Elle est dans les méthodes imcomplètes qui scindent la totalité équilibrée du savoir.*

N'allez pas par découragement et pour fuir cette impuissance des sciences actuelles vous jeter dans les antiques rêves des Fois. Demandez comme moi à la science même le moyen de sortir des embarras qui l'entravent. Oui il faut le demander à plus de science, à la science vraiment encyclopédique, à la science vraiment féconde : LA MÉTHODE SEULE RÉGULATRICE, ORDONNATRICE DU SAVOIR TOTAL.

Que faites-vous en vous jetant en aveugles dans les Fois comme lieux de repos ? vous vous entourez des manteaux, des défroques passées, des nippes rongées des vers que l'humanité a usées jusqu'à la corde, et qui l'ont laissé mourir de froid. Vous vous croyez abrités sous ces guenilles. Le froid vous prendra, vous aussi, bientôt. Il ira jusqu'au cœur. Le dégoût de ces vieux chiffons vous laissera dans la nudité. Quel mal vous faites à vous-mêmes ! quel mal vous faites à la science ! quel mal vous faites à la morale !

Je ne vous fais pas l'injure de croire que vous n'allez à ces églises sans portée d'esprit, que pour avoir un public payant vos journaux, que pour y gagner un petit regain de publicité et de position. Cela est si vil que je ne veux pas même m'y arrêter. Hélas, combien pourtant parmi les hommes sont capables de ces bassesses ! chers amis, dire : Je crois ou je nie, ne change rien à la réalité ; dire : Je vois des entités ici, là, ce n'est pas les faire exister.

VI. — Et maintenant pourquoi les méthodes rationalistes ne peuvent-elles satisfaire aux besoins de l'esprit humain et à la conduite des sociétés ?

C'est qu'elles commettent en sens inverse la même faute que les méthodes fidéistes ; c'est qu'elles n'établissent comme elles qu'un à *priori*. Vous jetez les hauts cris, expérimentateurs. Attendez, je vais le prouver.

En effet, si les Fois décrètent à *priori* que toute la connaissance et l'ordre social partiront du dogme et seront ordonnés par le dogme ; les méthodes rationalistes décrètent à *priori* que toute la connaissance et l'ordre social partiront de la raison humaine et aboutiront aux conclusions de la Raison *disputionibus eorum*, à l'anarchie des raisons. Vous le voyez sous vos yeux.

La Raison pour être dans la Vérité a besoin d'être fixée par quelque chose qui lui soit supérieur et impersonnel.

Ce quelque chose c'est L'INDESTRUCTIBILITÉ ABSOLUE DU FAIT AXIOME, DE LA LOI AXIOME.

Hors de là tout reste à *priori*. C'est pourquoi les méthodes fidéistes et les rationalistes ne sont que l'à *priori*. Nous allons le démontrer complètement.

Les méthodes rationalistes aboutissent aux rêves de la raison de chaque homme, au lieu d'aboutir au rêve de la raison d'un individu qui se dit révélateur et dont le songe devient dogme. Comme la raison de chacun ne peut dogmatiser et imposer son système, les âmes et les sociétés se perdent dans des luttes fratricides et absurdes. Cela va vite ! Voyez la Révolution ! ses admirables élans, ses sublimes efforts, ses hautes doctrines, ses héroïsmes de chaque minute n'ont pu empêcher sa chute !

VII. — Pour éviter ces deux écueils, la méthode rationaliste s'est cantonnée dans l'étude des faits matériels. Elle y a appliqué avec justesse leur instrument propre : *l'expérience*. De là des solidités inconnues encore, absolument indéniables et vraies, qui sont la grandeur unique dans les âges de notre dix-neuvième siècle. Mais elle a fait de l'expérience le critère absolu. De là la mort

En effet l'à priori n'en existe pas moins pour tous les faits qui ne peuvent être soumis à l'expérimentation, c'est-à-dire pour le savoir total. De là encore par conséquent le déséquilibre de l'esprit et par lui des sociétés.

Par suite l'esprit est condamné à priori à ne connaître que la matière à ne croire qu'à la matière ; à n'ordonner son âme, ses productions, ses arts et ses sociétés que sur cette seule connaissance de la matière !

La faillite de la méthode dite expérimentale est donc aussi bien visible (non encore un coup pour les sciences physiques) mais pour la totalité du savoir et l'équilibre de l'esprit humain et des sociétés.

Les méthodes fidéistes, rationalistes partent donc également d'un à priori méthodique qu'elles imposent à l'esprit humain. Par là, elles condamnent l'homme, l'âme, les sociétés au déséquilibre, qui les a toutes perdues et les perdra toujours ? C'est une fatalité logique ! Elle fait la fatalité historique de tous les temps comme je l'ai prouvé à *la Loi de l'Histoire, dans chacun de mes volumes de l'Epopée Humaine, et dans mon Histoire universelle.*

VIII. — Il faut qu'on sente bien pourquoi la science actuelle ne satisfait pas les esprits, les mœurs. Pourquoi telle qu'elle est, elle ne peut suffire à la conduite des sociétés et des consciences ! On fait bien des discours pour et contre sur cette idée, mais nul ne va au fond de la question. C'est que cette question c'est l'apogée de la pensée humaine, le point culminant du savoir total : la méthode.

Est-ce parce que la science donne des solutions fausses dans les recherches qui lui sont propres ?

Non. Les expérimentateurs, tant qu'ils restent dans le domaine des sciences physiques, ne nous apportent que des vérités admirables de puissance et de grandeur.

Les mathématiciens tant qu'ils restent les hommes du nombre et se confinent dans le domaine des sciences mathématiques, ne nous présentent que des certitudes indéniables.

Mais si les expérimentateurs et les mathématiciens veulent avec leur *seule expérience*, *et leur seul calcul* empiéter sur le domaine des sciences de la conscience, qui constituent ce qu'on appelle du mot périlleux de métaphysique, à l'instant même on voit leurs erreurs, leur impuissance absolue d'arriver à des certitudes probantes. Ils désorganisent la conscience et les sociétés et cela en toute tranquillité d'esprit et d'âme, car ils se croient autorisés par leur critérium qu'ils tiennent imprudemment et indûment pour infaillible et propre à tout le savoir.

Où donc est leur faute ?

Dans l'emploi de méthodes fausses, d'instruments méthodiques non adaptés par la nature aux FAITS qu'ils veulent pénétrer, et qui par là ne permettant pas l'équilibre total des trois ordres des sciences, ne permettent pas de remonter à l'Idée de l'infini.

Que le cadre d'enseignement de la science actuelle soit étroit, je le proclame haut. Il est en effet borné aux sciences physiques et mathématiques. Le reste est négation à priori ou rêve et hypothèse.

Est-ce la faute des sciences physiques et mathématiques ? Non, encore un coup. Elles font leur route personnelle de façon précise et elles arrivent à l'indestructibilité axiomatique de leurs faits propres.

Mais tout acte à priori dénonce une erreur de méthode. C'est donc aux méthodes actuelles rationalistes, qu'on doit attribuer l'étroitesse de la science actuelle et de son enseignement. Le connaissable est sans limite.

Tout critère personnel à l'homme mène à cette impuissance ; parce que l'homme est celui qui par soi seul ne voit pas, parce qu'il ne voit que par le Fait.

Le critère impersonnel de la méthode impersonnelle ne clôt jamais les sciences. Il leur promet toujours un développement ultérieur de certitude en certitude par les *Faits axiomatisés*.

Tout ce qu'on appelle aujourd'hui l'occultisme peut, doit adopter la méthode impersonnelle. Les vérités qu'il peut enfermer, ne seront certaines, scientifiques, que lorsque les faits qu'il entrevoit, seront arrivés à être axiomatiquement indestructibles. C'est la loi de certitude, la seule ! jusque-là tout reste vaine et dangereuse hypothèse.

Or, puisque tout le vrai, sans exception, peut se prouver par la Méthode impersonnelle ; puisque d'autre part la science ne se peut jamais clore par l'homme ; puisque en outre la méthode impersonnelle assure aux sciences physiques et mathématiques, le critère qui les fait solides ; tous les partis scientifiques quels qu'ils soient peuvent donc, doivent donc admettre la

MÉTHODE IMPERSONNELLE, QUI MET PARTOUT L'A POSTÉRIORI ET L'ÉQUILIBRE DE TOUS LES ORDRES DU SAVOIR.

IX. — LA GRANDE FAUTE DE LA SCIENCE EST DONC NON DANS LA SCIENCE MÊME, MAIS DANS LES MÉTHODES.

On a répété dernièrement un mot déjà connu d'ailleurs : la faillite de la science. La science n'a nullement fait faillite. Toutes les *sciences faites sont infaillibles*. Leurs vérités sont à jamais acquises à l'humanité. La gloire des chercheurs, qui ont trouvé les lois, est à l'abri de tous les coups de l'envie, de la négation. De même elle est à l'abri de l'oubli, à moins qu'un nouvel empire né de la décadence, ne nous jette encore à la barbarie.

Mais il n'en est pas de même des *Méthodes*.

Toutes les *méthodes*, dont s'est jusqu'à présent contenté l'esprit humain, ont été seulement des aperçus incomplets. Elles ont amené des vérités spéciales incontestables et proportionnelles aux vérités qu'elles contenaient elles-mêmes. C'est tout.

La méthode et le critérium absolu qui peuvent seuls déterminer l'équilibre complet du savoir total étaient à trouver.

C'est ce qu'ont établi l'ULTIMUM ORGANUM, LA MÉTHODE GÉNERALE ET LE POINT DE DÉPART DE LA PENSÉE. Voilà déjà trente années.

Nous venons de voir dans ce qui précède, la *faillite définitive des méthodes fidéistes*, nous entrevoyons déjà celle des méthodes rationalistes.

Nous allons toucher, et pénétrer avec plus de précision encore au chapitre suivant *cette faillite des méthodes rationalistes et notamment de la méthode expérimentale transformée indûment en méthode universelle et absolue.* L'à postériori est une nécessité de la vérité méthodique dans tous les ordres du savoir, comment y arriver ? La suite saura le dire.

Les Fidéistes ne vont pas vouloir nous suivre, car pour eux le mot matérialisme n'a pour opposé que le mot Foi. Ils se trompent absolument.

Qu'ils ne nous disent pas que les Fois seules peuvent nous sauver de l'immoralité où nous pousse le matérialisme. C'est la Restauration, gouvernement fidéiste, qui a inauguré la *Courtille, ce ressouvenir des Porcherons* de Louis XVI. C'est le Jésuitisme qui a fait le règne de Louis XV. Entendez encore la poésie chanter la Foi et la dégradation la plus révoltante; voyez hélas! la décadence l'applaudir dans toutes les classes de la société, hautes ou basses, instruites ou ignorantes.

Je ne rappelle pas les saturnales du moyen âge. Qu'on se souvienne que depuis la Révolution, le clergé français a été plus vertueux que par le passé, et le plus digne de tous les peuples chrétiens. Le Rationalisme l'avait contraint à la convenance. Sa tenue est moins bonne, beaucoup, depuis les succès de l'ultramontanisme.

Quelles dépravations nous apporterait sa victoire ?

J'espère au moins que les savants et les philosophes voudront bien nous suivre, car en leur parlant méthode, je ne parle que de science.

D'autre part le mouvement idéaliste à outrance et jusqu'à l'insanité que suivent des esprits intelligents, mais inconsidérés, avec une impuissance philosophique trop visible, n'est qu'un rêve d'hypnotisés. Il détermine la nécessité de l'équilibre des trois ordres du savoir par la Méthode enfin science faite. Nous sommes dans une vraie débâcle d'esprit, et, par l'esprit, de cœurs et de sens moral. Il s'agit d'en sortir. Et bien la méthode science faite existe. Elle apporte enfin cet équilibre des trois ordres du savoir qui est la maturité, donc l'équilibre des esprits et des cœurs, et par suite des nations. Je finis encore ce chapitre par ces mots : c'est l'Idéal de demain. »

J. STRADA.

UN MEDIUM PRINCIER AU XVIIIe SIECLE

Un jeune historien, M. Louis Bobé, dont la spécialité est l'étude des manuscrits biographiques et des collections de lettres particulières qui se trouvent dans nos archives ou dans celles des familles importantes de notre pays, vient de publier un journal écrit par le célèbre prédicateur et mystique, Lavater, qui vivait à Zurich, en Suisse, à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. Ce journal fut écrit pendant un voyage qu'il entreprit en Danemark pendant l'été de 1793.

Officiellement il était convenu que Lavater entreprenait ce voyage sur l'invitation d'un groupe de gens religieux, appartenant à l'aristocratie danoise, les comtes Reventlow, Schimmelmann, Bernstorf, et enfin surtout le beau-père du prince royal de Danemark qui devint le roi Frédéric VI, le landgrave Charles de Hesse. Le but avoué était que Lavater vint leur donner quelques éclaircissements sur des questions religieuses, mais la véritable cause de ce voyage de Lavater en Danemark se trouve dans la préface de ce journal, publié par M. Bobé. On y voit que le landgrave de Hesse, qui doit avoir été un excellent médium, s'était affilié de bonne heure aux sociétés secrètes de cette époque : les Illuminés, les francs-maçons, les Rose-Croix, et autres. C'était en même temps un homme fort religieux, quoique n'ayant pas la religion orthodoxe intransigeante ; pour lui l'amour de Dieu et du prochain était l'essence de la vraie religion. .

Lui-même déclara que ce fut au printemps de 1787 qu'il pénétra plus profondément dans le monde mystique. Il aperçut subitement une nuée lumineuse qui l'entourait et qu'il regardait comme un «signe du Seigneur». La

lumière était d'intensité variable, elle répondait aux questions en s'affaiblissant en signe de négation, et en devenant plus forte en signe d'affirmation. Après avoir éprouvé sévèrement ce phénomène pendant toute une saison le landgrave confia son extraordinaire expérience à ses amis, le comte et la comtesse Bernstorf. Il est surprenant que le comte Bernstorf, qui était un homme d'Etat trés grave et très habile, accueillit les confidences du landgrave ; quant aux spirites expérimentés ils comprendront plus aisément, en se souvenant des phénomènes lumineux qui sont si fréquents dans les séances de nos jours et qui sont évidemment dirigés par quelque intelligence invisible. Il est d'ailleurs bien naturel que les Bernstorf, après avoir fait une connaissance intime avec le phénomène et avec l'intelligence qui le produisait, fussent obligés de reconnaître l'évidence, puisque le doute n'était pas possible. Le prince royal et sa femme, la fille du landgrave, furent mis aussi au courant du merveilleux secret, auquel se joignirent d'autres expériences magnétiques. Le comte C. Reventlow et sa belle-sœur prirent également une part enthousiaste aux séances de ce cercle d'intimes.

Le livre de M. Bobé nous apprend que la lumière était analogue à celle du phosphore, blanchâtre, et semblable à celle qu'eût émise une grande étoile. Quand les amis se réunissaient, on étendait d'habitude une feuille de papier blanc sur le mur de la chambre, dans laquelle on faisait l'obscurité ; et c'est sur cette feuille que la lumière se montrait comme une nuée resplendissante d'un blanc de neige, mais qui pourtant était encore plus éclatante quand elle tombait sur leurs mains ou leurs visages. Dans ce cas elle donnait l'impression d'un contact léger.

Les séances commençaient toujours en demandant au Seigneur s'il les approuvait, et on ne les continuait pas tant que la lumière n'augmentait pas d'intensité, signe d'approbation du Seigneur. L'accroissement d'éclat, ai-je dit, signifiait oui, et sa diminution, non. De la sorte on put tenir de longues conversations avec l'intelligence invisible.

Les membres du cercle expliquèrent à Lavater que non-seulement le Seigneur répondait à leurs questions, mais même qu'il les inspirait, et qu'ainsi ils se sentaient tout proches de la source même des révélations.

Cette grande lueur, que tous voyaient, était parfois accompagnée d'autres signes, par exemple une étoile ou une croix lumineuses. L'étoile indiquait paraît-il, la présence d'un esprit. Quand les membres du cercle étaient séparés ils avaient des manifestations qui, toutefois, ne donnaient que des réponses incomplètes, mais qui devenaient intelligibles dès que les membres du cercle se réunissaient et rapprochaient les différentes réponses obtenues, qui donnaient alors un sens complet.

Ce fut la comtesse Bernstorf qui entama la correspondance avec Lavater, et il fallut plusieurs années avant que «l'oracle» donna son approbation dé-

finitive à son voyage en Danemark. Les lettres qui traitent cette question sont très belles et montrent clairement quel enthousiasme les amis professaient pour leur grand secret et sa haute origine.

Dans son journal et dans les lettres qu'il écrivit pendant son voyage, Lavater exprime son étonnement et son admiration de ses phénomèmes ; mais il le fait en des termes si réservés qu'on sent qu'il craint de se lancer dans un sujet qui, pour lui, confine à des parages dangereux.

Après son retour en Suisse, Lavater eut lui-même des aventures étranges avec un garçon qu'il rencontrait pour la première fois de sa vie et qui lui prédit le genre de sa mort, la mort d'un martyr. Cette prédiction s'accomplit, car Lavater fut blessé mortellement en donnant à boire à des soldats français blessés. L'un d'eux le frappa et il mourut après plusieurs mois d'atroces souffrances.

Telle est, en quelques mots, l'histoire de quelques saisissantes expériences spirituelles obtenues par les membres de la plus haute société danoise de la fin du XVIIIe siècle ; et j'ai pensé qu'elle tirait une plus grande valeur de ce fait qu'elle provient d'une source parfaitement digne de foi.

Mme T. DE CHRISTMAS DIRCKINK-HOLMFELD.
Valby. Danemark

Pour la traduction G. BÉRA,

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE DE L'ETRANGER

M. Pétrovo-Solovovo, secrétaire de la Société des Recherches psychiques pour la Russie, vient de faire paraître un ouvrage du plus haut intérêt (Saint-Pétersbourg 1900) intitulé « Médiumicheskiya Fizicheskiya Yavleniya i ikh Nauchnoe Izsledovanie » (Recherches scientifiques du phénomène de la Médiumnité). Nous en extrayons à l'usage de nos lecteurs le compte rendu d'une séance remarquable, tant par les phénomènes qui s'y sont produits, que par le soin, aussi intelligent que minutieux, avec lequel les investigateurs des savants entièrement sceptiques, ont conduit les expériences. Le médium était le Russe Sambor, bien connu pour les pouvoirs étonnants dont il a déjà fait preuve. Quelques récits d'expériences faites avec ce médium ont déjà paru dans les « Annales des Sciences psychiques ». La séance que nous rapportons ici, bien qu'ancienne déjà de quelques années, est encore tout à fait inédite. Elle eut lieu le 13 avril 1894, chez M. S. A. Bezsonoff. Voici en quels termes elle est rapportée par l'un des assistants, le Dr Fischer. (A titre de contrôle, et à raison du caractère particulièrement incrédule d'un autre assistant, M. Tour, nous donnerons également le récit de ce dernier. Le lecteur se fera plus aisément une conviction par ce double témoignage).

Récit du Dr Fischer. — « La séance commença à 9 heures du soir. Le cercle se composait de quatorze personnes, non-compris le médium. Les assistants se tenaient par les mains, qui reposaient sur leurs genoux. Au milieu du cercle était une petite table ovale, sur laquelle on plaça : une guitare, une sonnette, deux ardoises liées par une ficelle, dont les extrémités étaient cachetées sur un morceau de carton, (un crayon d'ardoise avaient été placé entre elles), une enveloppe cachetée contenant un bout de crayon et une feuille de papier blanc, dont un coin avait été déchiré et gardé par M. Fischer (deux membres du cercle avaient contre signé l'enveloppe), enfin un bout de ficelle, dont les deux extrémités étaient cachetées sur une carte au moyen des cachets de deux assistants. Le médium, après avoir été visité, s'assit le dos à la cheminée, sous la surveillance spéciale de MM. Bezsonoff et V. Les assistants se mirent à chanter et on éteignit les lumières.

D'après la façon pénible de respirer du médium il devint évident qu'à quatre ou cinq reprises il était tombé en trance. Pendant ces trances des étoiles lumineuses apparurent, principalement à sa droite. La séance dura une demi-heure, et après une suspension, fut reprise à 10 heures dans les mêmes conditions, sauf que la place de M. V. près du médium fut prise par M. Tour. On éteignit de nouveau. Les étoiles lumineuses recommencèrent à reparaître. Le médium se leva entrancé et l'on entendit vibrer subitement presque toutes les cordes de la guitare. Ce bruit dura quelque temps, comme si quelqu'un faisait courir ses doigts sur les cordes. Un verre placé sur la table et recouvert d'une couche de peinture lumineuse fut jeté à terre. On entendit ensuite le bruit de quelque chose qui tombait sur la table et de là par terre. On reconnut plus tard que c'était une bougie. En même temps une boîte à musique qui se trouvait sur la cheminée derrière le médium se mit à jouer d'elle-même. Elle avait joué au commencement de la séance et n'avait pas été remontée.

A 10 h. 30 il y eut une suspension et la séance reprit à 11 heures. Les assistants changèrent de place et le médium fut placé le dos à la porte de la chambre voisine. Les mêmes personnes que précédemment furent chargées du médium, mais en outre on attacha la main droite de M. Tour à la main gauche du médium au moyen d'un ruban qui faisait deux fois le tour du poignet de ce dernier, et qui était fixé par des nœuds solides. M. Bezsonoff tenait la main droite du médium avec sa main gauche. La lumière fut éteinte. Au bout de peu de temps le médium commença à frissonner et à s'agiter. Il s'éloigna de plus en plus de la table si bien que les autres personnes durent étendre la chaîne de son côté. Soudain le médium tomba par terre et se mit à ronfler bruyamment et à gémir. Les deux personnes qui lui tenaient les mains déclarèrent qu'il s'élevait en l'air en entraînant leurs

mains, et qu'ils ne trouvaient pas ses jambes. M. Tour remua les siennes en cercle à l'endroit où, d'après la position des mains du médium, ses jambes auraient dû se trouver, mais il n'y avait rien. Mentalement il exprima le désir de savoir où étaient les jambes de Sambor, et aussitôt, il sentit sur la main qui était liée à celle du médium le dessous de deux pieds, ce qui le convainquit que celui-ci était réellement en l'air.

D'autre part M. Bezsonoff déclarait que le médium était sur lui, et le touchait avec ses hanches. Sambor descendit et remonta de nouveau en l'air avec sa chaise. M. Bezsonoff qui tenait sa main droite, l'annonça aussitôt et attira la main droite de son voisin pour lui faire sentir la chaise en l'air. Pendant ce temps il y eut deux ou trois étoiles lumineuses, après quoi M. Bezsonoff déclara qu'une chaise était suspendue par le dossier sur la main avec laquelle il tenait le médium, et qu'elle venait du bras du médium. Celui-ci tomba dans de violentes convulsions sur un sofa qui se trouvait près de lui, y attira ses deux voisins et, étant en trance, demanda de la lumière. Aussitôt allumée, tous virent une chaise passée par le dossier sur la main gauche de M. Bezsonoff qui tenait la droite du médium toujours en trance.

Après un repos d'une demi-heure, la séance fut reprise à minuit, les assistants ayant encore changé de place. Le médium était assis le dos tourné au bureau, entre les mêmes personnes. La main droite de M. Tour fut encore attachée à la gauche du médium. Sur la demande du premier la guitare fut mise sur le bureau en dehors du cercle. Le médium fut assis sur une chaise pesante en frêne que l'on avait apportée du vestibule. On éteignit les lumières et l'on se mit à chanter. L'un de nous exprima le désir d'entendre résonner la guitare, mais au lieu de cela deux ou trois étoiles brillèrent derrière le médium, qui, entrancé, tomba de sa chaise en ronflant et en se débattant. Son voisin de droite, M. Bezsonoff déclara que sans lâcher le médium la chaise sur laquelle ce dernier était assis avait été passée sur son bras, puis enlevée l'instant d'après. Le voisin de gauche du médium déclara à son tour que le dossier de la même chaise était passé sur le bras par lequel il était attaché au médium. Au même moment, toutes les cordes de la guitare vibrèrent comme si quelqu'un passait le doigt dessus. Le médium entrancé demanda la lumière. Quand elle fut faite, tous virent la chaise en question passée par le dossier sur le bras par lequel M. Tour était attaché au médium. La séance prit fin à 1 heure du matin. Au nombre des assistants était Aksakoff. »

RÉCIT DE M. TOUR

(Ce récit est tiré d'une lettre de M. Tour à M. Walter-Leaf, et publié dans les Proceedings de la S. P. R. d'octobre 1900).

« Une des particularités des expériences avec Sambor est son extrême agitation quand il est en trance. Constamment il s'étire, il fait craquer ses jointures et pousse des gémissements qui sont évidemment naturels ; il se balance de côté et d'autre et glisse de sa chaise à terre. Il n'est pas besoin de dire qu'avec un homme jeune comme Sambor et bien bâti, les expériences sont très fatigantes pour ses voisins. En outre, quand il est dans une chambre fermée, il transpire abondamment et, comme ses poignets sont mouillés, il parvient souvent à se délivrer pendant un instant, malgré tous les efforts de ceux qui le tiennent. Cela a pour résultat inévitable d'ébranler la foi de l'observateur, toutes les fois qu'il y a lieu de suspecter que la main du médium a pu produire l'acte dans un moment de liberté. Ce fut précisément ce qui m'arriva dans une séance chez M. Bezsonoff au printemps de 1894, où je tenais la main gauche du médium et M. Bezsonoff la main droite.

Au milieu des débats et des convulsions de Sambor, je sentis tout à coup une légère pression sur le bras droit, avec lequel je tenais le médium. Je demandai aussitôt de la lumière. Je vis, ainsi que tout le monde, une chaise légère suspendue par le barreau de derrière à mon bras droit, au-dessous de l'épaule. C'était une des chaises qui avaient été mises autour de la table pour les assistants. Ceux-ci avaient dû se lever pour ne pas rompre la chaîne, le médium ayant été lévité au plafond.

A ce propos, je dois dire que dans une séance précédente de cette soirée, une chaise avait été suspendue de la même façon, au bras de M. Bezsonoff, et plusieurs des assistants attribuaient à ce fait la plus grande importance. Quand la même chose m'arriva, je me rappelai que pendant la trance et la lévitation du médium, sa main m'avait échappé à plusieurs reprises pendant un instant. Je le dis aux assistants, en expliquant que suivant moi, on ne pouvait rien conclure de la situation de cette chaise sur mon bras, puisqu'elle pouvait avoir été saisie par le médium quand sa main était libre, et passée à mon bras quand la chaîne avait été reformée. Je me rappelle que mon impudente incrédulité fut l'objet des attaques sans pitié des assistants, et que MM. Aksakoff et Pribytkoff, si je ne me trompe, essayèrent de me convaincre, se basant sur leurs expériences du spiritisme, que de tels phénomènes étaient assez fréquents, surtout avec des médiums faibles, et que si l'on doutait, il n'y avait qu'à recommencer, mais cette fois avec les mains attachées, ce qui dissiperait toute espèce de doute.

J'acceptai la proposition avec plaisir, et nous nous rassîmes encore une fois autour de la table. Je surveillais le médium à gauche, et mon poignet droit fut lié au poignet gauche du médium par un ruban neuf, plat, auquel on fit plusieurs nœuds. Bezsonoff contrôla à droite, mais sans que sa main fut attachée. On éteignit la lumière et nous attendîmes.

Les étincelles habituelles apparurent, flottant en l'air en lignes courbes. Comme précédemment, le médium tomba dans une trance orageuse, agité de mouvements convulsifs ; il se leva et je sentis un contact sur mon bras droit près de l'épaule. Comme je ne pouvais me servir de mes mains sans rompre le cercle, je penchai la tête à droite, et ma tempe heurta quelque chose de dur, au-dessous de l'épaule. Je l'annonçai et demandai de la lumière. On alluma et, suspendu à mon bras droit, il y avait une chaise, non pas une chaise du salon, mais une lourde chaise de vestibule, qui ne se trouvait pas là au commencement de la séance, la porte de la salle étant restée tout le temps soigneusement fermée. Le lien qui attachait ma main à celle du médium était intact, tel qu'il avait été fait ; les nœuds absolument semblables ; et les efforts faits pour s'en délivrer n'avaient pas été minces, car une marque livide du ruban autour de mon poignet resta visible pendant plusieurs jours. Toute cette partie de la séance n'avait pas duré plus de quatre à cinq minutes.

Naturellement, je fus abasourdi, et mon incrédulité me fit honte, quoiqu'elle ne voulut pas capituler sans effort. La première idée qui traversa mon cerveau fut qu'il avait pu y avoir quelque relâchement de la part du voisin de droite du médium, dont la main n'était pas attachée comme la mienne. En ce cas, pensai-je, le médium peut avoir pris la chaise (je ne réfléchissais pas qu'elle ne se trouvait pas dans la pièce, dont la porte était fermée), et d'une façon ou de l'autre, il l'avait passée avec son bras droit à travers le dossier jusqu'à mon bras. Je regrette sincèrement le soupçon que je jetai ainsi sur M. Bezsonoff, dont l'intérêt à trouver la vérité n'était certainement pas moindre que le mien ; mais les faits qui attaquent à leur racine des convictions qui ont grandi avec nous dès notre enfance ne s'acceptent pas sans une lutte intérieure. Dans mon scepticisme aveugle, j'essayai de passer le dossier du fauteuil sur Sambor. Mais les efforts de trois d'entre nous ne réussirent qu'à faire passer l'ouverture supérieure jusqu'à 3 p. 1/2 au-dessus des genoux, en commençant par le bas. Au-delà des cuisses, impossible de remonter, car les dimensions de l'ouverture n'étaient que de 10 1/2 $\times$ 8 3/4. Il était parfaitement clair que pour passer le corps du médium par l'ouverture du dossier, il était nécessaire d'enlever 2 ou 3 pouces de chaque côté de ses épaules et de ses cuisses, sans compter la désarticulation du bras droit.

Déçu sous ce rapport, j'eus recours à une autre supposition : Comment la chaise était-elle faite ? Y avait-il quelque fente cachée ? Nous nous mîmes tous à l'examiner, mais après les recherches les plus rigoureuses, nous ne trouvâmes ni ingénieuse jointure, ni ressort secret. La chaise était un fauteuil tout simple en bois de frêne, à dossier élevé, comme on en voit d'ordinaire dans les vestibules et quelquefois dans les salles à manger.

Il n'y avait rien à faire ; le scepticisme devait baisser le ton, et s'accommoder de ce fait si étrange dans l'état actuel de nos connaissances de la nature. »

Traduit par G. Béra.

UNE FRONTIÈRE CONTESTÉE

(*Suite*) voir *Revue* de décembre 1900.

Maintenant, cette *aura* dont la prodigieuse ténuité semble marquer le terme ultime de subtilité fluidique assigné à la matière (1) qui pourrait, actuellement fixer, *ne varietur*, la liste de ses inconcevables propriétés ? Qui, par exemple, nous donnera la raison de certaines apparences visibles et tangibles que, depuis longtemps, de nombreux témoins lui attribuent ? Qui, surtout, expliquera comment elle peut revêtir la forme humaine, dans certaines conditions qui seraient à préciser, et comment alors elles représentent à nos yeux, tantôt le *double* des vivants, tantôt la figure, qu'on pouvait croire anéantie des défunts ou « désincarnés » ?

On ne trouvera pas la clef de ces poignantes énigmes dans les derniers écrits de M. de Rochas (2) ; mais peut-être allons-nous rencontrer quelques données instructives dans l'un au moins des deux autres ouvrages qu'il nous reste à examiner : *Animisme et Spiritisme*, par le Dr Aksakof; et *la Sorcellerie dans ses rapports avec les sciences biologiques*, par M. le Dr Regnault.

II

C'est y a quatre ans environ que M. Leymarie, l'éditeur des spirites, publia une excellente traduction française du gros livre d'Alexandre Aksakof qui date déjà de plusieurs années. Le vieux et vaillant directeur de la *Revue des recherches psychiques* joint, de l'avis de tous ses amis de France, à l'impétueuse combativité d'un Skobelef, la ténacité têtue d'un Totleben : c'est en face, à la russe, qu'il entend charger la science positive et « néantiste ». Son attaque a dû sembler rude, et l'assaillant sérieux, à en juger par la vivacité des ripostes qui, tant en France qu'en Angleterre et en Allemagne, ont aussitôt fondue sur Aksakof, et d'ailleurs aussi sur M. de Rochas, son admirateur et son ami. Récemment encore, dans un numéro compact de la *Revue encyclopédique* (Libr. Larousse, numéro du 15 février 1897), ces attaques revêtaient une forme particulièrement acerbe,

(1) Voir, à ce sujet, les deux livres intéressants à plus d'un titre, du savant Californien, A Van der Naillen : *Dans les Temples de l'Himalaya*, et *Dans le Sanctuaire* (Leymarie, Librairie Spirite, Paris).

(2) Le plus récent, paru il y a un mois à peine chez le même éditeur, est intitulé : *Recueil de documents pour servir à l'étude de la lévitation du corps humain*.

passionnée et, sur la plupart des points, injuste : nous pourrions en donner des preuves topiques.

L'ouvrage d'Aksakof est une magistrale réponse au volumineux factum d'Ed. de Hartmann sur le *spiritisme*. Le philosophe allemand s'était prononcé, vers 1875, sur la subjectivité et le caractère illusoire des phénomènes biomagnétiques et des actions à distance. Comme autrefois Malebranche, il refusait d'y voir autre chose que des fictions imaginatives, en un mot des hallucinations. Non qu'il répudiât *a priori* l'hypothèse du fluide vital : il admettait au contraire qu'une énergie neurique, reconnue ou non par les physiciens et les physiologistes, peut produire, hors des limites du corps charnel et loin de sa portée normale, certains effets mécaniques ou plastiques; même, il pensait qu'une conscience somnambulique, un « moi second » est parfois capable de lire dans le fond intellectuel d'un autre homme, fut-il aux antipodes, tel détail inconnu de son présent ou de son passé.

De telles concessions n'ont rien de surprenant, si l'on songe au monisme qui fait l'essence et l'unité de la doctrine philosophique de Hartmann. Mais le célèbre auteur de l'*Inconscient* va plus loin, au point d'adhérer d'avance aux conclusions d'Aksakof sur l'immortalité: «Si, dit-il, l'on pouvait démontrer que l'esprit individuel persiste après la mort, j'en conclurais seulement que, malgrè la désagrégation du corps, la substance de l'organisme persiste néanmoins sous une forme insaisissable: à cette seule condition je puis, en effet, m'imaginer la persistance de l'esprit individuel. »

Hé bien ! réplique en substance Aksakof, je vais fournir cette preuve *de fait*, que votre Leibnitz n'eût pas exigée ; les questions les plus ardues et les plus troublantes concernant le problème de la destinée pourront dès lors être abordées par la méthode expérimentale.

On comprendra, sans que j'y insiste, qu'une telle prétention ait choqué maints savants en place et laissé incrédules, voire trouvé hostiles, certains représentants de la philosophie traditionnelle. Il est des digestions qu'il ne faut pas déranger, des convictions commodes qu'on ne doit pas ébranler ainsi sans crier gare. De nos jours encore, que d'abbés Vertot ont leur siège fait ! Il n'y a pas longtemps, le positiviste M. Laffitte, pourvu d'une chaire au collège de France, exprimait de façon significative son aversion pour les bouleversements profonds que les idées nouvelles, les grandes inventions, presque toujours inattendues, ont coutume d'amener dans les sociétés policées (1); il traitait, cet érudit humanitaire, de « factieux académiqnes », d'esprits désordonnés, presque d'anarchistes, les géniaux culbuteurs de théories officielles, surannées ou rétrogrades, les Cl. Bernard ou les Pasteur, par exemple ; autant en eût-il dit, j'imagine, des Édison, des Rœntgen...

(1) Le chef lui-même de cette doctrine autoritaire n'écrivit-il pas, il y a près d'un demi-siècle, une lettre dans ce sens au czar Nicolas ?

On chercherait en vain dans la seconde préface d'Aksakof, l'analyse ou la simple mention d'un nombre considérable de travaux importants parus en France sur le biomagnétisme, la télépathie, le spiritisme même. Pourtant, sans remonter jusqu'à Mesmer ou jusqu'au médecin lyonnais Pététin, si habilement réhabilité par M. Alexis Bertrand (1), on peut regretter l'omission des noms de du Potet, Deleuze, Barély ; ainsi que le silence gardé sur les belles expériences de MM. Pierre Janet, Ch. Richet, Ochorowicz, Durand (de Gros), Boirac, Baraduc, sans parler de l'œuvre colossale de Charcot et de l'École de la Salpêtrière. M. Aksakof, dont l'ouvrage est du reste antérieur à la plupart de ces travaux, paraît s'être occupé surtout des écrits allemands ou anglo-américains, fort nombreux en effet sur la matière. Il se contente parmi les nôtres, de citer Chevillard, de Gasparin et d'Assier, auquel il emprunte ces lignes suggessives.

« D'innombrables faits, observés depuis l'antiquité, démontrent dans notre être, l'existence d'une seconde personnalité, l'homme interne, le *double*. Au dehors, c'est l'image extérieure de la personne, son complément séparable ; à l'intérieur il reproduit le calque de tous les organes dont est formée la charpente corporelle. On le voit, en effet, se mouvoir, parler, prendre de la nourriture, remplir en un mot toutes les grandes fonctions de la vie animale. L'extrême ténuité de ses molécules constitutives lui permet de passer à travers les murs et les cloisons des appartements. De là le nom de *fantôme* par lequel on le désigne d'ordinaire... Ce n'est d'ailleurs que par exception qu'il se montre du vivant des individus ; mais sitôt que la mort a rompu les liens qui le rattachent à notre organisme, il se sépare pour toujours du corps humain, et constitue dès lors le fantôme posthume. »

A la théorie subjective soutenue, comme on l'a vu, par Hartmann, Aksakof oppose une doctrine résolument objective et réaliste. Il invoque à son appui plusieurs faits de *matérialisation* qui se seraient produits devant témoins, à Londres et à Saint-Pétersbourg : certains sont accompagnés de photographies, rejetées à la fin du volume, et d'ailleurs assez médiocre (2). Citons, entre autres, les manifestations, presque classiques aujourd'hui, de

(1) V. *Revue philosophique*, 1891, t. 11, p. 192.

(2) M. de Rochas, il y a quelques jours, nous communiquait deux épreuves photographiques assez impressionnantes, qu'il venait de recevoir d'une famille lyonnaise. Dans chacune d'elles figure derrière la jeune fille vivante photographiée, une forme voilée, un *fantôme* très apparent, qu'on peut rapprocher des apparitions d'Aksakof, sans d'ailleurs pouvoir rien préjuger, — à notre humble avis, — ni sur leur authenticité, ni sur leur valeur probante.

Qu'il nous soit permis de signaler une excellente publication mensuelle, *La Revue spirite*, organe des philosophes et des investigateurs modernes. Directeur M. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Katie King (le *double* de Miss Cook), obtenues par W. Crookes et Harrison, et celles, plus récentes, de Mme d'Espérance, réalisées par Aksakof lui-même.

Maintenant, à quel agent rattacher les phénomènes physiques mis en relief dans ces diverses expériences ? Faut-il en chercher la cause dans le sujet, le *médium* lui-même, ou bien hors du médium? De telles manifestations, qu'on veuille bien le remarquer, sont souvent contraires à la volonté, aux convictions, aux sentiments avérés du médium ; plusieurs sont fort au-dessus de son niveau intellectuel. Que penser enfin de la médiumnité des petits enfants, voire des nourrissons, dont Aksakof cite plusieurs cas, appuyés de minutieuses références ? On se rappellera que beaucoup de faits analogues ont été constatés, il y a deux cents ans, durant la persécution des protestants des Cévennes. (cf. Figuier, *Histoire du merveilleux*, t. II ; E. Bonnemère, les *Camisards*, *passim*).

Il est vrai que des savants considérables, notamment le Dr Janet, M. Marillier, etc., ont tenté d'expliquer scientifiquement la plupart de ces faits inquiétants, à commencer par l'écriture médiumnique, si volontiers exploitée par les charlatans. Mais, en admettant la thèse de l'automatisme mental, même en faisant très grande la part des capacités esthétiques ou mnémoniques de la personnalité seconde, ou la part de l'auto-suggestion, nous doutons que l'hypothèse de la *désagrégation du moi* satisfasse à l'interprétation de plusieurs autres faits, dont chaque année grossit le nombre, et que rapportent des témoins très dignes de foi. Je laisse de côté la très sérieuse compilation de Gurney, Myers et Podmore, si mal intitulée, sur la traduction française, les *hallucinations télépathiques*. Je ne parlerai pas non plus ici, malgré le réel intérêt qui s'y attache, des nombreux récits de *maisons hantées*, de *possessions*, d'*apparitions* plus ou moins miraculeuses. Mais que dire de ces faits, méthodiquement relatés par Aksakof : communications d'événements que ni le médium ni les assistants, ne connaissaient ; en des langues totalement insolites ; matérialisations diverses, lévitations, pertes de poids constatées par la balance, transports instantanés d'objets à d'énormes distances, etc. ?

Plus au courant du mouvement d'idées qui s'est produit chez nous au cours de ces vingt dernières années, Aksakof eût assurément profité, pour sa démonstration, des faits si curieux rapportés par Dufay, Azam, Janet, Richet, Boirac, Baraduc, et d'autres encore (1).

(1) Qu'il nous soit permis de rappeler, à ce propos, nos propres expériences de lecture de pensée, faites au Puy, vers la fin de l'année 1886, en collaboration avec M. Louis Oudin, et relatées dans trois numéros consécutifs du *Républicain de la Haute-Loire* (janvier 1887).

Envisageant maintenant l'hypothèse des *esprits*, Aksakof consacre un chapitre intéressant à l'étude de l'action extra-corporelle de l'homme vivant, dans laquelle il voit très justement la transition de l'*animisme* au *spiritisme* proprement dit. C'est ici, par parenthèse, que les phénomènes étudiés par M. de Rochas, sous le nom d'*extériorisation de la sensibilité et de la motricité*, pourraient trouver leur place. Mais Aksakof va beaucoup plus loin : il affirme la possibilité de la matérialisation du corps fluidique, sous la forme du *double*, que tantôt on a pu photographier en entier, comme dans le cas de Mlle Sagée et de miss Cook, et qui, d'autres fois, a revêtu, soit des formes larvaires et incomplètes (mains fluidiques des expériences d'Eusapia), soit des attributs de corporéité différente (Expériences d'Ira Davenport, de W. Crookes avec le médium Home).

Pour le *spiritisme*, Aksakof en croit la réalité démontrée, *autant qu'un fait puisse l'être*. Il en donne pour preuve l'action de personnages récemment défunts, et dont l'identité post-mortelle a néanmoins été attestée, ici par des conversations dans leur langue maternelle, ignorée du médium, là par la révélation inattendue de certaines particularités, jadis familières au mort, mais que personne ne connaissait dans l'assistance ; surtout, l'apparition, visible et même tangible, de leur forme terrestre, que l'on eût pu croire décomposée et anéantie avec eux. Or, les témoins invoqués sur ce point capital ne sont pas seulement les parents ou les amis du défunt ; ils pouvaient se trouver intéressés, même malgré eux, à de pieuses fraudes ; ni même des observateurs de rencontre, qu'une hallucination, même collective, eût pu tromper : ce sont des instruments, révélateurs impassibles, témoins irrécusables : des images photographiques, des empreintes laissées profondément dans la cire, la paraffine ou la glaise des mouleurs.

Tel est le livre d'Aksakof. Je laisse à de plus compétents le soin d'en examiner minutieusement le détail, en les avertissant seulement qu'on ne prend pas sans vert un savant, comme lui familier avec toutes les méthodes de l'expérimentation, rompu à toutes les finesses de la discussion et de l'interprétation scientifiques. J'ajoute enfin que cet ouvrage de près de 700 pages est d'une lecture presque aisée, tant est lucide l'ordonnance du plan, méthodique et naturelle la distribution des innombrables matériaux. De tels adversaires ne sont jamais à dédaigner : on profite à les suivre ; on gagne encore à les combattre.

MOULIN, *professeur de philosophie à Paris.*

VIE ÉSOTÉRIQUE DE JÉSUS DE NAZARETH

AU LECTEUR

Une nouvelle vie de Jésus? se dira tout d'abord le lecteur !

A quoi bon ?

Il y en a déjà tant et tant, que le besoin ne s'en faisait pas du tout sentir !

Telle n'est pas notre opinion !

Nous avouons volontiers qu'il existe de nombreuses vies du doux Nazaréen, mais, au milieu de cette quantité innombrable, pas une n'est traitée au point de vue auquel nous nous plaçons.

En effet, parmi les éminents auteurs qui nous ont précédés, aucun n'a traité, et pour cause, la VIE ÉSOTÉRIQUE de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Voilà pourquoi nous avons jugé utile et d'un réel intérêt de traiter à nouveau un sujet inépuisable, en nous plaçant à un nouveau point de vue; du reste, dans le courant de notre étude, nous aurons l'occasion de parler de tous ou du moins de presque tous les auteurs qui ont traité avant nous ce sujet captivant entre tous et de réfuter leurs théories, parfois singulières, car pour les uns Jésus est Dieu, fils de Dieu, et pour d'autres, ce n'est qu'un homme ordinaire, vulgaire même, un simple prestidigitateur pour la plupart, accomplissant des miracles par *truquage*.

Pour beaucoup de gens, Jésus n'a jamais existé, c'est un mythe. Parmi ces derniers se trouve H.-P.Blavatsky,*la Fondatrice de la Société théosopique*, Or, c'est là une donnée absolument fausse et qui n'a pu traverser que des esprits singulièrement portés au paradoxe.

On trouvera à la fin de notre étude, aux pièces justificatives, l'article en question.

D'un autre côté, des théosophes éminents, M. Leadbeater entre autres, affirment que la vie de Jésus peut être racontée heure par heure, étant écrite dans les *clichés akasiques*, et que si on ne l'a pas publiée, c'est qu'une pareille vie apporterait un grand trouble dans les consciences chrétiennes. Enfin le colonel Olcott, à qui nous avons fait part de ces divergences d'opinions au sujet de la vie de Jésus, nous a répondu que comme initié, Jésus n'ayant pas prévu comme il aurait dû, le résultat final de sa mission, s'étant trompé à son sujet, avait pu être considéré par H.-P. B...comme un être mythique, surtout à cause de son histoire arrangée par les Pères de l'Eglise ; il y a ici une idée qui pourrait être victorieusement défendue; mais pour nous, comme pour bien d'autres, Jésus a existé, c'est là un fait incontestable !

Une preuve formelle de son existence nous est fournie par un grimoire Syro-chaldaïque presque contemporain de Jésus-Christ, le *Sepher Taldos*

Jeschu, dans lequel les Juifs prétendent que tous les miracles du Christ doi- être attribués à la *Magie kabbalistique* de nom INCOMMUNICABLE !

La vérité est donc que Jésus a bien existé, qu'il était Essénien et un haut Initié de l'Ordre, ce qui lui a permis de posséder des connaissances approfondies sur les phénomènes de la nature et de produire des faits absolument merveilleux pour la majorité des humains ; ajoutons qu'armé des vastes connaissances que possédait l'Ordre des Esséniens, Jésus était un Thaumaturge et un Thérapeute hors de pair.

Voilà ce dont il faut bien se persuader. Ceci établi, formellement admis, la plupart des actes et des faits de Jésus s'expliquent naturellement pour ceux de nos lecteurs, surtout, qui connaissent bien ce qu'est réellement la secte Essénienne sur laquelle nous donnerons encore ici des détails certains et pour ainsi dire inédits, car beaucoup d'auteurs ont parlé de la secte en question, mais nous ont peu fourni de détails certains, sérieux à son sujet : nous comblerons cette lacune en fournissant des renseignements authentiques sur les Esséniens.

La grande figure de Jésus de Nazareth a tenté déjà bien des érudits et un grand nombre d'écrivains, mais, comme nous nous plaisons à le répéter, aucun d'eux n'a étudié le JÉSUS ESOTÉRIQUE, et cependant c'était celui-ci qui était de beaucoup le vrai, le plus intéressant, mais de beaucoup le plus difficile à étudier ; aussi nous a-t-il fallu de longues années pour parfaire notre œuvre, afin de pouvoir étayer l'ensemble de nos données sur des preuves, tellement concluantes, certaines, qu'elles puissent passer auprès des lecteurs même très difficiles à satisfaire, pour des preuves, d'autant que la vie de Jésus ne fournit que de rares matériaux d'une origine certaine, et ces matériaux sont difficiles à se souder entre eux, à réunir en un bloc parfait pour restituer la personnalité *historique* du Divin Nazaréen.

Les sources originelles, documentaires, se réduisent à fort peu de chose quelques lignes de Tacite, qui parle même avec un grand dédain « d'un certain Christus condamné à mort sous le règne de Tibère par ordre du *Procurator* Ponce-Pilate ».

Et Tacite écrivait les lignes qui précèdent trois quarts de siècle après l'exécution du jugement.

Suétone n'est guère plus explicite ; quant à la lettre de Pline à Trajan, personne n'ignore aujourd'hui qu'elle est apocryphe. L'historien Josèphe *le Juif*, ne nous donne que fort peu de renseignements ; un seul passage de ses œuvres, très certainement interpolé ; quant à d'autres sources, la plupart ne peuvent avoir aucune autorité, car trop souvent elles affectent le caractère d'une polémique plutôt injurieuse ; on ne saurait donc y puiser des données de quelque valeur.

Nous sommes donc limités dans nos matériaux aux seuls livres du *Nouveau*

Testament, et parmi ceux-ci aux seuls Evangiles dont la valeur historique est non seulement des plus contestées, mais des plus contestables.

Ainsi, l'Evangile de Marc, disciple et interprète de l'apôtre Pierre, nous donne un résumé de la prédication de celui-ci. Cet Evangile remonte vers l'an 65 ou 70 de l'Ere chrétienne. On peut contrôler ledit résumé par les Evangiles de Mathieu et de Luc, car l'un et l'autre de ces apôtres ont reproduit celui de Marc ; mais nous possédons aussi un Recueil de discours, sentences et paraboles de Jésus, écrit par Mathieu même, en langue Aranienne. Ce Recueil, d'un prix inestimable, remonte à dix ans plus haut que l'Evangile de Mathieu et nous permet de nous faire, jusqu'à un certain point une idée exacte de l'enseignement de Jésus.

Dans l'Evangile de Luc, nous trouvons, indépendamment du récit primitif de Marc et des *Logia* de Mathieu, un document de premier ordre ; nous voulons parler « de l'Evangile des Voyages de Jésus » (IX, 5 ; XVIII, 44) fragment important et original de Luc, dans lequel nous voyons en particulier la visite de Jésus aux deux sœurs, Marthe et Marie, l'histoire de Zachée le *Péager*, ainsi que les paraboles du bon Samaritain, de l'Enfant prodigue, du Pharisien et du Péager, celle du mauvais Riche, celle du Figuier stérile, et d'autres encore.

Dans l'Evangile de Saint-Jean, nous puiserons des renseignements en plus grand nombre que dans les autres Apôtres, parce que cet Evangile nous paraît de beaucoup le plus authentique, se rapprochant certainement le plus de la vérité.

Les documents Johanniques renferment aussi, d'après nous, des renseignements très utiles, très importants, qui complètent et corrigent parfois les traditions de cette époque si intéressante.

Tels sont les éléments à l'aide desquels on peut reconstituer une synthèse de la Vie de Jésus, sinon à peu près véridique, au moins en tous cas vraisemblable.

De la quantité des documents sérieux, étudiés soigneusement par nous, il résulte que :

Jamais Jésus ne songea à créer un mouvement révolutionnaire pour soustraire les Juifs au joug romain ; il voulait seulement inaugurer une révolution sociale pour assurer aux déshérités les moyens d'existence qui leur faisaient complètement défaut.

Il annonçait bien l'avènement du *Règne de Dieu*, mais ne pensa jamais avoir été le *Messie*; ce n'est qu'après sa crucifixion que ses disciples lui attribuèrent cette qualité. Jésus fit une grande propagande pour ses idées, mais sans aucun plan préconçu. Ses discours à Jérusalem exaspérèrent les représentants de la Théologie officielle, surtout quand il annonçait l'imminence d'une révolution sociale. Ces sentiments du Novateur Nazaréen irritaient les

dévots de la Synagogue, qui finirent par obtenir son supplice, en y employant toutes sortes de moyens, mais surtout en agitant devant le *Procurator romain*, *le Spectre rouge de la Révolution* contre César, contre Rome.

Après le crucifiement de leur Maître, les Disciples retournent en Galilée et y élaborent la Doctrine de Jésus, qui est bien, malgré tout ce qu'on a pu dire, l'œuvre d'un philosophe, d'un penseur profond, humanitaire, car il a été surtout puissant par la passion, la bonté, le cœur. Sa vie n'a été qu'une lutte, un combat ferme et sans violence. *Il savait*, *il voulait*, *il osait*, mais IL NE SUT PAS SE TAIRE.

Voilà pourquoi sa mission ne fut pas entièrement accomplie !...

Du reste, il ne pouvait pas se taire, puisque sa mission consistait précisément à prêcher à tous et partout la vérité, à répandre la parole de son père.

Après la disparition de Jésus, il se forma un Parti dit des *Nazaréens* qui pratiqua la tradition du Maître.

Nous avons dit qu'aucun auteur n'avait écrit une vie Esotérique de J.-C., nous devons ajouter cependant qu'un auteur, M. Saint-Yves d'Alveydre nous en avait promis une, et nous allons voir comment il s'est acquitté de sa tâche.

Voici ce qu'il nous dit dans sa *Mission des Juifs* :

« Dans le chapitre suivant, je conduirai le lecteur en Judée à Jérusalem ; je lui ferai lire clairement tous les signes historiques de la Société juive de ce temps, pénétrer toutes ces catégories, depuis le monde officiel, toujours déprimé par la Politique, toujours inféodé bon gré mal gré, au Nemrodisme divinisé, toujours aveugle à l'Esprit de Moïse et des Abramides sur ce point comme sur bien d'autres.

« Puis, nous entrerons pieusement dans le Temple, à l'ombre duquel vit Marie, dans les Communautés laïques des Nazaréens, des Esséniens de Palestine et de Kaldée, dans celles des Thérapeutes d'Egypte et dans leurs ramifications avec les Ordres et les Sanctuaires de l'Agneau.

« Je montrerai comment Marie, comment Jésus reprendront par l'Initiation la grande Tradition des Abramides et de Moïse, et je dévoilerai à ce sujet certaines profondeurs ésotériques peu connues.

« Nous verrons naître le Christianisme, nous écouterons la pensée secrète de son divin Fondateur sur les trois phases de son action : Purification morale des individus, Rectification intellectuelle des Gouvernements par l'Esprit scientifique, vivant, de la Promesse, Restauration enfin de la Synarchie Universelle de *Adveniat Regnum Tuum* (1).

Voilà certes un fort beau programme et très alléchant, nous allons voir comment va le développer notre auteur dans le chapitre suivant (2).

(1) *Mission des Juifs*, p. 823 et 824.

(2) *Mission des Juifs*, p. 825.

CHAPITRE XX.

Jésus, Marie, les Partis Politiques, le Judaïsme et le Mosaïsme ouvert. Les ordres laïques, Vie publique de Jésus, sa science, ses miracles, sa promesse, sa mort, sa résurrection. Le Christianisme des Apôtres et l'Israélitisme messianique. Le Christ crucifié et le Christ glorieux. — La loi de sa promesse sociale est la Synarchie.

Voilà certes un titre de chapitre splendide ; on pourrait même faire un livre sur cet en-tête, sur ce programme. Nous allons voir comment s'en tire M. Saint-Yves d'Alveydre...

Ah ! mes amis, quelle désillusion, écoutez plutôt :

« Ce chapitre était terminé, et j'allais l'envoyer à l'imprimerie, quand je fus pris d'un grand trouble d'âme, dont voici quelques raisons :

« Depuis des siècles la vie et la mort du Christ, Ses Enseignements, Son Evangile sont l'objet d'une guerre ardente entre les Talmudistes et les Théologiens.

« Depuis près d'un demi-siècle, c'est entre les exégètes naturalistes et la dogmatique des clercs, que cette querelle passionnée a été reprise, au nom de l'érudition et de l'Histoire élémentaires.

« Derrière les combattants, toutes les anarchies universitaires et politiques se pressent sous des drapeaux divers, se fusillent de polémiques, se bombardent de controverses.

« Pour moi sur ce terrain sacré, je vois tout autre chose qu'un champ de bataille.

« J'y vois la Paix annoncée par les Prophètes, et je ne dois pas alimenter la guerre par une nouvelle *Vie de Jésus*, étudiée cette fois, au point de vue Esotérique et à la clarté des principes.

« Sans doute, il m'est pénible de brûler mon travail, mais je sens avec trop de force la nécessité de cet holocauste pour ne pas m'y résigner joyeusement.

« Ce livre est le protocole de la Paix du Monde, et, tôt ou tard, il la déterminera invinciblement d'un bout à l'autre, en démontrant scientifiquement la Loi sociale de cette Paix.

« Aurais-je écrit cette *Mission* et les deux précédentes, si je n'étais pas à la fois Universaliste et Chrétien ?

« Certainement non.

« J'ai donc rendu déjà témoignage à Jésus-Christ, et ce chapitre ne ferait qu'enfoncer l'épée sur la terre sainte, où je ne dois déposer qu'un rameau d'olivier.

« C'est à un Israélite que je lègue le soin de combler cette lacune de cent et quelques pages.

« C'est à lui de venger Jésus de ses détracteurs et aussi, hélas ! d'un grand nombre de ses défenseurs ; c'est à lui de glorifier le Christ dans la lumière scientifique et dans la vérité sociale où j'ai glorifié Moïse.

« C'est à lui de toucher aux plaies de sa nation crucifiée, elle aussi depuis près de vingt-cinq siècles par le Nemrodisme, et qui n'a pas d'espérance de résurrection possible, en Palestine, que dans et par l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ.

« Je lui ai d'avance indiqué les causes des maux de sa patrie avec une précision mathématique, ne laissant place à aucune équivoque, à aucune confusion entre les choses politiques et l'Ordre religieux et social.

« Que le noble esprit que j'appelle, et qui viendra, médite mes œuvres : une grande lumière se fera en lui, et en sortira pour le bien des siens, et toute la Judéo-chrétienté, puis de toute l'humanité.

« Il verra Jésus dans Son éblouissante splendeur, et le Christ Glorieux lui apparaîtra dans ce Christ Douloureux, comme la Fin dans le Principe, comme la moisson dans le froment.

« Alors, il, retrouvera Israël dans le Genre Humain, sa promesse dans celle de Jésus-Christ, sa loi sociale dans la Synarchie trinitaire.

« Que le Dieu de la totale Connaissance inspire cet homme, et bénisse en lui tous les siens, membres du Christ, au même titre que tous les hommes de cette Terre!

« Amen ! »

Un point d'exclamation et c'est tout. Mais si M. Saint-Yves ne tient pas ses promesses, il passe la plume à un Israélite et il lui donne d'excellents conseils !...

Une pareille manière de faire est-elle logique et n'est-ce pas se moquer des juifs que de leur dire d'écrire une Vie de Jésus, autant vaudrait-il dire à un Inquisiteur du Saint-Office d'écrire une vie véridique d'Urbain Grandier.

Mais ce qu'un Israélite ne saurait faire, nous chrétien, le pouvons et nous donnerons une nouvelle *Vie de Jésus*. non d'après le programme de M. Saint-Yves d'Alveydre, mais d'après celui que nous nous sommes tracé depuis longtemps, c'est-à-dire que nous étudierons la Vie du Divin Maître du Protecteur de notre Planète, au point de vue Ésotérique ; de cette façon, nous réaliserons le vœu exprimé par Proudhon en ces termes :

« Jésus est une individualité à retrouver, à restituer, à refaire presque, tant il a été dissous, pulvérisé par la religion même dont il a été l'auteur.

« Rétablir cette grande figure, dans sa vérite humaine, et dans la réalité de son œuvre est aujourd'hui un travail de première nécessité. Et le moment

approche où Jésus ainsi représenté au public obtiendra un succès égal à celui qu'il eut il y a 1830 ans dans les campagnes de Galilée (1). »

Telle est bien l'idée que nous avons eue, le projet que nous avons caressé en écrivant notre œuvre.

Avons-nous réussi dans notre Entreprise?

Nous en faisons juge le Lecteur. ERNEST BOSC.

PSYCHOGRAPHIE

CHAPITRE III

Preuves particulières montrant l'impossibilité d'une préparation préalable d'écriture.

Outre les témoignages apportés par les sens des observateurs, et ceux qui résultent de ce fait que le contenu des communications est souvent tout à fait ignoré du Psychiste et de ce que la langue dans laquelle le message est transmis n'est à aucun degré familière au médium, il y a encore d'autres preuves qui viennent s'ajouter aux premières, pour rendre évidente l'impossibilité de faire quoi que ce soit pour produire l'illusion.

Il faut que l'on sache bien que ces écrits ne sont pas seulement obtenus par des psychistes professionnels, qui, ayant intérêt à gagner de l'argent, peuvent toujours être soupçonnés de céder à la tentation de contrefaire les phénomènes qui tardent à se produire. D'autre part il arrive fréquemment, pour ne pas dire toujours, que dans les familles au sein desquelles n'intervient aucun élément professionnel, le contenu des messages est de nature si exclusivement privée, qu'il est considéré comme sacré et qu'on ne peut sous aucun prétexte penser à le publier. Ces cas doivent toujours prendre une très large place dans les considérations que provoque ce sujet.

Cette question m'amène à dire de nouveau que la démonstration du procédé opératoire d'un psychiste professionnel par un prestidigitateur professionnel est de si peu d'importance, qu'on peut la considérer comme de nulle valeur. M. Maskelyne sur son propre théâtre, entouré de tous ses compères se servant d'appareils disposés *ad hoc* par lui-même, peut faire la caricature des effets obtenus par Slade. Eh bien ! Si l'imitation est passable, ce ne sera jamais qu'une agréable contrefaçon, telle que tout habile illusionniste peut en produire en disposant lui-même tous ses moyens d'action. Le tonnerre des coulisses, le diner de carton, la monnaie imitée, le masque et la perruque de l'acteur peuvent toujours arriver à une imitation plus ou

---

(1) *Jésus et les origines du christianisme*, page 139, 140, par P. J. PROUDHON.

moins réussie de la réalité. Quant au procédé de M. Maskelyne, il reste un pauvre truc, indigne d'un homme qui passe pour si habile et que l'on peut à peine excuser, en disant qu'il le trouve assez bon pour berner son crédule public. Mais quand même il serait arrivé à un résultat beaucoup meilleur, qu'est-ce que cela prouverait encore ? Tout simplement que certaines choses peuvent être imitées lorsque l'on dispose pour le faire de ressources illimitées. C'est une chose qu'il est à peine nécessaire de prouver ; quant à ceux qui y attachent une importance quelconque, nous leur laissons tout le loisir de s'en occuper. S'ils se flattent que cela peut jamais avoir un sérieux intérêt, nous ne pouvons que leur conseiller de prendre un maître de logigique.

Qu'il nous soit permis d'ailleurs de faire remarquer que le prestidigitateur est un homme doué de certaines facultés qu'il développe par un entraînement continu dans l'intérêt de son art. Ses doigts agiles doivent passer par bien des dures leçons avant d'arriver à le rendre capable de faire ses tours. Le psychiste dans tous les cas est une dame ou un monsieur, quelquefois un adolescent et même un enfant, qui ne serait pas capable de faire un des tours de M. Maskelyne, même pour sauver ses jours et qui a juste autant la connaissance de ces trucs que l'a sans doute celui qui me lit. C'est la Nature en présence de l'Art ; et dans le cas actuel comme dans tous les autres, l'Art peut être un copiste, il ne sera jamais un rival de la Nature.

On a également imaginé un nombre considérable de trucs susceptibles d'être mis en œuvre dans l'obscurité, lorsqu'un truqueur habile et exercé a ses franches coudées pour agir. Mais sous ce rapport, nous ferons observer que, dans ce volume, nons ne citons aucun fait survenu en séance obscure ; aucun dans lequel aucune supercherie de ce genre ait pu être mise en œuvre ; aucun dans lequel un critique puisse dire avec sincérité qu'on n'a pas pris toutes les précautions raisonnables pour assurer une action nette et franche. Lorsque ces expériences sont faites en public, elles sont soumises à des conditions rigoureuses qui excluent toute fourberie.

Des personnes familiarisées avec ces phénomènes et qui ne se laissent ni effrayer ni priver de leur sang-froid par leur production, les ont soumis à des expériences répétées et les ont reproduites dans les meilleures conditions que la prudence puisse suggérer. Ils ne se bornent pas à éliminer tout procédé d'escamotage de la part du psychiste, mais ils l'obligent encore à poursuivre ces expériences dans des conditions qui assurent absolument une complète sincérité et sont parfois tellement rigoureuses qu'elles rendent le succès presque impossible. C'est avec de telles précautions qu'ont été conduites beaucoup des expériences citées dans ce volume et je vais continuer ce travail, en citant quelques-uns des cas les plus intéressants.

1° *Slade est spécialement mis à l'épreuve par le comité de recherches de l'association nationale britannique des spiritualistes et par d'autres investigateurs.*

J'ai déjà dit que Watkins s'était soumis au contrôle sévère d'un comité, dans un local qui lui était étranger et avec des ardoises qu'il n'avait même jamais vues. C'est dans ces circonstances que cinquante mots furent écrits. Ceci est un exemple topique de la différence qui existe entre le mode opératoire d'un vrai psychiste et la méthode d'un escamoteur.

C'est dans les mêmes conditions que Slade, se trouvant à Londres, quitta volontairement son domicile pour celui de l'Association britannique des spiritualistes, 38, Great Russell Street et se soumit à un examen par un comité choisi spécialement parmi les membres de cette association et organisé de façon permanente dans le but de poursuivre des recherches scientifiques sur les phénomènes psychiques. Il ne posa pas d'autres conditions que la suivante : il demanda que les membres du comité expérimentassent deux par deux avec lui, parce que l'expérience lui avait démontré que les meilleurs résultats seraient obtenus lorsque le nombre des assistants était faible. Il accepta de se servir de la table et des ardoises fournies par le comité et ne fit aucune réserve au sujet de la personnalité des enquêteurs, ni sur l'ordre ou la façon dans lesquels les expériences seraient dirigées.

Des procès-verbaux rédigés avec un soin scrupuleux par le Comité, je citerai ceux de M. Desmond Fitz-Gerald et J. W. Gray, C. E. ; de MM. Georges King et Dr Carter Blake ; et de MM. T. H. Edmands et Hannach.

Rapport de MM. Desmond, Fitz-Gérald et J. W. Gray.

Nous avons pris place, au nombre convenu, à une table à deux battants. Le Dr Slade avait un battant à droite et un à gauche, mais il était assis de côté, de telle sorte que ses jambes n'étaient pas sous la table ; M. Fitz-Gerald était à sa droite, en face d'un battant et M. Gray faisait face au Dr Slade. Toutes les mains se touchant étaient réunies vers le milieu de la table. Des coups et même de violents chocs se firent entendre presque immédiatement. Ils partaient d'au-dessous de la table et étaient assez forts pour la faire vibrer manifestement. Ce procédé des coups fut employé pour répondre à la question : « Voulez-vous écrire ? » Le Dr Slade prit alors un petit morceau de crayon et le plaça sur une ardoise dont le cadre portait une marque, de telle sorte que l'ardoise ne pouvait être retournée sans qu'on s'en aperçût. L'ardoise fut à plusieurs reprises avancée à moitié sous la table, puis retirée par le Dr Slade, qui la tenait par un coin d'une main, tandis que son autre main restait unie à celles des assistants au milieu de la table. A aucun moment l'ardoise ne fut dans une situation telle qu'il fût possible au Dr Slade

d'y écrire. Au bout d'un certain nombre de ces mouvements de l'ardoise et tandis qu'elle restait partiellement visible et appuyée manifestement contre la face inférieure de la table, les deux mains du Dr Slade étant toujours bien en vue, on entendit distinctement le bruit de l'écriture sur l'ardoise et après qu'il eût été frappé trois fois contre la table, pour indiquer que c'était fini, l'ardoise fut retirée et on y trouva de l'écriture qui la traversait en ligne droite dans le sens de la longueur.

L'expérience suivante fut faite avec une ardoise pliante, que M. Fitz-Gerald avait apportée dans ce but. Un bout de crayon fut déposé sur une des ardoises et l'autre fut rabattue sur la première. Le Dr Slade prit l'ardoise ainsi fermée entre le pouce et l'index de la main droite et plaça sa main gauche au-dessus des mains des autres assistants réunies vers le milieu de la table.

A plusieurs reprises l'ardoise fut avancée au-dessous de la table pendant une seconde, puis elle fut tenue par le Dr Slade au-dessus de la table et dans cette position on y entendit distinctement le bruit de l'écriture ; M. Fitz-Gerald appliqua son oreille sur l'ardoise, pour bien s'assurer du fait. On l'ouvrit et l'on trouva sur l'un des côtés ces mots écrits : « Il n'y a pas ici de médium en voie de développement. » C'était évidemment une réponse faite à une réflexion du Dr Slade, une minute auparavant, que M. Gray était un puissant médium. On éloigna les ardoises et toutes les mains étant réunies sur la table, le Dr Slade demanda qu'elle fût enlevée en l'air. Après avoir été soulevée plusieurs fois d'un côté, puis reposée violemment, elle s'enleva soudain du parquet et se retourna au-dessus de nos têtes. Ce dernier mouvement fut si brusque toutefois, que nous n'avons pas noté les conditions qui l'ont immédiatement précédé. On demanda en conséquence s'il ne serait pas possible de reprendre cette expérience de façon que la table se levât doucement et verticalement en permettant une observation attentive. Il fut immédiatement fait droit à cette demande. Le médium écarta largement un de ses pieds de la table, de manière à le mettre bien en pleine lumière ; il introduisit l'autre sous les pieds de M. Fitz-Gérald et toutes les mains restèrent jointes au-dessus de la table. Celle-ci alors est sous l'attention la plus vigilante, s'éleva deux fois de six pouces au-dessus du parquet, le plateau restant parfaitement horizontal pendant ces mouvements. C'est ainsi que se termina cette séance parfaitement satisfaisante.

Signé : JOHN WIN. GRAY.

Je suis absolument d'accord avec le rapport ci-dessus.

DESMOND G. FITZ-GERALD.

Rapport de MM. Georges King et Dr Carter Blake.

Le Dr Slade ayant gracieusement consenti à donner une séance aux mem-

bres du Comité de recherches expérimentales, nous nous sommes réunis ce soir pour le recevoir. Nous étions assemblés dans la grande salle des séances et, en l'attendant, on procéda à l'expédition des affaires ordinaires. Vers sept heures, le Dr Slave arriva et causa quelques instants avec nous. Il dit que, ce soir, il ne pourrait pas entrer en séance avec plus de deux membres à la fois et comme nous étions huit, on tira au sort l'ordre de passage. Je fus désigné pour faire partie du troisième couple, avec le Dr Carter Blake pour partenaire. Ceux qui nous précédèrent restèrent environ vingt minutes avec le médium et observèrent plusieurs phénomènes très violents, car lorsque j'entrai avec le Dr Blake dans le petit salon où se tenaient les séances, je trouvai qu'un globe de la suspension à gaz avait été brisé et l'on nous dit qu'il l'avait été par la table enlevée violemment en l'air.

Le Dr Slade, le Dr Blake et moi prîmes place à une petite table très simple, appartenant au Dr Blake. Celui-ci et le Dr Slade prirent place en face l'un de l'autre et je m'assis entre eux, à la droite du médium, de telle sorte que pendant tout le temps qu'il tint l'ardoise de la main droite et l'introduisit sous la table, je pus l'observer facilement et de très près. On se servit de deux ardoises, fournies par un membre du comité. L'une était une ardoise ordinaire d'écolier, l'autre une ardoise double, fermant comme un livre. On obtint un grand nombre de courts messages, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre et par le procédé déjà souvent décrit. En général les ardoises furent complètement introduites sous la table, ce qui fait que cette séance ne fut pas aussi parfaitement concluante que celle que j'avais eue en particulier avec le même médium, une ou deux semaines auparavant. J'avais fait sur le cadre de l'ardoise d'écolier, une marque qui, dans les occasions où elle était complètement hors de vue sous la table, me permettait de dire d'une façon positive que l'écriture avait bien été tracée sur la face supérieure et non sur l'inférieure. Une petite circonstance me semble tout à fait remarquable et je suis étonné qu'on n'ait pas appelé plus énergiquement l'attention sur elle dans les récits de séances avec le Dr Slade. (1). Le bout de crayon restait invariablement au point précis où il s'était arrêté après avoir écrit le message, formant strictement la continuation du dernier trait de la dernière lettre. Ce fait, insignifiant en soi, m'a paru être une excellente preuve que le message avait bien été écrit avec ce morceau de crayon lui-même et sur la face supérieure de l'ardoise. Je ne vois pas comment dans le cas contraire, le médium aurait pu le placer d'une façon aussi mathématiquement exacte. On doit aussi considérer comme digne de remarque que le caractère de l'écriture était absolument différent de celui du message que

(1) L'attention a été souvent appelée sur ce point dans les communications publiées dans le *Spiritualist*. — C. C. B.

j'avais reçu dans la séance particulière dont j'ai parlé plus haut et que l'intelligence qui s'attribuait la communication était également différente. (1)

Le Dr Slade prit ensuite un crayon à la mine de plomb, de six pouces de long environ et le posa sur l'ardoise, au-dessus d'une demi-feuille de papier de block-notes que j'avais fournie. Il le passa ensuite sous la table et on entendit nettement le crayon tomber à terre. On le chercha aussitôt, mais il fut impossible de le trouver. Le Dr Slade passa alors sous la table l'ardoise sur laquelle il avait déposé un fragment de crayon d'ardoise et demanda où avait été posé le crayon à la mine de plomb. On reçut la réponse écrite : « Il est sur le haut de la porte. » En effet, le Dr Blake le trouva en ce point. La porte était à une distance de plus de dix pieds de nous et aucun de nous n'avait quitté sa chaise depuis le début de la séance. Cet incident fut vraiment curieux ; mais comme je n'avais aucun moyen de constater l'identité du crayon et que l'on n'avait pas visité le chambranle de la porte, avant la séance, il perd beaucoup de son importance (2).

GEORGE KING.

Rapports de MM. Hannah et T. H. Edmands.

Le Dr Slade a donné une série de séances aux membres du Comité des Recherches, 38 Great Russel Street, le 15 décembre. On l'introduisit dans le salon des séances, où il recevait les membres par deux.

M. Edmands et moi fûmes les derniers à nous présenter et nous trouvâmes le Dr Slade debout près d'une lourde table qui, avec les trois chaises qui nous étaient destinées, se trouvait séparée des autres meubles de cette pièce par un intervalle de neuf à dix pieds.

M. Edmands apporta les ardoises qui devaient servir aux expériences : Une ardoise double, pliante et une ardoise ordinaire d'écolier.

Un court message fut écrit sur cette dernière, tandis qu'elle était en partie sous la table. M. Edmands exprima alors le désir que quelque chose fût écrit sur son carnet de poche. On plaça sur celui-ci un très petit fragment de crayon à la mine de plomb ; le Dr Slade le tint bien ouvert, tout à fait en vue, mais en partie couvert par le coin du battant de la table. Au bout d'une

(1). Le caractère de l'écriture était différent de celui d'Allie, de Phœbe, et était attribué à Owossoo. — C. C. B.

(2). Le crayon que j'ai retrouvé sur le chambranle de la porte fut identifié par moi par certaines marques, avec celui que le D. Slade plaça sur le papier et qui fût enlevé. Il est à remarquer que ma chaise fut arrachée de dessous moi par une force agissant vers l'autre côté de la pièce où Slade était assis. En outre, je fus touché vivement sur l'épaule dans des conditions semblables. Sauf ces additions, mes souvenirs concordent avec le contenu du rapport de M. G. King.

C. CARTER BLACKE.

minute le carnet sembla tomber sans que le Dr Slade y fût pour rien et on entendit que de l'écriture était en train de s'y tracer, tandis qu'il restait visible ainsi que les deux mains du Dr Slade.

On plaça ensuite un petit fragment de crayon sur un des côtés de l'ardoise double et on referma l'autre côté dessus. L'ardoise ainsi fermée fut tenue pendant un instant par le Dr Slade, à demi cachée sous la table, mais sur ma demande, il la posa sur la table et appuya dessus le bout de ses cinq doigts. Presque aussitôt on entendit de l'écriture se tracer et lorsqu'on l'ouvrit on trouva une phrase qui fut conservée et M. Edmands ainsi que moi signâmes sur le cadre une attestation. Je ne pense pas que l'on puisse demander qu'il soit prouvé d'une façon plus satisfaisante que le Dr Slade n'eut aucune part active dans le tracé de cette écriture, qu'il ne l'a été dans ces deux expériences avec le carnet de poche et l'ardoise double.

Pendant cette séance mon attention a été attirée par une remarque que je me permets de signaler, parce qu'elle a trait à l'un des témoignages apportés à l'appui des poursuites, lorsque l'on a dit que le Dr Slade avait adopté l'étrange habitude de mordre des bouts de crayon afin de trouver un prétexte pour le bruit fait en dégageant sa gorge. Le seul moment de la séance où le Dr Slade se laissa aller à cette habitude fut celui où il tenait le carnet de poche ouvert et à demi-caché sous la table. Il n'avait nullement mordu de crayon, car la phrase fut écrite sur l'ardoise d'écolier avec un gros fragment qui se trouvait sur la table.

Ce bruit semble spasmodique ou comme une sorte d'avertissement qu'il est dans un faible degré de cet état que l'on appelle trance.

Outre ces écritures il s'est encore produit quelques mouvements de table sans importance.

A. Hannah.

Le Dr Slade s'est rendu à la réunion du Comité des Recherches et, après quelques instants, a gagné la salle des séances, où il a reçu les membres, deux par deux. M. Hannah et moi fûmes les deux derniers. Le Dr Slade se trouvait debout près d'une table ordinaire, qui, avec les trois chaises qui nous étaient destinées, était éloignée de huit à dix pieds de tous les autres meubles. Les membres qui étaient entrés immédiatement avant nous, nous donnèrent les ardoises dont ils s'étaient servi et qui étaient une ardoise double pliante et une simple ardoise d'écolier. Elles furent déposées dans la salle des séances.

Un court message fut écrit sur l'ardoise ordinaire, tandis qu'elle était en partie cachée sous la table. J'exprimai le désir d'obtenir de l'écriture sur mon carnet de poche, que je tendis au Dr Slade, avec mon propre crayon bleu.

Nous fûmes prévenus qu'on allait s'efforcer de nous adresser un message.

Le Dr Slade tint le carnet de poche sur la table, ouvert et en pleine vue, laissant tantôt le bout de crayon sur la feuille ouverte, tantôt refermant en partie la moitié du carnet sur l'autre et ne le laissant soulevé que de l'épaisseur de son pouce qui tenait le carnet. Au bout d'une minute, en dehors de tout mouvement, de toute intervention du Dr Slade, on entendit que de l'écriture se traçait, le carnet restant toujours entièrement en vue, comme l'étaient aussi les deux mains du Dr Slade, dont l'une maintenait le carnet tandis que le message était écrit.

On plaça alors un petit bout de crayon sur l'un des côtés de l'ardoise double et l'autre côté fut refermé sur le premier. Le Dr Slade tint pendant un instant l'ardoise fermée en l'introduisant partiellement sous la table, mais sur la proposition de M. Hannah, il la replaça sur la table, en la prenant du bout de ses cinq doigts. Au moment où il la reposa sur la table, le Dr Slade l'ouvrit et montra qu'elle était absolument libre de toute écriture. Presque aussitôt on entendit que de l'écriture s'y traçait et quand on l'ouvrit, on y trouva une phrase écrite. Elle fut conservée et M. Hannah et moi l'avons constaté en apposant nos signatures sur le cadre de l'ardoise. Celle-ci fut alors rendue à M. Fitz-Gerald à qui elle appartenait. M. Hannah pense qu'il ne serait pas possible de prouver d'une façon plus satisfaisante que le Dr Slade n'eut aucune part dans la production de l'écriture, que cela fut démontré par ces deux expériences avec l'ardoise et avec le carnet de poche et je partage entièrement son avis.

T. H. EDMANDS.

LES DESSINS MÉDIANIMIQUES DE M. DESMOULINS

Profitant avec empressement de l'aimable invitation de Mme Rufina Nœggerath, nous nous sommes rendue chez M. Desmoulins, le vendredi 15 mars. Cet aimable artiste avait mis son atelier à la disposition de notre amie, « *bonne-maman* » comme l'appellent tous ses intimes. Il y avait foule, naturellement, et toutes les personnes présentes ont pu admirer les deux cents et quelques dessins, vraiment remarquables, et certainement d'un tout autre monde, que M. Desmoulins obtient si facilement et en si peu de temps, quand ses guides veulent bien répondre à son appel.

Ces figures extraordinaires, tantôt vaporeuses, tantôt très accentuées, très énergiques, toujours si belles, sont exécutées au pastel, soit d'une seule teinte soit de plusieurs couleurs ; M. Desmoulins les obtient dans un demi-jour et même dans l'obscurité, peu importe, les coloris sont toujours parfaits.

Les paysages obtenus, d'un autre guide, dans les mêmes conditions ont tous un cachet inexplicable. Ces deux esprits artistes possèdent chacun un talent

différent, mais vraiment inconnu ici-bas et quand leurs œuvres seront exposées à la salle Georges Petit, comme se le propose M. Desmoulins, le tout Paris, artiste ou non, viendra admirer et constater un phénomène qui ne peut être nié, mais que les sceptiques voudront expliquer à leur façon, façon toujours beaucoup plus compliquée que la nôtre, naturellement.

Cette exposition doit avoir lieu vers la fin d'avril.

M. Leymarie.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITUALISME

Tiré du *Mercure de France.*

L'Institut des Sciences Psychiques de Paris a été fondé en mai dernier. Il compte, parmi ses membres des chimistes, des professeurs, des publicistes, des docteurs en droit, des docteurs en médecine comme le Dr Chazarain, qui, avec Dècle, a formulé les lois de la polarité humaine ; le Dr Moutin, l'un des hypnotiseurs les plus connus ; un ingénieur, Gabriel Delanne, auteur de plusieurs ouvrages spirites ; des hommes de lettres comme Paul Adam Léo Claretie et Marc Legrand, et des peintres comme Hugo d'Alési et Mucha. Il y a là, comme on le voit, des manieurs de la plume et du pinceau, collaborant avec des calculateurs, des physiologistes et des psychologues, tous observateurs par métier ; des hommes d'imagination à côté d'expérimentateurs prudents, habitués aux pesées délicates et précises, aux dosages méticuleux, aux combinaisons savantes. Ils diffèrent d'avis sur beaucoup de points; mais tous sont d'accord sur ceci : qu'il faut étudier les phénomènes psychiques scientifiquement, qu'il ne faut plus suivre les errements de nombre de spirites, qui expérimentent sans contrôle suffisant et admettent les faits, quels qu'ils soient, sans s'assurer de leur authenticité et sans même les discuter.

L'institut ne veut pas faire de théories. Toutes celles qui ont été émises jusqu'à, ce jour, il les tient pour *provisoires*, parce que tant que le dénombrement complet des faits ressortissant à chaque question n'a pas été fait et que ces faits n'ont pas été soumis à toutes les investigations des procédés méthodiques modernes, toutes les théories qu'on élève sur eux risquent fort d'être fausses ou tout au moins incomplètes.

L'institut se propose :

« 1° De recueillir des faits, beaucoup de faits, soit par lui-même, soit avec le concours de tous ceux qu'intéressent ces questions ;

2° De les contrôler et de les cataloguer soigneusement, en faisant abstraction de toute idée préconçue dans leur appréciation ;

3° De livrer ces faits aux penseurs et de solliciter leurs réflexions... »

Il se propose également d'établir un lexique de tous les mots spéciaux

employés dans les sciences psychiques. En conséquence, il prie tous les chercheurs et savants français et étrangers de s'entendre avec lui pour donner, à chacun de ces mots, la même définition dans toutes les langues.

Il fait appel à tous les chercheurs pour qu'ils lui indiquent les procédés et les instruments, tous les moyens de contrôle et d'analyse qu'ils emploient dans leurs expériences. Ce n'est qu'ainsi qu'il pourra réaliser le but qu'il s'est fixé. Car on ne peut comparer les expériences ou les faits entre eux que tout autant que les procédés et les instruments employés sont les mêmes.

Il veut enfin établir une bibliographie aussi complète que possible pour chacun des groupes de faits psychiques et dresser, à la fin de chaque année, l'*inventaire* de tous les progrès réalisés dans cette partie de la science.

« L'Institut, en tant que groupe, n'est inféodé à aucun système. » Il n'a « de préférence pour aucune philosophie, aucune religion ». Il constitue « un groupe d'études absolument indépendant ».

Il a pour organe *Le Mouvement Psychique*. Le *Mouvement Psychique* comprend une partie officielle et une tribune libre. Dans la partie officielle, sont publiés les travaux du comité directeur de l'Institut et tous les documents le concernant spécialement. La tribune libre est ouverte à tout le monde. Chaque membre de l'Institut peut librement y développer ses théories personnelles et y exposer ses travaux sous sa seule responsabilité.

Dans la partie officielle, le comité pose aux lecteurs les trois questions suivantes :

« 1. Croyez-vous à la possibilité de tous les phénomènes psychiques ?

A une partie seulement ? Auxquels, en ce cas ?

2. Avez-vous été témoin de quelques-uns de ces phénomènes ?

Si oui, veuillez nous en adresser, s'ils sont inédits, le compte-rendu détaillé.

Quelle importance attachez-vous à ces faits aux points de vue :

a) de la morale individuelle ;

b) de la morale sociale ;

c) de nos destinées. »

Je prierais les lecteurs du *Mercure* qui auraient quelque chose à dire à ce sujet de vouloir bien m'adresser leurs réponses aux bureaux de la revue (7, impasse Bardou, 15e arrondissement).

JACQUES BRIEU.

MÉDIUM PRÉCOCE

Mme Leah Underhill était une des demoiselles Fox, si connues comme médium dans les manifestations qui eurent lieu en 1848 et années suivantes aux Etats-Unis.

Dans l'histoire de la famille Fox écrite par cette dame, elle parle de la médiumnité du fils aîné de sa sœur, Katie Fox-Jeneken.

J'étais avec ma sœur, dit Mme Underhill, assise dans la salle de billard, chez nous, et ayant sur les genoux son enfant, qui avait alors un an.

On avait déjà remarqué qu'il aimait à s'amuser à tracer des lignes, et comme dans ce moment il nous agaçait, ne voulant pas rester tranquille, ma sœur lui donna une feuille de papier et un crayon.

C'était une grande feuille de papier buvard blanc. Il laissa tomber le papier de la table où nous étions, et l'ayant ramassé une seconde fois, je laissai ma main sur la feuille.

Quelle fut ma surprise de voir que la petite main du bébé tenant le crayon, traçait des lettres mal formées, c'est vrai, mais enfin des lettres et des mots.

Nous avons pu lire avec ma sœur, distinctement ceci : « Grand'maman est ici ». *Boysie.*

Ce nom de Boysie est un petit nom familier de l'enfant.

Aujourd'hui ce petit médium est un jeune homme de 20 ans, sa santé est délicate, mais il a toujours ses facultés médianimiques.

UNE APPARITION

Cher Monsieur,

Si le fait vulgaire, mais authentique, dont je vais vous parler mérite d'être connu des lecteurs de votre revue, je ne m'y oppose pas ; je désire seulement que mon nom ne soit pas prononcé.

Le 28 du mois dernier, j'ai vu, pendant la nuit, le général Henrion-Bertier, mon plus vieux camarade, celui qui m'avait reçu quand je suis entré au service, en 1843, comme sous-lieutenant au 40e de ligne.

Les meilleurs relations d'amitié ont toujours existé entre nous, mais jamais il ne m'était apparu.

En apprenant quelques jours après, qu'il était mort le 3 mars au matin, j'ai compris que la vision que j'ai eue, était un adieu que mon vieux camarade me faisait.

Je vous serre la main et vous prie de croire, cher monsieur Leymarie, à mes sentiments les meilleurs.

Général X...

IDENTITÉ DES ESPRITS

Robert Dale Owen, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Naples, est l'auteur de différents ouvrages remarquables ; entre autres de « *Foot falls on the boundary of another world* (Faux pas sur la limite d'un autre monde) et de « *Débatable land* » (Terre contestée). Dans ce dernier ouvrage il raconte qu'il obtint par la table un message, vingt-cinq ans après sa mort, de l'Esprit d'une dame qu'il avait connue dans sa jeunesse. Il désigne cette amie sous le nom de Violette. Elle lui avait promis de conserver son souvenir, même après la mort, *et elle tint parole.*

« Cet incident, dit-il, ne fut que le précurseur de toute une série de manifestations qui ont eu lieu pendant de nombreuses années et qui eurent pour résultat de me *convaincre de l'existence posthume d'un Esprit ami et de son identité...* Cinq ou six semaines après la publication de mon livre : *Foot falls on the boundary of another world*, en février 1860, mon éditeur me présenta un monsieur qui venait d'arriver d'Ohio et qui me dit que mon livre avait beaucoup de succès dans l'Etat d'Ohio et les Etats avoisinants. Il ajouta que je pourrais en activer la vente, si j'envoyais un exemplaire à Mme B....., qui habitait Cleveland à cette époque, une dame qui possédait une librairie et faisait paraître un des journaux de l'endroit. — « Elle s'intéresse beaucoup à ces choses. »

« Je n'avais jamais, auparavant, entendu parler de cette dame ; néanmoins, je lui envoyai un exemplaire de mon livre, avec un petit mot de politesse, et bientôt je reçus d'elle une lettre datée du 14 février. Dans cette lettre Mme B....., après m'avoir parlé de quelques détails d'affaires, m'exprimait toute la satisfaction qu'elle avait éprouvée à la lecture du chapitre intitulé « *Changement après la mort* ». Je suis *médium voyant*, m'écrivait-elle entre autres, et pendant que je lisais le chapitre en question, l'Esprit d'une femme que je n'avais jamais vue se tenait auprès de moi, comme pour écouter ; elle me dit : « Je l'inspirais, quand il écrivait cela... Je l'ai aidé à croire à *une vie éternelle* ». — Mme B... faisait ensuite la description de la personne qui lui était apparue, *spécifiant la couleur de ses yeux et de ses cheveux, son teint*, etc., et ce portrait répondait *exactement* à celui de « Violette ». Elle ajoutait qu'un commerçant de Cleveland, qui est *médium impressionnel* (il désire être inconnu), était entré chez elle et lui avait dit : « Vous aurez la visite d'un nouvel Esprit, aujourd'hui, celui d'une femme. »

Elle a dit qu'elle avait connu une Mme D... — (Et il nomma une dame anglaise, décédée, que Mme B... connaissait de réputation, — comme écrivain — mais dont le commerçant en question n'avait pas entendu parler) — Or, cette Mme D... n'était autre que la sœur de Violette ; mais dans ma réponse à Mme B..., qui était plutôt une lettre d'affaires, je ne lui parlais ni

de la personne dont elle m'avait dépeint l'apparence, ni de Mme D... Afin de mettre Mme B... à une épreuve aussi complète que possible, j'évitais même de faire toute allusion qui aurait pu laisser supposer que j'avais reconnu la femme qui lui était apparue.

En dehors des questions d'affaires, je n'ajoutai que quelques mots, pour lui dire qu'elle m'obligerait beaucoup si elle pouvait obtenir quelques détails concernant l'Esprit : son nom, et d'autres détails pouvant servir à établir son identité. — Or, je reçus deux lettres, datées du 27 février et du 5 avril. Elles contenaient les renseignements que voici : *Primo* : le prénom ; *Secundo* : l'Esprit avait déclaré que Mme D... était sa sœur, et *Tertio* quelques détails sur Violette. *Toutes ces informations étaient rigoureusement exactes* !

Ensuite, Robert Dale Owen fait ressortir toutes les caractéristiques de cette remarquable communication : « Ainsi j'avais écrit une simple et courte lettre d'affaires à une personne que je ne connaissais pas et que je n'ai jamais vue, en un mot *totalement étrangère*, demeurant à 500 milles, dans une ville que Violette n'avait jamais vue, où je ne suis jamais allé ». Ces conditions étant données, il faut exclure toute idée d'une suggestion quelconque, d'une lecture de pensée, ou d'un rapport magnétique. Il serait également inadmissible de supposer qu'un éditeur ou un commerçant de Cleveland eût possédé des renseignements sur une personne dont le nom est obscur et qui est décédée dans un autre hémisphère, à 1000 milles de cet endroit. Et c'est de ces étrangers de si loin, que m'étaient arrivés, spontanément, sans que je l'eusse demandé et comme d'un monde supérieur, d'abord la description de l'extérieur d'une personne répondant exactement à celui de Violette, puis un nom laissant supposer que c'était bien elle-même qui se manifestait à eux, ensuite son nom à elle, et enfin la désignation de sa parenté avec Mme D... et tout cela, sans la moindre indication de ma part.

Or, c'est parfaitement l'Esprit de Violette qui a cherché et trouvé un médium apte à ce genre de manifestations et qui s'en est servi pour me donner une certitude de l'existence des Esprits ».

JOSEPH DE KRONHELM.

PRÉDICTIONS DE ROGER BACON

Dans le XII[e] siècle vivait le célèbre moine franciscain, anglais, Roger Bacon, appelé *le Docteur admirable* à cause de ses connaissances scientifiques prodigieuses. Il se livra avec ardeur à l'étude de toutes les sciences connues de son temps, surtout de l'alchimie, de la physique et de l'astrologie; il acquit bientôt une instruction fort supérieure à son siècle.

Nous lui devons d'ingénieuses observations sur l'optique et la réfraction

de la lumière; une explication de l'arc-en-ciel, une description de la « camera obscura ». On lui attribue l'invention du télescope, des verres grossissants, de la pompe à air et d'une substance combustible analogue au phosphore.

Dans ses écrits, on trouve des passages, où ces diverses inventions sont assez exactement décrites. Il proposa, dès 1267, la réforme du calendrier. Son plus grand mérite est d'avoir renoncé à la méthode purement spéculative, et d'avoir conseillé et pratiqué lui-même l'expérience. Sa haute science lui attira, sous le règne da pape Clément IV, les persécutions de la part du clergé. On l'accusa de sorcellerie; il fut condamné, et passa dans les cachots la plus grande partie de sa longue vie. Il ne sortit de prison que peu d'années avant sa mort, qui eut lieu en 1294.

Roger Bacon a laissé des écrits sur presque toutes les parties de la science. Ses principaux ouvrages sont : *Opus majus*; *Epistola de secretis operibus naturae*; *Opus minus*, *Opus tertium*, *speculum alchemicum*, etc.

Dans son œuvre *Opus majus* (édition Iebb, 1733) on trouve beaucoup de prophéties. Parmi ces prédictions, faites il y a six cents ans, il y en a de très remarquables, qui ont été prouvées véritables par la science et l'invention modernes. Voici ses propres paroles :

« Des ponts sans arches seront jetés au-dessus de torrents impétueux. L'homme descendra dans les profondeurs de l'océan et pourra y aspirer l'air nécessaire. Ses pieds toucheront des sables d'or que la lumière du jour n'a jamais pénétrés. Il mettra en action les forces secrètes du soleil et de la lune, et l'on verra un homme assis au gouvernail, guidant la barque qui fend les vagues avec une rapidité plus grande que si elle était conduite par une multitude de marins ramant avec les bras. Le véhicule lourdement chargé ne sera pas plus longtemps traîné par des animaux haletants; il s'élancera en avant sur la route avec une force irrésistible et une grande rapidité. »

Ces choses prédites il y a si longtemps, annonçaient clairement les grandes inventions de notre temps, telles que les ponts suspendus, la cloche à plongeur, les bateaux à vapeur, et les chemins de fer.

JOSEPH DE KRONHELM.

APPARITION D'UN PRÊTRE QUI VEUT SE LIBÉRER

Nous trouvons dans le *Psychic exchange*, le récit suivant, dont le témoin principal fut l'évêque anglican bien connu, le célèbre Bishop Willberforce.

Ce prélat étant en visite avec des amis, chez un gentilhomme de la campagne, remarqua un jour dans la bibliothèque un prêtre que personne ne sem-

blait connaître et qui, du reste, ne faisait pas attention à la société placée autour de lui.

Se trouvant seul avec l'hôtesse de la maison, l'évêque demanda qui était ce prêtre étranger? Vous l'avez donc vu disait la dame? —Mais certainement, il était dans la bibliothèque, où tout le monde a pu le voir.

— Précisément, reprit la dame tout le monde ne peut le voir et on le voit à la bibliothèque, seulement; en un mot, c'est un esprit et ceux qui l'ont vu n'ont jamais osé lui adresser la parole.

— Eh bien j'aurai ce courage, répondit l'évêque, si l'occasion se présente.

Effectivement, étant en visite plus tard et de nouveau entré dans la bibiothèque, il vit réapparaître le spectre.

L'évêque s'approchant lui dit : « Mon ami, vous paraissez en peine ; puis-je vous être utile à quelque chose? » Le spectre du prêtre répondit : « Oui, vous pouvez m'aider ; je suis heureux que vous m'ayez parlé, car il nous est impossible de parler les premiers». Ensuite il dit à l'évêque qu il était aumônier dans la famille catholique qui occupait la maison, un demi-siècle auparavant, il lui était arrivé, un jour, de recevoir une confession écrite d'une dame, membre de la famille. Etant appelé dehors un moment après, il mit à la hâte le papier dans un livre de la bibliothèque et, ce même jour, il mourut d'une chute de cheval. Depuis il était dans une grande inquiétude, craignant de ne pas retrouver le papier qui, sciemment, était un secret confessionnel.

Il termina en indiquant à l'évêque la page du volume où était la missive, en le priant de brûler le papier sans le lire. L'évêque Wilberforce déclara avoir trouvé le papier à l'endroit désigné et l'avoir jeté au feu.

Depuis ce moment-là, l'esprit du prêtre disparut, personne ne le revit.

LA GUERRE

Si en face de la haine, nous plaçons en anthithèse l'amour, nous trouvons que la haine est une chose hideuse, abominable, mais combien plus horrible encore que la haine, la Guerre, l'affreuse Guerre, antithèse de la paix.

Cependant, il y a des personnes qui, à notre époque au xx[e] siècle, soutiennent que la Guerre a sa raison d'être ; bien mieux, que c'est une chose absolument nécessaire, indispensable pour le Progrès humain, pour l'Evolution de l'humanité, que souvent les guerres subies par les nations sont attirées par leur Karma par la Loi de causalité !!

Ceci nous paraît tout à fait paradoxal ; nous n'aurons pas de peine à le démontrer. Ce serait du reste par trop commode, de toujours objecter que, sur notre globe, tout s'accomplit en vertu de justes arrêts de Karma, absolument comme d'autres personnes prétendent qu'il ne peut y avoir de

guerre inique, puisque la Justice divine gouverne toute chose, que rien ne se fait sans la permission divine et qu'une nation écrasée par la défaite a dans son passé (très lointain peut-être) préparé elle-même les événements du présent, etc., etc !...

Tous ces dires ne prouvent rien, absolument rien ; ce sont des mots ou, si ces dires signifient quelque chose, c'est que dans l'esprit de certaines gens : *Karma* et la Justice divine gouverneraient seuls le monde, que l'homme n'aurait aucune espèce de liberté, dès lors serait un être irresponsable, *Karma* et la Justice Divine remplaceraient donc pour certaines gens *la Fatalité*! Et, à ce compte-là, l'homme n'aurait rien à faire, qu'à laisser s'écouler sa vie sans aucun effort, sans aucune résistance, puisque sa misérable vie ne dépendrait en somme que du destin, que de *Karma* !

Bien qu'un tel raisonnement nous paraisse faux, nous admettrons cependant que les dettes de *Karma* soient inéluctables, qu'il faille, comme on dit vulgairement, *en passer par là*, *ou par la porte* ; ce ne serait pas encore une raison qui empêcherait de changer le cours de Karma. — Un débiteur qui est forcé de payer ses dettes peut les acquitter soit avec du papier, des billets de Banque, de l'or, de l'argent, du billon, des meubles ou des immeubles, par suite l'homme a certainement le droit de substituer aux effets de *Karma* d'autres effets, dès lors la guerre n'est pas *une nécessité inéluctable* ; et nous trouvons coupables, criminelles même au premier chef, des sociétés philosophiques, des *Fraternités* qui préconiseraient la guerre et s'efforceraient de prouver *per fas et nefas*, que la guerre est une excellente chose pour amener plus rapidement que par tout autre procédé l'Evolution humaine !...

Pour tout esprit sensé, il n'y a guère que les chanceliers de fer et de... plomb, que ceux qui vivent de la guerre, qui en tirent honneur et profits qui puissent admettre que de nos jours la guerre est un mal (eux disent *un bien*) nécessaire et nous trouvons que les Sociétés, qui sous prétexte de commenter la *Bagavad-Gita*, font l'éloge de la guerre sont dans une fausse voie et font une besogne détestable et cependant, nous ne trouverions pas mauvais que ces mêmes commentateurs prêchassent la *guerre sainte* pour soulever, par exemple, le peuple hindou et l'exciter à secouer le joug anglais qui, avec une poignée d'hommes maintient asservis des millions d'individus.

Ainsi donc nous admettons la guerre défensive, la guerre, pour l'indépendance de sa patrie et de sa liberté, tandis que nous estimons qu'aujourd'hui, au xx[e] siècle, tous les hommes de cœur, tous les esprits altruistes et bien pensants doivent réprouver hautement la guerre; tous les cœurs généreux doivent dire partout et à tous que la guerre est la ruine des nations ; que tout l'argent consacré à la guerre est volé au peuple, aux pauvres gens, aux travailleurs, aux producteurs, à tous ceux qui peinent, qui suent sang et

eau pour gagner leur misérable vie. Ils doivent dire que si en Europe, les basses classes sont dans la misère noire, leur situation ne provient que du gaspillage financier, qu'aux milliards annuels que les nations dépensent pour leur budget de guerre.

Cependant le pauvre manouvrier qui trace péniblement son sillon dans la terre, le pauvre mineur qui accomplit sa laborieuse tâche sont autrement utiles que le soldat. La guerre est de nos jours une très grande infamie aussi chacun devrait la combattre de tout son pouvoir et si elle a eu, dans les passés fort lointains, sa raison d'être, cette raison n'existe plus aujourd'hui. Tout ce que nous pouvons accorder aux commentateurs modernes de la Bagavad-gita, aux adorateurs de Krishna et aux admirateurs d'Ardjuna, c'est que la guerre est la période nécessaire, indispensable si l'on veut, dans tout commencement d'involution, ainsi qu'au début des Evolutions, alors, que la vie manifestée est impulsée dans son activité, par le pur instinct de nature inférieure, désir unique de grandissement et de conservation de l'Etre. — Les nombreuses et brèves destructions des véhicules par les combats de tous genres, se produisent alors avec un minimum de douleurs dont nos organismes affinés actuels s'effrayent outre mesure.

La Bonne Nature (*alma mater*) qui voulait le prompt rejet des véhicules incomplètement agencés pour l'activité de la monade dans la région physique, voyait les sanglantes mêlées avec une sage et patiente résignation. Puis vinrent les débuts des races humaines, déjà grandement involuées sous le rapport des formes, mais non sous celui de la mentalité et même des sentiments émotionnels ; encore à ces époques reculées, la guerre fut justifiable, il fallait protéger une agglomération politique et religieuse, il fallait défendre par le premier occupant le sol de la Patrie, il fallait aussi conserver la hiérarchie des pouvoirs reconnus et respectés, qui rendaient possible la vie commune, en ces temps de profonde barbarie.

Bien que fort méchant encore, l'homme de nos jours a progressé en intelligence et s'il fait la guerre, l'horrible guerre de conquête, il n'est qu'un monstre à face humaine, car il sait à présent fort bien qu'il fait œuvre démoniaque, acte de banditisme en dépouillant ses frères en humanité du sol que ceux-ci ont fécondé de leur travail et se sont appropriés sans dommages pour aucun et qu'ils ont rendu leur, en le cultivant et en y élevant leur race pour le progrès et la paix.

Donner à ce genre de RAPT le nom de *guerre* et même de *conquête*, est sans contredit un très grand crime qui aura son châtiment.

Défendre, excuser ou essayer d'expliquer cette lutte fraticide, par n'importe quel prétexte, n'est point le fait d'une âme possédant une grande culture intellectuelle non plus que des sentiments altruistes ; aussi j'affirme qu'un chrétien ne peut concevoir la justice d'une pareille opinion qui trouble tout sentiment généreux.

Pourtant il faut ajouter qu'à défaut d'arbitrage, une guerre s'impose à notre race, celle de l'indépendance du pays, par l'expulsion, même sanglante, des oppresseurs, ainsi que la défense contre d'égoïstes et cruels conquérants !

. . . .

Espérons que bientôt la véritable fraternité s'établira enfin sur notre globe et que le respect de la liberté individuelle, aussi bien que celle des grandes familles humaines appelées *Nations*, sera strictement respectée. En ce temps-là on se souviendra avec horreur des guerres iniques entreprises de nos jours pour le dépouillement par la nation de proie des paisibles et industrieux Boërs massacrés sans pitié.

ERNEST BOSC.

PHÉNOMÈNES MÉDIANIMIQUES A LITCHENETZ

Constantinople, le 26 janvier 1901.

Très cher Monsieur Leymarie,

Je le crois, aucun journal de l'occident de l'Europe n'a rapporté les faits spirites du village de Litchenetz, district de Peréïaslaw (Poltava, Russie d'Europe) je vous traduis quelques lignes du long article que le journal *Kavkaz*, du 6 janvier (vieux style) et qui paraît à Tiflis (Russie d'Asie), publie sous le titre « *phénomènes médianimiques étonnants* ».

Ce journal reproduit, *in-extenso*, le rapport sur ces faits, que le bulletin du diocèse de Vladimir a publié. (En russe le nom de ce bulletin est : Vlademirskih Eparhialnich Izvestiah).

« Au village Litchenetz, du district de Pereïaslaw, la maison habitée par le prêtre Ivan Solovieff était depuis un certain temps en émoi par suite de phénomènes inexplicables. »

Le 20 novembre écoulé (vieux style) le père Ivan a adressé à l'évêque de Vladimir le télégramme suivant :

« Saint évêque, les démons habitent ma maison, allument le poêle, y « brûlant des habits et autres objets, versent de l'eau, transportent des « objets d'un endroit à un autre. Des centaines de personnes, qui viennent « voir ces phénomènes, en sont témoins. Je prie humblement de faire des « prières pour conjurer ces démons. (signé) Le prêtre Ivan au village de Lit« chenetz. »

L'évêque de Vladimir a aussitôt ordonné, par télégramme, au prêtre Pavl, de se rendre sur place et de faire une enquête dans la maison du prêtre Ivan Solovieff. Le rapport, très détaillé sur cette enquête et publié dans les

journaux russes mentionnés dit avoir constaté des phénomènes extraordinaires et en présence de plusieurs témoins. Notez bien, cher Monsieur Leymarie, que ces prêtres et gens ne connaissent pas le spiritisme. Ces phénomènes inexplicables pour eux, sont naturels pour nous autres spirites. Le rapport est trop long pour pouvoir vous le traduire, il renferme des faits de lévitation, d'apparitions, de cris, de bruits. Voici les derniers mots du rapport :

« Par le nom de Dieu, Tout Puissant, Roi miséricordieux des cieux, et « par le nom de tous les saints, je témoigne que tout ce que j'ai exposé « dans ce rapport n'est pas une invention et le fruit de la fantaisie, mais « que ce sont des faits réels que j'ai constatés pendant cinq jours, et cinq « nuits. »

Suivent les signatures : L'archiprêtre Pavl, Le prêtre Solovieff, L'institutrice Nojevniko, L'infirmier Dimetre Kapatzinski.

Le journal *Kavkaz* est un journal politico commercial, et le bulletin du Diocèse de Vladimir est un journal clérical; conséquemment, ni l'un ni l'autre ne sont des journaux spirites.

Vous pouvez faire usage de ma lettre publiant le fait du village Litchenetz dans votre estimée *Revue*.

Veuillez agréer, cher Monsieur Leymarie, mes salutations les plus cordiales. Le très humble frère,

Jos Arié.

LES PLANS DE L'ESPACE

SUITE AUX ENTRETIENS SPIRITES.

I

Amis, ceux parmi vous qui nous ont suivis dans les études que nous avons faites précédemment sur l'*origine* et la *fin* des Êtres ; sur le développement de la vie spirituelle dans les âmes et les effets qui en résultent ; ceux-là seuls pourront tirer profit des aperçus que nous allons essayer de vous donner sur les plans de l'Invisible, plans où cette vie spirituelle se déroule : inconsciemment pendant l'incarnation, consciemment après la mort.

Vous avez compris, d'après nos explications, que l'âme est un foyer composé d'innombrables petits foyers formés par les groupements de parcelles à différents degrés d'épuration.

De ces foyers se dégage une émanation fluidique qui entoure l'Incarné d'une auréole appelée *aura* par les théosophes.

Cette *aura*, soumise aux lois d'attraction et d'affinité, produit l'effet d'une lentille qui attire sur elle le rayonnement des *auras* ou fluides similaires.

La réunion des émanations fluidiques, entourant chaque forme ayant vie sur le globe, compose à la planète une *aura* personnelle qui, à son tour, attire les fluides correspondants de l'Espace.

Le foyer de l'Infini projette également une *aura* dont le rayonnement divin entoure et pénètre les êtres, les mondes et les Univers.

C'est l'attraction de ce puissant foyer qui attire, groupe et condense les myriades de parcelles éparses dans l'immensité.

Pour comprendre le jeu de ces forces diverses, il faudrait pouvoir vous rendre compte des effets produits par leurs vibrations réciproques. Ceci est du domaine de la science pure, et déjà d'intéressantes découvertes vous mettent sur la voie d'une explication rationnelle de ces troublants problèmes.

En attendant que vos esprits, plus éclairés, puissent recevoir une intuition meilleure, nous vous dirons simplement ceci : tout dans la nature subit la loi des correspondances, et tout ce qui vibre, soit dans l'infiniment grand, soit dans l'infiniment petit, produit dans l'éther une vibration correspondante qui rapproche, unit ou sépare les corps ou les éléments.

Vous pouvez saisir maintenant les liens qui vous rattachent à tous les plans de l'Invisible. Les parcelles composant le foyer de votre âme étant à des degrés divers d'épuration, s'échangent constamment avec des parcelles du même degré, subissant par cet échange l'épuration nécessaire à leur progrès.

Les plus lourdes trouvent sur les plans inférieurs de l'Astral la satisfaction de leurs exigences grossières et matérielles.

Les plus pures vont chercher sur les plans élevés les correspondances qui peuvent répondre à leurs aspirations et à leurs besoins.

Ce sont les désirs et les émotions de l'âme qui provoquent, sur les degrés inférieurs, les vibrations par lesquelles se produisent les courants fluidiques qui vous transmettent les suggestions, bonnes ou mauvaises, des forces inférieures.

C'est la prière, ce sont les hautes aspirations de l'âme qui déterminent, sur les plans élevés, les puissantes vibrations par lesquelles vous parviennent le secours et l'appui des forces supérieures.

C'est le fluide éthéré ou rayonnement de l'infini qui règle et coordonne les effets et les mouvements de tout ce qui vibre dans l'Espace.

En lui résident les forces mystérieuses qui dirigent l'Évolution et assure la morale du progrès.

Depuis le soupir de l'enfant qui naît à la vie jusqu'à la haute envolée du génie supérieur, tout s'enrégistre et se conserve dans ses précieuses archives.

Lorsque l'homme aura appris à remonter jusqu'à la source d'où il émane,

ce ne sera plus seulement à l'astre du jour qu'il adressera l'hommage de son admiration et de sa reconnaissance, parce que c'est lui qui développe et entretient la vie de son corps. Ce sera surtout vers ce puissant et merveilleux foyer de l'Infini qu'il enverra le tribut de son adoration et de son amour, parce que c'est lui qui féconde, active et vivifie la vie de son âme.

(*A suivre*).

REFORMEZ-VOUS. — GROUPE DE Mme PERRIQUET

Mes amis, le spiritisme a été, pour une multitude de gens de bonne foi, mis dans les ornières au lieu de le placer toujours sur la voie libre des belles routes du bon sens; peut-être les limites dans lesquelles il fut enfermé et que chacun a resserrées par habitude, comme le font toutes les sectes religieuses, doivent-elles être abattues pour laisser plus d'essor à de libres et scientifiques recherches. Moins de ligatures pour la pensée et plus d'élans vers l'idéal et la haute culture spirituelle.

Il faut bien comprendre sa mission, s'élever intellectuellement et tendre la main à ses frères attardés,en bannissant toute vanité et surtout l'orgueil. Les spirites sont des instruments de progrès sur la terre; ils pensent, s'agitent, mais Dieu les mène, car il est en tout, partout, et pénètre tout.

Les intérêts humains avant tout, disent dans leur for intérieur la plupart des médiums écrivains, et s'ils obtiennent une belle dictée, ils en sont énorgueillis et se croient indispensables et infaillibles. Devenus chefs de groupes, ils s'imaginent ne pouvoir être remplacés. Le médium à incarnation simule trop souvent la prise de ses organes par un esprit et alors ses discours sont diffus, n'ont rien qui émeut, pour l'assistant éclairé et observateur, le spectacle est navrant.

Quant au médium écrivain, qu'il n'oublie pas que sa main ne doit reproduire que la pensée des esprits; s'il agissait autrement, ses guides pourraient lui enlever sa faculté et même le punir indirectement pour n'avoir pas accompli strictement son devoir. Pour augmenter le nombre des membres d'un groupe, le président met trop en évidence un sujet écrivain ou à incarnation; il se fait ainsi l'esclave d'une indisposition de ses sujets. Dans les groupes, tous les membres et sujets doivent être égaux, les médiums à la disposition de tous. Tout en Dieu, et tout à la fraternité médianimique, telle doit-être leur devise.

Si les sujets se laissaient entièrement aller à nos impulsions, que de belles et intéressantes choses vous obtiendriez; nous vous guiderions vers l'unité, vers la charité selon la justice, vers la cohésion réelle des familles.

Je vous le souhaite ardemment. (Dictée attribuée à A. K.)

LA FAMILLE HERNADEC

(*Suite*)

Voilà ce qu'elle nous donne cette matière « exécrée », que tant de philosophes, de moralistes et de théologiens farouches, maudissent et excommunient depuis dix-neuf siècles révolus.

Il faut avoir vraiment le cœur bien dur et l'âme incurablement ingrate, pour n'être pas touché par tous les bienfaits que nous octroie cette généreuse et séduisante ennemie.

Je n'ignore point que ce sont justement ces séductions de la matière qu'incriminent ses détracteurs et que c'est à elles qu'ont voulu échapper les anciens ascètes, en se réfugiant dans les sables du désert. Je sais encore que ces ascètes — race dès longtemps éteinte — ont eu pour successeurs nombre de gens qui, à leur détriment, du reste, s'abandonnent assez gaiment à ces tentations dont St-Antoine a tant souffert. Mais à qui donc la faute, en somme, sinon à ceux qui ne veulent pas admettre qu'il puisse exister un juste milieu entre les solitudes de la Thébaïde et les excès d'une civilisation surchauffée, pour laquelle les vocables de modération et de tempérance ont perdu toute signification?

Rétablissons les faits, nous autres spiritualistes bien informés. La matière n'est redoutable qu'à ceux qui s'en font volontairement les esclaves. Quant aux autres hommes, heureux affranchis qui savent ce que vaut et ce que peut leur volonté, qu'ils admirent la magnifique harmonie qui résulte de la collaboration de ces deux puissants facteurs, esprit et matière dont la différence n'est qu'apparente, dont l'antagonisme n'a jamais existé que dans l'imagination des sectaires affolés et dont l'œuvre commune assure la réalisation du plan divin dans sa majestueuse ordonnance.

Et qu'elle est belle cette ordonnance; qu'il est admirable cet atelier de la vie où les éléments générateurs savent si bien s'associer, que l'on se demande où peut bien se trouver cette ligne de démarcation dont tant de fanatiques ont exagéré l'importance et dénaturé le caractère.

Nous n'avons qu'à remonter dans les ténèbres du passé qu'éclairent les révélations de la doctrine ésotérique, pour constater avec quelle constante régularité s'est effectuée cette association progressive de l'esprit et de la matière.

Vous savez quel admirable processus s'est fait dans l'évolution de l'humanité, dès ses plus lointaines origines. Vous savez que notre race actuelle, qui est la cinquième, a été lentement, longuement préparée par les races primitives...

— Mais non, lui dis-je; veuillez, je vous prie, m'initier à ces mystères.

— Eh bien, reprit mon savant ami, voici ce que nous enseignent les Maîtres.

C'est avec une prodigieuse lenteur, à travers les « Vagues de la Vie » qu'a évolué la monade divine qui constitue notre individualité. Quatre races humaines progressivement mentalisées ont précédé la nôtre. La première, issue de simples éléments primordiaux de provenance solaire, ne fut composée que d'êtres au « corps d'ombre » sortes de vapeurs denses qui ne furent solidifiées que dans la seconde race, et c'est pourquoi l'une et l'autre sont désignées sous le nom d'*Astrales*.

La troisième, complétée par l'immixtion d'une certaine dose de mentalité supérieure, constitua la véritable race-souche dont nous sommes les descendants perfectionnés.Cette race à laquelle l'on a donné le nom conventionnel de *Lémurienne*, habita le continent austral (*Lemuria*) dont les nombreux îlots de la Polynésie sont les débris épars.

La quatrième, celle des *Atlantes* ou race rouge, vécut sur les îles immenses de l'Atlantide dont les Açores, les Canaries, les îles du Cap vert, Ténériffe et certaines portions littorales de l'Afrique occidentale, rappellent, seules, l'existence.

Il ne reste de ces deux races éteintes que certains descendants dégénérés — tous lémuro-atlantéens — tels que les Veddhas, les Boshimans, les Tasmaniens, les Akkas, etc.

— La doctrine ésotérique lui demandai-je, possède-t-elle quelques données sur la durée approximative de ces races primitives ?

— Oui. L'on nous dit que l'homme, plus ou moins mentalisé, existe sur la terre depuis environ dix-huit millions de nos années et que la cinquième race, la nôtre, a commencé son évolution, il y a un million d'années, tout au moins. Vous voyez que nous sommes loin de la chronologie de nos manuels d'histoire classique que nous fournit l'Université et qui ne concèdent à l'humanité actuelle qu'une durée de six ou sept mille ans, tout au plus.

— Et notre cinquième race, sera-t-elle la dernière ?

— Non certes ; d'autres lui succèderont sans doute et l'on affirme, même que certains précurseurs de la sixième race — très rares à la vérité — ont déjà fait leur apparition sur notre terre.

Mais revenons à l'objet principal de notre entretien, à savoir la convergence réciproque des éléments matériels et des éléments spirituels qui constituent l'homme moderne. Cette convergence, ce rapprochement, n'a jamais cessé de se manifester.

Combien sommes-nous différents en mentalité de nos grossiers ancêtres, de ces êtres fantomatiques et pour ainsi dire crépusculaires des deux premières races — races préparatoires, aux corps flottants, tissés de brumes

et d'esprit plus ou moins solidifié — des Lémuriens problématiques de la troisième et des Atlantes rouges de la quatrième !

Les découvertes récentes de la psychologie et de la physiologie qu'enrichissent tous les jours, les merveilleux phénomènes de la psychométrie, du magnétisme, de l'hypnotisme, du spiritisme expérimental (télépathie, suggestions, matérialisations, extériorisations de la sensibilité et de la motricité)... je cite au hasard, sans m'occuper de la classifications de ces manifestations de sciences plus on moins occultes — combien toutes ces découvertes, dis-je, ont élargi le champ des études spiritualistes et reculé les barrières qui bornaient les timides investigations des savants, au cours des premières années du siècle qui vient de finir !

Interrogeons les sensitifs, ces merveilleux voyants de l'invisible dont les regards, non moins puissants que les fameux rayons X, transpercent l'opacité de la matière qu'illumine l'esprit.

Que nous disent-ils, ces prestigieux visionnaires ? c'est que le visible et l'invisible n'ont ni frontière, ni points perceptibles de suture, que le corps de l'homme où sont censés lutter, depuis tant de siècles, les deux antagonistes irréconciliables, n'est autre chose en réalité qu'une matérialité phosphorescente dont la transparence est telle qu'ils peuvent distinguer au travers de leurs enveloppes, tous les éléments de notre organisme matériel. Autour de ce corps physique, ils voient comme un nuage que forme l'irradiation d'une masse de corpuscules solides, liquides, gazeux et éthérés — émanation qu'on appelle *aura*, en langage scientifique. — Ils voient dans la matière éthérique de nos corps, se condenser le principe de la vie physique, tous le long de nos cordons nerveux, sous l'apparence d'un fluide rose dont l'éclat se manifeste particulièrement aux points spéciaux où elle se concentre. Alors que notre corps astral se sépare de notre organisme physique, pendant notre sommeil, ils le voient flotter au-dessus de nous, sous la forme d'une vapeur bleuâtre, au milieu de laquelle se dessine l'image de notre corps matériel endormi.

Bien plus, ils perçoivent, ces prodigieux sensitifs, jusqu'aux effluves de nos pensées, de nos émotions, de nos passions qui se manifestant par des ondulations plus ou moins colorées (émanations *odiques* de Reichenbach), font rayonner autour de notre tête les vibrations les plus fugitives de notre cerveau et qui, tout invisibles qu'elles soient pour des yeux ordinaires, sont à ce point réelles qu'elles laissent leur image sur nos plaques photographiques.

Et l'on nous apprend bien d'autres choses encore, alors qu'on nous déclare que l'homme est en communication permanente avec le monde sidéral lui-même et que cette chose mystérieuse qu'on appelle l'éther vibre à l'unisson de notre organisme psychique, si bien que les phéno-

mènes intimes qui nous agitent semblent avoir un écho, un retentissement, comme une sorte d'image dans le fluide invisible qui nous entoure, et où notre force vitale puise son alimentation normale, par un mouvement d'échange continuel, analogue à celui qu'opèrent nos poumons dans l'atmosphère — en un mot, par une véritable « respiration fluidique de notre âme » ! Ce sont les propres expressions du Dr Baraduc qui vient de découvrir ces merveilles.

Qu'est-il besoin d'en dire davantage?

Tout vibre et rayonne dans la création vivante, parce que toute vie est évolution, force, lumière et que c'est au sein de cette émanation divine, qu'esprit et matière consomment l'unité des divers éléments de l'*être collectif* que nous appelons l'univers.

C'est ainsi que me parla mon savant initiateur.

Je me séparai de lui, rêveur, tout heureux de ce que je venais d'entendre, mais quelque peu fatigué, je l'avoue, par ces hautes spéculations vraiment ardues pour un néophyte frais éclos comme moi et qui, dans la situation toute spéciale où je me trouve, ne désire plus qu'une chose : descendre au plus profond de son cœur pour en écouter les palpitations attendries, s'isoler, se recueillir dans ses pensées exquises qui, toutes, s'élancent éperdument vers vous... vers toi, l'aimée, la révélatrice bénie dont le doigt m'a montré le ciel...

Amour et reconnaissance infinie !

Robert.

Velléda a Robert

Plogoff, 10 août.

Savez-vous bien, mon cher ami, que vous en remontrerez bientôt à votre humble professeur en spiritualisme et que la savante prêtresse d'autrefois devra retourner à l'école de son disciple devenu maître, à son tour.

Que de merveilles vous me racontez et combien je suis heureuse... quelque peu fière aussi, de recevoir l'instruction de celui-là même à qui « du doigt, j'ai montré le ciel » suivant votre jolie expression. Je connaissais assez bien ma « théorie »; mais j'avoue n'avoir jamais assisté à des scènes pareilles à celles que vous ont montrées nos frères d'Amérique. Avec quelle frémissante émotion j'ai lu la communication qui me concerne. C'est donc bien vrai que je suis votre « sœur psychique », puisque de l'autre bout du monde m'en arrive la nouvelle et si douce assurance.

Et puis, à cette joie émue, a succédé l'horreur profonde. Par quelle mort tragique et terrifiante notre père bien-aimé a été arraché de ce monde! Nous l'ignorions tous et ma pauvre mère en a été douloureusement bouleversée. Une communication immédiate de notre ami céleste nous a heureusement réconfortés. Nous avons levé les yeux vers ces régions glorieuses

où il habite dans le cercle des grands Esprits... Et de plus, il est votre guide, ô cher aimé de mon âme et c'est lui, paraît-il, qui vous a conduit vers nous ! Qu'il soit à jamais béni pour cette dispensation dont dépendra l'ineffable bonheur de notre vie !

Puis, quelles révélations inouïes sur les existences antérieures de mon père et de mon grand-père ! Cette évocation d'un passé que tous ignorent; cette résurrection d'entre les morts, ces siècles ensevelis dans l'ombre et qui, remontant à la lumière, revivent pour nous d'une vie fantomatique... que de prodiges accumulés !

Quoi encore ? Ces fleurs que vous apportent les Invisibles, ce médium, cette femme qu'une force inconnue fait flotter dans l'espace et cette chère petite sœur qui, surgissant du sépulcre où vous la croyiez ensevelie pour jamais, vient vous regarder et vous sourire... Non, c'est trop d'émotions déconcertantes à la fois pour nous autres, pauvres incarnés qu'éblouissent ces aveuglantes lueurs de l'au-delà ; aussi, ai-je été tout heureuse de lire et de relire l'explication si claire que vous a donnée votre nouvel ami, sinon de ces « miracles », car le mot est inexact, tout au moins de ces phénomènes troublants, mais si consolants aussi, et combien je suis avec vous, d'esprit et de cœur, quand vous me dites en résumant vos impressions, que celle qui ressort, dominante et souveraine de ces spectacles de l'autre monde, c'est que « l'esprit est la seule réalité qui pénètre l'univers ».

C'est avec transport et sainte ivresse que je m'élance avec vous à la suite de ces divins amis qui nous convient, dès cette terre, à nous joindre en esprit à leurs légions « diamantées », montant de cercle en cercle, vers l'Ineffable, vers le Foyer d'amour, vers notre Père qui est aux cieux !

A vous, bien-aimé, toute à vous.

VELLÉDA.

ROBERT A JACQUES

Chicago, 22 août.

Merci, merci, mon excellent Jacques, pour la lettre exquise que tu viens de m'envoyer.

C'est par un délicieux petit tableau d'intérieur qu'elle débute. Je vous vois tous, mari, femme, enfants grimpant aux jambes, criant, riant — avec une toute mignonne larme au coin de la paupière — confondant vos interjections, vos tendresses, vos baisers... Ah oui ! bien sûr, c'est là le bonheur, le vrai, le pur, le seul !...

Et c'est moi qui te dis cela, moi le célibataire réfractaire, le sceptique irréductible, l'homme des clubs, des théâtres, des salons, l'adepte forcené des plaisirs égoïstes !... Ah ! tu peux bien rire, va, tu peux rire de cette volte-face, de cette déroute d'un vieil homme et de sa métamorphose inénarrable.

Puis, sans insister davantage sur tes belles et bonnes joies personnelles, tu me parles de Plogoff... c'est-à-dire de Velléda, « la mienne » comme tu la qualifies adorablement. Tu me parles de sa mélancolie qui la rend plus belle encore, de ses tristesses qui me la font plus chère, de ses larmes... Oh! cette larme furtive qui glisse sous ses longs cils et qu'elle essuie bien vite... mais qu'on a vue briller.

A ce paragraphe de ta lettre, j'ai failli faire un coup de tête, c'est-à-dire boucler mes malles et planter là l'Amérique, avec ses manufactures et la culture intensive de ses caféiers. Mais, j'ai heureusement réfléchi, je me suis ressaisi à temps, et c'était d'autant plus convenable, que mon pauvre oncle est malade, découragé, tout au moins. Or, quand un homme de sa trempe a lâché le gouvernail, c'est qu'il s'est déclaré à fond de cale une voie d'eau qu'il n'est plus possible d'aveugler.

Et encore, si je n'avais, dans le cas présent, qu'à constater cette marque de défaillance; mais si tu savais! on affirme qu'il ne se fait plus de miracles. Eh bien, si, il y en a encore. Figure-toi... mais non, ne cherche pas, tu ne trouverais rien qui soit comparable au fantastique phénomène qui vient de s'opérer dans le frère de mon père.

Il est spirite, mon cher!... spirite, c'est peut-être trop dire, disons plutôt candidat au spiritualisme. Et après cela, tu sais, il ne reste plus qu'à tirer l'échelle... à tirer toutes les échelles. Je dois te dire tout d'abord — ce dont tu ne seras pas surpris, sans doute — que je m'étais scrupuleusement gardé de lui parler de l'objet de mes préoccupations habituelles. J'aurais plutôt avalé ma langue. Mais voilà que ce diable d'homme qui connaît tout Chicago, a eu vent de la chose.

Un soir, au dessert, me regardant avec l'expression d'ironie comique que lui donne l'habitude de fermer un œil à demi, quand il se sent d'humeur gouailleuse :

— Alors, me dit-il, en fermant complètement son œil, tu fréquentes une société spiritualiste?...

— Quelle société? mon oncle.

— Allons, ne fais pas le malin. Celle d'Electa Dawinsport que patronne le décédé John Parker, précédemment jurisconsulte, actuellement « désincarné » de son état.

Et de rire... en relevant inopinément sa paupière alourdie.

— Fichtre! mon oncle, lui dis-je, m'est avis que vous êtes supérieurement informé pour un matérialiste dédaigneux, intransigeant et militant...

— Allons, allons, pas de subterfuges et réponds-moi, catégoriquement.

— Eh bien oui, je fréquente la dite société.

Et là dessus, nouveaux rires, quolibets, épigrammes variées dont je te fais grâce.

— Voyons, Robert ! Et moi qui me figurais avoir pour neveu un homme équilibré !

Ce dernier mot me fit sourire, non sans une petite grimace dont tu comprends, n'est-ce pas, toute la signification. Je me rappelais l'avoir employé, moi aussi, ce mot inepte, en semblable circonstance.

— Ecoutez, mon oncle, lui répondis-je d'un ton sérieux, il est des questions qu'on ne discute pas, des opinions dont on se réserve l'entière et intangible propriété. Une discussion sur le sujet auquel vous faites allusion pourrait exciter votre bile, troubler votre digestion, vous donner peut-être une mauvaise nuit, ce dont je serais désolé, vous n'en doutez pas. Causons affaires, croyez-moi, cela vaudra mieux... Et à ce propos, dites-moi donc combien de peaux de lapins l'on a reçues d'Australie, la semaine dernière.

— Ha ! ha ! Tu ne veux pas répondre, mon gaillard. Eh bien à ton aise. Au surplus ton silence me suffit et c'est tout ce que je voulais en savoir. Après quoi, d'un air goguenard, il acheva de peler sa poire.

Cette escarmouche, très légère du reste, fut la première et la dernière. Que s'est-il passé, depuis, dans cette cervelle originale et bizarre ; quelle volte-face subite s'est faite dans cette nature prime-sautière et toute d'une pièce ? Mystère. Tout ce que je puis dire, c'est qu'après sa tentative avortée auprès de moi, il eut plusieurs entretiens avec un nouvel ami, un Français dont j'ai fait la connaissance et qui, en m'introduisant dans la société en question, m'a fait assister à des scènes inimaginables que je te raconterai tôt ou tard et dont tu seras émerveillé. Ce que je puis affirmer encore, c'est qu'à partir de ce moment, l'état d'esprit de mon oncle me parut singulièrement modifié. Il devint sérieux, causa beaucoup moins, ne ferma plus son œil narquois et ne se moqua plus ni d'Electa, le médium, ni de John Parker, le « désincarné » qui autrefois le faisait tant rire.

Il me parla même parfois de sa fin prochaine et me mena, pendant huit jours consécutifs, chez son notaire, où furent arrêtées toutes ses dispositions testamentaires. Il parla enfin de se retirer des affaires, projetant d'aller vivre à la campagne, dans une jolie propriété qu'il possède, près de Chicago. Si, après que je ne serais plus là, me dit-il un jour avec une certaine mélancolie, il te prend fantaisie de liquider ta situation, la chose se fera sans difficulté. Mes affaires sont en ordre et mon notaire, en qui j'ai toute confiance, sera pour toi ce qu'il a été pour moi, c'est-à-dire le conseiller le plus sûr et l'agent le plus consciencieux pour toutes opérations... possibles : ventes, cessions, échanges, placements, transactions généralement quelconques.

Voilà où nous en sommes et un tel état de choses me fait entrevoir, sauf incidents inattendus, la possibilité de revenir prochainement en Europe.

Inutile de te dire avec quels tressaillements de joie — mêlée toutefois d'une certaine tristesse — j'envisage une pareille possibilité.

Et maintenant, mon cher ami, mon frère, car tu appartiens désormais à notre famille, je t'envoie l'expression de tout ce que peut renfermer une âme aimante, reconnaissante surtout — car sois bien convaincu que je n'ai rien oublié!...

A toi et de tout cœur,
ROBERT.

(*A suivre*).

ED. GRIMARD.

AVIS AUX SCEPTIQUES

« Un Espagnol de distinction, Don Segundo Oliver, qui peut donner le diagnostic des maladies, et écrit automatiquement sous la direction des Esprits, offre, d'après la *Revista de Estudios Psicologicos* de Barcelone, la somme de 20.000 pesetas (environ 20.000 francs), qui sont disposés dans ce but au Crédit Lyonnais, à toute personne capable de prouver que le phénomène auquel il sert d'instrument a une origine autre que celle que la théorie spirite lui attribue. Ce défi est reproduit dans le *Harbinger of Light* de Melbourne, et dans le *Light*, de Londres, d'où le présent article est tiré. »

« Voilà une chance pour les sceptiques! Il y a quatre ans, M. Oliver offrit 10.000 pesetas dans le même but, mais personne ne se risqua à les réclamer, M. Oliver est aussi médium dessinateur, et le même numéro de la *Revista* publie quatre reproductions photographiques de dessins obtenus par sa main. Ces dessins sont assurément fort remarquables par leur composition, leur complication et leur parfaite symétrie : ils sont en effet bilatéraux, et les milliers de courbes qui se trouvent d'un côté sont exactement et minutieusement reproduites de l'autre. Ce Monsieur ne possède pas la moindre connaissance du dessin, et cependant il dessine très exactement les traits des décédés. Aujourd'hui, il offre une récompense de 20.000 francs à toute personne qui présentera pour l'exécution de ses dessins, une théorie plus rationnelle que celle des spirites. »

« Dans leur propre intérêt, et pour discréditer le phénomène psychique, que nos adversaires relèvent donc le défi! Sinon qu'ils avouent honnêtement leur défaite! »

Il est à la connaissance du traducteur des lignes précédentes que ce défi n'est pas isolé, et certainement plusieurs de nos lecteurs ont eu l'occasion de lire quelques autres paris semblables qui n'ont jamais été relevés. Entre plusieurs autres, il en est un, proposé par le Dr Wolfe, de Cincinnati, auquel une large publicité fut donnée, et qu'il rappelle dans son ouvrage « Startlings Facts ». Ce défi, qui ne le cédait pas en importance, autant que mes

souvenirs sont exacts, avec celui qui fait l'objet du présent article, eut le sort de tous les autres, que nos lecteurs peuvent connaître et se rappeler.

L'intérêt, l'appât du gain, ne furent point suffisants pour décider nos contradicteurs à sortir des explications vagues, nuageuses, entortillées de termes soi-disants scientifiques, qui cachent, sous des termes plus ou moins venus du grec, le creux et le néant de l'hypothèse pure. Lorsque les spirites, agacés de ce fatras de conceptions en l'air, ajoutent au positivisme du fait celui de l'argent, ils constatent qu'en face d'eux ils ne rencontrent plus que le vide et le silence. Pour négatif qu'il soit, est-il un fait plus démonstratif? G. Béra.

BIBLIOGRAPHIE

LA MÉDIUMNITÉ

par le Dr Visani-Scozzi.

Cher Monsieur : J'ai parcouru le vol. *Médiumnité* du Dr Visani Scozzi que vous m'avez adressé, avec la plus vive satisfaction ; je ne me trompe pas en vous disant que c'est l'ouvrage le plus complet sur la matière qui ait paru en Italie, et ici, il a créé un vif mouvement parmi les gens éclairés, tellement l'ouvrage est consciencieusement écrit, pensé, appuyé sur des faits dus à des recherches scientifiques méthodiques.

La première partie : *Hypnotisme et médiumnité* donne en hypnotisme les notions les plus détaillées puisées dans les meilleurs ouvrages sur la matière et entremêlées d'expériences personnelles faites constamment par le Dr Visani Scozzi.

Dans *médiumnité*, l'auteur fait rapidement l'histoire du spiritisme depuis son origine en Amérique jusqu'à nos jours, mais il y a là une étude préliminaire très intéressante de l'auteur. Ensuite il commente toutes les suppositions théoriques qu'on a fait sur ce nouvel ordre d'idées, en les classant toutes avec ordre et logique, afin que chacun en puisse bien juger. Lui-même avait déjà son bagage de remarques pour contrôler.

M. Visani précise ici son vif désir de suivre des expériences suivies avec le médium Eusapia Paladino et pour cette fin, il lui demanda plusieurs séances.

Deuxième partie : Les quatre séances expérimentales que le docteur eût à Naples, avec Eusapia, furent soumises à des conditions préalables et au contrôle le plus rigoureux, ce que le médium accepta avec gaieté. Chaque compte-rendu est suivi d'observations personnelles et de commentaires les plus minutieux, pour initier le lecteur à un ordre de faits qui peut lui paraître extra-scientifique, mais qui est bien selon la science.

Troisième partie : *De la doctrine de la médiumnité*. Il y a là les observa-

tions et les analyses de l'auteur qui ne quitte jamais le sentier d'une saine et scientifique logique, toutes frappées au coin du plus vif intérêt. Pour être conséquent avec lui-même, le docteur a noté avec soin, toutes les tromperies dont sont susceptibles les médiums et les trucs que trop souvent ils emploient.

Il a fait et établi la grande différence qui existe entre une véritable séance de médiumnité et une d'imitation, pour en bien signaler l'absolue distinction.

Les conclusions de l'auteur, frappées au coin du simple bon sens et dictées par un observateur, devront être méditées, car elles sont données par sa sagesse et par son esprit de justice.

Ce bel ouvrage édité en Italien et qu'on va traduire en français, à 450 pages in-18, sur beau papier. La première édition étant presque épuisée, l'éditeur Florentin R. Bemporad et fils, fait imprimer la deuxième; l'œuvre si consciencieuse et si bien écrite de M. Visani-Scozzi le mérite à tous les titres.

Hier chez Mme la Comtesse Brenda, chacun parlait avec admiration de « Médiumnité »; ce volume prouve comment un parfait matérialiste, comme le fut le Dr Visani-Scozzi, si haut classé à Florence pour son intelligence hors ligne, peut devenir spirite en étudiant sans parti pris, avec méthode et d'une manière suivie.

« Médiumnité » fera certainement un grand bien à la cause.

Comtesse C.

Nous avons passé en 1896, une soirée à discuter avec le docteur Visani chez la comtesse Mainardi qui habitait Florence; nous avons pu nous rendre compte de son haut esprit de discernement et d'analyse. L'auteur est un galant *homme*, dans toute l'acception du mot.

P.-G. Leymarie.

JÉSUS-CHRIST, SES APOTRES ET SES DISCIPLES

Tiré du journal des femmes.

Jésus-Christ, ses Apôtres et ses Disciples au XXe siècle est un livre qui vient de paraître, d'un caractère nouveau, hautement moralisateur par la pure vérité qu'il dégage. Son auteur, le comte Camille de Renesse, est un esprit rationnel, juste et large. Son style est clair, harmonieux.

Il prend le christianisme à ses débuts et dévoile les altérations stupides et cruelles que sa doctrine a subies durant le cours de vingt siècles. Ses apôtres ou prêtres ayant, par leur esprit de domination, trahi son évangile d'amour, de paix et de fraternité pour en faire un évangile de sang et de

haine. Ils ont capté les consciences en se disant les dispensateurs des récompenses et des peines éternelles.

Outre la puissance de la force occulte, ils ont acquis celle des biens matériels par des exploitations de toute nature. L'Eglise catholique est le plus grand capitaliste qui soit. Cependant le Christ a dit à ses apôtres : « N'amassez point de trésors sur la terre où la rouille et les vers les consument... Vous ne pouvez servir en même temps Dieu et les richesses. »

Aussi le prophète Jésus pourrait-il à nouveau nous mettre en garde « contre ces faux apôtres qui viennent à nous comme des brebis qui, au dedans, sont des loups affamés, dévorants. »

Toute l'œuvre du comte de Renesse est d'une logique implacable, confondant en leurs faits et gestes nos exploiteurs religieux.

Aimer le bien, le beau, par la fusion des cœurs dans la puissance de la vie et son éternelle évolution, telle est en somme la loi du Christ admirablement rappelée et décrite par son commentateur. A. H.

AUTOUR DES INDES A LA PLANÈTE MARS

« Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son ». Ce vieux proverbe trouve dans la vie de chaque jour de multiples applications. Beaucoup de savants déjà ont donné, chacun à leur tour, leur coup de cloche, pensant alors sonner le glas du spiritisme. Mais ce dernier, qui, malgré tout, continue à grandir en âge, et peut-être aussi en sagesse, ne manque pas de répondre à chaque coup de cloche pour prouver que ce n'est pas encore le moment de chanter le *De Profundis* sur sa tombe.

Dans son étrange et captivant ouvrage « Des Indes à la planète Mars », M. Flournoy, l'éminent professeur, tire de ses observations et expériences des conclusions touchant le spiritisme, qui tendent à démontrer les erreurs sur lesquelles celui-ci reposerait.

C'est de Genève qu'était partie l'attaque, c'est de Genève que part aussi la défense : Un des membres les plus distingués de la Société d'études psychiques de Genève a fait, pendant l'année 1900, aux séances de cette Société, l'examen critique de « Des Indes à la planète Mars ». Ce sont ces conférences que la dite Société a fait réunir en un volume sous le titre de « *Autour* » des Indes à la planète Mars (1).

En ces pages, qu'il faut lire d'un bout à l'autre et attentivement pour ne rien perdre de leur valeur, l'auteur suit pas à pas l'exposé de la méthode, les principaux faits objets de l'expérience, les hypothèses scientifiques qui tentent l'explication des faits, la discussion philosophique enfin qui veut passer condamnation sur la doctrine spirite. Tous les points, tant essentiels que secondaires ont été repris et examinés avec l'impartialité et la froide raison d'un esprit vigilant, armé de clairvoyance et de pénétration, par lequel chaque question étudiée ne l'est pas à moitié et se trouve au contraire si bien mise en lumière sous toutes ses faces, qu'après avoir suivi la discussion on garde une grande impression de clarté.

Le but de cette étude n'est pas d'établir que les faits médianimiques ou somnambuliques, relatés dans l'ouvrage de M. Flournoy et attribués par l'éminent professeur

(1) 1 vol. in-8°, 224 pages, 2 fr. 50, à la librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques.

au subliminal, doivent être classés parmi les faits purement spirites, certains cas seulement, sont mis en évidence, ou l'explication scientifique est insuffisante.

A côté de divers passages où l'hallucination, le subliminal sont traités de main de maître, ce qui ressort lumineux de tout l'ouvrage, c'est la sagesse, la raison, la justice de la philosophie spirite comprise dans toute son ampleur et appuyée aussi sur la méthode scientifique plus intégralement appliquée peut-être que dans la démonstration de telle hypothèse scientifique.

Tous ceux qui ont lu et admiré, avec raison, « Des Indes à la planète Mars », se doivent à eux-mêmes d'entendre l'autre cloche, et, en méditant certains passages de *Autour* « des Indes à la planète Mars », plus d'un éprouvera de nouveau que : De la discussion jaillit la lumière.

C. A. P.

NÉCROLOGIE

Nous lisons dans le *Light* :

C'est avec un profond regret et une sincère sympathie pour la famille et les amis qu'il a laissés que nous annonçons le décès de M. F.-W.-H. Myers, mort à 58 ans, le jeudi 17 janvier, à Rome, où il se trouvait pour sa santé C'est une bien grande perte pour la société de « Recherches Psychiques » dont on peut dire qu'il était l'âme et la vie depuis sa formation en 1882. C'est un problème à considérer de savoir qui pourra réellement tenir sa place, et nous craignons que la solution soit difficile.

Certains détails sur l'histoire de sa vie se trouvent dans les colonnes du « *Times* »; mais il nous est connu bien mieux par l'intérêt qu'il apporta aux recherches psychiques et par ses nombreux articles dans les « Proceedings » de la société qu'il dirigea si habilement pendant de longues années. De tous les travaux, le plus important peut-être, fut celui qu'il publia sous le titre « Fantômes des Vivants » avec la collaboration de MM. Edmond Gurney et Frank Podmore.

L'association de ces noms fit même faire à Stainton Moses la plaisante remarque que, de ces trois messieurs, l'un désirait croire mais ne le pouvait, l'autre ne désirait pas croire quoiqu'il advint, et le troisième ne pouvait croire et n'y tenait pas. Nous ne dirons pas laquelle de ces trois définitions s'applique à M. Meyrs, mais il est consolant de savoir que notre ami, qui vient de nous quitter, avait enfin acquis une conviction complète à son indicible satisfaction.

Nous savons qu'il assista à une quantité considérable de séances avec divers médiums, mais sans aucun résultat positif, et qu'il semblait alors disposé à regarder comme sans fondements tous les phénomènes auxquels croient les spiritualistes; aussi pendant bien des années ne fit-il aucune profession publique indiquant un changement dans son attitude à leur égard. En janvier 1894, même, quand il parla à l'Alliance spiritualiste de Londres, dans Saint-James Hall, au sujet de la médiumnité de M. Stainton

Moses, il se tint sur une telle réserve que pas le moindre mot ne put indiquer sa pensée intime sur l'origine spirituelle des communications de M. Moses.

Et pourtant il était alors hésitant entre deux opinions, car, plusieurs années auparavant, il nous avait assuré confidentiellement qu'il croyait à la possibilité de la communion spirituelle. Il n'avait pas encore obtenu de preuve suffisante pour dire qu'il *savait* d'une façon absolue, et tant que sa *croyance* ne pouvait céder le pas à la connaissance positive, il hésitait à exprimer sa foi publiquement et sans réserves, même à la Société dont les intérêts lui tenaient tant à cœur, de crainte que ses membres ne fussent pas prêts en général à une telle déclaration. A la fin, il acquit cette connaissance positive par la médiumnité de Mme Thompson, dont la vie privée, qu'il connaissait bien, lui garantissait la plus entière bonne foi. Depuis cette époque il se consacra à l'examen de ses merveilleuses facultés psychiques, qui eut pour résultats, comme nos lecteurs le savent, qu'après un grand nombre de séances, s'étendant sur une période de deux à trois ans, séances souvent très pénibles pour Mme T. et sans aucune rémunération, il n'éprouva plus aucune hésitation à avouer sa pleine conviction de la réalité des rapports avec les désincarnés, conviction qui lui procura une consolation sans bornes, et embellit grandement ses dernières années. Cela se trouve clairement indiqué dans une lettre qu'il adressa, en décembre 1899, de San Remo, à Mme Thompson :

« Votre vision, disait-il, m'a profondément touché, je dirais presque, effrayé. C'est une pensée de grande espérance pour les hommes que grâce à votre sincérité, votre humilité et les dons de Dieu, vous puissiez être entrée dans l'intimité d'Esprits dont vous pouvez apprécier la haute pureté mieux que moi-même qui eut le privilège de les connaître sur terre. C'est à devenir comme « un petit enfant » et « à entrer ainsi dans le royaume des Cieux. »

Deux jours plus tard, il écrivait à Mme Thompson :

« Une lettre comme la vôtre du 7 décembre, vous fait sentir que l'Univers est une chose étonnante et sacrée, et que nous qui recevons de telles faveurs, nous ne sommes que de pauvres créatures. Vous et moi, vous directement et moi par votre intervention, nous avons été distingués par une « grâce » qui dépasse nos conceptions, Je sais que nous le comprenons tous les deux, et que ce sentiment nous rend humbles par la crainte que cette gloire ne se cache de nouveau pour nous. J'espère que parmi tout ce que vous entendrez dans les « localités célestes » il y aura beaucoup de paroles de sagesse et de vérité, et de temps en temps quelques mots pour moi. »

Ces expressions indiquent clairement la confiance inébranlable de M. Myers en Mme Thompson, et sa croyance implicite à la réalité des communications

qui lui parvenaient ainsi de l'autre côté, croyance qui résultait pour lui de plusieurs preuves convaincantes d'identité qu'il reçut d'amis disparus, mais dont nous ne pouvons publier les détails. Dans cette même lettre, M. Myers parle d'une communication qu'il reçut d'un des Esprits familiers de Mme Thompson, sa fille décédée, Nelly, qui les entretenait de son prochain départ :

« Nelly ne nous quittera pas tout à fait ! Assurez-la de mon affection et dites-lui que j'espère qu'elle viendra toujours me voir, et que je pourrai la revoir dans l'autre monde. Remerciez-la autant qu'on peut remercier un Esprit doux et innocent qui est venu secourir celui qui avait besoin d'aide. »

Voilà du Spiritisme tout pur. Et jamais conversion ne fut plus complète !

Au cours d'une conversation avec Mme Thompson, elle nous apprit que le mercredi 5 décembre dernier, causant avec M. Myers dans son jardin à Cambridge, il lui demanda si elle voudrait continuer son œuvre médianimique lorsqu'il serait mort, parce que les Esprits lui avaient promis qu'il pourrait communiquer par son intermédiaire. Elle répondit : « Volontiers, mais dites-moi clairement, si vous croyez réellement qu'il y ait des Esprits qui reviennent. » M. Myers répondit : « Oui, je crois qu'il y a des Esprits, et de plus, je crois à leur identité, vous pouvez le dire à qui vous voudrez. »

Mme Thompson dit qu'elle savait alors que c'était pour la dernière fois qu'elle parlait à M. Myers, et que de son côté il avait conscience qu'il ne lui restait plus que peu de temps à vivre ; mais il ne craignait pas le changement et le considérait même avec désir. « La mort, disait-il, n'est pour moi qu'une promenade dans la chambre voisine. » Sa seule crainte était de ne pas garder sa connaissauce jusqu'à la fin. Heureusement cette crainte était vaine, comme il résulte de la lettre suivante, écrite à Mme Thompson par Miss Myers, le vendredi 18 janvier dernier :

« Ma chère Madame Thompson,

« Mon père est mort hier soir vers dix heures. Il a eu sa connaissance jusqu'à la fin. Nous l'entourions tous et il nous parlait avec calme et courage. Ma mère ne l'a pas quitté un instant ; elle a été et est encore calme, pensant à tous les amis qu'il va retrouver. Le souvenir de tout cela ne me quittera pas de toute ma vie.

« Votre bien affectionnée,

SILVIA MYERS. »

Traduit par G. BERA.

M. Alexandre Delanne est décédé, après une longue et douloureuse maladie, à Paris, à l'âge de 71 ans. Rendez-vous était pris le 5 mars 1901, à midi précis, à la maison mortuaire, la lettre de faire part indiquait que c'était là

une cérémonie spirite, un enterrement civil, et portait la belle et noble devise d'Allan Kardec : Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi.

Une longue théorie de spirites a tenu à accompagner au cimetière de Bagneux, ce vétéran du spiritisme, que, depuis 1858, nous avons vu sur la brèche, défendant nos doctrines avec un entrain inouï ; sur sa tombe on a prononcé de justes et sages paroles.

Voyageur pour sa maison, dans chaque ville, après avoir expédié ses affaires, envoyé ses commandes à Paris, bien vite il s'occupait de la propagande et la faisait bien ; il visitait les spirites, assistait à leurs séances et y discourait. A table d'hôte et en chemin de fer, cet homme infatigable parlait de la philosophie qui lui était chère. Avec Mme Delanne, pendant trente ans au moins, ils ont dirigé le groupe qu'ils avaient créé et qui fut très suivi Mme Delanne étant excellent médium. Ce furent des apôtres véritables.

A notre collègue, M. Gabriel Delanne, nous envoyons nos regrets, et nos vœux pour l'avancement spirituel de son père dans l'Au delà.

A Neuilly-sur-Seine, le 3 mars 1901, est décédé le Général Henrion-Berthier, âgé de 84 ans, maire de Neuilly-sur-Seine, auquel la municipalité et la population reconnaissante ont fait des funérailles splendides pour le remercier du bien qu'il a fait à leur belle ville pendant de si longues années. Une foule de généraux, venus de Paris, et les sommités politiques de nos grandes administrations suivirent le convoi avec presque tout Neuilly qui compte 45 mille habitants.

Ce grand honnête homme, si intègre, était spirite et ne le promulgait pas, vu ses ennemis politiques ; Mme Henrion Bertier fut un excellent médium, et avant sa longue maladie, nous avons assisté chez elle à des séances intéressantes.

P. G. Leymarie

Encore un véritable apôtre parti dans l'Au delà ! La mort fauche les plus actifs, les plus sages, les plus justes, les plus clairvoyants, les plus généreux et tel était Charles Fritz, l'un des directeurs du mouvement spirite en Belgique, et principalement du bassin de Charleroi depuis quelques années ; qui remplacera cet actif, ce convaincu, ce propagateur éclairé si ferme et si doux qui portait partout son action et sa parole ?

Nos bons guides en susciteront un, peut-être, mais les Charles Fritz sont difficiles à créer, vu leur longue expérience, la juste mesure dans l'expression, la dignité acquise pour bien recevoir.

Il est mort le 6 mars 1901, après une longue et pénible maladie, quittant une famille nombreuse, très unie, M. et Mme Fritz lui ayant toujours ensei-

gné la solidarité, l'amour des uns des autres, le désintéressement comme le vrai spirite doit le pratiquer dans la famille et dans l'humanité.

Charles est un fidèle de la première heure, il était à la propagande dès le début, avec son frère; sa femme le secondait toujours; Ostende, la Province d'Anvers, la province de Liège, celle de Namur et du Brabant l'ont toujours vu sur la brèche, parlant haut comme un homme qui sait; il y allait généreusement de ses deniers, fondait des journaux pour instruire les groupes spirites. C'est un caractère, une des figures les plus connues de la Belgique.

Ce juste a un périsprit brillant comme ceux des grands esprits; son Aura rayonne et, devant lui, tous les accès de l'Au-delà sont ouverts. « Place à l'esprit imprégné de l'esprit de justice ! s'écrient les gardiens des temples sacrés; et Charles vient se placer parmi ses pareils, ses grands précurseurs qui lui tendent les bras et l'acceuillent comme il le mérite. Il a sa récompense, et se préparera à d'autres travaux car sur cette terre, nous avons besoin d'hommes tels que lui.

A Mme Ch. Fritz, à toute sa famille (nos frères), sympathie; aux spirites de Charleroi, nos regrets bien sentis et ceux de tous les spirites français et étrangers qui honoraient le caractère du brave et courageux Ch. Fritz.

Le mercredi, 13 mars courant, nous avons accompagné au cimetière du Père-Lachaise, les restes mortels de *Jean Bouvéry*, décédé à l'âge de 54 ans, à la Maison de santé Dubois.

Je n'ai connu la triste nouvelle que quelques heures avant la cérémonie funèbre, et je le regrette vivement, car il ne m'a pas été possible d'en informer ses nombreux amis.

J'espérais pourtant que la plupart d'entre eux en avaient été avisés. Mais cela n'avait pu se faire, aucune liste d'adresses n'ayant été trouvée par les organisateurs.

Aucun des nôtres ne se trouvait donc avec moi au départ du cortège, si ce n'est Mme Valentine Martin, qui portait au défunt une affectueuse estime.

Plus tard, au cimetière, est venu se joindre à nous un vieux militant, qui depuis longtemps connaissait et appréciait Bouvery. C'est M. B. Martin, le directeur du *Moniteur spirite et magnétique*, qui souffrant et peu valide, est néanmoins venu accompagné de Mme Martin, sa femme.

N'était-ce pas vraiment une triste ironie de voir un tel apôtre de la cause spirite pour laquelle il a sacrifié ses intérêts et sa santé, s'en aller de ce monde sans l'entourage de ses frères en doctrine.

Déjà, pendant le congrès spiritualiste, à la création duquel il a largement participé, une douloureuse maladie l'avait empêché d'assister à nos réunions. Selon sa volonté, formellement exprimée, son corps a été inciné.

A. AUZANNEAU.

Les paroles prononcées par M. Auzanneau seront insérées dans la Revue de mai.

Le Gérant: PAUL LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

44e Année. N° 5. 1er Mai 1901.

DESINCARNATION DE M. P.-G. LEYMARIE

Notre cher et vénéré directeur, M. Pierre-Gaétan LEYMARIE s'est désincarné le mercredi 10 avril, succombant à une longue et cruelle maladie qui avait fini par terrasser sa robuste constitution, mais en laissant jusqu'à la fin intacte son âme énergique et virile. S'il luttait et cherchait à se rattacher à la vie avec tant d'opiniâtreté, ce n'était certes pas à cause des satisfactions qu'il y goûtait, mais c'est qu'il se sentait encore spirituellement très sain et très

fort et par conséquent utile et qu'il songeait moins à ses propres souffrances qu'à celles qu'il désirait épargner aux siens.

Lorsqu'il sentit dix ou douze jours avant sa mort que décidément son heure était venue de quitter ce monde, afin de ne pas se laisser surprendre par l'affaiblissement des facultés, il prit une plume et d'une main ferme il écrivit ses dernières volontés qui peuvent se résumer en ces deux mots : amour et pardon. Il ajoutait qu'il désirait que son corps fut inciné et ses obsèques faites avec la plus grande simplicité. Jusqu'au dernier jour, il s'entretint paisiblement avec sa famille, ses amis et tous ceux qui l'entouraient. A tous il donna une bonne parole, un serrement de mains affectueux ou un baiser de paix. A tous, il dit un au revoir ferme et réconfortant.

On trouvera dans les discours publiés plus loin des détails intéressants sur sa vie si bien remplie. Nous nous bornerons à ajouter que M. Leymarie était né à Tulle, le 2 mai 1827, que ses parents étant chargés d'une nombreuse famille, il dut chercher de bonne heure à se créer une situation par ses propres efforts et son travail, et que sa rencontre avec Allan Kardec décida de son avenir. Il sut gagner l'estime et l'amitié du Maître, et, quand il lui succéda dans la rédaction et direction de la *Revue* et qu'il fut à la tête de la Librairie spirite, il s'efforça de marcher sur ses traces et d'aller de l'avant avec la société dont il avait été un des premiers membres et dont il fut pendant trente ans l'administrateur intègre et dévoué.

Disons qu'il avait rêvé d'ouvrir à la gloire du spiritisme comme un temple, comme une sorte d'université où toutes les nations eussent envoyé leurs penseurs d'élite, où se fussent rencontrés tous les gens de bonne foi, les humbles chercheurs et les savants inquiets de connaître et où la vérité se serait peu à peu fait jour pour, de là, s'épandre en éblouissants rayons par tout le monde civilisé.,

Ce rêve était prématuré. Notre ami dut se borner, simple libraire-éditeur, à recueillir et à répandre autant qu'il lui fut possible les quelques rayons de lumière entrevus. Allan Kardec et J. Guérin avaient pour cet objet légué leur fortune et d'autres spirites encore, nous en avons eu la certitude, auraient suivi cet exemple, sans les entraves apportées en France à la liberté d'association. La Chambre n'avait pas encore ordonné, comme elle vient de le faire, l'affichage

permanent dans toutes les écoles primaires de la Déclaration des droits de l'homme où se trouve un article X ainsi conçu : « *Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.* » Sans quoi, l'on eût respecté l'esprit de cet article et l'on n'eût pas fait ces procès tendancieux qui tous avaient pour but de déchirer les volontés formelles de citoyens morts avec des opinions raisonnées, avérés et connues de tous, et n'ayant rien, croyons-nous de dangereux ni même d'inquiétant pour le public.

L'histoire dira tout cela et réformera bien des jugements hâtifs, et en même temps elle montrera une fois de plus que les idées nouvelles ne se font jour qu'au prix des plus grandes épreuves.

En attendant, nous continuerons de penser avec M. Leymarie, comme avec Allan Kardec, que le spiritisme n'est la propriété d'aucune école, et, tout en nous étant rangés dans celle d'Allan Kardec, nous serons heureux de combattre à côté d'autres écoles également avides de progrès et de lumière, convaincus que l'on ne pourra atteindre les sommets où luit la vérité que par le libre échange des idées, et que c'est de leur discussion, de leur triage sagement opéré que jaillira la lumière.

Les obsèques de M. Leymarie ont eu lieu le vendredi 12 avril, à 2 heures. Le corps a été incinéré au Père-Lachaise et, avant que les cendres fussent conduites pour reposer sous un beau dolmen entièrement recouvert de lierre, des discours ont été prononcés : au nom des spirites et spiritualistes par M. Beaudelot, directeur du journal *le Spiritualisme moderne* ; au nom de la famille et des amis et de l'ancienne Société scientifique du spiritisme par M. Puvis ; au nom de l'ancienne Société scientifique des études psychologiques, par M. Camille Chaigneau, secrétaire de cette société, et directeur du journal l'*Humanité intégrale* ; au nom des théosophes, par le commandant Courmes. Ce dernier étant empêché, son discours a été lu par M. Béra. Puis quelques bonnes paroles de M. Auzanneau.

Sœur Espérance, directrice du *Progrès Spirite*, qui a tenu à couvrir de fleurs, chaque jour, le lit mortuaire de M. Leymarie, lui a envoyé un dernier adieu terrestre pendant l'incinération.

La rédaction de la *Revue* se joint à Mme Leymarie pour remercier les nombreuses personnes accourues pour rendre hommage à la dépouille de notre ami et qui ont apporté tant de fleurs; Mme Leymarie emprunte aussi l'organe de la *Revue* pour faire connaître combien elle a été sensible aux nombreux témoignages de sympathie qu'elle a reçus.

Par la mort de M. Leymarie la publication de la *Revue spirite* ne sera pas interrompue. Un groupe dévoué de collaborateurs reste uni à Mme Leymarie pour continuer avec elle la tâche commencée par Allan Kardec et continuée par M. Leymarie. Avec l'assistance de ces deux vaillants esprits et avec l'aide de Dieu elle espère la mener à bien.

La Rédaction.

Mesdames, Messieurs,

Mes sœurs, mes frères,

Chaque jour marque son empreinte sacrée sur le livre éternel de la vie. C'est ainsi que chacun de nous, tour à tour, *naît* et *meurt pour renaître encore*, *afin d'accomplir la loi* que notre vénéré maître Allan Kardec nous a appris à considérer comme un acte d'amour envers l'auteur de toutes choses.

Et nous estimons cette formule parce qu'elle est la véritable expression de la loi universelle qui préside à l'évolution des êtres.

Oui, chaque jour marque son empreinte... empreinte qui se compose de joies ou de déchirements du cœur, mais qui toujours ont pour but de développer nos facultés animiques par la perception de plus en plus grande de ce qui en nous aime et souffre. Et la souffrance, vous le savez, mes sœurs, mes frères, est pour l'esprit humain la leçon de choses par excellence de l'école de la vie.

Aussi, nous venons dire à la veuve éplorée, aux enfants en larmes de notre frère Leymarie, que nous venons saluer à son retour dans la vie de l'au-delà, nous venons dire ces paroles viriles, que notre cœur nous dicte en même temps que notre raison : Courage, amis, celui que vous pleurez a pris son essor vers le pays de la Liberté, vers le soleil divin dont les rayons sont d'amour, et il va délicieusement réchauffer, à leur chaleur, la chère âme qu'a meurtrie la rude épreuve de la souffrance terrestre; il va retrouver celui que nous vénérons, celui qui déjà, par la puissance, l'élévation et la solidité des enseignements de sa haute morale, a fait tressaillir

d'allégresse des millions d'âmes qui, maintenant, espèrent en un avenir plus heureux.

Celui que vous pleurez aujourd'hui a eu le mérite et l'honneur insigne d'avoir éte l'ami et le zélé collaborateur du plus grand réformateur des temps modernes.

Notre frère, Pierre Leymarie, a été choisi par celui que nous appelons « Le Maître », par celui à qui nous devons le pain spirituel qui nous soutient dans la lutte, nous fortifie dans la pénible diffusion de l'enseignement sublime de la loi d'amour.

Leymarie a été l'élu d'Allan Kardec pour propager la doctrine spirite et nous venons, au nom du *spiritualisme moderne* saluer le porte-drapeau de cette admirable cause. Dans la mesure de ses moyens, Leymarie a répondu aux appels qui lui étaient adressés de divers points, de France et de l'étranger, pour fortifier le groupement des consciences et les soutenir dans les difficultés qu'ils avaient à surmonter contre l'éternel ennemi de la lumière.

Notre frère Leymarie a consacré sa vie et ses forces à cette noble tâche et nous lui sommes reconnaissants de ses efforts, de son activité, de son énergie qu'il a mis au service de la plus sainte des missions, celle de répandre la Lumière, la Vérité, l'Amour.

Nous sommes reconnaissants à ce lutteur d'avoir, pendant un long tiers de siècle, tenu tête aux attaques que les ténèbres livraient à l'œuvre sacrosainte d'Allan Kardec ; aussi le départ de notre frère nous est profondément douloureux, car avec lui disparaît une des pierres du robuste édifice du Maître. C'est ainsi que nous avons vu tomber tour à tour ces autres pierres magnifiques qui ont été notre soutien :

Il y a quelques jours, c'était le père de notre ami Gabriel Delanne, que la mort nous ravissait ; — hier encore c'était Charles Fritz, de Charleroi.

Devons-nous cependant nous alarmer de ces disparitions ? Non, n'est-ce pas ! Car nous disons à la famille de Leymarie à qui incombe la charge de continuer l'Œuvre ; nous disons à Gabriel Delanne, nous disons aux amis de Charles Fritz, nous disons à tous ceux qui ont à cœur d'assurer le triomphe du Bien : Courage ! Confiance ! Espoir ! Car l'œuvre que vous défendez si vaillamment a fait germer dans une foule d'âmes humaines des dévouements qui vous suivront et assureront le triomphe de l'idée spirite qui est la génératrice du moderne spiritualisme.

Oui, l'Idée spirite traversera victorieuse toutes les tempêtes, non seulement PARCE QU'ELLE EST BONNE, MAIS PARCE QU'ELLE EST JUSTE ET PARCE QU'ELLE EST VRAIE — SCIENTIFIQUEMENT VRAIE !

Maintenant, chers affligés, reprenez courage ; votre cher disparu est désormais dans le domaine de la lumière ; — il est allé rejoindre les vaillants, les glorieux qui ont souffert pour la Justice et pour la Vérité. La Maître lui

tend les bras; il attire à lui son âme afin de la consoler et de lui faire comprendre ce que la sienne renferme de paternel amour.

Et nous, sœurs et frères, qui restons ici-bas sur la brèche, et dans le champ des combats incessants, nous allons, suivant les exemples qui nous ont été donnés, redoubler d'ardeur dans la lutte, afin de mériter de nous retrouver tous avec le Maître dans le sein de Dieu.

Et à vous, cher frère Leymarie, nous disons : au revoir!

BEAUDELOT.

DISCOURS DE M. PUVIS

L'homme, dont nous venons de conduire ici l'enveloppe mortelle et dont l'esprit lumineux et bien vivant plane au milieu de nous, fut un vaillant spirite de la première heure en même temps qu'un bon citoyen. Devant ceux qui l'ont connu, comme devant ceux qui ne l'ont pas connu ou qui l'ont méconnu, je vais essayer, moi son vieil et très obscur ami, de retracer en quelques traits sa franche et loyale physionomie en même temps que sa vie et son œuvre si bien remplies, depuis le jour où il pénétra dans la maison spirite, à la fondation de laquelle il aida de tout son zèle, de tout son dévouement, de tout son cœur.

Ardent républicain, passionné de bonne heure pour toutes les idées généreuses, il avait été contraint, comme tous les adversaires irréductibles du césarisme, de s'exiler au coup d'Etat de 1851, et s'était trouvé en contact avec l'élite du parti proscrit, qui n'avait pas peu contribué à développer son esprit de prosélytisme et de combativité.

A son retour en France, il se marie et prend la direction d'une maison de commerce, poursuivant énergiquement ce qu'il regarde comme un double et impérieux devoir : travailler matériellement pour soutenir et élever sa famille et travailler intellectuellement à la recherche en même temps qu'à la propagation de toutes les idées de nature à élever le niveau de l'esprit humain. Pour lui, un livre, qu'il traite de questions politiques, de questions sociales, scientifiques, religieuses ou littéraires, est un rayon de lumière; il faut qu'il se le procure, qu'il le lise, qu'il s'en assimile toute la clarté. Toujours plus de lumière, voilà sa devise.

Les phénomènes et doctrines du magnétisme ne pouvaient le trouver indifférent. Il est au premier rang de ceux que passionnent ces troublantes questions. Allan Kardec commence la publication de la *Revue spirite* et de ses ouvrages; il ouvre ses séances d'études et d'expérimentations. Des disciples ardents entourent le Maître; des médiums se forment sous sa direction et l'on peut voir, à une certaine époque, dont l'histoire du spiritisme enregistrera et conservera fièrement le souvenir, trois jeunes hommes,

jusqu'alors obscurs et inconnus, trois médiums, dis-je, assis à une même table et reprenant, — fait étrange et nouveau et dont on riait alors, — ces expériences, si anciennes cependant, de télégraphie mystérieuse entre deux mondes, le monde des esprits et le nôtre. Diverses devaient être les fortunes de ces trois expérimentateurs, mais égaux le dévouement, la fidélité et les services rendus à la doctrine. Leurs noms sont sur vos lèvres : j'ai nommé Camille Flammarion, Victorien Sardou et Pierre-Gaëtan Leymarie.

Allan Kardec, avant de terminer sa tâche et de partir pour ce monde des esprits dont il avait ouvert les portes, s'était préoccupé d'assurer l'avenir de la doctrine en fondant une société destinée à continuer ses travaux. Sachant par sa propre expérience ce qu'il en coûte aux novateurs de persécutions et de déchirements pour arriver à se faire une place dans notre société essentiellement égoïste et intéressée, il s'était, dans l'étude approfondie de cette question, bercé du généreux espoir de les éviter à ses successeurs. Hélas! combien cet espoir devait être déçu plus tard! La somme des persécutions nécessaires à l'épreuve d'une doctrine révolutionnaire comme le spiritisme était loin d'être atteinte.

Deux ans se passent entre la mort d'Allan Kardec et l'entrée de M. Leymarie comme administrateur de la Société dont il avait été un des premiers membres, et comme directeur de la *Revue spirite*. C'est après l'année terrible, alors qu'il rentre du département de l'Oise, où il a pris une part active et ardente à la lutte en faveur de la République, c'est à ce moment, dis-je, quand il a repris à Paris ses occupations interrompues, qu'on vient lui proposer de poursuivre la tâche entreprise par Allan Kardec.

Du premier coup il envisage les périls de la charge : le spiritisme est loin d'être bien en cours ; ses adversaires sont nombreux, ses ennemis déclarés plus encore ; il est même quelque peu tourné en ridicule par les malveillants et les ignorants de tous les bords. Notre ami entrevoit d'incessantes luttes à soutenir, d'incessantes attaques à repousser, et en résumé plus de coups que d'argent à gagner. Cela suffit à vaincre ses hésitations et comme personne autre ne se présente, il accepte et se met résolument à l'œuvre.

Dans la Revue de septembre 1871, il trace très sobrement mais très franchement son programme et il s'attachera, pendant trente ans, tout en l'élargissant et en le développant, à le rendre conforme aux idées du Maître.

Les portes de la revue seront largement ouvertes à l'enseignement et à l'étude de toutes les doctrines qui seront de nature à contribuer à l'avancement du spiritisme, mais on ne devra jamais perdre de vue la devise inscrite sur ces mêmes portes : « Hors la charité pas de salut ». Donc, dans les discussions, pas de personnalités, pas de questions irritantes. Pour les doctrines comme pour les personnes la plus large tolérance. Telle devait être et telle a toujours été la règle de la *Revue Spirite* et de son directeur.

Voyons M. Leymarie à l'œuvre. D'abord, il se rend compte que pour la diffusion de cette lumière qu'est le spiritisme, il faut préparer les esprits, les instruire et les éclairer. Et lorsque son ami, Jean Macé, l'entretient de son projet de fonder la ligue de l'enseignement, il s'offre avec enthousiasme à le seconder et avec Mme Leymarie, sa dévouée collaboratrice, il prête pour cette création, non seulement son concours actif et personnel mais encore sa maison de la rue Vivienne, de sorte qu'on peut dire à juste titre que la maison de M. Leymarie fut le berceau de cette ligue qui devait prendre une importance considérable, être patronnée par les hommes les plus éminents du pays, être reconnue d'utilité publique et enfin avoir pour président d'honneur le chef de l'Etat lui-même.

La *Revue Spirite* publie les appels et circulaires de la ligue et, en 1872, M. E. Vauchez, qui est le secrétaire du cercle parisien de la ligue en attendant d'en devenir le secrétaire général, n'hésite pas à écrire en s'adressant aux membres de la Société spirite : « *Chers coopérateurs* ». Inutile d'ajouter que le concours de cette dernière a été tout désintéressé et qu'elle n'a nullement bénéficié de la réciprocité.

Les questions d'enseignement ne sont pas seules à l'ordre du jour ; les questions sociales ont également leur place et, soit dans les pages de la *Revue*, soit dans de nombreuses et éloquentes conférences, M. Leymarie s'applique à révéler — le mot n'est pas trop fort — l'existence et le fonctionnement de cet établissement connu à l'étranger mais presque inconnu en France, le familistère de Guise ainsi que les écrits non moins intéressants de J. B. Godin, son illustre fondateur. M. Leymarie avait visité à plusieurs reprises le familistère et s'était lié avec M. Godin, à l'œuvre duquel il ne ménagea jamais ses éloges et ses encouragements.

Et pendant qu'il se livrait à cette utile propagande, il ne négligeait pas pour cela les intérêts proprement dits de la doctrine. La *Revue* rendait compte des expériences de W. Crookes et signalait les premiers essais de photographie spirite. En 1874, M. Leymarie expérimentait lui-même avec un médium — dont le nom devait être tristement connu — et publiait dans la *Revue* un certain nombre de photographies jusqu'en 1875, époque où commença le procès dit des spirites et qui se termina par l'injuste condamnation de M. Leymarie, condamnation qu'une réhabilitation complète devait effacer quelques années plus tard. La conduite de M. Leymarie pendant toute la durée de cette pénible épreuve fut admirable non moins que celle de Mme Leymarie qui n'épargna rien, ni son temps, ni ses forces, ni tous les moyens que put lui suggérer sa tendresse, pour défendre l'honneur de son mari et prouver victorieusement à tous que cet honneur était absolument sans tache.

Dans cette affaire, c'était moins M. Leymarie, directeur de la *Revue Spi-*

rite, que le spiritisme lui-même qui était visé et qu'on espérait abattre. La persécution, comme toutes les persécutions, eut le résultat tout contraire à celui qu'on attendait. Le spiritisme en sortit plus fort, de même que M. Leymarie y gagna une recrudescence d'estime et de confiance avec les sérieuses sympathies des amis sincères de la cause.

Nous voyons donc avec lui la Société pour la continuation des œuvres d'Allan Kardec poursuivre avec persévérance son œuvre de progrès et sous son patronnage se fonder une société nouvelle : la Société scientifique d'études psychologiques, composée en partie d'amis de M. Leymarie et parmi lesquels nous relevons les noms d'hommes éminents tels que l'ingégénieur René Caillié, l'historien C. de Bonnemère, le poète Camille Chaigneau, le savant orientaliste et astronome Trémeschini, le philosophe Fauvety, le publiciste de Rappard, l'inspecteur général des Ponts et Chaussées F. Vallès, les écrivains en renom Ch. Lomon et E. Nus, le Dr Chazarain, etc.

A côté des travaux de cette société trouvent également à se produire les théories et les expériences du magnétisme animal et de la médiumnité à incarnation, puis la doctrine de Swedenborg, ce grand initiateur du spiritisme, les études relatives à l'atmisme, à la théosophie, au bouddhisme, au transformisme et, en dernier lieu, à l'occultisme. Des penseurs originaux et sincères sont bien accueillis tels que Alph. Cahagnet et Roustaing. La Société va toujours de l'avant et s'attire quelques critiques auxquelles M. Leymarie répond en ces termes dans la Revue de janvier 1881 :

« Propager la doctrine est notre objectif et nous n'y avons pas failli. Nous eussions pu centraliser tous les efforts à Paris ; nous avons préféré la diffusion générale de nos croyances faite par des personnalités influentes qui, avec de bonnes traductions des œuvres spirites et à l'aide du journalisme porteront dans toutes les contrées de la terre une évolution salutaire, humanitaire, que rien ne pourra arrêter. »

La traduction des œuvres d'Allan Kardec dans toutes les langues du monde civilisé se poursuit en même temps que commence, pour continuer avec succès pendant plusieurs années, l'œuvre des conférences.

M. Leymarie est au premier rang de ceux qui vont porter partout et propager notre salutaire et réconfortante doctrine. On le voit successivement en France, au nord et au midi, à l'ouest et à l'est ; puis en Belgique, en Italie, en Espagne, toujours infatigable, toujours gai et jeune, toujours simple et modeste.

Il assiste comme délégué au premier congrès spirite tenu à Bruxelles.

En 1888, il est choisi comme un des quatre présidents effectifs du congrès de Barcelone, ce congrès où se produisit ce fait si étrangement nouveau et si émouvant : la lecture d'une adresse de reconnaissance envoyée par un groupe de galériens du bagne de Tarragone, convertis à la foi spirite.

En 1889, M. Leymarie organise le premier congrès spirite de France, mais il s'efface et se borne à accepter la vice-présidence d'une section.

L'administration de la société absorbe de plus en plus son temps. Car, en même temps que les ressources de la société se sont accrues par la libéralité d'un de ses membres, M. Guérin, les difficultés de gérance ont surgi et grandi petit à petit.

De même qu'Allan Kardec, M. Guérin avant de mourir a pris toutes ses précautions pour assurer le bénéfice de sa fortune à la Société scientifique du spiritisme ; mais de sourdes hostilités vont se produire et l'on trouvera des articles de loi pour déchirer ses volontés.

La lutte commence presque au lendemain de la mort de M. Guérin pour ne plus finir. Les procès succèdent aux procès et quand on croit être au bout, quand on croit avoir recouvré au moins la tranquillité, voici le procès des héritiers Kardec qui vient se greffer sur celui des héritiers Guérin, et cela reprend, cela continue tant qu'à la fin, malgré une résistance acharnée et opiniâtre de tous les instants, la société, représentée et administrée par M. Leymarie, succombe.

C'est de cela, c'est de ces luttes sans nom, c'est de cet effondrement de toutes ses espérances qu'a souffert et qu'est mort M. Leymarie. Ceux-là seuls qui l'ont entouré et soutenu jusqu'à la fin peuvent se faire une idée des souffrances physiques et morales qu'il endura.

Cependant jamais il ne se laissa abattre et jamais détourner de son devoir. Au milieu des plus grands ennuis, des plus grands soucis, il continuait vaillamment sa tâche et faisait connaître les travaux et principaux ouvrages des écrivains spiritualistes avec la plupart desquels, il était en rapport, tels que : en France, E. Nus, Fauvety, C. Flammarion, colonel de Rochas, Léon Denis, Ernest Bosc, Papus, Drs Gibier et Baraduc, Mmes Noeggerath et Annie Besant, commandant Courmes, Gabriel Delanne, Strada, etc. ; en Angleterre, R. Wallace, Lodge, Stainton Moses ; en Russie, Alexandre Aksakof ; en Amérique Van der Naillen, en Italie M. Chiaia et le professeur Falcomer.

En 1898, il envoyait à Londres au Congrès international des spiritualistes un travail personnel sur l'*Evolution* et la *Révélation*.

Je ne dois pas omettre qu'il avait donné également dans la *Revue* une grande place aux questions relatives à l'établissement de la paix par l'arbitrage, à l'émancipation de la femme, à l'œuvre des Libérées de Saint-Lazare, et jusqu'à l'étude des animaux, qu'il appelait nos frères inférieurs et auxquels il a consacré lui-même plus d'une intéressante page.

M. Leymarie était le fils de ses œuvres. C'est par sa persévérance dans l'étude, son énergie et sa constance au travail ainsi que par son esprit conciliant et tolérant qu'il sut gagner la confiance d'Allan Kardec et s'attirer les sympathies de la majeure partie des penseurs spiritualistes de son temps.

Sa foi profonde fit de lui un conférencier et un écrivain spirite. Il improvisait ses conférences. Sa parole était chaude, vibrante et faite tout autant de conviction que du désir de convaincre. Quant à ses écrits, ils étaient l'œuvre du premier jet ; la forme y était sacrifiée à la pensée. Ce fut, comme il s'intitula toute sa vie, un publiciste mais un publiciste sérieux, un vulgarisateur acharné, convaincu, un profond et érudit penseur.

Et à côté du penseur il y eut encore l'homme dévoué et serviable à tous, l'homme désintéressé et charitable, l'homme oublieux de l'injure, l'homme d'intérieur aimant profondément sa famille et ses amis, l'homme que ne rebutait aucune tâche, qui acceptait les souffrances physiques et morales comme une épreuve et qui s'enquerrait de celles des autres pour les adoucir et les partager.

Depuis un an notre ami était miné lentement par un mal cruel contre lequel il lutta avec la dernière énergie. Il y a un mois, lorsque la nouvelle du dernier procès perdu lui fut connu, voici ce qu'il nous écrivait :

« Le mieux est de prendre les choses telles qu'elles sont, comme les reve-
« nus que nous donne la vie terrienne, de sourire à ses déboires puisque
« les épreuves sont là nous pressant, mais nous régénérant ».

Ces sentiments il les conserveva jusqu'à la fin, en renouvellera et accentuera encore l'expression dans ses dernières volontés. Il mourra à la peine, mais toujours plein de foi et d'espérance, en successeur et en disciple digne du Maître.

Saluons donc ce juste qui disparaît de nos luttes et de nos ténèbres pour monter dans la paix et la lumière, pour continuer plus haut l'œuvre commencée ici-bas et pour grossir la phalange des esprits chargés de préparer les voies à ceux qui restent et qui pleurent, à ceux qui souffrent et qui espèrent.

Au revoir, ami Leymarie, au revoir ! PAUL PUVIS.

Mesdames, Messieurs,

C'est un peu l'ancien secrétaire de la « Société scientifique d'Études psychologiques » qui vient apporter ici, en cette heure d'apparente séparation, un tribut de souvenir.

N'est-ce pas le propre de nos études de nous rendre familière l'évocation du passé, de le faire revivre à nos yeux, à notre pensée, à notre cœur, comme s'il était le présent lui-même ? Cette faculté perpétuelle de rajeunissement (dont la suprême expression ne se réalise d'ailleurs pour nous qu'à l'état désincarné, mais dont nous pouvons du moins toujours tenter quelque ébauche, même en restant sur la rive terrienne), cette tendance à faire

refleurir, comme des germes précieusement gardés, les clichés de nos impressions, me ramène tout naturellement à quelques années en arrière, et entre tant de tableaux qui me sollicitent dans le vaste panorama rétrospectif, où réapparaissent, de plus en plus rajeunis, les traits de M. Leymarie, je m'arrête avec une complaisance particulièrement émue devant ceux qui me rappellent la « Société scientifique d'Etudes psychologiques ».

Je revois, à une distance de bien des années déjà, cet organisme de travail, fondé en 1878 par les soins de M. Leymarie, et qui fut en quelque sorte, du moins pour la France, le prototype des diverses sociétés psychologiques ou psychiques qu'on put voir se former par la suite.

Celui qui vient de finir sa journée terrienne après une longue carrière de labeur opiniâtre et de rudes épreuves avait su grouper autour de cette œuvre, largement conçue, les concours les plus éminents, tels que ceux des Charles Fauvety, des Eugène Bonnemère, des François Vallès, des Eugène Nus, des René Caillié. Il avait su faire un faisceau de spirites convaincus et de chercheurs indépendants, réunis par le désir sincère de la vérité et par des sentiments d'estime fraternelle. Et de ce rapprochement d'éléments variés était résultée une magnifique et féconde éclosion. Que de vastes et libres échanges de pensées! Et aussi que de remarquables phénomènes, que de belles manifestations, parmi lesquelles il m'en est de si chères, dont je garde une profonde reconnaissance à la Société d'Etudes psychologiques et à celui qui en fut la cheville ouvrière, à celui dont nous accompagnons ici la dépouille, dont nous saluons en ce moment l'esprit et la forme éthérée.

Dans toute cette existence de lutte et de travail consacrée à la cause de l'immortalité et à toutes les nobles causes, je n'ai rappelé là, et en termes trop rapides, qu'un fragment, une époque, un épisode. La soudaineté de la triste nouvelle ne me permet que quelques paroles hâtives là où il faudrait le recueillement d'une étude. Mais d'autres diront ce que fut dans son ensemble, dans son assiduité, dans toutes ses manifestations, dans tout son développement, l'œuvre de M. Leymarie. On le verra, toujours hospitalier d'esprit comme de cœur, rattacher en toute occasion la cause spirite aux efforts les plus généreux de toutes les causes humanitaires, avec le concours de sa vaillante compagne et collaboratrice de tous les instants, dont nous partageons l'affliction en ces heures de deuil.

A celle-ci, à sa chère famille, si cruellement éprouvée avec elle malgré l'adoucissement de nos grandes certitudes, nous nous efforçons d'apporter l'atmosphère de toutes nos sympathies, pour qu'aussi elle leur soit un baume. Puisse le concours de nos pensées affectueuses s'unir aux leurs vers le cher disparu et les aider à mieux sentir que la mort n'est la séparation qu'en apparence, et que, suivant la belle parole de Victor Hugo, les morts ne sont pas les absents, mais les invisibles.

Et vous, qui fûtes un lutteur de courage irréductible, vous qui êtes maintenant un désincarné, un esprit, — salut à vous sur le seuil de la vie lumineuse où vous entrez, où tous ceux qui furent vos collaborateurs invisibles viennent vous recevoir en vous dévoilant enfin le rayonnement de leurs visages ; salut à vous, de tout l'élan de nos cœurs !

Oui, salut à vous qui du sein des flammes
Prenez votre essor vers les grands aînés
Dont les corps de feu reflètent les âmes
Et parmi lesquels déjà vous planez ;

Tandis que l'Avril rajeunit la terre
Et que la verdure éclate aux rameaux,
Vous avez jailli, comme d'un cratère,
Vers les clairs printemps des corps aromaux.

Oui, salut à vous; quand la blonde Flore
Vient ressusciter les lilas défunts,
Vous avez brisé la chair pour éclore
Dans un renouveau de vivants parfums...

La vie, et la vie, et toujours la vie !
Telle est la leçon qu'enseigne la mort.
De la vie encor la mort est suivie :
La chair tombe en poudre, et la vie en sort !

Oui, salut à vous ; l'heure est solennelle !
— Et salut à tous : à vous, les aînés,
Cohorte brillante et si fraternelle
Qui le soutenez et qui l'entraînez !

Du seuil de la terre à vous dans l'espace
Laissez-nous mêler nos voix à vos voix !
Nos fleurs et nos morts, c'est l'Avril qui passe :
Nos morts pour vos cieux, nos fleurs pour nos bois !

Oh ! oui, salut à tous dans une immense aurore !
Soyons, restons unis; et qu'un fil de clarté
Relie enfin dans un immortel météore
Les morts et les vivants : toute l'Humanité !

J.-Camille Chaigneau.

Columbarium du Père-Lachaise,
12 avril 1901.

PAROLES PRONONCÉES PAR LE COMMANDANT COURMES

Directeur de la revue Théosophique française, le *Lotus Bleu*.

Je viens apporter les sympathies des théosophes pour la personnalité qui vient de passer de la scène de ce monde.

J'ai été élève d'Allan Kardec, dans ma première jeunesse, et j'ai entendu cette grande intelligence dire, avant sa mort physique, en 1868, que les Spirites pouvaient accueillir les nombreux développements que comportait encore les éléments de connaissance qu'il avait contribué à importer. Ce sont ces paroles qui, quelques années plus tard, lorsque la donnée théosophique est venue apporter ces développements, m'ont permis de les considérer comme une extension naturelle prévue du spiritisme et de me croire toujours l'ami de mes anciens collègues.

J'y avais, du reste, un autre titre encore, puisque les circonstances avaient permis que je contribuasse à sauver les Archives du spiritisme et la statue de son Maître, lors des événements tragiques de 1871, à Paris.

C'est ce que savait pertinemment M.Leymarie,et le pourquoi il a toujours fait fonds avec raison sur mes sentiments les plus sympathiques envers le spiritisme kardéciste.

Je n'ai pas à faire la biographie du défunt que d'autres ont mieux connu que moi.

Je désire seulement me reporter spécialement à quelques-uns des points qui ont marqué sa dernière vie physique.

D'abord, il a souffert pour la cause du spiritisme et a ainsi témoigné en sa faveur. Je veux parler du procès des photographies. La photographie dite spirite est une réalité qu'ont établie, entre autres faits, les constatations du grand publiciste Stead, et particulièrement expliquée les découvertes théosophiques sur la substance éthérique. M. Leymarie fut témoin des premières manifestations *réelles* des phénomènes et les signala dans sa revue. L'opérateur put ensuite tromper sa bonne foi et entraîner dès lors une condamnation judiciaire ; mais P. G. Leymarie avait été doublement victime et il avait droit ainsi aux sympathies qui ne lui furent généralement pas ménagées.

Je veux ensuite parler de la tolérance qui fut toujours l'une des caractéristique du défunt. Cette qualité est une haute vertu, trop rare, chez nous tous, et partant moins appréciée qu'elle ne le devrait. La tolérance est la marque d'un progrès individuel réalisé, car c'est l'une des formes élevées de la bonté éclairée. Or, jamais la *Revue Spirite*, que M. Leymarie a si longtemps dirigée, n'a eu seulement un mot d'aigreur contre ceux qui ne le ménageaient guère, et, jamais non plus, il n'a accueilli, autrement que comme des frères, les dissidents plus ou moins accentués de la donnée

exclusivement kardéciste, théosophe ou autre, qui lui présentaient des articles d'information ou d'union.

A ce titre seul, P. G. Leymarie a déjà bien mérité des penseurs spiritualistes de toutes écoles, et, dans le long voyage de la vie continue, dans le pélerinage de son âme dont une étape se termine en ce moment, l'on peut dire du Spirite dont nous saluons ici les cendres, mais qui, lui, demeure vivant, *qu'il n'a pas perdu sa journée !*

D. A. Courmes.

Mon cher Leymarie,

Avec vous disparaît encore un vieux militant du spiritisme, que je connaissais depuis près de 40 ans, et dont je tiens à saluer la mémoire.

Par votre situation, par le rôle important que vous étiez appelé à remplir — notamment depuis une trentaine d'années — vous avez été directement mêlé aux luttes et aux discussions suscitées, non seulement par les adversaires de la cause que vous défendiez, mais encore par différentes écoles spiritualistes et même par des adeptes du spiritisme.

Il n'en pouvait être autrement, mais il en est résulté pour vous de nombreuses déceptions ; et ces tristesses se sont ajoutées aux longues et rudes épreuves de votre existence.

Vous avez agi selon votre conscience ici-bas. Dans votre vie nouvelle où les actions apparaissent sous leur vrai jour, où le faillible jugement des hommes n'a pas à intervenir, il vous sera tenu compte du labeur que vous avez accompli dans des circonstances difficiles,

Vous trouverez, je l'espère, dans l'au-delà, avec un repos bien mérité, les satisfactions accordées aux bons Esprits.

A. Auzanneau.

LES ORIGINES ET LES GRANDS FAITS

DU SPIRITISME EN AMÉRIQUE

Bien que, suivant toutes probabilités, les manifestations des Esprits soient aussi anciennes que l'Humanité, il est assez logique de ne dater l'ère spirite que du jour où les communications entre la Terre et l'autre Monde ont été assurées d'une façon à la fois régulière et à la portée de tous. C'est en se plaçant à ce point de vue qu'il est juste de dire que le spiritisme a pris naissance en Amérique, et de ne considérer tous les événements spirituels antérieurs à l'année 1848, tels que les visions de Swedenborg, les possédées

de Loudun, les miracles du diacre Pâris, et tous les faits étranges qui remplissent les histoires de Cagliostro, de Mesner et des magnétiseurs, que comme les signes précurseurs et les premières tentatives, restées à l'état d'ébauches isolées, du mouvement qui devait prendre, dans la deuxième moitié du siècle qui vient de finir, un si prodigieux essor.

En France notamment, on est assez porté à faire partir l'origine de ce mouvement de quelques années plus tard, et d'en attribuer tout l'honneur à Allan Kardec. Sans diminuer en aucune façon l'importance considérable de l'édifice élevé par le chef de l'école spiritualiste française, et tout en rendant justice aux qualités de coordination et d'unité de vues que renferment le *Livre des Esprits* et les autres œuvres du maître, ce n'est que se conformer à ses idées, telles qu'il les énonce lui-même dans l'introduction du *Livre des Esprits*, que de rendre à l'Amérique l'honneur de l'initiative qui lui appartient, quand on étudie le phénomène au point de vue historique, qui est surtout le nôtre.

Peu de personnes en France connaissent la littérature spiritualiste étrangère, si riche en faits considérables, en phénomènes du plus haut intérêt, en investigations scientifiquement et sagement conduites. Au point de vue de l'intérêt qui s'y rattache et des méthodes employées, il y a, croyons-nous, d'utiles leçons, dont nous pouvons faire notre profit, et nous pensons être à la fois utiles et agréables à nos lecteurs en leur ouvrant cette mine encore peu explorée.

En ce qui concerne spécialement les débuts du spiritisme, la plupart des auteurs français se sont en général contentés de copier ce qu'en dit Eugène Nus dans son livre *Choses de l'autre Monde*. Nus, lui-même, avait fait des Extraits de l'ouvrage de Mme Emma Hardinge, intitulé *Spiritualisme moderne américain* ». Notre intention est de compléter ces Extraits, et de dérouler sous les yeux de nos lecteurs, en puisant largement aux sources américaines, l'histoire si attachante de ces commencements, et des grands phénomènes qui, en quelques années, ont fait la conquête du nouveau monde, et se sont imposés avec une force irrésistible à la conviction des Esprits, les plus sceptiques peut-être, en tous cas les plus méthodiques et les plus défiants, en même temps que les mieux doués et les mieux qualifiés pour se livrer à ce genre de recherches ; tels que les chimistes renommés R. Hare, J. Mapes, le juge Edmonds, le sénateur Tallmadge, le riche négociant Partridge et le diplomate R. Dale Owen.

Nous commençons donc nos emprunts, et notre revue des grands auteurs spiritualistes américains, par l'œuvre d'Emma Hardinge.

ANDREW JACKSON DAVIS

Après avoir fait la très juste observation que rien n'arrive en ce monde

sans avoir été précédé d'une préparation, et avoir montré qu'en ce qui concerne le spiritualisme, cette période de transition est remplie par les magnétiseurs, dont le rôle évident fut d'attirer peu à peu l'attention sur des facultés insoupçonnées de la nature spirituelle de l'homme, tout en préparant des médiums pour les manifestations futures, Emma Hardinge admet encore, en ce qui concerne l'Amérique, un échelon intermédiaire entre les magnétiseurs et les spirites, occupé par un homme isolé, d'un caractère unique, d'un relief puissant, sorte de saint Jean-Baptiste du spiritualisme, qu'elle décrit dans les termes suivants :

« Entre les époques où ces deux grands mouvements se sont déroulés, s'étend un interrègne, rempli par un phénomène humain, qui appartient aux deux, bien qu'il reste isolé et sans rival dans son merveilleux caractère occulte et la nature irrésistible de l'influence qu'il a exercé sur l'humanité. Ce personnage est Andrew Jackson Davis, plus communément appelé « le Voyant de Poughkeepsie ».

A l'âge de quinze ans, le jeune Davis devint célèbre à New-York et dans le Connecticut pour son habileté à diagnostiquer les maladies et à prescrire des remèdes, grâce à une étonnante faculté de clairvoyance. De tempérament chétif et délicat, le jeune guérisseur possédait un degré de culture intuitive qui compensait son absence totale d'éducation, et une aisance mondaine qu'on n'aurait pu attendre de sa très humble origine, car il était le fils et l'apprenti d'un pauvre cordonnier du pays.

Il avait par hasard été magnétisé à quatorze ans par un certain M. Livingston, de Poughkeepsie, qui, découvrant que le garçon cordonnier possédait d'étonnants pouvoirs de clairvoyance et un don extraordinaire pour guérir les maladies, le retira de son échoppe et se l'associa. Finalement l'opérateur et le sujet se mirent à voyager et à pratiquer de conserve, pour le plus grand bien du monde et avec un succès ininterrompu. . . . . .

Depuis que le hasard avait découvert à M. Livingston les dons merveilleux du jeune Davis, le temps de ce dernier avait été si bien employé que, ni à ce moment, ni à aucune époque de sa carrière, il ne put trouver le loisir d'ajouter un iota au maigre bagage de son instruction villageoise. L'humble rang, les moyens limités de ses parents avaient privé le jeune Davis de toute chance de culture, sauf pendant cinq mois, où il avait fréquenté l'école du village et les rudes paysans des districts arriérés. La célébrité extraordinaire à laquelle il est parvenu a rendu publics les moindres détails de son enfance ; il est donc parfaitement avéré que sa plus haute science, à l'époque de ce qu'on peut appeler son illumination spirituelle, se bornait à savoir lire, écrire et compter passablement, et toute sa littérature se résumait en un conte appelé : « les trois Espagnols ».

M. Davis avait dix-huit ans quand il annonça au cercle d'admirateurs

qu'intéressait sa clairvoyance qu'il allait être l'instrument d'une phase nouvelle et étonnante de pouvoir spirituel, commençant par une série de conférences, appelées à produire un effet considérable sur le monde scientifique et sur les opinions religieuses de l'humanité.

En exécution de cette prophétie, M. Davis commença le cours de ses conférences, et choisit pour son magnétiseur le Dr Lyon, de Bridgeport, pour secrétaire le Rev. William Fishbough, et pour témoins spéciaux le Rev. Y. N. Parker, R. Lapham, Esq, et le Dr L. Smith, de New-York.

En outre, plusieurs autres personnes de haute situation ou de connaissances étendues en littérature et en science étaient invitées de temps en temps à assister à ces conférences. C'est ainsi que fut produit le vaste entassement de connaissances littéraires, scientifiques, philosophiques et historiques, intitulé : *Divines Révélations de la Nature*. Le caractère merveilleux de cette œuvre, émanant d'une personne si complètement incapable de la produire dans les circonstances ordinaires, excita le plus profond étonnement dans toutes les classes de la société.

Les *Révélations* furent bientôt suivies de *La Grande Harmonie*, *Penetrolia*, l'*Age présent*, et *la Vie intérieure* »! D'autres volumineuses productions encore, jointes aux conférences de M. Davis, à ses travaux d'éditeur, aux associations qu'il groupa et à sa large influence personnelle, ont effectué une révolution complète dans les esprits d'une classe nombreuse de penseurs des Etats-Unis, appelés *les avocats de la philosophie harmonique* ; et cette révolution doit incontestablement son origine au pauvre garçon cordonnier. Même dès l'âge de 18 ans, époque des premières révélations, la remarquable faculté de M. Davis comme clairvoyant médical, ainsi que l'extrême pureté de sa vie et la modestie de ses manières, avaient attiré autour de lui un cercle de personnes distinguées qui devinrent ses amis chaleureux. M. James Victor Wilson, de New-Orléans, bien connu pour ses travaux littéraires et auteur d'un excellent traité de magnétisme, dit en parlant de ces premières conférences :

« Le monde connaîtra bientôt par M. Davis le triomphe de la clairvoyance et ce sera une grande surprise. Au cours de l'année passée, cet aimable jeune homme, sans éducation, sans préparation, a dicté jour par jour un livre extraordinaire, bien conçu, bien lié, traitant de toutes les grandes questions de l'époque, des sciences physiques, de la Nature dans toutes ses ramifications infinies, de l'homme dans ses innombrables modes d'existence, de Dieu dans l'abîme insondable de son amour, de sa sagesse et de sa puissance...

« Des milliers de personnes qui l'ont vu dans ses examens médicaux ou dans ses exposés scientifiques, témoignent de l'étonnante élévation d'esprit possédée par M. Davis dans son état anormal.

« Les deux nouvelles planètes, récemment découvertes, avaient été décrites dans les manuscrits de Davis, il y a quatorze mois, les 15 et 16 mars 1846. »

Peu après le début de ses conférences, l'appartement de M. Davis, à New-York City, fut ouvert au public pour les examens médicaux. Les manuscrits furent alors souvent soumis à l'investigation des plus hautes intelligences du pays, qui s'assurèrent, de la façon la plus approfondie, de l'impossibilité qu'il ait jamais pu acquérir les connaissances dont il faisait preuve dans son état anormal. Le résultat le plus clair de la vie de ce personnage phénoménal fut la démonstration de la clairvoyance, et la glorieuse révélation que l'âme de l'homme pouvait communiquer spirituellement avec les Esprits de l'autre monde, comme avec ceux de celui-ci, et aspirer à acquérir des connaissances s'étendant bien au-delà de la sphère terrestre. Ce dernier point fut cependant discuté, et on fit une grande dépense de raisonnements pour essayer de prouver que le cas du jeune Davis, et toutes les révélations sorties de ses lèvres, n'étaient qu'un effet réflexe de l'intelligence d'hommes vivants sur la terre, ou des idées stéréotypées dans leurs livres, et que les dons du voyant se bornaient à les percevoir. Il était très agréable sans doute pour l'égoïsme de certains individus de penser que le clairvoyant avait puisé ses remarquables révélations dans leur haute intelligence, et ils étaient assez disposés à se reconnaître les victimes de cette originale piraterie mentale, pour s'approprier le mérite d'une philosophie intelligente expliquant le fameux problème des interventions surhumaines; mais si beaucoup d'écrits de M. Davis prouvent la clairvoyance humaine, il y a aussi une large part de sujets originaux qui ne peuvent s'expliquer qu'en admettant l'hypothèse de la perception du monde suprasensuel, et d'une inspiration provenant d'intelligences surhumaines.

En outre il y a, avec le témoignage d'autres illuminés, des points de coïncidence qui ne doivent pas être perdus de vue. En admettant que la lucidité et l'inspiration de M. Davis aient été sans égales, il ne fut pas le seul clairvoyant, même de son temps. Les divers sujets magnétiques, qui abondèrent dans cette période, faisaient preuve non seulement de conditions très élevées et de remarquables facultés de perception interne, mais ils embarrassaient fort leurs opérateurs en parlant souvent des « Esprits », en déclarant qu'il conversaient avec les « Morts », qu'ils les voyaient en vie, entrant dans leurs habitations, et décrivant les demeures ou « sphères » dans lesquelles ils résidaient.

Tout cela était contraire à l'expérience des magnétiseurs, par conséquent ils déclaraient que cela ne pouvait être un effet réflexe de leurs opinions; et comme ces divagations inexplicables des somnanbules semblaient s'accroître des chercheurs considérés et consciencieux commencèrent à les rapprocher

des envolées surprenantes du jeune Davis, et à penser que l'esprit libéré, en état de « sommeil éveillé », peut bien passer dans une condition d'existence d'une nature supérieure aux sens, qui le place dans un monde supranormal.

Comme, de plus, les pouvoirs transcendants de M. Davis semblaient résumer toutes les merveilles du magnétisme, tous les adversaires matérialistes fondirent pêle-mêle sur lui comme sur le représentant de ce spiritualisme néfaste. Le monde anti-spirituel sembla croire, comme Néron, que d'un seul coup il pourrait frapper tout ce qui le gênait, ces forces occultes qui faisaient outrage à leur matérialisme et à leurs vues étroites ; le voyant de Poughkeepsie gagna donc sa réputation en devenant la cible des traits de toutes sortes que les abus, le ridicule, la calomnie, l'ignorance et les préjugés purent lui décocher....

Les Shakers

« Il y a quelques années, l'auteur étant en tournée de conférences dans le voisinage d'un grand village de la communauté connue sous le non des « Shakers », reçut la visite de plusieurs d'entre eux, qui voulaient lui communiquer certains faits qu'ils croyaient utile qu'elle connût dans l'intérêt de la vérité. Un Shaker, homme remarquable par ses talents littéraires et l'intégrité de son caractère, lui lut un document, racontant, disait-il, la visite spéciale des « Esprits Gardiens », qui sont en relation constante avec les membres de cette société. Il paraît que les manifestations de la présence spirituelle par des coups, des mouvements de meubles, des visions, des transes, la clairaudience, la clairvoyance, ont été fréquentes chez les Shakers depuis le temps de leur fondation, il y a environ soixante-dix ans; mais la visite particulière sur laquelle les visiteurs désiraient appeler mon attention, eut lieu vers 1830, où une multitude d'êtres spirituels indiquèrent, par des phénomènes variés et avec les signes les plus solennels et les plus certains de leur présence, l'approche de la grande crise spirituelle, dans laquelle ils projetaient de retirer pour un temps aux Shakers les dons spéciaux dont ils jouissaient et de les verser en flots puissants sur le monde qui, pour la réalisation de certain plan divin, vaguement indiqué, devait être l'objet de signes étonnants et inattendus de la présence des Esprits.

Le commencement de la nouvelle ère promise devait être inauguré par une extraordinaire découverte de richesses matérielles aussi bien que spirituelles. On devait bientôt trouver sur la terre des « Mines de Trésors », tandis que des flots de lumière spirituelle devaient descendre du ciel. Ces deux événements, prédisait-on, devaient arriver en 1848 et se continuer jusqu'en 1870, où de nouvelles démonstrations matérielles et spirituelles devaient proclamer l'inauguration d'une autre ère L'auteur a vu le compte

rendu de cette visite spirituelle, ainsi que les détails de cette communication, dûment attestés par de nombreux témoins et portant les dates de 1829 et 1830. Ce document ajoutait que les Shakers, craignant que leurs chers « Anges gardiens » ne vinssent à les quitter pour toujours, pleurèrent avec une telle abondance, que le sol était arrosé de leurs larmes. L'authenticité et la date de cette prophétie ont été confirmées par de nombreuses communications des autres communautés de Shakers, et, en outre, nous appelons l'attention sur ce fait que la découverte de l'or en Californie et l'avènement du spiritualisme par les « Knockings de Rochester » se sont produits en 1847-1848.

LES MANIFESTATIONS D'HYDESVILLE.

« Les bruits étranges et les prétendues apparitions de morts n'ont pas été particuliers à la maison d'Hydesville, habitée par les Fox, et l'aura, au moyen de laquelle les Esprits ont pu manifester leur présence, n'a pas été un attribut de cette seule famille. En d'autres temps et en d'autres pays les manifestations spirituelles, coups, mouvements de corps pesants, et tous les phénomènes inexplicables constatés à Hydesville ont étonné les habitants d'autres localités. Bien que ces manifestations fantastiques aient dépassé, en particulier dans la maison du Dr Phelps, à Stratford, comme puissance et persistance, tous les autres faits similaires, leur nature n'en était pas moins déjà bien connue de tous ceux qui avaient examiné le sujet des maisons hantées et des « Poltergeist » allemands. Mais ce qui caractérise scientifiquement le mouvement spirituel américain, c'est la première tentative de télégraphie, commencée à Hydesville et poursuivie à Rochester. C'est donc en toute justice que nous donnons une attention toute spéciale à cette manifestation. Dès les premiers essais de télégraphie spirituelle, dans lesquels les êtres invisibles purent dicter des messages de quelque importance, ils annoncèrent que cette méthode de communication était organisée par des Esprits scientifiques, qu'elle dépendait surtout des conditions magnétiques humaines et atmosphériques, et qu'elle aboutirait à une science, par laquelle les Esprits, opérant sur la matière, pourraient établir des relations plus intimes entre les mondes matériels et spirituels.

Ils parlèrent de la maison d'Hydesville comme particulièrement appropriée à leur dessein, par ce fait qu'elle était chargée de l'aura requise pour constituer une batterie télégraphique, la famille Fox possédant ce don.

Ils appelèrent cette aura « le principe de vie ». Cette force, quand elle existe en abondance dans une personne ou dans un lieu constitue, un « médium » ou moyen par lequel les Esprits peuvent communiquer.....

La scène des manifestations qui vont suivre consiste en une petite maison de bois, dans le petit village d'Hydesville, comté de Wayne, New-York.

L'endroit, n'étant pas directement accessible par chemin de fer, était solitaire, et dépourvu de ces indices de progrès que la locomotive laisse généralement sur son parcours. C'etait donc la dernière place où une scène de fraude ou de supercherie pouvait trouver motif ou possibilité de réussite. La famille qui fut si extraordinairement mêlée au phénomène était digne et honnête. Sa petite demeure, bien petite et simplement meublée, ne permettait nullement l'organisation de mécanisme secrets; une piété sincère, une agreste simplicité y résidaient seules. Tous ceux qui ont connu les Fox portent témoignage du caractère irréprochable de la mère, maintenant heureusement retirée de la scène de ses terribles épreuves terrestres, et de l'honnêteté des braves fermiers, l'un le père, l'autre le frère de celles qui sont devenues si fameuses sous le nom des « Frappeuses de Rochester ». A l'époque des manifestations la maison était occupée par M. et Mme Fox, e leurs deux plus jeunes enfants, Margaretta et Catharine, qui, d'après leur mère, avaient 15 et 12 ans.

Ces détails, tout insignifiants qu'ils puissent paraître, sont dus en bonne justice à cette famille et à la postérité. Quand l'avenir de cet étonnant mouvement appartiendra à l'histoire et que l'ancienneté, sinon le respect des vérités spirituelles, fera suivre à l'humanite l'exemple du passé et considérer ces récits comme sacrés, les noms qui sont maintenant plongés dans l'obscurité et voilés par la calomnie seront trouvés dignes d'être gravés dans le marbre et dans le bronze, et des incidents considérés comme de trop peu d'importance seront révérés comme « Ecriture sainte ». Ces changements de fortune et de temps sont déjà arrivés. Ils arriveront encore s'il est vrai que l'histoire se repète (1).

Les premiers occupants de la maison d'Hydesville.

Dans un récit publié dès les premières investigations auxquelles cette maison donna lieu, et intitulé : « Rapport sur les bruits mystérieux, etc. » nous voyons que quelques troubles avaient affecté les prédécesseurs de la famille Fox.

On n'avait rien remarqué avant le séjour de M. et Mme X. qui, suivant Lucretia P., jeune fille habitant avec eux, occupèrent quelque temps la maison, pendant l'hiver de 1843-4. Mlle P. dans une déposition qu'elle fit au cours des recherches, raconta qu'une après-midi, un colporteur, âgé d'environ trente ans, vêtu d'une veste noire, d'un pantalon clair et d'un chapeau, et

(1) L'histoire se répète toujours, car les mêmes causes ont toujours des résultats analogues. Cinquante-trois ans sont écoulés depuis les évènements rapportés pas Emma Hardinge et ces événements sont entrés dans le domaine de l'histoire; et si, comme nous l'espérons, nos lecteurs prennent intérêt aux moindres détails de ce récit, ce sera la justification complète de la prophétie de l'auteur du *Spiritualisme moderne*, et de l'utilité de faire revivre ces grands souvenirs.

portant avec lui un ballot de marchandises était venu trouver Mme X., qui avait semblé le reconnaître. Peu après, Mme X. avait appelé Mlle P. et, à sa grande surprise lui avait dit qu'elle ne pensait pas la garder plus longtemps chez elle, et que comme cette dame devait aller à Lock-Berlin cette après-midi, elles partiraient ensemble. Mlle P. y consentit, mais avant son départ elle examina, dans le paquet du colporteur, une pièce de lainage pour robe, et dit à l'homme de la porter chez son père le lendemain. Il promit de le faire, mais depuis, elle ne le revit plus. Mme X. et Lucretia quittèrent donc la maison, où elles laissèrent le colporteur avec M. X. Il semblait probable qu'ils passeraient ensemble la journée.

Trois jours après, Mme X. envoya chercher Lucretia P. chez elle, lui demandant de venir reprendre son ancienne place. C'est à partir de cette époque que Lucretia P. commença à entendre des coups dans la chambre à coucher. Un jour que ses maîtres étaient allés à Lock-Berlin, elle envoya chercher son petit frère et une de ses amies, nommée Aurélia, pour lui tenir compagnie pendant la nuit. Ces enfants entendirent distinctement des bruits qui ressemblaient, disaient-elles, aux pas d'un homme qui irait de la chambre à coucher à l'office, descendrait l'escalier de la cave, et après avoir parcouru quelques mètres, s'arrêterait subitement.

Elles furent très effrayées et dormirent à peine le reste de la nuit. Dans le « Rapport sur les bruits mystérieux », Mme P. mère de Lucretia, qui habitait dans le voisinage, dépose qu'étant allé voir un jour Mme X. après les événements précédents, elle la trouva malade de n'avoir pu dormir la nuit précédente. Elle lui en demanda la cause, et Mme X. déclara qu'elle était souffrante, et qu'elle avait entendu un homme marcher dans la maison pendant toute la nuit. Elle répéta souvent par la suite cette affirmation.

Une semaine environ après la visite du colporteur, Lucretia, ayant occasion de descendre à la cave, trébucha, et tomba sur de la terre molle. Sentant là quelque chose d'inaccoutumé elle cria à l'aide. et quand Mme P. accourut, elle lui demanda ce que M. X. avait fait dans la cave. Mme X. répondit que c'était des trous de rats, et le témoin rapporte que quelques nuits après, M. X. resta longtemps dans la cave, occuper à boucher les trous de rats avec de la terre qu'il avait apporté lui-même.

La maison, comme il a été dit, était une humble chaumière, comprenant deux chambres de bonne dimension et communiquant à une chambre à coucher, un office ou garde-manger s'ouvrant sur l'une des chambres, et, entre l'office et la chambre à coucher, un escalier conduisant à la cave et au grenier. Il semble que les habitants précédents n'y remarquèrent jamais de bruits inaccoutumés ; mais quelques mois après les événements indiqués ci-dessus, la maison était occupée par un M. Michael Weekman, qui témoigne

de la manière suivante, comme il est rapporté dans le récit publié sur les bruits spirituels d'Hydesville, par le Dr Campbell.

« La première histoire bien vérifiée que nous possédions de bruits inexplicables, dit le docteur, est celle d'une maison occupée par M. Michael Weekman, dans un petit village nommé Hydesville, commune d'Arcadia, comté de Wayne. M. Weekman habita cette maison pendant dix-huit mois, et la quitta en 1847. Voici en substance ce qu'il raconte :

« Un soir, au moment d'aller se coucher, il entendit frapper à la porte extérieure, et, contrairement à son habitude, au lieu de dire familièrement : entrez, il alla à la porte et l'ouvrit. Il ne doutait pas d'y trouver la personne qui voulait entrer, mais, à sa grande surprise, il ne trouva personne. Il rentra et se déshabilla ; quand, au moment de se mettre au lit, il entendit un autre coup à la porte, fort et distinct. Rapidement il y courut, ouvrit, mais, comme précédemment, il ne trouva personne. Il sortit et regarda dehors, supposant que quelqu'un voulait lui faire une farce. Il ne découvrit rien et rentra chez lui. Peu après le bruit se reproduisit. Il se leva, et resta la main sur le loquet, pour être prêt à surprendre l'importun qui employait ce moyen pour le déranger. Le bruit se répéta. Brusquement, il ouvrit la porte, mais ne vit personne. Il dit avoir parfaitement senti la vibration du coup sur la porte. Aussitôt la porte ouverte, il s'élança dehors, et fit le tour de la maison. Il ne vit rien. Les siens ne voulurent plus le laisser sortir, de crainte de mauvaises rencontres. Ce bruit est toujours resté un mystère pour lui, mais ne s'étant pas renouvelé, cet incident sortit de son esprit et le souvenir ne lui en revint que quand des faits analogues le lui rappelèrent par la suite.

« Un jour ils furent dérangés par une manifestation d'une nature différente, et qui serait difficilement croyable si les faits n'avaient prouvé que les événements sont communs dans les familles où l'on entend des manifestations. Une nuit, leur petite fille, alors âgée de 8 ans, se mit à pousser des cris de terreur. La famille, alarmée, accourut à son appel. Il était à peu près minuit. L'enfant leur dit qu'une main s'était promenée sur son visage et sur son corps, qu'elle l'avait sentie sur le lit et sur elle; mais qu'elle n'avait eu bien peur qu'en la sentant sur sa figure. Cette main était froide. L'enfant avait été si effrayée qu'elle resta longtemps avant de pouvoir donner la cause de son épouvante. Il fallut plusieurs jours pour la décider à recoucher dans la même chambre... »

(*à suivre*) Trad. par G. Béra.

RÉINCARNATION ET SCIENCE

par le professeur C. DAWBARN.

L'EGO N'EST PAS MOLÉCULAIRE

Le travail automatique accompli dans l'organisme par l'esprit qui domine certains organes et certaines fonctions, semble distinct de la puissance de pensée sur laquelle est basée la vraie nature de l'homme. Cette dernière est centrale et autocratique; c'est l'expression d'un ego qui s'impatiente de l'intervention d'une autre volonté. C'est ce que nous sommes à même de reconnaître quand nous parlons de l'hypnotisme et de la médiumnité comme étant des forces anormales.

Soumettre cet ego à une autre volonté, sauf pour un intervalle de temps très limité, c'est nuire au développement de soi-même ainsi qu'il est constaté par les esprits et par les mortels. Mais, remarquons que cet ego n'est pas un groupe moléculaire composé d'atomes. S'il en était ainsi, de même que toute autre molécule, il serait divisible et son identité pourrait être détruite. De plus, il ressort des recherches faites par la science, que toutes les molécules et leurs composés tôt ou tard se séparent. De l'objet le plus infime jusqu'au soleil, la loi veut que ce soit la force d'attraction qui domine et fasse naître la forme, en premier lieu; et qu'ensuite vienne la force de répulsion qui réclame ses droits et dissout la forme. C'est dans cette loi même que se trouve pour l'humanité, l'importance du fait du retour des esprits.

Le savant, ayant démontré la vérité du principe général de l'attraction et de la répulsion, on a fait l'application à l'homme ainsi qu'aux planètes. Laissant dans la tombe ceux qui lui étaient chers, il a cherché dans la philosophie de la loi universelle la consolation que ses sens et son esprit d'analyse sont susceptibles d'y trouver.

La communication des esprits avec les vivants sont venus le convaincre du fait que l'homme a plus d'une naissance. D'après cette loi, l'homme qui apparaissait au savant comme étant mort, entre dans un nouveau présent qui est lié à son passé et qui ouvre devant lui un avenir à jamais inconnu. C'est là une question de fait autant que ces investigations actuelles, quoique exigeant d'autres instruments et des conditions d'examen différentes de celles de ses expériences de laboratoire.

L'EGO EST INDESTRUCTIBLE

La question se trouve ainsi ramenée à chercher comment et pourquoi l'ego humain ou tout autre ego peut prétendre à une seconde naissance,

quand la forme qui l'animait et le contrôlait a été détruite. Nous trouvons la réponse dans le fait scientifique que chaque forme est composée de molécules, lesquelles selon la loi universelle, perdent leur forme existante ; et c'est en cela que consiste la démonstration logique que l'ego n'est pas un composé moléculaire, car il survit à la destruction de la forme. En d'autres termes, l'égo survit à la mort parce qu'il est lui-même un atome indestructible. Dans toutes les transformations de la vie, l'égo demeure invariable, parce qu'il est un atome et non une molécule. Les transformations de l'atome ne peuvent avoir lieu qu'à l'aide de sa force inhérente d'attraction et de répulsion à l'égard d'autres atomes. Nous sommes donc, ainsi de nouveau, ramenés à considérer les manifestations de l'ego dans l'homme lesquelles nous avons désignées sous le nom de « puissance de pensée ».

La pensée est l'activité de la personnalité de l'égo qui ne se manifeste, pour autant que nous pouvons en juger, que par la force d'attraction et de répulsion. Chaque pensée attire à elle certains atomes et en repousse d'autres. Dès qu'un atome est attiré vers un égo, nous obtenons une molécule ou forme, laquelle comme nous le savons, est susceptible d'être divisée par le pouvoir de la science. Si les atomes ainsi attirés sont en harmonie l'un avec l'autre, la forme qui en résulte ressent tous les bienfaits de cette union que nous qualifions d'état de santé et de bonheur ; mais si quelques-uns des atomes ainsi attirés sont en désaccord, en opposition avec d'autres atomes, un état morbide en est la conséquence. Et que ce soit sur le plan mental, physique ou spirituel, tout dépend de l'espèce d'atomes attirés par l'égo. Ainsi donc, la pensée attire continuellement à elle des atomes et elle en repousse d'autres.

Si elle attire les atomes qui sont favorables à la forme, sur le plan mental, il en résulte du bonheur ; si c'est le contraire, c'est un état de malheur qui en est la conséquence. En outre, si cette loi agit dans le plan spirituel de la conscience humaine, nous nous trouvons en présence de ce que le savant appelle l'homme subliminal ou sous-conscient, qui n'est toutefois qu'un fragment de l'esprit réel ; c'est ce qu'il a démontré dans ses recherches. Sur tous les plans les choses se passent de même ; l'harmonie donne naissance au développement de la forme et la discorde conduit à sa destruction.

Il a été démontré par l'expérience, que les pensées d'amour, de bien et de paix produisent chez tous une telle puissance d'harmonie que la forme se trouve dans les meilleures conditions pour sa persistance ; tandis que celles qui sont l'expression de l'égoïsme, de la haine, de l'envie et du sensualisme sont les émanations du principe révulsif et conséquemment tendent à diviser la forme des atomes.

Nous pouvons déduire de ce qui précède une conséquence logique, c'est que s'il était possible de maintenir l'harmonie dans tous ses détails, la forme

continuerait d'exister indéfiniment. Même sur le plan mortel, aucune période de temps, de soixante, de cent ou d'un plus grand nombre d'années ne parviendrait à dissoudre une forme quelconque qui n'attirerait à elle que les atomes qui lui sont sympathiques.

Ce que nous appelons la mort devrait cesser d'être, parce que dans ce cas rien ne serait repoussé que ce qui est nuisible à l'organisme. L'investigateur remarquera en passant, que la mort est le résultat des épreuves subies par l'ego, durant sa vie terrestre. Celui-ci apprend à attirer vers lui tout ce qui est favorable à son bonheur et à repousser tout ce qui lui est nuisible. Toutefois, son instruction est encore bien loin d'être complète ; et c'est pourquoi, tant que la pensée ne sera pas devenue suprême et toute d'harmonie, le rêve chéri de ceux qui cherchent une immortalité terrestre ne sera toujours, en réalité, qu'un rêve et rien de plus.

LA PERSONNALITÉ DE L'HOMME

La forme vivante de l'homme sur terre constitue ce qu'on nomme « sa personnalité », laquelle renferme en elle quelque chose de plus que les molécules que le savant réduit en sels, en minéraux et en gaz.

Les souvenirs et les connaissances issues de l'énergie attractive de l'ego s'unissent en molécules d'atomie qui sont au-delà de la portée mentale de l'homme de science terrestre. Pourtant, ce sont nécessairement aussi des formes, soumises à la même loi d'attraction et de répulsion, mais sur un plan supérieur à celui du plan physique, connu sous le nom de matériel. Conséquemment, la mort ou la dissolution de la matière, ne les touche en rien. La personnalité est aussi vivante que jamais, car ses souvenirs et ses connaissances acquises ne peuvent être exprimées par la forme moléculaire qu'on appelle « homme mortel ».

Mais la loi persiste, car elle est suprême. Il faut que cette personnalité attire à elle tout ce qui est harmonieux ou bien il faut qu'elle cesse d'exister. Si, au contraire, elle se développe avec des éléments discordants, alors fatalement, comme la forme terrestre, elle doit se désintégrer. Il peut se faire, cependant, que cette transformation soit si lente que la personnalité résiste pendant une longue période de temps, cela dépend de la force discordante. A ce point de notre étude, nous avons atteint la limite où, si c'était possible, nous devrions nous trouver en présence de la loi de réincarnation, si telle était, en vérité, une loi naturelle. Mais, en envisageant, la question au point de vue scientifique, nous ne voyons aucune raison, aucune possibilité d'un pareil changement de forme dans la loi de la nature. L'ego qui s'est dégagé de sa forme terrestre est tout autant une personne qu'avant sa séparation, attendu que sa forme physique n'a jamais été une personnalité. Les souvenirs et ses connaissances acquises sont, comme ils l'étaient avant, dans un

état d'existence subliminale active. Sa personnalité-esprit continue à attirer et à repousser de même et sous la même loi, avec la certitude d'obtenir les mêmes résultats. Si l'ego est capable d'attirer à lui ce qui est harmonieux, sa personnalité persistera; dans le cas contraire, sa personnalité doit disparaître tôt ou tard; et retournera alors à son point de départ primitif peut-être encore pour un nouveau cycle, mais pour autant que nous sommes capables d'en juger, sans aucune possibilité de se réincarner dans la vie terrestre, si ce n'est comme une personnalité autre et distincte.

L'AVENIR DE L'HOMME.

Quoique les connaissances que nous avons acquises concernant les communications des esprits paraissent démontrer qu'un grand nombre d'intelligences appartiennent à cette classe de personnalités qui se désagrègent lentement, il y a d'abondantes évidences qu'il en existe des myriades qui sont douées d'un pouvoir d'attraction, tel qu'ils repoussent tout ce qui leur est nuisible. Il n'y a dans ce cas aucun champ ouvert, aucune nécessité pour la réincarnation. Ces esprits ne s'aiment pas eux-mêmes, mais d'autres. Chaque pensée est devenue harmonieuse jusqu'à ce que son pouvoir individuel comme Ego, d'où l'attraction elle-même a évolué, réunisse toutes les forces de la nature en une activité créatrice, soumise à sa volonté.

Alors, l'harmonie est devenue suprême. L'immortalité n'est en elle-même que la persistance d'une personnalité qui peut être reconnue après qu'une forme primitive a été dissoute pour faire place à une autre. Ainsi, le papillon est une chenille immortelle. Si la forme qui subsiste se dissolvait, l'immortalité cesserait d'être. L'existence éternelle, comme personnalité, est une tout autre chose. Elle dépend de cette grande force d'attraction, qui constitue le bonheur, et de répulsion qui est nuisible. Celui qui est capable d'atteindre ce but devient un monarque de l'univers parce qu'il a acquis la sagesse qui est l'amour en activité d'harmonie.

Tel est, sans aucun doute, l'avenir de l'homme, en relation avec la communion des esprits, examiné au point de vue scientifique. Si j'ai réussi à faire de mes croyances un exposé lucide, le lecteur aura pu comprendre qu'il n'y, a dans mon esprit, aucune place, ni pour la réincarnation, ni pour une divinité orthodoxe. Je ne sais que trop bien que le ciel et l'enfer appartiennent à celui qui veut se l'approprier. La vie terrestre, si tristement remplie d'infortunes, ne manifeste aucune finalité. Si l'Ego humain aspire vers l'idéal le plus noble et le plus élevé, tôt ou tard il arrivera au point culminant, qu'elles qu'aient été ses épreuves physiques et mentales durant son existence mortelle. Cette doctrine peut, comme je le crois et me suis efforcé de le démontrer, être prouvée par des faits naturels découverts et enregis-

trés par les savants, quand on l'envisage au point de vue de la communion des esprits avec les mortels. J'ai démontré de même antérieurement que tout enseignement qui est basé « sur ce que dise les esprits » sera toujours incertain, confus et en grande partie trompeur, eu égard à l'impossibilité d'obtenir un échange parfait entre les deux état d'existence.

SAN LEANDRO.

OBJECTIONS AUX DOGMES DE LA RÉINCARNATION ET DE LA RÉINCORPORATION

Par le professeur LOCKWOOD de Chicago.

Le professeur Lockwood dont il est fait mention pour la première fois dans notre revue est un savant d'une grande valeur et jouit aux Etats-Unis d'une réputation justement acquise, par les diverses œuvres de science qu'il y a publiées. Je ne crois pouvoir mieux le faire connaître aux lecteurs qu'en reproduisant le témoignage d'estime et de reconnaissance que lui ont rendu les membres de « L'Union progressiste des femmes » et du « Club spirito-philosophique » de Brooklyn, à la clôture d'une série de conférences qu'il leur avait données.

« La philosophie spirituelle du professeur Lockwood a ouvert à chacun « des auditeurs des vues nouvelles et correctes sur les transformations cos- « miques de ce monde. Ses théories sur les modes invisibles du mouvement, « la corrélation des forces matérielles et spirituelles de la nature sont une « unité ; qu'il n'existe que des manifestations de principes et non des lois, et « que l'état actuel de la nature est le résultat de l'évolution et non de la créa- « tion. Ses conférences sur la mythologie, la télégraphie sans fil, les rayons X « et l'embryologie sont d'un intérêt puissant pour l'étude et ouvrent un « champ de données de la plus grande importance, quand elles sont appli- « quées scientifiquement à l'évolution humaine. »

Nous extrayons d'un opuscule sur les dogmes de la réincarnation écrit par le professeur, les passages les plus saillants donnant les arguments sur lesquels est fondée sa controverse.

— L'histoire traditionnelle, dit le professeur, attribue à l'Inde trois ères ou époques distinctes connues sous le nom de védique, épique et puranique. Comme ces époques se sont mêlées l'une dans l'autre, à la suite de plusieurs siècles d'évolution, il est impossible d'indiquer d'une manière précise, le commencement de chacune d'elles. Cependant, l'histoire et la mythologie s'accordent à reconnaître que l'ère védique était essentiellement consacrée à l'adoration de la nature et à l'observation des phénomènes cosmiques.

Cette vérité est rendue évidente par les prières que les Indous adressaient aux dieux de la pluie, des brouillards, du soloil, des fleuves, du feu, de la plante soma et de maints autres attributs de la nature représentant en tout, environ 33 dieux. Les hymnes védiques semblent avoir pris naissance avec

la branche indienne de la race aryenne, tandis que ceux des Rig-Vedas sont un ressouvenir de l'établissement primitif arien dans le Punjalo.

Il convient de rappeler ici que l'ère védique d'adoration de la nature était la religion de l'Inde, plusieurs siècles avant qu'elle se mêlât au Brahmanisme ou avant l'avènement du Bouddhisme. Le dieu « Rudra », qu'on adorait comme étant « le dieu de la tempête », dans l'ère védique, devint plus tard le troisième dieu de la triade indoue, ou Siva, le destructeur. Vishnou, le dieu du soleil et la deuxième personne de la triade, n'était connu que comme la divinité du « ciel étoilé » ; tandis que Brahma, la première personne ou Créateur, n'avait pas d'existence séparée dans les hymnes védiques. La doctrine de la transmigration y était inconnue, de même que les castes telles qu'elles sont désignées de nos jours. Dans chaque famille, le père était le prêtre du cercle domestique et comme l'écriture y était inconnue également, le père enseignait à son fils, outre les prières et les liturgies, la manière de conduire les sacrifices dans les tribus. La famille qui parvenait à apprendre par cœur les diverses formules religieuses, devint propriétaire héréditaire et chef des cérémonies requises pour les offrandes solennelles faites aux dieux. C'est avec les cartes que l'on vit surgir le clergé et avec lui les dissensions, les luttes, la servitude mentale, la superstition, la spéculation et l'effusion du sang. C'est aussi avec les prêtres que les poèmes épiques prirent leur origine. Mais, avant que l'ère épique se fût établie dans l'Inde, les Brahmanes avaient succédé aux Aryens, cette faction qui avait composé plusieurs des hymnes védiques ; et avec le Brahmane, vint le Brahmanisme sous ses formes variées de pensée.

Avec le Brahmanisme et les écrivains de la période épique vint le changement des noms, des divinités de la période védique, aryenne, Indria, Agni et Rudra, dans ceux comprises dans la triade indoue mentionnés ci-dessus. Avec les prêtres de la période épique naquit la licence poétique, qui produisit le changement de l'idéal des principes créateurs de la nature en dieux anthropomorphes. Enfin avec l'idéal des dieux anthropomorphes, il y eut encore plus de licence et de prétention dogmatique.

Les méditations fantaisistes du prêtre-poète revêtirent ces dieux du pouvoir, de se transformer en un animal quelconque : soit oiseau, poisson, serpent, tortue, ours, lion ou homme ; soit en fleuve, lac, océan, fleur ou arbre, suivant que le caprice divin le voulait.

Ainsi prit naissance l'omnipotence originaire des dieux, et avec elle, dans le domaine de spéculation poètique d'idéalité pervertie, la doctrine de la réincarnation.

Les dieux Brahma, Vishnou et Siva eurent chacun un millier de noms, par suite de leur réincarnation et réincorporation supposées dans mille formes et attributs différents de la nature. Avec cette tendance poètique et

spéculative en activité pendant la période épique, d'une part, et les dieux tout-puissants dans leur triade, d'autre part, il est facile de concevoir que des divisions et sectes nombreuses devaient en résulter ; chacune d'elles étant soumise à un prêtre ou chef spécial et se prosternant à l'autel de la forme que ces dieux représentaient individuellement. Ainsi surgit non seulement la doctrine de la réincarnation, mais celle de la réincorporation ou métamorphose, de la métampsycose ou transmigration de l'âme dont chacune avait ses représentants particuliers ou prêtres, et ses partisans.

Il est impossible de faire ici l'analyse de ces diverses sectes et de leurs croyances, mais nous référons le lecteur aux ouvrages publiés sur ce sujet, pour être renseigné d'une manière complète.

Dans les hymnes védiques, l'immortalité des dieux n'est jamais l'objet d'un doute, parce que ces dieux représentaient seulement les principes éternels de la nature ; tandis que dans la période épique, tous les dieux inférieurs sont mortels, dans le principe, et ne deviennent immortels que pour le pouvoir externe de la transmigration. Vishnou et Siva étaient les principales divinités, et quoique chacun d'eux eût un millier de noms, représentant un millier de transmigrations ou de changements, qu'ils avaient la faculté d'assumer, ils conservèrent cependant leur suprématie dans la période épique, sous le nom de Vishnou et Siva.

Brahma, le premier dieu de la triade indoue disparaît graduellement de la scène avant la fin de l'ère épique et bientôt on ne le voit plus apparaître que chez quelques tribus ou sectes errantes.

Avec l'avènement de la période puranique, nous assis, tous au déclin, général des croyances jadis populaires de la race indoue. Les principes élémentaires et créateurs de la nature qualifiant ces divinités à l'origine, ont été perdues de vue, par le cours des siècles, dans la confusion de l'imagination fantastique et la licence populaire des prétentions cléricales. Les symboles des hymnes védiques sont perdus, ses métaphores sont inconnues et toutes les grandes conceptions de caractère philosophique, si suggestives dans les hymnes védiques sont submergées dans un fatras de théologie et de cérémonies voluptueuses sans fonds. Le prêtre sectaire s'est jeté avec succès dans la civilisation orientale, non seulement comme son chef public, mais surtout au point de vue de la caste et du système politique le plus puissant. La doctrine et les dogmes de réincarnation, fiction des prêtres, furent ainsi inaugurés comme étant la doctrine de l'évolution humaine.

Prof. C. MOUTONNIER.

PSYCHOGRAPHIE

par A. Oxon (*suite*) (1).

Au cours de ce compte rendu s'est présenté le nom d'un homme de science, qui eut d'excellentes occasions d'observer les phenomènes produits en présence de Slade et qui nous a laissé un récit très exact de quelques-unes de ses observations. Cet observateur est le Dr Carter Blake, qui fut secrétaire de la Société anthropologique de Grande-Bretagne et ses comptes rendus ne se bornent pas à citer des faits, ils présentent aussi sur a source et le mode d'action de la force agissante des hypothèses sur lesqu'elles nous aurons l'occasion de revenir.

« Le lundi, 18 courant, je me suis rendu chez le Dr Slade. Les manifestations furent de même ordre que celles décrites par vos correspondants. Je fus frappé de ce fait, que la force qui agissait, après avoir tiré mon vêtement, prit dans ma main une ardoise et la porta sous la table, en se tenant toujours à ma droite, tandis que le Dr Slade était à ma gauche. Le message qui me fut ainsi donné avait le caractère ordinaire de ceux «d'Allie».Ensuite les initiales d'une personne décédée que je connaissais furent tracées sur la face inférieure de l'ardoise, tout à fait hors de la vue de Slade. On attribua quelques instants après à la même source un message dont le contenu n'était intelligible que pour moi et non pour le Dr Slade. Tandis que toutes les mains étaient en vue, mon vêtement fut fortement tiré par une force étrangère au médium. La table fut enlevée en l'air, tandis que ses mains et les miennes étaient posées dessus et que mon pied était sur les siens. Ses pieds ne firent pas le moindre mouvement. Slade ayant quitté la table, celle-ci se porta avec violence sur mes genoux, puis, se renversant, se plaça sur ma tête. L'accordéon joua pendant que Slade ne le tenait que d'une main.

Près de moi des mains qui apparurent produisirent une ombre bien nette sur la table et sur mon vêtement blanc, sous l'action des rayons du soleil.

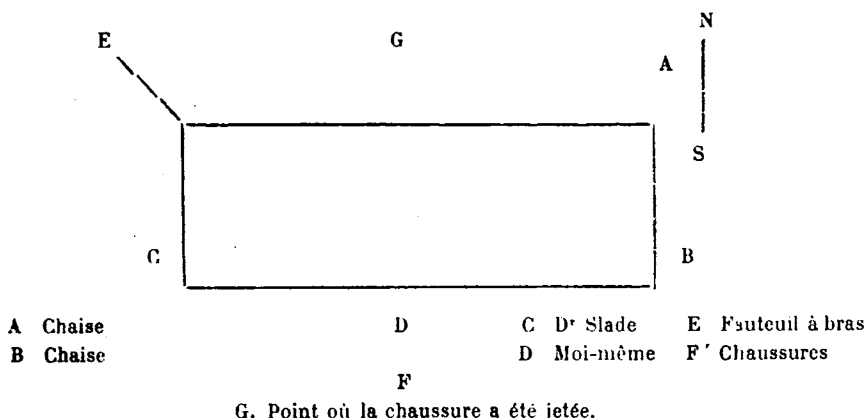
Ces faits laissèrent dans mon esprit la conviction de la bonne foi absolue du Dr Slade, dans cette circonstance et la certitude que la force qui produit d'aussi singuliers effets est intelligente et agit d'un ou de plusieurs points hors du médium.

Le dimanche, 10 septembre 1876, après la messe, vers 9 h. 40 du matin. je me rendis chez le Dr Slade et le trouvai dispos d'esprit et de corps. J'entrai dans un arrière-salon ; le tapis qui recouvrait la table en fut enlevé et scrupuleusement examiné ainsi que la table, comme je l'avais fait précé-

(1) Voir la *Revue spirite* de juin 1900 à avril 1901

demment pour un tapis de pieds. Le Dr Slade prit place au côté ouest de la table et moi au côté sud. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de décrire la table autrement qu'en disant qu'elle était en frêne très épais et qu'elle était établie sur une solide charpente. Le support ou tasseau qui soutenait chacun des deux battants de la table était tout à fait semblable à ceux qui avaient été adaptés à une table de sapin que je possédais. En somme il n'y avait absolument rien d'anormal ou d'inusité dans cet arrangement et si j'en fais mention, c'est précisément parce que l'on a appelé sur ce point l'attention, afin de faire croire qu'il pouvait s'y trouver quelque chose de suspect. Les chaises rangées autour de la table et qui n'appartiennent pas à Slade, étaient des chaises cannées ordinaires et n'étaient en rapport avec aucun mécanisme caché soit sous le tapis de pied, soit dans le plafond, soit en un endroit quelconque. La chaise que j'indiquerai par la lettre A fut, après inspection, placée par moi au coin nord-est de la table, sa face formant une diagonale avec le côté nord de la table. Une autre chaise, B, fut placée tout à fait sous ma vue, de façon à faire face au côté est de la table.

Le Dr Slade était chaussé de souliers français et il portait un costume de saison. Je portais de lourdes bottines de marche à élastiques. Voulant prouver qu'il lui serait parfaitement impossible de produire avec les pieds aucun mouvement de la table ou sous celle-ci, le Dr Slade prit soin de s'asseoir de côté, avec un de ses pieds posé sur une chaise tournée vers le coin sud-ouest de la table, entre nous. Comme il se trouvait fort gêné dans cette position, il posa ses pieds à une distance d'environ six pouces, au minimum, du coin sud-ouest de la table. J'enlevai mes chaussures et les posai derrière ma chaise, au point marqué F, ou personne autre que moi ne pouvait les toucher et je ne pouvais le faire moi-meme qu'avec la main droite. Un sofa était derrière moi et mes chaussures étaient partiellement engagées sous ce sofa. Je posai alors mes pieds sur ceux du Dr Slade et rendis impossible tout mouvement de sa part.



A Chaise
B Chaise
C Dr Slade
D Moi-même
E Fauteuil à bras
F Chaussures

G. Point où la chaussure a été jetée.

Il tint alors l'ardoise sous la table, de la façon décrite déjà avec le plus grand soin par Sergeant Cox et par vingt autres. Dans le cas actuel je ne crois pas avoir à dire autre chose, sinon que je concentrai toute mon attention à constater ce fait, que les deux faces de l'ardoise très sérieusement examinées se montrèrent dépourvues de toute écriture ou marque quelconque. Le Dr Slade me permit de tenir moi-même l'ardoise et de la retourner. Bientôt on entendit le fragment de crayon qui écrivait, produisant à la face supérieure de l'ardoise le message suivant.

« Cher Monsieur, je vous présente mes compliments et je tiens à vous dire que Wm. Trippen (ou Tuppen) est venu et qu'il désire que ses amis sachent qu'il peut revenir. J'ai quitté la terre, le 16 août, au Cottage Thomas n° 1, Bournewalk, Butler, à l'âge de 68 ans.

Wm. T.

La signification de ce message était parfaitement inintelligible pour moi. Pendant que cette écriture se produisait, le Dr Slade causait de toute autre chose.

La séance fut ensuite continuée.

Pendant que nous étions dans l'attente d'autres manifestations, je remarquai une circonstance que je n'avais jamais observée avec le Dr Slade. Ses mains étant sur les miennes au centre de la table, les muscles de mes avant-bras furent pris de mouvements convulsifs et, d'après mes impressions, la direction de ces secousses était du coude vers l'extrémité des doigts et non dans le sens contraire, comme quelques-uns auraient pu l'attendre. La sensation ne rappelait pas celle qu'aurait produite une machine électrique placée sous la table, mais bien plutôt ce que je me figure que doit produire l'*aura epileptica*. Je n'ai, du reste, pas la moindre prétention à posséder cette faculté anormale, appelée, je ne sais pourquoi, médiumnité, terme mal construit, qu'on a sans doute inventé sur le même modèle que vitualité.

La chaise marquée A s'éleva à une hauteur de neuf pouces au-dessus du parquet, conservant son parallélisme avec celui-ci et retomba en produisant un choc violent. Le fauteuil à bras E, vers le coin de la pièce, glissa sur ses roulettes dans la direction marquée par le pointillé dans la figure. La chaussure de mon pied droit violemment enlevée, passa au-dessus de ma tête et alla tomber au point G. Je demandai que l'autre chaussure fût déposée doucement sur la chaise B, mais avant que les mots fussent sortis de ma bouche, elle fut jetée sur la table, frappant les mains du Dr Slade et les miennes, produisant une écorchure chez lui et une contusion chez moi. Pendant tout ce temps ses mains restèrent sur les miennes au milieu de la table et mes pieds sur les siens. Aucun mouvement d'aucune partie de son

corps n'a pu provoquer les effets ci-dessus. La distance entre le pied de la chaise A et ses orteils, s'il avait pu les avancer, aurait été de 16 pouces. La distance entre lui, assis sur sa chaise et l'endroit où j'avais déposé mes chaussures était de 3 pieds 4 pouces et la distance entre le point où mes chaussures se trouvaient déposées et celui où l'une d'elles vint tomber était de 7 pieds 3 pouces, auxquels il convient d'ajouter la courbe parcourue pour passer au-dessus de moi, tandis que j'étais assis. J'estime que ce trajet représentait 12 pieds.

La table fut ensuite enlevée et renversée sur ma tête.

Dans la soirée j'eus une autre séance avec le Dr Slade et un célèbre anatomiste, qui y assistait, se déclara parfaitement convaincu du caractère de sincérité des manifestations. Je fus frappé de l'identité avec laquelle les phénomènes se reproduisaient. Dans cette séance comme dans la précédente, de courts messages furent écrits au moyen d'un crayon de 6 pouces de longueur tenu à environ 9 pouces sous la face inférieure de la table. Le public est souvent intéressé par la façon dont les contrôles du Dr Slade rejettent invariablement les crayons de ce genre. »

Je crois devoir citer le témoignage du Rév. John Page Hopps, éditeur du *Truthseeker*, surtout parce que son rapport montre qu'il s'est rendu chez Slade, l'esprit préoccupé d'un certain nombre d'allégations qu'il avait entendu émettre contre ce médium. Les dispositions ordinaires ayant été prises, Slade tint d'abord l'ardoise pour demander si l'on pourrait obtenir quelque chose, puis ensuite pour demander s'il se produirait assez d'écriture pour remplir l'ardoise. A cette question il fut répondu : « Nous allons le faire immédiatement ». Il fut constaté que le *crayon se trouvait arrêté à la dernière lettre du dernier mot*. M. Page Hopps continue ainsi :

« L'ardoise fut alors introduite sous la table et pendant environ trois minutes j'entendis le bruit de l'écriture. Lorsqu'il eût cessé, l'ardoise fut retirée avec précaution, c'est-à-dire en la tenant bien à plat, comme dans les expériences précédentes, surtout pendant que se produisait l'écriture et on la trouva complétement remplie par le message suivant, qui, je le suppose, s'adressait à moi : »

« Cher Monsieur, que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme dans le ciel. Que le commandement du Christ de faire le bien soit enseigné comme le seul moyen efficace de salut contre l'égoïsme, la discorde et l'erreur : il ne faut pas seulement le chercher, il faut l'appliquer largement; On n'y arrive pas par des rites extérieurs, mais en l'inculquant dès le début, il doit nécessairement se développer dans toute la vie éternelle de l'homme et il ne reste à l'homme qu'à se mettre dans les conditions d'harmonie qui lui permettent de recevoir la plus grande somme possible des biens célestes. »

A. W. Slade.

On dira peut-être que cette ardoise était déjà couverte d'écriture et avait été adroitement substituée à l'autre, mais on verra plus tard que, sans attendre, j'ai obtenu une communication aussi longue sur une ardoise m'appartenant, que j'avais marquée et que j'ai présentée juste au moment où l'écriture allait commencer à être tracée.

J'ai entendu parler de temps d'arrêt suspects, de mouvements, de bruits, de fractures de crayon toutes préparées, de bruits de la gorge, etc... Ce qui m'a surpris, c'est l'aise, la simplicité, le calme qui règnent en toutes choses. J'ai entendu parler d'ardoises posées d'abord sur les genoux de Slade et disparues. Plus d'une fois je l'ai vu placer l'ardoise sous la table, en pressant fortement contre la face inférieure de celle-ci la face supérieure de l'ardoise et en laissant constamment visible une partie de son cadre. J'ai entendu souvent l'écriture commencer avant que l'ardoise ne fût tout à fait en position; dans toutes les occasions où l'écriture se produisit, j'ai entendu le bruit de cette écriture sur une ardoise dont je venais de constater la netteté.

On a parlé de substitution d'ardoises. Ce que je puis dire, c'est qu'après que j'avais moi-même entendu le bruit de l'écriture, l'ardoise était retirée avec beaucoup de lenteur et que dans tous les cas on retrouvait le bout de crayon juste à la fin du dernier mot. On a parlé d'écriture tracée par le Dr Slade, au moyen de son doigt garni d'un petit grain de crayon; mais une de ses mains était posée sur les miennes sur la table, tandis qu'une partie de l'autre, tenant l'ardoise, restait visible tout le temps et ne faisait pas le moindre mouvement pendant que j'entendais l'écriture, qui, dans un cas, couvrait toute la surface d'une ardoise de dimension moyenne. On a encore parlé d'encre sympathique et autres choses semblables : l'ardoise dont nous nous sommes servi était neuve, parfaitement grise; le crayon était un petit morceau d'ardoise assez tendre et toute l'écriture que j'examinais avec soin était constituée par une poudre parfaitement sèche d'ardoise. On s'est demandé si l'écriture était tracée sur la face inférieure ou sur la face supérieure de l'ardoise. Je suis certain que dans les cas observés par moi l'écriture fut tracée entre la face supérieure de l'ardoise et la face inférieure de la table.

Je vis de nouveau le Dr Slade, le surlendemain. A cette occasion je pris deux ardoises nouvellement encadrées et que je marquai. Je demanda spécialement s'il ne serait pas possible d'obtenir de l'écriture sans placer l'ardoise sous la table et il me fut répondu que c'était très possible. Mes deux ardoises furent alors posées l'une sur l'autre sur la table, avec un bout de crayon entre elles. Nous appliquâmes ensuite nos quatre mains sur elles, en pleine lumière. J'entendis distinctement le bruit de l'écriture et lorsque j'enlevai l'ardoise supérieure, je trouvai ces mots tracés d'une très laide

écriture : « Nous ne pouvons vous donner de communication. Nous voulons seulement vous prouver notre pouvoir. » Je remarquai que quoique quelques mots, spécialement le mot *Communication*, fussent fort mal écrits, le Dr Slade les avait lus aussitôt. Lorsque je sortis de chez le Dr Slade cette ardoise fut réduite en pièces ; comment ? Je n'en sais rien. Je retournai donc le lendemain, pour essayer de nouveau et je pris encore deux ardoises encadrées et marquées. Un premier message fut écrit sous la table, comme le jour précédent, mais avec plus d'agitation de la main et ils me dirent qu'ils avaient brisé mon ardoise parce qu'ils désiraient me donner mieux que cela. En tous cas le résultat fut remarquable. Ma première ardoise, tenue par le Dr Slade, fut absolument pulvérisée ; à peine en restait-il deux pouces dans l'un des coins. Je déposai la seconde sur la table avec un bout de crayon au-dessous d'elle et nos mains furent posées sur ou près d'elle. On entendit l'écriture, qui cessa au bout de trois minutes. Lorsque l'on releva l'ardoise, on y trouva ce message, bien tracé, en lignes régulières et couvrant toute la surface :

« L'esprit de vérité dont Jésus a annoncé la venue dans le cours de ce siècle de guerre et de violence, est cet esprit d'union, de fratenité, d'amour et de bonté qui réunit les âmes rachetées sur terre comme dans le ciel, pour en former la grande famille de Dieu. L'œuvre des médiums est destinée à ouvrir les voies à l'avènement de cet esprit. Aujourd'hui il faut qu'ils aient l'énergie de marcher en avant dans cette œuvre de salut.

« A. W. SLADE. »

Je possède encore dans mon cabinet cette ardoise, portant toujours la marque que je lui avais apposée. »

(*A suivre*). Traduit par le Dr O. DUSART.

VIE ÉSOTÉRIQUE DE JÉSUS DE NAZARETH

(*Suite*)

CHAPITRE PREMIER

De la personnalité de Jésus

C'est avec beaucoup de raison qu'on a dit qu'il fallait le recul du temps pour bien juger d'une époque; *a fortiori*, dirons-nous, pour bien juger d'une personnalité, surtout quand elle a occupé dans l'histoire, dans la philosophie et dans la religion une très grande situation, ce qui est bien le cas de J.-C.

La religion, celle-ci, appartient à l'humanité, comme l'a fort bien dit Proudhon, et c'est pourquoi tout le monde a le droit d'en parler, ce qu'en aucun temps et sous aucun climat, le prêtre n'a voulu permettre.

« Je cherche les lois du juste, du bien et du vrai (1); ce n'est qu'à ce titre que je me permets d'interroger la religion. Elle appartient à l'humanité; elle est le fruit de ses entrailles. A qui serait-elle méprisable? Honorons en toute foi, en toute Eglise reconnue ou non reconnue par l'Etat, honorons jusque dans le Dieu qu'elle adore la conscience humaine : gardons la charité, la paix avec les personnes à qui cette foi est chère. C'est notre devoir et je n'y manquerai pas. Mais la piété publique satisfaite, le système de la théologie appartient à ma critique; la loi de l'État me l'abandonne. »

Ces idées de Proudhon sont fort justes et permettent de traiter la question, l'importante question, pouvons-nous dire, avec toute liberté d'action. Il faut, du reste, pour la traiter, posséder une sorte d'intuition, de prescience et d'inspiration.

Proudhon nous dit que le système de la Théologie appartient à sa critique, mais nous devons ajouter que beaucoup d'auteurs ont voulu faire de la théologie, la Boussole de la science; c'est là une grave erreur, car la théologie et la science sont des ennemis implacables. Aussi nous ne pouvons que partager absolument l'avis de M. Charles Naudin, l'honorable et regretté membre de l'Académie des sciences quand il dit (2) :

« Ce que je ne puis concéder, c'est que la théologie serve de flambeau à la science. Toutes deux sont légitimes, mais elles correspondent à des aspirations différentes; toutes deux doivent rester indépendantes dans leurs allures, pour que leurs décisions fassent autorité.

« La théologie et la science ont toujours fait mauvais ménage et se sont nui mutuellement toutes les fois qu'on a voulu les enchaîner l'une à l'autre. Il y a entre elles incompatibilité d'humeur. Le propre de la science est la libre recherche dans toutes les voies accessibles à l'esprit humain, et tant qu'elle reste sur son domaine, toutes les audaces du libre penseur doivent lui être permises. Les erreurs, quand elle en commet, c'est à elle-même de les redresser et il n'est pas à craindre que ses erreurs s'éternisent dans un temps où toutes les théories sont discutées et contredites. Mais malgré leur antagonisme, qui est plus apparent que réel, la théologie et la science convergent à une même fin, qui est, si je ne me trompe, de résoudre le problème de la destinée humaine ».

Mettant à profit les idées qui précèdent, nous entrerons immédiatement dans le vif de notre sujet.

Et tout d'abord la première pensée qui se présente à l'esprit est celle-ci : Jésus est-il Dieu ou bien n'est-il qu'un homme?

(1) P.-J. Proudhon. *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, I, p. 3. — Œuvres complètes, Paris, 1870.

(2) *Bulletin de la Société botanique de France*, tome XXI (Séance du 13 nov. 1874).

Pour les uns, Jésus est Dieu, le fils de Dieu, la seconde personne de la Trinité !

Pour les autres, Jésus n'est qu'un homme, qu'une créature humaine ne comportant dans sa personne rien autre de *divin*, que n'en comporte le reste des humains.

Or, nous ne saurions partager complètement l'une ou l'autre de ces opinions.

Pour nous, Jésus est un être humain et Dieu à la fois, mais pas de la façon que le croit et l'admet l'Église catholique et avec elle le vulgaire.

Pour nous, Jésus est ce que l'on nomme dans la science hindoue un *Nirmanakaya*, c'est-à-dire un être humain très avancé, qui par une série d'existences, a atteint le Nirvânâ, mais qui n'a pas voulu user de la haute situation que lui a mérité son *Karma*, pour être utile à ses frères en humanité, qui a voulu les aider à racheter leurs fautes par une expiation imméritée. C'est là le sacrifice sublime fait par Jésus pour le bonheur, pour l'avancement et le plus grand progrès de ses Frères Terriens.

Le sacrifice par lui une fois accepté, il se réincarne sur la terre et là, il oublie sa grande Personnalité, sa qualité de *Nirmanakaya* (une sorte de DIVINITÉ) pour ne rester qu'un simple humain comme tous ses frères en humanité. Et c'est ceci, qui explique son beau rôle envers l'humanité, de même que le mérite de ses souffrances.

Avant de poursuivre cette thèse, nous parlerons de la question de la réincarnation de Jésus. Bien des personnes se sont demandé et se demandent journellement, si le Christ a été soumis à la *Loi de la Réincarnation*, puisque ce n'était qu'un être humain et non un Dieu ?

Comme dans toutes les graves questions, les uns sont pour la réincarnation, les autres s'inscrivent contre elle. Parmi ceux-ci, nous devons mentionner l'opinion de Roustain dans son volume intitulé : LES QUATRE ÉVANGILES, la Vie médianimique, dicté, dit l'auteur, par ceux qui ont préparé la mission terrestre de Jésus et qui ont participé à son accomplissement (Mathieu, Marc, Luc et Jean).

« Jésus, y dit-on, était et est infaillible, comme étant en rapport direct et constant ave Dieu. Sa pureté parfaite lui permettait d'approcher du centre de toute pureté ; il était et il est son Verbe auprès de nous, en ce sens qu'il était et qu'il est, et par, et pour son Dieu et votre Dieu son père, votre maître. »

Pour bien comprendre ce terme infailli que Roustain applique à Jésus, nous mentionnerons ce qu'il écrit à ce sujet :

« Les Esprits, dit-il, qui, dociles aux esprits chargés de les conduire, de les développer, ne faillissent point, continuent à progresser à l'*état fluidique* ».

Dès lors, d'après Roustain, pas d'incarnation pour ceux-là et partant pas de réincarnation, et d'après cet auteur Jésus aurait été de ceux-là.

Nous n'hésitons pas à nous inscrire en faux contre une pareille thèse. — Jésus, en effet, avait fini en tant qu'humain, la série de ses existences, quand il est venu accomplir bénévolement, volontairement sa mission angélique ; il était, suivant la philosophie bouddhique, nous l'avons déjà dit, un *Nirmanakaya*, c'est-à-dire un saint ayant atteint le Nirvânâ, et il a sacrifié sans regret, sans aucune hésitation, cet état de béatitude auquel il avait droit pour venir instruire ses frères et améliorer leur sort, comme nous l'avons dit précédemment. Or, si nous admettions la thèse catholique : ***Jésus est Dieu, Fils de Dieu***, et dans ce cas où serait son mérite ?

Sa personnalité divine lui permettant de supprimer toute douleur, toute souffrance, Jésus, dans sa *Passion*, n'aurait rien, absolument rien souffert, il aurait donc joué une infâme *comédie*, ce qui est de toute impossibilité, et c'est cependant ce qu'admettent implicitement certains écrivains catholiques ! Tandis qu'au contraire, Jésus n'étant qu'un homme, un simple humain (dès lors, rien de ce qui est humain ne lui est étranger), il éprouve donc la joie, les tristesses, la douleur, les humiliations et les souffrances de tous genres. Rien ne lui est épargné ; au contraire, sa nature sensitive, hautement sensitive, lui fait éprouver une plus grande acuité de sensation. Aussi, s'il résiste aux tentations, il en a tout le mérite ; s'il porte sa croix, il en souffre, il en supporte le poids réel, la charge tout entière ; s'il est injurié, souffleté, tourné en dérision, s'il subit toute sorte d'opprobres et d'avanies, il éprouve réellement dans son esprit, dans son âme, dans son cœur, dans sa chair, toutes les avanies, toutes les douleurs, toutes les souffrances, et il ressent toutes ces émotions avec une intensité inconcevable, comme les ressentent les natures sensibles et généreuses. Étant libre d'échapper à toutes ces épreuves, s'il surmonte victorieusement toutes ces épreuves, il doit en récolter et il récolte effectivement tout le mérite de son immense sacrifice, et c'est la *Douloureuse Passion*, qu'il subit dans toute sa rigueur, qui sert d'exemple aux hommes et qui rachète ainsi tous les crimes de l'humanité.

Donc, ceux qui considèrent Jésus comme un simple humain l'exaltent beaucoup plus et le glorifient bien autrement, que les catholiques orthodoxes qui le considèrent comme Dieu ; de plus, ils sont beaucoup plus logiques, puisque, pour souffrir réellement, intégralement sa Passion, il lui faut n'être qu'un homme, le fils d'une femme, d'une Vierge devenue mère par le moyen ésotérique que expliquons plus loin, car Joseph n'a jamais été que le père nourricier de Jésus. Nous partageons complètement en ceci les vues de l'Église catholique, apostolique et romaine.

En envisageant, ainsi que nous venons de le faire, la belle personnalité

de Jésus, nous entrons par là en plein *Esotérisme ;* nous sortons des sentiers faux et battus, nous entrons dans la saine tradition, dans la VÉRITÉ ÉSOTÉRIQUE.

(*A suivre.*) ERNEST BOSC.

LE SPIRITISME

Nous vivons, mes amis, à l'époque bien triste
Où l'idéal s'éteint dans les cœurs desséchés,
Où la croyance est morte, où l'homme est égoïste !
Où l'on a les malheurs à défaut des péchés.

On a dit : tout est faux dans un passé funeste.
On a donc tout détruit. Et la Religion,
L'Espérance, la Foi, la Prière et le reste,
Ont vu leur succéder, quoi ? ..... La négation.

Bref, c'est la nuit ! Alors, surgit le spiritisme ;
Il dit : Je suis lumière et je suis vérité !
Je suis le démenti du matérialisme,
J'apporte la survie et l'immortalité !

Et je demande à ceux qui parlent de science :
Avez-vous donc prouvé que Dieu n'existe pas ?
Avez-vous donc prouvé (dans quelle expérience ?)
Que la vie est finie au moment du trépas !

Vous avez affirmé, non pas prouvé, mes maîtres !
Vous vous êtes trompés : nous l'attestons ici.
Et vous qui combattez les dogmes des ancêtres,
Esprits forts, vous avez vos dogmes, vous aussi !

Nous apportons le fait formel, indiscutable.
Il est prouvé que l'âme agit hors du cerveau !
O matérialisme absurde et lamentable,
Tu n'étais qu'une hampe et non pas un drapeau !

La mort n'est pas de l'ombre : elle est de la lumière !
Elle n'est pas néant, elle n'est pas tombeau.
Elle est l'espace immense, et non le cimetière
La mort n'est pas la mort : c'est un second berceau !

Demi-savants, cessez de prodiguer l'injure,
Le mépris, le dédain à de nobles chercheurs,
Qui, courageux, ont su ravir à la nature,
De tels secrets, portant en eux de tels bonheurs !

II

Une mère est en deuil, sa douleur est extrême,
Elle ne croit à rien, elle maudit les cieux.
Soudain, voici son fils... C'est bien lui, c'est lui-même.
Il dit : Ne pleure pas, mère, je suis heureux !

Et la mère connaît une extase nouvelle,
Son fils ! Son fils est là ! Vivant, il est vivant !
Il semble que l'enfant ait la voix maternelle
Et que la mère soit comme un petit enfant !

Et chaque jour verra s'élargir le possible,
Chaque jour nous aurons des procédés nouveaux
Pour rapprocher de nous l'au-delà, l'invisible.
Et les tombes seront, alors, des piédestaux !

Salut aux médiums ! Pitié pour leurs souffrances !
Respect à leurs travaux ! Honneur à leurs tourments !
Ils portent avec eux des flambeaux d'espérances.
Quelques-uns sont les vrais martyrs des temps présents.

Mais condamnons la fraude et brisons l'imposture,
Car les fluides malsains cherchent l'homme méchant.
Le mal attire à lui le mal. La chose est sûre.
Le bien attire à lui le bien, comme un aimant.

Médiums, songez-y, ne soyez pas avides !
Soyez simples et bons, comme voulait Jésus.
Sachez que, parmi vous, ce sont les plus candides
Que les meilleurs Esprits choisissent pour élus !

Bravons les préjugés ; franchissons les obstacles.
Qu'on nous traite de sots, d'hallucinés, de fous,
Faisons ce qu'autrefois l'on appelait miracles !
Forçons les paradis à venir jusqu'à nous !

Et quand nos fils iront au prochain catéchisme,
Celui qui conduira leur âme au nouveau port,
Le maître, leur dira, parlant du Spiritisme :
« Saluez, mes enfants, il a vaincu la mort ! »

ALBIN VALABRÈGUE.

RÉPONSE A LA LETTRE DE M. BÉRA

(Voir *Revue* de mars 1901).

LE SENS DE LA VIE.

Question. — L'auteur demande si un repos définitif ne serait pas préférable à l'appât d'une récompense si lointaine qu'elle ne saurait contrebalancer l'effroi de cet éternel recommencement de peines et de souffrances qu'on appelle les incarnations successives, et dont le nombre est indéterminé et peut être immense.

D'autre part, si nous retrouvons les êtres aimés, nous retrouvons aussi ceux que nous haïssons, ou qui nous haïssent et que nous espérions ne plus revoir. Ils sont toujours aussi puissants pour le mal et nous avons encore à les redouter.

Enfin, de ce que la vie future n'est que la suite de celle-ci, sans changement, chacun conservant son caractère, ses préjugés et ses passions, il s'en suit évidemment que nous retrouverons dans l'au-delà le même monde avec les mêmes vices et les mêmes injustices, et la perspective n'en est point attrayante.

Réponse. — Ceux qui raisonnent ainsi, et le nombre en est grand, ne connaissent pas le vrai sens de la vie et lui donnent une fausse interprétation. Dieu qui est la souveraine sagesse, la suprême raison a, dans l'ordre universel, tout fait avec dessein. Toute chose a sa destination, tout être a son but.

Tout dans la hiérarchie de la nature, depuis le grain de sable jusqu'à l'homme est soumis aux lois divines qui existent de toute éternité, et concourt au maintien de l'harmonie et à la réalisation des vues du Créateur. Il est vrai que l'homme n'a pas demandé l'existence et qu'il n'a rien fait pour la mériter; mais elle lui a été donnée par le dessein d'une providence admirable, comme un gage d'amour, une preuve de la bonté infinie de Dieu. Nous sommes donc, par le fait de notre naissance, de nature divine; nous vivons en Dieu et par Dieu et notre devoir, notre droit, comme notre gloire et notre destinée sont de travailler avec Lui, au prix de l'effort, de la souffrance et du dévouement à l'œuvre de la création. Nous sommes les « collaborateurs de Dieu ». — « Tout connaître pour tout aimer », tel est le secret de la vie, telle est la manifestation de l'esprit à sa plus haute puissance, et pour atteindre ce but, chaque être a été doué de la faculté de développer le germe de la perfection divine qu'il a reçu en partage et qui l'oblige à marcher en avant, toujours et toujours, pour sortir des ténèbres et entrer dans la lumière qui est la vérité. Dans son amour et sa sollicitude

infinies pour sa créature, Dieu a donné à chacun cet instrument admirable, la raison, qui, comme l'a dit Fénelon, est Dieu dans l'homme.

Partis d'un même point de départ, créés simples et ignorants, mais libres et indépendants, nous sommes appelés tous à jouir des mêmes destinées ; nous devons tous subir les mêmes épreuves, dans les diverses phases de l'évolution de l'esprit. Mais c'est par le travail seul, par la lutte et la volonté, par toutes les alternatives de la joie et de la souffrance que l'on peut arriver à comprendre la vie universelle et atteindre l'apogée de la félicité. Tout dans l'univers est en mouvement ; « rien n'est, a dit Héraclite, tout se fait, tout est évolution et développement. Tout renferme en soi le mouvement palingénésique ». De quelque côté que se portent les regards, qu'on interroge les cieux et la terre, qu'on sonde les profondeurs des mers, tout est dans l'enfantement ; l'espace entier est occupé, rempli par le travail. Chaque atome, chaque molécule, chaque être est doué d'une liberté relative et participe au maintien de l'harmonie, au progrès universel. L'amour divin embrase toutes les âmes et ce souffle inextinguible les pousse sans cesse vers la lumière, c'est-à-dire vers le bien, le beau, le vrai, le juste qui sont la manifestation la plus pure, la plus élevée de l'Etre suprême.

Contrairement donc à ce qu'enseignait Moïse qui déclarait que le travail était un châtiment infligé à l'homme nous disons, nous, que le travail est une vertu qui sanctifie et ennoblit l'âme et la fait l'auxiliaire de Dieu. L'homme est destiné à lutter contre les forces de la nature, à les dompter, à les vaincre ; et si dans cette lutte incessante et pénible, il veut prendre du repos, c'est lui qui est dompté, qui est vaincu. Mais ce qu'un homme seul ne peut accomplir par sa propre volonté, d'autres esprits plus instruits, plus éclairés, viennent l'aider de leurs lumières et le conduisent dans la voie du progrès ; car un homme n'est rien par lui-même, il n'est quelque chose que par l'amour qui est en lui, et qu'il éveille chez les autres. Tous les hommes sont solidaires entre eux ; oui, tous nous jouons un rôle dans le grand drame de la vie ; tous nous travaillons à l'œuvre sublime de la création, conformément aux vues du Créateur et chacun avec les attributs dont il est doué. Le fluide universel qui émane de Dieu, est répandu partout dans l'espace ; il anime tout ce qui est : le minéral, le végétal, l'animal en sont pénétrés.

Il établit entre tous les êtres une communication constante et relie tous les mondes entre eux ; c'est une télépathie, un échange éternel et continu d'amour et de dévouement qui descend en purs rayons de l'âme universelle. Oui, nous retrouverons dans l'au-delà ceux qui nous y ont précédés et que nous avons connus et aimés, car l'amour est plus fort que la mort ; aucune puissance, quelle qu'elle soit, ne peut rompre le lien qui unit les êtres ici-bas. La loi des affinités et des sympathies tend à rapprocher les esprits

similaires; le bien appelle le bien, c'est une conséquence dont rien ne peut entraver l'action. Mais, aussi, dans les divers mondes vers lesquels nous graviterons, nous nous trouverons dans celui-ci avec les mêmes passions, avec les mêmes tendances. Nous arriverons dans la vie suivante avec nos richesses et nos pauvretés : nous serons ce que nous nous serons faits. Tous donc ne seront point égaux, car Dieu n'a pas pu faire qu'il n'y ait des esprits réfractaires; tous ont une sphère d'activité dans laquelle s'exerce le libre arbitre. Un milieu uniquement composé d'esprits identiques n'existe pas et serait une entrave à notre liberté, comme à notre avancement, Dieu doit à chacun la même part d'amour, il ne peut isoler les méchants des bons; et Jésus a proclamé l'unité morale de l'espèce humaine, quand il a dit : « Vous êtes tous frères, vous êtes tous un ». Nous sommes tous appelés au même héritage; mais il y a dans tous les mondes une hiérarchie d'esprits qui commence sur cette terre et se prolonge au-delà de cette vie, jusqu'à l'infini.

Mais tous sont solidaires, tous doivent s'entr'aider; il existe une loi non moins puissante que celle de l'amour, c'est la charité qui nous conduit partout où il y a une larme à sécher, une souffrance à apaiser.

« La fraternité pour principe, la charité pour moyen, l'harmonie pour but, toute la science de la vie présente et future est là ».

Professeur C. MOUTONNIER.

EN RÉPONSE A L'ARTICLE DE M. G. BÉRA

COMMUNICATION MÉDIUMNIMIQUE

L'auteur de l'article que vous me soumettez oublie que l'Eternel n'a pas consulté la créature quand il a établi les lois immuables qui régissent les âmes, par conséquent il ne vous appartient pas, à vous pauvres atomes, de juger la Pensée créatrice des mondes. Puisque ces lois existent, c'est qu'elles doivent exister et les Humanités visibles et invisibles n'ont qu'à s'incliner devant elles.

Ceci dit, voici ma réponse à la première question :

La vie terrestre est la préparation à la vie fluidique, la vraie vie; l'âme doit se purifier sur la terre avant d'atteindre les sphères supérieures et si son épuration n'est pas complète au moment de la mort du corps, elle la continue dans les fluides de la terre. Ainsi pour la plupart d'entre vous le mot d'au-delà est sans signification : c'est dans les effluves terrestres que vous demeurez, vos fluides grossiers vous tenant rattachés à l'atmosphère de corruption que vous avez respirée pendant votre vie corporelle. Et cet état subsiste jusqu'au moment où l'âme qui n'est jamais abandonnée de ses guides consent à recevoir le rayon divin qui l'éclairera et lui montrera le

sommet lumineux à atteindre après son relèvement par le Repentir. Et quand l'âme en est là, son avenir est assuré, elle se condamne elle-même et l'expiation commence.

C'est vous dire que vous conservez votre libre arbitre aussi bien au-delà de la tombe que sur la terre et que le Créateur lui-même ne pourrait relever une âme qui voudrait rester éternellement dans la fange.

Le signataire de l'article craint les réincarnations. Pourquoi? Pense-t-il qu'une nouvelle existence ressemble à celle qui l'a précédée. Oh ! non, cela n'est pas ! Quand l'âme reprend la forme corporelle, c'est dans d'autres conditions. A quoi serviraient les progrès acquis si, comme il le croit, la vie à l'état d'incarné était un éternel recommencement, il parle aussi d'une récompense lointaine : il n'y a pas plus de récompense dans les mondes éthérés qu'il n'y a de peines éternelles dans les mondes inférieurs. Comme je viens de le dire, l'âme est appelée à progresser, et toutes les âmes progressent, mais il n'y a pas de progrès sans souffrances, pas de relèvement sans expiations. Et ces peines, c'est l'âme elle-même qui se les inflige, car, ne l'oubliez pas, le jugement est dans la conscience de chacun de nous, c'est elle qui, d'après notre passé, nous condamne ou nous glorifie! Lord Byron a dit cela exactement

La deuxième question se rapporte aux êtres qui nous étaient chers, ainsi qu'à ceux que nous haïssons ou dont nous étions haïs pendant la vie terrestre.

Si nous retrouvons avec bonheur, au-delà de la tombe, ceux que nous avons aimés, c'est parce que nous avons conservé pour eux une vive sympathie. Est-ce que sur la terre nous avons des relations d'amitié avec ceux que nous n'aimons pas? Ah ! si vous saviez ce qu'est l'âme, même revêtue de l'enveloppe corporelle, si vous connaissiez votre pouvoir fluidique, vous comprendriez que le lien mystérieux qui unit les âmes sur la terre, n'est pas rompu par la mort et qu'il existe entre les deux humanités un échange continuel de fluides. — Quand, dans vos séances que je dirigeais, vous évoquiez un esprit qui vous était sympathique, n'avez-vous pas constaté, bien souvent, qu'au moment même où votre pensée s'élevait jusqu'à lui, il indiquait sa présence auprès de vous en faisant frapper son nom par la table. Pensez-vous que semblable résultat aurait été obtenu avec un esprit quelconque inconnu de vous ?

En ce qui concerne les esprits qui nous étaient antipathiques, pendant la vie terrestre, je vous dirai ceci : la mort ne modifie pas l'état de notre âme, mais dans la période de trouble qui suit la rupture des liens terrestres, bien des faits restent dans l'oubli. C'est comme à travers un nuage que l'âme non épurée voit sa dernière existence, et si elle en saisit les grandes lignes, elle n'en perçoit pas les détails; plus tard, il est vrai, éclairée par la lumière

que lui versent ses guides, tout son passé terrestre se déroule à ses yeux ; mais, dans ce moment déjà, le désir du progrès est en elle, et elle sent qu'elle doit pardonner pour être elle-même pardonnée.

On ne doit donc pas craindre de rencontrer dans le monde invisible ceux qui nous ont haïs ou que nous avons haïs et vous pouvez ajouter que la haine, cette passion qui dessèche l'âme, ne la suit pas dans l'au-delà, elle reste avec la pourriture du tombeau.

La troisième question se rattache à la précédente. Oui, le monde fluidique ne présenterait aucune différence avec le monde terrestre si le progrès dans le premier n'y était incessant, mais il suffit qu'une âme ait la volonté de s'élever pour que ses guides l'aident dans son ascension. « Il y a plus d'une demeure dans la maison du Père » disait l'homme idéal que la Divinité nous a donné comme modèle et dont, hélas, vous suivez si peu les enseignements. Par ces paroles, il a voulu faire comprendre qu'incarnée sur notre pauvre planète, l'âme devait franchir bien des étapes, stationner dans bien des mondes avant d'arriver à l'épuration complète, à l'état de perfection que toutes les âmes doivent atteindre.

Esprit de L..,
H. BERTHILLIET,
Membre de la Société d'étude des sciences psychiques de Genève.

NOTE

Je regrette de dire que l' « Esprit L. » n'a pas saisi le sens de ma question et qu'il ne répond pas à la difficulté proposée qui était :

Le spiritisme qui se donne pour une doctrine consolante n'est pas au fond plus consolant que tout autre religion. L'éternité des souffrances par les incarnations successives n'est qu'un enfer déguisé. Il serait consolant de communiquer avec nos morts, mais bien peu y parviennent, et on a toujours à redouter les mystifications, ce qui diminue considérablement le charme des relations entre les deux mondes. Quant à la haine que « l'Esprit L. » dit ne plus exister de l'autre côté, je regrette de n'être pas de son avis, car les preuves sont nombreuses de vivants poursuivis par la haine acharnée des morts.

Dans sa réponse à ma première objection « l'Esprit L. » ne nie pas la longueur des souffrances que nous avons en perspective ; il affirme simplement, en débutant, que cela est bien puisque cela est ; il en profite en passant par nous traiter « d'atomes », demeurant après la vie terrestre dans notre « atmosphère de corruption » voués au « Repentir », à « l'Expiation », « restant éternellement dans la fange », et autres aménités ; et, en fin de compte, il ajoute même que nous n'avons pas à compter sur une récompense même lointaine.

Sous ce rapport il est donc de mon avis plus que moi-même, et c'est de plus en plus désolant !

Sur la deuxième question, il semble dire que les Esprits qui nous sont sympathiques, répondent à notre appel. Hélas ! quel est le spirite qui n'a pas vu ses séances sans cesse troublés par des Esprits mal intentionnés qui n'avaient pas été appelés, alors que nos chers morts étaient dans l'impuissance complète de se communiquer ?

Enfin, dans la troisième réponse, de ce qu'il y ait « plusieurs demeures dans la maison du Père », ils ne s'ensuit pas qu'il n'y en ait de fort vilaines, et ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que certains Esprits, qui sûrement n'ont pas mené une vie exemplaire, semblent ignorer tout châtiment à leur passage dans l'autre vie, tandis que nous assistons dans les séances d'incarnation à des descriptions effroyables de siècles de tortures endurés par de pauvres Esprits qui parfois nous paraissent plus à plaindre qu'à blâmer.

Je serai donc heureux de voir démontrer les consolations du Spiritisme d'une façon plus concluante.

Au fond, ma pensée est celle-ci :

On n'y parviendra pas ; la seule chose qui me sera répondu en général se résumera à ceci que je pense et que « l'Esprit L. » déclare implicitement : *La Vérité est la Vérité, mais elle n'est pas consolante et nous n'y pouvons rien.* Nous le voyons du reste sur cette terre. Il paraît que nous l'avons déjà vu et que nous le verrons encore. Il n'y a qu'à s'incliner devant le « Fait » ; mais qu'on ne nous parle plus des « consolations du spiritisme » et de la « bonté du Père ». Nul de nous ne voudrait infliger à ses enfants, en vue d'un bonheur éloigné, les épreuves et les souffrances qui nous sont infligées, s'il lui était possible de les en préserver. C'est dans une tout autre conception de Dieu qu'il faut chercher l'explication de notre sort.

G. BÉRA.

LES PLANS DE L'ESPACE

SUITE AUX ENTRETIENS SPIRITES

II

Amis, c'est l'*aura* de la terre qui compose le royaume de l'*Astral* dans lequel évoluent les parcelles, les groupements des parcelles et les âmes ou esprits aux prises avec ses forces non suffisamment pondérées ; forces dont ils se servent pour influencer, soit en bien, soit en mal, ceux des Incarnés dont les vibrations correspondent aux leurs.

Au-dessus de cette *aura*, plongé dans le pur rayonnement du fluide

éthéré, se trouve le plan spirituel où gravitent les esprits complètement libérés du joug de la matière. A l'aide des forces subtiles dont ils disposent, ces frères aînés cherchent à établir, avec ceux d'entre vous qui répondent à leurs appels, des courants fluidiques par lesquels nous parviennent les lumières qui éclairent votre intelligence, les effluves qui réchauffent votre cœur.

Nombreux sont les degrés de l'*Astral* et il y a autant de distance entre l'âme qui rampe dans les ténèbres morales des couches inférieures et celle dont le mental épuré perçoit les purs reflets du fluide de l'Infini qu'il y en a sur la terre entre le malheureux manquant de pain et d'abri et le riche opulent gorgé d'or. Mais, de même que l'indigent, s'il sait faire usage de sa volonté, de son intelligence et des forces qui sont en lui, peut sortir de son état misérable et parvenir à la richesse ; de même, l'âme faible et courbée sous le joug de ses passions peut, en se servant du levier qui est en elle, franchir d'un pas rapide les dégrés qui conduisent à la lumière.

Ce levier n'est autre que la conscience, flambeau précieux que chacun porte en soi et qui suffit à éclairer la route et à montrer les écueils.

Sur ce flambeau les forces spirituelles soufflent sans cesse pour en activer la lueur qu'obscurcit malheureusement la buée produite par le bouillonnement de la matière en travail d'épuration.

Lorsque l'homme aura compris que sa conscience est tout à la fois une lumière qui éclaire, une voix qui dirige et un tribunal qui juge, il se laissera guider par elle et entreprendra résolument l'œuvre de sa libération en travaillant à détruire ses passions et à dompter sa nature inférieure.Ce travail, nul ne peut le faire pour lui et s'il veut parvenir au plan spirituel il doit y voler de ses propres ailes.

Ces ailes sont la *prière* et le *sacrifice*. La *prière* qui attire sur lui les forces nécessaires. Le *sacrifice* par lequel les épines du chemin lui arrachent, lambeau par lambeau, le lourd vêtement de matière que son âme faible et lassée traîne péniblement.

Les premiers combats sont les plus pénibles et les premières victoires les plus coûteuses. Mais, lorsque l'homme persévère courageusement dans la voie du renoncement et de la perfection, les obstacles s'aplanissent peu à peu et la route se fait sûre et commode sous ses pas agiles.

Un jour enfin, devenu conscient de sa force et de son pouvoir, il peut rejeter loin de lui le pain amer de l'ignorance et de la douleur et porter à ses lèvres avides les fruits doux et savoureux du *savoir* et de l'*amour*.

(*A suivre*).

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE

DES SCIENCES OCCULTES

CHAPITRE VII

CURIOSITÉS SUR LES NOMBRES (*suite*)

DU NOMBRE SEPT EN MAÇONNERIE.

Sept est un nombre sacré en M.·. on l'applique aux sept planètes, aux sept dons du Saint-Esprit : Beauté, Divinité, Honneur, Puissance, Gloire, Force et Sagesse.

La Beauté sert à embellir.

La Divinité est le caractère de la M.·.

L'Honneur est la base du travail des Chevaliers de la M.·.

La puissance est nécessaire pour comprimer les ennemis de l'O.·.

La gloire est le partage du plus humble M.·. comme du plus grand Prince.

La Force nous soutient.

La Sagesse nous guide.

Les sept étoiles signifient : l'Amitié que nous devons à nos F.·., la Soumission que nous devons au Maître ; la Discrétion, qui nous est indispensable ; la Fidélité dans nos engagements ; la Prudence guide du M.·., le Secours à nos F.·., la Tempérance aussi salutaire au corps qu'à l'esprit.

Les sept branches du chandelier indiquent : la haine, la discorde, l'orgueil, l'indiscrétion, la perfidie, l'étourderie et la médisance que le M.·. doit éviter par-dessus toutes choses.

L'arc, les flèches et la couronne indiquent que les ordres du Très-Puissant doivent être exécutés avec la rapidité qu'une flèche met à fendre l'air et la soumission qu'on doit avoir pour la Hiérarchie ; l'épée signifie que la L.·. a des armes pour punir les traîtres ; la Balance, la justice qui s'y exerce ; la tête de mort est le frère indigne, exclu de la L.·.

Les sept trompettes figurent la Gloire et la Renommée de l'O.·., le linge ensanglanté rappelle la mort d'Hiram.

Selon l'Ecossais Trinitaire, il y a sept intelligences célestes, les sept sacrements, les sept grades maçonniques, les sept jours de la création, les sept années employées à la construction du Temple, les sept Béatitudes, les sept Arts libéraux : Peinture, Sculpture, Architecture, Gravure, Musique, Littérature, Poésie.

Selon le chevalier du Soleil, il y a sept métaux, sept délices de la vie qui sont les cinq sens plus le repos et la santé qui représentent deux sens intimes que l'homme aura un jour; quand il sera plus évolué.

Il y a aussi les couleurs primitives ou principales ; les sept passions utiles,

quand on les modère et qui sont mortelles, quand on s'y abandonne sans réserves.

Il y a sept Chérubins : Mikaël, qui est comme Dieu ; Gabriel, force en Dieu ; Ouriel, feu de Dieu ; Zérachiel, Dieu levant ; Chamaliel, indulgence de Dieu ; Raphaël, médecine de Dieu ; Tsaphiel, Dieu caché.

Dans l'Ancien Testament et dans l'Apocalypse le chiffre 7 joue un très grand rôle et nous pouvons bien dire que toute la Chronologie Biblique est en quelque sorte basée toute entière sur le Septénaire, de même que l'homme (microcosme) est également septénaire, comme le Macrocosme.

Les disciples de Jésus lui demandant un jour combien de fois on devait pardonner à ses ennemis, le divin maître leur répondit : « Septante fois sept ! ».

Si passant à la science, nous voulions traiter de la chimie au point de vue qui nous occupe, nous pourrions dire que celle-ci possède un rythme septénaire, car ce chiffre 7 est à la base d'un très grand nombre de phénomènes et compositions chimiques, surtout dans les phénomènes sonores, lumineux et physiologiques ; ceux de nos lecteurs qui voudraient des preuves de ce que nous avançons n'auraient qu'à consulter les conclusions du Dr Laycock et celles des chimistes Hellenbach et Mendelejet au sujet de ce que nous venons de dire....

Nous pourrions poursuivre cette déjà longue nomenclature sur le nombre 7, nous ne le ferons pas, car il faut savoir se borner et nous dirons quelques mots sur le nombre 9.

Sur le nombre neuf.

De quelque façon qu'on multiplie le nombre sacré 9, le résultat du quotient par l'union de deux chiffres qui l'expriment forme toujours le nombre 9 : $1 + 8 = 9$ $9 \times 9 = 81 = 8 + 1 = 9$. $3 \times 9 = 27$; $2 + 7 = 9$ etc., etc., ainsi des autres jusqu'au complément cubique.

A cause de la solidité du cube, le nombre 8, premier nombre cubique, était l'emblème de la fermeté immobile de Neptune qui assure et affermit la terre par la grande masse de son poids (les eaux de la mer).

A propos du nombre 9 donnons d'après le journal l'*Eclair* (1) des renseignements d'actualité au sujet de la famille royale d'Angleterre : « La fatalité du chiffre 9 est telle qu'on écrivait dans une note datée de 1893, qu'il pourrait être l'emblème de la maison d'Angleterre. Un sujet de S. M. Britannique publia à cette époque un opuscule dans lequel il rappelait que le duc de Kent, père de la reine (Victoria) faisait partie d'une famille de neuf enfants, que la reine Victoria est la neuvième souveraine d'Angleterre

(1) In *Echo du Merveilleux* n° 98 1er février 1901. Page 45.

depuis la révolution de 1688 ; qu'elle est née en 1819, qu'elle est montée sur le trône en 1837 ($1 + 8 + 3 + 7 = 19$), alors qu'elle était âgée de 19 ans.

Elle a eu neuf enfants ; l'aîné des fils est né le 9 novembre, et le prince de Galles épousa la fille de Christian IX de Danemarck, laquelle avait alors 19 ans.

C'est un samedi (9 encore que la reine est frappée d'une attaque de paralysie, et elle meurt à 81 ans : $8 + 1 = 9$.

Sur le nombre 40.

Les juifs avant d'entrer dans la terre promise errèrent l'espace de 40 ans. dans le désert.

Moïse resta quarante jours sur le Sinaï ; Elie resta quarante jours dans la solitude ; Jésus jeuna quarante jours dans le désert. Il parla de l'an 26 à 29 pendant quarante mois, il ne passa dans son sépulcre que quarante heures. Entre sa résurrection supposée et son ascension, il s'écoula quarante jours.

Il vécut sur la terre quarante ans *après sa crucifixion*. Jérusalem fut détruite par les Romains quarante ans après l'ascension, de Jésus-Christ.

Nous terminerons ce chapitre sur les nombres par quelques lignes de notre ami Albert Jhouney qui donnent un curieux résumé sur la matière.

L'éminent écrivain nous dit :

« De tous les modes généraux de la pensée, le nombre est le plus abstrait. — Il exprime l'idée d'un ou plusieurs, sans que rien soit indiqué par lui de leur nature. — Mais l'unité ou la multiplicité, et dans la multiplicité, les divers Nombres sont pourtant le signe des propriétés physiques, de caractères moraux. Car pour celui qui connaît intérieurement la substance, qu'un être soit un ou multiple et de telle particulière multiplicité, ne s'offre pas comme au hasard. — Les causes qui maintiennent un être absolument un ou le divisent relativement selon tel ou tel nombre ont une puissance capitale : celle de tout maîtriser dans l'être ou de faire persévérer les forces essentielles indépendantes qui le composent. Ainsi les Nombres, quand on sait la substance, donnent-ils la science éternelle, et, quand on ignore la substance ne donnent-ils rien. 1, 2, 3, 4 Dominateurs et principes des Nombres sacrés. 1, c'est l'être, 2, le couple, 3, la génération, 4, l'enfantement. 1, 2, 3, 4 assemblés donnent 10. La décade est la somme des causes. — Pyramides des quartenaires : Jod, Hé, Vau Hé. — L'Ancien des jours, la Mère, le Roi, la Reine. — Le Père et le Fils, l'Esprit, l'Eglise. — La Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, le Royaume de Dieu. — L'Etre, la Science, l'Expérience, la Certitude. — La Pensée, le Raisonnement, la Compréhension, l'Evidence. — La Conception, la Règle, la Beauté, l'OEuvre. — La Matière, l'Industrie, l'Echange, la Richesse. — La Force, l'Antagonisme, le Mouvement, la Série. —

La Loi, le Nombre, l'Analogie, les Groupes. — L'instinct, le milieu, l'évolution, les formes. — L'espace, la variété, le changement le temps. Il est une foule d'autres quartenaires qui seront énumérés au *Livre de la Science Divine* (1).

Comme le lecteur peut s'en rendre compte par le peu que nous venons de voir, de tout temps, l'homme a attaché une grande importance aux Nombres et plus particulièrement à certains nombres.— La *Science des nombres* dans la plus haute Antiquité a été étudiée dans l'extrême Orient, dans l'Antiquité plus rapprochée de nous, Pythagore et ses disciples s'en firent les propagateurs. D'après le philosophe grec « l'essence divine étant accessible aux sens, employons pour la caractériser, disait-il, non le langage des sens, mais celui de l'esprit; donnons à l'Intelligence ou au Principe *actif* de l'Univers le nom de *Monade ou d'Unité*, parce qu'il est toujours le même; à la matière ou principe *passif*, celui de Dyade ou Multiplicité, parce qu'il est sujet à toute sorte de changements; au monde enfin, celui de Triade, parce qu'il est le résultat de l'intelligence et de la matière ».

Du reste le sens des leçons de Pythagore sur les *Nombres* est que ceux-ci contiennent les éléments de toutes les sciences et Pythagore appliquait aussi la science des Nombres au Monde Invisible.

Agrippa, Planiscampi, Saint-Martin *le Philosophe Inconnu*, de même que tous les Hermétistes ont étudié la *Science des Nombres* et l'un des Hermétistes modernes, M. Guymiot, affirme que les *Nombres* contiennent les éléments de toutes les sciences; mais nous ne saurions insister et ceux de nos lecteurs qui voudraient étudier cette question, trouveront tous renseignements dans notre DOCTRINE ESOTÉRIQUE *à travers les âges*. Tome II, ch. XX, p. 102. Paris. Chamuel Editeur et en vente à la librairie P. G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

(*A suivre*). ERNEST BOSC.

LA FAMILLE HERNADEC

(*suite*).

ROBERT A VELLÉDA

Chicago, 6 septembre.

Ma Velléda, combien je suis en retard et que ma réponse s'est fait attendre longtemps. Mais que de choses tristes, hélas! se sont passées depuis ces quelques semaines.

Mon pauvre oncle vient de mourir et dans quelles circonstances étranges, douloureuses!

Dans une lettre adressée à Jacques — lettre qu'il vous a peut-être communiquée -- je lui racontais par quelles péripéties singulières est passé

(1) ALBERT JHOUNEY. *Le Royaume de Dieu*, p. 33 et 34. in-18 Jésus, Paris 1887.

mon oncle pendant les dernières semaines de sa vie. Affaibli par l'âge, usé par des fatigues que bien peu d'hommes eussent pu supporter comme lui, il s'était graduellement dégoûté de cette activité fiévreuse à laquelle il s'est livré corps et âme, sans mesure et pendant si longtemps.

Toutefois, si ses forces physiques avaient fini par succomber dans cette lutte surhumaine, son intelligence était demeurée intacte et l'acuité de son esprit semblait même avoir augmenté. Mais l'état de son esprit était chose bizarre. Son matérialisme intransigeant s'était doublé d'ironie et d'amer scepticisme. Il était devenu agressif, intolérant, lui qui, pendant plus d'un demi-siècle, s'était désintéressé de tout ce qui ne se rattachait pas à ses affaires personnelles.

Il avait fini par découvrir, malgré le silence systématique dont je ne m'étais jamais départi, que je m'étais affilié à une société spiritualiste et il n'avait jamais trouvé assez de mots piquants, assez de plaisanteries goguenardes, pour railler la fantaisie étrange, injustifiable à laquelle je m'étais, disait-il, indûment livré. Ce qui ne l'a pas empêché — explique qui pourra ce singulier phénomène psychologique — de se mettre en rapport avec l'ami dont je vous ai longuement entretenue.

Que s'est-il passé entre ces deux hommes ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'une modification fort inattendue se manifesta dès lors dans l'état d'esprit de mon oncle, Il causait peu, ne raillait plus et tombait parfois dans de longues rêveries inexplicables chez un homme comme lui qui, de sa vie, n'avait rêvé pendant dix minutes.

Ses forces d'autre part, déclinaient visiblement. Deux ou trois semaines se passèrent ainsi, mornes et silencieuses. Je n'osais l'interroger, connaissant l'indépendance presque farouche de son esprit et l'affectation obstinée avec laquelle il s'appliquait à cacher ses pensées intimes. J'essayai toutefois de le distraire. Je lui proposai de faire avec lui de longues promenades, soit en chemin de fer, soit en bateau à vapeur.

— Non, non, merci, me répondit-il avec un geste accablé. Mon grand ressort est cassé. Il faut stopper, mon pauvre ami. Rien ne va plus.

Un matin, l'entendant sortir de sa chambre et descendre l'escalier, avec une lenteur qui ne lui était pas habituelle, je m'avançai rapidement vers lui.

— Eh bien, mon cher oncle, comment allez-vous ce matin? Je fus épouvanté de sa pâleur et de sa physionomie bouleversée.

— Viens, j'ai à te parler, dit-il,sans répondre à ma question, puis il entra dans son cabinet où il s'affaissa dans un fauteuil.

— Que y a-t-il donc ?

— Il y a, reprit-il, en me regardant d'un air égaré et les yeux démesuré ment ouverts, il y a... que j'ai vu mon père, cette nuit !

— Votre père ! fis-je au comble de la stupéfaction.

— Oui, mon père, mort à Paris, depuis plus de quarante ans.

— Eh bien, mon oncle, lui répondis-je d'un ton que je m'efforçai de rendre calme, c'est son Esprit qui vous est apparu. Ne vous en effrayez pas. Ces choses arrivent souvent, plus souvent qu'on ne se l'imagine.

— Tu crois ? fit-il.

— Mais à coup sûr. Vous a-t-il parlé ; a-t-il fait quelques signes ?

— Il ne m'a dit qu'un mot, dans un souffle, quelque chose comme « adieu » ou « au revoir » mais si bas, que c'est à peine si je l'ai entendu. Il était vêtu comme autrefois et enveloppé d'une vapeur blanche. Epouvanté, j'ai voulu fuir ou m'élancer vers lui... je ne sais plus ; mais il a disparu subitement et moi je suis retombé sur mon lit, paralysé par ma terreur.

— Mais, il fallait sonner, mon oncle, me faire appeler, je vous aurais rassuré.

— A quoi bon ? Tu m'aurais dit que j'avais rêvé... ou que j'étais fou...

— Non certes, je ne vous aurais pas dit cela. Je suis familiarisé avec ces phénomènes.

— C'est là ce qu'on t'enseignait, là-bas, dans votre société ?

— Mais, oui, cela et bien d'autres choses encore fort intéressantes et surtout éminemment consolantes.

— Hum ! consolantes ! répéta-t-il d'un ton quelque peu ironique.

— N'en doutez pas, mon cher oncle !

Et alors, en quelques mots, je lui esquissai succinctement les grandes lignes de notre admirable doctrine, doctrine de vie et d'espérance.

Il m'écouta attentivement, immobile, rêveur. Puis après un silence :

— Mais enfin, que signifie cette vision ? Est-ce un appel, un avertissement de mort ?...

— Pas nécessairement. C'est un témoignage de la vie d'outre-tombe, une preuve des rapports qui persistent entre les vivants et ceux qui nous ont devancés.

— Etre mort, c'est bien ; mais mourir, c'est cela qui m'épouvante !

Il disait cela d'une voix blanche, lointaine, qui semblait venir déjà de l'au-delà. Ses yeux s'agrandirent encore, comme s'ils avaient contemplé je ne sais quelle effrayante vision qu'avec des gestes convulsifs il s'efforçait de repousser.

La scène était terrifiante.

Je tâchai de le réconforter, de l'encourager, de lui peindre sous des couleurs rassurantes cette mort qui l'épouvantait à tort, puisqu'elle n'est autre chose, lui disais-je, que l'aube d'une nouvelle vie. La mort n'existe pas, lui répétai-je avec insistance. Ce n'est que le passage d'une existence à une autre, qu'une sorte d'évanouissement ou de sommeil, après lequel les yeux

se rouvrent sur un monde lumineux, où s'effacent, comme un mauvais songe, toutes les tristesses et toutes les douleurs de notre vie terrestre.

Il m'écoutait. Me crut-il; me comprit-il, surtout ?...

La journée se traîna lente, triste, presque lugubre. Mon oncle accablé, silencieux, erra d'un pas automatique dans sa maison qu'il ne semblait plus reconnaître, dans son jardin où s'égarait sa marche incertaine. De temps à autre, il m'adressait quelques questions laconiques auxquelles je lui répondais de mon mieux.

Le soir vint. En se levant de table où il n'avait bu qu'une tasse de lait il me dit, toujours de sa voix sourde, sans résonnance et sans écho : Je crois que je ferai bien d'aller me coucher.

— Souffrez-vous, mon oncle? lui demandai-je.

— Non, mais je me sens fatigué... oh fatigué, comme si je portais l'Amérique sur mes épaules.

— Voulez-vous que je veille dans votre chambre?

— Eh! à quoi bon? répondit-il d'un air désespéré. Cela m'empêchera-t-il de.... Il n'osa pas prononcer le mot « mourir ». Je sonnerai, s'il y a lieu, je t'appellerai; mais j'aime mieux rester seul... et puis je vais dormir, je suis si fatigué!

Je fis semblant d'acquiescer à son désir, mais je m'installai dans son cabinet de toilette, sans qu'il s'en doutât. J'entr'ouvris doucement la porte qui séparait les deux chambres et m'assis silencieusement dans les ténèbres, car la veilleuse de mon oncle ne m'envoyait qu'un mince filet de lumière.

Au bout de quelques instants, il s'endormit comme il l'avait espéré. J'entendais le souffle de sa respiration un peu saccadée se mêler aux vagues bruissements de la nuit. Bien que je fusse habitué déjà aux étrangetés des phénomènes du monde invisible, je me sentais les tempes serrées et mon cœur battait, à coup sûr, un peu plus vite que de coutume. Je ne savais pas ce que j'attendais; mais j'attendais quelque chose. A chaque craquement des meubles, j'attachais mon regard à la fente lumineuse de la porte, m'imaginant qu'une ombre, qu'une vapeur allait s'y glisser et m'apporter je ne sais quelles mystérieuses et terrifiantes sensations. Je me sentais enveloppé de fluides malfaisants. Il me semblait voir les yeux de l'agonisant s'ouvrir tout grands et regarder avec épouvante, avec la fixité des yeux morts, l'ombre de son père qui flottait au-dessus de lui, et je me demandais quel mystère s'opérait à côté de moi, là, dans cette chambre funéraire, où le trépassé allait apparaître, sans doute, pour venir chercher le moribond.

Je ne me sentais plus animé des sentiments placides que nous inspirent les notions de la mort spiritualiste. Il se faisait en moi un retour des vieilles croyances dites religieuses, des vieilles terreurs superstitieuses que les fantasmagories du moyen âge catholique nous ont léguées dès notre enfance.

Je luttai avec énergie, avec indignation, mais le vieil homme s'agitait et se débattait en moi. Aux blanches ailes des Esprits glorifiés, avaient succédé les flasques membranes des farfadets impurs. Je croyais en sentir l'attouchement visqueux sur ma tête que rendait brûlante l'accès de fièvre qui m'avait saisi. Je me rappelai subitement tout ce que j'avais lu autrefois sur les phénomènes d'obsession. C'est bien cela, me dis-je, ce sont toutes les vilaines âmes de mes anciens ennemis, tous les Esprits noirs des basses régions d'outre-tombe qui viennent m'assaillir, me poursuivre de leurs maléfices.

Mais non, je résisterai. Je les mettrai en déroute, toutes ces hordes maudites et me recueillant, concentrant mes forces sous l'armure de mon intangible personnalité, je fis une invocation.

Je vous évoquai, ma tout aimée, vous et les vôtres, votre père surtout, le guide de ma vie, l'Esprit de lumière, le glorieux messager des puissances protectrices. Et presque subitement, je me sentis fortifié, délivré des visions obsédantes. Au sortir des ténèbres passagères qui m'avaient enveloppé, je vis de nouveau resplendir les lueurs du monde céleste où vous m'avez introduit. Dispensations divines, privilèges inaliénables, glorieuses dignités dont nous avons reçu la divine investiture, tout cela rayonna devant moi.

Plus et mieux que jamais, je compris que loin d'être cette redoutable divinité fille de la nuit et du néant dont le squelette hideux grimace en de si nombreuses compositions macabres, la mort n'est, tout au contraire, qu'un bel ange à l'œil doux, au regard profond dont les ailes de velours tout doucement s'agitent au-dessus de la couche où se débattent les mourants, pour les dégager de leurs entraves, les soulever, les emporter par delà les horizons terrestres.

Non, tu n'es pas l'ange déchu des mythologies menteuses, glorieux Lucifer, Porte-Lumière, blanche étoile du matin dont le scintillement radieux vient faire filtrer, au travers des planches mal jointes du sépulcre, les lueurs d'aurore de la résurrection!

Je m'assoupis un instant, au milieu de ces visions consolantes... lorsque je fus subitement réveillé par un craquement dont je ne pus reconnaître la cause.

J'entendis mon oncle s'agiter dans son lit. Je me levai et ouvris doucement la porte. Il parlait tout seul, d'une voix saccadée; mais était-il bien seul en effet, et n'était-ce point un dialogue, dialogue mystérieux, sur le bord de la tombe entr'ouverte?

— Oui! Oui! s'écria-t-il tout à coup, avec une sorte d'impatience nerveuse. Puis après un assez long silence, il poussa un douloureux gémissement dont la triple expression de regret, de protestation et d'épouvante, me fit frissonner malgré moi.

Avec quel déchirement de tout son être, il se sentait contraint d'abandonner cette matière, objet de toutes ses affections, but de tous ses désirs, idole impérieuse à laquelle il avait passionnément sacrifié sa longue vie fiévreuse et agitée.

Une heure, tout au moins, se passa dans cette angoisse dont j'étais moi-même oppressé. Puis commença le râle, râle entrecoupé, haletant, que termina subitement un dernier hoquet strident et convulsif, qui souleva le moribond sur sa couche, mais où il retomba dans un dernier gémissement.

J'écoutais tout pâle sur le seuil de la chambre. Je m'approchai lentement. Plus rien ; c'était bien la délivrance finale. Mon oncle étendu, inerte, mais les yeux ouverts, semblait contempler avec une sorte de stupeur je ne sais quel spectacle d'un autre monde. Sa physionomie, toutefois, respirait déjà le calme que donne la mort à ceux pour qui n'existe plus la terre des douleurs.

Je lui pris la main, elle était froide, son pouls ne battait plus... L'Esprit de son père, qui sans doute était revenu, l'avait emporté dans les régions éthérées.

Telle fut la mort de cet homme honnête et bon, malgré ses allures étranges et son caractère bizarre.

Ainsi s'endormit ce travailleur infatigable qui, pendant un demi-siècle, avait manipulé la matière avec une ardeur qui ressemblait à de la frénésie, mais dont l'esprit, à la dernière heure, avait semblé entrevoir ou pressentir les horizons d'un monde supérieur.

Ses obsèques ont été magnifiques et surtout touchantes, en ce sens qu'elles ont été accompagnées par tout un peuple de travailleurs pour lesquels il avait été exigeant — donnant tout le premier l'exemple d'une activité incomparable, — mais pour lesquels aussi il avait été généreux et pitoyable à l'occasion.

Il a laissé un million entre les mains de son notaire, avec ordre de le répandre par parts égales entre tous ses ouvriers. A ce million, j'en ai ajouté un autre que j'ai fait distribuer de sa part, afin qu'on n'oublie jamais d'accoler à son nom de « bourru » l'épithète de « bienfaisant », qu'il a pleinement méritée.

Et maintenant, me voilà seul en Amérique, possesseur d'une fortune colossale... Mais c'est entre vos mains que je les déposerai ces trésors, sachant quel bon emploi vous saurez en faire, au milieu de tous les malheureux qui vous bénissent déjà, mais qui désormais et à bon escient, vous appelleront leur douce et belle « Providence. »

Qu'ai-je besoin d'ajouter ce que vous devinez sans peine ? Dans huit jours, mes malles seront bouclées ; j'aurai terminé la liquidation de mes affaires avec mon brave notaire qui, décidément, est digne de l'estime et de la con-

fiance dont l'a honoré mon pauvre oncle..., et le prochain paquebot en partance ramènera dans notre vieille Europe, sur le sol de notre chère France, celui qui, dans l'inexprimable ivresse de son âme, vous envoie tout son amour, tous ses désirs et toutes ses espérances, ô ma Velléda tant aimée !

ROBERT.

CHAPITRE VIII

RETOUR D'AMÉRIQUE

Lorsque Velléda reçut la lettre de Robert, elle la lut et relut avec une émotion extraordinaire. Le récit dramatique de la mort du brave oncle de Chicago, la nouvelle de la prochaine arrivée de son fiancé, le souvenir des longues journées mélancoliques qu'elle avait passées pendant l'absence du bien-aimé qu'elle avait parfois craint de ne plus revoir — tout cela se mêlant dans son âme ardente et passionnée la plongea dans un état de nervosité qu'elle ne parvint à dissimuler qu'avec beaucoup de peine... surtout aux yeux clairvoyants de son frère.

— Allons, petite sœur, du courage ! lui dit-il, un jour, avec un bienveillant sourire. Il va revenir et nous serons heureux et nous continuerons plus et mieux que jamais l'œuvre qui doit être le but de notre vie.

— Oui, tu as raison, répondit la jeune fille un peu confuse, parce qu'elle se sentait rougir.

Puis elle se retira dans sa chambre où elle pleura longtemps, ne parvenant pas à maîtriser ses sanglots presque convulsifs.

Elle était forte, la fière Velléda ; mais elle était femme et qui donc eût osé lui faire un crime de ne pouvoir résister aux émotions qui lui étreignaient le cœur ? C'est parce qu'elle se contenait presque toujours avec un stoïcisme dont s'étonnaient bien des gens, qu'elle avait parfois des explosions de sensibilité débordante auxquelles elle s'abandonnait dans la solitude, parce qu'il vient toujours une heure où la nature humaine, féminine surtout, reprend impérieusement ses droits.

Pendant les dix ou douze jours que dura le voyage de Robert, elle se livra, cherchant à s'étourdir elle-même, à une activité singulière, bizarre. Elle allait, venait, montait les escaliers pour les redescendre aussitôt, puis courait au jardin, pour y arroser des fleurs qui n'avaient nul besoin de ces libations exagérées. Elle couvrait la volière de ses oiseaux de brassées insolites de mouron, de sèneçon ou de salade... Et puis c'était surtout devant la mer qu'elle tombait en de longues contemplations mélancoliques. Dans l'infini de l'horizon, son regard s'égarait, plongeait obstinément, cherchant à voir par l'œil de la pensée... Que pouvait-elle donc découvrir dans les brumes épaisses ?...

Oh ! ce navire, là-bas, qui s'avançait, fendant les vagues de sa proue tran-

chante et jetant aux vents ses tourbillons de fumée, arriverait-il au port, sans accidents, sans collision, sans naufrage ?...

Elle allait tous les soirs au sommet de la falaise, interrogeant l'horizon, frémissant à la pensée que cette brise fraîche qui lui caressait le visage pourrait, pendant la nuit, se changer en bourrasque... une de ces bourrasques inattendues qui, subitement furieuses, se déchaînent si souvent sur cette mer terrible. Le ciel et la mer, ces deux ennemis, ne pourraient-ils s'entendre, pour associer leurs colères ?

Puis, elle se couchait, finissait par s'endormir, après de longues insomnies et qui sait si, pendant son sommeil, ne s'échappait pas de son organisme dédoublé son âme affolée, pour aller s'égarer dans l'espace immense et mystérieux où flottent les invisibles ?

Lorsqu'un jour enfin, jour de fièvre et d'anxiété intolérable, arriva un télégramme.

« Débarqué au Havre. En passant par Paris, amènerai Jacques et sa famille...
« A bientôt le revoir. » ROBERT.

Ivresse et joie débordantes !... Il était arrivé... Elle allait le revoir, l'aimé revenu, l'élu de son âme qui, par dispensation d'en haut, avait été choisi pour elle et lui avait été amené par un intermédiaire inconscient, poussé comme lui et comme lui obéissant à la destinée. Et il allait amener avec lui ces bons amis, Jacques et sa femme et ces deux adorables enfants qu'elle connaissait à l'avance par tout ce qu'avait raconté d'eux leur père toujours intarissable quand il entamait ce sujet.

Deux jours après, ils arrivèrent tous...

Velléda !... Robert !... Avec quel ineffable et indicible bonheur fut poussé ce double cri !... Avec quels transports ils s'étreignirent, le cœur bondissant, les paupières humides, la voix entrecoupée de sanglots vainement comprimés. Il est des joies qu'on ne saurait décrire, des allégresses que ceux-là mêmes qui les éprouvent ne savent exprimer.

Velléda, les yeux brillants, balbutiait délicieusement des lambeaux de phrases inachevées auxquelles s'adaptaient fort mal les incohérentes réponses de Robert. Qu'importe? Ils se comprenaient et les règles de la syntaxe n'ont rien à faire avec les interjections de la passion affolée.

L'accueil de la famille Hernadec pour les nouveaux venus fut comme toujours exquis de simplicité cordiale et de touchante affabilité !

Robert, Jacques et sa famille reprirent des chambres dans leur grand hôtel du Goëland, à l'ébahissement joyeux de la brave hôtesse très fière de voir de « si beau monde » revenir dans son « établissement ». Toutefois, le rendez-vous quotidien se donnait au château. Tous y passaient leurs journées, journées délicieuses qu'égayaient l'amabilité charmante et spirituelle de la femme de Jacques — elle s'appelait Yvonne — et la gentillesse des deux

enfants, Jules et Laura ; Laura, surtout, qui, de jour en jour, devenait grande fillette.

Ajoutons, sans commentaires inutiles, ni détails plus ou moins fastidieux, que trois ou quatre semaines après l'arrivée des nouveaux hôtes du château, Robert et Velléda étaient mariés. La cérémonie eut lieu sans faste, dans le cercle restreint de la famille et n'eut pour témoins que les gens indispensables, auxquels furent adjoints quelques amis intimes de Velléda et de son frère Hervé.

Pas de fête de mauvais goût, pas de publicité inconvenante. Les pauvres gens de Plogoff et des environs bénéficièrent seuls des libéralités que leur firent, dans la plus large mesure, les jeunes époux, les nouveaux *châtelains* qui, du coup, passèrent au rang des « divinités protectrices » de tous les pêcheurs de la côte armoricaine.

Quant au bonheur que savouraient avec délices Robert et Velléda, n'essayons même pas d'en donner une idée. Eux-mêmes s'en rendaient-ils bien compte, dans le rêve qui les berçait ? Il leur semblait seulement que toutes les joies divines qui peuvent faire palpiter des poitrines humaines tombaient sur eux de l'empyrée, sous formes visibles de fragments d'arc-en-ciel ou de lumineuse poussière d'étoiles.

ED. GRIMARD.

NÉCROLOGIE

Pour en faire la gerbe céleste qu'accueillent avec joie les esprits supérieurs dans l'infini, la mort semble choisir les âmes les plus rares, les meilleures, celles qui, pendant leur séjour, ici-bas, ne semèrent que la bonne parole, les fleurs de vérité, de charité, d'amour. !

Et notre cœur, qu'endeuillent ces départs imprévus, se tourne vers les radieux espaces d'où descend cette consolation profonde, que nos chers disparus y goûtent l'ineffable récompense promise à tous ceux qui vécurent selon l'esprit de Dieu.

Notre cher et vénéré Directeur P. G. Leymarie, ce disciple éclairé d'Allan Kardec, est allé retrouver, dans l'Au-delà, le maître dont il répandit la doctrine, propagea l'œuvre, continua l'apostolat béni.

La maladie cruelle n'enlève rien de leur sérénité à ces êtres que l'espoir divin réconforte..... et à l'heure suprême du départ, devant la porte lumineuse de la vie spirituelle que la mort ouvre à deux battants devant lui, leur esprit prend son vol vers la radieuse patrie où l'attend son Créateur.

Une autre perte, très grande pour le spiritualisme, est celle du poète délicat, du délicieux écrivain lyonnais, Mme Antonia Bossu, de qui la foi éclairée faisait planer l'âme sur les plus hauts sommets de la pensée.

Partie pour Menton, où elle était allée pour rétablir sa santé fortement ébranlée, elle y est décédée, subitement, le 9 avril, au moment où elle m'écrivait son désir de se documenter sur le spiritisme, et me remerciait de lui avoir parlé de l'œuvre d'Allan Kardec qu'elle se promettait de lire et de méditer, dès son retour dans son familial intérieur.

C'est auprès du Maître, et devant l'infini même, en face des éternelles clartés, que cet esprit d'élite aura trouvé la clef des sublimes mystères ; et nous sommes heureux de citer ici, quelques unes des belles strophes par lesquelles Mme Antonia Bossu l'avait pressentie cette immortalité que nous trouvons après la mort !

. . . .

C'est là que s'ouvre au jour la porte de lumière ;
Là que l'âme, quittant la prison de la chair,
De son aile, en chantant, secouant la poussière,
S'envole, libre oiseau, vers l'invisible Ether,

Où luit, inaccessible, hors des temps où tout passe,
Dans le ruissellement de son éternité,
Plus loin que les soleils et plus haut que l'espace,
Nimbant le front de Dieu, l'immortelle clarté,

Qui jaillit, seule cause et brûle tout entière,
En même temps la source et l'unique flambeau,
Et l'âme s'y plongeant, apaise, désaltère,
La dévorante soif du vrai, du grand, du beau !

Chaste fille du Ciel, ô divine lumière !
Vierge qui viens à nous les mains pleines de fleurs ;
De tes bras caressants enveloppant la terre,
Comme une enfant qu'on berce en essuyant ses pleurs ;

Vision de blancheur, ô lumière voilée !
De ton auguste ancêtre, ô si lointain reflet !
Venu, de l'infini, dans la sombre vallée,
Comme un rayon perdu s'égare d'un sommet ;

Si par toi l'homme vit, s'il aime, croit, espère ;
Si son désir te cherche aux arches du ciel bleu,
C'est qu'en toi son espoir, ô divine lumière,
Voit un regard d'amour tombé du cœur de Dieu !

BLANCHE SARI-FLÉGIER

PAROLES PRONONCÉES PAR M. AUZANNEAU
à l'incinération de M. Bouvéry.

Malgré la fermeté de nos convictions,et notre foi inébranlable en la survie, nous sommes encore trop imbus de matière pour qu'au moment de la mort, la tristesse ne nous envahisse pas. Il s'agit, en réalité, à part la séparation, d'une phase importante de la vie de l'Esprit qui passe d'un monde à l'autre.

En ce qui concerne notre ami Bouvéry qui vient de disparaître, je suis personnellement convaincu que sa vie nouvelle spirituelle sera une large compensation de sa vie terrestre, laquelle n'a été qu'une suite non interrompue de tribulations. Il est juste d'ajouter que cette vie a été remplie du plus grand dévouement pour sa famille, pour ses amis et pour la cause spirite qu'il a soutenue de toutes ses forces, au-delà même de ses forces.

La nomenclature serait longue de ses luttes et de ses travaux que ni les déceptions, ni les critiques, ni les contradictions n'ont jamais arrêté dans sa marche en avant.

Sa perte sera sensible à tous ceux qui ont approché ce grand cœur, à tous ceux qui l'ont connu comme apôtre impartial de la doctrine spirite.

A nos regrets, à ceux de sa sœur éplorée, Mme Dessort, se joindront, j'en suis sûr, les regrets de ses amis ici présents.

On peut dire qu'il y a, sur la terre, un honnête homme de moins.

Mon cher Bouvéry, entendez la voix d'un sincère ami qui vous prie de lui conserver dans l'au-delà les bons sentiments que vous aviez pour lui ici-bas.

A. AUZANNEAU.

Les cendres de M. Bouvéry ont été déposées dans le caveau d'un de ses bons amis, M. Lanthelme, qui, par cet acte, a donné au défunt une véritable preuve d'estime et d'affection qui lui a valu les félicitations des assistants.

La rédaction de la *Revue Spirite* partage tous les sentiments exprimés par M. Auzanneau et prie la famille de M. Bouvery d'agréer avec tous ses regrets, ses compliments de condoléances.

M. VIOLÈS, premier président et président honoraire de la Fédération spirite du Sud-Est de la France, vient de nous quitter. Sa désincarnation — il faut bien le dire — nous a profondément attristés, car, personnifiant les grandes vertus qu'enseigne le spiritualisme moderne, il nous en était le meilleur exemple.

Notre vénérable frère Violès fut, au cours de ces dernières années, et cela malgré l'épuisement considérable de ses forces physiques, comme un des apôtres les plus actifs du spiritisme dans la région. Ayant pour la plus

grande part contribué à la fondation de la Fédération, il nous quitte alors que l'œuvre est accomplie, c'est-à-dire au moment même où l'union entre les spirites du Sud-Est est indissoluble. Du haut des sphères éthérées, où il évoluera désormais, il ajoutera au grand exemple de charité, de modestie et d'amour qu'il nous donna sur la terre, les enseignements nécessaires à la propagation de la Vérité.

Jeudi 21 février, à 1 heure de l'après-midi, ont eu lieu ses obsèques purement civiles. Les fédérés du Sud-Est avaient tenu à témoigner de leur présence en cette circonstance. Cinquante d'entre eux venus des environs, entourant leur vice-président, M. Gaillard, s'étaient joint au Cercle national républicain dont notre frère faisait partie, et aux groupes de la libre pensée de Bollène et de Pont-Saint-Esprit, le tout formant un cortège de 500 personnes.

Dans une improvisation puissante, le spirite aussi éloquent que convaincu qu'est notre vice-président,a dit comment les spirites pouvaient, sans trembler, regarder la mort en face, contrairement à l'affirmation de La Rochefoucauld. Il a rappelé aussi, en face des républicains et libres penseurs, comment le grand Victor Hugo, cet apôtre de la démocratie, appelant les morts les invisibles, affirmait que la mort, n'était pas la mort mais le premier pas vers une nouvelle vie. Par une coïncidence tout à fait inattendue, il a pu dire et démontrer à la fois que le spirite, dédaignant le faste et les grandeurs, aimait à vivre et à mourir humble et modeste.

(*La Paix Universelle de Lyon*).

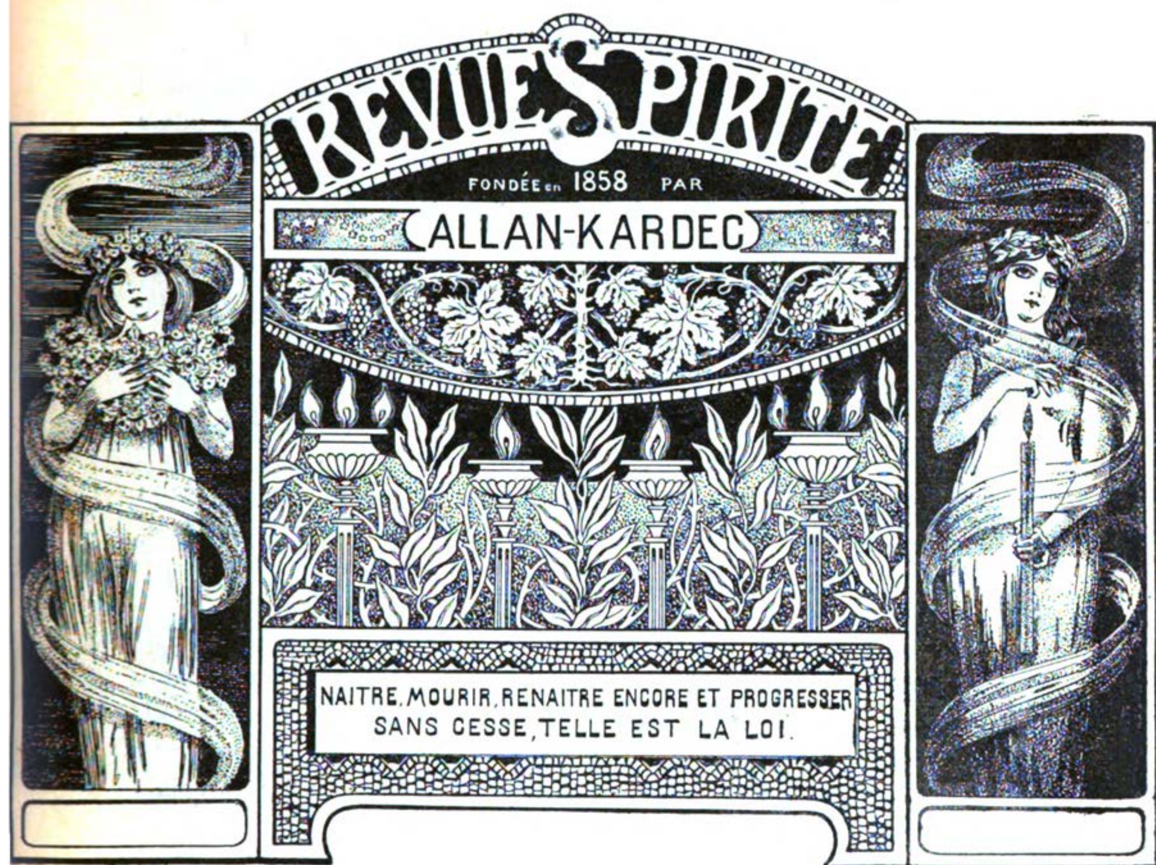
Le Révérend H. R. Haweis est décédé à Londres le 27 janvier dernier; c'est une veritable perte pour le spiritisme qu'il propageait par ses remarquables, conférences.

Nous apprenons aussi la mort de M. His, spirite de la première heure, il a été inhumé le 22 mars dernier.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro 4 articles composés cependant : Création d'un fonds pour les conférences en province; Conférences de l'Institut psychologique international; Rapport de l'Assemblée générale de la Société spirite de Perrache, à Lyon; et Jésus-Christ, par M. le comte de Renesse.

Le Gérant : Paul LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

44e Année. N° 6. 1er Juin 1901.

APPORTS ET MATÉRIALISATIONS EN PLEINE LUMIÈRE

Le *Light* nous fait connaître, d'après le récit de la princesse Karadja, une remarquable séance d'apports, qui a eu lieu récemment à Berlin. Nous nous empressons de traduire,pour les lecteurs de la *Revue*, ce document qui mérite une attention très sérieuse.

« Le dimanche, 10 février, j'ai eu le grand plaisir de pouvoir assister, à Berlin, à une des plus intéressantes séances qu'il m'ait été donné de voir. Une de mes amies, la comtesse M..., avait fait venir du sud de l'Allemagne un excellent médium, Mme Anna Rothe, dont la spécialité est de produire le phénomène connu sous le nom d'*apports*. Des objets provenant du monde spirituel, et que nos sens ne peuvent percevoir, sont transportés sur le plan

physique, et y acquièrent une consistance matérielle, par la condensation des émanations odiques provenant du corps du médium. Avant que William Crookes ait découvert le quatrième état de la matière, qu'il appela « état radiant », les savants croyaient que la matière n'existait que dans trois états : solide, liquide et gazeux. Ce quatrième état, extrêmement subtil est le lien qui rattache le monde spirituel au monde matériel. Notre corps spirituel est composé de matière imperceptible à nos sens ordinaires. Dans les matérialisations, les Esprits empruntent autant de substance qu'il est nécessaire pour nous faire voir leur corps invisible. Pendant les séances, le médium perd de 10 à 20 kilos de son poids, mais cette perte est réparée à la fin de la séance, de façon à se borner en somme à très peu de chose.

Mais dans les *apports*, la substance enlevée du corps du médium n'est pas restituée, et les objets matérialisés pendant la séance restent aux assistants, comme des preuves permanentes que ce sont des réalités objectives et non des hallucinations subjectives.

Quand on lit, dans les saintes Ecritures, que, suivant la parole du Seigneur, le vase d'huile ne s'épuisait pas, ou que le Christ nourrit cinq mille personnes avec cinq pains et deux poissons, deux alternatives se présentent. Le lecteur se dit, ou bien : « C'est un miracle », ou s'il est instruit et ne croit pas à la violation des lois naturelles, il pense : « Je n'y crois pas ». Mais le spiritisme, en découvrant de nouvelles lois naturelles, jusqu'ici inconnues, a la tâche glorieuse d'expliquer que les soi-disant miracles, rapportés dans la Bible, sont possibles ; car, pourquoi douterions-nous de la réalité de phénomènes qui, de notre temps, se répètent sous nos yeux ? Qui peut nier que l'existence d'une chose prouve sa possibilité d'être ? Et la grandeur du Christ est-elle diminuée si nous sommes convaincus que les œuvres que l'on attribue à son amour pour nous ont été réellement accomplies et ne sont pas de pures légendes ? Il n'a pas renversé les lois naturelles que Son Père avait établies. Il s'en est servi par suite de ses connaissances supérieures. Les seuls miracles auxquels il est nécessaire qu'un chrétien croie sont la personnalité du Christ et Son amour éternel.

Avant de décrire l'étrange phénomène que j'ai vu le 10 février, je tiens à dire qu'il s'est produit dans une *chambre bien éclairée*, en présence de trente-trois personnes. J'ai une copie du procès-verbal avec les signatures qui y ont été apposées, et je suis prête à la montrer, ainsi que les objets qui ont été matérialisés sous mes yeux. Avant le commencement de la séance, j'avais soigneusement examiné la chambre, qui était éclairée par une grande lampe de plafond et deux lampes plus petites.

Le médium, une vieille femme mince, vêtue de noir, était assise tout près de moi. *Je n'ai pas perdu de vue ses mains un seul instant.* Elle ne les a jamais posées sur elle, mais elle les a gardées étendues sur la table en vue de tous,

ou élevées en l'air pour recevoir les fleurs et les fruits qui se formaient dans le vide devant nous. Je n'ai jamais rien vu de plus étonnant que ce phénomène se produisant *en pleine lumière*. Pendant trois heures, il se matérialisa devant nos yeux tant de fleurs, fraîches, humides, charmantes, odorantes, que nous revînmes tous chargés de gros bouquets. Pour ma part j'ai reçu une grande tulipe rouge, un lis, deux œillets, un perce-neige, une poignée d'herbe fraîche, et une grande branche de myrte odorant, que le médium cueillit sur ma tête, comme d'une invisible couronne.

Sept grosses oranges, une touffe de mimosa, des narcisses blancs, des jacinthes, des asphodèles, des giroflées, etc., se formèrent *sous nos yeux*. Je m'intéressai particulièrement à la matérialisation d'un oignon de tulipe, qui se fit à quelques pouces de mon visage. Je remarquai une sorte de substance scintillante, d'un blanc de neige, semblable à celle qui saupoudre nos arbres de Noël, qui filtrait à travers les pores des mains du médium, et s'agglomérait en boule brillante, animée d'un mouvement de rotation, qui dura jusqu'à la formation de l'objet.

Après ces expériences le médium, en trance, nous fit observer que, si les savants peuvent analyser la matière dans leurs cornues et leurs creusets, ils sont absolument incapables de produire la plus petite semence ayant le germe de vie. Nous venions d'avoir sous nos yeux une manifestation de la divine Toute-Puissance : une étincelle de la vie florale s'était incorporée dans la matière. La force mystérieuse qui, avec un peu de poussière et de gouttes de pluie, produit de belles fleurs parfumées, était cachée dans ce bulbe. Chaque brin d'herbe qui pousse sur la terre a son origine dans le monde spirituel. Les prototypes éternels prennent forme, et nos sens charnels en perçoivent le reflet. Les savants peuvent peser les éléments unis sous le manteau de la matiere dont la fleur spirituelle se revêt, mais ils ne peuvent insuffler la vie aux atomes dispersés. Ils ne possèdent pas la puissance divine.

Non seulement des fleurs et des fruits se produisirent à cette séance, mais aussi d'autres petits objets, entre autres un trèfle de métal qui se matérialisa dans ma main étendue. C'était un cadeau de mon enfant mort. Le médium tint sa main à dix centimètres au-dessus de la mienne, et je vis une poussière brillante, ayant l'éclat du phosphore, tomber dans ma main et s'y condenser en ce petit objet, que je possède maintenant.

On utilise aussi ce médium pour produire le rare phénomène de « l'écriture directe ». On en trouve un exemple dans la Bible, quand on nous dit qu'au festin du roi Balthazar un Esprit écrivit ces mots sur la muraille : « *Mene, mene, tekel, upharsin* ».

Pendant que le médium était en trance, elle demanda une feuille de papier. Comme on ne lui en donnait pas assez vite, la personne assise près

de la comtesse M... déchira une feuille de son agenda. On l'examina et on la trouva parfaitement blanche. Après l'avoir bien regardée, je la mis devant moi sur la table, et *plaçai ma main dessus*. Le médium mit sa main sur la mienne. Après un moment de silence nous entendîmes un faible grattement sur la table, nous examinâmes le papier et nous trouvâmes deux lignes d'écriture sur la face inférieure. Plusieurs personnes reçurent de ces messages de leurs parents morts, et *leur écriture fut reconnue.*

Comme je suppose qu'il y a beaucoup de gens en Suède qui aimeraient s'assurer par eux-mêmes de la vérité de mon récit, j'ai demandé au médium à la fin de la séance, si elle consentirait à venir dans notre pays. Elle se décida après quelque hésitation, et j'espère que les intéressants phénomènes que j'ai vus à Berlin se renouvelleront à Stockholm. »

PRINCESSE KARADJA.

Dans la même ville, et dans le même mois, mais avec un autre médium, les spectateurs, favorisés par les phénomènes étranges que nous venons de rapporter, ont eu le rare privilège d'assister à des *Matérialisations en pleine lumière*. Voici, également traduit du « *Light* », l'extrait d'une lettre adressée à ce sujet par M. Georg Larsen, à M. Herman Gronvall, directeur du journal suédois *Eko*.

Berlin, février 1901.

« Cher ami,

Ce que je croyais impossible est arrivé. Ici, à Berlin, en présence de plusieurs témoins, j'ai vu ma femme décédée, je l'ai vu quatre fois, dans des conditions qui excluent toute possibilité de fraude et d'hallucination.

La chose me semble à présent si naturelle que je m'étonne de mon scepticisme passé. Un homme de science, comme sir William Crookes, pour ne pas en citer bien d'autres, a affirmé la réalité de ces phénomènes; cela devrait mériter considération, et pourtant nous conservons notre doute obstiné et nous refusons de croire, jusqu'à ce que nous ayons vu, entendu et eu les preuves en main. Pour ma part, j'avais eu déjà d'étranges expériences spirites. Mais jugez vous-même, car je veux vous conter cela en détail.

Il y a à Berlin un très bon medium, Mme Abend, femme d'un cordonnier. C'est une petite femme agréable, elle n'est pas positivement belle, mais elle plaît. Ce n'est pas un médium de profession, aussi fût-ce seulement par l'intermédiaire de la comtesse de M..., qui la connaît, que la Princesse Karadja, Miss Frisk, de Stockholm et moi, nous pûmes prendre part à cette séance.

Vous savez que j'aime à regarder les choses à trois fois avant d'y croire, et

j'avais mis dans ma tête que j'examinerai la chambre et les personnes dans les moindres détails. Il y a souvent tant de fausseté dans ces choses que le soupçon est bien pardonnable.

Mais on prévint mes désirs ; notre hôte et notre hôtesse nous prièrent d'examiner tout de près, et nous dirent qu'il leur serait très pénible de voir surgir des soupçons. Aussi le médium se déshabilla en présence des dames, et ses vêtements furent inspectés avant qu'elle les remit. Cet examen eut lieu dans la chambre des séances. Après quoi le medium ne put prendre contact avec personne. La chambre a environ 70 yards (1) carrés. Il n'y avait pas d'autres meubles que deux petites tables près des fenêtres, un canapé près du mur, et des chaises de bois. Aux murs, rien que trois petites lampes. Sur la table, près d'une des fenêtres, une lampe plus grande était placée. Pas de glaces. Dans un coin de la chambre était un poële de faïence et dans un autre une tringle à rideaux, supportant une paire de minces rideaux rouges, de trois yards de longueur, suspendus de façon à former un petit cabinet de quelques yards en longueur et en largeur.

J'examinai le cabinet avec le soin le plus extrême; je fis résonner les murs et le plancher, je cherchai dans les rideaux; il n'aurait pu s'y trouver une épingle sans que je la découvre. J'examinai aussi le fauteuil en bois où le médium allait s'asseoir. La chambre était bien éclairée, les quatre lampes était allumées. La porte fut fermée à clef, et la clef me fut confiée.

La séance commença à 9 heures du soir. La compagnie se composait de la princesse Karadja, de la Comtesse de M..., de Miss Frisk, de moi et de deux parents du médium. Après nous être placés en demi-cercle à trois yards environ du cabinet où était le medium, son frère dit une courte prière; puis, le médium et son mari chantèrent doucement un hymne, que le frère accompagna sur la cithare, dans le but de provoquer la trance.

Le médium fut bientôt entrancé. Cette trance était évidemment authentique, telle que le Dr Hodgson en donne la description dans les comptes rendus de la Société des recherches psychiques. Ses yeux étaient grands ouverts, mais sans regard ; la vive lumière de la lampe, dont le globe avait été enlevé, tomba droit sur ses yeux pendant une demi-heure, sans lui occasionner le moindre clignotement. Ses traits étaient calmes.

Elle se mit à parler d'une voix mélodieuse. Ses parents nous dirent que cette voix était celle d'une sœur morte, qui est son guide permanent. Cette voix dit :

« Gruss Got, liebe Freunde ! heute ist alles vorbereitet; alles wird schön werden. Ihr seit alle gute Menschen; was Euer Herz begehrt, soll erfullt werden ; die Krafte sind gut, die Fluide gesammelt, unsre Schwester wohl,

(1) Le yard vaut 0 m. 914.

gute Geister warten; aber Geduld, Geduld, musset Ihr haben, etc. » (1)

Le médium retomba dans son fauteuil et sembla plongé dans un profond sommeil; ses yeux grands ouverts regardaient fixement la vive lumière. Je déteste les lampes sans abat-jour, la lumière me fatigue. Je demandai donc à notre hôte de mettre l'abat-jour, ce qu'il fit, et une lumière plus douce et plus agréable se répandit dans la chambre.

Miss Frisk proposa de fermer les rideaux du cabinet, ce qui facilite l'accumulation des fluides, mais les parents déclarèrent que c'était inutile; ils ne l'avaient pas fait jusque-là, et les formes d'Esprits s'étaient complètement matérialisées sous leurs yeux, le médium étant dans une chambre bien éclairée. Mais les dames appuyèrent l'avis de Miss Frisk, qui ferma donc les rideaux. Une demi-heure se passa dans l'attente, et je commençais déjà à penser que nous ne verrions rien, quand soudain une étoile se forma au-dessus du cabinet, où elle resta visible pendant toute la matérialisation. Un moment après, je commençai à sentir les frissons caractéristiques — vous savez que je suis moi-même quelque peu médium, — et deux des dames, qui sont de bons médiums, éprouvèrent la même sensation. Les rideaux s'ouvrirent et nous vîmes dans le cabinet une forme vague, vaporeuse, d'une lumière bleuâtre, — je ne peux trouver de meilleures expressions — agitée lentement comme un roseau sous la brise. Le bras était étendu vers nous, un bras et une main d'une belle forme, mais presque transparents. Ce bras se retira, puis s'avança encore, et, cette fois, c'était le bras d'une personne vivante. Les rideaux se fermèrent, quelques minutes s'écoulèrent, et ils se rouvrirent. Une forme blanche était debout, la tête légèrement renversée, le visage blanc. Les mains étaient jointes; cette forme semblait une nuée lumineuse condensée, mais très indistincte; elle me faisait penser à un corps dans son linceul. On voyait le médium à côté dans le fauteuil.

Les rideaux se refermèrent. Peu après ils se rouvrirent encore, et cette fois, le spectacle était superbe. Nous vîmes une femme élancée, vêtue comme une mariée, avec un long voile blanc tombant de la tête aux pieds, mais quel voile! Il était comme tissé de rayons de lumière aérienne. Comme je reconnus cette forme! Il y a douze ans, c'était une femme bien vivante que j'avais à mon côté, dans l'église, devant l'autel. Sans pouvoir proférer une parole, j'étendis les bras vers elle. Alors les rideaux se refermèrent. La forme spirituelle avait été vue pendant quinze secondes à côté du médium.

Encore quelques minutes d'attente, et nous vîmes l'original du portrait

(1) C'est-à-dire Dieu vous bénisse, chers amis! tout est prêt, tout va se faire bientôt. Vous êtes tous de braves gens, vos cœurs auront ce qu'ils désirent. Les forces sont bonnes, les fluides sont réunis, notre sœur est en bon état. Les bons Esprits attendent, mais il faut avoir de la patience, toujours de la patience, etc.

que la princesse Karadja avait dessiné automatiquement,sans savoir ce qu'il représentait, il y avait un an, le 24 février 1900. Quelle était belle, avec son voile posé sur ses cheveux noirs et retombant sur ses épaules, avec ses yeux noirs qui me regardaient, et l'étoile qui brillait sur sa tête ! J'entendis autour de moi des exclamations étouffées d'admiration. Mes yeux restèrent fixés sur la forme si chère, jusqu'à ce que les rideaux se fermassent. Une fois encore, elle se laissa voir, et le souvenir de ce moment est pour moi le plus précieux, car elle était alors exactement comme dans notre demeure. Elle fit un pas vers moi, et resta là debout, les bras levés et étendus. Sa chevelure noire encadrait admirablement son visage. Elle avait les bras nus Sa forme élancée était drapée dans une longue robe d'un blanc de neige. Elle me regardait avec ses yeux noirs lumineux. C'était la même expression d'amour grave, la même attitude, c'était ma femme vivante; mais il régnait sur toute cette apparition une beauté et une harmonie si exquises, quelque chose de si divinisé, que rien de pareil ne peut se rencontrer chez un être de la terre.

Je murmurai son nom : un sentiment de bonheur immense, de gratitude indicible me pénétra. Silencieusement, elle rentra dans le cabinet en glissant, et les rideaux se refermèrent sur elle Miss Frisk chuchota à mon oreille : « Demandez à Anna un morceau de son voile. »

Intérieurement, car je ne donnai pas d'expression à mes paroles, je suppliai : « Anna, donne-moi un morceau de ton voile. » La réponse arriva aussitôt par la douce voix de l'Esprit guide, parlant par le médium : « Sei ruhig, was dein Herg begehrt, sollst du haben. Geduldig, du sollst den Schleier erhalten ! » (Sois calme, tu auras ce que ton cœur désire. Patience tu recevras ton voile). Peu après, nous entendîmes à l'endroit où ma femme avait disparu, le faible bruit d'une fine draperie que l'on déchire, et, un voile blanc, de trois yards de long sur un yard de large, fut jeté par-dessus les rideaux. Une des dames se précipita et le reçut dans la main. C'était un tissu extrêmement délicat, sans un seul pli, et sentant une odeur d'une fraîcheur particulière. Autant que je puisse juger, cela ressemble au voile de mariée de ma femme, dont je possède quelques reliques, mais peut-être un peu plus délicat. Quelques moments après le fauteuil contenant le médium endormi fut poussé hors du cabinet. Ce fauteuil n'a pas de roulettes.

Il se produisit plusieurs choses étranges, mis j'en parlerai plus longuement une autre fois. Qu'on se souvienne que la chambre était bien éclairée, que nous étions plusieurs spectateurs, critiques sévères; que l'on se rappelle aussi que l'on vit le médium pendant tout le temps que la forme spirituelle apparut, et que l'on songe à la différence entre l'aspect, la taille, l'attitude du médium et l'étrange et éclatante beauté de la forme que l'Esprit nous montra dans ses diverses apparitions.

Et n'ai-je pas, dans le voile, la plus indiscutable preuve de la réalité de ce qui m'est arrivé, pour détruire toute hypothèse d'avoir été halluciné ?

La seule explication qui me semble à présent naturelle est que le voile a été formé de la même matière dont l'Esprit s'est servi pour se rendre visible à la vue humaine, et que cette matière a été prise surtout au médium et aux autres assistants qui sont médiums. Cette matière a sa source dans les émanations du corps humain. Ce qui le prouve est la sensation de froid intense qui suppose une soustraction de chaleur; les vibrations de cette chaleur se transforment en lueurs faibles et temporaires, en « od », que l'on voit parfois aux séances obscures sous forme de globes lumineux plus ou moins gros, flottant dans la chambre.

Lumière, chaleur! Où est la différence? Elle ne consiste que dans le nombre des vibrations pendant un temps donné. L'accroissement ou la diminution de la rapidité de ces vibrations peut les changer les unes dans les autres. Tel est le moyen par lequel la forme se condense. C'est ainsi que le voile a été formé, et j'y ai contribué.

Le lendemain matin, j'étais très fatigué, mes yeux étaient décolorés, ma barbe et mes cheveux un peu pâlis ; il était évident qu'on m'avait pris beaucoup de force physique. En peu de jours, mon corps reprit sa vigueur, mais cela montre combien il faut être prudent quand on est médium. Les gens qui ne le sont pas sont peu incommodés, mais ils n'en tirent pas moins profit des séances.

Je crois maintenant aussi fermement au progrès du spiritisme que je crois à la lutte incessante pour obtenir la vérité. Il n'y a guère de limites à l'esprit humain; la nature a toujours quelque nouveau secret à nous dévoiler, l'horizon s'élargit sans cesse. La lumière se fera sur toutes ces questions : la vie, la mort, l'infini. Mais il faut attendre.

Quand je serai de retour vous verrez le voile. Nous en examinerons un morceau au microscope.

Sincèrement vôtre

GEORG LARSEN.

Trad. par G. BÉRA.

ANNA ROTHE

LE MÉDIUM « AUX FLEURS » A PARIS

Grâce à l'aimable invitation de Mme Rufina Nœggerath, il m'a été donné de pouvoir vérifier *de visu* l'exactitude des récits « d'Apports de Fleurs », dont je viens de donner la traduction, d'après les séances de la princesse Karadja, qui ont eu lieu à Berlin.

Cette fois, c'est à Paris, dans l'appartement de l'auteur de la « Survie »,

que j'ai eu la rare fortune d'assister à cet étrange et gracieux phénomène de la production de fleurs naturelles, en pleine lumière, par la médiumnité de cette femme unique, qui a nom Anna Rothe.

Que la toute bonne et respectée « Bonne-Maman » veuille donc accepter ici le juste tribut de ma gratitude, pour la faveur de m'avoir admis, en cette circonstance, au nombre des privilégiés qui ont pu contempler ces admirables merveilles.

Assurément, en présence ds l'étrangeté du phénomène, on conçoit toutes les objections, toutes les critiques, de la part de ceux qui n'ont rien vu, et auxquels on prétend faire accepter un pareil prodige. Pour ceux qui ont vu opérer d'habiles prestidigitateurs, et qui répugnent à l'intervention des Esprits dans ce qui ne leur semble qu'un joli tour d'adresse, la conviction sera peut-être encore plus difficile à faire naître. « Les faiseurs de tours sont si habiles ! » Qu'ils ne se hâtent pas cependant de rejeter le témoignage des témoins oculaires, sur le seul motif de leur manque de discernement, et qu'ils veuillent bien attendre l'exposé des précautions prises. Je leur demanderai alors humblement quelles autres mesures de sécurité ils eussent imaginées, et quel prestidigitateur se fut soumis aux conditions qui ne sont pas parvenues à embarrasser, à paralyser, la pauvre simple bonne femme qu'est le médium.

A la suite de précédentes séances, où des investigateurs fort sceptiques, ce que je ne blâme pas, mais se hâtant trop vite de conclure avec malveillance à la fraude, avaient jeté sur le médium cette ombre soupçonneuse, qui naît et grandit avec tant de facilité dans nos âmes de blasés et d'incroyants, un groupe de spirites, résolus à avoir le dernier mot de la question, au moins dans leur conscience, se décida à tenir une séance d'épreuves, dans laquelle toutes les garanties désirables, qui fixent la conviction, devaient se rencontrer. Cette séance avait été demandée par le médium lui-même, désireuse qu'il fut fait justice des accusations imméritées dont elle était l'objet. Elle se déclarait prête à accepter d'avance toutes les conditions de contrôle qu'il plairait au comité de lui imposer.

Anna Rothe est une vieille femme, sans culture intellectuelle. Les fatigues de la médiumnité ont encore accentué les marques de l'âge. Le corps est maigre, le visage est émacié, les yeux sont caves ; mais sous les paupières meurtries le feu sombre de l'Esprit brille étrangement. Tout en elle trahit la vie intérieure qui consume ce pauvre corps, et les dures épreuves d'une vie de privations, de dévouement et de persécutions. Son aspect évoque l'idée d'un apôtre, quand elle parle, le visage illuminé dans la trance ; ou d'un martyr en extase, lorsque, silencieuse, elle « voit » le monde invisible, avec le sourire doux et triste des volontaires du sacrifice...

Le vendredi, 10 mai, à 9 heures du soir, je faisais donc partie d'un comité

de douze personnes réunies dans le but de s'assurer des pouvoirs de cette étrange femme. La pièce, où devait avoir lieu la séance, avait été, bien entendu, visitée au préalable par les invités, qui s'étaient assurés qu'il n'existait rien de suspect dans aucune partie de la chambre, et plus spécialement dans l'angle où devait se tenir le médium.

Quant à celle-ci, elle avait été déshabillée complètement en présence de la maîtresse de maison, qui lui avait laissé remettre ensuite sa chemise et un peignoir, appartenant à notre hôtesse (1). Les invités ont tous pu voir ces vêtements quittés par le médium, et déposés dans une pièce éloignée. Aussitôt conduite à sa place, le cercle des assistants se ferma autour de Mme Rothe, lui interdisant, par une double barrière de spectateurs, serrés es uns contre les autres, toute communication avec l'extérieur.

Voilà donc le médium isolé, dans un coin où il n'y a rien, où elle n'a jamais mis les pieds, et nue dans un vêtement étranger. La pièce est petite, et extrêmement éclairée par cinq lampes, dont trois de fort calibre, et sans globe, ni écran, placées en face du médium, jetant une vive lumière sur son visage et sur ses mains. Cette lumière est tellement intense qu'elle incommode quelques assistants, qui s'en plaignent ; mais le médium insiste pour qu'elle soit conservée (Il est juste d'ajouter qu'à la fin de la séance, une fois les preuves surabondamment faites, et les assistants bien convaincus que toute fraude était impossible, deux de ces lampes furent retirées). Pour mettre le comble à ce surcroît de précautions, les voisins de droite et de gauche du médium, Mme Nœggerath et la princesse Karadja lui tiennent constamment les mains entre les leurs. Placé en face de Mme Rothe, un peu sur sa droite, je n'ai pas quitté des yeux son visage, son buste et ses mains, pendant tout le cours de la séance, sans découvrir aucun mouvement suspect de sa part ou de celle de ses voisines ; car pour répondre aux infamies possibles j'ai voulu pousser l'infamie jusqu'à suspecter notre aimable hôtesse et la dévouée princesse Karadja. Elles me comprendront et me pardonneront, sachant les exigences de la critique.

Au bout de quelques minutes d'attente, le médium se lève en gémissant. Ses yeux dilatés semblent voir quelque chose d'étrange, elle étend les bras, et, comme venant de la personne assise en face d'elle, mais plus haut, un livre est soudain projeté dans ses mains. Elle le remet à M. Hugo d'Alesi, assis devant moi. Ce sont « Les grands horizons de la vie » d'Albert de la Beaucie. Ce phénomène s'est passé littéralement sous mon nez, à moins de 50 centimètres.

Puis le médium a un léger soubresaut, ses yeux se convulsent, sa tête se

(1) Mme Nœggerath m'écrit que ce sont les Esprits eux-mêmes qui ont déshabillé leur médium, pour éviter tout contact de fluides humains.

renverse, le visage s'éclaire, elle passe en trance. Sur un ton ferme et élevé, d'une voix claire, en paroles bien nettes, elle nous débite en allemand (elle est de Chemnitz) un discours, que tous ceux qui ont l'avantage de comprendre cette langue dans l'assistance s'accordent à trouver bien dit, bien pensé, et révélant des connaissances supérieures à celles qu'on peut attendre de Mme Rothe. La trance cesse comme elle a commencé, par un léger soubresaut, et le médium reste un instant immobile. Puis les gémissements indicateurs du phénomène d'apports recommencent, elle se relève, étend les bras vers le monsieur placé devant moi et subitement, dans ses mains apparaissent comme tombées du ciel à 30 centimètres de mes yeux deux branches d'œillets l'une de blancs, l'autre de rouges. C'est absolument stupéfiant!

A partir de ce moment, les phénomènes se succèdent pendant une heure et demie, avec une grande rapidité et une grande facilité, les apports de fleurs alternant avec les discours prononcés en trance. Presque chacun des assistants reçoit ainsi son bouquet, petit ou gros. Les fleurs apparaissent un peu de partout, en général près de la tête des personnes auxquelles elles sont destinées. Souvent aussi le médium les retire des rideaux placés derrière lui, comme si une personne invisible, cachée derrière ces rideaux, y préparait les bouquets et les lui remettait. Une seule fois elle se baissa pour ramasser sous la table autour de laquelle nous étions groupés et sur les pieds de M. H. d'Alesi, un gros bouquet de muguets. La princesse Wisznieck a reçut pour sa part un fort joli bouquet d'œillets, de pensées et de roses, accompagné de paroles affectueuses, prononcées par l'Esprit de son fils, et qui lui arrachèrent des larmes. Pareille scène se produisit pour la bonne de la maison, qui ne fut pas oubliée, et à qui l'Esprit de sa mère remit un petit bouquet de muguets. J'ai eu la curiosité de regarder de près ce bouquet. La séance était commencée depuis près de trois quarts d'heure. Néanmoins il était, non pas frais, mais littéralement ruisselant d'eau, comme ceux que les marchandes ambulantes ont soin de tremper pour les conserver plus longtemps. Les queues, que j'ai examinées de même, indiquent que ces fleurs ne sont ni arrachées, ni détachées par un moyen surnaturel. Elles sont coupées telles qu'on les trouve aux éventaires des petites marchandes des rues. C'est de là, de toute évidence, qu'elles proviennent. Mais par quel moyen sont elles passées des petites voitures à bras dans les mains du médium, c'est une explication que je laisse à d'autres le soin de fournir ?

Outre ces fleurs qui, à la fin de la soirée, formaient un tas respectable, le médium eut encore un autre apport singulier. Nous la vîmes se lever subitement. Un bruit de ferraille se fit entendre au-dessus de sa tête dans les rideaux, elle y porta la main, et je la vis bien distinctement en retirer une photographie dans un cadre métallique, que notre hôtesse déclara se trou-

ver quelques instants auparavant sur la cheminée de sa chambre à coucher.

Nous avons vu que les apports s'entremêlaient de discours en trance. Ces discours sont eux-mêmes d'un caractère particulier et intéressant. Ils proviennent d'Esprits différents. L'un d'eux fut reconnu comme très caractéristique par le professeur Sellin, un des assistants. Le plus souvent, c'est l'esprit familier du médium, la petite Frida, qui prend la parole. La voix change, et c'est sur un ton enfantin, et en appelant les hommes présents « Mon oncle » (Unkel), que cet Esprit s'exprime. Parfois ce sont de petites poésies improvisées séance tenante sur les assistants, et pleines à la fois d'élévation et d'esprit religieux. Fréquemment elle chante, et ces chansons sont empreintes de beaucoup de grâce et de charme. Ce dernier mot d'ailleurs est celui qui exprime et résume le mieux toute la séance. On est littéralement sous le charme.

Un petit incident personnel pour finir. La séance était terminée, le cercle était rompu, et tout en exprimant ma satisfaction à notre aimable hôtesse, je lui disais à voix basse le regret de ne pouvoir emporter comme preuve le plus léger brin d'herbe. Le médium, eut-elle compris le français (et je me suis assuré qu'elle n'en comprend pas un traître mot), n'eut pu entendre cette conversation tenue à quelque distance d'elle. Néanmoins elle se leva aussitôt, et cueillant sur la tête de notre hôtesse, semble-t-il, un petit bouquet de muguet et de feuilles de violettes elle me le présenta en me disant en allemand : « Vert comme l'espérance ».

Les assistants, témoins de cette mémorable séance, ont été heureux d'apposer leur signature au bas du procès-verbal qui en fut rédigé avant qu'on se séparât. Ce procès-verbal sera remis au médium. Espérons qu'elle y trouvera le baume à ses blessures, et la force de continuer son admirable mission.

G. Bera.

P. S.—Dimanche, 12 mai. Je sors d'une nouvelle séance avec Mme Rothe au groupe du « Spiritualisme moderne », 36, rue du Bac. Ma femme et mes enfants ont été favorisés d'admirables bouquets et d'oranges littéralement tombés du ciel. Des fleuristes que je viens de questionner refusent de me procurer pour 100 francs une branche de mimosa semblable à celle que nous avons reçue. G. B.

PSYCHOGRAPHIE

Par A. OXON (*suite*).

Le récit suivant, dû à la plume du rédacteur en chef du *Spiritualist* et publié dans ce journal, signale la remarquable répétition d'un message, en même temps que la production de ce message original sur des ardoises que les observateurs n'ont perdues de vue à aucun moment :

« Il y a quelques jours, M. Charles Blackburn, de Parkfied, Disbury, près de Manchester, vint à Londres et invita à assister à une séance de Slade deux sceptiques déterminés pour les questions spiritualistes, qui étaient tous deux des hommes d'affaires, dont l'influence était reconnue dans la Cité. Ils se rendirent au domicile de Slade, Upper Bedford Place N° 8, lundi dernier, entre trois et quatre heures de l'après-midi. M. Blackburn apportait avec lui une ardoise achetée à Manchester. C'était une ardoise pliante, c'est-à-dire garnie de charnières au dos, de telle sorte que quand on la fermait, les deux feuillets d'ardoise se faisaient face ; l'encadrement était en bois. Un ami de M. Blackburn, habitant Manchester, y avait apposé une marque particulière. A Londres, le correspondant de ce Monsieur qui avait fait la marque était l'un de ceux qui étaient venus assister à la séance pour en contrôler les résultats.

Les deux messieurs de Londres apportèrent l'ardoise dans la salle des séances et comme ils la tenaient ouverte, le Dr Slade y jeta un fragment de crayon du volume d'un grain de froment. Ils fixèrent ensuite avec beaucoup de soin une ficelle autour de l'ardoise fermée, après quoi l'un d'eux la déposa sur la table et la maintint en appuyant son coude sur elle. On entendit le grattement de l'écriture. Ils emportèrent ensuite l'ardoise dans la pièce voisine, l'ouvrirent en présence de M. et Mlle Blackburn, ainsi que de M. Simmons et l'on trouva *les deux feuillets de l'ardoise couverts des traits raides et poudreux d'une écriture avec le crayon d'ardoise*. Le crayon d'ardoise se trouva usé par l'exécution de l'écriture.

Depuis la première jusqu'à la dernière minute, l'ardoise ne fut à aucun moment hors de la vue des observateurs. La séance avait lieu en pleine lumière du jour.

Deux ou trois mots de ce message étaient mal orthographiés. Après que le tout eût été bien examiné, le Dr Slade effaça l'écriture ; un crayon fut introduit de nouveau et l'ardoise replacée dans les mêmes conditions que précédemment, pour obtenir de nouvelle écriture. On entendit entre les ardoises un bruit semblable à celui de l'écriture et le monsieur enleva l'ardoise pour l'ouvrir chez l'un deux. Lorsqu'ils furent partis, le Dr Slade tomba en trance et l'intelligence qui se communiqua dit à M. Simmons que

ces assistants n'avaient pas attendu assez longtemps; qu'il n'y avait pas d'écriture sur l'ardoise; que les esprits avaient seulement fait rouler le crayon en essayant de le tenir. Tout ceci fut plus tard démontré exact.

Le lendemain, ils revinrent à 2 h. 30 après midi, comme il était convenu et obtinrent de l'écriture dans les mêmes conditions que dans la précédente séance. Lorsqu'ils furent sortis de la salle des séances et avant qu'ils eussent détaché les ardoises, M. Blackburn, tenant une séance avec le Dr Slade, demanda s'il y avait de l'écriture sur les ardoises cette fois-ci. Les esprits dirent qu'ils étaient prêts à répéter le message sur une autre ardoise. Ils le firent tandis que l'ardoise, sur laquelle se trouvait un fragment de crayon, était tenue par le Dr Slade appliquée contre la face inférieure du plateau de la table. Le médium recevait la lumière de face et M. Blackburn avait lui-même nettoyé l'ardoise avant la séance. Il porta ensuite le message dans la pièce voisine, on rompit les attaches de l'ardoise double et les deux messages furent trouvés identiques, sauf que celui de l'ardoise double contenait une phrase de plus.

Ce récit a été fait pour rendre hommage à la vérité et il nous est attesté par MM. Blackburn, Simmons et le Dr Slade.

Cette méthode donnant toute sécurité, qui consiste à essayer d'obtenir de l'écriture sur les propres ardoises des investigateurs, a été adoptée avec succès par M. J. Seaman, bien connu dans le journalisme, demeurant Southampton street, 11, Strand, qui ayant adopté, comme dans les cas ci-dessus, toutes les précautions que le soupçon peut faire imaginer, a obtenu des preuves convaincantes de la bonne foi de Slade et de la réalité de ses facultés. Il nous écrit :

« Le vendredi matin, 1er du présent mois, vers midi, je me rendis avec mon ami, le Dr Carter Blake, à Upper Bedford Place, N° 8, où je fus introduit près du Dr Slade, tranquillement occupé à causer avec M. Simmons et un autre gentleman dans le salon ; ce salon destiné à passer à la postérité, comme la pièce dans laquelle Simmons endormait l'attention des visiteurs et leur tirait les vers du nez. M. Simmons ne tenta pas de m'endormir mais il essaya de me confesser, car il me demanda si je ne voulais pas enlever mon pardessus et put acquérir par ma réponse la conviction que je n'avais qu'un vêtement. Mais il n'eut pas lieu de se servir de la découverte qu'il fit ainsi. Le Dr Slade qui m'introduisit dans l'arrière-salon ne s'assit pas le dos tourné à la fenêtre, mais fit face à la pleine lumière. Il ne maintint pas l'ardoise, qui m'appartenait, sur ses genoux, mais il la tint de telle sorte que le tiers restait sous mes yeux pendant tout le temps, ainsi que le pouce du médium. Son bras ne fit aucun mouvement comme pour écrire et ne fit un mouvement que pour placer l'ardoise plus près de moi ou sur ma tête. Les tendons de son poignet étaient parfaitement immobiles et l'écriture ne présenta aucune courbe. Elle consista en quatre messages distincts :

a) Huit mots sur une ligne droite;
b) Douze mots sur trois lignes;
c) Trois mots sur une ligne;
d) Six mots sur deux lignes.

Les lignes s'étendaient pour la plupart parallèlement au côté le plus long et traversaient en ligne droite une ardoise ordinaire d'écolier de douze pouces. Tous les messages étaient écrits sur la face supérieure de l'ardoise, sur les faces de laquelle j'avais écrit *dessus* et *dessous* pour éviter toute substitution. Je suis donc aussi sûr de cela que je le suis de ma propre existence. On n'a pas essayé de détourner mon attention sur une prétendue lueur paraissant sur mon coude; tandis que j'avoue avoir détourné celle de Slade vers les sujets peints sur la muraille et que je connaissais bien. Je voulais voir s'il essaierait d'écrire ou de faire une chose quelconque pendant qu'il me croirait sans défiance. Nous causâmes tout le temps. On entendit des coups dans toutes les parties de la pièce et dans les meubles. La table fut enlevée horizontalement du parquet, tandis que je tenais les mains de Slade dans les miennes et que mes pieds étaient sur les siens. S'il avait pu se servir de ses genoux, qui étaient en pleine lumière, il n'aurait pu que soulever la table par un bord et non horizontalement. Une sonnette placée sous la table, en dehors de tout contact, mais bien à ma vue, sonna tandis que le Dr Slade était debout; elle fut ensuite enlevée rapidement de terre, passa le long de ma gauche jusqu'au niveau de la table, fut lancée violemment entre nous vers ma droite et tomba avec fracas à l'extrémité droite de la table, en décrivant ainsi presque un cercle. Je fus touché à la hanche droite, trop éloignée pour être atteinte par les pieds, toujours en vue, du Dr Slade. Dans la position assise que j'occupais à ce moment, ma jambe droite d'abord et ensuite celle de la table étaient pour ainsi dire les protecteurs de mon côté droit contre les attaques pouvant me venir du côté de Slade. La force agissante était évidemment en arrière et à droite de moi. Ce qui démontrerait l'exactitude de cette appréciation, c'est que la chaise sur laquelle j'étais assis fut, pendant que je m'y trouvais encore, poussée tout à coup d'arrière en avant vers la table et vers le Dr Slade, dont les chaussettes blanches et rouges ainsi que les bottines restaient bien visibles dans leur position normale. Je dis bien *poussée* et non *tirée*, parce que j'avais la sensation que la force était appliquée derrière ma chaise. Je regardais tout autour, pour voir qui ou quoi était là. Dans la place où j'étais assis avant ce mouvement j'étais à une distance telle, que le pied étendu du Dr Slade ne pouvait accrocher ma chaise et me tirer à lui. J'ai vu bien des prestidigitateurs et j'ai fait moi-même assez de tours de passe-passe pour saisir les procédés qui assurent le succès des trucs; mais je déclare que pendant cette séance il n'y eut aucun procédé quelconque de tricherie. Je laisse à d'autres le soin d'ex

pliquer les phénomènes. Tout ce que je puis dire, c'est que l'écriture était sûrement sur le côté supérieur de l'ardoise, sur lequel reposait seul le pouce du Dr Slade, parfaitement en vue tout le temps. Tandis que l'écriture était tracée sur l'ardoise posée alors sur ma tête, je sentais contre mes tempes les articulations de la main de Slade et pendant tout ce temps ses doigts restaient absolument immobiles. Pendant ma visite le Dr Slade se trouvait souffrant et se montra fort satisfait des résultats de la séance. Pendant tout mon séjour chez lui il ne fut pas dit un seul mot des esprits.

11, Southampton street, strand. Londres W. C.

DEUXIÈME SÉRIE. — ECRITURE DANS DES ARDOISES FORTEMENT VISSÉES ENSEMBLE.

Mme Louisa Andrews, demeurant alors 66, Spring street, Springfield, Massachusetts, U. S. A. une de mes correspondantes les plus considérées, affirme avoir obtenu de l'écriture dans des conditions encore plus rigoureuses, si c'est possible. En réponse à une question qu'elle avait écrite, elle a obtenu une réponse dans une ardoise double qu'elle avait fortement vissée.

« L'été dernier, pendant un séjour de deux mois que je fis dans la même maison que le Dr Slade, je pris une ardoise double dans ma chambre à coucher, avec une vis et un tourne-vis, après avoir au préalable pratiqué deux trous dans les cadres de l'ardoise. Sur l'un des côtés de l'ardoise double j'écrivis quelques lignes adressées à un ami actuellement dans le monde des esprits, après quoi je déposai un fragment de crayon à l'intérieur et je fixai les deux feuillets avec le plus grand soin.

Je la descendis ainsi préparée et la posai sur la table devant laquelle le médium était assis. Presque aussitôt nous entendîmes le grattement produit par le crayon en écrivant. Lorsque la séance fut terminée, je remontai dans ma chambre où j'avais laissé le tourne-vis et là, hors de la présence du médium, j'ouvris l'ardoise sur laquelle je trouvai écrite la réponse à la question que j'avais posée. Elle était signée du prénom de l'esprit auquel la question était adressée. Qu'elle ait été écrite par cet esprit ou non, je ne puis le dire et je ne veux hasarder aucune hypothèse, qui n'aurait d'intérêt que pour moi. Ce que je *sais*, c'est qu'un pouvoir quelconque a tracé de l'écriture sur la face intérieure de l'ardoise double, qui n'était pas sortie de mes mains et qui resta fermement vissée jusqu'au moment où je l'ouvris moi-même. »

Ce fait n'est pas le seul. On a annoncé que le même résultat a été obtenu en présence d'un certain William Petty de Newcastle-on-Tyne. M. John Mould, 12 St-Thomas's Crescent, Newcastle, de la firme Mould and Co, commissionnaires en grains, écrit à la date du 22 décembre 1876 :

« J'ai tenu, avec William Petty, dans ma propre demeure, des séances

d'écriture sur une ardoise double *fortement vissée* et j'ai obtenu beaucoup de séances réussies.

Le résultat le plus concluant fut obtenu le mercredi soir, lorsque je plaçai entre les deux feuillets, qui furent ensuite vissés, une feuille de mon carnet de notes. Après dix minutes de séance j'enlevai les vis et trouvai le dessin d'une figure de profil sur le papier, avec un message écrit au-dessous. L'expérience fut répétée avec succès et des résultats plus parfaits, au point de vue de l'élégance de l'écriture de l'esprit, qui cette fois encore signa de son nom.

La séance se tenait dans les conditions d'éclairage au gaz ordinairement usitées dans la maison. Le médium ne toucha jamais le papier et n'intervint dans l'expérience que pour tenir d'une main l'ardoise sous la table, tandis que son autre main reposait sur la table. Les seuls assistants étaient ma femme, mon fils et ma fille ».

Il est bon de faire remarquer que cette expérience fut répétée et que la seconde fois réussit encore mieux que la première. Dans les deux cas les mêmes mots furent exacts. Le papier portait la date et les initiales et les ardoises étaient si exactement appliquées l'une contre l'autre qu'il était impossible d'introduire entre elles la pointe d'un couteau. Le psychiste resta à son état normal pendant toute la séance et il ne fut possible de constater aucun mouvement musculaire d'aucune sorte pendant qu'il tenait l'ardoise. En réponse à une demande de renseignements, M. Mould me fait savoir qu'il a de nouveau expérimenté avec le même psychiste ; qu'il a obtenu des résultats analogues, en ajoutant cette nouvelle précaution, de couvrir la vis qui fixait les ardoises d'un papier gommé recouvert lui-même d'un sceau. « Le jeune médium vint seul chez moi. Il n'a jamais touché le papier et n'a pas tenu les ardoises avant qu'elles fussent vissées avec soin. Pendant toute la séance il y avait un large éclairage fourni par une suspension à trois becs et par un feu brillant. »

M. Mould ajoute que chaque fois les assistants faisaient tous partie de sa famille et dit en terminant : « Je ne pourrais plus être certain de quoi que ce soit pouvant survenir dans mon entourage si je devais renoncer au témoignage de mes sens dans cette occasion. »

M. Mould a été assez aimable pour soumettre le papier à mon inspection. Il porte le dessin d'un profil et trois lignes d'écriture. La dernière est tout à fait tremblée et il est évident qu'elle a été écrite avec difficulté. Dans un cas une lettre mal formée a été ensuite corrigée.

Traduit par le Dr O. DUSART.

DESSINS SPIRITES

UNE VISITE CHEZ FERNAND DESMOULINS. — UN ARTISTE MEDIUM.

LES TROIS ESPRITS DU PEINTRE.

Désireuse de connaître la force supérieure à laquelle elle obéit, éprouvant le besoin de s'affirmer à elle-même sa propre immortalité et de se persuader que les tristes réalités de l'existence ne sont pas les seules choses auxquelles elle a droit, l'âme humaine, constamment inquiète et tourmentée, a été, de tout temps, éprise du mystérieux et du surnaturel qui satisfont, dans une certaine mesure, ses aspirations vers l'idéal. Cet immense attrait du prodige, cette soif ardente du miracle, qu'exploitèrent les ministres de toutes les religions pour exercer, sur les actions et les pensées de leurs contemporains, une influence toute-puissante, ne se sont point atténués avec le progrés, et c'est tout au plus si les grandes découvertes scientifiques sont parvenues à les faire changer de direction.

A notre époque, le spiritisme et l'occultisme tendent à remplacer les oracles truqués des païens et les apparitions fantasmagoriques des chrétiens; c'est, au fond, toujours la même chose : un petit nombre d'êtres sans scrupules qui se jouent de la crédulité humaine en déformant, pour les besoins de leur cause, quelque phénomène véritable ou quelque grand enseignement.

C'est ainsi que les esprits sains ont été, à l'origine, éloignés du spiritisme, bien que certaines manifestations, impossibles à nier aient présenté parfois le plus vif intérêt; aujourd'hui, il n'en est plus de même, et à côté des détraqués et des charlatans se sont réveillés des savants de très grand mérite qui se livrent en toute sincérité à l'étude de cette science nouvelle.

A vrai dire, ils ne savent pas encore grand'chose et, en ces derniers mois, aucun d'entre eux n'a pu trouver une explication plausible à la production des dessins spirites exposés chez Georges Petit par Fernand Desmoulins, et qui vont rentrer dans leurs cartons entourés du même mystère que lorsqu'ils en sont sortis.

Les commentaires les plus variés ont accueilli l'apparition de ces dessins, et l'artiste, dont la bonne foi est pourtant hors de doute, a été l'objet, de la part des incrédules, de suppositions plus ou moins ridicules. Les princes de la science, les docteurs hypnotistes ou autres étant restés muets sur la cause du phénomène, j'ai voulu savoir de M. Desmoulins lui-même dans quelles conditions il avait été amené à exécuter ces curieux dessins sur lesquels on a tant épilogué.

C'est dans son atelier de la rue Washington, à deux pas des Champs-Elysées, que j'ai trouvé l'excellent graveur, occupé à sa besogne habituelle

qu'il exécute avec une parfaite tranquillité Tout est calme, d'ailleurs, dans cette grande pièce dont les murs sont tapissés de gravures et d'aquarelles faites dans la manière très sage et très consciencieuse qui est celle de Desmoulins, et rien ne révèle que l'endroit est habité par un médium dont la mystérieuse puissance a révolutionné le monde spirite tout entier.

J'annonce l'objet de ma visite, et aussitôt mon interlocuteur me dit aimablement :

— A la bonne heure ! Vous, au moins, vous venez m'interroger ; c'est plus simple et plus naturel que de dire sur mon cas une foule de choses inexactes et ridicules, comme on l'a fait jusqu'ici. Evidemment, ce qui m'est arrivé est bizarre, et j'étais, semble-t-il, la dernière personne qui dût être choisie comme instrument d'un pareil phénomène. Je suis un homme calme, pondéré, j'ai une excellente santé, je bois, mange et dors très normalement; rien ne paraissait donc me prédisposer aux manifestations nerveuses ; et je suis convaincu, d'ailleurs, qu'il n'y a là qu'une action purement cérébrale.

— Mais comment vous êtes-vous aperçu de cette faculté bizarre ?

— C'est un jour du mois de juin dernier ; j'avais passé la soirée chez des amis, et quelques jeunes filles s'étaient amusées à faire tourner une table, ce qui avait donné lieu à divers phénomènes intéressants, quoique d'un ordre très commun. Bien que je ne me sois jamais occupé de spiritisme, je rentrai chez moi assez impressionné par ce que j'avais vu, et, songeant à ces choses, je me demandai comment je n'avais jamais rien pu obtenir personnellement, pas même cette marche inconsciente de la main, assez fréquente, paraît-il, chez les professionnels du dessin.

Je m'assis à ma table ; je pris un papier et un crayon et je restai quelque temps en méditation ; bientôt, je sentis une légère secousse, et ma main, se mettant en marche, traça quelques lignes informes et tremblées qui ne signifiaient rien. Je recommençai le lendemain et les jours suivants, le soir, dans l'ombre, après mon travail fini ; peu à peu, les lignes devinrent moins informes.

En disant ces mots, M. Desmoulins me montra ses premiers dessins et s'arrêta sur une image de femme, encore informe et grossière, mais cependant très nette.

Les uns après les autres, je feuilletai les cartons, et je fus stupéfaite de voir la perfection progressive des dessins. Certainement, l'esprit, — si esprit il y a — avait eu des efforts à faire et avait dû lutter contre une force quelconque pour arriver à exécuter des compositions semblables à celles que nous reproduisons ici.

— Notez, me dit M. Desmoulins, que le plupart de ces dessins ont été faits dans l'ombre et avec une rapidité surprenante. Certains d'entre eux

ont été exécutés en sept minutes, alors qu'à l'état de veille, il faudrait quarante minutes, au moins, rien que pour couvrir d'ombres au crayon une feuille de papier de la même grandeur. Du reste, j'ai fait environ deux cent quarante dessins en trois cents jours, ce qui est au-dessus de toute production humaine.

Trois esprits différents animent M. Desmoulins; le premier qui se soit manifesté signe : *un instituteur*; le second *ton vieux maître*, et le troisième. plus rare et de relations moins faciles : *Asturté*! Chacun d'eux a sa manière, bien que dans l'ensemble tous les dessins paraissent exécutés par le même procédé et composé uniquement de traits et de hachures. Souvent, l'esprit, mécontent de sa besogne, déchire d'un geste brusque le travail qu'il vient d'accomplir ou le biffe d'un violent trait de crayon.



Beaucoup de dessins sont en couleurs; mais les esprits n'emploient que le bleu, le rouge et le jaune, cette dernière teinte en faible proportion. Les changements de crayon se font par ordres écrits, et il est très amusant de voir les trois écritures différentes des inspirateurs de M. Desmoulins.

— Vous savez, me dit mon interlocuteur, que j'ai la faculté de transmettre ma puissance médianimique. Voulez-vous essayer?



En ma qualité de Parisienne un peu sceptique, j'éprouve quelque répugnance pour le surnaturel, et j'hésitai un moment avant de me prêter à cette expérience. Cependant, la curiosité fut la plus forte et, m'asseyant devant une table, je pris du papier et un crayon et j'attendis.

M. Desmoulins mit sa main sur mon épaule, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que je sentais dans le bras droit une sorte d'engourdissement à peu près semblable à ce qu'on éprouve quand on est resté longtemps dans la même position : les enfants appellent cela « avoir des fourmis ». Bientôt, lesdites fourmis envahirent ma main qui se mit à trembler : c'était la transe qui commençait :

— Vous feriez un excellent médium, me dit Desmoulins.

— Allons, tant mieux !

En effet, voici maintenant le crayon qui part et trace une ligne, sans aucune forme, il est vrai, mais réellement exécutée en dehors de ma volonté.

Je recommence une seconde fois et j'obtiens une sorte de potiche — ceci est une comparaison vague — au milieu de laquelle ma main a tracé deux fois le mot : *oui*.

Oui, quoi ? c'est ce que je ne saurai jamais.

Ce dont je suis bien certaine, c'est que le phénomène est absolument réel et qu'un être humain peut, en dehors de sa volonté, exécuter certains actes desquels il serait incapable à l'état de veille.

Cette chose profondément troublante et inexplicable mérite à coup sûr quelque chose de plus qu'un sourire ironique et un haussement d'épaules : elle est peut-être le point de départ, obscur et d'autant plus attrayant, d'une conception nouvelle de la vie, c'est, en tout cas, un merveilleux champ d'expériences pour les savants qui sont bien sûrs de la solidité de leur cerveau.

(*Le Français*). JEANNE BRÉMONTIER.

LES PLANS DE L'ESPACE

(*Suite*)

III

Amis, il n'y a pas, à proprement parler, d'habitants sur les plans invisibles. il n'y a que de la vie ou force fluidique en circulation et des désincarnés en train de mourir une seconde fois, c'est-à-dire de se dépouiller des fluides lourds génerés pendant l'incarnation.

Lorsque l'esprit, revenu dans l'invisible, a achevé d'épuiser la force qui retenait ses parcelles groupées autour de lui, celles-ci s'échappent et retournent en liberté dans l'atmosphère fluidique comme les molécules de son corps sont retournées aux éléments atmosphériques de la terre. Il ne reste plus alors de l'âme désincarnée qu'un noyau de parcelles plus épurées en qui se concentrent les résultats et les acquis de l'incarnation passée. Ce noyau forme une petite part de vie ou essence fluidique qui, réunie aux parts de même nature, constitue la force inhérente à chaque plan.

Il nous est aussi difficile de vous faire comprendre ce que sont ces forces vivantes, agissantes, intelligentes, qu'il vous est peu facile de faire comprendre à un aveugle né la composition et la différence des couleurs. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que cette petite portion de vie ou fluide est tout à la fois : un *miroir* qui garde l'empreinte des pensées, des paroles et des actions de la vie passée ; un *souffle* qui s'ajoute aux souffles semblables pour produire l'énergie essence même de la force ; une *lueur* qui reflète avec plus ou moins de pureté l'intelligence suprême l'universel Amour.

Chaque noyau de parcelles, dont l'ensemble constitue la vie qui circule sur chaque plan de l'Invisible, peut, à son gré et momentanément, reprendre son individualité en se servant des fluides lourds qui l'entourent pour se créer une forme éphémère et transitoire.

Un grand nombre parmi vous ont entrevu ces formes passagères se deman-

dant, avec curiosité, ce que devenaient, après leur disparition, les entités qui les avaient un instant animées. Pour les satisfaire nous répondrons que, retournées à la vie commune, elles jouissent d'une vie personnelle plus ou moins limitée selon le degré d'épuration des forces dont elles font partie. Et nous ajouterons que cette vie personnelle n'a de valeur qu'en proportion de la *lumière* divine qu'elle reflète de l'*amour* infini dont elle transmet le pur rayonnement.

Lorsque sonne l'heure de la réincarnation, cette petite part de vie, dont nous étudions l'évolution, se dédouble pour ainsi dire. Une partie reste attachée au plan qu'elle occupe; l'autre, emportant avec elle sa part des acquis antérieurs, s'unit au germe en formation; elle devient le foyer de l'âme, c'est-à-dire le moteur qui met en activité ses centres de vie pour attirer et grouper autour de lui les parcelles et les molécules devant composer la nouvelle personnalité.

Si, par une coïncidence fortuite, deux âmes incarnées se composaient d'un nombre identique de parcelles, soit comme volonté, soit comme Idéal, non seulement leurs corps physiques se ressembleraient, mais elles auraient les mêmes pensées, les mêmes désirs, les mêmes sentiments. En un mot, elles réaliseraient le rêve des âmes sœurs, rêve qui, si souvent, a hanté l'imagination des poètes et des romanciers.

Un lien fluidique unit l'âme réincarnée à la partie d'elle-même restée dans l'Invisible et c'est par elle que les forces spirituelles lui seront dévolues pour l'aider dans sa tâche, selon l'étendue de leur pouvoir.

Plus est fructueuse la vie de l'Incarné, au point de vue moral, plus a de valeur la petite part d'énergie qu'elle rapporte à la masse commune, plus se développent les forces spirituelles sous l'effort commun et plus chaque part de vie en retire secours et profit. Touchant résultat de la *Solidarité* qui fait que le progrès de la partie profite à l'ensemble et que la force de l'ensemble profite à la partie.

C'est ainsi que, sous la poussée de l'évolution, la matière s'épure, les forces grandissent et se spiritualisent, la vie s'intensifie et tout marche vers l'*Infini*. (*à suivre*).

THEORIE DE LA RÉINCARNATION

Objections historiques, logiques et philosophiques du professeur W. M. Lockwood, de Chicago.

(*Suite.*)

(Voir *Revue* de février 1901.)

Brahma, Vishnou et Siva.

Dans la propagande religieuse de l'Hindou ancien, le mot « Brahma » a deux significations. Quand il est employé comme un nom neutre, on le prononce avec la syllabe finale brève ; et comme nom masculin, la finale est longue. Brahma (neutre) représente les principes créateurs de la nature de l'univers. C'est « la grande cause », non « la première cause », mais la seule cause de toutes les existences. Dans ce sens, on ne le conçoit jamais comme un individu, ou comme une divinité, l'âme suprême qu'on adore ; mais comme existant à travers les activités combinées du temps et de l'espace, c'est simplement la Nature. On en parle comme de « ce qui est invisible (d'un principe), insaisissable, sans origine, pénétrant tout, existant par lui-même, n'ayant ni couleur, ni œil, ni oreille ; éternellement manifeste dans toute la création visible, et la cause de toutes les choses et de tous les êtres créés ».

L'âme humaine était considérée comme ayant évolué de l'esprit universel, s'étant manifestée dans l'évolution de Brahma (masculin). Brahma (masculin) est l'un des trois dieux du panthéon hindou ; il est le produit spécial des fonctions de la création, étant lui-même une émanation de Brahma (neutre). Nous avons dit, plus haut, que le culte primitif, le plus reculé connu dans la période védique était celui de la nature ; cet idéal régnait encore à l'avènement de Brahma (neutre) et le panorama changeant des phénomènes cosmiques conduisit à un idéalisme chimérique, revêtant les forces de la nature de consciente personnalité. Mais ces manifestations de la nature étant considérées comme étant au-delà du contrôle de l'homme, on s'en fit un idéal d'omnipotence, une conception d'omniscience. Ainsi naquit l'idéal anthropomorphe d'un Dieu, maître suprême, omnipotent et omniscient de l'univers; et la naissance légendaire de Brahma (masculin) joint à cet idéal cosmique est la seule base historique, philosophique ou naturelle sur aquelle les générations successives ont essayé de bâtir les anthropomorphismes théologiques variés d'un Dieu mâle, comme étant le maître suprême du temps et de l'espace.

Parmi les phénomènes divers de la nature, celui de la lumière était regardé par l'Hindou comme ayant une signification supérieure. Ainsi, le culte des mondes étincelants, du soleil, de la lune et des étoiles introduit

dans les hymnes védiques, devint culminant dans la période épique, dans le culte rendu à Vishnou, le soleil.

Vishnou était la seconde divinité de la triade hindoue.

Il était adoré pour ses pouvoirs multiples dans les phénomènes de la végétation, de la chaleur, de l'influence vivifiante qu'il communiquait aux saisons. Ses attributs cosmiques sont plus manifestes dans la période védique qu'épique, mais ses transmigrations et ses réincarnations nombreuses appartiennent à la période épique ; et ces transmigrations, quoique possédant un caractère cosmique, sont la base historique et mythologique sur laquelle l'idéal moderne de la réincarnation a fondé sa vraie origine. Les nombreux conflits dans lesquels il fut engagé avec les autres dieux — principes de la nature — personnifiés d'existence consciente, rendirent nécessaires plusieurs transformations et réincarnations.

Quant à Siva qui était le troisième Dieu de la triade, il représentait le principe destructeur de la nature. L'Hindou regardait ce principe comme un être imaginaire, favorisant le changement, la désagrégation et la mort. Le mot lui-même est de forme sanscrite ; mais il est curieux que dans cette acception il signifie « heureux, de bon augure, divin ». L'Hindou avait observé que dans toutes les transformations de désagrégation avec lesquelles il était le plus familier, il se produisait un ordre plus élevé et nouveau ainsi que cela est manifeste dans les phénomènes vegétaux et autres de la vie, et la renaissance de ces phénomènes l'amena à conclure que la mission réelle de ce Dieu était propice et divine. Investi d'un pouvoir suprême sur l'existence physique, il était adoré comme étant le Dieu suprême de l'univers. De même que Vishnou, Siva avait un millier de noms, par suite des milliers de formes de désagrégation ayant lieu dans la nature ; pourtant on n'attribue à Siva, comparativement, qu'un petit nombre d'incarnations dans la mythologie indoue.

L'esprit pouvait se donner un plus large essor dans les phénomènes de la croissance pour la propagation de ce dogme, que dans ceux de la désagrégation.

L'action du soleil, en favorisant la croissance et le développement des formes végétales et autres de la vie, procurait à l'esprit hindou une série de phénomènes suggérant la réincarnation personnelle de Vishnou (le soleil) dans ces formes qui se manifestaient de mille manières.

Affirmer donc que, parce que l'imagination spéculative de l'esprit hindou a fabriqué cette histoire dans les siècles d'un passé lointain, il faille l'accepter comme étant le mode de raisonnement des Hindous reconnu supérieur à tout autre, ou que leurs dieux et leurs réincarnations attestées aient quelque fondement dans la composition de cette histoire, est simplement l'antithèse du raisonnement.

Le *Bouddhisme.* — Passant ensuite à l'examen du Bouddhisme et comparant cette religion au Brahmanisme, le professeur Lockwood ajoute que de même que le Brahmane cherchait à se soustraire au cycle sans fin des réincarnations par l'absorption de l'âme dans l'esprit universel Brahma, de même Gautama Bouddha cherchait, dans sa doctrine à prouver l'inutilité d'une nouvelle naissance.

« L'école de philosophie Sankhya » à laquelle Bouddha avait emprunté ses idées principales, était dogmatiquement athée: elle ne connaissait point de Dieu suprême, ni même d'Esprit impersonnel de l'univers dans lequel l'âme humaine pourrait être absorbée ».

Tandis que Brahma avait un millier de noms, Bouddha n'en avait qu'une cinquantaine, parmi lesquels le nom de Gautama, issu de « la race solaire » dont sa famille était une branche. Le Bouddhiste ne croit pas à l'immortalité, mais après que l'âme de l'homme a passé par le cycle des transmigrations attribuées à l'enchaînement inconnu et aveugle de cause et d'effet, son âme parvenait au Nirvana, dans le royaume de l'extinction. D'après le Bouddhisme, l'âme humaine n'est pas une étincelle de l'intelligence suprême, ni d'un Dieu, mais le produit de l'univers matériel. On peut en conclure que le Bouddhiste est athée dans toute l'acception du mot. Il est également pessimiste et ne désire rien tant que d'être délivré de la souffrance et de l'humiliation inhérentes à la transmigration ; et dans son opinion, il n'existe pas de plus grande calamité que celle d'être transformée en femme ; une telle réincarnation étant regardée comme le résultat de graves délits commis dans une existence antérieure ; la femme étant censée devoir subir la pénalité des péchés commis dans le passé, voire même les douleurs de la maternité. Le Bouddhiste, en outre, croit à l'enfer — non pas à un seul — mais à plusieurs. Ces lieux sont supposés se trouver dans l'intérieur de la terre. L'âme humaine est condamnée à vivre dans l'un de ces enfers pendant dix billions d'années pour la plus petite faute ; et le nombre de siècles que doivent y séjourner ceux qui se sont rendus coupables de graves délits est incalculable.

Le professeur ajoute ces détails du Bouddhisme historique pour faire ressortir tout ce qu'il y a de ridicule de la part du théosophe moderne à vouloir idéaliser la doctrine de Bouddha, comme si ses préceptes devaient servir de mesure à sa vie et à sa philosophie. et que les platitudes transcendantales de cet esprit athée étaient les concepts fondamentaux de ses propres prétentions théosophiques.

Karma. Le mot « Karma » est un terme consacré dans le langage du Bouddhiste athée, mais qui n'est pas d'origine sanscrite, ni employé dans la théosophie brahmanique. Son dialecte est le Pali, plus ancien que le sanscrit et dont on trouve la trace dans l'Indoustan occidental. Le « Karma »

du Bouddhiste n'était pas l'inflexible justice, comme le prétend le théosophe moderne, mais l'aveugle et inconscient enchaînement de cause et d'effet. Le Bouddhiste croit qu'une action mauvaise peut rester dormante pendant maintes existences, mais qu'elle se manifestera tôt ou tard. Le théosophe prétend, au contraire, que le Karma de l'homme se forme chaque jour de sa vie, et que ces actes d'inflexible justice prédéterminent sa réincarnation prochaine.

Où se trouve la logique, je vous le demande, à prendre comme mesure d'un idéal de justice attribué à un Dieu, l'expression de « cause et effet aveugle » tel qu'il est employé dans le langage du Bouddhisme athée ?

Le théosophe croit-il vraiment à cette sorte de logique autant qu'aux dogmes de réincarnation et de réincorporation ?

L'erreur commise dans l'appropriation du mot « Karma », tel qu'il est appliqué à une partie quelconque du schisme de la théosophie, se comprendra mieux, quand on saura que le Sankhya, système de philosophie sur lequel le Bouddhisme a été établi, était si fortement athée ou agnostique dans son application pratique, qu'il donna lieu à une violente dissension qui provoqua la rupture éventuelle du Brahmanisme, nécessitant l'établissement de la doctrine d'un Etre suprême et d'un nouveau schisme connu sous le nom de Yoga.

Yoga. — Le mot « Yoga » dérive du sanscrit et veut dire « joindre » ou « jonction ». Par conséquent, dans la stricte application du terme, cela signifie, méthode ou formule de pensée et d'action à l'aide de laquelle l'esprit individuel ou l'âme s'extériorise et s'unit au grand Esprit ou Esprit suprême de l'Univers. L'école indoue des adeptes comprend un grand nombre de cérémonies païennes, physiques et spirituelles et l'on croirait, à en juger par les sentiments mielleux des théosophes, que la pratique du Yoga est un commandement divin de la plus haute manifestation spirituelle.

Nombreux et grotesques sont les exercices imposés aux Yogins pour parvenir au dernier degré de l'initiation et l'on se demande comment il est possible que ces bouffonneries malsaines soient prises comme l'éthique d'un culte supérieur à l'aurore du xx[e] siècle. Pourtant, quelles que puissent être les forces intellectuelles en action pour introduire cette doctrine fallacieuse de l'Orient, dans notre système social et moral, les résultats ne peuvent en être que désastreux pour tous ceux qui s'associent à ces idées, en ce qu'ils invoquent le surnaturel au lieu de l'analytique, et cherchent la vérité dans le domaine du mystère, tandis qu'elle ne peut être connue que par les données de la démonstration.

Objections logiques.

Envisageant la question au point de vue de l'évolution de l'homme, le professeur se demande, puisque l'âme humaine est une étincelle ou partie d'un

Dieu omnipotent et pur, comment cette âme peut-elle s'évoluer par des réincarnations et des réincorporations répétées? Si l'homme a besoin de « cette étincelle de Dieu » pour le rendre intelligent, alors l'homme sans cette étincelle est inférieur « à la pensée divine », puisqu'il manque d'intelligence. Si c'est l'âme qui est évoluée par ces réincarnations répétées et que « l'âme est une étincelle de Dieu », il s'ensuit qu'une portion de Dieu, et non l'homme, est favorisée par ces incarnations. Rendons ceci plus explicite encore. Un homme naît et son âme comme une étincelle d'intelligence émane de Dieu. Elle n'est pas née avec l'homme et n'est en aucune manière, selon la théosophie, l'œuvre de la gestation, mais un don spécial et une partie d'une Divinité omnipotente.

Elle garde possession de ce corps pendant soixante ans, puis elle en est séparée par la mort. Elle a pendant ce laps de temps acquis l'expérience d'une seule vie, bien qu'elle fût tout d'abord omnipotente. Elle passe ensuite dans le royaume du repos et y séjourne pendant une période de mille ou deux mille ans; après quoi, elle éprouve le désir d'acquérir de nouvelles connaissances de nature terrestre. Elle revient donc se réincarner dans un nouveau corps, y reste encore quelques années et quitte son enveloppe pour aller se reposer encore une fois dans le séjour des âmes. Dans ce second passage, elle a acquis de nouvelles notions, quoiqu'elle fût une étincelle de Dieu. Enfin, après avoir évolué par toutes les transformations qui se rattachent au cycle spécial des existences, elle s'en retourne s'unir à Dieu de qui elle est issue. La logique de ce postulatum, « de l'étincelle de Dieu », et des événements produits par ces incarnations, ne prouve-t-elle pas à l'évidence que c'est Dieu et non pas l'homme qui est avantagé par ces épreuves?

Unissons donc tous nos efforts, à l'aurore du xx[e] siècle, pour élever la raison de l'homme et réléguer ces dieux créés par un esprit malsain, jusque dans les ténèbres de l'Olympe, où restera enfoui à jamais avec eux le mythe de la réincarnation.

Prof. C. Moutonnier.

(*A suivre.*)

LA SECTE ESSÉNIENNE. — JÉSUS EST-IL ESSÉNIEN

CHAPITRE II.

Il est extrêmement difficile d'avoir des renseignements sérieux et positifs sur les Esséniens, bien qu'il existe des ouvrages exclusivement écrits à leur sujet, mais ce sont en général des œuvres de sentiments et nullement documentaires.

Faisant depuis longtemps déjà des recherches au sujet des Esséniens, nous avons été assez heureux pour mettre la main sur des documents et des

matériaux très intéressants, en compulsant notamment de nombreux ouvrages écrits en allemand.

C'est une faible partie de ces recherches que nous allons aujourd'hui soumettre à nos lecteurs.

Et tout d'abord, nous devons nous demander ce qu'était au juste la SECTE ESSENIENNE ?

Quels étaient ses règlements, ses statuts, son mode d'initiation, etc. ?

Ce que personne ne saurait contester, c'est que la Secte (Confrérie ou Ordre) a bien eu une existence propre, laquelle remonte même à une antiquité reculée, et que depuis elle n'a jamais cessé d'exister, car elle s'est perpétuée jusqu'à nous, puisque, dans la Franc-Maçonnerie moderne, on trouve les derniers vestiges de l'Ordre des Esséniens, qui existe également chez des peuples divers modernes. Ainsi nous lisons dans un petit volume de ROMANS ÉSOTÉRIQUES dans la préface, page IX, ces lignes : « Voici ce que nous a appris M. Oppert lors de l'avant-dernier Congrès des Orientalistes qui s'est tenu à Paris (séance du soir, 12 septembre 1897 : « Il y a trente ans, j'ai vécu en Abyssinie parmi un peuple (les Falashas) qui a conservé la Doctrine Essénienne, telle que l'ont décrite les historiens Josèphe et Philon. Ces Falashas ne font pas de commerce, car ils craignent le serment et ne voudraient pas tromper. Ils sont d'une propreté extrême ; ils se lavent constamment et s'efforcent de contenir le plus possible les besoins du corps ; enfin, ils pratiquent rigoureusement le sabbat. Ils adorent même un génie la Sabbate (car dans ces contrées les divinités sont féminines) comme une entité qui obtient de Dieu tout ce que désirent ses sectateurs, dont elle est l'intermédiaire. Ils disent que, tous les samedis, la Sabatte quitte le ciel, accompagnée d'une légion de Saints ou Génies, qu'elle traverse le Gheol ou Enfer et en fait sortir les damnés qui ont ainsi un jour de repos par semaine (1). »

A la communication qui précède, nous ajouterons qu'il existe encore en France, à Paris même et dans ses environs, des ESSÉNIENS. Comme preuve à l'appui de ceci, nous mentionnerons une sorte de proclamation qui forme l'*Introduction* d'un volume çontemporain (2).

A l'époque de Jésus, les Esséniens étaient fort répandus en Egypte et en Palestine ; ils possédaient en effet dans ces contrées soit de nombreuses communautés, soit de simples refuges, dans lesquels se réunissait l'Ordre.

Dans ces réunions, les différentes sociétés entretenaient des rapports

(1) ROMANS ÉSOTÉRIQUES (*séries : Infernaux et Sathaniques*), in-12 de x-318 pp., par M-.A-.B. Paris, Chamuel, éditeur, 1898 en vente ; 42, rue Saint-Jacques. Librairie Leymarie.

(2) LES MESSIES ESSÉNIENS, par les Esséniens du XIX[e] siècle, un vol. in-18. Paris Chamuel, éditeur, 1893.

fréquents et elles instruisaient les Frères de ce qui se passait au sein de la *Société mère*.

A toutes les époques et chez tous les peuples où il a existé des Esséniens, la tradition a constaté qu'ils formaient une réunion d'hommes qui pratiquaient une morale sévère et qu'ils menaient une vie exemplaire empreinte de la plus grande pureté !

Dans tous les lieux où ils se trouvaient, les Esséniens ne s'occupaient ni de politique, ni de controverses religieuses, car les Esséniens cherchaient partout à établir la paix et la tranquillité.

Les peuples chez lesquels ils vivaient ignoraient la pratique de leurs mystères, et du reste seuls les supérieurs de l'Ordre ont connu la secrète conservation et les secours que recevaient les Frères Esséniens, parce qu'une de leur règle leur défendait de prêter publiquement leur concours au peuple et d'intervenir dans le conseil et les décisions de ceux qui gouvernent les pays.

Ceci se comprend fort bien, puisque le premier terme de leur ralliement était :

Que la Paix soit avec vous !

C'était là leur ordinaire apostrophe !

Comme Dieu chez les Israélites, les Esséniens adoraient bien Jéhovah, mais ils ne lui offraient jamais de sacrifice dans le temple ; ils avaient une confiance inébranlable dans l'action directe de Dieu sur les vicissitudes humaines, ce qui les rendaient pour ainsi dire *Fatalistes*.

Au sujet de la mort, ils proféraient à son égard le plus profond mépris car ils considéraient l'âme comme l'esclave du corps, qu'elle s'émancipait par la mort et qu'une fois émancipée elle s'élevait alors dans les régions célestes.

La plus haute vertu pour les Esséniens consistait à vivre et à mourir dans la stricte observance de la règle et ils considéraient le mensonge et le faux serment comme des actes aussi criminels que la vengeance et la guerre. Ils vivaient en communauté de biens, tous les membres de l'Ordre travaillaient pour le Trésor commun qui servait principalement au soulagement des pauvres.

Les règles de l'Ordre prescrivaient à tous les membres la culture de la terre à l'exclusion du commerce et de l'industrie.

Après avoir prié et offert des hymnes de louanges à Dieu, dès le lever du soleil, les Esséniens se rendaient aux champs dans un costume approprié à l'usage des travaux de culture, puis ils se réunissaient à midi pour prendre le repas en commun, mais ils ne commençaient le repas qu'après s'être purifié le corps par des ablutions ou des bains. Ils revêtissaient ensuite des robes de toile blanche qui laissait pénétrer sur le corps une agréable et saine fraîcheur. A table, pas plus qu'à leurs travaux, ils n'employaient des serviteurs ; ils se servaient eux-mêmes. Ils se tenaient à l'écart du fanatisme

oriental et vivaient dans une sphère intellectuelle supérieure à l'esprit vulgaire de leurs contemporains, pratiquant un large esprit démocratique et exerçant l'hospitalité et la charité très grandement.

Dans leur communauté, les Esséniens admettaient des pauvres, des artisans et des personnes retirées de la vie publique, mais ils recevaient également des hommes qui pouvaient avoir une grande influence, soit par leur caractère, soit par leur position ; ils comptaient aussi parmi leurs Frères des hommes de grand savoir : des savants et des politiciens travaillaient en secret dans l'intérêt de l'Ordre. Parmi les savants se trouvaient des Thérapeutes ou Médecins, qui connaissaient parfaitement les propriétés médicinales des plantes et des minéraux, ainsi que les effets multiples qu'ils pouvaient exercer sur l'organisme humain ; mais les seuls Initiés supérieurs de l'Ordre possédaient ces connaissances et se faisaient un devoir de les utiliser pour le soulagement physique et intellectuel de leurs semblables.

Dans leurs réunions, il régnait un grand calme ; elles se faisaient tantôt par sections de grades, tantôt c'étaient des Assemblées générales pour honorer et pratiquer la sagesse et la vertu. En ce qui concerne la hiérarchie initiatique, nous savons pertinemment qu'elle comportait certainement quatre grades, dans lesquels chaque Frère était placé suivant ses facultés et sa valeur intellectuelle et morale. Dans le premier degré ou degré inférieur, les Esséniens recevaient non seulement des hommes, mais aussi des enfants ; n'en ayant pas eux-mêmes, puisqu'ils ne se mariaient point. Quant aux adultes, ils n'étaient reçus qu'après avoir subi des épreuves plus ou moins sévères en rapport avec le degré initiatique ; ces épreuves duraient l'espace de trois années.

Il y avait, avons-nous dit, quatre degrés d'initiation ; le plus élevé était le dernier (ou premier) et le moins élevé, celui par lequel commençait toute initiation, était le quatrième, puis on accédait au troisième, au second et enfin au premier degré. Il était interdit, sous peine de profanation, aux Initiés des grades supérieurs de communiquer à leurs Frères des grades inférieurs aucun des mystères. Il fallait du reste avoir une vie sans tache et avoir fait preuve d'une haute sagesse et d'une grande moralité pour parvenir aux degrés élevés de l'INITIATION.

Après les généralités qui précèdent sur l'Essénianisme et les Esséniens, nous nous occuperons plus particulièrement de Jésus de Nazareth, en tant qu'Essénien.

Et d'abord comment peut-on affirmer qu'il l'était réellement?

On peut l'affirmer en étudiant la haute morale et la sublime Doctrine qu'il a voulu répandre, ensuite par les signes de reconnaissance et les mots de ralliement qu'il a employés durant toute son existence : à savoir le baptême

qu'il a reçu, par la rupture du pain et la présentation du calice ; or le baptême et la communion étaient des usages sacrés des Esséniens.

Nous savons aussi que Jésus fut voué à la Confrérie des Esséniens et cela dès son enfance, qu'il passa dans la vallée du mont Casius, où son père trouva, en fuyant en Judée, un asile chez un homme de la secte des Esséniens, qui habitaient en grand nombre en ce lieu à l'Orient de la frontière égyptienne.

Quand Jésus encore enfant, nous venons de le dire, fut voué à la confrérie Essénienne, il avait dû promettre, étant à Jutha, lors de sa réception, que désormais l'ordre remplacerait pour lui et son père et sa mère. Il fut voué en même temps qu'un adolescent de sa race, Jean, qui avait passé en Galilée les années de son enfance et de sa prime jeunesse. C'est ce même Jean qui, plus tard, le baptisa dans les eaux du Jourdain, sur le rivage où est la Mer Morte.

Jésus, après avoir reçu le baptême vers sa neuvième ou dizième année, visita Jérusalem, mais il fut constamment et sans s'en douter sous la surveillance de la Communauté Essénienne. Quelques années après cette première cérémonie du baptême, Jésus commença à faire autour de lui ce que nous nommerions aujourd'hui des sortes de Conférences, qui étaient très écoutées ; aussi, quand à l'âge de douze ans, il eut parlé publiquement dans le temple, les Frères Esséniens qui étaient préposés à sa garde d'une manière détournée, virent le danger qu'il courait ; ils apprirent aussi que les Pharisiens et les Rabbins avaient tenu à son sujet un conseil secret, dans lequel ils avaient étudié les moyens de poursuivre l'enfant même en dehors de la Galilée. Aussi l'engagèrent-ils dans ce but par des discours fort flatteurs à les suivre dans la réunion du *Sophérim* ; ils espéraient que, poussé par l'Esprit qui le faisait parler, il oublierait tout autre sujet pour ne parler que de la Loi Souveraine.

C'est en goûtant de ce conseil qu'il perdit dans Jérusalem son père et sa mère, d'autant qu'à cette époque de l'année, la ville était encombrée d'étrangers venus de toutes les contrées de la Judée pour célébrer la fête.

Heureusement pour Jésus que les Esséniens (que nous pourrions surnommer ses *gardes du corps*) avaient pris secrètement leurs informations, et ils virent que les Scribes paraissaient de plus en plus ravis des questions remplies de sagesse que leur posait Jésus ; ils craignirent cependant pour sa sûreté, d'autant qu'un Rabbin qui avait conçu un grand attachement pour Jésus et qui était pour lui un ami sincère, était obligé de s'absenter de Jérusalem pour se rendre à Jéricho, afin de régler une affaire urgente. Or, il arriva que, durant cette absence, Jésus combattit plus violemment que jamais contre le mensonge et l'immoralité, et ces discours n'étaient tempérés par aucune prudence.

Aussi les Esséniens qui veillaient sur lui en parlèrent à Joseph et à Marie. Celle-ci éprouvait à ce moment une très grande tristesse : elle venait d'apprendre qu'une de ses amies, qu'elle aimait beaucoup, venait de perdre son mari. Marie désirait aller rendre visite à cette amie et quitter Jérusalem, elle voulait donc emmener avec elle Jésus ; or, pendant trois jours, elle dut chercher son fils dans la ville, qui, nous venons de le dire, était encombrée à ce moment d'étrangers. Le quatrième jour de ses recherches elle fut informée par les Esséniens que son fils était au Sophérim, où elle le retrouva en effet.

Joseph, Marie et Jésus se rendirent donc en Galilée auprès de la récente veuve qui se nommait Elisabeth. Celle-ci avait un fils unique qui se nommait Jean, qui se prit d'une vive amitié pour Jésus, qui lui rendait bien toute son affection. — Dès leur première entrevue, les jeunes gens ne se quittèrent plus et Jean devint le disciple aimé, le disciple favori de Jésus, ils ne se quittaient plus ; ils se promenaient ensemble dans les bois et sur les montagnes sauvages, discourant entre eux sur les sujets sacrés les plus élevés. C'est ainsi qu'ils cimentèrent leur réciproque et pure affection et qu'ils apprirent chaque jour à se mieux connaître.

Jean, fils de Zacharie et d'Elisabeth, avait été initié de très bonne heure à la Doctrine des Nazaréens ; il pratiquait donc l'abstinence et maîtrisait toutes ses passions. Il avait un profond mépris pour les pratiques païennes et une fort grande répulsion pour tout ce qui sentait le despotisme.

Quand le temps fut venu pour Jésus de recevoir le premier grade (le 4e) de l'Initiation à la Sagesse secrète ou *Doctrine Esotérique*, ses maîtres le dirigèrent dans la vallée située non loin des rochers de Massada, où se trouvait une maison de l'Ordre dont le Supérieur avait rencontré un jour les deux jeunes gens dans la vallée et comme par hasard, mais il ne s'était effectivement rendu en ce lieu que pour les connaître, uniquement pour cela. Il avait écouté leurs propos avec intérêt et avait loué leur sagesse et leur vertu ; aussi lorsque Jésus lui avait demandé la voie à suivre pour être initié dans l'Ordre des Esséniens, Jean s'enflamma d'un bel enthousiasme et demanda lui aussi au Supérieur l'*Initiation*.

Alors celui-ci fit une prière qui transporta Jésus *dans l'Adoration* et le Maître Essénien dit aux jeunes gens : « Vous deviendrez mes Frères, voici quel jour : quand, à la nouvelle lune prochaine, vous verrez briller les feux de la montagne du Temple, vous reviendrez en ce lieu. Celui qui s'est consacré à notre règle consacre en même temps sa vie au service de ses semblables.

Dis à ton père Joseph que le temps est venu d'accomplir ce qu'il a promis autrefois au pied du mont Casius ».

Et le Supérieur s'en alla.

Quand Jésus eut rapporté les paroles du Supérieur des Esséniens à Joseph, celui-ci lui dit : « Je me souviens bien de ma parole et de mes devoirs envers nos Frères, et je dois te déclarer que je ne suis pas ton père, car Marie t'a conçu d'une manière occulte, tu en sauras davantage un jour ! »

Et quand le soir de l'époque annoncée arriva et que les signaux nocturnes parurent sur la montagne, Jésus et son ami Jean s'empressèrent de gagner le lieu du rendez-vous convenu avec le Supérieur Essénien, et, à l'heure dite, ils trouvèrent en ce lieu un émissaire de l'ordre vêtu de blanc qui les attendait et Jésus et Jean furent alors reçus, selon les règles, car ils n'avaient été que voués auparavant à l'Ordre. Ils avaient subi les épreuves, sans s'en douter, pendant le trajet qui les avait conduit au sein de l'Assemblée, où ils trouvèrent les nouveaux Frères assis en demi-cercle et séparés en même temps, selon les quatre degrés de la Sagesse. Et c'est au milieu du Cénacle, au milieu des Sages, assis et vêtus de leur robe blanche que les deux nouveaux Frères prononcèrent leurs vœux ayant la main droite posée sur la poitrine, tandis que le bras gauche pendait le long de leur corps.

Dans leurs vœux, les Néophytes promettaient, entre autres choses, de renoncer aux biens terrestres, à la gloire que peuvent procurer les choses de ce monde, ainsi qu'à la puissance qu'ils peuvent conférer, et par le baiser fraternel, ils promirent obéissance et discrétion.

Alors les nouveaux frères furent conduits dans une grotte solitaire, dans laquelle ils restèrent trois jours et deux nuits, afin de procéder à leur examen de conscience. — Le soir du troisième jour, on les conduisit de nouveau au sein de l'Assemblée des Frères, pour y être interrogés et pour y prier avec la Communauté. Puis ils reçurent encore le baiser fraternel; on les fit revêtir la robe blanche des Esséniens (symbole de la pureté de l'âme), et on leur fit tenir en main la *bûche sacrée* (bûche en bois), emblème du travail de l'Ordre. Cette cérémonie se termina par un chant de louange entonné par les deux nouveaux Frères, qui se retirèrent pour prendre chacun en particulier leur repas dénommé RÉPAS D'AMOUR ET DE CHARITÉ !

Quand les deux Néophytes eurent terminé leur *Repas d'amour et de charité*, ils furent, suivant, que le commandent les règles de l'Ordre, congédiés, parce qu'ils devaient rester *solitaires*, c'est-à-dire entièrement séparés du monde, pendant l'espace de douze lunes, pendant lesquelles ils restaient sous la seule surveillance du Supérieur de la Communauté, afin de se rendre dignes d'accéder aux grades supérieurs de la *Doctrine Esotérique*.

Les deux jeunes gens grandirent ainsi dans la puissance de leur divine destinée. Jésus avait un caractère doux et joyeux ; Jean au contraire avait le caractère sévère et recherchait la solitude. Il voilait son âme d'une sombre gravité !

A l'expiration de l'année ou des douze lunes, ils furent initiés au second

degré de l'Ordre ; ils furent alors reçus, comme membres effectifs de la Communauté ; leur initiation à ce nouveau grade eut lieu pendant la nouvelle lune, et le Supérieur les congédia cette fois en leur disant : « Lisez, cherchez et fouillez dans l'Ecriture ».

Quand les nouveaux initiés eurent chanté et pris le *Repas de charité*, ils furent conduits chacun dans une cellule, où ils n'eurent plus qu'à se livrer à la prière et à la méditation, car ils avaient accompli toutes les règles et prescriptions de l'Ordre.

L'une de ces règles permet à tout Frère reçu de rester soit au sein de la Communauté, soit dans le monde pour y professer l'Enseignement.

Jésus put donc y poursuivre la mission pour laquelle il s'était incarné : celle d'enseigner aux hommes la vérité ; Jean, au contraire, se livra à l'art de guérir, à la thérapeutique, il devint Thérapeute et il retourna à Jutha, tandis que Jésus se rendit à Nazareth. Il se sentait poussé par l'Esprit de Dieu (Emanation Divine) à glorifier par ses paroles, ses actes, toute sa vie enfin, la *Sagesse Essénienne*. Il garda fidèlement les vœux qu'il avait faits à l'Ordre, il subit même une terrible épreuve en observant strictement son vœu de chasteté, car il aimait Marie, la plus jeune sœur de son hôte, son ami Lazare, et il était aimé d'elle, mais le génie de l'Ordre et le devoir de pratiquer l'Enseignement Essénien triomphèrent de son amour pour une femme. Ayant promis de rester célibataire, il ne devait pas suivre ses penchants et ses désirs, afin de pouvoir se livrer entièrement à sa sainte mission !

Aussi Jésus et Marie, après avoir versé des larmes amères et abondantes, se séparèrent-ils, malgré le violent chagrin qu'ils éprouvaient à se quitter !

Telle est une partie de la vie Essénienne de Jésus, partie fort obscure, fort peu connue, ignorée même pour ainsi dire.

Nous espérons fournir d'autres détails sur ce même sujet dans le courant de notre étude, notamment quand nous passerons en revue ce qu'a pu faire, ce qu'a fait probablement Jésus depuis l'âge de 12 à 13 ans, jusqu'à 30 ans ; car après sa prédication au temple à l'âge de 12 ans jusqu'à 30 ans, il disparaît pour ainsi dire dans les pages historiques écrites à son sujet.

(*A suivre*) ERNEST BOSC.

LA FOLIE

Qu'est-ce que la Folie? Nous l'ignorons encore en notre siècle de lumière! Et cela malgré les énormes travaux d'éminents physiologistes !

Si nous savons bien ce qu'est un fou ; nous ignorons absolument ce qui le produit ; du moins les docteurs l'ignorent.

Evidemment tous les abus mentaux et physiques, toutes les dépenses exagérées de forces neuriques peuvent conduire à la folie, mais pourquoi ces excès ne conduisent-ils pas simplement et directement à la maladie et à la mort? Pourquoi même bien des fous, dès qu'ils entrent dans un certain état de folie se portent-ils mieux qu'*ante* ?

. Tel est le problème qu'il s'agissait de résoudre, car jusqu'ici, il n'a pas encore reçu de solution acceptable.

A quoi cela tient-il? A ce que les Physiologistes ne voient trop souvent dans l'homme que la matière; dès lors quantité de maladies psychiques, et tout particulièrement la folie, échappent à une sérieuse étude et demeurent inexplicables.

Il fallait donc faire intervenir un nouveau facteur pour expliquer la folie et ce nouveau facteur se dénomme : *le Psychisme*, c'est ce qu'a fait Th. Darel, l'auteur d'un livre remarquable *La Spiritualisation de l'être* (1),qui était donc parfaitement préparé pour étudier le sujet qui nous occupe et qui devrait préoccuper tous les esprits sérieux, car la folie s'accroît à notre époque dans des proportions anormales et dès lors inquiétantes pour l'humanité.

Voici le titre de l'œuvre que nous allons essayer d'analyser le plus brièment possible : LA FOLIE, *ses causes, sa thérapeutique, au point de vue psychique* (2).

Le volume s'ouvre par une préface érudite du Dr Gyel, qui nous supprime une partie des arguments que nous nous proposions de présenter au lecteur pour faire apprécier l'étude de Th. Darel; nous passerons donc à la critique du livre qui, dans son chapitre d'ouverture, nous entretient de la constitution occulte de l'Etre, de la monadologie et du fonctionnement psychique normal; dans un second chapitre l'auteur étudie l'atavisme et les dispositions contingentes de la folie, telles que l'alcoolisme, la morphinomanie et établit des relations entre certains excitants neurologiques et la dégénérescence organique. L'auteur est, suivant nous, un peu trop bref sur le nombre des excitants, il ne parle guère que de l'alcool et se borne à mentionner seulement la cocaïne, l'éther et le haschich; nous aurions voulu lui voir étudier les effets de cette dernière substance, qui apporte un contingent considérable à la folie; c'est même pour atténuer cette calamité que nous avons publié un *traité du Haschich* il y a quelques années; mais nous devons ajouter que le livre LA FOLIE est très résumé, très synthétique et dès lors ne pouvait aborder un peu longuement les nombreux excitants dont abusent trop généralement nos contemporains.

Dans les derniers chapitres de cette première partie, l'auteur étudie : la dégénérescence cérébrale, la névrose, l'hystérie, l'hyperesthésie, la perversion sensorielle, l'obsession et la possession.

Dans le chapitre IV, l'auteur emprunte à l'*Etre subconscient* du Dr E. Gyel

(1) En vente à Paris, Librairie des Sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques.

(2) 1 vol. in-8°, Genève, Maurice Remond et Cie. Paris, Félix Alcan, et en vente à la Librairie des Sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques.

des pages extrêmement remarquables sur la névropathie; pages que nous voudrions pouvoir reproduire, ne serait-ce que pour discuter la question de la *Subconscience*, ce que les allemands nomment *Dammerzustande* (1), mais cela nous entraînerait fort loin et nous n'avons pas le temps en ce moment, aussi pourrons-nous revenir ultérieurement sur ce sujet qui est généralement mal compris, à cause de l'équivoque qu'engendrent les termes : d'*Inconscience*, *subconscience* et surtout le mot *astral* que l'on confond trop souvent avec le *double-aithérique*.

Dans la seconde partie de son livre, l'auteur étudie les relations secondaires de la folie, enfin dans la troisième, la thérapeutique.

Ces deux parties sont fort écourtées, mais nous devons dire que l'auteur n'a pas eu la prétention de faire un manuel *ex-professo* de la folie; il a voulu simplement (cela se voit) attirer l'attention sur la grande intervention du Psychisme dans bien des cas de folie, or, nous estimons que Th. Darel a parfaitement rempli son but, car dorénavant, il ne sera plus permis d'étudier la folie uniquement au point de vue matérialiste; il faudra faire intervenir dans la question les forces psychiques et étudier par conséquent la folie en corrélation avec le monde invisible, avec les divers *véhicules* ou *corps subtils* de l'homme.

Tel est le grand problème à étudier et à résoudre et Th. Darel aura eu le grand mérite de planter les premiers jalons sur ce champ encore inexploré : *La folie est souvent une maladie plutôt psychique que physique* !

ERNEST BOSC.

UNE PREUVE D'IDENTITÉ D'UN ESPRIT.

Cher Monsieur LEYMARIE,

M. Segundo Oliver, homme de rare mérite, initié de bonne heure aux enseignements de la doctrine spirite, qu'il défend ardemment, à l'occasion, avec cette foi raisonnée puisée dans l'examen approfondi de phénomènes obtenus dans des milieux intimes, ardent et intelligent travailleur, qui s'occupe de phénoménalité et dont les efforts constants tendent sans cesse à élever le spiritualisme moderne vers les hauteurs sereines de la science et de la philosophie, a publié dans la *Revista de Etudios psicologicos* de Barcelone (août et septembre 1900) le récit d'un fait très intéressant d'iden-

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec l'Inconscience *Transzustande*.

tité d'un Esprit. — Depuis tantôt je suis : *Corresponsal-Representante* de la dite revue, et je vous envoie la traduction de ce fait aussi littéralement que possible.

« En novembre 1880 je fus prié par M. C. M... d'aller chez un de ses amis. J'acceptai son invitation et m'y rendis aussitôt. Là, je trouvai trois messieurs très instruits, mais incrédules, qui cherchaient la vérité avec bonne foi. Ils me prièrent de tenter la production de quelque phénomène, qui pourrait les convaincre de la réalité des communications avec les Esprits. Je leur répondis que mes facultés médianimiques étaient de faire le diagnostic des maladies, sans recourir à l'auscultation, sans questionner les malades, ni employer aucun procédé usité chez les médecins. Deux de ces messieurs souffraient de maux chroniques, et ils me prièrent de leur indiquer quel était chez eux l'organe atteint. Sans leur rien promettre, mais décidé de leur prouver la vérité de ce que j'affirmais, je cherchai le nécessaire pour écrire, et les priai de se retirer pour quelques moments. Une fois seul, ma main traça ce qui suit d'une manière mécanique, sans aucun concours de ma volonté :

« Isidora — âge 50 ans ; — née à San-Sébastian, morte le 31 mars 1870; — maladie : cancer intestinal ; laissa trois fils : — leurs noms et âge ; P. 15 ans ; C. 19 ans; M. 25 ans. »

Après avoir tracé ces lignes et ces nombres sans que j'eusse la moindre notion du sens de la communication, le crayon tomba de ma main et je n'obtins plus rien. — Je priai ces trois messieurs d'entrer et sans leur communiquer le contenu de la communication je me mis à la lire à l'inverse c'est-à-dire je commençai par le nombre 25 M. et ainsi de suite.

« Messieurs, leur dis-je, pendant les quelques moments que vous avez été absents, quelqu'un de vous a-t-il pensé au nombre 25 et à la lettre M qui se trouve à côté de ce nombre ? — Tous me répondirent que non. — Avez-vous pensé au nombre 19 et à la lettre C qui la précéde ? La même réponse négative. — Avez-vous pensé au nombre 15 et à la lettre P qui se trouve à côté de lui? — Tous répondirent que non. Je continuai à les interroger de la sorte jusqu'au nom *Isidora*, que je ne prononçai pas, ce nom se trouvant au commencement de la communication. Leurs réponses furent toujours négatives, c'est-à-dire : qu'ils n'avaient absolument pensé à rien de tout ce que ma main avait écrit pendant leur absence. Eh bien ! Messieurs, leur dis-je, puisque vous affirmez que lorsque ma main écrivait, vous n'aviez aucune notion de ma communication, il est donc impossible que vous me l'ayez suggérée, ainsi qu'il est impossible que je l'ai lue dans votre pensée...

Or, voici la communication ! et comme je ne la comprends pas et voudrais la connaître, je vous prie, Messieurs, de m'aider à l'interpréter... Il est possible qu'elle provient d'un Esprit, que vous reconnaîtrez. Personne de vous

n'a connu une dame du nom d'*Isidora* ? — Certainement, j'en connais une ! répondit un des messieurs. — Quel âge avait-elle? — Réponse : 50 ans ! — Où est-elle née? Réponse : A San-Sébastian ! — Connaissez-vous l'époque de sa mort ! — Réponse : Oui, le 31 mars 1870 ! — De quelle maladie ? — Réponse : Cancer intestinal ! — Combien de fils a-t-elle laissés ? — Réponse : Trois. — Qu'elle est la première lettre du nom du plus jeune et quel âge a-t-il ? — Réponse : P. 15 ans. — Et le second ? — Réponse : C. 19 ans. — Et l'aîné? — M. 25 ans ! — Reconnaissez-vous dans cette communication l'identité d'un Esprit ?... ou peut-être est-ce une indiscrétion de ma part de vous demander qui elle était ? — Réponse : Non ! c'est ma mère... elle a dit l'exacte vérité !.., j'affirme, que je n'ai pas pensé à elle, et que, au lieu de la preuve de l'identité qu'elle nous a donnée, j'espérais obtenir le diagnostic de ma maladie. » — Ce monsieur, extrêmement surpris et émotionné par cette communication, me pria de demander à l'Esprit de sa mère si elle avait quelque conseil à lui donner. Je pris le crayon de ma main droite, mais jugez de sa stupéfaction et de sa joie lorsqu'il me vit tracer dans moins de cinq minutes l'exact portrait de sa mère. Sa surprise augmenta lorsque je lui dis que je ne savais pas dessiner et que jamais je n'avais appris le dessin.

Il est impossible de décrire la joie de ce monsieur, de posséder le portrait de sa mère, attendu que, de son vivant, jamais elle n'avait voulu se laisser photographier. Ensuite j'obtins des preuves qui satisfirent complètement ces messieurs. Mais ce qui les surprit le plus fut le diagnostic que je fis de leur maladie sans les toucher et sans leur poser aucune question. L'un deux, médecin et pharmacien, s'écria alors : « Mais vous avez plus de science dans le diagnostic, que n'en possèdent tous les professeurs ensemble du monde entier ! » Je n'eus pas beaucoup de peine à faire comprendre à ces messieurs que je n'avais là aucun mérite, que je n'étais rien d'autre qu'un instrument dans les mains des Esprits ; que je ne joue aucun rôle important, que seulement les Esprits se plaisent, par le moyen de ma médiumnité, à donner des preuves de notre immortalité à tous ceux qui la cherchent de bonne foi, avec intelligence et la pureté de leur cœur. N'ayant pas le droit d'exiger que les autres fassent ce que je fais, obéissant à la volonté des dits messieurs, je m'abstiens de publier leurs noms. Je dirai cependant que le premier est un professeur de mathématiques, le second, un docteur en médecine et en pharmacie, et le troisième un curé, *qui m'a promis de ne jamais prêcher contre le Spiritisme.*

Ci-joint un dessin obtenu par la médiumnité de M. Segundo Oliver.

Veuillez agréer, cher Monsieur Leymarie, l'hommage de ma haute considération.

JOSEPH DE KRONHELM.

Gajsin, Podolie, Russie.

PETITE CORRESPONDANCE

La question posée dans notre numéro de mars, au sujet des « consolations » que la doctrine spirite nous apporte, a éveillé un intérêt particulier parmi nos lecteurs, et nous a attiré de nombreuses réponses. Il semble que cette communion d'idées et de doutes sincères entre chercheurs ait reçu l'approbation du plus grand nombre. Un de nos correspondants a eu la gracieuseté de nous écrire :

« Voilà un genre de travail qui devrait se généraliser, la « Revue » servant de trait d'union entre les chercheurs. On arriverait ainsi à élucider une foule de points obscurs ou controversés. »

On comprendra que nous ne puissions donner toutes les réponses qui nous ont été envoyées. Plusieurs médiums écrivains ont eu la bonne inspiration de s'adresser à leurs guides, et les réponses s'en ressentent évidemment.

Forcés de faire une sélection, nous donnons deux réponses qui nous paraissent résoudre la question dans un sens optimiste. L'une de ces réponses a déjà paru dans le numéro de mai. Nous reproduisons la seconde ci-après. Nous nous déclarons satisfait, sous la seule réserve que l'ensemble des réponses constate qu'il ne faut pas chercher dans la perspective que nous déroule l'enseignement spirite une consolation positive, ni surtout immédiate ; que ce n'est pas à ce point de vue qne la Force Intelligente qui nous conduit s'est placée ; mais qu'elle a eu en vue notre Progrès plutôt que notre agrément ; et que nous n'avons pas à épiloguer, mais à nous soumettre, si la Loi nous paraît plus dure que nous ne l'eussions désiré. Voici la réponse :

Réponse à la question posée dans notre numéro de mars.

(Obtenue médianimiquement).

I

« Est-il si consolant de penser que les épreuves et les misères de cette vie ne prennent pas fin avec elle ; et combien préféreraient le repos définitif à l'appât d'une récompense si lointaine qu'elle ne saurait contrebalancer l'effroi de cet éternel recommencement de peines et de souffrances qu'on appelle les incarnations successives et dont le nombre est indéterminé et peut-être immense ? »

Il ne faut pas dire que le repos définitif est préférable à des existences successives, quelque nombreuses qu'elles puissent être, car elles nous laissent au moins l'espérance.

Il ne faut pas juger l'éternité sur le temps que vous passez sur la terre.

Qu'est-ce que quelques années et même quelques siècles par rapport à l'éternité Ceux qui parlent de *repos définitif* ont tort. Le néant n'existe pas. L'existence est un fait et il ne dépend pas de nous de la supprimer. Nous devons la subir et chercher à la remplir le mieux possible. Voilà le moyen de ne pas avoir ces existences successives qui n'ont d'ailleurs d'autre but que nous faire progresser. Nous ne devons donc pas nous en plaindre puisqu'elles nous permettent de faire en peu de temps des progrès que nous n'aurions faits que dans un temps fort long. Il faut aussi que vous sachiez que ces existences ne sont pas aussi nombreuses que vous le croyez. Il y a des esprits qui en ont beaucoup mais il y en a aussi qui en ont peu.

Il y a des esprits qui ne se réincarnent plus : leur temps d'épreuve est fini. Ils vont dans d'autres mondes et ils vivent d'une vie complètement différente de la vie de la terre. Que veux-tu savoir encore ?

II

« D'autre part, si nous retrouvons les êtres aimés nous retrouvons aussi ceux qui nous haïssent et que nous espérions ne plus revoir. Ils sont toujours aussi puissants pour le mal et nous avons encore à les redouter. »

Il est vrai que nous pouvons retrouver nos ennemis, mais il nous est facile de les éviter et de les fuir. S'ils sont restés nos ennemis, s'ils sont méchants, ils n'ont pas le moyen de nous faire du mal. Les mauvais esprits ne peuvent rien contre les bons : souvent même ils ne les voient pas. D'un autre côté les ennemis que nous avons eus sur la terre peuvent ne pas être nos ennemis après la mort. Ils ont d'autres connaissances et ils peuvent avoir changé de sentiment. En un mot, ils ne faut pas craindre les esprits qui nous haïssaient sur la terre, car ce sont généralement des esprits inférieurs et ils n'ont aucun pouvoir sur les esprits élevés ou simplement plus élevés qu'eux. Le mal même qu'ils peuvent faire à d'autres esprits inférieurs est limité et nul ne peut faire tout ce qu'il veut. Il ne faut pas croire que les esprits soient tout puissants. Ils ont des facultés qui varient avec leur état d'avancement et les meilleurs sont les plus puissants. Voilà pourquoi il ne faut pas craindre les mauvais esprits si nous nous conduisons selon la volonté de Dieu.

Quant aux esprits méchants, c'est différent : ils sont torturés de mille manières et ils souffrent toutes les douleurs imaginables, et cela dure jusqu'à ce qu'ils s'amendent et se repentent. Encore une fois il ne faut pas craindre les mauvais esprits, pourvu que notre conduite soit bonne. Si elle est mauvaise, nous avons tout à craindre, non seulement dans l'autre vie, mais même dans celle-ci : ils peuvent nous donner de mauvais conseils et nous conduire au mal. Ils peuvent même nous faire du mal matériellement. Est-ce tout ?

III

« Enfin de ce que la vie future n'est que la suite de celle-ci, sans changement, chacun conservant son caractère, ses préjugés et ses passions, il s'ensuit évidemment que nous retrouverons dans l'au-delà le même monde avec les mêmes vices et les mêmes injustices, et la perspective n'en est point attrayante. »

Il ne faut pas dire que le monde des esprits est le même que votre monde. Il y a une différence infinie entre les deux. Il peut arriver qu'une personne vicieuse le soit encore après la mort, mais il se peut aussi qu'elle change rapidement.

Il y a une diversité infinie dans l'état des esprits, dans leurs occupations, dans leur manière d'être, d'agir, etc.

La diversité des conditions des hommes sur la terre ne peut vous donner une idée, même approximative, de la diversité qu'il y a dans le monde des esprits. Il ne faut donc pas craindre de retrouver les mêmes injustices, les mêmes actions viles, les mêmes motifs de discorde qu'il y a sur la terre. Les esprits sont trop occupés dans leur monde pour s'occuper encore des futilités qui vous intéressent sur la terre. Ici on voit tout de plus haut et on n'accorde aux choses que l'attention qu'elles méritent.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire mais ne mettons pas tout en une seule fois.

Encouragé par l'intérêt bienveillant que nous ont témoigné nos lecteurs, nous poursuivons la série des difficultés à résoudre par la suivante :

QUESTION.

Nous entendons constamment appeler Dieu « un père bon et juste ». Est-ce que ces deux qualités ne sont pas incompatibles ; l'une, issue du cœur, toujours prêt au pardon, et ayant « des raisons que la raison ne connaît pas », l'autre rigide et inflexible comme une loi mathémathique ?

Un père qui serait « juste » serait-il « un bon père » ?

Un juge qui serait « bon » serait-il un « bon juge » ?

G. BÉRA.

La traduction que M. MIZZI a bien voulu nous envoyer d'un article du Dr Ox sur l'ouvrage si important du Dr VISANI SCOZZI « *La Médianita* » ne pourra être insérée que le mois prochain ; mais nous voulons, dès aujourd'hui, remercier M. Mizzi et le prier d'excuser ce retard involontaire.

La traduction de « *La Médianita* » est commencée, nous espérons pouvoir faire paraître cette œuvre remarquable vers le mois d'octobre prochain.

FÉDÉRATION SPIRITE ALGERIENNE ET TUNISIENNE

Arba, le 7 avril 1901

Cher monsieur Leymarie,

Il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous écrire, et suis heureux de le faire pour vous dire qu'à la suite des conférences du vénéré apôtre du spiritisme, M. Léon Denis, la base d'une fédération a été jetée et nous avons décidé qu'elle prendrait le nom de *Fédération spirite algérienne et tunisienne.* Nous avons ajouté tunisienne parce que des spirites de Tunis désirent en faire partie afin que tous se connaissent et se groupent.

La présidence du comité provisoire pour l'élaboration des statuts a été donnée à l'unanimité à notre estimé frère M. Foix (directeur d'école), un vrai spirite des plus convaincus, éloigné du fanatisme, esprit très conciliant et sachant avec talent faire partager ses convictions ; on ne pouvait faire un meilleur choix.

Les travaux de l'élaboration des statuts étant términés, nous espérons convoquer en assemblée générale nos frères spirites pour le 21 avril, afin de leur soumettre, leur faire approuver, ou modifier les statuts et nommer le comité définitif qui doit se composer de 21 personnes dont 10 dames.

Vous voyez que la visite de M. Léon Denis a produit un salutaire effet à Alger.

Je vous prie de présenter mes respectueuses salutations à Mme Leymarie et de recevoir une cordiale poignée de main de votre ami et F. E. C.

LOVERA

Une société a été formée à Londres pour l'étude de l'Hypnotisme au point de vue médical. Elle aura des cours, des conférences sur tous les sujets intéressant cette science. On doit former une bibliothèque pour les membres de la société et éditer des ouvrages.

Pour souscrire, et se faire admettre comme membre, écrire à M. Arthur Hallam, 29 Dante Road, Newington London, S. E. ou à Mme J. Stannard, 50, Upper Baker Street London. W.

AUTOUR « DES INDES A LA PLANÈTE MARS »

Tous nos lecteurs connaissent le cas remarquable de médiumnité de Mlle Hèlene Smith, étudié avec tant de soin et de persévérance, et rapporté avec tant de science et d'habileté par le professeur Flournoy, dans son ouvrage déjà célèbre, intitulé « Des Indes à la Planète Mars ». L'auteur, qui se déclare franchement hostile au Spiritisme, lequel a le don de le jeter dans une gaieté irrésistible, a prétendu expliquer, par la seule intervention du « Subliminal » (il est professeur de psychologie à Genève), tous les phénomènes extraordinaires qui se sont présentés, au cours de son long et pénétrant examen. Peut-être son argumentation a-t-elle ébranlé la foi peu éclairée de quelques Spirites ? En tous cas, elle a fait réfléchir encore plus de sceptiques ; et réfléchir à ce qui est vrai, quoique voilé, c'est être « sur le seuil » de la Vérité. Voilà un subliminal auquel le professeur Flournoy ne pensait guère.

Toujours est-il que cet ouvrage, un peu insidieux, ne pouvait rester sans réponse de la part de ceux qui sont allés plus au fond des choses. Le gant a été relevé dans la ville où il avait été jeté, par la Société d'Études psychiques de Genève, dont les travaux ont déjà, à maintes reprises, mérité l'approbation du monde spirite.

Nous sommes entièrement de l'avis de l'auteur d' « *Autour* des Indes à la Planète Mars », réponse au professeur Flournoy, quand il blâme les Spirites, qui restent attachés aux idées un peu simplistes de la première heure, sachant fort peu que les savants qui étudient les phénomènes spirites pour éliminer les « Esprits », ont produit des œuvres très bien raisonnées, très documentées, ouvrant des horizons nouveaux, qui étendent, il est vrai, le champ de nos connaissances et compliquent le problème psychique, mais qui semblent devoir, par des chemins détournés, nous ramener à la Vérité spirituelle. N'oublions pas que nos plus utiles collaborateurs sont le plus souvent nos adversaires. La haine est bien plus clairvoyante que l'admiration.

Ce qui est certain c'est que la suggestion et la télépathie sont « des faits » qu'il n'est plus permis d'ignorer, et dont il faut tenir compte dans toutes les expériences spirites. Plus nous serons nous-mêmes sévères dans l'examen des faits, mieux nous servirons notre cause.

On nous parle souvent de la vulgarité des communications, que l'on attribue volontiers à la vulgarité des Esprits. Cela peut être, mais la conscience subliminale et l'autosuggestion du médium existent encore plus fréquemment, et il ressort très certainement du travail du professeur Flournoy que, non seulement pendant les séances, mais quelque temps après, le médium se trouve dans une condition de réceptivité des suggestions, qui favorise

l'accès d'éléments hétérodoxes dans les séances subséquentes. Mais, comme disait plaisamment Franklin : « L'orthodoxie, c'est ma doxie, et l'hétérodoxie, c'est ta doxie », et le professeur Flournoy, qui sait le danger des suggestions, ne s'est point privé d'en faire, ce qui enlève une grande valeur à ses observations, et surtout à ses conclusions. D'ailleurs, s'il y a des communications discutables, il y en a aussi qui sont à l'abri de toute explication autre que celle des Spirites. Tels sont les cas de « Jean le Carrieur » et du « Syndic Chaumontet », et, comme dit la Société d'Études psychiques, « le professeur Flournoy passe là-dessus comme chat sur braise ».

A ce sujet qu'on nous permette une remarque d'expérience : Il est deux choses dont il faut s'abstenir pendant l'observation d'un médium, savoir : poser toute question qui contient sa réponse, et contredire le médium. A l'issue de la séance, on pourra discuter à loisir. Pendant la séance on peut prendre des notes, faire au besoin de brèves questions « non directrices », mais éviter toute suggestion, toute discussion, qui sont des éléments perturbateurs conduisant à la fausseté et à la confusion.

Il faut avouer que, par aversion pour la théorie spirite, la science a préféré assigner au subliminal un rôle singulier, et que, bien malgré elle, sous un autre nom, ce n'est ni plus ni moins que le « Démon » de l'Église qu'elle a ressuscité. Qu'on en juge par ce passage d' « *Autour* des Indes à Mars ».

« Non content de s'approprier des noms et des titres auxquels il n'a aucun droit, il (le Subliminal) prend un faux masque, revêt les apparences extérieures de ceux auxquels ils se substitue, imite leur voix, reproduit leurs gestes, copie jusqu'à leur écriture, se sert de leurs expressions favorites, se montre tour à tour vif, pétulant, emporté ou lent, grave ou doux. Il répète à la mère qui pleure les mots câlins que lui bégayait la tendresse de son fils.... Le mari retrouve en lui la femme qu'il a perdue. La douce fiancée revit aux yeux de celui qui l'aime. C'est la vie... La vie? non pas, l'apparence de la vie, tout au plus. Un immense mensonge, une illusion irrésistible se cachent sous ces étonnantes manifestations. C'est le subliminal, le seul subliminal, qui crée les apparitions, lui qui... acteur merveilleux et protéiforme, joue d'emblée avec cette perfection inimitable les rôles qu'il sait convenir à nos désir ou à nos besoins.

« Si cela est, si Dieu a permis ou voulu cette colossale, cette universelle mystification ; s'il nous a imposé cette organisation mentale décervante ; si nous devons voir, fatalement, comme hors de nous ce qui est en nous.... si nous sommes condamnés à cette hallucination sans remède.... s'il en est ainsi, c'en est fait de notre confiance en la vérité, en la justice, en la bonté divines.

« On nous assurait naguère (V. Flournoy) que le spiritisme, s'il était vrai, serait un scandale additionnel dans l'univers satanique où nous vivons. Que

dirons-nous, de quelles paroles blasphématoires, de quelles malédictions indignées saluerons-nous la sinistre moquerie dont nous sommes les déplorables victimes?....

« C'est le subliminal qui régnerait sur le monde, et le subliminal qui pasticherait le monde matériel. Le Grand Menteur, le Père du Mensonge, ne serait plus Satan, mais lui, lui dont les traces se retrouvent partout et dont l'influence est de tous les temps. »

Telles sont les conséquences auxquelles l'horreur du Spiritisme entraîne la Science, qui, dans un mariage inattendu, mariage de hasard et de raison, aussi rare que peu durable, la rapproche de l'Église, son ennemie séculaire.

Si le rôle du subliminal se trouve grossi pour les besoins de la cause jusqu'à des proportions inadmissibles, la logique des faits n'est pas sans recevoir de ci de là quelque grave entorse.

Par exemple : si les faits rapportés par le médium peuvent être vérifiés, c'est qu'il en a eu *naturellement* connaissance ; s'ils ne peuvent l'être, c'est qu'ils n'existent pas. Si l'écriture de Marie-Antoinette incarnée diffère de celle de Marie-Antoinette, reine, c'est preuve qu'il n'y a là qu'une illusion mensongère. Si l'écriture du syndic, obtenue par Mlle Smith, ressemble à celle du syndic Chaumontet, c'est une ruse du subliminal, car il n'y a pas de raison pour que le syndic ait conservé, comme Esprit, l'écriture qu'il avait de son vivant.

Le parti pris n'est donc pas contestable dans les cas embarrassants. Nos lecteurs liront avec plaisir la partie philosophique qui termine cette intéressante réfutation. G. Béra.

DESINCARNATION DE M. P. G. LEYMARIE

Remerciements à la Presse et à nos Frères et Sœurs en Croyance

Nous avons reçu tant de preuves de sympathie, tant de lettres affectueuses et réconfortantes, que nous venons renouveler nos remerciements et nos sentiments de gratitude à nos Frères et Sœurs qui tous font de notre regretté M. Leymarie l'éloge le plus touchant.

Ce qu'il a eu à souffrir de quelques-uns, un bien petit nombre, heureusement, s'efface et disparaît devant tous ces témoignages de reconnaissance et de fraternelle amitié ! Nous ne pouvons oublier aussi que le Maître a eu bien plus à souffrir encore des jalousies mesquines et de la guerre sourde faite autour de lui vers les dernières années de sa vie, Lui si grand, nous si petits,

Oublions donc.

Voici quelques extraits de journaux, de revues spirites et spiritualistes, quelques lettres reçues, que, certainement, la plus grande partie de nos correspondants liront avec intérêt.

PIERRE-GAETAN LEYMARIE

La grande faucheuse visite souvent depuis quelques temps les rangs des anciens et notables spirites, de ceux qu'on peut considérer à juste titre comme les chefs du mouvement. Après Charles Fritz, Alexandre Delanne, Jean Bouvery, voici M. Leymarie qui nous quitte à son tour. Sa désincarnation s'est effectuée à Paris le 10 avril dernier.

Par suite d'un oubli, nous n'avons pas reçu de lettre de faire part, mais la *Revue Spirite*, dont il était le rédacteur en chef depuis 1870, nous apporte sur ce triste événement des renseignements aussi intéressants qu'émouvants qu'on trouvera plus loin.

Pierre-Gaëtan Leymarie était une personnalité dans le monde spirite où il a occupé longtemps un premier rôle. Pendant 30 ans, il a représenté en France l'école Kardéciste et pris une part active dans la propagation de notre chère doctrine. Directeur de la revue fondée par Allan Kardec, administrateur de la société créée pour la continuation de ses œuvres, notre frère et ami Leymarie a été plus que tout autre, par sa position même, exposé aux coups des ennemis du spiritisme : les mauvais traitements, les procès sans nombre, l'emprisonnement même,ont été son partage en cette vie terrestre. N'est-ce pas le sort hélas ! de tous les pionniers et bienfaiteurs de l'humanité. On les méconnait, on les persécute de leur vivant, quitte à leur élever plus tard des statues.

Retracer la carrière de ce travailleur infatigable, apôtre et martyr que fut M. Leymarie, ce serait retracer l'histoire même du spiritisme, en partie refaire le récit de la lutte gigantesque entamée contre le cléricalisme et le matérialisme; cette lutte se poursuit toujours, mais avec moins d'âpreté, il faut le reconnaître, car le temps a fait son œuvre.

M. Leymarie était fort connu en Belgique où il est venu à diverses reprises donner des conférences qui furent très appréciées. Il a assisté en quelque sorte à la naissance du *Messager* dont il est resté longtemps un collaborateur assidu et dévoué et auquel il n'a cessé de montrer un grand intérêt. Notre rédaction perd en M. Leymarie un ami sûr et un soutien. Elle gardera de sa mémoire un souvenir pieux et reconnaissant. A sa veuve, la vaillante compagne qui a pris une si large part à ses travaux et qui va les continuer; à toute sa famille nous adressons ici l'expression de nos regrets et de notre vive sympathie Puissent-ils trouver dans des communications avec le cher disparu, l'adoucissement au chagrin que fait naître le départ d'un bon époux et d'un tendre père.

LE COMITÉ du *Messager de Liège*.

La mort fauche impitoyablement et sans se lasser dans le vaste champ de l'humanité, et chaque jour augmente la liste de ses élus afin que chacun « naisse, meure et renaisse pour progresser sans cesse », et satisfaire à la loi divine de l'évolution.

Il y a quelques jours, les victimes étaient nos frères Charles Fritz, de Charleroi, puis Alexandre Delanne, le père de notre ami Gabriel Delanne ; et aujourd'hui c'est notre frère Gaëtan Leymarie, depuis 1870 directeur de la *Revue Spirite* (fondée en 1858, par le Maître Allan Kardec), qui vient d'être arraché à la vie matérielle pour jouir des splendeurs de la vie spirituelle.

Gaëtan Leymarie était âgé de 73 ans et ses funérailles eurent lieu le 12 courant au Père-Lachaise.

Pendant la cérémonie de l'incinération, des discours ont été prononcés par le directeur du *Spiritualisme moderne*, M. Puvis, M. Béra au nom du commandant Courmes, M. Camille Chaigneau, comme ancien secrétaire de la *Société Parisienne des Etudes Spirites*, M. Auzanneau, comme ancien membre de cette Société.

Tous les orateurs ont rendu hommage au collaborateur que le Maître s'était choisi et qui a mis au service de la Vérité toutes les forces et tous les moyens d'action dont il disposait pour la propager.

Merci à notre confrère Leymarie pour le concours qu'il a donné au développement de l'idée spirite, qui doit faire, par le monde, son chemin lumineux, parce que cette idée est *juste*, parce qu'elle est *vraie*, *scientifiquement vraie*.

Nous venons de nouveau présenter à la famille Leymarie et à ses amis personnels l'expression de nos sentiments de bien fraternelles condoléances.

Le spiritualisme moderne.

Le 12 avril dernier a eu lieu au Père-Lachaise, à Paris, l'incinération de M. Gaetan Leymarie, âgé de 73 ans, directeur de la *Revue Spirite*. Pendant la cérémonie, des discours ont été prononcés par M. Baudelot, directeur du *Spiritualisme moderne*, M. Puvis, M. Béra, au nom du commandant Courmes, M. Camille Chaigneau, directeur de l'*Humanité intégrale*, comme ancien secrétaire de la *Société parisienne des Etudes spirites* et par M. Auzanneau à titre d'ancien membre de cette Société.

C'est encore un des collaborateurs d'Allan Kardec qui disparaît. Après la mort du Maître, le spiritisme a traversé des temps difficiles. La guerre de 1870 a entravé pendant longtemps les études philosophiques dans notre pays. Tous les ennemis du progrès coalisés contre le spiritisme l'ont attaqué et M. Leymarie fut une des victimes de leur haine. L'affaire des photographies spirites, exploitée contre nous, tourna à la confusion des détrac-

teurs, car depuis elle s'est produite dans tous les pays, affirmant ainsi la réalité de ce grandiose phénomène. Ce qui prouve la vitalité de notre doctrine, c'est que malgré la naissance de la théosophie et de l'occultisme, il n'a cessé de se développer et qu'il est de nos jours plus florissant que jamais. La *Revue Spirite* est le plus vieil organe spiritualiste de France et nous espérons qu'il continuera toujours à défendre les idées qui étaient si chères à son fondateur.

Nous présentons à la famille Leymarie l'expression de nos sentiments de condoléance et nous espérons que leur foi dans l'immortalité les aidera à surmonter cette dure épreuve de la séparation, si douloureuse toujours pour les cœurs aimants.

Revue scientifique et morale du spiritisme.

M. Pierre-Gaëtan Leymarie qui fut longtemps l'un des chefs les plus considérés du mouvement spirite est décédé le 10 avril, à l'âge de 73 ans. Héritier de l'autorité d'Allan Kardec, depuis 1870, il était le Directeur de la *Revue Spirite*, fondée par le Maître en 1858. M. Leymarie jouissait, surtout à l'étranger, d'une grande influence, et sa mort est une véritable perte pour la doctrine spirite.

Journal du Magnétisme.

Très chère Madame,

La terrible nouvelle m'arrive et s'ajoute aux souffrances qui me torturent en ce moment. Je partage votre immense douleur. L'époux modèle, le père tendre, l'ami fidèle ne peut qu'être profondément regretté.

Leymarie que nous pleurons fut un preux associé à des vaillants que vous êtes et resterez. Son esprit d'élite et de labeur continuera l'assistance dévouée et savante dont, depuis plus de trente ans, il multiplie les preuves comme continuateur du vénéré Maître Allan Kardec.

Maintenant unis, ils continueront l'œuvre de progrès et aideront à triompher des nombreux obstacles qui maculent encore l'éclatante vérité spirite.

De toute mon âme, comme je l'ai fait pour la guérison de l'aimé et le bonheur durable de tous les siens, je prierai pour la prompte liberté de son esprit, ce qui ne peut manquer vu les pénibles épreuves que tous avez si courageusement subies.

Je reste votre absolument dévoué,

Commandant Deprimoz,

Bessenay, le 12 avril 1901.

Chère Madame,

Je viens de recevoir la bien triste nouvelle de la mort de M. Leymarie, et bien que votre dernière lettre m'ait fait pressentir sa fin prochaine, je m'étais cependant bercé de l'espoir que sa robuste constitution, autant que son énergie morale, aurait triomphé du mal.

Je vous plains bien sincèrement, car votre malheur est immense, et j'éprouve le besoin de mettre mon cœur auprès du vôtre et de vous dire, avec tous ceux qui ont connu votre mari et ont été capables d'apprécier les hautes qualités de son âme, combien je suis douloureusement affecté de ce cruel événement. Vous, chère Madame, vous perdez en lui le meilleur de vos amis, et nous tous, frères en spiritisme, notre guide et notre appui moral.

Je n'oublierai jamais que ce fut lui le premier qui, dans une heure de désespoir suprême, où la mort venait de faucher l'une de mes plus aimées, m'arrêta sur les bords de l'abîme et, m'aidant de ses lumières, me fit connaître la vérité ; ce jour m'unit à lui pour toujours jusque dans l'éternité. C'est à vous maintenant, chère Madame, qu'incombe la tâche de continuer l'œuvre à laquelle votre mari avait consacré une partie de sa vie et qu'il a établie sur des bases si solides ; vous en aurez le courage, car vous en avez le mérite. Inspirée de ses conseils en même temps qu'aidée par tous ceux qui ont par leur généreux concours contribué à la propagation de la doctrine spirite, vous travaillerez sans défaillance à l'édification du monument qui doit transmettre à la postérité le souvenir du grand homme qui vient de nous être enlevé !

Recevez, chère Madame, pour vous et les vôtres, l'expression de ma vive sympathie et de mes meilleures amitiés.

Professeur MOUTONNIER.

Nice, 14 avril 1901.

La mort, c'est la vie !

Abbé J. A. PETIT.

Mme LÉONIDE ALLARD, avec sa douloureuse sympathie et son affectueux souvenir, s'associe de tout cœur à votre grande peine.

Le bon semeur a fini sa journée et va trouver sa récompense.

Deuil sur la terre et joie au Ciel !

La mort n'est que l'évasion divine. Votre cher mari est libre et vous sourit dans la lumière. Toutes mes sympathies.

MME DÉSORMEAUX.

Madame Leymarie, chère sœur en spiritisme.

Qui donc mieux que moi est à même d'apprécier la perte de ce dévoué, qui a reçu aujourd'hui la récompense de son dévouement à notre chère doctrine. Votre part, chère dame, dans toutes les tribulations de l'année 1876, nous les avons vécues ensemble et mon admiration est partagée entre l'ami qui nous quitte et l'amie qui nous reste.

Soyez fière de lui, tous les trois : vous, Jeanne et Paul, car moi je suis honoré d'avoir mérité une petite part de son amitié.

Ce n'est pas la famille, ce ne sont pas ses amis seuls qui sont aujourd'hui en deuil de son départ pour la vraie vie, c'est surtout la cause que nous avons défendue depuis plus de trente ans, qui perd son meilleur, son plus dévoué défenseur, car l'oubli se fait autour du nom du Maître comme il se fait autour du nom du spirite qui nous est si cher.

Je ne vous dirai pas prions pour le juste, pour le dévoué, pour le martyr, mais prions-le, maintenant qu'il voit plus clair qu'hier, de venir dans nos groupes nous donner une part de ses lumières nouvelles.

Envions-le, car de l'astral il sera plus avec nous que pendant son exil terrestre.

Cependant, malgré mes croyances, je cède à l'motion indépendante deé ma volonté et la matière plus forte que l'esprit mouille mes yeux de larmes que je ne puis retenir, au souvenir de cet ami regretté dont les conseils me feront quelquefois défaut.

Ma famille, les membres de mon groupe (le Groupe socratique de Mustapha) se joignent à moi, chère sœur, pour vous donner l'assurance, à vous et à vos enfants, de la part que nous prenons de la perte douloureuse que vous éprouvez et vous prions d'agréer nos meilleures sympathies.

Votre frère toujours tout dévoué,

DAVIN.

Mustapha-Alger, 23 avril 1901.

Madame Leymarie,

Hier, je n'ai pu vous exprimer toute la peine que nous avons éprouvée, ma famille et moi, en apprenant la perte de notre protecteur et ami qui a été si dévoué et surtout si désintéressé. Sa mémoire sera vénérée par nous; une éternelle reconnaissance et le meilleur souvenir pour celui qui a toujours fait le bien et qui, malheureusement, sur cette terre, n'a récolté qu'ingratitude. Nous prions Dieu du fond du cœur qu'il le récompense et qu'il soit souvent près de vous.

Croyez, Madame, que nous serons toujours vos tous dévoués.

A. MAJEWSKI.

Chers amis,

Terriblement éprouvés, ma mère et moi, nous rapprochons nos cœurs des vôtres, avec le doux espoir de pouvoir bientôt communiquer avec notre vieil ami, l'infatigable pionnier de la première heure, pour qui nous avions autant de vénération que d'affection tendre.

Tout à vous,

E. DAVID

De ce laboratoire (des Gobelins) où il aimait tant à se rendre, où j'avais tant de bonheur à le recevoir.

Madame,

Je me disposais à clore la lettre par laquelle j'exprimais à Monsieur votre mari mes vifs remerciements pour les aimables et fraternelles paroles qu'il a bien voulu m'adresser à l'occasion du numéro mille du *Rébus*, quand m'est parvenue la triste nouvelle de sa désincarnation.

Je ne puis plus adresser qu'une pensée de gratitude à l'esprit libéré du vaillant champion de la cause spiritualiste, lequel, j'en suis persuadé, continuera dans l'espace la tâche humanitaire à laquelle il a consacré sa vie terrestre.

Vous, Madame, veuillez agréer l'expression de la part sincère que je prends à votre perte douloureuse. Puisse la conviction que nos morts aimés sont des invisibles et non des absents, vous soutenir dans cette grande épreuve.

Veuillez agréer l'assurance de ma plus haute considération et mes sentiments les plus distingués.

W. DE PRIBYTKOFF
directeur du *Rébus* à Saint-Pétersbourg,

INTELLIGENCE DES ANIMAUX

HUMANITÉ D'UNE CORNEILLE.

Je n'aurais jamais soupçonné d'aussi grandes qualités chez la corneille. Fénelon, dans la fable de l'Ourse et les petits ours, lui attribue beaucoup de bon sens et en fait une donneuse de bons conseils. Esope, dans la fable de la Corneille pressée par la soif, lui trouve un esprit des plus inventifs ; il la montre jetant de petits cailloux dans un vase profond et étroit pour faire monter l'eau qui est au fond du vase, afin de pouvoir se désaltérer.

La corneille dont je veux vous parler a fait mieux ; elle a manifesté des sentiments vraiment humains. Elle était depuis quelque temps dans une basse-cour, où elle vivait en compagnie de quelques poules. Un jour on s'aperçut qu'elle faisait des visites fréquentes dans une volière où elle en-

trait par une petite porte. Pendant cinq à six jours on la vit renouveler ses visites à des intervalles assez réguliers. Cette assiduité à se rendre dans la volière attira l'attention des personnes de la maison. Elles découvrirent que la corneille allait ainsi apporter tous les jours du grain à une pauvre poule dont le cou était pris entre les barreaux de bois au fond de la volière, et qu'on ne pouvait apercevoir du dehors. Par ce soin, elle l'avait empêchée de mourir de faim.

On dégagea la poule, et aussitôt la corneille s'élança triomphante vers elle, puis, marchant devant la poule, la conduisit près d'un petit bassin, comme pour l'inviter à s'y désaltérer. Nous fûmes touchés des sentiments si humains de cet oiseau miséricordieux, et je me promis de vous en faire part à l'occasion.

H. LABROUE.
L'Ami des bêtes (avril 1901).

THE OLD MOORES ALMANACH

Il existe en Angleterre un almanach : *The Old Moores Almanach* très répandu dans le Royaume-Uni et les colonies. On le préfère à tous les autres à cause des prédictions qui s'y trouvent. C'est lui qui a prédit avec une exactitude merveilleuse la mort du duc de Clarence indiquant même le jour de son décès. Le naufrage du grand bâtiment de guerre anglais *Victoria* fut prédit par lui ; il se trompa seulement en indiquant la date de la catastrophe huit jours plus tôt qu'elle n'eut lieu en réalité. C'est lui aussi qui prédit en janvier 1897 le désastre de la rue Jean-Goujon à Paris. Or, *The Old Moores Almanach* ne voit pas précisément l'avenir couleur de roses. On sait qu'il avait prédit pour l'année 1900, outre une série de grandes guerres et une effroyable disette aux Indes, l'assassinat d'un souverain — toutes prédictions qui ne se sont que trop exactement réalisées. *Old Moore* vient de faire paraître son almanach pour 1901 et celui-là, non plus, comme on va le voir, n'a rien de particulièrement rassurant. En *janvier* il y aura de grandes tourmentes de neige, de grandes souffrances pour les pauvres. En France, il y aura une violente agitation politique. En *février* de graves événements s'accompliront en Extrême-Orient et il y aura dans l'Inde un commencement d'insurrection ; il sera nécessaire de sauvegarder l'honneur du drapeau anglais. En *mars* le roi d'Italie devra se tenir sur ses gardes. En *mai*, l'Irlande menacera de se soulever à son tour. Ce mois présage des troubles pour l'Angleterre et ses colonies, et peu s'en faudra qu'une guerre terrible n'éclate. En *juin* les anarchistes et les nihilistes feront de nouveau parler d'eux. Le jeune roi d'Espagne aura à se méfier de ses amis politiques, qui voudront changer la forme du gouvernement. Le mois de *juillet* sera le mois des ca-

tastrophes; ce ne seront que sinistres et cataclysmes épouvantables, tels que : inondations, tremblements de terre, cyclones, explosions dans les mines, incendies,naufrages, etc. ; pour l'Angleterre, graves complications avec l'étranger. Une insurrection éclatera dans le Céleste-Empire, qui aura des conséquences graves pour les Etats européens. En *septembre* aura lieu une nouvelle terrible famine dans l'Inde. En *octobre* violents tremblements de terre, excitation politique considérable ; en Orient agitation et soulèvement des Derviches. Au mois de *novembre* le royaume de Hollande prendra une attitude diplomatique des plus dangereuses. En *décembre* il y aura un terrible tremblement de terre au Japon. Ce sera aussi le mois d'insurrections et de troubles dans l'Inde, en Chine, au Japon et dans les Républiques du Sud de l'Amérique. En Angleterre il y aura des troubles, des grèves, des assassinats, des incendies et accidents de chemin de fer.

The Old Moore Almanach est un ennemi déclaré du spiritualisme, cependant, d'après ce qu'on prétend, toutes ces prophéties se basent sur la médiumnité.

Joseph DE KRONHELM.

LA FAMILLE HERNADEC

(*suite*).

Deux ou trois semaines après, toute la famille était, un soir, réunie autour de la table de la salle à manger. Le dessert venait d'être servi... à la grande joie de Jules dont les yeux noirs, à la vue des fruits et des gâteaux, brillaient d'un éclat inaccoutumé. Quant à Laura, elle était bien trop préoccupée d'autre chose, pour se livrer, comme son frère, à de telles manifestations de gourmandise. Laura n'avait plus des yeux que pour sa fille...

Cette fille, tout récemment arrivée à Plogoff, n'était autre qu'une grande poupée, poupée superbe — que Robert lui avait apportée de Paris — et dont l'organisation remarquable, en même temps que les facultés exceptionnelles méritent une mention spéciale.

Nichette — c'était son nom — bien supérieure à toutes les poupées de son âge, était faite, à coup sûr, pour affoler une petite maman aussi exaltée que Laura. C'était avec une grâce langoureuse qui vous allait positivement au cœur, que Nichette ouvrait et fermait ses beaux yeux d'azur. Sa tenue en société était de tous points irréprochable ; elle souriait avec esprit et à l'occasion prononçait certains mots... suivant les circonstances.

Oui, suivant les circonstances. Cette poupée phénoménale avait, en effet, sur son délicieux corps de carton rose, deux points sensibles — deux points *pathogènes*, pourrait-on dire, presque sans rire et en langage scientifique.

Quand on lui pressait la poitrine, elle disait *maman* et quand c'était sur le ventre qu'on appuyait, elle disait *papa*.

Du reste, nous allons la voir entrer en scène, scène ultra-comique, grâce à l'exubérance de Laura dont l'étonnante précocité et la gaîté primesautière remplissaient la maison de drôleries aussi spirituelles qu'inattendues.

Dès le commencement du repas, elle avait, selon son habitude, installé sa fille à côté d'elle, sur une haute chaise et en face d'un couvert *complet* dont se montrait vraiment digne une jeune poupée de telle qualité. Le repas s'était passé sans incident notable ; mais quand vint le dessert, Laura, impatiente d'un mutisme relatif, jugea qu'il était de son devoir d'adresser à sa fille quelques observations bien senties.

— « Ma chère Nichette, lui dit-elle, d'un ton fort sérieux, je suis contente de toi. Tu n'as pas renversé ton verre, comme Jules vient de le faire. Tu n'as pas mis de sauce sur ta robe, comme le font les enfants mal élevés. C'est très bien; aussi, pour te récompenser, je te donne cette meringue. Mange-la proprement, ne fourre pas ton nez dans la crème, cela ne se fait pas et ce que je te recommande surtout c'est d'être discrète au dessert. Une meringue doit te suffire. Deux meringues, ce serait de la gourmandise. Or tu sais que je veux faire de toi une personne accomplie, ô ma fille chérie ! »... Après quoi, subitement saisie d'un transport inconsidéré d'amour maternel, Laura enleva la poupée de sa chaise et la serra si fort dans ses deux bras, que la pauvre Nichette à demi suffoquée ferma les yeux et se mit à crier d'une voix attendrissante : *Maman*, *papa* !

La scène fut inénarrable.

L'on peut imaginer de quelle bruyante hilarité furent pris tous les convives.

La conversation fut reprise sur un ton de gaîté que justifiait l'incident comique qui venait de se passer et qui rappela tout à coup à Robert certaines scènes burlesques auxquelles il avait assisté au pays des Yankees. Il les conta spirituellement, tandis que Velléda lui jetait à la dérobée de longs et tendres regards.

L'on se disposait à passer au salon, lorsque Robert s'adressant à son ami, l'interpella en ces termes :

— Frère Jacques — et quelques sourires d'intelligence furent échangés autour de la table — permets-moi de t'adresser une question. Je désirerais vivement savoir si tu as bien su te mettre à la hauteur de la situation.

— Quelle hauteur et quelle situation ? fit Jacques surpris de l'apostrophe.

— C'est sur ces deux choses que je vais m'expliquer, répondit Robert qui tirant de sa poche une grande feuille de papier qu'il déplia non sans solennité, lut ce qui suit, avec un sérieux des plus comiques :

« Par décret de ce jour, promulgué au château de Plogoff, commune de

Pont-Croix, département du Finistère, après délibération de tous les membres des familles Hernadec et Valdrome, ici présentes et qui, à l'unanimité, ont approuvé les termes dudit décret, en sa teneur intégrale et formelle ;

Il a été décidé que le sieur Jacques Gautier, architecte dont le talent et les services exceptionnels ont été appréciés en haut lieu ;

Pour des motifs personnels et dont il n'aura à rendre compte à personne, donnera, dans le plus bref délai, sa démission d'architecte de la Ville de Paris et viendra s'installer, lui et sa famille, au susdit château de Plogoff, pour y diriger une série de travaux importants de réparation et de construction, soit dans le château lui-même, soit en des localités diverses du département du Finistère, suivant plans et devis qui lui seront demandés, —

Le tout, moyennant une somme annuelle de 50.000 francs qui lui seront intégralement versés, à lui et à ses héritiers, jusqu'à la douzième génération, tout au moins.... à la seule condition et clause unique qu'il signe la présente pièce de ses noms, prénoms et paraphes, témoignant de l'engagement formel qu'il prend de se conformer aux prescriptions sus énoncées et d'accepter les offres qui lui sont ici proposées par tous les membres de la famille qui signeront avec lui. »

— Que signifie ce grimoire notarial ? fit Jacques qui, souriant, mais un peu pâle et prodigieusement intrigué, reposa sur la table la tasse de café qu'il était en train de déguster avec recueillement, tandis que sa femme Yvonne ouvrait des yeux démesurés et regardait tous les convives, sans y rien comprendre du tout !

— Ce grimoire notarial, répondit Velléda, avec un sourire qui déguisait mal une pointe d'émotion contenue, signifie que nous tous ici, nous vous prions, excellents amis, de faire désormais partie de notre famille. Notre cher architecte fera, dans la tour du château qui reste inoccupée, toutes les réparations et aménagements nécessaires, pour l'installation complète des deux ménages désormais annexés à la famille Hernadec.

Ce n'est pas seulement au château que nous aurons besoin de lui. Nous avons l'intention, mon cher mari et moi, de faire construire, sur les côtes du Finistère, de nombreux établissements sur la nature et l'importance desquels nous aurons à nous entendre, ce qui fournira à notre ami Jacques un nombre de chantiers tout au moins égaux, sinon supérieurs, à ceux que lui aurait fournis le ministère.

Voilà ce que signifie le grimoire en question. Ai-je besoin d'ajouter que ma chère Yvonne que j'aime déjà comme une sœur, le deviendra tout à fait et que ces chers petits qui nous écoutent, sans savoir à coup sûr de quoi il s'agit, auront en moi, une *Maman*... supplémentaire.

A ce moment, tous se levèrent de table. Jacques très ému serrait toutes les mains tendues vers lui. Yvonne, les yeux humides, embrassait avec

toutes les effusions de la reconnaissance Velléda et Mme Hernadec.... et tous deux se taisaient ne sachant vraiment que répondre, lorsque Laura battant tout à coup des mains s'écria d'un air entendu : mais si que je comprends, on veut nous garder ici. Eh bien ! je le veux bien, moi, habiter avec nos bons amis de Plogoff !... et toi Jules ? Jules ne répondit pas, mais en signe d'acquiescement, sans doute, il acheva de grignoter son dernier macaron.

— Voilà le mot de la fin, dit Robert en riant, c'est Laura qui l'a trouvé. C'est donc chose acceptée, mon cher Jacques.

— Comment refuser ! répondit celui-ci, quand de telles offres vous sont faites par des cœurs comme les vôtres, chers et bons amis... mais je suis vraiment confus.

— Confus et pourquoi donc ? s'écria Robert. Nous voilà, grâce à mon excellent oncle riches, à millions, nous allons les consacrer — et l'on ne saurait mieux faire, à coup sûr — à l'œuvre fraternelle et humanitaire que nous rêvons. Nous t'associons à cette œuvre. Quoi de plus simple, mon cher ami ?

Nous allons, ma femme et moi, reprit Robert, dont Jacques serrait les deux mains avec attendrissement, faire un voyage dans le midi de la France que Velléda ne connaît pas.

Pendant ce temps, avec l'activité qui te caractérise, tu feras exécuter les travaux d'aménagement et au retour nous nous installerons tous, ici, où nous formerons une famille — famille type, je l'affirme à l'avance — où se trouveront réunis tous les éléments de bonheur dont peuvent et doivent jouir de braves gens comme nous qui sympathisent de tous points, s'aiment et s'aimeront toujours davantage, en vertu de leurs communes espérances et de l'idéal qu'ils poursuivront ensemble.

Et ce programme fut intégralement réalisé. Après qu'on se fut entendu pour l'exécution des travaux, Jacques se mit à l'œuvre, tandis que Robert et Velléda firent rapidement leurs préparatifs de départ.

Velléda aux amis de Plogoff.

Menton, 10 octobre.

Merveilles sur merveilles, mes bons amis. La mer bleue, le ciel bleu sous une lumière d'or... je suis littéralement enivrée d'azur et de soleil !

Certes notre mer bretonne est entre toutes grandiose et splendide dans sa majesté farouche, mais je n'avais pas l'idée de cette autre majesté radieuse dont se revêt la nature élyséenne qui nous berce et nous endort dans ses amollissantes délices.

Là-bas, chez nous, la mer se dresse en face de l'homme qu'elle tient à distance par ses colères. Ici, c'est la Sirène éternelle qui, même dans ses

passagères perfidies, nous attire et nous appelle. Sous cette voûte d'azur qui recouvre comme d'un dôme étincelant le temple où furent adorés tant de dieux, la communion se fait entre l'homme et la nature. C'est pour la réalisation d'un rêve unique de beauté, de lumière, de splendeur, que celle-ci met en œuvre toutes ses énergies et toutes ses séductions. C'est Isis elle-même, la prestigieuse magicienne qui, tous voiles déchirés, se révèle à l'œil éperdu dans sa chaste et divine nudité.

Dans qnelles rêveries me plonge le souvenir de tous ces noms magiques qui se succèdent et s'égrènent, comme un collier de perles d'un bout à l'autre de la côte d'azur : Marseille, Toulon, Saint-Raphaël, Cannes, Antibes, Nice, Villefranche, Monaco, Menton... et tous ces golfes enchassés de rochers qu'a dorés le soleil, et la Corniche, et Gênes à l'horizon, et l'Italie là-bas qu'on pressent et qu'on admire par anticipation.

Entre Marseille et Toulon, quel voyage de féerie ! Le chemin de fer longe la mer ; mais celle-ci ne paraît que par intermittence. A toute vapeur nous filions un soir dans une sorte de couloir fermé au sud par un cordon littoral de rochers fracturés, disloqués et parfois plus ou moins espacés les uns des autres.

Et c'était alors, dans la muraille interrompue, que s'ouvraient de distance en distance, de rapides, de fantasmagoriques échappées qui, émergeant des roches brunes, plongeaient en d'infinies perspectives lumineuses, montant dans l'azur du ciel, s'étendant sur l'azur des flots. Et ces flots étaient parsemés de lointains groupes d'îles que teignait en rose le soleil couchant, qu'entouraient des franges d'écume argentée, qu'estompaient de brumes d'un violet d'améthyste... Inimaginable vision de rêve !

Comme l'on comprend que c'est dans ce cadre incomparable, sur ce théâtre éblouissant, machiné par tous les dieux de l'Olympe, que devait se dérouler l'histoire de cette humanité ancestrale dont nous sommes les héritiers privilégiés. Aurait-elle pu se développer comme elle l'a fait, sur d'autres rivages que ceux de cette Méditerranée prédestinée qui, à partir de l'Espagne jusqu'aux côtes Syriennes, est toute parsemée de ces merveilles terrestres qui s'appellent les Baléares, la Corse, la Sardaigne, la Sicile avec son Etna, l'Italie avec son Vésuve, la Grèce avec ses montagnes de marbre, la Crête et Chypre, enfin, non loin de l'Egypte mystérieuse et des déserts de l'Arabie où flamboie son soleil, dans une atmosphère parfumée.

Oui, tous ces souvenirs m'exaltent et m'emportent en des visions où je m'égare. Si ce grain de poussière qu'on appelle notre terre nous offre d'aussi saisissants spectacles, que doivent être les merveilles que contemplent nos frères de l'au-delà, qui, de leur aile infatigable, peuvent voler de monde en monde et de soleil en soleil ! A cette seule idée, je me sens frissonner d'une émotion étrange et cela me confirme dans le sentiment que j'ai d'avoir déjà vu quelques unes de ces merveilles célestes.

Mes facultés de dédoublement psychique se sont très sensiblement augmentées, depuis quelque temps. Alors que pendant le sommeil, mon corps physique est retenu, immobilisé par les attaches de la matière, j'ai la certitude que mon corps astral s'en va flotter en des régions sidérales dont il me semble parfois avoir conservé quelques flottants souvenirs.

Hervé m'a souvent parlé des tentatives qu'il a faites pour visiter, pendant ces phénomènes de dédoublement, les planètes voisines de notre globe.

Je ne sais dans quelles mesures il y est parvenu; mais je suis persuadée que par suite du développement progressif de nos forces psychiques, il nous sera donné, tôt ou tard, de pouvoir établir des rapports avec nos frères des régions planétaires et jouir à l'avance des joies de l'avenir.

Mes bons amis, ne croyez pas que je vous oublie dans les enivrements de notre voyage. Il ne se passe aucun jour où Robert et moi ne regrettions votre absence, alors surtout que se déroulent devant nous de ces spectacles en présence desquels l'on voudrait tant pouvoir partager avec des cœurs amis une admiration qui déborde et parfois tourne à l'extase. Robert et moi faisons certes un délicieux duo de sensations communes; mais si vous étiez là, cela ferait une symphonie de ravissements combinés. Ce n'est du reste que partie remise, car ce voyage merveilleux, il faudra que nous le fassions ensemble.

En attendant, nous nous transportons en pensée dans le cercle charmant et doux de notre foyer familial. Nous nous perdons en projets toujours nouveaux que crée notre imagination impatiente. Cette œuvre d'amour fraternel,ces rêves de transformation sociale dont nous poursuivrons la réalisation, tant que force et vie nous seront conservées, sont l'objet de nos incessantes préoccupations. Nos projets concordent, nos vues s'harmonisent d'une façon complète. Nous sommes persuadés l'un et l'autre que c'est par le noyau de la famille qu'il faut commencer toute régénération future de la société. C'est en réunissant par groupes les familles heureuses que nous pourrons former des associations qui de proche en proche s'élargiront contagieusement — contagion bénie — et feront tache d'huile dans le milieu disparate, égoïste banal qui constitue notre triste humanité actuelle. Mais pour qu'une famille puisse être heureuse et évoluer par l'harmonie des cœurs, il faut avant tout qu'elle ait le pain de chaque jour, la vie matérielle assurée et c'est pour cela, vous le savez déjà, que nous allons consacrer les millions apportés d'Amérique à cette œuvre reconstitutive de la famille, au milieu des misérables populations bretonnes qui nous entourent.

Nous faisons, Robert et moi, toutes sortes de plans de maisons de pêcheurs, d'asiles, d'écoles, d'hôpitaux pour les malades, de refuges pour les vieillards, pour les veuves chargées d'orphelins, et je pense bien que du haut de sa science technique, l'ami Jacques rirait silencieusement dans ses moustaches,

s'il voyait nos croquis enfantins et nos plans incontestablement incorrects.

Ne riez pas trop, Monsieur l'architecte, si vous avez la ligne artistique de par la règle, le compas et l'équerre, votre humble amie, ex-prêtresse en disponibilité, se permet d'avoir l'idée, le coup d'œil et l'intuition. Il ne s'agira que de combiner tout cela. Vous protesterez peut-être quelquefois, au nom des lois de la statique ou des principes concernant la résistance des matériaux, si je vous fais reculer telle muraille, ouvrir telle arcade, mais soyez persuadé que, toute concession raisonnable une fois faite de ma part, je vous prouverai que j'ai raison. Vous savez bien que les femmes ne se trompent jamais, ou tout au moins rarement. Informez-vous auprès d'Yvonne et de ma mère et elles vous diront, sans s'être concertées, que je parle d'or.

Maintenant, j'ai fini de rire. Je suis quelque peu taquine, à l'occasion. Ne vous en formalisez pas ; j'ai pleinement confiance en vos talents.

Et puis, du reste, ce n'est pas tout. Après la cage il nous faudra, les oiseaux... et ce sont ces oiseaux qui me préoccupent, car j'ai grand peur qu'ils ne soient souvent que d'introuvables merles blancs. Or il nous faudrait des merles blancs.

Donc, nos maisons, il faudra les peupler. Ces écoles — écoles libres, bien entendu — il faudra les munir d'instituteurs et d'institutrices connaissant leur métier, sachant intéresser les enfants, leur raconter de jolies histoires qui feront passer les règles de la syntaxe, sachant enfin envelopper d'images et d'exemples les explications abstraites et les règles de digestion difficile.

Il faudra que nous en fassions faire de ces instituteurs phénix. Nous en ferons des commandes de plusieurs douzaines. Quant à moi, je me ferai nommer, non par le ministre de l'Instruction publique, mais par la grâce d'en haut, « Inspectrice générale » Inspectrice des tout petits bons hommes, cela va sans dire, en laissant à MM. les Inspecteurs universitaires la haute main — pas trop haute — pour la direction des classes supérieures.

Quand ils verront que nous paierons les maisons d'école et leur personnel enseignant, que nous nourrirons les enfants, que nous fonderons, à nos frais, écoles primaires supérieures, écoles professionnelles, cours d'adultes, patronages avec dotations et le reste... j'aime à croire, qu'ils nous laisseront faire un peu à notre guise et qu'ils se trouveront suffisamment honorés, par la belle révérence que je leur ferai, après chacune de leurs visites.

Le meilleur moyen du reste de faire respecter la liberté de notre enseignement sera de faire de cet enseignement-là quelque chose de logique, de rationnel et conséquemment de profitable.

Nous ferons de l'hygiène physique, en même temps que de l'hygiène intellectuelle et que de l'hygiène morale qui viendra couronner le tout.

Nous tâcherons d'élargir et de rectifier les idées de l'enfant. Nous le laisserons se développer en toute liberté. Nous lui enseignerons à penser par

lui-même, à vouloir par lui-même et à *regarder* tout d'abord, avant de juger et de conclure.

Nous ferons des programmes, nous aussi, tout comme l'Université, mais, j'aime à le croire,un peu meilleurs que les siens. Nous donnerons aux filles comme aux garçons,dont l'éducation sera commune, tout d'abord et le plus longtemps possible, des notions pratiques de la vie, de telle sorte que ces enfants,de quelque sexe qu'ils soient,ne se trouvent pas dépaysés au milieu d'une société imbue de préjugés, abêtie par la routine, aveuglée par la superstition et pour cela, nous leur donnerons des notions élémentaires des hautes vérités spiritualistes, grâce auxquelles ils sauront envisager de plus haut cette vie terrestre qui ne doit être que l'apprentissage d'une vie supérieure.

En écrivant toutes ces belles choses, je ris toute seule, en voyant d'ici votre mine stupéfaite. Avouez que vous ne me saviez pas si forte en pédagogie. Mais c'est que vous ignoriez, à coup sûr, que dans l'une de mes vies précédentes, avant d'être promue aux fonctions de prêtesse officiante, j'ai été pendant des années, l'éducatrice de jeunes Gaulois que je préparais à l'existence héroïque dont s'illustrèrent mes contemporains d'autrefois...

Mais bon Dieu! comme je bavarde. Ne voyez-vous pas, bons amis, que c'est parce que je ne puis vous dire tout cela, au coin du feu, que je me résigne à vous l'écrire, ici, tout au long avec gloses et commentaires?

Je m'arrête donc, il en est temps. Nous partons demain pour la Suisse et puis nous rentrerons. Nous rentrerons chez nous, au milieu de vous et je pourrai vous dire à haute voix — ce dont vous vous doutez à coup sûr — combien vous aime votre *Velléda*.

Genève, 25 octobre.

Au moment de clore cette longue lettre que je voulais vous expédier de Menton, j'ai pensé qu'il serait plus simple de la retarder de quelques jours — sachant que Robert vous a écrit de son côté — et de la compléter par le post-scriptum que j'y joins aujourd'hui.

Eh bien! après la mer et ses troublantes féeries, les montagnes avec leurs austères magnificences.

Que vous dirai-je? Je suis fatiguée d'admiration, grisée de merveilles, presque énervée par tous les spectacles grandioses qui, pendant une quinzaine de jours, ont défilé devant nous.

Oh! ces lacs du Piémont! Le lac Majeur et ses îles... et ces autres lacs de la Suisse dans le cadre éblouissant de leurs montagnes! Ces Alpes avec leurs cimes altières, depuis le Saint-Gothard jusqu'au Mont-Blanc, depuis la Bernina et le Cervin, jusqu'au Rosa et au Mont-Viso. Splendeur incomparable! Pardonnez-moi ma débauche de points d'exclamations ; je ne saurais m'en passer.

Je vous écris cette lettre sur un balcon qui domine le lac de Genève. Toutes ses merveilles s'étalent devant moi et résument dans un prestigieux panorama tous les souvenirs que j'en ai gardés. Hier, nous en avons fait le tour en bateau à vapeur, notre « tour du lac » comme on dit ici et nous avons tout vu, tout, depuis Genève à la Dent du Midi, depuis Lausanne la superbe, jusqu'aux rochers de Thonon et de la Meillerie. Les détails, ils abondent, surabondent. Nous vous raconterons tout cela, cet hiver, autour de la cheminée de notre salle à manger, pendant que notre mer bretonne fera rage et scandera de ses détonations les jolis récits ensoleillés que nous vous ferons des plages d'or de la Méditerranée, ou des glaciers étincelants des Alpes « solennelles... » comme les appelle je ne sais plus quel admirateur à bon droit enthousiaste.

Et maintenant, nous partons ! La fièvre du retour me saisit, me domine. Je ne saurais plus que vous dire.

Plus de lettres. Que sont-elles à côté de nos futures causeries !

Adieu jusqu'au prochain revoir.

Votre *Velléda*.

ED. GRIMARD.

(*à suivre*).

NÉCROLOGIE

« *Journal de Charleroi* » *du* 8 *mars* 1901.

On peut dire que c'est une personnalité du monde des spirites qui disparaît avec notre estimé concitoyen M. Charles Fritz dont nous annoncions la mort hier.

M. Charles Fritz était venu habiter Charleroi en 1891 pour y continuer à exercer sa profession d'opticien et y fonder la maison du Passage de la Bourse qui ne tarda pas à prospérer.

Il était déjà alors, et ce depuis plus de vingt-cinq ans, un fervent de la doctrine spirite, comme il l'avait prouvé au cours d'un séjour à Bruxelles, en coopérant à la fondation du *Moniteur Spirite*, qu'il céda plus tard à M. Martin.

M. Fritz continua ici à poursuivre ce qui avait été le but et l'œuvre de sa vie, la recherche des problèmes psychologiques et la propagation du résultat de ses expériences.

C'est pour cela que, tout en travaillant à la création de groupes spirites, en fédérant les adeptes plus nombreux qu'on ne pense de sa doctrine, il avait fondé un organe spécial du spiritisme dans l'arrondissement de Charleroi : *La Vie d'Outre-Tombe*.

C'est dans cette revue hebdomadaire qu'il bataillait, polémiquait sans

cesse, infatigable dans la tâche qu'il avait entreprise de répandre ses idées philosophiques, qui, comme il se plaisait souvent à le rappeler, étaient celles d'hommes éminents dont les noms revenaient souvent sur ses lèvres : les Allan Kardec, les Flammarion les Russel Wallace, les Crookes, etc., etc.

La *Vie d'Outre-Tombe* était un champ trop étroit pour son activité grande, et c'est ainsi que M. Fritz, qui était membre de la Société des Sciences psychologiques de Paris, était à la fois collaborateur apprécié d'autres organes, comme la *Revue Spirite*, par exemple.

Tout intimement, il aimait, vous rencontrant, à vous entretenir du caractère consolateur de sa foi en un monde spirituel dégagé de toutes les superstitions du paradis et de l'enfer, et où l'on vivait et renaissait sans cesse, chacun emportant avec soi le bagage, disait-il, du bien ou du mal, amassé au cours du pèlerinage terrestre.

C'est au cours d'une de ces nombreuses conversations que nous eûmes ensemble, qu'il nous suggéra l'idée de tenter d'initier un peu les lecteurs du « *Journal* » au spiritisme expérimental. Et pendant plusieurs jours que dura cette étude, émaillée des choses les plus étranges, il fut un guide dévoué et certes intéressant. On se souvient que c'est à la suite de ces articles qu'il fit venir à la tribune libre du Temple de la Science, entr'autres le savant français M. Léon Denis, auteur de : *Après la mort.*

Imbu des idées démocratiques les plus larges, apôtre convaincu de ce qu'il jugeait être la vérité, M. Fritz, qu'une longue et douloureuse maladie vient au bout de deux mois de terrasser, a donné jusqu'à la dernière heure l'exemple d'un courage, d'un réel stoïcisme qu'il puisait — surtout en ces derniers jours, alors que, disait-il aux siens, son esprit avait déjà des visions de *l'au-delà* — dans une croyance de 35 années : *Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi.*

Nous renouvelons à la famille si douloureusement atteinte par la perte de cet homme de bien, ami bon et regretté, bon époux, bon père, l'hommage ému de nos condoléances.

BILLY-YOUNG.

« Journal de Charleroi » du 10 mars 1901.

Hier ont eu lieu à Charleroi, les funérailles de M. Charles Fritz, directeur de la *Vie d'Outre-Tombe*, organe spirite.

La cérémonie n'a point eu d'autre caractère qu'un enterrement civil quant à la forme ; elle a été simple et digne.

En tête était porté le drapeau du Cercle le Progrès de Courcelles, fondé en 1897, un bel étendard, ou se remarquent comme insignes deux mains enlacées et entourées de fleurs. Venait ensuite le drap de la *Fédération Spirite*, vert et or, comme le drapeau.

Derrière le corbillard où avaient été déposées de nombreuses couronnes,

le deuil était conduit par les quatre fils du défunt. Suivait enfin une assistance nombreuse et recueillie, des délégations de groupes spirites venus de plusieurs villes de Belgique et aussi des environs, puis les amis.

A la maison mortuaire, un discours avait été prononcé au nom de ces derniers par un intime, membre de la Fédération et aussi collaborateur de la *Vie d'OutreTombe*, retraçant les qualités de cœur et d'intelligence de M. Charles Fritz, sa conversion à la doctrine du spiritisme, son œuvre et ses aspirations idéalistes.

Au cimetière, après que M. Pouillard eut, au bord de la tombe, prononcé la prière d'usage, d'autres amis, dont M. Arrotin, ont de nouveau dit les beautés de la doctrine spirite et la consolation en la croyance d'une survie, qui, pour se servir d'une expression employée, permet de ne point dire aux êtres chers que l'on perd : Adieu, mais au revoir !

MORT DE Mlle AUGUSTA FLASSCHOEN

Le Dr Flasschoen, spirite de la première heure, qui a soigné M. Leymarie avec le plus grand dévouement jusqu'à son dernier jour, a eu l'immense douleur de perdre presque subitement sa fille Augusta Flasschoen, jeune fille de 23 ans, dans toute la force de la jeunesse, de la santé, on peut ajouter de la beauté.

La cérémonie religieuse a eu lieu le 17 mai, chez M. le Dr Flasschoen, dans le salon où le corps était exposé. Le cercueil était entièrement recouvert de bouquets et de couronnes qui s'amoncelaient, jusqu'au bas du drap mortuaire en soie blanche constellé d'étoiles d'argent. Que de larmes autour de ce cercueil !

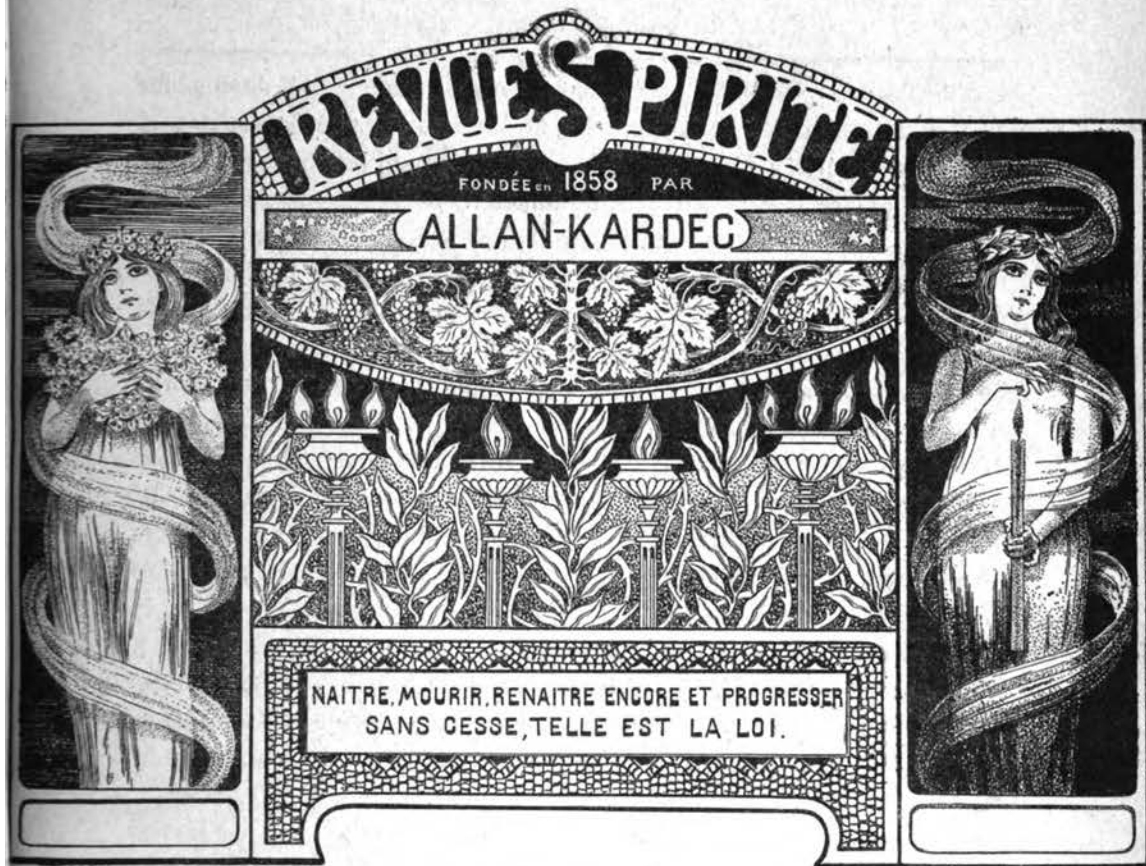
Le corps a été inhumé au Père-Lachaise pendant qu'étaient lues de belles et bonnes prières.

Le désespoir des trois frères de la défunte était navrant. Le Dr Flasschoen n'a pu supporter cette triste cérémonie, la douleur l'avait foudroyé, anéanti. Il n'y a pas de consolation immédiate dans un pareil malheur ; nous ne pouvons qu'adresser tous nos sentiments de sympathie, nos vifs regrets, nos sincères condoléances à cette famille amie si éprouvée.

M. Leymarie.

Le Gérant : Paul LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

44e ANNÉE. N° 7. 1er JUILLET 1901.

LES ORIGINES ET LES GRANDS FAITS DU SPIRITISME

(*Suite*)

LA FAMILLE FOX ET LA JOURNÉE DU 31 MARS (1).

Après M. Weekmann, M. John D. Fox et sa famille vinrent occuper cette maison.

« Il était réservé à cette famille, continue le récit du Dr Campbell, d'être les instruments de communication dans cette étrange aventure. C'est eux qui, les premiers, découvrirent par hasard qu'il y avait une intelligence dans ces bruits, qui d'abord semblaient simplement inexplicables et déplaisants.

« La famille Fox était bien connue du voisinage. Fidèles assidus aux

(1) Voir le numéro de mai.

offices de l'église épiscopale méthodiste, dont ils avaient été depuis des années des membres exemplaires, M. et Mme Fox avaient la réputation d'être d'une sincérité irréprochable. Aucun de ceux qui les connurent n'eut jamais le moindre soupçon sur leur honnêteté...

« Il est probable qu'il y a peu de familles où un tel évènement pouvait créer une plus grande surprise et une plus grande crainte. Ils ignoraient absolument qu'un événement analogue se fût produit ailleurs et, élevés dans la routine religieuse habituelle, comme le monde l'était et l'est encore, ils n'étaient nullement préparés à ce déploiement de puissance des Esprits qui se révèlent à nous par des bruits ou autrement. »

L'auteur a appris de cette famille même qu'ils entendaient fréquemment des coups avant le jour où ils se décidèrent à aller chercher les voisins. Ces coups semblaient généralement venir de la chambre à coucher, ou de la cave située au dessous. M. Fox fut d'abord porté à attribuer ces bruits à un cordonnier voisin, mais bientôt il fût évident que la cause était dans la maison même, car non seulement les meubles étaient ébranlés, mais il y avait même parfois une légère oscillation du lit où couchaient les enfants.

Quelquefois les bruits ressemblaient à des pas, et parfois les enfants se plaignaient d'être touchés par quelque chose d'invisible, qui tantôt ressemblait à une main froide, et tantôt à un gros chien.

La famille Fox entra dans cette maison en décembre 1847, et en février de l'année suivante les bruits étaient devenus si distincts et si continuels que le repos de la nuit devint impossible et que les Fox se fatiguaient vainement à chercher à en découvrir la cause. Si pénibles et si troublants qu'ils fussent, ces bruits, avant le mois de mars 1848, ne s'étaient jamais fait entendre pendant le jour. Mais ils devenaient si continuels que Mme Fox en parla à son fils David, fermier qui habitait à trois milles de là. Celui-ci écouta l'histoire avec incrédulité, la regardant comme le produit de l'imagination, ou la chose la plus simple du monde.

Le vendredi soir, 31 mars. les Fox étaient allés se coucher plus tôt que d'habitude, excédés qu'ils étaient par la fatigue occasionnée par les alertes précédentes. La mère avait fortement recommandé aux enfants de dormir tranquilles, et de ne point s'occuper des bruits ; mais ceux-ci, comme pour narguer son insensibilité factice, furent, ce soir-là, plus forts et plus persistants que jamais. Le repos et le silence étaient devenus impossibles. Les parents n'étaient pas encore couchés, mais ils allaient le faire. Les enfants se retenaient de pleurer ; elles étaient assises dans leur lit, écoutant les bruits. M. et Mme Fox allèrent vérifier les fenêtres et les portes, mais inutilement. Les coups répondaient évidemment par moquerie, aux bruits que faisaient le père et la mère en refermant les volets. A la fin Kate, la plus jeune fille, qui, dans son innocence, s'était familiarisée avec l'invisible

frappeur, au point d'être plus amusée qu'alarmée de sa présence, fit claquer joyeusement ses doigts, en disant : « Tiens, M. Pied-Fendu, fais comme moi. » L'effet fut instantané, le frappeur invisible répondit par le même nombre de coups. L'enfant fit alors plusieurs mouvements en l'air avec les doigts et le pouce, *mais sans bruit*, et l'étonnement aussi bien que la joie de la fillette redoublèrent en constatant *qu'il voyait aussi bien qu'il entendait* ; car un nombre égal de coups répondit aussitôt à ses mouvements silencieux. « Vois donc, mère, s'écria-t-elle, il voit aussi bien qu'il entend ! »

Que de choses dans ces simples mots : *il voit aussi bien qu'il entend* ! Voilà le texte que tous les docteurs, professeurs, sceptiques, railleurs, qui dans la suite ont essayé d'étouffer la sublime vérité des communications spirituelles, devraient étudier et apprendre par cœur, avant d'entamer leur croisade violente et absurde. Heureusement pour l'important travail que les télégraphistes spirituels avaient entrepris dans cette humble demeure, que les premières manifestations ne s'adressèrent pas aux grands et aux savants de la terre, mais au simple bon sens de la femme d'un honnête fermier, qui comprit que ce qui pouvait voir, entendre et répondre intelligemment, devait avoir quelque chose de commun avec l'humanité ! Partant de là, elle continua à s'en occuper, ce qui est évidemment bien au-dessus de la dignité de graves professeurs et de fameux savants, capables de résoudre les problèmes les plus difficiles, mais qui auraient honte de s'abaisser à la tâche trop simple de penser que 2 et 2 font 4.

S'adressant donc au frappeur invisible, Mme Fox lui dit : « Compte dix. » Les coups obéirent.

« Quel âge a ma fille Margaret ? quel âge a Kate ? »

Les réponses furent correctes. Il n'en fut pas de même de la question suivante : « Combien ai-je d'enfants ? » Les raps en indiquèrent *sept*. Mme Fox n'en avait que *six*, vivants.

Surprise, elle désira que l'invisible frappeur corrigeât son erreur. Elle répéta sa question. *Sept* coups répondirent encore. Soudain, elle s'écria : « Combien en ai-je de vivants ? »

— « Six » dirent les coups.

— « Et de morts ? »

— « Un. »

Cette fois les réponses étaient exactes !

(A notre humble avis, cette première et bien simple manifestation est peut-être aussi l'une des plus saisissantes et des plus convaincantes de tout le spiritisme. Etant spontanée et inattendue, elle répond victorieusement par avance à toutes les objections et à toutes les théories plus ou moins savantes et laborieuses que l'on a opposées depuis cinquante-trois ans à l'explication spirite. Ni la théorie musculaire, ni celle de l'attention expec-

tante, ni celle du double du médium, ni celle de l'inconscient, du subconscient, de la personnalité seconde, de la conscience subliminale, de la télépathie, de la désagrégation mentale, de la suggestion hypnotique, de l'autosuggestion, etc. etc. ne peuvent subsister devant ce simple « sept » répété deux fois. Et l'éclair d'intelligence qui traverse à ce moment le cerveau de la pauvre mère, pensant à son enfant mort, a quelque chose qui touche au plus sublime de grandeur tragique que l'histoire des temps anciens nous ait transmis.) (Note du traducteur).

La question suivante n'obtint pas de réponse :

« Etes-vous un homme, vous qui frappez ? »

Mais des coups fermes et distincts répondirent quand Mme Fox demanda : « Etes-vous un Esprit ? »

Elle lui demanda alors s'il voudrait bien frapper devant les voisins qu'elle se proposait d'aller chercher. La réponse fut affirmative ; sur quoi, elle envoya son mari chercher une certaine Mme Redfield, qui, après avoir questionné le frappeur de la même façon, et avoir obtenu des réponses nombreuses et toujours correctes, alla, fort surexcitée, chercher d'autres personnes, qui, à leur tour, et avec un égal succès, se livrèrent à un semblable examen ; ce qui conduisit très avant dans la nuit.

Que le lecteur essaie de s'imaginer la scène qui suivit l'arrivée des voisins, convoqués à cette enquête si neuve et si étrange. Imaginez le lieu : la chambre à coucher d'une humble chaumière dans un hameau obscur et isolé ; pour juges et pour jurés, des paysans simples et sans malice ; pour témoin, un être inconnu, invisible, un habitant de ce monde dont l'humanité ignore l'existence, opérant suivant des lois mystérieuses et incompréhensibles, d'une façon soustraite à tout contrôle humain, brisant ce qu'on croyait être le sceau éternel et sombre de la mort, révélant les mystères si longtemps ensevelis dans le tombeau, et ramenant au jour les secrets que le silence fameux du sépulcre devenait impuissant à contenir. Ceux qui ont coutume de considérer la mort comme la *fin* de tout peuvent seuls se figurer le saisissement de réalité impressionnante, qui domina cette étrange scène, brisant comme un fil fragile toutes les opinions préconçues du monde sur la destinée des morts, devenus *les Vivants*.

Ceux qui sont familiarisés avec les révélations des cercles spirituels ne feront que sourire de la consternation qui régna parmi ce groupe de paysans, en présence des manifestations des « Esprits ». Mais ceux qui sont encore dans la nuit de l'erreur, qui pensent que les innombrables millions d'humains décédés sont morts, partis, perdus, on ne sait où, pour ne jamais revenir, pour ne plus donner le moindre signe, le moindre écho, la moindre vibration, du fond de l'abîme d'insondable mystère, quel tableau quand ils se virent soudain face à face avec les puissantes armées des morts disparus

revêtus de vie, ceints de puissance, de lumière et de force, ayant toujours présente la mémoire vivace des torts secrets que l'on croyait ensevelis dans leurs tombeaux ! Face à face, le bourreau et la victime ! Ressuscités, les massacrés de la terre ! Et celles que nous avons aimées, que nous croyons réduites en poussière, les voici, vives et légères, éventant nos fronts de leurs chevelures dorées ! Eh quoi ! lecteurs, l'air en est rempli ! Les rues de nos cités sont pleines d'une foule invisible qui voltige autour de nous, qui se presse en rangs épais, et qui, dans nos chambres silencieuses, dans nos retraites secrètes, dans nos maisons d'affaires et de commerce, invisibles, d'un regard perçant, surveillent toutes nos actions ! L'univers en fourmille ! IL N'Y A PAS DE MORTS !

Ceux qui, cette nuit-là, sortirent de cette humble chambre, avec un mélange de crainte et de respect, regardèrent d'un nouvel œil le monde qu'ils habitaient. Les objets les plus familiers leur parurent revêtus d'un aspect différent. Tout leur parut changé. Une métamorphose immense, sans nom, s'était abattue autour d'eux, et bien qu'ils fussent impuissants à exprimer ce qu'ils ressentaient, tous pourtant se disaient qu'ils étaient devenus de nouveaux hommes, de nouvelles femmes, tandis que l'air, la terre, la poussière sous leurs pas, le ciel sur leurs têtes, se remplissaient de témoins invisibles, et pour eux, comme pour tous ceux qu'ils avaient aimés et perdus : *Il n'y avait plus de Mort !*

Mais revenons à la maison d'Hydesville, et à cette mémorable nuit du 31 mars 1848. Reprenons le récit du Dr Campbell :

« Après avoir renouvelé les questions déjà posées, Mme Fox demanda à l'Esprit s'il avait souffert quelque tort, en le priant de répondre, comme précédemment, c'est-à-dire par des coups. Les coups répondirent. Ils dirent qu'il était l'Esprit d'un homme qu'on avait assassiné pour le voler. Trente-un coups indiquèrent son âge. Ils dirent qu'il était marié, qu'il avait laissé une femme et cinq enfants, et que sa femme était morte à son tour depuis deux ans.....

Alarmés et épuisés de fatigue, les Fox quittèrent leur maison pendant cette nuit-là. Le lendemain, la nouvelle commença à se répandre, et la maison se remplit de gens à la recherche du visiteur invisible.

Le surlendemain matin, dimanche, 2 avril, le bruit se fit entendre à tout le monde pendant le jour. La maison ne pouvait contenir la foule venue de tous côtés. On assure qu'il y eut jusqu'à 500 personnes réunies pour entendre les bruits, tellement était grande l'émotion produite au début de ces étranges événements. La veille, le samedi soir, un comité avait été chargé de poser des questions et de noter les résultats, mais ce comité n'obtint rien de bien important, ni de bien nouveau. »

LES DÉPOSITIONS. WILLIAM DEUSLER.

Comme confirmation de la citation que nous venons de faire, voici des extraits du témoignage de William Deusler, d'Arcadia, alors proche voisin de M. Fox. Son récit a été publié dans un opuscule de E. E. Lewis, Esq., de Canandaigua, New-York, avec les dépositions de plusieurs autres voisins.

« J'habite le pays, dépose M. Deusler. Je suis venu du Comté de Cayuga, au mois d'octobre dernier. J'habite à peu de verges de la maison où les bruits se sont fait entendre. On m'en a parlé pour la première fois il y a vendredi huit jours (C'était le 31 mars). Mme Redfield est venue chez moi chercher ma femme pour aller chez M. Fox. Elle semblait très agitée. Alors ma femme me pressa d'aller avec elles et j'y consentis. Quand elle m'apprit ce qu'elles allaient faire, je partis de rire et me moquai de leur surnaturel, leur disant que c'était absurde, et que tout s'expliquerait aisément. Il pouvait être 9 heures du soir. Quand j'entrai dans la chambre, il y avait déjà 12 à 14 personnes. J'allai m'asseoir sur le lit et pendant que Mme Fox faisait des questions, j'entendais distinctement les coups dont on a parlé et je sentais le bois de lit vibrer sous les coups.

« Mme Fox demanda de frapper si l'on consentait à répondre à mes questions. A quoi il y eut trois coups. Alors j'ai demandé à l'Esprit s'il avait à se plaindre de quelque chose, et il a frappé ; s'il était venu pour faire mal à quelqu'un, et il n'a pas frappé ; question contraire, et il a frappé ; si mon père ou moi nous lui avions fait du tort, car nous avions habité cette maison autrefois, et il n'a pas frappé ; question contraire, et il a frappé ; si M. X. qui avait habité la maison, lui avait fait du tort, et il y eut trois coups plus forts que tous les autres, et les vibrations du bois de lit furent également plus fortes ; s'il avait été assassiné pour son argent, et il a frappé. Je lui dis alors que j'allais chercher pour quelle somme il avait été assassiné, et je demandai si c'était pour 100, 200, 300, 400 dollars, et quand je fus à 500 les coups retentirent. Toutes les personnes présentes dans la chambre affirment les avoir bien entendus. Je demandai alors si c'était bien 500 dollars et les coups retentirent.

« Après cela j'ai envoyé chercher Artemus W. Hyde (1). A son arrivée j'ai posé de nouveau les mêmes questions et j'ai obtenu les mêmes réponses. M. Redfield envoya chercher David Jewel et sa femme. Mme Hyde vint aussi. Quand ils furent arrivés je fis encore les mêmes questions et j'eus les mêmes réponses.

« J'ai demandé alors à l'Esprit de dire mon âge en frappant un coup par année. Il a frappé 30 fois, ce qui est bien mon âge, et je ne crois pas qu'il

(1) Le fils du propriétaire de la maison d'Hydesville.

soit connu en dehors de ma famille. Je lui ai demandé ensuite de dire l'âge de ma femme et il a frappé 30 fois, ce qui est bien exact. Plusieurs personnes comptaient en même temps. Je lui ai demandé alors de frapper l'âge de A. W. Hyde, puis celui de Mme A. W. Hyde, puis celui de différentes personnes de la chambre que je nommai, et de leur aveu toutes les réponses furent correctes. Je lui ai demandé le nombre d'enfants de plusieurs familles du voisinage, il l'a donné exactement par coups, toujours, ainsi que le nombre des morts de chacune de ces familles.

« Je l'ai questionné sur l'époque de son assassinat, en nommant successivement les jours de la semaine et les heures du jour, et j'ai appris ainsi qu'il avait été assassiné dans la nuit d'un mardi, vers minuit. Les coups n'ont retenti que sur ces données, ainsi pour mercredi, jeudi, vendredi,etc., il n'y avait pas de coups. Je lui ai demandé s'il portait des paquets. Oui. Combien ? Un coup. Nous apprîmes ainsi que X. lui avait pris les marchandises contenues dans son paquet, après l'avoir assassiné. Je lui ai demandé si sa femme était vivante, et il n'a pas frappé ; si elle était morte et il a frappé. Nous avons recommencé plusieurs fois et les résultats ont toujours été les mêmes.

« J'ai essayé alors d'avoir les premières lettres de son nom en nommant les différentes lettres de l'alphabet. Je commençai : A, et lui demandai si c'était l'initiale de son nom ; arrivé à B, les coups ont retenti. J'ai essayé ensuite toutes les autres lettres de l'alphabet, mais sans avoir de réponse. Je lui ai demandé si nous obtiendrions son nom tout entier, en disant toutes les lettres de l'alphabet, et il n'y eut pas de coups. J'ai fait la question contraire et j'ai eu des coups. Et il y a eu bien d'autres questions de posées cette nuit-là, par moi et par d'autres personnes, mais je ne m'en souviens plus. Il a été répondu rapidement à toutes les questions. Je suis resté dans cette maison jusque vers minuit, puis je suis rentré chez moi, pendant que M. Redfield et M. Fox restaient.

« Le lendemain soir, samedi, je suis revenu vers 7 heures. La maison était pleine de monde à mon arrivée. On disait qu'on entendait encore les coups. Quand j'entrai dans la chambre les conps répondaient à des questions.

« Il y avait bien 300 personnes à ce moment, je pense, dans la maison et aux alentours. En ma présence Hiram Soverhill,Esq. et Volney Brown ont posé des questions auxquelles il a été répondu.

« Je suis revenu le dimanche entre 1 heure et 2 heures de l'après-midi. Je suis allé dans la cave avec plusieurs autres personnes, et après avoir fait évacuer toute la maison au-dessus de nous, j'ai demandé qu'il soit manifesté par coups ou par tout autre signe si un homme avait été enterré dans cette cave. Comme je posais cette question, on entendit un bruit ressem-

blant à la chute d'un bâton, qui pourrait avoir un pied de long sur un demi-pouce de diamètre, et tombant sur le plancher de la chambre à coucher située au-dessus de nos têtes. Il ne semblait pas rebondir, car il n'y eut qu'un coup. Je dis à Stephen Smith de monter bien vite examiner la chambre et de voir s'il découvrirait la cause de ce bruit. Il revint en disant qu'il n'avait rien trouvé, qu'il n'y avait personne dans la chambre et dans cette partie de la maison. Je posai deux autres questions auxquelles il fut répondu comme d'habitude. Nous remontâmes l'escalier, et nous fîmes des recherches complètes mais sans rien trouver.

« Je pris alors un couteau et une fourchette et j'essayai si je pourrai reproduire le même bruit en les laissant tomber, mais je n'y parvins pas. Ce fut tout ce que j'entendis le dimanche. Il n'y a qu'un plancher, c'est-à-dire qu'une seule séparation, qu'une seule épaisseur, entre la chambre et la cave, et aucun endroit où l'on puisse cacher quelque chose pour faire ce bruit, Pendant qu'il se faisait dans la chambre je sentais une légère vibration.

« Le lundi soir, j'entendis encore les coups, je posai les mêmes questions et j'eus les mêmes réponses. Ce fut la dernière fois que j'entendis des bruits. Je ne puis expliquer d'aucune façon ces coups singuliers que moi et d'autres personnes ont entendues. C'est un mystère que je ne puis éclaircir.

« J'ai habité cette maison il y a sept ans, et je n'ai jamais entendu à cette époque rien de pareil ni à l'intérieur ni aux alentours. J'ai appris de Johnston et d'autres personnes qui ont habité là avant X. qu'il n'y avait pas de bruits semblables pendant leur séjour. Je n'ai jamais cru aux maisons hantées, ni vu ou entendu auparavant rien que je ne puisse m'expliquer. »

12 avril 1848. Signé : WILLIAM DEUSLER. »

L'ouvrage cité plus haut donne les noms des autres témoins qui confirment expressément la déposition précédente. Ce sont : John D. Fox, Walter Scotten, Elizabeth Jewell, Lorren Tenney, James Bridger, Chauncey P. Losey, Benjamin F. Clark, Elizabeth Fox, Vernelia Culver, William D. Storer, Marvin P. Losey, David S. Fox et Mary Redfleld. Noms obscurs encore aujourd'hui pour la plupart, et qui, témoins du plus grand événement des temps modernes, méritent d'être conservés pieusement à la postérité.

LE PREMIER TÉLÉGRAPHE SPIRITUEL.

Nous avons vu par la déposition précédente que le témoignage de Lucretia P. semble avoir été confirmé par l'Esprit, en ce qui concerne l'assassinat d'un colporteur par X, dans cette maison, il y avait quatre ou cinq ans. L'ensemble des réponses faites à d'autres témoins pendant la première semaine d'avril fit connaître qu'il avait bien été assassiné pendant cette nuit

de mardi, où Lucretia avait été congédiée, et où X était resté seul à la maison, que ce dernier avait ensuite traîné le corps à travers la chambre à coucher, l'office et l'escalier de la cave, où il l'avait enterré à 10 pieds de profondeur, dans un endroit précis que les coups désignèrent. Nous avons vu également que, dans cette première période, on ne put obtenir du nom de la victime que l'initiale B d'abord, à laquelle se joignit ensuite la lettre C. Ce n'est que plus tard que M. David Fox parvint à obtenir dans son entier le nom de *Charles B. Rosna*. Ceux qui ont la pratique du phénomène comprendront aisément que le magnétisme troublé de la foule, réunie dans la cave d'Hydesville au lendemain des événements, ne permit la réussite d'aucune communication régulière par l'alphabet, tandis que M. D. Fox, animé d'un esprit de calme et de prière devait nécessairement aboutir.

La seule chose singulière est que cet essai n'ait été renouvelé que quatre mois plus tard, quand Isaac Post, membre de la Société des Amis, et connu des Fox, frappé de la méthode peu satisfaisante qui consistait à ne cherch e que des réponses simplement affirmatives ou négatives, suggéra l'emploir du procédé déjà utilisé par David Fox, à l'imitation de W. Deusler qui, par le fait, se trouve le véritable inventeur de la communication spirituelle, et dont le nom mérite d'être conservé dans la mémoire de tous les spirites Toutefois D. Fox fut le premier à obtenir un mot tout entier, et ce résultat. heureux doit être attribué à ce que les conditions dans lesquelles il opérait n'étaient troublées ni par l'anxiété, ni par la crainte ou l'hostilité, ou par toute autre forte émotion des assistants, conditions qui, en agitant l'aura délicate et impondérable qui entoure les êtres, détruisent les affinités qui permettent les manifestations, aussi sûrement que les dispositions prises par des ignorants détruisent l'effet d'une pile voltaïque ou d'une batterie galvanique. En dépit de la méthode primitive par laquelle les premiers investigateurs d'Hydesville tentèrent de communiquer avec leur invisible correspondant, leur récit, et l'étonnante accusation de meurtre qu'ils rapportaient, attirèrent vers cette maison de tous les points à la ronde. Les bruits répondirent à toutes les questions et des centaines de personnes attestèrent que pas une réponse n'avait été trouvée inexacte.

Découverte des restes de C.-B. Rosna.

Le lundi 3 avril, M. David Fox, assisté de voisins, commença les fouilles dans la cave; mais comme la maison est bâtie dans un fond et à proximité d'un ruisseau que les pluies gonflaient alors, ils ne furent pas surpris d'être entravés par l'arrivée de l'eau à la profondeur de 3 pieds. Pendant l'été de 1848, le sol étant sec et les eaux basses, les travaux recommencèrent et ils mirent à jour : une planche, une excavation, quelques débris de poterie

qui semblaient provenir d'un pot à eau, du charbon de bois, de la chaux vive, des cheveux humains et des ossements, qu'un chirurgien déclara, après examen, être humains, ainsi qu'une portion de crâne.

Tels furent les résultats de l'examen de la cave, telles furent les seules preuves confirmant la véracité du récit de l'Esprit au sujet de cette mort accidentelle. Il est juste d'ajouter que M. X., désigné par l'Esprit comme son meurtrier, revint de Lyon, N. Y. où il résidait depuis 1846, et exhiba un certificat de bonne vie, signé par 44 personnes, affirmant qu'elles ne connaissaient rien contre lui, et le tenaient pour un homme droit et honnête, incapable de commettre le crime dont on le suspectait.

Pour jeter le discrédit sur le récit de l'Esprit on fit courir le bruit que plusieurs personnes recherchées avaient été assassinées, que les Esprits avaient accusé faussement certains individus de ces meurtres, et qu'on avait ensuite retrouvé vivantes les prétendues victimes. Il a été prouvé que ces histoires étaient de pure invention, et qu'aucune n'avait le moindre rapport avec les révélations spontanées et inattendues d'Hydesville. Toutefois on ne crut pas utile de pousser les recherches plus loin.

La présence de restes humains dans la cave prouve que quelqu'un y avait été enterré; et la chaux et le charbon, que les traces de cet enterrement mystérieux avaient été détruites intentionnellement.

A Rochester.

La famille Fox ne quitta pas immédiatement la scène de ces événements mystérieux, elle y fut témoin de phénomènes encore plus surprenants. Fréquemment les meubles s'agitaient, des mains froides et dures saisissaient les jeunes filles, les portes s'ouvraient et se fermaient violemment, le lit des demoiselles Fox était secoué au point qu'elles furent forcées d'aller camper dehors, les couvertures du lit étaient arrachées, et le plancher se balançait comme sous l'influence d'un tremblement de terre. Toutes les nuits elles entendaient avec effroi se répéter les bruits d'une lutte mortelle, la victime frappée, le sang qui jaillit, le cadavre traîné par la chambre et dans l'escalier, la fosse qu'on creuse, les planches qu'on cloue, le trou qu'on comble. Ces bruits avaient déjà été obtenus précédemment, soit spontanément, soit sur demande; mais dans cette maison solitaire et lugubre, dans le silence du soir, dans l'obscurité de la nuit, ces bruits fantastiques, reproduction d'une horrible tragédie, éveillaient chez les Fox, aux moments les plus inattendus, des sentiments de terreur, que de nouveaux ennuis, qui commençaient à fondre sur eux, ne faisaient qu'aggraver.

On s'aperçut bientôt que les « Esprits » semblaient produire ces divers bruits de préférence en présence des jeunes filles de la famille, et bien qu'on en eut entendu en leur absence, notamment dans la nuit du 31 mars,

quand toute la famille Fox avait quitté la maison à l'exception du père, néanmoins, la curiosité éveillant l'observation attentive, et le pouvoir invisible ayant de son côté mentionné le même fait, on constata que les manifestations étaient évidemment plus fortes en présence de Kate, la plus jeune fille, qu'en présence de toute autre personne.

(*A suivre*) EMMA HARDINGE.

Traduit par G. BÉRA.

L'ORIGINE DE L'ESPRIT ET LA RÉINCARNATION.

Monsieur le Directeur,

Lorsque j'ai vu, dans la *Revue* du 5 mai, la discussion qu'y ont soutenue MM. Béra et Moutonnier, je me suis senti pris du désir de prendre part au débat. Cela ne m'a pas été possible plus tôt parce que je me trouve fort loin de Paris, et que je suis obligé d'avoir recours à un traducteur. Néanmoins j'ai écrit le petit article que voici. Peut-être peut-il contribuer quelque peu à éclairer la question.

C'est à vous de voir, Monsieur le Directeur, s'il vaut la peine d'être inséré.

Veuillez agréer mes salutations empressées.

FÉLIPE SENILLOSA.

Tant que nous ne serons pas parvenus à nous faire une idée à tous les points de vue acceptable de l'origine de l'âme, il ne nous sera pas possible de nous expliquer logiquement la nécessité de la réincarnation.

L'origine de l'âme !. . y a-t-il moyen d'arriver à la connaître? Tout au moins, grâce au progrès qu'a fait la philosophie spirite, nous pensons que le moment est arrivé de le tenter.

Dans mon ouvrage intitulé : *Concordance du spiritisme et de la science* (1), j'ai traité à fond cette question. Je me bornerai aujourd'hui à la résumer en quelques mots.

Avant tout, il importe d'éliminer ce qu'enseigne là-dessus le catholicisme. Il est inadmissible que chaque être reçoive une âme au moment de sa naissance. Cela serait le renversement de toute idée de justice. On ne s'expliquerait pas les choquantes différences qui existent entre les hommes au point de vue intellectuel et moral. Dieu ne serait qu'un capricieux, et pour justifier les sottises commises par lui, nous n'aurions d'autre ressource que d'admettre une sottise non moins grande, la théorie de la grâce.

---

(1) *Concordancia del Espiritismo y de la Ciencia*, publié à Buenos-Aires en 1891 ; une seconde édition a paru à Barcelone en 1894. Torrens et Carol, éditeur.

D'après les théosophes, l'esprit est, à l'origine, une émanation directe de Dieu, un quelque chose détaché de lui, et qui néanmoins est contraint, pour des raisons impossibles à comprendre, à traverser d'abord tous les règnes de la nature, à se soumettre ensuite à diverses réincarnations humaines, et à former des individualités conscientes avant de retourner enfin au point de départ après cette longue pérégrination.

Si l'origine de l'âme devait être attribuée à un fluide déjà spiritualisé, ce fluide ferait partie de l'âme universelle, ce qui revient à dire qu'il serait cette âme universelle elle-même. Alors il serait parfaitement absurde qu'il s'imposât des tortures inutiles. Prétendre qu'il s'agit d'anges déchus, c'est revenir à la fable catholique, absolument dénuée de sens et d'ailleurs contraire aussi bien à tout ce que nous savons aujourd'hui du passé de l'homme qu'à la logique la plus élémentaire. Il n'aurait pu se produire des chutes en aussi grand nombre qu'à la condition qu'il existât une imperfection monstrueuse dans la création, par conséquent dans le Créateur.

Si l'on prétendait que nous provenons d'un principe intellectuel autre que Dieu, il faudrait reconnaître que celui-ci n'est pas unique. Il y aurait dans cette hypothèse deux principes spirituels, l'un d'une sagesse sublime dans le bien, l'autre intellectuel et pervers; l'un parfait, l'autre perfectible; l'un indivisible, l'autre susceptible de se diviser en des milliers de monades condamnées à souffrir afin d'arriver dans la suite des temps, à une perfection relative.

Quelle que soit, de ces deux conceptions, celle que l'on accepte, on est conduit à la même conséquence : la création tangible est complètement inutile et superflue.

Si au contraire nous faisons remonter l'origine de l'âme à un fluide quelconque, ne possédant pas au début d'attribut spirituel qui lui soit propre, mais qui arriverait à être conscient par suite de la merveilleuse création des mondes, des êtres, de la vie organique, alors l'univers aurait une explication. Son existence, ses transformations, sa forme passagère, répondraient à un but, et ce but serait la création durable d'esprits chez les hommes de tous les mondes habités ; ce but serait de conduire ces esprits jusqu'à une perfection relative afin d'animer, par l'amour et la félicité, l'espace insondable.

Ce fluide, qui donne d'après nous action et vie à toute chose, devrait passer par le minéral, le végétal et l'animal, et parvenir au plus haut point de perfection dont ce dernier soit susceptible, avant de servir à former un noyau spirituel. Celui-ci, germe inconscient encore, ne recevrait d'abord de nouvelles incarnations que par simple affinité, comme une force en voie de développement.

Cette involution conduirait à la formation du périsprit chez les animaux

supérieurs, enfin à l'apparition de l'homme primitif. En lui s'incarneraient désormais les germes spirituels, lesquels s'élèveraient progressivement jusqu'à la conception du bien et du mal. Ce n'est qu'à partir de ce moment que commenceraient les réincarnations conscientes, recherchées avec un dessein défini.

En concevant l'âme comme créée de cette manière, on s'explique comment elle est soumise, à ses débuts, aux instincts et aux passions de la bête, et comment elle parvient ensuite à les dominer par la raison, par l'élévation de la pensée, par la noblesse des sentiments. Elle conquiert de la sorte la perfection relative à laquelle il nous est donné de parvenir sur cette terre.

Dès lors, la réincarnation cesse d'être pour elle une nécessité à laquelle elle ne puisse se soustraire. Elle devient volontaire et ne s'effectue que pour venir activer le progrès religieux, moral ou scientifique.

Les instincts et les passions de la conservation de l'espèce et de la sélection sont de création directe. La raison et la morale en dérivent peu à peu. C'est le besoin qui est le premier stimulant du développement intellectuel; l'étude le complète. L'amour instinctif de l'animal pour sa progéniture ne persiste pas dès que les petits peuvent se passer de leurs parents. Le même sentiment devient chez l'homme l'amour de la famille, contre lequel la mort même est impuissante. De l'esprit d'association, développé chez les hommes primitifs par les conditions de la lutte qu'ils avaient à soutenir contre les bêtes fauves, est sorti l'amour de la patrie, en attendant que celui-ci se transforme plus tard en amour de l'humanité.

Notre organisme, notre cerveau surtout, seraient donc comme le creuset où s'élabore l'esprit. Cela s'accorde parfaitement avec les connaissances définitivement acquises sur ce point, et doit nous amener un jour à considérer la physiologie et la psychologie comme deux branches d'une seule et même science.

Si la loi d'hérédité est fatale chez l'animal, elle ne l'est plus chez l'homme. L'homme est une dualité dans laquelle entre un nouveau facteur, et des plus puissants, à savoir : un esprit conscient qui porte en lui la résultante de son passé intellectuel et moral. De là vient que, parmi les membres d'une même famille, on constate des différences considérables dans la forme du crâne, de même du reste que dans le caractère, le degré d'intelligence, les tendances, les particularités d'esprit de chacun d'eux. De là vient également que, d'après les observations de Broca, nous éprouvons jusqu'à l'âge de quarante ans des modifications dans telle ou telle partie de notre crâne, selon le genre d'études auxquelles nous nous livrons ou selon les conditions générales de notre manière de vivre.

Ce mode de création pour l'âme est donc d'accord avec les données de la

science. Dès qu'on l'admet, la nécessité des réincarnations en découle impérieusement.

Rien dans la nature ne se fait par bonds, tout apparaît en son temps, tout est un enchainement de causes et d'effets. Mais tout obéit à la pensée divine à laquelle nulle force ne s'oppose, et qui agit souverainement sur la matière. Dès l'instant où le mouvement de rotation a été imprimé à la nébuleuse, tout se déroule graduellement, dans l'ensemble et dans les parties, selon le plan préconçu, comme la force héréditaire régit et développe les formes externes et internes des plantes et des êtres.

Maintenant, si je discutais avec M. G. Béra, il me dirait, comme il a déjà dit à d'autres : — Moi, je ne nie pas la réincarnation; mais le « spiritisme, qui se donne pour une doctrine consolante, n'est pas au fond plus consolant que toute autre religion. L'éternité des souffrances par des incarnations successives n'est qu'un enfer déguisé. »

La religion catholique est, si l'on veut, la plus consolante de toutes, mais uniquement pour les personnes qui répètent le *credo quia absurdum*, pour les personnes qui, en face de ces problèmes, se tiennent la bouche ouverte et l'esprit fermé. C'est un type qui tend à disparaitre; les progrès de la connaissance et des lumières ne tarderont pas à le faire disparaitre complètement. Il faut vraiment être doué d'une intelligence bien rudimentaire pour se persuader que tout est permis pourvu qu'on se conforme aux prescriptions de l'Église, et qu'il suffit au criminel de confesser et de communier *in extremis* pour être admis au ciel au même titre que l'homme de bien. Il n'y a rien de plus absurde et de plus immoral qu'une pareille hypothèse et qu'un pareil enseignement.

Pour l'homme qui comprend et qui pense, le spiritisme est consolant; le spiritisme est nécessaire.

Il est consolant parcequ'il nous apprend que tout ne finit pas à la tombe, parce qu'il nous démontre que les peines auront un terme, qu'une justice et une équité supérieures président aux révoltantes inégalités individuelles et sociales. Il est nécessaire, parce qu'il nous conduit à la morale du christianisme, dont la pratique assurera le bonheur des hommes.

Sans cette consolation, sans cette espérance, l'humanité perdrait le chemin du salut. Le jour où les idoles seraient renversées, où seraient fermés les temples et les couvents, comme cela doit nécessairement arriver, il serait inévitable qu'elle tombât dans le matérialisme.

Non, il n'existe pas une éternité de souffrances. Les incarnations *conscientes* ne sont pas tellement nombreuses. Nous pouvons les réduire à un petit nombre, si nous savons nous préserver des vices et des mauvaises actions. Qu'on n'allègue pas l'ignorance : la conscience nous avertit et nous conseille; mais il y a des gens qui, à force de ne pas tenir compte de ses

indications, finissent par l'émousser. Ce que nous avons acquis dans chaque incarnation, au point de vue intellectuel et moral, nous reste acquis pour toujours. Lorsque nous retournons sur la terre, nous en apportons en nous la résultante et la synthèse. Il dépend donc de notre volonté, qui est libre, de raccourcir ou d'allonger notre existence terrestre. Beaucoup préfèrent les jouissances matérielles à celles qui sont du domaine des idées. Ceux-là auront à descendre souvent sur la terre, jusqu'à ce que, fatigués de leur fatale obstination, la souffrance fasse naître en leur âme le dédain de l'existence consacrée à la matière et l'amour de la vie de l'esprit.

La vie en ce monde est agréable pour ceux qui ont le goût du travail parce qu'ils sentent que là est la source de tout progrès ; pour ceux qui ont la santé, ce qui dépend en grande partie des existences passées et de l'usage actuel que nous faisons de notre organisme ; pour ceux qui aiment les plaisirs simples, qui se plaisent aux satisfactions que procure la nature et ne se laissent pas aller aux tentations des sens. La vie est pénible pour ceux qui, de leur propre volonté, sont venus chercher ici-bas une expiation, désirant se rapprocher plus rapidement de leur nirvana. Elle est pénible pour le travailleur qui est privé de santé ou qui manque d'ouvrage par la faute de l'ordre social. Mais en dehors de cela le travailleur est heureux, parce que, esprit nouveau, il ignore les exigences et les aspirations des esprits dont l'évolution est plus avancée. Souvent le riche porte envie au bonheur du pauvre diable, aux naïves expansions de sa joie.

En tout cas, quel que soit le nombre des incarnations, leur durée totale n'est rien en comparaison de l'éternité de félicité qui nous attend.

Si tout dans la création avait été repos, si tous les biens avaient été mis sans travail à notre disposition, nous n'aurions pas eu le sentiment de nous perfectionner par notre propre effort, de conquérir l'autonomie en vertu des lois qui laissent à notre choix la route à suivre pour aller vers le progrès intellectuel et moral. La vie eût été monotone, aride. C'est la lutte, c'est le choc des idées, qui lui donnent de l'attrait et nous encouragent à la mener vaillamment. C'est le déchaînement des passions qui fait ressortir le mérite de la vertu. Ce sont les horreurs du mal qui rehaussent la beauté du bien. Mais le mal lui-même n'est pas une entité. Il n'est que l'absence du bien. Il disparaît à mesure que croît celui-ci, comme l'ombre s'efface devant la lumière.

Des différences qui de cette façon s'établissent entre les esprits résultent la variété et le charme de la vie spirituelle. Quelle éternité d'ennui nous serait réservée, si les esprits, en se perfectionnant, en arrivaient à devenir identiques, s'ils pensaient tous de même, s'il n'y avait plus entre eux la moindre divergence ! Heureusement il n'en est rien. Les différences, parfois violentes, qu'ils ont commencé à présenter sur la terre vont se perpétuant

dans l'espace. Là-bas comme ici, on discute, on se contredit, on soutient des manières de voir distinctes ; mais on cherche de bonne foi la vérité, on s'explique les uns aux autres les merveilles infinies de la création. Là-bas comme ici, on fait de la musique et de la poésie. Là-bas comme ici, l'imagination, mise au service d'une volonté parvenue à un degré élevé d'évolution, crée au moyen des fluides ambiants les plus ravissants paysages. Là-bas comme ici, la vie est activité. Là-bas comme ici, il y a des familles, des amitiés, de l'amour.

Bénies soient les incarnations successives auxquelles nous devons la vie. l'autonomie, et nous devrons un jour la félicité de pouvoir prendre notre part des merveilles sublimes de la création.

FELIPE SENILLOSA.

RÉHABILITATION D'ANNA ROTHE

Nous avons adressé la lettre suivante à M. Gaston Méry, directeur de l'*Echo du Merveilleux* :

Monsieur,

« Je tiens à protester avec la plus grande énergie et la plus vive indignation, en mon nom personnel, comme témoin oculaire, et au nom de la Rédaction de la *Revue Spirite* et du *Spiritualiste Moderne*, revues qui ont éclairé tout récemment le public sur le cas de Mme Rothe, contre l'article paru dans l'*Echo du Merveilleux* du 15 de ce mois, et intitulé : « Un faux médium démasqué. Anna Rothe. »

Le titre seul de cet article, sans parler de son contenu, dont je dirai quelques mots tout à l'heure, semble calculé pour faire entendre que Mme Rothe *vient* d'être démasquée, ce qui est exactement le contraire de la vérité. Comme tous les médiums elle a été en butte à la persécution et à la calomnie ; mais il n'est pas équitable de rendre à son égard un jugement définitif, sur la seule lecture de libelles diffamatoires, rédigés par la haine et l'ignorance, et dont il a été fait justice à maintes reprises, sans mettre sous les yeux du public le résultat de l'enquête de ceux qui ont vu, et, après examen approfondi, se portent garants de la sincérité des manifestations auxquelles ils ont assisté. D'ailleurs, ceux qui se sont livrés sans parti pris à de longues et de patientes recherches sur le sujet si complexe de la médiumnité savent, que la fraude d'un médium ne prouve pas absolument contre lui, si bizarre que paraisse cette assertion, et le Dr P. Gibier, bon juge en cette matière, affirme qu'un médium peut être pris en flagrant délit de fraude au cours d'une séance, et donner, à la séance suivante, des manifestations du caractère le plus authentique.

Pour ne pas abuser de votre attention, la discussion du cas de Mme Rothe

pouvant m'entraîner trop loin, je vous prierais, Monsieur, de vouloir bien vous reporter aux articles qui ont paru dans la *Revue Spirite* de juin, et dans le *Spiritualisme Moderne* du 10 juin. Je suis certain que l'administration de ces Revues serait heureuse de vous les faire parvenir si vous ne les possédiez plus, et si vous en exprimez le désir, dans le but d'éclairer votre conviction. Vous y verrez, notamment, que de nombreuses séances ont eu lieu à Paris avec Mme Rothe, toutes couronnées de succès, et que plusieurs ont fait l'objet de procès-verbaux, signés, dans un cas, par douze personnes, et dans l'autre par une trentaine d'autres. Vous admettrez bien que quelques-unes au moins savaient se servir de leurs yeux et de leur jugement.

A vrai dire, et si vous me permettez cette remarque qui a frappé certainement beaucoup de vos lecteurs, je trouve étrange qu'après avoir accueilli dans votre numéro du 1er juin le rapport, un peu bref, mais favorable, d'un témoin *qui a vu*, vous vous basiez, pour détruire l'impression produite par ce rapport, sur les déductions d'un témoin *qui n'a pas vu*, mais qui étale longuement et complaisamment l'opinion qu'il a ressentie, à la lecture de brochures dont il ne connaît pas l'auteur, ni le but caché, mais qu'il sait de nature à occasionner un grave préjudice. A mon sens, le doute doit toujours profiter à l'accusé, et faire bon accueil à ce qui peut nuire, sans reposer sur des témoignages de premier ordre, et à ce qui détruit le bon effet produit par un témoignage de cet ordre, est tout au moins illogique, pour ne pas être plus sévère.

Je crois donc que votre rédacteur a agi un peu à la légère, et qu'il doit le regretter, parce que son action n'est pas bonne et qu'elle n'est pas vraie. Lorsqu'il s'est agi pour nous de nous renseigner d'une façon complète et impartiale sur la valeur de Mme Rothe, nous avons commencé par nous documenter à son égard ; nous avons lu les brochures du Dr Gaj et du professeur Sellin, ce dernier autrement instruit et digne de foi que le « jonker Bohn » jeune homme de 26 ans, qui n'a assisté qu'à *deux* séances en toute sa vie, qui n'y a rien compris, qui a émis des prétentions inadmissibles et poursuit maintenant Mme Rothe de son dépit rancunier.

Il vous suffira pour vous en convaincre d'apprendre que les assertions du Dr Bohn, dont vous vous êtes fait l'écho, sont en général dénuées de fondement, de l'aveu de centaines de témoins.

C'est ainsi qu'*il est faux* de dire :

« 1° Qu'il y a une mise en scène dont Jentsch est l'impresario. » Mme Rothe s'est toujours soumise aux conditions des comités, et M. Jentsch se tenait à l'écart, souvent dans une autre pièce que celle des séances.

2° La table autour de laquelle se placent les assistants a toujours été l'objet d'un examen préalable, ainsi que tous les endroits de la chambre où quelque chose aurait pu être dissimulé. C'est élémentaire et enfantin à dire.

3° Il est *archi-faux* de dire que « l'on ne fouille jamais le médium » et qu'elle cache quoi que ce soit sur elle. C'est matériellement impossible. A Paris, elle a toujours été deshabillée complètement, ses vêtements visités un

à un, et souvent même c'est dans des vêtements d'emprunt qu'elle assiste aux séances. La légende des « hanches gonflées de fleurs, et dégonflées après la séance » n'est qu'un conte ridicule.

4° Les apports ne proviennent pas seulement de gauche, mais de partout. On les voit parfois tomber, à la lettre, du plafond, en pleine lumière. Certains assistants ne sont pas à un mètre du médium qui ne fait aucun mouvement suspect, et ne dérobe pas ses mains aux regards inquisiteurs, vous pouvez le croire, de gens plus sceptiques et moins crédules que ne le pense votre rédacteur. J'ai vu des pluies de fleurs tomber du ciel, des oranges suivre le même chemin, des fleurs tirées des vêtements ou des cheveux des spectateurs, et dont il fallait les extraire avec une résistance très marquée. Des apports se sont formés sous les yeux des assistants dans la main ouverte du médium.

La brochure du Dr Bohn explique-t-elle comment une salle dans laquelle ne se révèle pas la plus légère odeur de fleurs, se trouve un quart d'heure après saturée du parfum des fleurs les plus odorantes, par suite des apports sans que personne ait rien perçu auparavant, tandis qu'après le phénomène on peut à peine supporter l'intensité des odeurs? Explique-t-elle comment certaines fleurs sont ruisselantes d'eau, tandis que d'autres sont sèches, mais que toutes sont d'une fraîcheur absolue? Explique-t-elle que pas une feuille, pas une fleur, ne sorte des « réserves » de Mme Rothe, brisée ou même froissée. Je lui ai vu tirer des roses prêtes à s'effeuiller, et des pensées, la plus délicate de toutes les fleurs, peut-être, non fanées, alors que les fleurs recueillies au début étaient déjà flétries.

M'expliquera-t-il la magnifique branche de mimosa que j'ai reçue, avec les étamines toutes bien dressées, alors que tout le monde sait à quel point cet organe est sensible et se replie au moindre contact dans cette fleur. Cinq fleuristes, grands et petits, que j'ai consultés le lendemain, m'ont ri au nez quand je leur ai demandé de m'en procurer en cette saison. Vous pouvez vous informer vous-même. Cette vérification est facile.

Par conséquent, au nom de tous ceux qui ont vu, et bien vu, dans les conditions du contrôle le plus certain, contre ceux qui se font sans preuve suffisante l'écho de la calomnie;

Au nom de l'honneur, qui ne permet pas de laisser sans défense une femme qui est absente, étrangère, ignore les attaques dont elle est l'objet en France et ne peut y répondre, qui de plus est désintéressée, car elle n'a jamais, à ma connaissance, voulu accepter aucune rémunération (et il me semble que c'est une ironie amère, que de dire que la médiumnité est pour elle un métier lucratif);

Au nom de la justice, et pour rendre hommage à la Vérité, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien insérer cette protestation à la même place où a paru l'accusation.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. Béra,
de la *Revue Spirite*.

PETITE ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES OCULTES

(*Suite*)

CHAPITRE IX.

Démonologie.

Les Théologiens ont des idées singulières sur les Démons et la Démonologie. La Démonologie est la science des Démons et de l'influence que ceux-ci peuvent exercer sur l'homme. Or, pour la plupart des Théologiens, les Démons sont des Diables, des mauvais *Esprits* qui cherchent à duper et à tromper les hommes, à les induire en tentation.

Pour l'occultiste, au contraire, ce terme embrasse un domaine beaucoup plus vaste; les Démons sont les Entités de l'Astral, les Invisibles; et cela que ceux-ci soient bons ou mauvais, le jardin des racines grecques de Port-Royal nous donne la définition suivante :

Δαίμων, Dieu, sorts, esprits malins.

En effet, dans son sens générique, la Démonologie comprend : les spectres, les fantômes, les revenants, les farfadets, les stryges, les lamies, les lutins, tous les êtres enfin qui peuplent l'Astral (l'invisible) et qui peuvent être bons, mauvais ou neutres à l'égard de l'homme.

Les Pères de l'Eglise admettent les spectres et les fantômes qui se montrent aux hommes avec leur *Corps aithérique.*

« Les Docteurs de l'Eglise les plus célèbres, nous dit Guldenstubbé (1) tels qu'Origène (2) Tertullien, Lactance admettent également le *Corp séthéré*, qui offre tant d'analogie avec la doctrine de la résurrection de la chair et avec la métamorphose finale du corps des vivants, lors du retour du Christ. D'ailleurs, les nombreuses apparitions racontées par la Bible semblent supposer l'existence d'un corps éthéré, dont s'enveloppent les Anges et les Esprits pour se manifester aux hommes.

Origène (3) dit que « l'âme sera revêtue après la mort d'un corps éthéré qui ressemble au corps terrestre. Elle garde ce corps jusqu'à la résurrection finale de la chair... »

Disons cependant que, généralement, on croit que la Démonologie est la science qui s'occupe de l'obsession et de la possession, aussi c'est en nous plaçant sous ces deux points de vue que nous allons traiter de la Démonologie dans le présent chapitre.

Les Obsessions et les Possessions sont connues dès la plus haute Anti-

---

(1) Guldenstubbé, p. 209 et suiv. de la *Réalité des Esprits*.

(2) *In prolog.* περιαρχῶν; Tertullien *lib. de Carne*, cap. VI; Lactance, lib. II, cap. XV; Augustin, *De Divin et dæmon. cap.* III et V.

(3) Origène. *Frag. de resurrect.* Edition de Paris, op. I., page 35.

quité; au moyen-âge, elles ont été aussi fréquentes que dans l'Antiquité; les Pères de l'Eglise les affirment et les admettent.

Voici ce qu'au XVIe siècle, le grand Paracelse pensait des possessions et des obsessions par conséquent : « Une personne, dit-il, qui est saine et pure ne saurait être possédée par des Esprits élémentaires, parce que ces larves (*larvæ*) ne peuvent agir que sur les hommes qui leur donnent une place dans leur mental. Un esprit sain est comme une citadelle, dans laquelle on ne saurait pénétrer sans la volonté de son maître ; si on laisse pénétrer ces larves, elles excitent les passions humaines (des hommes et des femmes) et donnent naissance à de mauvaises pensées qui, en incitant le cerveau, font commettre de mauvaises actions; elles aiguisent ainsi les appétits animaux et étouffent bien vite, toute espèce de moralité.

« Les mauvais esprits n'obsèdent que les humains, chez lesquels domine l'animalité. La guérison de l'obsession ne peut être obtenue par des cérémonies et des exorcismes, car cette guérison est un acte purement psychique et moral. »

On voit que Paracelse savait très bien ce que c'était que les *Obsessions* : « un acte purement psychique et moral »; rien de plus vrai; mais où il commet une erreur, c'est quand il croit qu'on ne peut exorciser les personnes possédées d'élémentals et d'élémentaires; on le peut et on le pratique journellement par des incantations à l'aide de mentrams et en formant des chaînes d'aimantation dans ce but.

Evidemment aujourd'hui, on procède par la magnétisation pour dégager le corps d'un possédé ou d'une obsédée, mais il ne faut pas croire que l'autorité et l'influence psychique d'un personnage pur, d'un saint homme ne puisse, par la force de sa volonté, expulser du corps d'un individu un mauvais Esprit. L'homme droit et probe, doué d'une forte énergie, n'est nullement possédé; les mauvaises entités ou influences n'ayant sur lui aucune prise. Du reste les cas de possessions ou d'obsessions complètes sont moins fréquentes aujourd'hui qu'autrefois, qu'au moyen âge par exemple, car nous avons progressé.

Quand la possession persiste même après la mort, elle constitue alors une des formes du Vampirisme. Dom Calmet prétend « que les Vampires en suçant le sang de leurs proches les épuisent et causent leur mort ». C'est en effet ce qui peut arriver souvent.

Disons pour résumer que les sœurs de Louviers et les religieuses de Loudun étaient de véritables possédées à qui les démons jouaient des tours pendables et avec qui ils satisfaisaient leurs caprices lubriques. Ainsi Jeanne Pothière religieuse du Quesnoy, accusée de pratiques démoniaques, déclara qu'un démon pour la tromper prit la figure d'un confesseur. Chaque nuit il

venait au couvent et opérait de telle façon, qu'il avait avec elle des rapports intimes et cela arrivait très fréquemment.

La sœur Marie du Saint-Sacrement, qui fut une des premières victimes de l'épidémie de Louviers a écrit de sa main un long mémoire, où sont relatés des faits très intéressants et stupéfiants.

Disons en terminant que les Démonologues et les jurisconsultes ont fait des distinctions subtiles entre l'obsession et la possession et ont par cette distinction cherché à concilier les influences astrales des mauvaises Entités de l'invisible avec la liberté humaine.

Ces distinctions sont fort peu de choses, quand suivant que les Entités sont plus ou moins mauvaises ou méchantes, la possession ressemble beaucoup à l'obsession et *vice versa*.

Des traités nombreux et fort volumineux ont voulu donner la clé de ces obsessions et n'y sont guère parvenu ; aujourd'hui seulement depuis les modernes travaux de psychisme, on commence à voir clair dans ces phénomènes et on pourrait expliquer la cause de ces manifestations et le moyen de les guérir.

Mais nous ne le ferons pas, car ce serait sortir du cadre que nous nous sommes imposés pour un ouvrage synthétique.

De la féerie.

Les Fées sont des Esprits élémentaires, c'est du moins ce que nous dit la Kabbalah orientale ; leur nom serait dérivé ou de *Fatum* (destin) parcequ'elles pourraient influer sur la destinée des hommes, ou du Persan *Péri* dont on aurait fait Féri ; Walter Scott prétend que ce nom de *fée* est dérivé du terme *Elf*, qui servait primitivement à dénommer tous ces êtres de l'Invisible, de l'astral.

On retrouve les fées chez toutes les nations d'origine Celtique, c'est donc dire chez presque toutes les nations. Des traditions Druidiques nous apprennent que les Fées habitaient en grande quantité les grottes et les cavernes des Gaules, qu'elles en sortaient la nuit pour venir danser dans les clairières des forêts. — La croyance aux êtres invisibles de l'astral a toujours été très vives à toutes les époques, mais surtout au xive et au xve siècles et même aujourd'hui dans un grand nombre de contrées, cette croyance n'est pas abandonnée, et suivant les pays les fées sont désignées sous des noms divers. En Ecosse on les nomme *Fairfolks* ou *Fairies* ; chez les Saxons elles portent des noms divers, *Dun-Elfen*, fées ou Esprits (Elfes des Dunes) ; *Berg-Elfen* (Elfes des collines) ; *Munt-Elfen* (Elfes des montagnes) *Feld-Elfen* (Elfes des champs) ; *Wudu-Elfen* (Elfes des bois) ; *Wæter-Elfen* (Elfes des eaux ou de la mer), Ondines.

Les Fées (*Fada*) Feas, Filandières Fadas sont des Esprits ou génies de l'air nous l'avons dit ci-dessus, chez les peuples scandinaves, on les nomme *Walkyries*. — L'origine des fées remonte à une haute antiquité, elle se perd dans la nuit des temps ; mais on donne aussi le nom de fées à de véritables magiciennes ; telles par exemple, que les élèves du magicien Merlin l'enchanteur ; Morgane, Viviane, la fée de Bourgogne, etc.

Il existe aussi la fée Abonde, la Fée Esterelle, la Fée Mélusine, la Fée d'Avril, la Dame Verte, la fée du Cluzeau, etc., etc.

La Fée Esterelle devait son nom à une Divinité des Ligures *Esterella*, qui passait pour guérir les femmes de la stérilité. Les prêtres de cette Déesse administraient en son nom des breuvages aux femmes qui désiraient engendrer.

Il existe dans beaucoup de pays des monuments autour desquels dansaient les Fées ou aux pieds desquels elles aimaient à se réunir ; ces monuments sont dénommés *Celtiques* ou *Druidiques*.

Dans le département d'Indre-et-Loire, les archéologues connaissent la *Grotte des Fées*; dans la Creuse près de Felletin, la *Cabane des fées*; en Maine-et-Loire, la *motte aux Fées* ; c'est une sorte de tombelle recouverte de terre et de gazon formant un *Tumulus* assez élevé : enfin au Mans, il y a un monument assez célèbre dénommé la *Tour aux fées* du bois de Marshain ; un autre monument très connu est dénommé la *Grotte d'Essé*, dont nous avons donné une reproduction dans notre *Dictionnaire Raisonné d'architecture* au mot CELTIQUES (Monuments).

Les Démonographes rangent parmi les Fées, ou du moins les Esprits élémentaires, les Sulèves, Servans, Esprits de la montagne, Gnômes, Dames blanches, etc.

Dans les Alpes, nous avons vu, il y a bien des années déjà, de nombreuses cavernes, qui évidemment ont dû servir de demeures aux hommes des premiers âges, à des sortes de Troglodytes.

Quelques occultistes veulent que ces grottes aient été habitées par des *Faidhs* ou *Adeptes* des sciences occultes. — Près de Lausanne, en Suisse, une inscription trouvée dans une grotte a pu témoigner que très anciennement, on révérait dans les campagnes suisses des *Sulèves* ou Dieux sylphes, que les Germains vénéraient chez eux sous le nom de *Sylvatiques*.

Dans les montagnes, il existe des *Servans* ou *Servants* qui secondent dans les châlets isolés, les montagnards dans leurs travaux. Ils gardent leur bétail, cultivent la terre et soignent les jardins ; mais les montagnards doivent, parait-il, leur donner du lait dont ils sont très friands en échange de leurs services.

Ainsi, les bergers, quand ils prennent leur repas, ne manquent jamais de jeter une cuillerée de lait sous la table sur laquelle ils mangent, pour la

nourriture du servant et quand on leur demande l'explication de cet acte de leur part, ils disent qu'en agissant ainsi ils obéissent à une fort ancienne coutume.

Mais dans les montagnes, il y a un être mystérieux plus puissant encore que le *Servan* ; c'est l'*Esprit* ou le *Génie de la Montagne* qui excite les tempêtes, fait crouler les avalanches et les rochers et injurie ceux qui osent chasser le chamois.

Mentionnons aussi des sortes de fées, dénommées *Dracae* (Dracs) qui avaient quelque ressemblance avec les Dragons d'où leur nom ; les *Goules*, monstres voraces qui aimaient à se repaître du sang humain.

Parlons enfin des *Dames blanches*, aussi célèbres en Écosse qu'en Allemagne, qui remplissent le rôle de fées et qui apparaissent en Allemagne dans les Palais des rois, quand un de ceux-ci est sur le point de mourir. Nos lecteurs ont sans aucun doute entendu parler de la Dame blanche de la famille des Hohenzolhern qui apparaît toujours depuis des siècles pour annoncer la mort d'un prince. Ce fait a été rapporté des milliers de fois, donc inutile de le reproduire.

Enfin on range dans la classe des fées les Enchanteurs soit de l'Orient soit de l'Occident, nous avons mentionné l'un d'eux *Merdhin*, plus connu sous son nom de Merlin, qui avait la faculté de se transformer en Nain, en Cerf et autres animaux.

Amoureux de la belle fée Viviane, celle-ci très jalouse l'enferme dans la forêt de Brocéliade, qui dès lors devient le théâtre de merveilles étonnantes.

Merlin écrivit des poèmes prophétiques que Geoffroy de Montmouth traduisit du gallique en français en 1135 et qui se répandirent dans toute l'Europe ; ces poèmes parlent constamment de fées et d'êtres fantastiques.

Dans le volume d'un naturaliste bien connu, M. Lesson (1) il y a de curieux détails très originaux et neufs sur divers animaux fantastiques qui existent encore dans l'imagination de nos paysans de la Saintonge et de l'Aunis, ainsi sur les *Gannipotes* et les *Bigornes*. — La Gannipote prend la figure de *Gannes* ou *Gannelon*, c'est-à-dire de tout homme obligé d'errer dans les bois, et de se travestir à l'exemple du malheureux héros que pourchassait l'implacable colère de Charlemagne ; quant à la *Bigourne*, ce n'est autre chose qu'un sorcier qui est forcé, par son pacte avec le diable, d'errer la nuit sous la forme d'une bête. — Malheureusement nous ne connaissons pas la forme qu'a cet animal fantastique car l'auteur en a omis la description, ce qui est fâcheux.

Du reste, les animaux fantastiques, qui peuvent receler dans leur corps un

(1) Lesson (R. P.). — Lettres historiques, archéologiques et littéraires sur la Saintonge et sur l'Aunis ; La Rochelle, in-8°, 1842.

ou plusieurs démons, se rencontrent dans toutes les provinces de France et tout le monde connaît le monstre terrible que terrassa Sainte-Marthe dans la Provence et dénommé *Tarasque*, qui a donné son nom a une ville situé sur le bord du Rhône en face de Beaucaire, nous avons nommée TARASCON.

(*A suivre*). ERNEST BOSC.

LES PLANS DE L'ESPACE

(*Suite*).

IV

Amis, toutes les formes qui s'agitent sur le globe sont autant de moules dans lesquels la force fluidique s'enferme sur le plan physique pour se purifier, s'intensifier, se spiritualiser.

Ce sont les souffrances, les déceptions, les épreuves de la vie qui l'épurent. C'est la reconstitution des groupements, opérée par les incarnations successives qui la développe. C'est le travail du mental et le jeu de la pensée qui la spiritualisent.

Au début d'un monde, alors que les parcelles affreusement divisées font des efforts surhumains pour se dépêtrer de la masse de matière qui les enserre, les chocs produits par leurs contacts dégagent une force fluidique puissante, mais non pondérée. Les formes créées par elle sont rudimentaires; ses efforts sont insuffisants pour s'opposer aux convulsions et aux cataclysmes de ces époques troublées.

Au cours des âges les formes se précisent, les groupements se reconstituent, l'intellect apparaît et les forces fluidiques, sous la poussée de l'évolution, commencent leur travail de pondération.

Ce travail ne s'accélère que lorsque, dans l'être humain, les forces s'équilibrent par des groupements égaux d'idéal et de volonté.

Dans la troisième période humanitaire où vous allez entrer, ces groupements mixtes, se généralisant, donneront aux forces fluidiques une vitalité plus active et plus féconde.

Les courants mauvais produits par la haine, la jalousie, les conceptions étroites et bornées feront place aux courants intellectuels spiritualisés d'où se dégagera le *savoir* dans son éclat lumineux, l'*amour* dans sa plus large expansion.

Il vous est facile maintenant de saisir l'ensemble du processus de l'évolution. L'action combinée des forces qui sont en vous et autour de vous, change la matière opaque et lourde en matière pure spécialisée par la substance grise que sécrètent vos cerveaux. La matière pure se transforme en fluides : les fluides deviennent Volonté et Idéal. La Volonté et l'Idéal se transforment en Intelligence et Amour.

C'est sur le plan terrestre que la matière s'épure ; sur les degrés de l'Astral qu'elle se fluidifie et se change en Volonté et Idéal ; sur le plan spirituel qu'elle se transforme en Intelligence et en Amour.

Au sommet de ce plan, les groupements complétés, les dualités reconstituées, donnent aux forces fluidiques une intensité de vie qui leur permet de faire irruption sur le degré supérieur que nous appellerons le plan divin. Parvenus à ces hauteurs, l'Intelligence et l'Amour commencent le travail de pénétration qui doit donner naissance à la pure et blanche Unité. C'est donc à l'Unité qu'aboutit l'évolution des forces fluidiques. C'est sous sa forme divine qu'elles font leur entrée au sein de l'Infini pour poursuivre la recherche de l'*absolu* et du *parfait* au milieu des surprises ineffables, des bonheurs sans fin, des gloires éternelles de la vie libre et triomphante.

V

Amis, la vie ou fluide est une forme supérieure du mouvement qui est lui-même le fils obéissant du souffle divin venant de l'Infini.

Le son, la lumière, la chaleur, l'électricité sont des formes plus inférieures du mouvement qui produit les vibrations de l'éther auxquelles peuvent correspondre vos organes.

Lorsque vous aurez compris comment l'appareil délicat placé dans votre oreille perçoit les vibrations du son ; comment celui, plus délicat encore, placé dans votre œil perçoit celles de la lumière, vous serez bien près de comprendre comment les fibres subtiles qui composent votre mental peuvent répondre aux vibrations correspondantes de l'espace.

Les vibrations générées par la pensée, le désir, les émotions, provoquent dans l'invisible des vibrations analogues et leur rencontre produit un choc d'où jaillit une étincelle fluidique qui s'ajoute aux étincelles de même nature pour entretenir et perpétuer la vie sur tous les plans de l'au-delà.

Les pensées et les sentiments qui se dégagent des passions mauvaises intensifient la vie des couches inférieures et forment des liens qui enchaînent à ces tristes lieux les malheureux courbés sous leur joug.

C'est avec les éléments des degrés moyens de l'Astral que s'échangent les pensées, les désirs, les émotions de ceux d'entre vous qui emploient leurs facultés à la seule recherche des biens terrestres et des jouissances matérielles. La soif de l'or, l'égoïsme, l'orgueil, la malveillance créent des fluides opaques qui alourdissent la vie sur ces plans et rendent ceux qui en fon partie incapables de percevoir la lumière des régions supérieures.

C'est avec le plan le plus élevé de l'Astral que correspondent les dévots de toutes les religions, les mystiques de tous les pays. A l'aide des fictions religieuses ou des enseignements transmis par des traditions faussées, ils

se créent un idéal imaginaire qui suffit à leurs aspirations jusqu'à ce que leur âme, mieux éveillée, réclame une part plus large de lumière et de vérité.

Il importe donc de travailler à dompter vos passions, à élever le niveau habituel de vos pensées, à pénétrer votre esprit des choses de la vie réelle pour qu'après votre mort, vos parcelles, ayant cessé de faire partie de la circulation des vies inférieures, puissent venir sur le plan spirituel s'ajouter à nos groupements et donner à la vie qui nous anime une intensité nouvelle et féconde.

Que dire à nos frères malheureux, dominés par leurs passions mauvaises dont les fluides noirs et lourds, semblables à des vagues agitées, les ballottent et les submergent, pauvres samsons aveugles, ils s'épuisent à tourner la roue qui broie les aliments grossiers dont se repaissent leurs âmes enfantines, sans voir qu'à portée de leurs mains se trouvent les fruits savoureux de l'arbre de vie et les sources pures et bienfaisantes qui désaltèrent et rafraîchissent.

A ceux dont l'ambition se borne à la recherche des biens matériels, nous dirons : cessez donc de vouloir remplir de vos désirs, de vos espoirs, de vos illusions, ce tonneau de Danaïdes que représentent vos vies inutiles où vous ne trouvez jamais que le vide, les déceptions, la dure nécessité d'un perpétuel recommencement. Détournez vos regards des horizons étroits de la terre pour les reporter vers les régions supérieures dont vos frères aînés s'efforcent de vous montrer les immenses et radieuses perspectives.

A ceux, nombreux encore, dont l'esprit se cantonne dans des conceptions religieuses insuffisantes et bornées, nous dirons : Travaillez à détruire le mur de séparation que le fanatisme a élevé entre vos frères et vous ; travaillez surtout à vous défaire de cette tenacité de volonté et de cette fausse conception de l'idéal qui retiennent vos âmes captives dans l'enceinte murée d'un temple vide ou dans les bornes étroites d'une croyance erronée.

Du plan spirituel où nous sommes et où vous devez vous efforcer d'arriver, nous ne voyons plus entre les hommes ni séparation, ni barrière d'aucune sorte. L'humanité entière nous apparaît comme une immense famille d'âmes, d'âges différents, mais toutes enfants d'un père commun ; l'Infini ! parmi ces âmes, les plus jeunes, qui sont, hélas ! les plus nombreuses, s'occupent à poursuivre les biens illusoires et trompeurs de la matière. Les autres, les aînées, travaillent à grossir le trésor précieux des forces spirituelles qui sont l'héritage de toutes.

Cet héritage est le fruit des vertus et des actions généreuses des générations passées dont nous avons tous fait partie. En l'augmentant par vos efforts actuels vous en bénéficierez dans vos étapes futures.

Laissez donc de côté les pratiques inutiles de vos religions vieillies ! Qu'un

souffle plus large dilate vos âmes afin que le fluide éthéré puisse les pénétrer de lumière et d'amour.

Alors, au lieu de retarder le char du progrès dans sa marche, vous joindrez vos efforts aux nôtres pour l'aider à conduire l'humanité vers ses glorieuses destinées.

P. G. LEYMARIE

L'un des vétérans et chefs du spiritisme, M. P.-G. Leymarie, directeur de la *Revue Spirite*, vient de mourir. Il y a un an et demi environ que j'avais fait la connaissance de cet homme érudit et aimable, aux idées larges et généreuses. J'eus le plaisir de m'entretenir avec lui cinq ou six fois. Sa longue et cruelle maladie, en l'éloignant de Paris, vint malheureusement mettre fin à nos cordiales relations. Hélas ! c'était pour toujours.

M. Leymarie mettait en pratique cette belle idée — prêchée partout, mais réalisée presque nulle part, — l'union entre les spiritualistes de toutes écoles et de toutes chapelles. Il accueillait volontiers, dans sa revue, des articles sur l'occultisme, la théosophie, voire même sur le socialisme et la philosophie pure. Le témoignage que lui ont rendu, à ce sujet, M. Courmes et M. Papus, ces deux chefs d'écoles rivales, est le meilleur éloge qu'on ait fait de lui. Certes, il servait mieux ainsi la cause à laquelle il s'était voué, que ceux qui n'ont que des paroles de haine et d'excommunication à la bouche ou au bout de leur plume. L'idée, si elle est vraie, sort plus éclatante et plus pure du choc des idées antagonistes. Au lieu de végéter et de dépérir, elle se développe et fructifie, se fait plus large et plus humaine. C'est ce qu'avait compris M. Leymarie, et ce n'est pas un mince mérite.

Nous prions sa veuve et les autres membres de sa famille de vouloir bien agréer l'expression de nos sincères sentiments de condoléance.

Jacques Brieu,
Directeur du *Mouvement Psychique*.

Boston, 22 mai 1901.

Madame P. G. Leymarie, estimée amie,

Recevez l'assurance de ma sincère sympathie dans votre grande affliction causée par la mort de votre bien-aimé mari, M. Pierre-Gaétan Leymarie, et celle des spiritualistes de toutes les parties de l'Amérique, mes compatriotes. Les spiritualistes américains connaissaient et honoraient M. Leymarie pour les efforts constants qu'il faisait dans le but de faire progresser la cause de la vérité, et pour l'attitude correcte et virile qu'il conservait pour la défense du spiritualisme malgré les lourdes épreuves qui traversèrent sa vie

si longue et si utile. Mes compatriotes vous envoient leurs salutations respectueuses et espèrent que son esprit ressuscité sera avec vous pour vous consoler dans vos heures de peine.

J'ai fait publier dans mon journal, *Banner of Light*, une notice documentée sur sa vie, ses travaux et sa mort. Je vous en enverrai un numéro à la prochaine occasion.

Espérant que les bons anges vous consoleront et vous soutiendront.

Je suis, bonne amie,
Votre cordialement et sincèrement
Harrison D. Barrett.
Directeur du *Banner of Light*.

Madame P. G. Leymarie.

5 juin 1901.

Madame,

Ce n'est qu'en rentrant d'un long séjour dans la montagne de Nice, de janvier à juin, que j'apprends par la Revue la nouvelle de votre malheur, de notre malheur. Je ne pouvais en croire mes yeux.

Que puis-je vous dire, Madame, sinon que je ressens avec vivacité la douleur du coup qui vous a frappés, vous et vos enfants, qui frappe en même temps toute la famille spirite; elle perd en lui, avec la voix la plus autorisée, un guide fraternel, plein de jours et d'expérience, d'une bonté, d'une prudence, d'une indulgence à toute épreuve. La haute philosophie du spiritisme l'avait habitué à tout comprendre, à tout pardonner, à voir en toute épreuve un moyen de grandir en intelligence, en énergie, en charité.

Vous avez perdu, vous et vos enfants, un époux, un père éminent dont le cœur et la rare intelligence le tenaient, d'année en année, à la hauteur d'une tâche sans cesse grandissante. Mais dans le groupe assurément nombreux de nos amis invisibles figure désormais un esprit éminent qui de tous sera pour vous le plus présent, le plus dévoué.

Je serais heureux, Madame, que vous voulussiez bien me compter au nombre des millions de spirites qui, dans les jours de deuil que vous traversez, ont ressenti une part de votre douleur, et dont l'âme, à travers l'espace, s'est mise un moment avec piété en communion avec les vôtres.

Veuillez agréer, Madame, pour vos enfants, mes sentiments les plus cordiaux et pour vous l'hommage de mon profond respect.

Ch. Chauvot.
Professeur honoraire du petit Lycée de Marseille.

Avant de clore ce dernier article,je suis heureuse de citer le passage d'une lettre écrite à la hâte, au moment de son départ pour Wiesbaden, par, Mme Rufina Noeggerath, l'auteur si estimé de la *Survie* :

J'ai été toute triste, dit-elle, de ne point me voir dans le nombre des amis qui ont, par l'organe de la *Revue Spirite* rendu hommage à la mémoire de M. Leymarie, ce vieil ami de tant d'années dont j'ai porté le deuil jusqu'au milieu de ses adversaires.

Personne mieux que moi ne peut vanter ses nobles qualités, son dévôûment infatigable, ses charités cachées. Ce fut lui mon premier professeur en spiritisme, qui m'inculqua la conviction et me donna le désir de pénétrer plus avant dans ce domaine du monde inconnu.

Ce fut encore lui qui voulut bien être mon éditeur et poussa la loyauté et le désintéressement jusqu'au point de me blâmer parce que je ne voulais rien accepter de lui, pécuniairement, sur les éditions de la *Survie*.

Qu'il soit donc remercié comme il doit l'être pour tout ce que je lui dois personnellement et aussi pour ce que lui doivent tous ceux qui s'intéressent à la doctrine à laquelle il a consacré sa vie presque entière.

Sil en est temps encore, veuillez, chère Madame, insérer dans la *Revue* les quelques lignes qui sont l'expression de tous les sentiments d'estime et d'affection que je portais à M. Leymarie et que je conserverai toujours à sa famille si éprouvée.

RUFINA NOEGGERATH

VISIONS DE MADAME DE FERRIEM

(*Suite*)

J'ai dit dans un de mes précédents articles que Mme de Ferriem a eu une vision remarquable, celle de l'apparition d'un *grand réformateur*, qu'elle voit prêchant devant des milliers de personnes dans des grandes villes telles que Paris, Vienne, Londres, Berlin, Amsterdam, etc. Ensuite Mme de Ferriem le voit en société des monarques, des chefs d'Etats, des princes, portant partout la paix et réorganisant tout. Il est de grande taille élancée, majestueuse, pâle de figure, blond, la bouche souriante. Sa figure est belle et très expressive. En novembre 1900 M. Frédéric Godefroy Kerkau, rédacteur du journal : *Die Scherin de Ferriem*, m'écrivit que Mme la baronne Adelma de Vay, célèbre médium voyant autrichien, auteur des œuvres *Geist Kraft Stoff* (« Esprit, force, matière »), *Studien in der Geisterwelt* (« Etude dans le monde des Esprits »), « *Les sept sphères spirituelles entre le soleil et la terre*, etc.,que nos lecteurs connaissent,par les nombreux articles

publiés dans la *Revue Spirite*, a vu le *Réformateur* en question, dans un verre d'eau, et que la description qu'en fait Mme la baronne de Vay, s'accorde exactement avec celle de Mme de Ferriem. — Or, la revue *The Banner of Light* paraissant à Boston, a publié en 1898 une prophétie, faite en 1850 par un vieillard à son lit de mort, dont voici la traduction :

« Il se lèvera un homme, qui sera à ce point initié dans les voies du Sei-« gneur et si pénétré de son esprit, qu'il sera prêt à sacrifier sa vie, s'il le « faut, pour l'amour de Dieu, des hommes et de la vérité. Il sera le héraut « qui apparaîtra à l'aurore de la régénération de la société et de l'établisse-« ment du règne céleste sur la terre. Il viendra, doué d'une puissance de « parole qui fera tressaillir les nations et sera en même temps si doux et si « humble qu'il n'aura son pareil dans aucun pays. Il sera si universelle-« ment doué, qu'il puisera à toutes sources de connaissances pour illustrer « ses enseignements et dépeindra la glorieuse destinée de l'homme avec les « couleurs les plus magnifiques. Il portera la paix partout et réorganisera « tout. Il sera de grande taille élancée, majestueuse. Il sera blond et aura la « figure très expressive. Il sera comme une femme par la tendresse, la sym-« pathie et l'amour, et cependant le plus puissant et le plus superbe de la « terre n'aura pas de force comparable à la sienne. Il sentira pleinement « que par lui-même il n'est rien, et que Dieu est tout dans tout. Il sera « connu comme le messager divin chargé de transmettre les ordres du Créa-« teur à l'humanité. Le siècle exige l'arrivée de cet homme : « *le grand réfor-« mateur* », et il apparaîtra à la grande joie de l'humanité « *in hac lacryma-« rum valle* », en temps fixé par le Créateur ».

Or, ce ne sera pas un pape, plein d'orgueil et de l'esprit de domination, comme le possède l'Eglise catholique, mais ce sera une autorité morale, incarnée dans un homme, qui imposera par sa science et ses hautes vertus; ce sera un « *réformateur* » un « *nouveau messie* », qui, à l'exemple du grand civilisateur Jésus, réformera tout.

M. Frédéric Godefroy Kerkau, m'envoya, en novembre 1900, le récit de la vision suivante, que Mme de Ferriem a eu l'été dernier, pendant son séjour en Autriche, et qui a été publiée le 27 octobre 1900 dans la revue : *Zeitschrift fur Spiritismus* de Leipzig, n° 43.

« Je vois une masse noire, qui émerge de l'eau... Qu'est-ce?... Je ne distin-« gue pas bien encore... Ah! voilà, j'y suis... C'est un grand rocher sortant « de la mer, contre lequel cela s'est brisé... C'est un vaisseau de guerre « allemand... Et cette masse noire est une portion du vaisseau naufragé... « Mon Dieu! beaucoup de personnes trouveront la mort dans ce désastre!... « Ce sont tous des matelots allemands... Oui! c'est un bâtiment de guerre

« allemand ! Ah ! voici le capitaine, qui tend ses mains vers le ciel... Il donne « encore ses derniers ordres... Il a une barbe semblable à celle de l'empe- « reur Frédéric III, mais assez foncée, presque noire et plus courte... La « mer est devenue presque calme... Je vois aussi que c'est un pays étran- « ger... Mais n'y a-t-il aucun secours?... Non hélas ! pas encore !... Ah ! voilà « un steamer en vue !... Hourrah !... Et cependant il y a peu d'espoir d'un « secours... Mais le secours n'arrive donc pas ?... Oui, oui, il arrivera, mais « beaucoup trop tard !... » — Mme de Ferriem a eu cette vision plus nettement que toute autre à... (ici le lieu et la date) ».

Or, cette vision se réalisa le dimanche 17 décembre 1900. Voici ce qui, à ce sujet, a été publié dans la revue : « *Zeitschrift fur Spiritismus* », N° 52 du 29 décembre 1900 :

« A nouveau une vision de Mme de Ferriem vient de se réaliser. Nous « avons reçu la triste nouvelle du naufrage du grand vaisseau de guerre « *Gneisenau*. Le désastre a eu lieu le dimanche 17 décembre, avant midi, « dans les environs du port de Malaga. Un ouragan se leva subitement, et « jeta la frégate contre les rochers avoisinants du port. Le commandant « Kretschmann, plusieurs officiers, et 40 hommes d'équipage trouvèrent la « mort. — Beaucoup de familles au lieu de se réjouir pendant les fêtes de « Noël, les ont passées dans le deuil et la tristesse. — La vision de ce nau- « frage a été publiée le 27 octobre 1900 dans le n° 43 de notre revue. — Si « nous nous rappelons toutes les visions de Mme de Ferriem, qui se sont « déjà réalisées, par exemple, l'accident de Moscou, l'incendie dans le port « de New-York, la catastrophe à Dux, le cyclone à Saint-Louis, etc., il serait « à désirer, que les visions qu'elle annoncera dans l'avenir soient moins « tristes que celles qui ont eu lieu jusqu'alors ».

(A *suivre*).

JOSEPH DE KRONHELM.

UN ÉPISODE DE LA VIE D'EMMANUEL SWEDENBORG

John Wesley, enthousiaste Anglais, né en 1703 et mort en 1791, reçut les ordres en 1725 et se nourrit de lectures ascétiques, prit ensuite la direction de quinze jeunes gens d'Oxford avec lesquels il élabora un nouveau système religieux, et les soumit, ainsi que lui, à un genre de vie réglée dans lequel chaque heure avait son emploi. Cette manière de vivre les fit appeler par dérision : « Méthodistes » ; dénomination dont ils se firent honneur et qu'ils gardèrent jusqu'à nos jours. John Wesley est donc le fondateur de la secte des méthodistes ou Wesléyens.

Lorsque John Wesley était à la fleur de l'âge, le célèbre théosophe sué-

dois, Emmanuel Swedenborg, auteur des œuvres : *Opera philosophica et metallurgica* paru en 1734, *De cœlo et inferno ex auditis et visis*, paru en 1758, *Vera christiana religio seu Theologia novæ ecclesiæ*, paru en 1772, *De nova Hierosolima*, paru en 1758, était déjà vieux et touchait à la fin de sa carrière terrestre. En février 1772, quelque temps avant sa mort, Swedenborg adressa à John Wesley la lettre suivante :

« Très honoré monsieur,

J'ai appris dans le monde des Esprits que vous avez un ardent désir de vous entretenir avec moi. Or, je serai très heureux de vous voir chez moi, si vous voulez m'honorer d'une visite.

Veuillez agréez, Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Emmanuel Swedenborg

Stockholm février 1872

Cette lettre fut remise à John Wesley par messager en présence de plusieurs amis et ministres de l'Evangile. Wesley, étrangement surpris en recevant cette lettre, avoua qu'il avait effectivement depuis longtemps l'ardent désir de voir et d'entretenir Swedenborg, mais affirma, en même temps, qu'il n'avait jamais parlé à qui que ce soit de ce désir. Il lui répondit aussitôt par le même messager, qu'il allait entreprendre un voyage de six mois, mais qu'il irait le voir à son retour à Londres. Quelques jours après, Swedenborg lui fit savoir qu'il avait été informé dans le monde des Esprits, qu'il allait partir pour l'au-delà le mois suivant, c'est-à-dire le 29 mars, pour ne plus revenir. Et effectivement Emmanuel Swedenborg, mourut le 29 mars 1772.

JOSEPH de KRONHELM.

Gajsin, Podolie. Russie.

CONFÉRENCE DE M. ALBIN VALABRÈGUE

Une heure charmante et trop vite écoulée a été celle passée dans le courant de l'après-midi de jeudi au Victoria-Hall à Genève. M. A. Valabrègue, s'adressant aux personnes qu'intéressent les questions sociales et humanitaires, y donnait une causerie, spirituelle et profonde à la fois, sur un sujet tout d'actualité : Fraternité. D'actualité, en effet, car de nos jours, quel philosophe ou quel agitateur ne rêve de bouleverser l'état des choses existant et de fonder, d'après ses données propres, une société idéale basée sur l'égalité et la justice ?

Mais que nous sommes loin ici du cri de guerre d'un S. Faure, d'un de Félice et de leurs semblables, qui divisent le monde entre spoliés d'un côté, spoliateurs de l'autre et qui invitent les premiers à revendiquer leurs droits

par la force et à écraser à leur tour les seconds en employant à cet effet tous les moyens à leur portée. Ils prêchent le règne de la haine fratricide.

M. Valabrègue, lui, nous mène à travers des sentiers fleuris et embaumés, sur des pentes douces, où l'œil se repose des fatigues endurées, où l'oreille est caressée par le chant des oiseaux et le murmure de l'onde; il rêve d'une ère d'amour, où riches et pauvres, heureux et déshérités marcheront ensemble, la main dans la main, portant le même fardeau de misère et tendant leurs efforts vers la réalisation d'une vie de paix et d'harmonie universelles. Aimer, c'est la raison d'être de l'humanité.

Pour illustrer en quelque sorte cette conception, vieille de dix-neuf siècles, il est vrai, mais méconnue en tous lieux et en tous temps, l'éminent vaudevilliste lit quelques-uns de ses poèmes encore inédits : *Les Messianiques*, empreints d'un souffle chaud et généreux, admirables de forme, où la verve poétique se traduit en pensées élevées et nobles d'une large envolée. Parmi ceux-ci nous ne pouvons faire moins que de mentionner très spécialement le délicieux : « Laissez venir à Lui tous les petits enfants ».

C'est un joyau; il nous semble que le poète y a mis à nu son âme d'homme épris de la pureté, de l'innocence des petits, continuateurs de notre race, à qui il voudrait donner le secret du bonheur : Aimer. Rendre les enfants *Gourmands d'amour*, tel est l'idéal de M. Valabrègue.

Et qui nous dit qu'il n'ait pas raison?

Que faisons-nous des petites âmes confiées à nos soins et comment les préparons-nous à l'existence? Nous leur donnons le plus souvent des préceptes vagues, une méfiance du prochain, un grand amour de soi et, quand nous leur avons enseigné à jouer convenablement des coudes et à écarter de leur route les opportuns, nous les lançons dans la mêlée avec ce beau cri de guerre inventé pour les besoins de la cause : « Struggle ! » « Luttez ! »

« Aimez », reprend comme un doux écho la voix du poète. Aimez les souffrances des autres, aimez les misères des hommes, jetez-vous dans la bataille journalière la main ouverte, les yeux rougis de larmes, le cœur rempli de tendresse; relevez le père tombé, soutenez le malheureux défaillant.

Ainsi M. Valabrègue nous prêche la griserie d'aimer d'où découleront nécessairement la justice, l'équité, la tolérance et la véritable égalité pour tous, en un mot la sainte fraternité telle que le désire tout homme de bien.

Pourquoi le « poète de l'amour » ne développerait-il pas sa belle thèse sur la scène ? Le théâtre moderne est ou devrait être une école de morale et de relèvement.

Il pourrait donc imaginer un drame émouvant ou une crise nationale où serait en conflit les deux partis extrêmes : les haineux et les aimants, ou

pour employer des termes plus courants : les égoïstes et les généreux. Dans cette lutte morale, où se trouveraient aux prises les sentiments les plus sublimes et les plus méprisables, M. Valabrègue donnerait libre cours à ses connaissances approfondies du cœur humain et ferait ressortir, dans le triomphe final de la bonne cause, la beauté, la grandeur et la noblesse de son appel : « Aimez-vous les uns les autres ». E. A.

LA RÉNOVATION RELIGIEUSE

Voici un livre que l'on peut considérer comme un témoignage d'importance caractéristique, à l'heure présente où l'église orthodoxe, dogmatique, autoritaire, sacerdotale, pour tout dire, en un mot, prépare ses foudres contre « l'ennemi », c'est-à-dire le spiritualisme moderne.

Ce qui en souligne la haute signification c'est que le promoteur de cette « rénovation religieuse » n'est rien moins qu'un prêtre — selon toute vraisemblance, du moins — qui, sous le voile d'un anonyme plus ou moins transparent, vient déclarer sa foi loyalement, sans réticence ni faux-fuyants et dans toute l'ampleur de son hétérodoxie.

J'ai parlé de sa loyauté ; qu'on en juge par le résumé de quelques-unes des déclarations qui forment, dès le début, comme une sorte de programme dont tous les chapitres du livre sont le développement et le commentaire :

« Le christianisme n'est pas une société, ni même une religion proprement dite, c'est un état d'âme. Quelle que soit la forme du culte que l'on professe, n'en professât-on aucun, on peut être chrétien, si l'on vit selon les règles strictes de la charité, de la justice et de la vérité. Quiconque fait le bien est chrétien de fait, alors même que les dévots le considéreraient comme un impie.

Un bouddhiste, un musulman, un païen vertueux, humain, dévoué à ses semblables, est plus près de Dieu qu'un sectaire haineux et hypocrite. Un illettré dévoué à ses frères en sait plus que ces théologiens superbes qui affirment ce qu'ils croient connaître, en trébuchant sur leurs arguments. Nous ne savons positivement ce que nous sommes que par la connaissance de notre *moi* réel ; aussi la parole la plus profonde qui ait retenti sur le monde est-elle : « Connais-toi toi-même ». Or, celui-là seul sait ce qu'il est et se sent vivre qui, par expérience, connaît le principe divin qui est en lui et celui-là seul a le droit de se croire chrétien qui sent cette divinisation de sa nature humaine, sachant que ce n'est plus l'homme qui vit, mais le Christ sous forme humaine, parce que cette forme n'est plus que l'enveloppe, que le suppôt de Dieu.

La doctrine chrétienne remonte au Christ et par lui aux premiers jours du monde, puisqu'il est la réalisation vivante des aspirations de l'humanité.

Quant au chrétien, il relève de l'Eglise invisible ; il n'entend donc pas se soumettre à des formules humaines, car le Christ l'a affranchi de toute servitude. Il tient pour règle invariable que l'homme ne peut être sauvé par quoi que ce soit d'extérieur à lui. Il faut qu'il incarne le bien et le manifeste dans ses actes. »

Voilà quelques-unes des fières déclarations par lesquelles débute ce plan de rénovation religieuse dont il est permis d'être d'autant plus surpris, que l'on n'est pas habitué à entendre de semblables paroles sortant de la bouche d'un homme qui, s'il n'est plus prêtre, l'a été incontestablement.

C'est par la forme dialoguée que procède notre auteur. Trois personnages dans les divers chapitres du livre, échangent leurs déclarations, leurs protestations ou leurs réflexions diverses.

L'interlocuteur principal est un vieil ermite, philosophe religieux et croyant sincère qui a consacré sa vie entière à l'étude des doctrines et des textes et qui, riche d'une documentation savante, révèle à ses auditeurs surpris et souvent interloqués la doctrine nouvelle dont il s'est fait l'apôtre convaincu et passionné.

Le second personnage est un amiral instruit dont la piété sincère, mais simplement traditionnelle, ne s'émeut qu'à demi devant les théories les plus hétérodoxes. C'est avec le bon goût d'un homme bien élevé dont le large esprit s'assimile sans discussions obstinées les opinions qui lui paraissent légitimes, qu'il interroge pour s'instruire et se montre tout prêt à accepter les déclarations du saint ermite dont l'érudition le subjugue et dont la sincérité l'édifie.

Le troisième personnage, enfin, est un abbé ultra-orthodoxe, nourri de la plus pure moelle d'un dogmatisme intransigeant, chevalier du temple et de l'autel, gardien farouche de la foi légendaire et se dressant, flamberge au vent, devant les audaces de l'ermite révolutionnaire qui, faut-il le dire? ne s'émeut guère plus des protestations de ce théologien de baudruche, que de l'épée flamboyante qu'il brandit avec une indignation — peut-être feinte en divers cas — car, somme toute, il finit toujours par s'incliner devant la science et les convictions de l'ermite impassible dans sa sérénité.

C'est sur les côtes pittoresques de la baie du Mont Saint-Michel que l'auteur a réuni ses personnages. L'amiral et l'abbé y rencontrent l'ermite, toujours solitaire, un peu farouche, et c'est dans une série de promenades ou de stations sur le bord de la mer grandiose que se déroulent les conversations dont se compose tout l'ouvrage.

Les points les plus saillants de la nouvelle doctrine — nouvelle pour l'amiral et l'abbé — y sont successivement traités avec l'ampleur qu'ils méritent. Je vais en résumer les plus originaux et les plus significatifs.

Le premier chapitre débute par des considérations générales sur les reli-

gions ou plutôt sur *la* religion, car il n'y en a qu'une. Ce que vous prenez pour des religions diverses, déclare catégoriquement l'ermite, n'en constitue qu'une seule. C'est une efflorescence qui, d'âge en âge, s'épure et se perfectionne. De nos jours ajoute-t-il avec autorité, s'élabore la plus belle floraison religieuse dont le monde ait été témoin depuis son origine.

Ici, protestation de l'abbé. Il fallait s'y attendre. « Mais, mon père, s'écrie-t-il, la doctrine évangélique si parfaite a-t-elle besoin d'être perfectionnée encore? L'œuvre du Christ serait-elle donc arrivée à son déclin et y aurait-il abrogation nécessaire, comme pour la loi mosaïque? » — Puis, d'un ton emphatique : « l'amiral et moi préfèrerions la mort à l'abandon de notre foi, quel que soit le nouveau Messie qui en apporterait une autre. »

— Il ne s'agit nullement de renier l'œuvre du Christ, répond doucement l'ermite; mais il faut la comprendre. La religion est en soi claire et simple; mais les hommes y ont ajouté tant d'arguties!... de là, les incohérences qu'elle renferme.

— Incohérences! riposte l'abbé; mais vous oubliez donc, mon père, la synthèse théologique?...

L'Ermite. — Je n'oublie rien, Monsieur l'abbé;mais permettez-moi de vous poser deux simples questions :

Est-il juste que pour le péché de notre premier père, nous soyons tous condamnés à la souffrance et même à la réprobation?

Pourquoi, d'autre part, M. l'amiral est-il né dans un château, tandis que nos pauvres marins ont vu le jour dans une misérable chaumière? N'oubliez pas que Dieu est juste et que pour que règne un tel désordre apparent, il faut qu'il y ait une raison digne de Dieu.

Pensez-y et remettons à demain la suite de notre conversation. »

L'entretien reprend le lendemain, dans la soirée. Nos trois personnages, en face de la mer splendide, contemplent le ciel constellé de tous ces astres *habités*, il n'en faut point douter, et où vivent d'autres humanités plus ou moins semblables à la nôtre.

Et alors l'ermite est tout naturellement amené à parler de Dieu, Dieu l'Esprit universel, sans forme, sans limites, foyer d'intelligence, de justice, d'amour, d'éternité en éternité. Il s'appelle l'Essence; il n'est pas l'être, mais la cause de l'être. C'est le principe de vie générale, c'est le *moi* divin, en dehors de tout ce qui existe.

L'Essence s'exprime par l'intelligence et se manifeste par la volonté. Ces trois puissances s'engendrent dans un ordre logique. L'intelligence s'extériorise par le Verbe ou pensée parlée, la volonté par le Pneuma ou esprit de vie, c'est-à-dire la force vitale.

Dieu nous apparaît ainsi comme vivant de trois vies distinctes : vie divine en soi, vie métaphysique qui promulgue les lois, vie dynamique qui les

actualise — trois éléments qui, vous le voyez, répondent à l'essence, à l'expression et à la manifestation, Père, Fils, Saint-Esprit. Telle est ce qu'on appelle la Sainte Trinité.

L'Amiral. — Mais voilà qui est parfaitement clair. Pourquoi donc nos curés ne nous le disent-ils pas, au lieu de toujours nous crier mystère ! mystère !...

L'Ermite. — Pourquoi ils ne le font pas, je l'ignore ; mais du moment où ces trois principes dérivant l'un de l'autre sont infinis, ils sont infiniment distincts l'un de l'autre et ont une vie personnelle différente quant à l'action, mais non quant à l'essence.

L'Amiral. — Tout cela c'est l'évidence même et on doit savoir gré au théologien et au philosophe qui soulèvent un coin du voile qui nous cache la divinité, comme on sait gré à l'astronome qui nous révèle les secrets du monde sidéral.

L'Abbé. — J'admettrais votre raisonnement, monsieur l'amiral, mais avons-nous le droit de supprimer le mystère ? Sans mystère, plus de religion ! Sachons nous contenter de la source infaillible d'information qu'est l'enseignement de l'Eglise catholique, flambeau qui éclaire le monde et en dehors de laquelle il n'y a plus que ténèbres et confusion !

L'Ermite. — Parfaitement, M. l'abbé, mais il faut se garder de confondre la « doctrine » avec les enseignements de la scholastique. Il faut savoir comprendre les textes et les dégager de leur forme accidentelle.

L'Abbé. — Hérésie ! Hérésie !

L'Ermite. — Allons, monsieur l'abbé, ne vous échauffez pas ! Vous me paraissez plein de zèle ; mais encore faut-il que ce zèle ne soit pas exubérant. Quoi que vous en disiez, comme toute chose en ce monde, l'Eglise doit progresser. C'est pour ne s'être pas rendu compte de cette nécessité, qu'elle a parfois été en désaccord avec la science et qu'elle s'est alors trouvée en assez mauvaise posture, en dépit de ses prétentions à l'infaillibilité.

L'Abbé. — Vous me scandalisez, mon père.

L'Ermite. — Le mot scandale est ici superflu. Souvenez-vous de l'histoire de Galilée. Le pauvre savant fut obligé de se rétracter ; mais sachez, monsieur l'abbé, que cette parole : « j'abjure, maudis et déteste l'hérésie du mouvement de la terre », arrachée de force à un vieillard, retombe de tout son poids sur ces prélats ignares et arrogants qui osèrent l'imposer.

L'Eglise enseigne la lettre, mais la lettre tue et l'esprit seul vivifie. Je vous l'ai dit et je vous le répète, la religion est une et, à travers les siècles, elle se développe et se spiritualise. Aujourd'hui que le christianisme tend à se matérialiser dans son sacerdoce et dans ses rites, nous touchons à une révélation religieuse plus élevée. Cette rénovation religieuse et sociale est en voie de réalisation.

Dans un autre entretien (chap. II) l'ermite fait les déclarations suivantes :

Tout existe en Dieu avant d'exister en dehors de lui et le prêt qu'il fait à ses créatures ne saurait l'appauvrir. Tout est sorti de Dieu, tout tend à revenir à Dieu. La force qu'il projette sur le plan extérieur doit nécessairement, ou revenir à son principe, ou bien s'annihiler. S'annihiler, elle ne le peut, sans quoi le néant qui n'est rien deviendrait un principe d'absorption contre Dieu. Il faut donc qu'elle revienne à son principe et elle ne peut y revenir, qu'en remontant le chemin descendu. Cette force se matérialise ou s'immobilise d'autant plus qu'elle s'éloigne davantage de la cause intelligente qui l'a produite. Elle est produite par action (c'est l'*involution* des théosophes). Elle remonte à sa source par réaction (*évolution* des théosophes). — C'est moi qui ajoute les parenthèses.

Dieu est donc un centre d'où émane une projection qui atteint les limites extrêmes de l'insensibilité apparente (matière) pour remonter ensuite vers sa source, en se spiritualisant de plus en plus.

Tout ici-bas est force et vie. La plus petite molécule de matière se change par la chaleur en gaz dont la puissance de dilatation est immense. Au-dessus de cette forme gazeuse est l'éther qui pénètre tout ce qui existe. En lui se meut l'électricité dont on ne peut calculer l'incomparable puissance et au-delà de l'électricité, il est quelque chose d'infiniment plus subtil encore et plus raffiné, dans sa prodigieuse sublimation, c'est le magnétisme ; force étrange et mystérieuse qui se transmet à travers l'espace sans fil conducteur, qui relie les mondes entre eux et sert d'agent sinon de forme aux Esprits. L'éther n'est autre que le revêtement de l'énergie vitale, que la force atomique non focalisée. Les fluides électrique et magnétique en sont la polarisation, comme la matière en est la cristallisation. En réalité, l'éther seul existe ; tout le reste n'est que le produit de ses vibrations atomiques.

Mais, poursuit l'ermite, brute ou organisée, la matière n'est nullement inerte. Elle possède une âme, un mode d'être, un principe de vie et d'action. Sa substance moléculaire se modifie et s'affine à raison de l'âme qu'elle renferme. L'âme crée son revêtement, si bien qu'une insensible transition relie les cristallisations aux végétations les plus élémentaires. Par suite d'une gradation continue, le règne végétal ajoute l'âme végétative à l'âme élémentaire du minéral ; chez l'animal, s'ajoute l'âme sensitive et enfin le genre humain qui résume le tout possède l'âme élémentaire, l'âme végétative et l'âme sensitive auxquelles s'ajoute l'âme intellectuelle qui lui appartient en propre. Ainsi s'élèvent en se perfectionnant tous les degrés de l'évolution.

Physiquement, l'homme est la résultante de cette évolution générale. Son corps n'est que le corps animal perfectionné et nulle part vous ne lirez que Dieu l'ait créé. C'est par évolution qu'il l'a tiré du limon de la terre.

L'œuvre créatrice porte exclusivement sur la nature spirituelle de l'humanité. Dieu crée l'homme spirituel de sa propre substance et à son image.

Et qu'a-t-il fallu pour cela ? Que Dieu soufflat, dans l'homme charnel, l'élément spirituel et divin, la « consanguinité » ainsi que l'exprime le mot hébreu. Trois actes ont donc présidé à la formation de l'homme : création de l'homme spirituel, modification du mammifére animal et adjonction de l'homme spirituel à la forme terrestre, et c'est pourquoi d'humanité tend vers Dieu par évolution, mais par évolution spirituelle.

Cette adjonction — ajoute l'ermite dans un passage original que je transcris en entier — cette adjonction des deux principes, ainsi que la chute qui en a été la conséquence, sont présentées dans le récit de la genèse sous la forme symbolique qu'on retrouve d'un bout à l'autre de la Bible, mais dont peu de lecteurs comprennent le sens ésotérique.

Relisez les versets 9 et 10 du chapitre II. Ce Paradis terrestre dont la nature est demeurée mystérieuse et qu'on a travestie de mille façons, n'est rien d'autre que le corps humain avec ses quatre canaux artériels qui sortent d'une source commune, le cœur, par un fleuve unique ... qui n'est autre chose que l'aorte.

— L'aorte ! font ensemble l'amiral et l'abbé.

— Parfaitement, répond l'ermite. Suivant le sens ésotérique de ce passage le jardin c'est le corps de l'homme ; l'éden ou lieu de délices, c'est le cœur. Les quatre canaux sortant d'un fleuve unique — l'aorte — sont les grandes artères qui vivifient les quatre membres ... et enfin l'arbre double, planté au milieu du jardin n'est autre que l'organe sexuel...

— Est-ce possible ? s'écrient les deux auditeurs.

— Il faut croire, poursuit l'ermite, que les Hébreux l'ont compris de la sorte ; alors que parlant de l'épouse mystique du Cantique, ils l'appellent le « Jardin fermé », la « Fontaine scellée ».

Mais poursuivons. Ce que nous explique encore ce passage symbolique ou mythique, c'est que cet arbre de vie devient l'arbre de la connaissance quand domine dans le cœur de l'homme la concupiscence animale et c'est ce triste phénomène qui s'est manifesté dans l'âme de nos premiers parents.

Ce ne fut point le devoir de propager l'espèce, ni l'émotion du divin qui agit en eux, à cette heure tragique, mais la passion qui les subjugua et les fit descendre volontairement jusqu'à l'animalité. De là, quand ils eurent compris, leur confusion ne se voir nus et leurs remords qui ne se firent point attendre. Ce n'est pas Dieu qui « passant par le jardin » les troubla par sa présence, c'est leur conscience indignée qui les fit rentrer en eux-mêmes et sous l'apostrophe de laquelle ils se sentir frémir.

Remarquez bien qu'avant la chute, les hommes n'étaient pas tributaires de la mort. Ce qu'il y avait en eux de matériel devait être éliminé par l'es-

prit. Mais leur faute les chassa du paradis de leur corps presque fluidique et les fit déchoir de leurs prérogatives originelles. Condamnés à mourir désormais, comme les animaux au niveau desquels ils s'étaient rabaissés et dont ils avaient pris la nature, ils ne pouvaient plus engendrer que des mortels comme eux. Leur corps se matérialisa, se durcit et, de là, pour la femme, les douleurs de l'enfantement.

— Étranges choses que vous nous révélez là, mon père, dit l'amiral. Nous est-il resté quelques traces de ce corps fluidique ?

— A coup sûr, répond l'ermite. Nous l'avons encore en nous, ce corps fluidique et la preuve, c'est que même dans sa condition actuelle, la forme astrale du corps humain est susceptible, dans certaines circonstances, de se matérialiser plus ou moins, comme c'eût été la loi générale avant la chute. Voyez les photographies attestant le fait dans l'ouvrage de M. le colonel de Rochas (*Les sentiments, la musique et le geste*). La volatilisation du corps humain est une de ces possibilités qui attestent dans l'homme une origine moins matérielle que celle des animaux.

L'Abbé. — Ces explications sont fort ingénieuses, mais elles ne nous disent pas quelle fut la nature de la faute originelle.

L'Ermite. — Il me semble cependant l'avoir indiqué, tout à l'heure. Je serais assez embarrassé pour vous exprimer *ce qui m'a été dit* (c'est moi qui souligne ces mots). Mais ce que je puis vous affirmer, c'est que la chute consiste en ce que l'esprit apprécia le plaisir des sensations physiques, les désira et s'en passionna et que c'est cela justement qui constitue la déchéance que la dogmatique, qui n'a rien compris au sens ésotérique des textes, désigne sous le nom de « chute originelle » puérilement expliquée par le fait qu'Adam incité par sa femme a indûment mangé cette funeste pomme qui nous a tous rendus passibles du monstrueux et paradoxal supplice de l'enfer éternel.

J'ai tenu à transcrire, jusqu'ici, les expressions mêmes de l'ermite, en ce qui concerne surtout l'explication si originale de la chute; mais pour ne pas prolonger outre mesure ce compte rendu, je me bornerai maintenant à résumer les conclusions des derniers entretiens.

Pour ce qui concerne les origines de l'humanité, l'ermite déclare que le nom d'Adam (qui ne désigne pas toujours le sexe masculin) n'est pas le nom d'un homme en particulier, mais de l'homme en général issu d'autres couples humains.

Il en est de même pour le nom de Christ qui également désigne un être collectif, une collectivité divine (vous êtes tous *un* en Christ, écrit saint Paul aux Galates).

Et voici, dès lors, l'ermite qui, sans restriction, adopte dans son intégralité, la doctrine ésotérique. Les quatre éléments distincts qui constituent

l'homme : le corps physique, l'ombre ou corps éthérique, le principe de vitalité et l'âme sensitive sont la traduction française des termes sanscrits correspondants : *Rupa*, *Linga Sharira*, *Prana* et *Kama rupa*.

L'hérédité physique se manifeste seule le plus souvent; les germes spirituels de l'humanité psychique sont en dehors de la génération matérielle et ce sont eux qui choisissent, avant chaque réincarnation, le genre de vie qui leur paraît nécessaire, suivant les prescriptions de la loi du *Karma* ou loi de causalité. Nul être donc ne peut se plaindre de sa destinée, car c'est lui-même qui l'a choisie — et c'est plus tard qu'il s'en rendra compte.

Tout vient de Dieu, tout remonte à Dieu, répète l'ermite.... Toute chose a existé sur le plan psychique, avant d'être réalisée. Ce n'est pas sur notre globe incandescent, que des germes de plantes et d'animaux auraient pu subsister, d'après la théorie dogmatique de la création. Ils sont venus du dehors, par ordre, à mesure qu'il y avait pour eux possibilité d'existence.

Ils étaient dans l'atmosphère ou au-dessus et c'est de la masse amorphe du réservoir de vie que sont sortis tous les êtres qui, en passant par la matière, sont appelés à s'y particulariser, c'est-à-dire à s'individualiser. Le monde psychique est le monde des causes, le monde physique celui des effets, le monde spirituel celui du résultat général.

Puis vient la théorie de l'origine des Esprits appelés à l'incarnation, en vue de leur évolution personnelle, après quoi, suivant leur « poids spécifique », s'il est permis de s'exprimer ainsi, ils montent et se superposent dans l'ordre même que crée leur état de spiritualité. Aussi leur faut-il plusieurs incarnations, pour s'élever dans la voie de l'épuration.

— Eh quoi, mon père, s'écrie l'abbé indigné, vous croyez donc à la métempsycose?...

— A la métempsycose, mot absolument impropre, non; mais à la réincarnation, oui! répond l'ermite avec autorité.

L'esprit qui constitue notre individualité est notre *Ego* supérieur (appelé par l'Eglise notre ange gardien) dont la voix qui n'est autre que notre conscience nous pousse à l'épuration.

Et cela ne se passe pas seulement sur notre terre de douleur, car elle n'est pas la seule habitée dans l'espace. Toutes les autres et tous les astres ont même destination générale. Les conditions sont différentes d'un globe à l'autre, mais le résultat est identique et ce sont toutes les humanités diverses qui constituent l'humanité universelle.

Et ainsi, de causerie en causerie, se déroule forte et sereine la doctrine théosophique de l'ermite que domine l'idée maîtresse, fondamentale, de l'omniprésence des Esprits qui nous environnent et agissent dans la sphère d'un magnétisme ambiant dont la puissance incompréhensible peut s'intensifier au point de servir de véhicule à la pensée, en devenant *force psychique*.

en même temps qu'elle peut actionner la matière,en devenant *force motrice.*

Et c'est alors, poursuit l'ermite, qu'une foule de bonnes gens crient miracle! miracle! — Erreur; il n'existe point de miracle en tant que dérogation aux lois de la nature. Ces prétendus miracles ne sont que l'application d'une loi supérieure insuffisamment étudiée.

Quant au spiritisme dont on a tant abusé, il peut être considéré, en dehors de ses pratiques regrettables, comme un des modes de la communion des purs Esprits, si bien que les personnes qui s'occupent de spiritualisme, d'une manière sérieuse, ne tardent pas à entrer en relation journalière avec un parent, un ami ou un personnage des siècles passés qui se constitue leur guide spirituel.

Aussi est-ce pour la manifestation des merveilles du monde spirituel, que Dieu permet ces apparitions qui se comptent par centaines, dans l'histoire ancienne comme de nos jours, et jusqu'à ces matérialisations étranges que nous décrivent de savants expérimentateurs tels que les Crookes les Oxon, les Mitchiner, les Aksakof et tant d'autres.

Plus d'enfer, plus de peines éternelles, plus d'indulgences, plus de péchés remis sans réparation personnelle, plus de rédemption impossible par le sang d'un innocent injustement sacrifié—conception injurieuse et blasphématoire pour un Dieu de justice et d'amour.

Tout dans l'univers est esprit et vie, évolution et perfectionnement individuel, depuis la plus humble de toutes les terres du ciel, jusqu'à ces régions paradisiaques que l'on s'imagine bien à tort comme figées dans une adoration inerte, mais où vivent et travaillent les grands Esprits, les révélateurs, les sauveurs des humanités, en tête desquels resplendit d'un éclat incomparable le Christ, l'un des fils de Dieu et le premier né d'entre beaucoup de frères.

Je vous l'ai dit et je le répète ici, poursuit l'ermite, la signification de *Christ* désigne une dignité spirituelle, un lien avec la Divinité, si bien que celui qui en est revêtu devient la splendeur, le rayonnement du Père et que chacun de nous qui pouvons nous élever à cette dignité par l'incarnation même du Christ en notre personne, peut, à ce titre devenir, lui aussi, fils de Dieu et cohéritier du Christ.

Telle est la double nature de cette grande figure appelée tour à tour fils de l'homme et fils de Dieu. Il a pris le corps matériel des enfants d'Adam, pour rattacher au Père toutes les humanités, les racheter en sa personne, c'est-à-dire les rétablir dans leurs anciens privilèges. Par lui, l'humanité universelle a été reconstituée dans sa spirituelle unité, est devenue le *réceptacle* de la Divinité.

C'est ainsi que le Christ est moins un personnage historique, qu'un principe divin agissant dans le monde. Ce principe n'est pas Dieu en lui-même,

mais il est l'expression de la vie divine opérant au dehors... je résume en un mot « la partie assimilable de la Divinité ».

Et voilà ce que n'ont pas compris les inventeurs du dogme de l'eucharistie matérialiste, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui dans le monde sacerdotal.

Est-il nécessaire de dire que c'est spirituellement qu'il faut l'entendre? Il n'y a pas ici de présence réelle, puisque le Christ historique n'est plus accessible pour nous; mais le pain et le vin sont la figure de la nourriture céleste, son revêtement, le véhicule par lequel elle s'introduit en nous et sans laquelle nous ne pouvons sortir de l'animalité.

Eh quoi, théologiens de malheur, s'écrie l'ermite avec indignation, il vous faut donc toujours un corps matériel, un sang réel! Que devient donc cette parole du divin maître qu'il prononçait à propos de cette eucharistie elle-même : « C'est l'esprit qui vivifie, *la chair ne sert de rien*, et les paroles que j'ai dites sont esprit et vie. »

Il se fit un silence entre les interlocuteurs, puis reprenant d'un ton inspiré, l'ermite poursuivit ses objurgations :

Que sont donc ces mercenaires qui, incapables de se faire une position dans le monde, rôdent autour des autels pour en vivre lucrativement et sans travail? « Oh! s'écriait une voyante, si on voyait les choses telles que je les vois, on ne dirait plus que l'ordination est une cérémonie comme les autres : c'est un courant d'eau vive sortant de la vie même du sauveur. »

Prêtres, à vous de répandre ces eaux vives sur les fidèles confiés à vos soins. Ne soyez pas de ces citernes crevées dont parle le prophète Jérémie. Si vous êtes entrés dans le saint ministère sans vocation, retirez-vous; si vous l'avez fait résolument en vue de plaire à Dieu et d'être utile à vos frères, retrempez-vous dans votre vocation, car une épouvantable responsabilité pèse sur vos épaules.

La religion ne consiste pas dans les formes extérieures, car elle est tout intérieure. Nous avons relégué Dieu et son Christ loin de nous. Un peu d'encens, quelques cérémonies, un bout de prières vocales, voilà ce que nous leur accordons, et au lieu de leur ouvrir tout grands nos cœurs, nous avons choisi des directeurs humains, faibles et ignorants comme nous, et nous leur avons attribué des prérogatives qu'ils ne possèdent pas.

O Dieu! quand donc apparaîtront-ils, ces hommes que l'univers attend et qu'il désigne déjà sous le nom *d'apôtres des derniers jours*? Quand donc votre peuple comprendra-t-il que vous en avez assez des rites matériels et qu'il est temps de vous adorer *en esprit et en vérité?*

Je crois en avoir dit assez, pour donner une idée de cette *Rénovation religieuse* que nous propose notre auteur anonyme.

Rompant courageusement avec les erreurs traditionnelles, les dogmatiques sophistiquées et les superstitions mal déguisées d'une liturgie dont le formalisme théâtral rappelle si souvent les pratiques du paganisme lui-même, cet auteur élève, tout en haut, bien au-dessus de l'Eglise matérialisée, le drapeau d'une spiritualisation qui s'impose. Remontant aux pures sources théosophiques de la religion, *une*, aussi vieille que l'humanité, il réclame l'evolution religieuse. Et en quels termes énergiques le fait-il ? L'on a pu en juger par les extraits qu'on vient de lire.

Eh bien ! qu'un prêtre, défroqué ou non, fasse entendre de telles paroles, signale de tels abus et formule de telles réclamations, c'est là, à coup sûr, un signe des temps qu'on ne saurait méconnaître et l'on ne peut que remercier ce saint inoclaste d'avoir porté le fer rouge dans ces plaies que tant de gens intéressés s'efforcent de cacher aux générations nouvelles.

Je sais bien que ces gens-là chercheront à faire autour de ce livre révélateur la conspiration du silence ; mais il n'en est pas moins vrai que se font entendre déjà les craquements du vieil édifice vermoulu et qu'un jour viendra — puisse-t-il ne pas tarder ! — où du milieu des décombres, l'on verra s'élever les colonnes du nouveau temple que nous annoncent tant de voix inspirées et peut-être prophétiques.

Je pourrais m'arrêter ici, mais un scrupule me vient et après les éloges, mérités à coup sûr,que j'ai adressés à l'auteur de la *Rénovation religieuse* j'éprouve le besoin de formuler quelques critiques sur la deuxième partie de son ouvrage, partie purement pratique, sorte de petit manuel d'édification à l'usage des jeunes filles auxquelles l'ermite – cet ermite hardi que nous venons d'entendre si bien parler — est censé s'adresser paternellement... disons plutôt canoniquement.

Eh bien, oui, qu'il me soit permis de dire franchement que j'ai quelques regrets de voir cette deuxième partie accolée à la première qu'elle dépare, selon moi, et qu'elle affaiblit surtout en la défigurant un peu. Tout au bout des revendications et des déclarations qui établissent une si ferme et virile doctrine, voici le prêtre qui reparaît sous l'ermite novateur et c'est dans un monde de pensées mixtes et parfois disparates, que s'agite l'âme de ce prédicateur inattendu. Passant d'une sorte de quiétisme qui rappelle celui de Mme Guyon, aux transports passionnés des sainte Thérèse, des Catherine de Gênes, des Catherine Emmerich, des Catherine de Bologne, des sainte Lidwine et de tant d'autres qu'un mysticisme maladif semble pousser jusqu'aux confins d'une sorte d'hystérie sacrée — soit dit sans aucune intention malveillante — notre ermite que je ne reconnais plus, s'égare en de petites pratiques enfantines, s'attarde en de petites histoires de reliques suspectes, d'hosties consacrées ou non, en un mot en de menus miracles de sacristie,au risque d'aller se noyer dans le bénitier de cette chapelle minuscule qu'il

annexe à la grande et belle église dont il nous a montré les fières colonnes et les voûtes majestueuses.

Quel bénéfice attend-il donc de cette prédication sacerdotale; quels effets pense-t-il qu'elle puisse produire dans l'âme de ces jeunes pénitentes exaltées qu'il catéchise *ex cathedra* et devant les yeux effarés desquelles, il ne craint pas d'évoquer je ne sais quels spectacles terrifiants, quelles visions troublantes et quelles malsaines obsessions ? Il y a là tout un chapitre de démonologie dont l'imprudent étalage m'inquiète, je l'avoue et combien je redoute que ces pauvres filles névrosées et affolées — on le serait à moins — par tant de dangers et de menaces et pour échapper à tous ces démons qui nuit et jour « rôdent autour d'elles » n'aillent se jeter éperdument sur la poitrine sanglante du pâle et beau crucifié de Golgotha, avec des transports d'amour indéterminé — donc quelque peu suspect — et n'ayant, à coup sûr, rien de commun avec le haut spiritualisme qui, dans tant de pages de ce beau livre éclate, rayonne et nous fait pressentir l'avènement prochain de cette Eglise invisible, où le Père ne sera plus adoré qu'*en esprit et en vérité* !

Ed. Grimard.

L'AUBE DU VINGTIÈME SIÈCLE

Sonnet

Le siècle nouveau-né verra des moissons mûres
Jaillir aux champs divins en des gerbes d'espoir
Au foyer, où la mort jette son voile noir,
Les lares vont chasser la tourbe des lémures.

Déjà les bois profonds s'emplissent de murmures :
La nature sacrée est comme un ostensoir ;
Vers les astres, semeurs d'infini, chaque soir
Monte comme un encens de l'autel des ramures.

Car l'ère qui commence apporte dans ses flancs,
Comme une mère en mal de déesse nouvelle,
Cette fille du ciel, l'Espérance éternelle.

Elle vient vers la terre en ouvrant ses bras blancs :
Et du siècle qui naît l'aube à peine s'achève
Que le soleil de l'âme immortelle se lève.

Paris-mai 1901 Julien Larroche

LA MÉDIUMNITÉ

LES EXPÉRIENCES ET LES CONCLUSIONS D'UN « *Médecin* ».

« Médiumnité, médianisme, médiums », termes neufs qui indiquent des choses vieilles, mais de vieilles choses que nous avons oubliées ! Parler, en effet, d'oracles ou de pythonisses, de médiumnité ou de médiums est, au fond, la même chose. Cependant, sans nous en apercevoir, tandis que nous nions les anciens prodiges, nous admettons déjà les nouveaux. Qui n'a fait tourner les tables ?

Combien de personnes qui feignent de n'avoir pas de préjugés sont enchantées de découvrir des médiums ou de posséder la faculté d'animer un morceau de planchette ! D'aucuns, pourtant plus fortunés ou plus méritants, ont vu, senti, touché même des fantômes. On est allé jusqu'à les photographier. Voilà réconfirmées les apparitions des dieux païens dans les antiques temples, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux hypothèses que les anciens connaissaient nos perfectionnés instruments de projection.

Plus d'un rira à cette lecture; c'est le préjugé des préjugés ! Injustement, on n'attribue à de tels sujets aucun sérieux. Aujourd'hui, c'est un médecin, et un médecin qui a plus de quinze ans de pratique, et qui, par conséquent, ne doit pas manquer de ce scepticisme naturel qu'engendre l'observation positive et la pratique de la vie, lequel, capitulant — comme il l'avoue — derrière une expérimentation rigoureuse, suivie d'un raisonnement tenace, va toujours plus avant, toujours plus avant...

*
* *

Le médecin qui a capitulé se nomme Paul Visani Scozzi, et son acte de reddition jaillit de son volume portant le titre de : *La Médiumnité* (1). La première partie du livre contient cependant une rapide revue des phénomènes et des théories hypnotiques. Apparemment entre l'hypnotisme et la médiumnité il n'y a aucun lien. C'est le contraire.

Voici précisément un cas que je qualifierai de trait d'union entre la médiumnité et l'hypnotisme. Une hystérique, Corinna, avait des périodes d'hypnose spontanée intermédiaires entre la catalepsie et le somnambulisme pendant lesquelles, les yeux entr'ouverts, elle est en pleine communication avec le monde extérieur et représente une personnalité différente du tout au tout d'elle, lorsqu'elle est à l'état de veille. Outre les plus obscènes discours qu'elle débitait et qui contrastaient avec ses sentiments habituels et sa bonne éducation, elle prenait, avec une remarquable dextérité, l'une après l'autre, une centaine de mouches et les mangeait, les dégustait comme

(1) Paolo Visani Scozzi : *la Medianita*, 465 p. Bemporad, Florence, 1901, 5 francs

un mets exquis (!). Bien que des faits analogues ne sont pas nouveaux dans la névro-hystérie « c'est un fait » — dit l'auteur — qu'un pareil état est inhérent à l'état hypnotique, ou mieux, à une personnalité qui s'établit pendant le sommeil hypnotique et disparaît quand le sujet réussit à s'éveiller, à vaincre les résistances, la volonté qui s'opposent à son réveil ».

*
* *

Nous arrivons ensuite à la seconde partie du livre du Dr Visani Scozzi, la plus intéressante, parce qu'elle a trait aux séances expérimentales tenues avec le célèbre médium napolitain Eusapia Paladino.

Il est nécessaire de dire avant tout, qu'Eusapia Paladino n'est ni plus ni moins qu'une femme comme une autre, qui, aujourd'hui, possède la singulière faculté de faire tourner tables et esprits.

Voyez comment le Dr Visani Scozzi décrit un des étranges phénomènes qui se succédèrent à la première séance en présence d'Eusapia :

« Tout à coup, sans qu'aucun de nous ait fait une demande, une petite table qui se trouvait derrière le dos du médium (l'auteur joint une figure indiquant la position des meubles de la pièce), et distante d'elle d'environ 2 mètres, après avoir remué avec bruit à plusieurs reprises, se traîna jusqu'à mon côté droit contre lequel elle s'appuya. Puis elle me heurta plusieurs fois au coude, usant de la force pour attirer plus spécialement mon attention sur un moyen d'action ainsi personnel et humain.

« En ce moment, Eusapia Paladino parut surprise ; dans la torpeur de ses facultés, elle semblait étrangère aux projets du phénomène. Sauf son visage elle était immobile et je crois inutile de dire que mon calme me permettait de bien examiner partout, et de sentir ses jambes, que, dans les moments les plus ardus, je tenais emprisonnées dans les miennes. Je demandai à la table de retourner à sa place. Me frappant de trois coups sur le côté, elle me répondit qu'elle était disposée à m'obéir et immédiatement elle se détacha de moi, glissa avec bruit sur le parquet et s'en retourna d'où elle était partie ».

Il faut tenir compte que la pièce où avait lieu la séance était éclairée « par une bonne lampe à pétrole, pendue au milieu du plafond ». Inutile d'ajouter combien d'autres précautions, toujours énumérées à chaque phénomène, furent prises par le Dr Visani Scozzi pour s'en assurer.

A cette même séance, les phénomènes succédèrent aux phénomènes, toujours plus bizarres, plus merveilleux, parfois tout à fait incompréhensibles.

Mais le phénomène le plus étrange, absolument stupéfiant par les séjours qu'il fit et qui attestent bien sa parfaite existence, fut celui qui suivit la quatrième et dernière séance décrite.

« John King », le soi-disant « Esprit » qui se manifesta avec Eusapia, avait promis à la précédente séance de matérialiser sa tête, non seulement de manière à la faire sentir et toucher par les assistants, mais de sorte à laisser son empreinte sur de l'argile molle.

Pour cela on prépara un gros bloc de glaise de sculpteur, aplati comme un pain, bien uni, posé sur un grand plateau. Sur cette pâte consistante, John King devait imprimer sa tête, de façon à ce qu'on puisse, après la cessation du phénomène, y couler du plâtre liquide qui, une fois solidifié et détaché de la glaise, devait représenter la forme exacte du corps imprimé.

Il m'est impossible de donner ici une idée exacte des conditions qui précédèrent ce phénomène. Pour s'en faire une juste idée il serait nécessaire de lire les diverses pages qu'y consacre l'auteur. Notons-en toutefois quelques passages et remarquons que le phénomène a lieu dans une complète obscurité.

« ...Alors je résolus d'avoir une extraordinaire circonspection ; outre que je tenais constamment la main droite du médium et que je me serrais à elle de façon à garder un continuel contact entre nous deux, je surveillais souvent (sans jamais lâcher sa main droite) les conditions dans lesquelles était sa main gauche que je trouvais toujours tenue par la comtesse Mainardi (un des assistants).

. . . .

« ...Le bloc de glaise était éloigné de moi d'un peu moins d'un mètre et de un mètre au moins du côté droit du médium, toujours en contact avec mon côté gauche. Celle-ci resta environ une minute dans la position indiquée, puis, retirant d'un coup sa main de la prise de la comtesse, de ses deux mains elle m'empoigna les bras, appuya son front sur ma poitrine, le comprima à plusieurs reprises et murmura d'une voix éteinte : « C'est fait.» La table demandait de la lumière ; le colonel Malvolti (un autre assistant) alluma la lampe, et laissant Eusapia Paladino endormie sur son siège, nous nous précipitâmes vers le bloc d'argile... »

Sur la glaise, à leur grand étonnement — comme il est facile de le comprendre — ils trouvèrent des creux bizarres... Il était difficile de se figurer là les lignes d'un visage humain. Mais, naturellement, l'empreinte était négative ; on peut d'ailleurs en faire la preuve, en imprimant sur de la cire à cacheter une pièce de monnaie du côté face et on obtiendra ainsi une empreinte négative dans laquelle l'œil exercé seul saisira les contours. Il en fut de même de ce bloc d'argile. Mais en y coulant dessus le plâtre liquide, on obtint, lorsqu'après une demi-heure d'attention on le détacha, un médaillon représentant, en relief, le profil d'une figure humaine.

Le Dr Visani Scozzi s'étend ensuite longuement pour démontrer par des considérations d'ordre technique, et ce, en dehors du contrôle opéré, qu'il

faut tenir non seulement pour invraisemblable, mais absurde l'hypothèse d'une fraude quelconque comme cause d'un si merveilleux phénomène. Nous renvoyons le lecteur à ces pages.

*
* *

L'auteur, à la partie relative aux séances expérimentales, fait suivre un chapitre sur la « Doctrine de la médiumnité » et un autre sur le « Mécanisme de la fraude inconsciente », chez Eusapia. Négligeant quelque peu ce dernier point, il passe brièvement sur le premier qui regarde plutôt la conclusion. Cette conclusion, on peut la dire contenue dans cette partie que nous transcrivons presque littéralement : « Le médium est, par-dessus tout, un sujet hypnotique. L'agent est représenté par une individualité occulte qui se manifeste pendant les séances; le moyen de communication a pour base la fonction physiologique de la transmission de la pensée, qui est la suggession mentale et le mécanisme de la production des phénomènes est dû à l'extériorisation des fonctions du médium. » Ne perdons pas de vue que le Dr Visani Scozzi, avant de se préparer à expérimenter avec Eusapia, admettait « que la médiumnité n'influe pas outre mesure la personne du médium et que l'intervention d'intelligences et de personnalités invisibles et extérieures à l'homme doivent être considérées comme inutiles et illusoires. »

Maintenant, un coup d'œil général sur l'ensemble de l'œuvre du Dr Visani Scozzi. L'auteur aurait pu certainement présenter une meilleure division des matières, spécialement en ce qui est relatif aux séances expérimentales et la sienne ne contribue certes pas à l'intelligibilité du contenu. En un mot, dans la substance du livre, en supprimant un certain « tableau » de la médiumnité, que l'auteur avoue qualifier d' « inexact », on ne peut y trouver de sérieuses controverses, étant donné la précision dans la description des phénomènes, l'intensité d'observation, la sobriété de jugement, enfin, la logique parfaite qui ressort de tout le volume.

Signalons, cependant, cette faute *involontaire*, qui pourrait conduire les lecteurs hâtifs à une opinion différente que celle qui jaillit du livre. Ainsi, en un endroit nous trouvons écrit : « Que la médiumnité doit être rapportée dans la sphère de l'hypnotisme », alors que la pensée dominante du volume exprime le contraire.

En concluant, l'auteur se montre sévère et soigneux investigateur, esprit d'un rare équilibre, et toutes ses déductions sont mesurées.

Indubitablement, l'œuvre rigoureusement scientifique du Dr Visani Scozzi prendra une place importante dans la littérature moderne européenne traitant le « psychisme », et en Italie, avec la « Télépathie » de G. B. Ermancora

et *Pour le spiritisme* de A. Brofferio, junior, elle complètera une solide triade, instructive en connaissance de cause et sévérité de méthode (1).

(Traduction de M. S. Mizzi). Mes compliments au signor Mizzi

Docteur Ox.

JÉSUS-CHRIST (2)

Il est un tableau célèbre de Debat-Ponsan, représentant Jésus, en robe blanche, descendant une colline, au bas de laquelle se trouve une longue ligne de cadavres en monceaux, que lui montrent fièrement les grands pourfendeurs d'hérétiques de l'histoire, depuis Clovis jusqu'à Louis XIV, et tous les Papes guerriers qui ont consolidé le trône et l'autel par le fer, par le feu et par le sang.

Et tandis que les massacreurs lèvent triomphalement leurs épées et leurs étendards victorieux sur les vaincus anéantis, Jésus prononce amèrement ces paroles, pendant que des larmes coulent sur ses joues : « Et moi qui vous avais dit : Aimez-vous les uns les autres ! »

Ce tableau, c'est toute l'histoire de l'Église et toute la morale du Christ, mise en opposition avec l'interprétation et l'application qu'en ont fait ceux qui se sont dits ses apôtres, ses successeurs et ses ministres.

Notre éminent collaborateur et ami le comte Camille de Renesse vient de publier un nouveau volume qui fait ressortir d'une façon saisissante et irréfutable cette opposition entre le Christ et la religion qui se l'est en quelque sorte accaparé.

Le livre a pour titre : *Jésus-Christ, ses Apôtres et ses Disciples au XXe Siècle*. Il débute ainsi :

» Il y a dix-neuf siècles que le Christ a prêché sa religion de paix, de charité et d'amour.

» Nous arrivons au xxe Siècle, et les hommes se haïssent les uns les autres, et les hommes s'arment de plus en plus les uns contre les autres, et les nations entretiennent des armées, plus formidables que jamais, et les moyens de destruction les plus effroyables emplissent les arsenaux, et pour entretenir ces innombrables armées, pour fabriquer ces engins de carnage de plus en plus destructeurs et meurtriers, on accable les peuples d'impôts, on les ruine, de telle sorte que l'on peut prévoir à brève échéance la guerre terrible et fratricide, inévitable, fatale, qui couvrira l'Europe, qui se dit chrétienne, de millions de cadavres. »

Pourquoi ? Les chefs d'État se disent chrétiens, pratiquent les exercices

(1) *Journal de Charleroi*, 12 février 1901.

(2) Jésus-Christ, ses Apôtres et ses Disciples au xxe Siècle, par le comte Camille de Renesse. Prix 2 francs.

du culte, soutiennent l'Église et s'appuient sur elle, comme l'Église compte sur eux, et voilà l'état politique et social que leur alliance a produit ! Parce que l'Église a fait de Jésus le Dieu des armées, parce que l'Église, au lieu de condamner la guerre, la déclare d'institution divine et de nécessité humaine, parce qu'elle y trouve une occasion de dire des messes pour les morts et de chanter des *Te Deum* pour les vainqueurs !

» Est-ce le Christ qui n'a point accompli sa promesse d'être avec ses apôtres jusqu'à la consommation des siècles ? Où sont-ce les apôtres qui l'ont abandonné, trahi, pour mieux dominer les souverains et les peuples, pour mieux assouvir leurs passions, pour accaparer plus de puissance et d'honneurs, pour ramasser plus d'or ? »

Telle est la question que le livre développe et à laquelle il fait une réponse qui est une suite rapide, entraînante, convaincante, de démonstrations péremptoires.

« Il y a dix-neuf cents ans qu'il a dit à ses apôtres : *N'amassez point de trésors sur la terre où la rouille et les vers les consument... Vous ne pouvez servir en même temps Dieu et les richesses.* » Et depuis dix-neuf cents ans, ses apôtres n'ont songé qu'à accumuler richesses sur richesses, trésors sur trésors, à se bâtir des palais somptueux, des monastères immenses et d'une opulence inouïe, à se vêtir de pourpre, de soie et d'or. »

Le contraste ne les embarrasse pas, la contradiction entre les paroles et les actes ne leur inspire ni honte ni confusion, au contraire !

« *Allez et prêchez*, leur disait-il ; *n'ayez ni or, ni argent, ni autre monnaie dans vos ceintures, point de sac de voyage, ni souliers, ni bâtons.* » Et les apôtres du Christ ont ébloui le monde de leur luxe insensé, dépassant celui des plus grands rois et empereurs de la terre, prélevant jadis la dîme, rançonnant aujourd'hui pauvres et riches au nom du ciel, du purgatoire et de l'enfer. »

Et quand on leur dit qu'ils sont en désaccord avec les enseignements de celui dont ils ont fait un Dieu et dont ils se prétendent les continuateurs, ils répondent qu'il ne faut pas prendre ses paroles à la lettre et, naturellement, ils les interprètent en leur faveur ; qu'il parlait un langage en rapport avec son époque et la civilisation du moment, mais qui n'est plus applicable de notre temps. On le voit bien !

Aujourd'hui, il faut de l'argent pour vivre, — à rien faire. Il faut de la monnaie pour voyager, — pour son plaisir. Il faut un sac de voyage, — pour pouvoir changer de toilette. Il faut des souliers, — même pour les capucins. Enfin, il faut de l'or pour bâtir des Églises et entretenir leur clergé, — ce que Jésus ne voulait pas !

« Le Christ a dit à ses apôtres et à ses disciples : *Lorsque vous voudrez prier, priez Dieu en secret, entrez dans votre chambre et fermez la porte...*

N'affectez pas de parler beaucoup, comme font les païens, qui s'imaginent qu'à force de paroles, ils seront exaucés. Dieu sait de quoi vous avez besoin, avant que vous ne le lui demandiez. Et les apôtres ont composé de longues prières comme les païens, des oraisons innombrables, des litanies de toute espèce, ont bâti des temples infiniment plus ornés, plus riches que le temple de Jérusalem, que les plus merveilleux théâtres, y ont organisé des représentations fastueuses telles que n'en ont jamais imaginé les nations les plus idolâtres, y donnent aujourd'hui simultanément sermons, conférences, cérémonies, spectacles et concerts payants, à grand renfort de cotillons, de cloches, de bourdon et de réclame ».

Et quand on rencontre des prêtres qui relisent pour la millième fois leur bréviaire, répétant toujours les mêmes paroles et les mêmes prières, machinalement, ou égrenant mécaniquement un chapelet en marmottant toujours les mêmes oraisons, et qu'on leur demande : Est-il vrai que Jésus avait condamné ces pratiques païennes? Ils vous répondent avec assurance : « Sans doute, mais nous avons changé tout cela ».

Le comte de Renesse fait ressortir dans son livre ce travail de revision, de réforme, de dénaturation de l'œuvre et de la doctrine de Jésus, auquel s'est livré l'Église catholique, apostolique et romaine, au point de la mettre en opposition avec son Dieu lui-même, mais parfaitement conforme et favorable aux intérêts personnels et temporels de ceux qui exploitent sa succession.

Comment cela a-t-il pu se faire? Grâce à l'ignorance des peuples et à la complicité des rois.

« Les masses incapables de s'instruire, faute de temps, faute de documents, faute d'éducateurs loyaux et sincères, restent crédules, craintives, abruties, exploitables sans vergogne et sans merci.

« Ainsi elles s'imaginent que le Christianisme et le Catholicisme, d'institution divine, ont été fondés par le Christ dans leur forme actuelle. Le plus grand nombre est persuadé que le Christ a dicté lui-même les Évangiles, qu'ils ont tout au moins été dictés par le Saint-Esprit, qu'étant inspirés par Dieu, les quatre Évangélistes sont d'accord, ne diffèrent que par la forme ou par d'insignifiants détails. »

C'est une erreur ! Et tout le livre n'est que la démonstration et la démolition de cette erreur, avec des arguments irréfutables et des preuves matérielles incontestables.

Il suit pas à pas l'histoire de Jésus, ses prédications, son procès, sa mort, et il le montre ce qu'il était : un rénovateur de la religion, un révolutionnaire de l'ordre social établi sur la misère du peuple.

Puis vient un rapide et lumineux exposé de l'établissement de l'Église primitive, des luttes et des schismes entre les successeurs des Apôtres, des

Conciles et de l'histoire des Papes, les uns source inépuisable de confusion contre la prétendue infaillibilité de la doctrine, les autres source intarissable de hontes et de scandales contre la prétendue divinité de la religion.

Suit l'étude, d'après les indications des documents évangéliques eux-mêmes, de CE QUE LE CHRIST A ÉTÉ et de CE QU'IL A VOULU.

Le comte de Renesse conclut que Jésus s'est cru inspiré de Dieu, mais qu'il ne s'est jamais dit Dieu lui-même, ni son fils d'une autre manière que ne le sont tous les hommes.

C'est comme perturbateur politique et religieux que les prêtres de Jérusalem l'ont réclamé, fait condamner et crucifier.

« Pendant les premiers siècles et jusqu'au temps d'Origène et même bien au-delà, les chrétiens ne considéraient le Christ que comme l'oint du Seigneur, le porte-parole, le messager de Dieu, le prophète chargé par lui de la régénération du monde, par la fraternité universelle, par la charité et la justice.

« Cette gloire devait suffire au Christ, c'était la seule qu'il ambitionnât.

« S'il avait voulu davantage, il l'eut dit hautement, clairement et nettement, il n'aurait pas attendu que sa divinité fût enfin établie trois siècles après sa mort, par un Concile tronqué, présidé par un tyran hérétique, cruel, perfide et ambitieux, où sur deux mille quarante-huit évêques assemblés d'abord, trois cents évêques seulement, circonvenus par l'intrigue et l'ambition, décidèrent ce point de dogme qu'aucune parole de Jésus ne confirme et ne justifie et que la raison même condamne. »

Cette conclusion, le comte de Renesse l'étaye de citations, de textes et de faits nombreux et absolument probants, dont la lecture est éminemment suggestive.

« Mais des hommes sont venus qui nous ont trompés, ceux dont parlait le Christ lorsqu'il disait : « *Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts comme des brebis et qui au-dedans sont des loups dévorants.* »

Ce sont ces hommes qui se sont emparés de la légende du Christ et ont exploité son sacrifice et sa morale en la transformant en une Église à leur image et ressemblance.

« Il y a donc deux Christ dans les Évangiles : l'un, le VRAI CHRIST, celui des Sermons sur la montagne et des paraboles, celui devant lequel tout homme intelligent, impartial, honnête et de bonne foi doit s'incliner avec vénération, puisqu'il fut martyr d'une grande et généreuse idée, celui qui, précurseur de la libre pensée, avait rêvé la religion universelle, sans dogme sans faste, sans pompe, sans clergé, la religion des humbles, la religion de paix, de fraternité et d'amour ; l'autre, le CHRIST FAÇONNÉ APRÈS COUP par des hallucinés de bonne foi incontestablement *dans les premiers temps du*

Christianisme, mais étayé de traditions mal établies, de faits merveilleux dus à l'imagination populaire, à l'auto-suggestion, à la légende. »

Et à ceux-là ont succédé les exploiteurs conscients de leur exploitation, qui ont rebâti des temples surmontés de la croix, mais d'où le Christ est absent.

« A ceux-là s'applique cette parole :

« *Plusieurs me diront un jour* : *Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? N'avons-nous pas chassé les démons et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles en votre nom ? — alors je leur déclarerai* : — JE NE VOUS AI JAMAIS CONNUS. RETIREZ-VOUS DE MOI, VOUS QUI AVEZ COMMIS L'INJUSTICE ! »

Tel est la pâle analyse du livre du comte Camille de Renesse, dont tous les journaux de France et d'Italie s'occupent en ce moment et sur lequel l'*Indépendance belge* a publié un article de l'amiral Réveillère, qui le qualifie « d'œuvre entraînante du brillant écrivain ».

C'est plus que cela, c'est une œuvre de haut caractère, qui produira dans le monde une impression profonde, durable et féconde. C'est une œuvre d'assainissement moral, car son but n'est pas uniquement de reprendre pour le manier d'une main vigoureuse le fouet dont Jésus s'est servi pour chasser les marchands du Temple, il est aussi de rétablir dans toute sa grandeur et sa pureté la belle figure et la véritable histoire du démocrate Jésus, mort pour la liberté politique, la vérité religieuse et la justice sociale.

MARCELLUS.

LA FAMILLE HERNADEC

(*suite*).

CHAPITRE IX

Nous reprenons, ici, pour le mettre en tête de notre dernier chapitre, le titre même de ce roman qui n'est en somme que l'expression d'une réalité possible... mais à la condition toutefois que se réalisent les vœux de ceux qui rêvent, pour notre humanité, une évolution proportionnelle à la hauteur de ses destinées. Or, cette évolution ne pourra se faire que par la reconstitution de la famille. N'est-ce point par elle que s'est naturellement constituée la société actuelle ? De la famille, par groupement avec d'autres familles, sont nées la cité, puis la tribu ; de la tribu, la province ; de la province la nation.

Qu'est-ce que la famille ? demandent tous les manuels de morale, voire même certains traités de philosophie pratique. Et c'est pour répondre à cette interrogation que défilent en longs paragraphes toutes sortes de défi-

nitions superbes. C'est parfait! mais de la coupe aux lèvres, de la théorie à la pratique, qu'il y a loin le plus souvent!

La famille, on l'a dit et répété avec raison, c'est la « molécule sociale » car elle joue dans la trame organique de la société le rôle que jouent dans les tissus vivants, végétaux ou animaux, ces premières cellules formant noyau et autour desquelles viennent se grouper toutes les autres. C'est sur cette première pierre angulaire que s'élève tout l'édifice — édifice superbe ou ébauche informe et grotesque, suivant les âges, les milieux, les procédés employés, les individus ou les races; si bien que l'on a pu dire par aphorisme énergique et concis : telles familles, telle société.

Longue est l'histoire de la famille et combien suggestive est-elle dans ses péripéties douloureuses. Dès les premiers siècles de civilisation barbare, comme plus tard au temps des patriarches, la famille s'absorbait tout entière dans l'autocratie paternelle. Tout à la fois pontife, juge et roi, le père, le chef, le maître, résumait, à l'avance, en sa personne sacro-sainte, la future autorité dogmatique de l'Eglise, la future impeccabilité de la magistrature et la future inviolabilité de la royauté.

Aux siècles féodaux, nous retrouvons la puissance paternelle métamorphosée en celle du seigneur. Celui-ci n'était plus ni juge, ni pontife, ni roi... ni même citoyen; mais étant le représentant d'une société spéciale où, en vertu d'un cumul étrange, il était tout à la fois maître et vassal : maître des faibles et vassal des forts, opprimé par ceux-ci, mais opprimant ceux-là, il gardait, en toute occurrence, comme chef de famille, ses tyranniques prérogatives. Chose purement nominale, en somme, que cette prétendue famille qui n'était plus pour lui qu'une simple expression patronymique. Aussi faut-il voir comme il la traite. Il la scinde, l'émonde, envoie ses filles au couvent, enrégimente ses cadets et ne garde plus qu'une maîtresse branche, le fils aîné, orgueil du nom, prestige de la race, égoïste et montrueux vestige d'une famille éteinte d'où ont été supprimées, du coup, piété filiale et tendresses fraternelles. Mais, quoi, n'était-ce pas là le « bon vieux temps » et qui donc oserait récriminer, sinon quelque dangereux révolutionnaires d'esprit pervers et subversif?

Et nous voici maintenant en face de la famille moderne. Il y a ici des réserves à faire, car s'il y a le côté de la lumière, il y a aussi le côté de l'ombre. La transformation qu'a subie cette famille dite démocratique l'a mise, ne l'oublions pas, en posture délicate et quelque peu dangereuse. Après la tyrannie de la famille antique, la sécheresse de la famille féodale et la glaciale raideur de la famille monarchique — car la famille s'est toujours calquée sur les divers milieux où elle a évolué — la famille démocratique est tenue d'éviter certaines réactions qui seraient d'autant plus redoutables, qu'elles pourraient se masquer d'apparences trompeuses, en se targuant du

désir assez légitime, ce semble, d'améliorer le passé et de corriger l'histoire.

Malheureusement, les réactions manquent presque toujours de mesure. Il s'agit de trouver le point. A coup sûr la famille actuelle vaut mieux que toutes ses devancières. Elle possède des trésors de justice, d'abnégation, de tendresses surtout. Mais toute conquête peut s'aggraver d'empiètements et dépasser le but.

Or, nous assistons, aujourd'hui, au singulier spectacle de la famille conquise par l'enfant. Il y fait irruption, s'en empare en dominateur, quand il n'y règne pas en maître... et qui ne sait ce qu'il en résulte nécessairement ?

Quel est celui d'entre nous que n'ont pas scandalisé ces éducations déplorables, lâchées, sans frein ni bride, dépourvues de toute dignité, toujours prêtes aux pires capitulations et qui, de toutes pièces, ont créé cette race avilie dont notre fin de siècle ne peut que rougir à bon droit.

Cela commence dès les premières années de ces enfances malsaines, où l'on voit des marmots de sept ou huit ans égoïstes, autoritaires, énervés par de coupables gâteries, commander en maîtres dans la famille qui tout entière s'incline et leur obéit. Puis la corruption progressivement s'aggrave et s'accentue. A douze ans, ces piètres polissons se glorifient cyniquement d'être les derniers fruits secs de leurs classes. A dix-huit, ils discutent dédaigneusement avec leur père et tranchent sans appel toute question en litige. A vingt-cinq, ils dilapident en débauches prématurées l'héritage qu'ils ont impérieusement réclamé ; puis enfin quand vient la trentaine, on les voit, ces lamentables avortons, vieillards précoces, sceptiques et blasés, s'éteindre dans l'imbécilité ou abdiquer les derniers devoirs d'une vie qu'ils méprisent, sans en avoir jamais connu ni les viriles énergies, ni les enthousiasmes généreux.

Est-ce tout ? Non. Il y a plus encore ; il y a surtout autre chose. Par suite des lacunes et des inconséquences qui troublent et faussent notre organisation sociale, l'on voit dans notre pays croître deux jeunesses qui vivent côte à côte, se coudoient chaque jour, mais qui ne se connaissent ni ne se comprennent, si bien que lorsque les péripéties de la vie les mettent plus tard en présence, elles se regardent toutes surprises, parce qu'elles sont aussi étrangères l'une à l'autre que si elles appartenaient à deux races distinctes pour ne pas dire ennemies.

Et comment s'en étonner, lorsqu'on songe à la différence radicale des deux enseignements qui les ont formées ? Qui n'a rencontré, bien des fois, sur son chemin, de ces figures énigmatiques et déconcertantes d'adolescents qui, d'un regard dédaigneux ou haineux, sourient de pitié aux enthousiasmes d'alentour ? Les lois, lois communes à tous et sous lesquelles il leur faudra vivre, sont envisagées par eux non point comme tutélaires, mais comme lois

plus ou moins « scélérates » et conséquemment intolérables. Pour ces dangereux et faux citoyens, fonctionnaires ou non, la patrie c'est l'*ennemi* qu'on peut mal servir, sans remords, que l'on doit même trahir à l'occasion, au profit de cette horde d'hommes noirs qui, sous le masque éternel, dont ils se couvrent la face, sapent, rongent et désorganisent — Voilà quel peuple ou quelle fraction de peuple nous préparent, dans leurs écoles, ces maîtres réfractaires et fanatiques que protège l'Eglise et que ménagent nos lois, parce que c'est avec eux, parfois, que pactisent nos gouvernants.

C'est là qu'est le côté de l'ombre et là aussi que doit intervenir le rôle préservateur de la famille. Sachons tenir d'une main ferme, quoique élastique et souple, ce frein légitime qui dans toute éducation doit réprimer les écarts et assurer l'orientation de la vie. Donnons à nos enfants la plus chaude tendresse de nos cœurs, mais maintenons vis-à-vis d'eux notre autorité dans ce qu'elle a de normal et de respectable. Sachons surtout élever leur esprit et ennoblir leur cœur, par une éducation dont la hauteur morale et spiritualiste leur apprendra, dès l'âge de raison, qu'il est d'autres horizons que ceux de cette terre, où règnent une dogmatique qui avachit les consciences, une morale égoïste qui pervertit les instincts de justice, sans parler de ce verbiage philosophique qui fausse le jugement, parce que ce n'est que dans le vide qu'il s'agite, résonne et s'étourdit lui-même.

Et après avoir parlé de l'ombre, nous pourrons parler aussi de la lumière, dans le spectacle réconfortant que nous offrira toute une série de générations d'enfants ignorants et faibles, sans doute, mais que développera une éducation à la fois tendre et virile qui éclairera les intelligences, trempera les caractères et galvanisera les consciences.

Voilà quelle sera, de plus en plus, l'humanité nouvelle que nous prépare la famille moderne, malgré les difficultés inhérentes à tous les débuts, les incertitudes momentanée et les fluctuations d'une lente évolution. Elles le sont toutes, du reste, mais n'en arrivent pas moins à leur but, lorsqu'a sonné l'heure prescrite et c'est dans la lumière des grands horizons que mûrira la moisson nouvelle, sous les rayons d'un soleil de justice, de fraternités et de vérités émancipatrices.

C'est donc cette famille moderne qu'il s'agit d'organiser. Il ne suffit pas de l'approuver en théorie. Il faut la faire vivante autour de soi et l'aimer comme elle mérite de l'être. Mais pour l'aimer il faut la comprendre, et que de gens qui ne se souciant ni de la comprendre ni de l'aimer, se contentent de s'en servir et de l'exploiter dans leur égoïste indifférence.

Pour les uns, elle n'est qu'un refuge après les déconvenues et les froissements de la vie. Ceux-là ne viennent se réchauffer au foyer domestique que lorsque tous ceux auprès desquels ils se sont momentanément assis ne peuvent plus leur offrir que des cendres refroidies. Il en est d'autres — les

invalides de la vie à outrance — qui ne viennent chercher à ce foyer que le bol de tisane qu'y devra faire mijoter,nuit et jour, la pauvre fille qu'ils n'ont épousée qu'avec l'intention mal déguisée d'en faire leur infirmière à perpétuité. — C'est ce qu'on appelle « faire une fin » dans l'argot du vocabulaire en usage.

Tandis que certains hommes qui ne savent être aimables que chez les autres, réservent pour leur intérieur un lot d'inépuisables maussaderies, que d'autres ne rougissent pas de s'y conduire en véritables tyrans domestiques ; il en est d'autres, encore, qui ne se préoccupant que de soucis imaginaires, s'essoufflent en de stériles agitations, s'en vont, courant sans cesse, à la poursuite de je ne sais quels mirages, dans la brume desquels ils s'imaginent voir des honneurs, des richesses... images mensongères, est-il besoin de le dire?

Et lorsqu'ils reviennent enfin, haletants, surmenés, avec l'intention, cette fois-ci, de cueillir cette petite fleur de bonheur qu'ils n'avaient pu apercevoir dans leur course extravagante... ils la trouvent, mais desséchée, brisée, arrachée de sa tige. Et voici même que certains d'entre eux, ayant gardé quelque mémoire, se rappellent l'avoir vue, autre fois, cette petite fleur parfumée, s'entr'ouvrir timidement entre l'humble pot-au feu de la famille et le berceau du premier né!

Et c'est en effet là qu'est la vie dans sa réalité vivante, là qu'est le bonheur possible... Mais à la condition — condition absolument expresse — qu'on l'y sème et qu'on veuille bien l'y cultiver avec la bonne volonté nécessaire.

De ce cercle étroit de la famille, milieu si favorable ce semble aux concentrations égoïstes, peuvent surgir cependant toutes les passions généreuses. N'est-ce point de cette source cachée que jaillissent les dévouements publics ou privés, les ambitions les plus légitimes et les saintes ardeurs du patriotisme? N'est-ce pas de ce foyer, tout à la fois un et triple, qu'on voit parfois s'échapper tout un faisceau de sentiments qui, partant de chacun des éléments du trio familial — le père, la mère, l'enfant — rayonnent de chaque cœur aux autres cœurs, dans les réciprocités d'un amour tour à tour expansif et convergent?

Sans doute, il faut que certaines affinités préexistent entre les divers membres d'une famille. Il est des caractères incompatibles, des natures insociables, qu'un rapprochement continu exaspère et dissocie encore davantage. Mais ce sont des exceptions relativement rares, par bonheur, et la constitution de ces familles malheureuses ne peut être considérée que comme une épreuve imposée à des êtres qui, à coup sûr, ont d'anciennes fautes à expier, suivant la loi d'épuration progressive à laquelle sont soumises toutes les créatures réincarnées sur notre triste terre.

Mais, en dehors de ces cas spéciaux et alors que de simples divergences de caractères pourraient troubler l'harmonie désirable, il est indispensable que des concessions réciproques se fassent, que les angles s'adoucissent, que les impatiences se modèrent et que s'atténuent telles rigidités d'allures trop accusées chez certaines personnalités intransigeantes.

Le secret des harmonies familiales, comme aussi des assonnances sociales, dans leur généralité, consiste dans le talent qu'ont certaines personnes de savoir « prendre les gens tels qu'ils sont et pour ce qu'ils valent » sans chercher à les façonner à leur guise, prétentions intolérables qui ne peuvent provenir que d'une excessive vanité ou d'un égoïsme autoritaire, contre lequel se révoltent à bon droit les natures quelque peu indépendantes.

Le respect de la personnalité d'autrui, tel doit être le principe fondamental d'où découlent la tolérance, l'indulgence, la bonté, la générosité, autant de fleurs merveilleuses dont la plante humaine se pare quelquefois et peut se glorifier à juste titre.

A coup sûr, la famille a ses lassitudes, ses chagrins, ses douleurs ; mais où donc se trouve sur la terre la situation privilégiée exempte de tristesses ? Il y a autre chose ici-bas que la poursuite obstinée d'un bonheur irréalisable. Etre toujours heureux serait à coup sûr chose fort enviable ; mais il n'est pas de bonheur possible pour l'homme qui, s'engourdissant dans une passivité stérile, ne se propose aucun but, ne remplit aucune obligation et croit pouvoir s'affranchir de tout devoir. Et où donc le devoir trouverait-il un champ d'application plus immédiate et plus féconde, que dans cette famille ou confédération d'êtres dont tous les intérêts sont solidaires, dont tous les sentiments entrent en compte de partage et où l'égoïsme lui-même a la chance inouïe de pouvoir être confondu avec l'amour.

La famille n'est pas seulement une tente provisoire, où l'on vient s'abriter momentanément contre les bourrasques qui bouleversent l'existence. Il faut en faire le quartier général de sa vie. C'est là et là seulement qu'on se ravitaille et qu'on s'arme pour la bataille éternelle, puis c'est là qu'on revient, comme on revient au port, après les émotions et les dangers des navigations périlleuses.

Les livres de morale nous parlent sans cesse de l'amour du prochain. Soit ; mais qu'est-ce donc que ce prochain, dénomination vague, chose insaisissable, catégorie non classée dans l'humanité disparate ?

Des gens mal appris que l'on coudoie au passage, des indifférents, personnages sans couleur qui vont et viennent autour de nous, des rivaux que la jalousie dévore, des calomniateurs qui jamais ne désarment — sont-ce là ce prochain que je dois aimer... comme moi-même ? — Injonction dérisoire en vérité !

En supposant que la chose fût possible, à quoi servirait, à qui profiterait

une dépense aussi inconsidérée d'amour et de fraternité? Ne serait-il pas à bon droit taxé de folie, le jardinier halluciné qui s'en irait couvrir de ses engrais et de ses arrosages les pierres stériles du chemin ?

Eh bien ! je vais vous dire, moi, quel il est ce prochain que vous pouvez, que vous devez aimer et cette fois-ci « comme vous-même »... C'est votre femme et ce sont vos enfants !

Oui, c'est là qu'est la réalité vraie ; là aussi le devoir et rien que là, le bonheur légitime et de saine nature. Indépendamment des joies que nous donne la famille, nous y trouvons par surcroît — chose d'importance capitale — le sentiment de notre collaboration directe à l'œuvre commune, œuvre immense qui a l'éducation de l'humanité pour objet, la justice pour loi, la science et la vérité pour objectif — seul et unique terme de ce long rêve d'idéal qui surgit, autrefois, dans le crâne du premier homme et que poursuivirent, depuis, toutes les générations successives.

Or, cette « éducation de l'humanité » ce n'est que dans la famille et par la famille qu'on pourra la réaliser, parce que là seulement se trouvent en germe toutes les vertus constitutives d'une société normale. La famille, c'est l'école de la vie. C'est là qu'on apprend à épeler les préceptes du pacte social, là qu'on s'initie à l'amour général, en commençant par l'amour particulier.

Toutefois, ne l'oublions point et répétons-le, s'il le faut, la famille ne nous donne rien sans conditions. Malheur à l'égoïste qui croit pouvoir tout exiger, sans aucun retour de sa part et s'imagine avoir le droit de demander, à ceux qui l'entourent, le repos quand il est las, les soins quand il est malade, la gaieté quand il est maussade, la force ou la consolation lorsqu'à la suite des excès d'une vie pleine de scandales et d'égoïsme inavouable, il se sent bridé de fatigue ou abreuvé d'amertume.

La famille est une servitude, comme tout ce qui touche au devoir, mais une noble servitude ayant pour compensation la satisfaction que chacun de ses membres trouve dans la douce réciprocité des dévouements et des sacrifices.

Pas plus qu'aucune autre institution terrestre, la famille n'a le monopole des bonheurs inaltérables; mais c'est à son foyer qu'on se console des amertumes inévitables, que l'on se retrempe surtout et qu'on vit d'une vie complète, en ce sens que l'on y apprend à s'oublier, à échapper aux passivités égoïstes des êtres solitaires et que l'on y éprouve bientôt le désir de partager les fatigues, les souffrances des autres et de travailler à l'œuvre sacrée, obligatoire, de l'éducation réciproque de l'homme par l'homme, dans le sentiment d'une commune et indéfectible solidarité.

L'homme ne saurait évoluer tout seul. La vie de progrès est œuvre collective. C'est en associant leurs efforts, en se tenant par la main, plus encore,

en se liant de cordes, les uns aux autres, comme le font les montagnards, que les ascensionnistes de la vie doivent gravir la pente ardue qui mène aux altières cimes de l'idéal.

Aussi, est-ce parce qu'elle nous rattache à la grande famille humaine, que chacune de nos familles particulières joue dans l'évolution générale le rôle prépondérant que lui assigne la nature.

La famille est donc le dernier refuge des espérances sociales. Sans elle plus d'agrégations humaines, plus d'associations possibles, plus de pères, plus de mères, plus d'enfants, plus de nations — car c'est sur ses ruines que vient s'asseoir un fantôme sinistre, le sombre génie de la débauche et de la misère... celui-là même que l'on voit errer dans les villes manufacturières, au milieu d'hommes dévoyés qu'affole l'alcoolisme, de mères qui pleurent et de pâles enfants qui meurent lentement de faim.

ED. GRIMARD.

(*A suivre*).

Mon Évolution spiritualiste, par HORION, notaire. Liège 1901. — Cet opuscule, édité par un spirite à tendances théosophiques, se compose de Fragments, Discours, Études philosophiques, sans enchaînement, mais où il y a parfois matière à de profondes réflexions. Nous recommandons tout spécialement le chapitre intitulé « le Grand Problème », où l'idée de Dieu, la conception de l'Univers et de notre propre existence y sont traités d'une façon extrêmement élevée, et dégagée de toute entrave avec les notions qui forment le bagage philosophique que les âges précédents nous ont légué. Ce chapitre, que nous croyons être l'exposé même de la Doctrine ésotérique, est à méditer longuement.

A lire aussi : « La lettre à ma sœur », excellent résumé de la doctrine spirite ; les études sur Schopenhauer », sur « Nietzsche », sur « Max Stirner », philosophes plus connus que lus, et dont l'auteur nous épargne en quelques pages la lecture aride et fatigante.

En un mot, bon ouvrage, court, aisé et qui fait penser.

G. B.

SOCIÉTÉ SPIRITE DE PERRACHE A LYON

Monsieur et Frère en croyance,

Je vous envoie, au nom de notre Société spirite de Perrache, le rapport de notre Assemblée générale du 10 mars dernier.

Nous vous prions, Monsieur, de vouloir bien le livrer à la publicité si vous le jugez utile à notre cause.

Agréez, je vous prie, Monsieur, au nom du Comité et de la Société les saluts fraternels de votre tout dévoué

A. DAYT.

Lyon, ce 14 avril 1901.

Assemblée générale du 10 *mars* 1901.

La séance est ouverte à 7 heures : elle est présidée par M. Reignier.

Il est donné lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale du 11 février 1900, puis du compte rendu financier qui est approuvé par l'Assemblée.

M. Reignier est réélu à la présidence.

M. Brun et Mlle Renaud sont réélus à la vice-présidence.

Sont nommés membres de la Commission : MM. Badet, Carrier, Dupont, Fouilloux, Garin, Gérente, Grégoire, Jacouton, Leyral, Maître, Piatte, Thermez.

Mmes Chevallier, Chiffre, Conrozier, Damian, Dayt, Faure, Paccalin.

Proposition de Mme Villard demandant que l'on donne la parole aux esprits qui désirent se faire entendre avant la fin de la lecture des communications.

M. Brun interrogé répond que l'on ne peut émettre d'opinion avant d'avoir consulté la Commission.

La séance est levée à 8 heures.

Toutes nos sympathies à la Société spirite de Perrache et nos meilleurs souhaits pour que son bon travail serve amplement à la diffusion du spiritisme et à répandre les œuvres du Maître Allan Kardec qui seules régénèreront notre si triste humanité. M. L.

BULLETINS DES SOMMAIRES (1)

Le Messager (Liège). — Le spiritisme en Suède, par la princesse KARADJA. — Le spiritisme à Nancy. — Les communications spirites sont indépendantes des médiums, par RUSSEL WALLACE. — Discours prononcé sur la tombe de M. Théophile Bernard, le 15 mars 1901, à Villers-aux-Tours, par M. le notaire V. HORION.

Annales des Sciences psychiques. — Recherches sur les matérialisations de fantômes (suite et fin) par le Dr PAUL GIBIER. — Des Indes à la planète Mars (suite et fin) par le professeur FLOURNOY. — Guérison miraculeuse de maladies d'apparence organique. Rôle du système vaso-moteur, par le Dr F. REGNAULT.

Le Progrès spirite. — Les communications apocryphes par LAURENT DE FAGET. — Ma conversion au spiritisme (suite), par H. MALACARNE. — Spiritualisme et matérialisme ; réponse à Camille Saint-Saëns par C. FLAMMARION. — Un moyen certain de

(1) Ce bulletin composé pour la revue précédente, n'y a pas trouvé place, il comprend donc les journaux et revues de juin.

ne pas confondre la mort apparente avec la mort réelle, A. D. — Communication médianimique obtenue au groupe de Gohyssart (Belgique). Les bons médiums, les bons groupes spirites. — Les plantes et la musique (*Light of. Truth.*) — Apparition d'un prêtre qui veut se libérer (*Revue Spirite*).

La vie d'Outre-Tombe (Charleroi). — De la révélation, par Edmond Michel. —, Causerie, par J. F. — Communication obtenue dans un cercle intime à Bruxelles de l'*Ange Consolateur.* — Communication de l'Esprit Charles Fritz sur les instants qui précédèrent et suivirent sa désincarnation. — Communication de l'Esprit d'Allan Kardec.

L'Humanité intégrale. — Causerie d'actualité par C. Chaigneau. — Spiritisme et méthode, 3e article, correspondance (adhésions).

La Lumière. — Génie et folie, par le Dr Lux. — Quelques opinions anciennes sur influence de la lune, par le Dr Marc. — Revue universelle, par le Dr Lux.

Le spiritualisme moderne, organe de « l'Etoile d'Or ». — De la réincarnation par A. Guérin. — Le poème spirite, l'invocation poésie par Luiz Paes Lème. — Le devoir de ceux qui savent, par Spero. — Voix de l'au-delà, profession de foi d'un sceptique ; Sois une âme de dévouement et d'abnégation. — A une personne qui veut étudier la Théosophie. — L'Univers réel, par Maria Chenu.

La Paix Universelle (Lyon). — Le magnétisme persécuté, par Dechaud. — Notre droit et notre liberté, par Th. Mouroux. — Le Procès, par Théo. — Le 31 mars à Lyon par Honoré. — Conférence par Jules Gailhard. — M. Charles Richet à Avignon, par Brémond.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy. — De la transmission de la pensée ; expériences d'écriture médianimique, par F.... — Séances de la Société du 8 au 29 mars. — Spirite, par le Dr Moutin.

Le mouvement psychique, organe de l'Institut des sciences psychiques de Paris. — Conférences prochaines annoncées. — La méthode générale, par J. Brieu. — Le rêve, par F. de Houx. — Le rêve révélateur, par S. Delaville. — Réflexions sur le rêve précédent, par le Dr Chazarain.

Moniteur des Études psychiques. — Expériences de M. Roland Shaw, par Louis Gardy. — La magie populaire chez les Chinois, par L. Charpentier. — La réincarnation, Essai sur l'Evolution humaine, par le Dr Pascal, par Jacques Brieu. — La légende du château de Combourg, le chat fantôme et la jambe de bois, par le vicomte de Reiset.

Revue des Études psychiques sous la direction de César de Vesme (Paris). — Avant-propos, par César de Vesme. — J'ai vu et j'ai entendu; Un mystérieux coup de fusil; Un cas de vision spontanée dans un miroir, par Pyrrhus Bessi. — Phénomènes anormaux spontanés qui se sont produits à Turin en novembre 1900, par le Dr L. Silva. — De la clairvoyance dans l'avenir, considérée dans ses rapports avec le déterminisme, par le professeur F. Porro. — Un vieux cas de clairvoyance dans l'avenir. Ce numéro qui comprend les Nos 1, 2 et 3, est très intéressant.

La Tribune psychique. — Chronique psychique, par J. Gaillard. — Le mouvement psychique à Paris, par C. Damien. — Remarquables manifestations, par C. Duval et Tegrad. — Spiritualisme et matérialisme, par Saint-Saens.

Journal du magnétisme. — Biographie et portrait de P. G. Leymarie. (Une erreur a été commise dans cette article : les cendres de M. Leymarie reposent sous un dolmen peu éloigné de celui du Maître Allan Kardec, mais pas sous le même). — 90e Conseil pratique : Au sujet de l'arthrite, par Durville. — Aux magnétiseurs et

aux masseurs, par Jules ALLIX. — La ligue du mal public, par le Dr BOUGHER. — Echos de partout.

Le Lotus bleu. — Revue théosophique française. — La 2e conférence de Genève, par le Dr Th. PASCAL. — Dharma, par ANNIE BESANT. — Clairvoyance (suite) par W. LEADBEATER. — Le Pérou antique, X... — Echos théosophiques, par D. A. Courmes. — Doctrine secrète (suite), par H. P. BLAVATSKY.

L'Initiation. — Projet de programme par la Société psychologique de Saint-Pétersbourg, par PAPUS. — La volonté, par H. GIRGOIS. — La Croix, par ZHARA. — L'Islamisme ésotérique, par PROBST-BIRABEN. — Au pays des Esprits (suite). — Son, Lumière, Couleurs dans l'Astral (suite), par TIDIANEUQ.

Revue des Etudes phychiques, dirigée par CÉSAR DE VESME (avril-mai). Témoignages et commentaires sur les phénomènes de Panicale, par C. DE VESME. — La paramnésie et les rêves prémonitoires, par E. BOZZANO. — Phénomènes anormaux spontanés dans une maison de Turin, par le Dr L. SILVA. — Une autre maison hantée à Turin, le Duc des Abruzzes sur les lieux.

L'Echo du Merveilleux. — La guérison du peintre Eugène Diaz par Mlle Louvet, par Gaston MÉRY. — La légende merveilleuse du roi Salomon, par G. MALET. — Les grands visionnaires : Gutenberg, par E. MARIOTTE. — Pratiques empiriques relatives aux animaux, par l'abbé NOGUÈS. — La vie d'une possédée, par l'abbé THOEYTR

Revue de l'hypnotisme : Théorie physiologique de l'hystérie, par le Dr BINET-SANGLÉ. — Les exercices des derviches expliqués par l'hypnotisme, par MM. les Drs HIKMET et F. RÉGNAULT. — Perversion de l'instinct de conservation chez quelques animaux, par M. LÉPINAY.

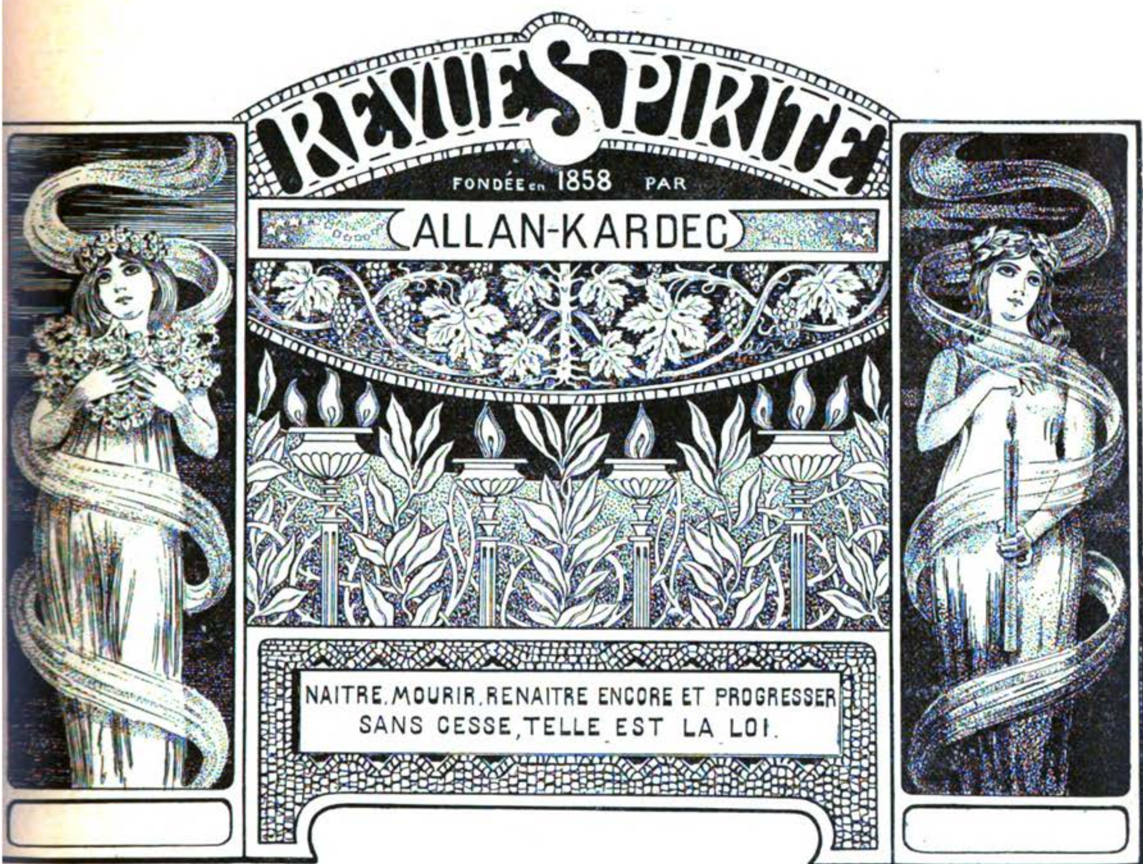
L'Étincelle religieuse-libérale, organe de la liberté religieuse et de l'Union des Eglises. — Parole à mon frère le « prêtre-serf », par TEUTHÈRE. — Notre voyage, par l'abbé JULIO. — La chaudière de Satan, poésie par FRANCE TEGRAD (âgée de 14 ans). — Jésus au Vatican, par l'abbé HOUSSAY. — Réforme dans les prisons par P. CONSTANTIN. — Secrets merveilleux pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales, par l'abbé JULIO. — Un forçat du bagne clérical, par l'abbé JULIO (suite).

L'Ami des bêtes. — Les moyens de communication pour les bêtes, par Adrienne NEYRAT. — La mort du moineau, poésie d'Octave PRADELS. — Les marais de sangsues, souvenirs du Médoc, par AURÉLIEN SCHOLL. — Le végétarisme, par le Dr Th. MARÉCHAL. — Quelques réponses à quel est votre animal préféré? — L'esprit et le cœur des bêtes. — L'épagneul et les canaris hollandais, par E. VAN MUYDEN.

L'argus des Revues, intermédiaire universel. France 12 francs, étranger 18 francs, 14, rue Drouot.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

44e Année. N° 8. 1er Aout 1901.

LES ORIGINES ET LES GRANDS FAITS DU SPIRITUALISME

En Amérique (*Suite*) (1).

Comme leur maison était continuellement encombrée de curieux, et comme le temps, la tranquillité et la paix de la famille Fox se dépensaient en fatigues et en alarmes, sans compter que les soupçons les plus injurieux et les plus absurdes commençaient à se répandre, les pauvres gens essayèrent de déconcerter leurs persécuteurs en envoyant Kate chez sa sœur aînée, Mme Fish, à Rochester ; mais elle ne fut pas plutôt partie que les manifestations recommencèrent avec plus de force que jamais en présence de Margaretta, la seconde sœur. Plus tard, cette jeune fille et sa mère allèrent rejoindre Kate à Rochester ; mais ni le changement d'habitation, ni la sépa-

(1) Voir le numéro de juillet.

tion, n'apportèrent aucun soulagement aux troubles qui s'attachaient maintenant à leur personne, bien plus qu'à la localité, comme c'était le cas au début. Les Fox eurent beau lutter énergiquement pour se délivrer du pouvoir qui les tourmentait, prier avec toute la ferveur de sincères méthodistes d'en être débarrassés ; en dépit de leurs craintes, de leurs souffrances et de leurs angoisses, les racontars au sujet des manifestations continuaient à se propager et à attirer sur eux une pluie de persécutions.

Les pauvres parents, malgré leur honorabilité, furent si sévèrement admonestés et blâmés par leur pasteur, qui aurait dû au contraire être le premier à les soutenir dans leurs dures épreuves, qu'ils furent obligés de se séparer d'une Église qu'ils aimaient, et avec laquelle ils n'avaient eu que d'irréprochables relations. Leurs anciens amis les regardèrent avec froideur, et les calomnies des étrangers ne firent que redoubler.

Mme Fish, la sœur aînée, qui était maîtresse de musique à Rochester, commença à perdre sa clientèle ; et les cheveux de la pauvre Mme Fox blanchirent en une semaine, attestant les tortures mentales auxquelles la soumettaient les terreurs du monde surnaturel et les cruautés du monde des vivants. Tandis qu'on les accusait d'avoir imaginé une abominable imposture, les résultats de cette imposture avaient été la destruction de leur santé, de leur repos, de leur réputation et de leur fortune. Malgré toute l'aversion qu'elles avaient pour la notoriété que les manifestations leur attiraient, il leur fut impossible de s'y soustraire.

Les Fox avaient sollicité les conseils de leur respectable ami, Isaac Post, quaker estimable habitant Rochester. En suivant ses avis ils étaient parvenues à communiquer par coups avec le pouvoir invisible, au moyen de l'alphabet. Un certain nombre de coups signifiaient conventionnellement « oui », « non », douteux », etc. Ils épelèrent ainsi des phrases entières et apprirent ce fait singulier que, non seulement « Charles Rosna », le soi-disant colporteur assassiné, mais quantités d'Esprits, bons et mauvais, élevés et vils, pouvaient, dans de certaines conditions inconnues et incompréhensibles, correspondre avec la terre ; que ces communications étaient produites par la force des magnétismes humains et spirituels chimiquement alliés ; que la nature spéciale du magnétisme chez certains individus leur donnait le pouvoir d'être « mediums », refusé aux autres ; que les relations magnétiques nécessaires pour la production des phénomènes étaient très subtiles, très faciles à troubler, très sujettes à l'influence des émotions mentales et que les Esprits intéressés surtout à l'inauguration de cette télégraphie étaient, paraît-il, des philosophes et des savants, ayant étudié l'électricité et les autres fluides impondérables pendant leur vie terrestre, et spécialement le Dr Benjamin Franklin. Outre les communications, qui avaient pour but d'expliquer les faits et la façon d'opérer, ils en reçurent

de nombreux Esprits, leurs parents ou leurs amis, qui vinrent se joindre à ces recherches et réjouir leur cœur, en donnant des preuves inattendues de leur présence. Ils épelèrent leur nom, leur âge, les signes divers et exacts de leur identité, et proclamèrent la joyeuse nouvelle « qu'ils vivaient toujours, qu'ils aimaient toujours » et que, avec toute la tendresse de l'affection humaine et la grâce d'Anges gardiens, ils veillaient sur ceux qu'ils aimaient, et qu'ils guidaient ceux qui les pleuraient comme morts. Les Esprits recommandèrent aux amis de la famille de se réunir en assemblées harmonisées, qui ont reçu depuis le nom de « Cercles Spirites », et dans ces réunions ils préconisèrent à plusieurs reprises la pratique du magnétisme, comme moyen de faciliter le phénomène de clairvoyance.

Mais si les rapports que nous avons avec nos amis les Esprits sont pleins de joie et de consolation, à présent que des relations régulières ont succédé aux expériences de hasard, il ne faudrait pas en conclure que tels fussent les caractères des premiers résultats spirituels à Rochester. Chez les médiums, comme hors de chez eux, tout y était crainte, consternation, doute et anxiété.

Plusieurs personnes douées des facultés de clairvoyance et de clairaudience avaient été développées par le magnétisme, mais, en même temps, les fanatiques des diverses sectes religieuses avaient fait irruption au milieu de leurs réunions, et il s'en suivait des scènes de lamentations et d'objurgations pieuses. On hasarda, au sujet de ce mouvement, des opinions de la nature la plus étonnante. Quelques personnes décidèrent que c'était le « millenium », et attendirent à bref délai le règne personnel du Messie, et la non moins rapide destruction des méchants. Des bruits violents se mêlaient aux ferventes prières des dévots, et une aveugle confusion, dans laquelle les acteurs invisibles faisaient leur partie, vint s'ajouter aux tourments des médiums.

Un certain M. Calvin Brown, qui habitait dans la maison de Mme Fish, et qui devint par la suite son mari, était particulièrement opposé aux manifestations ; aussi semblait-il avoir été choisi par les Esprits comme cible de leur mauvais tours. Ils lançaient autour de lui des livres, des cahiers et d'autres petits objets ; et bien qu'ils ne l'aient jamais atteint avec assez de force pour lui faire du mal, sauf une seule fois, ils le persécutaient néanmoins avec une malice évidente, qui prenait parfois un caractère si violent et si rancunier, qu'il fut bien forcé d'avouer à la fin leur pouvoir, et de le respecter. Souvent ils jetaient autour de la maison des morceaux de bois portant écrites des phrases d'encouragement ou d'instruction pour les Fox, leur recommandant d'accepter avec douceur et piété les épreuves qu'ils traversaient.

On pense bien que le clergé ne resta pas simple spectateur de l'agitation qui soulevait toute la ville. Plusieurs de ses membres vinrent chez Mme Fox

lui offrir « d'exorciser les Esprits »; mais leurs tentatives furent vaines ; et quoique les Esprits ne manquassent pas de frapper en chœur au moment des « Amens » qui terminaient les exorcismes, peu touché par ces marques d'adhésion, le clergé déclara finalement que les Fox étaient ligués avec le Diable ou qu'ils étaient d'infâmes imposteurs. Il y eut toutefois d'honorables exceptions à cette conduite peu chrétienne, entre autres le Révérend A. H. Jervis, ministre méthodiste de Rochester, dans la famille de qui se produisaient des manifestations remarquables et du même genre que celles de Fox. Plusieurs lettres qu'il publia portent témoignage de la beauté et de la valeur des communications qu'il recevait. M. Lyman Granger, le Révérend Charles Hammon, le diacre Hale, et plusieurs autres personnes riches et influentes de Rochester et des villes voisines commencèrent à éprouver le même phénomène dans leur propre intérieur ; de tous côtés, de Cincinnati et de Saint-Louis, dans l'Ouest ; du Maine, du Massachussetts, de la Pennsylvanie, de l'état de New-York, dans l'est, la nouvelle se répandait que les coups mystérieux, et les autres modes de manifestation de ce qu'on appelle aujourd'hui le pouvoir médianimique, gagnaient rapidement de ville en ville et d'État en État, pour accomplir la promesse faite aux Fox dès le début, savoir : « Que ces manifestations ne se restreindraient pas à cette seule famille, mais qu'elles se répandraient sur le monde entier. » Mais bien que beaucoup d'autres personnes que les Fox fussent devenues des médiums remarquables pour les bruits, les mouvements d'objets et les autres manifestations d'intelligence surhumaine ; bien que chaque jour vît se produire quelque nouveau développement du « Pouvoir » dans des familles que leur fortune et leur situation plaçaient à l'abri du soupçon de fraude, la première apparition de ce phénomène avait été si étonnamment liée à la famille Fox que l'esprit public ne put l'en séparer par la suite. On appela donc les jeunes filles « les Frappeuses de Rochester », « les Filles Fox », les Esprits Frappeurs », et autres épithètes aussi folles, aussi cruelles, aussi contraires à leurs intérêts et à leurs sentiments.

Départ et retour des esprits.

Catharine Fox, la plus jeune fille, s'était réfugiée à Auburn chez M. E. W. Capron. Mme Fish, bien qu'ordinairement présente quand le phénomène avait lieu, n'était pas consciente, au début, de sa médiumnité. Il semblait donc que Margaretta, la seconde fille, fût la seule cause des manifestations ; lorsque, en novembre 1848, les Esprits qui, depuis longtemps, pressaient la famille Fox de faire connaître leur médiumnité dans des séances publiques, lui déclarèrent par coups « qu'ils ne voulaient pas être toujours en lutte avec elles », et que, puisqu'elles désobéissaient sans cesse à leurs demandes et leur résistaient ouvertement, ils les quitteraient, et, suivant toute proba-

bilité, attendraient une autre génération, ou chercheraient d'autres instruments pour l'accomplissement des grands desseins qui avaient donné lieu à ces manifestations spirituelles.

Les dames Fox se montrèrent inflexibles. Elles supplièrent que cette coupe d'amertume fut écartée de leurs lèvres. Elles ne désiraient pas être médiums, elles avaient horreur du bruit, du scandale, des persécutions que le don fatal leur attirait; et quand les Esprits les avertirent de leur départ, elles accueillirent cette nouvelle avec joie, exprimant hautement le désir qu'elle se réalisât. Quand cette communication eut lieu, des personnes influentes de la ville, portant grand intérêt aux manifestations et amis chaleureux des Fox, se trouvaient présentes. Elles ne crurent pas à l'exécution de la menace, jusqu'au moment où les Esprits se mirent à dicter des messages d'un caractère particulièrement affectueux et définitif. La scène, dit un témoin oculaire, fut solennelle et impressionnante. Les Esprits avaient annoncé qu'ils partiraient dans vingt minutes, et à l'expiration exacte de ce temps, ils dictèrent : « Nous vous faisons tous nos adieux. » Les coups cessèrent entièrement. Les Fox dirent qu'ils étaient heureux d'en être débarrassés. Les amis présents essayèrent d'obtenir, par des prières qui semblaient adressées dans le vide, quelque preuve que ces étranges visites n'avaient pas complètement cessé. Tout fut inutile. Un silence lugubre emplissait la chambre tout à l'heure occupée pas les Anges qui exprimaient leurs tendres message d'affection éternelle, leurs conseils bienveillants, leurs sages instructions, leurs prévoyants avis. Les Esprits étaient bien partis; et les assistants, après s'être séparés, sentaient, en traversant les rues silencieuses de la ville, que quelque grande clarté s'était éteinte, et que leur vie était changée. Un grand vide s'était fait dans l'air, l'ombre s'étendait, et la lumière spirituelle n'éclairait plus l'épaisseur des ténèbres.

Quinze jours s'écoulèrent, pendant lesquels les premiers investigateurs retournèrent bien des fois chez les Fox voir si les Esprits étaient revenus Pendant les premiers jours, un « non » stoïque fut la seule réponse, mais peu à peu elles reconnurent la perte qu'elles avaient faite. Les sages conseillers étaient partis, les sources de force et de consolation surhumaines étaient taries. Les étranges invisibles, si tendres, si affectueux, ne voltigeaient plus sur leurs pas, ne présidaient plus leurs réunions, n'encourageaient plus leur faiblesse, ne guidaient plus leur aveuglement. C'était leur caprice chagrin qui avait éloigné ces êtres providentiels. A la fin, elles reçurent avec des larmes les amis qui venaient aux nouvelles. Le douzième jour de cette détresse de cœur, M. E. W. Capron, étant en affaires à Rochester, vint chez Mme Fish avec George Willetts, membre de la Société des Amis, et un des premiers investigateurs spirituels. En apprenant la triste réponse habituelle, que les Esprits les avaient quittées, M. Capron dit : « S'ils

ne frappent pas pour vous, ils frapperont peut-être pour nous. » Puis ils entrèrent, et demandèrent si les Esprits voudraient frapper pour eux. A la joie indicible de tous les assistants ils furent salués par une grêle de ces coups tant désirés. Mme Fish, maintenant Mme Underhill, a souvent déclaré depuis, que si elles avaient perdu subitement leur fortune, leurs amis et tout ce qu'elles aimaient, et si, au moment de leur plus profond désespoir tous ces biens leur avaient été rendus soudain, elles n'auraient pas éprouvé une plus grande joie, qu'en recevant cette preuve précieuse que leurs amis ne les avaient pas quittées. Dans leur enthousiasme de voir revenir cette lumière spirituelle longtemps éteinte, elles s'agenouillèrent, et baisèrent le sol que les sons du télégraphe spirituel leur rendait sacré. Et alors les Esprits les pressèrent de nouveau de rendre ces manifestations publiques. Ils renouvelèrent leur demande avec solennité, et en dépit de l'aversion des médiums pour la tâche qu'on leur imposait, la crainte d'une nouvelle et définitive privation des rapports spirituels eut raison de leur résistance Quand les personnes appelées à aider les médiums et à prendre une part importante dans leur œuvre insistaient sur la terrible situation qui leur serait faite, les Esprits répondaient : « Votre triomphe n'en sera que plus grand. » Il n'est pas douteux que le dur avertissement qu'elles venaient de recevoir, et la crainte qu'il se renouvelât eut plus d'effet sur les demoiselles Fox que tout ce qu'on aurait pu leur dire.

Corinthian Hall.

Il semble que la première enquête sur la possibilité d'établir des rapports entre les Esprits et la terre qu'ils avaient habitée, entre les affligés et les habitants mystérieux de la terre inconnue, aurait dû inspirer à tout le monde des sentiments d'intérêt profond et de solennel respect. Le lieu choisi pour cette enquête aurait dû être un de ces édifices dédiés aux devoirs les plus saints, et les investigateurs auraient dû être les hommes qui font profession, entre tous, d'enseigner la doctrine de l'immortalité de l'âme.

L'ignorance et le fanatisme des temps en ont décidé autrement. En présence de Margaretta Fox à Rochester, et de Catharine à Auburn, les coups spirituels avaient insisté vivement pour que leurs médiums adressassent un défi public à l'examen des savants. Les jeunes filles se décidèrent à se laisser faire sur la promesse que, pendant l'enquête, les coups seraient assez forts pour être entendus d'une grande assemblée. Après plusieurs essais en particulier, on convint que les coups étaient assez forts pour s'entendre distinctement dans une grande salle remplie de monde.

Suivant les instructions des Esprits on devait louer « Corinthian Hall » la plus grande salle de réunion de Rochester, et une conférence devait expliquer l'origine et les progrès des manifestations depuis le début jusqu'à

cette heure. On décida ensuite qu'un comité, composé des personnes les plus respectables de l'assistance, serait chargé d'examiner le sujet en particulier le lendemain et pendant trois soirées successives, et d'en faire rapport au public. M. E. W. Capron, d'Auburn, fut désigné pour faire la conférence; MM. George Willetts et Isaac Post pour les dispositions générales; Mme Amy Post et quelques autres dames, le Rev. A. H. Jervis, N. Draper, Lyman Granger, et d'autres personnes connues, pour assister les médiums sur l'estrade.

Parmi les personnes ainsi honorées du choix des Esprits, plusieurs étaient peu disposées à accepter la situation équivoque et embarrassante qui leur était assignée; mais les communications insistant finirent par les amener à de meilleurs sentiments, et la première réunion, ordonnée et réglée par les Esprits, eut lieu dans la soirée du 14 novembre 1849. La conférence fut faite par M. Capron d'une façon si sincère et si intéressante qu'elle commanda l'attention respectueuse de la nombreuse assistance. Le silence n'était rompu que par la voix claire de l'orateur, et les bruits distincts, quoique atténués, des coups, qui soulignaient constamment les principaux passages de la conférence. A la fin, un comité fut choisi dans l'assistance pour examiner le sujet et déposer un rapport le lendemain soir. Il se composait des personnes suivantes, toutes habitants honorables et capables de Rochester :

MM. A. J. Combs, Daniel Marsh, Nathaniel Clark, A. Judson et Edwin Jones.

Nous savons, de source sûre, qu'un article était préparé dans le « *Démocrate de Rochester* », annonçant que « la farce des coups avait été complètement dévoilée », mais bien que l'article en question fût sous presse pour gagner du temps, le rédacteur en chef eut la sagesse d'en différer la publication jusqu'après la publication du rapport du comité qui était rédigé dans les termes suivants :

« Sans que les personnes en présence de qui les manifestations avaient lieu eussent pu le savoir, le comité avait choisi pour ses recherches la « Salle des Enfants de la Tempérance », les bruits sur le plancher, près des deux dames, avaient été entendus distinctement, aussi bien que dans d'autres places, une partie du comité avait entendu les coups sur le mur derrière eux, et plusieurs questions avaient été posées, auxquelles il n'avait été répondu ni très bien, ni très mal. Dans l'après-midi le Comité s'était rendu dans une maison particulière où l'on avait entendu les bruits sur la porte extérieure et sur la porte d'un placard. Si on plaçait la main sur la porte, on sentait la vibration du coup. Un membre du comité avait placé une main sur les pieds des dames et l'autre sur le parquet, et bien que les médiums n'aient pas bougé leurs pieds, il avait senti distinctement la

vibration du parquet. Ces mêmes bruits se faisaient entendre sur le pavé et sur la terre. Quand les dames étaient séparées on n'entendait plus de bruit, mais les bruits recommençaient si une tierce personne se mettait entre elles. Les dames ont paru laisser toutes facilités au Comité pour ses recherches, elles ont même déclaré se soumettre à un examen complet par des dames si on le désirait. Les membres du Comité conviennent tous qu'ils ont entendu les bruits, mais ils n'ont pu découvrir en aucune façon par quel moyen ils se produisent. »

Ce rapport fut communiqué au public dans la seconde soirée devant une assistance très surexcitée, et il sembla tomber comme la foudre sur beaucoup de gens, qui étaient venus évidemment avec la pensée d'entendre un rapport bien moins favorable et bien différent.

Après une discussion, qui indiquait déjà que le rapport était désapprouvé et que le public désirait trouver les médiums coupables d'imposture, l'assemblée choisit un autre comité, composé de personnes qui semblaient moins favorables à l'hypothèse spirituelle, et dont voici les noms :

Le Dr H. H. Langworthy, l'honorable conseiller Frederick Whittlesey, D. C. Mc Callum, William Fisher et l'honorable A. P. Hascall, de Le Roy.

Le premier Comité avait soumis les demoiselles Fox à une enquête d'une sévérité qu'il avait négligée de faire connaître au public. On avait outragé leurs sentiments, méprisé leurs affirmations, et torturé par la froideur, la dureté et l'ironie ces natures particulièrement sensitives. Heureusement pour elles que leurs amis les Esprits les encourageaient secrètement, les prévenant souvent des désagréments qui les attendaient, et de la dureté de caractère de quelques-uns de leurs juges, comme aussi de la nature plus maniable des autres.

Les petits grands hommes qui s'arrogeaient le droit de décider si les relations spirituelles étaient vraies ou fausses, ne se doutaient guère que des Esprits pénétrants les avaient déjà fait connaître à celles qu'ils prétendaient juger, avant que la comédie d'éprouver les Esprits ait commencé.

Ces deux comités furent pourtant assez honnêtes dans leurs recherches et assez consciencieux dans leur rapport pour exaspérer l'assistance qui se rassemblait chaque soir, non pour apprendre la vérité, mais dans l'attente d'un rapport qui proclamerait l'imposture de la famille Fox.

Pour éviter toute possibilité de supercherie, on fit la seconde enquête au bureau du conseiller Whittlesey. On plaça les dames en diverses situations, ensemble ou séparées; mais bien que le seul médium reconnu fût Margaret, Mme Fish ne croyant pas avoir « le Pouvoir » et Catharine, étant à Auburn, les bruits retentirent sur le plancher, dans les chaises, dans les tables, dans les murs, dans les portes, bref, partout. Le Dr Langworthy s'assura, au moyen du stéthoscope, que les sons n'étaient pas produits par la ventrilo-

quie et le rapport unanime du Comité établit : « Que les bruits s'étaient fait entendre et qu'une investigation minutieuse avait définitivement prouvé qu'ils n'étaient produits ni par un mécanisme,ni par la ventriloquie, bien que l'on n'ait pu en déterminer la cause. »

Il serait impossible de décrire l'indignation qui se manifesta à ce second échec. Un troisième comité fut immédiatement nommé parmi les personnes dont les railleries et les remarques ironiques donnaient un titre à cet emploi. Comme échantillon de l'esprit qui animait les investigations. disons que l'un d'eux, M. Lewis Burtis, avait déclaré que « les filles Fox n'auraient pas voulu pour 100 dollars qu'il fît partie du comité. » Un autre, M. L. Kenyon, disait que « s'il ne découvrait pas le truc il se jetterait dans les chutes de Genessee. » Les autres membres du Comité furent le Dr Langworthy, et MM. Gates et William Fitzhugh.

Il faut dire à l'honneur de ce Comité, qu'en dépit de sa défiance et de la sévérité dont il fit preuve et qu'il oublia de mentionner dans son rapport, ce rapport fut entièrement en faveur des demoiselles Fox. M. Burtis s'avoua franchement battu ; toutefois, M. Kenyon ne se jeta pas dans les chutes de Genessee. Pour que l'enquête fût complète, ce dernier comité s'était adjoint un comité composé de dames, qui examinèrent minutieusement les vêtements des médiums, et jusqu'à leurs chaussures, leurs bas et leurs vêtements de dessous.

Pendant cette épreuve les pauvres filles pleuraient à chaudes larmes. La honte et l'indignation les avaient jetées dans une telle désolation que leurs plaintes furent entendues de quelques-unes de leurs amies qu'on avait exclues de la chambre. L'une d'elles, Mme Amy Post, une excellente quakeresse, qui les avait aidées de ses conseils et de sa réputation honorable, parvint à forcer l'entrée de la chambre où les pauvres filles, en partie dépouillées de leurs vêtements, subissaient ce pénible examen. Dès qu'elles eurent aperçu leur amie, elles se précipitèrent dans ses bras, et la réaction favorable occasionnée par sa présence eut pour résultat ce que l'examen sévère et hostile avait empêché, c'est-à-dire un déluge de coups, forts et fréquents, qui répondaient aux questions, tandis que les jeunes filles, les chevilles serrées étroitement dans leurs jupes se tenaient pieds nus sur des oreillers, ou sur des plaques de verres, substances regardées comme non conductrices. Dans cette position les coups retentirent sur le parquet et dans les murs. Nous extrayons comme preuve le passage suivant du certificat rédigé par le Comité des dames :

« Pendant qu'elles étaient debout sur des oreillers, les jupes serrées aux chevilles par un mouchoir, nous avons toutes entendu distinctement les coups sur le mur et sur le plancher. »

Signé : Mmes Stone, J. Gates et M. P. Lawrence.

Malgré la confiance que les pauvres filles avaient dans leur honnêteté et dans la fidélité des Esprits, le pouvoir de l'opinion publique contre elles était si fort qu'elles tremblaient d'affronter la dernière épreuve, et de se présenter sur l'estrade la quatrième fois, pour la lecture du dernier rapport. Les deux premiers comités avaient sincèrement déclaré leur opinion sur l'honnêteté des demoiselles Fox; mais ils répugnaient évidemment à la tâche de se présenter devant une foule surexcitée, qui avait menacé de venir ce soir-là à Corinthian Hall pour « lyncher les Frappeuses et leurs avocats » si le rapport du troisième comité leur était favorable. En dépit des sentiments malveillants qui n'étaient pas douteux, ce comité, bien que composé d'adversaires des médiums, fut honnête dans son rapport: « Nous avons entendu les bruits, disait ce rapport, mais sans pouvoir découvrir leur origine. Nous n'avons trouvé aucun mécanisme, aucune imposture n'a été pratiquée: et il a été répondu correctement à nos questions, bien que plusieurs aient été posées mentalement. » Chacun des membres du comité avait fait un rapport séparé, qui confirmait celui de ses collègues.

Il se produisit alors une scène de confusion impossible à décrire. Mmes Fish et Amy Post avaient accompagné sur l'estrade la pâle et tremblante Margaret, prêtes à la défendre ou à partager son sort. Elles ne furent pas seules. Isaac Post, le Rev. A. H. Jervis et quelques hommes dévoués, des gentlemen par conséquent, étaient sur leurs gardes, décidés à protéger les médiums ou « à périr, s'il le fallait, avec les martyrs de cette vérité impopulaire mais incontestable »; tandis que George Willett, à qui sa religion pacifique prêtait une force particulière, déclarait que la foule de coquins qui avait comploté de lyncher les jeunes filles, devrait auparavant passer sur son corps. »

Soutenues par cette petite troupe fidèle, Margaretta Fox et ses amies se présentèrent sur la plateforme; mais sitôt après la lecture des rapports des membres du comité, Josiah Bissell, qui s'intitule: « Esq. » et « gentleman » se mit à distribuer des pétards autour de lui; et, de tous côtés, le tapage qu'ils produisirent détourna l'attention de la foule, et attira sur les « Frappeuses » les grossières plaisanteries des chenapans. Un « gentleman » qui avait occupé récemment le poste d'alderman, conduisait une autre bande turbulente. Deux autres personnages distingués, un certain Jérôme, qui, étant attaché à un quotidien américain, était supposé diriger l'opinion, et un major Packard, se mirent à soutenir que les coups étaient produits par des balles de plomb fixées sous les jupes des femmes. Ils montèrent sur l'estrade et invitèrent les « aventurières » à se retrousser pour se laisser visiter; mais la police, voyant la tournure que prenaient les choses, pria les dames et leurs amis de se retirer, et après les avoir mises sous bonne garde chez elles, elle força l'assemblée à se disperser, en menaçant les prin-

cipaux « gentlemen » de les arrêter comme auteurs et instigateurs des troubles.

C'est ainsi que se termina l'enquête sur le mystère sublime des rapports spirituels, où des négociants, des journalistes, des magistrats étaient juges, et des Américains jurés. C'est ainsi que finit toute tentative d'enseigner une vérité impopulaire, quand on la présente à des hommes qui prétendent diriger l'opinion. Les agents spirituels furent plus sages autrefois, quand ils confièrent le soin de divulguer les divines vérités aux pêcheurs de Galilée, plutôt qu'aux Scribes et aux Pharisiens. Cependant, bien que l'élite de Rochester fût composée de plus « d'appelés » que « d'élus », la cause qu'ils voulaient étouffer sortit triomphante des ruines où ils voulaient l'ensevelir. On avait atteint le résultat de lui donner une large publicité. L'aigreur de l'opposition provoqua la discussion. Des milliers apprirent, s'étonnèrent, cherchèrent et finalement crurent, qui n'auraient jamais songé, sans la persécution et les calomnies répandues publiquement contre les « coups de Rochester ». L'esprit de persécution ne cessa pas avec l'enquête de Corinthian Hall. Un sentiment d'antagonisme acharné s'éleva contre le sujet mystérieux par suite de l'impossibilité de l'expliquer ou de l'écraser. Les croyants se multiplièrent, des médiums apparurent dans des familles dont la fortune et la situation éloignait tout soupçon d'imposture. Alors, comme il était impossible de les atteindre, de frapper le monstre à tête d'hydre dans sa grandeur croissante, il resta comme dernière ressource à l'esprit de persécution, qui semble l'élément nécessaire de toute innovation, de s'acharner sur cette humble mais gênante famille Fox.

Bien qu'avant les premières manifestations, les Fox eussent joui d'une réputation sans tache et qu'ils fussent respectés de tous ceux qui les connaissaient, après les manifestations, les coups de la méchanceté, dirigés contre le spiritualisme, s'adressèrent d'abord à eux ; et maintenant encore, dans la ville de Rochester, leur réputation est salie par des calomnies basses, qui, une fois lancées, volent toujours. Les flots de l'oubli pourront les noyer peut-être un jour, mais une fois parties, elles ne reviennent jamais sur leurs pas pour faire justice.

EMMA HARDINGE. Traduit par G. BÉRA.

Cinquante ans après.

Nous avons un triste épilogue à ajouter à cette histoire des Fox. C'est de faire connaître la reconnaissance du monde et des spirites pour cette famille à qui nous devons consolations et lumière. Kate Fox, notre grande initiatrice, est morte jeune, épuisée par la médiumnité, abreuvée d'opprobres. Mariée à M. Jencken, elle laissa un

fils, Ferdinand, qui s'est marié à son tour et a des enfants. Héritier de la faiblesse de constitution de sa mère, sans fortune ainsi que sa femme, la première maladie, en lui faisant perdre son emploi, les réduisit à la misère. Ils n'ont pu passer l'hiver dernier que grâce au dévouement d'une spirite américaine presque aveugle et presque aussi pauvre qu'eux, un grand cœur, miss Abby Judson, qui écrit dans le *Banner of Light*, et trouva dans sa plume le moyen de distribuer quelques vêtements indispensables à la pauvre famille. Nous craignons que les faibles ressources ne soien épuisées en ce moment, et nous pensons qu'il est digne de la solidarité spirite et de la générosité française de venir en aide à cette glorieuse famille. Si nos lecteurs nous approuvent, nous ouvrirons une souscription en leur faveur, et nous en ferons parvenir le montant à la digne miss Abby Judson, pour le répartir suivant les besoins de la famille Jencken.

G. Béra.

P. S. Nous apprenons par le *Light of Truth* que le célèbre médium Slade se trouve à New-York dans le même état d'indigence. Une souscription en sa faveur a été ouverte dans ce journal. Le compte-rendu en est donné dans le numéro du 18 mai.

G. B.

L'ABOLITION DE LA GUERRE PAR LA TRANSFORMATION DES ARMÉES (1).

Dans un article récent (voir le numéro d'avril), M. E. Bosc, l'éminent et érudit collaborateur de la *Revue Spirite*, a donné et confirmé une fois de plus, en termes très justes, l'opinion des spirites sur la guerre. La guerre est une monstruosité, restant non encore éteint de nos instincts d'animalité, débris malheureusement encore vivace des âges d'ignorance et de barbarie, que tous les hommes de progrès devraient s'appliquer à faire disparaître.

Prétendre que la guerre, c'est-à-dire le mal, est nécessaire, c'est émettre un contre-sens. Le bien et la paix sont seuls nécessaires et c'est leur conquête qui doit nous passionner exclusivement, sans qu'il soit besoin d'autres raisons. Christ, l'envoyé de Dieu, ne pouvait pas dire et n'a pas dit : « Haïssez-vous » — mais « Aimez-vous les uns les autres ». Il a fait aux hommes une loi de l'amour et de la paix et, par conséquent, une obligation de réprouver la haine et la guerre. Et c'est de l'inobservation de la loi que naissent la haine et la guerre, comme le mal résulte de l'absence du bien, le froid de l'absence de chaleur ; mais, de ce que nous sommes conduits à reconnaître que ce résultat, quoique regrettable, est normal et naturel, il ne s'en suit pas qu'il s'impose à nous comme une absolue nécessité. Nous déplorons toutes les catastrophes et toutes les calamités quelle que soit leur origine, sans les trouver pour cela nécessaires ; mais l'observation et la

---

(1) Cette étude répond à un vœu de notre vénéré et regretté ami Leymarie. Elle fit l'objet de notre dernière conversation au mois de janvier dernier.

réflexion peuvent nous amener à la longue à les trouver justifiées. De même, nous pouvons être victimes nous-mêmes d'un accident, d'une maladie, — qui, certainement, ne sont pas nécessaires, — mais que plus tard nous pourrons qualifier ainsi avec quelque raison, soit parce que nous aurons été préservés, grâce à eux, d'un accident ou d'un mal qui eussent été pires, soit que nous aurons profité de l'expérience pour éviter le retour de semblable mal ou accident. Ainsi, l'indigestion n'est pas, par elle-même, un mal nécessaire; mais elle l'est pour le gourmand à qui elle enseigne les inconvénients de la gourmandise. Autant d'imprudences commises, autant de châtiments, — qui ne sont pas par eux-mêmes nécessaires, — mais que nous rendons nécessaires. C'est l'homme qui est l'auteur de tout mal : il ne faut donc pas s'étonner qu'il trouve le mal nécessaire. Il a inventé la haine et la guerre. Lui-même il se punit de toutes les fautes et de tous les crimes qu'il commet ; et, comme si ce n'était pas assez des rigueurs qu'il s'inflige, il s'est forgé un dieu, non pas à son image, mais encore plus injuste que lui, plus cruel et plus inexorable, qui châtie éternellement, sans trêve, ses misérables créatures, coupables d'être nées ignorantes et imparfaites. — Non, nous pouvons l'affirmer hautement : la guerre n'est pas nécessaire. Tout au plus, pouvons-nous trouver, après que le mal a été consommé, qu'il est justifié et en tirer pour notre conduite à venir un enseignement salutaire.

Les peuples civilisés sont à peu près d'accord pour traiter la guerre d'abomination, mais d'abomination qu'ils ne peuvent empêcher, dont ils ne peuvent se passer et dont ils se disent contraints à regret de subir la fatale nécessité. C'est pourquoi ils se bardent à l'envi de fer, se fortifient, se cuirassent, amassent des canons, des fusils, des boulets et des balles, font des revues, des parades, des manœuvres de petite guerre à blanc qui leur promettent, à leur grande satisfaction, aux uns et aux autres l'écrasement final du voisin et leur propre triomphe, — toujours avec les bienfaits de la paix ultérieure en perspective. N'est-ce pas une étrange chose que de rêver un complet bouleversement de la paix pour arriver à la paix ! Il y a des ménages comme cela, qui ne sont heureux que de la paix qui survient après les querelles qu'ils s'ingénient à faire naître.

La guerre existe depuis que le mal existe. Elle est née au sein même des familles. La légende biblique d'Abel et de Caïn la fait remonter au commencement du monde. C'est presque l'état naturel. De la famille elle s'étendit à la tribu ou peuplade, de la tribu à la nation. Aux individus succédèrent les masses armées qui eurent pour mission de châtier dans tout un peuple les injures échangées entre deux ou plusieurs potentats. D'abord, on racola dans ce but, des bandes mercenaires, puis on s'adressa à tous les gens de bonne volonté, aptes à prendre la guerre comme métier. L'homme apprit à trafiquer de son sang et du sang de ses semblables. Il trouva d'abord une

récompense suffisante dans le butin pris à l'ennemi ou dans la vengeance satisfaite, puis ensuite dans les honneurs qui suivaient le triomphe.

Quand la civilisation prit enfin la place de la barbarie, elle hérita de celle-ci, — sans compter les préjugés, — d'un certain nombre de coutumes et usages, fondés sur l'injustice, qu'elle chercha plutôt à régler et à discipliner qu'à faire disparaître. De ce nombre fut la guerre. On créa des armées qui eurent pour chefs les hommes choisis parmi les meilleurs de leur nation et pour chefs suprêmes les souverains mêmes des peuples, rois ou empereurs. On institua un code de guerre, une justice spéciale pour l'élément militaire et qui, en temps de guerre, ou même de troubles survenant pendant la paix, pouvait être appliquée à l'élément civil. Par un de ces travers si communs à notre pauvre humanité — *errare humanum est* — cette prétendue justice fut chargée de sanctionner des actes fondés sur l'injustice même. Ce n'est pas tout. Après avoir mis les chefs d'état à la tête des armées, on voulut avoir un dieu des armées planant dans le ciel des peuples belliqueux, et, même, dans notre France catholique, on alla jusqu'à demander la bénédiction d'instruments de mort et son intervention dans des succès de guerre à la tendre et pacifique mère du doux Sauveur des hommes et on lui décerna le nom de Notre-Dame des Victoires. C'était suivre le courant naturel commencé avec les Croisades, la guerre des Albigeois,celle des Camisards et les dragonnades. Napoléon devait porter à son apogée notre passion plusieurs fois séculaire pour l'armée et la guerre. On ne vit pas le feu, le fer et la mort portés par nos soldats dans l'Europe entière ; non, on ne vit que les victoires. On ne s'éclaira plus qu'au soleil d'Austerlitz et de cent batailles géantes ; on n'entendit plus résonner, dans les cathédrales et dans les moindres églises de villages, que des *Te Deum* triomphants.

Comment s'étonner, après une telle apothéose, que la carrière militaire ait été pendant longtemps, et soit encore pour beaucoup la plus enviée, la plus recherchée et, sinon la plus honorable, du moins la plus honorée. N'est-ce pas pour elle spécialement que fut créée en France cette haute distinction, la légion d'honneur, sorte de noblesse nouvelle qui remplaçait l'ancienne abolie par la Révolution? Il est vrai que cet ordre fut étendu plus tard à l'élément civil, mais dans une proportion bien inférieure. Cependant, il ne faut pas accuser l'armée d'avoir voulu imposer sa supériorité ; c'est nous, nous seuls qui l'avons faite et voulue ce qu'elle est. Ses hauts faits remplissent presque exclusivement les pages de notre histoire, et c'est à elle qu'est élevée le plus grand nombre de nos monuments et de nos statues. Nous vivons d'elle, par elle et pour elle. Dès notre enfance, on nous berce avec des chants de soldats ; on nous donne pour jouets des soldats de plomb ou de bois, des sabres, des fusils et des pistolets en nous en enseignant l'usage, et, dès que nous savons lire on nous apprend qu'avant d'être

citoyens nous devons être soldats et que c'est à être soldats que nous devons tous nous préparer pour servir la patrie et lui donner, s'il le faut, notre sang et notre vie.

Or, que l'on soit ou non en guerre, quel est le but, quelle est la fonction de l'armée? c'est la guerre. Nous savons bien qu'elle a aussi dans son rôle le maintien de l'ordre à l'intérieur, mais c'est plutôt à titre exceptionnel. La guerre est toujours son principal objectif.

Oui, c'est entendu, nous dira-t-on, vous avez raison de condamner les guerres de conquête, de condamner même en bloc celles du passé, en les excusant toutefois parce que c'est à elles que nous devons notre situation actuelle, notre puissance, notre prépondérance. etc. Mais, ne voyez vous pas qu'il est nécessaire, indispensable, de rester sur la défense, puisque toutes les nations sont armées et que celle qui ferait mine de déposer les armes deviendrait presque aussitôt la proie des autres ? A côté des maux inséparables de la guerre n'est-il pas juste de voir les immenses avantages qui en résultent ? Pour quelques existences qu'elle sacrifie, existences que d'ailleurs des maladies pourraient tout aussi bien trancher, quelles richesses énormes elle procure ! Ce sont des colonies nouvelles avec tout le mouvement qu'elles comportent, des échanges de produits, l'augmentation de nos relations, de nos connaissances : c'est comme un grand courant de circulation infusant la vie au monde, qui sans elle s'éteindrait. Et puis, la guerre, la lutte pour la vie — *struggle for life*, — comme disent les Anglais, n'existe-t-elle pas partout dans la nature ? Les animaux ne se mangent-ils pas entre eux ? Les plus forts parmi eux n'ont-ils pas, comme chez nous, raison des plus faibles ? Et la nature n'a-t-elle pas doté nombre d'entre eux d'armes à la fois défensives et offensives. La guerre est donc bien une loi de nature. De nature animale, c'est possible, mais non pas de nature humaine, encore moins de nature spirituelle. Ecoutez ce qu'en dit Godin dans son beau livre *Solutions sociales* :

« La guerre, c'est l'histoire de l'impunité de tous les crimes.

« C'est l'histoire de toutes les monstruosités dont l'homme est capable ;

« C'est le côté bestial de tous ses mauvais instincts surexcités !

« La guerre c'est l'histoire du vol et du pillage autorisés sur terre et sur mer ;

« C'est la gloire des meurtriers, des corsaires et des forbans ;

« C'est la course aux navires, le vol des marchandises, le coulage bas des vaisseaux ;

« C'est l'anéantissement du commerce et des échanges ;

« La guerre, c'est l'état de siège ; c'est la suspension des lois ; c'est la « force imposant des rançons, des réquisitions forcées, et toutes les vexa- « tions imaginables ;

« La guerre, c'est la dévastation et la ruine des nations ;

« C'est le vol, le pillage et l'incendie des villages et des villes ;

« C'est l'histoire du sacrifice des innocents, des femmes violées, des en-« fants torturés, des populations entières passées au fil de l'épée et taillées « en pièces ;

« La guerre, c'est l'histoire de tous les meurtres horribles, de toutes les « violences inouies ;

« C'est l'histoire de tous les excès du mal dont la terre est couverte, c'est « la perversité du sens commun à sa plus haute puissance ;

« C'est la négation violente de tous les droits de l'homme, c'est le bou-« leversement des sociétés et l'anéantissement de toutes les conquêtes du « progrès ;

« Aussi la guerre est-elle le fléau avec lequel les sociétés roulent de ruines « en ruines, en entretenant sur la terre la source de tous les égarements « subsversifs dans lesquels l'homme est entraîné ;

« C'est l'affaissement des principes de toute morale et de toute religion « non seulement des religions qui s'abaissent à bénir les instruments de « carnage, et jusqu'à chanter des actions de grâces après l'enterrement des « cadavres, mais c'est aussi la plus grande violation de la religion vivante « de l'humanité !

« La guerre, c'est la souillure de toutes les mœurs, le renversement de « toutes les notions du juste et du vrai, des droits du travail et de la pro-« priété.

« La guerre, c'est le crime de lèse-humanité qu'il faut effacer du monde, « c'est le cancer qu'il faut extirper des nations ! ».

Quant à la paix armée, elle ne mérite sans doute pas tous ces anathèmes, mais l'œuvre qu'elle prépare n'est pas moins une œuvre néfaste. Outre qu'elle est excessivement onéreuse et ruineuse, elle entretient dans les esprits de fâcheuses tendances soit à la revanche, soit à la suprématie, c'est-à-dire qu'elle perpétue la haine et tous les mauvais sentiments.

Depuis longtemps des esprits généreux se sont émus de cet état de choses et ont cherché à réagir. De nombreuses sociétés de paix et d'arbitrage se sont créées. On a parlé en Europe de désarmement partiel. Récemment, sous l'initiative du Tsar, un Congrès de la paix s'est réuni à La Haye, et l'on à pu croire un instant que c'en était fait des discordes passées, que les peuples allaient s'embrasser dans un commun élan de concorde et de pacification. A l'heure même où se réunissaient les délégués de cet important Congrès, 100.000 Arméniens étaient impitoyablement massacrés sans qu'aucun peuple s'en émut dans la généreuse Europe, et il n'était pas terminé qu'éclatait la guerre du Transvaal et un peu plus tard celle de Chine.

C'en est donc fait. L'idée de pacifier le monde est une utopie. La guerre

est nécessaire. *Dura lex sed lex.* Peuples, préparez-vous plus que jamais à la guerre ! Perfectionnez vos armements. Multipliez les engins de destruction et de mort ; chantez la gloire des batailles ! A ce prix vous aurez la paix. N'écoutez pas la voix qui crie encore : « Aimez-vous les uns les autres ». Laissez la crier dans le désert.

Cependant, malgré tout, les peuples l'entendent, cette voix. Ils sont las des batailles et sentent sourdre en eux de vagues aspirations à un état meilleur, à une prochaine rénovation. On commence à sentir plus profondément le joug du service militaire. Quelques-uns, comme remède énergique aux mœurs de la guerre, voudraient tout simplement le supprimer. D'autres plus sages reconnaissent qu'on ne peut pas procéder à un changement si brusque sans risquer de compromettre une foule d'intérêts en jeu. Pour que le désarmement général fut possible, il faudrait que tous les peuples fussent d'accord et fissent en même temps la réforme; mais aucun ne veut commencer et cela pour mille bonnes raisons qu'il est difficile de ne pas prendre en considération. En Allemagne et en France on propose des réductions de service militaire. En France on demande la réduction du service à deux ans et même à un an. Mais l'obtiendra-t-on jamais ?

On se grise facilement de mots en France. Nous passons aux yeux du monde et à nos propres yeux surtout pour une nation essentiellement militaire. Nous mettons un certain orgueil à revendiquer ce titre et nous aurions, croyons-nous, beaucoup de peine à consentir à notre abaissement sous ce rapport.

Mais alors, il faut donc renoncer à toute réforme. Comme les théosophes, nous spirites, nous nous courberons sous la loi du Karma. Si la patrie a besoin de nos bras et de notre sang, nous les lui offrirons sans protester, et si l'un de nous se trouve un jour, dans un combat, armé d'un fusil en face d'un frère égaré dans les rangs ennemis, eh bien ! tant pis ! Il fera feu, — à regret, — mais il y aura été contraint, par Karma, en vue d'un progrès peu apparent sans doute à ce moment, mais qui, dans l'insondable avenir, se fera jour peu à peu dans son intelligence soudainement éclairée.

Les Spirites sont-ils simplement des philosophes théoriciens ayant arboré sur leur drapeau cette belle devise : « Hors la charité pas de salut », et se bornant à promener et à agiter ce drapeau dans leurs propres rangs sans chercher à convertir ceux de leurs frères qui, sans être partisans de leurs croyances, ne sont cependant pas rebelles à tout progrès, à tout idéal ? — « La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère ? » Faut-il donc avoir le cœur plein d'idées généreuses et se courber résigné sous toutes les tyrannies, toutes les erreurs du passé, accepter comme épreuves mille injustices, mille rigueurs de ce que nous appelons notre destinée, plutôt que de relever la tête et proposer ou revendiquer hardiment des réformes répon-

dant à notre idéal ? Suffit-il, pour notre bonheur, d'entrer en communication avec nos chers disparus ? Suffit-il de procéder à des expériences prouvant la réalité de l'existence des esprits ? N'avons-nous pas d'autres devoirs impérieux à remplir ? Ne devons-nous pas être au premier rang des champions du progrès ; être, sinon nous-mêmes les auteurs des réformes qui s'imposent, du moins aider de tout notre pouvoir les promoteurs de ces réformes, dût notre concours n'être pas récompensé ?

Nous croyons que cette opinion est celle des spirites en général ; mais nous croyons aussi qu'ils sont timides et hésitent à se mettre en avant pour des réformes qui leur semblent sortir du domaine spécial de leurs croyances. Du nombre de ces réformes est l'abolition de la guerre. Tous les Spirites, sans doute, donnent leur appui moral aux sociétés de paix et d'arbitrage, mais combien leur donnent un concours effectif ? — Et pourquoi si ces sociétés ne leur paraissent pas réaliser tous leurs désidérata, ne s'unissent-ils pas pour étudier la question à leur point de vue et faire œuvre d'initiative ?

Peut-être, ceux qui, comme nous, ont assisté au banquet qui clôtura le congrès spirite de 1889, se souviennent-ils de l'allocution d'une dame, qui émettait le vœu que les régiments de soldats fussent désormais remplacés par des régiments de travailleurs. Cette idée, qui fut très applaudie et puis oubliée, nous l'avions eue depuis longtemps nous-même et d'autres avec nous la partageaient probablement, comme toutes ces idées dont on dit qu'elles sont dans l'air. — L'illustre fondateur du Familistère, dont nous citions tout à l'heure une page éloquente, avait émis lui-même l'idée d'un désarmement général, de la neutralisation de l'Alsace-Lorraine, du règlement des litiges internationaux par l'arbitrage et de la substitution d'un ministère du travail au ministère de la guerre. Le grand Tolstoï, lui aussi, prêche le désarmement général ; mais combien il est fâcheux de constater que, si le nombre des voix généreuses qui demandent le désarmement est grand, celui des voix qui considèrent une telle proposition comme chimérique et absurde, est plus grand encore ! Il ne faut pas s'en étonner, surtout si l'on considère que, dans nombre de pays, un faux patriotisme met le soldat bien au-dessus du simple travailleur. Il ne faut pas s'en étonner répéterons-nous, et il ne faut pas non plus se décourager, mais examiner froidement la question sous toutes ses faces pour lui trouver, à défaut de la solution du désarmement, une solution équivalente. Nous croyons, nous, qu'un désarmement complet n'est pas possible dans l'état actuel de nos idées et de nos habitudes, mais qu'on peut avantageusement et sans bouleversement d'aucune sorte, sans compromettre des intérêts recommandables, sans briser des situations acquises, le remplacer par une transformation des armées. C'est à ce point de vue que nous nous proposons d'étudier la question.

(*A suivre*) ALGOL.

PSYCHOGRAPHIE

Par A. OXON (*suite*) (1).

TROISIÈME SÉRIE. ÉCRITURE DES MOTS DICTÉS PAR LES EXPÉRIMENTATEURS.

En donnant les résultats de mes propres expériences, j'ai déjà fait allusion à l'une d'elles dans laquelle je dictai les mots qui furent ensuite retrouvés écrits entre les ardoises. J'appelle l'attention sur ce point qui me semble constituer une preuve d'une certaine valeur.

M. Alfred Russell Wallace, l'éminent naturaliste, écrit dans le *Spectator* du 6 octobre 1877, une lettre dans laquelle il rapporte un cas de ce genre :

« Monsieur, j'espère que vous voudrez bien regarder l'expérience suivante comme digne de paraître dans votre journal, parce qu'elle diffère des cas d'écriture anormale sur les ardoises, dont on a fait le récit à propos des séances de Slade, et parce qu'elle apporte une démonstration de la réalité des phénomènes, ainsi que de l'absence d'imposture, qui semble absolument sans réplique. Je ne veux m'occuper que de cette expérience et ne rapporterai que les faits essentiels.

La séance se tint dans une maison particulière, à Richmond, le 21 du mois dernier. Deux dames et trois messieurs étaient présents, outre moi et le médium, Dr Monck. Il y avait dans la pièce une bougie voilée qui donnait assez de lumière pour distinguer tous les objets qui se trouvaient sur la table autour de laquelle nous étions assis. Quatre petites ardoises ordinaires étaient sur la table. J'en choisis deux et après les avoir soigneusement essuyées et avoir placé un petit fragment de crayon entre elles, je les attachai avec une corde solide, que je fis passer deux fois dans la longueur et une fois en travers, pour prévenir d'une manière absolue tout mouvement de l'une sur l'autre. Je les laissai alors posées à plat sur la table, où je ne les perdis pas de vue un seul instant. Le Dr Monck plaça sur elles le bout des doigts de ses deux mains, tandis que moi et une dame qui me faisait face posions nos mains sur les coins. *Nos mains n'ont pas quitté cette position jusqu'au moment où j'ai délié les ardoises pour constater le résultat.* Après une ou deux minutes d'attente, le Dr Monck me pria de prononcer quelques courtes paroles que je désirais voir écrites sur les ardoises. Je prononçai le mot « Dieu ». Il me demanda comment je désirais qu'il fût écrit; je répandis : « Dans le sens de la longueur de l'ardoise. » Puis si je désirais un grand ou un petit « D ». Je choisis la capitale « D ». Au bout de fort peu de temps, on entendit le bruit de l'écriture sur l'ardoise. Les mains du médium s'écartèrent convulsivement, je détachai le lien qui était un très fort cordon de montre en soie, apporté par l'un des visiteurs et en sépa-

(1) Voir la Revue de juin.

rant les ardoises je trouvai sur l'inférieure le mot que j'avais demandé, écrit de la façon que j'avais spécifiée, d'une écriture assez imparfaite et laborieuse, mais toutefois parfaitement lisible. L'ardoise portant cette écriture est encore en ma possession.

Les circonstances spéciales de cette expérience sont : que j'ai moi-même nettoyé et attaché les ardoises; que j'ai tenu tout le temps ma main sur elles; que je ne les ai jamais perdues de vue; que j'ai désigné moi-même le nom à écrire et la façon dont il devait être écrit, après avoir pris les garanties signalées et en les tenant moi-même.

Je demande comment de tels faits peuvent s'expliquer et quelle interprétation il convient de leur donner. »

ALFRED R. WALLACE.

J'étais présent en cette occasion et je certifie que le récit des faits par M. Wallace est correct.

EDWARD T. BENNETT.

M. Hensleigh Wedgwood vient appuyer ce fait par le résultat de sa propre expérience avec le même psychiste :

« J'invitai le Dr Monck à venir me donner une séance avant-hier soir. J'achetai deux petites ardoises et les liai face à face, en introduisant entre elles un ou deux petits fragments de crayon, avant l'arrivée du Dr Monck. Les ardoises étaient étroitement attachées par un double tour de ruban, dont les extrémités nouées furent fixées au cadre par un cachet qui les empêchait de se déplacer. En outre de cela je scellai les cadres ensemble, de telle sorte qu'ils ne pouvaient subir le moindre mouvement l'un sur l'autre sans rompre les cachets. Les ardoises furent déposées sur la table et dans le cours de la soirée, en pleine lumière, le Dr Monck, toujours surveillé, me demanda de les placer sur ma tête, ce que je fis, en les y maintenant d'une main. Il me demanda si je voulais avoir de l'écriture signée par mon père ou par mon grand-père. Je répondis que comme tous deux se nommaient Josiah, je lui laissais le choix. Il posa une main sur les ardoises et au bout d'un instant nous entendîmes tous le grattement du crayon qui écrivait sur elles. Aussitôt que ce fut fait, j'enlevai les ardoises de ma tête et les mis de côté jusqu'à la fin de la séance. Alors je les examinai en pleine lumière du gaz; je pus me convaincre que les cachets qui unissaient les cadres étaient intacts et j'appelai sur ce point, de première importance, l'attention des autres assistants. Je coupai alors le cordon et trouvai le message suivant écrit dans le sens de la longueur sur une des ardoises, les lignes croisant perpendiculairement les tours de bande du lien :

« Que Dieu vous bénisse
à jamais.

JOSIAH.

Archdeacon Colley, qui a fait un grand nombre d'expériences avec Monck, possède toute une pile d'ardoises sur lesquelles des messages dictés ont été tracés dans des conditions qui excluent toute possibilité d'imposture.

M. Oxley, de Higher Broughton, près de Manchester, raconte, à la date du 15 septembre, un cas dans lequel cinq phrases furent écrites sous la dictée des personnes présentes. Chaque assistant écrivit son nom sur une carte de visite et les cinq cartes furent réunies au centre de la table et recouvertes d'un mouchoir de poche, pour s'assurer de l'obscurité nécessaire. Un crayon fut placé avec les cartes. Sollicité de dire ce qu'il voulait voir écrit sur sa carte, chaque observateur dicta une courte phrase. Lorsque M. Oxley retira les cartes de dessous le mouchoir ces phrases furent trouvées écrites exactement comme elles avaient été dictées. On avait vu le crayon se mouvoir sous son abri, comme il l'eût fait en écrivant, tandis que le psychiste était assis immobile, en pleine vue, à 18 pouces du crayon. Parmi les phrases écrites ainsi, la première contenait 6 mots; la seconde 5; la troisième, 3; la quatrième, 5; et la cinquième, 6.

Le surlendemain, on fit une autre expérience, pour montrer la rapidité avec laquelle ces psychographies peuvent être exécutées et on répéta l'expérience avec les cartes de visite marquées.

« Lorsque nous fûmes réunis autour de la table, on baissa un peu le gaz, de façon à diminuer la lumière, tout en en laissant bien suffisamment pour nous permettre de voir distinctement tous les objets qui se trouvaient dans la pièce. Une ardoise assez grande se trouvant sur la table, le Dr Monck, auquel je faisais face, me dit de la prendre, de la nettoyer, de la montrer ensuite à tous les assistants et de la tenir sous la table avec ma main droite. Je le fis ainsi et commençai à compter. J'étais arrivé à *Neuf*, lorsque le Dr Monck me dit : « je crois que c'est fait. » Je la ramenai au jour et l'on trouva tout un côté et une partie de l'autre couverts d'écriture constituant un message de quatre-vingts mots. Cette expérience si extraordinaire fut donc accomplie en neuf secondes et le médium ne toucha certainement pas l'ardoise d'une façon quelconque, car ses mains étaient en pleine vue sur la table et il gardait une immobilité complète. Aussitôt que j'eus introduit l'ardoise sous la table, je sentis très distinctement les doigts d'une main parcourir doucement toute la surface de la mienne. Elle m'enleva des mains l'ardoise pendant la moitié du temps que je comptai, puis me la remit en touchant et caressant encore ma main.

Mon crayon fut placé sur la table et bientôt on vit qu'il commençait à bouger ; il s'éleva et flotta dans une position horizontale à environ un pouce au-dessus de la table, en s'y maintenant pendant que je comptai jusqu'à trente. On reprit l'expérience de l'écriture sur des cartes marquées.

Un des assistants tint sous la table une ardoise que le médium ne tou-

chait pas et en une demi-minute un message contenant trente lignes et soixante-quinze mots y fut écrit. Le médium plaça ensuite sur ma tête une petite ardoise pliante, qu'il toucha du bout des doigts pendant un instant seulement. J'avais au préalable nettoyé cette ardoise et j'avais fait constater par tous les assistants qu'elle ne contenait rien. Je comptai *trois* et en ouvrant l'ardoise on y trouva soixante et onze mots, tracés d'une forte belle main. Le lendemain soir, on eut de nouveau soixante et onze mots écrits dans un espace de temps extrêmement court ».

Le Dr Georges Wyld apporte sur ce point un important témoignage. Il a rédigé à mon intention le récit exact d'une expérience sans réplique : je vais reproduire ses propres termes. Il est facile de voir que ce fait répond aux allégations sur la foi desquelles le public a condamné Slade comme imposteur :

« Je m'attendais à être appelé comme témoin dans le second procès de Slade et comme le professeur Lankester avait affirmé que : « On n'avait pas eu le temps nécessaire pour produire l'écriture et que par conséquent celle-ci était préparée d'avance », il me sembla de la plus haute importance de pouvoir jurer que l'écriture pouvait être tracée par une puissance spirituelle avec une rapidité de beaucoup supérieure à toute faculté *humaine*.

En conséquence j'allai voir Slade qui consentit volontiers à tenter l'expérience que je lui proposais.

Nous prîmes place à sa table ordinaire. Slade posa son bras gauche sur la table et prit de la main droite une ardoise sur laquelle était déposé le petit fragment de crayon, comme de coutume. Il fit passer avec calme mais rapidité cette ardoise sous le coin du battant de la table situé à sa droite. Chaque fois qu'il la faisait ainsi passer j'examinais l'ardoise. Il fit ce mouvement deux ou trois fois sans le moindre résultat ; puis enfin, après un de ces passages semblable aux précédents, je trouvai ces mots tracés en caractères poudreux de crayon d'ardoise : « Que ceci vous convainque ».

Je ne pus mesurer le temps employé par Slade dans chacun de ces mouvements ; mais plus tard, ayant imité aussi strictement que possible sa façon de passer l'ardoise, mes amis trouvèrent que l'opération prenait de trois quarts de seconde à une seconde et demie. Je mesurai alors le temps nécessaire pour écrire et il me fut impossible de trouver une personne capable d'écrire ces mêmes mots en moins de trois secondes.

J'ai pensé alors et j'estime encore que cette expérience est la réfutation absolue des objections du professeur Lankester, quant à la question de durée.

George Wyld, M. D.

12 Great Cumberland Place, Hyde Park,

30 Décembre 1877. »

Ces faits reçoivent encore une remarquable confirmation de deux expériences rapportées par Miss Kislingbury. Dans ces cas le psychiste était Watkins, dont il a déjà été question, et les expériences ont une si grande valeur, que je me trouve porté à les citer *in extenso,* quoique j'aie déjà fait mention de la transmission du mot en russe :

« J'avais lu dans le *Spiritualist* du 12 octobre, le rapport de M. Epes Sargent sur les manifestations d'écriture sur ardoise de M. Watkins et j'appris en même temps l'arrivée à New-York de ce médium. Je résolus donc de profiter de cette occasion pour lui rendre visite en compagnie de mon amie, Mme Blavatsky.

Le médium commença par nous demander d'écrire les noms de trois ou quatre de nos amis décédés sur des morceaux de papier qu'il découpa sous nos yeux dans une feuille neuve de papier à écrire. Après avoir écrit les noms, nous pliâmes les papiers en très petits billets, sur ses indications et ils furent mis en tas devant nous sur la table. M. Watkins remua ensuite avec la pointe de son crayon tous ces petits billets, jusqu'à ce qu'il nous fût devenu impossible de les distinguer les uns des autres. Il me demanda d'en prendre un à la main et de le fixer sur la pointe de son crayon. Le tenant alors à longueur de bras, il dit : « Ce nom est celui d'une de vos sœurs actuellement dans le monde des esprits, Clara Kislinbury. Est-ce bien cela ? » J'ouvris le billet et constatai que le nom était exact. L'affirmation que ce nom était celui de ma sœur était également correcte. Les noms contenus dans les trois autres billets furent également bien donnés, ainsi que leur degré de parenté, entre autres celui de ma grand'mère maternelle. Je remarquai que M. Watkins éprouvait plus de difficulté à trouver le nom d'un ami, qui n'avait avec moi aucun lien de parenté. Il me dit une fois : « Ce nom est celui d'une personne qui n'a aucune parenté avec vous ; je ne puis le lire aussi clairement. » Il finit cependant par le donner correctement.

Pour ce qui est de Mme Blavatsky, l'un des noms écrits par elle était en caractères russes et le médium fit plusieurs tentatives infructueuses pour le prononcer.

Enfin il déclara qu'il était trop réfractaire et qu'il allait essayer de le reproduire par écrit. Il demanda à Mme Blavatsky de poser sa main sur une ardoise sous laquelle il avait mis un petit fragment de crayon, comme le fait Slade. M. *Watkins ne toucha pas l'ardoise.* Un instant après on retourna celle-ci et le nom composé de trois mots fut trouvé écrit complètement en caractères russes, avec cette curieuse exception qu'une ou deux lettres furent remplacées par des caractères latins ayant la même valeur phonétique; ainsi par exemple une *f* qui se prononce *v* en Russe, mais qui s'écrit *б* fut substituée à cette dernière. Je reviendrai bientôt sur ce fait.

M. Watkins prit ensuite deux petites ardoises et plaçant entre elles un

fragment de crayon, les tint fortement appliquées l'une contre l'autre. L'ardoise ne fut pas posée sur la table, mais tenue par nous à longueur de bras, tandis que nous étions debout. En quelques instants l'une des ardoises fut couverte sur sa face intérieure d'une communication signée « Alice Carey ». Le caractère de l'écriture m'était inconnu, mais il était familier au médium, dans les expériences duquel il se produisait fréquemment.

C'est avec intention que je me sers du mot Expériences et cela pour deux raisons. La première c'est que Watkins ne s'est jamais assis que momentanément pendant toute l'heure que nous avons passée en sa compagnie et alors c'était à la table plutôt que partout autre part. Il se promenait nerveusement par le salon et de temps à autre fixait ses yeux sur nous avec un regard vague, surtout lorsqu'il devait prononcer le nom désiré ou décrire quelque chose concernant l'assistant.

La seconde raison est que M. Watkins ne se sert pas ordinairement des termes généralement acceptés par les spiritualistes et qu'il n'accepte qu'avec beaucoup de réserves les explications courantes des phénomènes, c'est-à-dire qu'ils sont produits par les âmes des décédés dont les noms sont signés sur les ardoises. Il soutient hardiment l'opinion que dans beaucoup de cas ils sont produits par l'action de l'esprit du médium lisant, en dehors de sa volonté ou même de sa connaissance, ce qui se trouve au fond de l'esprit de l'assistant, ou ce qui en émane à l'instant, Il préfère appeler le phénomène « Ecriture indépendante sur l'ardoise » plutôt que, « Ecriture des Esprits ».

Au cours de ses expériences M. Watkins dit que dans tous les cas, immédiatement avant que l'écriture se produise, il sent tout à coup une certaine *émission* de toute la surface de son corps, qu'il lui est impossible de caractériser nettement. Aussitôt que l'acte d'écrire est achevé, il sent une autre secousse et il reprend possession de lui-même.

Voici encore un incident. M. Watkins me dit de placer ma main sur une ardoise qui se trouvait près de moi et sur laquelle je m'étais assurée qu'il ne se trouvait rien d'écrit. Lui-même se trouvait à ce moment étendu sur un fauteuil à bascule situé à une distance de moi *d'au moins huit pieds* et il causait avec Mme Blavatsky. Il s'arrêta un instant de parler pour me demander de retourner l'ardoise. Je la trouvai couverte d'une écriture se présentant comme une communication de ma sœur Clara et signée de son nom. L'écriture était toute autre que celle signée « Alice Carey », mais elle ne ressemblait ni à la mienne ni à celle de ma sœur.

Les noms de deux autres parents que j'avais écrits auparavant sur des morceaux de papier furent mentionnés, mais *non ceux* de certaines autres personnes qui m'avaient été chères, qui étaient mes parentes au même degré, et auxquelles je pensais également, *mais qui n'étaient pas écrits*.

Les expériences ci-dessus ont suscité dans mon esprit une théorie qui me

semble de nature à rendre compte des dissemblances dans la manière d'écrire les noms russes. Je laisse le soin d'en faire l'application à ceux que cela intéresse et qui sont plus qualifiés que moi pour formuler des conclusions. Il faut se rappeler cependant que le médium lui-même, déclare que, excepté dans de rares occasions et spécialement lorsqu'il agit pour lui-même, c'est-à-dire qu'il ne tient pas une séance pour le public, il n'a non seulement aucune notion de l'intervention des esprits des morts, mais qu'il ne voit nullement la nécessité de l'hypothèse en question. Il ne se produit, en effet, rien qui ne puisse être accompli par l'action de son propre esprit, travaillant indépendamment de son corps et cherchant dans les émanations du psychiste ou des autres personnes présentes l'information qu'il peut ensuite transmettre.

Traduit par le Dr O. Dusart.

LE CAS DU MÉDIUM ANNA ROTHE

Nous sommes obligés de revenir encore sur la médiumnité d'Anna Rothe, ce médium « aux fleurs » si remarquable, dont nous avons entretenu nos lecteurs dans notre numéro de juin dernier, et contre lequel une véritable campagne d'accusations est dirigée de toutes parts en ce moment; en Allemagne, notamment par le professeur Eric Bohn; en Angleterre, par le « Light »; et dont, en France, on discute également la bonne foi.

A ce propos nous saisissons avec empressement l'occasion de remercier notre confrère « l'Echo du Merveilleux », qui, avec sa courtoisie habituelle, n'a pas hésité à insérer *in ex tenso* dans son numéro du 15 juillet la lettre que nous lui avions adressée pour la défense de ce médium, et que nous avons publiée dans notre numéro précédent. Nous eussions pu nous contenter de la réponse de M. Georges Malet à M. Vernier, parue dans « l'Echo » du 1er juillet. Nous sommes heureux de constater que M. Gaston Méry s'attache à faire de sa Revue un organe franchement impartial. Il serait à souhaiter que toute la presse imitât sa largeur de vues. La découverte et la propagation de la vérité deviendraient trop aisées.

Si nous revenons sur la question « Rothe », au risque de fatiguer nos lecteurs, c'est que l'attaque nouvelle dont ce médium est l'objet revêt cette fois un caractère particulièrement dangereux, parce qu'elle semble résulter d'une enquête portant un cachet de méthode et de discussion scientifiques, de nature à égarer l'opinion en France, comme elle est presque parvenue déjà à l'égarer en Angleterre. Disons de suite que, sous des dehors en apparence raisonnables, logiques et même bienveillants, l'auteur du procès-verbal des séances cache une ignorance regrettable des conditions du phénomène psychique, et une sorte d'irritation ou de dépit fort transparents, et qui font douter de son impartialité !

Les séances dont nous voulons parler ont fait l'objet de deux articles très détaillés parus dans les « Light » du 22 et du 29 juin dernier, sous la signature L. I. F. Mme Nœggerath, notre estimable amie, va avoir bien de la

peine à faire déloger le noir soupçon qui s'est installé dans une cervelle qu'elle connaît bien, croyons-nous. De notre côté, nous allons faire notre possible pour rassurer le narrateur sur l'authenticité des phénomènes qu'il a obtenus, et qui eussent été assurément plus convaincants s'il se fût montré moins exigeant, moins fiévreux et moins convaincu de la fraude. Tout investigateur sait que ces conditions sont précisément celles qui la provoquent presque inévitablement.

L. I. F. a eu avec Mme Rothe cinq séances à Paris, les 14, 16, 19, 23, 26 et 30 avril dernier. Nous sommes en droit de lui demander d'abord pourquoi le compte rendu de ces séances, tenues en France devant des Français, a été adressé à un journal anglais, prévenu déjà contre Mme Rothe. Il y a là une première intention fâcheuse. D'ailleurs le caractère défiant et soupçonneux de L. I. F. se révèle dès le titre donné à ses articles : « Récit *sincèrement détaillé* de trois semaines avec Mme Rothe, etc. » Ne semble-t-il pas que les autres récits soient, du coup, suspectés de manquer de sincérité ? Nous ne pouvons, on le comprend, rapporter ici tout au long le récit de L. I. F, mais à la lecture de ses défiances perpétuelles, de ses exigences croissantes, il nous semble bien comprendre ce qui a dû se passer, et ce qui se passe toujours en pareil cas. Les comités qui s'arrogent le titre d'investigateurs scientifiques oublient que le phénomène spirituel est dirigé par des intelligences susceptibles, qui tiennent fort peu à jouer le rôle de « matière à expériences », que de leur côté les médiums honnêtes sont également susceptibles, et sans doute aussi ceux qui les pilotent ; et, ma foi, il est probable qu'à la place de M. Jentsch, nous eussions agi tout comme lui avant d'être arrivé à la cinquième séance.

Le doute irréductible, la défiance invétérée, sont une bien mauvaise contribution pour aider au phénomène, et si L. I. F. veut relire de sang-froid ses articles, où perce à chaque ligne l'insinuation acidulée, il se rendra compte de l'atmosphère pénible dans laquelle devait opérer le médium, et que les protestations extérieures d'amitié ne suffisaient pas à modifier ; car la sensibilité est perspicace et ne se laisse pas tromper aux apparences chez les médiums véritables. La lecture des séances est très instructive à cet égard, et l'on assiste d'une façon très nette à l'action destructive d'une défiance qui va toujours en progressant.

La première séance, non cherchée, qu'on le remarque, avait été excellente, de l'aveu de L. I. F. Les réponses données par « raps » et d'une façon intelligente, en un lieu déterminé, avaient, dit le narrateur, « donné la preuve certaine qu'aucun des assistants ne pouvait être mis en cause ». Des fleurs s'étaient formées sur la tête de M. R..., *avant que le médium y touchât*, et cela avec une telle évidence, que la bonne, qui servait à table, s'était étonnée, demandant « pourquoi M. R... s'était mis des fleurs sur la tête ». Un tel concours de circonstances aurait dû désarmer le soupçon, semble-t-il. Bien au contraire, le rapporteur remarque qu'une fleur est « montée sur fil de fer ». C'est très singulier, évidemment, mais cela prouve l'innocence de

Mme Rothe, qu'on ne peut supposer assez simple pour apporter des fleurs montées sur fil de fer, si véritablement elle les achète en fraude. L. I. F. remarque encore que « les fleurs sont tirées de dessous la table et que la main gauche est souvent hors de vue, et semble toucher le sol. » Qu'en conclut-elle? elle devrait le dire, et ne pas toujours se livrer à des insinuations que le lecteur termine naturellement dans le mauvais sens.

Il serait grossier à un prestidigitateur, que l'on dit très habile, d'aller ostensiblement tirer ses fleurs de dessous une table, ou de cacher ses mains. Il est plus que probable que l'ombre de la table était nécessaire à la matérialisation de l'apport. Il n'est pas un vrai spirite qui ne s'en doute. Pour notre part nous pouvons affirmer que nous n'avons vu qu'une seule fois Mme Rothe tirer un apport de dessous la table. Dans toutes les autres circonstances ses mains étaient bien en vue, et le phénomène se passait en pleine lumière. L. I. F. n'a pas eu de chance, vraiment.

A la séance suivante, le médium fut fouillé. On lui retira sa jupe qu'on remplaça par une jupe appartenant à la maîtresse de maison, et le rapport dit que « Mme N. lui passa les mains sur tout le corps. » Les apports eurent lieu néanmoins dans ces conditions d'épreuve, mais le compte rendu se borne à indiquer avec une sorte de mauvaise humeur que « décrire un apport, c'est les décrire tous » et que « nous n'avons jamais reçu d'apport sans l'intervention des mains du médium. » Evidemment L. I. F. attendait que les fleurs tombassent du plafond, et n'eut pas été surpris qu'un ange vînt lui présenter un céleste bouquet avec un sourire non moins céleste.

A la séance du 19, un phénomène extraordinaire eut lieu. Une véritable pluie d'eau tomba du plafond dans les mains étendues du médium et s'y changea en un objet de cristal. Vous pensez que L. I. F. sera satisfait. Vous ne le connaissez pas. M. Jentsch venait de prononcer quelques mots. L'attention des asssistants *avait pu être distraite* pendant une seconde, ce qui explique, paraît-il, le truc de la pluie. Devons-nous continuer? Evidemment non.

Le parti pris de tout dénigrer est trop évident, et quand nous saurons que Mme Rothe, après avoir consenti à se laisser mettre dans un sac, (ce qui ne put empêcher le phénomène d'avoir lieu, mais dans l'obscurité) refusa de se laisser coudre dans un peignoir de la maîtresse de maison, nous comprendrons de reste que ce vêtement, saturé de fluides antipathiques, ne pouvait procurer qu'une séance nulle, ce que l'amour-propre de Mme Rothe voulut naturellement éviter. D'où cessation des séances, dépit des investigateurs, et, en fin de compte, procès-verbal vinaigré, calculé, grâce aux insinuations dont il est rempli, pour causer le plus grand tort à Mme Rothe, bien qu'on n'ait pu relever contre elle aucune fraude évidente, et qu'au contraire plusieurs manifestations aient été au-dessus de toute critique. Puisque l'on n'a pu prendre Mme Rothe, comme l'on dit « la main dans le sac », nous tenons pour bonnes et valables les admirables séances que nous avons éues avec elles, et nous cherchons, sans pouvoir les découvrir, la loyauté et la bienveillance dont on se vante d'avoir fait preuve à son égard. Par exemple

si l'on signale un apport de *mimosa*, on s'empresse d'ajouter que « le *mimosa* se trouve en abondance à Paris en avril et mai », ce qui est inexact, les mois du mimosa étant, au su de tout le monde, février et mars. Dans un autre endroit L. I. F. parle d'un apport de fleurs qui auraient été remises à M. B. fanées et brisées. M. B. que nous avons interrogé, affirme que ces fleurs étaient intactes et parfaitement fraîches. Et nous pourrions allonger considérablement cette liste des « erreurs » commises volontairement par L. J. F.

Il nous suffira, pour abréger, et détruire d'un seul coup toutes les objections que ce prétendu rapport détaillé a pu faire naître contre Mme Rothe d'indiquer, suivant L. I. F. comment le médium pratique la fraude. L. I. F. raconte qu'ayant reculé devant l'extrémité de déshabiller complètement le médium (mais non de la perdre de réputation, ce qui est préférable parait-il) il a eu recours à un autre procédé de contrôle infaillible, celui des pesées. Il a constaté que le médium avait perdu, à la fin de chaque séance, exactement un poids égal à celui des apports ; d'où la conclusion naturelle qu'elle cache les fleurs *sur sa personne*.

Inutile donc de chercher ailleurs, d'incriminer la complicité d'un compère, l'obscurité de la table ou des rideaux. Tout cela n'aurait aucune influence sur les pesées de Mme Rothe. L. I. F. a pris soin de réduire nos recherches au minimum. Mme Rothe porte sur elle les objets délictueux. Mais où les met-elle ? L. I. F. le sait. *Elle a un sac en caoutchouc suspendu entre les jambes*. Voilà sa réserve.

Et comment Mme Rothe tirera-t-elle de là-dedans toutes ces fleurs fraîches délicates, assorties, ces oranges, ces apports variés, sans rien briser, sans rien mélanger, sans se tromper, sans que personne ait le moindre soupçon? N'oublions pas que ce sac est sous sa chemise, car tous ses vêtements, sauf la chemise, ont été vérifiés *et que le fameux sac n'a été vu par personne*. Inutile de songer à tirer les apports par en haut; la ceinture des jupes s'y oppose. Sera-ce donc par en bas ? L. I. F. ne le dit pas, mais le laisse entendre, en insistant à plusieurs reprises sur le fait que Mme Rothe se baisse jusqu'à terre, et en affirmant que, si on ne coulisse pas les pieds du médium dans sa jupe, aucune conviction n'est possible. Eh bien ! nous affirmons de la façon la plus nette que les fleurs ne sont pas retirées par en bas, et *ne peuvent* l'être. Un détail parfaitement intime de la toilette du médium, que le sentiment des convenances que nous devons à nos lecteurs nous empêche de désigner plus clairement, mais que toutes les femmes comprendront, s'oppose *matériellement* à la sortie des apports de ce côté. Ce détail a été vérifié par des dames. L. I. F. ne peut l'ignorer, et sa supposition ne tient pas debout.

Et voilà donc tout ce qu'on a trouvé pour accuser cette femme d'imposture ! ce sac grotesque, mesquin, absurde, que personne n'a vu, et qui remplirait si mal son objet s'il existait ! Cette longue enquête, si pleine de faits étranges du côté de Mme Rothe, si bourrée d'insinuations de la part de L. I. F., pour aboutir à cette explication, non, à cette hypothèse, car c'est sur une hypothèse creuse et insuffisante que l'on compte pour détruire la

matérialité des faits! Nous plaignons sincérement L. I. F. qui, avec tant de peines et de soins, a édifié un monument sur une base si fragile. N'étant pas arrivé à la conviction il devait se borner au récit des faits, sans commentaires, et sans expliquer la fraude, puisqu'il ne l'avait pas découverte. Qu'il ne dise pas qu'il n'a pas voulu nuire à Mme Rothe. Le mal s'accepte plus aisément que le bien, et le mal est fait. La légende du sac, si ridicule qu'elle soit, va faire son chemin, et s'attachera aussi bien à la personnalité de L. I. F., qui est connue, qu'à celle de Mme Rothe. Et ce sera le châtiment.

G. BÉRA.

EXTRAIT DES SÉANCES EXPÉRIMENTALES FAITES A GÈNES

AVEC « EUSAPIA PALLADINO ».

Traduit de *El Vessillo spiritista*, de Vercelli.

Comme nous l'avons mentionné dans le numéro de juin, 10 séances expérimentales furent tenues à Gênes avec *Eusapia Palladino*, par les soins du Cercle « la Minerva », de cette ville. Le prof. Francesco Porro, astronome, élève du prof. Schiapparelli de Milan, en parle d'une façon claire et étendue en la forme, précise et profonde en l'analyse des faits qu'il raconte dans *le* XIX*e siècle*, grand journal génois, en une série d'articles qui commencent le 20-21 mai et qui, avec intermittences vont jusqu'au 14 juin, en tout, 11 longs articles qu'il serait pour nous trop long de reproduire dans ces pages.

Nous devons donc nous limiter et glaner à l'entour de quelques-uns des phénomènes les plus importants ou, du moins, nous paraissant tels, nous réservant de publier les observations ultérieures du prof. Porro, lequel, dans sa conclusion relative à la dixième et dernière séance parle ainsi.

« A quelqu'article à venir, de recueillir les considérations éparses çà et là dans les précédents, d'en discuter les résultats, de tenter de tirer quelque conclusion de l'ensemble de ces expériences et sur leurs relations avec d'autres faites déjà, ou bien à faire encore avec la Palladino et d'autres médiums ».

Nous devons toutefois un tribut de louanges aux membres du Cercle Minerva et spécialement au prof. Porro, pour la fatigue considérable à laquelle ils se sont soumis par amour des recherches à faire dans les immenses horizons qu'ouvre le spiritisme expérimental.

Première séance.

Des lumières, quant à présent, je n'en ai pas vues.

Mais j'ai vu (et comment !) la table de bois de sapin brut à quatre pieds, longue d'un mètre et large de 50 centimètres, se soulever un grand nombre de fois du sol, restant suspendue sans aucun contact avec des objets visibles, à plus d'un décimètre de hauteur au-dessus du carrelage pendant deux trois et même quatre secondes.

Et ce phénomène s'est reproduit en pleine lumière sans que les mains du médium et de cinq personnes faisant la chaine autour de la table la touchassent,

tandis que les mains d'Eusapia étaient tenues par ses voisins, qui contrôlaient également les pieds et les jambes de celle-ci de telle façon qu'aucune partie de son corps ne pût exercer le moindre effort pour soulever ou tenir en l'air le meuble pesant.

Deuxième séance.

Les coups se répètent si violents, qu'ils semblent devoir briser la table. On commence à remarquer des mains qui soulèvent et gonflent la tenture noire et les rideaux, qui s'étendent pour toucher l'un ou l'autre des assistants, qui caressent, qui étreignent la main ou tirent délicatement l'oreille, qui battent joyeusement en l'air, s'entrechoquent en tournant au-dessus de nos têtes.

Et toujours, c'est une chose singulière que le contraste entre les attouchements tantôt énergiques et nerveux, tantôt délicats et légers, mais toujours courtois de ces mains et les coups bruyants, violents, brutaux, frappés sur la table. Que l'on pense qu'un de ces poings s'abattant sur notre échine suffirait pour briser l'épine dorsale !

Ce sont des mains fortes et larges d'homme, des mains plus petites de femmes, des menottes minuscules de bébés : parfois, spécialement au haut du front, il semble qu'on ressent un souffle caressant, un contact tel que celui d'une aile emplumée ; en un moment de calme relatif, deux lèvres se posent sur le front de la personne à gauche du médium et y impriment un baiser dont on entend distinctement le bruit.

A un moment de là, avec un grand fracas, se secoue et se transporte automatiquement une table grosse et pesante, placée à 2 mètres environ de la chaîne et supportant divers objets préparés pour les expériences.

Quelqu'esprit fort pensera que la table elle-même a été mise en mouvement par quelque farceur, mais les *farceurs* étaient trop loin, cinq dans la chaîne avec Eusapia et cinq relégués à l'extrémité opposée de la salle.

Troisième séance

Précédées d'une vive et agréable sensation de parfum, arrivent sur notre table les fleurs, qui étaient en un bouquet dans le col d'une bouteille d'eau, laissée primitivement sur l'autre table plus grande. Tandis que la tige de quelques-unes des fleurs s'introduit dans la bouche du numéro 5, le numéro 8 est heurté par une balle de gomme élastique, qui rebondit sur la table.

La bouteille vient rejoindre les fleurs sur la table, puis se lève et vient se porter à la bouche du médium, le faisant boire à deux reprises entre lesquelles elle se remet directement sur la table elle-même. Nous entendons distinctement la déglutition ; puis le médium demande qu'on lui essuie la bouche avec un mouchoir. Après cela la bouteille retourne sur la grande table, les fleurs restant entre nous.

Quatrième séance

Après divers autres phénomènes de moindre importance Eusapia demande

de nouveau la lumière. Elle appelle à elle le n° 5 et, toujours contrôlée par ses deux voisins, elle l'entraîne avec elle vers la petite table sur laquelle est placé le bloc de plastiline. Elle lui saisit la main, et, étendue, la pousse trois fois au-dessus de la plastiline même, comme pour la presser et y laisser une empreinte. Bien que dans ces trois reprises la main du numéro 5 ne se soit pas approchée à moins de 10 centimètres de la surface du bloc, nous vérifions, à la fin de la séance, qu'il porte les empreintes de trois doigts, profondes et permanentes, plus qu'il n'est possible de l'obtenir avec une pression voulue.

Toujours à la lumière, la table se soulève sur deux pieds, opposant une forte résistance à tous les efforts que nous exerçons, sur le conseil d'Eusapia, pour l'abaisser, moi et les numéros 8, 9 et 10.

Après deux lévitations, la table frappe 12 coups comme pour nous avertir qu'il est passé minuit.

On suspend donc la séance, fixant la soirée du dimanche pour la suivante.

Cinquième séance

La *transe* est plus profonde et plus douloureuse que d'habitude.

Tout d'un coup le médium lève les deux mains toujours unies aux miennes et à celles du numéro 5, et, au milieu de gémissements, d'exclamations, d'exhortations, il se lévite rapidement avec la chaise, jusqu'à s'appuyer *avec ses pieds et les pieds antérieurs de la chaise*, sur la surface supérieure, déjà toute fracassée et déjetée de la table.

C'est un moment d'anxiété extrême et d'étonnement. La lévitation s'est accomplie sans heurts, sans secousses, rapidement, mais non par sauts. En d'autres termes, si, par un effort extrême de défiance, on voulait arriver à imaginer un artifice, pour obtenir le résultat, on devrait penser plutôt à une traction d'en haut (au moyen d'une corde et d'une poulie) qu'à une poussée d'en bas.

Mais l'une et l'autre hypothèse ne résistent pas à l'examen le plus élémentaire des faits.

La Palladino a été véritablement tirée en l'air et soutenue dans une position absolument contraire aux lois de la statique, par une force invisible et inexplicable dans l'état présent de nos connaissances physiques.

Je ne veux pas avec cela affirmer ni que la lévitation et la position subséquente tout à fait anormale d'équilibre, donnent l'indication d'une suspension particulière miraculeuse des lois de la statique, ni que l'hypothèse d'une entité préexistante soit la seule qui puisse donner la raison de ce fait.

— Mais qu'une cérébration inconsciente puisse s'extérioriser spontanément en une poussée de bas en haut; mesurée à environ septante kilogrammètres, est une chose qui me paraît peu probable.

Cette hypothèse, de toute façon, se concilierait mal avec la qualité dont,

comme je l'ai dit, devrait jouir la pensée inconsciente du médium, de savoir éviter les expériences périlleuses.

Il est certain en fait que la même entité cérébrale qui pouvait avoir peur de frapper du poing au milieu d'une table couverte de pointes aiguës,devait à plus forte raison se refuser à un vol aussi acrobatique et à demander à un meuble déjeté et détérioré comme notre table, un appui précaire et insuffisant.

Si l'on juge de notre anxiété pendant le temps assez long pendant leque le poids d'Eusapia resta confié à ces fragiles ais de bois, on doit admettre que la volonté à laquelle est dû le soulèvement a dû agir avec pleine conscience des moyens extraordinaires dont elle disposait pour éviter un accident.

Nous arrivons de là à cette conclusion fort étrange, d'un *inconscient conscient*, calculateur et capable de proportionner les actes aux résultats.

Mais en voilà plus encore.

De la surface de la table, Eusapia, avec sa chaise, s'est encore lévitée : de façon que le numéro 11 d'une part, et moi, de l'autre avons pu passer la main sous ses pieds et ceux de la chaise sans accord préalable et avec parfaite concordance d'impressions.

Notez que le fait de se détacher de la table dénote encore plus que celui de se détacher du sol, l'intervention d'une force extrinsèque au médium celui-ci, de fait, aurait dû faire effort sur une base trop faible pour obtenir le détachement sans la briser.

D'autre part, le fait que deux pieds de la chaise se trouvaient en dehors de la table et privés de tout point d'appui visible,rend encore plus inconciliables les effets de cette lévitation avec la supposition que cela se soit produit par une poussée interne donnée par Eusapia à son corps et à la chaise.

Si nous voulons insister à tirer du médium l'effort nécessaire nous devrons imaginer forcément qu'il a, par lui-même, réuni à sa pensée une entité assez solidement constituée pour régir pendant quelques minutes le corps dont elle est émanée et la chaise par-dessus le marché.

Peu à peu, nous arriverons avec ces explications hyperscientifiques, au cas de ce submergé qui,pour ne pas se noyer, s'empoignait par les cheveux et se retirait de l'eau.

Sixième Séance

Mais, je disserte au lieu de raconter.

Et sans sortir du champ des personnalités multiples voici un fait qui prouve, en de telles personnalités, non seulement une grande différence de force physique,mais encore — chose vraiment admirable — la *conscience* de cette disparité de forces et le *désir* de nous en fournir la démonstration quantitative.

Parmi les multiples objets que nous avions placés sur la grande table, et qui, par transport, arrivaient successivement sur la nôtre — fleurs, anneaux, petites balles, trompette, ardoises, bouteille d'eau, boussole, — est venu même, *remis aux mains de son propriétaire*, un de ces dynamomètres que les médecins emploient pour mesurer la force avec laquelle une main peut serrer un ressort.

Or, quatre ou cinq fois, comme par jeu, ce dynamomètre fut enlevé à son propriétaire qui l'avait remis au zéro; quatre ou cinq fois il lui fut rendu, avec des indications diverses dans chaque cas, depuis un maximum correspondant à une énergie herculéenne jusqu'à un minimum pareil à la force d'un petit garçon.

Comment attribuer à une désagrégation d'Eusapia, unie même à une intégration en elle, de nos énergies, un processus aussi compliqué d'actes *volitifs et conscients*, accompagnés d'une graduation aussi sage d'effets *dynamiques*?

Ce monsieur inconscient qui sait faire tant de choses, saurait-il aussi simuler diverses entités tour à tour et développer en chaque cas une force à leur mesure?

Disons la vérité: si ce moi subconscient, doué de facultés si précieuses, est proprement latent en nous et ne vient à la lumière qu'en des occasions rares et par l'effet d'une oblitération de la personnalité normale, combien ne faut-il pas admirer la passion moderne pour les expériences médianimiques, grâce auxquelles des hommes, sans préparation scientifique et technique, ont découvert et continueront à découvrir des vérités magnifiques niées délibérément jusqu'à hier par les hommes de science.

Septième séance.

Mais un autre ordre de phénomènes plus élevés et plus incompréhensibles se prépare. Le numéro 5 le premier, puis les autres successivement, aperçoivent, sans l'ombre d'une hésitation, une figure vague indistincte qui se projette obscure dans le vide d'une partie qui donne accès à l'antichambre faiblement éclairée. Ce sont des apparences fugaces et changeantes, tantôt avec des profils de têtes et de corps humains, tantôt comme de simples mains émergeant des rideaux. Leur caractère objectif est prouvé par la concordance des impressions contrôlées pour chacune à son tour par des indications continues relatives à notre état parfait de concordance et d'attention consciente. Tout doute est exclu quant à des ombres produites volontairement ou involontairement par nos corps, notre surveillance réciproque et cordiale, notre coopération pour prémunir les uns les autres contre des illusions possibles étant vigilante au dernier point. Il n'y a pas lieu de parler du médium, a plus forte raison il est hors de toute possibité de produire des effets trompeurs.

Il reste donc démontré que les ombres furent vues par nous tous à plusieurs reprises et si l'on veut insister sur l'hypothèse de *l'hallucination collective*, on ne peut le faire — étant données nos conditions physiques et mentales — sans qualifier l'hallucination au moyen de l'adjectif *véridique*, en admettant comme base pour des comparaisons imparfaites avec des cas de clinique un phénomène très imparfaitement défini par l'accouplement de deux vocables si contradictoires entre eux.

Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter incidemment cette malheureuse définition d'un cas pathologique, bien étudié par les spécialistes des maladies nerveuses.

Il suffit, pour le moment, que si le bonheur de l'expression fait la paire avec celle de *conscience de l'inconscient*, à laquelle on est obligé de recourir lorsqu'on veut faire accomplir à ce pauvre *factotum* des travaux qui excèdent ses possibilités,ce n'est pas en toute façon dans notre cas que l'on peut parler avec quelque fondement d'hallucinations véridiques.

J'ajoute que, aussi dans cette occasion, l'étrangeté du contraste entre notre état et celui du médium forme un obstacle infranchissable à toute hypothèse, qui se fonde sur une disposition psychique active chez celui-ci et passive chez nous.

Le médium est resté parfaitement éveillé et présent à nos discours pendant toute la soirée ; seulement, pendant la période de ces apparitions, il est entré dans un état d'agitation, gémissant, demandant du secours, invoquant un ami très éloigné — que nous croyons avoir réussi à identifier — parlant sans connexion logique, de ses tourments personnels, présentant en somme tous les caractères d'altération de ces conditions normales de volonté et de conscience.

Alors, les souffrances évidentes du médium et la nécessité du numéro 5, nous amènent à une courte suspension de la séance, vers minuit.

A la reprise de la séance, le numéro 11 se place à la droite du médium et moi, à sa gauche. Aussitôt la table se lévite à 40 centimètres environ du sol pour un temps d'environ 8 secondes. Cependant des mains diverses touchent tantôt l'un, tantôt l'autre ; une mandoline, qui se trouvait sur un meuble dans un coin de la salle, est transportée en l'air et pincée, passant successivement auprès de la tête de chacun de nous et vient ensuite s'arrêter à l'extrémité de la table opposée au médium où sont assis les numéros 3 et 10.

Un petit *carillon* et une clochette volent ensuite en l'air en diverses directions et sonnent successivement.

La mandoline soulevée produit des sons divers, qui laissent supposer, avec raison, outre la main qui pince les cordes pour en tirer le son, celle qui les presse à leur origine, près des clefs, pour produire des notes de hauteur différente. Remise ensuite sur la table elle se met à exécuter des battements rhytmiques comme un tambour.

Le numéro 8 se voit enlever son coussin, qui se transporte sur la table. Les ombres accoutumées apparaissent non plus près de la porte de l'antichambre, mais bien dans le vide de la fenêtre ; tous les voient par moment émerger des tentures, et les décrivent avec une concordance expresse de leurs détails particuliers.

Le numéro 1, seul, qui déjà n'avait rien vu des apparitions ne réussit pas à distinguer celles-ci, pourtant si nettes et si distinctes.

Eusapia parfaitement réveillée, cette fois, saisit la main du numéro 11, et l'appuie délicatement sur le dossier d'une chaise plutôt pesante, pose au-dessus sa main droite, soulève ensuite celle-ci et la main subjacente du numéro 11, la chaise se lévite à plusieurs reprises.

Ce phénomène se répète en pleine lumière avant que la séance ne soit levée. Puis le médium, avec mon index droit légèrement frotté à l'extrémité produit quelques traits sur mon pouls gauche et sur celui du numéro 11. Les traits de crayon restent apparents et ne s'effacent pas même le jour suivant. C'est arrivé précisément comme si un crayon avait fonctionné ; et je puis exclure de la façon la plus catégorique la supposition qu'aucune matière de ce genre ait été employée pour me noircir le doigt.

Celui-ci était propre comme celui d'Eusapia qui l'avait frotté. Après l'opération préparatoire, j'ai senti pendant quelque temps, en ce point, un léger fourmillement, *comme si* l'on y avait appliqué un léger courant d'induction ou qu'il s'y fût produit une infection localisée, avec la disparition de ce fourmillement disparut aussi la singulière propriété du doigt de faire fonction de crayon.

Huitième séance.

Les plaisanteries pas polies se continuent, jusqu'à ce qu'il nous vienne à l'esprit de demander si nous devons produire la lumière cathodique. Cela nous est accordé, et nous pouvons nous assurer que *la lumière cathodique n'apporte aucun empêchement aux phénomènes.* De fait on voit se répéter les contacts plus ou moins gracieux, les vols à travers l'air des instruments de musique (harmonica, tambourin, trompette, *carillon*) qui résonnent *en même temps.*

Le numéro 10, qui est toujours pris pour cible par les mains qui le touchent, le pressent, le chatouillent, voit encore, malgré la lumière cathodique, une des lueurs phosphorescentes accoutumées.

Neuvième séance

La dernière partie de la séance est caractérisée par la répétition des lumières, plus intenses, mieux définies et de plus longue durée. Il paraît évident que les lumières elles-mêmes ne sont pas autre chose qu'une forme rudimentaire, embryonnaire de matérialisations. De fait, celles-ci suivent

immédiatement, sous leur double aspect d'ombres obscures sur un fond faiblement éclairé, et de fantômes blancs d'une ténuité extrême dans les ténèbres de la salle. Ce sont des profils indistincts, des contours de têtes et de troncs humains, des membres plus ou moins parfaitement définies. Certaines particularités — comme celles déjà désignées par les numéros 5 et 9 indépendamment des autres reproduisant avec fidélité les traits, un menton pointu, une mouche — sont reconnus d'une façon tout à fait concordante et uniforme par tous.

Le médium qui, dans cette phase des expériences, est tombé dans un état profond de *trance*, tente inutilement, à plusieurs reprises, d'obtenir les empreintes.

Il appuie fortement sa tête sur l'épaule du numéro 4, et dans ses paroles brèves et sans liaison, il laisse paraître du dépit de son impuissance, et du découragement.

La séance se termine à une heure très tardive avec une série de cordiales et énergiques poignées de mains que presque tous nous recevons en guise de congé.

Dixième séance.

La séance est levée vers une heure de la nuit. En partant, Eusapia voit une clochette posée sur le piano ; elle étend la main et fait l'acte de l'attirer ; la clochette glisse sur le piano, se renverse et tombe sur le sol.

L'expérience est répétée, toujours en pleine lumière, la main du médium se trouvant toujours à quelques décimètres de la clochette.

Traduit par A. B.

UNE VISITE DE JÉSUS CHEZ LAZARE

L'aurore devançait à peine de quelques minutes le soleil qui allait se lever éblouissant à l'horizon ; tous les travailleurs de Béthanie se dirigeaient avec leurs bêtes vers les champs.

Les femmes sortaient joyeuses de leur demeure, les unes pour se rendre à la ville voisine, à Jérusalem, pour vendre leurs denrées, les autres pour acheter des provisions, des étoffes et autres objets, car c'était grand marché et alors comme aujourd'hui, plus même encore que de nos jours, les marchés étaient des rendez-vous d'affaires et de plaisirs.

Donc dans le bourg de Béthanie, il régnait ce matin-là une grande animation, car en dehors des affaires et attractions diverses, les femmes se promettaient beaucoup de plaisir en allant à Jérusalem.

Il se trouvait, en effet, de passage dans la capitale de la Judée, un célèbre dompteur de fauves, qui sur un grand emplacement hors les murs, devait exhiber et faire travailler ses animaux. La plupart étaient en

effet assez apprivoisés pour simuler une lutte à mort avec leur dompteur.

Le crieur public était même venu, il y avait plus de huit jours annoncer aux Béthaniens, ce rare spectacle, afin que tous ceux qui avaient des loisirs pussent se rendre, ce jour-là à Jérusalem. — Or comme le ciel qui était pur et sans nuages, faisait présager une superbe journée, contrairement à des indices fâcheux de la veille, un grand nombre de personnes se dirigeaient vers la capitale ; tandis que celles qui étaient forcées au continuel labeur des champs regardaient, avec des yeux d'envie, la troupe joyeuse s'éloigner du Bourg.

A quelques centaines de pas de la principale entrée de Béthanie, se trouvait la maison de Lazare, l'ami du jeune prophète Nazaréen, qui par sa puissance vraiment divine, l'avait rappelé d'entre les morts, bien que son âme eût depuis assez longtemps déjà rompu le lien fluidique, qui la retenait captive dans son corps de chair.

La maison de Lazare était une des plus belles demeures du bourg ; ce qui ne veut pas dire qu'elle fût luxueuse et d'une grande importance, mais elle comportait une sorte de pavillon en avant-corps recouvert d'une toiture plate; de chaque côté de l'entrée pavée, donnant accès à une cour assez vaste se trouvaient à droite et à gauche, des bâtiments très bas : écuries, étables, cellier, remises, hangars, etc. ; au-dessus des grandes pièces du rez-de-chaussée, qui flanquaient le couloir d'entrée, se trouvaient quatre petites chambres, un escalier de pierre pour les desservir, lequel escalier se trouvait en dehors, dans l'angle gauche du pavillon. — Une vigne et des plantes grimpantes soutenus par un travail en charpente formaient une sorte de pergole à la Romaine, qui supportait toute cette verdure. Les pièces de charpente étaient portées par une de leurs extrémités sur de massives colonnes de pierre distantes d'environ 4 mètres en avant de la façade de la maison ; l'autre extrémité des solives était encastrée dans le mur de la dite façade, qui était ainsi ombragée par la verdure et les fleurs.

A cette heure matinale, chaque feuille humide recouverte d'une abondante rosée laissait, à la moindre brise tomber des gouttelettes sur la table rustique, qui restait à demeure dans la salle de verdure où la famille prenait le plus souvent ses repas.

En cet instant, une femme de taille moyenne, âgée d'environ 30 ans, descendit l'escalier ; elle était brune, d'une figure agréable, ayant la tête à demi-recouverte d'un voile fait d'une fine étoffe de laine bleue, retenu par des agrafes d'argent assez semblables à nos épingles de nourrices modernes. La robe de cette femme était brune rayée de blanc ; ses pieds nus étaient chaussés de mules en paille tressée de deux couleurs.

Plusieurs des femmes qui se rendaient à la ville la saluèrent familièrement :

— Bonjour, Marthe, disaient-elles, nous allons à Jérusalem, aurais-tu quelques commissions à nous confier, nous nous en chargerions avec grand plaisir.

— Merci, merci chères voisines, répondit la jeune femme, je n'ai besoin de rien ce matin ; j'ai envoyé hier à la ville notre vieux serviteur Benjamin, et il en est revenu ses deux paniers pleins, bien que je lui recommande toujours de ménager ses vieilles jambes.

— Nous allons voir le fameux dompteur, bonne Marthe, dirent à la fois un petit garçon de 12 ans et sa petite sœur qui se tenaient par la main : « ce sera bien beau !... »

Marthe sourit aux enfants, tout en hochant la tête et disant à leur mère : « Tu ferais sagement, Noémie, de ne point conduire tes enfants à ce genre de spectacle ; il faut réjouir le cerveau des tout petits enfants et non l'effrayer ou l'impressionner par l'aspect de luttes simulées, qui faussent leur jugement et les rendent téméraires ou craintifs.

— Je pense que tu as raison voisine, mais le père a promis aux enfants ! Alors, je crains de ne pouvoir, sans avoir moi, une grande lutte à supporter, les priver du plaisir promis depuis tant de jours !

Marthe, la sœur aînée de Lazare acheva de descendre d'un pas rapide l'escalier ; elle trouva dans l'allée pavée de la maison, dans le couloir, son vieux serviteur Benjamin.

— Comment va mon frère, ce matin, dit-elle, en rejetant son voile en arrière et en ramassant les plis, qu'elle fixa à une grosse torsade de laine brune qui assujettissait et serrait sa robe, à la taille.

— Le maître s'est couché tard et s'est levé de bonne heure, le voici qui vient de donner ses ordres aux serviteurs qui s'en vont aux champs ; Lazare se dirige de ton côté, maîtresse !

En effet, un homme de petite taille, très brun et fort maigre, aux yeux noirs et caves, aux pommettes saillantes, le front déjà chauve, bien que plus jeune que sa sœur s'avançait d'un pas lent, appuyé sur un bâton de bois noueux. C'était bien Lazare sortant du tombeau, ressuscité par le Christ. Si la vie était revenue animer ce corps, elle n'avait pu encore réparer les vestiges de la mort ; aussi Lazare était-il un véritable cadavre ambulant, aussi la vie chez ce ressuscité, ce voyageur de l'au-delà, revenu de si loin se concentrait-elle toute dans ses yeux noirs abrités dans l'arcade enfoncée et proéminente de ses épais sourcils noirs. Le nez aquilin était si aminci, qu'il en était diaphane ; ses lèvres pâlies se collaient sur les gencives et les dents fortes et au complet ; enfin sa barbe d'inégale longueur et épaisseur se tordait en une frisure naturelle.

— Marthe, dit d'une voix presque sans sonorité, le spectre vivant, Marthe, j'ai vu en songe le Maître divin il m'a dit qu'il viendrait nous visiter, dès les premières heures du jour, nous sommes à la sixième, il ne tardera pas à paraître au haut de la montagne ; je vais au-devant de lui !

— Faible comme tu l'es encore ! mon frère, tu commets une imprudence, d'autant que sur le témoignage d'un songe, il n'est pas certain que le Maître nous honore aujourd'hui de sa présence !

— Je n'ai pas besoin d'entendre la voix matérielle du Maître, reprit Lazare, pour connaître sa volonté ou simplement pour être instruit à distance de sa personne sacrée, du plus bref de ses ordres ; quand je te dis, ma sœur, que j'ai vu et entendu en songe mon Sauveur, c'est une manière de parler pour te faire comprendre la façon tout à fait miraculeuse, employée par le Maître pour parler à son serviteur Lazare !

Marthe ouvrait de grands yeux étonnés en entendant les paroles de son frère ; mais elle y croyait, car jamais Lazare n'avait proféré un mensonge... Si Marthe croyait, elle cherchait vainement à se faire une idée de ce mode de conversation à distance, de cette télépathie, dirait-on de nos jours.

— Si tu dis vrai Lazare et je le crois, je comprends ton impatience à aller au-devant du Maître ; mais lui-même si bon, sera contrarié de te voir dépenser tes faibles forces dans une marche pénible, car le chemin pour parvenir à la crête de la montagne est escarpé et rocailleux !...

Lazare soupira : « Oui, je suis bien faible de corps ; mais mon âme est vaillante ; plus que jamais, mon cœur brûle d'amour pour le Messie qui daigne m'honorer, moi chétif, homme formé comme notre père commun Adam, de boue ! Cet envoyé du père céleste, cet homme Dieu, lui ! émané de la pure lumière, m'appelle son ami ! Pourrai-je jamais en termes humains lui en exprimer suffisamment ma reconnaissance.

— Il m'appelle *sa sœur* ! ma bonne Marthe, dit la jeune femme ! Ah oui, mon frère fais quelques pas au-devant de ce Dieu fait homme, mais sois certain de lui plaire, en n'abusant pas des forces qu'il t'a rendues avec la vie !

— J'y consens à ta prière, sœur chérie, je vais jusqu'à la petite éminence que tu vois d'ici à droite ; là se trouve une grosse pierre au bord du chemin ; je vais m'y asseoir et, de là, je verrai venir d'assez loin le Maître.

— Moi, dit Marthe d'un air préoccupé, j'ai tout juste le temps qu'il me faut pour préparer et faire cuire des gâteaux.

— Benjamin, cria Marthe au vieux serviteur qui s'était respectueusement retiré à l'écart ; est-ce heureux que tu sois allé hier à Jérusalem, les provisions ne nous manqueront pas pour préparer un festin digne de notre hôte auguste ; vite va faire allumer le four et prévient notre servante qu'elle aille chercher des œufs fraîchement pondus, afin que je pétrisse au plutôt

la pâte de fine fleur de farine. Apporte la crème, le Maître y fait toujours honneur. Oh ! quand Jésus accepte deux fois d'un même mets que j'ai cuisiné, mon cœur bondit de joie dans ma poitrine !

— Ainsi, Maîtresse, c'est donc bien sûr que le Sauveur va venir? Un disciple vous en a-t-il envoyé l'heureuse nouvelle ? Je n'ai encore vu personne de la suite du Maître, ce matin !

Marthe resta quelques instants embarrassée pour répondre à Benjamin, car elle-même ne comprenait pas le mode de message, dont venait de lui parler son frère, cependant elle dit :

— Lazare m'ayant dit que Jésus viendrait, je crois qu'il viendra !

— Et moi également, maîtresse, car Lazare est un vrai serviteur de Dieu ! Et l'on dit que les Anges sont ses Messagers ! Or ce ne sont que ceux à qui sont adressés les messages qui, d'ordinaire, aperçoivent les blancs Messagers !

— Tu parles sagement, vieillard, reprit Marthe et au lieu de m'étonner des paroles de mon frère, qui tout à l'heure m'annonçait à bref délai l'arrivée du Maître, j'aurais dû comprendre ce que Lazare omettait de me dire par modestie : qu'un Ange lui en avait apporté la nouvelle !

Benjamin s'éloigna pour remplir les ordres de sa maîtresse ! Sa vieille figure était radieuse, car il adorait non moins que son maître le jeune Prophète, non qu'il le crut un Dieu, mais il pensait qu'il était rempli de l'esprit de l'Eternel, qu'en conséquence, il était un être supérieur ; de plus, Benjamin avait assisté et vu de ses yeux la résurrection de Lazare, mis au tombeau et dont le cadavre sentait déjà la putréfaction. Ce miracle remplissait l'âme du vieillard d'une foi ardente pour le jeune Novateur. Benjamin aimait la vie et il se disait tout bas que s'il devenait gravement malade, il se pourrait qu'aux prières de Lazare, le Seigneur consentit à lui rendre la santé pour de longues années encore ! Aussi Benjamin faisait-il diligence pour apporter à Marthe tout ce qui était nécessaire à la préparation d'un repas.

— Ma sœur est-elle enfin levée? dit d'une voix railleuse Marthe à une jeune fille, presque une enfant qui se montra à une petite fenêtre donnant sur la cour ; c'était Jésabeth, la suivante de Magdeleine, la seconde sœur du maître du logis. La belle Marie-Magdeleine qui, depuis quelque temps, était venue habiter la maison de son frère, d'abord à cause de sa maladie, de sa mort et de ses obsèques, mais qui, convertie absolument aux doctrines de Jésus de Nazareth, avait quitté la vie luxueuse et légère qu'elle menait à Jérusalem pour l'habitation paisible de Béthanie.

— Ma maîtresse met la dernière main à sa coiffure, répondit la fillette ; elle ne me permet pas d'y toucher, mais la voici qui s'apprête à quitter sa chambre ! Elle est plus belle que jamais !

— A quoi bon ce soin extrême de sa personne, dit Marthe à mi-voix,

puisqu'elle a enfin rompu avec sa vie dissipée d'autrefois, grâce aux paroles de son maître!

Magdeleine apparut en ce moment à sa fenêtre, elle sourit, envoya un gracieux baiser de la main à Marthe et lui dit : « Ne me gronde pas, sœur bien aimée! Je sens que le Maître viendra aujourd'hui et Magdeleine mit sa main sur son cœur; alors j'ai voulu apporter un peu plus de soin à ma modeste parure; je descends, Marthe, et veux t'aider dans tes apprêts pour recevoir Jésus!

— Ainsi, tu es donc avertie également de sa venue, toi?

— Je pressens la visite du Maître à une sensation toute spéciale au cœur! Mais j'accours, Marthe, et tu me diras quelle est la personne qui, comme moi, a été mystérieusement prévenue de la visite de Jésus!

Marie-Magdeleine, d'un pas agile, descendit l'escalier et se trouva bientôt sous la pergole de verdure, sous laquelle sa sœur, un grand linge de toile blanche recouvrant presque entièrement sa tunique, relevait ses longues manches, qu'elle fixait bien au-dessus des coudes avec une agrafe. Marthe était ainsi prête à travailler la farine pour faire la pâte de ses gâteaux; mais curieuse de se faire mieux expliquer par sa sœur la sensation qui l'avertissait aussi bien, quoique d'une manière différente que Lazare, de la prochaine présence du Maître, elle était venue au devant de sa cadette sous la pergole de verdure, afin que la servante qui venait d'entrer dans une pièce du rez-de-chaussée, à la fois cuisine et salle à manger de la famille, n'entendît pas leur conversation!

Magdeleine était un peu plus grande que sa sœur et lui ressemblait aussi peu de visage que de caractère et aussi d'intelligence; non que Marthe fût sotte; loin de là, car elle jouissait d'un rare bon sens, d'un cœur pur, capable de tous les dévouements. Un peu d'entêtement se mêlait à ses convictions religieuses; le fanatisme avait prise dans l'âme ardente de Marthe, qui ne se rendait que lentement à une évidence nouvellement perçue par son intellect; mais une fois acceptée, sa conviction se cristallisait en elle; c'était d'une difficulté extrême de lui faire modifier ses vues sur quelqu'un ou sur quelques points de doctrine. Marthe et Lazare avaient de grandes affinités entre eux. Magdeleine était pour son frère et sa sœur une *Excentrique*, c'est-à-dire une âme en dehors de leur cercle spirituel; ils l'aimaient sincèrement, mais ils s'étonnaient parfois qu'elle fût leur sœur, tant les divergences étaient nombreuses dans leur manière de juger les gens et les choses, ainsi que de se conduire dans la vie ordinaire.

Depuis que le jeune Prophète avait touché le cœur et subjugué l'intelligence de leur cadette, Lazare et Marthe étaient bien heureux du retour de Magdeleine à une vie plus familiale et plus conforme à leur position sociale.

Présentons à nos lecteurs le portrait de la jeune sœur de Lazare, le *ressuscité*, tel que notre vision de clairvoyante nous le montre en cet instant, où elle vient de s'approcher de Marthe.

Magdeleine présentait le type israélite dans toute sa beauté, la belle blonde à la luxuriante chevelure cendrée possédait un teint mat d'ivoire légèrement jauni ; la peau d'une extrême finesse semblait transparente, tant elle laissait voir ses fines veines bleues ; le rouge carminé des lèvres sensuelles et l'incarnat des joues donnaient un grand éclat à sa belle tête, d'un parfait ovale. Ce qui rendait inoubliable la rare beauté de Marie Magdeleine, c'étaient ses yeux châtain foncés, grands, bien fendus et légèrement relevés vers les tempes ; de longs cils recourbés en voilaient parfois l'éclat singulier et fascinateur ; le nez aquilin, sans exagération, achevait de donner à ce beau visage une grande distinction.

La taille svelte, la démarche gracieuse de l'adoratrice de Jésus, faisaient de cette jeune femme, alors âgée de 27 ans, une charmeresse irrésistible à première vue.

Ce jour-là, Magdeleine portait un vêtement ample en tissu de lin très fin couleur de brique ; une grecque brodée de même nuance mais plus foncée formait bordure autour de la tunique. Une sorte de péplum en laine blanche (sorte de barège), mais fort souple, une mousseline de laine, dirions-nous aujourd'hui, recouvrait son buste, laissant libre son cou rond et blanc, qu'ornait un collier de corail ; ses bras d'une admirable beauté n'étaient découverts que jusqu'aux coudes et d'un seul côté par le coquet relèvement du peplum vers les épaules. La coiffure de la jeune femme à laquelle la petite suivante Jésabeth venait de dire qu'il lui était interdit de toucher, était un œuvre d'art véritable. Les cheveux de Magdeleine étaient si longs et si abondants qu'il n'y avait que deux manières pour la jeune femme d'en supporter le poids, les laisser tomber autour de sa personne on les enrouler en longues nattes autour et au dessus de sa tête. C'est de cette dernière manière qu'elle s'était coiffée, ce matin-là ; ensuite elle avait enroulé une sorte de turban au dessus de ses nattes ; celui-ci était en gaze de soie très brillante avec de fines rayures pourpre, ce qui harmonisait la coiffure et la tunique et le corail du collier et des bracelets. Magdeleine avait chaussé ses petits pieds blancs d'une forme irréprochable, de sandales de cuir de chèvre rouge attachées aux bas de ses jambes, selon la mode du temps par des rubans rouges et or.

— Comme tu es élégante ce matin ma sœur, lui dit son aînée en l'embrassant tendrement ! Tu viens de me dire que c'est pour le Maître que tu as soigné ta parure ; tu sais bien Magdeleine que Jésus préfère au luxe, la simplicité ! Mais quel odorant parfum exhale toute ta personne.

— C'est pour être agréable à notre hôte divin, que je me suis ointe du

parfum qu'il m'a dit un jour odorer avec plaisir et comme j'aime aussi ce doux et pénétrant parfum, cette similitude de goût avec l'ami de notre frère m'a impressionnée assez, pour que j'y ai réfléchi longtemps.

— Perdre ton temps à réfléchir sur le goût d'un parfum particulier entre deux personnes !... Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ? Cela vaut-il une profonde méditation ! Tiens, tu ne renonceras donc jamais à tes singularités, ma sœur ?

— Il y a un rapport plus grand que tu ne crois, Marthe entre l'appréciation, la compréhension d'un parfum et l'âme de l'homme. Or, comme Jésus préfère comme moi, celui que je choisis de préférence à tout autre, j'en ai conclu que mon âme, bien que pécheresse et indigne de toute comparaison avec celle du Sauveur, devait cependant, par une infiniment petite vibration, s'harmoniser, au moins par un fugitif contact, avec le vêtement de lumière du Messie (1).

— Tu es subtile et trop savante pour moi, Magdeleine, ta conversation est pleine de mystères pour moi ; mais si ton esprit est souvent lettre close pour moi, je comprends par le cœur et je t'aime chaque jour davantage, depuis que ton orgueil superbe, ta vie folle et capricieuse ont fait place à la douceur, à l'humilité, au respect des lois religieuses.

Magdeleine sourit, elle entoura câlinement le cou de sa sœur attira sa tête brune et la baisa longuement au front : « Quel miracle est impossible au divin Jésus ! » dit-elle.

— En effet reprit Marthe : au premier regard que le Maître a jeté sur toi, ta conversion a été opérée. »

— Mais à propos dit Marie, dis-moi qui a été ainsi que moi averti de la visite de Jésus ?

— Notre frère Lazare a vu sans doute un ange, il vient de me dire tout à l'heure que, certain de la venue du Sauveur, il allait au devant de lui !... Est-ce un blanc messager du ciel, qui t'a également prévenue, ma sœur ?

— Je te l'ai déjà dit Marthe, c'est par une sensation, d'une douceur infinie au cœur, que je sais que je vais voir bientôt Jésus !

Marthe faisait de grands efforts pour comprendre : *une sensation au cœur* ! Mais explique-toi si c'est possible plus clairement pour mon cerveau peu compréhensif ! ce dont je me sens bien humiliée, va !

— Il est des choses que l'âme perçoit et pour lesquelles il n'existe pas de mots dans les langues humaines !

... Peut-être qu'un son musical un parfum, pourraient, sinon les expliquer, au moins en transmettre la perception, une perception suffisante pour te

(1) Cette expression « vêtement de lumière » signifie que l'*aura* ou *fluide aithérique* qui entourait Jésus était si lumineuse qu'elle l'enveloppait comme d'un *vêtement lumineux*.

faire mieux saisir ma pensée. Je matérialiserai cette perception... Je l'appellerai un contact d'âme qui se répercute dans le cœur : organe de la vie !

Marthe attristée secouait mélancoliquement la tête :

— Hélas ! dit-elle, et moi qui aime tant le Maître, qui donnerais avec joie mon sang pour confesser sa Doctrine, j'ignore ces appels, ces avertissements pleins de charmes mystérieux, que toi et Lazare connaissez chacun à votre manière !

Et ce disant, Marthe leva vers le ciel, ses yeux pleins de larmes !...

— Tu méconnais, chère sœur chérie, lui dit Marie, les dons précieux dont le ciel t'a comblée et que le Maître apprécie. — Ton amour pour lui est sans mélange, ton dévouement sans limite. Tu aimes Jésus, pour lui d'abord, pour sa mission et sa Doctrine ensuite. Tu songes au bien-être, à la sûreté de Jésus, lorsqu'il est sous nôtre toit, aussi bien qu'ailleurs. Tu te prives du bonheur de l'écouter parler pour t'occuper de le recevoir de ton mieux ; ta sollicitude pour le Maître ne se détourne jamais de lui ; tu n'as que ce but unique. Après, tu songes à Lazare et à moi !... Et à toi jamais !... Femme admirablement dévouée, Jésus ne serait par le Messie, s'il ne rendait justice à tes vertus !... Mais, sans doute, il faut pour que tu puisses marcher vaillamment dans la voie, que tu ignores encore quelque temps l'ivresse de célestes contacts, dont je te parle !...

Les deux servantes du Christ se jettèrent dans les bras l'une de l'autre ; elles venaient, dans un éclair de supérieure compréhension, de reconnaître leur état d'âme respectif.

Magdeleine eut un tressaillement ; elle se retourna vers la colline, mit sa petite main en abat-jour au-dessus de ses yeux qu'aveuglait un soleil radieux, et elle s'écria soudain :

— Les voilà ! les voilà ! Lazare et Jésus ! Il y a également deux disciples ; vont-ils aussi l'accompagner chez nous ? Tant mieux ! Mais non, voilà que le Sauveur leur fait un signe d'adieu... Ils le quittent et Lazare reste seul avec le Maître... Celui-ci s'arrête, il essuie son front... Il doit avoir beaucoup marché... Cher Maître, tu ne sais où reposer ta tête ; ils te traquent, les Prêtres, les Pharisiens jaloux, dont tu viens démasquer la fourberie et le mensonge ! Ah ! Maître bien-aimé, toi que les Anges voudraient servir à genoux, te revêtant de la livrée humaine, tu es en butte aux loups et aux chacals de la Synagogue !

Marie-Magdeleine parlait encore, que Marthe se trouvait déjà dans la cuisine donnant des ordres à la servante Mirdac et réunissant dans un large bassin de cuivre reluisant de propreté, divers ingrédients qui devaient entrer dans la fabrication de ses gâteaux au miel.

La belle Juive, dont le sein palpitant soulevait la souple étoffe de laine blanche, continuait à suivre des yeux Jésus et son frère qui tous deux mar-

chaient à pas lents: le Maître pour ménager les pas chancelants du disciple.

Le Sauveur, pour accélérer le moins possible la descente de son compagnon dans le sentier pierreux, s'arrêtait par instant pour toucher, comme pour s'y appuyer, l'épaule du ressuscité et lui infiltrer ainsi, à son insu, de la vitalité, le *vitaliser*, par son puissant magnétisme !

Marie ne perdait de vue aucun des gestes de Jésus, et elle les comprenait tous !...

Aussi, émue et reconnaissante, s'élevait-il de son âme une admiration adoratrice pour le Dieu qu'elle reconnaissait bien sous son humble incognito ! Et Magdeleine ne pouvait cesser de regarder toujours les deux formes, qui descendaient à petits pas, le sentier blanc et qui se détachaient sur le profond azur de l'horizon sans nuage.

Une maigre plantation d'oliviers rabougris déroba un instant les deux hommes à la contemplation de Marie ; aussi revint-elle à la réalité ; elle se dit que le cher voyageur allait arriver harassé de fatigue sans doute, et l'heure du repas étant encore éloignée, il fallait lui offrir des rafraîchissements, préparer un bassin pour laver ses pieds de la poussière de la route. — Magdeleine, vive comme l'oiseau, s'élança dans la cour, prit le plus grand des bassins suspendu auprès du puits et destiné à cet usage. Elle puisa ensuite de l'eau, remplit le bassin, y jeta une poignée de sel odorant, de romarin dont l'action était des plus bienfaisantes pour adoucir, aux portions sensibles des pieds, l'échauffement de la marche ; enfin Magdeleine porta le bassin en plein soleil, au devant de la maison, afin que l'eau glacée du puits profond pût s'attiédir suffisamment pour ne point congestionner le voyageur.

Ensuite Marie fut au cellier, dans lequel on tenait en réserve des cruches de terre cuite très poreuse ; cette porosité donnait au liquide qu'elles contenaient une grande fraîcheur. — Sur la table rustique, la jeune et jolie femme disposa de larges feuilles de vigne, au-dessus desquelles elle posa des coupes de bois sculpté, dont les bords étaient cerclés en argent ; ce sertissage ayant pour but d'empêcher la rugosité du bois d'effleurer les lèvres du buveur. Marie eût soin aussi de jeter sur les cruches un linge de toile mouillé et de prendre à l'énorme figuier qui se trouvait dans l'angle même de la maison, dont-il abritait une grande partie du mur latéral, de grosses figues, fleurs à moitié entr'ouvertes par qui laissaient s'écouler de leur chair rouge, sucrée et parfumée, des larmes de sirop. — Ces fruits furent placés par Marie dans un petit plat d'argent, qu'elle était allé chercher dans sa chambre. La jeune femme tremblait légèrement en y déposant les figues, car elle savait que Jésus méprisait le luxe; ensuite ce plat, chef-d'œuvre d'orfévrerie était le seul souvenir que la pécheresse eût conservé du seul amant qu'elle eût aimé et qui fût certainement devenu son époux, sans une mort prématurée et accidentelle !

— Le Maître, à qui rien n'est caché, pensait-elle, ne me blâmera-t-il pas *silencieusement* d'oser employer pour son usage, un souvenir qui m'est encore cher, malgré mon unique amour pour lui ?... Si j'allais l'offenser par cette seule pensée ? lui le Maître adoré !

Et Magdeleine hésitait à déposer le plat sur la table !... Cependant, si le Seigneur touche de sa main ce plat d'argent, il en purifiera le souvenir ; il transposera pour moi son image à celle de Sentorius, le noble Romain, de l'*Initié* aux *Mystères* d'Apollon qui a ouvert à mon âme un horizon intellectuel moins étroit que celui de nos docteurs de la Loi !

A ce moment, Magdeleine ferma ses beaux yeux, elle regarda intuitivement en elle-même sur le miroir de son mental ; puis elle attendit quelques instants, quelques secondes à peine et l'oracle intérieur répondit par une image symbolique, ainsi qu'elle fait d'ordinaire, pour qui comprend et sait interpréter ce langage silencieux et mystérieux.

Marie aperçut en miniature le plat d'argent qu'elle tenait dans sa main tremblante ; il était posé sur une petite motte de terre. Tout à coup, il s'éleva au tour du plat des touffes d'une puissante végétation. Les feuilles grandirent instantanément et le souvenir de Sentorius fut complètement recouvert.

— Ah ! voilà, se dit Marie, je puis garder le souvenir, le sanctifier sans le perdre ! Le changement survenu dans mon âme est symbolisé par cette prodigieuse végétation recouvrant tout de son exubérante puissance ; ceci, c'est mon ardent amour pour le doux Nazaréen !... Et son cœur battit et s'emplit d'une douce chaleur qui fit briller des éclairs de flamme dans ses grands yeux passionnés !...

Le Seigneur et son compagnon avaient descendu la côte ; ils marchaient maintenant d'un pas plus rapide et bientôt ils furent rendus sous la pergole de verdure, où Marthe, qui avait rejeté le linge blanc qui entourait d'un abri protecteur ses vêtements, vint se joindre à sa sœur pour recevoir leur hôte divin !

Marthe et Magdeleine avaient mis un genou en terre et avaient croisé leurs bras sur la poitrine et incliné leur tête jusqu'à terre.

Magdeleine sentit tout son être frémir dans son acte d'adoration. Marthe sentait dans son âme un désir immense de se dévouer au Seigneur !

— Que la paix soit avec vous, Brebis du troupeau qui resterez fidèles au Berger, après comme avant son dernier sacrifice ; relevez-vous, mes sœurs, vos sentiments d'affection, votre désir de dévouer vos âmes au service et à la propagation de la Vérité, sont une consolation pour mon cœur que l'ingratitude et la méchanceté des hommes font chaque jour saigner !

Oh ! que la femme est secourable et douce, ajouta en soupirant Jésus !

. . . .

Les deux sœurs se relevèrent ; Marthe laissa le Maître à son frère et à

Marie et de nouveau se rendit à ses soins culinaires... N'était-ce pas travailler pour lui le Maître vénéré !...

Magdeleine fit asseoir le Sauveur sur un banc de bois, qu'elle avait recouvert d'un tapis, puis elle approcha le bassin, dont l'eau s'était legèrement tiédie ; elle dénoua les sandales du Seigneur et lui lava les pieds, les essuyant ensuite avec délicatesse avec une fine toile, qu'elle réservait exclusivement à cet usage.

(*A suivre*). M. A. B.

THÉORIE DE LA RÉINCARNATION

SES DÉFENSEURS ET SES DÉTRACTEURS

(*Suite de la controverse*)

(Voir la *Revue* de février 1901).

Les Gètes. — Les Gètes, peuple scythes de l'ancienne Europe Sud-orientale, croyaient nous dit Hérodote, que l'homme ne meurt pas, mais qu'en quittant cette vie il va trouver Zamolxis (le Tis ou l'Odin des Scandinaves).

Les Celtes. — Comme les Gètes, les Celtes croyaient que les morts revenaient à la vie pour être immortels ; ils croyaient à la résurrection, mais à la résurrection dans un monde supérieur. Le poëte Lucain qui avait été élevé au milieu des Celtes, s'adressant aux Druides, dans sa Pharsale, dit (lib. I) : « S'il faut vous en croire, les âmes ne descendent pas dans le séjour des ténèbres et du silence, ni dans l'empire souterrain de Pluton. Vous dites (je ne sais si vous en avez quelque certitude), que le même Esprit anime « le corps dans un autre monde et que la mort est le milieu d'une longue vie. »

Qu'est-ce que peut signifier un tel passage ? dit Piérart (*Revue spiritualiste*, VI, 19) si ce n'est que la mort était une interruption passagère dans les phases de l'éternelle vie, un relais dans le sens « des métempsycoses progressives », que chacun devait connaître après l'expiation des fautes de l'existence matérielle.

Selon une ancienne légende des Celtes, les âmes étaient portées dans « l'Ile des Bienheureux », c'est-à-dire la Grande Bretagne, par certains habitants de la côte (Procope-Gothes. Lib. IV. cap. 20, p. 702). Sujets aux Francs, ils ne leur payent aucun tribut, ils prétendent en avoir été déchargés parce qu'ils sont obligés de conduire tour à tour les âmes.

Les Gaulois. — Les morts, d'après les Gaulois ne revenaient donc point habiter de nouveaux corps dans le monde qu'ils avaient quitté. Ils prenaient leur essor vers d'autres régions et à ceux qui en douteraient, nous pouvons opposer l'autorité de Procope (historien grec, secrétaire de Sélizaine). La croyance en « l'Ile des Bienheureux » qu'ils plaçaient à l'occident des Gaules, avait pénétré de bonne heure chez les Romains et les Grecs.

Démosthène dit (*Orat. funèbr.*) que selon la plus ancienne doctrine, les âmes étaient transportées dans « l'Ile des Bienheureux ». C'est aussi là que Lucien (*Hist.* lib. II) place entre autres héros, les deux Cyrus, Zamolxis, et Anacharsis, philosophes scythes ; et l'on voit par Hésiode, Homère Euripide, Plutarque et Dion Cassius, etc... que l'on s'accordait à placer ces îles dans l'Océan Atlantique, à l'occident de la Gaule.

Les Druides, pas plus que Pythagore, n'admettaient un retour des âmes dans la matière, pour expier les fautes d'une vie matérielle antérieure.

Les Druides. — Selon les Druides, l'âme du défunt va revêtir un nouveau corps dans une autre sphère, mais non sur la terre. (Lucain, *Pharsial.* Lib. 1, V. 454 etc...).

Les anciens croyaient que les Esprits ne restaient pas dans un état permanent ; ils étaient libres et devaient par conséquent, expier les fautes qu'ils avaient commises. C'est ce qu'enseigne Empédocle (Plut. *Traité d'Isis et d'Osiris*, Ricard, traduc. tome V, 344), qui ajoute qu'après le temps de leur punition ils recouvrent de rechef le lieu, le rang et l'état qui leur est propre, selon leur nature. C'était une opinion générale que les êtres spirituels pouvaient mériter de passer d'un rang moins élevé dans un ordre supérieur.

Pythagore. — On voit par Diodore de Sicile (*Frogments* V. 212) que si Pythagore établissait un retour des âmes de même que les Gaulois, il ne les faisait revenir quaprès un certain temps ; au bout d'un nombre déterminé d'années pendant lesquelles chacun recevait auprès des mânes, la peine ou la récompense qu'il avait méritée (Saint Clément d'Alexandrie, dans ses *Stromates*, lib. IV). Ce philosophe ne croyait donc pas que les corps circulaient perpétuellement d'un corps à l'autre. Il appelait ce retour non pas une métempsycose, mais une palingénésie, une nouvelle naissance : ce qui insinue que c'était le même homme qui renaissait dans un état plus parfait. (Dalaï Lama de Bouddha, avec souvenir du passé même dans l'enfance).

Pythagore ne croyait donc pas que l'âme revenait dans la matière terrestre pour expier une vie antérieure, comme Allan Kardec et les Indiens ; son opinion, si l'on s'en rapporte aux auteurs précités, aurait été au contraire dans le sens des métempsycoses progressives, après une expiation préalable à l'état spirituel, lequel est, en effet, la vie normale de l'homme.

Origène. — Puisque les diversités qui se découvrent à la naissance, sont le résultat des diversités antérieures, en vertu du même principe, les diversités qui existent à l'instant de la mort, doivent devenir postérieurement la source de diversités correspondantes. De plus, comme du ciel primitif à la terre, il y a plusieurs échelons, réciproquement, pour remonter de la terre, à cette sublime patrie, il doit y en avoir plusieurs aussi. Puisqu'il y a constamment harmonie entre le mérite de l'âme et les conditions physiques dans lesquelles elle est assujettie à vivre, il s'ensuit qu'à chacun des degrés

par lesquels elle effectue son laborieux retour règnent des modes d'organisation différents. Au sortir de la terre s'ouvre donc, à travers l'univers, une multitude de routes diverses entre lesquelles sont répartis les hommes, d'aprés l'état dans lequel ils se trouvent à l'heure de leur départ et sur lesquelles ils poursuivent, en passant d'une station à l'autre, toujours avec des corps d'une constitution nouvelle, l'accomplissement de leur destinée infinie. C'est là, dit Jean Reynaud, le sens de la résurrection d'Origène, et je vais achever de le démontrer par le témoignage exprès de ses écrits. « Dans ses commentaires sur saint Mathieu, arrivant à cette parole de Jésus que les élus seront rassemblés par les anges, depuis les sommets des cieux jusqu'à leurs extrémités, il relève la valeur de cette opposition et de ce pluriel. « En effet, dit-il, il existe dans chaque ciel le commencement et l'extrémité, c'est-à dire la fin d'une initiation particulière à ce ciel. Ainsi après l'entretien qui a eu lieu sur la terre, l'homme arrive à l'entretien d'un autre ciel et à la perfection qui s'y trouve. Delà, il embrasse un second entretien dans un second ciel et la perfection correspondante. De là un troisième entretien, dans un troisième ciel et encore une autre perfection. En un mot, il faut comprendre qu'il y a les commencements et les extrémités, c'est-à-dire les perfections d'une multitude d'entretiens différents relatifs à une multitude de cieux, et que c'est en les prenant dans les commencements et les extrémités qui se trouvent dans tous ces cieux que Dieu réunira ses élus.

Charles Bonnet. — Il est impossible de mieux concevoir la grandeur de l'Univers et du plan de la création que ne l'a fait ce profond penseur, l'auteur de la palingénésie philosophique ; ni de décrire plus finement et plus analytiquement les conditions de la vie future réservée à l'homme.

« Il y a, dit-il, sur la terre, parmi les hommes, une diversité presque infinie de dons, de talents, de connaissances, d'inclinations, etc. L'échelle de l'humanité s'élève par une suite innombrable d'échelons de l'homme brut à l'homme pensant ! Cette progression continuera sans doute dans la vie à venir, et y conservera les mêmes rapports essentiels ; je veux dire que les progrès que nous aurons faits ici-bas dans la connaissance et dans la vertu détermineront le point d'où nous commencerons à partir dans l'autre vie et la place que nous y occuperons. Quel puissant motif pour nous exciter à accroître sans cesse notre connaissance et notre vertu. Il y aura donc un flux perpétuel de tous les individus de l'humanité vers une plus grande perfection ou un plus grand bonheur ; car un degré de perfection acquis conduira par lui-même à un autre degré, et parceque la distance du créé à l'incréé, du fini à l'infini, est infinie, ils tendront continuellement vers la suprême perfection sans jamais y atteindre. »

André Pezzani. — L'auteur de « la pluralité des existences de l'âme » dans sa profession de foi, nous dit :

« Je rejette tout système de métempsycose terrestre, qui lierait éternellement l'âme à des corps humains, sans cesse renouvelés. Car, dans ce système aussi, la personnalité disparaît avec l'absence perpétuelle du souvenir. Le sentiment de l'identité s'efface, puisqu'il y aurait à chaque fois anéantissement de l'être ancien et formation d'un être nouveau ; l'essence serait identique, mais on n'aurait pas conscience de cette identité. D'un autre côté, cette hypothèse n'ouvre pas un champ assez indéfini aux châtiments et aux récompenses. Enfin, elle a ce résultat, que toutes nos affections sont détruites par la mort, dès que nous ne devons jamais reconnaître ceux que nous avons aimés. »

Le Baron de Guldenstubbe n'est pas moins catégorique dans ses vues et son appréciation sur le dogme de la réincarnation.

« De nos jours, écrit-il, les manifestations des Esprits supérieurs en Amérique et en Europe sont, en général, opposées aux réincarnations. L'histoire si considérable des lieux hantés, des âmes en peine qui demandent ou des prières, ou qu'on répare les torts qu'elles ont faits de leur vivant ici-bas, en est une preuve bien supérieure aux dictées de certains médiums imbus du Credo d'Allan Kardec en France. »

Hudson Tuttle. — Le grand Inspiré des Etats-Unis d'Amérique ayant été interrogé sur l'origine de l'esprit et du moment de son incarnation dans la forme physique, a donné la réponse suivante :

« S'il existe un esprit immortel dont le cours est mesuré par le temps ou l'éternité — comme on ne peut aller au-delà du domaine de la loi — (celui par lequel nous entendons l'ordre établi de causes et d'effets) — son commencement doit dater de l'époque de la formation du corps. L'histoire du développement du germe est en parfait rapport avec celle de l'esprit. Si les parents sont doués d'un esprit immortel aussi bien que d'un corps immortel dès lors, tandis que les organes entretiennent l'être corporel, leur nature spirituelle doit, dans une égale mesure, entretenir l'être spirituel et la croissance des deux natures doit être semblable, car l'une et l'autre sont nourries par la mère. Les deux formes mûrissent ensemble ; l'une pénétrant l'autre et en étant la copie exacte. Telle est l'extension de la théorie de l'évolution dans le domaine de l'esprit, et comme cela saute aux yeux, elle est en antagonisme direct avec le dogme de la réincarnation. L'une est la règle de la loi, l'autre celle du miracle.

D'autre part, le spiritualisme est non seulement incompatible, mais inadmissible avec la théorie de la réincarnation en ce que cette dernière sape les fondements de la première et rend illusoires et impossibles les communications des morts avec les vivants.

Pour clore cette liste d'écrivains et penseurs qui forment autorité dans le monde des spiritualistes, nous donnons ci-dessous communication d'un

message extrait d'une série de lettres émanant de l'esprit Iram Petersilea à son fils Carlyte Petersilea, — sur la réincarnation.

L'esprit ayant demandé à Jésus si le dogme de la réincarnation était fondé, Jésus répondit négativement. — « Tout cela est erroné, et ici dans notre assemblée, il se trouve encore des esprits qui sont esclaves des anciennes superstitions ». — Il me regarda ensuite avec ses grands yeux pleins d'amour et de pénétration, et ajouta : « Puis-je, moi, retourner encore à la terre et y renaître sous la forme d'un enfant ? Pourrais-je donc perdre la sagesse que j'ai acquise avec tout mon pouvoir spirituel ? Assurément ma vie terrestre doit avoir été vaine, s'il faut que je devienne de nouveau enfant et passe par tous les âges jusqu'à celui de la virilité ; de plus, quel bien cela pourrait-il me faire ? La terre est grossière et rudimentaire, tandis que le monde céleste est plein de sagesse, de gaieté, de beauté et de bonté. Je puis apprendre ici, plus en un jour de la vie terrestre qu'en un an et même qu'en un siècle , mais, à part tout cela : Quand un être immortel est une fois développé hors de son germe, il lui est totalement impossible de rétrograder ; aucune entité développée ne peut jamais redevenir une entité non développée. Les lois naturelles jamais n'opèrent de cette manière. Les formes tendent toujours à s'élever, mais elles sont invariablement nouvelles et ne sont pas des formes faites d'anciennes. »

On dit sur terre qu'il y a des mortels qui se souviennent d'une réincarnation antérieure. — « Ils se trompent », répliqua Jésus. « Un ou plusienrs esprits les tiennent sous leur domination, et c'est le souvenir de ces esprits qui est empreint sur l'intelligence de ces sensitifs et non le souvenir du sensitif lui-même. Les enfants sont surtout susceptibles de tels souvenirs spécieux, car les enfants impressionnables se laisse facilement influencer.

« Je n'étais qu'un enfant de douze ans quand des esprits se servirent de de mon cerveau pour confondre les sages dans le temple. Tout ce que les esprits auraient voulu dire, ils auraient pu le faire par mon intermédiaire, à cet âge peu avancé où mon intelligence était incapable de comprendre ce que murmuraient mes lèvres ».

REINCARNATION ET SCIENCE

Question importante mise dans la balance par le philosophe de la Californie M. Charles Dawbarn

Le nom du Pr Dawbarn n'est pas inconnu pour les lecteurs de la *Revue Spirite* qui ont eu déjà, dans une autre circonstance, quand nous avons traité la question des communications des morts avec les vivants, au point de vue de la théorie des vibrations, l'occasion d'apprécier l'étendue des vues du grand philosophe et la solidité de sa logique. Il ne sera donc pas sans intérêt pour eux de savoir ce qu'il pense du dogme de la réincarnation.

« Un grand nombre de spiritualistes européens croient à la théorie de la réincarnation, telle qu'elle est enseignée par Allan Kardec. Au contraire, très peu de spiritualistes américains acceptent cet enseignement. Cependant plusieurs médiums américains distingués et hautement estimés maintiennent que la réincarnation est une vérité basée sur des lois naturelles. Je crois qu'ils établissent une distinction entre la réincarnation telle que les Français la conçoivent et ce qu'on entend par ré-incorporation. Mais pour le but que je me propose, il n'est d'aucune utilité que je cherche à faire ressortir la différence microscopique qui existe entre les deux, ni à analyser la différence entre la croyance des théosophes et celle de tels spiritualistes qui acceptent la doctrine.

« Nous constatons que le spiritualiste, qui est croyant, a reçu cet enseignement de certains esprits qui proclament et soutiennent le dogme par leur intermédiaire. Si tous les esprits qui se communiquent étaient d'accord en affirmant, selon les connaissances qu'ils ont acquises, que la réincarnation est une vérité, il y aurait certes lieu de faire un examen sérieux d'un fait aussi naturel. Mais, quand on voit que la grande majorité des médiums américains contredisent les assertions de leurs confrères européens, il devient sage dès lors d'ignorer les révélations faites de part et d'autre. L'investigateur prudent préférera établir sa croyance sur les faits qui sont à sa disposition et qu'il a acquis pendant sa vie terrestre.

Les mahatmas mystérieux

« Nos confrères en théosophie ont soutenu cette thèse à un autre point de vue que les spiritualistes, mais également opposés à ce qu'on peut appeler le sens commun de notre vie de chaque jour, Leurs mystérieux mahatmas ne sont tout au plus, qu'une quantité inconnue, quand il est utile de recueillir les preuves de la réincarnation. Leurs chefs nous imposent leurs croyances à l'aide desquelles ils prétendent pouvoir rendre compte des mystères de la vie, d'une manière claire et attrayante. Mais nous trouvons, qu'en lisant ou écoutant, leurs notions et leur foi ne sont réellement basées que sur ce qu'ils jugent être le plus juste et le plus convenable, suivant les circonstances. En d'autres termes, s'étant décidés de ce qu'ils feraient s'ils tenaient en mains les rênes du gouvernement de l'univers, ils prétendent que tel est le plan de la nature, et avec l'aide d'une imagination cultivée et issue de génération sans nombre d'Hindous, ils divisent le temps en périodes indéterminées, et l'espace lui-même en segments dans et sur lesquels la comédie de la Réincarnation peut amuser et intéresser les dieux pour toujours.

Ainsi donc, l'homme d'aujourd'hui, qui désire étudier le passé, le présent et le futur de la vie humaine doit, avant tout, refuser de se laisser influencer

par ce que lui affirmera l'esprit; de plus, il reconnaîtra qu'il ne peut espérer trouver de secours raisonnable chez les Mahatmas et les chefs de la théosophie. »

Etude de réincarnation

« Le spiritualisme moderne a démontré aux croyants le retour des esprits, et par suite l'immortalité de l'homme. Il est évident que tout ce qui va au-delà de cette limite doit être acquis par un travail dur, résultant dans un assemblage de faits qui peuvent être prouvés et certifiés dans les écoles et les laboratoires de la vie de tous les jours. L'étudiant qui aspire à développer ce qu'il a de plus élevé en lui ne tarde pas à découvrir que ce n'est ni le physique ni l'intellectuel. Il est vrai que l'un et l'autre exigent un examen minutieux, mais la sagesse veut qu'ils soient mis en harmonie avec les facultés de l'esprit, ce que les savants commencent à admettre et reconnaissent sous le nom de l'homme inconscient ou subliminal. Ainsi donc, quand je désire examiner et étudier la réincarnation, je ne rencontre d'assistance, ni dans le spiritualisme, ni dans le savoir des Mahatmas, apporté des déserts asiatiques. Il faut donc que je me tourne du côté des faits naturels que l'homme de science a recueillis pour moi et alors je suis autorisé à en déduire mes propres conclusions. Néanmoins, il peut se faire que son fait soit une vérité et que ma déduction soit une erreur; car la déduction n'est qu'une théorie admise jusqu'à ce qu'elle soit reconnue fausse. Voici maintenant quelle est ma position. Je me propose de prendre certains faits naturels, et d'en déduire le passé, le présent et l'avenir de l'homme. J'espère en savoir plus dans l'avenir qu'aujourd'hui, à moins que ma croyance actuelle ne soit en harmonie avec mes connaissances futures, je veux la bannir pour ne m'attacher qu'à une plus pure vérité. C'est ce que je conseille de faire aussi à l'investigateur sérieux, s'il veut parvenir à se faire une opinion précise et intelligente sur ce sujet mystérieux ; bien que je n'aie nulle intention de l'engager à partager mes convictions, mais j'ai le désir de lui montrer certains faits dans la nature à l'aide desquels il pourra former sa propre opinion ».

Aucune ligne de démarcation

« L'homme de science a à sa disposition deux instruments puissants, le télescope et le microscope qui lui permettent d'examiner et d'étudier ce qui est éloigné et en dehors de la portée de ses sens. Pour notre sujet actuel, nous lui demanderons de nous dire ce qu'il découvre dans ses recherches au milieu des infiniment petits. Or, de même qu'il est impossible de reconnaître de ligne de démarcation entre l'animal, le végétal et le minéral, de même la division primitive entre l'organique et l'inorganique est tombée en désuétude.

« L'intelligence — la force — la matière, l'inséparable et unique « Trois dans un », sont, autant qu'il est capable d'en juger, le véritable « Tout dans Tout » de l'univers. Il sépare la molécule de la molécule, examinant les effets produits par l'extrême chaleur ou froid et réduit enfin le corps solide en vapeur, et puis en corps invisible. Il la tient encore en son pouvoir; il se peut qu'il ne la voie pas, mais pourtant il peut encore la peser et la mesurer. Ainsi, il constate la limite de sa force. Ce merveilleux « trois dans un » rit de ses chétifs efforts, et demeure exactement ce qu'il était quand il a commencé ses investigations et ses expériences ; excepté qu'il a changé la forme de ses manifestations. Chaque particule y est restée la même, excepté dans ses rapports avec d'autres particules. Il se trouve en présence de l'éternel. Il peut en mesurer et peser une partie quoique le tout infini soit aussi loin de sa compréhension que jamais. Il nous dira que ce qu'il nomme « loi » règne ; ce qui signifie qu'il ne peut jamais se soustraire à l'effet d'intelligence agissant sur la matière au moyen de la force. Chaque fois qu'il peut reproduire les mêmes conditions, « la loi » s'affirme de la même manière et c'est toujours par l'un ou l'autre des deux modes d'action. Cette particule mystérieuse et indestructible est toujours attirée ou repoussée par une de ses plus proches voisines. Le savant est bien convaincu qu'il ne s'est jamais trouvé en face de la particule finale et qu'il ne le pourra jamais. C'est un assemblage de particules semblables que l'homme de science examine et qu'il nomme molécule, et c'est sur elles qu'il fait ses expériences. La portion de l'univers qui est à la portée de son télescope et de son microscope est composée de groupes de molécules ; mais la dernière demeure en dehors de sa conception. Il a appris, toutefois, qu'elle se compose de matière, de force et d'intelligence ; ou s'il admet que la matière est une manifestation de force et d'intelligence, il peut considérer l'atome comme étant double au lieu de triple »,

Attraction et répulsion

« Ses investigations l'ont ainsi conduit à faire un pas de plus. Chaque molécule est un groupe d'atomes qui s'attirent l'un l'autre. Ils font plus encore ; ils se repoussent aussi bien qu'ils s'attirent, c'est ce qui est démontré par les éléments. Il lui est loisible de réduire en vapeur et de séparer jusqu'à les rendre invisibles tels groupes de molécules ; la force d'attraction persiste ; l'intelligence qui choisit ses semblables est aussi active que jamais. Ainsi, trouvant qu'il ne peut pas se défaire de cette loi, il déclare avoir découvert un « élément ». L'essence d'un élément est que sa puissance d'attraction est la manifestation prédominante de la force. Cependant, si quelque savant plus instruit parvenait quelque jours à dissoudre et à disséquer un élément après l'autre, il se trouverait encore face à face avec l'inséparable. Et c'est

cette particule inséparable, indestructible et par conséquent éternelle, qui est comprise sous le nom d'atome.

« Néanmoins, on peut prétendre savoir quelque chose de cet atome, bien qu'il doive rester toujours fictif dans l'esprit du savant. Il est obligé de lui reconnaître les attributs ou pouvoirs d'attraction et de répulsion ; c'est ce qu'il nomme « polarité ». Il est admis que les atomes diffèrent tous entre eux ; car c'est une loi de l'univers qui veut que rien dans la nature, pas même deux grains de sable ou deux feuilles de la forêt la plus dense, ne soit identiquement semblable. C'est en cela que nous trouvons l'éternel principe d'individualité, qui établit l'indépendance de formes. On peut donc considérer le chaos comme des atomes assoupis, flottant dans l'espace. Qu'on éveille ces atomes et l'œuvre de la création commence. La force qui les éveille est la grande cause première, inconnue mais toute puissante. A cette cause nous attribuons « l'infinité », et par conséquent l'incompréhensibilité. La théologie tout entière est basée sur des tentatives faites pour concevoir l'incompréhensible. C'est pourquoi, j'adore en silence ; toutefois, je me reconnais le droit d'investiguer ce en quoi l'intellect évolué de l'homme peut acquérir une puissance créatrice, quoique soumise, toujours et partout, aux limitations imposée, par la grande cause première à l'éternel atome. Cette limitation qui peut être nommée « ignorance de ce qui peut être connu », s'est arrogée la royauté divine depuis les siècles passés. Mais le temps est venu où ce genre de limitation a perdu ses titres et doit décliner son autorité ».

Mystérieux principe de vie

« Puisque notre étude actuelle est l'homme, nous avons pour nous guider dans nos investigations les vérités scientifiques. L'homme, le mortel, est facilement analysé. On enseigne dans nos écoles, aux enfants, les sels, les minéraux et les gaz dont il est composé. Mais il est également vrai qu'en dehors de ces substances il y a un principe de vie mystérieux appartenant à chaque atome séparé de l'organisme. Chacun d'eux semble venir, à son commandement, s'acquitter du travail spécial pour lequel il est adapté et s'en aller ensuite quand il se sent fatigué et peut-être épuisé. Mais dans son travail on reconnaît les qualités de force, d'intelligence et de matière lesquelles, ainsi que nous l'avons vu, sont inhérentes à chaque atome dans l'univers. Or, qui donc lui rend ce service, lui fait accomplir son devoir et l'oblige enfin à s'en aller ? Il suffit de se rappeler la toute-puissante loi « d'attraction et de répulsion » pour y trouver la réponse. Il arrive, parce que l'attraction domine ; aussi longtemps que la force d'attraction domine, il demeure, mais dès que la répulsion commence à exercer son contrôle, il est chassé de sa position, comme la comète l'est du soleil central. Mais la

force d'attraction à laquelle il est ainsi soumis est beaucoup plus puissante que celle exercée par la molécule, sa voisine.

« La pensée », est le pouvoir tout-puissant, lequel dès qu'elle s'éveille dans l'organisme humain s'arroge et garde le contrôle du bien ou du mal, aussi longtemps que la personnalité de l'état d'homme est conservée. Tout le monde sait que la pensée peut ou tuer ou guérir. Elle attire ou repousse ce qui lui est préjudiciable ou favorable, et l'atome obéit chaque fois à son appel ».

(*A suivre*). Prof. C. MOUTONNIER.

DOULEUR.

O souffrance, ô douleur, problèmes de la vie !
Enigmes que le mal pose à tout être humain,
Sous votre joug sanglant notre terre asservie
Courbe le front plus bas qu'un esclave romain.

Je me suis demandé souvent si dans l'espace
Les mondes suspendus étaient inhabités,
Ou si leurs habitants avaient pu trouver grâce
Et fléchir la douleur dont nous sommes hantés.

Si vous souffrez aussi dans l'ombre et le mystère
O mondes inconnus ! ne vaudrait-il pas mieux
Que pas un être humain ne foule votre terre,
Que pas un œil humain ne contemple vos cieux?

Les abîmes des mers pourraient suffire à peine
A contenir les pleurs par les hommes versés ;
Quel que soit le degré, le siège de leur peine,
O douleur, pour ta loi, ce n'est jamais assez !

Souffre donc, mendiant, de froid et de misère ;
Souffre, pauvre ouvrier, sous un rude travail,
De honte et de douleur, meurs donc, ô pauvre mère
Si ton fils a failli loin de ton doux bercail.

Souffre, toi dont le cœur est plus grand que la bourse,
Et ne peux soulager tous tes frères souffrants ;
Souffre, toi que la mort arrête dans ta course,
Et laisse abandonnés tes chers petits enfants.

Souffrez, pauvres parents qu'une guerre fatale
Prive de votre fils, esclave du devoir,
Et loin de ton pays, de ta terre natale,
Souffre, pauvre soldat, et meurs sans la revoir.

Souffre, pauvre mineur, dans ta sombre retraite,
Privé de l'air si pur et de la liberté,
Seul avec le danger suspendu sur ta tête,
Et l'ombre de la mort toujours à ton côté.

Souffrez quand l'aquilon emporte au loin la feuille,
Vous dont l'aimable enfant était tout l'avenir
Et qui, comme une fleur qu'un coup de vent effeuille
Vous a quittés un jour pour ne plus revenir.

. . . .
. . . .

Pourquoi toujours souffrir, avec un cœur qui tremble
Quand la terre est si belle et le ciel est si bleu,
Et quand chacun pourrait facilement, il semble,
Avoir sa part de joie au soleil du bon Dieu.

La rose toute en fleur que le zéphyr balance
Ne rend-elle donc pas hommage au Créateur?
Faut-il que le venin de la triste souffrance
Parvienne à la flétrir pour plaire à son auteur.

Faut-il donc que vers Dieu monte et monte sans cesse
Un concert de sanglots qui ne peut s'apaiser ?..
L'hymne d'un cœur joyeux, l'hymne de l'allégresse
Ne vaudrait-il donc pas le cri d'un cœur brisé !

Ah! Seigneur, Dieu si bon, la plainte douloureuse
De tous les malheureux qui souffrent ici-bas,
Ne trouble-t-elle pas la quiétude heureuse
Du ciel où retentit l'éternel hosannah!

Eh! quoi, quand l'univers, sous un joug inflexible,
Souffre, se plaint, pâlit et s'apprête à mourir
Pourrais-je un seul instant supposer insensible
Ce Dieu qui nous a faits et qui nous voit souffrir.

Non!.. Dieu me voit, m'entend, ma plainte déchirante
Est inscrite en son cœur comme en lettres de feu,
A travers le péril, à travers la tourmente,
Mon ancre de salut, mon refuge est en Dieu !

Oui, Dieu m'aime! et c'est là l'espérance suprême
Qui m'aide à supporter les rigueurs du présent,
Qui me ferait aimer l'épreuve et la mort même...
Qui me rend invincible et me fait tout-puissant.

Puis, au-dessus des bruits du monde et de l'espace,
J'entends les mille voix des esprits bienheureux
Qui chantent l'Eternel dans leurs actions de grâce,
Et me tendent les bras pour m'attirer vers eux!

Je vais, je viens vers vous, ombres, âmes si chères,
La terre est un exil que nous devons souffrir,
Mais la main de Dieu seul nous tient en ces misères,
Pour vous revoir là-haut, qui ne voudrait mourir.

Il faut vivre pourtant !... et souffrir en apôtre
Aimer ! aimer surtout comme le Christ aimait.
Le talisman de Dieu peut devenir le nôtre :
Il n'est pas de douleur qui n'appelle un bienfait.

Spero.

MÉDIUMNITÉ DE MADEMOISELLE HENNY VON HEIDEN

Depuis bien des années je suis collaborateur de « *The psychical science review* » de San-Francisco,et de la revue « *Light* » de Londres.Dans ces deux revues, j'ai souvent lu des articles sur la médiumnité de M. le Dr Max Muchlenbruch, de Oakland (Californie) et sur sa brochure : *Dr M. Muchlenbruchs five editions of prophecies*. Or, il arriva un jour, que je rendis un petit service à M. le Dr Muchlenbruch et, quelque temps après, je reçus de lui une lettre me remerciant pour le service rendu et me priant de lui envoyer une boucle de mes cheveux. Je la lui envoyai aussitôt et n'y pensai plus. Deux mois plus tard je reçus de lui un aperçu complet de ma vie avec des détails touchant mon enfance, mes études, mon service militaire, ma famille, etc. Tout était très exact. A la fin de sa communication se trouve un aperçu de l'avenir, dont la *réalisation* pourra seule prouver l'exactitude. En février 1901, je trouvai dans une feuille allemande un très intéressant article de Mme Caroline Arnous, sur la médiumnité de Mlle Henny von Heiden, de Berlin. Mlle von Heiden possède la médiumnité voyante depuis sa plus tendre enfance.

A l'âge de 9 ans, étant orpheline, elle fut accueillie par Mme Vlierboom et sa sœur Mlle von Holst. Cette dernière, une personne très instruite, spirite, studieuse, éclairée et convaincue autant par le fait brutal que par la raison et la haute moralité de notre philosophie, s'occupa de l'éducation de Henny von Heiden. Voyant que la jeune fille possédait de grandes capacités pour les mathématiques, Mlle von Holst lui fit enseigner l'astronomie par des professeurs éminents de l'Université d'Amsterdam. Henny fit de grands progrès dans cette science, mais elle avait plus de goût pour l'étude de l'Astrologie, surtout depuis qu'elle avait étudié l'œuvre : *Influence des planètes sur le corps humain*, du Dr Plantenga, et les œuvres du savant astrologue de Bâle, Guido Bonati (1572). — Après la mort de Mme Vlierboom et de Mlle von Holst, Mlle von Heiden quitta Amsterdam et se rendit à Berlin pour continuer ses études de l'Astrologie, profitant à cet effet des œuvres contenues dans les riches bibliothèques de Berlin. Tous les matins

elle est occupée dans les bibliothèques, et les après-midi, elle enseigne sa méthode de faire des horoscopes à des élèves qu'elle possède en grand nombre. — Mme Arnous termine son article en disant, que l'horoscope, que Mlle von Heiden lui fit, ainsi qu'à sa fille, est d'une exactitude tellement surprenante sur le passé, qu'elle est fermement persuadée, que ce que Mlle von Heiden lui a dit à propos de son avenir, le sera de même. Pour avoir un horoscope il n'est pas nécessaire d'être personnellement connu de Mlle von Heiden, il suffit de lui envoyer une photographie très ressemblante et l'heure juste, le jour, le mois et l'année de la naissance. — Ayant lu l'article de Mme Arnous j'écrivis à Mlle von Heiden, la priant de m'envoyer l'horoscope de quelque personne connue dans le monde, telle que : le roi des Belges, Mac Kinley, l'empereur d'Allemagne, le roi d'Italie, etc. Mlle von Heiden me répondit qu'elle désirait tout d'abord faire mon horoscope et qu'elle me priait de lui envoyer à cet effet l'heure, le jour, le mois et l'année de ma naissance. Ce que je fis sans retard. Quinze jours après, je reçus mon horoscope. C'est une indication *très exacte* des principaux événements de ma vie avec la description détaillée de mon caractère, de mes penchants, de mes capacités. Il s'y trouve aussi mentionnée une cicatrice sur le bras doit. Cette cicatrice existe réellement à l'endroit indiqué et provient d'une blessure reçue pendant mon service militaire. Ensuite il y est question de mon mariage, de mes rapports avec ma famille, de ma fortune, etc. Tout, du commencement à la fin touchant le passé, est *d'une exactitude surprenante.* Il y a aussi un aperçu de l'avenir, dont la réalisation seule prouvera l'exactitude. Dans cet aperçu il y a de bonnes choses, mais il y en a aussi quelques mauvaises. — J'ajouterai encore à cela, que l'horoscope fait par M. le Dr Max Muchlenbruch, s'accorde exactement avec celui, que je viens de recevoir de Mlle Henny von Heiden.

Mlle Henny von Heiden habite la *Postdamer-Strasse*, *N°* 61, à Berlin W. — On peut correspondre avec elle en français, en anglais et en italien.

(*A suivre*), JOSEPH DE KRONHELM.

DESCRIPTION D'UNE SPHÈRE HEUREUSE

Communication d'un esprit indien.

La belle étoile blanche que tu regardes avec tant d'admiration est une sphère où résident les âmes qui ont subi leur expiation complète avant de quitter la terre. Cette étoile qui ravit tes yeux est pleine de délices, et c'est là que l'âme de ta bonne grand'mère rayonne dans tout son éclat. Là on peut se livrer à toutes les joies célestes; on y est toujours en prière pour hâter la délivrance de ceux que l'on attend. Là on perçoit les anges, et l'on sent passer dans l'âme le doux bruissement de leurs ailes soyeuses.

Le bonheur pour ces âmes est sans limite. Tout leur sourit, et tout est parfait. Elles ont un corps semi-matériel. Cependant, elles ne sont plus assujetties à la procréation, mais c'est avec une profonde volupté qu'elles rendent hommage au divin Créateur. Elles font de la poésie avec leur charme, et elles la chantent en vibration de lyre.

Ces êtres purs ont des vêtements de gaze aux couleurs tendres comme celles que nous admirons au ciel. Ils semblent toujours prêts à s'envoler vers les autres horizons, ils semblent s'envoler car ils ne marchent pas. Ils se sentent soulevés comme par enchantement. Ils ont leurs cheveux épars flottant sur leurs épaules, et ils les laissent emporter par les zéphirs permanents qui les effleurent comme autant de caresses. Ils n'ont jamais froid. Leur atmosphère est réglée sur la même intensité de chaleur ; ils ondulent dans l'éther, et ils s'enivrent au milieu de lui, car ils aspirent les émanations du souffle divin. Ils ont comme nourriture la manne céleste. Là on n'est plus soumis à aucun labeur, mais dans les moments d'extase profonde, on prie en même temps que les anges pour les malheureux incarnés, on est toujours dans un état latent d'autres bonheurs inexprimables, et l'on se sent emporté dans une indéfinissable adoration pour le Dieu de bonté et de miséricorde.

D. Puisque ces âmes ne doivent plus s'occuper de choses matérielles, comment font-elles pour avoir de quoi se vêtir ?

R. Les chères âmes qui résident là-haut n'ont pas à se préoccuper de la manière à employer pour entrer en possession de leurs belles étoffes. Elles ont toutes l'admirable faculté des apports, et elles les possèdent par ce moyen. Les esprits des sphères inférieures les tissent et les livrent aux zéphirs permanents dont j'ai parlé plus haut, et elles arrivent en leur possession comme le navire arrive au port. La nature de ces étoffes est faite de ce qui s'échappe des arbres des planètes inférieures, et que nous appelons, ici-bas, fil de la Vierge. Ces étoffes leur apparaissent toujours blanches, et c'est au contact de ces êtres purs qu'elles deviennent bleues ou roses ; et leurs mains diaphanes leur impriment les contours harmonieux dignes de ces corps idéalement beaux.

Ces étoffes presque impalpables sont à l'abri de toute détérioration, et les chères âmes ne les gardent pas ; elles les offrent à ceux qui les ont tissées, en pitié de leur pauvreté. Ils sont heureux de les recevoir, car c'est pour eux comme un levier puissant contre leur infortune. Ils s'en entourent avec fierté et avec religion ; ils s'en parent pour leurs fêtes, et s'en servent aussi pour leur ensevelissement. Ces étoffes sont donc la joie et la douleur. Seulement la douleur est bien mitigée par la croyance qu'elles leur porteront bonheur dans les sphères où les dirigera la volonté de Dieu.

ALINE TESSIER, médium.

BIBLIOTHÈQUE SPIRITUALISTE LYONNAISE

Lyon, 4 juillet 1901.

Madame,

Je viens solliciter l'hospitalité des colonnes de la *Revue Spirite* pour le petit entrefilet ci-joint, qui vous fera suffisamment connaître le but que nous poursuivons : fonder un centre d'études, éclairer les esprits, combattre le dogmatisme tant religieux que scientifique.

Parmi les quelques personnes qui dirigent cette entreprise, je me recommanderai auprès de vous du Dr Ferran, grand ami de Monsieur votre mari, et qui travaille ardemment à la réussite de votre œuvre.

Un appel dans vos colonnes sera entendu de pas mal de lecteurs ; je vous en remercie cordialement d'avance, et vous prie d'agréer, Madame, l'assurance de ma parfaite considération. ROUGIER.

Les chercheurs indépendants que ne satisfont ni l'intransigeant dogmatisme religieux, ni le néant du matérialisme scientifique, ni le doute perpétuel de la philosophie, et qui portent leurs regards vers les voies plus sûres et moins connues que suivaient nos ancêtres pour arriver à la connaissance. se heurtent dans leurs études à une difficulté assez grande pour se procurer les ouvrages spéciaux dont ils ont besoin.

Un groupe de Lyonnais dévoué à la cause des sciences spirituelles vraies, vient essayer de combler cette lacune en fondant dans cette ville une bibliothèque spéciale.

La « bibliothèque spiritualiste » lyonnaise comprendra la plupart des ouvrages traitant de : Magnétisme, spiritisme (partie scientifique et morale), phénomènes psychiques en général, science et philosophie occultes (source occidentale et source orientale).

Elle sera ouverte à jours fixes et prêtera ses ouvrages à ses abonnés pour un délai fixé.

Le prix de l'abonnement sera trois mois : 4 fr. Six mois : 7 fr. Un an : 10 francs.

Ultérieurement, si les adhérents sont en nombre suffisant, la bibliothèque se complètera de réunions, causeries, conférences et séances d'expérimentation.

La bibliothèque ouvrira ses portes vers le mois de septembre-octobre. Comme il est nécessaire,pour qu'elle puisse s'organiser, de savoir sur quelles ressources on peut compter, toutes les personnes qui ont l'intention de s'y abonner sont priées de nous envoyer dans le plus bref délai possible leur adhésion, (les cotisations ne seront bien entendu recouvrées que lorsque la bibliothèque fonctionnera).

En terminant nous adressons un pressant appel à tous les spiritualistes

de France et à ceux de la région lyonnaise en particulier, qui comprendront l'importance à l'heure actuelle de cette œuvre de diffusion de la lumière. Tous les auteurs qui voudront bien nous envoyer un exemplaire de leurs œuvres, toutes les personnes qui voudront bien nous aider, matériellement ou moralement dans notre tâche, seront assurés de notre plus vive reconnaissance.

Envoyer toutes adhésions, demandes de renseignement, etc... à M. Antoine Rougier, avocat à la Cour d'appel, 15, rue Saint-Paul à Lyon.

L'HYPNOTISME EN JUSTICE

Le Matin, 7 juillet 1901.

Bruxelles, 6 juillet. — De notre correspondant particulier. — Une décision intéressante et qui est appelée à faire quelque bruit a été prise hier par la cour d'appel de Gand.

Un sieur Borreman, ayant été sérieusement blessé et étant devenu complètement sourd des suites d'une bagarre politique survenue à Alost, avait obtenu, en première instance, 15.000 francs de dommages et intérêts contre ses agresseurs.

Ceux-ci interjetèrent appel, réclamant un nouvel examen médical en vue d'établir le degré de surdité de la victime.

Les experts firent plusieurs expériences et en arrivèrent à cette conclusion que, pour avoir une certitude sur les points à élucider, ils désiraient soumettre le sujet à l'hypnose.

La partie civile ayant déclaré qu'elle acceptait cet examen, la cour a rendu un arrêt permettant aux experts de compléter leur rapport par les expériences d'hypnotisme préconisées.

Et voilà l'hypnotisme, tant conspué, reconnu comme moyen scientifiquement légal d'investigation en matière judiciaire !

Tout arrive !

A LA SOCIÉTÉ D'HYPNOLOGIE

La société d'hypnologie et de psychologie de Paris s'est réunie le 16 juillet dernier en un banquet, à l'Hôtel des Sociétés savantes, sous la présidence de M. le Dr Gilles Voisin.

Assistaient à ce banquet : M. le docteur Bérillon, secrétaire général de la Société, M. Dauriac, professeur à la Sorbonne, M. Melcot, avocat général à la Cour de cassation, le Dr Paul Magnin, etc., etc.

Au dessert, M. le docteur Bérillon a parlé de l'enquête sur l' « Au-delà et les forces inconnues » que nous avons annoncée à nos lecteurs, et il a loué l'initiative prise par *Le Matin* d'aborder publiquement l'étude de ces passionnants problèmes, en mettant en regard les unes des autres les opinions les plus diverses et les plus autorisées. (*Le Matin*).

AVIS BIBLIOGRAPHIQUE

Nous donnerons successivement les mois suivants :

1° La fin de la *Petite Encyclopédie des Sciences occultes* (3 ou 4 articles encore).

2° La fin de *Bélisama* ou l'Occultisme celtique dans les Gaules (3 ou 4 chapitres encore).

3° Une biographie d'Albert-le-Grand.

En ce qui concerne la *Vie Esotérique de Jésus de Nazareth*, nous trouvons qu'il a été tant question de Jésus-Christ dans la *Revue* depuis le commencement de notre étude, que nous nous sommes décidés à livrer notre manuscrit à un éditeur qui le fait imprimer en ce moment.

Le volume sera imprimé avec un certain luxe sur beau papier et tiré à petit nombre. Son prix sera de 7 fr. 50 pour les souscripteurs et sera probablement porté à 10 francs lors de son apparition.

On peut souscrire dès aujourd'hui à la librairie des sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, qui a également tous les livres d'occultisme que nous avions précédemment en dépôt dans une autre librairie.

On y trouvera également tous les romans ésotériques de M. A. B.

La Suggestion mentale. — Le Voyage en Astral. — L'Envoutement. — Thomassine. — Les Romans ésotériques. — Les Nouvelles ésotériques.

Enfin dans deux mois, un nouveau roman l'Obsession ou la *Dentellière du Puy*, *sous presse* actuellement, d'environ 300 pages, qui ne sera vendu que 0 fr. 60 en librairie, grâce à un nouveau système de publicité.

L'éditeur de ce roman (qu'on trouvera également à la librairie, 42, rue Saint-Jacques), étudie même en ce moment un système de volume remboursable, qui ne coûterait par conséquent rien à l'acheteur.

Er. Bosc.

LA DESTINÉE

Le volume *La Destinée* que Louis d'Herdy vient de publier à la librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, n'est pas à vrai dire un livre d'occultisme, mais un roman de mœurs dans lequel l'auteur, d'une plume très autorisée, a intercalé plusieurs cours de chiromancie.

Les personnages mis en scène dans ce roman ont une grande importance par l'intensité de leur vie agitée.

Des recherches sur Eliogabale donnent un intérêt tout particulier à ce livre écrit d'une main ferme et avec un talent très original.

En plus de cela l'auteur a de précieuses et charmantes qualités d'impressioniste et de poète qui assurent le succès de cette œuvre.

L'ouvrage vendu sous couverture en couleurs très originales se vend 3 fr. 50. *Recommandé spécialement à nos lecteurs.*

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager. — Discours de M. Léon Denis, président du Congrès spirite international de 1900. — L'individualité, par V. Horion. — La valeur prophétique du rêve · L'envoûtement, par Santillane.

La vie d'Outre-Tombe. — Le Credo philosophique d'un franc-maçon de JEAN ERIAM par BENOIT MARTIN. — Les guérisons. — Les protecteurs invisibles par B. MARTIN. — Communication d'outre-tombe par H. AUBERT. — Réconfort, Esprit de Fénélon.

Le Progrès Spirite. — Insignes brillants et vertus modestes, par LAURENT DE FAGET. — Dissertation sur la création des âmes, par J. ERIAM. — Spiritualiste et matérialisme, par A RÉGNIER. — La Pythonisse de Berlin, Mme de Ferriem, par J. DE KRONHELM. — Prévision par rêve.

Revue scientifique et morale du spiritisme. — Etudes sur la médiumnité, par G. DELANNE. — Mémoire sur les apparitions survenant peu de temps après la mort, par le Dr DUSART. — Conseils de l'au-delà, spiritisme expérimental, par le Dr DUSART ET CHARLES TELMORON. — Conférence expérimentale de l'Institut des sciences psychiques de Paris, par H. BOYOUD. — Apparition pendant cinq ans d'une femme défunte à son mari survivant (*suite*).

Le spiritualisme moderne. — L'Œuvre de charité, la direction. — Compte rendu de la réunion du 30 juin au local de l'association, conférence de PAPUS. — Rectifications au sujet des séances de Mme A. Rothe à Paris, par M. DE KOMAR. — Le spiritualisme moderne à Londres, le médium ALFRED PETERS, par M. DE KOMAR. — Voix de l'au-delà : Les deux voies. — La vie de Jésus.

Le mouvement psychique. — Science et Théosophie (*suite*), par D. A. COURMES. — Réponse à cet article, par JACQUES BRIEU. — Théories magnéto-hypnotiques, par le Dr MOUTIN. — Conférence du Dr Moutin à l'Institut des sciences psychiques, compte rendu, par H. BOYOUD. — La médiumnité de M. F. Desmoulin, par J. BRIEU.

Revue Théosophique française (Le Lotus bleu). — Problème de Morale, par ANNIE BESANT. — Conférences de Genève, par le Dr TH. PASCAL. — Sur le Karma, par E. SYFFERT. — Vestiges de continents submergés, par W. C. WORSDELL. — Phénomène de vie dans les cristaux, par CH. BLECH fils. — Clairvoyance, par LEADBEATER. — Demande et réponse, par A. P. SINNETT. — Echos théosophiques, revue des revues, par D. A. COURMES.

L'Echo du Merveilleux. — Deux jours à Tilly, par GASTON MÉRY. — Le médium malgré lui : Henry de M., par RENÉ LE BON. — Les grands Visionnaires : Milton, par E. MARIOTTE. — La Peste est-elle intelligente? par G. MALET. — Une voyante chez le Pape, G. M. — Le merveilleux au cimetière Montparnasse. — Réhabilitation d'ANNA ROTHE : Lettre de M. G. BÉRA ; réponse de Mme RUFINA NOEGGERATH.

L'Étincelle. — Revue religieuse libérale dirigée par l'Abbé JULIO. — Paroles à mon frère, le laïc-serf, par ELEUTHÈRE. — Ce que nous voulons, poésie, par V. GRESSET. — Pour l'union. — Tribune libre. — Secrets merveilleux pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales, par l'ABBÉ JULIO. — Feuilleton : Un forçat du bagne clérical, par l'abbé JULIO.

Revue cosmique, sous la direction de Ch. Barlet. — Histoire de l'homme terrestre; son état futur, obstables actuels. — Textes commentés : Les Vies d'outre-tombe d'Attanée Oannès; la région des larves jusqu'au 4e degré; le palais de Kahi; la sphère d'harmonie. — Les visions d'Amen, 4e vision : La Pythie — Le disciple cosmique. — La légende des lys qui pleurent. — Les altérations de la tradition.

L'humanité intégrale. — Lettres ouvertes testamentaires, par E. POTONIÉ-PIERRE. — Spiritisme et méthode. — Recherches sur la cause finale de la révolution de 1789, par ST. DISMIER. — Affranchissement, poésie, par J. C. CHAIGNEAU.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE,

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone*.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

44e Année. N° 9. 1er Septembre 1901.

LES ORIGINES ET LES GRANDS FAITS DU SPIRITUALISME EN AMÉRIQUE (1)

George Willetts

Avant de quitter définitivement cette remarquable famille Fox, il est nécessaire, pour comprendre l'influence bienfaisante que le spiritualisme exerça dès le début, de montrer de quelle façon les premiers investigateurs considéraient tout cela. Nous le trouverons dans des lettres particulières qu'ils s'adressèrent à cette époque, lettres que la logique des événements a converties en témoignages d'une valeur inestimable, étant donné l'absence de dessein prémédité, et le désintéressement évident de leurs auteurs.

La première lettre que nous citerons est de la plume de George Willetts,

(1) Voir le numéro d'août.

que tous ceux qui le connaissaient considéraient comme un homme d'une honnêteté et d'une véracité irréprochables. La conviction de M. Willetts sur l'origine spirituelle des raps fut assez forte pour le décider à prendre la part noble et importante que nous avons dite au moment de l'enquête de Corinthian Hall. Sa lettre est adressée à M. E. W. Capron, d'Auburn, qui l'a publiée dans son ouvrage sur « Les faits et le fanatisme du moderne spiritualisme ». Notre extrait est emprunté à la brochure du Dr Campbell sur « Les coups de Rochester ».

« Cher ami E. W. Capron. C'est un peu à regret que je vous communique le récit suivant, non que je craigne de vous dire la vérité, mais parce que les gens, à ce qu'il me semble, ne sont guère préparés à recevoir de semblables vérités. Il est probable qu'on me couvrira de ridicule, mais, considérant que ce sont toujours les ignorants qui emploient cette arme, je puis garder la tête haute et me dire : « Laissons parler l'orage ». Tous ceux qui me connaissent savent si depuis ma jeunesse, j'ai aimé la vérité, à tel point que l'affirmation la plus énergique que je puisse faire est que ce que je vais dire *est l'expression stricte et complète de la vérité.*

« Pendant l'été de 1848, j'avais décidé, après mûre réflexion, qu'il serait bon pour les miens que nous nous établissions dans les régions incultes de l'Ouest. Je fis donc un voyage de découverte, et ayant trouvé dans le Michigan des terrains qui me convenaient et qui appartenaient à un habitant de Rochester, je m'arrêtai dans cette dernière ville avec l'intention de conclure le marché, s'il était possible. Je descendis chez mon ami et parent, Isaac Post, et pendant mon séjour il me parla de certains bruits qu'on entendait en ville, qui paraissaient intelligents, et qu'on attribuait aux Esprits ou à des êtres invisibles. J'étais très sceptique à cet endroit, mais, sur la demande de mon ami, je me décidai à un examen. Je n'avais jamais entendu parler de la personne que ces bruits accompagnaient, et mon ami eut soin de ne pas lui dire qui j'étais, ni d'où je venais. Nous demandâmes si je pouvais avoir une communication, et les bruits indiquèrent qu'il fallait pour cela magnétiser trois personnes désignées. Deux d'entre elles étaient présentes, et on envoya chercher la troisième dans une famille du voisinage. Je ne connaissais les noms d'aucun des assistants, et il est également certain qu'aucun d'eux ne me connaissait. Quand les trois personnes eurent été mises dans l'état de clairvoyance l'une d'elles dit :

« Il faut que nous allions dans le Michigan ».

« Les autres consentirent, et se mirent à décrire des endroits et des choses que j'avais vus. Finalement elles arrivèrent, dirent-elles, au lieu pour lequel elles étaient parties. Elles décrivirent alors si exactement le terrain pour l'acquisition duquel j'étais venu à Rochester, que je commençai à me

demander « qui avait bien pu leur en parler » Toutes les trois s'accordèrent à dire :

— « Il ne faut pas qu'il y aille. Son père dit qu'il vaut mieux qu'il s'abstienne. »

« Pendant qu'elles disaient cela, il se produisit un fort bruit près de ma chaise. *J'étais assis bien à l'écart.* Elles parlèrent beaucoup de mon père et de son intelligence. Chaque fois le même bruit se fit entendre, et j'en sentis distinctement l'ébranlement près de moi. Elles ajoutèrent :

— « Sa mère dit qu'il ne faut pas. »

« A ce moment un bruit différent, moins fort, se fit entendre près de moi. Elles dirent encore :

— « Sa sœur dit que ce n'est pas ce qu'il y a de mieux à faire. »

« Et l'on entendit un bruit encore différent.

« Je n'avais pas encore ouvert la bouche, mais de grosses gouttes de sueur coulaient sur mon visage. Je pris mon courage, et me dis qu'il fallait chasser au plus vite cette illusion.

— « Puisque vous prétendez connaître mon père, dis-je, et ce qu'il pense de moi, peut-être pourrez-vous me dire son nom ? » Leurs regards parurent se concentrer pendant quelques instants, puis elles épelèrent lentement, mais sans hésiter :

— « William Willetts ».

« A chaque lettre je sentais sous mes pieds le même bruit fort que j'avais déjà entendu. Jamais je ne fus si étonné de ma vie, et involontairement je dis :

— « Qu'est-ce que cela signifie ? »

« Les bruits indiquèrent alors par le moyen de l'alphabet « qu'il fallait les réveiller », et le fort bruit que j'avais déjà entendu ajouta : « Je veux causer avec George et lui expliquer tout cela ». Puis on nous dit à M. Post à moi, et à une petite fille de 13 ans (Kate Fox) de chercher nous-mêmes.

« Je dois dire ici que tout ce que j'ai obtenu par le moyen de ces bruits le fut en présence de mes amis, M. et Mme Post, et de la petite fille dont je viens de parler. Mon père, à qui tout ce qui suit fut attribué, s'appelait William Willetts, il était membre de la Société des amis, et bien connu à Westbury, Long Island, où il habita jusqu'à l'âge de 60 ans, puis à Skaneateles, Onandagua, où il mourut en 1841. Les coups m'expliquèrent donc que c'était mon père qui était là et causait avec moi. Cette première conversation dura trois heures. Mon père, en me donnant ses conseils, ne cessait de me répéter que c'était seulement son avis qu'il me donnait, mais qu'il ne voulait rien m'imposer. Il me dit qu'il n'était pas avantageux pour nous d'aller en Michigan, et il m'en donna plusieurs raisons, entre autres que dans un pays si neuf nous ne nous appartiendrions guère, que ma santé

n'était pas assez bonne pour supporter les fatigues des défrichements, et qu'il prévoyait que si nous allions dans ce pays nous n'en reviendrions pas tous. Je lui demandai ce qu'il était préférable de faire. « Viens à Rochester », me répondit-il. J'objectai que je n'avais rien à y faire.

— « Je te le dirai quand tu y seras. »

— « Ne puis-je le savoir tout de suite. »

— « Non. Il est inutile que tu le saches avant de venir, et alors je te le dirai. Il sera bon alors d'acheter du terrain ».

— « Où ? »

« Les coups épelèrent alors le nom d'un homme que personne ne connaissait, disant qu'il possédait 50 acres de terre sur une route voisine, située à telle distance de la ville, et qu'il consentirait à en vendre une partie. Je demandai le prix. Les coups, contrôlés par trois d'entre nous, comptèrent jusqu'à 150, pour indiquer le nombre de dollars demandés par acre, et ils ajoutèrent que nous ferions bien d'y aller dès le lendemain, que nous pouvions nous mettre à la recherche de notre homme quand nous voudrions, mais que nous ne le verrions pas avant 10 heures. Le lendemain matin je cherchai dans l'annuaire et j'y trouvai le nom qui nous avait été épelé. J'allai chez cet homme à 7 heures, mais on me dit qu'il était allé assez loin et qu'il ne rentrerait pas avant midi. Nous revînmes et nous eûmes quelque peine à le trouver. Après avoir causé avec lui pendant cinq à six minutes, il nous vint à l'idée de regarder l'heure. Il était 10 heures 7 minutes.

« Ce monsieur nous dit qu'il possédait une cinquantaine d'acres sur la route indiquée par les coups, et qu'il voulait bien nous en vendre une partie. Quand je lui demandai le prix, il me montra un plan qui portait le prix de chaque lot. En faisant le calcul je trouvai que cela mettait l'acre à 150 dollars en moyenne. Je rentrai chez moi et réfléchis à tous ces événements.

« Il y avait bien des conflits dans mon esprit. Je pensais entendre déjà crier de tous côtés à la fraude, à la tromperie, à la farce, mais je ne pouvais croire que je voulusse me tromper moi-même. Je réfléchis pendant trois mois, et le fait est *qu'il ne me fut pas possible d'aller en Michigan*. J'en conclus que s'il y avait là une tromperie il était indispensable de la découvrir.

« Le 1er décembre 1848, je me rendis de Waterloo à Rochester. Quelques jours après, la petite fille dont j'ai parlé, vint tourner autour de notre maison et nous dit que « l'Esprit » lui avait commandé de venir, elle ne savait pourquoi. Nous demandâmes ce qu'on nous voulait, et on nous communiqua ceci :

— « Je t'ai annoncé que si tu venais à Rochester, je te dirais où tu peux trouver un emploi. Dans quatre jours je te le dirai. En attendant, les anti-esclavagistes vont tenir leur réunion, ne serait-il pas bon que tu les aides ? »

« Il n'y avait là que ma femme, la petite fille, et moi. Les quatre jours s'écoulèrent, et de nouveau, sans sollicitation, sans penser au temps révolu, la petite fille revint. La communication suivante me fut faite :

— « Pour un emploi, adresse-toi à William Wiley, directeur du chemin de fer d'Auburn à Rochester. Va à son bureau, demain, à 2 heures, et tu auras un emploi avant la fin de la semaine. »

« Nous arrivions au jeudi. Je ne connaissais pas M. Wiley. J'allai voir M. Post, je lui fis part de ces instructions, et je lui demandai de venir avec moi le lendemain. Ce même soir, étant au dépôt, il demanda si M. Wiley était chez lui. On lui dit qu'il était à Boston, et qu'une lettre qu'on venait de recevoir informait qu'il ne serait pas de retour avant vendredi soir. Les coups m'avaient dit le mercredi d'y aller le jeudi à 2 heures. Le jeudi, à 1 heure et demie, au lieu d'aller au bureau du chemin de fer, j'allai chez la personne où j'avais entendu les coups, et je dis :

— « Que faire? On me dit de m'adresser à William Wiley, et il est à Boston ».

« Les coups répondirent : « Va à son bureau maintenant, il y est ». J'allai chercher M. Post, je partis avec lui, et *je trouvai M. Wiley à son bureau.* Il nous dit qu'il était revenu plus tôt qu'il ne pensait quand il avait écrit sa lettre. M. Post lui expliqua que j'étais son parent et que je cherchais un emploi. M. Wiley lui répondit que toutes les places étaient prises, qu'il y avait de nombreuses demandes et qu'il ne pouvait me donner aucune espèce d'espoir. Nous rentrâmes pensifs, et je retournai à l'endroit où j'entendais les coups.

— « Que faut-il faire ? demandais-je, M. Wiley n'a pas de place pour moi. »

— « Tu auras une occupation dans les wagons, me fut-il répondu, et tu la connaîtras avant la fin de la semaine ».

« Le samedi soir, à la nuit, je fis la rencontre de M. Post qui me demanda si j'avais des nouvelles de M. Wiley : « Pas un mot », lui répondis-je. A huit heures, M. Post vint chez moi me dire que M. Wiley sortait de sa boutique; il venait de le prévenir qu'il avait une place pour moi, et me demandait de venir lundi matin à son bureau. M. Wiley n'ayant pas dit quel serait mon emploi, je m'informai par le moyen des coups, qui m'apprirent « que je serais chargé des bagages entre cette ville et Auburn ».

« Le dimanche matin, j'écrivis à mon ami, James Trueman, de Waterloo, que je passerais le lendemain par cette localité en qualité de préposé aux bagages; cela, avant de savoir de M. Wiley quelle place il me donnerait. Il peut certifier ce fait. Un mois après la prise de possession de mon emploi, j'appris que la personne que je remplaçais avait commis des actes qui nécessitaient son renvoi, avant qu'il me fut conseillé de faire ma demande,

mais que M. Wiley n'avait eu connaissance de ces actes que le jour où il m'avait donné ses fonctions. Je n'ai dit cela qu'à peu d'amis.

« Je possède beaucoup de communications qui ont été écrites au moment où je les ai reçues. Elles sont censé provenir de mon père. Toutes sont du caractère le plus élevé, m'incitant à la bonté, à la pureté, à la droiture du cœur, et me parlant des progrès sans fin de l'homme.

« Je peux dire en terminant que j'ai examiné la question attentivement pendant un an et demi, ayant eu de nombreuses occasions de le faire, et que, lors même que les bruits viendraient à cesser pour toujours, je ne cesserais d'attester qu'ils ont montré un degré d'intelligence remarquable, et qu'ils n'ont été produits par aucune personne visible parmi nous.

« George Willetts. »

LE RÉV. C. HAMMOND

La lettre suivante est du Rev. C. Hammond. Bien qu'elle ne contienne aucune preuve bien frappante de l'identité des Esprits, nous l'insérons néanmoins à cause de la grande valeur de l'écrivain et du poids qui s'attache à son respectable témoignage. Après avoir écrit cette lettre, M. Hammond devint un excellent médium écrivain, et il publia une volumineuse collection, intitulée : « Communications du Monde des Esprits ».

Si l'on songe que c'est avec joie que M. Hammond sacrifia son nom, sa réputation, son bien-être à la défense de la cause impopulaire qu'il épousa, on doit faire crédit à sa sincérité, sinon à sa valeur morale. Voici cette lettre :

« A. M. D. M. Dewey : Cher Monsieur. En réponse à votre demande, je vais vous exposer brièvement ce que j'ai pu observer au sujet des « bruits mystérieux » et des « démonstrations » attribuées à des Esprits intelligents ayant habité la terre. Il est probable que beaucoup d'autres personnes ont eu, mieux que moi, des preuves satisfaisantes et convaincantes de la présence réelle des disparus, disons, de nos amis décédés. Bien que je reconnaisse mon incapacité à expliquer ces merveilleuses manifestations par aucune loi scientifique ou philosophique connue, je sais pourtant que je ne suis pas d'un tempérament si crédule que je puisse admettre des théories qui ne seraient pas supportées par des faits. Si donc ce sont la fraude et la tromperie qui m'ont amené à la conviction que les « bruits » et les « démonstrations » dont j'ai été témoin ont tout autre cause que celle qui leur est assignée dans ce récit, la personne qui découvrira le mystère et qui dévoilera la fraude aura droit à toute ma reconnaissance.

« Au commencement du mois de janvier dernier, je fus introduit avec d'autres personnes dans la famille où se produisent ces bruits mystérieux. Nous fûmes reçus poliment et avec un enjouement que je ne m'attendais pas

à trouver chez des gens qui sont en communication constante avec les esprits des Morts. La réunion se composait de vingt à trente personnes. Les « trois sœurs » entrèrent et aussitôt les bruits se firent entendre, et par le moyen de l'alphabet on dit aux « sœurs » et à la moitié environ de l'assistance de se rendre dans une autre chambre. En l'absence des « trois sœurs », dont on croit généralement la présence indispensable pour ces communications spirituelles, nous étions assis autour d'une table ordinaire de salle à manger, quand une dame, inclinant la tête, demanda d'un ton solennel : « L'Esprit veut-il répondre maintenant? »

« Comme il n'y eût aucune réponse, je sentis le désappointement de la dame, et j'étais sur le point de sourire de cette scène ridicule, mais un regard soupçonneux tombant sur moi me fit conserver ma gravité habituelle et le respect dû à la société et au motif qui nous réunissait. Après plusieurs tentatives infructueuses pour obtenir une réponse, des bruits se firent entendre, et il fut répondu aux questions des visiteurs. Je profitai de l'occasion, mais je n'eus d'autre satisfaction que la prompte assurance qu'on répondrait à mes questions quand je reviendrai. Je partis incrédule, bien que n'ayant pu m'expliquer les bruits qui faisaient parfois vibrer le plancher jusque sous mes pieds.

« A ma visite suivante, je réussis mieux. J'avais préparé dans l'intervalle certaines questions touchant à des événements inconnus de tous et d'une date éloignée. Les bruits me dirent exactement mon âge, bien que mes traits portent une différence de huit à dix ans. Ils me donnèrent les noms de six de mes plus proches parents décédés. Je demandai alors :

« L'Esprit qui produit ces coups veut-il, à son tour, me dire son nom? »

« Cinq coups demandèrent l'alphabet que je récitai, et qui donna le nom de « Charles », nom d'un petit enfant que nous avions enterré en 1843. Je lui demandai l'époque de son décès et de celui de ma sœur aînée, qui remonte à dix-huit ans. Les réponses furent correctes. Je ne me rappelais pas bien cette dernière date, je dus la vérifier en rentrant chez moi. Beaucoup d'autres questions obtinrent des réponses justes, et bien que l'origine de ces bruits me parut inexplicable, je fus tenté de les attribuer au mesmérisme ou à la clairvoyance.

[Nous dirions aujourd'hui : le magnétisme et la lecture de pensées (Note du trad.)].

Toutefois comme « l'Esprit » promettait de me convaincre par d'autres preuves quand je reviendrais, j'attendis patiemment une autre occasion.

« A ma troisième visite, je fus choisi entre une demi-douzaine de messieurs, et les bruits me dirent de passer dans une autre pièce avec les « trois sœurs » et leur vieille mère. Il était environ 8 heures du soir. On plaça une bougie allumée sur une grande table, autour de laquelle nous nous assîmes.

J'occupais un côté de la table, la mère et la plus jeune des filles étaient à ma droite, les deux autres sœurs à ma gauche, et le côté opposé restait vide. Dès que nous eûmes pris nos places, les bruits se firent entendre et ils allèrent en augmentant jusqu'à ce que toutes les parties de la chambre se missent à trembler. Ces démonstrations différaient de tout ce que j'avais entendu. Soudain, pendant que nous étions tous appuyés sur la table, je sentis mon côté se soulever. Je pressai lourdement dessus, mais bientôt il fut hors de notre atteinte, à 6 pieds de moi et au moins à 4 pieds de la personne qui en était le plus rapprochée. J'ai vu cela très distinctement. Personne n'aurait pu y être relié par un fil sans que je m'en sois aperçu, car j'étais venu pour dévoiler l'imposture, s'il était possible. Nous étions dans cette situation, quand l'un de nous demanda :

« L'Esprit veut-il ramener la table où elle était? »

« La table reprit sa place, comme si elle avait été portée sur la tête de quelqu'un qui n'aurait pu maintenir un équilibre stable, la table penchant tantôt d'un côté tantôt de l'autre. Mais enfin elle reprit sa position primitive. Pendant ce temps, les « démonstrations » allaient toujours en augmentant. La famille se mit alors à chanter « la Chanson de l'Esprit » (1), et plusieurs autres morceaux de musique sacrée pendant lesquels la mesure fut battue sur la table qui vibrait.

« Une main transparente ressemblant à une ombre se présenta devant mon visage. Je sentis des doigts prendre une mèche de mes cheveux sur le côté gauche de ma tête, la tirer, me faire pencher de plusieurs pouces. Une main froide se promena sur ma figure; trois petits coups furent frappés sur mon genou gauche; mon pied gauche fut tiré de force sous la table malgré toute ma résistance; je fus fortement secoué comme par deux mains placées sur mes épaules; ma chaise et moi nous fûmes soulevés et ramenés en arrière de quelques pouces; on me donna plusieurs tapes sur le côté de la tête, comme avec une main, et cela se répéta sur chaque personne de la compagnie plus vite que le temps de le dire. Pendant ce temps on agita devant nous un morceau de carton d'environ un pied carré assez vite pour faire un courant d'air sur nos visages; un rideau de papier attaché à une fenêtre se roula et se déroula deux fois; un cordon placé derrière moi s'agita violemment; deux petits tiroirs de bureau s'ouvrirent et se fermèrent avec une rapidité inconcevable; nous entendîmes sous la table le

(1) A l'une des réunions les Esprits frappèrent par l'alphabet une mélodie simple. Les notes furent dictées à Mme Fish en toutes lettres, avec des instructions pour les séparer suivant le rhythme. Cette dame, étant musicienne, arrangea aisément ces mots en air. Les Esprits dirent de chanter sur ces notes les paroles de la charmante poésie de Mme Héman : « La Source enchantée », mais en substituant le mot « Sacrée » au mot « enchantée ».

bruit d'un homme sciant des planches et les rabotant; un rouet à filer se mit en mouvement en faisant un ronflement naturel ; un dévidoir défit tous les nœuds qui s'y trouvaient ; enfin le bruit d'un berceau qu'on berce indiqua qu'une mère prenait soin d'un bébé !

« Telles furent, parmi d'autres, les démonstrations dont je fus témoin ce soir-là. J'étais bien en possession de moi-même. Je n'ai pas éprouvé la moindre gêne, sauf un frisson momentané quand la main froide s'appliqua sur ma figure me donnant la sensation du contact d'un cadavre. Pour croire que l'une des dames ait pu faire cela dans les conditions où nous étions il faudrait de ma part une dose de crédulité plus forte que pour croire que ce fut l'œuvre des Esprits. *Elles ne pouvaient le faire*, ni même l'essayer, *de toute impossibilité*, sans que je l'ai découvert. Et je peux ajouter que ce soir là, à la fin des démonstrations, il y eut une vibration du parquet aussi forte que si l'on avait soulevé et laissé retomber un poids de plusieurs tonnes. Cela fit trembler violemment pendant plusieurs minutes après le coup tous les objets de la chambre.

« J'ai aussi vérifié l'intelligence des Esprits de toutes les façons que mon ingéniosité a pu inventer. Un jour j'ai écrit chez moi un mot sur un bout de papier, que j'ai placé dans mon portefeuille. Arrivé chez les Fox les coups ont épelé exactement ce mot, qui était : « Sibyl ».

« Le 20 février, les deux plus jeunes sœurs sont venues voir ma famille. Nous avons entendu les bruits, ils ont répondu à des questions roulant sur des sujets complètement inconnus de ces jeunes filles. Une grande et lourde table de salle à manger s'est agitée plusieurs fois; et quand nous avons exprimé nos remercîments à Celui qui dispense tous les biens, six ou huit coups ont répondu à chaque phrase que nous prononcions, pendant que retentissaient dans diverses parties de la chambre des bruits forts et distincts.

« A vous sincèrement,

« C. HAMMOND. »

Rochester, le 22 février 1850.

Tiré de Emma Hardinge.

Trad. par G. BÉRA.

RÉINCARNATION

Objections au dogme de la Réincarnation par le professeur Lockwood de Chicago.

(Suite et fin).

OBJECTIONS PHILOSOPHIQUES.

Les théosophes sont loin de s'entendre sur l'époque à laquelle l'âme « en sa qualité d'étincelle divine » participe au développement de l'homme. Au lieu de s'en rapporter aux recherches définies par la science de l'anatomie

et analysées par la physiologie, ils se tournent de préférence vers les rêves fantastiques du prêtre-poète et les inspirations des écrivains de l'ère épique de la mythologie indoue. Les démonstrations analytiques de Darwin, d'Huxley et de Hœckel relatives aux phénomènes de biologie sont mises de côté, comme étant sans valeur, comparées aux idées chimériques écloses dans l'esprit de l'Indou qui s'imagina que Brahma (masculin) naquit d'un œuf dans l'eau, et que lorsque cet œuf merveilleux s'ouvrit, il se divisa au centre en deux parties, dont l'une des moitiés servit à former la terre et dont l'autre fut destinée au firmament. Telle fut, dit le professeur, l'origine de l'homme et telle aussi, selon la biologie indoue, l'origine des astres.

Plus tard, des rêveurs lancés sur la voie de l'anatomie divisèrent l'homme en quatre corps distincts qui correspondent absolument aux dénominations données par Mme Besant, à savoir : 1° un corps physique; 2° un corps de désir ou corps astral; 3° un corps mental; 4° un corps spirituel. Les raisons pour lesquelles ces dénominations, de conception païenne, sont encore tenues en si gande estime par les théosophes modernes, ne peuvent se trouver que dans le charme que revêt le mysticisme aux yeux de certaines personnes et qui a toujours tenu l'intelligence humaine asservie à son prestige.

Afin d'édifier nos lecteurs sur la valeur de chacune de ces dénominations, voyons quelle est l'explication qu'en donne Mme Besant, au nom de la théosophie moderne.

1° *Le corps physique* est divisé en parties denses et éthérées. Par les premières, le corps est mis en contact avec la matière dense de l'univers; les cellules recevant les impressions du dehors et les transportant au dedans. L'œil, l'oreille, le toucher, le goût et l'odorat sont les avenues qui conduisent à la connaissance du monde extérieur. La seconde partie ou le double éthéré est le véhicule des forces de la vie, des énergies électriques ou magnétiques et est en relation avec le monde éthéré. La science n'admet pas un tel double et il n'existe pas de méthode pour en démontrer l'exactitude. La science dit que chaque molécule de matière est un véhicule de nature électrique, mais que les énergies magnétiques de l'homme dépendent de la structure moléculaire et de la tension du sang dans le phénomène de la circulation, et elle le prouve par l'analyse chimique, microscopique et spectrale. La science dit, en outre, que la vitalité de l'homme est engendrée dans le sang et quand une altération quelconque se manifeste dans l'harmonie de la production du sang par une action chimique anormale qui a lieu dans le système vasculaire, la maladie en est la conséquence inévitable. Si donc les principes mis en avant par Mme Besant étaient fondés, nous pourrions attribuer des états morbides à un double éthéré malade qui serait incapable de tenir en activité régulière les cellules et les molécules du corps physique.

2° *Un corps de désir.* — Epithète originale qui exprime la totalité des besoins, des désirs, de la soif ardente et des passions qui ont leur siège dans le corps. C'est le trait d'union entre le corps physique et l'esprit. Le plaisir et la peine; le chaud, le froid et la faim, le désir sexuel, l'amour et la haine, sous leurs formes les plus simples sont mis en relation avec l'âme par l'intermédiaire du corps de désir. Ce corps est constitué de matière réelle et est en corrélation avec le monde astral. Telle est l'interprétation donnée par Mme Besant à ces impulsions de l'homme dans son organisation physique. Mais, la partie de ce corps de désir où la douleur a son origine, et le plaisir sa source, est un problème que l'adepte Yogin seul peut résoudre et qui échappera toujours à la conception de l'homme de science moderne. Comment le « genus homo » est susceptible d'avoir le désir sans en avoir la pensée ne paraît pas clair à l'esprit du physiologiste. Que le désir humain, lequel doit impliquer le corollaire de la chose désirée ait besoin d'un trait d'union pour s'unir à soi-même, donne lieu à un étrange problème en matière psychique, et exige la foi du charbonnier; car ce n'est certes pas là du sens commun. Après nous avoir conduits dans l'ambiguïté de l'idéalité transcendentale, on nous dit que ce corps de désir est fait de matière astrale et est en corrélation avec le monde astral. Or, comme la science démontre par l'analyse spectrale que la matière qui revêt l'espace stellaire a ses corrélations à travers l'infini, nous voudrions bien qu'on nous dise en quoi la matière astrale diffère de la matière cosmique. Quelque éclairée que puisse être la théosophie, dans la connaissance de Dieu, son ignorance en matière de biologie et en logique est amplement mise en lumière par son mode de raisonnement.

3° *Un corps mental ou intellectuel.* — Celui-ci est fait de matière mentale et est en corrélation avec les niveaux les plus bas du monde mental. C'est l'enveloppe immédiate de l'âme, elle est souvent nommée l'organe des pensées concrètes. Ce corps mental, nous dit-on, est fait de matière mentale, tandis que le corps de désir est fait de matière astrale. L'ambiguïté qui résulte des définitions de ces trois corps de l'homme, nous conduit aux conclusions suivantes : qu'il existe de « la matière éthérée » pour recevoir les impressions du monde externe; de « la matière astrale » pour tous les désirs soit qu'ils émanent de l'intérieur ou de l'extérieur; et de « la matière mentale » pour tous les phénomènes intellectuels. Telle est la logique du métaphysicien et telles sont ses données sur les relations de la conscience avec le milieu ambiant qui qualifient l'existence humaine, telles qu'elles sont indiquées, expliquées et enseignées dans le schisme Hindou ancien et reproduites dans les dogmes de la théosophie moderne.

Les dogmes de la réincarnation considérés au point de vue de la conservation de l'énergie et des corrélations des forces.

Les découvertes récentes qui ont été faites en science électrique, jointes à des données fixes concernant la polarité de toutes les formes et de tous les types de la matière, ont donné naissance à la théorie que l'univers est un vaste dynamo spirituel à l'aide duquel se déploient toutes les énergies élémentaires combinées de la nature. En effet, la science moderne nous enseigne que l'infini de l'espace avec ses proportions visibles et ses activités invisibles est, en réalité, le résultat des combinaisons spirituelles entretenues et continuées par la constante conservation des énergies de la nature et des corrélations des forces. Que l'action et la réaction continues de toutes les expressions de la matière favorisent ce qu'on nomme la polarité, est un fait capable de vérification; et sur les rapports qui existent entre les éléments polaires, on a établi les principes de la corrélation de toutes les parties de ce spirituel dynamo et du rapport spécial de chaque partie avec la totalité, autant qu'il a été permis au génie de la science d'interpréter et de systématiser des données connues.

La transmettabilité de la lumière, de la chaleur et de l'action électrique en action chimique, la transmission des modes moléculaires de mouvement par des états électriques de matière, le rapport des corps physiques avec la pesanteur non moins que les relations de la nature l'une avec l'autre, ont amené la découverte de « la conservation des énergies » et « de la corrélation des forces »; et quoique jusqu'à présent celles-ci aient été considérées sous leur aspect physique général, l'application de ce système aux phénomènes les plus subtils de la nature est une question d'une égale importance. Le point de vue logique sous lequel nous l'envisageons devient plus significatif encore, si nous réfléchissons que le dynamo spirituel, representant les forces de la nature, est l'auteur et le promoteur de toutes les formes et de tous les types de la vie ainsi que le générateur de toutes les forces créatrices exprimant la grande diversité des phénomènes cosmiques.

Cette théorie des corrélations des forces de la nature et de la conservation de ses énergies, met en évidence la nécessité d'une adaptation mathématique de l'énergie pour la structure, par laquelle cette énergie est exprimée.

Les évolutions réelles qui se produisent dans les manifestations cosmiques, procèdent de bas en haut; ce qui veut dire que ces énergies créatrices invisibles ou principes de vie augmentent en puissance moléculaire et magnétique, à mesure que la forme qui représente leur *ego* augmente en développement normal. Ainsi, par exemple, la force créatrice d'un gland, existe en totalité dans un germe, mais elle est de nature invisible.

Néanmoins, cette fonction occulte, emmagasinée dans le germe, exige pour

se développer les corrélations convenables de terrain et de climat; quand le germe du gland s'est accru et a atteint la hauteur d'un pied, sa force créatrice s'est augmentée en puissance, par l'accroissement de ses états électro-magnétiques, qui ont nécessité de la part des forces de la nature, l'espace d'une année pour se développer. Or, on ne doit pas oublier que la chose réelle ou l'entité qui a été évoluée, pendant cette période de temps, est le principe de vie ou l'âme du gland, qui existait primitivement en qualité de germe spirituel dans le gland, et que ce que nous voyons à l'extérieur n'est que le phénomène des changements qui ont lieu dans la structure de l'organisme de l'arbuste durant sa croissance.

Dans cent ans, ce principe de vie ou l'âme représentant maintenant la vraie structure du chêne se sera élevé en puissance et en une majesté telle que l'homme dans sa noire ignorance de sa nature et de ses évolutions spirituelles est inapte à comprendre. Par conséquent, dire que cette majestueuse force de vie du chêne réel, que la nature a mis cent ans à développer, serait capable de revêtir de nouveau le germe d'un simple gland ou sa structure, après un an de croissance, est une manifestation fétichiste de l'ignorance des phénomènes cosmiques. On pourrait affirmer avec une égale assurance mathématique, qu'une balle pesant 100 livres, soulevé à une hauteur de 100 pieds, ne contient pas plus d'énergie qu'une balle d'une livre soulevée à 1 pied de haut. Et pourtant, la théosophie a bâti sa doctrine idéale de la réincarnation sur un concept tout aussi insoutenable et impossible.

Ainsi qu'il l'a été dit plus haut, le principe de la corrélation des forces a été établi sur les polarités universelles de la matière. La nature et l'individualité d'un élément quelconque dépendent de sa polarité particulière; et dans les phénomènes variés et combinés, les éléments qui entrent dans une combinaison abandonnent leur polarité individuelle et il s'établit un nouvel ordre de polarité dans la structure ainsi évoluée. Si nous admettons que l'homme est l'œuvre de la nature, en chair et en os, il s'ensuit que l'évolution de son principe de vie doit être considéré comme étant analogue à celle des autres formes qui sont autour de lui et soumise à des faits semblables de développement.

Cela étant la déduction logique de données connues, nous affirmons que dans l'homme, ainsi que dans l'arbre et dans tous les types d'existence, la chose vraie évoluée est « l'*ego* électro-magnétique », auquel les temps passés ont donné le nom d'âme. Or, cette énergie créatrice de la nature, d'un âge mûr ainsi évoluée, ne pourrait pas plus s'incorporer dans l'organisme d'un enfant qu'on ne pourrait faire entrer dans un fétu de paille l'énergie d'une chaudière à vapeur de la force de 10 chevaux.

Cette force électro-magnétique à haute tension appliquée au cerveau d'un enfant, le tuerait aussi vite que le ferait une pile voltaïque de mille éléments.

En étudiant donc avec attention et intelligence, et sans idée préconçue, les principes de la conservation de l'énergie et de la corrélation des forces et en admettant toutefois que l'homme est l'œuvre de la nature et de l'évolution, on pourra se convaincre que la théorie de la réincarnation n'est qu'une utopie, un produit chimérique de l'imagination (1).

Prof. C. MOUTONNIER.

LES PLANS DE L'ESPACE (*suite*)

(Voir la *Revue* de juillet)

VI

Amis, nous vous avons dit que les forces fluidiques, en entrant sur le plan spirituel, changeaient de forme et de nom.

La volonté, débarrassée de l'orgueil qui entretenait sa tenacité, devient l'*Intelligence*, c'est-à-dire la lumière qui montre toute chose sous son véritable aspect.

L'Idéal, délivré de l'égoïsme qui entravait son essor devient l'*Amour*, enveloppant tous les Etres dans son pur rayonnement.

Au sein de cette lumière et de ces effluves, l'âme se dilate : ses facultés se décuplent. Ce n'est plus avec ses perceptions bornées qu'elle se rend compte de ce qui l'entoure ; faisant partie de la vie commune, c'est avec le pouvoir de l'Ensemble qu'elle dévoile, pénètre et s'assimile tout ce que son regard embrasse.

Comment vous dépeindre ces étincelantes lueurs représentant, avec autant de netteté, les perspectives de l'infiniment grand que les menus détails de l'infiniment petit, percevant aussi bien les idéales conceptions du génie que la sourde vibration de la pensée qui s'ébauche; éclairant le passé des Etres, l'histoire des mondes, la genèse des Univers dont les innombrables théories se déroulent dans les plaines de l'Immensité?

Sous les reflets de cette clarté, l'orgueil du moi infime disparaît comme le brouillard du matin se dissipe sous les rayons du soleil levant. L'âme, en face des erreurs et des faiblesses de son passé, reconnaît tout à la fois la petitesse de sa vie personnelle et l'incomparable grandeur de la vie universelle dont elle n'est qu'une minime partie.

Que sont les sentiments mesquins de l'amour terrestre comparés à l'ampleur, à la plénitude de l'amour ressenti sur le plan spirituel? Le moule étroit du cœur s'est brisé et c'est avec le pouvoir de contenance de tous les

(1) Inutile je pense de rappeler que nous ne partageons aucunement, *et heureusement*, l'opinion du professeur Lockwood, de Chicago, en contradiction complète avec les enseignements si logiques et si consolants du Maître *Allan Kardec*.

cœurs réunis que l'âme palpite sous le souffle d'amour qui la pénètre. La conscience égoïste de sa personnalité s'efface pour toujours. Elle se sent vivre de la vie de tous les Etres, partageant leurs joies, ressentant leurs tristesses,sans que rien cependant puisse troubler sa paix profonde, car elle sait que le long pèlerinage qui s'effectue à travers les vies renaissantes se terminera pour tous dans l'ineffable sérénité du bonheur à jamais conquis.

Sur le plan divin, les forces s'étant unifiées, entraînent la pensée dans une direction unique qui l'amène sans obstacle vers les sources pures de la vérité. Sur le plan spirituel, les forces étant divisées, la différence d'appréciation dans les recherches se distingue par la prédominance, dans les groupements, des parcelles de Volonté ou des parcelles d'Idéal.

Combien il nous tarde de pouvoir pénétrer sur ce plan divin où la vérité se montrera sans voile! où la lumière se projettera sans ombre!

Il appartient à vous tous d'abréger notre longue attente. Les parcelles composant le foyer de vos âmes doivent venir un jour compléter nos groupements. En travaillant à leur épuration vous préparerez votre bonheur futur et vous contribuerez au nôtre en nous fournissant les forces nécessaires pour poursuivre notre lente et glorieuse ascension !

VII

Amis, au moment où la vie débordante de l'Astral commence à faire irruption sur le plan terrestre au moyen de votre organisme plus délicatement constitué, il est bon de vous éclairer sur les avantages et les inconvénients de cette mystérieuse invasion.

Cette invasion n'est point livrée aux hasards de l'imprévu. Par le fait de la domination exercée sur les forces inférieures par les forces supérieures, elle est constamment surveillée, dirigée, endiguée. Pas une forme de l'Astral ne se montre à vos regards, pas une pensée intuitive n'impressionne votre mental, aucune manifestation occulte n'a lieu sans que les vibrations produites par elles, se repercutant sur les plans élevés de la vie, n'y fasse naître une surveillance capable d'en modifier les effets.

Lorsque les tentatives des forces occultes exercent sur vous une pression pénible, l'appel énergique aux forces supérieures les aide à vous en délivrer, non toutefois sans vous en laisser tirer profit, s'il y a lieu.

C'est au moyen des courants fluidiques qui vous mettent en rapports constants avec les éléments de tous les degrés de l'Astral que la pensée intuitive pénètre votre mental ; c'est en s'emparant momentanément de vos organes que les forces fluidiques se manifestent à vous. Enfin c'est en employant vos fluides personnels et ceux de l'ambiance qu'elles revêtent les formes qui vous apparaissent. Les communications avec les degrés inférieurs de l'Astral n'ont d'autre avantage que de vous prouver la continuation de la vie après la mort, vous faire connaître les conditions de cette vie,

la souffrance de certaines âmes, l'insouciance des autres, le point de vue borné de celles qui ont vécu sur la terre dans l'erreur, les préjugés, la superstition.

La haine et les sentiments mauvais attirent autour de vous des influences occultes dangereuses et néfastes. Les sentiments généreux, l'amour désintéressé créent des courants fluidiques par lesquels se manifeste à vous l'influence favorable de l'Invisible.

Ces influences auraient une portée bien plus grande si les groupements de ces plans secondaires savaient unir leurs forces et projeter sur un point unique le pouvoir dont ils disposent.

Plus puissant encore est le pouvoir des forces fluidiques sur le plan supérieur de l'Astral. L'aspiration à un même idéal, l'unité de croyance et de pensée, donnent aux groupements une force de cohésion dont le pouvoir s'est traduit dans tous les temps et dans tous les pays. Les apparitions publiques ou privées, les visions religieuses, les guérisons obtenues dans les sanctuaires ou les lieux de pèlerinage, toutes ces choses que vous appelez miraculeuses ne sont que l'effet du pouvoir fluidique se manifestant dans un milieu propice.

Les visions provenant de l'Astral sont revêtues des couleurs plus ou moins pures de la terre ; celles qui proviennent du plan spirituel sont formées d'une substance lumineuse impossible à vous dépeindre car rien de ce qui vous entoure ne saurait lui être comparé.

Les communications émanant des degrés de l'Astral ont en vue votre propre intérêt et ce qui vous touche personnellement ; celles qui émanent du plan spirituel se rapportent au bien général et au progrès collectif. La lumière provenant de ces hauteurs ne pénètre votre mental que pour se répandre autour de vous et profiter à tous.

Le courant humanitaire qui entretient la vie sur ce plan ne comporte ni égoïsme, ni orgueil, ni sentiment mesquin d'aucune sorte. La *pureté*, le *savoir*, *l'amour* peuvent seuls vous rendre dignes de correspondre avec vos frères aînés pour en recevoir de lumineuses inspirations qui vous feront participer dès ici bas à la grandeur et à la plénitude de la vie supérieure.

Aux heures de profond recueillement, il a été possible à quelques-uns parmi vous d'entrevoir ces frères aînés sous les formes exquises qu'ils ont le pouvoir de revêtir. Leur visage rayonnant, leurs vêtements lumineux, l'éclatant reflet qui les entourait ont pu leur faire soupçonner la splendeur et la beauté du plan qu'ils occupent.

Aucune parole n'est sortie de leurs lèvres, mais dans leurs regards fixés sur eux, ils ont vu luire une si pure tendresse, une si douce pitié, une si vive compassion, qu'éperdus de joie et enivrés d'espoir ils ont compris qu'il leur était donné de contempler l'idéale perfection à laquelle tous les êtres doivent parvenir. (*Fin*).

PROFESSION DE FOI DE M. LE COMTE LÉON TOLSTOI

Les lecteurs de la *Revue Spirite* savent, des journaux périodiques, que le célèbre écrivain russe, M. le Comte Léon Tolstoï, auteur de : *La Sonate à Kreutzer*, *Anna Karenina*, *La guerre et la paix*, *Hommes voyez les horreurs du present*, *La Résurrection*, etc., etc., fut frappé d'excommunication par le Synode grec-orthodoxe de Saint-Pétersbourg. Le Comte Tolstoï vient de donner une réponse, digne de ce grand penseur et philosophe, qui est en même temps pour le « Saint-Synode » un enseignement du vrai sens de l'Evangile du grand civilisateur Jésus. Je remarquerai à cela : que le Comte Tolstoï n'est pas spirite ; du moins nulle part dans ses ouvrages je n'ai trouvé son opinion sur le spiritisme, mais on voit, dans sa profession de foi, qu'il croit à la devise du spiritisme : *Hors la charité, hors l'amour, hors la justice point de salut* ! et qu'il croit fermement à la vie dans l'au-delà. Non pas telle qu'elle est enseignée par les religions dogmatiques, mais celle, enseignée par le Maître Allan Kardec, c'est-à-dire à la loi divine du progrès infini. — Dans l'arrêté du Saint-Synode se trouve ce qui suit : « Un écrivain célèbre dans le monde, Russe par la naissance, orthodoxe par le baptême et l'éducation, le comte Léon Tolstoï, obéissant aux séductions de son esprit orgueilleux, s'est audacieusement révolté contre le Seigneur, contre son Christ et ses saintes institutions, et a clairement renié devant tous sa Mère, l'Eglise orthodoxe, qui l'a nourri et élevé..... » — Voici la réponse du Comte Tolstoï :

« J'ai renié l'Eglise, qui se dit orthodoxe. Cela est absolument exact. Mais je n'ai pas renié l'Eglise parce que je m'étais révolté contre le Seigneur. Je l'ai reniée, au contraire, parce que j'ai voulu, de toutes les forces de mon âme, servir Dieu. Ayant conçu certains doutes sur la vérité de l'Eglise, j'ai cru devoir consacrer plusieurs années à l'étude théorique et pratique de son enseignement, avant de la renier et de rompre avec un peuple auquel me liait un indicible amour. D'une part, je me suis efforcé de lire tout ce qui se rapporte à cet enseignement, je me suis attaché à l'étude et à l'examen critique de la théologie dogmatique ; d'autre part, je me suis scrupuleusement conformé, pendant plus d'un an, à toutes les prescriptions de l'Eglise, observant tous les jeûnes, assistant à tous les offices. Et je me suis convaincu que l'enseignement de l'Eglise est, théoriquement, un mensonge astucieux et nuisible, pratiquement, un composé de superstitions grossières et de sorcelleries, sous lequel disparaît absolument le sens de la doctrine chrétienne. C'est alors que j'ai renié réellement l'Eglise. J'ai cessé d'accomplir ses rites et, dans mon testament, j'ai recommandé à mes proches de ne donner accès auprès de moi, quand je mourrai, à aucun représentant de l'Eglise, mais de faire disparaître au plus vite mon cadavre, comme l'on fait

d'une chose repoussante et inutile, afin qu'il ne soit pas une cause de gêne pour les vivants.

« On m'accuse de consacrer toute mon activité littéraire et le talent que Dieu m'a donné à faire pénétrer dans le peuple des théories hostiles au Christ et à l'Eglise. On prétend que, par mes écrits, répandus à profusion, par ceux, aussi, des disciples que je puis avoir dans le monde et,en particulier dans les limites de notre chère patrie,je travaille avec une rage fanatique à ruiner tous les dogmes de l'Eglise orthodoxe et le fond même de la foi chrétienne. Tout cela est faux. Je ne me suis jamais soucié de la propagation de ma doctrine. Il est vrai que j'ai composé des ouvrages, où j'ai tâché de formuler pour moi-même mon interprétation de l'enseignement du Christ; il est vrai que je n'ai pas caché ces ouvrages à ceux qui m'ont exprimé le désir de les connaître. Mais jamais je ne me suis occupé personnellement de les faire imprimer. Je n'ai dit ma façon de comprendre l'enseignement du Christ qu'à ceux qui m'ont interrogé à ce sujet. A ceux-là j'ai exposé mes pensées de vive voix et j'ai donné mes écrits, quand ils se trouvaient chez moi. — Il est dit, dans l'arrêté du Synode, que je nie l'existence d'un Dieu en trois personnes, Créateur et Providence de l'univers; que je nie Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu fait homme, Rédempteur et Sauveur du monde, qui a souffert pour les hommes et pour leur salut, et qui est ressuscité d'entre les morts; que je nie la conception miraculeuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ; que je nie la virginité, avant et après la naissance de son fils, de la Très Sainte Mère de Dieu. Oui, c'est vrai, je nie une trinité incompréhensible et la fable, absurde en notre temps, de la chute du premier homme; je nie l'histoire sacrilège d'un Dieu, né d'une vierge, pour racheter la race humaine, je nie tout cela,c'est vrai. Mais Dieu-esprit, Dieu-amour, Dieu unique principe de toutes choses, je ne le nie pas. Bien plus, je ne reconnais qu'en lui d'existence réelle et je vois le sens de la vie dans l'accomplissement de sa volonté dont la doctrine chrétienne est la plus haute expression.

« On dit encore que je ne crois pas à une autre vie au-delà de la tombe, non plus qu'à l'éternité des peines et des châtiments. Si l'on ne sépare pas la conception d'une autre vie de l'idée du « Jugement dernier », d'un enfer peuplé de diables où des damnés souffrent des tourments éternels et d'un paradis où les élus goûtent une perpétuelle félicité, il est très vrai que je ne crois pas à cette vie, dans l'au-delà. Mais je crois à la vie éternelle et je crois que l'homme est récompensé selon ses actes, ici et partout, maintenant et toujours. Je crois tout cela si fermement qu'à mon âge, me voyant sur le bord de la tombe, je dois souvent faire un effort pour ne pas appeler de mes vœux la mort de mon corps, c'est-à-dire ma naissance à une vie nouvelle. Et je suis fermement convaincu que toute bonne action augmente le bonheur

de ma vie éternelle comme toute mauvaise action le diminue. On dit que je nie tous les sacrements. Cela est parfaitement exact. Je considère tous les sacrements comme des sortilèges vils et grossiers, inconciliables avec l'idée de Dieu et l'enseignement du Christ, et, de plus, comme des transgressions des préceptes formels de l'Evangile. Dans le baptême des nouveau-nés, je vois une corruption du sens même que peut avoir le baptême pour des adultes qui embrassent consciemment le christianisme. Dans le pardon périodique des péchés, acheté par la confession, je vois une dangereuse illusion, qui ne peut qu'encourager l'immoralité et faire disparaître toute hésitation devant la faute. Dans l'extrême-onction et le sacre des souverains, dans le culte des icones et des reliques, dans toutes les cérémonies, prières et incantations fixées par le rituel, je vois des pratiques de grossière sorcellerie. Dans la communion, je vois une divinisation de la chair contraire à la doctrine chrétienne. Dans la canonisation je vois le premier acte d'une série d'impostures et de plus une transgression de l'enseignement de Jésus-Christ, qui a expressément défendu à qui que ce fut de se faire appeler maître, père ou docteur (Mathieu XXIII, 8-10). On dit, enfin, comme pour mettre le comble à mon indignité, qu'après avoir insulté aux objets les plus sacrés de la foi, je n'ai pas craint de diriger mes railleries contre le plus saint de tous les sacrements, l'Eucharistie. Il est très vrai que je n'ai pas craint de décrire simplement et objectivement tous les actes qu'accomplit le prêtre pour la préparation de ce prétendu sacrement. Mais que cette cérémonie constitue quelque chose de sacré et qu'il y ait sacrilège à la décrire simplement, telle qu'elle est célébrée, cela est absolument faux.

« Il n'y a pas sacrilège à appeler une cloison une cloison, et non pas un iconostase, à nommer une coupe une coupe et non pas un calice. Mais on commet un sacrilège et le plus horrible, le plus révoltant des sacrilèges, en se servant de tous les moyens dont on dispose pour tromper et hypnotiser les gens, en profitant de la simplicité des enfants et des hommes du peuple pour leur persuader que, si l'on rompt un morceau de pain d'une certaine façon, en prononçant certaines paroles, et qu'on le mette ensuite dans du vin, la nature divine se communique à ce morceau de pain, que le prêtre, suivant qu'il l'élève au nom d'un vivant ou d'un mort, assure à celui-là la santé, à celui-ci une amélioration de son sort dans l'autre monde, enfin que quiconque mange ce morceau de pain reçoit dans son corps Dieu lui-même. Ne voit-on pas que tout cela est horrible ? L'enseignement du Christ est défiguré, transformé en une suite de grossiers sortilèges : bains, onctions, mouvements du corps, incantations, déglutition de morceaux de pain, si bien qu'il ne reste plus rien de cet enseignement. Et si quelqu'un s'avise de rappeler que toute cette sorcellerie, toutes ces prières, toutes ces messes, tous ces icones, n'ont aucun rapport avec l'enseignement du Christ, que

celui-ci commande seulement aux hommes de s'aimer les uns les autres, de ne pas rendre le mal pour le mal, de ne pas juger, de ne pas tuer leur semblable, tous ceux qui profitent du mensonge éclatent en protestations indignées et, avec une audace incroyable, proclament publiquement dans leurs églises, impriment dans leurs livres, leurs journaux, leur catéchismes, que Jésus-Christ n'a jamais défendu le jurement (serment), qu'il n'a jamais défendu le meurtre (guerres, exécutions capitales) et que la doctrine de la non résistance au mal est une invention, une ruse satanique des ennemis du Christ. Le plus horrible est que les hommes qui profitent du mensonge ne trompent pas seulement les adultes, mais que, profitant du pouvoir qui leur est donné, ils induisent en erreur les enfants eux-mêmes, les enfants dont le Christ a dit que celui-là serait maudit qui voudrait les tromper. Il est horrible que, pour servir leurs intérêts mesquins et leur basse cupidité, ces gens consentent à faire une œuvre aussi mauvaise et qu'ils cachent aux hommes la vérité révélée par le Christ, bien qu'elle dispense un bien mille fois plus précieux que le prix de leur triste besogne. Ils agissent comme ce brigand qui tua toute une famille de cinq ou six personnes pour voler une vieille souquenille et 40 kopecks. Les victimes lui auraient volontiers donné tous les vêtements et tout l'argent qu'elles possédaient pour qu'il leur laissât la vie. Mais il ne pouvait pas agir autrement. Il en est de même des imposteurs en matière religieuse,

(*A suivre*).

JOSEPH DE KRONHELM.
Gajsin, Podolie, Russie.

TOLSTOI ET LA VIE FUTURE

On sait que récemment le grand Tolstoï a été très gravement malade. Il a failli même succomber ; et voici en quels termes, à peine revenu à la vie, il faisait part à un ami de ses impressions de malade :

« Je ne reconnaissais pas distinctement mon entourage ; il me semblait que je glissais à la fois doucement et rapidement comme d'une montagne et que j'entrais plein d'espérance dans un séjour bienheureux. Maintenant que je commence à me remettre, j'ai le sentiment que j'aurai encore à traverser les fondrières et les marais de l'existence terrestre. Je regrette chaque minute de cet état où je me sentais entre ce monde et l'autre, et j'écrirai peut-être là-dessus ; je ferai comprendre aux hommes que la mort n'est pas terrible, qu'il y a une autre vie et une meilleure. »

L'illustre penseur rend très exactement compte des sensations éprouvées par un esprit élevé à l'heure où il s'apprête à briser les derniers liens qui le retiennent à la vie corporelle. Non, certes, la mort n'est pas terrible pour le juste ; pour celui qui s'est fait toute sa vie l'apôtre des idées généreuses ;

mais il ne saurait en être de même pour celui qui n'a fait et rêvé que le mal. La vie future est la continuation de la vie présente.

Pour ceux qui n'ont pas progressé elle reste après exactement ce qu'elle était avant, avec, en plus, le sentiment de la déception et l'angoisse de l'in certitude. Pour qui, au contraire, n'a cessé de lutter et de se transformer par l'épreuve, le poète l'a dit :

C'est un prolongement sublime que la tombe,
On y monte étonné d'avoir cru qu'on y tombe.

Cette vérité est si simple et si lumineuse que l'on a peine à comprendre qu'il soit si malaisé de la faire entendre aux hommes. Tolstoï n'aura été ni le premier ni le seul à se donner cette mission ; mais, du moins, sa grande voix aura chance d'être mieux écoutée et surtout de retentir plus profondément dans les masses. Ouvrons donc nos rangs, spirites, à celui qui se prépare à apporter sa pierre à l'édifice que nous construisons.

ALGOL.

UNE VISITE DE JÉSUS CHEZ LAZARE

(Voir le précédent numéro de la *Revue*).

Nous allons accomplir la tâche difficile et délicate de peindre ici la physionomie de Jésus. Nous dirons ce que nous voyons, sans oser affirmer que nous rendons fidèlement les traits de sa personnalité sacrée. Bien des voyants ont donné du divin Nazaréen des portraits n'ayant entre eux aucune ressemblance ; ceci provient de plusieurs causes : d'abord le Christ, un dans sa personnalité humaine aussi bien que dans sa Divinité, est *multiple dans ses manifestations pour les âmes* ; en un mot, chaque âme le perçoit selon sa réceptivité spirituelle ; mais, objectera-t-on il peut et doit en être ainsi, en ce qui concerne sa nature spirituelle divine ; mais sa corporéité humaine ne pouvait changer si complétement d'aspect physique, que les uns puissent le dire de petite taille, d'autres de taille élevée. Les uns lui donnent une chevelure et une barbe brunes, d'autres châtains, etc., etc. — Ce qu'il y a de certain, c'est que, suivant le milieu et le moment, le jeune Prophète était grandement modifié dans sa forme extérieure. Le peu de consistance de son enveloppe semi-fluidique, bien que d'apparence matérielle, rendait subites ces étranges modifications. La lumière éblouissante de la nature divine émergeant plus ou moins de l'enveloppe physique, en changeait les contours, en développait la beauté. Une seule chose était fixe et inaltérable en Jésus ; c'était sa voix d'un timbre à la fois si doux et si pénétrant, qu'aucune autre ne fut jamais semblable à cette harmonieuse voix..

Jésus pouvait élever fort haut le diapason de sa voix, sans en changer la caressante, l'ineffable suavité pour ses heureux auditeurs.

La personnalité de Jésus de Nazareth, que notre vision rétrospective nous montre assis sous la pergole de son Disciple et ami Lazare, est celle-ci : un homme plutôt au-dessous de la taille moyenne, mince, nerveux sans maigreur, la tête un peu forte, mais elle paraissait telle peut-être, à cause de l'abondante chevelure d'un châtain foncé à reflets fauves qui l'entoure. Les cheveux bouclés naturellement encadrent artistement la figure pâle de Jésus. Son front est grand, d'une forme admirable, sans un seul pli de la peau moins brune au front que dans le reste du visage. Le front et les yeux sont toute la physionomie de Jésus ; le nez tombe droit et fin sur une bouche vermeille, dont la barbe cache les contours, ainsi que la forme du menton. La barbe est à la fois fournie et claire, c'est-à-dire qu'elle laisse voir l'épiderme où elle prend racine ; les sourcils sont presque noirs formant une ligne finement arquée se rapprochant de la racine du nez ; les joues légèrement creusées, sans doute par la longue marche que vient de faire le Prophète. Quant aux yeux, il nous est difficile de les décrire, ils sont grands, bruns et tantôt bleus foncés ; l'iris a un point or, si brillant, qu'on ne peut en supporter l'éclat ; le blanc de l'œil très grand et assez bombé nage dans une fluidité brillante semblable à celle des yeux des très jeunes enfants ; les paupières alanguies et cernées, ainsi que le tour des yeux trahissent la fatigue et la douleur morale du Nazaréen ; les cils sont remarquablement longs et fournis.... Les épaules et la poitrine sont larges, mais dans une proportion parfaite avec sa stature ; le cou est plutôt maigre et nerveux, les pieds sont petits et fortement cambrés ; les mains sont fines, es veines sont apparentes ; la peau en est très brune. La forme des doigts nous échappe, nous ne pensons pas cependant que les doigts soient fuselés, mais ils sont sans nœud ; le Maître d'ailleurs tient ses mains presque toujours cachées sous les longues manches de sa tunique ; celle-ci est faite d'une étoffe de laine blanche, mais ayant été bien des fois nettoyée par la terre à foulon, elle a pris une teinte saumonée, un teint rose ; la tunique est longue, le bord en est usé.... Un manteau bleu foncé attaché près du cou par une agrafe en bronze a été retiré par Lazare des épaules du Maître, dès son arrivée sous le toit de son hôte ; les chaussures de Jésus sont grossières et de fabrication primitive, un morceau de peau retenu par des courroies de cuir, qui sont passées dans des trous faits dans le morceau de cuir de forme oblongue.

Un grand carré d'étoffe rouge entoure la tête de Jésus, non comme un turban, ni comme un fichu de femme ; il affectait plutôt la forme du bourrelet que les femmes de la campagne portent sur la tête comme amortissement du poids qu'elles transportent parfois au moyen d'une corbeille.

Quand le Maître fut assis, il rejeta loin de lui sur un escabeau l'étoffe rouge qui se déplia; elle était mouillée de sueur à plusieurs endroits. Jésus passa plusieurs fois, mais très rapidement, sa main sur son front en repoussant en arrière sa longue chevelure et découvrant ainsi la majestueuse beauté de ce front que nous dénommerions aujourd'hui *Olympien*!

Jésus souriait et regardait Magdeleine remplissant avec tant de zèle et d'amour les devoirs de l'hospitalité!

— Ta sœur Marie fait des progrès dans la bonne voie, dit de sa voix harmonieuse le Maître, en s'adressant à son hôte; chaque jour elle s'efforce de défricher le champ de son intelligence de l'ivraie qui empêche de pousser la bonne graine!... C'est un labeur long et pénible, qui rebute bien des âmes; mais Magdeleine a dans la sienne le stimulant par excellence : l'*Amour*!

Marie-Magdeleine regarda Jésus avec une expression à la fois humble et ardemment passionnée et ce regard voulait dire : « O Maître toi seul connais le cœur de ta servante! J'ai été pécheresse, c'est vrai; ma nature curieuse, indépendante m'avait fait rompre avec les usages sociaux et religieux de ma nation, mon orgueilleuse beauté m'attirait trop d'hommages, mon âme ardente et voluptueuse n'a pu résister aux séductions; mais je n'ai jamais trafiqué de mon corps en vile courtisane, ainsi que le disent encore, plus même qu'avant ma conversion, les hommes riches et puissants de Jérusalem, dont j'ai méprisé les présents et l'amour, car nulle attraction ne pouvait me les faire accepter! J'ai aimé Sentorius, parce qu'il était noble et bon; sa beauté physique était certes bien médiocre, mais son esprit était aussi profond que brillant. Il avait conquis le cœur de Magdeleine avant qu'elle oublia la pudeur de la femme dans ses bras!... Sentorius seul a compris mon âme aimante, si à l'étroit dans son corps de chair, si malheureuse de ne pouvoir exprimer qu'en des caresses humaines les ardeurs de sa tendresse surhumaine!

Toi Maître adoré, tu as dévoilé à la pécheresse le secret de sa nature; si je n'avais reçu ta grâce divine, j'aurais roulé de chute en chute dans de nouvelles liaisons, cherchant vainement à satisfaire la soif du pur amour, mon besoin insatiable d'union d'âme, de fusion spirituelle avec un être de même nature que la mienne. Ce pur diamant je l'eusse cherché jusque dans la boue des chemins; je me serai meurtrie inutilement l'âme et le corps et je n'aurai recueilli de mes parents et amis que mépris!

Maître, Maître, tu es vraiment un Dieu, tu as toute puissance, car tu es l'amour même! Un seul de tes regards plonge mon âme dans la béatitude du rêve!

Un signe de Marthe à sa sœur obligea Magdeleine à laisser Jésus avec Lazare; attristée la belle Juive s'en fut à la cuisine.

— Il faut, dit la sœur ainée, dresser le couvert dans la salle de repos; il fait un peu de vent, je crains que cela ne dérange le Maître pendant le repas; je te prie, Magdeleine, occupe-toi de ceci.

Obéissante, mais bien contrariée d'être privée de la vue de Jésus, Magdeleine se mit en devoir de préparer la table, la recouvrant d'un linge blanc de toile bordé d'un large ruban de toile pourpre.

Jésus tourna la tête vers la fenêtre que la jeune femme venait d'entr'ouvrir seulement.

— Hé quoi, dit le Sauveur en s'adressant à Lazare, voulez-vous me priver, en prenant mon repas, d'admirer la nature, de regarder le ciel d'un bleu si lumineux et de voir l'ombre mouvante de cette vigne sur la table à manger. Ceci me paraît préférable à la table la plus richement décorée! — Magdeleine, ajouta-t-il d'une voix dont les modulations seules renfermaient bien des sentiments, Magdeleine, nous prendrons ici notre repas, que les oiseaux égaieront de leurs chants joyeux; en attendant, viens près de moi; tu as beaucoup de choses à me dire, à me demander et moi j'ai hâte de t'instruire; le temps m'est compté par mon Père!... Je ne sais si je pourrais revenir ici...

Lazare effrayé tendit ses mains vers Jésus dans une attitude de cruelle anxiété!

Jésus ajouta tristement pour calmer son ami... du moins de longtemps!

Marie accourut à la voix du Maître; elle prit un escabeau très bas et s'assit en face de lui; elle croisa ses pieds et pour mieux fixer son attention sur ce qu'elle allait entendre, Marie arrondissant ses beaux bras en entoura ses genoux en enlaçant les uns dans les autres les doigts de ses mains; par un brusque mouvement involontaire, le léger turban de gaze s'était détaché de sa tête; elle négligea de le ramasser, car il aurait fallu détacher son attention du Bien-aimé.

Jésus sourit; il lisait couramment dans cette âme :

— La nature t'a donné un si beau diadème, ma sœur, que le cacher est une faute!

— Et une vanité inutile, dit sévèrement Lazare!...

Magdeleine répondit humblement :

— Mon frère, je te remercie de ton avis!...

Puis, songeant aux paroles du Maître, qui au lieu de la blâmer comme Lazare, lui faisait comprendre que ce turban étaient une parure inutile pour une de ses disciples, elle fût touchée de sa bonté, qui adoucissait avec tant de délicatesse une leçon nécessaire.

Puis, avec cette rapidité qu'a la pensée de se transformer, Magdeleine pensa que si Jésus trouvait supérieurement belle sa chevelure (ce qu'elle

était en effet), elle devait sur l'heure la couper et jeter ses nattes en offrande respectueuse aux pieds du Maître.

Le sacrifice ne fit pas balancer un seul instant la volonté de Marie et si elle eût eu sous la main des ciseaux, elle eût accompli immédiatement ce sacrifice !

Mais Jésus lui dit : « Quand une tendre mère donne à sa fille un bijou précieux, la fille doit-elle s'en dessaisir et le rejeter?... Non; la mère en serait peinée, aussi la fille doit le porter toujours, pour que sans cesse le plaisir de jouir du bijou fasse la joie de la mère et que la fille en ait une constante reconnaissance envers celle qui le lui ai donné !...

Magdeleine baissa la tête, prit le bord de la robe de Jésus et la baisa.

A ce moment, un homme de mauvaise mine s'approcha de la pergole; il jeta sur Jésus et Magdeleine un regard d'envie et de curiosité ; et s'adressant à Lazare il lui dit : « Ton serviteur Joseph,fils de Manassé, qui est dans ton champ en deça du Bourg m'envoie te prévenir que l'on vienne à son aide, il s'est cruellement blessé au pied et ne peut plus conduire ses bêtes.

— Ne pouvais-tu lui aider toi-même répondit, contrarié d'être dérangé dans ce moment, le frère de Marthe et de Marie, j'aurais payé tes services!

— J'ai mon travail et ne puis faire celui des autres; mon Maître est riche et puissant et pour le moindre repos que je prends dans ses vignes il me fait battre de verges ! c'est même à mes risques et périls que je suis accouru pour te prévenir Lazare, par pitié, pour Joseph, un travailleur des champs comme moi. — Si tu voulais ordonner à ta servante, que je vois d'ici dans cette cour, de me donner à boire, j'en serai réconforté, car j'ai fais diligence pour arriver jusqu'à toi, sans être vu par le chef des cultures de mon maître.

Lazare fit signe à la servante et dit à l'homme d'aller lui-même demander à se rafraîchir.

— Voilà qui me contrarie beaucoup, Seigneur, dit Lazare à Jésus. Voici un serviteur qui sera peut-être obligé à garder un long repos et de quelque temps encore, je ne pourrai le remplacer... Il faut que je me rende de suite auprès du blessé !... Je vais être privé une heure au moins de ta précieuse présence. O Maître si pitoyable, donne-moi le moyen de guérir mon serviteur !

— Jésus prit l'étoffe rouge qu'il avait précédemment sur la tête :

— Tiens, mon ami, dit-il à Lazare, presse la plaie que ton serviteur a au pied gauche ; c'est une vipère qui l'a mordu; ensuite enveloppe le pied avec ce linge; mais hâte-toi, le venin fait du progrès, la cheville devient noire; après tu reviendras de suite près de moi. Ton serviteur reprendra sans douleur son travail interrompu.

Lazare informa Marthe de son absence forcée et de la cause qui la moti-

vait, en ajoutant que, certain de la promesse de Jésus, il serait de retour avant une heure.

A peine Lazare s'était-il éloigné de la pergole que la sœur aînée y vint.

— Magdeleine, dit-elle, laisse le Seigneur prendre un peu de repos et vient m'aider, je te prie! N'est-ce pas Maître qu'il n'est pas juste que je travaille seule, tandis que Marie reste près de toi?

Jésus secoua doucement la tête.

— Marthe, dit-il, en enveloppant celle-ci d'une effluve de douce sensation, Magdeleine a choisi volontairement la meilleure place! Elle ne lui sera point ôtée.

La sœur aînée ne comprit pas la profondeur des paroles de Jésus qui faisait juste ce qui paraissait à son bon sens peu juste! Mais la sainte fille venait de se sentir entourée, pénétrée d'une telle suavité, que jamais son cœur ni son esprit n'eussent pu s'en imaginer la puissance. La vierge ne pouvait comprendre! mais ravie, enivrée, elle retourna à ses occupations, sans mot dire, cherchant à fixer en son souvenir, cette sensation puissante qui terrassait sa volonté, en enlevant son âme dans une région plus élevée!

On doit être ravie de même dans le sein d'Abraham, pensa la pieuse Marthe!

— Marie, dit le Maître en fixant son regard, devenu moins doux, sur l'ancienne amante de Sentorius, ne te préoccupes pas du jugement des hommes sur ta conduite passée; ils te blâmeront de même bientôt, quand ils te verront quitter toutes les joies de l'existence, tous les triomphes que procurent à la femme la beauté, pour te consacrer au secours de ta nouvelle famille spirituelle : mes disciples; lorsqu'ils te verront, ces hommes à courte vue sacrifier les biens terrestres qu'ils considèrent uniquement pour rechercher les privations, te dévouer aux malheureux de corps et d'âme. Ces hypocrites jouisseurs, ces faux prophètes diront : la belle Magdeleine n'a fait que changer de folie, elle eût mieux fait de rester Souveraine de beauté, dans Jérusalem, que de se faire servante du *Perturbateur du Temple!*

Et l'on te maltraitera à cause de moi, Magdeleine, toi et tous ceux qui auront cru à ma parole; qui savent que je suis l'Envoyé de mon Père!... Tu le sauras un jour, sœur chérie, dont l'amour purifié est la seule fleur terrestre, dont il m'a été possible et permis d'aspirer le délicat et délicieux parfum d'âme!... O Marie-Magdeleine, tu as tant aimé, qu'il te sera beaucoup pardonné. — Ta mémoire, Magdeleine, ne s'éteindra jamais parmi les hommes; tu resteras dans les siècles à venir la consolatrice de l'Envoyé du Père! Sur ce trône qui m'est réservé, tu seras toujours près de moi.....

Marie laissa échapper un petit cri de surprise; son regard interrogeait celui de Jésus!.....

— Parle, Magdeleine, achève ta pensée.

— Tu parles d'un trône, Maître, auprès duquel ta servante sera à tes pieds, et cependant, je t'ai entendu dire à maintes reprises : que ton royaume n'était pas de ce monde et que la nation juive se méprenait sur le caractère réel de ta mission ! Certes, notre nation t'adopterait avec reconnaissance pour Roi, si, par ta puissance spirituelle inconnue jusqu'ici en Israël, tu consentais à te servir des légions d'esprits qui sont à ton service pour combattre avec nos guerriers contre les Romains. Je ne doute pas, Maître, que tu n'aies le pouvoir de faire rouler des collines sur les armées ennemies, de reconstituer l'ancien royaume de nos pères, dans toute sa splendeur passée. Mais si le Ciel a doté ta grande âme d'une telle puissance : celle d'un Dieu, tu as toujours dit à tes plus fidèles Disciples que telle n'était pas ta mission ici-bas de relever Israël de son abaissement... Alors, Maître, de quel trône parles-tu ? Daigne l'expliquer à ta servante, dont l'entendement se trouble !...

Jésus soupira, passa la main droite sur son large front, regarda le ciel. Ses yeux semblaient distinguer quelque chose dans ce profond azur, qui donnait à sa belle physionomie une expression de douloureuse angoisse.

Jésus se taisait ; Marie sentait des larmes venir à ses paupières...

Ah ! pourquoi ai-je fait cette question au Bien-aimé, pensait-elle, puisqu'elle vient de l'attrister ?

Toutefois, elle respecta la pénible méditation de Jésus.

Après un assez long silence, le Messie reprit :

— Magdeleine, il y a toute sorte de trône qui élève celui qui y monte au-dessus des autres hommes ; il y en a en matières précieuses : or, argent, ivoire ; il y en a en bois doré... le mien sera en bois brut, élevé en plein air... et je souffrirai beaucoup, quand j'y serai placé... et ceux qui seront près de moi, souffriront de mon élévation... et de ma peine... Marie, ta merveilleuse beauté se flétrira dans les larmes pour ton Roi...

— Ah ! Maître, j'accepte avec joie toute souffrance qui me permettra de partager la tienne ; mais en cet heureux instant pour elle, n'afflige pas son faible cœur !...

— Ainsi, reprit Jésus, en tout temps et même jusqu'à la consommation des siècles, ton nom Marie-Magdeleine sera béni et aimé des nations qui se convertiront à mes doctrines... Et ce sera justice, car ton amour ne fait aucune réserve personnelle pour l'objet de ton attachement ; ton abnégation est complète, ton dévouement sans borne, non seulement au Maître, mais à sa Doctrine... Tu seras l'image, le symbole de la régénération de l'esprit et de l'âme par l'amour dans sa vérité et force idéale !... Marie, je lisais dans ton cœur, tout à l'heure, au sujet du plat d'argent que voici, et Jésus prit entre ses mains le souvenir de Sentorius.

Magdeleine rougit légèrement, levant avec timidité son regard humide vers le Seigneur.

— Penses-tu que je te blâme, Marie, d'avoir conservé ceci en souvenir, et non pour sa valeur intrinsèque, de l'homme dont la nature s'est le plus rapprochée de la tienne ? ce serait injuste... et ne point apprécier ta délicatesse féminine... tu as sanctifié par ta pensée aimante ce souvenir... Il t'appartiendra toujours. Rien ne le détruira, ni le feu, ni tout autre élément destructeur... Tu le retrouveras dans mon Royaume, où il brillera d'un éternel éclat !... Mais bientôt, toutefois, celui que voici, que je tiens dans mes mains, tu le donneras pour soulager une infortune... Il sera vendu et acheté plusieurs fois ; enfin dans un temps de grande disette, son dernier possesseur le fondra pour en faire un lingot, qui sera transformé en monnaie.

— Seigneur, je crois en ta parole, mais comment retrouverai-je alors le souvenir du jeune Romain, dans ton Royaume, où, en définitive, je ne souhaite qu'une chose, te retrouver, Maître et t'adorer éternellement dans ta gloire !.....

Jésus sourit mélancoliquement :

— Chère sœur, tout ce que l'homme aime et qu'il sacrifie pour l'amour de Dieu, c'est-à-dire pour le soulagement ou le bonheur de ses frères, il le retrouvera augmenté, amplifié, dans le Royaume de mon Père, qui est aussi le mien, puisque je fais la volonté de mon Père et que je ne fais qu'un avec lui !... Tu parles, Marie, de l'espérance de m'adorer éternellement dans ma gloire... Chère fille, ta pensée est humaine encore en ceci ; l'amour est actif dans sa véritable essence, il n'est adoratif que dans son expression... le Royaume dont je vous entretiens constamment est d'une immensité dont les proportions que vous connaissez ou dont vous vous faites une idée sur la terre ne peuvent donner la plus petite idée... Et il y a dans cet infini que j'appelle Royaume du Père des quantités de régions ; or, toutes les âmes pures et aimantes y trouveront selon leur sacrifice au bien ici bas, et leur amour de Dieu et du prochain, la béatitude à laquelle elles auront droit. Là,elles retrouveront jusqu'aux objets auxquels elles auront attaché un pieux ou un noble souvenir !... C'est ainsi, ô douce sœur, que lorsque tu reverras Sentorius, tu pourras lui prouver, en lui montrant ce plat d'argent, souvenir d'une personnalité artistique, que tu n'as jamais cessé de penser à lui et de prier pour sa rédemption.

Magdeleine se mit à genoux devant le Maître, elle éclata en sanglots :

— O ! Divin Sauveur, tu ravis mon âme par tes paroles, je ne sais plus si je suis Magdeleine ou une habitante de ton Royaume, tant je me sens nager dans ta lumière !... Je suis éblouie. C'est trop de joie !... Grâce pour ton humble servante, si toutefois la mort ne l'a pas détachée de son corps mortel !

Jésus fit un signe de la main sur la tête de la belle Juive, dont la forme

astrale, supérieurement plus belle que la réalité tangible, venait dans son élan d'extase de sortir entièrement de son enveloppe terrestre, ce qui avait permis à Magdeleine de percevoir le véhicule de lumière éblouissante qu'était le corps causal du doux Nazaréen.

Marie se releva, elle croyait sortir d'un rêve, mais le Maître était là... Elle ferma les yeux pour revivre quelques secondes l'inoubliable minute dans laquelle elle puiserait désormais la force de souffrir et de vivre !... peut-être sans lui !...

Un bèlement plaintif attira l'attention de Marie ; bientôt elle vit un tout petit garçon qui tirait de toutes ses faibles forces, par une corde de jonc, une chèvre blanche aux yeux bleus. La bête semblait avoir conscience de ce qu'on allait faire d'elle.

A la vue de la belle Juive et de Jésus, qu'il connaissait de vue, l'ayant entendu maintes fois blâmé par ses voisins, l'enfant s'arrêta interdit. Il flottait encore autour du Prophète de légers flocons de fluide lumineux d'un blanc mélangé d'étincelles ou paillettes d'or. Les enfants sont parfois voyants, et celui-ci l'était. Ensuite, son cerveau se trouvait surexcité par le chagrin qu'il éprouvait d'amener la dernière chèvre de son petit troupeau au Marché, car sa mère, veuve et étant malade, ne pouvait plus gagner le pain quotidien ; aussi, avant de se décider à mendier, épuisait-elle toutes ses ressources pour recouvrer la santé.

— Où vas-tu, mon enfant ? dit Jésus, ta bête paraît te suivre avec répugnance.

Le petit garçon, à qui on avait dit que le Nazaréen était un révolutionnaire, dont les partisans ne feraient qu'attirer sur la nation de mauvais traitements de la part de leurs vainqueurs, qu'enfin les dignitaires du Temple méprisaient, car les prétendus miracles de ce chef des mécontents n'étaient qu'artifices démoniaques, quand les preuves de leur réalité obligeaient ces *Inspirés du Saint des Saints* à les reconnaître ; bref, le petit garçon regardant l'évolution de ces flocons lumineux de fluide autour de la personne de Jésus, se demandait dans l'amertume de son âme, si ce soi-disant Prophète ne produisait pas avec le secours du *Prince des Ténèbres*, cette fantasmagorie, si étrange et si belle !

— Eh bien ! parles, dit Marie en tendant au petit garçon quelques figues qui restaient encore sur le plat. L'enfant s'en saisit avec joie, non que ces fruits fussent rares en ce pays, mais celles qu'on lui offraient étaient belles et énormes...

A la chèvre, Jésus tendit quelques feuilles de vigne qui recouvraient la table, et la bête en les mangeant regardait de ses yeux bleus le Sauveur !... C'est que la chèvre voyait également la lumière qui émanait de la chevelure ondoyante du Prophète !

— Sont-elles bonnes, enfant? En veux-tu d'autres, j'irai t'en cueillir, l'arbre est proche.

Dompté par la grâce et la bonté à la fois, l'enfant répondit :

— J'en prendrais bien encore quelques-unes, si tu veux me les donner et que cela ne te dérange pas... mais il ne faut pas que je m'attarde à les manger ici, sous cet abri, où l'on est si bien..., car je dois me rendre au Marché pour vendre notre pauvre chèvre blanche, la pauvre Jésara!

Magdeleine se pencha vers Jésus :

« Maître, veux-tu projeter sur ces fruits ta vertu guérissante. »

Marie venait à ce moment de détacher quelques figues de l'arbre, et les avait posées dans le plat.

« Je donnerai le tout à l'enfant, il portera ainsi la guérison, la santé à sa mère, et le prix du plat d'argent donnera pour longtemps le bien-être au logis... Et l'enfant ne sera pas obligé de se séparer de sa belle chèvre blanche. »

— Magdeleine, le souvenir de Sentorius est devenu immortel, et bénissant les figues dont le plat était rempli, Jésus dit au petit garçon :

— La sœur de Lazare te donne ces fruits dont la saveur *particulière* rendra la santé à ta mère; elle doit en prendre un tous les quarts d'heure; après, elle se lèvera, ira avec toi à Jérusalem vendre ce plat précieux, et vous vivrez heureux avec le prix que vous en retirerez... Va, mon enfant, remonte à ta maison... ta chèvre te suivra docilement, tu peux maintenant la laisser en liberté!

L'enfant baisa la main de Magdeleine, remercia Jésus, et lâchant le lien avec lequel il retenait sa chèvre, prit à deux mains le plat de figues et se mit à courir vers son logis, la bête le suivait en bondissant.

Bientôt arriva Lazare; il était accompagné de son serviteur complètement guéri, qui avait voulu venir exprimer sa reconnaissance au Seigneur. L'homme se prosterna et baisa les pieds du Sauveur, qui voulait se dérober à l'expression de sa reconnaissance.

— Retourne aux champs, mon ami, dit Jésus au paysan, et ne parle à personne de ce qui t'est arrivé.

Quelques instants après, Jésus s'étant restauré avec Lazare et ses sœurs, partit pour aller trouver dans une réunion ses frères Esséniens.

M. A. B.

Le *Progrès Spirite* nous apprend la désincarnation, à l'âge de 85 ans, du président du *Groupe Girondin* à Bordeaux, M. Brisse, Pierre-Ernest, dont l'existence fut consacrée avec une ardeur et un dévouement sans bornes à la Foi spirite, à sa propagation et au soulagement des malheureux.

EUSAPIA PALLADINO

A GÊNES

Séance privée

Outre les séances expérimentales dont il a été fait mention dans la Revue précédente et qui affectaient un caractère purement scientifique, une autre séance privée a eu lieu, sous la direction et le contrôle spécial de M. Ernest Bozzano, président du cercle « La Minerva ». Nous en donnons ci-dessous le compte rendu extrait du journal de Gênes « *Il secolo* XIX ».

Pour des raisons faciles à comprendre, je dois m'abstenir de donner ici les noms des personnes qui firent partie du cercle, mais elles jouissent d'une réputation d'intégrité bien établie dans la ville de Gênes et appartiennent à la meilleure société. Je les désignerai donc par des lettres alphabétiques.

La séance fut donnée dans la salle à manger et l'ordre des places occupées par les cinq membres du cercle, autour d'une petite table rectangulaire à quatre pieds, fut le suivant : Eusapia (le médium) était assise à l'une des extrémités ; j'étais à sa droite, puis venait Mlle R. à l'autre bout ; en face du médium, se trouvait M. P. qui avait à sa droite M. F. A. et enfin Mme A. la maîtresse de la maison qui était à la gauche d'Eusapia.

Par suite de l'exiguïté de la pièce, ma chaise était appuyée contre la table de la salle à manger, massive et très lourde, en bois de chêne. Une faible lumière éclairait la chambre ; les coups usuels ne tardèrent pas à se faire entendre dans le bois de la table ; bruits faibles d'abord, puis plus accentués et répondant d'une manière intelligente à nos questions ; mais la lumière étant encore trop grande, nous baissâmes le gaz, sur la prière de l'agent occulte, et la chambre resta encore suffisamment éclairée par le reflet d'une bougie allumée dans l'antichambre. Cela étant fait, la grande table placée derrière moi, se mit à se mouvoir et fut transportée avec grand bruit jusqu'à l'angle extrême de la pièce ; l'intention évidente de l'agent occulte était d'obtenir plus d'espace. Presque simultanément, le tapis qui était sur la table de la salle à manger en fut enlevé et jeté sur la petite table. Comme la chaleur allait en augmentant, nous exprimons le désir que le tapis qui recouvrait nos mains soit retiré.

Mais John ne le permet pas ; car, pour autant qu'on peut l'affirmer le tapis a été transporté là avec intention et dans le but d'y mieux accumuler et condenser le fluide extériorisé.

Une main ouverte, puissante et énorme vient ensuite me frapper dans le dos, elle me presse avec force ; c'est la main de John. Les proportions en sont si grandes qu'elle s'étend d'une épaule à l'autre. Elle se retire peu après,

puis revient me frapper à trois reprises différentes sur l'épaule ; elle disparaît de nouveau pour venir me caresser la figure.

Je sens tout à coup une main saisir ma chaise et faire des efforts pour l'enlever ; je veux m'y opposer, mais Eusapia me conseille de ne pas résister aux désirs de John. Je cède donc aux sollicitations du médium et aussitôt, la chaise est enlevée de dessous moi et transportée sur la table de la salle à manger en pleine lumière. Je la reprends et on diminue l'intensité du gaz. Je sens notre table se déplacer vivement vers la gauche, de sorte que je me trouve justement en face de la porte par laquelle la lumière entre. Peu après, une grosse tête se montre, puis disparaît rapidement dans l'espace clair qui est devant moi, plusieurs fois de suite. Elle s'approche si près de moi, que je puis distinguer nettement le profil du nez qui est aquilin et la barbe en pointe. Alors commencèrent les attouchements divers qui se suivirent sans interruption ; ces contacts sont si multipliés qu'il m'est impossible d'en déterminer le nombre.

Tantôt ce sont des serrements de mains ; tantôt des pressions vigoureuses aux jambes, aux genoux, dans les flancs ; puis des caresses tendres et affectueuses sur la figure, des coups faibles sur les épaules ; une main me tire doucement la barbe, une autre me prend le nez. Ces mains sont tour à tour très fortes, moyennes, féminines, et même parfois enfantines. Je remarque pourtant, que tout en étant favorisé par ces mains fluidiques, aucune d'elles ne m'avait encore honoré d'un serrement de mains, quand, tout à coup, je vois descendre d'en haut deux grosses mains qui saisissent ma main droite, et la lèvent au-dessus des leurs. Elles la serrent avec violence et lui impriment une secousse si forte qu'il y a lieu de craindre qu'elles ne la disloquent. Je cherche à leur opposer de la résistance, espérant pouvoir mesurer la force musculaire de l'agent occulte ; mais une secousse des plus violentes, irrésistible, me fait plier le bras et comprendre qu'il est inutile de faire de l'opposition. Les lois les plus élémentaires de la mécanique enseignent qu'un point d'appui est la condition indispensable à la production des forces. Or, ces mains viennent tantôt d'en haut, puis, de mon côté droit, c'est-à-dire du côté opposé au médium et portent ma main en l'air. Elles étaient donc suspendues et isolées dans l'espace. Où était donc leur point d'appui et comment expliquer un tel phénomène?

Les manifestations se continuent. Une main vient battre, comme si elle était armée d'un bâton, les pans de mon habit ; puis je la sens s'introduire habilement dans ma poche gauche et y prendre un petit nécessaire contenant un peigne, des ciseaux, etc. La main était évidemment consciente de son acte et savait que cet objet s'y trouvait.

M. F. A. s'aperçoit qu'un objet vient de lui être apporté et constate que cet objet est mon nécessaire, lequel fut plus tard remis dans ma poche. De

petits coups secs et métalliques, faibles tout d'abord, mais augmentant en force, se font entendre (je cherche à les comprendre, mais en vain); une main me prend délicatement la barbe et en coupe une mèche, pendant qu'une autre main s'était approchée de mon menton. Cette fois-ci je n'ai plus de peine à m'expliquer le phénomène. L'agent occulte est en possession des ciseaux qui étaient dans mon nécessaire et me donne en signe de satisfaction trois coups sur l'épaule. Après cela, John s'avise de passer, avec délicatesse, les mêmes ciseaux sur la figure de M. F. A. ; puis il revient à moi et les replace dans la poche où j'avais mon mouchoir.

Alors suit une pause de quelques secondes ; on entend s'ouvrir avec bruit le piano qui était placé à une distance de 1 m. 20 derrière le médium et qui se met à jouer d'abord une mélodie, puis s'arrête pour recommencer de nouveau, comme si l'exécutant cherchait à se rappeler un air oublié depuis longtemps. Ce phénomène se continue pendant quelques minutes encore et la main mystérieuse finit brusquement en parcourant toutes les notes du clavier. Au même instant, on demande de faire l'obscurité complète et M. F. A. se hâte de fermer la porte qui communique avec l'antichambre ; mais une fente de la fenêtre laisse assez de lumière pour me permettre de distinguer nettement le profil de quelqu'un qui est en face de moi. Je n'étais pourtant pas favorablement placé, quand tout à coup la table se mit à parcourir un quart de cercle sur elle-même, nous obligeant à la suivre dans son mouvement de rotation. Aussitôt après, deux mains puissantes me saisissent par les épaules et me font faire un tour sur moi-même, de sorte que je me trouve ainsi en face de la fenêtre. Je comprends dès lors qu'un phénomène nouveau va se produire ; en effet, je vois apparaître distinctement d'en haut un bras entier qui vient me toucher l'oreille et va frapper ensuite l'épaule de M. F. A. qui était vis-à-vis de moi ; le bras disparaît et une tête d'enfant, au profil bien dessiné, se montre entre F. A. et Mme A. La tête s'incline à plusieurs reprises, s'avance et se retire visiblement à la lumière. Je la distingue assez pour qu'il me soit facile d'y voir onduler une mèche de cheveux. Malgré ma déclaration formelle, M. F. A. pense que ce doit être la tête de John. Nous interrogeons la table qui répond négativement. Alors Madame A. demande, à son tour, si cette tête ne serait pas celle de son petit frère César, mort à l'âge de trois ans. (John avait, en effet, annoncé au commencement de la séance que le petit frère de Mme A. serait en état de pouvoir se manifester).

A cette question, la table répond énergiquement « oui » et au même instant, Mme A. se sent entourer le cou de deux petites mains et une figure d'enfant se presser contre la sienne et elle dit qu'elle sent sur elle un poids comme celui d'un enfant qui se tient à genoux.

« Venons maintenant à la seconde partie de la séance. — Des attouche-

ments variés se manifestent de nouveau; on commence à apercevoir de petites flammes et l'on dirait qu'elles sortent de la table; elles volent tout autour comme des lucioles et s'évanouissent ensuite au-dessus de nos têtes. Peu après, de semblables lumières se montrent sur les mains des assistants; deux d'entre elles, des plus belles, apparaissent sur ma poitrine, y restent et brillent quelque temps comme des étoiles d'une couleur azurée et verdâtre; d'autres flammes grosses comme une noisette se forment en grande quantité derrière et au-dessus d'Eusapia; elles s'élèvent rapidement jusqu'au plafond et voltigent comme des papillons; ce phénomène n'excéda pas la durée d'une demi-minute.

Alors, la table commence à se mouvoir de nouveau et est transportée à l'angle extrême de la chambre où l'obscurité était plus grande. Quand nous eûmes repris nos places, je me trouvai être à celle que j'avais occupée déjà, en face de la fente de la fenêtre. Bientôt après, nous entendons comme un bruit étrange de verres qui s'entrechoquent dans le buffet; et un coup sec et sonore, à la fois caractéristique et familier, nous annonce que quelqu'un a débouché une bouteille, tandis que M. F. A. nous dit qu'on lui a mis un tire-bouchon dans la main et que nous entendons distinctement le bruit d'un liquide s'échappant d'une bouteille. Il n'y a plus de doute, c'est du vin qui a été versé dans les verres.

Peu après, je sens qu'un objet rond et solide est pressé contre ma lèvre inférieure et à mon grand étonnement, je vois que c'est un verre de vin. Je préviens aussitôt les autres membres du cercle et au même instant je sens mes lèvres humectées par le liquide. Ma voisine de droite, Mlle R..., demande à John d'avoir l'amabilité de lui en donner à son tour et un autre verre qu'elle vida lui fut soudain offert. Un troisième verre fut versé en outre au voisin de cette dernière, M. P... avec cette différence qu'après que le liquide lui fût mis aux lèvres, l'agent occulte lui ouvrit la main et y plaça le verre. A peine eût-il vidé le verre qu'une force inconnue le lui arracha de la main et nous l'entendîmes se briser avec d'autres verres au loin.

Pendant que tout ceci se passait, j'eus tout le temps d'observer Eusapia. Non content de lui tenir la main droite, je voulus m'assurer encore que sa main gauche était contrôlée par Mme A... De plus, le plateau sur lequel les verres se trouvaient était à près de 2 mètres de distance d'Eusapia, lui ôtant ainsi la possibilité de l'atteindre.

Je ne négligeai aucun moyen de contrôle et j'exerçai sur toutes les personnes composant le cercle une surveillance des plus sévères.

Tout à coup, on s'aperçoit qu'un verre du même liquide offert par l'agent occulte à Eusapia avait été rejeté par elle et l'avait mouillée de part en part. Elle s'en montra vivement surexcitée et voulut à tout prix qu'on fit de la lumière. Nous hésitons d'abord, mais nous finissons par céder aux prières

de John ; aussitôt, le médium revient à elle-même et les phénomènes se continuent dans l'obscurité. Un corps dur se heurte en cadence contre le dessous de la table et peu après une bouteille vide est mise entre les mains de M. F. A. C'est la même bouteille dont John a versé le liquide dans ses manifestations précédentes, mais là ne finirent point ces phénomènes extraordinaires. Bientôt après, deux grosses mains se posent sur ma tête et y restent immobiles pendant quelque temps ; puis elles se lèvent et font des passes magnétiques dans tous les sens au point d'en faire battre mes tempes ; je puis parfaitement distinguer le contact des doigts qui compriment et frictionnent la région temporale, près de l'endroit où sont localisés les centres de la mémoire du langage ; et avec un signe de bienveillance une main vient me frapper à trois reprises différentes sur l'épaule. Jusqu'ici, Eusapia s'est maintenue dans un état complet de veille. Elle parle et discute ces phénomènes qui se suivent ; et, contrairement à son habitude, elle est restée constamment immobile comme une statue ; ses mains si souvent agitées par des mouvements convulsifs sont comme mortes sur celles de ses voisins.

Nous arrivons maintenant à la 3e et dernière partie de la séance. Je commence de nouveau à sentir les mains de John qui passent derrière ma chaise et essaient de m'éloigner de la table ; je suis sur le point de perdre mon équilibre mais deux fortes mains me saisissent le corps et le remettent dans une position droite. Mon pied gauche avec lequel je contrôlais celui du médium se trouve alors être derrière le pied de la table ; mais je sens la main de John me prendre délicatement la cheville et me mettre la jambe au dehors ; puis la même main saisit mon bras gauche pour l'attirer vers l'agent occulte, et la persistance qu'elle y met me fait comprendre son intention. Ayant demandé à John si son intention n'était pas de me faire lever pour me permettre de prendre la position qu'il jugeait à propos de me donner, je sentis sur mon épaule des coups légers me répondre d'une manière affirmative. Ma chaise se met alors à se mouvoir vers le côté droit, après quoi deux mains me saisissent les épaules et me font comprendre qu'il était temps de m'asseoir. J'obéis à cet ordre et je me trouve ayant le côté gauche du corps penché ; je ne puis m'expliquer le but de cette attitude et j'y reste sans bouger.

Tout à coup, deux bras énormes me serrent fortement le corps ; mon épaule gauche est pressée contre un torse herculéen ; je sens une tête s'approcher de la mienne et son haleine chaude passer sur ma figure ; puis, la tête se tourne et les cheveux qui la couvrent me touchent légèrement à son passage ; la lumière projetée de la fenêtre me permet de distinguer parfaitement le profil. Je m'abandonne librement à cette étreinte et je reconnais la forme corporelle qui se manifeste ainsi ; c'était celle d'un

althlète. Mais il me fut impossible de découvrir de quels vêtements elle était revêtue; ils me semblaient être faits d'un tissu très fin et, au toucher, j'en sentis la surface inégale. Après m'avoir tenu ainsi embrassé pendant une minute, John se retira.

Les manifestations s'arrêtent pendant quelques instants pour continuer ensuite avec la même intensité. Je sens une main me toucher délicatement le front, l'épaule droite et l'épaule gauche. Je comprends que c'est le signe de la croix que l'agent occulte a voulu imiter; la main passe ensuite sur mes lèvres et j'y pose avec respect un baiser; je n'ai aucune peine à reconnaître que cette main est celle d'une femme. La même main me touche légèrement la figure et deux bras m'enlacent avec tendresse, tandis que je sens l'haleine chaude de la bouche qui embrasse la mienne avec amour. La forme ainsi matérialisée fit un violent effort pour parler, mais le médium était dans un tel état de fatigue et d'épuisement qu'il était impossible d'obtenir une matérialisation plus complète. Je suppliai John et l'agent occulte de se faire connaître et à la fin une voix faible mais distincte fit entendre deux mots qui semblaient vibrer en moi comme une voix d'outre-tombe. Puis suivit un embrassement plus ardent encore et nos âmes s'unirent dans une étreinte réciproque d'amour. Les autres membres du cercle ont entendu le baiser et les paroles prononcées.

A cinq ou six reprises différentes, la forme revint, sur ma demande, m'embrasser et avant de me quitter, elle prononça distinctement et avec une profonde tristesse ce seul mot : « Adieu ».

(*A suivre*). Professeur C. MOUTONNIER.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DE M. BÉRA

Question. — Nous entendons constamment appeler Dieu « un père bon et juste ».

Est-ce que ces deux qualités ne sont pas incompatibles, l'une issue du cœur toujours prêt au pardon et ayant « des raisons que la raison ne connaît pas » ; l'autre, rigide et inflexible comme une loi mathématique.

Un père qui serait « juste » serait-il un bon père, un juge qui serait « bon » serait-il un « bon juge ? ».

Réponse. — Ami critiqueur, pourquoi demandez-vous ce que vous savez puisque vous en faites vous-même la synthèse ?

Pour le bien public, répondrez-vous. Soit ! alors suivez bien mon raisonnement :

Par juste, on entend tout ce qui est équitable, ce qui ne blesse ni la conscience, ni le droit d'autrui, ni la responsabilité d'un tiers : en un mot, c'est

une droiture qui respecte tout, qui marche droit dans son chemin tout en faisant équitablement la part de chacun.

De ceci dérive forcément une ligne de conduite inspirée par notre conscience et dans laquelle domine le sentiment exact du juste, du beau, de l'équité, en même temps que nous sommes entraînés en conséquence de ces idées à éviter le mal et à le réprimer, à pratiquer le bien et à l'enseigner.

Mais vous, terriens, qui êtes nés avec toutes les fautes inhérentes à la chair, il faut que vous combattiez courageusement cet esclavage et comment? En vous contraignant, en vous améliorant chaque jour par toutes pratiques saintes et saines.

Par exemple, si votre esprit insoumis se rebelle contre la loi du travail, contre l'obligation des dures corvées, que faut-il faire pour le forcer à obéir ?

Employer la force, la violence contre vous-même, penser combien il est juste que le réglement paternel et bon pour les travailleurs devienne pour les récalcitrants dur et sévère.

En outre du besoin que vous avez de vous corriger de vos mauvais penchants, si les lois immuables de Dieu que nous tous, même esprits, sommes loin de connaître, sont absolues, il s'ensuit que tout homme qui s'intéresse au bien du prochain essaiera bon gré, mal gré de lui inculquer la notion du bien par laquelle nous sommes tous appelés à progresser et à nous perfectionner sans cesse.

De cette idée mère, que le bien doit arriver à triompher des vices de la chair et de l'esprit, sont nées des sociétés religienses ou humanitaires qui adoptent des réglements pour l'observation des grandes lois de justice et de bonté ; ces règlements sont considérés par les insubordonnés comme expiatoires et rébarbatifs, mais dans l'esprit et la lettre, ils sont seuls capables de faire arriver l'humanité au bien.

Il y a donc une grande bonté dans l'action de ceux qui veulent faire arriver au bien ceux mêmes qui ne le veulent pas, puisque de par les lois cosmiques la mesure de notre perfectionnement est celle de notre bonheur.

C'est ainsi que vous comprendrez mieux, je l'espère, ce paradoxe qui consiste à dire que ce qui est juste est bon ; et en appliquant à Dieu ces deux attributs qui semblent se combattre, examinons un peu dans quel sens nous pouvons en expliquer la similitude :

Le catéchisme définit Dieu un être souverainement parfait, créateur du ciel et de la terre.

Cette définition peut nous suffire dans la question et nous allons la commenter :

1° S'il est parfait, il a dû faire toutes choses avec sagesse et ponctitude.

2° Puisqu'il a créé l'univers, il nous a créés aussi. Sa sagesse se montre

dans l'organisation des mondes où tout est beau et admirable pour celui qui étudie la nature, vaste champ d'études dont les savants ont tiré des lois et des conclusions vraiment stupéfiantes. Dieu est ponctuel en tout ; sa loi est invariable. Ayant créé le ciel, la terre et nous-mêmes, il a dû, dans sa sagacité, mettre en nous tous les moyens propres à arriver au but pour lequel il lui a plu de nous créer.

Or, puisque nous devons passer par tous les degrés de l'échelle de la vie éternelle, nous avons en nous les qualités et les défauts nécessaires à un combat méritoire, non seulement vis-à-vis de nous-mêmes mais aussi vis-à-vis de nos frères moins avancés, de manière à les entraîner à la victoire de tant de misères humaines.

L'étude de Dieu a absorbé et absorbera encore bien du temps, bien des esprits s'attachent à la question de l'origine de l'être également ; mais du moment que nous existons, il faut subir de gré ou de force tous les effets propres à notre situation respective et ce n'est que dans la méditation et la recherche des lois qui régissent l'humanité que l'on arrive à la compréhension nécessaire et suffisante de ce qui est, ce qui existe et ce qui nous est imposé.

Cet exposé terminé, donnons les conclusions des questions posées au début et se résumant en ceci.

Juste s'allie-t-il à bon ?

Mais, c'est de toute évidence, la bonté est le fruit de la justice puisque la justice impose à tous le respect des droits de chacun et supprime tous les écarts, toutes les violences si opposées à la bonté.

En imposant des corrections aux enfants qui manquent à leur devoir, des pénalités aux hommes qui cherchent à nuire à leurs semblables, vous avez en vue le but noble et sain de les rendre meilleurs ; puisqu'il n'y a pas d'autres moyens de leur apprendre et d'apprendre à la société combien sont détestables les préjudices causés à autrui.

La base des lois sociales reposant sur le principe de la justice, nul ne peut s'y soustraire sans faire tort à son voisin et mériter un châtiment.

Donc, en pratiquant la justice, vous faites œuvre de bonté puisque vous montrez ainsi le droit chemin à ceux qui s'en sont écarté, vous n'employez la force qu'envers ceux qui manquent de bonne volonté.

Les lois immuables de Dieu embrassent également d'un seul jet, justice et bonté, puisque l'un des attributs découle de l'autre, et que l'agencement du monde est tel qu'il faut que chaque chose ait sa place puisque Dieu a voulu qu'il y ait une place pour chaque chose.

Des esprits moralisateurs.

X...

Saint-Pierre (Martinique) le 1er juillet 1901.

Monsieur,

Encouragé par l'accueil que vous avez bien voulu faire à ma première communication, je viens vous donner les réponses qui ont été faites à votre deuxième question.

« Dieu est juste et bon. Il n'y a nullement incompatibilité entre la bonté et la justice. Il nous est d'ailleurs impossible de nous faire une idée d'un Dieu qui ne serait pas à la fois bon et juste. S'il n'est pas bon il lui manque le plus beau de ses attributs. Comment voulez-vous que nous puissions faire cette chose extraordinaire de supposer un Dieu qui n'est pas infiniment bon. Nous ne pouvons admettre cela. La *puissance* infinie sans la *bonté* infinie est encore une chose invraisemblable. Il serait même dangereux pour l'univers qu'il pût y avoir un Dieu qui ne fût pas infiniment bon.

Nous croyons qu'il est inutile d'insister.

Quant à la justice, elle est peut-être encore plus indispensable à la divinité que la bonté. Dieu ne saurait être ce qu'il est s'il n'est pas juste. La justice fait partie de son essence et nous ne saurions faire nous-mêmes la supposition d'un Dieu qui ne serait pas parfaitement juste.

Maintenant voyons les deux propositions. *Un père qui serait juste serait-il un bon père* ?

Pourquoi pas ? Qu'est-ce donc qu'un père juste sinon celui qui donne à hacun ce qui lui est dû ? Un père juste ne fait pas de préférence dans son entourage et il récompense chacun selon son mérite. Il n'a pas d'enfant chéri au détriment des autres, non plus qu'il n'a d'aversion pour aucun des siens. En un mot il est bon parce qu'il est juste. »

Voulez-vous nous permettre une objection ? N'y a-t-il pas des cas dans lesquels la bonté doive faire fléchir la justice ?

« Il y a des cas dans lesquels un père doit faire fléchir la justice en faveur de la bonté et ces cas arrivent souvent dans la vie terrestre ; mais n'allez pas pousser trop loin la comparaison que vous faites entre un père et Dieu. Dieu a l'éternité pour lui et les hommes n'ont que quelques années pour faire l'éducation de leurs enfants. Dieu ne sera nullement tenu d'agir toujours comme le *bon père*, dont l'existence sur la terre ne dure qu'un moment. Dieu n'aura qu'à être juste : c'est sa manière d'être bon.

Passons à la deuxième proposition : *Un juge qui serait bon serait-il un bon juge* ?

Absolument. Le juge qui est *bon* est même le seul qui soit un *bon juge* Qu'est-ce qu'un bon juge sinon celui qui condamne selon les circonstances qui ont accompagné la faute. Celui qui juge sans entrailles est un monstre. Il n'y a pas deux fautes pareilles qui méritent le même châtiment. Et vous voulez qu'un juge ne soit pas bon ! Mais alors il ne sera pas juste !

D'ailleurs ici encore, il ne faut pas pousser trop loin la comparaison entre le bon juge et Dieu. Dieu connaît nos pensées les plus secrètes et il nous juge dans son infinie bonté et dans son infinie justice. »

Voilà la communication que j'ai obtenue et que je transcris fidèlement.

Le style en est parfois un peu bizarre mais par endroits aussi je le trouve plein de force.

Je prends un intérêt très puissant aux questions que vous posez dans la Revue. Je m'intéresse infiniment à tout ce qui concerne le spiritisme et le courrier du 22 qui m'apporte la Revue est toujours le bienvenu.

Je fais d'ailleurs lire le journal, ainsi que les livres que je possède, à beaucoup de mes connaissances. La doctrine spirite a ici quelques adeptes. Malheureusement ils ne sont pas groupés et même je crois qu'en ce moment tout groupement est impossible.

Veuillez agréer, Monsieur mes plus fraternelles salutations.

B...., SAINT PIERRE (Martinique).

Chère Madame et S. E. C.,

En réponse à la deuxième question posée par M. G. Béra, dans le numéro de *Revue spirite* de juin dernier, j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le résultat de mes réflexions. Naturellement, je vous les donne pour ce qu'elles valent.

Et d'abord, peut-on supposer à Dieu des qualités incompatibles ? A mon avis, non ! Dieu, foyer d'où tout procède, n'a fait aucune loi qui ne soit compatible avec les autres, puisque c'est son Amour infini qui les a fait éclore.

Examinons de bien près si, même pour nous, habitants de cette terre, la justice et la bonté sont incompatibles.

La justice, réglée par un code, dans le but d'étendre à tous les mêmes peines ou les mêmes atténuations, est forcément mathématique et inflexible — et encore ne l'est-elle que relativement. — C'est la justice sociale, dont chaque amélioration est issue indéniablement d'un premier sentiment de pitié — par conséquent de bonté — et qui devra, nécessairement être, par la suite, rigide et mathématique.

Mais nous voilà maintenant en présence d'un fait qu'il nous appartient personnellement de juger. Ici nous sortons de la mathématique et nous entrons dans le domaine de la justice uniquement basée sur nos libres sentiments et dans la balance de laquelle nous pourrons faire directement entrer la bonté, par « des raisons que la raison ne connaît pas », selon notre grandeur d'âme et en tenant compte de la compréhension du coupable.

Il est facile de voir, d'après ce qui précède, que l'incompatibilité n'existe qu'en apparence puisque partout la bonté a été le point de départ, et, au fond,

nous constaterons qu'en instituant la justice mathématique nous n'avons eu que le souci de la rendre égale à tous et de la mettre hors de la portée des méchants. Nous avons en cela une preuve de notre infériorité par la dissemblance de nos sentiments et, conséquemment, par leur différence lorsque nous les mettons au service des causes. Là seulement est l'incompatibilité.

Supposons maintenant que tous les êtres humains aient les mêmes sentiments de bonté, et la même compréhension de la justice. Du même coup nous supprimons la justice mathématique, et chacun de nous, étant en communion avec ses frères, sera sûr de procéder selon leurs vues. Rien ne choque plus et il ne viendra à l'idée de personne d'imaginer de *plus bonne justice* ou de *plus juste bonté*, chacun portant en lui le reflet d'un même sentiment et d'un même désir.

L'idée d'une unité terrestre nous fera mieux comprendre, malgré la distance infinie qui sépare cette justice — pourtant idéale — de la perfection divine, pourquoi Dieu, ayant créé des lois partant d'un seul principe, l'Amour, ces mêmes lois, quelque incompatibles qu'elles puissent paraître à première vue, sont cependant liées les unes aux autres par une même chaîne. Ajoutons qu'étant égales pour tous, c'est-à-dire fondamentalement et éternellement mathématiques, ses lois portent toujours, quel qu'en soit la rigueur, le cachet de bonté du Tout-Puissant, puisé dans son Amour pour toutes les créatures, de l'atôme au pur esprit.

Interrogeons au fond de notre âme, cette fibre qui tremble lorsqu'on essaye d'évoquer la perfectibilité, l'unité et l'infinité de Dieu dans toutes ses œuvres, et nous verrons combien il serait téméraire de croire à la moindre incompatibilité dans ses lois. Dès que l'esprit, quittant la croûte terrestre, tente d'aborder les sphères supérieures, tout pour lui s'unifie, se fond et il ne voit partout que l'Amour infini, émanation de Dieu, principe unique de toutes choses.

Nous concluons donc et nous devons conclure en affirmant que Dieu est « un père bon et juste ». Il est bon parce qu'il est juste ; il est juste parce qu'il est bon. Voilà la vérité, et si nous ne pouvons toujours la deviner, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-même.

Dans le même ordre d'idées, nous affirmons également qu'un père qui est juste sera « un bon père » et qu'un juge qui est bon sera « un bon juge ». Pour ce dernier cas, l'opinion publique est seule valable ; nous en avons d'ailleurs une preuve dans l'excellente impression qu'ont produit les jugements rendus par M. Magnaud, le digne et honorable président du Tribunal de Château-Thierry.

Salvator Mizzi,
Membre de la Fédération Spiritualiste
Algérienne et Tunisienne.
Tunis.

UN ÉPISODE DE LA VIE DU PRINCE LOUIS-FERDINAND DE PRUSSE

Le comte Grégoire de Nostitz, aide de camp de l'empereur Nicolas Ier, de Russie, a transmis à son fils des « Mémoires », dans lesquels est relatée l'histoire d'une apparition dont il a été témoin oculaire. C'était en octobre 1806, le comte de Nostitz, alors officier des hussards dans l'armée prussienne, était lié avec le prince Louis-Ferdinand de Prusse, jeune et brillant général de l'armée prussienne, commandée par Frédéric-Louis, prince de Hohenlohe-Ingelfingen, le même qui fut battu à Iéna par Napoléon Ier. La veille de la bataille de Saalfeld, où l'armée prussienne fut mise en déroute, le prince Louis-Ferdinand se trouvait avec son état-major dans le château du duc Schwarzbourg-Rudolfstadt. A minuit juste, on était en train de causer de la guerre, le jeune prince se réjouissait énormément de ce que le lendemain devait avoir lieu la première rencontre avec les troupes de Napoléon Ier, et dit au comte de Nostitz : — « Je ne sais comment vous dépeindre ma « grande joie de notre rencontre de demain !.... nous voguons en pleine « mer... nous avons le vent en poupe... nous sommes tous à notre poste. » — A peine avait-il achevé cette phrase, que le comte de Nostitz remarqua avec une indicible surprise, un changement profond s'opérer sur le visage du prince. Celui-ci, les yeux hagards, se levant précipitamment, saisit un des candélabres qui éclairaient la salle et se mit à courir dans le corridor qui conduisait à la salle de la garde. Le comte de Nostitz le suivit et le vit poursuivant dans l'obscurité une forme vêtue de blanc, qui disparut dans un mur sans issue, qui fermait le corridor. En entendant les pas du comte de Nostitz qui le suivait, le prince Louis-Ferdinand se retourna et lui cria : « Avez-vous vu Nostitz » ? — « Oui, Altesse, j'ai vu. » — « Eh bien ! ce n'est « donc pas un rêve, un accès de délire, une hallucination ! » — s'écria le prince. On fit partout de minutieuses recherches, mais en vain. Le factionnaire placé à la porte, interrogé, déclara avoir vu un individu couvert d'un manteau blanc et qu'il avait pris pour un officier des dragons saxons. Cependant le corridor n'avait pas deux issues ; il y avait une seule porte, qui était gardée par le factionnaire et qui donnait accès à la salle dans laquelle se trouvaient le prince Louis-Ferdinand et son état-major. — Cet événement fit une profonde impression sur le prince et son entourage. Le prince avoua au comte de Nostitz, qu'il considérait cette apparition comme un mauvais augure, attendu que le spectre de la Dame Blanche, selon la légende de la famille de Hohenzollern, n'apparaissait aux membres de cette famille que la veille d'une mort violente. — Le lendemain eut lieu la bataille de Saalfeld. Les Prussiens furent battus. Pendant la débâcle, le prince Louis-Ferdinand

et le comte de Nostitz aperçurent, pour la seconde fois, sur une colline du lieu où ils se trouvaient, une dame vêtue de blanc, qui pleurait amèrement en se tordant les bras de désespoir. Le comte de Nostitz donna des coups d'éperons à son cheval et s'élança au galop vers la colline où se trouvait la dame en blanc, mais elle avait disparu. Beaucoup de soldats qui se trouvaient à cet endroit, l'avaient vue, mais ne pouvaient dire ce qu'elle était devenue. Quelques minutes après, le prince Louis-Ferdinand tombait mortellement blessé dans une charge de cavallerie. Le comte de Nostitz accourut à son secours et voulut l'emporter hors du combat, mais il fut lui-même frappé et, ayant perdu connaissance, il ne sut que plus tard qu'il avait été blessé par un cavalier français.

Le comte de Nostitz n'avait parlé de son aventure qu'à son fils en lui recommandant expressément le plus profond secret. Mais le prince royal de Prusse, plus tard Frédéric III, ayant appris que le comte de Nostitz avait laissé des « Mémoires » et qu'ils se trouvaient entre les mains de son fils, le pria instamment de les lui remettre pour ses archives. Le comte consentit et l'empereur Frédéric III les a conservés dans les Archives de la maison de Hohenzollern.

JOSEPH DE KRONHELM.

DESSINS MÉDIANIMIQUES DE Mme ALINE TEISSIER

Il y a une année déjà, l'écho du *Merveilleux* mentionnait dans ses colonnes le talent d'un médium dessinateur, dont les œuvres viennent à mon tour de m'intéresser vivement.

L'esprit guide de la dame Teissier est Indien, et il imprime à tous ses dessins le cachet original des contrées tropicales dont les mystères semblent se condenser sous ses crayons. Ce sont des reproductions extrêmement artistiques de la flore aquatique dans ces pays merveilleux où la fiction et la réalité s'enchevêtrent, se cachent pour ainsi dire l'une dans l'autre, comme pour intriguer et dérouter celui qui cherche l'idée à travers les mille caprices de la nature et les mille arabesques de l'art.

Ainsi, dans le réseau serré des plantes et des feuillages épandus dans un savant et inextricable fouillis, se dégage pourtant, plus ou moins formé, plus ou moins complet, l'être réel dont la vie s'est longtemps concentrée à l'intérieur de ce nid de verdure avant de s'essayer, de se produire au dehors.

C'est la transformation du végétal en animal à laquelle on assiste et ce prodige est sous nos yeux alors que des millions de lieues nous en séparent.

Combien intéressants et curieux sont ces mystères inconnus pris pour ainsi dire sur le vif, grâce à l'intuition particulière qui peut en saisir et en retracer les moindres détails. On voit dans les dégagements progressifs des

profondeurs du dessin, la tête d'un animal apparaître craintivement et sortir comme à regret des palmiers, des roseaux qui l'ont couvé et abrité dans l'invisible. Puis le corps se montre, comme poussé par une force impulsive, parfois à l'état d'ébauche, d'autres fois plus ou moins orné et perfectionné suivant les caprices de la nature ou les lois de l'espèce.

Quelques-uns naissent coiffés tout comme certains d'entre nous ; la tête et le cou empanachés de plumes et d'oripeaux bizarres, relevant haut l'aigrette aristocratique et constituant un type de beauté sauvage toujours indien ou chinois.

D'autres échantillons de ces animaux étranges portent au contraire dans le dénûment de leur être les stigmates d'une évidente infériorité. Tous forment dans l'ensemble un effet saisissant : chacun d'eux porte en soi toute une révélation surnaturelle, une vision presque palpable de la fusion permanente des êtres et des choses, de la matière et de l'esprit.

A travers les variétés, les contrastes, les oppositions de couleur, d'ombre et de lumière de ces dessins magiques aux énigmatiques contours, plane le charme troublant de l'inconnu, de l'invisible à demi dévoilé ; le problème des sources de la vie est là tout prêt à se livrer, sous les voiles transparents de ces feuillages mystérieux et de leurs fleurs, emblèmes de la fécondité.

Plusieurs artistes de talent ont admiré ces œuvres uniques et en ont proclamé la haute valeur au point de vue du dessin ; mais comme toutes les choses idéales, la belle collection de Mme Teissier ne s'est pas vulgarisée; elle est restée jusqu'à présent dans un certain noyau d'élite très flatteur certainement, mais peu propice au maintien et à l'extension de sa médiumnité.

C'est vraiment grand dommage et il serait à souhaiter qu'un grand courant de sympathie vienne la soutenir dans son œuvre et la sauver du découragement qui menace de l'envahir. Le grand apanage du surnaturel, en épuisant vite les forces du sujet qui le possède, crée à tous ceux qui en ont connaissance le devoir fraternel du soutien et de l'appui physique et moral. Souvent, à côté d'une belle œuvre, il y a place pour une bonne œuvre ; en la signalant, ne rend-on pas service à ceux qui pourraient peut-être passer à côté sans la voir.

Puissè-je inspirer ces sentiments à tous les lecteurs de la *Revue*, en même temps que le désir de contempler par eux-mêmes les dessins médiumnimiques dont je viens de les entretenir (1).

L'esprit dessine aussi parfois des croix byzantines d'une grande beauté; à côté de l'emblème de la vie, celui de la souffrance n'est-il pas tout indiqué ?

Aussi, combien heureux sont ceux qui ont le pouvoir, rien qu'en ouvrant leur cœur ou leur bourse, de supprimer la souffrance et de refaire la vie.

SPERO.

(1) Mme Aline Teissier, demeure 44, rue des Bernardins (Paris).

UN NOUVEAU MÉDIUM REMARQUABLE

On fonde de grandes espérances en Allemagne sur un nouveau médium, une jeune fille, connue sous le pseudonyme de « Emmeline Stillfried », et qui s'annonce comme devant être un remarquable médium physique. Elle a été découverte par M. Rosali, de Berlin, à ce que rapporte la « Spiritische Rundschau », et dès les premières séances avec elle on a obtenu des apports de petits objets. Désireux de bien faire vérifier ses pouvoirs, M. Rosali s'adressa au président de la Société « Psyché zur Wahrheit », M. Schœnherr, qui fit procéder à deux expériences sous des garanties de contrôle qui paraissent irréprochables.

Il fit fabriquer deux boites en bois par un des membres de la société. Ces boîtes furent livrées vides, en présence de neuf personnes, dont plusieurs journalistes. Devant eux elles furent clouées, et les têtes des clous recouvertes de cachets appartenant aux assistants. Dans le premier cas il y avait 18 cachets portant 4 empreintes différentes. Dans le deuxième cas, il y avait 36 cachets, et également 4 chiffres divers. Des experts affirmèrent l'impossibilité d'introduire quoi que ce soit dans ces boîtes sans laisser de traces d'ouverture, et on livra les boîtes aux médium, qui les emporta chez elle et les rendit peu de jours après. Les commissaires ayant constaté que les boîtes étaient parfaitement intactes, elles furent ouvertes en leur présence, et l'on trouva dans la première une peinture représentant une tête du Christ, et dans la seconde diverses pièces de monnaie françaises et suisses.

Des procès-verbaux de ces expériences ont été rédigés immédiatement, et sont publiés sous la signature de garantie de M. Kuhaupt, secrétaire de la société.

G. BÉRA

UNE QUESTION AU « LIGHT »

C'est toujours avec le plus grand intérêt que nous lisons les articles si substantiels de notre confrère de Londres. Ceux qui portent la signature de « Chronos », et qui sont intitulés « Expériences d'autrefois » (old-Time Experiences), sont à signaler tout spécialement, à cause, non seulement de la variété des phénomènes présentés, mais aussi de l'esprit judicieux avec lequel ils sont offerts au public. Aussi est-ce pour nous un sujet de grand étonnement de remarquer dans le numéro du 13 juillet les séances de matérialisation données par Mme Williams, et signalées comme particulièrement convaincantes. N'est-ce pas cette même Mme Williams qui fut si complètement démasquée, il y a peu d'années, au cours de séances de matérialisation qu'elle donna à Paris dans nos propres bureaux, et pour lesquelles elle avait eu soin de se munir de tout un attirail de fausses robes, de masques,

et de perruques, *que nous avons saisis sur elle*, et qui sont encore en notre possession. Notre aimable confrère « Light » doit s'en souvenir, car à cette époque il publia tout au long le récit de « l'Exposure », avec portrait du faux médium et dessins de ses artifices de déguisement. Mme Williams s'en fut en Amérique cacher sa honte, sans demander son reste, et depuis cette époque, l'audace étant revenue, elle fait paraître fréquemment dans le *Light of Truth* tantôt des annonces, tantôt de longs articles, où elle se montre impitoyable pour les faux médiums, qui ont l'indignité de profaner la plus sainte des missions. « Chronos » serait bien aimable de fixer nos idées au sujet de cet imposteur en jupons.

La Rédaction.

LES ENNEMIS DU SPIRITISME

Le parti pris — ce fils funeste de l'orgueil humain, qui cherche à recouvrir d'un brouillard sombre les quelques rares lueurs que nos faibles yeux voient quelquefois surgir de l'infini — semble assaillir les savants avec une ténacité particulière.

Pourtant, ne devraient-ils pas, plus qu'aucuns, se défier de cette influence néfaste... repousser ce mauvais conseiller ? et la torche en main, consciencieux, explorer les sentiers de l'au-delà, lorsque, à certaines heures, ils s'entr'ouvrent devant les mortels?

Si l'homme de science — hardi pionnier dont la mission consiste à ne rien négliger, à tout approfondir dans la recherche de la vérité, afin de l'enseigner aux foules anxieuses qui en sont avides — ne s'y engage qu'en faveur de telle ou telle école dont il est l'irréductible champion, comment pourra-t-il dégager le mystère de son épaisse gangue, s'il l'enveloppe encore de vaines subtilités, de mots barbares ; s'il amoncelle sur lui des théories subversives ; s'il abrite l'éternelle vérité, si insaisissable et si lumineuse pourtant, dans ce temple dangereux de l'orgueil humain, toujours ouvert devant celui qui se croit *l'unique* Messie ?

Le spiritisme, tel que nous l'a révélé Allan Kardec, avec une si simple, si claire compréhension, a déjà fait plus pour l'humanité que toutes les philosophies au cours des âges. Il a forcé les portes du tombeau... en a illuminé l'ombre terrifiante dont l'horreur tenait l'homme pantelant d'effroi... Il a fait, de nouveau, entendre à nos oreilles, rendues sourdes par le choc des sophismes contradictoires, les divines paroles du Christ. Peu nombreux, trop peu nombreux, hélas, sont ceux qui les ont perçues... et non seulement le Spiritisme nous en a rappelé la douceur, mais il a encore — et quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise — ouvert le champ aux expériences futures dont le progrès, aujourd'hui, force l'attention des plus rebelles, et

oblige la *Science officielle*, qui se déclara solennellement orthodoxe, à sortir, malgré qu'elle en ait, hargneuse, de ses vieilles bandelettes, à renouveler ses formules, à secouer la poussière de ses rances bouquins !

Mais elle ne le fait pas sans se débattre... et comme cette amie de la lumière n'aime qu'à doctriner en termes diffus, elle nous dit ses nouvelles conquêtes en mots choisis dont le sens arbitraire nous échappe, et torture douloureusement le cerveau de ceux qui ne sont point des initiés.

C'est ainsi que les manifestations spirites ne sont plus que la conséquence d'une foule de causes *étrangères* au spiritisme. *La subconscience* ; *le pastiche subliminal* ; *l'imagination hypnoïde; l'objectivation des types* ; *les apparences supra-normales*, etc.

Toutes ces pompeuses étiquettes nous les avons trouvées dans le livre de M. Flournoy : *Des Indes à la planète Mars.* Livre fort intéressant, certes, nous l'avouons sans peine, mais où il est vraiment curieux de voir quelles scientifiques sueurs l'auteur se donne pour faire la nique à ce spiritisme dont il a une si profonde horreur.

Dans ces conditions, il est certain, comme nous le dit l'auteur (page 389) « qu'il se sent gêné dans les entournures ». Toutefois, cela ne l'empêche pas de *batifoler*. Le mot est de lui. Et M. Flournoy que les manifestations des désincarnés mettent en gaieté, devient grave, attentif, dogmatique, dès qu'un phénomène, produit par la *subconscience* ou le *subliminal*, se manifeste chez Mlle Hélène Smith.

Et tout en se reprochant avec amertume « cette humeur fâcheuse, lorsqu'il songe qu'elle s'exerce aux dépens de conceptions, de croyances qui ont soutenu les premiers pas de notre race en sa douloureuse ascension, et dont la survivance ou la réapparition atavique est aujourd'hui encore une source morale de bienheureuses certitudes, de consolation suprême pour une foule de ses contemporains », M. le professeur Flournoy, repris par son batifolage irrésistible, enfourche le *pastiche subliminal* ou *l'imagination hypnoïde*, pour faire rire la science, bonne vieille que semblent rajeunir tous ces mots sonores, et qui voudrait recommencer avec eux, ses radotages anciens.

L'auteur *des Indes à la planète Mars*, nous dit aussi « qu'il a souvent fait la décevante expérience que, lorsqu'on en vient à la discussion, le spiritisme a le grand avantage pour ses défenseurs, mais le grand inconvénient pour ceux qui voudraient le serrer de près, d'être fuyant, insaisissable, par le fait de sa double nature, science et religion tout à la fois ».

Oui ; et c'est là la double force du spiritisme ; c'est pour cela que rien ne le détruira !

Que l'on déplore et réprouve la facilité avec laquelle certains de ses adeptes acceptent, comme venant des désincarnés, toutes sortes de phénomènes ; que l'on ne partage pas l'aveuglement qui les porte à considérer

comme paroles d'évangile tout ce que leur débitent d'éhontés charlatans; qu'on les mette en garde contre ces odieuses pratiques, est absolument nécessaire. Le spiritisme ne craint pas la lumière; il ne cesse de la réclamer.

Pourquoi a-t-il tant d'ennemis?

Pourquoi la plus consolante, la plus rationnelle des croyances, rencontre-t-elle tant de haines, tant d'incompréhensible opposition?

On conçoit que les théologiens qui le regardent comme l'hydre dévoratrice des dogmes et des superstitions, lui aient déclaré une guerre sourde... mais que des hommes de progrès, de science, en nient la beauté, la grandeur, son action morale sur l'âme, est une de ces aberrations dont l'humanité aime à se repaître pour son malheur, et qui retardent son avancement.

Ne reste-t-on pas confondu, lorsqu'on lit dans le livre si beau de Louis Figuier : *Le lendemain de la mort*, les lignes si dures qu'il consacre au spiritisme? Et pourtant, les sentiments qu'il y professe ne sont-ils pas ceux d'un vrai spirite? Lui qui croit si fermement à l'immortalité de notre âme, aux rapports constants qu'elle garde avec l'esprit de ceux qui l'ont aimée ici bas, à la réincarnation expiatoire, qu'est-il? sinon un apôtre de ce spiritisme qu'il ne mentionne dans son ouvrage que « comme étant une expression plate et bourgeoise du préjugé populaire des revenants, » Il a sans doute, dit-il, « de plus hautes prétentions, mais nous ne saurions lui accorder autre chose pour la science et la raison. » Qu'ajouter? Rien. On ne peut qu'exprimer tout l'étonnement que cause un tel raisonnement où le parti pris se fait jour, et s'arme d'une fronde pour frapper au cœur la sœur jumelle de cette *foi nouvelle* que l'illustre écrivain, au cours de son livre, a prônée avec tant de chaleureuse conviction.

Mais n'importe!

Les sarcasmes des savants, les hostilités sourdes de ceux qui ont intérêt à voir sombrer le spiritisme, resteront sans effet. Son heure est marquée dans les destinées de notre planète. Que tous ceux qui aiment à s'abreuver à sa source pure, se rallient aux hommes de bonne volonté, aux ministres de cette religion si douce, qui nous apporte la suprême espérance de notre *devenir* immortel!

Et c'est dans cet ordre d'idées que j'ai pieusement lu l'admirable réfutation qu'a faite de l'ouvrage de M. Flournoy, un membre de la société d'*Etudes psychiques* de Genève dans son livre : *Autour des Indes à la planète Mars.*

En un style clair, tout fait de raison saine, de rigoureuse logique, l'auteur, *sans parti pris*, oppose à la science vaine, les beautés d'une doctrine qui a, au moins, le mérite de consoler les âmes, de leur montrer le chemin de la vertu; de leur en faire aimer les épines; de les conduire, pas à pas, d'épreuve en épreuve, dans ce dur chemin de la vie, jusqu'à Dieu, source de l'indicible et divin amour! BLANCHE SARI-FLÉGIER.

LA FAMILLE HERNADEC (*Suite*)

Je me plais à croire que les considérations qui précèdent n'auront été trouvées ni déplacées, ni superflues.

Au début de ce siècle que caractérise un impérieux besoin de rénovation sociale, la famille occupe dans cette indispensable évolution une place de telle importance que je n'ai pas cru pouvoir me dispenser d'en indiquer la véritable nature, les obligations et les privilèges.

Est-il besoin d'ajouter que c'est dans tout l'épanouissement de ses qualités et de ses vertus essentielles, que nous allous retrouver cette institution fondamentale dans la famille type que nous avons laissée au château de Plogoff.

Tous les personnages que nous connaissons sont réunis dans cette demeure bénie, pour la collaboration à laquelle ils ont consacré leur vie entière.

Allan, le vieil athlète, le vieux chêne armoricain sur la puissante ramure duquel ont vainement éclaté toutes les tempêtes de la vie ; la douce Berthe toujours tendre, tolérante, bienveillante, s'oubliant sans cesse elle-même et ne demandant aux autres que de se laisser aimer, soigner et consoler par elle ; l'ami Robert et sa femme Velléda, notre noble héroïne, tendrement associés pour le bon combat et dépensant, sans compter, leur fortune et leur jeunesse vaillante ; Hervé, l'apôtre passionné de toutes les grandes causes ; Jacques et Yvonne, enfin, natures généreuses s'il en fût jamais — tous étaient là groupés en une petite phalange héroïque, prête à combattre contre l'ignorance, les préjugés, la haine implacable des hommes de ténèbres, comme aussi contre l'égoïste insouciance des indifférents et des satisfaits... Et tous ces amis de la lumière n'avaient d'autre souci que de s'aimer entre eux, d'autre but que de travailler ensemble, dans l'harmonie de leurs cœurs et de leurs bonnes volontés convergeant vers le même idéal... Ah! le noble et glorieux faisceau d'énergies bienfaisantes et d'infatigables dévouements!

C'est alors que furent commencées, avec ordre et mesure, toutes les constructions projetées par Robert et Velléda et dès longtemps préparées par leur habile architecte. Dans chacun des ports de pêche de quelque importance, dans chacune des baies ou anses d'Audierne, de Douarnenez, de Dinan et de Brest, Jacques, à la tête d'une armée d'entrepreneurs et d'ouvriers venus de tous les coins de la Bretagne, jeta les fondations de maisons de refuge, d'hôpitaux, d'asiles, d'écoles et de patronages, où furent recueillis, nourris, soignés et éduqués tout une population de vieillards, de malades, de veuves d'orphelins et d'enfants de tout sexe et de tout âge.

C'est ainsi qu'avec une générosité large et prévoyante, mais sans prodigalités maladroites, furent consacrés aux misères de cette côte redoutable,

les millions providentiellement amassés par le brave oncle d'Amérique. D'importants fonds de réserve furent créés ; des capitaux furent placés avec prudence et les prévisions furent établies de telle sorte que les revenus de ces capitaux pussent suffire à toute éventualité, après le prélèvement des fonds nécessaires aux dépenses de premier établissement.

A côté de Jacques qui, dans son activité prodigieuse, semblait se trouver sur tous les chantiers à la fois, Robert, Hervé, Velléda et Yvonne se multipliaient de leur mieux, faisant des comptes, recopiant des mémoires, allant et venant pour surveiller les détails, tandis que Berthe dirigeait les affaires du château et s'occupait des enfants.

Aussi, après ces belles et bonnes journées de travail, alors que tous les membres de la famille se retrouvaient le soir autour de la grande table de famille, que de causeries, que de récits, que de discussions amicales et plaisantes entre « Monsieur l'Ingénieur en chef », ou « Monsieur l'Architecte général » et ses commanditaires taquins, facétieux et gouailleurs.

Cette œuvre gigantesque ne fut ni entreprise, ni conduite, avec un « emballement » inconsidéré. Ce fut graduellement que s'élargit le champ de travail, que s'allongea, le long de la côte, la série des fondations projetées et dont le vieil Allan, riche de sa longue expérience, se fit le « régulateur » officiel.

Après les constructions vinrent les installations, puis la quotité des dotations à assurer, des fonds de réserves à répartir. Il est si difficile et si compliqué, même quand les millions abondent, de les utiliser dans les meilleures conditions possibles.

Robert, dans son impatience généreuse, aurait parfois été débordé par le désir qu'il avait de répondre immédiatement à la multiplicité des misères ; mais Velléda, toujours judicieuse et pondérée, était là pour endiguer les ardeurs inconsidérées, atténuer les craintes et relever les courages en applanissant les difficultés.

Cette œuvre si belle et si excellente en elle-même, amena par surcroît d'autres résultats heureux. Elle réveilla bien des cœurs, provoqua bien des pitiés, fit surgir des générosités qui s'ignoraient, par suite de la faculté bénie que possède l'amour de devenir contagieux à sa manière et de créer d'autres foyers d'amour où s'éveille le désir de s'oublier un peu soi-même, pour s'occuper des misères d'autrui... Sans compter que, d'autre part, se haussaient les âmes de ceux qui avaient été secourus, soudainement ennoblis par un sentiment de reconnaissance attendrie, en présence de tant de bienfaits si ingénieusement répandus.

Aussi, quel concert universel de louanges et de bénédictions s'éleva vers les opulents châtelains de Plogoff. L'on pourrait affirmer, sans trop s'aventurer, je crois, que Velléda, bien que son nom ne figurât pas officiellement

dans les litanies rituelles de l'Eglise, ne tarda pas à être classée parmi les divinités protectrices les plus cotées par ses ferventes adoratrices.

Ah ! pourquoi ne vient-il donc pas à l'idée des milliardaires d'utiliser de la sorte une partie de ces trésors dont la surabondance les écrase ! De quelle joie intense ils inonderaient tous les cœurs qui souffrent autour d'eux: quelle impulsion féconde ils donneraient à l'évolution des plus nobles sentiments que puisse contenir une poitrine humaine et combien ils bénéficieraient eux-mêmes du rayonnement de toutes ces âmes émues qui créeraient autour d'eux comme une sorte d'atmosphère toute vibrante d'effluves d'amour et de reconnaissance.

Dans les conditions que nous venons d'indiquer, le temps s'écoula rapidement. Les mois, les saisons se succèdent si vite, pour ceux qui savent organiser leur vie et l'utiliser aussi bien qu'avaient su le faire nos amis de Plogoff.

Et c'est ainsi que se passèrent près de trois ans, dans l'harmonie, la paix, l'intime satisfaction que donne le sentiment d'une bonne œuvre accomplie. Au bout de la première année, le nouveau ménage des Valdrome s'augmenta d'un nouvel hôte, d'un superbe petit garçon beau comme sa mère. A la fin de la seconde année survint la petite sœur désirée et vaguement attendue. L'on peut juger de la joie qu'en éprouva toute la famille si heureusement complétée... et c'est Mlle Laura, grande fille désormais, qui, à la naissance de la dernière venue, résuma le sentiment général, par les réflexions judicieuses qu'elle émit sur l'opportunité de l'arrivée de ce petit frère et de cette petite sœur dont l'absence lui eût paru de tous points inadmissible.

Hervé, toujours infatigable dans l'œuvre de son apostolat spiritualiste, causait avec les marins, réunissait de temps à autre quelques petits cercles d'auditeurs auxquels, en un langage d'une grande simplicité, mais d'une éloquence singulièrement pénétrante, il annonçait le nouvel évangile.

Ces petits groupes d'auditeurs s'élargirent graduellement. Hervé possédait une telle puissance de persuasion et savait si bien trouver le chemin des cœurs, qu'il eût entraîné les foules s'il lui avait pris fantaisie de s'adresser à des auditoires d'une certaine importance. Il s'était tout d'abord contenté de ne donner à son œuvre de propagande que les proportions les plus modestes.

Il allait dans les écoles, dans les hôpitaux nouvellement fondés et là, dans des causeries d'une charmante familiarité, il consolait les malades, réconfortait les vieillards qui sentaient s'approcher la mort, en même temps que dans les écoles, il ouvrait des horizons inattendus devant les élèves qui, jusqu'alors, n'avaient eu connaissance que des doctrines stériles, incompréhensibles ou absurdes d'un catéchisme qu'aucun prêtre n'avait jamais essayé de leur expliquer... et pour cause.

C'est surtout aux nombreux instituteurs des écoles qu'Hervé s'adressait le plus souvent. Dans de petites conférences intimes qu'il leur faisait au château, après les dîners qu'on leur y offrait deux fois par mois, il leur indiquait sur quels principes nouveaux ils devaient baser leur enseignement, dans les leçons de morale familière qu'ils étaient tenus de faire à leurs élèves. Il leur faisait comprendre quels encouragements pourraient retirer de ces enseignements élevés tous ces futurs marins, pour qui la vie tenait en réserve de si terribles épreuves, mais à qui seraient données en revanche d'ultérieures compensations.

Velléda faisait œuvre pareille de propagande parmi les institutrices qu'elle aimait à réunir, aussi, par groupes successifs, à la table hospitalière de Plogoff et à qui elle enseignait quelle éducation pratique devait être donnée aux jeunes filles qui leur étaient confiées.

Toutes ces causeries, toutes ces conférences en petits comités ne tardèrent pas à porter leurs fruits au delà même de toute prévision. Indépendamment des instituteurs et des institutrices qui bénéficièrent bien vite de ces instructions spéciales, il se forma des groupes d'amis et d'auditeurs bénévoles qui tous, plus ou moins, s'enthousiasmèrent à l'ouïe des vérités nouvelles.

Un jour, une députation de ces nouveaux convertis ou adeptes se rendit auprès d'Hervé, pour le prier d'élargir le cercle de ces communications privées et de s'adresser à de plus nombreux auditeurs, dans quelques-unes des villes des environs. Hervé y consentit très volontiers et commença une tournée de réunions publiques dont les premières furent faites à Quimper, Quimperlé, Châteaulin et autres localités plus ou moins populeuses. L'impression faite sur les foules par la personnalité de cet orateur extraordinaire dont l'éloquence pour ainsi dire magnétique ne ressemblait à aucune autre, se manifesta de telle sorte, qu'il fut décidé par les amis d'Hervé, au sortir de la dernière de ces réunions, qu'une conférence plus importante et pour ainsi dire de plus large envergure serait faite au centre même de la grande ville de Brest.

Cette conférence, annoncée deux ou trois semaines à l'avance, surexcita tous les genres de curiosités. De divers côtés, l'on vit arriver une foule de toutes sortes de gens, les uns sceptiques et gouailleurs, les autres indifférents ou neutres, d'autres à demi convaincus, d'autres encore, croyants et adeptes plus ou moins conquis déjà par ce qu'ils avaient entendu répéter ou appris par eux-mêmes, mais tous prodigieusement intrigués par la prévision joyeuse, anxieuse ou ironique de ce qu'ils attendaient, les uns espérant une confirmation, les autres redoutant une déception, beaucoup d'autres critiquant à l'avance, avec une impertinence prématurée.

Plus de quinze cents personnes s'entassèrent tumultueusement dans la

grande salle que la municipalité avait gracieusement mise à la disposition du conférencier.

A l'heure dite, Hervé monta lentement à la tribune où il se dressa devant l'auditoire, dans toute la majesté de sa haute stature et de ses élégantes formes viriles. Il était un peu pâle sous son opulente chevelure blonde qui, rejetée en arrière, rappelait le noble port de tête qui caractérise les Hernadec.

Il mit en ordre quelques papiers puis commença, sur le ton d'une autorité tranquille et modeste.

Frères et amis,

« Si quelques-uns d'entre vous, et peut-être en assez grand nombre ne possédaient pas déjà quelques notions plus ou moins vagues des questions dont nous allons nous entretenir, je me croirais obligé de m'excuser, en quelque sorte, étant donnée la nature des choses extraordinaires que vous allez entendre. Mais il en est plusieurs, dans cet auditoire, qui vraisemblablement ont lu des ouvrages traitant de ces matières et j'aime à croire que l'étrangeté de ces questions a déjà eu pour contre-poids, dans leur esprit, chez les uns, le vif désir d'en savoir davantage, chez les autres la curiosité, cette curiosité féconde qui nous pousse à scruter les mystères, pour y chercher, pour y trouver la vérité. »

A peine l'orateur avait-il prononcé ces quelques paroles, qu'une légère stupeur d'admiration se manifesta discrètement dans l'auditoire. Jamais organe plus étrangement pénétrant n'avait été mis au service de ce verbe souverain dont certains hommes privilégiés disposent avec une puissance exceptionnelle. Rien ne saurait rendre le charme de cette voix, dont les sonorités modulées avec art mettaient en vibration toutes les cordes de l'organisme humain.

« La vérité ! répéta-t-il, après un silence de quelques secondes, mot étrange et presque redoutable, problème mystérieux pour l'homme qui n'emploie que son cerveau, tout seul, pour en poursuivre l'inconnue : — mais problème résolu pour celui qui, aux lumières froides de ce cerveau, sait associer les chaudes et presque intuitives divinations de son cœur.

Qu'est-ce donc que la vérité ?... demandait ironiquement Ponce Pilate à cette pure et glorieuse victime qu'il allait abandonner à ses féroces accusateurs.

Le Christ qui, à cette heure tragique, n'avait pas à discuter avec ce questionneur sceptique et mal intentionné, aurait pu lui répondre : « La vérité, c'est ce que j'ai enseigné. »

Or, qu'avait-il enseigné, ce précurseur méconnu, ce visionnaire incompris ; qu'était-il venu révéler aux hommes ? Oh, rien qu'une seule et unique chose, rien qu'un mot qui résumait ce qu'il avait dit, tantôt sur la monta-

gne, tantôt sur les rives du lac de Génésareth — c'est que nous sommes *de race divine* !

Déclaration inattendue et véritablement stupéfiante qui aurait dû, en ses fibres les plus profondes, faire tressaillir l'humanité, d'un bout du monde à l'autre.

Oui, nous sommes les fils de Dieu, c'est-à-dire des créatures qui, en dépit de leurs défaillances, de leurs infirmités morales, de leur basse et bestiale matérialité, ont le droit de lever leur tête vers le ciel et de dire au maître de l'Univers : « Tu es le Foyer de toute vie, le Père des esprits et nous sommes tes enfants! »

Eh bien l'humanité n'a pas compris. Dans l'abjection de son incurable folie, elle n'a su ni apprécier les glorieuses espérances qui lui étaient offertes, ni écouter ces voix attendries qui d'en haut, l'appelaient, la conviaient à de si prodigieuses destinées.

Non, elle n'a pas su ou pas voulu comprendre. Eperdument, elle s'est livrée à l'impérieuse tyrannie de la matière. Puis la peur est venue, redoutable conseillère des ignorants et des lâches. Hypnotisé par les terreurs du « noir sépulcre » affolé par les inéluctables tortures de la vie, l'homme s'est agenouillé dans la poussière, appelant à son secours des dieux grotesques ou terribles dont les prêtres, non moins féroces que ces dieux, ont inondé de sang, pendant une longue série de siècles, des autels immondes d'où montaient, mêlés à l'âcre fumée des holocaustes, les cris désespérés des victimes expiatoires. »

Et l'orateur, alors, dans le silence de la foule attendrie, évoqua le lugubre tableau de toutes les souffrances humaines. L'on aurait cru entendre, dans les accents de sa voix frémissante, comme l'écho des sanglots et des soupirs qui, depuis que l'homme habite notre triste monde si justement appelé la « vallée des larmes » montent comme un concert de malédictions vers les voûtes de l'Empyrée aveugle, impitoyable et sourd.

« Et cependant, continua-t-il, avant la doctrine spiritualiste du Christ, il y avait eu d'autres religions sur la terre. Les hommes qui, depuis l'aube des civilisations, sont hantés par l'obscur problème de leur destinée, avaient reçu des révélations diverses. Il y avait eu des philosophes, des moralistes, des sages, des prophètes, des illuminés, des précurseurs qui, chacun, selon le degré de ses connaissances et la nature des hommes auxquels il s'adressait, était venu prêcher, discuter, expliquer, supposer ce que pouvait être cette vérité inconnue, ce pain de vie spirituelle, en l'absence duquel les hommes s'égarent dans les hypothèses, se nourrissent d'illusions ou se livrent à des superstitions ineptes quand ils ne se réfugient pas dans un matérialisme systématique d'où s'est envolée toute espérance.

Combien touchantes, cependant, furent ces révélations primitives dont

les lueurs d'aurore disparurent bien vite au milieu des ténèbres environnantes. Que disaient-elles, ces voix du ciel?

S'il est une tradition de noble et antique origine pouvant s'autoriser des témoignages les plus authentiques que puissent fournir les annales les plus lointaines de l'histoire, c'est bien à coup sûr cette doctrine dite *ésotérique*, c'est-à-dire secrète ou cachée qui, sous les noms très divers de magie, de théurgie, de Kabbale, d'hermétisme, d'occultisme, de spiritisme et enfin surtout de Théosophie ou « sagesse divine » qui est son nom primitif, s'est perpétuée en se modifiant au cours des siècles, suivant le caractère des peuples au milieu desquels s'est effectuée son évolution. Elle a pu s'obscurcir, s'altérer, se défigurer parfois ; mais elle n'a jamais disparu complètement et nous la voyons reparaître, aujourd'hui, vivifiée, simplifiée et comme vulgarisée, grâce à ceux qui, par héritage, en ont reçu le dépôt séculaire.

Quoi qu'il en soit de ses métamorphoses et de ses aberrations parfois odieuses que provoquèrent les curiosités malsaines et les divagations de l'esprit humain plus ou moins névrosé, nous connaissons le lieu d'où jaillit, autrefois, la source pure, bien innocente, à coup sûr, des souillures qui la contaminèrent plus tard.

C'est du versant méridional de l'Himalaya, si longtemps appelé le « centre du monde » et habité par nos ancêtres les Aryas, qu'est descendu le flot de lumière qui, descendant de la Haute-Asie vers la Perse, l'Egypte, la Grèce et Rome, a partout laissé derrière lui son éclatant sillage.

C'est sur cette terre prédestinée, que parurent les livres où furent formulées les premières doctrines religieuses. « C'est l'Inde, disent les Mages modernes, qui vient aujourd'hui vous révéler la science antique et divine dont elle a la garde et établir entre l'Asie des temps védiques et les animistes du XXe siècle, la fraternité spirituelle, but nécessaire, inéluctable de l'évolution humaine.

C'est de cette Asie qu'est sortie la loi morale qui civilisa la Chaldée, l'Egypte, la Grèce, Rome et l'Occident tout entier, car nos Codes sont remplis du souvenir des *Lois de Manou*, tandis que l'ancien et le nouveau Testament ne sont, sur bien des points, qu'une copie abrégée et souvent presque littérale d'autres livres orientaux de moralité bien moins élevée. C'est là, enfin, dans cette Inde qui a été l'Eden de notre race, notre mère physique, morale, mentale et spirituelle que furent chantés des poèmes étranges — naïfs et sublimes vagissements de l'humanité à son berceau.

Qu'enseignaient-ils, ces vieux hymnes védiques ? Ils enseignaient les deux principes fondamentaux de toute philosophie spiritualiste : la survivance de l'âme et le dogme des réincarnations. « Le corps disait Krishna, prototype de Jésus-Christ, le corps enveloppe de l'âme dont il est la demeure temporaire, est chose périssable ; mais l'âme qui l'habite est invisible et éternelle.

La destinée de l'âme après la mort constitue le mystère des renaissances qui toutes, quelles qu'elles soient, heureuses ou malheureuses, sont la conséquence inéluctable des actions autrefois accomplies dans les vies antérieures et la situation que nous crée cette Loi de justes rétributions — cette *Loi de Karma*, comme l'appellent les Indous — ne peut et ne doit être une situation d'inertie et de passivité ». Sur cette échelle qui de la terre monte au ciel, la progression est la loi suprême.

A travers tout obstacle, toute épreuve, toute souffrance, il faut monter, monter sans cesse, pour réaliser le divin qui sommeille en chacun de nous et s'approprier de haute lutte ce titre glorieux de « Fils de Dieu », qui sera nôtre, à tout jamais, quand nous l'aurons conquis, car si nous sommes liés au passé, nous sommes maîtres de l'avenir.

Oui, réaliser le divin qui est en nous! Voilà l'œuvre suprême assignée à chacune des créatures humaines. Or nous savons par quels moyens nous pouvons y parvenir. Nous savons que pour remonter vers le Père et bénéficier de notre héritage, héritage de vie, de science, de puissance, de lumière intellectuelle, il nous faut mettre en œuvre cette inaliénable liberté qui dès l'origine, nous fut octroyée. Nous savons que nous n'avons à compter qu'avec notre conscience, qu'à écouter les inspirations de notre cœur, qu'à être bons pour être justes, qu'à aimer pour nous *déifier*, c'est-à-dire arriver à ce foyer de l'univers d'où les palpitations de l'Esprit vibrent jusque dans les plus lointains tourbillons de l'espace.

Il nous faudrait, poursuivit l'orateur, il nous faudrait, à cette heure, l'une de ces langues divines que doivent parler dans les sphères supérieures les êtres glorifiés qui les habitent, pour exprimer la grandeur et la beauté des vérités que nous ont révélées les grands Initiés, dès l'origine des sociétés humaines.

S'il m'était possible de décrire l'indescriptible, au moyen de comparaisons même lointaines, dans quelle stupéfaction je vous plongerais. Mais que pouvons-nous, hélas! devant ces horizons dont les prestigieuses perspectives nous déconcertent, nous éblouissent?

Je veux l'essayer toutefois. Aidez-moi par les efforts de votre imagination et suppléez à mon insuffisance.

(*A suivre*) Ed. Grimard.

CORRESPONDANCE

Alexandrie (Italie), 31 juillet 1901.

Madame,

Me souvenant encore une fois du douloureux départ de M. P. G. Leymarie, j'éprouve le besoin de vous écrire la présente pour vous assurer de mon mieux de la sympathie et de l'estime que j'avais pour lui.

J'ai pendant de nombreuses années entretenu avec lui une correspondance féconde; et je n'ai cessé de remarquer ce qui formait la note dominante de ses lettres : la courtoisie, la bienveillance, les élans généreux.

Il a tenu très haut le drapeau du spiritisme humanitaire, grâce à la *Revue Spirite* que le Maître génial lui avait confiée.

C'est avec une grande largeur de vues, un amour inaltérable des hommes et une énergie indomptable qu'il a propagé notre doctrine, dont le fondement, loin d'avoir été sapé par les attaques diverses, s'est consolidé chaque jour par de nouveaux faits étudiés par des hommes pleins de scepticisme et de science.

J'avais pour lui une grande admiration, moi autant que les amis qui, avec moi, fondèrent, à Térame et à Alexandrie, deux cercles dont il fut, lui aussi, membre honoraire. Aujourd'hui, ma chère sœur en croyance, non seulement je vous renouvelle mes propres condoléances à propos de son départ, mais encore je vous présente les condoléances de ces amis, dont je me fais l'interprête. — Excusez-moi.

Au vieil ami, bien connu même en Italie, au vaillant champion du Kardécisme cosmopolite, j'envoie un affectueux salut ; j'espère qu'en s'en allant d'ici il est arrivé dans la grande lumière et qu il continuera à lutter pour la vérité qui nous avait réunis.

A vous-même c'est du courage et de la patience que vous souhaite, votre sincère et dévoué.

Professeur M. T. Falcomer.

Walla Walla, Etat de Washington, Etats-Unis d'Amérique, le 30 juin 1901.

Mme P. G. Leymarie

Madame et sœur en spiritisme,

Nous venons d'apprendre avec une très profonde douleur, par le «*Banner of Light* », le départ de ce monde de notre cher et estimé ami M. P. G. Leymarie, votre bien-aimé époux.

A ne regarder, Madame, que le côté matériel de la vie, il n'y a pas pour ces épreuves extrêmes de consolation à donner ni à recevoir. Mais nous savons aussi, comme en était convaincu votre cher disparu, que cette courte vie n'est qu'un point dans notre éternelle existence, le « milieu », comme disait un ancien.

Notre cher ami nous a donc devancés dans l'au delà du voile, qui est bien mince, au travers duquel nous pouvons passer et repasser, communiquer, nous entendre et même nous voir. « Qu'elle est belle, en effet, notre chère doctrine », comme me l'écrivait un jour notre bon ami, dans une de ses

excellentes lettres que j'ai toujours conservées et dans lesquelles il m'arrive encore de puiser.

Comme le dit si judicieusement le *Banner of Light*: « Il est tombé au poste du devoir après une longue carrière, bien remplie des plus rudes combats et de victoires... son œuvre vit toujours et il sera ressouvenu pour le bien qu'il a fait. Son absence se fera sentir dans le monde entier, mais l'histoire de sa vie sera toujours un encouragement pour ceux qui, sur la terre, luttent avançant jusqu'au bout, *to the goal of success.* »

L'année dernière encore, de Pimprez, où il était en convalescence, il me dit dans une de ses lettres toujours remplies de vie spirituelle comme celles qu'il m'écrivait il y a un quart de siècle : « J'ai 74 ans et je m'approche du terme, tout en ayant conservé ma vigueur d'esprit. Si je ne guéris pas et que je m'en aille, nous nous reverrons dans l'au-delà. ».

Cela ne peut tarder longtemps, souvent malade aussi et sous le poids de l'âge. Nous sommes nés près de La Fère, ma femme le 4 décembre 1828, juste quelques mois après M. Leymarie, et moi en 1830. Le soleil dans la vallée de notre présente existence est déjà bien bas, il va se coucher, enfin ! Nous allons donc bientôt, avec une nouvelle vigueur, recommencer ce que nous n'avons pu achever dans cette présente vieille demeure, qui va s'effondrer et nous laisser sortir pour mieux faire. Telle est la loi éternelle de l'évolution des mondes et des âmes, en Dieu, mystère à jamais caché, cause première, source de toute chose que saint Jean a si simplement défini : « Dieu est amour. »

Chère Madame, je dois confesser qu'il me reste un regret : Dès l'automne dernier, je nourrissais la pensée d'écrire à M. Leymarie pour commencer ainsi le nouveau siècle; mais, en janvier, j'ai pris la grippe qui m'a duré six semaines, et j'ai donc remis à plus tard ; mais ce « plus tard » est devenu trop tard ! Que de fois, sous une bonne impression, nous devrions nous empresser autant qu'il soit tant soit peu possible. Je pouvais le faire dans ma convalescence, et je ne l'ai pas fait. Pardon, cher frère, je sens que vous me comprenez comme vous m'avez toujours compris.

Pardon, chère Madame, pour cette lettre et mon français qui n'a pas bien progressé depuis passé un demi-siècle (52 ans) que je suis loin de la France et toujours parmi les peuples parlant d'autres langues et puis mon instruction a été négligée dans mon enfance.

Mon épouse se joint à moi en écrivant cette lettre, nous sympathisons avec vous et les vôtres dans votre grande épreuve, et nous prions pour vous. Après avoir lu l'article du *Banner of Light*, annonçant le départ de notre ami, notre premier mouvement, à notre petite séance de famille, a été de lire la prière pour quelqu'un qui vient de quitter la terre, dans notre recueil de prières et méditations spirites.

Bien chère Madame, amie et Sœur E. S., ma femme et moi, du fond de ce coin reculé du monde, nous vous envoyons nos plus sincères et profondes sympathies, non seulement par le faible et défectueux langage de cette lettre mais aussi du plus profond de notre cœur — nos *thought-transferences* pensées transferées d'âme à âme.

Vos dévoués,

ISIDORE PLAQUET et VÉRONIQUE PLAQUET, son épouse.

Nous exprimons ici toute notre reconnaissance à M. Falcomer et à M. et Mme Isidore Plaquet, pour leurs lettres si sympathiques, et nous remercions en même temps tous nos correspondants pour les nombreuses lettres de condoléances qui nous arrivent encore journellement de l'étranger et qui toutes sont remplies de si bonnes pensées à l'égard de notre regretté M. Leymarie. Le temps nous manque absolument pour répondre à toutes.

M. L.

PRÉDICTIONS

M. R...., écrivain et fonctionnaire éminent à Washington, médium voyant et auditif remarquable, a publié dans : *The Religio-philosophical Journal*, une intéressante prophétie, qui, chose étrange ! s'accorde exactement avec les prophéties de Mme de Ferriem, célèbre pythonisse de Berlin, que les lecteurs de la *Revue Spirite* connaissent par mes précédents articles, et avec les prédictions de M. le Dr Max Muehlenbruch, médium voyant de Oakland (California U. S. A.), qui ont été publiées dans la brochure : *Dr Max Muehlenbruchs' five editions of prophecies*. — Or, M. R... écrit que, dans les premières 25 années du xxe siècle, de grands changements et bouleversements auront lieu en Europe. Les gouvernements monarchiques, sauf quelques petites exceptions, tomberont, et seront remplacés par des gouvernements républicains. Au début du premier quart du siècle la reine Victoria d'Angleterre mourra après une courte mais grave maladie. Son fils, le prince de Galles, montera sur le trône britannique, mais règnera très peu de temps, et mourra de mort violente. Après sa mort, le duc d'York lui succédera sur le trône d'Angleterre, mais ce sera le dernier monarque de la Grande-Bretagne et le dernier empereur des Indes. Dans une quinzaine d'années, la République sera établie en Angleterre. Avant la proclamation de la République, l'Angleterre essuiera beaucoup de revers. Elle aura des guerres dont les résultats lui seront funestes. Elle perdra les Indes et la moitié de ses colonies. En un mot, après la perte du Canada, des Indes, de l'Australie et de l'Egypte, la puissance de la Grande-Bretagne déclinera rapidement et elle deviendra une puissance de troisième rang. J'ajouterai à cela que, selon le Dr Max Muehlenbruch, l'Irlande profitera de la première guerre, où l'Angleterre

sera battue, et proclamera son indépendance avec un gouvernement républicain. A propos de la France, M. R... déclare qu'elle jouira d'une paix et d'une prospérité relatives, ayant toujours à sa tête un gouvernement républicain. — Tous ces changements auront lieu, comme je l'ai dit plus haut, dans le premier quart du xxe siècle. M. le Dr Muehlembruch ajoute à ces prédictions, que l'Allemagne aura, avant 1910, trois empereurs sur le trône impérial. L'empereur Guillaume II mourra de mort violente. L'Allemagne aura deux grandes guerres avec les puissances avoisinantes. Une de ces guerres sera à son profit, l'autre lui sera funeste. — A propos de l'Italie M. le Dr Muehlenbruch déclare : « *Italy will be drawn into trouble diploma-* « *tically against its own wish, but the star of peace is over that country.* » (L'Italie sera poussée dans des troubles diplomatiques, contre son propre désir, mais l'étoile de la paix se trouve sur ce pays). — Avant l'année 1910 beaucoup de sang coulera en Allemagne. — Entre 1900 et 1910, un Français inventera un télescope qui bouleversera l'astronomie moderne. Ce télescope aura une longueur de 5 pieds, et son diamètre sera de 8 pouces. Ce télescope sera tout aussi puissant que les plus grands inventés jusqu'à présent. — La Chine, selon le Dr Max Muehlenbruch, perdra avant 1910 beaucoup de son territoire et sera partagée entre trois puissances. — L'Espagne aura avant 1925 deux conflits avec deux puissances et, avec grand' peine, elle évitera une guerre, qui lui serait funeste. Il y aura des troubles et insurrections en Espagne, qui finiront par la mort violente de deux hauts fonctionnaires. Aussi, selon le Dr Muehlenbruch, avant 1910, le Mexique perdra son indépendance par suite d'une guerre avec les Etats-Unis, qui en ce temps auront une flotte de guerre formidable. — Si l'on doit en croire M. le Dr Muehlenbruch, avant 1925, toutes les Républiques de l'Amérique du Sud, sans exceptions, perdront leur indépendance et seront réunies aux Etats-Unis.

Voici la prédiction de M. le Dr Muehlenbruch, concernant la ville de Paris :
« *The city of Paris, in France, will see a large fire and many large buildings* « *will fall prey to the flames with great loss.* »

J'ajouterai à cela, que M. Magon de Granselve traça, en 1885, les horoscopes de vingt-quatre souverains. Ces horoscopes furent publiés par l'éditeur Dentu à Paris. On y trouve, après l'examen des signes régissant l'horoscope du feu roi Humbert Ier d'Italie, ces pronostics :

« ..... C'est à partir du 29 mai jusqu'au 24 juillet 1900, que se trouve la date fatale! »..... — M. Magon de Granselve, enfin, circonscrit ses recherches et place après le 4 juillet la date de la mort du roi Humbert. Or, le drame de Monza a eu lieu le 29 juillet 1900. — Selon le même astrologue, la mort du roi Léopold des Belges est fixée au 5 mars 1907 ; l'empereur François-Joseph d'Autriche quittera cette vallée de larmes, le 21 février 1911.

JOSEPH DE KRONHELM

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'enregistrer le départ d'un des plus vaillants et des plus anciens soutiens du spiritualisme, M. MATTHEWS FIDLER, de Gothenbourg, qui fut en Suède l'un des chefs du mouvement. C'est lui qui, ayant pour médium Mme d'Espérance, obtint les manifestations et les matérialisations célèbres qui, par leur caractère d'authenticité indiscutable, ont occupé si vivement l'attention de la presse spiritualiste, il y a quelques années.

Nous empruntons à un correspondant du *Light*, qui le connut intimement, les renseignements suivants sur ce remarquable caractère :

« Matthews Fidler, spiritualiste », car telle fut sa qualification habituelle, avait acquis l'affection et le respect de tous ceux qui le connurent, et ils étaient nombreux. Il y a peu de villes et de villages en Scandinavie, où il ne fût connu ; et partout où on le connaissait, on l'aimait.

La nature de ses occupations le força à voyager pendant plusieurs années en Suède, en Norwège, en Finlande et en Danemark. Elle le mit en contact avec toutes les classes de la société, depuis les plus élevées jusqu'aux plus humbles ; partout il introduisit le spiritualisme avec lui, car, comme il aimait à dire : « Je suis d'abord spiritualiste, et ensuite commerçant »...

L'œuvre de Matthews Fidler « le spiritualiste », ne peut se résumer en quelques mots, car elle s'étend sur une période de plus de trente ans, pendant lesquels il se montra infatigable. S'il ne fut pas le premier introducteur du spiritualisme en Suède, il fut certainement des premiers, et sa tâche fut rude et ingrate. Il y a peu d'hommes dont on ait tant parlé dans toute cette région, peu qui aient occasionné tant de controverses, de contradictions, peu qui aient soulevé tant de critiques, favorables et défavorables. Au milieu de difficultés qui en eussent terrassé bien d'autres, il continua son labeur, sans s'arrêter. Sa sincérité, sa croyance, grave et positive, dirigeant tous ses actes, entraînaient la conviction avec ses enseignements. Il y joignait une noblesse de caractère, une sympathie pour tous, une affabilité efficace et universelle, qui ont fait dire plus d'une fois que si le Spiritualisme possédait de tels auxiliaires, il fallait que ce fût quelque chose qui méritât d'être connu.

Ceux qui le virent à l'œuvre peuvent seuls comprendre les difficultés, les découragements, les déceptions amères qu'il eut à souffrir au début de sa carrière de pionnier. Lorsque, après un travail pénible, long et acharné, le succès semblait devoir couronner ses efforts, une tempête s'élevait sous l'action de l'un ou l'autre des partis adverses, et la petite troupe de spiritualistes dont il était le chef, abandonnée de tous, devenait l'objectif des moqueries et des calomnies. Mais le courage de notre ami se retrempait dans ces attaques, et, fortifié par l'opposition, il insufflait aux autres quelque chose

de ses espérances inaltérables, et les décidait à persévérer, par la certitude du succès final...

M. Fidler avait donné comme instructions de ne faire aucun frais pour ses funérailles ; il voulait qu'on n'y invitât personne et qu'on n'apportât pas de fleurs sur son cercueil. Ses désirs ont été respectés autant que possible. On n'a envoyé ni fleurs ni invitations ; mais une foule énorme se trouva à son convoi, et il y avait tant de fleurs qu'il fallut des voitures de supplément pour les transporter à son monument. Dans toute la ville, toutes les cloches sonnaient, et les drapeaux étaient descendus à mi-mât. Pendant que le corps était exposé dans son cercueil, les pauvres gens se pressaient dans la chambre mortuaire pour embrasser ses mains, et même ses pieds, et le remercier de toute l'aide et de toute l'affection qu'il avait eus pour eux. Tout cela se produisit à l'improviste ; non pas qu'on ne s'attendît à sa mort, car on y était bien préparé, mais on ne s'attendait pas à cette explosion de douleur, et l'on ignorait l'estime où il était tenu par tous, grands comme petits. Depuis le palais du roi jusqu'à la chaumière du paysan, l'expression des regrets s'est produite unanimement à cette occasion. Son corps a été incinéré après le service funèbre, et on a placé dans l'urne contenant ses cendres un rouleau de parchemin avec l'inscription suivante :

« Dans cette urne sont les cendres de Matthews Fidler, né le 20 juillet 1843, à Orthwaite, Cumberland, Angleterre, et qui quitta cette vie le 21 mai 1901 à Gothenburg, Suède, laissant pour le pleurer une veuve et trois fils.

« N'espérant pas retrouver son égal sur terre nous regrettons ce départ prématuré : mais nous nous réjouissons que ses longues souffrances aient pris fin, sachant qu'il n'est ni mort ni endormi, mais que son esprit est avec nous pour nous guider dans les épreuves et les difficultés qui nous attendent jusqu'au jour où nous déposerons le fardeau de la chair.

« Etant spiritualiste, la mort n'était pour lui que la porte qui donne accès à une vie plus complète, où il pourra continuer l'œuvre qui lui était chère.

« Sa seule pensée, pendant cette vie, fut de faire du bien à ses semblables, surtout aux pauvres et aux affligés, et beaucoup ont perdu en lui un ami généreux et un conseiller.

« La règle de toute sa vie fut : « Faire du bien à tous. » Sa vie fut un enchaînement ininterrompu de bonnes et nobles actions. Que sa mémoire et son exemple soient toujours chers à nos esprits ».

Ce parchemin resta ouvert pendant six heures, et pendant ce temps la foule se pressa pour y poser ses signatures ».

Traduit par G. Béra.

Souscription en faveur de la famille Fox-Jencken

Comme nous en annoncions l'intention à nos lecteurs dans notre numéro du mois précédent, nous ouvrons aujourd'hui une souscription en faveur des enfants et petits enfants de celle qui, pour la première fois, nous mit en communication avec les Invisibles, et à qui nous devons, par conséquent, l'immense mouvement spiritualiste qui s'étend aujourd'hui sur le monde entier. Les sentiments de solidarité qui nous sont enseignés, et que nous professons, nous font un devoir de venir au secours de cette glorieuse famille, tombée dans la détresse la plus complète.

1re *Liste.*

Produit à ce jour de la souscription ouverte par le *Spiritualisme moderne* et inscrite au numéro du 20 août de ce journal .... 131 fr.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager de Liège. — Discours de M. Léon Denis, au Congrès de 1900. — Au delà de la mort. — Le monument de Chevreul. — Télépathie. — Matérialisation authentique, médium Mme E. Compton. — Un village spirite, par Jules Bois. — Le médium-guérisseur, Louis Antoine. — Nécessité d'une réforme religieuse.

La vie d'Outre-Tombe (Charleroi). — Communication de l'esprit, Charles Fritz. — Au delà de la mort, par Etherel rédacteur au *Messager de Bruxelles.* — L'immortalité n'est pas une illusion, par J. F. — Communications obtenues dans un petit cercle à Bordeaux, esprit de Lamennais. — Appel aux Esprits supérieurs, poésie d'Edgar Poé. — Action de la musique sur les plantes (*Light of Truth*). Très bon article de M. J. Roland dans le petit *Messager de Bruxelles* sur la société spirite de Jumet-Gohyssart (Hainaut).

Le Progrès Spirite (Paris). — L'enquête sur le spiritisme du journal *Le Matin*, par A. Laurent de Faget. — Dissertation sur la création des âmes, par Jean Eriam. — Spiritualisme et matérialisme. — La part du chien, par Marc Langlais (l'*Ami des bêtes*).

Le spiritualisme moderne (Paris). — Faire de son mieux et laisser dire, par Beaudelot. — De la charité efficace, communication de l'esprit Pontius. — Réparation, au sujet de Mme Anna Rothe. Actualité : L'au delà et les forces de l'inconnu, de Jules Bois, articles du *Matin*, par Mme de Komar.

La paix universelle (Lyon). — Etudes celtiques, par E. Bosc. — L'idée de Dieu à travers les âges, par E. de Beyle. — Victime, le saint de Marlhes, J. B. Play, berger guérisseur en police correctionnelle. Condamné à 50 francs d'amende. — Spiritisme et politique, par le Dr Bertrand Lauze.

Revue Théosophique française (Le Lotus bleu). — Dévotion et vie spirituelle, par Annie Besant. — Simple aperçu de théosophie, par le Dr Prat-Flottes. — Le beau est-il indispensable, par Blanvillain. — Le Pérou antique, par Leadbeater. —Echos théosophiques, par D. A. Courmes. —Doctrine secrète (3e volume, *suite*), par H. Blavatsky.

L'Initiation (Paris, juillet). — Les arts divinatoires, comment on lit dans la main, par Papus. —Un drame mystique, par R. Ste Marie. — L'homme de désir, par Sédir.— Les sept dimensions, par E. Bosch. — Au pays des Esprits. — Introduction à l'étude du son, lumière et couleurs dans l'astral, par Tidianeuq. — Vocabulaire de la terminologie de Jacob Bœhme, par Sédir.

Les Temps meilleurs, directeur M. Lessard (Verdad), à Nantes. — Le chemin de la vérité, la vie, chap. III. L'homme nouveau, par UNE DES LAMPES DU SANCTUAIRE. — Le but de la vie, œuvre inédite de CH. FAUVETY. — Deux routes dans la destinée sociale, par VERDAD-LESSARD. — A l'église réformée de Nantes, un discours de M. Durand-Gasselin. — Conseils donnés par le CHRIST aux heureux du monde : Lisez. Méditez. Pratiquez, par UN PRÊTRE CATHOLIQUE.

La Revue cosmique (Paris). — Cause première du mal : Ce que fut la chute. Ce que représente la faute d'Eve. Ses conséquences. But de la vie humaine. — Textes commentés : Les Vies d'outre-tombe d'ATTANÉS OANNÈS. — Le prééminent Ad-Ad et son royaume. — Région de l'âme : 1er degré, ceux qui doivent revenir ; 2e degré, les endormis ; 3e degré, l'âme des sens ; 4e degré, l'âme intellectuelle. — L'hirondelle blanche, vieille légende.

Le Journal du Magnétisme. — Allan Kardec, chef du mouvement spiritualiste, sa biographie, son portrait. — 91e conseil pratique : contre l'arthrite ou tumeur blanche, par DURVILLE. — Des actions pernicieuses des sérums sur l'économie, par le Dr BOUCHER. — Etude sur l'être collectif dans les séances de spiritisme, par ED. DACE.

L'Echo du Merveilleux (Paris). — Les guérisons de Tilly, par GASTON MÉRY. — L'aéronaute Santos-Dumont et les talismans chrétiens, par G. MALET. — Le prince Henri d'Orléans et le Merveilleux, par COUTENAC. — L'Ecriture de Guillaume II, par FRAYA. — La voyante de la place St-Georges, par E. MARIOTTE.

Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy. — De la Bilocation ou dédoublement de l'homme vivant, par le Dr HAAS. — Le Magnétisme, la Suggestion, par M. A. THOMAS. — Apparition télépathique, par Mme DROUVILLE. — Phénomènes spirites, par M. PROUVÉ.

Le Moniteur des Etudes Psychiques (Paris). — Un homme étrange, Le Sorcier, par P. ST-CLOUD. — Le « Grappin » du Curé d'Ars, par A. MONNIN. — De la transmission de la pensée à distance, par le Dr BALME. — De ci, de là, par O. DESCISEAUX.

L'humanité (Paris). — Les langues de feu, par GUY STAR. — Congrès de l'Humanité (*suite*). — Quelques mots sur l'éducation, par GUY STAR. — Le Féminisme : Lettre de Russie. — La femme au foyer. La femme et la liberté. — A nos frères noirs, par AD. LARA. — Hygiène, la licence des rues.

La Revue du Monde invisible. — L'Influence de l'âme sur le corps, par Mgr MÉRIC. — Les Dons surnaturels dans l'Eglise primitive, par A. MARÉCHAUX. — Les anges dans l'Univers, par A. VAN MONS. — Maison hantée, par le Dr IGNOTUS. — La physique de la Magie, par A. DE ROCHAS.

Novo sunce (Le nouveau soleil). Revue croate d'Etudes psychiques, paraissant à Zagreb, sous la direction du Dr HINKOVIÉ. — 1er août. — Cas de télépathie et fantômes matérialisés de personnes vivantes. — Evénements mystiques dont je fus témoin, par SIMON STANOJEVIC. — Esprits dessinateurs et peintres (le cas de M. Desmoulins). — Le spiritisme, d'après Allan Kardec. — Faits divers. — Pensées.

Reçu de Rio-de-Janeiro. — Science spirite, origine de la médecine, spiritologie, origine, nature, évolution de l'âme humaine, par le Dr A. PINHEIRO GUESDES (en langue portugaise).

Le Gérant : PAUL LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone*.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

44ᵉ ANNÉE. N° 10. 1er OCTOBRE 1901.

LA CHASSE AUX MÉDIUMS

Le vent souffle en tempête sur nos pauvres médiums. C'est sur la citadelle du spiritisme que l'ennemi concentre le feu de toutes ses batteries. Dans la personne, bien humble en général, et pourtant redoutable, de quelques « bonnes femmes », c'est le FAIT « insolent » qu'on veut écraser ; le fait, qui se dresse imperturbable, inflexible, impitoyable ; le fait, qui faisait dire à R. Wallace : « Le fait opiniâtre m'a vaincu » ; et à sir William Crookes : « Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela *est* ». Dans leurs attaques multipliées contre les médiums, nos adversaires mêlent adroitement la

calomnie et l'apparence scientifique. Ne nous laissons pas surprendre par leurs manœuvres ; spiritualistes de toutes les Ecoles, oublions un moment nos petites querelles de famille, et en passant brièvement en revue les attaques de cette année, instruisons-nous. Voici les faits.

Un des plus célèbres médiums anglais,— que je ne nommerai pas parce que son nom n'a pas encore été prononcé officiellement, mais que ses séances de l'année dernière, à Paris, feront suffisamment reconnaître, — a eu le très grand tort de porter, ou d'accepter, le défi le plus audacieux aux sceptiques de son pays. Elle souscrivait d'avance à toutes les conditions de contrôle. Cela prouve, du moins, qu'elle se croyait bien sûre d'elle-même. Mais elle oubliait deux choses capitales : c'est d'abord qu'un rendez-vous doit être accepté par toutes les personnes qui doivent s'y rendre, et que, dans son cas, il y avait une tierce personne, qui, bien qu'invisible, devant jouer le rôle principal, devait être la première à donner son consentement ; ensuite qu'on ne peut rien garantir dans les séances où des éléments nouveaux et antipathiques sont introduits. Elle paiera chèrement ces oublis. Longtemps nous entendrons les clameurs de triomphe de l'ennemi, qui proclamera la honte de sa défaite, et s'efforcera d'en faire porter les conséquences à tout ce que le spiritualisme compte d'illustre et d'éclairé.

Qu'il nous suffise de dire en deux mots que *cinq* séances successives ont été infructueuses, et que les savants investigateurs sont partis, le mépris sur les lèvres, allant répandre partout la nouvelle qu'enfin, grâce à leur habileté, justice est faite de la longue imposture du médium et de l'idiote crédulité des spirites. Leur seule présence, et quelques heures d'examen, ont eu raison de centaines de mille de témoignages, et de cinquante ans de preuves accumulées. Dire qu'il y aura des gens pour applaudir à cette façon de penser et de peser !

Pendant que cette comédie se joue à Londres, Jules Bois, dans le *Matin*, sous prétexte de faire pénétrer dans l'esprit des masses quelques notions d'occultisme, — aliment indigeste pour des estomacs qui se nourrissent des repas légers et variés que leur sert la presse quotidienne,—dénonce indistinctement : Home, Fl. Cook, Eusapia Paladino, Anna Rothe, tous les médiums, comme de vulgaires charlatans ; de sorte qu'il ne reste plus pour les bons spirites que le rôle, bien connu, de dupes. Mon Dieu ! défendez-nous de nos amis ! De son côté, le Dr Bérillon, dans le *Figaro*, déclare qu'il attend encore le « premier fait » spirite démontré, ce en quoi il fait l'aveu le plus candide de son ignorance.

Si nous regardons dans les colonnes de notre confrère de Londres, *Light*, nous nous rappelons la faveur avec laquelle furent accueillies par le public anglais les insinuations et les réticences, miel et vinaigre, longuement élaborées contre Mme Rothe dans deux articles, que nous réfutions récem-

ment à cette même place ; après y avoir signalé les accusations acharnées répandues à profusion contre le même médium par un petit docteur allemand. Chose incroyable ! Ces dernières perfidies ont été précieusement recueillies par nos confrères spiritualistes américains : *Progressive Thinker* et *Banner of Ligth*; et ces défenseurs sérieux et déterminés de la cause n'ont pas hésité, avec une légèreté incompréhensible, à faire bon accueil à l'accusateur qu'ils ne connaissent pas, pour perdre de réputation un médium honnête et remarquable, qu'ils ne connaissent pas davantage. Si encore ils n'avaient pas, dans leur propre pays, d'admirables occasions d'exercer leur sagacité sur leurs propres médiums ! Sans chercher beaucoup, nous pourrions leur en signaler, qui multiplient dans le *Light of Truth*, les phrases hypocrites, après avoir été pris en France, ce qui s'appelle « la main dans le sac (1) ». C'est toujours l'histoire de la paille et de la poutre. Mais quel vent de folie pousse les spirites à se déchirer de leurs propres mains ?

Pourtant le plus fort reste à dire. Et c'est encore la pauvre Anna Rothe qui va se trouver sur la sellette. Je veux parler d'un article qui a paru dans un journal suédois, le *Dagens Nyheter*, du 1er juillet, où les accusations haineuses les moins fondées s'étalent avec la plus entière inconscience. Comme on pourrait soupçonner que j'exagère, ou que j'y mets la moindre partialité, je préfère citer mes auteurs, en particulier la digne princesse Karadja, qui, dans un article indigné, écrit au *Light* ce qui suit, que je traduis textuellement et intégralement. Le lecteur pensera comme moi qu'en pareil cas l'arme se retourne contre son auteur, et devient la meilleure justification de l'accusé. C'est aussi l'avis de l'excellent auteur de la *Survie* Mme Noeggerath, qui nous a écrit dans le même sens.

« Aujourd'hui, dit la princesse Karadja, où les ennemis du spiritualisme s'efforcent, avec un acharnement sans pareil, à détruire notre cause, en jetant le discrédit sur nos médiums, il est intéressant pour vos lecteurs d'apprendre quelles sont les armes que l'on forge contre nous.

« Pendant mon séjour à Paris, au printemps dernier, j'ai assisté à une séance où la pauvre Mme Rothe fut traitée avec la dernière indignité. Pendant qu'elle était entrancée, un Français, un certain M. C... (2), s'élança sur elle en s'écriant : « Si vous venez à Paris pour tricher, il faut être plus habile que ça. » Le médium tomba à la renverse, dans de violentes convulsions. Une des dames présentes, la princesse Gortschakoff, la conduisit doucement dans une autre chambre, et commença à la déshabiller, car son corps était terriblement enflé par suite de la rentrée violente des fluides.

(1) Rien de commun avec le fameux sac de L. I. F.

(2) Le nom est en toutes lettres dans l'article du *Light* et plusieurs autres journaux.

Pendant ce temps, M. C... continuait à crier qu'il avait vu le médium tirer des fleurs de sa robe ! Pour venger l'honneur du médium, je demandai immédiatement *qu'elle fut fouillée et déshabillée*, ce qui fut fait. Tous les assistants examinèrent ses vêtements, et trouvèrent qu'il n'y avait pas de fleurs cachées sur elle, que sa robe ne contenait ni poche, ni sac d'aucune sorte, pouvant servir de dépôt à des objets quelconques.

(Nous prions Mme F. signataire de l'article soupçonneux du *Light*, de noter cette dernière remarque, qui répond à ses craintes, et détruit sa supposition gratuite de sac caché. — Note du trad.).

« Prévoyant que des rapports infidèles circuleraient sur cet incident, j'ai demandé le récit par écrit de cette déplorable scène. Je possède ce document, signé par tous les assistants (sauf M. C... et sa femme, qu'on avait priés de sortir), c'est-à-dire : M. Gabriel Delanne, le professeur Sellin, Mme Waltner, la princesse Gortschakoff, M. et Mme de Yarochenko, et un pasteur suédois, le professeur Sœderblom. On y lit que l'accusation de M. C... est fausse, et que les recherches exercées sur le médium prouvent qu'elle ne cache pas de fleurs sur elle.

« Je désire faire remarquer que la séance eut lieu chez Mme de Yarochenko, où Mme Rothe n'avait jamais mis les pieds. Comme M. C... n'est pas spirite, il est tout à fait clair que les fleurs produites par le médium à cette séance furent *des apports*. Après les recherches, la séance interrompue fut reprise, et un *apport* nouveau de fleurs *humides* se produisit *en l'air*, au-dessus de ma tête. Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis que le médium était entré dans la chambre.

« Le professeur Sœderblom, qui refuse absolument d'admettre la théorie spirite considère cet *apport* comme très satisfaisant, et il a écrit franchement dans les journaux suédois « qu'on ne peut concevoir comment il eut été produit par fraude. » Il dit : « Mme Rothe n'eût-elle pas été *complétement* fouillée, comme cela eut lieu, qu'il semble tout à fait impossible que cette grande quantité de fleurs, parfaitement fraîches, ait pu être cachée sur sa personne ». Le professeur Sœderblom conclut par ces mots : « Ma conviction est que Mme Rothe est honnête..... C'est une pitié qu'elle soit tombée entre les mains des spirites. » Son affirmation est doublement précieuse, puisqu'il dit hautement qu'il est opposé à nos doctrines.

« *En cette occasion l'innocence du médium a été clairement établie.* Ma surprise fut donc immense lorsque, à mon retour en Suède, je trouvai qu'on répandait le bruit que Mme Rothe avait été « démasquée » à Paris ! Un journal quotidien *le Dagens Nyheter* contenait, le 1er juillet, un article dans lequel M. C... avait l'audace de publier une colonne de mensonges. L'article commençait par le récit erroné d'une séance chez M. Flammarion, que je donnerai plus loin ; et continuait en disant que M. C... avait remarqué, à la

séance Yarochenko, que le médium tirait les fleurs de son jupon, qu'il avait protesté avec indignation *d'assister* à une pareille fourberie, que le médium avait été chassé, et que les assistants « avaient trouvé en relevant sa robe qu'elle était munie tout autour de petits *bouquets* ». Il décrivait ensuite comment, à la séance chez Mme Nœggerath, dont le récit, paru dans le *Light* du 22 juin, il avait apporté un sac avec l'intention d'y mettre le médium et de le serrer au cou et aux chevilles, que le médium *avait refusé*, et que Mme Rothe, dans une *demi-obscurité*, derrière un rideau, avait produit une orange, que M. Delanne lui avait vu tirer de son corset.

« Cet article fut reproduit dans plusieurs journaux suédois. J'écrivis une réponse dans laquelle je prouvai l'absolue fausseté de ces diverses accusations. J'expliquai que, bien loin d'avoir été chassée, Mme Rothe avait continué la séance chez Mme Yarochenko, aussitôt après le départ de M. C...

« Quant à ses observations sur la séance chez Mme Nœggerath, elles ne peuvent être vraies pour les raisons suivantes :

1° M. C... n'ayant pas été invité dans cette maison ne put y apporter de sac, et le médium ne put par conséquent refuser d'y entrer.

2° La séance eut lieu avec *cinq* grandes lampes allumées. C'est assez gentil pour une *demi-obscurité* !

3° On n'utilisa pas de rideaux dans les conditions ci-dessus.

4° Le médium *n'avait pas de corset*, ayant été dépouillée *de tous ses vêtements*. Elle ne portait qu'une chemise et un peignoir que lui avait prêtés Mme Nœggerath.

5° Il n'y eut aucune orange à cette séance.

6° M. Delanne n'y assistait pas.

« Six monsonges dans une seule phrase ! M. C... est vraiment trop prodigue ! »

[Ayant été l'un des témoins de cette séance chez Mme Nœggerath, je joins énergiquement mes affirmations à celles de la princesse Karadja, dont le récit est, pour ce que j'ai vu, l'expression *complète* de la vérité.] (Note du traducteur.)

« A la suite de ma réplique, qui *ne fut pas insérée* dans la plupart des journaux qui avait publié la fausse accusation, Mme C... fit publier qu'elle et son mari ne voulaient plus être « mêlés à cette affaire ». « Mêlés » est une expression plutôt curieuse si l'on considère que les dignes personnes ont essayé de déshonorer une de leurs semblables par une vile accusation. En agissant ainsi les gens *risquent* d'être « mêlés » à des affaires qui pourraient devenir fort déplaisantes pour eux.

« Dans ma réponse, j'avais eu la générosité de ne pas mentionner un fait qui éclaire les motifs de M. C., savoir qu'il avait essayé sans succès de

m'emprunter de l'argent. Je possède la lettre qui prouve ce fait, qu'il ne peut donc nier.

« Je ne connaissais ni M. C... ni sa femme, qui est une actrice suédoise. Pendant plusieurs mois elle ne cessa de m'écrire des lettres humbles et flatteuses, faisant l'éloge de mes ouvrages, et me demandant la permission de les traduire en français. Plus tard son mari m'écrivit pour m'emprunter 1.000 francs. Je refusai ! A mon arrivée à Paris, je rencontrai les C... Ils se disaient spirites ardents, ayant pris part au Congrès. Ils me demandaient de les faire admettre aux séances très choisies de Mme de Yarochenko. A regret, et par pure politesse, je priai Mme de Yarochenko de les y admettre. Cette dame, charmante et distinguée, me répondit « qu'elle désirait m'être agréable, mais que, que... » Pour une personne bien élevée c'était un refus. J'informai donc M. et Mme C... que je ne pouvais les présenter. A mon extrême surprise, *ils insistèrent pour venir*. Je refusai carrément de les amener, et j'ajoutai : « Demandez à M. Delanne de vous présenter, si vous le voulez. Pour moi, je ne le ferai pas ! » M. Delanne refusa de son côté.

« Comme, avant de me rendre à la séance, j'étais allé voir la princesse Wizniewska; j'arrivai un peu tard, et je pus à peine en croire mes yeux quand je vis *M. et Mme C. assis dans le salon*. Ils étaient venus seuls, *en avance*, laissant croire à notre courtoise hôtesse que c'était moi qui les envoyai, contre son désir ! Quand des gens commettent une telle infraction contre l'étiquette, que de s'introduire de force chez une dame, qui a exprimé le désir de ne pas les voir, ils devraient au moins se conduire décemment, et ne pas faire de désordre. Mme Yarochenko ayant payé 100 francs la séance de Mme Rothe avait le droit de choisir ses invités; et si des étrangers passaient outre, elle devait au moins espérer qu'ils n'inquiéteraient pas le médium. Je ne puis douter que M. C... ne soit venu à la séance avec l'intention arrêtée d'insulter Mme Rothe. Dans son agitation il criait : « Je la soupçonnais de tricher, c'est pour cela que je désirais tant venir ! »

« Est-il surprenant que la présence d'une personne si mal intentionnée ait paralysé les moyens d'un médium ? Mme Rothe est une des créatures les plus sensitives que j'ai jamais vues. Il y a une énorme différence entre les phénomènes qu'elle obtient dans des conditions harmonieuses et ceux qui se produisent quand l'atmosphère mentale est troublée par de mauvaises émanations. Je l'ai vue obtenir un *apport à la distance de cinq yards de son corps* (environ 5 m.). Je l'ai vue aussi, à mon grand ennui, absolument incapable de rien obtenir, si ce n'est dans le voisinage immédiat de son corps. Il semble que les fluides soient repoussés par les sentiments déplaisants de l'entourage, les pensées adverses empêchent les fluides de rayonner et de construire les *apports* à distance.

« Cette extrême sensibilité met la malheureuse femme à la merci de ses ennemis. Elle est absolument incapable d'obtenir des phénomènes entièrement convaincaints en présence de spectateurs qui se sont mis dans la tête, d'avance, de l'empêcher de réussir. C'est ce qui explique pourquoi *elle n'a plus consenti* à donner de séances au Dr. Bohn, qui se fait *un jeu* de persécuter une créature sans défense. Il serait extrêmement désirable qu'un homme noble et éminent comme sir William Crookes, examinât complétement sa médiumnité. En Allemagne, Mme Rothe ne peut plus espérer être bien traitée, parce que le livre du Dr Bohn a créé contre elle un fort préjugé. Tous les témoins qu'il produit contre elle doivent être du genre de M. C...

« Je suis parfaitement convaincue que, même si Mme Rothe avait triché, *elle n'aurait pas été responsable*, étant sous le coup des suggessions hypnotiques d'Esprits dégradés, ou de gens mal intentionnés, qui savent que le meilleur moyen de nuire à notre cause est de discréditer nos médiums. J'ai vu souvent, à Paris, comme il est facile de faire obéir celui-là aux suggestions de la volonté. C'est ce qui explique pourquoi les résultats qu'elle obtient sont invariablement plus brillants quand ils sont spontanés, et deviennent de moins en moins satisfaisants quand les assistants sont soupçonneux ou malveillants. (Ces observations nous paraissent encore admirablement résumer ce qui s'est passé aux séances publiées dans le *Light* sous la signature L. I. F. D'ailleurs, c'est aussi la pensée de la princesse Karadja, car elle ajoute :)

« C'est, en vérité, une grande pitié que Mme F. n'ait pas complètement déshabillé Mme Rothe à sa *première* séance ; les phénomènes ayant été obtenus en d'excellentes conditions, les assistants n'eussent pas apporté des soupçons injurieux aux séances suivantes. La remarque que Mme F. ne sait s'il faut attribuer les « raps » à Mme Corner (pauvre Mme Corner, elle aussi aujourd'hui est en cause ! l'une ou l'autre pourtant a dû produire les raps. N. du T.) ou à Mme Rothe, me pousse à mentionner que la *première fois* que Mme Rothe vint me voir, chez moi à Berlin, *mon mari frappa son signal habituel* (sept coups vifs). J'ai reçu ce signal par plusieurs médiums à différentes séances, mais là nous n'étions pas en séance, et je ne m'attendais à rien. Les raps se produisirent sur une table, à un mètre de Mme Rothe, qui avait les mains sur les genoux et les pieds sur le parquet ; et nous étions en pleine lumière du jour.

« En réponse à la remarque du Dr Bohn que Mme Rothe *n'est pas du tout medium*, je mentionnerai une preuve magnifique qu'elle donna chez M. Flammarion, à Paris. Elle décrivit un Esprit souffrant, debout derrière Mme Flammarion, qui ne reconnut pas l'Esprit à la description. Mme Rothe dit que l'Esprit avait connu Mme Flammarion dans sa jeunesse, et qu'il

s'était suicidé en se tirant un coup de feu dans la poitrine. Mme Flammarion déclara qu'elle n'avait jamais connu personne dans ces conditions. Mme Rothe dit alors qu'il tendait des fleurs à Mme Flammarion, et en même temps *neuf* splendides roses, dites « Gloire de Dijon », ayant de longues tiges garnies d'épines, tombèrent sur ses épaules. Je demandai à à Mme Rothe si l'Esprit ne pouvait dire son nom ou donner de preuve d'identité. Mme Rothe s'assit un moment en silence, parut écouter avec attention, puis : « Il dit qu'il s'appelait Gustave X. » Très émue, Mme Flammarion s'écria : « Gustave X! Quoi! J'ai connu un homme de ce nom quand j'étais jeune fille. Il s'est tué d'un coup de revolver! » Ce petit fait seul prouve que Mme Rothe est une excellente voyante.

« Rien ne peut mieux répondre à l'accusation de *cupidité*, du Dr Bohn, que la belle action suivante que Mme Rothe fit à Paris. Le prix de la séance qu'elle devait donner chez Mme Noeggerath avait été convenu de 100 francs. C'était une affaire entendue, mais la veille de la séance, elle vint me dire qu'elle ne pouvait accepter d'argent, parce que ses guides désiraient qu'elle donnât cette séance *gratuitement*. Est-il probable que des scrupules si délicats arrivent à des fripons? Combien y a-t-il de mediums qui refuseraient la rémunération convenue? Cet acte seul appelle le respect sur l'humble femme du ferblantier. Pour moi, je la regarde comme une amie, une sœur en Jésus-Christ, et j'espère que beaucoup de Spiritualistes joindront leurs prières aux miennes pour cette femme persécutée, que l'on accable, que l'on écrase, et à qui on brise le cœur. Que Dieu lui donne la patience, la force et la paix, afin qu'elle puisse accomplir sa mission sur la terre, pour Sa Gloire et pour le Bien de l'Humanité! »

« Princesse KARADJA ».

Je joins mes souhaits ardents à ceux de la princesse K. pour le triomphe de la Vérité et celui de la pauvre persécutée. Il me semble impossible que le lecteur ne sente pas dans ce langage fier et indigné les accents de la sincérité et du droit opprimé. J'ignore comment M. C. pourrait se disculper, car ses accusations sont formulées par écrit et répandues dans la presse. C'est donc par la voie de la presse que les contre-témoignages ont le droit de se produire. En ce qui concerne la séance chez Mme Noeggerath, j'ai dit que je joins ma voix à celle de Mme Karadja. Mon savant ami, M. G. Delanne, qui assistait à la séance de la princesse de Yarochenko, pourrait nous dire s'il confirme le récit de M. C. ou celui de Mme la princesse Karadja.

Quant au medium célèbre, censément démasqué à Londres, je ne puis mieux conclure qu'en me ralliant à ces paroles si vraies d'un autre grand médium, Mme Bessie Russell-Davies :

« Les savants, les malins et les journalistes, railleurs et superficiels, n'ont pas en vue la pure Vérité ; ils cherchent quelque chose de pratique ou d'amusant, quelque chose que l'on puisse imiter ou exploiter, ou qui fournisse de la « copie » intéressante. Il n'y a rien à en attendre. »

G. Béra.

Réponse à « F... »

Au moment de mettre sous presse, on me communique l'article de « F », paru dans le *Light* du 14 septembre. Le temps dont je dispose est trop court, pour faire à ce factum indigeste la réponse qu'il mérite. D'ailleurs, je craindrais d'abuser de la patience de nos lecteurs. Je me bornerai à dire que « F. » me prend à partie au sujet de mes articles en faveur de Mme Rothe qu'elle prétend avoir été écrits par un « enfant » et un « Don Quichotte ». Je m'excuse donc d'une défense personnelle.

Mon âge, qui me permettrait d'être aisément le père de « F. », me donne le droit de lui retourner justement la première qualification. Quant à la seconde, « F. » qui avoue ne pas me connaître, puise dans cette ignorance sa seule excuse ; car elle saurait combien on redoute, en général, ma présence dans les milieux spirites, à cause de ma tendance d'esprit à un scepticisme incorrigible. Aussi le terme de « Rapport », appliqué à mon récit des faits passés chez Mme Nœggerath est-il très impropre, car ma présence n'y était point désirée, la chère dame le sait. Je n'ai voulu que « raconter » ce que j'ai vu ; mais je n'avais point à « rapporter », n'ayant pas mandat officiel pour cela. La forme de mon récit eût été évidemment tout autre dans ce dernier cas.

Enfin, pour faire justice de tout le long fatras moraliste que « F. » inflige à ses lecteurs anglais, je désire qu'ils sachent — et cela leur donnera la mesure de ce qu'il faut croire des affirmations de « F » — que ce qu'elle m'attribue *n'est pas du tout exact*, et que la vérité a été dénaturée, comme par une « enfant boudeuse et vexée ». Je le prouve aisément.

« F » m'attribue précisément *le contraire* de ce que j'ai écrit, et qui est imprimé dans les numéros de juin de la *Revue Spirite* et du 16 juin du *Spiritualisme moderne*. Rien de plus aisé à vérifier : j'aurais dit, *contrairement* à une lettre de Mme N. que Mme Rothe aurait été déshabillée par Mme N. *J'ai dit comme la lettre de Mme N.*, qu'elle le fut par les Esprits ; mais, comme je ne l'avais pas vu, j'ai cité la lettre de Mme N.

« F. » affirme qu'on ne peut croire à ma véracité, parce que j'ai omis de dire que le livre de *la Beaucie*. se trouvait dans la chambre avant son « apport ». *Je ne pouvais le dire puisque ce n'est pas vrai* ; et comment « F. » peut-elle affirmer cela, elle qui n'était pas présente ?

Et puis, est-ce que tout cela n'est pas enfantin ? Quel rapport cela a-t-il avec les « apports », et avec les précautions *bien prises* par douze témoins honorables, sensés et intelligents. C'est toujours le même système d'insinuations si antipathique ?

J'ai donc le droit de conclure, après les erreurs volontaires que je relève aujourd'hui, que le rapport prétendu scientifique de « F. » sur Anna Rothe me paraît fort suspect, et qu'il a pu y entrer des éléments qui expliquent l'échec des séances.

Ayant été attaqué nominalement dans le « Light », je compte sur la courtoisie bien connue de son éditeur pour faire connaître ma réponse à ses lecteurs.

G. Béra

LE PSYCHISME ET LES APOTRES

Ayant longuement étudié le Spiritisme expérimental et ses lois, j'ai compris sa beauté, sa raison d'être. J'y ai vu la régénération de l'humanité. Quoi de plus admirable en effet que cet amour, base de notre philosophie, s'augmentant sans cesse et se vivifiant des lumières de la science pour aller éclairer, assainir les recoins les plus obscurs, les plus fangeux de notre triste terre.

Des êtres particulièrement doués, le médium, le prophète, l'apôtre, sont venus en aide à nos découvertes pour les prouver par *des faits*. Oui, des faits tangibles, visibles pour tous les hommes de bonne volonté, sans distinction de religion, de race, de caste. Les faibles et les forts, les humbles et les puissants sont conviés au même banquet du progrès. Les esprits enténébrés ou retardés, en ont tressailli et se sont abattus sur nous. Leurs armes sont redoutables ! La plus redoutable est l'ignorance.

J'ai de la répugnance pour le rôle de justicier. Ne suis-je pas moi-même un être bien faible appartenant à une planète inférieure ? Je vais même jusqu'à plaindre les méchants qui ont fait verser des larmes, car ces larmes retomberont tôt ou tard sur leur conscience. Ce seront de durs moments à passer. Je ne désignerai donc que par une simple initiale ceux auxquels je vais faire allusion. Du reste qu'importe qu'ils s'appellent C, B ou H, ce n'est que *la vérité que je veux rétablir.*

Je viens donc vous donner la traduction d'une partie de ce que l'un de nos adversaires a publié et partout répandu en Suède dans le *Dagens-Nyheter*, du 1er juillet 1901, et les suivants plus méchants encore.

Il s'agit de séances données à Paris par Mme Anna Rothe, le médium aux fleurs.

« Il y a quelque temps nous avons annoncé qu'une Allemande, Mme Anna Rothe, a donné à Paris des séances spirites, — à M. Camille Flammarion entre autres — auxquelles assistait la Princesse Karadja (1). La spécialité du médium consistait à produire des fleurs en l'air avec l'aide des esprits. Nos lecteurs ont certainement compris *la valeur* de ces affirmations, *mais afin de détruire toute possibilité d'une croyance à la venue surnaturelle de ces fleurs*, un Suédois résidant à Paris raconta dans le *Dagens-Nyheter* la façon dont elles ont été *réellement* produites. »

Ce début trahit tout d'abord une résolution bien arrêtée : attaquer à tout prix, le médium, c'est-à-dire le phénomène spirite, car c'est le spiritisme que visent nos antagonistes. C'était une belle victoire à remporter que d'aveugler notre cher maître Camille Flammarion que j'appelais « le bien-aimé » car nous élevions nos regards pleins d'espoir vers celui dont les œuvres si belles nous promettaient les secrets des étoiles...

Je ne raconterai pas la séance donnée chez lui, n'y ayant pas assisté, mais les récits fantaisistes qui suivront en donneront une idée :

« Mme Anna Rothe qui est de *Berlin* (2) y avait fait la connaissance de la princesse Karadja. Elle fut invitée à Paris pour y donner des séances payées. On sait que le célèbre astronome et écrivain, Camille Flammarion, s'intéresse à ces questions. Il invita donc Mme Rothe à dîner avec la princesse Karadja, M. C... et sa femme, Suédoise née B. »

M. C... fait le récit dans le *Dagens-Nyheter* des séances données chez M. et Mme Flammarion, chez des Russes, M. et Mme Yarochenko et chez moi.

Avant de parler de la séance chez moi je suis forcée de relater la dernière partie de la séance chez M. et Mme Yarochenko, bien que je n'y aie pas assisté; mais des témoins *dignes* de foi me l'ont fait connaître.

Voici comment l'interprète de M. C... s'exprime :

« La princesse Karadja était près de Mme Rothe et *sous le prétexte* de communiquer son fluide au Médium elle avait posé ses deux mains sur la droite de celui-ci tandis que la gauche restait libre. Le médium attira les regards des personnes présentes sur un point de la chambre et laissa glisser sa main sur *l'ourlet de sa jupe*. De là, un petit bouquet fut jeté en l'air, décrivit une courbe et tomba à peu près à l'endroit qu'elle avait indiqué. Tout cela se passa si rapidement qu'un observateur attentif n'aurait pu remarquer d'où venait le bouquet, d'autant plus que le médium avait la main droite cachée *sous les mains de la princesse Karadja*. Mais M. C... se doutait de la façon dont les choses s'étaient passées, et, indigné,

(1) L'apôtre du spiritisme le plus cruellement poursuivi par nos détracteurs.

(2) Erreur. Elle est Saxonne.

il protesta contre une pareille mystification. Il en résulta une vive discussion, et le médium *crut prudent de s'éloigner*. Mais un des assistants avait eu l'indiscrétion de *soulever un peu cet ourlet* merveilleux et avait vu que *tout le bord* était garni de petits bouquets. L'explication était trouvée. »

Pardon, Monsieur. Suivant l'affirmation de témoins les choses ne se sont pas passées ainsi. C'est M. et Mme C... qui se sont retirés *les premiers* après avoir provoqué un grand désordre. Le médium fut déshabillé. *L'ourlet*, visité, on le trouva plat et ne contenant pas la moindre fleur. On ne trouva non plus ni poche, ni aucun objet sur le corps du médium. On reprit la séance,et des fleurs de la plus grande fraîcheur furent offertes aux assistants qui étaient restés dans la salle.

Maintenant arrivons à la séance donnée chez moi par Mme Rothe le 10 mai 1901 que j'affirme sur l'honneur, ainsi que l'ont fait tous les assistants, avoir été impeccable.

Voici comment M. C... la fait raconter, toujours dans le *Dagens Nyheter*.

« Pourtant les spirites non encore convaincus firent une séance chez une dame âgée de plus de 80 ans. Mme Noeggerath. M. C..., toujours sceptique, *y apporta un jupon que l'on aurait pu fixer autour du cou et des pieds du médium*, ce qui aurait rendu toute tromperie impossible, *mais Mme Rothe s'y refusa pour des raisons faciles à comprendre, mais elle accepta un autre jupon fermé à la taille et aux pieds.*

La preuve de ce mensonge d'une incroyable audace est facile à donner munie de nombreuses signatures.

M. et Mme C... n'ont JAMAIS, JAMAIS, JAMAIS mis les pieds chez moi !

Toutes les garanties avaient été prises avant la séance. Mme Rothe,suivant son expresse volonté, avait été *complètement dépouillée de ses vêtements* jusqu'aux bas et aux souliers, qui furent enfermés dans une chambre éloignée. Elle ne fut revêtue que d'une robe de chambre. Mon petit salon avait été scrupuleusement visité par les assistants. Mais ces détails ont déjà été donnés maintes fois ; ils deviennent superflus.

M. C... reprend son récit :

« Dans ce costume elle produisit une orange derrière le rideau dans une « demi-obscurité ».

Pas une seule orange ne nous a été apportée, mais quantité de fleurs de toute fraîcheur couvertes de rosée ou ruisselantes d'eau, ainsi que d'autres apports. *Il n'y a pas eu de demi-obscurité* ; *l'éclairage était très vif.* Mme Rothe était *au milieu de nous, en pleine lumière et non derrière un rideau.*

« La communication ne sembla pas très convaincante, car un M. Delanne, rédacteur d'un journal spirite, qui *toucha l'orange*, remarqua qu'elle était toute chaude. D'ailleurs *il avait vu* qu'elle l'avait ôtée de son corset ».

Mme Rothe *n'avait pas de corset* puisqu'elle avait été déshabillée, du reste

il suffit de dire que *M. Délanne n'assistait pas à cette séance*, la preuve en est imprimée dans sa *Revue scientifique et morale du spiritisme* de juillet 1901, page 57, *Revue de la Presse*, où il rend compte des phénomènes relatés par la *Revue Spirite*.

M. Delanne s'exprime en ces termes :

« La *Revue Spirite* (du 5 juin 1901) rend compte des séances d'apports de Mme Anna Rothe que nos lecteurs connaissent déjà, et relate les expériences personnelles de M. Béra avec ce même médium à Paris chez Mme Rufina Nœggerath (le 10 mai). Le médium s'est *déshabillé entièrement* et n'a remis que sa chemise et un peignoir appartenant à la maîtresse de la maison, *ses vêtements restant dans une autre chambre*. Dans ces conditions qui offrent *toute sécurité* les apports ont été très nombreux, et M. Bera a vu en *pleine lumière* à 30 centimètres de ses yeux apparaître deux branches d'œillets blancs et rouges. Il y a eu également transport, d'une chambre à l'autre, d'une photographie enchâssée dans un cadre métallique. Ces phénomènes ont été observés bien des fois par les spirites, mais *rarement ils ont pu l'être dans des conditions aussi parfaites de contrôle.* »

Ah ! Monsieur C... que vous avez peu réfléchi à la conséquence de vos actes ! Par la conclusion de votre réquisitoire insensé, vous vous portez le dernier coup.

« Voilà la manière dont on peut conduire les spirites par le nez. Mais ils ne se laissent pas éclairer par la tromperie la plus évidente ».

Mais c'est en vous écoutant que l'on serait *conduit par le nez* pour employer un langage choisi. Vous le prouvez mieux vous-même que personne ne pourrait le faire.

« La princesse Karadja a écrit à l'un des assistants : si même Mme Rothe avait eu des fleurs dans sa jupe cela ne prouverait rien. Il faisait clair dans la chambre où eurent lieu les manifestations, et les esprits ont besoin d'un endroit obscur pour les manifestations. La princesse ajoute sérieusement : La jupe est une chambre obscure ».

La princesse Karadja nie énergiquement d'avoir tenu ou écrit ces propos, on ne s'est point contenté de lui avoir attribué des aveux ridicules. M. et Mme C... ont été jusqu'à l'accuser du plus vil intérêt comme mobile en faisant du spiritisme.

J'ai des amis en Suède. Je leur ai demandé des renseignements précis sur la princesse Karadja, qui est de Stockholm. Qu'elle me le pardonne. Je n'ai pas supposé, la connaissant déjà trop bien, que ces renseignements pussent la condamner. Je ne les ai demandés que par acquit de conscience. En effet, Les uns m'ont répondu ceci :

« La princesse Karadja *sacrifie beaucoup* pour la cause. Fatigues écrasantes jamais rémunérées. Voyages entrepris. Soutien accordé aux médiums

pauvres. Elle s'etait fait un nom dans les lettres. On jouait ses pièces de théâtre partout. Elle a renoncé *à tout* pour la cause. Le produit même de ses livres a été employé en propagande. Elle a ouvert un bureau de renseignements gratuits. Elle distribue des livres aux pauvres...... »

D'autres Suédois ne connaissant point les premiers m'ont écrit :

« La princesse est une nature d'élite. Ses ouvrages spirites sont ravissants.

« Le *Zur dickt* a passé pour un chef-d'œuvre de l'avis *des jeunes et des vieux*. Elle est très estimée »...

Je ne prolonge pas les détails qui m'ont été donnés. Ce que je viens de dire suffit, je crois.

Je résume en affirmant que Mme Rothe toute glacée, toute meurtrie par les mauvais traitements qu'elle avait subis est venue *m'offrir* une séance en me suppliant, pour son honneur, de la soumettre aux garanties les plus sévères. J'y consentis avec une grande satisfaction, car j'avais eu l'occasion maintes fois d'étudier les facultés de Mme Rothe, et il est dans ma mission de réhabiliter les médiums méconnus ou calomniés, s'ils veulent bien se prêter aux conditions nécessaires pour obtenir une légitime revanche.

Voilà de quoi faire éclater les foudres de M. C... et Cie sur ma tête pour me pulvériser.Qu'importe ! si les horizons clairs sont rendus aux innocents, aux médiums, aux victimes dont je suis l'avocate. Et puis que ceux qui souhaiteraient ma mort sachent que c'est sans regrets que je ferai mes adieux à une terre où la fraternité est si peu pratiquée.

J'ai d'abord eu l'idée de raconter en Suède *les faits* dans toute leur simplicité sans accuser personne, sans même donner aucune initiale. Je ne voulais qu'établir la vérité. De mes amis, à Stockholm avaient déjà traduit en suédois le récit *exact* de ma séance et des séances données au *Spiritualisme moderne*. Ils l'avaient remis dans les mains du Directeur d'un journal, à Stockholm, qui l'avait accepté. Quelques réflexions m'ont fait reprendre mon article, mais je ne l'ai pas déchiré, je le garde.

Quand,dans un salon,je rencontrais parfois M. et Mme C... je tâchais, avec la plus grande courtoisie, de leur persuader que les phénomènes d'apports existent, que le médium était de bonne foi, je ne pus obtenir de M. C... que ces conclusions : « Il faut traiter *tous* les médiums comme des malfaiteurs. »

J'aurais voulu éviter de citer même les initiales de personnes qui étaien invitées dans une famille que j'aime et estime du fond de mon cœur,invitées aussi chez M. et Mme Flammarion que j'aime également.

Généralement je passe à côté de l'ignorant, car il n'y a pas de coupables, il n'y a que des ignorants, en disant : Attendons! Mais dans le cas de Mme Rothe il y a des innocents que l'on fait souffrir horriblement. Des larmes que je dois sécher. Le cri de ma conscience ne me laisse point de

repos. Je ne faillirai pas à ma mission. Je la remplirai tant que ma main pourra tenir une plume, ma voix proclamer la vérité.

Je ne redoute point les hommes. Je n'ai que la crainte de faire de la peine à mes bien-aimés disparus qui me regardent et m'inspirent.

Mais il n'est point de déshérités dans l'immuable loi du progrès. L'évolution de tout homme est interrompue de haltes sur des terrains incultes. L'attardé y tresse des couronnes d'épines pour ses propres bienfaiteurs qu'il méconnaît. Leur tour viendra ; ils auront des couronnes d'épines aussi. Ils deviendront *voyants* alors, et, nouveaux *François d'Assise*, ils verront se changer en roses les gouttes de sang qui s'échapperont de leurs blessures.

RUFINA NŒGGERATH.

PSYCHOGRAPHIE

Par A. OXON (*suite*) (1).

Troisième série, écriture des mots dictés par les expérimentateurs.

New-York, 26 octobre 1877.

La seconde expérience est ainsi rapportée.

« La question de la puissance de la volonté et de son influence probable sur certaines manifestations spirituelles ayant été fortement débattue entre Mme Blavatsky et moi, je résolus de faire une expérience dans ce sens. Je me rendis seule chez M. Watkins et lui demandai d'écrire un seul mot sur une ardoise ; de tourner du côté de la table la surface de l'ardoise portant ce mot, de telle sorte qu'il me soit impossible de le voir. J'en fis autant à mon tour. Je demandai ensuite à M. Watkins de tenir avec moi mon ardoise double, entre les feuillets de laquelle j'avais placé un fragment de crayon et de vouloir que ce mot fût écrit sur elle. De mon côté je formulai aussi la volonté que mon mot fût écrit. M. Watkins paraissait plutôt incrédule au sujet de cette entreprise et fut réellement surpris, lorsqu'en ouvrant les ardoises, il trouva qu'elles portaient le mot que j'avais *voulu* y voir écrit.

« Essayons encore une fois, dit-il.

« Très bien, mais je propose que cette fois nous écrivions quelque chose de plus, une phrase de trois mots, par exemple. » M. Watkins écrivit, comme cela fut révélé plus tard, ces mots : « *Dieu est amour.* » J'écrivis : « *L'amour est éternel.* » M. Watkins prit l'ardoise double dont il s'était servi déjà, en disant : « Je suis poussé à tenir seul l'ardoise ». Tout à coup je suis frappée de l'idée qu'il va gagner une marche sur moi et j'insiste pour tenir l'autre

(1) Voir la *Revue* d'août.

bout, pour me donner à moi-même la conviction que rien n'a pu être écrit. Nous entendons grincer le crayon et quand nous ouvrons l'ardoise, nous trouvons deux phrases écrites. L'une était celle de M. Watkins « *Dieu est amour.* » L'autre n'était pas *ma* phrase, mais une troisième : « *La vérité est puissante* ». J'en fus profondément troublée.

« Ceci, Monsieur Watkins, n'est pas l'effet de ma volonté ni de la vôtre. Quelle est donc la troisième volonté qui est intervenue?

« Je pense, dit-il, que je puis vous le dire. Tandis que vous écriviez votre phrase sur l'ardoise, j'avais déjà terminé la mienne et je cherchais à deviner ce que vous aviez choisi. Je pensais que ce serait « La vérité est puissante » et voilà comment cette phrase est venue.

« Monsieur Watkins, je ne vous demande pas de penser, mais de vouloir. Néanmoins cette expérience est intéressante et peut contribuer à démontrer la justesse de la théorie que j'ai adoptée. Maintenant, essayons autre chose ».

Mais on annonça l'arrivée d'un assistant et je n'eus plus d'autre occasion d'essayer la puissance de ma volonté en opposition avec celle de M. Watkins.»

Quatrième série. — Réponses écrites dans des boites clouées, liées et scellées.

Rappelons-nous que Mme Andrews affirme avoir obtenu des réponses écrites à des questions tracées sur la face interne d'une ardoise, que l'on vissait ensuite sur une autre. Comme épreuve qui, si elle ne les surpasse pas, peut tout au moins égaler toutes celles qui ont pu être rapportées, je citerai le cas suivant, observé en présence de Monck et attesté par MM. G. H. et W. P. Adshead. Le voici :

Le Dr R. S. Wyld, auteur de *The Physics and Philosophy of the senses*, et d'autres études philosophiques, ayant été amené à s'occuper des phénomènes psychiques, proposa certaines épreuves qui lui semblaient de nature à lui donner toute satisfaction. Bien convaincu qu'il y avait une absolue nécessité d'obtenir les preuves les plus décisives qu'il soit possible de se procurer, dans un ordre de faits qui sortent aussi complètement de l'ordinaire, voici le genre d'expériences qu'il imagina : « Prenez une boîte soigneusement ficelée, avec des nœuds à chaque croisement des ficelles et des cachets sur chaque nœud. Qu'une feuille de papier à écrire, portant les signatures des investigateurs présents, comme moyen de contrôle, y ait été au préalable déposée avec un bout de crayon. Si quelques mots sont écrits sur cette feuille pendant qu'elle est ainsi renfermée, il est certain que vous aurez là une preuve qui ne pourra être contestée ».

M. W. P. Adshead approuva ces propositions et raconte de la façon suivante le résultat de l'expérience :

« Le vendredi, 4 août, après-midi, je rencontrai à Derby le Dr Monck. Je

lui demandai s'il avait reçu la lettre du Dr Wyld et sur sa réponse négative, je lui fis connaître le dispositif qu'il proposait d'expérimenter : « Je l'ai déjà essayé plusieurs fois avec succès », me dit-il. Le Dr Monck tomba alors pendant deux ou trois minutes sous l'influence de *Samuel*, qui dit en réponse à ma question : « Si vous voulez organiser une séance pour ce soir, je ferai tout mon possible pour réussir encore cette expérience. » Il fut décidé d'agir de la sorte et l'on se donna rendez-vous chez Mme Ford. Les personnes qui s'y trouvèrent réunies étaient : le Dr Monck, Mme Ford, mon fils, sa femme et moi-même.

Pour que l'on puisse bien comprendre tous les incidents de cette séance, je dois faire connaître tout d'abord, qu'un jour ou deux auparavant le Dr Monck avait reçu d'un Monsieur habitant Londres une lettre contenant un pli cacheté, portant la souscription suivante : « Ne pas ouvrir : il y a neuf questions auxquelles on devra demander des réponses. » Le Dr Monck fit passer ce pli à mon fils, en lui demandant de le garder en sa possession jusqu'à ce qu'on ait pu répondre formellement aux questions susdites.

Mon fils fournit une boîte en bois avec couvercle séparé et une ficelle ; Mme Ford fournit une feuille de papier, une enveloppe, un crayon, de la cire, un marteau, des clous et deux petites sonnettes, de telle sorte qu'aucun des objets qui devaient servir dans l'expérience qu'on allait tenter n'avait jamais été en la possession du Dr Monck. On fit circuler la boîte pour que chacun pût l'examiner et tout le monde convint qu'elle était bien appropriée au but poursuivi.

Le Dr Monck déchira un coin de la feuille de papier et me donna le morceau que je gardai dans ma poche. On soumit alors la feuille à l'examen de tous et il fut constaté qu'elle était bien blanche et ne portait aucune marque de quelque sorte que ce fût. Le Dr Monck la plia aux yeux de tous et la plaça dans l'enveloppe qu'il ferma. Chacune des personnes présentes apposa ses initiales sur cette enveloppe et je la déposai dans la boîte, avec les deux petites sonnettes et le crayon. Je proposai de clouer la boîte, comme supplément de fermeture par la corde et les cachets. La proposition fut adoptée et chacun enfonça son clou. Tous étaient alors parfaitement convaincus que le contenu de la boîte était suffisamment mis en sûreté. Cependant pour ajouter encore doublement à cette sécurité, je tins essentiellement à donner une nouvelle garantie en entourant la boîte d'une ficelle qui ne portait aucune trace de raccord ni de nœud. En fait, je la serrai si étroitement qu'on ne pouvait la faire glisser d'un quart de pouce en aucun sens et que par cette opération les bords de la boîte se trouvèrent strictement serrés contre le couvercle. Je fixai la corde par plusieurs nœuds, qui laissèrent encore des bouts d'environ deux pouces. Je recouvris complètement de cire ces nœuds et ces bouts, demandant un cachet pour les sceller. Comme personne n'en

possédait, je demandai de retirer les bagues des doigts et de les apposer sur la cire; ce qui fut fait. J'aime à croire que ceci est de nature à répondre aux hypothèses de ceux qui pourraient prétendre que les cachets ont pu être rompus et réappliqués, pour ne pas parler des autres difficultés qui se seraient présentées, entre autres celle de refaire le tout sans lumière.

Après quelques instants de séance, on entendit partir de la boîte des bruits semblables à ceux de sonnettes que l'on agiterait. Nous voyons alors cette boîte se remuer doucement, se lever d'environ un pouce par un de ses bouts, puis tout redevient tranquille. Comme il ne se produisait plus rien depuis quelque temps, le Dr Monck nous demande de poser nos mains sur la boîte, pour nous assurer que rien ne sera modifié sous aucun rapport; puis, pour augmenter le pouvoir il réclame moins de lumière. On accède à sa demande et peu après *Samuel* s'empare du médium. Après quelques instants de conversation sur le caractère de la séance, on lui demande s'il croit pouvoir écrire un peu, dans les conditions de sévère contrôle que l'on a adoptées. Il répond qu'il pense bien y arriver et demande ce que l'on veut qu'il écrive. Mon fils se rappelant alors le pli cacheté dont il est dépositaire, dit : « Soyez assez bon pour répondre aux questions contenues dans le pli cacheté que j'ai dans ma poche. »

Aussitôt nous entendons le bruit du crayon à l'œuvre et en fort peu d'instants tout fut terminé. On nous demande de relever la lumière et d'ouvrir la boîte. Nous tenons à l'examiner avant de l'ouvrir. Nous trouvons que la ficelle et les marques des bagues dans la cire sont intactes et après avoir coupé les ficelles, ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que je parviens à enlever les clous pour ôter le couvercle. J'extrais l'enveloppe et je constate que c'est bien celle que j'ai déposée, car elle porte toutes les initiales dont j'ai parlé plus haut. Je l'ouvre, j'en retire la feuille de papier et j'en approche immédiatement le fragment qui a été enlevé d'un de ses angles et dont je ne m'étais pas désaisi. Il s'adapte parfaitement, car sur un des bords il y a des pointes et des échancrures, qui ne permettent pas de douter un seul instant que les deux morceaux viennent de la même feuille. Sur un des côtés de la feuille se trouvent écrites les phrases suivantes, outre quelques autres mots que je ne crois pas utile de reproduire ici :

Derby, 3 août 76.

Cher X...

1° Je crois qu'un changement est probable : les circonstances sont souvent des gendarmes qui nous disent d'autorité : Circulez.

2° X... Street pourrait bien être choisie. Imitez-moi et prenez-en votre parti.

3° Si c'est nécessaire, nous vous pousserons.

4° Une ville lui conviendra tout à fait.

5° Non. Habitez avec un étranger.

6° Pourquoi désirerais-je que vous vous brûliez les doigts? N'avez-vous pas déjà assez fabriqué ?

7° Ni dans l'un, ni dans l'autre quartier. Contentez-vous de X...

8° Ne quittez pas Londres.

9° Oui. Posez-nous quelques autres questions. Nos conseils sont gratuits.

SAMUEL, M. A. A. etc.

Je demande alors à mon fils d'ouvrir le pli cacheté, ce qu'il fait sous les yeux de tous les assistants. On y trouve une feuille de papier sur laquelle ce qui suit était écrit à l'encre :

« Mes chers esprits amis. — Convaincu comme je le suis que vous êtes capables de donner des conseils à vos amis terrestres, je demande vos avis les mieux réfléchis sur les questions suivantes :

1° Pensez-vous que mon changement de domicile soit imminent?

2° Croyez-vous que c'est dans X... Street que j'irai?

3° Sinon, ne pourriez-vous me pousser vers la direction que je dois prendre?

4° Croyez-vous que X... se fixe dans une ville?

5° S'il en est ainsi, me conseillez-vous d'aller demeurer avec lui?

6° Etes-vous d'avis que je recommence à fabriquer?

7° Si oui, dans quel quartier dois-je le faire? Est-ce dans X... ou dans Y...?

8° Dans l'autre hypothèse, dois-je me fixer à Londres ou en province?

9° Si mes amis les esprits ont encore quelque autre conseil à me donner, je les prie de le faire pour tout ce qui touche à mon bonheur, car je désire recourir à leur aide pour guider tous mes pas.

Les questions ci-dessus sont posées par X...

Je pense que l'on voudra bien m'accorder que ce qui a été écrit dans la boîte fournit exactement les réponses les plus directes aux questions contenues dans le pli cacheté et le problème qui reste à résoudre est le suivant : comment les réponses se sont-elles produites?

J'ai rapporté dans leurs plus minutieux détails les faits tels qu'ils se sont produits et je pense qu'il ne faut pas chercher loin la solution de la question; mais je veux d'avance réfuter la supposition que je prévois, que : par un moyen quelconque le médium a eu connaissance des questions; qu'il a préparé les réponses sur une feuille de papier qu'il est parvenu à introduire dans l'enveloppe, après que tout le monde eût examiné la feuille de papier fournie par Mme Ford et avant que chacun eût apposé ses initiales. Pour cela je ferai remarquer que l'adoption de cette hypothèse se heurte à ce fait que le fragment de papier que j'ai conservé avait bien été détaché d'une feuille blanche, et qu'il s'adaptait rigoureusement à la feuille sur

laquelle les questions ont été trouvées écrites. En outre, il faudrait dire comment et dans quelles circonstances un être humain quelconque a pu connaître quel sujet serait choisi à titre d'épreuve écrite. En effet, mon fils affirme solennellement que jusqu'au moment où la boîte a été scellée avec tant de précautions et où *Samuel* demanda ce que l'on voulait qu'il écrivît, il ne lui était pas venu l'idée de demander que des réponses fussent faites aux questions contenues dans le pli cacheté qu'il avait dans la poche.

On peut donc affirmer que cette partie du phénomène considérée par le Dr Wyld comme décisive en faveur de la vérité du spiritualisme a été obtenue dans des conditions encore plus sévères que celles qu'il avait requises, car la boîte a été non seulement liée et scellée, mais son couvercle a encore été fixé par des clous. »

Déjà M. G. H. Adshead avait obtenu un succès analogue :

« Le Dr Robert Wyld, d'Edimbourg, proposa récemment l'épreuve suivante comme capable de fournir en faveur du spiritualisme *la preuve la plus décisive et la plus absolue que les opposants les plus illustres seraient jamais capables de réclamer*. Le Dr Monck s'empressa de l'accepter dès que nous la lui fîmes connaître et il la tenta aussitôt. Neuf d'entre nous apposèrent leurs signatures sur une feuille de papier, fournie par moi et que le docteur n'avait jamais vue. Auparavant chacun de nous l'avait examinée sur les deux faces, à la pleine lumière de deux becs de gaz et elle avait été trouvée parfaitement blanche. Un sceptique, complètement inconnu du docteur, plia la feuille et l'introduisit dans la boîte, en même temps qu'un crayon fourni par moi. Un autre sceptique fixa le couvercle au moyen de quatre clous, qu'il enfonça jusqu'à la tête à coups de marteau. Ce dernier prit un fort ruban blanc fourni par Mme Ford, l'enroula en tous sens autour de la boîte, faisant plusieurs nœuds à chaque croisement du lien et fixa les deux bouts de celui-ci sur le couvercle de la boîte, au moyen de cire à cacheter sur laquelle fut apposé un cachet avec légende fourni par un autre sceptique. Jusqu'à ce que la boîte fût ainsi scellée avec autant de précautions, le Dr Monck eut soin de se tenir en arrière de la table et n'approcha même pas du bout du doigt ni la boîte, ni le papier, ni le lien, etc..

Au bout de peu de minutes *Samuel* s'empara du médium et me demanda si je désirais qu'il écrivît quelque chose de particulier sur le papier ainsi renfermé. « Oui, répondis-je, écrivez : Mon amour pour Louie. » « Ce sera fait, dit-il, en un clin d'œil. » Et sans reprendre haleine, il ajouta : « Ouvrez la boîte. » M. W. Smith, de Gérard Street, qui avait cloué le couvercle, coupa les liens avec précaution et constata que tous les cachets étaient encore bien adhérents et intacts, puis à l'aide d'un tourne-vis et avec beaucoup de peine, il parvint à ouvrir la boîte et à la clarté des deux becs de gaz brûlant à plein, nous pûmes tous voir M. Smith retirer le papier,

constater que c'était bien la feuille sur laquelle nous avions apposé nos signatures et que tout l'espace qu'elles avaient laissé blanc sur l'un comme sur l'autre côté était couvert de la grande et très lisible écriture bien connue de *Samuel*. On lisait sur l'un des côtés : « Salut! Présentez mes compliments au Dr Wyld, et demandez-lui si ceci est bien ce qu'il désire. Je l'ai souvent fait et même beaucoup mieux avec ce médium — SAMUEL. » De l'autre côté il y avait : « 6 août 1876. — Mon amour pour Louie. » On fit sur-le-champ un récit détaillé de tous ces faits et tous les témoins qui avaient signé la feuille blanche signèrent le compte-rendu pour qu'il pût être publié. »

Sauf dans le cas d'un critique souverainement pointilleux, qui n'accepte que le témoignage de ses propres sens et même s'en défie encore dans bien des cas, je ne vois guère comment un témoignage comme le précédent pourrait être mis de côté. Les conditions dans lesquelles l'expérience a été faite sont convaincantes. Il n'est que juste de reconnaître que les phénomènes dont j'ai été témoin en présence de ce psychiste spécial se sont présentés dans des conditions extrêmement satisfaisantes et les mieux faites pour faciliter une rigoureuse observation. Il en a été de même dans un grand nombre des cas cités, ainsi que dans le suivant que je présente comme spécimen des soins pris pour contrôler ces faits. Il a été rédigé et signé par Joseph Clapham de Keïghley, à la date du 6 octobre 1876 et mentionne les conditions dans lesquelles Monck se plaça lui-même dans cette circonstance :

« Il n'y a ici aucune possibilité d'erreur, parce que :

1° Une personne étrangère au docteur et reconnue comme sceptique a nettoyé l'ardoise;

2° Tandis que cette personne la tenait, tous les assistants en ont fait l'inspection et l'ont déclarée parfaitement exempte de toute écriture.

3° Le sceptique la tint sous la table, à une distance d'au moins quatre pieds du médium.

4° Instantanément il *sentit* aussi nettement qu'il *entendit* le bruit de l'écriture sur l'ardoise.

5° Tous les assistants entendirent le même bruit.

6° Aucune personne vivante, excepté le sceptique susmentionné, ne toucha l'ardoise, depuis le moment où celui-ci la nettoya, jusqu'à celui où il la ramena à la lumière, ce qui permit à tous de constater qu'elle était couverte d'écriture.

7° Les mains du Dr Monck étaient parfaitement en vue sur la table, qu'elles ne quittèrent pas de tout le temps.

8° Toute la séance se tint en pleine bonne lumière.

9° La séance se tenait chez l'un de nous; nous y étions réunis et avions inspecté le domicile avant l'arrivée du Docteur.

10° Je ne dois pas oublier d'ajouter que le Docteur m'avait autorisé à inspecter complètement ses vêtements avant et après la séance.

11° Et, enfin, que le contenu du message avait un rapport direct avec ce que nous venions de chanter.

Traduit par le Dr O. Dusart.

L'ABOLITION DE LA GUERRE

PAR LA TRANSFORMATION DES ARMÉES

(*suite* (1)

Lorsqu'on veut réformer une institution, un ordre de choses établi quelconque, on ne trouve généralement rien de mieux que de le supprimer totalement et de le remplacer par un autre tout différent, sans se préoccuper des difficultés, des obstacles et des dangers même que pourra faire courir cette opération si simple à première vue. Il semble, en effet, tout naturel de remplacer le mal ou ce qu'on juge ainsi par ce qu'on juge bien et même ce qui est bien parce qu'on juge mieux. Les partisans de la guerre eux-mêmes ne raisonnent pas autrement. Pour eux, la conquête d'un pays coûte, il est vrai, du sang; mais elle permet d'accroître la richesse et la grandeur d'un empire, en substituant en même temps, dans le pays conquis, les lois et coutumes du vainqueur, — toujours supérieures ou jugées telles, — à celles du vaincu, à l'intérêt duquel on a la prétention plus ou moins sincère de travailler. Ce n'est pas autrement que raisonna Napoléon, il y a un siècle, lorsqu'il asservit et pétrit, pour ainsi dire ensemble, la plupart des Etats de l'Europe pour en fonder son colossal empire, — qui devait si promptement s'effondrer et dont la chûte allait nous coûter tant de haines et de ruines et laisser derrière elle, au lieu d'une Europe pacifiée et pacifique, une Europe encore aujourd'hui inquiète, menaçante et armée jusqu'aux dents.

Si nous voulons faire disparaître le fléau de la guerre, n'imitons donc pas ceux qui la font. Ne supprimons pas, ne détruisons pas; mais, faisons servir à un bon usage la force déployée et dépensée pour un mauvais.

Qu'on remplace un mauvais outil par un bon, un ouvrier maladroit par un habile, rien de plus juste; mais lorsqu'il s'agit d'une institution plus que séculaire, intéressant non pas une portion de la société, mais la société tout

(1) Voir le numéro d'août.

entière, il est sage d'y regarder à deux fois. La moindre réforme exige, avant de recevoir son plein effet, l'accord du plus grand nombre d'opinions possible qui étaient, en principe, hésitantes ou partagées sur son utilité. On ne réforme pas toujours ce que, avec la meilleure intention du monde, on prétend réformer. La Révolution avait cru de bonne foi, en supprimant le roi, renverser la royauté avec tous les abus qui en découlaient. Or, nous avons eu encore après elle trois rois et deux empereurs, et, à l'heure actuelle, si nous avons la république, pouvons-nous dire qu'elle est la République idéale, et qu'avec elle ont disparu tous les abus signalés par nos pères?

Certaines transformations s'opèrent, pour ainsi dire, sans difficulté et sans secousses : ce sont celles qui arrivent à point comme des fruits mûrs et dont les avantages sont appréciables pour tous. Tel, le remplacement des diligences par les chemins de fer, qui n'ont pas tué du tout le service des voitures, pas plus que les bicyclettes et les automobiles, aujourd'hui ne diminuent les transports par chemins de fer ou par chevaux. On peut en dire autant de toutes les améliorations apportées par les progrès de la science et de l'industrie.

Dans la question qui nous occupe, il s'agit de la guerre. C'est un mal, c'est entendu. Mais quel est l'auteur de ce mal ? Qui fait la guerre? Est-ce un homme, une catégorie d'hommes seulement ? — Non, c'est une délégation de toutes les nations civilisées qui agit en leur nom et qu'on appelle *armée*. Deux armées sont en présence : l'une française, l'autre allemande. Suivant que le sort en décide, on ne dit pas que c'est l'armée française, mais la France qui est victorieuse ou vaincue. L'armée n'est pas à la disposition des gouvernés, mais bien des gouvernants et c'est leur principale force. La supprimer serait donc supprimer les gouvernements. Sommes-nous de taille à faire mieux que n'a fait la Révolution ? Qu'arriverait-il si le service militaire était complètement supprimé? — Cette réforme radicale ne modifierait en rien évidemment l'opinion de ceux qui croient l'armée non seulement nécessaire, mais indispensable. Le nombre en est assez grand, et il est présumable qu'ils ne tiendraient pas du tout compte de la réforme et qu'ils ne manqueraient pas de réagir en se révoltant et en prenant les armes contre leurs adversaires pacifiques et moins nombreux, qu'ils n'auraient pas de peine à réduire. D'un autre côté, comment, sans armée, pourrions-nous maintenir la sécurité et l'existence même de nos colonies? — Nous l'avons déjà dit : il faudrait que la réforme fût adoptée et appliquée en même temps par toutes les nations civilisées. Qu'un tel accord soit possible entre les membres d'un congrès de la Paix, nous l'admettons sans peine ; mais il n'en est malheureusement pas de même entre les gouvernements représentés par ces délégués. A quoi ont abouti jusqu'à présent tous ces congrès de la Paix organisés depuis plus de cinquante ans dans les diverses capitales de

l'Europe? Ont-ils fait cesser ou seulement diminuer les guerres? Ont-ils tempéré cette rage d'armements qui nous dévore et qui nous ruine?

Ecoutons ce que disait Victor Hugo, à Paris, le 21 août 1849, à l'ouverture d'un congrès de la paix qu'il présidait (1):

« . . . .

« Messieurs, cette pensée religieuse, la paix universelle, toutes les nations liées entre elles d'un lien commun, l'évangile pour loi suprême, la médiation substituée à la guerre, cette pensée religieuse est-elle une idée réalisable? Beaucoup d'esprits positifs, comme on parle aujourd'hui, beaucoup d'hommes politiques vieillis, comme on dit, dans le maniement des affaires, répondent : Non. Moi, je réponds avec vous, je réponds sans hésiter, je réponds : Oui ! (*Applaudissements*) et je vais essayer de le prouver tout à l'heure.

« Je vais plus loin ; je ne dis pas seulement: c'est un but réalisable, je dis : C'est un but inévitable ; on peut en retarder ou en hâter l'avènement, voilà tout.

« La loi du monde n'est pas et ne peut pas être distincte de la loi de Dieu. Or, la loi de Dieu, ce n'est pas la guerre, c'est la paix (*Applaudissements*). Les hommes ont commencé par la lutte, comme la création par le chaos (*Bravo! bravo !*). D'où viennent-ils? De la guerre ; cela est évident. Mais où vont-ils? à la paix ; cela n'est pas moins évident.

« Quand vous affirmez ces hautes vérités, il est tout simple que votre affirmation rencontre la négation ; il est tout simple que votre foi rencontre l'incrédulité ; il est tout simple que, dans cette heure de nos troubles et de nos déchirements, l'idée de la paix universelle surprenne et choque presque comme l'apparition de l'impossible et de l'idéal ; il est tout simple que l'on crie à l'utopie; et, quant à moi, humble et obscur ouvrier dans cette grande œuvre du XIXe siècle, j'accepte cette résistance des esprits sans qu'elle m'étonne ni me décourage. Est-il possible que vous ne fassiez pas détourner les têtes et fermer les yeux dans une sorte d'éblouissement, quand, au milieu des ténèbres qui pèsent sur nous, vous ouvrez brusquement la porte rayonnante de l'avenir? (*Applaudissements.*)

« Messieurs, si quelqu'un, il y a quatre siècles, à l'époque où la guerre existait de commune à commune, de ville à ville, de province à province, si quelqu'un eût dit à la Lorraine, à la Picardie, à la Normandie, à la Bretagne, à l'Auvergne, à la Provence, au Dauphiné, à la Bourgogne : un jour viendra où vous ne ferez plus la guerre ; un jour viendra où vous ne lèverez plus d'hommes d'armes les uns contre les autres, un jour viendra où l'on ne dira plus : — Les Normands ont attaqué les Picards, les Lorrains ont repoussé

(1) Extrait des œuvres posthumes de V. Hugo : *Avant l'exil.*

les Bourguignons. Vous aurez bien encore des différends à régler, des intérêts à débattre, des contestations à résoudre, mais savez-vous ce que vous mettrez à la place des hommes d'armes? savez-vous ce que vous mettrez à la place des gens de pied et de cheval, des canons, des fauconneaux, des lances, des piques, des épées? Vous mettrez une petite boîte de sapin que vous appellerez l'urne du scrutin, et de cette boîte il sortira, quoi! une assemblée! une assemblée en laquelle vous vous sentirez tous vivre, une assemblée qui sera comme votre âme à tous, un concile souverain et populaire qui décidera, qui jugera, qui résoudra tout en loi, qui fera tomber le glaive de toutes les mains et surgir la justice dans tous les cœurs, qui dira à chacun : Là finit ton droit, ici commence ton devoir. Bas les armes! vivez en paix! (*Applaudissements.*) Et ce jour-là, vous vous sentirez une pensée commune, des intérêts communs, une destinée commune; vous vous embrasserez, vous vous reconnaîtrez fils du même sang et de la même race; ce jour-là, vous ne serez plus des peuplades ennemies, vous serez un peuple; vous ne serez plus la Bourgogne, la Normandie, la Bretagne, la Provence, vous serez la France. Vous ne vous appellerez plus la guerre, vous vous appellerez la civilisation.

« Si quelqu'un eût dit cela à cette époque, messieurs, tous les hommes positifs, tous les gens sérieux, tous les grands politiques d'alors se fussent écriés : — Oh! le songeur! Oh! le rêve-creux! Comme cet homme connaît peu l'humanité! Que voilà une étrange folie et une absurde chimère! — Messieurs, le temps a marché, et cette chimère, c'est la réalité. (*Mouvement.*)

« Et, j'insiste sur ceci, l'homme qui eût fait cette prophétie sublime eût été déclaré fou par les sages, pour avoir entrevu les desseins de Dieu! (*Nouveau mouvement.*)

« Eh bien! vous dites aujourd'hui, et je suis de ceux qui disent avec vous, tous, nous qui sommes ici, nous disons à la France, à l'Angleterre, à la Prusse, à l'Autriche, à l'Espagne, à l'Italie, à la Russie, nous leur disons :

« Un jour viendra où les armes vous tomberont des mains, à vous aussi! Un jour viendra où la guerre paraîtra aussi absurde et sera aussi impossible entre Paris et Londres, entre Pétersbourg et Berlin, entre Vienne et Turin, qu'elle serait impossible et qu'elle paraîtrait absurde aujourd'hui entre Rouen et Amiens, entre Boston et Philadelphie. Un jour viendra où vous France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne, vous toutes nations du continent, sans perdre vos qualités distinctes et votre glorieuse individualité, vous vous fondrez étroitement dans une unité supérieure, et vous constituerez la fraternité européenne, absolument comme la Normandie, la Bretagne, la Bourgogne, la Lorraine, l'Alsace, toutes nos

provinces, se sont fondues dans la France. Un jour viendra où les boulets et les bombes seront remplacés par les votes, par le suffrage universel des peuples, par le vénérable arbitrage d'un grand Sénat souverain qui sera à l'Europe ce que le Parlement est à l'Angleterre, ce que la diète est à l'Allemagne, ce que l'assemblée législative est à la France ! (*Applaudissements.*) Un jour viendra où l'on verra ces deux groupes immenses, les Etats-Unis d'Amérique, les Etats-Unis d'Europe (*Applaudissements*), placés en face l'un de l'autre, se tendant la main par dessus les mers, échangeant leurs produits, leur commerce, leur industrie, leurs arts, leurs génies, défrichant le globe, colonisant les déserts, améliorant la création sous le regard du créateur, et combinant ensemble, pour en tirer le bien-être de tous, ces deux forces infinies, la fraternité des hommes et la puissance de Dieu ! (*Longs applaudissements.*)

« Et ce jour-là, il ne faudra pas quatre cents ans pour l'amener, car nous vivons dans un temps rapide, nous vivons dans le courant d'événements et d'idées le plus impétueux qui ait encore entraîné les peuples, et, à l'époque où nous sommes, une année fait parfois l'ouvrage d'un siècle.

« Et Français, Anglais, Belges, Allemands, Russes, Slaves, Européens, Américains, qu'avons-nous à faire pour arriver le plus tôt possible à ce grand jour ? Nous aimer (*Immenses applaudissements*).

« Nous aimer ! Dans cette œuvre immense de la pacification, c'est la meilleure manière d'aimer Dieu ! »

« . . . .
. . . .
. . . . »

Trois jours après, le 24 août, à la clôture de cet imposant congrès, — cette date était l'anniversaire de la Saint-Barthélemy — on voyait s'embrasser devant le fauteuil du président, aux acclamations de l'assemblée et du public des tribunes, M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, et M. le pasteur Coquerel. Et Victor Hugo, terminant son discours de clôture, s'écriait :

« Osez maintenant nier le progrès ! (*Nouveaux applaudissements.*) Mais, sachez-le bien, celui qui nie le progrès est un impie, celui qui nie le progrès nie la Providence, car providence et progrès c'est la même chose, et le progrès n'est qu'un des noms humains du Dieu éternel ! (*Profonde et universelle sensation. Bravo ! bravo !*)

« Frères, j'accepte ces acclamations, et je les offre aux générations futures. (*Applaudissements répétés.*) Oui, que ce jour soit un jour mémorable, qu'il marque la fin de l'effusion du sang humain, qu'il marque la fin des massacres et des guerres, qu'il inaugure le commencement de la concorde et de la paix du monde, et qu'on dise : — Le 24 août 1572 s'efface et disparaît

sous le 24 août 1849 ! (*Longue et unanime acclamation.*) — *L'émotion est à son comble ; les bravos éclatent de toutes parts ; les Anglais et les Américains se lèvent en agitant leurs mouchoirs et leurs chapeaux vers l'orateur, et, sur un signe de M. Cobden (vice-président du congrès), ils poussent sept hourras.* »

Paroles de poète !... Visions étoilées à travers les nuages d'un obscur et lointain avenir !... Hélas ! depuis cette date du 24 août 1849, que d'affreuses guerres, que d'horribles massacres devaient encore ensanglanter le monde jusqu'à l'Année terrible, jusqu'à cette année tragique où la France, abandonnée de ces mêmes nations à qui elle avait crié les noms magiques de paix et d'amour, allait se voir écrasée par l'Allemagne, et, plus encore, trahie par ses chefs et frappée au cœur par ses propres enfants, à ce point qu'on devait voir tomber parmi les milliers de victimes de l'horrible guerre civile ce même abbé Deguerry, que nous avions vu acclamé vingt et un ans plus tôt pour son élan si spontané, si généreux, si chrétien en faveur de la concorde universelle.

Aussi quel revirement dans l'âme du poète ! Ecoutez son apostrophe hautaine et vengeresse :

A ceux qui reparlent de fraternité (1)

Quand nous serons vainqueurs, nous verrons. Montrons-leur,
Jusque-là, le dédain qui sied à la douleur.
L'œil âprement baissé convient à la défaite.
Libre, on était apôtre, esclave, on est prophète ;
Nous sommes garrottés ! Plus de nations sœurs !
Et je prédis l'abîme à nos envahisseurs.
C'est la fierté de ceux qu'on a mis à la chaîne
De n'avoir désormais d'autre abri que la haine.
Aimer les Allemands ? Cela viendra, le jour
Où par droit de victoire on aura droit d'amour.
La déclaration de paix n'est jamais franche
De ceux qui, terrassés, n'ont pas pris leur revanche ;
Attendons notre tour de barrer le chemin,
Mettons-les sous nos pieds, puis tendons-leur la main,
Je ne puis que saigner tant que la France pleure.
Ne me parlez donc pas de concorde à cette heure ;
Une fraternité bégayée à demi
Et trop tôt, fait hausser l'épaule à l'ennemi ;
Et l'offre de donner aux rancunes relâche
Qui demain sera digne, aujourd'hui serait lâche.

Cependant toujours hanté de visions prophétiques, le poète, j'allais dire le médium, se reprend quelques pages plus loin, en parlant de l'*Avenir* :

(1) Extrait de l'*Année terrible*.

Et comme je songeais, pâle et prêtant l'oreille,
Je sentis un esprit profond me visiter,
Et, peuples, je compris que j'entendais chanter
L'espoir dans ce qui fut le désespoir naguère,
Et la paix dans la gueule horrible de la guerre.

Trente ans se sont écoulés depuis ces sombres événements, si bien que la nouvelle génération les ignore presque. Depuis, l'Europe a joui d'une paix plutôt factice que profonde, la paix de ceux qui ne s'endorment pas sans songer à la guerre possible du lendemain. Bien des congrès de la paix ont précédé celui de La Haye et d'autres encore ont suivi; et, cependant, nous sommes toujours, plus que jamais, sur le qui-vive? Les apôtres de la paix — et ils sont nombreux, pleins de foi et d'ardeur — n'arrivent donc pas à s'entendre et la solution de l'arbitrage qu'ils préconisent est donc insuffisante? — Alors qu'ils la complètent ou qu'ils en cherchent une autre. Qu'ils soient un peu moins attentifs aux applaudissements de leurs collègues et d'un public prévenu en leur faveur; et que, rentrés dans leurs patries, ils se hâtent de répéter et de commenter devant leurs concitoyens les paroles échangées ou entendues et les vœux formulés. Et puis, qu'ils prêtent une oreille attentive aux observations des uns, comme aux murmures et aux plaintes des autres. Qu'ils écoutent aussi bien ceux qui diront que l'armée est l'école de toutes les vertus, de tous les courages et de toutes les grandeurs, que ceux qui la représenteront comme le foyer de tous les vices, de toutes les lâchetés, de toutes les bassesses, en apportant les uns et les autres — fait digne d'attention, — de solides preuves à l'appui de leurs dires. La manifestation d'opinions aussi contradictoires en même temps qu'aussi formelles ne les laissera pas indifférents. Ils voudront certainement en pénétrer les raisons. C'est pourquoi, nous qui avons envisagé la question sous ces aspects divers, nous nous permettons de leur soumettre une solution que nous croyons de nature à pleinement concilier les craintes des uns et les espérances des autres.

Elle est simple, très simple. Qu'ils s'en emparent, qu'ils en fassent l'objet d'une étude approfondie; qu'ils la discutent et, s'il se peut, qu'ils en découvrent une meilleure; mais qu'elle soit du moins le point de départ d'une lutte nouvelle et sérieuse en faveur de la paix et du progrès.

Que demandons-nous donc? Peu et beaucoup. Tout bouleverser sans rien bouleverser. — Prévenons d'abord que, pour tout ce qui touche à l'organisation de l'armée, nous ne parlerons qu'au point de vue de ce qui existe en France; cela n'empêchera pas les autres Etats de s'inspirer de notre projet suivant leurs vues et leurs besoins. — Nous avons l'armée forte et imposante autant par sa masse que par sa valeur et son armement. Nous ne la désarmerons pas, nous ne la diminuerons pas. Elle est composée de soldats re-

crutés par voie de tirage au sort et faisant trois années de service. Sauf quelques dispenses prévues, tous les Français sont soldats. Laissons les choses en l'état. Complétons simplement son armement en y ajoutant ces trois armes formidables : l'outil, la parole et le livre. Nous en ferons une armée inattaquable et invincible. Transformons l'armée en une immense école en même temps qu'en un immense chantier, et sur son drapeau n'ajoutons qu'un mot qui fera sa devise à jamais rayonnante : *Travail* honneur et patrie.

(*A suivre*).

ALGOL.

EUSAPIA PALADINO A GÊNES

Après les séances

Conclusions du Professeur Francesco Porro.

Sans entrer encore dans le cadre général des manifestations médianimiques et en nous tenant strictement aux résultats obtenus dans les séances données à Gênes par Eusapia Palladino, nous voyons que ces résultats peuvent être interprétés de diverses manières qu'on peut grouper en quatre classes :

1° Les interprétations basées sur l'hypothèse de la fraude ;

2° Les interprétations basées sur l'hypothèse de l'hallucination proprement dite ou hallucination vraie ;

3° Les interprétations psychologiques ou animiques qui font dépendre les phénomènes exclusivement de l'âme du médium et des assistants ;

4° Les interprétations spirites qui admettent l'intervention d'une autre intelligence normalement inaccessible à nous.

Sur la première hypothèse je n'ai pas à discourir longuement. J'ai dit et répété maintes fois de quel contrôle minutieux et incessant nous avons entouré Palladino durant nos séances et combien elle-même a insisté pour que toutes les précautions nécessaires fussent prises, qu'en concédant qu'elle ait eu l'habileté et la mauvaise foi de simuler 90 p. 100 des phénomènes, il est absurde d'admettre que le restant, c'est-à-dire la partie la plus difficile et la plus mystérieuse, soit son œuvre.

J'exclus de même, et pour cause, toute supposition relative à l'éventuelle complicité de l'un ou de l'autre des assistants ; tout soupçon à la participation volontaire à une tromperie serait une injure et ici, à Gênes, où tous sont connus, une pareille idée ne peut venir qu'à un insensé ou un mal

élevé. Je veux bien admettre encore que quelqu'un, dans un but louable, ne sachant qui je suis ni qui sont les personnes composant le cercle, vienne à soupçonner que l'un de nous se soit prêté, par esprit de propagande, à aider Eusapia à produire certains phénomènes ; mais, même alors, cette hypothèse serait insuffisante pour expliquer des faits qui exigent la coopération synchronique de divers agents ; comme, par exemple, le phénomène étrange du 2 juin, dans lequel pas moins de sept à huit mains concoururent à produire des effets de son et de mouvement simultanément constatés. Nous arrivons ainsi inexorablement à la conclusion que s'il y avait des compères, il devait y en avoir plus d'un ; et alors cela complique beaucoup la solution et il est permis d'écarter pour des raisons plus sérieuses encore la supposition, si répugnante pour des considérations morales, que l'un de nous se soit rendu complice de Palladino.

— L'hypothèse de la fraude ne pouvant être admise, passons à l'hypothèse de l'hallucination. Individuelle ou collective, rudimentaire ou concrète, avec la vivacité des effets, l'hallucination s'adapte merveilleusement à tous les faits observés. Étant donnée l'intime parenté qui, pour nous, profanes de la terminologie psychiâtre, existe entre les hallucinés et les fous, la répugnance de ceux qui ont vu et observé certains phénomènes me paraît encore plus justifiée. L'hallucination, vraie ou non, voudra toujours dire une sensation dont l'objet déterminant fait défaut ou est différent de celui qui se présente à nous.

Toute la question se réduit donc à établir jusqu'à quel point la représentation du monde extérieur, sur lequel nous basons toutes les impressions reçues par les organes des sens, correspond fidèlement à la forme et à la substance des objets perçus. Nous n'avons d'autres moyens de communication avec le monde extérieur que nos cinq sens, et ces organes sont eux-mêmes trompeurs ou tout au moins conduisent à une représentation du monde même subordonnée à la conformation et à la nature des organes correspondants. Qui peut dire comment nous apparaîtrait le monde, si nous avions la vue absolument daltonique aux couleurs, comme la plaque photographique ? Si, en plus des organes qui nous disent comment les vibrations acoustiques et lumineuses résonnent et brillent, ou si nous avions à leur place des organes aptes à percevoir les vibrations électriques et les ultra-violettes ? Si la courbure et les signes de la réfraction des diverses substances qui composent notre œil fussent différents ? Les instruments et les méthodes de recherches que la physique a imaginés pour venir en aide aux organes, depuis les lunettes jusqu'au télescope, depuis le microscope jusqu'aux appareils de Herz, ne sont pas encore parvenus à nous révéler l'existence ni la propriété des êtres ou les phénomènes normalement inaccessibles à nos sens.

Tout est donc hallucination ou, pour mieux dire, chacune de nos sensations renferme en elle des éléments hallucinatoires par lesquels l'image des objets extérieurs ne peut se projeter en nous autrement que défigurée ; et puisque les degrés de la déformation sont innombrables et qu'on passe de l'une à l'autre par des variations insensibles, qui osera dire où l'hallucination commence à dépasser la réalité et où elle domine toujours ?

Ici, l'unique criterium est le relatif. Quand Hamlet seul, au milieu de son groupe de familiers, vit le spectre de son père assassiné et en entendit la voix implorant vengeance, nous dirons qu'il était en proie à une hallucination. Quand Bernadette ou Marie Alacoque, dans leurs extases religieuses, virent distinctement la Vierge, leurs visions sont insuffisantes pour faire croire à une foule enthousiaste que la Vierge a réellement apparu en ces lieux, nous reconnaîtrons là un cas indiscutable de l'hallucination collective.

Mais quand des hommes sérieux, intègres, sceptiques même, se réunissent dans le but de contrôler la production de certains phénomènes, qu'ils épient, observent, enregistrent et se souviennent de ces phénomènes ; quand les mêmes faits sont successivement observés par des groupes de diverses personnes dont la plupart sont opposées à en admettre la réalité, quand l'intervention d'hommes instruits cités pour leur aversion ancienne et manifeste pour cet ordre d'investigations, ne fait qu'augmenter le nombre de ceux qui reconnaissent l'évidence des faits ; quand, enfin, l'hypothèse de l'hallucination ne provient que de ceux qui ne connaissent pas les conditions des expériences, alors il convient de donner une autre interprétation à la production des phénomènes. — En tout cas, personne de ceux qui ont observé les phénomènes n'accepte, parce qu'il a vu, l'hypothèse de l'hallucination.

Chacun de nous pourra admettre un certain degré d'objectivité dans la juste perception de tel ou tel phénomène. Une objection sérieuse a été soulevée par un homme de grande érudition. Comme j'avais dit que l'hallucination ne s'accorde pas avec l'état de veille parfaite, consciente, dans lequel nous sommes tous, comparé à l'état plus ou moins intense, hypnotique du médium, il m'a fait remarquer que même dans le sommeil, les impressions purement hallucinatoires assument souvent la vivacité et l'efficacité de la réalité objective. Tenant compte, ensuite, de la grande ressemblance de certains rêves avec les manifestations médianimiques, on pourrait être amené à déduire qu'il s'agit de phénomènes exclusivement internes et de même ordre : et que les états de l'homme (ici est le point vraiment original de la doctrine) pourraient affecter une série de degrés entre la veille et le sommeil, plus étendue et plus variée que celle qu'on connaît.

Les investigations scientifiques sur l'hypnotisme, conduisant à une classification systématique des états hypnotiques, ont donné un certain fonds

de vérité à cette théorie d'après laquelle un homme pourrait être dans des conditions diverses de celle de veille ou de sommeil parfaits.

L'état de trance, le somnambulisme, l'ébriété, la défaillance, la fascination, la verve poétique ne représentent-ils pas autant de conditions spéciales dans lesquelles l'homme peut se trouver que causent la suggestion, l'alcoolisme, la passion, la fièvre, les créations mentales artistiques et scientifiques ?

Ceci étant posé — et jusqu'ici je ne vois pas comment cela ne peut raisonnablement arriver — rien n'empêche de croire que les manifestations des séances médianimiques, et peut-être aussi une action non encore expliquée qui émane du médium, ne suffisent à déterminer des conditions psychologiques spéciales pour lesquelles l'observateur, étant aussi parfaitement éveillé et conscient, a une grande faculté d'assimilation pour ces impressions de caractère hallucinatoire desquelles dépendraient des phénomènes plus extraordinaires. Contre cette théorie qui ramène à la deuxième classe les interprétations de la majeure partie des faits médianimiques, il y a beaucoup à dire, lorsque de la phénoménologie des séances on possède cette connaissance profonde qu'aucune lecture des comptes rendus, quelqu'exacts et fidèles qu'ils soient, ne pourra donner.

Il est certain, d'ailleurs, qu'une étude superficielle des manifestations médianimiques porte invinciblement notre pensée à les assimiler aux créations subjectives du monde des songes. Entre les images qui se présentent à nous dans le sommeil et celles qui se forment dans les séances médianimiques, l'analogie est sans contredit vraie et profonde. Les images des songes et les apparitions médianimiques sont, en effet, des incidents également vifs et également éphémères ; mais qui peut dire que la force particulière, représentative des premiers, n'est pas inhérente à l'état de désagrégation dans lequel se trouve l'esprit, durant le sommeil ?

Afin de faire une comparaison plus juste, confrontons ensemble les impressions produites après un rêve et celles qui nous viennent d'une séance médianimique.

Dans le premier cas, nous nous avouons à nous-mêmes l'incrédibilité des choses vues et l'absurdité des conditions ; nous comprenons que pour croire à une chose réelle, nous devons être dans un état qui annule notre faculté de raisonner.

Dans le second cas, des objections sont soulevées, *a posteriori*, non pas de nous qui avons vu, mais bien de ceux à qui il répugne de croire que nous avons vu juste. Nous ne nous en offensons pas, si l'on nous démontre que notre rêve était absurde, mais nous ne pouvons, à juste titre, tolérer qu'on vienne nous contredire sur des faits que nous avons observés dans un état de veille parfaite et de conscience présente.

Mais ici ne s'arrêtent pas les différences entre les songes et les impres-

sions médianimiques. Pour continuer le parallèle, il est nécessaire d'entrer résolument dans le champ des interprétations que nous avons groupées dans la troisième classe. Les phénomènes sont réels : ils ne s'expliquent ni par la fraude, ni par l'hallucination ; bien moins, la fraude et l'hallucination ne peuvent en expliquer aucun, parmi les moins importants. L'explication de ces manifestations se trouve-t-elle dans d'autres couches de l'inconscient, dans quelque faculté latente de l'âme humaine, et révèle-t-elle l'existence d'une autre entité, vivant dans des conditions tout à fait différentes des nôtres et normalement accessibles à nos sens? En d'autres termes, l'hypothèse animique suffit-elle pour résoudre le problème et pour écarter l'hypothèse spirite? Ou plutôt, les phénomènes d'origine animique indiscutables ne servent-ils pas ici, comme dans l'hypnotisme, et dans la psychologie des songes, à compliquer le problème, en en masquant la solution spirite?

Je vais essayer de répondre à ces formidables points d'interrogation.

Conclusion

J'arrive au dernier point de ce grave problème. Lorsqu'il y a onze ans, Alexandre Aksakoff posa le dilemme entre « l'animisme et le spiritisme » et démontra avec une grande lucidité, dans son livre fait de main de maître, l'existence d'une entité autonome, intelligente et active dans les manifestations purement animiques, personne n'aurait pu s'attendre à ce que le premier terme du dilemme aurait été controversé et critiqué de mille manières, sous mille transformations diverses par ceux-là qui s'effraient du second. Que sont, en vérité, toutes les hypothèses ou les théories, comme on les appelle, inventées depuis dix ans pour ramener les phénomènes médianimiques à des manifestations de l'âme humaine, sinon des formes et des effets divers de l'hypothèse animique, tant conspués, quand on les compare à l'ouvrage d'Aksakoff? De l'action musculaire inconsciente des assistants (mise en avant, un demi-siècle avant Faraday) jusqu'à la projection de l'activité protoplasmique, ou à l'émanation temporaire de l'habileté du corps du médium, imaginée par Lodge ; de la doctrine psychiâtre de Lombroso à la psychophysiologie d'Ochorowicz ; de l'extériorisation admise par de Rochas à l'ésopsychisme ; de l'automatisme de Pierre Janet au dédoublement de la personnalité d'Alfred Binet, ce fut une suite, une alternative, un débordement d'explications, ayant pour but l'élimination de l'intervention de la personnalité extérieure.

Le procédé était logique et conforme aux sains principes de la philosophie scientifique laquelle, comme le déclare Lodge, nous apprend à épuiser la possibilité de tout ce qui a été observé, avant de demander l'aide de l'inconnu.

Mais ce principe, inattaquable en théorie, peut conduire à des résultats

erronés quand on l'étend trop loin, dans un champ donné de recherches. Vallati a cité, à ce sujet, une curieuse apostille de Galilée publiée récemment dans le troisième volume de l'édition nationale de ses œuvres :

« L'ambre, le diamant et d'autres substances très denses étant chauffées, attirent les corps légers et c'est pourquoi ils attirent l'air en se refroidissant et l'air établit un courant pour les corpuscules. »

Ainsi donc, la volonté de réduire un fait physique non encore expliqué parmi les lois physiques connues, à cette époque, a fait commettre une erreur à un observateur et à un penseur aussi prudent et aussi positif que l'était Galilée. Si quelqu'un lui eût dit que dans cette attraction de l'ambre se trouvait le germe d'une nouvelle branche de science et la manifestation la plus rudimentaire d'une énergie, « l'électricité », inconnue auparavant, il eût probablement répondu : il est inutile d'avoir recours à l'inconnu. Galilée connaissait une forme d'énergie que la physique moderne étudie à la fois avec l'énergie électrique de laquelle un rapport étroit, intime avec toute autre nouvelle découverte résultent de nouveaux arguments à l'appui.

Quand il se fut convaincu que vraiment l'explication qu'il avait donnée sur le phénomène de l'ambre n'avait pas de signification, ni de fondement, il aurait pu porter son attention sur les analogies que l'attraction de l'ambre pour les corps légers présentent avec l'attraction de l'aimant pour la limaille de fer. Arrivé à ce point, il eut très probablement écarté la première hypothèse et aurait admis que l'attraction de l'ambre est un phénomène magnétique.

Et il se serait trompé, parce qu'elle est au contraire un phénomène électrique. De même, ceux-là ne pourraient-ils se tromper qui, pour éviter à tout prix la nécessité de nouvelles entités insisteraient avec une prédilection trop marquée sur l'hypothèse animique, alors même que celle-ci se montrerait insuffisante pour expliquer toutes les manifestations médianimiques ? Ne pourrait-il advenir que, comme les phénomènes électriques et magnétiques sont entre eux en étroite relation et nous paraissent souvent inséparables, la même chose se produisît entre les phénomènes psychiques et les phénomènes spirites? Et prenons garde qu'un seul fait non explicable par l'hypothèse animique et explicable par l'hypothèse spirite, ne suffise à conférer à celle-ci le degré d'adaptation scientifique qui a été jusqu'à présent nié avec tant d'énergie : absolument comme la découverte d'un phénomène tout à fait secondaire de la polarisation de la lumière a été suffisante à Fresnel pour écarter la théorie Newtonienne de l'émission et adopter la théorie ondulatoire.

Avons-nous, dans le cadre des dix séances tenues par Palladino, le fait qui suffit à rendre nécessaire l'hypothèse spirite mise en présence avec toutes les autres énumérées jusqu'ici? Il est impossible de répondre d'une

manière catégorique à cette question, parce qu'on ne peut et on ne pourra jamais avoir de preuves scientifiques de l'identité de la part des entités qui se manifestent.

Que j'entende, que je touche, que je voie un esprit, que je reconnaisse dans cette forme l'aspect de la personne que j'ai connue et que le médium ne connaît pas et n'a jamais entendu nommer ; que j'aie de cette éphémère apparition la plus vive et la plus touchante démonstration, rien ne pourra suffire encore pour construire le fait scientifique irréfutable pour tous, destiné à rester dans la science avec les expériences de Torricelli, d'Archimède ou de Galvani. Il sera toujours possible d'imaginer un mécanisme inconnu à l'aide duquel la matière et la force sont tirées du médium et des assistants et combinées de manière à produire les effets indiqués. Il sera toujours possible de déterrer de l'arsenal des controverses soulevées contre ces études pendant ces dernières cinquante années, quelqu'argument générique ou spécifique, approprié à la circonstance, ignorant ou faisant semblant d'ignorer la réfutation de l'argument même.

La question se réduit donc, d'un côté, à une élaboration individuelle des faits vus et de ceux connus de source certaine, afin de se créer une conviction personnelle capable de résister aux exaltations impies des sceptiques ; d'autre part, elle prépare l'opinion publique à admettre, sans trop de suspicion, la vérité des faits observés par des personnes dignes de foi.

Sur le premier point, un expérimentateur illustre, Sidwigh, a déjà dit qu'il n'existait pas de fait capable de convaincre tout le monde, mais que chacun pouvait, en observant avec calme et patience, arriver au fait qui suffit pour établir sa conviction personnelle.

Quant à moi, je puis dire que le fait existe ; il suffit que je me réfère aux phénomènes qui me touchent personnellement dans les deux dernières séances. Sur le deuxième point, j'aurais beaucoup à dire, mais cela m'entraînerait au-delà des limites de mon sujet.

D'un côté nous avons l'universelle croyance, pour ne pas dire crédulité, dans l'existence objective d'un monde normalement inconnu pour nous ; la confiance, base de toutes les religions, en une vie future, où les injustices de celle-ci sont réparées, et où l'on trouve que le bien est le bien, le mal est le mal commis dans ce monde ; la tradition non interrompue des pratiques spontanées et méthodiques, au moyen desquelles l'homme s'est toujours maintenu en rapport plus ou moins direct avec ce monde.

D'autre part, avec la négation sceptique ou désespérante des systèmes de la philosophie pessimiste et de l'athéisme, naît l'absence de preuves positives en faveur de la survie de l'âme ; le mouvement toujours plus accentué de la science vers une interprétation de l'énigme humaine, la dépendance de chaque phénomène de la vie par les organes spéciaux.

Pour décider d'une matière aussi abstruse, les expériences médianimiques ne suffisent pas ; chacun pourra tirer de celle-ci autant de foi ou d'incrédulité qu'il lui faudra pour écarter le doute dans l'un ou l'autre sens ; mais il conservera toujours tel substratum des dispositions que l'éducation plus ou moins positive de son esprit et ses tendances plus ou moins mystiques auront laissé subsister en lui.

Un mot encore et j'ai fini. Etant admise l'hypothèse la plus probable que les entités intelligentes auxquelles sont attribuables les phénomènes autonomes, préexistent et qu'elles ne tirent pas de nous les conditions nécessaires à leur extériorisation en un champ physique accessible à nos sens, devons-nous admettre qu'elles sont vraiment les esprits des défunts ?

A l'égard des actes, je dirai encore que je ne pourrais formuler une réponse décisive à cette demande ; du moins, les indices obtenus dans la dernière séance avec Palladino ne me paraissent pas suffisants pour émettre une conclusion affirmative sur une question d'une aussi grande gravité.

Elle me paraît du reste moins incertaine qu'aucune autre, malgré les objections sérieuses qu'on peut y opposer ; j'inclinerais donc à les admettre si je ne voyais la possibilité qu'elle rentre à son tour dans un plus vaste cadre.

Rien ne nous empêche, en effet, de croire à l'existence d'une forme de vie tout à fait différente de celle que nous connaissons, de laquelle la vie des esprits humains avant la naissance et après la mort est un exemple spécial, tout comme la vie organique de l'homme est un exemple particulier de la vie animale.

Le vulgum pecus trouve qu'il y a un peu trop de jargon dans cet article

Extrait du Journal de Gênes (*Il secolo XIX*).

Prof. C. MOUTONNIER.

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE DES SCIENCES OCCULTES

CHAPITRE X

SUR DIVERSES SOCIÉTÉS SECRÈTES.

Un certain nombre de sociétés secrètes ont joué un grand rôle dans la conservation de la *Doctrine Esotérique* ; ainsi en Occident, celle-ci a été transmise à partir du moyen âge par les Alchimistes ou Hermétistes et les sociétés secrètes, telles que celle des Templiers, des Roses-Croix, des Francs-maçons et plus tard, l'Ecole synthétique, qui a existé du commencement du XIXe siècle jusqu'à nous.

Le lecteur comprendra que nous ne donnions qu'un résumé des plus

succincts sur ces sociétés, car pour en faire une histoire un peu développée, il y faudrait consacrer plusieurs volumes.

Bien des personnes croient que le temps des sociétés secrètes est passé, c'est là une grande erreur!

Ces personnes se figurent que la proclamation du Suffrage Universel, le droit d'association et de réunion ont porté les derniers coups aux Associations Secrètes, car elles n'ont plus de raison d'être. — Evidemment, on n'a plus besoin de se cacher comme les pauvres Alchimistes pour étudier la chimie et les sciences; mais que de choses encore se trament dans l'ombre, dans la *coulisse* pour employer une expression bien moderne.

Du reste, même anciennement, bien des Sociétés néfastes opéraient au grand jour et sans avoir besoin de se cacher; par exemple, l'Inquisition, la Société de Jésus.

Les Dominicains, juges et familiers du Saint-Office, s'étaient constitués publiquement, agissaient et frappaient au grand jour.

La procédure seule contre les victimes était tenue secrète et la justice la plus sommaire n'était pas rare alors; tant s'en faut!

Nous allons donner ici un court aperçu des principales Sociétés secrètes; nous irons très rapidement pour ne dire que juste ce qu'il faut.

Historique. — Il est probable que dès que trois individus ont eu à se plaindre du joug d'un quatrième, ces trois individus se sont réunis secrètement pour secouer ce joug.

Telle est l'origine de la première société secrète.

On voit par là que cette origine se perd dans la nuit des temps et qu'il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de faire une *Histoire des sociétés secrètes*, de l'origine du monde jusqu'à nos jours.

Du reste la science historique n'a retrouvé les traces des Sociétés secrètes que depuis fort peu de temps. — On a commencé à lire sur les tables de pierre de monuments religieux, des mystères que les prêtres cachaient sous le voile d'un Symbolisme des plus mystérieux. Du reste ces mystères étaient écrits dans une langue ignorée du vulgaire et les explications qui auraient pu être tirées de la lecture de ces monuments épigraphiques n'auraient encore rien appris au vulgaire s'il avait pu arriver toutefois à les déchiffrer, car elles ne donnaient des formules que dans un sens ésotérique, absolument incompréhensibles pour les non-Initiés.

Nous ne parlerons pas des sociétés secrètes de l'Antiquité, pour nous occuper immédiatement de celles qui apparaissent au moyen-âge, en commençant par l'une des plus importantes, par celle des Templiers.

LES TEMPLIERS.

Après la conquête de Jérusalem les chrétiens du monde entier désirèrent

voir le tombeau du Christ, ainsi que les saints lieux qui avaient été le berceau de leur foi et les témoins des hauts faits accomplis par Jésus (1).

Dans les premiers temps qui suivirent la conquête de Godefroy de Bouillon ces pélerinages furent relativement faciles ; quand les Sarrazins eurent reconquis peu à peu leurs possessions, quand les chrétiens ne possédérent plus que Jérusalem même, les excursions au Sépulcre du Sauveur devinrent fort dangereuses, aussi les pélerins furent-ils obligés de se constituer en caravanes nombreuses pour résister les armes à la main aux musulmans qui les poursuivaient sur terre et sur mers.

Malgré cela, la plupart du temps les pèlerins qui arrivaient en Palestine étaient assassinés ou bien emmenés en esclavage.

Ce fut en vain que des hommes généreux en appelèrent aux nations occidentales, celles-ci épuisées d'hommes et d'argent n'entendirent pas leurs justes clameurs ; aussi devant cette insouciance deux nobles natures, Hugues de Payens (2) et Godefroy de Saint-Omer se décidèrent-ils à organiser les secours que réclamaient, mais en vain de l'Europe la Chrétienté, et secondés par sept chevaliers, ils fondèrent une Confrérie.

Les sept chevaliers et leur chef, aux trois vœux ordinaires, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, joignirent celui de porter les armes contre les infidèles et de pourvoir à la sécurité des routes et chemins, enfin de mettre les pèlerins se rendant en terre sainte à l'abri des coups de mains et des insultes des brigands.

Nos chevaliers prononcèrent leurs vœux en présence de Gormond, Patriarche de Jérusalem.

La confrérie une fois constituée Baudoin II, roi de Jérusalem, afin de favoriser l'institution naissante, leur accorda une résidence dans le quartier occidental de son Palais, bâti dans le voisinage des ruines de l'ancien Temple de Salomon, et c'est à cause de leur résidence que les compagnons de Hugues furent dénommés d'abord, *Frères de la milice du Temple*, puis *Chevaliers du Temple* ou *Templiers.*

En 1127 Hugues se rendit en Occident pour obtenir du Pape Honorius II la confirmation de son ordre qui fut confirmée l'année suivante par le concile de Troyes (et non de Tours comme on l'a écrit à tort) qui s'ouvrit le 13 janvier 1128. Le concile approuva les vues de Hugues et donna aux Templiers un costume spécial : ils devaient porter un habit blanc avec une croix rouge.

(1) Voir au sujet des Miracles de Jésus : *La Vie Esotérique de Jésus de Nazareth*, ch. XIII, p. 245, 1 vol. in-8° cavalier de 450 pages.

(2) On le dénomme également Hugues de Pains (de Pagones) du nom de la terre de Pains, qu'il possédait en Champagne entre Méry-sur-Seine et Troyes ; cet Hugues était chevalier de la maison des comtes de Champagne.

Dès lors la puissance morale des Templiers vint corroborer leur puissance effective.

Le concile chargea saint Bernard de rédiger les statuts et les régles du nouvel Ordre, mais celui-ci n'estimant que fort peu un ordre religieux et militaire s'y refusa.

Ce fut donc un nommé Jean de Saint-Michel, un inconnu, qui décalqua les dits statuts sur la Règle de Saint-Benoît et des moines de Clairvaux.

D'après ces statuts les Templiers étaient astreints à toutes les pratiques religieuses du cloître; mais, en même temps, ils devaient se trouver toujours prêts à combattre pour la défense de la croix.

Les ordres purement religieux ont eu de tous temps beaucoup de peine à se maintenir rigidement dans les règles de l'ordre ; ici deux genres de vie tout à fait distincts devaient finir par absorber l'un d'eux ; c'est ce qui arriva effectivement. Le vœu de pauvreté fut le premier violé, puis celui de chasteté.

En effet, non seulement les chevaliers du Temple acquirent par leur valeur d'immenses richesses, mais les princes, les rois et toute la chrétienté leur firent de riches présents. Aussi le soldat étouffa bientôt le moine et une foule de jeunes gens de la noblesse s'enrégimenta avec bonheur dans le nouvel ordre et Henri Martin (1) dit avec raison : « Les grandeurs et les richesses qu'ils devaient à leurs vertus leur firent perdre ces mêmes vertus; les revers de la chrétienté en Orient ébranlèrent leur foi ; le contact des voluptés syriennes corrompit leurs mœurs ; l'orgueil, l'avidité, la turbulence, l'égoïsme remplacèrent le dévouement austère et désintéressé des premiers temps, ou du moins le dévouement n'exista plus que pour l'ordre et non pour la chrétienté. L'intrépide valeur des chevaliers, qui, seules, de toutes les vertus ne se démentit jamais, fut moins employée désormais à défendre la chrétienté qu'à servir les ambitions de l'Ordre, qui sembla se considérer comme son but à lui-même. »

Et cependant, malgré la violation de leurs vœux au milieu d'une luxueuse existence asiatique que ces moines-militaires menaient dans leurs couvents : splendides palais ou harems voluptueux, les chevaliers du Temple étaient fort en faveur à Rome. Rien d'étonnant à ce fait, puisqu'ils s'étaient constitués les défenseurs de la Papauté, qui le leur rendait bien. Ainsi les Templiers obtinrent-ils en 1172 du Pape Alexandre III un bref qui les exemptait de toute juridiction ecclésiastique et les retirait même de l'Obédience du patriarche de Jérusalem, pour les placer sous la sienne. Aussi, dès cette époque, l'ordre abandonna de plus en plus l'Orient pour s'établir en Occident, où sa puissance et sa richesse devinrent telles, que bientôt l'ordre du Temple éclipsa tous les autres ordres et c'est avec raison qu'on peut leur

(1) *Histoire de France* T. V.

appliquer le mot de Rabelais : « Ces pauvres moines, qui ne devaient avoir en ce monde que la vie, devinrent en peu de temps plus riches et plus puissants que les princes. »

Voici comment était organisé, hiérarchisé l'Ordre. Il y avait un *Grand-Maître* qui avait rang de prince chez les rois, c'était le chef suprême ; un *Sénéchal* qui, au besoin, remplaçait le Grand-Maître ; le *Maréchal* qui commandait la milice des chevaliers ; le *Drapier*, qui s'occupait des vêtements et des costumes ; le *Maître-Trésorier* ; le *Turcapalier*, commandant de la cavalerie légère, composée des écuyers ; puis les *Grands Prieurs*, qui gouvernaient les provinces ; enfin les *Baillis-prieurs* ou *Commandeurs* qui étaient à la tête de différentes maisons de l'Ordre.

Un *Chapitre général de l'Ordre*, composé de tous les chefs du Temple, possédait l'autorité suprême. Dans les provinces il y avait à la tête de chaque grande maison, un chapitre particulier qui s'occupait spécialement des affaires de la subdivision.

Quand il fallait procéder à l'installation d'un nouveau chevalier, le chapitre s'assemblait et la cérémonie avait lieu ordinairement pendant la nuit dans une église ; voici comment se passait la chose.

Le récipiendaire attendait en dehors de l'Eglise. Le président du Chapitre dépêchait auprès de lui, et cela par trois fois, deux frères qui lui demandaient ce qu'il désirait ; et, suivant sa réponse, il était introduit. Une fois admis à l'intérieur de l'église, il devait se mettre à genoux et solliciter trois fois, le pain, l'eau et son admission dans l'Ordre.

Alors le Président du Chapitre lui faisait connaître les obligations qu'il aurait à contracter ; il lui parlait en ces termes : « Vous allez prendre des engagements. Vous serez exposé à des peines et à un grand nombre de dangers. De plus il vous faudra veiller, quand vous voudriez dormir ; supporter la fatigue, quand vous voudriez vous reposer ; souffrir la faim et la soif, quand vous voudriez manger et boire, enfin passer dans un pays, quand vous voudriez rester dans un autre. Voulez-vous vous soumettre à ces prescriptions ? »

Quand le néophyte avait répondu, le Président du Chapitre lui posait les questions suivantes : « Etes-vous Chevalier ? — Etes-vous sain de corps et d'esprit ? — N'êtes-vous point fiancé ou marié. — N'appartenez-vous pas déjà à un autre Ordre ? — N'avez-vous pas de dettes que vous ne puissiez acquitter par vous ou autre crédit ? »

Quand le néophyte avait répondu d'une façon satisfaisante, il prononçait alors les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, promettant de se consacrer à la défense de la Terre Sainte, puis il prêtait le serment que nous allons donner et il recevait après le manteau de l'Ordre et les frères lui

donnaient le baiser de la fraternité. Voici la formule du serment que le postulant prêtait :

« Je jure de consacrer mes paroles, ma force, ma vie à défendre la croyance de l'unité de Dieu et des mystères de la foi ; je promets d'être soumis et obéissant au Grand-Maître de l'Ordre.... Toutes les fois que cela sera nécessaire, je passerai les mers pour aller combattre, je donnerai secours contre les rois et les princes infidèles et en présence de trois ennemis je ne fuierai point, mais seul je les combattrai, si ce sont des mécréants ».

L'étendard sous lequel se rangeaient les Templiers se nommait le *Beaucéant*, il était mi-parti de noir et de blanc, et portait cette légende :

Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam, ce qui veut dire: non à nous, Seigneur, non à nous, mais à ton nom donne la gloire.

L'origine du sceau des Templiers était curieuse, la voici : à l'origine de leur établissement les chevaliers étaient fort pauvres, aussi n'avaient-ils qu'un cheval pour deux hommes; et afin de perpétuer ce souvenir le sceau de l'ordre porte gravé en creux un cheval monté par deux cavaliers, avec cette inscription latine :

Sigillum militum Christi (marque des soldats du Christ).

Comme tous les ordres nouvellement institués, les Templiers montrèrent tout d'abord une grande ferveur qui permit de dire à saint Bernard avec toute justice : « Les Templiers vivent sans avoir rien en propre; pas même leur volonté. Vêtus très simplement et couverts de poussière, ils ont le visage brûlé par les ardeurs du soleil et le regard fier et sévère. A l'approche du combat, ils s'arment au dedans de foi, au dehors de fer ; quant à leur parure, ce sont leurs armes dont ils se servent dans les périls avec le plus grand courage, et cela sans craindre ni le nombre, ni la force des barbares. *Una spes in Deo*, leur unique espoir est en Dieu, dans le Dieu des armées et en combattant pour sa cause, ils cherchent une victoire certaine ou une mort sainte et glorieuse. Oh ! l'heureuse vie, dans laquelle on peut attendre la mort sans la craindre, mais en la désirant plutôt avec joie ! »

L'Ordre du Temple ne resta pas longtemps confiné en Palestine ; voici en effet quelle fut sa propagation : dès 1129, il avait des établissements dans les Pays-Bas. En 1131, Alphonse, roi d'Aragon et de Navarre, l'institua conjointement avec l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem dans ses états par testament authentique ; mais bien que confirmé en 1133, il ne fut jamais exécuté. On promit bien aux chevaliers des deux ordres de se conformer aux intentions du testateur, quand les circonstances le permettraient ; mais la raison d'Etat et les circonstances ne le permirent jamais.

D'après Dom Vaissette, le plus ancien établissement en Languedoc des Templiers remonterait à l'année 1136, pendant laquelle Roger III, comte de

Foix, donna aux Templiers une maison au lieu dit « La Nougarède ». En 1139, les Templiers se réunirent à l'armée de France et montés sur soixante-dix vaisseaux, ils vinrent mettre le siège devant Lisbonne ; mais battus, ils durent se retirer.

En 1146, les chevaliers du Temple prirent part en Espagne à la guerre contre les Maures; l'expédition dura dix ans et ils contribuèrent à la délivrance de la Péninsule Ibérique. — En 1191, ils avaient acquis de Richard Cœur-de-Lion l'île de Chypre, mais en 1195, après une victoire sur les Grecs, ils la rendirent au prince qui la leur avait cédé. Pendant le XIe et le XIIe siècle, les Templiers et les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en vinrent plusieurs fois aux mains et, dès la fin du XIIe siècle la lutte était des plus violentes. Après le départ de saint Louis de la Terre-Sainte, ils furent dans un état de guerre constant, surtout depuis qu'ils avaient pris part dans les démêlés qui divisaient alors les Génois et les Pisans, et en 1259, les deux Ordres se livrèrent une bataille si acharnée qu'il ne resta, dit-on, qu'un seul Templier de vivant; aussi quand la nouvelle de ce désastre arriva en France, les chefs de l'ordre assemblèrent un Chapitre général pour aviser aux moyens à employer dans la circonstance; on n'en trouva pas d'autre que d'embarquer tous les chevaliers vivant en Europe pour la Terre-Sainte. Du reste, dans ce pays, les affaires des chrétiens étaient dans le plus pitoyable état, et ce ne furent pas les nouveaux arrivants qui apportèrent une amélioration à la Chrétienté.

Nous n'insisterons pas davantage sur les années qui amenèrent la fin de l'ordre qui périt surtout par la main de ceux à qui il avait rendu des services.

Ainsi, dès son avènement au trône, Philippe le Bel résolut-il de se débarrasser de ces vassaux qui lui portaient om brage et qui mettaientobstacle à ses projets d'unification du royaume.

Pour atteindre son but, il chercha tout d'abord l'appui de la Papauté, bien qu'il l'eût fortement humiliée précédemment. Il fit donc jurer au pape Clément V de l'aider à anéantir l'ordre des Templiers ; il voulait surtout le détruire pour s'emparer de leurs richesses,dont son trésor avait le plus pressant besoin.

Depuis longtemps déjà il cherchait un prétexte qui lui permît d'agir avec vigueur contre l'Ordre. Deux prisonniers connaissant bien les dispositions du roi ne trouvèrent rien de mieux pour obtenir leur grâce que de faire des révélations aussi terribles que saugrenues sur les Templiers. Ceci se passait en 1307; sans s'inquiéter le moins du monde du caractère de ces révélations et de ce qu'elles pouvaient avoir de plus ou moins fondées, Philippe manda à Paris Jacques de Molay, le Grand-maître de l'ordre et fit arrêter en même temps dans toute la France tous les Templiers et s'empara de leurs biens; ceci était pour le roi le point essentiel ; une fois son trésor

maigre bien engraissé, il fit commencer une enquête le 13 octobre 1307 qui ne dura pas moins de sept ans. Dans ce long procès, on accusa naturellement les Templiers de tous les crimes possibles et même impossibles; on alla même jusqu'à faire tourner contre eux leurs cérémonies les plus mystiques.

Ainsi, l'*Initiation*, telle que l'interprétaient les enquêteurs, était abominablement défigurée. On disait qu'après avoir reçu les *Draps de l'Ordre* (le manteau blanc) le nouveau Templier était, au dire de l'enquête, conduit en un lieu secret, où on lui prescrivait de cracher sur la croix et de la fouler aux pieds.

Et les accusateurs se gardaient bien d'ajouter que cette pseudo-abjuration était le symbole de l'état d'impureté dans lequel avait vécu l'initié avant son initiation, état qui cessait immédiatement par l'effet même des vœux qu'il venait de prononcer; ils se gardaient bien d'ajouter aussi que l'abjuration en question était suivie d'une adoration immédiate par laquelle le nouveau chevalier offrait au Christ son bras et sa vie pour détruire les infidèles. Or, les enquêteurs de bonne foi disaient que le nouveau chevalier était forcé d'adorer le Diable figuré par une tête humaine à longue barbe blanche, *ayant en place des yeux deux escarboucles luisantes comme la clarté du ciel.*

Voici ce qui avait donné lieu à cette infamie.

Les initiés devaient, en effet prendre à témoin de leur serment une tête de momie qui n'était autre que celle du fondateur de l'Ordre qui avait été embaumée et conservée précieusement.

Enfin, dans ce singulier procès, le vœu de chasteté et le serment de n'avoir aucun commerce avec la femme furent interprétés dans un sens infâme. Toutes ces absurdes accusations étaient si fortement ancrées dans l'esprit populaire, qu'aujourd'hui même, elles ne sont pas encore déracinées.

Des innombrables victimes de la rapacité de Philippe IV et de la lâcheté de Clément V, qui abolit définitivement l'ordre par sa bulle du 22 mars 1312, nous ne retiendrons qu'un nom, celui du Grand-maître d'alors, de Jacques de Molay.

Les mémoires de l'époque nous montre la majestueuse figure du grand-maître repoussant les accusations infâmes des commissaires du roi et affirmant fièrement sa foi. Dans tous les interrogatoires qu'il eut à subir, le brave guerrier ne cessa de donner les démentis les plus formels aux prétendus aveux qu'il était censé avoir faits.

Il disait : « Je suis prêt à répondre aux dépositions et témoignages des rois, princes et prélats, ducs, comtes barons et tous autres gens de bien. »

Puis il portait la main à son ceinturon, mais il était hélas privé de son épée.

Tout fut inutile, Jacques de Molay devait périr, comme avaient péri les

autres chevaliers de son Ordre, c'est-à-dire sur le bûcher après avoir toutefois subi toutes les tortures.

En effet le 18 mars 1314, une commission réunie devant le parvis de Notre-Dame prononça définitivement la sentence de cet interminable procès et condamna les quatre hauts dignitaires, y compris le Grand-Maître, à une détention perpétuelle.

Deux des condamnés se soumirent bien à l'arrêt, mais Jacques de Molay et Guy d'Auvergne protestèrent énergiquement contre la sentence et voulurent en appeler au Pape, leur seul juge naturel.

Philippe IV irrité de l'opiniâtre résistance de Jacques se mit au-dessus de toute espèce de légalité et ordonna qu'on conduisît les deux condamnés récalcitrants sur un bûcher qui avait été dressé à la pointe occidentale de l'île de Notre-Dame. Arrivés sur le lieu de leur supplice, les deux martyrs ne cessèrent de protester de leur innocence et endurèrent le supplice avec un stoïcisme rare.

Un témoin oculaire, Godefroy de Paris, nous le raconte d'une façon aussi poétique que naïve :

Le mestre qui vit le feu prest,
S'est dépouillé sans nul arrest,
Et ainsi comme le vi, devise :
Tout nu se mist en chemise
Liement et à bon semblant,
Combien qu'on le tire et derache.
Pris l'ont porlier à l'estache.
Cil liez et joiant, si accorde,
Les mains le lient d'une corde;
M'es ains leur dist : « Seingnors, au moins
Laissez-moi joindre un po mes mains.
Et vers Dieu fère mon oraison,
Car or en est temps et saison;
Je vois ici mon jugement.
Où mourir me convient brément,
Dieu set qu'à tort et a péchié
S'en viendra un brief temps meschié
Sur cels qui nous dampnent à tort
Dieu en vengera notre mort.
Seingnors, ici sachiez sans tère
Que tous cels qui nous sont contrère,
Por nouz en auront à souffrir
En cette foy viel-je mourir
Vez-ci ma foy ; et je vous prie
Que devers la Vierge Marie
Dont notre Seingnor fut nez,
Mon visage vous me tornez. »

Sa requeste l'on li a fet.
En ceste guise fit desfet,
Et si doucement la mort prist
Que chacun merveilles en fist.

On voit par le récit de ce témoin oculaire que Jacques de Molay assigna devant le Tribunal de Dieu ces misérables juges et exécuteurs qui moururent dans l'année même de sa mort et même Clément V quarante jours après le supplice de Jacques, dont la menace avait été prophétique.

Avec celui-ci l'Ordre des Templiers fut définitivement détruit en France, et c'est bien en vain qu'on voulut le restaurer à maintes reprises, comme nous allons voir. Du reste, même dans les pays où les Templiers furent moins inhumainement traités, ils disparurent peu à peu.

Bussy-Rabutin nous apprend que sous le grand Roi, quelques courtisans voulaient égayer la Cour fort assombrie de Louis XIV, en restaurant l'Ordre des Templiers pour avoir un prétexte à des agapes fabuleuses. Ces courtisans avaient même débauché le Duc du Maine et l'avaient nommé Grand-Maître. Le roi apprit par la veuve Scarron ce qui se passait dans cette société qui avait ressuscité les vices les plus ignobles et sans considération pour la dignité d'un bâtard légitimé, le roi fit vertement fouetter le Duc et exiler de sa présence ses compagnons de débauche.

La Régence rouvrit cependant aux Templiers les portes de Versailles et Philippe d'Orléans consentit à se prêter à la plaisanterie de ses compagnons de plaisir; aussi accepta-t-il comme authentique une sorte de *Charte de transmission*, d'après laquelle un personnage dénommé Larmenius, de Jérusalem, aurait reçu de Jacques de Molay et cela quelques jours seulement avant sa mort, le titre de Grand Maître du Temple, avec la mission de continuer secrètement la propagation de l'Ordre. Cette charte fut même revêtue du sceau de Philippe, envoyée au Roi d'Espagne pour demander l'affiliation à l'Ordre du Christ qui continuait sous une autre forme la chevalerie du Temple; mais le roi d'Espagne ayant reconnu que cette *Charte de transmission* était fausse et avait été fabriquée par un chanoine des Prémontrés ne donna pas son adhésion à la demande d'affiliation.

Sous la Régence et sous Louis XV, grâce aux scandales des princes, l'Ordre des Templiers vécut paisiblement et il paraît que sous Louis XVI, au moment de la Révolution en 1789, le Grand-maître de l'Ordre était le duc de Cossé-Brissac; mais à partir de ce moment, les archives des Templiers sont dispersées. Ledru, plus connu sous son nom de prestidigitateur, tenta, mais inutilement, de reconstituer l'Ordre ; avec le concours de quelques amis, il rédigea même des statuts et composa des archives où figurait la charte de Larmenius; il fit même quelques prosélytes et au grand étonnement des populations, l'on vit reparaître le manteau blanc avec la croix écarlate dans

les rues de Troyes en Champagne ; mais cette fois, ce fut bien l'enterrement définitif du Temple, les nouveaux chevaliers disparurent au milieu des éclats de rire de la foule ; et le ridicule tua cette fois plus sûrement les Templiers que le bûcher même.

Nous terminerons ici ces quelques notes en donnant par ordre chronologique la nomenclature des Grands-Maîtres de l'Ordre qui, sauf trois ou quatre étrangers, furent tous Français.

1. Hugues de Pains fondateur de l'Ordre, mort en 1136. — 2. Robert le Bourguignon, 1147. — 3. Evrard des Barres, 1149. — 4. Bernard de Tramelai, 1153. — 5. Bertrand de Blanquefort, 1168. — 6. Philippe de Naplouse, 1171. — 7. Odon de Saint-Amand, 1179. — 8. Arnaud de Toroge, 1184. — 9. Thiery, Tierie ou Thérence, 1188. — 10. Gérard de Bedfort ou *de Bedfort*, 1191. — 11. Robert de Sablé, 1196. — 12. Gilbert Horal, 1201. — 13. Philippe du Plessiez, 1217. — 14. Guillaume de Chartres, 1219. — 15. Pierre de Montaigu, 1223. — 16. Armand de Perigord, 1247. — 17. Guillaume de Sonnac, 1250. — 18. Renauld de Vichiers, 1256. — 19. Thomas Beraut, 1273. — 20. Guillaume ou Guichard de Beaujeu, 1291 — 21. Gaudini, moine, 1298. — 22. Jacques de Molay, 1314.

Nous clôturons ici la liste des Grands-Maîtres de l'Ordre des Templiers car tous les essais de restauration suivants n'ont été que des avortements, comme nous l'avons vu.

Et c'est bien Philippe-le-Bel qui ruina l'Ordre, tous les écrivains sont d'accord sur ce point, mais celui qui a le mieux exposé l'épisode final, c'est peut-être notre Historien national Michelet. Ne l'aurait-il même pas un peu poétisé ? « Il caressa les Templiers, dit-il, les combla, les endormit. Ils vinrent se faire prendre au filet comme les protestants à la Saint-Barthélemy. Il venait d'augmenter leurs privilèges. Il avait prié le Grand-Maître d'être parrain d'un de ses enfants. Le 12 octobre 1307, Jacques de Molay désigné par lui avec d'autres grands personnages, avait tenu le poêle à l'enterrement de la belle-sœur de Philippe. Le 13, il fût arrêté avec les cent quarante Templiers qui étaient à Paris ; le même jour soixante le furent à Beaucaire, puis une foule d'autres dans toute la France ; on s'assura de l'assentiment du peuple et de l'Université. »

Par cette courte citation on voit que ce fût un réel guet-apens que le roi employa pour exterminer les Templiers. En France ce furent les conciles provinciaux qui les condamnèrent ; le 13 mai 1310 cinquante-quatre chevaliers furent brûlés à la Porte Saint-Antoine, d'autres à Senlis, et dans d'autres villes. Ils furent également condamnés en Lombardie, en Toscane, en Angleterre, en Castille, en Aragon, etc.

Pour d'autres renseignements, nous renverrons le lecteur aux ouvrages suivants :

Dupuis (P.) — Histoire de l'ordre des Templiers, in-4° Bruxelles 1781. — Histoire de la condamnation des Templiers, 2 vol. in-12, Bruxelles, 1713.
Procès des Templiers, *in* Documents inédits, publiés par le ministère de l'Instruction publique.
J. Michelet. — *Histoire de France*, tome III.
Henri Martin. — Histoire de France.
Clavel. — *Annuaires Hermétiques*.

(*A suivre.*) Ernest Bosc.

Prière d'Enfant

— Ta joue est rose
Et ton front pur.
Enfant, repose,
Ta bouche est close;
Et, dans l'azur
Où mon pied pose,
Jeune âme éclose,
Avec moi cause,
Moi l'ami sûr.

— Mon front est pur,
Ma joue est rose.
Quand je repose,
Ma bouche est close;
Mais, dans l'azur
Où ton pied pose,
O saint ami,
Mon âme éclose
Avec toi cause
Du ciel béni,
De l'infini,
De mille choses,
Des papillons
Aux ailes roses,
Et nous prions
Pour qui propose,

Tous les matins,
Dieu qui dispose
De nos destins.

Sainte prière,
Blanche lumière,
Divin trésor,
Secret mystère,
Oh! vers la terre
Prends ton essor!

Pour la pauvre âme
Qui gémit,
Sois le dictame
Qui guérit!

Pour qui succombe
Sous le fardeau,
Sois la colombe
Au vert rameau!

Mon innocence
Est avec toi:
Verse la foi
Et l'espérance!

Parmi les fleurs,
Sois le zéphire!
Et le sourire,
Au sein des pleurs!

Algol.

PROFESSION DE FOI
DU COMTE LÉON TOLSTOI

(*Suite*)

Nous leur assurerions avec joie des revenus dix fois plus considérables, un luxe plus magnifique que ceux dont ils jouissent aujourd'hui, s'ils voulaient renoncer à perdre les hommes par leurs mensonges. Mais ils ne peuvent agir autrement. Voilà ce qui est terrible. Et c'est pourquoi nous ne pouvons que dénoncer leur supercherie. S'il existe quelque chose de sacré, ce n'est pas leur prétendus sacrements, mais cette obligation de dénoncer, dès que nous l'avons aperçue, leur imposture religieuse. — Qu'un Tchouvache fouette son idole ou l'enduise de crème aigrie, je puis le regarder faire avec indifférence et sans être tenté de blesser ses croyances, parce qu'il agit ainsi au nom de superstitions qui me sont étrangères et qu'il ne porte pas atteinte à ce que je considère moi-même comme sacré. Mais, quand des hommes pratiquent des sortilèges et professent des superstitions grossières au nom de ce même Dieu par qui je vis et de cette doctrine du Christ qui m'a donné la vie et peut la donner à tous les hommes, je ne puis le considérer avec tranquillité. Et ni leur grand nombre, ni l'ancienneté de leur superstition, ni leur puissance, ne sauraient imposer silence à mon indignation. — En donnant à leurs actes le nom qui leur convient, je ne fais que ce que je dois faire, ce que je ne puis pas ne pas faire, du moment que je crois en Dieu et à l'enseignement du Christ. S'ils crient au sacrilège parce qu'on dévoile leur mensonge, cela prouve seulement l'étendue du mal qu'ils ont fait et doit encourager ceux qui croient en Dieu et à l'enseignement du Christ, à redoubler d'efforts pour dissiper l'illusion, qui cache aux hommes le vrai Dieu. — Du Christ, qui chassa du temple les bœufs, les brebis et les marchands, ils devraient dire qu'il fut sacrilège. S'il revenait aujourd'hui, et qu'il vît ce qui se fait en son nom, dans leur église, il ne manquerait pas, avec une plus grande et plus légitime colère, de jeter au loin corporaux, bannières, croix, coupes, cierges et icones, tous les instruments de leurs sortilèges, tout ce qui les aide à détourner les hommes de Dieu et de son enseignement. — Voilà ce qu'il y a de vrai ou de faux dans l'arrêt du Synode qui me vise. Je ne crois pas, il est vrai, tout ce qui, pour ses signataires, est, à ce qu'ils prétendent, article de foi. Mais je crois à bien des choses sur lesquelles ils voudraient me faire soupçonner d'incroyance. Je crois en Dieu, qui est pour moi l'Esprit, l'Amour, le Principe de toutes choses. Je crois qu'il

est en moi comme je suis en lui. Je crois que la volonté de Dieu n'a jamais été plus clairement, plus nettement exprimée que dans la doctrine de l'homme Christ, mais on ne peut considérer Christ comme Dieu, sans commettre, à mon avis, le plus grand des sacrilèges. Je crois que le vrai bonheur de l'homme consiste en l'accomplissement de la volonté de Dieu, qui est que tout homme aime ses semblables et agisse toujours envers les autres comme il désire qu'ils agissent envers lui, ce qui résume, dit l'Evangile, *toute la loi et les prophètes*.

Je crois que le sens de la vie, pour chacun de nous, est seulement d'accroître l'amour en lui; je crois, que ce développement de notre puissance d'aimer nous vaudra, dans cette vie, un bonheur qui grandira chaque jour, et dans l'autre monde, une félicité d'autant plus parfaite que nous aurons appris à aimer d'avantage. Je crois en outre, que cet accroissement de l'amour contribuera, plus que tout autre force, à fonder sur la terre le royaume de Dieu, c'est-à-dire à remplacer une organisation de la vie où la division, le mensonge, et la violence sont tout-puissants, par un ordre nouveau où règneront la concorde, la justice, la charité, la vérité et la fraternité. Je crois que pour progresser dans l'amour nous n'avons qu'un moyen : la prière. Non pas la prière publique, dans les temples, que le Christ a formellement réprouvée (Matth. VI, 5-13), mais la prière dont lui-même nous a donné l'exemple, la prière solitaire, qui consiste à rétablir, à raffermir en nous la conscience du sens de notre vie et le sentiment que nous dépendons seulement de la volonté de Dieu. Il se peut que mes croyances offensent, affligent ou scandalisent les uns ou les autres, il se peut qu'elles gênent ou déplaisent. Il n'est pas en mon pouvoir de les changer, comme il n'est pas en mon pouvoir de changer mon corps, Il me faut vivre, il me faudra mourir, et ce sera bientôt — tout cela n'intéresse que moi. Je ne puis croire autre chose que ce que je crois, à l'heure où je me dispose à retourner vers ce Dieu dont je suis sorti. Je ne dis pas que ma foi ait été la seule incontestablement vraie pour tous les temps, mais je n'en vois pas d'autre plus simple, plus claire, et qui réponde mieux aux exigences de mon esprit et de mon cœur. — Si tout à coup, s'en révélait une autre, qui fût plus propre à me satisfaire, je l'adopterais sur-le-champ, car rien n'importe à Dieu que la vérité ; quant à revenir aux doctrines dont je me suis émancipé au prix de tant de souffrances, je ne le puis plus. L'oiseau qui a pris son essor ne rentrera plus dans la coquille de l'œuf dont il est sorti. « Celui qui commence par aimer le christianisme plus que la vérité en viendra bientôt à aimer sa secte ou son église plus que le christianisme et finira par aimer sa propre personne (son repos) plus que tout au monde. J'ai traversé, mais en sens inverse, ces phases dont parle Coleridge. J'ai commencé par aimer l'Eglise orthodoxe plus que mon repos, puis j'ai aimé le christianisme plus que l'Eglise orthodoxe; maintenant,

j'aime la vérité plus que tout au monde. Mais, jusqu'à présent la vérité s'est confondue pour moi avec le christianisme tel que je le comprends. Je confesse donc le christianisme. Et c'est aux efforts que je fais pour conformer mes actes à mes croyances que je dois de vivre dans la paix et la joie et de pouvoir aussi, dans la paix et la joie, m'acheminer vers la mort ».

JOSEPH DE KRONHELM.

Une Prédiction réalisée

L'influenza était, à ce qu'il paraît, la maladie, que la reine Victoria redoutait le plus, depuis une prédiction qui lui avait été faite en 1895 par une chiromancienne de Londres.

Les personnes de l'entourage de feu la reine Victoria racontent qu'un jour d'été, en 1895, la reine, cédant à la curiosité, se laissa conduire par une de ses petites-filles, la princesse Béatrice de Battenberg, chez une chiromancienne bien connue à Londres. Par manière de jeu, elle présenta à l'inspection de la pythonisse les lignes augustes de sa main royale et la pria de lui révéler l'avenir, sans rien cacher, quand même cet avenir serait funeste pour la reine. Après quelques moments d'examen attentif, la chiromancienne déclara qu'elle pouvait faire connaître à Sa Majesté quatre choses :

Primo : que dans la dernière année du siècle l'Angleterre se verrait engagée dans une guerre sanglante et coûteuse ;

Secundo : que la succession du duché de Saxe-Cobourg-Gotha ne s'opérerait point en ligne directe ;

Tertio : qu'au commencement du nouveau siècle l'Angleterre aurait à sauvegarder ses intérêts, menacés en Extrême-Orient.

Quarto : que le jour où Sa Majesté serait atteinte d'influenza, sa santé ne se remettrait point des suites de cette maladie.

Or, l'événement a justifié ces quatre prédictions :

1° La guerre du Transvaal éclata en 1899. Elle coûte la vie à une masse de monde, et l'Angleterre a déjà dépensé plus d'un milliard.

2° La succession du duché de Saxe-Cobourg-Gotha ne s'opéra pas en ligne directe.

3° L'Angleterre a été forcée d'envoyer des troupes et toute sa flotte de l'Océan Indien en Chine pour sauvegarder ses sujets et son commerce, menacés par la révolution des « Boxers » dans le Céleste-Empire.

4° La maladie et la mort de la regrettée Impératrice des Indes et reine d'Angleterre, avait sa cause dans l'influenza, qui sévissait alors avec violence dans toutes les parties du Royaume-Uni.

Voilà comment s'explique l'inquiétude de la reine Victoria, lorsque ses médecins déclarèrent qu'elle était atteinte d'influenza.

Joseph DE KRONHELM.

La Famille Hernadec

(*Suite*)

Dans l'infini... Au centre de l'infini, dirais-je en langage figuré si l'infini avait un centre, dans l'espace incommensurable qu'elle emplit de son omniprésence, a été, est et sera, d'éternité en éternité, l'Essence divine, impersonnelle, inconnue et inconnaissable, inhérente à l'univers dont elle est l'âme, Cause des causes, Source de toute vie, Foyer de toute lumière qui, de toutes parts, rayonne, irradie et fulgure.

Devant ce foyer, imaginez des myriades de prismes gigantesques qui en divisent et projettent les rayons, et vous aurez quelque idée de ces torrents d'âmes qui en jaillissent... Oui, des âmes, car chacune des nôtres n'est rien moins que l'un de ces rayons divins.

De ce Soleil, émanent des courants d'effluves, des vibrations d'énergie, des « lignes de forces » qui traversent l'étendue, pénètrent toutes choses et c'est des modifications apportées occasionnellement dans les modes vibratoires qui les transmettent que dérive dans son entier la création visible.

C'est ainsi que la matière est sortie de l'esprit par voie de manifestation normale, cette matière n'étant rien d'autre que l'un des aspects de l'esprit où elle sommeille à l'état latent — quelque chose comme de la force réduite par une moindre intensité de vibration et d'où résulte une sorte de « cristallisation » de l'esprit. Esprit et Matière sont les pôles de la Substance universelle.

Ce fut sous la forme de matière cosmique qu'elle se manifesta tout d'abord et c'est du remous de ses vagues flottantes et encore enflammées qu'elle remplit l'espace sidéral.

Encore aujourd'hui — aujourd'hui et toujours — s'effectue et s'effectuera ce grandiose phénomène. De millions en millions de siècles, cette matière cosmique se refroidit peu à peu, se « compacte » en nébuleuses suivant l'expression hébraïque, puis se coagule en sphères qui d'abord s'appellent des soleils, qui plus tard s'appellent des terres. Et c'est sur ces terres, c'est au sein de cet univers, avec tout ce qu'il renferme d'énergies créatrices, que fonctionne le prodigieux laboratoire où s'effectue l'éternelle Evolution.

Oui, le voilà le théâtre de la Vie — la matière.

En voici maintenant les acteurs — les Esprits.

Quel rôle vont-ils jouer dans ce drame gigantesque auquel l'inépuisable durée prodigue, sans compter, les siècles par myriades de myriades?...

L'Esprit, c'est-à-dire l'Essence divine, est descendue dans la matière, disons plutôt qu'elle y est tombée, car c'est là ce qu'exprime ce fameux dogme de la *chute* que l'on retrouve, plus ou moins défiguré, dans les principes fondamentaux de toutes les religions — ainsi qu'en témoigne, entre autres, le conte symbolique et quelque peu puéril de la Genèse.

Cette Essence divine s'est donc incarnée par « involution » pour se libérer ensuite par « évolution » c'est-à-dire, produire d'innombrables centres dans son centre, en d'autres termes, d'innombrables germes qui, en se développant, deviennent les âmes d'êtres nouveaux, d'entités de haute race appelées à devenir « des dieux »... suivant cet autre symbole dogmatique qu'on appelle la *rédemption*.

Dans l'obscurité, dans l'inertie, dans l'inconscience de la plus basse matérialité, ces germes divins s'incarnent à l'état amorphe et passif, semblables à la semence momentanément ensevelie.

Lorsqu'ils ont atteint leur ultime degré d'incarnation matérielle, il se fait alors un temps d'arrêt, s'ouvre une période de repos préparatoire, dans une immobilité apparente, sommeil du germe au sépulcre du sillon.

Mais tout sépulcre est un berceau. Tout au fond du terreau noir évolue la vie qui ne peut mourir ; si bien qu'il s'y opère par une sorte de choc en retour ou, si l'on préfère, de « rebondissement », une transmutation de forces auxquelles sont imprimées des directions nouvelles.

Emprisonné dans la matière, l'esprit cherche à s'en dégager pour remonter. Il veut s'arracher à la gangue lourde qui tout d'abord résiste et lutte pour conserver ses droits, mais qui vaincue, tôt ou tard, par la brûlante énergie dont elle est pénétrée, se désagrège peu à peu, se raréfie, se vaporise puis se gazéifie, prise, elle aussi, du vertige ascensionnel.

Vertige, n'est point trop dire. Toute chose, toute créature vivante — car la vie c'est la progression incoercible — a la passion irrésistible de l'émancipation en quête d'une personnalité indépendante.

De l'essence impersonnelle de l'esprit, les Esprits veulent donc s'émanciper. Eux aussi, ils sont sortis du foyer générateur. Ils en ont jailli en gerbes d'étincelles ; mais ces étincelles, monades inertes, demeureraient éternellement dans leur état de neutralité, si rien ne les arrachait à leur passivité originelle, en dépit des facultés latentes dont elles ont été douées. Il faut donc qu'elles vivent, c'est-à-dire travaillent et souffrent, pour se fortifier par la lutte, bénéficier de leurs expériences, se relever après chaque chute, conquérir en un mot leur individualité, en faisant évoluer leur conscience.

Et voilà, justement, que devant elles s'étale, dans son incommensurable

étendue, le champ de travail où tous sont conviés. Aussi s'y rendent-elles, de toutes parts, divergentes, diversement douées, mais possédant, chacune d'elles, sa part de latente, mais inaliénable liberté.

Par delà les espaces et au travers des règnes, ces facules de lumière divine, ces « germes d'Esprits » s'envolent et s'incarnent, nous l'avons dit. Elles descendent jusqu'aux bas fonds, plongent, jusqu'au minéral inerte, s'y ensevelissent, s'y endorment... Mais c'est aussi là qu'elles se réveillent, galvanisées par le frisson de la vie. C'est de là qu'elles repartent et commencent leur voyage de retour, d'ascension séculaire, mille fois séculaire, vers la patrie divine qu'il s'agit de reconquérir.

Faibles lueurs encore, pâles étincelles dont la première manifestation, au sortir du cristal qui déjà s'organise, est l'inconsciente sensibilité des vies rudimentaires... Ce sont elles qui forment l'âme énigmatique de la plante, mais où déjà s'éveillent les confuses sensations de l'être qui vaguement peut jouir ou souffrir, comme en rêve. De la plante, elles vont rêver encore dans le zoophyte, étrange et alternante combinaison du végétal et de l'animal, puis tourbillonnent dans l'infusoire, bourdonnent dans l'insecte, agissent et font acte de volonté dans l'animal inférieur, pour animer enfin les vertébrés de tout ordre dont l'organisme de plus en plus complexe se parachève dans l'homme — l'homme dont le merveilleux organe cérébral, appareil de transmutation transcendantale, convertit la matière en forces, en « pensées-forces » en « pensées formes » et devient le facteur adjuvant de l'évolution de tout être et de toute chose qui, d'un commun accord, collaborent à l'œuvre de vie.

Et c'est alors que fonctionne et opère, dans sa jeune puissance et sa liberté désormais consciente, cette âme, qui revêtue de corps successifs, consomme l'union de l'esprit et de la matière assimilés, presque confondus, dans l'unité de son complexe organisme.

Voilà comment s'effectue le double voyage de ces étincelles divines, de ces esprits élémentaires, embryons d'âmes futures, qui à travers les limbes de la matière qu'ils pénètrent et galvanisent, sont descendus sur la terre pour remonter au ciel — départ et retour, émergence et convergence, en vue du but unique et suprême : c'est-à-dire la libération de l'âme individuelle.

Aussi, ne faut-il pas croire qu'à cette œuvre immense et d'incommensurable durée puisse suffire notre actuelle incarnation terrestre. C'est de plans en plans supérieurs, de théâtres en théâtres plus élevés, que notre personnalité grandissante joue des rôles auxquels se proportionnent des « vêtements » appropriés — s'il est permis de s'exprimer ainsi.

A son double éthérique et à son corps astral déjà si subtils, succèdent d'autres formes, d'autres corps dont la substance de plus en plus spiritualisée

correspond à chacune des phases de cette progressive métamorphose..... et c'est revêtu d'une enveloppe dont l'idéale diaphanéité dépasse toute conception humaine, que notre « moi supérieur » entre dans une période de repos relatif et d'exquise béatitude, sorte de paradis transitoire quoique de longue durée, au sortir duquel de nouvelles luttes, mais luttes triomphales, nous amènent, au terme du cycle des réincarnations, dans ce *Nirvana* des Indous, où notre individualité persiste, mais sans égoïste limitation, coexistant et fraternisant avec toutes les âmes sœurs qui, parcelles de la grande Ame omniprésente, possèdent en Elle et avec Elle la conscience de l'Univers.

N'essayons pas d'expliquer ou de décrire. C'est dans cet état glorieux que se fusionne avec l'Infini l'homme divinisé, là qu'il est associé à l'évolution cosmique, en d'autres cycles d'éternelle activité dont il serait non moins impossible de chercher à pressentir l'ineffable nature, qu'à définir l'inexprimable mystère.

Grandiose épopée de la Vie dont l'écrasante majesté nous donne le vertige.

Vous l'entrevoyez maintenant, peut-être, l'ordonnance du plan de la Création. Vous pouvez vous faire une idée, quelque vague qu'en soit la conception, de cette Entité divine d'où émane toute chose qui, pour multiplier le bonheur, c'est-à-dire « la joie suprême de vivre », pour créer dans son centre d'autres centres de conscience avec lesquels elle puisse *partager sa divinité*, tire de son Unité des multiplicités d'univers où s'incarnent, en des formes progressivement complexes, des myriades d'étincelles dont elle dirige l'évolntion, au long cours des âges... jusqu'à ce que chacune de ces âmes, par ses expériences propres, ses efforts, ses souffrances, ait développé les germes divins qu'elle possède en tant que partie intégrante du Tout au sein duquel elle évolue — puis que toutes ensemble, vivants satellites transportés par leur ivresse de vie, tourbillonnent et gravitent dans l'orbe de leur grand Soleil!

C'est là qu'est le suprême mystère, le mystère de la vie, la raison des univers, le but de la création et le pourquoi de l'Evolution éternelle.

C'est dans ces quelques vérités fondamentales que se résume la doctrine révélée à l'humanité dès la première aube des lumières supra-terrestres.

Tout est là, tout découle de là. L'éternelle reviviscence de l'âme à laquelle se rattache la communication possible entre les vivants et ceux qu'on appelle les « morts », la progression constante pour loi de la vie, l'expiation ou épuration personnelle rendue possible par les réincarnations successives, la responsabilité proportionnelle aux efforts, en conformité de la grande Loi des justes rétributions, en un mot, pour chacun, la réalisation de sa divinité — telles sont les bases d'une doctrine que ne connaissait point

la terre et qui forme la synthèse de toutes les philosophies, de toutes les morales, de toutes les religions, en même temps qu'elle les éclaire, les explique et les légitime par des conceptions scientifiques dans l'immense cadre desquelles se perdent, comme quantités négligeables, les conclusions fausses ou écourtées de la science orthodoxe, c'est-à-dire officielle.

Quelle philosophie comparable à celle que l'on peut tirer et que l'on tirera de cette haute et vaste doctrine de justice et de liberté, pourrait-on trouver dans l'enseignement philosophique de nos écoles qui — étant mises à part quelques conceptions géniales mais isolées — ne consiste qu'en une simple histoire de la philosophie où défilent par séries tous ces systèmes disparâtes, oscillant depuis des siècles dans un singulier mouvement de bascule, se succédant, se contredisant et se réfutant les uns les autres, sans avoir jamais fourni à la pauvre conscience humaine aucune satisfaction définitive ?

Quelle morale, autre que celle qui découle naturellement de cette même doctrine, pourrait enseigner aux hommes ces devoirs sains et larges de fraternité, de tolérance, de générosité, de dignité personnelle qu'ignore notre morale égoïste, qui ne concède rien à autrui, ne donne que pour obtenir davantage et s'avilit, comme à plaisir, en de si fréquentes capitulations de conscience ?

Quelle religion, enfin, ou plutôt quelle dogmatique, dite « religieuse », choisie parmi celles que nous connaissons et qui, pour la plupart, se deshonorent par leurs hypocrites restrictions mentales, leurs pratiques formalistes ou superstitieuses, leurs spéculations inavouables, en vue de l'*achat* d'un paradis imaginaire... quand il n'est pas acquis par simple procuration, grâce au sacrifice soi-disant « expiatoire » d'une victime innocente dont les mérites dispensent les pécheurs de tout effort personnel. — Laquelle de ces doctrines oserait se mettre en balance avec cette Religion en esprit et en vérité, où se trouvent face à face le Père céleste et les fils de ce Dieu qui ne leur demande qu'une chose, c'est-à-dire s'ennoblir, remonter après chaque défaillance et regagner le chemin momentanément abandonné ?

Aussi, quelle différence entre notre monde actuel créé de toute pièce par ces religions dissolvantes, monde aux traditions ineptes, aux passions surchauffées, où l'égoïsme caractéristique de la race se manifeste par l'âpre poursuite de richesses qu'il s'agit de conquérir à tout prix... et ce monde nouveau qui s'annonce avec sa haute conception du vrai sens de la vie.

Hélas ! c'est ce sens de la vie — on l'a dit et répété — que l'homme moderne a perdu dans le désert de sa vie morale. « Nous mourons d'asphyxie dans notre civilisation compliquée, si riche à certains égards, mais d'autre part si déplorablement stérile. La science, presque toujours matérialiste, nous cache le sens profond de la nature. L'Eglise momifiée monopolise

et pervertit la religion, qui n'est autre chose que le besoin de l'infini, et la vie sociale, enfin, avec ses mesquineries conventionnelles, nous dérobe notre humanité.

Il ne tient qu'à nous de la reconquérir.

Nous sommes entourés de forces qui nous soutiennent. Une sève nouvelle déborde de la nature vivante qui, dans tout l'appareil de sa puissance, se révèle à notre ardente curiosité. Les mystères se succèdent, s'enchaînent, s'expliquent les uns par les autres. Le pressentiment d'hier est devenu la certitude d'aujourd'hui. De nouvelles lois viennent élargir le champ des hypothèses. La matière où descend et s'incarne l'esprit semble palpiter sous son étreinte. Le ciel où flotte notre terre nous pénètre de ses spiritualités invisibles. Le monde des vivants et le monde de ceux qui nous ont devancés se sont rapprochés et confondus.

Il y avait, dans cette vie, une ombre sinistre qui en empoisonnait toutes les joies, en paralysait tous les élans, c'était la mort entourée de son cortège d'épouvantes. Eh bien, cette ombre a reculé devant la lumière consolatrice. La mort n'est qu'un mot auquel ne s'applique en rien le sens habituel qu'on lui attribue. C'est un sommeil momentané auquel le réveil succède sans retard, une sorte d'extase où l'âme se libère du corps, un simple entr'acte dont la toile ne s'abaisse un instant que pour se relever sur un nouvel acte du drame immense et d'infinie durée qui s'appelle la Vie.

C'est partout que se manifeste cette vie incoercible, mais c'est dans le monde psychique qu'éclate particulièrement sa puissance. Communications d'outre-tombe, apparitions et matérialisations d'Esprits désincarnés, transmissions de pensées qu'effectuent ces prodigieuses télépathies qui, d'un bout du monde à l'autre,mettent en communication les âmes sympathiques...

C'est ainsi,de toutes parts, que la vie spirituelle s'impose et déborde. C'est par longues vagues qu'elle nous arrive des régions lointaines, marée lumineuse qui, en déferlant sur nos côtes terrestres, les couvre de ses flots étincelants.

La science officielle, elle-même, nous enseigne et nous prouve que rien ne se perd dans la nature, que les énergies s'y conservent, que les forces se transmettent ou se transforment intégralement en forces équivalentes... et l'on voudrait nous persuader que la vie n'est qu'un phénomène transitoire, alors qu'elle est le produit immédiat de forces primordiales et immanentes, qu'elle est l'inépuisable virtualité créatrice, qu'elle devient par cela même le facteur indispensable de toute évolution.

Étant donné qu'aucun atome ne s'égare dans les abîmes de l'espace, que le moindre phénomène a sa raison d'être et se rattache, par ses conséquences, à des causes dont les effets sont inéluctables, comment se pourrait-il que l'agent même d'où émanent toutes les vibrations de l'univers

vivant, vint mourir sans écho, disparaître sans traces, dans une négation d'invention gratuite; en d'autres termes que la réalité abdiquât au profit de ce qui ne fût jamais, que l'être disparût devant je ne sais quelle chose sans nom... je me trompe, elle a un nom cette chose chimérique, elle s'appelle le *néant* que stigmatise et supprime, au préalable, l'appellation même qui le détermine.

Non, la vie ne s'engouffre pas au sépulcre, pas plus que ne s'éteignent dans les ténèbres du crépuscule, les rayons du soleil qui, le lendemain, flamboient dans les lueurs d'une nouvelle aurore.

Alors que l'homme, au sortir du cloaque des vieilles superstitions, se traîne et se tord dans l'épouvante de l'inconnu, hésitant devant la vie, pâlissant devant les douleurs, frissonnant surtout devant la mort, n'est-il pas consolant de pouvoir lui dire à ce misérable *primitif*, qui presque tout entier survit dans le civilisé de nos jours : lève donc la tête, prends courage et regarde là-bas, plus loin, plus haut que n'est la terre.

C'est parceque nous savons ce qu'est la vie, que nous ne nous sentons pas isolés au sein de cette nature dont les hommes des premiers âges avaient la terreur instinctive. Tout leur était suspect, tout les épouvantait, depuis les phénomènes du monde physique jusqu'à ces dieux malfaisants qu'ils inventaient eux-mêmes dans leur imagination maladive et dont ils cherchaient à conjurer les maléfices, par leurs sacrifices abominables.

Ces terreurs, aujourd'hui, ont disparu pour jamais. Nous sommes autorisés à considérer comme associées pour un même but, les secrètes influences qui nous entourent.

La matière assouplie, obéissante, les forces inconscientes domptées et asservies et parmi elles les plus insaisissables telles que la lumière et l'électricité dont les vibrations impersonnelles semblent parfois répondre aux vibrations les plus intimes de notre organisme psychique — tout nous montre que vers nous convergent des courants de forces qui, émanant du foyer générateur, viennent alimenter les innombrables petits foyers que sont nos âmes, sur tous les mondes de l'univers astral... si bien que la seule explication, la seule philosophie de la nature est une sorte de *dynamisme spiritualiste* en tout différent du mécanisme que l'école matérialiste a cru pouvoir choisir comme principe régulateur et fondamental.

Eh bien ! croyez-moi, laissons-nous emporter en toute confiance par le flot qui nous soulève. Ce vent qui nous souffle à la face est un vent qui vient des hauteurs. Les horizons reculent et s'illuminent. Ce couvercle, sous lequel, depuis tant de siècles, étouffait l'humanité, se lézarde, se morcelle, et nous ouvre des échappées au travers desquelles nos regards plongent en des profondeurs inexplorées.

A quoi, du reste, nous servirait de résister? Les obstinés qui ferment les

yeux et se bouchent les oreilles seront renversés, roulés et aveuglés par le rayonnement de la vérité qui peut attendre, parce qu'elle est éternelle, mais tôt ou tard triomphe, brisant les obstacles et emportant les digues.

Remarquez bien qu'il ne s'agit pas ici de simples théories en l'air qu'on peut indifféremment accepter ou repousser sans nul inconvénient, mais qu'il s'agit tout au contraire de consolations efficaces et d'espérances réconfortantes pouvant nous servir de viatique puissant, pendant la durée de notre douloureux pèlerinage terrestre.

Dans les jours de misère matérielle, de souffrances physiques ou de tortures morales, alors que nous nous sentons défaillir sous l'étreinte d'épreuves dont nous ne comprenons ni la cause, ni l'utilité ultérieure, de quelle lumière soudaine est éclairée la route, où nous trébuchons, lorsque nous apprenons que ces épreuves de la vie présente ne sont que la résultante naturelle de fautes antérieures qu'efface l'expiation d'aujourd'hui.

Alors que nous voyons l'homme des sociétés modernes, éparpiller ses forces dans le tourbillon d'une civilisation enfiévrée, affolé qu'il est, ici par des appétits inassouvis, là-bas, par l'insuccès de ses renvendications que lui marchandent tant d'égoïstes repus, quels résultats bénis pourrait amener l'acceptation de cette doctrine consolante, qui réfrènerait les exigences égoïstes, apaiserait l'irritation des faibles en révolte contre le vampirisme des forts chez lesquels naîtrait enfin la pitié, relèverait ainsi les cœurs, en éclairant les consciences et rétablirait dans leurs rôles respectifs la justice et la compassion, au sein d'une vie supérieure où pourraient devenir légitimes les aspirations les plus hautes, comme les plus lointains espérances... Quel rêve ! Rêve, cependant, qui pourrait devenir une réalité.

N'oubliez pas que nous ne sommes rien moins, ici-bas, que l'incarnation dernière de toute une série d'êtres successifs qui, à travers les péripéties des vies antérieures, nous ont grandis, ennoblis. épurés, en accentuant peu à peu notre personnalité flottante.

Aussi, est-ce à nous qu'incombe le devoir impératif de nous rendre dignes de ces précurseurs de nous-mêmes, en poursuivant, comme mandataires responsables, leur œuvre préparatoire qui nous a faits ce que nous sommes.

Aurions-nous, par hasard, l'audace inepte et sacrilège de vouloir échapper à nos responsabilités ? Devant la glorieuse effervescence de cette vie ascensionnelle dont nous sommes partie intégrante, comment ne serions-nous pas fiers des titres de noblesse que nous avons le devoir et la possibilité de conquérir ?

C'est avec une puissance bien supérieure à celle des attractions sidérales, que nous sommes emportés vers le soleil des âmes, et c'est pour nous révéler l'intensité de ces influences spirituelles que se sont succédés tous ces mages, tous ces initiateurs, tous ces messies qui, depuis les premiers siècles de l'histoire, nous enseignent quelles doivent être nos aspirations.

Pendant longtemps, il est vrai, c'est dans l'ombre des sanctuaires qu'ils ont travaillé ; mais du fond des cryptes souterraines se sont échappées des lueurs révélatrices. Des dogmatiques mortes, des symboles éteints, des rites démodés, des papyrus enveloppés de plus de bandelettes que ne le sont les momies dans leur sépulcre, de toute cette poussière de catacombes, ont jailli le verbe créateur, l'inextinguible et incoercible lumière.

Si les doctrines des Krishna, des Lao-Tseu, des Confucius, des Bouddhas, des Manou, des Zoroastre, ne semblent plus être que des monceaux de cendres... de ces cendres chaudes encore, se sont envolées des étincelles qui, en plein XIXe siècle, ont rallumé de nouveaux foyers.

Cette doctrine ésotérique que le Christ traduisait en paraboles, en grand Initié qu'il était, et que l'Eglise — dite orthodoxe — a cru pouvoir défigurer, puis ensevelir sous les pratiques grossières d'un culte emprunté au paganisme, cette noble Doctrine, aussi vieille que l'humanité, s'est réveillée, vivante, rajeunie, pour diriger l'homme moderne dans ses recherches passionnées de la vérité, pour lui enseigner toutes les hautes vertus des temps védiques ; la tolérance, les fraternités, le respect des faibles et la compassion divine, si bien que ces voix du passé qui semblaient pour jamais muettes ont éclaté en un concert inattendu dont l'univers a tressailli.

C'est ainsi que les maîtres et adeptes des anciens âges, ouvriers de la première heure et fondateurs des civilisations les plus lointaines, ont rattaché les siècles aux siècles, les religions modernes aux vieux symboles, en un mot le présent au passé dont ils nous ont transmis l'héritage. D'un bout du monde à l'autre, de la Chine jaune à l'Afrique noire, en passant par l'Inde, l'Egypte et la Grèce, on retrouve les mêmes traditions qui témoignent de l'ininterrompue continuité de l'évolution humaine que dirigent manifestement nos guides spirituels.

Ce n'est donc point à l'aventure que nous flottons au sein de ce vaste univers. Par delà ce vieux ciel mythologique que l'on croyait infranchissable et sourd, il y a dans le monde invisible, bien plus et bien mieux que sur notre infime planète, une sorte de télégraphie sans fils, aux innombrables récepteurs de laquelle nous pouvons envoyer nos aspirations légitimes et nos rêves d'espérance.

Et ce n'est pas seulement aux régions extra-terrestres que se manifestent les liens d'une solidarité universelle. L'amour ou harmonie est d'essence fondamentale. La haine n'en est que l'absence momentanée ; un désordre transitoire à côté d'un ordre permanent, essentiel et primitif. Sur notre misérable terre, elle-même, où sévissent les âpres passions d'un égoïsme réfractaire à toute concession, ont été semés les germes d'une fraternité de races qui rattache l'être à l'être, associe les vies, même élémentaires, et fait rayonner du cœur qui sait aimer vers tout autre cœur qui peut le comprendre

des effluves de sympathie, de générosité ou de pitié. Du minéral à la plante, de la plante à l'animal, de l'animal aux plus hautes entités cérébrales d'où jaillit la pensée, se déroule, anneau par anneau, la chaîne des solidarités associées. Dans ce monde où la matière semble règner en dominatrice, il n'y a pas une seule molécule qui ne participe au frémissement universel, pas un souffle qui, en traversant l'espace, ne fasse vibrer les cordes de la grande harpe d'or d'où jaillit, en sonorités triomphales, l'hymne éternel de la vie.

Vivre sans rassasiement, grandir sans arrêt ni lassitude et monter toujours plus haut, plus haut dans la lumière !... voilà ce que chante le chœur des candidats à l'immortalité !

Et c'est alors que toutes les créatures vivantes gravitent d'un commun élan vers l'idéal de perfection qui sourdement palpite en chacune d'elles que nous demeurerions inertes en présence de cette irrésistible et glorieuse escalade ?

Ah, laissez-moi vous dire de quelle vision éblouissante s'enivre mon regard... Quand tous les hommes auront été initiés à cette doctrine demeurée si longtemps mystérieuse, mais dont le voile est à tout jamais déchiré, l'on verra, sur l'orbe incommensurable de l'univers, comme un arc-en-ciel immense — arche triomphale, sous laquelle passeront, à flots ininterrompus, toutes les humanités de toutes les terres du ciel s'élançant à la conquête de leur divinité. »

(*A suivre*). ED. GRIMARD.

Qui veut gagner 5.000 francs ? (1)

M. D. Edson Smith, demeurant à Santa Ana, Californie, *offre* 5.000 *francs*, ou plus exactement, 1.000 dollars, à toute personne capable de reproduire, par adresse, le phénomène d'écriture directe sur ardoises, dont il a été récemment témoin au camp-meeting de Lily Dale, N. J. l'écriture se produisit entre deux ardoises vissées, appartenant à M. Smith, et dont il ne s'est dessaisi à aucun moment. Onze phrases signées des noms de onze parents décédés du consultant s'y sont trouvées écrites en six couleurs différentes. Il est inutile d'ajouter que le médium, M. Keeler, ne connaissait point le visiteur. (Pour plus de détails voir le *Progressive Thinker* du 17 août.)

M. Smith ajoute que jusqu'au milieu d'octobre son adresse sera : Box 233, Niagara Falls, N. Y.

(1) Au moment de la mise en pages j'apprends que M. Smith a doublé son offre.

Gageons qu'il en sera de cette offre ce qu'il est advenu de beaucoup d'autres semblables, parmi lesquelles je citerai les suivantes :

Cette année-ci, 20.000 *pesetas*, offertes par Don Segundo Oliver, et déposés au Crédit Lyonnais de Barcelone, à quiconque expliquera les dessins spirites qu'il obtient, autrement que par l'intervention des Esprits.

En 1883, 10.000 *dollars*, plus de 50.000 francs, par le Dr Wolfe, de Cincinnati, à qui pourrait reproduire, sans intervention spirituelle, le genre d'écriture qu'il obtenait avec son médium Mme Hollis.

En 1857, par l'honorable Charles Catcart, de Laporte, Indiana 1.000 *dollars*, pour prouver que ses manifestations sont frauduleuses ; 2.000 *dollars*, si les Esprits ne faisaient pas résonner un instrument désigné ; 5.000 *dollars*, pour reproduire ses séances par fraudes.

Voilà donc 100.000 *francs* (sans compter ce que j'omets) offerts par les spirites aux imitateurs des médiums, et qui ne trouvent pas amateurs. Est-ce insouciance ou incapacité ? Décidément il est plus facile d'injurier les médiums que les imiter.

Mais comment, diable, les chasseurs de médiums ne se livrent-ils pas à leur sport de préférence en démasquant le médium qui leur procurera à la fois honneur et profit ?

Voilà qui me rend perplexe.

Il est vrai qu'il y a, pour faire compensation, l'histoire du legs Seybert, où la Commission désignée pour étudier les phénomènes spirites a trouvé habile d'empocher les 300.000 francs (trois cent mille) offerts par le donateur, et après une enquête dérisoire, de conclure que les Esprits n'existant pas, il n'y avait qu'à se croiser les bras, et profiter de la sottise du bon spirite.

G. Béra.

QUESTIONS ?

1° Nous prions nos lecteurs de vouloir bien donner leurs solutions au dilemne suivant :

Ou bien nous avons été créés à l'origine tous pareils, et alors il n'y a aucune raison pour que les uns soient devenus bons et les autres méchants, les forces et les épreuves ayant dû être égales pour tous.

Ou bien, nous avons été doués de forces de résistance différentes, et en ce cas, nous ne sommes pas responsables de cette inégale répartition originelle.

2° Quand nous recevons, par l'intermédiaire d'un médium écrivain des

communications signées « Victor Hugo » ou « Jeanne d'Arc », d'une vulgarité et d'une banalité désespérante, nous attribuons le fait, tout en regrettant qu'il soit possible, à l'intervention de la sous-conscience du médium, ou à quelque chose d'analogue ; mais lorsque, dans des séances de matérialisation, comme je pourrais en citer des exemples, des « Esprits », d'incontestables matérialisations, portant les traits et les caractères reconnaissables des mêmes personnages éminents et respectés, viennent danser, ou débiter les mêmes platitudes, que devons-nous penser ? N'est-ce point là le point faible du spiritisme, et ce qui arrête son essor ?

3° Les spirites admettent généralement, suivant d'ailleurs les enseignements du *Livre des Esprits*, que, pendant le sommeil, l'âme se dégage, au moins partiellement, du corps, et que les rêves sont la vision, plus ou moins distincte, du monde des Esprits, ou *Plan astral.*

Cette croyance me paraît inadmissible, par suite de ce fait que les aveugles-nés *ne voient pas en rêve*, mais entendent seulement, ce qui semble bien démontrer que les rêves ne sont que le souvenir de nos expériences actuelles.

En tous cas, il me semble, qu'il n'y a à ce fait que trois explications possibles :

Ou l'âme se dégage du corps, et alors l'âme de l'aveugle est également aveugle, ce qui me paraît absurde.

Ou bien, le plan astral n'existe pas, ce qui détruit le monde invisible.

Ou bien, le rêve est un phénomène purement subjectif, et les fameux voyages dans le monde des Esprits sont de pure fantaisie.

Je serais heureux que quelques lecteurs expérimentés me donnent leur opinion sur ce sujet.

Quant au fait que les aveugles-nés ne voient pas plus en rêve qu'en réalité, cela ressort de ce qu'ils n'ont aucune idée de notre sens de la vue, que le rêve, sans cela, leur donnerait, et d'un travail spécial sur « les rêves des aveugles », par M. Friedrich Hitschmann.

G. Béra.

PENSÉES D'UN SAGE

Voici quelques maximes extraites du travail récent d'un Théosophe hindou qui a eu un certain retentissement dans l'Inde et qui a été publié *in extenso* par le *Theosophist*. Ce travail est intitulé : Conquête de la chair. Il est divisé en 5 paragraphes dont celui des maximes, le quatrième, ainsi conçu :

L'homme qui veut étudier la vie doit choisir chaque jour, selon sa nature, une maxime dans le genre de celles qui suivent et la vivre.

A cet effet, il lui faut y penser exclusivement dans chacun des moments où c'est possible. Une telle pratique ainsi continuée fait certainement grandir intérieurement.

— Vivre plus mentalement que corporellement.
— Un homme pur est l'image de Dieu.
— Aimer tout ce qui vit.
— Donner le repos à qui ne l'a pas.
— User des choses temporelles, ne désirer que les éternelles.
— Seule la concentration vient à bout de tout.
— L'Amour vrai rend sage.
— Aimer le silence, on en est béni par la couronne de paix.
— La vie que nous vivons parle pour nous.
— Perdre le moi, c'est trouver Dieu.
— Garder soigneusement son cœur, parce qu'il contient la vie.
— Demander avec foi, attendre en paix.
— Tenir la chair sous le joug.

Extrait de la *Revue Théosophique française* (*Le Lotus Bleu*).

BIBLIOGRAPHIE.

Vie Esotérique de Jésus de Nazareth.

Par Ernest Bosc (1).

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs un livre depuis longtemps attendu de notre collaborateur Ernest Bosc : *La vie Esotérique de Jésus de Nazareth.*

Ce nouveau volume sera, nous n'en doutons pas, une révélation pour un grand nombre de lecteurs : *Occultistes*, *Théosophes*, *Spirites*, *Esotéristes Théologiens*, et *gens du monde*, car cette œuvre n'est point banale, comme quantité de Vies de Jésus-Christ écrites antérieurement à celle-ci.

Elle renferme, en effet, des données complètement neuves et originales, données confirmées par des auteurs compétents ou des documents et des matériaux de grande valeur.

Dans cette nouvelle OEuvre, l'auteur y étudie les questions les plus curieuses, les plus attachantes, les plus controversées, touchant l'histoire de Jésus de Nazareth et des *Origines mêmes du Christianisme.*

L'auteur y soutient une thèse neuve et originale pour un sujet qui semblait depuis longtemps épuisé et qui paraissait ne devoir plus fournir matière à la discussion.

(1) Un beau vol. in-8° cavalier de 450 pages, prix 8 francs.
En vente à notre librairie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Or, en soulevant la question de l'*Esotérisme* de la Vie de Jésus, M. Ernest Bosc donne des aperçus entièrement inconnus avant lui, sur la personnalité Essénienne de Jésus, sur les récits et légendes de sa naissance, etc., etc.

L'auteur étudie des grandes questions que d'aucuns ont à peine effleurées : Jésus était-il Sémite ou Aryen? Etait-il initié à la Grande Initiation? Etait-il réellement Thaumaturge, Thérapeute, etc.?

Toutes ces questions trouvent des solutions claires, logiques, vraisemblables dans le beau volume dont nous ne pouvons donner ici qu'un bien faible aperçu!...

Passant ensuite aux miracles de Jésus, l'auteur parvient, grâce aux travaux et aux études psychiques modernes, ainsi qu'à l'aide des découvertes scientifiques à expliquer logiquement et d'une manière scientifique ces miracles. — Il pose ensuite cette grave question au point de vue du dogme catholique :

Jésus est-il mort sur la croix? EST-IL RESSUSCITÉ?

Il établit enfin dans la dernière partie de son Œuvre toute imprégnée d'Ésotérisme et même de mysticisme si controversé de nos jours, les nouvelles *Origines Orientales du Christianisme*.

A la fin d'une courte Postface, l'auteur adresse à ses lecteurs les lignes suivantes qui résument d'une façon synthétique, pourquoi il a cru devoir publier,après tant d'autres,cette nouvelle Œuvre sur Jésus-Christ : « Avons-nous rétabli la Grande Figure historique de Jésus de Nazareth? Nous ne le pensons pas ; et nous nous plaisons à répéter ici ce que nous avons dit dans le courant d'un chapitre :

« Notre livre sera un pont jeté entre le *Christ-mythique* et le *Christ historique*. — Il aura le mérite d'avoir largement ouvert la voie historique ; en tous cas, nous pouvons dire en déposant la plume, comme le grand Montaigne : « *Cecy est un livre de bonne Foy* ! »

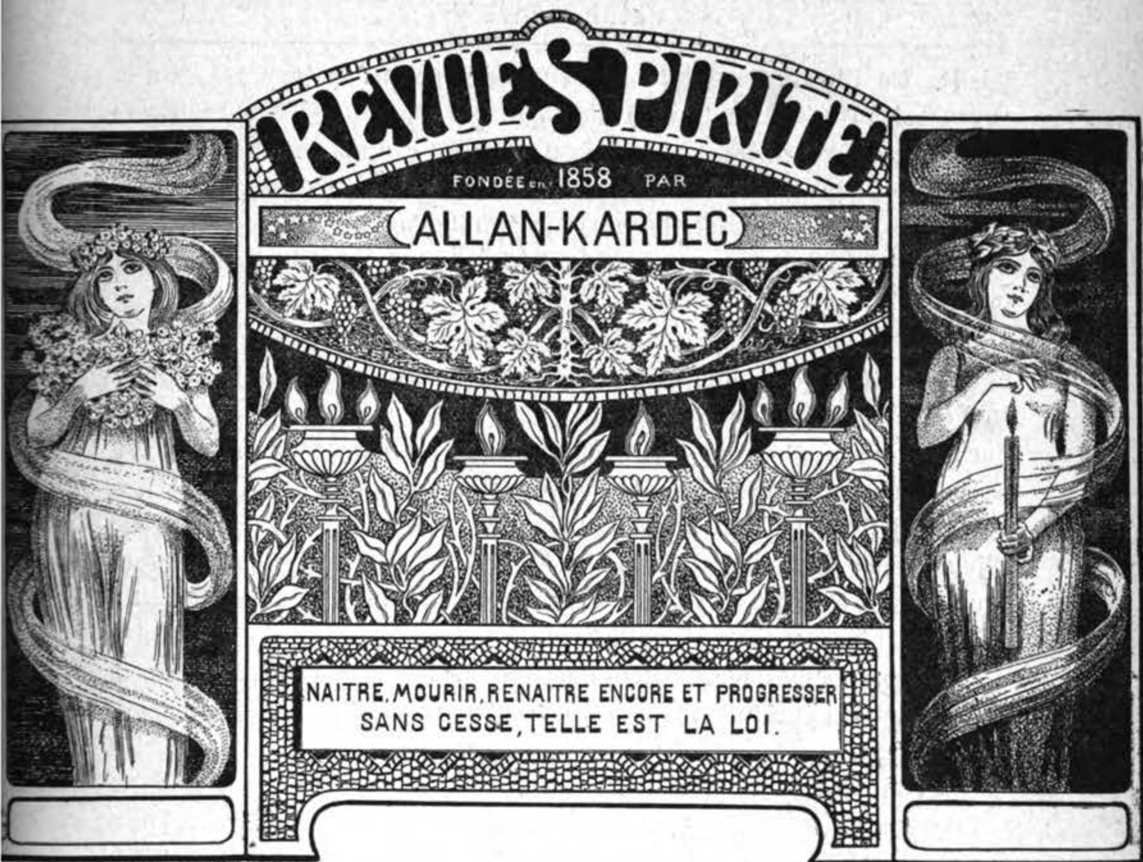
Nous pensons que les lecteurs de la VIE ESOTÉRIQUE *de Jésus de Nazareth* partageront entièrement cette opinion, après avoir lu le nouvel ouvrage de notre éminent collaborateur.

E. DURAND.

Le comité chargé de l'édition du compte rendu du Congrès spirite et spiritualiste de 1900 prévient les souscripteurs que, par suite du nombre et de l'importance des documents à insérer, l'ouvrage ne paraîtra que dans les premiers jours de l'année prochaine.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE.

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone*.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

44e Année. N° 11. 1er Novembre 1901.

LES ORIGINES
DU
SPIRITUALISME EN AMÉRIQUE (1)

(Pour faire suite aux *Origines et grands Faits du Spiritualisme*).

FAITS ET TÉMOIGNAGES
extraits de l'ouvrage d'Emma Hardinge.

Le Révérend Jervis.
(1849)

Outre les fameux raps, les manifestations qui se produisirent dans les familles de Rochester et des environs revêtirent une extrême variété de caractère. On pourrait écrire des volumes sur les diverses façons par les-

(1) Voir le n° de Septembre.

quelles les Esprits manifestèrent leur intelligence: notamment par la voyance, les avertissements, et la télégraphie mentale. Nous allons rapporter un cas de cette dernière espèce, qui est frappant et tient peu de lignes. Il se produisit dans la maison du Rev. A. H. Jervis, ministre méthodiste de Rochester, qui s'intéressait vivement à la famille Fox, et qui, comme elle, avait été favorisé, dans sa propre famille, des mêmes pouvoirs médianimiques. M. Jervis écrit à M. E. W. Capron :

« J'ai observé beaucoup de faits, également convaincants, de l'intelligence et de l'utilité des communications de ces agents invisibles, qui, je le crois, sont continuellement autour de nous, et connaissent mieux que nous ce que nous faisons et ce que nous pensons. Vous me demandez ce qui s'est passé avec notre ami Pickard. Il était chez moi, le vendredi 6 avril 1849. Les Fox ne s'y trouvaient pas. Etant au thé nous causions librement de divers sujets, quand les raps demandèrent à M. Pickard de faire des questions. Il voulut savoir avec qui il se trouvait en communication et on lui répondit :

— « Je suis votre mère Mary Pickard. »

« Son nom, sa mort nous étaient inconnus. Le lendemain soir, M. Pickard était chez M. G., et la nuit s'avançait. Il reçut une communication provenant, soi-disant, de sa mère, qui disait :

— « Votre enfant est mort. »

« Il accourut chez moi, et me dit qu'il allait prendre la diligence pour rentrer chez lui, à Lockport, à 60 milles de là. Ainsi, et uniquement sur la foi de la communication de l'Esprit, notez-le bien, il partit à 8 heures du matin par la diligence. Le même jour, à midi, je rentrais chez moi. J'y trouvai ma femme avec une enveloppe du télégraphe que je déchirai, et je lus ce qui suit :

Rochester, 10 avril 1849.

« Par télégraphe, de Lockport, au Rev. A. H. Jervis, n° 4, rue de l'Ouest.

« Prévenez M. Pickard, si vous pouvez le trouver, que son enfant est mort ce matin. Réponse.

R. Mallory

Et je dis à ma femme : « Le télégraphe de Dieu a devancé celui de Morse. »

A vous sincèrement.

A M. E. W. Capron, Auburn. A. H. Jervis.

Dangers de l'ignorance et de la crédulité.

Les esprits firent plusieurs tentatives pour amener les communications à un système de télégraphie plus régulier. Un des noms les plus fréquemment épelés dans les communications de Rochester fut celui de Benjamin Franklin, qui disait s'occuper activement de cette question, ce qui paraît bien s'accorder

avec les occupations terrestres de ce célèbre philosophe. Si les instructions de cet Esprit sage et bienveillant avaient été strictement suivies, il est bien possible qu'il en serait résulté depuis longtemps un ordre qui, malheureusement, fit défaut dans le chaos des premières manifestations. Au contraire, dans les réunions qui commençaient à se tenir dans des centaines de familles, l'ignorance et la superstition, qui dominaient autrefois tous les sujets relatifs à la vie au-delà de la tombe, continuèrent à caractériser les communications, qui rencontrèrent une crédulité exagérée et fanatique.

Les séances des demoiselles Fox furent sans cesse interrompues par l'irruption de grossiers visiteurs. Leur cercle était repoussé de chambre en chambre par de nouveaux intrus, et l'état d'énervement des pauvres médiums, joint à leur complète ignorance des conditions à réaliser pour des observations scientifiques, rendaient les expériences méthodiques presque impossibles. Dans quelques cercles, dirigés par des voyants en trance ou des médiums inspirés, les scènes de la plus affreuse confusion se produisaient souvent. Deux ou trois « prophètes » baragouinaient ensemble dans des langues inconnues, pendant que d'autres poussaient le cri de guerre des Peaux-Rouges. Des « Lettres Apostoliques », écrites dans le plus triste langage grammatical furent montrées comme venant tout droit de la septième sphère, et toutes les divagations de cerveaux exaltés presque jusqu'à la démence par la contagion du moment, furent données comme les enseignements des plus illustres intelligences de l'antiquité, alors que probablement elles émanaient de l'imagination surchauffée de gens auto-suggestionnés. Il aurait fallu un pouvoir créateur comparable à celui de la sagesse divine pour remettre en ordre tous les éléments confus, et tirer de ces conditions magnétiques désordonnées des instructions pondérées et scientifiques.

M. Draper.

(1850)

De temps en temps surgissaient de ce chaos quelques bonnes preuves, qui montraient, qu'avec de bonnes conditions psychiques, le pouvoir spirituel pouvait donner des résultats merveilleux. Une de ces expériences a été si bien rapportée par M. N. Draper, de Rochester, homme estimable, et mari d'une excellente voyante, que nous la citerons en entier :

Sa lettre est adressée à MM. Jervis, Willetts, Jones et autres.

« Messieurs.— Des personnes qui ont droit à tous mes égards me demandent de rendre publics les événements extraordinaires qui se sont passés chez moi. Je dois donc vous donner, pour les publier, le récit des faits qui ont eu lieu dans la première réunion du vendredi 16 courant. La nouveauté du sujet et l'état de l'opinion publique me portent à faire le récit non seulement aussi correctement, mais aussi minutieusement que possible.

« Les circonstances m'ont permis d'être témoin de ces remarquables communications appelées « les coups mystérieux », dès leur début dans cette ville, en l'été de 1848. Ayant obtenu, pendant un an environ, à la suite de recherches poursuivies avec la plus grande sévérité, dans les lieux et les circonstances les plus variés, les preuves les plus incontestables, attestées par mes sens, mon scepticisme dut abdiquer, et je fus pleinement convaincu que les agents humains n'avaient là nulle part. Comme ces communications disaient émaner d'intelligences invisibles appelées « Esprits », je n'ai pas pris la liberté de les attribuer à d'autres sources, du moins tant qu'on ne découvrirait pas une autre origine. Dans l'espoir d'obtenir plus de lumière sur ce mystérieux sujet, je proposai à un membre de ma famille qui est sensible à l'influence magnétique de se mettre en cet état, et de me dire ce qu'elle verrait.

« Elle accepta, et fut magnétisée dans ce but dans la soirée du 12 courant.

« Voici les questions et les réponses :

« D. — Voyez-vous quelque chose ?

R. — Je vois une personne, un homme que je n'avais jamais vu. Il n'est pas d'aspect imposant, mais il a une situation très élevée, et il est occupé activement.

D. — Que fait-il ?

R. — Il vous prépare du travail.

D. — Quelle est la nature de ce travail ?

R. — Il établit une ligne de communication.

D. — Demandez-lui si l'on peut établir, par le moyen des raps, des communications entre deux points éloignés.

R. — Certainement, dit-il.

D. — Pouvez-vous voir quel est cet étranger ?

R. — *A. Benjamin...* (et après une pause) *Franklin.*

D. — Voulez-vous lui demander de vous donner quelque signe qui nous prouve que c'est bien réellement Benjamin Franklin.

« Après un silence d'une ou deux minutes, le sujet éprouve une violente secousse dans toute sa personne, ce qui me porte à lui dire :

D. — Qu'avez-vous ? Est-ce que vous vous réveillez ?

R. — Non, mais vous voulez un signe, et j'ai dit au Dr Franklin que si c'est lui, il m'électrise, et il l'a fait.

D. — Cela vous a-t-il fait mal ?

R. — Non, je suis mieux. Ma tête est plus claire, je vois mieux.

D. — Voulez-vous lui demander où l'on peut avoir des communications entre points éloignés ?

R. — Chez vous-même, dit-il.

D. — Avons-nous quelque chose à faire pour cela ?

R. — Il dit que vous fassiez venir deux de ces jeunes dames qui causent tant d'émotion dans votre ville, et que vous les placiez aux deux extrémités de votre appartement. Mettez-vous, me dit-il, dans l'état où vous êtes maintenant, et je communiquerai avec vous.

D. — Quels doivent être les spectateurs?

R. — M. Jervis, et quelques autres personnes familières avec la question.

D. — Voulez-vous nous dire quand cela doit avoir lieu?

R. — Il vous dit de consulter les convenances des personnes que cela intéresse, et que j'en sois avisée.

D. — Y a-t-il d'autres instructions pour maintenant?

R. — C'est tout pour aujourd'hui.

« En exécution de ce qui précède, la réunion fut fixée au vendredi 16, vous fûtes prévenu, ainsi que d'autres personnes. Je m'assurai le concours des deux jeunes dames, Margaretta et Catherine Fox, à qui, pour des raisons de prudence, on ne fit pas connaître les faits préliminaires.

Respectueusement vôtre,

M. DRAPER. »

« Au Directeur du *Daily Magnet.* »

« En conséquence des instructions ci-dessus, nous, soussignés, nous sommes réunis chez M. Draper, le vendredi 16 courant, vers 4 heures de l'après-midi. Nous avons demandé des instructions et, par le moyen de l'alphabet, on nous a répondu :

— « Magnétisez Mme Draper. »

« Cela fait, cette dame dit aux deux autres jeunes dames de se retirer dans une autre chambre ; à M. Jervis, à Mme Fox et à Catherine Fox, de se placer dans une chambre située à l'extrémité opposée de la maison ; à M. Jervis de prendre des notes ; à Margaretta Fox de rester avec l'assistance dans le salon, et à M. Draper de prendre des notes. Tout cela fut fait successivement. Les groupes des deux chambres entendirent alors des bruits semblables à ceux d'un bureau télégraphique.

D. (à la clairvoyante). — Que signifient ces bruits qui ne ressemblent pas à ce que nous avons entendu jusqu'ici ?

R. — Il essaie les batteries.

« L'alphabet fut demandé et on nous épela : « Réveillez-la dans dix minutes. »

« On plaça une montre sur la table, on prit note de l'heure, puis quelqu'un recouvrit la montre et demanda si les coups pouvaient nous donner un signal au moment voulu. La réponse fut affirmative. A l'heure juste le signal fut donné. On demanda alors :

— « Qui est-ce qui doit la réveiller ? » Aussitôt elle fut réveillée par une secousse électrique.

« A ce moment il se produisit beaucoup de dérangement, par suite de personnes qui passaient d'une chambre à l'autre. Nous demandâmes de nouvelles instructions, et l'alphabet nous donna la réponse suivante :

— « Les choses ne sont pas comme j'avais dit. Vous ne pourrez donc rien faire. Il ne doit y avoir que quatre personnes dans chaque chambre ».

« M. Jervis et son groupe entrèrent alors dans le salon. Ils avaient pris la note suivante :

— « Les choses ne sont pas comme j'avais dit. Vous ne pourrez donc rien faire ».

D. — Aurons-nous une autre occasion ?

R. — Vous n'aurez pas d'insuccès si c'est moi qui vous indique l'heure et les assistants.

D. — Pouvez-vous fixer cela maintenant ?

R. — Oui. » Les personnes suivantes furent désignées par l'alphabet : MM. Jervis, Jones, Draper, Willetts, Mmes Jervis, Draper, Brown, Fox, Margaretta et Catherine Fox.

D. — Pouvez-vous nous dire quand ?

R. — Mercredi prochain, à 4 heures de l'après-midi.

D. — Le lieu ?

R. - Ici.

« Au jour fixé, 20 février, les personnes ci-dessus désignées se réunirent ; quelques-unes étaient en retard. Aussitôt que l'ordre fut rétabli, nous demandâmes :

D. — Quelles sont les instructions de Benjamin Franklin ?

R. — Magnétisez vite Mme Draper.

» Aussitôt que ce fut fait, elle dit : « Il dit que l'heure est passée. Il vous pardonnera pour cette fois, mais il faut être plus exacts à l'avenir. »

La société fut divisée de la façon suivante : MM. Jervis et Jones, Mmes Fox, Brown et Catherine Fox, dans une chambre éloignée séparée par deux portes. MM. Draper et Willetts, Mmes Draper, Jervis et Margaretta Fox restèrent dans le salon. On entendit des bruits extraordinaires dans les deux chambres, ressemblant encore aux bruits télégraphiques. Ils étaient si peu ordinaires que Miss Fox fut effrayée et dit : « Qu'est-ce que cela signifie ? »

« Mme Draper, l'air animé et joyeux, répondit :

— « Il essaie les batteries. »

« Bientôt l'alphabet fut demandé, et la communication suivante épelée par le groupe du salon :

— « A présent, mes amis, je suis prêt. Il y aura de grands changements dans le XIXe siècle. Des choses, qui vous semblent maintenant obscures et mystérieuses, vous seront découvertes. Des mystères seront révélés. Le

monde sera éclairé. Je signe de mon nom : Benjamin Franklin. N'allez pas dans l'autre chambre ».

« Quelques minutes après, M. Jervis entrait dans le salon, disant que les coups lui avaient ordonné de venir comparer ses notes. Il avait écrit ceci :

— « D. — Tout va-t-il bien ? » — R. « Oui ». — Signal pour l'alphabet. — Nous épelons ce qui suit : « Il y aura de grands changements dans le XIXe siècle. Des choses, qui vous semblent maintenant obscures et mystérieuses, vous seront découvertes. Des mystères seront révélés. Le monde sera éclairé. Je signe de mon nom : Benjamin Franklin. Allez dans le salon comparer vos notes ».

« M. Jervis retourna à son groupe, et l'alphabet lui dicta :

— « Maintenant, allez tous dans le salon ».

« Les notes furent alors comparées en présence de toute la société.

D. — Le Dr Franklin a-t-il encore quelque chose à nous dire ?

R. — Je crois avoir donné assez de preuves pour aujourd'hui.

D. — Ne vaut-il pas mieux garder cela secret ?

R. — Non, il faut le publier.

D. — Dans quel journal ?

R. — Dans le « Democrat » ou le « Magnet ».

D. — Qui est-ce qui doit s'occuper de cette publication ?

R. — George Willetts ».

« Après cela nous avons pris rendez-vous pour nous retrouver avec deux personnes de plus.

« Nous signons comme témoins, non comme parties. Si notre témoignage vous semble incroyable, rejetez-le. Si vous le trouvez admissible, donnez-le aux juges et aux jurés, c'est-à-dire au public, et dites-lui que nous n'avons d'autre intérêt que le sien et son verdict ».

Signé : Rev. A. H. Jervis ; Edward Jones ;
Rachæl Draper; Mary Brown ;
Nathaniel Draper ; George Willetts;
Mary Jervis ; Margaret Fox.

Rochester, 23 février 1850 »,

Trad. par G. Béra.

Nous apprenons la triste nouvelle de la désincarnation de Madame DE ROCHAS, décédée au château de l'Agnelas aujourd'hui même, 1er novembre. Nos condoléances les plus sympathiques à M. le colonel de Rochas et à sa famille.

Les Quatre-Vingts ans de « BONNE MAMAN »

Le mercredi 9 octobre dernier fut un beau jour pour les nombreux amis et admirateurs de l'auteur de *La Survie, échos de l'au delà* de Mme Rufina Nœggerath, de celle à qui, par une affectueuse habitude, ils ont décerné le doux titre de *Bonne maman;* et c'en fut un pour elle dont nous venions fêter la quatre-vingtième année.

Entourée de sa fille bien-aimée, de sa blonde petite-fille et de son petit-fils, grand jeune homme d'une réelle distinction, docteur en médecine, l'émotion qu'elle traduisait dans ce milieu si sympathique, dans ce cher petit appartement où tout disparaissait sous les fleurs de toutes sortes, nous disait le bonheur de Mme Nœggerath, l'apôtre si courageux des idées nouvelles, le généreux défenseur des opprimés.

Deux de ses plus fidèles amis, M. Hugo d'Alési, dont tous les Parisiens, les voyageurs, et les excursionnistes admirent les affiches reproduisant partout ses aquarelles si belles de coloris, si exactes de dessin, celui qui nous fit faire en son Maréorama de l'Exposition Universelle une traversée pleine d'illusions dans une Méditerranée aux côtes d'azur et d'or — et M. Chaigneau, directeur de *L'Humanité intégrale* et auteur de fines et discrètes poésies, avaient eu l'idée charmante d'adresser à un grand nombre d'amis de Mme Nœggerath, un feuillet blanc avec prière d'y tracer une pensée en vers ou en prose, un dessin, un mot sympathique, afin d'en former un album qui serait offert : *A bonne maman en souvenir de ses 80 ans!*

Beaucoup répondirent à cet appel amical et plus de cinquante feuilles, comme apportées par un doux vent d'automne, vinrent tomber autour de la chère octogénaire; elles furent ramassées avec soin et, pour complaire aux amis curieux qui exprimèrent le désir d'entendre lire ces pensées diverses, Bonne maman, non moins anxieuse, permit la lecture de quelques feuillets pris au hasard. M. Chaigneau leva le rideau en disant le premier une *Ballade des violettes* qui fut fort applaudie, surtout de celle à qui elle était adressée et dont la fleur préférée est la violette :

BALLADE POUR « BONNE MAMAN »
et par elle et en elle pour le *Couple aux violettes*

C'est ici la maison des fleurs,
Où l'on voit, par les portes closes,
Jaillir en concert de couleurs
Les innombrables sœurs des roses!
Parmi tant de métamorphoses
L'amour vient pour vous découvrir
La loi des effets et des causes :
Les violettes vont fleurir!

C'est fête : oublions les douleurs
Et le temps des brouillards moroses
Où les yeux lourds versaient des pleurs
Sur la page des rudes proses.
L'au-delà, par ses virtuoses,
Nous chante l'hymne : aimer, chérir !
Là-haut les âmes sont écloses :
Les violettes vont fleurir !

En avant vers les jours meilleurs
Vers les hautes métempsycoses,
Vers les espaces enjôleurs
Où monte la splendeur des choses !
Oh ! les horizons grandioses
Où les cœurs forts vont conquérir
Les suaves apothéoses !...
Les violettes vont fleurir !

ENVOI

O couple vaillant qui transposes
En bon travail l'art de souffrir,
L'air est bleu, les rêves sont roses :
Les violettes vont fleurir.

Au nom du « Couple aux Chrysanthèmes »
et du « Couple aux Myosotis »
J. CAMILLE CHAIGNEAU.

M. Luiz Betim, étudiant brésilien lut à son tour une page de vraie *poésie en prose* vraiment délicieuse qui charma tout le monde.

A BONNE MAMAN
POUR SA FÊTE

La souffrance et le bonheur se partagent notre destinée, disons plutôt — la souffrance et l'amour, car l'allégresse qui ne provient pas d'une joie d'amour n'est pas du bonheur, et nous n'en gardons même pas souvenance !

Or il me semble que cette souffrance qui est l'antithèse même du bonheur et par conséquent de l'amour, (car répétons-le il n'est pas de bonheur sans amour) cette souffrance que nous craignons tant,il me semble qu'elle n'a d'autre but que de nous apprendre à aimer. Aussi nous vénérons ceux qui souffrent pour nous, nous aimons ceux qui souffrent avec nous, et nous adorons ceux pour qui nous souffrons. Vous voyez donc sourdre de la sanglante promiscuité de nos plaies, — l'arbre d'amour. — Et pourquoi cela vous étonnerait-il, promeneurs, qui voyez tous les jours émerger de la terre, où fermentent toutes les pourritures, la robe blanche des lis, la fleur immaculée ! Et pourtant, pessimistes, vous me répondrez que ce n'est pas la souffrance qui engendre l'amour, et vous blasphémerez en ajoutant : c'est l'amour qui engendre la souffrance ! Eh bien non ! Ceux que l'amour fait souffrir sont ceux qui ne savent pas aimer ! — C'est l'égoïste qui

s'aime soi-même par dessus tout et par dessus tous ; c'est le voleur qui, pour donner le superflu à sa famille, arrache le nécessaire à d'autres familles ; c'est le patriote qui égorge les patries voisines et promène le meurtre, l'incendie, l'esclavage dans le foyer d'autrui.

Ceux-là ne savent aimer sans convoitise, sans haine, sans douleur ; ils ne savent pas aimer.

Celle à qui je pense, en écrivant ces lignes, celle qui nous réunit tous aujourd'hui, dans une même pensée de vénération et d'amour, a toujours été, toute sa longue vie durant, une émondeuse de cœurs, et son petit salon une école de félicité !

Mère, épouse, famille, patrie, humanité, ne doivent être que des chaînons fraternels nous reliant à Dieu !

Pour arriver à lui il faut dilater son cœur et monter l'échelle.... Et son geste nous parlait de ces existences que nous pressentions à peine, de cette infinité d'incarnations qui nous permettent d'aimer chaque fois un peu plus...

Et ses yeux et sa voix nous donnèrent cette ineffable espérance, qu'un jour viendra où nous pourrons aimer tout l'Univers, comme nous l'aimons — Elle —

Louis Bétim

Puis, le commandant Mantin acceptant le rôle de lecteur succéda à M. Betim et fit passer l'un après l'autre une vingtaine de feuillets dont il cueillit toutes les pensées et en répandit le parfum discret de l'amitié ; il glissa même un compliment rimé de sa façon qui fut de circonstance et eut le mérite d'aller droit au cœur de bonne maman.

A Madame Rufina Nœggerath pour ses quatre-vingts ans.

Chère « bonne maman », vous notre sœur aînée,
Dont on va fêter la quatre-vingtième année,
Combien je suis heureux que vous m'ayez admis
A cette réunion, et, qu'il me soit permis
De saluer bien bas l'aimable octogénaire
Que je croyais si loin d'un tel anniversaire !
Votre automne commence et, loin de s'achever
Vous défend de penser encor à votre hiver !
Votre esprit a vingt ans, et votre humeur charmante
Aux yeux de vos enfants en efface soixante !
Socrate aurait voulu, n'avait-il pas raison ?
Que fût pleine d'amis, sa petite maison.
Plus heureuse que lui, vous voyez à cette heure
De bons et vrais amis s'emplir votre demeure ;
Ils viennent tous ici vous exprimer ces vœux
Qui font tout à la fois l'âme et le cœur joyeux !
Pour moi qui feuilletais ce matin « La Survie »
Et qui songeais à vous, il me vint une envie
C'est de former ici le souhait que voilà :
« Nous retrouver un jour tous, en votre « au-delà »

Commandant P. Mantin.

Une page de Léon Denis, l'auteur du livre incomparable *Après la mort* et le brillant conférencier spirite.

A Madame Rufina Nœggerath, la bonne fée du spiritisme.

Les vœux profonds sont comme la prière. Ils sont ceux que j'adresse à la femme aimable et distinguée qui a mis toutes les qualités de son cœur et de son esprit au service d'une grande cause.

En ce 80e anniversaire de sa naissance, longue vie et florissante santé à notre chère « bonne maman. »

Léon Denis

LA FEMME SPIRITE

Dieu donna à la femme les instructions profondes et la divination. C'est surtout par elle que s'affirme la Communion entre le visible et l'invisible.

L'antiquité païenne a eu cette supériorité de connaître et de cultiver l'âme féminine. Voyante ou sybille, ses facultés s'épanouissent librement dans les cultes et les mystères.

Cette influence bienfaisante de la femme initiée qui rayonnait sur le monde ancien comme une douce clarté, le catholicisme l'a détruite par sa légende de la chute originelle.

Le catholicisme n'a pas compris la femme à qui il devait tant. Le matérialisme en fait un être inférieur par sa faiblesse et l'entraîne vers la sensualité.

Mais avec le spiritualisme, la femme relève son front inspiré. Elle s'associe étroitement à l'œuvre d'harmonie, au mouvement grandissant de l'idée.

Par le spiritualisme la femme se dégage de l'abime des sens et remonte vers la vie supérieure. Son âme s'illumine d'un plus pur rayon, son cœur devient le foyer des tendres et nobles passions. Elle reprend dans l'ordre social sa mission toute de grâce, de pitié, de dévouement, son grand et sublime rôle de médiateur.

Dès lors l'asservissement d'un sexe à l'autre prend fin. Les deux moitiés de l'humanité s'unissent, s'équilibrent pour coopérer ensemble au plan providentiel, aux œuvres de l'intelligence divine.

L. Denis.

Une pensée du commandant Béra, le traducteur fidèle d'articles spirites publiés en Amérique, en Angleterre et en Allemagne.

Chère bonne maman,

On raconte qu'aux temps des premiers chrétiens, l'apôtre saint Jean, parvenu à un âge très avancé, se faisait porter sur les places publiques, et se bornait, pour toute exhortation, à répéter sans cesse : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. »

Les spirites ont aussi leur apôtre Jean. Dieu se sert toujours des faibles pour triompher des forts. Aussi devons-nous bien augurer du succès de notre chère Cause, car notre apôtre Jean est deux fois irrésistible, étant deux fois faible ; puisque, à l'âge et à la sérénité de Jean, il joint la douceur et le charme de la femme.

Que Dieu conserve encore de longues années notre chère bonne maman pour la paix, la concorde et l'union des spirites.

G. Béra, de la *Revue Spirite*.

Quelques vers du général Fix, méritent une mention honorable et un remerciement.

A MA CHÈRE BONNE MAMAN

Quelques fleurs, c'est bien peu pour un cadeau de fête,
Mais, pour l'âme qui sait et sourire et pleurer,
C'est beaucoup qu'une fleur : en sa langue secrète,
Elle redit, douce interprète !
Quelque touchant et saint penser.

La fleur, c'est le trésor qu'en un jour de tendresse,
Le Créateur posa sur la terre aux flancs nus,
C'est le sourire aimé d'une divine ivresse,
Qui fait oublier la tristesse
Et les beaux jours qui ne sont plus !

J'aurais à vous offrir des trésors de richesse,
Que je ne les croirais valoir point la moitié
Des vœux, Bonne Maman, qu'aux bons esprits j'adresse,
Pour vous au nom de l'amitié !

Général H. C. Fix

J'eus la bonne fortune d'assister à la lecture de ces pages si pleines d'amitié tendre, et je l'avoue, l'indiscrète pensée de demander tout bas à Bonne maman de me laisser relire cette collection de manuscrits. J'aurais voulu tout copier, tout compiler pour publier tout, et, celle que nous fêtions n'aurait pas demandé mieux que de remercier tous ses amis en faisant partager sa joie aux lecteurs de la Revue, mais on ne m'accorde que quelques pages alors qu'il me faudrait toute la brochure. Je ne puis donc citer parmi ce volume de feuillets que ceux arrachés au hasard avec l'autorisation de Bonne maman.

C'est d'abord un joli dessin du peintre Braun... des violettes... ce sera le feuillet frontispice de l'album.

Un crayon d'Hugo d'Alesi avec quatre vers harmonieux dits par l'écho de la montagne.

Une pensée philosophique de Papus (le sympathique et si éloquent docteur Encausse).

Enfin, ne pouvant copier tout, je cite pour la fin un vrai quatrain de vaudeville du spirituel Albin Valabrègue :

Absent de la quatre-vingtième,
Je le regrette vivement !
Je prends ici l'engagement
D'être présent à la centième !

Albin Valabrègue

Genève, le 9 octobre 1901.

etc., etc., et j'arrête avec peine ma plume pillarde et gourmande.

Tous les spiritualistes de valeur, tous ceux qui affichent franchement leurs convictions dans la religion nouvelle avaient tenu à venir serrer la main de la « Sœur aînée » ou à lui adresser un autographe aimable. Avant de quitter discrètement ce petit salon où, depuis quatre ans j'ai senti mon âme renaître à l'espoir de son immortalité, je pris les noms des plus connus parmi les amis de « Bonne maman » ne pouvant à regret emporter leurs pensées... Ceux des dames d'abord, dans l'ordre où je les saluai et les admirai : Mmes Sommerfeld, Simon, Farès, baronne de Watteville, princesse Wiszñewska, présidente de l'alliance universelle des femmes pour la paix, Sorgue, la socialiste généreuse et vaillante, de Laversay et sa charmante fille, Lalot, fondatrice de l'œuvre des loyers ; Leymarie, veuve de l'ami et du continuateur d'Allan Kardec; Bénézec, Porteu, trésorière de l'Alliance des femmes pour la Paix; Chaigneau, Marya Chéliga, Thécla, de la *Fronde*; Malet, de Komar, Mlle Carré, etc., et du côté des gentlemen.. comme ils défilent : Dr Papus, Georges Malet, de la *Gazette de France*; Colonel de Rochas, illustré à jamais par ses écrits sur l'hypnose et l'Extériorisation de la motricité; Gabriel Delanne, directeur de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*; général Amade; le peintre Mattig; général Fix; Parisot, un érudit; David, directeur des Gobelins, le savant chimiste, élève, ami et successeur du célèbre Chevreul; Bénezec; prince Wisznewski: barons de Longueval et de Watteville; Dr Farès, Beaudelot, directeur du Cercle spirite de l'Etoile d'or; Dr Broussay; Desmoulins le graveur bien connu, devenu médium dessinateur; commandant Béra; Jacques Brieu, un de nos jeunes combattants par la plume; capitaine Côte, etc., etc. J'en laisse, et des meilleurs et je me sauve après avoir serré les mains de Mme Nœggerath, et lui avoir avoué mes mauvaises intentions.....

« Eh bien, me dit-elle, de sa voix si douce et de son petit sourire un peu voltairien, terminez votre article en disant que tous ces bons amis m'ont rendue bien heureuse aujourd'hui et que « Bonne maman » les bénit tous

Un de ces amis là.

L'ABOLITION DE LA GUERRE

PAR LA TRANSFORMATION DES ARMÉES (1).

Tandis que nous écrivions ces lignes, paraissait en librairie la traduction de la dernière œuvre du comte Léon Tolstoï : L'*Unique moyen* (2). Cette

(1) Voir les numéros d'août et d'octobre.

(2) L'*Unique moyen*, traduit du russe par J. W. Bienstock (prix 0 fr. 50).

importante publication, à laquelle le nom de son auteur ajoute un puissant attrait, nous paraît se rattacher directement à notre sujet : c'est pourquoi nous demandons aux lecteurs la permission de nous interrompre pour en rendre compte.

« L'*Unique moyen*, dit son traducteur, M. J. W. Bienstock, est la dernière œuvre du comte Léon Tolstoï; il la dicta pendant sa récente maladie, car les souffrances physiques les plus aiguës ne parvinrent point à terrasser sa puissante pensée ».

Le verset suivant de l'Evangile lui sert d'épigraphe : Toutes les choses que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-les-leur aussi de même; car c'est là la loi et les prophètes (Mathieu, VII, 12).

L'auteur décrit l'état présent de la société ; il nous la montre partagée en deux parties bien dissemblables : d'un côté, la masse innombrable des travailleurs, plongés dans l'ignorance et la servitude, vivant non comme des hommes, mais comme des bêtes de somme ; et, de l'autre, la minorité des riches oisifs et oppresseurs, profitant seuls des avantages créés par le peuple travailleur; et il se demande qui doit porter la responsabilité d'un tel état de choses et comment y remédier.

Faut-il arracher la terre à ceux qui la possèdent sans la travailler pour la rendre aux travailleurs? Enlever aux riches qui les détiennent les usines et les fabriques pour les remettre aux mains des ouvriers? ou enfin, si, ni les uns ni les autres ne sont responsables, faut-il s'en prendre seulement à l'organisation de la société et la changer?

Pour établir que les travailleurs ont leur part de responsabilité dans les maux dont ils se plaignent, Tolstoï a recours à une comparaison saisissante. Il rappelle l'épouvantable catastrophe qui attrista si péniblement, il y a cinq ans, les fêtes données à Moscou à l'occasion du couronnement de Nicolas II; et il montre la cohue populaire se ruant en rangs pressés à l'assaut des victuailles promises, les derniers venus poussant ceux qui étaient devant eux, les bousculant, les étouffant, les piétinant, les écrasant, jonchant le sol de cadavres de quelques milliers d'hommes, femmes ou enfants. Etaient-ce les organisateurs qui étaient coupables? ou la police ou le Tsar? — Non, ce n'étaient ni les uns ni les autres. « Il semble clair que seuls étaient coupables ces hommes qui, pour recevoir avant les autres quelques gâteaux et une chope de bière, avançaient sans faire attention aux autres qu'ils pressaient et poussaient. »

Ainsi, les ouvriers travaillent contre leur propre intérêt lorsqu'ils aident le propriétaire ou le fabricant à tirer parti, l'un de sa terre, l'autre de sa fabrique ou de son usine; lorsque, séduits par le salaire qui leur est offert et qui n'est cependant que le fruit de leur propre travail, ils aident le gouvernement en participant à ses divers emplois ou fonctions; ou enfin lors-

qu'ils entrent au service militaire en s'engageant à tuer tous ceux que leurs chefs leur ordonneront de tuer. Pour voir leurs maux se détruire d'eux-mêmes, ils n'ont qu'une chose à faire : cesser de prêter leur concours aux riches et aux gouvernants. La Boëtie l'a dit dans le Contre-un.

La loi de Dieu a été révélée aux hommes, il y a deux mille ans, à la fois par Bouddha, Confucius et le Christ : *Agis envers les autres comme tu veux qu'ils agissent envers toi. Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'ils te fassent.* Cette loi est simple et compréhensible pour tous. Ne devrait-on pas s'efforcer de l'enseigner aux jeunes générations et les habituer à la mettre en pratique, surtout dans notre société chrétienne dont l'édifice moral est basé sur l'Evangile, où il est dit précisément que ce commandement constitue toute la loi, et les prophètes, c'est-à-dire tout ce qu'il est nécessaire que sachent et pratiquent les hommes ?

Est-ce que, tant que cette loi fut ignorée, il n'y a pas toujours eu un petit nombre d'hommes qui a dominé sur les autres? Et, après sa révélation, ce petit nombre d'hommes n'a-t-il pas continué de la méconnaître ?

Ne s'est-il pas efforcé de la cacher à ceux qu'il pliait sous sa loi ? Sans doute, il ne l'a pas cachée en la niant, mais en l'effaçant sous des milliers d'autres lois qu'il déclarait plus obligatoires, plus nécessaires que celle de faire à autrui ce que nous voudrions qu'il nous fît.

Trois catégories d'hommes se sont montrés hostiles à la loi de fraternité, prêchée par Jésus : les prêtres, les gouvernants, les savants et les riches. Les prêtres ont inventé des règlements dont l'inaccomplissement entraîne la damnation éternelle; les gouvernants ont pris exemple sur les prêtres et ont établi des lois juste en contradiction avec la loi de réciprocité ; enfin, les savants et les riches enseignent qu'il n'y a que la science et ses lois découvertes par eux, les savants, et connues des riches, capables de régénérer le monde. — Voilà sous quel régime vivent les travailleurs, et c'est pour s'en affranchir qu'ils continuent, de génération en génération, à organiser des caisses ou des associations, des grèves ou des révolutions, mais omettent de recourir au vrai moyen, à l'unique moyen qui les débarrasserait de leurs maux : la loi de Dieu.

Mais, cette loi : « agis envers les autres comme tu veux qu'ils agissent envers toi » est trop brève et trop simple; elle est trop éloignée des complexités qui distinguent les dissertations ecclésiastiques ou les raisonnements gouvernementaux et scientifiques. Les hommes, habitués à n'avoir aucune foi précise ou à ne croire qu'aux mystères, ne peuvent comprendre que ce soit là le langage divin, puisque tout le monde est à même de le comprendre. Cependant, qu'ils s'affranchissent de toutes les impostures qui leur cachent cette loi; qu'ils la rendent obligatoire et adaptent à la vie toutes ses conséquences, et alors règnera sans partage la science aujourd'hui absente, la

science la plus importante parce qu'elle est commune à tous les hommes sans distinction, la science qui permettra de résoudre tous les problèmes et toutes les difficultés pendantes entre l'individu et la société. Et que cette science soit enseignée à nos enfants et à nos jeunes gens avec la même vigilance, avec le même soin scrupuleux que les autres le sont aujourd'hui, et alors on verra se transformer toute la vie des hommes « et par suite les conditions pénibles dans lesquelles vit maintenant la grande majorité. »

Bien avant la révélation évangélique de la loi de réciprocité, il en existait une autre : « Tu ne tueras point », que la Bible rapporte avoir été dictée par Dieu lui-même, et dont l'importance n'était pas moindre pour son temps que celle de la loi révélée par Jésus. L'observation de cette loi aurait suffi à rendre impossibles les guerres, l'esclavage, les vols et accaparements ainsi que les assassinats qui en sont l'ordinaire conséquence. Mais elle n'était pas seule. D'autres commandements l'accompagnaient tels que le respect du Sabbat, la défense de prononcer le nom de Dieu et d'autres d'importance secondaire, qui ne tardèrent pas cependant à absorber toute l'attention des prêtres, au point de leur faire perdre de vue la loi principale et leur faire même rendre des lois ou décrets en contradiction formelle avec elle.

C'est ainsi que se passent les choses avec la loi : agis envers les autres comme tu veux qu'ils agissent envers toi. Ce n'est pas parce que les hommes ignorent cette loi qu'ils sont malheureux ; mais parce que ceux d'entre eux, pour qui son application serait désavantageuse, inventent des lois contraires, dont ils rendent l'observation aussi obligatoire que celle de la loi divine. Il n'y a donc d'autre moyen de s'affranchir des maux causés par ces lois oppressives que de les repousser pour se rallier uniquement à la seule vraie et éternelle loi proclamée par l'Evangile.

« Une loi faite par un groupe d'hommes, si étrange soit-elle, et si méchants soient les hommes qui la font, nous l'acceptons et ne craignons pas d'y obéir » ; mais nous refusons d'obéir « à la loi qui, non seulement concorde avec la raison et la conscience, mais qui est précisément exprimée dans le livre que nous reconnaissons la révélation de Dieu ! » N'y a-t-il pas manque absolu de logique à raisonner de la sorte ? Eh bien ! c'est la manière de raisonner des oppresseurs qui sentent bien que l'application de la loi : « fais aux autres ce que tu veux qu'ils te fassent », ruinerait leurs prétentions et leur pouvoir.

Que les travailleurs, même en nombre limité, refusent de participer à l'activité des capitalistes et du gouvernement et d'entrer dans les armées qui ont pour but le meurtre, et leur situation générale s'améliorera immédiatement.

La loi de Dieu est la loi de Dieu, parce qu'elle enseigne, non pas à un seul homme, mais à tous les hommes sans distinction, la meilleure voie pour

obtenir le plus grand bien qui soit, c'est-à-dire le bien à la fois spirituel et corporel. L'ouvrier qui a réussi à faire diminuer le salaire de ses camarades ou qui est entré au service des riches n'améliore pas plus sa situation que le joueur qui risque ce qu'il possède d'une façon certaine et sûre, si peu cela soit-il, en vue seulement d'un bénéfice toujours hypothétique. Tous ceux qui, dans l'espoir d'améliorer leur situation, s'écartent de la loi de réciprocité, tous ceux-là ne font qu'aggraver le sort des autres et le leur propre.

N'est-il pas dit dans l'Evangile : « Ne soyez donc point en souci disant : Que mangerons-nous ? Que boirons-nous? Ou de quoi serons-nous vêtus ? Votre père du ciel sait que vous avez besoin de toutes ces choses-là. Mais cherchez le royaume de Dieu et sa justice et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » Ces paroles sont le complément et l'explication de la loi de réciprocité.

Les ouvriers accusent les patrons, propriétaires et capitalistes, d'être les auteurs de leurs maux ; mais ce reproche ne le méritent-ils pas eux-mêmes, lorsqu'ils se modèlent en petit sur ceux dont ils se plaignent? lorsqu'ils produisent certains objets à meilleur marché que ne le font les autres, ou qu'ils acceptent, dans un but intéressé, des places qui leur procurent les avantages dont jouissent les capitalistes, ou enfin qu'ils entrent au régiment pour y apprendre à tuer leurs frères, le cas échéant ? Quelle que soit leur situation, ils la font eux-mêmes et ils ne peuvent être que les opprimés ou les oppresseurs.

Que dirait le Christ s'il voyait aujourd'hui « des milliards d'hommes du monde entier, génération par génération, se perdre eux-mêmes dans un travail animal, dans l'abrutissement, l'ignorance, les vices, s'entre-tuer, se tourmenter, bien que le moyen de s'affranchir de tous ces maux leur ait été donné depuis déjà deux mille ans ? »

Ce moyen, c'est la clef de la serrure qui ferme la chaîne à laquelle est lié le peuple travailleur. Rien ne sert de chercher à briser cette chaîne par la violence ; il faut à tout prix en ouvrir la serrure et se garder de repousser ceux qui présentent la clef.

« Cette clef, c'est la foi en Dieu et en sa loi. »

Que les ouvriers, sans crainte de l'oppression extérieure de l'Eglise et de l'Etat, rejettent résolument la foi mensongère dans laquelle on cherche à les maintenir de plus en plus ; que, de son côté, la minorité dominante qui, grâce au travail des ouvriers, a acquis les avantages de l'instruction et qui, par conséquent, est plus à même de voir comme on trompe les ouvriers, si elle veut décidément leur affranchissement, se donne la mission de les éclairer et de les aider à sortir de leur misérable situation.

« Personne ne peut dire si cela se réalisera bientôt, quand et où. Une

seule chose est indiscutable : que ce moyen seul peut délivrer l'énorme majorité des hommes — tous les ouvriers — de leur humiliation et de leurs souffrances.

« Il n'y a pas et il ne peut y avoir d'autre moyen. »

Ainsi s'exprime la grande voix de Tolstoï, cet apôtre vénérable qui vient répéter aux hommes, les paroles de paix et d'amour prononcées il y a deux mille ans par le Christ, et qui s'efforce de leur démontrer que, si jusqu'à présent elles n'ont pas eu le résultat promis, la faute en revient toute entière à ceux qui, les ayant entendues, se sont abstenu de les mettre en pratique. Qui donc osera s'inscrire en faux contre elles dans notre monde chrétien ? Qui osera les taxer d'utopies ? Certes, ce n'est pas nous, Spirites, qui avons inscrit sur notre drapeau l'évangélique devise : Hors la charité pas de salut.

Mais, disons ceci : ceux qui ont reçu la parole ne doivent pas la garder pour eux seuls, car cette parole est comme la semence qui doit être propagée pour produire la moisson future.

Non seulement ils doivent la propager, mais ils doivent de plus faire ce que n'ont pas fait et n'ont pu faire les messies et les sages, ce que ne peuvent faire non plus les disciples de ces messies et de ces sages ; ils doivent en examiner et en discuter avec soin les détails et moyens d'application, de façon à éviter toute révolution violente qui aurait inévitablement un résultat tout contraire à celui recherché.

(*A suivre*). ALGOL.

PSYCHOGRAPHIE

(*Suite*)

CINQUIÈME SÉRIE. — ECRITURE SUR UNE GLACE RECOUVERTE DE COULEUR BLANCHE.

Je vais enfin rapporter ici le curieux résultat obtenu par feu Benjamin Coleman sur une glace. Il est évident que la matière dont il est fait usage n'a aucune importance. Dans le cas actuel comme dans un certain nombre d'autres, l'écriture fut tracée par une main matérielle.

« J'ai obtenu de temps à autre des manifestations de ce genre, mais aucune ne me paraît digne de vous être citée, sauf les messages écrits sur verre, que j'ai reçus en 1869 et dont j'ai gardé deux spécimens. Je ne me rappelle pas avoir publié le compte rendu de ces séances d'écriture et je vais vous en faire le récit : Je prenais des plaques de verre épais et je couvrais l'une de leurs faces d'une légère couche de couleur blanche. Le médium les tenait à une extrémité, moi par l'autre, et nous les appliquions sous la table, tandis que la lumière du gaz éclairait largement nos mains. Au bout de peu d'instants, je sentis quelque chose, comme une main, qui

se servait d'une façon évidente de l'ongle de l'un de ses doigts pour écrire un message. J'avais causé avec l'esprit présumé d'une jeune fille que j'avais connue. Elle m'avait donné son nom, et ses réponses à mes questions se trouvaient écrites sur le verre. Elle me dit : « Je suis au ciel. » Je lui demandai : « Où donc est votre ciel ? » Voici quelle fut sa réponse, je l'ai conservée, tandis que j'ai effacé toutes les autres : « Je porte mon ciel avec moi. — Isabelle. » Je résolus de prendre la plaque de verre et de la placer de nouveau sous la table en demandant à l'esprit d'ajouter la date et 1869 fut ajouté. Je dois dire ici que le caractère de l'écriture était absolument différent de celui de l'écriture d'Isabelle et ne pouvait servir à établir son identité, mais ce qui reste hors de toute contestation, c'est qu'un être intelligent a écrit sur la plaque de verre. »

SIXIÈME SÉRIE. — EXPÉRIENCES DU PROFESSEUR ZÖLLNER.

Lorsque l'on étudie les expériences imaginées spécialement pour prévenir l'exécution préalable d'écritures et tous les autres modes de fraude, il me semble tout indiqué de citer celles qu'a organisées feu le professeur Zöllner et qu'il rapporte dans sa *Physique Transcendante*. La valeur hors ligne de ce témoignage et de ceux qui le confirment, et qui sont des hommes éminents dans les diverses branches de la science, me semble de nature à ne laisser place à aucune objection contre la parfaite compétence de tels investigateurs, si l'on n'obéit pas à l'influence du parti pris et de l'incrédulité la plus obstinée.

Qu'il me soit permis de présenter d'abord ces savants :

Le professeur Zœllner qui a dirigé les expériences et rédigé leur compte rendu, est né en 1834 et il se trouvait ainsi dans toute la vigueur et la maturité de son intelligence. Professeur de physique et d'astronomie à l'Université de Leipsig, il s'est bientôt placé au premier rang parmi les savants d'Europe. Il a publié un grand nombre de travaux scientifiques.

William Edward Weber, né en 1804, est professeur de physique et l'auteur, avec son frère, de la théorie de la vibration des forces. Il a publié un ouvrage considérable sur la Mensuration Electro-Dynamique. Aucun savant ne jouit d'une réputation supérieure à la sienne en Allemagne.

Le professeur Scheibner, de l'Université de Leipsig, est un mathématicien bien connu et très distingué.

Gustave Théodore Fechner, né en 1801, jouit d'une grande réputation comme philosophe et il est également professeur de physique à Leipsig. Il a publié de nombreux ouvrages sur le spiritualisme.

La première expérience que je veux citer a été dirigée par les professeurs Zöllner et Weber, dans la soirée du 13 décembre 1877.

« J'apportai moi-même deux ardoises marquées et soigneusement

nettoyées. Un fragment d'environ trois millimètres d'épaisseur détaché d'un crayon d'ardoise tout neuf ayant été placé entre elles, elles furent étroitement appliquées l'une contre l'autre par un lien de quatre millimètres d'épaisseur, dont les tours s'entrecroisaient. Elles furent ainsi déposées sur le coin d'une table à jeu en noyer, que je venais d'acheter tout récemment. Tandis que Weber, Slade et moi assis à la table, nous nous occupions d'expériences magnétiques, nos six mains reposant sur la table et celles de Slade se trouvant à une distance de deux pieds des ardoises, on entendit tout à coup un bruit très accentué d'écriture entre les ardoises *auxquelles personne ne touchait*. En les séparant, on constata que sur l'une d'elles les mots suivants avaient été écrits sur neuf lignes : « Nous aimons à bénir tous ceux qui s'efforcent d'étudier un sujet aussi impopulaire que l'est actuellement celui du spiritualisme. Mais il ne sera pas toujours aussi impopulaire. Il parviendra à prendre sa place dans le ..... de toutes classes et de toutes sortes. » L'ardoise portait bien la marque (H. 2) que j'y avais tracée au préalable. Il ne peut être ici question ni de truc ni de préparations antérieures. »

Les expériences suivantes contiennent d'autres phénomènes psychiques, bien connus de ceux qui sont familiers avec ce genre d'expériences ; mais j'appelle l'attention surtout sur les deux cas remarquables de psychographie.

Dans une séance tenue le 9 mai 1878 entre onze heures et onze heures un quart du matin, j'obtins une des plus remarquables confirmations de la suspension apparente de la loi de l'impénétrabilité de la matière. Aussitôt que j'eus pris place avec Slade à une table à jeu, la conversation s'engagea sur la question de la faculté que possédaient ces êtres intelligents et invisibles, de faire pénétrer *apparemment* les corps matériels avec autant de facilité que s'ils étaient perméables. Slade partageait mon étonnement et affirmait que, jusqu'ici, il n'avait jamais observé la production en sa présence d'un aussi grand nombre de phénomènes de ce genre. Aussitôt après cette remarque, il prit de la main gauche deux ardoises de même dimension parmi celles qui se trouvaient sur la table, à sa gauche et que j'avais moi-même nettoyées et apportées. Il me les tendit, en me priant d'en appliquer une sur la surface de la table et l'autre contre la face inférieure de cette table, en les maintenant de ma main gauche, de telle sorte que mon pouce appuyait sur la supérieure, tandis que mes quatre autres doigts maintenaient l'inférieure contre le battant de la table. Sous l'ardoise reposant à la face supérieure de la table, on déposa un fragment de crayon d'ardoise, de telle sorte qu'il était complètement caché par l'ardoise supérieure. Slade plaça ses deux mains au milieu de la table, à un pied des deux ardoises et me demanda d'appliquer ma main droite sur ses deux mains. A peine ces

dispositions étaient-elles prises, qu'on entendit distinctement le bruit de l'écriture sur une des deux ardoises que je tenais si fortement appliquées contre la table. Lorsque la fin de l'opération eût été annoncée comme d'habitude par trois coups se succédant rapidement, je retirai les ardoises et je m'attendais à trouver de l'écriture sur celle qui se trouvait au-dessus de la table, puisque le fragment de crayon se trouvait encore sur la table où je l'avais posé une minute auparavant. Quel fut mon étonnement lorsque je trouvai l'écriture sur l'ardoise maintenue contre la face inférieure du battant de la table! Cette écriture couvrait la face de l'ardoise qui regardait la table, comme si le fragment de crayon avait écrit à travers les trois-quarts de pouce que présentait l'épaisseur de cette table en chêne, ou comme si celle-ci n'avait pas existé pour l'invisible écrivain. Voici le message écrit en anglais sur cette ardoise :

« Ce matin, nous ne ferons pas plus pour vous. Nous désirons que vous récupériez vos forces pour ce soir. Nous vous recommandons de rester tout à fait passifs ; sans cela nous ne pourrions accomplir notre œuvre.

« La table ne nous arrête nullement. Nous pourrions écrire plus souvent comme cela, mais on n'est pas encore préparé à ces choses. »

Pour répondre à cette supposition que l'on nous présente si souvent, que M. Slade écrit lui-même sur les ardoises avec un fragment de crayon qu'il tient entre l'ongle et la chair d'un de ses doigts, j'ai acheté une demi-douzaine d'ardoises, de dimensions telles que toute manipulation était absolument impossible. Je suppose que mes lecteurs sont assez intelligents pour convenir avec moi que celui qui voudrait écrire sur une ardoise de la façon indiquée ci-dessus, tout en la maintenant en même temps, devrait être capable d'atteindre avec ses doigts toutes les parties de la surface sur laquelle l'écriture devrait être tracée. Or les ardoises que j'avais achetées et qui portaient la marque : Faber, N° 30, avaient une longueur de 334 millimètres sur une largeur de 155 millimètres. Qu'on saisisse et qu'on tienne comme on le voudra une telle ardoise, la plus grande main humaine, avec les doigts complètement allongés, ne pourra jamais atteindre, à beaucoup près, toutes les parties d'une telle surface. Eh bien ! c'est une ardoise de ce genre qui, tenue par Slade de la façon usuelle, a été couverte *sur toute* sa surface par de l'écriture, de telle sorte que la théorie que nous combattons est *matériellemont* inacceptable et doit être rejetée.

Lorsque nous avons repris avec Slade notre séance chez mon ami O. Von Hoffmann, le 7 mai 1878, à huit heures et demie du soir, j'avais apporté plusieurs de ces grandes ardoises, achetées par moi et soigneusement nettoyées et je les avais placées devant moi sur la table autour de laquelle nous étions assis. A peine avions-nous pris nos places que Slade tomba en trance... Lorsqu'il s'éveilla, ses yeux tombèrent sur ces longues ardoises nouvelle-

ment apportées. Je répondis évasivement lorsqu'il me demanda à quoi je les destinais. Il me proposa d'essayer de nouveau si de l'écriture se produirait spontanément sur deux ardoises mises l'une sur l'autre, sans que personne ni lui ni moi, puisse les toucher, comme cela avait si splendidement réussi dans l'expérience tentée en présence de William Weber et de moi, le 13 décembre 1877; lorsque, entre deux ardoises étroitement serrées l'une contre l'autre par une solide corde d'emballage aux tours entrecroisés, et que l'on avait tranquillement posées sur la table sans que personne les touchât, ni Slade, ni aucun de nous, il se produisit tout à coup de l'écriture dont tout le monde entendit nettement le grattement.

Slade me pria donc de prendre deux des nouvelles ardoises, de placer entre elles un fragment de crayon d'ardoise, et de les fixer solidement ensemble. Je le fis, après m'être assuré de nouveau par moi-même qu'elles étaient parfaitement nettes. On appliqua quatre cachets sur les longs côtés et je les déposai avec le bout de crayon entre elles au coin de la table le plus éloigné de nos mains. Celles-ci furent réunies sur la table, de telle sorte que les mains de Slade recouvertes par les miennes ne pouvaient faire aucun mouvement. A peine les choses étaient-elles ainsi disposées, que les ardoises, que personne ne touchait, furent soulevées un grand nombre de fois sur un de leurs côtés, ce que nous voyions tous deux le plus nettement sous la lumière éclatante que donnait une bougie placée au milieu de la table. Les deux ardoises restèrent ensuite immobiles après avoir un peu modifié leur position première, et l'on entendit aussitôt entre les deux un bruit d'écriture comme si elle était tracée par une main ferme avec un crayon d'ardoise. Après que les trois coups bien connus eurent annoncé la fin de l'écriture, nous séparâmes nos mains que nous avions tout le temps tenues bien serrées; la séance fut levée et nous nous rendîmes avec les deux ardoises dont je m'étais aussitôt emparé, dans la pièce voisine, où nous attendaient M. Von Hoffmann et sa femme. En leur présence les deux ardoises, que je venais de sceller si peu de temps auparavant, furent séparées.

Les deux côtés étaient complètement couverts d'un message en anglais. »

Traduit par le Dr O. Dusart.

UNE RÉPONSE AU DOCTEUR BÉRILLON

Dans le journal *Luz y Union* de Barcelone, nous lisons ce qui suit :

A M. Bérillon.

M. le Directeur du journal *Luz y Union*.

Le plus infime des spirites, qui n'a aucune signification et ne veut en avoir aucune en ce monde, vous demande l'insertion des lignes suivantes, dans votre estimable journal *Luz y Union*.

La Société d'hypnologie et de psychologie de Paris s'est réunie, le 16 juillet, à l'Hôtel des Sociétés savantes, sous la présidence du Dr Gilles Voisin.

Assistaient au banquet : le Dr Bérillon, secrétaire général de la Société ; M. Daurlac professeur en Sorbonne ; M. Milcot, avocat général à la Cour de cassation : Paul Magnin, etc., etc...

Le Dr Bérillon prit la parole pour dire, entre autres choses :

« On veut ressusciter la croyance à l'âme (que, pour ma part, je n'ai jamais vue). Le vieux mysticisme relève la tête. On recommence à croire aux apparitions des morts. On veut nous faire croire aux songes, aux pressentiments, et on voudrait nous faire croire aussi qu'il est possible d'exercer certaines influences à distance. On fait venir à grands frais d'Italie, d'Angleterre ou d'Allemagne des médiums, qui ne sont autre chose que des insconscients ou conscients, prestidigitateurs.

« Les médiums se vantent de lire dans la pensée, de se dédoubler, de produire des mains, des figures de fantômes, d'extérioriser leur sensibilité ou leur force motrice, de faire apparaître des objets et des fleurs. Les tables parlantes reprennent du crédit. Des populations entières se convertissent à l'Evangile d'Allan Kardec. De toutes parts, s'élèvent des chapelles où l'on prétend nous mettre en communication avec les êtres d'outre-tombe, où l'on débite aux affamés de mystère, le poison du merveilleux.

« En effet ; ce sont poisons particulièrement pour les jeunes femmes qui n'ont pas fait d'études sérieuses, et pour tous ceux qui, arrivant à un certain âge, sentent s'affaiblir leur cerveau.

« Je m'explique que de sévères moralistes aient comparé les aventuriers et les illusionnistes qui content de folles histoires aux niais, les propagateurs de faits mensongers et des mauvaises doctrines qu'ils enferment, à des trafiquants qui trompent leurs clients à l'aide de produits falsifiés. »

Les vingt-cinq millions et plus de spirites, entre autres les Alfred Russel Wallace, Crookes, Varley, Zöllner, Louis Figuier, D. Sexton, H. Love, Edison, Serjeant Cox, Maximilien Perty, A. G. Fichte, Oxon, Aksakof, Boutlerow, Dariex, Herman Goldschmidt, A. Robert Hare, Victor Hugo, Castelar, Gladstone, juge Edmonds, Vacquerie, Sardou, Fauvety, Bonnemère, Pezzani, Léon Denis, Delanne, Président Carnot, Reine d'Angleterre, Dr Wahu, Archevêque Wately, Dr Buchanan de Kentucky, général Gordon, Gounod, Houssaye, Godin, Tournier, Leymarie, Sully Prudhomme, Th. Gautier, Mme Emile de Girardin, Mme Rufina Nœggerath, Couillaut, général Basols, général Lacalle Torres-Solanot, José Fernandez, Amalia Domingo Soler, Navarro Murillo, Sanz Benito, Huelves Temprado, Escribano, A. de S. Couto, Miguel Vives, Allan Kardec, etc., vous tous, professeurs des Universités les plus réputées, grands poètes, écrivains célèbres et médiums ; tous respectés, considérés et estimés pour vos inventions et vos travaux utiles au bien général de l'huma-

nité, vous voilà informés des insultes que vous a adressées le Dr Berillon devant une société de savants, à Paris, première capitale du monde civilisé.

Je suis persuadé que des spirites plus autorisés que moi — et de tous pays — sauront donner une bonne leçon à l'insensé docteur qui se forme une opinion si arriérée de la science spirite et de ses adeptes; insensé qui sait que toute sa science et celle de l'école qu'il représente, n'est autre chose qu'un pur galimatias, un jeu de paroles, une analyse du vide, synthèse de tous les charlatanismes et de toutes les erreurs.

Les dires du Dr Bérillon seraient sans importance aucune si son discours, publié dans le journal *Le Matin* de Paris, du 30 juillet 1901, n'avait eu autant de retentissement que la rétractation de l'astronome Camille Flammarion : nombre de savants entendirent l'excommunication lancée par Bérillon à la science spirite, savants qui penseront ou ne penseront pas de même que l'hypnotiseur, cela je l'ignore ; mais ce que je puis affirmer, c'est que qui injurie les personnalités auxquelles Bérillon fait allusion, n'est pas digne de dénouer les cordons de leurs chaussures, et il les injurie pour le seul délit de propager des idées justes et consolatrices, conformes aux lois naturelles, et en conformité également avec les desseins de Dieu ; celui-là, dis-je, vaut moins que le singe du Brésil, capable qu'il est de commettre tout le mal possible, et commençant par dénaturer les principes rappelés par l'immortel Allan Kardec.

Pareille vilenie, ou, pour mieux dire, pareil crime de lèse-humanité, ne peut être toléré par les amis du bien et du progrès.

Le Dr Bérillon a dit : « Que nous autres médiums ne sommes autre chose que d'inconscients ou conscients prestidigitateurs. » Son compère de la Tourette, nous a traités aussi d'hystériques, de charlatans et d'exploiteurs, etc., etc. Je suis médium, et, dans toute la plénitude de mes facultés physiques et morales, en toute connaissance des droits et des devoirs de l'âme humaine ; pénétré de la responsabilité qui incombe à ceux qui prétendent éclairer les autres, persuadé que quiconque connaît une vérité et ne la répand point commet un crime de lèse-humanité ;

Eprouvant une répulsion sans limites pour toutes les basses exploitations, pour les égoïsmes, les despotismes et les injustices ; moi, qui n'ai jamais exploité les forces de mes semblables, ni intrigué pour obtenir des emplois, dignement ou indignement occupés par d'autres ; qui n'ai pas fait un pas pour briguer croix, titres, ou autres bagatelles qui flattent tant la vanité humaine; moi qui ai le cerveau dégagé de tout fanatisme, libre de vos erreurs universitares ; qui n'ai aucun respect à garder envers ces infaillibles routiniers et systématiques qui ont été, à toutes les époques de l'humanité, et sont encore les ennemis de la vérité ; moi qui, depuis cinq ans, fais savoir au monde entier que je suis disposé à remettre 20.000 francs à la per-

sonne qui présentera une théorie plus rationnelle que celle du spiritisme pour expliquer le fait relaté dans la *Revue Spirite* d'octobre 1896.

Je dis : que le discours prononcé par le Dr Bérillon devant une société de savants à Paris a confirmé une fois de plus : qu'en tous temps et en tous lieux, chaque fois qu'une vérité nouvelle se présente, *l'ignorance se révolte, et tous les ânes se mettent à braire* ; nous pouvons donc élever cette vérité à la catégorie d'axiome.

Il n'en est pas moins vrai que : il est plus facile au Dr Bérillon et à tous ceux de son espèce d'insulter que de raisonner ; il est, en effet, plus commode de nier les faits évidents et lumineux comme la lumière du soleil en plein jour, que de démontrer par *a* plus *b*, l'erreur en laquelle, plus de 25 millions de spirites, nous vivons.

Autre vérité confirmée par l'histoire est celle-ci : Les Bérillons, les Gilles de la Tourette, et tous ceux qui insultent d'honorables magnétiseurs, théosophes et spirites, ont pour coutume de nier d'abord les faits et de déclarer une guerre injuste et cruelle aux innovateurs ; ensuite, ils acceptent les faits, puis au bout de quelques temps, ils les accaparent, les monopolisent, les exploitent comme s'ils étaient leur propriété, mais en ayant bien soin de les baptiser de nouveaux noms, afin de s'attribuer le mérite de leur invention, devant les ignorants. Nous savons tous que les faux savants de nos jours appellent Hypnotisme, le Magnétisme des Christ, Esculape, Paracelse, Greatrakes, R. Dean, Cagliostro, Van Helmont, Deleuze, Simon, Mialle, Mesmer, Bacon, Puységur, Ricard, Despin, Petetin, Foissac, Rostan, Georget Cardel, Deslon, Hyppolite Husse, baron Dupotet, Dr Hesum, Cuvillers, Cahagnet, Durville, etc.

Nous savons également tous que, pour le spiritisme, les faux savants commencent déjà à le nommer psychisme.

Tel est le déloyal procédé de ces adversaires dont le bagage scientifique se réduit à zéro ; véritables éteignoirs qui — ne pouvant comprendre qu'il existe dans la nature une infinité de réalités qui restent cachées à nos sens limités, réalités qui se montrent, mais ne se démontrent pas — s'enhardissent à nier Dieu, parce que son existence ne peut se démontrer par une équation algébrique ou par un réactif chimique. Ils nient l'existence de l'âme parce qu'ils ne la voient pas et qu'ils ne peuvent la disséquer de leur scalpel. Ils nient la communication avec les esprits, parce qu'ils ne veulent pas comprendre que la vérité n'est pas semblable à la courtisane, qui se jette dans les bras du premier venu, et que les esprits, étant doués d'intelligence, de liberté, de volonté et de conscience, se refusent, pendant les expériences, à obéir aux stupides exigences d'hommes orgueilleux et de mauvaise foi.

Fort heureusement, en face de leurs négations insensées, se présente la brutalité des faits médiamniques, et, que le veulent ou non les Bérillons, les

Gilles de la Tourette et autres comparses de la science officielle, un fait est un fait, et Dieu même avec tout son pouvoir ne saurait empêcher que le fait ne soit.

Le fait que j'ai présenté dans la *Revue Spirite* d'octobre 1896, et dans le journal l'*Éclair* de Paris, n'est pas certainement des plus extraordinaires qu'il y ait en spiritisme ; mais, tel qu'il est, il détruit toutes les absurdes théories et contient tout ce qui est nécessaire pour démontrer mathématiquement la vérité de la communication des esprits avec les habitants de la terre ; il prouve aussi que les âmes, après le phénomène que nous nommons mort, ne se trouvent, ni dans le petit ciel du cléricalisme, en monotone contemplation devant un Dieu colère, inconséquent, injuste, cruel, vengeur, tel enfin que ne voudrait pas être celui qui écrit ces lignes ; elles ne sont pas non plus dans un enfer où elles brûlent éternellement sans jamais se consumer ; pas davantage dans un purgatoire inventé par le clergé vénal, et d'où un prêtre (serait-il le plus grand pécheur) peut les faire sortir par des cérémonies grassement payées. Ce fait qui m'est propre prouve encore que les esprits pensent sans matière cérébrale, et peuvent nous transmettre leurs pensées par divers genres de médiumnité ; il prouve enfin « que ni l'existence, ni le travail, ni la douleur, ni la haine, ni l'amour, ne finissent là où commence le sépulcre. »

En présence d'une infinité de faits démontrés avec toute la rigueur scientifique du XIX[e] siècle; (ainsi l'affirme Sir Alfred Russel Wallace, membre de la Société Royale de Londres, et président de la Société d'anthropologie) ; en présence, dis-je, de faits inconciliables avec la fausse science, avec les impostures des dogmes religieux, et inexplicables par les lois de la matière connues jusqu'à ce jour, Matérialistes, Cléricaux, Néantistes et tous les adversaires de l'immortel Allan Kardec, peuvent dire avec Voltaire.

C'est un coup bien rude,
Rude à recevoir
Malgré l'habitude
Qu'on en peut avoir.

On dit communément que les extrêmes se touchent, et c'est vérité : matérialisme et cléricalisme ; deux pôles opposés, deux opposés fanatismes, deux erreurs anti-sociales, anti-humaines, deux mauvais fruits de la civilisation, font cause commune pour combattre et même assassiner dans son berceau le spiritisme moderne, spiritisme qui ouvre les plus vastes horizons à l'entendement humain : nous savons tous que M. Crookes, étudiant les phénomènes du spiritisme, a découvert le quatrième état de la matière la « matière radiante » qui ouvre à l'imagination et à la science un vaste champ pour d'importants problèmes de l'avenir.

Que le Dr Bérillon soit donc convaincu : philosophiquement, moralement et scientifiquement, le spiritisme accomplit une grande mission sur la terre, qu'il soit convaincu aussi que la science de l'infini n'est point contenue dans la seule expérimentation des faits qui tombent sous nos sens ; qu'elle ne l'est pas non plus dans la matière cérébrale des hommes qui ne veulent rien admettre qui s'élève au-dessus de leurs conceptions mesquines.

Bérillon dit « qu'il ne croit pas à l'existence de l'âme parce qu'il ne l'a pas vue ». Le Dr Bérillon voit, sent, dort, veut, aime, hait, espère, souffre, jouit, a une mémoire, une conscience, assez atrophiée, et pourtant, toutes ces sensations qu'il ne voit pas avec ses yeux, osera-t-il les nier ? S'il a tout son bon sens, il ne l'osera pas. Le Dr Bérillon a-t-il vu, de ses yeux, la manière dont les nerfs reçoivent et transmettent les impressions nécessaires au mouvement ? Non. — A-t-il vu l'assimilation des fluides nutritifs s'opérer dans les tissus végétaux, animaux et humains ? Non. — A-t-il vu les ondes sonores les fluides : électrique, magnétique, nerveux, odique, psychique ; les millions d'animalcules dotés d'appareils locomoteurs, que contient une goutte d'eau ? A-t-il vu les mondes infinis et la force qui les soutient et les fait graviter dans l'incommensurable espace ? Rien, rien, rien de ce que je viens de mentionner, n'a vu le Dr Bérillon de ses yeux. Osera-t-il nier ces réalités, et nier aussi que les plus puissantes forces de la nature résident dans l'invisible, ou du moins dans ce qui reste caché à notre vue ? Et, qu'a-t-il simplement fallu pour nous permettre de voir de nos yeux les merveilles de l'infiniment grand et de l'infiniment petit ? la découverte du télescope et du microscope. Et qu'a-t-il fallu pour démontrer l'existence du monde invisible qui nous entoure, monde mille fois plus important que celui qui fut découvert par Christophe Colomb ? L'avénement du spiritisme moderne, la découverte de certaines facultés que nous, humains, possédons, lesquelles nous permettent d'entrer en relation avec les êtres qui habitent les régions de l'espace ; certains progrès de la science y ont aussi contribué ; telle l'invention de l'appareil photographique qui nous présente la preuve irréfutable de l'existence des esprits. Et maintenant, si le Dr Bérillon, et tout le monde avec lui, se voit forcé d'admettre certaines choses, sinon par leur connaissance, du moins par leurs effets, est-il logique de nier l'existence des esprits qui se révèlent par des effets intelligents, et par le fait brutal de de la photographie ?

Le Dr Bérillon niant l'existence de l'âme parce qu'il ne la voit pas, a fait montre de fanfaronnade devant la Société des savants de Paris ; il s'est montré ignorant et illogique, et s'il n'était ni l'un ni l'autre, nous aurions lieu de croire que ses négations sont dictées par la mauvaise foi.

Pauvre Bérillon ! sois convaincu, sois-le hardiment que la philosophie d'Allan Kardec, ainsi que les faits qui la confirment, sont irréfutables : la

philosophie, parce qu'elle est basée sur les lois naturelles, et les faits, parce qu'ils ont été démontrés avec toute la rigueur scientifique du XIXe siècle.

Sois-en bien convaincu : si la philosophie spirite est acceptée par les plus éminents savants, par de grands écrivains, et par tous les esprits supérieurs, c'est que le spiritisme a rempli le grand vide qu'ont laissé dans leurs âmes les impostures des 400 et plus de religions qui existent sur le globe : et si, comme tu le dis toi-même : « Des populations entières se convertissent à l'Évangile d'Allan Kardec », c'est que les livres de Kardec recèlent le secret de toute justice, de toute consolation, de toute espérance et de tout amour ; ils renferment aussi les plus saines notions de sociologie, de solidarité et de fraternité universelles, de même la plus parfaite connaissance de notre passé, du présent et de l'avenir ; la raison ou le pourquoi de nos inégalités physiques, intellectuelles et morales ; ils contiennent enfin la plus sublime et la seule vraie conception de la vie, de l'âme, de la morale, de Dieu et de la création dans ses diverses phases. Bérillon a dit : « Les spirites élèvent des chapelles ou églises. » Dire cela c'est mentir.

Les vrais spirites, non seulement n'élèvent pas de chapelles, mais encore ont horreur de toutes les religions positives, car elles ont produit l'ignorance, le mensonge, l'intolérance, la haine de frère contre frère, l'esprit de persécution et l'erreur ; elles ont sanctionné la misère, la barbarie, tandis que nous, Spirites, nous voulons : le savoir, le bonheur, la civilisation et l'amour de l'humanité.

Nous ne pouvons ni ne voulons élever de chapelles, nous qui n'admettons ni mystères ni miracles ; nous ne croyons pas non plus que, pour assurer son salut éternel, il suffise de manger ou de se priver de certaines viandes durant certains jours consacrés par un successeur de Pierre le traître, un bonze, un rabbin, un marabout ; qu'il soit nécessaire de se confesser, de communier, de prier dans une église ou une synagogue, d'aller à la messe, au sermon, ni d'obéir à des articles de foi imposés par des hommes de religions diverses, prétendant chacun représenter la divinité.

Nous n'élevons pas de chapelles, nous, vrais spirites, qui croyons qu'il est mille fois plus intéressant, instructif et agréable de passer notre temps à voir voler un insecte ou nager un poisson, à respirer une fleur, écouter chanter le rossignol, admirer le premier sourire d'un enfant, ou la douce voix de la femme aimée, à s'occuper enfin de toutes sortes d'œuvres bonnes et utiles, plutôt que de passer, ou mieux de perdre notre temps à assister à de ridicules cérémonies propres seulement à égarer la logique et la raison.

Le spiritisme dit : Dieu est un esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité, dans son vrai temple qui n'est autre que le cœur de toute créature vertueuse, ayant pour unique dogme celui qui est écrit dans la conscience humaine et dans l'œuvre sublime de la création.

Pour nous approcher davantage du véritable Dieu de l'Univers, Alfa et Omega de tout ce qui existe, de ce Dieu qui ne ressemble en rien au Dieu inconséquent, colère, vindicatif et cruel des sectaires de l'Église catholique romaine, il est nécessaire de nous perfectionner de plus en plus en progressant intellectuellement et moralement. Pour notre progrès, la justice éternelle, sage et prévoyante, nous a concédé l'immortalité de l'âme, la pluralité des existences et l'éternité du temps.

Nous, spirites, croyons à la préexistence et à la persistance éternelle de l'esprit, à la pluralité des existences dans ce monde ou dans d'autres, à la loi naturelle et juste de la réincarnation ; à la solidarité et à la communion des êtres. Où se trouve donc l'irrationnel? Serait-ce dans la croyance au naturel?

Le Dr Bérillon a dit : « Que nous administrons aux affamés du mystère le poison du merveilleux. » Flammarion dit le contraire, et, touchant ce point, je crois qu'il pense de même que le jour des obsèques du Maître Allan Kardec. Effectivement, le grand astronome a dit ce jour-là : « Ce serait un acte d'importance d'établir devant ce sépulcre que l'examen méthodique des phénomènes mal nommés surnaturels, loin de rénover l'esprit superstitieux et de débiliter l'énergie de la raison, éloigne, au contraire, les erreurs et les illusions de l'ignorance, et sert mieux le progrès que la négation illégitime de ceux-là qui ne veulent pas prendre la peine de voir. »

Le philosophe Fauvety a dit : « Le spiritisme se produisant d'une manière expérimentale avec les manifestations des esprits, satisfait complètement la méthode des sciences naturelles, et l'âme, se trouvant revêtue après la mort d'un organisme éthéré (périsprit) organe très subtil, sans doute, mais pourtant matériel, rentre forcément dans les lois qui régissent toutes les forces cosmiques, chimiques, biologiques, physico-chimiques, etc... »

Cela est dit par deux hommes qui ont étudié le spiritisme comme ne l'a certes pas étudié l'hypnotiseur Bérillon.

Est-ce donc administrer le poison du merveilleux que de dire aux hommes que le travail, la science et la justice sont les seuls chemins qui mènent au progrès et à la liberté? Est-ce les empoisonner que de leur dire ce que leur disait Holback? « O homme! efforce-toi d'être le plus heureux que tu le peux, mais souviens-toi que tu ne peux vivre seul dans le monde. C'est seulement en rendant tes semblables heureux que tu le seras toi-même, tel est l'ordre du destin. Sois juste, parce que l'équité est la base du genre humain. Sois bon, parce que la bonté enchaîne les cœurs ; sois indulgent, parce que, faible toi-même, tu vis avec des êtres aussi faibles que toi. Pardonne l'injure parce que la vengeance éternelle est odieuse. Fais du bien à qui t'outrage afin de te montrer plus noble que celui-là qui t'outrage, fais-toi même son ami. Sois modeste, retenu, tempéré... parce que si tu es vicieux, tes funestes

habitudes retomberont sur ta tête. Les lois des hommes ne sont justes que lorsqu'elles sont conformes à la nature : » c'est-à-dire conformes aux lois immuables imposées par la conscience universelle, à tout ce qui existe.

Est-ce donc enfin répandre un poison que de dire aux hommes que tous, nous sommes responsables de nos actes devant Dieu, synthèse de toutes les perfections, centre d'où émane tout bien, toute justice, vérité, beauté, point lumineux où tout converge. Etre suprême qui, sondant nos cœurs, pèsera nos actes dans la balance de sa divine justice ?

Voilà le poison que les spirites administrent à toutes les créatures sans distinction de race ni de religion. J'attends que le Dr Bérillon et tous les savants qui l'ont entendu, me disent ce qu'ils trouvent dans le credo spirite qui puisse ternir les consciences des humains.

Nos sublimes enseignements sont ceux du Christ, symbole de Liberté, d'Egalité et de Fraternité ; du Christ qui a condamné toutes les idolâtries et le honteux trafic des prières, disant : « Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement » ; nos enseignements, dis-je, sont contenus dans les œuvres d'Allan Kardec, et les théories d'Allan Kardec sont les seules offrant une explication rationnelle des faits médianimiques démontrés par la science expérimentale.

La science du XIXe siècle démontre aussi que l'ignorance, l'hypocrisie née des cerveaux opaques, réfractaires à toutes vérités et ennemis de tout bien et de tout progrès, la mauvaise foi et les basses jalousies, l'orgueil insensé et les ambitions malsaines, toutes les idolâtries et les bestialités honteuses, les exploitations et les impostures qui dégradent l'humanité, sont le lot de tous ceux qui ont ridiculisé cette formule supérieure retrouvée par Allan Kardec : « Tout effet a sa cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La grandeur de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet. »

Ces formules sont et seront éternellement vraies, de même les affirmations de Henri Berthode et de Valentin Tournier. « La mort ne sépare pas pour toujours, ni même en ce monde, les élus que Dieu a reçus dans son sein et les exilés qui restent dans cette vallée de larmes. Il est des heures mystérieuses et bénies pendant lesquelles nos chers morts murmurent à nos oreilles des paroles de consolation et d'espérance. » « Nous communiquons avec les morts ; ils sont à nos côtés, et, comme ils conservent les sentiments qui les animaient durant leur vie, pénétrons-nous de cette vérité que, quand nous voulons faire le mal, peu importe les précautions que nous prenons pour nous cacher, nous n'arriverons jamais à nous soustraire aux regards des mauvais qui se réjouissent, ni des bons qui s'attristent. »

Moi qui ai reçu, durant 25 ans, mille et mille preuves de la communication des esprits, je dis aussi : qu'il existe un idéal supérieur aux réalités de

cette vie, et que notre dernier soupir, en quittant cette terre, est suivi d'un premier dans un monde plus avancé, dans une région en harmonie avec notre avancement intellectuel et moral. Ni moi ni personne qui ait vu certains faits ne pouvons rester à égale distance de la crédulité et de l'incrédulité, selon ce que conseille le célèbre astronome Flammarion dans son dernier livre : *L'inconnu.* Il est très judicieux de choisir sa croyance donc rejeter ceci accepter cela

Nos sens, notre raison, notre conscience, et la science du XIXe siècle, nous forcent à croire fermement :

Que deux et deux font quatre.

Que l'ordre n'est pas le désordre ; que la justice n'est pas l'injustice ; que le bien n'est pas le mal.

Que tout effet intelligent obéit à une cause intelligente.

Que rien ne pénètre en notre intelligence, si ce n'est par le moyen des sens. ?

Que naître, mourir, renaître et progresser sans cesse, telle est la loi.

Que, attendu qu'il n'y a pas de loi sans législateur, il existe un *suprême* Législateur auteur de tout ce qui est créé.

Il faut être un parfait simple d'esprit pour nier les vérités mentionnées ci-dessus, vérités écrites dans les livres scientifiques, vérités que nous pouvons constater en levant les yeux au ciel et qui se trouvent gravées dans notre conscience. Nous savons que la philosophie et la science spirite détruisent les plus chères théories et tous les faux systèmes de nos adversaires ; nous savons que le spiritisme soulève le voile qui couvre les exploitations, ambitions, égoïsmes et impostures des cléricaux, Romanistes, Jésuites et Matérialistes, tous loups d'une même portée, mais, que faire si un fait est un fait, et si Dieu avec tout son pouvoir ne peut faire que le fait ne soit pas?

Que faire, s'il n'a pas existé, s'il n'existe, ni n'existera un homme qui puisse réfuter ce qui suit, admirable exemple de la suprême logique d'Allan Kardec ?

« Nous nous placerons sur leur terrain, et puisqu'ils veulent (les savants) apprécier les faits spirites avec l'aide des lois de la matière, qu'ils prennent en conséquence dans cet arsenal quelque démonstration mathématique, physique, chimique, mécanique, physiologique, et qu'ils prouvent, par *a* plus *b*, en partant toujours de l'existence et de la survivance de l'âme :

1° Que l'être qui pense en nous pendant la vie ne doit plus penser après la mort ;

2° Que, s'il pense, il ne doit plus penser à ceux qu'il a aimés ;

3° Que, s'il pense à ceux qu'il a aimés, il ne doit pas vouloir se communiquer à eux ;

4° Que s'il peut être partout, il ne peut pas être à nos côtés ;

5° Que s'il est à nos côtés, il ne peut pas se communiquer à nous.

6° Que, par son enveloppe fluidique, il ne peut agir sur la matière inerte ;

7° Que, s'il peut agir sur la matière inerte, il ne peut pas agir sur un être animé.

8° Que s'il peut agir sur un être animé, il ne peut pas diriger sa main pour le faire écrire ;

9° Que, pouvant le faire écrire, il ne peut répondre à ses questions et lui transmettre sa pensée.

Quand les adversaires du spiritisme nous aurons démontré que cela ne se peut pas, par des raisons aussi patentes que celles par lesquelles Galilée démontra que ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la terre, alors nous pourrons dire que leurs doutes sont fondés.

Malheureusement, jusqu'à ce jour, toute leur argumentation se résume en ces mots : Je ne crois pas, donc cela est impossible. Ils nous diront sans doute que c'est à nous à prouver la réalité des manifestations ; mais nous la leur prouvons par les faits et par le raisonnement : s'ils n'admettent ni l'un ni l'autre, s'ils nient même ce qu'ils voient, c'est à eux de prouver que notre raisonnement est faux et que les faits sont impossibles.

L'irréfutable logique d'Allan Kardec, les innombrables faits qui prouvent la communication des esprits, la science qui en a démontré la vérité, et le prix de 20.000 francs que j'ai offert, voilà l'épée de Damoclès lourde et acérée suspendue par un cheveu sur la tête de ceux qui ont ridiculisé Allan Kardec.

Avec quelle raison a pu dire G. Béra : « L'intérêt, l'appât du gain, ne furent point suffisants pour décider nos contradicteurs à sortir des explications vagues, nuageuses, entortillées de phrases soi-disant scientifiques, qui cachent sous des termes plus ou moins venus du grec, le creux et le néant de l'hypothèse pure. Lorsque les spirites, agacés de ce fatras de conceptions en l'air, ajoutent au positivisme du fait celui de l'argent, ils constatent qu'en face d'eux, ils ne rencontrent plus que le vide et le silence. Pour négatif qu'il soit, est-il un fait plus démonstratif? »

M. G. Béra a dit cela en avril 1901 ; mais peut-être M. Béra ignore-t-il que le 16 juillet, c'est-à-dire trois mois plus tard, une nouvelle étoile, lumineuse comme pas une au firmament, un homme incomparable en science et en vertu, un infaillible de la science officielle, a juré, sur la tête d'Hippocrate, d'exterminer le spiritisme ; oui, M. Béra, oui, le Dr Bérillon, premier secrétaire de la Société des savants de Paris, l'insulteur en question, homme qui ne veut pas que nous allions au-delà de la corde avec laquelle il nous prétend attacher, est le vrai Messie qui nous guérira de la maladie qui conduirait 20 millions de spirites à Leganés. O ! grrand Bérillon, prince de la science officielle ! parlez, parlez, pour Dieu ! il ne faut pas mettre la lumière sous

le boisseau ; tout, tout ce que vous saurez, vous devez le dire à haute voix et le crier même par dessus les toits.

Enfin nous nous féliciterons de savoir comment vous êtes arrivé à cette démonstration : que les hommes les plus éminents dans les sciences, sont dans l'erreur et vous, non. Si votre très supérieure intelligence croit que les faits du spiritisme moderne sont en flagrante opposition avec les lois naturelles qui régissent les êtres animés et les choses inanimées ; si ces faits sont en opposition avec les desseins du Créateur, coupez, coupez le mal dans sa racine, et nous vous en serons éternellement reconnaissants.

Dès cet instant, nous vous prédisons une gloire impérissable, si vous arrivez à nous préserver de cette épidémie en établissant une fois, et pour toujours, les véritables lois de la nature.

Dites-nous, ô éminent Bérillon ! ce qui est possible, ce qui n'est pas possible ; ce qui sera plus tard, ce qui ne sera jamais. Nous espérons qu'avec votre science et celle de vos éminents maîtres, vous saurez déterminer où finit le réel, et où commence le mystère.

(*A suivre*). *Médium* SEGUNDO OLIVER,
à Barcelone.

Un nouveau témoignage

Pour répondre aux assertions risquées concernant la médiumnité de Mme Rothe, émises par le Dr Bohn, et les personnages masqués C. et F., nous avons rapporté les récits si affirmatifs de la princesse Karadja, et les séances si merveilleuses qui ont eu lieu chez Mme Noeggerath et au cercle du « Spiritualisme moderne ». Un nouveau témoin, dont personne ne songera à discuter la compétence, Mme d'Espérance, le fameux médium d'Aksakoff et de Fidler, l'auteur de l'ouvrage célèbre « Au pays de l'ombre », vient ajouter à nos arguments le poids de son observation personnelle.

Voici son récit tel que nous le traduisons textuellement du « Light » du 28 septembre dernier :

« La question de l'authenticité de la médiumnité de Mme Rothe a été soumise au public en plusieurs articles récents. Les opinions des écrivains diffèrent beaucoup, et leur façon d'exprimer leur opinion donne au lecteur l'impression que, s'il y a quelque chose de défectueux, il n'est pas bien certain que ce soit du côté du médium. Telle fut du moins l'impression de celle qui écrit ces lignes, après avoir lu ces articles, et avoir consulté une ou deux personnes qui, étant d'anciens investigateurs, doivent être bons juges de l'authenticité des phénomènes médianimiques.

Poussées peut-être par un sentiment de curiosité à l'égard de l'objet de tant de controverse, et par le désir d'obtenir une communication qui nous était promise depuis longtemps, une de mes amies et moi nous convînmes d'aller à Berlin, voir Mme Rothe, qui s'y trouvait, disait-on. Grâce aux bons soins du professeur S., nous obtînmes une séance avec Mme Rothe pour le 11 courant. Nous étions strictement incognito, et passions simplement pour des amies du professeur. Je n'avais même pas donné mon nom à l'hôtel où j'étais descendue.

Le professeur S. vint nous voir à notre arrivée et nous discutâmes l'heure et le lieu de la séance. On décida que le professeur S. accompagnerait le médium à notre hôtel ce même jour à 5 heures, et que la séance aurait lieu dans notre chambre. Ils arrivèrent quelques minutes avant cinq heures. Je n'ai jamais vu de femme plus nerveuse et plus craintive. Ses yeux me rappelaient ceux d'un pauvre lièvre blessé que nous avions relevé sous les pieds de nos chevaux, sur le champ de manœuvre, il y a quelque temps. Elle est de taille moyenne et extrêmement maigre. Elle était vêtue d'une robe commune, sombre, unie, collante aux hanches (comme c'est la mode aujourd'hui, où le moindre mouchoir de poche fait saillie sous nos vêtements), d'un corsage de soie foncée avec les manches étroitement serrées, d'une courte jaquette et d'un chapeau. Je l'aidai à retirer jaquette et chapeau, et je les suspendis moi-même.

Mme Rothe s'assit sur une chaise en face des fenêtres. Il y a trois grandes fenêtres dans cette chambre. Je m'assis en face d'elle, tournant le dos aux fenêtres. Mon amie, F. de L. s'assit à ma droite, à la gauche du médium, le professeur S. en face d'elle. Au milieu de nous était une petite table, sur laquelle était placée une boîte contenant un gros cristal, que je demandai au médium de regarder. Elle le fit d'abord négligemment, puis, comme effrayée, elle s'écria : « Oh ! que c'est curieux ! Voyez tout ce monde. Ah ! la boule est faite avec des dessins dessous. Mais non, ils sont vivants ! Puis-je la prendre et regarder ? »

Elle prit le cristal, puis le replaça, en nous regardant d'un air soupçonneux. Nous lui demandâmes de décrire les tableaux qu'elle voyait et elle répondit : « Il y en a tant, et ils bougent continuellement ! Voici un homme chauve, à l'air bon, sa barbe commence à grisonner, il a de beaux yeux, il sourit. En voici un autre, en uniforme, il est gros, il a les cheveux et la moustache foncés ; un autre est avec lui... Oh ! il y en a tant ! tant ! et ils bougent tout le temps ! »

Nous reconnûmes aussitôt les visages qu'elle décrivit.

Des coups commencèrent à retentir sur la table et le parquet, et accompagnèrent constamment notre conversation pendant toute la séance. Ils faisaient preuve de comprendre nos remarques, que nous les fassions *en*

anglais (1) ou en allemand. Un nom fut épelé — le nom que j'attendais — et un message pour moi, qui était tout à fait de circonstance, mais la communication que j'espérais ne vint pas.

Le médium fut ensuite entrancée et fit un long discours adressé à moi, sous forme de poëme. Ce discours dura de cinq à huit minutes; il était incontestablement personnel, et témoignait d'une connaissance si intime avec les diverses circonstances de ma vie, qu'il ne peut être question de demander s'il était original et improvisé. Je m'informai ensuite près de mes amis de la valeur de la poésie, dont je ne pouvais juger, étant étrangère, et l'on me dit : « Elle est tout à fait bonne, la langue est irréprochable et ne ressemble aucunement à la langue et à la prononciation de Mme Rothe, qui parle un patois saxon. »

A la fin de son discours, le médium se leva subitement, étendit ses mains vers moi, et dans ses mains *ouvertes* il vint une quantité de fleurs, tombant je ne sais d'où. Tout ce que je sais, c'est que Mme Rothe était assise, les mains posées sur ses genoux, sauf que, quand elle me parlait, elle faisait quelques gestes pour accentuer ses paroles. Elle ne s'est point baissée, et ses mains n'ont jamais été cachées à ma vue.

Les fleurs consistaient en quatorze grands œillets ouverts, vingt-huit en boutons plus ou moins ouverts, deux roses, deux grands asters, huit ou dix myosotis, et quelques autres fleurettes.

Le médium se tourna vers moi et, de quelque part au-dessus de ma tête, elle cueillit une rose avec ses feuilles, qu'elle attacha dans mes cheveux, puis se rassit et nous parla de son ton ordinaire.

Elle fut entrancée de nouveau, et nous adressa alternativement un autre discours poétique, aussi long ou plus long que le premier, et les expressions, au moins deux, étaient singulièrement de circonstance. Puis, étendant ses mains sur le milieu de la table devant nos yeux, elle saisit soudain une autre masse de fleurs qui semblait y tomber. Quelques fleurs tombèrent sur la table, et d'autres sur nos genoux. Toujours en trance le médium les ramassa, et les disposa en guirlande autour du cou et de la poitrine de mon amie. Une troisième fois elle étendit les mains et, de nouveau, dans ses mains ouvertes, tomba une quantité de fleurs. Je ne pus voir d'où elles tombaient. J'ai vu les mains ouvertes, vides, et j'ai vu les fleurs, mais pas avant que les mains fussent refermées sur elles.

J'ai bonne vue. Il faisait grand jour, la chambre était bien claire. Mme Rothe était en pleine lumière, et j'étais dans la meilleure position pour observer tous ses mouvements, si elle en avait fait; mais elle n'en fit pas d'autres que de se lever brusquement pour saisir des fleurs. Quelquefois elle ne prenait pas tout, et il en tombait sur la table; alors elle se rasseyait.

(1) Nous soulignons ceci, car Mme Rothe ne comprend pas l'anglais.

Mon amie reçut au moins le double de fleurs de ce que je reçus, une pleine poignée de myosotis, une autre d'œillets, une d'asters, de chrysanthèmes, de roses, de fuchsias et d'autres fleurs encore.

Après cela le médium fit des passes magnétiques sur la tête et les yeux de mon amie, et des mouvements comme si elle recevait quelque chose qu'on eut versé dans sa main pour en oindre les yeux. Il faut ici que j'explique qu'il y a quelques mois mon amie eut aux yeux un sérieux accident, et qu'elle avait été soignée par les médecins pendant quatre mois sans succès, au contraire. Un de ses projets en venant à Berlin était de consulter un oculiste en renom. Le voyage semblait avoir produit un mauvais effet sur sa vue, car elle éprouvait une grande souffrance après notre arrivée. Le matin qui suivit la séance elle alla chez l'oculiste et, à sa grande joie, l'examen qu'il fit et qu'elle redoutait, ne lui fit endurer presque aucun mal : et elle découvrit qu'une grande amélioration s'était produite, qu'elle ne peut attribuer qu'aux manipulations du médium en trance.

D'une façon générale, après avoir noté avec soin, et examiné toutes les paroles et tous les actes de Mme Rothe, nous sommes arrivées à cette conclusion que, bien que n'ayant pas obtenu la preuve particulière que nous souhaitions, nous en avons eu beaucoup d'autres, soit par la description de personnes vues dans le cristal, dont nous avons reconnu deux immédiament, soit par les coups qui ont épelé des noms et des messages, soit par les discours proférés en trance; et comme le médium ne nous connaît absolument pas, comme elle ne pouvait connaître nos amis décédés, ni notre entourage, nous pouvons affirmer que ces renseignements lui sont parvenus par une voie extra-naturelle.

Il est possible que nous ayons eu une chance singulière, et une réussite peu ordinaire. Mais je peux dire que quelques séances comme la mienne doivent contribuer à éloigner les soupçons que de récents articles ont jetés sur la médiumnité de Mme Rothe ».

E. D'ESPÉRANCE.

Nous croyons utile de faire remarquer ici que M. Jentsch ne paraît pas avoir été présent à cette séance, où certainement il eût été mentionné. L'on se rappelle que c'est à sa complicité que les ennemis de Mme Rothe attribuent tous ses succès ; c'est du moins le grand cheval de bataille du Dr Bohn ; et F... et d'autres faisaient de son exclusion la condition *sine quâ non* de toute enquête à l'avenir. A moins de soupçonner de compérage le digne et honorable professeur Sellin, nous ne voyons pas ce que la critique la plus malveillante pourrait imaginer aujourd'hui.

Notre honorable confrère le *Light*, dans son impartialité complète, présente également les deux côtés de la question ; si nous lui avons quelque peu reproché d'avoir accueilli favorablement les articles hostiles, et con-

tribué à propager l'erreur, nous nous plaisons à reconnaître que ses lecteurs ont su découvrir de quel côté était la vérité ; et nous ne pouvons mieux clore la longue discussion sur la médiumnité de Mme Rothe que par ces paroles empruntées à un correspondant habituel du *Light*, et que notre distingué confrère publie dans son numéro du 5 octobre, sous la signature « Bidston » :

« Monsieur, il est consolant de lire le récit simple et droit fait par Mme d'Espérance de sa séance avec Mme Rothe, et je suis heureux de saisir cette occasion d'exprimer ma sympathie pour les efforts qui ont été faits pour venir en aide à ce médium, par cette dame, par la princesse Karadja et par le professeur Sellin. Je voudrais aussi assurer à Mme Rothe que la critique hostile de sa médiumnité faite par Mme F... a coulé comme de l'eau sur le dos d'un canard, pour tous les spirites expérimentés. Il est plus qu'inutile de critiquer un phénomène qu'on n'a pas vu soi-même, mais les récits fournis successivement par Mme F..., le professeur Sellin, et la princesse Karadja prouvent abondamment que la défiance, la jalousie et le soupçon se partageaient les assistants. Quelle atmosphère pour un phénomène psychique ! Et pourtant, malgré ces conditions désastreuses, Mme F... affirme (*Light*, 22 juin) : « J'ai vu la fleur sur la tête de M. R... *avant* que le médium l'ait reçue, » et plus loin : « Elle tenait ses mains en l'air, au-dessus de la table, en pleine vue de tous, et tous virent comme une pluie tomber du plafond dans ses mains étendues. »

Les insinuations mauvaises supportées par Mme Rothe, et exposées par la princesse Karadja (*Light*, 31 août), dispensent de tout commentaire, et on ne peut que déplorer les procédés ignorants et hostiles de la moyenne des chercheurs.

G. BÉRA.

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE DES SCIENCES OCCULTES

DES SOCIÉTÉS SECRÈTES.

CHAPITRE X.

LES CARBONARI.

La *Carbonaria* est une secte politique et religieuse qui aurait été formée d'abord en Italie ; les membres se nommaient *Carbonari*, qui signifie en italien *Charbonniers*.

Ce terme aurait été appliqué à son origine aux conspirateurs Guelfes, qui se réunissaient dans les bois, dans les forêts, afin de conspirer et pouvoir en même temps échapper à la surveillance des Gibelins en se cachant dans les cabanes des charbonniers de la forêt.

Plus tard, la secte poursuivit un double but : l'indépendance de l'Italie et la réforme de l'Eglise Catholique.

D'après une autre tradition la Carbonaria serait originaire de la France, et au xve siècle, elle aurait eu pour père Saint-Thibaud et pour parrain François Ier. C'est même de ce roi galant que les *Carbonari*, dénommés en France *Bons Cousins*, auraient tenu leurs lettres d'investiture; or, un historien italien, Botta, prétend que les premières *Ventes* (c'est ainsi qu'on dénommait leur réunion) et leur organisation dans le royaume de Naples ne remonteraient qu'à l'époque des luttes des Napolitains contre la France, c'est-à-dire à la fin du siècle dernier ou plutôt au milieu du siècle, où on les nommait en France les *Fendeurs*. Mais à cette époque nous pensons que la Fenderie ou Charbonnerie n'avait en France aucun but politique ou religieux, elle exerçait seulement l'hospitalité et la charité.

Ceci paraît confirmé par un auteur compétent, Clavel, l'historien de la Franc-maçonnerie, qui affirme que « certaines loges du Jura, des Alpes et des Vosges disséminées sur de vastes étendues de montagnes boisées, avaient au moment de la Révolution adopté une organisation particulière, et se seraient efforcées de resserrer les liens de leur mutualité, et auraient dans ce but formé des *Ventes*, avec affiliation spéciale. »

A l'appui de son opinion, Clavel cite celle de Briat, du Jura, qui tombé dans les mains du fameux bandit Schinderhannes parvint à s'échapper, grâce au concours que lui prêtèrent les charbonniers de la Forêt Noire qui étaient, comme lui, *Bons Cousins*.

Notre opinion est que la Charbonnerie naquit en France, et cela très anciennement, dans les forêts du Roussillon et du Bourbonnais. Ses premiers membres furent (on le suppose du moins) de pauvres bûcherons, auxquels se joignirent des clercs et des gentilhommes chassés de leurs foyers par les guerres désastreuses que la France eût à soutenir sous Charles VI et Charles VII; la Carbonaria en France ne comportait qu'un grade, tandis qu'en Italie elle en eut trois.

Ce fut l'armée de François Ier qui importa cette société secrète en Italie, elle existe donc dès le xvie siècle.

L'historique du grade en fait remonter l'origine à l'époque de Salomon!

C'est peut-être pousser bien en arrière cette origine.

Quoi qu'il en soit, chez le *Fendeur* français, on trouve une philosophie douce et tendre, mêlée parfois d'une fine gaité gauloise, tandis que le Carbonaro italien, comporte un esprit sombre et parfois vindicatif.

Voici comment s'ouvrent les travaux dans le chantier (*la loge*) du Carbonaro.

Père maitre (*Le Vénérable*) demande au cousin Duchêne (au 1er surveillant) :

— Quel temps fait-il, cousin?

R. — Très beau, Père Maître; le Soleil se lève, le vent est calme, les feuilles des arbres sont tranquilles (On dit le contraire quand le chantier n'est pas couvert.)

D. — Pourquoi le Soleil s'est-il levé?

R. — Pour favoriser notre travail.

D. — Que venez-vous faire ici?

R. — Du mal en apparence, qui se changera bientôt en bien : travailler pour vivre, vous souhaiter bonne vie, Père Maître, et à tous les bons cousins et bons compagnons fendeurs, et à l'avantage.

D. — Qui vous oblige au travail?

R. — La terre qui ouvre ses entrailles en m'engageant à la cultiver pour y trouver ma subsistance.

D. — Avez-vous déjà travaillé au chantier?

R. — Oui, Père Maître.

D. — Quelle en est la preuve?

R. — Mon père (Dieu) et ma mère (la Terre) me sont connus. — (*Ici on bat la Diane*).

« Cousins et bons compagnons, les outils sont affilés, chaque cousin est en santé, le soleil est levé, courons au travail... etc. »

En France, cette société a eu de nombreuses éclipses, mais elle a fait une nouvelle apparition, vers 1818. A cette époque, à la suite d'un projet d'insurrection avorté, certains membres d'une Loge maçonnique (Les amis de la Vérité) furent poursuivis et traqués par la police de la Restauration, comme étant des Républicains. Ils se réfugièrent en Italie, s'affilièrent aux Carbonari italiens et, en rentrant en France, ils rapportèrent un projet de Société secrète.

LA MARIANNE

Sous cette dénomination a été fondée à Paris, le 12 novembre 1848, une société dans le but de réunir en un seul faisceau tous les éléments démocratiques et leur donner une direction unique.

Son premier comité central résidant à Paris comprenait 70 membres ; de plus, elle avait un Conseil général composé de délégués cantonaux, départementaux, appartenant aux succursales de province, en correspondance entre elles et avec le Comité Central.

A la tête de cette société figurait Ledru-Rollin et un grand nombre d'anciens Commissaires généraux de la République des départements, parmi lesquels nous mentionnerons Martial-Bernard, Delescluze, Joly, 'Aubert Roche, Germain Sarrut, Buvignier, Gambon, Mathieu, Lemaître, Ribeyrolles, etc.

Les moyens d'action de la Marianne consistaient dans la création de

journaux radicaux et dans la tenue de réunions publiques, afin de faire connaître au peuple ses devoirs et ses droits.

En somme Marianne était une société créée en vue de défendre la République contre ses ennemis. A son origine cette société ne réunit dans son sein que les débris d'une société antérieure, dénommée : *Solidarité Républicaine,* qui avait été dissoute par une circulaire de Léon Faucher, en date du 10 janvier 1849 : elle fut grièvement blessée le 13 juin 1849, enfin tuée par les arrêts en date du 20 octobre et novembre de la Cour de Paris. Elle survécut bien encore à tous ces accidents, mais elle ne fut plus que l'ombre d'elle-même, car elle était complètement désorganisée et sans main directrice pour la réorganiser ou la conduire ; aussi dès ce moment ce n'est plus une société, mais un emblème insurrectionnel, autour duquel se rallient socialistes et radicaux ayant accepté sans restriction l'esprit révolutionnaire.

L'emblème lui-même disparut bientôt, et la Marianne a tellement été oubliée que bien des gens sont encore à se demander si jamais il a existé une société organisée et hierarchisée sous la dénomination de la MARIANNE.

LA FRANC-MAÇONNERIE

La Franc-maçonnerie est de toutes les sociétés secrètes la plus considérable, et aussi la plus connue; nous n'en parlons aussi que brièvement.

Durant le moyen âge, on voulut retrouver le culte mystérieux, les formes merveilleuses et emblématiques empruntées aux religions de l'Inde et de l'Egypte ; tout cela se retrouve aussi dans les hauts grades de la maçonnerie Ecossaise; mais combien la maçonnerie moderne est loin de connaître les symboles antiques ; à peine les Rose-Croix connaissent-ils les mystères antiques et l'on peut dire que les institutions destinées à l'origine à conserver les principes des sciences ou les dogmes d'une antique sagesse n'ont aujourd'hui plus rien à voiler.

L'origine de la M. ∴ est orientale et doit remonter à une haute Antiquité.

Les réunions des maçons se font dans les *Loges* qui doivent se composer au moins de sept membres ou frères ; le président se nomme le Vénérable et le fils d'un maçon est dénommé *Loufton* et non *Louveteau,* comme on le dit vulgairement. Il peut être reçu apprenti, compagnon et maître dès l'âge de 14 ans, tandis que le fils du *Profane* ne peut l'être qu'à sa majorité, à 21 ans accomplis. Celui qui veut être Franc-maçon doit se soumettre à des épreuves qui pouvaient être autrefois redoutables, mais qui aujourd'hui ne présentent aucun danger.

Disons en terminant ce qui touche à la Maçonnerie que les Roses-Croix y occupent une place importante, ce n'est guère que parmi eux que se sont conservées les idées mystiques de l'ancienne Kabbale Juive.

Le grade le plus élevé de la maçonnerie est dénommé *Gadoche.*

CHEVALIERS DE LA LIBERTÉ

Les chevaliers de la liberté feraient remonter leur origine à Moïse, c'est une sorte de maçonnerie ; on ne sait pas grand'chose sur cette société secrète, qui aurait quelque rapport avec un Ordre allemand, *Les Mopses*, qui s'éleva sur les ruines d'une branche de Maçonnerie vers 1736.

On peut considérer encore comme société secrète les *Gnostiques*, une secte religieuse qui existe encore de nos jours.

LES ILLUMINÉS.

Une grande société secrète est encore celle des *Illuminés*, qui a été créée sous l'inspiration de Swedenborg, ou même de Jacob Bœhme, le cordonnier philosophe, qui vivait au XVIIe siècle. L'influence de Swedenborg a été considérable sur la secte des Illuminés, et le maître se défend d'avoir été dupe de son imagination dans ses visions, dans lesquelles il a conversé avec les Anges et les Esprits qui peuplent le monde invisible. Notre philosophe affirme avoir conversé avec le Seigneur, qui lui aurait donné une mission précise, celle de répandre les idées spirituelles et mystiques qui hantaient son cerveau. « Il a ouvert les yeux de mon esprit, nous dit-il, et il m'a introduit par ce moyen dans le monde spirituel, où j'ai vu les Cieux et les Enfers, où j'ai parlé aux Anges comme un homme parle à un homme, et cela pendant plus de vingt-huit ans ; je l'affirme en toute vérité. »

Dans une lettre à M. de Robsam, qui précède son traité *de Cœlo et Inferno*, Swedenborg nous raconte la première entrevue qu'il a eue avec Dieu, c'était en 1745. Il dînait dans une auberge, et au milieu d'une vive lumière, il vit un homme qui lui dit d'une voix terrible : « Ne mange pas tant ! »

Et le soir même, le Seigneur, vêtu de pourpre, se montra à lui resplendissant d'une lumière éclatante : « Je suis Dieu, le Seigneur, dit-il, Créateur et Rédempteur, je t'ai choisi pour expliquer aux hommes le sens intime (*ésotérique* dirions-nous aujourd'hui), des Écritures sacrées, je te dirai ce que tu dois écrire. »

La vision de Dieu ou plutôt de l'émanation du Seigneur dura environ un quart d'heure et puis se dissipa totalement.

Swedenborg a parfaitement rempli la mission que lui a confié l'émanation divine ; mais nous pouvons bien dire que les idées poétiques de l'extatique Suédois tiennent de l'ancienne Kabbale, dont le but est de nous ramener à la science des correspondances connues des Anciens, et dont le *Livre de Job* est rempli.

Ajoutons que les hiéroglyphes des anciens Égyptiens, de même que les

Fables et les symboles les plus archaïques, n'étaient qu'une expression déguisée de ces correspondances, dont nous avons perdu la clef (1).

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les Sociétés secrètes, mais nous devons nous arrêter ici en disant toutefois que beaucoup de ces confréries se réunissent dans des buts malsains, tels les *Boucs*, qui étaient une véritable Société d'assassins allemands. Les haschichéens ou hascichiens, qui se trouvaient sous la direction du *Vieux de la Montagne*, ne valaient guère mieux. On créa même un ordre, l'*Ordre des Chevaliers du Désert*, pour combattre ces Haschichéens ou Hassassins.

L'ORDRE TEUTONIQUE.

Quelques citoyens de Lubeck et de Brême qui avaient établi dans le camp des croisés à Saint-Jean-d'Acre un hôpital pour les blessés chrétiens, fondèrent, en 1190, l'Ordre teutonique. Le 12 février 1191, une bulle papale de Célestin III confirmait l'institut des frères Hospitaliers teutoniques de Notre-Dame de Sion, et leur donnait pour costume un manteau blanc avec une croix noire dessus. La même bulle leur ordonnait de vivre sous la règle de Saint-Augustin, et leur accordait tous les privilèges des Hospitaliers de Saint-Jean et des Chevaliers du Temple ou TEMPLIERS; les Hospitaliers teutoniques devinrent bientôt également des moines militaires, comme les deux ordres que nous venons de nommer.

Tout d'abord les *Teutons* s'en tinrent strictement au but de leur fondation, c'est-à-dire les soins des malades et des blessés, mais bientôt il ne furent plus que des militaires. Ainsi, en 1210, sous le magistère de Herman de Saltza, nos Chevaliers qui s'étaient retirés à Venise furent appelés en Allemagne pour se mettre au service de Frédéric II, qui leur avait proposé la conquête de la Prusse encore païenne ; ils y portèrent la guerre et en 1227 ils s'étaient emparés de la plus grande partie du pays, qu'ils possédèrent comme un fief véritable, relevant de l'empire.

En 1238, les Porte-Glaives ou Chevaliers du Christ de la Livonie se soumirent aux Chevaliers teutons; en 1240, le landgrave de Thuringe et de Hesse, Conrard grand-maître de l'ordre, conquit la Courlande et une partie de la Lithuanie; en 1256 le grand-maître, Poppon d'Osterne, bâtit la ville de Kœnisberg; en 1275, un autre grand-maître fonda la ville de Marienbourg. Saint-Jean d'Acre fut assiégée par les infidèles en 1290, mais les Chevaliers teutons qui étaient partis pour la défendre furent d'un secours inutile, la

(1) Quelques auteurs considèrent comme le véritable Fondateur de l'Illuminisme Weishaupt, parce qu'il a rédigé des Instructions à ce sujet. En 1787, il a été créé à Avignon une Association des Illuminés, et aujourd'hui encore, à Paris, il y a une Association de Swedenborgiens qui se réunissent sous la présidence de Décembre-Allonier.

ville fut prise en 1291 et les Chevaliers se retirèrent définitivement en Allemagne et prirent pour capitale de leur résidence une ville de Hesse : Morbourg. Enfin, jusqu'au commencement du XVIe siècle, les Chevaliers sont constamment en guerre, tantôt en Lithuanie, tantôt en Pologne et naturellement ils sont ou vainqueurs ou vaincus, plus souvent vaincus ; parfois même dans de sanglantes batailles, comme celle de Tanberg (15 juillet 1410) les Grands-maîtres restent sur le champ de bataille. A la suite du traité de paix qui suivit, les frères perdirent la Samogitie que Conrard de Jungingen avait acquise des Polonais.

En 1441, sous le magistère de Conrard d'Erlichshausen, les villes de Dantzig, d'Elbing, de Kœnigsberg et de Thorn, secouèrent le joug des Chevaliers teutons, mais ce ne fut qu'après de sanglantes batailles entre Chevaliers et Polonais.

En 1466 un grand-maître est forcé encore d'accepter la paix imposée par Casimir IV, roi de Pologne, qui s'empara de la Prusse occidentale et ne laissa aux Chevaliers la Prusse orientale qu'à la condition de reconnaître comme suzerain le roi de Pologne. Soixante ans plus tard, le margrave de Brandebourg, Albert, propre neveu de Sigismond, roi de Pologne, essaya bien de secouer la suzeraineté de son oncle, mais ce fut en vain. Cette tentative ne réussit qu'à amener des luttes sanglantes qui durèrent plusieurs années et dévastèrent les deux pays en pure perte. En 1525 le Grand-maître de l'ordre, Albert, embrassa avec ardeur le Luthérianisme, espérant ainsi posséder une plus grande autorité ; il se rendit à Cracovie pour y conclure un traité, afin de se faire reconnaître duc héréditaire de tout ce que l'Ordre possédait en Prusse. Le traité fut conclu et signé le 8 avril 1525, mais pour que l'héritage fût reversible sur la tête de ses frères et de leur successeur, Albert dût accepter l'investiture du roi Sigismond.

Il prit alors possession de son Duché, secondé par les Polonais, en chassa tous les catholiques, se fit Luthérien avec un grand nombre de ses chevaliers et, l'année suivante, il épousa la fille du roi de Danemark.

Depuis environ un siècle, l'Ordre Teutonique avait été singulièrement affaibli par des guerres désastreuses, comme nous venons de le voir, ainsi que par des dissensions intestines; en outre une scission s'était produite depuis 1521, puisque Walther Plettenberg, grand-maître de Livonie s'était rendu indépendant et avait été reconnu tel et prince de l'empire par Charles-Quint. Aussi le mariage d'Albert avec la fille du roi de Danemark et sa fuite dans le Luthérianisme, accompagnée des foudres de l'Empereur et du Pape mirent fin à l'existence politique des Chevaliers de l'ordre teutonique, bien qu'ils n'aient été supprimé définitivement que par Bonaparte (24 avril 1805).

Voici la nomenclature chronologique des Grands-maîtres de l'ordre.

1. Henri de Valpot, 1191 ; — 2. Othon de Kaerpen, 1200 ; — 3. Herman de

Bard, 1206; — 4. Herman de Saltza, 1210; — 5. Conrard, 1240; —6. Poppon d'Osterne, 1253; — 7. Hannon de Heldrungen, 1275; — 8. Burchard de Schewenden, 1283; — 9. Conrard de Feuchtwangen, 1290; — 10. Godfroy de Hohenlohe, 1297; — 11. Sigfroy de Feuchtwangen, 1309; — 12. Charles Beffort de Trèves, 1312; — 13. Werner d'Urselen, 1324; — 14. Ludger de Brunswick, 1331; — 15. Dietrick d'Oldenbourg, 1335; — 16. Ludolph Konig, 1341; — 17. Henri Dusemer d'Arffberg, 1345; — 18. Weinrich de Knipenrode, 1351; — 19. Conrard Zulner de Rudenstein, 1382; — 20. Conrard de Wallenrode, 1390; — 21. Conrard de Jungingen, 1393; — 22. Ulrich de Jungingen, 1407; — 23. Henri Reuss 1er, 1410; — 24. Michel Kuchenneister de Sternberg, 1413; — 25. Paul Peltnitzer de Rusdorff, 1422; — 26. Conrard d'Erlichshausen, 1441; — 27. Louis d'Erlichshausen, 1449; — 28. Henri Reuss II 1469; — 29. Henri Reffle de Richtenberg, 1470; — 30. Martin Treuchses de Wetzhausen, 1477; — 31. Jean de Tieffen; 1498; — 32. Frédéric, duc de Saxe, 1499; — 33. Albert, Margrave de Brandebourg, 1510; — 34. Walther de Cronberg, 1526; — 35. Walgang Schutzbar dit *Milcheling*, 1543; — 36. George Hund de Wenckheim, 1566; — 37. Henri de Bobenhausen, 1572; 38. Maximilien, archiduc d'Autriche, 1585; — 39. Charles, archiduc d'Autriche, 1618; — 40. Jean Eustache de Westernach, 1625; — 41. Jean Gaspar de Stadion, 1627; — 42. Léopold Guillaume, archiduc d'Autriche, 1641; — 43. Charles Joseph, archiduc d'Autriche, 1672; — 44. Jean Gaspar d'Ampringen; 1664; — 45. Louis Antoine, comte Palatin de Neubourg, 1685; — 46. François Louis, comte Palatin de Neubourg, 1694; — 47. Clément Auguste de Bavière, 1732; — 49. Charles Alexandre de Lorraine, 1761; — 50. Maximilien, archiduc d'Autriche, 1780.

Le traité de Presbourg signé en 1805 accorda à l'Empereur d'Autriche, les droits, titres et revenus du Grand Maître de l'Ordre teutonique qui fût, comme nous l'avons vu précédemment, définitivement supprimé le 24 avril 1809.

ERNEST BOSC.

PERSÉCUTIONS DU COMTE LÉON TOLSTOI

Dans la lettre du comte Tolstoï, adressée au Synode grec orthodoxe, se trouve le passage suivant :

« L'arrêté du Synode est entaché de vices nombreux. Il est illégal ou intentionnellement équivoque, il est arbitraire, injustifié, mensonger; en outre, il contient une calomnie et constitue une excitation à des sentiments et à des actes mauvais, car il a provoqué contre moi, comme il fallait s'y

attendre, la colère et la haine de ceux dont l'intelligence est obscure et incapable de raisonnement. Quelques-uns m'ont écrit des lettres où leur fureur s'emporte jusqu'à me menacer de mort : « Te voilà maintenant « voué à l'anathème, tu seras précipité, après la mort, dans les tourments « éternels et tu crèveras comme un chien..... Anathème sur toi, vieux « démon !..... Sois maudit éternellement ! » — Ainsi me parle un de ces hommes. Un autre reproche au gouvernement de ne pas m'avoir encore enfermé dans un monastère et remplit sa lettre d'injures grossières. Un troisième écrit : — « Si le gouvernement ne te fait pas disparaître, nous saurons bien, nous-mêmes, t'obliger à te taire..... » — Cette lettre se termine par des malédictions. — « Pour t'anéantir, scélérat, me dit un quatrième, je trouverai les bons moyens...... » suivent des invectives que la décence m'interdit de reproduire. Chez quelques personnes que j'avais rencontrées depuis que s'était répandue la nouvelle de mon excommunication, j'avais déjà remarqué les signes de cette violente colère. — Le 25 février, le jour même où l'arrêté synodal fut publié, j'entendis, en passant sur une place, les paroles suivantes : « Voilà le diable sous la forme humaine ! » — Et si la composition de la foule eût été différente, il se peut bien que l'on m'eût roué de coups, comme ce malheureux qu'on assomma il y a quelques années près de la chapelle Panteleïmonovskaïa... »

J'ajouterai à cela que les membres de la *Société de tempérance* de Moscou (fondée par le comte Léon Tolstoï), des popes et leurs partisans, en grande partie, votèrent, à leur assemblée de juin, l'exclusion du comte Tolstoï de ladite société, motivant leur décision par la raison qu'ils ne veulent pas faire partie d'une société où se trouve un hérétique excommunié par la sainte Eglise orthodoxe.

Or, qu'espèrent donc les popes de la persécution du comte Tolstoï ? — arrêter l'essor des idées nouvelles par la calomnie et la malveillance? — — Voyons si ce but peut être atteint. Les grandes idées, toutes les idées rénovatrices, qui tendent au progrès de l'humanité, aussi bien dans l'ordre scientifique que dans l'ordre moral, reçurent de tous temps le baptême de la persécution, et cela devait être, parce qu'elles froissaient les intérêts de ceux qui vivaient des vieilles idées et des abus. Les idées nouvelles, émises par le comte Tolstoï dans sa profession de foi, froissent les intérêts du clergé grec orthodoxe russe. Ce n'est pas d'aujourd'hui que ce clergé est matérialiste; il l'a été pendant des siècles, et tout en prêchant aux autres le spiritualisme, la crainte des peines futures, l'enfer, pour les dominer et les exploiter, les popes ne croyaient et ne croient, qu'à la matière, à l'argent, à la force, à la ruse, à la fortune, au succès. Leurs actes, depuis des siècles jusqu'à nos jours, le prouvent. Il suffit, pour s'assurer de ce triste état de choses, de voir ce qui se passe dans le célèbre monastère *Sviatia Lavra* à

Kieff, dans le *Sofijskii Sobor* à Kieff, et dans tous les monastères et églises paroissiales de toute la Russie.

Or, dès que ces grandes idées, *exempli causa* celles du comte Tolstoï, ont constitué des vérités, a-t-on jamais vu que la persécution en ait arrêté le cours? — L'histoire de tous les temps n'est-elle pas là pour prouver qu'elles se sont consolidées et propagées par l'effet même de la persécution? — Donc la persécution est l'aiguillon qui les pousse en avant et fait avancer plus vite une idée en surexcitant les esprits; les persécuteurs travaillent contre eux-mêmes et sont stigmatisés par la postérité. On ne persécute que les idées auxquelles on voit de l'avenir. Celles que l'on juge peu importantes sont peu tourmentées et elles tombent d'elles-mêmes.

Les idées rénovatrices du comte Tolstoï ayant une grande importance, car elles tendent au progrès de l'humanité *in hac lacrymarum valle*, devaient naturellement recevoir leur baptême, comme leurs devancières; l'esprit de l'homme n'ayant pas changé. Or, il en arrivera ce qui est arrivé pour les autres, c'est-à-dire un accroissement d'importance aux yeux de la foule et par suite une plus grande popularité. — Plus les personnes persécutées occuperont une position importante, plus leurs idées auront de retentissement en raison même de l'étendue de leurs relations. La curiosité est d'autant plus surexcitée que la personne est entourée de plus d'estime et de considération.

Le comte Léon Tolstoï est connu dans le monde entier, tant pour sa philosophie, que pour ses ouvrages remarquables, qui tous propagent: l'*amour*, *la charité*, *la paix et la justice*. Pendant sa vie entière, en toute occasion, il a défendu les droits de la justice et de l'humanité contre l'injustice et l'oppression. — Donc chacun s'efforcera de connaître les opinions du comte Tolstoï, qui soulèvent tant de haines et de persécutions. On lira, on étudiera, on discutera et interrogera, et c'est ainsi que des personnes, par centaines de mille, qui ne se seraient jamais occupées de leur croyance et de la vraie morale, enseignée par le grand civilisateur Jésus, seront amenées à la connaître, à la juger, à l'apprécier. Tel sera le résultat des persécutions du comte Tolstoï.

Il est à regretter que le comte Tolstoï, qui réunit à un degré remarquable les qualités d'un philosophe et d'un écrivain, n'ait pas étudié la doctrine spirite. Je ne doute pas que le Spiritisme aurait trouvé en lui un ardent et infatigable défenseur et propagateur, ainsi qu'il l'a trouvé dans : Alfred Russel Wallace, William Crookes, l'astronome Zollner, Camille Flammarion, le professeur Aksakoff, le philosophe Carl du Prel, Victorien Sardou, le professeur Falcomer, Felippe Senillosa, et tant d'autres.

JOSEPH DE KRONHELM

ETOILE!

Etoile! astre si doux qui sourit à la terre!
Etoile! astre sacré d'amour et de mystère!
Etoile! fleur qui s'ouvre à nos yeux éblouis!
Etoile! talisman d'opale et de rubis!

Etoile! où nous cherchons durant nos nuits trop brèves
Des souvenirs lointains pour enchanter nos rêves!...
Etoile qui répond à mon secret désir,
Toi qui fus ma patrie ou la dois devenir!...

Etoile qui palpite, étoile qui rayonne,
Etoile dont l'azur est la chaste couronne,
Etoile! pur flocon de la neige d'argent
Qui recouvre le ciel d'un givre étincelant.

Etoile de la mer du doux nom d'Astérie
Que le ciel fit baigner dans l'onde attiédie,
Et que le flot mouvant si doucement guida
Jusques à l'Océan qui toujours te garda.

Etoile du matin, étoile immaculée!
Ainsi qu'une madone en sa robe sacrée,
Qui paraît dans la nuit, en sépare le cours,
Et sur l'ordre de Dieu vient présider au jour.

Etoile! qui poursuit à travers les espaces,
Des sentiers dont Dieu seul a préparé les traces!
Etoile! monde ardent où la flamme et le feu
Brûlent le pur encens qui remonte vers Dieu!

Etoile dont je sens le charme et l'influence,
Toi qui brûles mon cœur à travers la distance,
Etoile qui me dis : suis toujours ton chemin ;
Tout sentier mène à Dieu si le but est humain.

Etoile! composé de toute la nature!
Etoile! résumé de toute créature!
Etoile dont mon être a gardé le rayon
Dans le noble reflet qui brille sur mon front!

O symbole de paix, étoile qui m'est chère,
Si jamais sur ton nom les hommes sont en guerre,
Si l'emblême aimanté que nous cherchons en toi
Est méconnu de ceux qui raillent notre foi,

O belle étoile d'or, enclose en notre arène
Un seul de tes rayons doit dissiper la haine,
Nos frères abusés comprendront à leur tour,
Qu'une étoile est un centre où rayonne l'amour.

SPERO

L'ENTERREMENT DU SPIRITISME
PAR LA PRESSE

Voilà le spiritisme encore une fois enterré, bel et bien enterré. Ce n'est plus un enterrement vulgaire qu'on lui a fait, un de ces enterrements aux quels on l'avait habitué depuis un démi-siècle, un enterrement de pauvre, de miséreux. Non, non, cette fois c'est très convenable. Il y a même eu, oserai-je dire, de la pompe, avec un grand-maître des cérémonies, qui n'est ni plus ni moins, s'il vous plaît, que M. Jules Bois, celui même que vous connaissez, par conséquent pas le premier venu. On a très bien soigné le corps ; on a poussé la courtoisie jusqu'à lui demander à lui même, tandis qu'il respirait encore, ses propres draps pour l'ensevelir décemment. Quand je vous disais !... Et puis, lisez, comme moi-même j'ai eu la bonne fortune (si on peut employer pareille expression en telle circonstance) de la lire par hasard dans le *Matin* du 7 octobre courant, la lettre de faire part si noble, si émue, que ledit grand-maître a adressé *urbi et orbi*. La voici dans sa brève et concise éloquence :

« L'hypothèse de Paul Adam, (Nous la transcrivons textuellement : « Et voilà mon avis sur le spiritisme : Nous sommes son foyer même. Les morts n'ont qu'y faire, sinon en qualité de souvenirs obscurs, emmagasinés dans les réserves de l'Inconscient ; j'appellerait cet Inconscient « *l'esprit de la race* » pour l'opposer à « *l'esprit individuel* » qui est notre conscience de tous les jours ».) cette hypothèse est celle admise aujourd'hui par M. Pierre Janet en France, M. le professeur James en Amérique et The Society for Psychical Research à Londres. Elle « embête » les spirites, si j'ose m'exprimer ainsi, mais si elle n'est pas toujours pleinement satisfaisante, elle a cet avantage de ne pas nous sortir du monde positif et d'éloigner indéfiniment l'hypothèse des esprits, source de tant d'illusions. »

Telle est la conclusion d'une série d'articles publiés dans le *Matin*, mais que j'avoue n'avoir pas eu l'occasion de lire. Je suis tombé probablement sur le dernier et je devine (c'est mon Inconscient qui parle) que M. Jules Bois a dû faire une enquête magistrale sur « l'*au-delà et les forces inconnues* ». Pour cela, j'imagine qu'il n'a pas dû se borner à prendre l'avis, — qui n'est certes pas à dédaigner —, des Mistral, des François Coppée, des Paul Adam et autres écrivains célèbres ; mais qu'il est allé plus loin, et que, de même que pour une question de chimie on consulte un chimiste, pour une question de physique un physicien, pour une question de théâtre un comédien, il a dû tout naturellement recueillir ses témoignages chez les maîtres en spiritualisme et en spiritisme vivants ou morts. Je ne préjuge rien, — puisque, je le répète, je n'ai pas lu —, mais je gage que M. J. Bois, s'il a

consulté les ouvrages des A. Kardec, des Nus, des Fauvety, a omis — bien involontairement, j'en suis sûr — de le faire aux bons endroits ; et que même — qu'il me pardonne cette hypothèse toute gratuite puisque, encore une fois, je n'en sais rien — il a négligé d'ouvrir une controverse, qui eut été bien intéressante cependant, avec les vivants, tels, par exemple, que les Victorien Sardou, les Camille Flammarion, les Léon Denis ou les Gabriel Delanne, pour ne parler que des spirites militants français.

Sachons gré toutefois à M. Jules Bois de ses manières distinguées, de sa tenue soignée et véritablement « funéraire », — si, moi aussi, j'ose m'exprimer ainsi. Car, il faut convenir qu'il n'a pas parlé comme tout le monde, quand il a dit d'un ton presque doctoral, ou doctrinal, — comme vous voudrez, — *urbi* (à la Ville-Lumière) et *orbi* (à tout le monde qui lit le *Matin*) : « L'hypothèse de Paul Adam « embête les spirites » mais, si elle n'est pas toujours pleinement satisfaisante, elle a cet avantage de ne pas nous sortir du monde positif et d'éloigner indéfiniment l'hypothèse des esprits, source de tant d'illusions. » — Ah ! oui, elle nous « embête » cette hypothèse, M. Jules Bois ! Ça « embête » toujours d'être enterré, vous savez, — surtout avec ses illusions. Avant, — quand on les avait, — on croyait qu'une fois mort on était encore vivant : il faut en revenir, ou plutôt non, il ne faut plus revenir, puisque c'est une illusion. Laissez-moi, Monsieur, vous dire merci : vous nous avez bien compris. Avec vous, nous allons continuer de penser que l'hypothèse de Paul Adam n'est pas toujours pleinement satisfaisante, — oh ! non pas pleinement — ; mais qu'elle a cet avantage (oh ! combien indiscutable !) de ne pas nous sortir de ce délicieux petit monde positif, où l'on se trouve si bien, si heureux, si tranquille, avec la lecture quotidienne du *Matin* (6 pages à 5 centimes) et malgré les grèves, les épidémies, les maladies, les massacres, les guerres, les assassinats de rois, de Présidents de Républiques ou de simples citoyens, et autres faits de même nature qui ne sont après tout créés qu'à l'usage des journalistes.

Et puis, vous avez raison, elle éloigne indéfiniment l'hypothèse des esprits, qui est « embêtante » en tant que source d'une multitude d'illusions. Ainsi, nous autres spirites, nous nous imaginons que l'âme retrouve après la mort ceux qu'elle a aimés ici bas ; ou encore que rien ne se perd, pas plus dans la nature morale que dans la nature physique ; que l'amour du bien et du progrès n'est pas en vain mot, un songe creux. Tout cela, pures illusions, qu'il faut abandonner. Ce n'est pas drôle, et vous qui n'êtes pas spirite, vous vous mettez bien à notre place, on le sent quand vous dites qu'une telle hypothèse nous « embête », nous les spirites.

Malheureusement, l'hypothèse de M. Paul Adam n'est pas, comme vous dites, toujours pleinement satisfaisante. Alors, on est obligé de se la figurer

encore pour un temps indéfini en lutte avec l'autre — la nôtre — qui n'est guère plus satisfaisante..., pour vous et ceux qui pensent comme vous. Alors, comment et quand cela finira-t-il ? L'Inconscient seul le sait, mais parions que cette question « n'embête pas » que les spirites. ALGOL.

Le miracle de la Cathédrale (1)

L'attentat anarchiste de l'église de Saint-Nizier, à Troyes, nous a remis en mémoire un fait qui s'est passé à Marseille, il y a peu de temps, et sur lequel les journaux ont gardé le silence.

Nous le tenons d'une personne digne de foi, et ne le relatons, ici, qu'en raison de son étrangeté, bien faite pour intéresser les amateurs de merveilleux et tous ceux que préoccupent les questions de l'au-delà.

Nous ne saurions donner la date exacte de cette criminelle tentative, mais nous croyons pouvoir affirmer qu'elle se produisit au commencement de cette année 1901.

Une grande cérémonie religieuse devait avoir lieu, cet après-midi-là, à Sainte-Marie-Majeure, la cathédrale de Marseille,

Entre onze heures et midi, l'église, désertée, ne contenait que quelques personnes, perdues dans la vaste nef, parmi lesquelles un miséreux venu pour y prier ou se reposer.

Assis contre un pilier, près duquel était un de ces grands candélabres destinés à y faire brûler les cierges que, dans un sentiment de piété apportent les fidèles, il vit venir à lui deux messieurs correctement vêtus.

— Mon brave homme, dit l'un des deux qui tenait un cierge à la main, voudriez-vous nous rendre un service ?

— Je le veux bien, si je le puis...

— Voici. Nous avons fait vœu, monsieur et moi, dit-il en désignant son compagnon, de faire brûler, ici, ce cierge en l'honneur de la Sainte Vierge ; mais, comme nous n'ignorons pas quel est le sort réservé aux cierges votifs, nous craignons, ne pouvant malheureusement rester pour le surveiller, que le nôtre ne subisse la loi commune ; et cette pensée que notre vœu pourrait ne point être accompli nous cause un ennui très grand. Voulez-vous vous charger de faire respecter notre volonté ? Attendre, avant de vous retirer, qu'il soit complètement consumé ?

Et, tirant de sa bourse un Napoléon de 10 francs, il le mit dans la main du bonhomme qui, ravi de l'aubaine, promit formellement de ne point quitter sa chaise, et d'empêcher quiconque voudrait en approcher pour l'éteindre ou l'emporter.

(1) L'*Aiglon* du 8 septembre 1901.

Le cierge, allumé, les inconnus s'en allèrent.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que, selon la coutume, le bedeau s'approcha du candélabre dans l'intention manifeste de l'éteindre. Mais l'homme commis à sa garde protesta, dit que c'était entraver l'accomplissement d'un vœu, qu'il représentait les personnes qui l'avaient offert à la Sainte Vierge, et entendait que l'on respectât leur volonté.

Le bedeau ne fit aucune objection, et, après avoir jeté un coup d'œil pour s'assurer qu'il ne se passait rien d'anormal dans l'église, rentra à la sacristie.

A peine avait-il disparu, qu'une voix, troublant le silence dit :

— Eteins-moi !

Le gardien du cierge sourit, convaincu que le bedeau voulait lui en faire accroire.

La voix devint plus impérieuse, répéta à plusieurs reprises :

— Eteins-moi !

Le son de cette voix était, toutefois, si étrange, que l'homme, troublé, se leva ; il regarda à droite, à gauche, ne vit personne dans cette vaste église déserte à cette heure de midi.

La voix se fit implorante :

— Eteins-moi !

De plus en plus troublé, le miséreux se dirigea vers les confessionnaux voisins, fit le tour de l'église ; personne !

Cependant, la voix, tout angoissée, maintenant, répétait :

— Eteins-moi !

Une peur sourde, envahissante, peu à peu prenait l'homme... le fit courir, éperdu, vers la sacristie.

Et blême, bouleversé, il bégaya ce qu'il venait d'ouïr au vicaire de service.

L'abbé crut d'abord avoir affaire à un halluciné ; tout de même, obéissant à un sentiment de curiosité auquel s'ajoutait, peut-être, celui de sa responsabilité, il le suivit.

La voix continuait ses supplications, avec de tels accents de détresse, que le vicaire et le sacristain pâlirent à leur tour.

Eux aussi furetèrent partout, regardèrent dans tous les coins, croyant à une farce possible d'un mauvais plaisant...

Mais, revenus vers le candélabre, ils crurent, prodige étrange, entendre la voix sortir du cierge même, dont la flamme se tordait dans tous les sens, comme si elle eût ressenti les affreuses angoisses qu'exprimait cette mystérieuse voix.

— Que faut-il faire, monsieur l'abbé ? interrogea le bedeau.

— Eteignez ! dit le prêtre.

Le bedeau souffla la flamme.

La voix, comme celle d'un être soulagé d'un énorme poids, murmura :

— Merci !

Le fait était si extraordinaire, si inouï, que les trois hommes se regardèrent, n'osant y toucher.

Cependant, l'abbé en rendit compte immédiatement à l'Evêché, qui prescrivit de faire ouvrir le cierge afin de vérifier si les paroles qui semblaient en être sorties n'étaient pas dues à quelque mécanisme mystificateur.

La chose était autrement grave. L'on se trouvait tout simplemont en présence d'une odieuse machination, car l'on trouva dans le fameux cierge, à quelques centimètres de la partie consumée, un tube en fer chargé de dynamite.

Comme l'on peut s'en rendre compte, tout avait été combiné, calculé, avec une précision infernale, pour que l'épouvantable hécatombe se produisît au moment où les fidèles se presseraient en foule dans l'immense édifice.

Voilà, tels qu'ils m'ont été racontés, par une personne habitant Marseille, et dont, je le répète, la bonne foi ne peut être suspectée, les faits que l'on a appelés, là-bas, *le Miracle de la Cathédrale.*

Nous croyons, nous, qu'il n'y a eu là qu'une manifestation spirite dont les exemples, aujourd'hui, sont nombreux, irréfutables ; et il y a lieu d'être étonné du silence qu'ont gardé, à ce sujet, les revues s'occupant d'occultisme, de merveilleux et de tout ce qui touche au mystère de l'au-delà.

BLANCHE SARI-FLÉGIER.

FAITS SPIRITES

Madame Leymarie.

Spirite de la dernière heure, je viens apporter un nouveau temoignage de vérité et de reconnaissance à votre belle doctrine philosophique.

J'avais bien entendu parler du spiritisme, mais je ne savais pas s'il était science ou religion. Je vous avoue même qu'il m'était arrivé plus d'une fois de sourire de la crédulité des gens qui acceptaient pour vrais les phénomènes sématologiques ou typtologigues, pour ne parler que de ceux-là.

Cependant, je ne suis l'ennemi d'aucune religion, et si je ne partage pas la foi du culte catholique, qui est le mien, c'est parce que ma raison se refuse d'en admettre les dogmes et les mystères, et que le Dieu enseigné par les prêtres me semble au-dessous de l'humanité. Je crois en un Dieu juste et bon, comme je crois que tout ce qui naît meurt : lois, cultes, hommes ou choses, et que seules les nobles productions du génie sont immortelles comme l'âme.

Lorsqu'une vérité se manifeste, c'est un devoir impérieux que de la proclamer hautement. C'est là mon cas, j'ai vu, je crois, je raconte.

Au cours d'un récent voyage en Bourgogne, je m'arrêtai une quinzaine de jours au petit village de La Postolle, où je rencontrai d'anciens amis de ma famille, parmi lesquels Mme et Mlles P.....

Cette dame avait assisté, il y a quelques années, à une séance de spiritisme, faite dans un salon parisien, et avait été frappée des faits dont elle avait été témoin. Cependant, elle n'avait pas cru devoir attacher d'importance à ces manifestations d'outre-tombe, dont elle ignorait les causes, n'ayant jamais lu aucun livre de psychologie spirite, et ne s'en était jamais occupée depuis

Or, certain jour du mois dernier, le souvenir de cette soirée lui revint à la mémoire, et elle résolut, avec ses filles et un de ses neveux, d'essayer de faire parler la table, L'expérience réussit.

On m'en parla le lendemain, et comme cela m'intriguait beaucoup, je priai Mme P... de renouveler cette séance, en lui demandant la permission d'y assister. Elle consentit.

Le jour suivant, après dîner, nous nous réunîmes autour de la table; à peine étions-nous assis, que cette dernière se mit à osciller lentement et sans effort. Je regardai sous la table, mais je dus reconnaître qu'il n'y avait nulle tricherie.

Un esprit se présenta : la grand'mère de Mme P...

Cette dernière posa des questions, notamment les suivantes, auxquelles il fut répondu conventionnellement au moyen de coups frappés.

D. Vois-tu mon mari? — R. Oui — D. Où est-il en ce moment? — R. En chemin de fer. — D. Peux-tu me dire quel sera le but de son prochain voyage? R. Oui — D. Eh bien, où ira-t-il? — R. A la Réunion. (M. P..., agent des postes du service maritime, arriva à la Postolle le lendemain soir, et nous confirma ce qui nous avait été dit. Il est à remarquer que le but de ses voyages est essentiellement variable, et qu'il eut pu se faire qu'il allât à Buenos-Ayres ou à Madagascar etc. La coïncidence était donc fort curieuse).

A certain moment, la table frappa plus fort, avec une sorte d'impatience.

D. Est-ce toujours toi grand'mère? — R. Non — D. Qui est parmi nous? R. Philibert B... — D. Pouvez-vous pencher la table du côté de la personne qui doit vous interroger? R. Oui. — D. Eh bien, faites. La table s'inclina fortement de mon côté. L'esprit présent était celui d'un de mes oncles décédé en 1888. Je posai des questions sur des choses passées et d'ordre tout à fait intime qne moi seul, dans la société, pouvait connaître; il me fut répondu de telle façon que le doute ne m'était plus permis. J'étais convaincu.

Je racontai ces faits à mes parents; ma mère eut un beau sourire d'incrédulité. Je résolus de la convaincre.

Quelques jours après, une nouvelle séance eut lieu, cette fois chez mon père. M. P..., mon père, ma mère, un de mes oncles Emmanuel B... et sa fille Eugénie, y assistaient pour la première fois, onze personnes composaient la réunion.

Mme P... ouvrit la séance par une évocation.

Un esprit signala sa présence par des mouvements de la table, autour de laquelle nous étions assis. Celle-ci se dresse en face de moi, puis reprend sa position normale. J'interroge. C'était, de nouveau, l'esprit de mon oncle Philibert.

D. Etes-vous heureux dans le monde des esprits ? — R. Oui. — D. Etes-vous content d'être parmi nous — R. Oui. — D. Avez-vous quelque chose à nous demander? — R. Je veux que mon frère Emmanuel me parle.

Ce dernier, très ému, adressa quelques questions auxquelles il fut répondu de façon nette et précise.

A certain moment, les mouvements de la table furent plus précipités et plus violents; nous comprîmes qu'un nouvel esprit était là.

D. Qui êtes-vous? — R. Suzanne Boucher. — D. Que venez-vous faire parmi nous? — R. Remplacer Philibert. — D. Vous le connaissez donc? — R. Nous nous connaissons tous. — D. Pourquoi Philibert nous a-t-il quittés? — R. Un esprit l'a appelé — D. Est-il loin d'ici? — R. Pour nous l'espace n'existe pas — D. A quel âge avez-vous quitté la terre? — Six mois.

La table à ce moment se dirigea vers ma mère, qui se souvint tout à coup qu'une de ses nièces portant ce nom était morte à cet âge il y a treize ans. Elle nous fit part de cette coïncidence.

Une personne demanda : Etes-vous bien la nièce de Mme B... — R. Oui. — D. Comment se fait-il que, morte si jeune, vous puissiez vous manifester à nous? — R. Les esprits n'ont pas d'âges. — D. Etes-vous heureuse? — R. Oui. — D. Reviendrez-vous sur terre? — R. Non.

Ma mère, très émue, et convaincue cette fois de la réalité du phénomène, posa à son tour quelques questions.

Tout à coup, la table fut soulevée et retomba avec bruit. D. Est-ce toujours vous Suzanne? — R. Non. — D. Pouvez-vous nous dire votre nom? — R. Non. — D. Vous ne voulez pas ? — R. Non. — D. Qu'étiez-vous sur terre? — Une femme. — D. A quel âge êtes-vous décédée? — R. 62 ans. — D. Y a-t-il longtemps? — R. huit ans. — D. Etes-vous heureuse? — R. Non. — D. Vous avez donc été méchante? — R. Oui. — D. Etiez-vous mariée? — R. Non. — D. Vous aviez des enfants? — R. Trois. — D. Y a-t-il parmi nous quelqu'un qui connaisse un de vos enfants? — R. Oui. — D. Qui. — R. Vous (la personne qui interrogeait). — D. Est ce une fille ou un garçon? — R. Une fille. — D. Quel âge a-t-elle? — R. 22 ans. — D. Voulez-vous me dire la première lettre de son nom? — R. Non. — D. Lui ai-je fait de la peine? — R. Oui.

Très surpris, notre ami demanda : Je ne me souviens de rien d'analogue, parlez-vous sérieusement ? — R. Oui. — (ce oui fut si violent,qu'on n'insista pas. — D. Avez-vous quelque chose à nous demander ? R. — Oui. — D. Parlez. — R. Priez pour moi. — D. Vous repentez-vous? — Oui.

D'autres esprits se présentèrent de même dans le cours de la soirée. Cette expérience avait été concluante et pas une des onze personnes qui composaient la réunion ne s'aviserait de contredire les faits que je viens de raconter.

Depuis, j'ai lu quelques ouvrages d'Allan Kardec, et ma conviction se trouve éclairée d'un jour nouveau.

J'ai dit en commençant, que j'apportais un témoignage de reconnaissance. Cela est vrai en ce sens que mon esprit, débarrassé du doute qui l'obsédait, accepte avec joie *la certitude* de l'au-delà, et que ma raison acquiert la notion du vrai. Avant cela, je croyais à l'immortalité de l'âme sans doute, mais je pensais aussi que l'esprit n'était soumis, sur la terre, à aucune influence occulte. Je me trompais.

Je comprends maintenant, qu'hier, aujourd'hui et demain n'existent pas, et qu'il n'y a en somme, qu'un jour éternel dans une vie infinie.

Dans notre époque, fertile par tant de célèbres et merveilleuses découvertes scientifiques, la philosophie spirite est destinée à se propager et à se répandre partout dans l'Univers entier.

« Elle apparaît ainsi, parce que, fidèle expression de la loi naturelle qui germe dans les intelligences, elle s'accorde parfaitement avec les résultats qui naissent de l'étude et de la raison. »

EDMOND B...

de l'Assistance publique de Paris.

P. S. — Si vous jugez que ma lettre puisse servir la grande cause commune de la vérité, je vous autorise volontiers à la publier dans la *Revue Spirite.*

J'ai tenu seulement à signaler des faits qui se sont produits dans un tout petit village perdu au fond de la Bourgogne, faits provoqués par des personnes qu'on ne peut accuser de supercherie car, en dehors d'une incontestable honorabilité, leur ignorance en la matière pourrait être alléguée comme une preuve de leur bonne foi.

Recevez, Madame, l'assurance de ma respectueuse considération.

EDMOND B...

CORRESPONDANCE

UNE LETTRE D'ABBY A. JUDSON

Nous recevons la lettre suivante de Miss Abby A. Judson, écrivain spiritualiste américain bien connue, et rédacteur au principal journal spiritualiste des Etats-Unis, le *Banner of Light*. Miss A. Judson qui, l'an dernier, dans une série d'articles émus, a fait appel à la compassion des spirites de son pays en faveur de la malheureuse famille de la grande Katie Fox, tombée dans la détresse, avait réussi à créer un mouvement de pitié, grâce auquel elle a pu subvenir aux nécessités les plus urgentes, et, se chargeant de recueillir les fonds, et de les employer au mieux des besoins du moment, elle était parvenue à faire passer l'hiver à cette pauvre famille, à l'abri des dangers les plus immédiats.

Ayant, à notre tour, ouvert dans la *Revue*, une souscription pour nous solidariser dans cette œuvre de charité avec notre confrère américain, et nos lecteurs ayant commencé à répondre à notre appel, nous n'avons cru pouvoir mieux faire, pour assurer la bonne répartition des sommes que nous recevions, que de nous adresser au dévouement de Miss A. Judson. Notre attente n'a pas été déçue, et Abby Judson accepte de collaborer à cette œuvre dans les termes suivants :

« Arlington. N. J. (U. S. A.), le 30 septembre, 1901.

Monsieur,

« J'ai reçu votre lettre avec beaucoup de plaisir, et j'essaie de faire réponse en français, quoique l'affection de mes yeux ne me permet d'écrire sans beaucoup d'erreurs, et j'ai presque oublié la belle langue de votre pays.

« Je me charge fidèlement, et avec tout le jugement et soins possibles, de la monnaie que vous réussirez d'amasser pour l'enfant et les grands-enfants (1) de la précieuse Katie Fox.

(1) Petits-enfants.

« La famille consiste de Ferdinand Fox-Jencken ; Katie, sa femme ; Lili, de trois ans et demi ; Katie, d'un an et demi ; et du père de Mme Jencken, qui est tout dévoué aux intérêts de la famille et rend grande assistance par ses travaux.

« Grâce aux efforts de ma part, l'hiver passé, ils ont assez de chauds habillements et de garnitures pour les lits ; et le bon Ferdinand, avec sa santé misérable a réussi de payer la rente (1), et d'acheter des provisions depuis mai passé.

« Mais, hélas ! la bonne petite femme est enceinte, et on attend un autre bébé en décembre prochain, et j'ai beaucoup d'anxiété de leur part, sachant les dépenses de médecin et de l'aide que son accouchement rendra nécessaires. Aussi le charbon, et les autres nécessaires (2), coûtera beaucoup, particulièrement quand la petite mère sera malade dans son lit.

« Je suis sûre, mon bon Monsieur, que Katie Fox, une fois (3) une belle jeune fille, et maintenant une glorieuse spirite (4), vous a inspiré cette belle pensée et ce

(1) Le loyer.
(2) Nécessités.
(3) Autrefois.
(4) Esprit.

bonnes intentions. Je vous envoie mes articles dans le *Banner of Light*, dans lesquels j'ai fait allusion aux enfants et grands-enfants de la non-pareille Katie Fox.

« Ayez la bonté d'envoyer les fonds qui puissent arriver à moi en Arlington, New-Jersey, U. S. A. par note postale, et je vous enverrai une recette (1) pour le même. Et tout à l'heure (2) je vous écrirai exactement la manière dans laquelle la somme a été dépensée.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments fraternellement dévoués et respectueux. »

Signé : ABBY A. JUDSON ».

Nous avons répondu à Miss A. Judson pour la remercier de son aimable concours et nous assurer des moyens de contrôler l'emploi des fonds qui nous seront remis pour cette bonne œuvre. Nous remercions les personnes charitables qui ont déjà bien voulu nous envoyer leur obole, et nous pensons qu'assurés de l'emploi strict et rigoureux des sommes qui seraient versées, nos lecteurs n'hésiteront pas à venir en aide à cette intéressante infortune.

Nous espérons davantage. Nous pensons que, mûs par un sentiment de fraternelle solidarité, en face d'un cas si exceptionnel, en raison du nom que portent les malheureux que la misère injuste est venue frapper, nos confrères de la presse spirite et spiritualiste tiendront à honneur de suivre notre exemple, et d'ouvrir également des souscriptions dans leurs journaux et revues respectifs.

Nous tenons la lettre ci-dessus d'A. Judson à la disposition de nos lecteurs, ainsi que les articles du *Banner of Light* qui sont de nature à les éclairer sur la réalité et l'étendue de la détresse que nous les invitons à secourir.

G. BÉRA.

La Famille Hernadec

(*Suite*)

L'orateur poursuivit pendant quelques instants encore ses sollicitations passionnées, s'élevant toujours davantage, montant de cime en cime... jusqu'à ces perspectives merveilleuses où, bien au-delà de nos horizons, peuvent s'égarer les yeux d'un homme que l'inspiration soulève et transporte.

Dans une péroraison ardente sous le souffle de laquelle s'inclinaient les têtes de ses auditeurs, il semblait, après les avoir subjugués par la rigueur de son augmentation, vouloir les envelopper, pour ainsi dire, dans l'ondulation de ses périodes enlacées, pour les emporter avec lui en des régions lumineuses que ne connaissent point les habitants de la terre.

Son âme véritablement débordait, s'épanchait autour de lui en effluves magnétiques, et s'il y avait eu, dans l'auditoire, quelques voyants sensitifs doués de ces facultés exceptionnelles de vision qui franchissent les horizons perceptibles, ils auraient vu — aurait-ce été une simple illusion ? — autour

(1) Un reçu.
(2) Aussitôt.

de l'homme au verbe dominateur, rayonner comme une lueur mystérieuse dont l'auréole nimbait sa tête transfigurée.

Puis la séance fut levée et la foule diversement mais profondément impressionnée, s'écoula silencieusement, quand eurent cessé les applaudissements prolongés.

Reprenons maintenant notre récit et d'autant plus que nous avons à raconter encore certains événements fort graves qui serviront de conclusion à cette longue histoire.

Dix-huit mois, ou peu s'en faut, s'étaient écoulés depuis la conférence d'Hervé qui avait donné une très vive impulsion à l'œuvre de propagande spiritualiste entreprise par nos amis de Plogoff.

Allan Hernadec sortit, un matin, de sa chambre, un peu plus pâle que de coutume, sans toutefois que sa belle et fière physionomie eût rien perdu de sa sérénité habituelle.

— Es-tu souffrant, grand-père ? lui demandèrent à la fois Velléda et Hervé.

— Non, mes enfants, répondit le vieillard d'une voix douce et calme ; mais j'ai reçu cette nuit un avertissement... que j'attendais du reste. L'on m'annonce que ma vie terrestre va se terminer avant peu.

— Oh, grand-père ! s'écria Velléda en l'embrassant avec effusion.

— Chère, chère fille ! répondit celui-ci avec un affectueux sourire et d'une voix légèrement attendrie.

Berthe, Yvonne, Robert et Jacques avertis aussitôt s'empressèrent auprès du chef de la famille, lui témoignant avec une certaine anxiété toute leur tendresse émue.

— Chers enfants, chers amis, ne soyez ni surpris ni affligés. Je viens d'avoir 78 ans. Mon heure est venue... et n'est-ce point l'heure de la délivrance ?

Ces quelques paroles furent dites avec une simplicité qui témoignait de toute la hauteur de cette âme stoïque et croyante que soutenaient, l'on aurait pu dire qu'exaltaient les plus hautes espérances.

Quelques jours se passèrent sans nouvel incident. Allan d'humeur toujours sereine et dans l'œil duquel paraissaient se refléter les lueurs d'une prochaine aurore, allait et venait dans la maison et ses alentours, ayant l'air de faire une visite d'adieu à toutes ces choses intimes auxquelles se rattache la personnalité de ceux qui, pendant une longue série d'années, ont vécu au milieu d'elles. Il se promenait au jardin pendant des heures entières et ne manquait jamais de venir contempler, du haut de la terrasse, l'admirable spectacle du soleil se couchant sur la mer.

Le noble vieillard avait eu, toute sa vie, une espèce de culte pour le soleil. Il s'enivrait de sa lumière et le soir, quand l'astre, comme un énorme globe

de fer rouge, descendait lentement et semblait se plonger dans les vagues sur lesquelles il étalait la flamboyante traînée de ses dernières lueurs, c'est d'un geste — inconscient peut-être — qu'Allan le saluait avec une rêveuse mélancolie.

A la fin du quatrième jour, éprouvant une sorte de défaillance inaccoutumée, il dit à ses enfants, en se retirant dans sa chambre : ce sera pour cette nuit, sans doute.

— Mais nous allons t'accompagner, grand-père, s'écria Velléda et veiller auprès de toi !

— Non, non, ma fille, répondit Allan, allez vous reposer. Je n'éprouve aucune souffrance et je vous appellerai, quand je sentirai que l'heure approche.

Les jeunes gens obéirent ; mais ils ne se couchèrent pas et veillèrent, le cœur serré, dans l'attente de l'événement tragique.

Vers une heure du matin, ils entendirent tinter la sonnette du grand-père.

Quelques instants après, toute la famille, sauf les enfants, était rangée autour du lit du moribond, dans un religieux silence que troublait seul le bruit des sanglots étouffés de Berthe, d'Yvonne et de Velléda.

— Ne pleurez pas, mes enfants, dit le vieillard. Ah, le beau rêve, ajouta-t-il après un silence, d'une voix toute changée et déjà comme lointaine, le beau rêve que je viens de faire !... Je voyais s'entr'ouvrir et se prolonger, en des perspectives infinies, de grands espaces où resplendissait une lumière telle que nous n'en avons jamais vu de semblable ici-bas. Dans cette lumière passaient je ne sais quels fantômes plus lumineux encore qui étincelaient, rayonnaient d'un éclat incomparable... Tout cela disparut, bientôt, emporté par une sorte de brise tiède et colorée qui, de toutes parts, dans l'étendue, soufflait avec un murmure mélodieux...

Puis, soudain, levant la tête, je vis, au fond des empyrées, s'ouvrir un autre univers, qui formait, au-dessus des espaces que j'avais entrevus, comme un ciel superposé à un autre ciel... Et dans la splendeur inexprimable dont j'étais ébloui, je crus entendre une voix éclatante qui disait, qui chantait plutôt : Vérité ! Justice ! Amour ! Vie éternelle !...

Tout cela n'était qu'un rêve, reprit-il après un court silence, mais ce rêve va devenir réalité.

Puis, je me réveillai doucement et me retrouvai sur cette terre que je croyais avoir quittée. Toutefois, je n'étais plus seul. Mon fils Pierre était auprès de moi... Il y est encore, je le vois, il me sourit et me montre, là-haut, l'espace resplendissant.

— Souffres-tu, grand-père ? demanda Hervé.

— Non, mon enfant, je ne souffre pas. Les Esprits qui m'entourent m'aident à me débarrasser de mes entraves charnelles. Mon corps astral se

dégage peu à peu. Les nœuds se dénouent lentement. Les attaches se brisent. Du milieu de ma chrysalide déchirée, je sens mon âme battre de l'aile...

Le vieillard cessa de parler et parut s'assoupir ; mais ses lèvres s'agitèrent longtemps encore. Quel dialogue mystérieux venait de s'engager entre le mourant, qu'éclairait déjà l'aube d'une nouvelle vie, et les amis invisibles qui l'arrachaient à la matière désormais vaincue ?

Au bout d'une demi-heure environ, il fit un mouvement, sembla vouloir tenter un effort : « Oui, Pierre », fit-il d'une voix frémissante, tandis que ses beaux yeux noirs, grands ouverts, semblaient regarder par delà... tout au loin ! « Je viens », répéta-t-il avec élan, puis retomba dans un long soupir de délivrance, car ce fut le dernier.

Et c'est alors qu'Hervé, dont l'œil parfois percevait l'invisible, distingua au-dessus de la couche... mortelle ? — non, la couche de résurrection — deux lueurs flottantes qui se réunirent, parurent se fondre l'une dans l'autre, et s'évanouirent ensemble dans la pénombre de l'alcôve.

Tous se rapprochèrent du lit, le cœur ému, la poitrine oppressée, et contemplèrent silencieusement cette face marmoréenne sur laquelle la mort venait de jeter son masque — masque tragique d'ordinaire — mais ici, empreint d'une sérénité sublime, d'une beauté surhumaine et comme divinisée.

APOTHÉOSE.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis la mort d'Allan Hernadec.

L'été venait de finir ; on était dans les derniers jours de septembre. Pendant l'une de ces journées, la chaleur avait été d'une intensité exceptionnelle. L'on sentait que des torrents d'électricité tourbillonnaient dans l'atmosphère et planaient sur la mer qui, frémissante et comme inquiète à l'avance, s'agitait, grondait sourdement. Sous le moutonnement superficiel des vagues, l'on devinait la tempête latente qui dormait dans les profondeurs.

Vers le soir, des montagnes de nuages d'un noir bleuâtre, que bordait une large frange aux teintes cuivrées, s'accumulèrent à l'Occident, semblant vouloir y ensevelir le soleil. Soudainement, le vent se leva, un vent déchaîné qui, du large, se précipita vers la terre avec une subite et étonnante furie. L'Océan se cabra sous cette agression inattendue et se couvrit de longs sillons d'écume, dont les crêtes vinrent battre les îlots et les récifs qu'elles submergeaient par intervalles. Puis, au frémissement de la terre et des eaux, ne tardèrent pas à se joindre les convulsions atmosphériques.

Du flanc des nuages saturés d'électricités adverses, s'élancèrent, tout d'abord, quelques flèches bifurquées, anguleuses, saccadées, semblables à des épées qui cherchent à frapper avec traîtrise, puis vinrent de longs ser-

pents de feu qui, dans leurs ondulations bizarres, se tordaient avec frénésie et traçaient sur la noire opacité des nuages des hiéroglyphes mystérieux.

Mais ce n'est qu'un peu plus tard que commença le drame grandiose. Dans l'énorme masse des vapeurs vaguement accumulées, se formèrent lentemen deux foyers, deux orages distincts qui, d'abord séparés, furent bientôt poussés par des courants inverses et se ruèrent l'un sur l'autre, armés tous deux de leur formidable artillerie.

Et c'est alors que s'engagea la bataille. C'est au milieu de déflagrations inouïes que se foudroyaient les deux adversaires. Ce n'étaient plus des lignes de feu que traçaient les éclairs, c'étaient des cratères qui vomissaient des tourbillons de flammes, tandis que de gigantesques lézardes déchiraient les nuées sombres, au travers desquelles semblaient s'ent'rouvrir, par instant les abîmes de l'infini. Et lorsque du centre incandescent d'où se prolongeaient en longs roulements les incessantes détonations des tonnerres, s'échappaient quelques jets de foudre égarés, on les voyait tomber sur la mer, décapiter les vagues les plus hautes, puis s'éteindre en sifflant dans les eaux.

C'est ainsi que s'associaient dans la mêlée, le Ciel et l'Océan confondus. L'on eût dit que, dans ce double cataclysme, je ne sais quelle déité farouche, Chimère colossale, Gorgone gigantesque ou Bête d'Apocalypse inédite, flottait et se démenait dans l'étendue, poussant d'une aile les nuées à la bataille, tandis que de l'autre elle flagellait les vagues qui, hurlant de rage, lançaient vers le ciel et la terre des tourbillons d'écume courroucée.

Rarement l'on avait vu, même à Plogoff, se déchaîner un pareil ouragan. Les lames de fond surgissant de l'abîme et cambrant leurs énormes volutes glauques, s'élançaient follement contre la falaise et faisaient tonner leurs coups de bélier formidables dans les cavernes sous-marines. Le vieux château en frémissait jusque dans ses fondements.

Au bout de quelques heures la tempête finit par se calmer, épuisée par ses propres violences et l'on n'entendit plus que le murmure lointain des vagues qui, fatiguées et comme pantelantes, s'écroulaient sur elles-mêmes.

Cet ouragan, dans l'appareil splendide de sa puissance, devait-il servir de prologue majestueux à cet autre drame de nature bien différente qui allait se passer dans la demeure de nos amis ?...

Toujours est-il que, vers dix heures du soir, toute la famille étant réunie au salon, Hervé qui, pendant la journée entière, avait été hanté par de vagues et sourdes suggestions, éprouva dans tout son être comme une commotion subite.

— Attention ! fit-il à demi-voix, je viens de recevoir un nouvel avertissement... et presque au même instant, une voix passant sur les têtes comme

un souffle, prononça lentement ces mots : « Baissez les lumières, nous venons à vous ! »

La famille se rangea aussitôt en cercle et chacun de ses membres, le cœur quelque peu palpitant, attendit dans un silence solennel.

Un craquement se fit entendre dans la grande table qui oscilla un instant sur ses pieds. Les femmes frissonnèrent ; Jacques ouvrit des yeux démesurés ; Robert d'une main crispée serra le bras de son fauteuil... quant à Hervé, toujours impassible, il se leva lentement, puis fit un geste en disant : Voyez !

Et que virent-ils, juste ciel !...

Sur le fond sombre d'une haute tenture de velours, apparurent tout à coup quelques lueurs flottantes. Pendant deux ou trois minutes, elles oscillèrent dans l'espace. C'étaient comme deux boules lumineuses de forme indécise d'abord, mais qui, peu à peu, s'élargirent, puis s'allongèrent et se formulèrent d'une façon distincte.,.

— Oh ! firent les femmes, avec une exclamations étouffée, en même temps que tous, dans un frémissement d'émotion joyeuse, reconnurent les deux formes humaines...

C'était Pierre Hernadec tenant dans sa main la main de son père, Allan Hernadec et tous deux, dans la transfiguration de leurs têtes qu'entourait une faible lueur, fixaient sur tous les membres de la famille de longs regards affectueux. De blanches draperies dissimulaient les membres inférieurs ; les bustes seuls transparaissaient au travers d'une vapeur bleuâtre.

Il y avait sur leurs physionomies comme un rayonnement de sérénité céleste et dans leurs jeux brillant d'une vie intense, les assistants retrouvaient l'expression fière, noble et tendre, dont chacun d'eux avait gardé l'inoubliable souvenir,

L'apparition dura quelques instants, puis les deux fantômes lumineux pâlirent, devinrent de plus en plus diaphanes et, après un geste d'adieu amical, s'évanouirent dans les ténèbres du plafond.

A peine les assistants de cette scène fantastique étaient-ils revenus de leur stupeur, qu'Hervé obéissant à une injonction secrète, s'assit à la table ; prit quelques feuilles de papier et écrivit, en puissant médium qu'il était, sous l'inspiration directe de ses guides spirituels et voici, quand il eût cessé d'écrire, ce que les assistants émerveillés lurent sur ces pages d'outre-tombe, au bas desquelles était apposé le fac-similé de la signature d'Allan Hernadec.

Mes enfants,

J'ai prié, ardemment prié, et j'ai obtenu l'autorisation de me manifester à vous, sous la conduite de Pierre, mon fils et votre père. C'est une faveur, insigne et exceptionnelle pour laquelle vous devez rendre grâce au Maître de nos destinées.

J'avais raison de vous dire, quelques instants avant de vous quitter, que la réalité suivrait de près mon beau rêve. mais combien supérieure au rêve a été cette réalité !

C'est dans un monde indescriptible que je me suis trouvé tout à coup... Là, dans un rapide éblouissement, j'ai tout d'abord vu se dérouler devant moi le panorama de mes existences précédentes, jour par jour, heure par heure, scène par scène, dans leurs détails les plus minutieux.

Vision inouïe, en face de laquelle j'ai pu juger de ce qu'a été mon passé, comprendre surtout ce qu'il aurait pu être et mettre en balance efforts et résultats obtenus, défaillances et réveils d'énergie, désespoirs et retours à l'espérance.

Quels enseignements ressortent d'une semblable vision rétrospective, alors que, dans une juste mesure, sans illusions complaisantes, sans subterfuges ni tentatives de vaine justification, l'âme constate par quel enchaînement de causes à effets ont été déterminées toutes les actions bonnes ou mauvaises dont se composent la trame de sa vie et les péripéties de son évolution dirigée par la loi des rétributions impartiales.

C'est au sortir d'une espèce de léthargie, dont je ne puis apprécier la durée, que ma chrysalide terrestre se déchira spontanément et que je vis succéder, à l'ombre de la prison charnelle, des éblouissements inimaginables, des élargissements d'horizons qui m'enivraient jusqu'au vertige.

Subitement pourvu de sens nouveaux dont il m'est impossible de vous expliquer la nature, j'eus l'intuition soudaine de certains mystères demeurés impénétrables jusqu'ici pour l'intelligence humaine.

Délivré des attaches de la matière, je m'élançai dans les abîmes de cet éther dont les hommes ne font que pressentir l'existence. Désormais, il n'y avait plus de distances pour moi.

Les étoiles que je rencontrais dans mes grandes envolées circulaires et qu'il m'était donné de contempler dans les dimensions réelles de leur énormité, resplendissaient en flamboiements immenses. Derrière celles-là, j'en apercevais d'autres et toujours d'autres encore, si bien que les limites du firmament reculaient en des profondeurs infinies et que j'aurais pu me croire enfermé dans l'orbe d'une sphère incommensurable, constellée d'astres de formes et de couleurs dont le nombre et la variété défient toute imagination.

Oh ! ces couleurs — qui, pour comble de prodige, ne sont pas seulement colorées, mais encore vibrantes et mélodieuses — de quel prisme inconnu elles semblaient jaillir ! Roses lueurs d'aurore, pourpres de crépuscule, opalines pâleurs, célestes azurs, phosphorescences nacrées, diamantées dont les éclats fulguraient ou dont les teintes chatoyantes se nuançaient en gammes de colorations imprévues... Comment pourr rdeiais-je combien cette pyrotechnie sidérale multipliait, renouvelait en moi, sans que je pusse m'en

rassasier jamais, tous les ravissements dont nous enivre l'ineffable et divine lumière !

Et dans ces steppes de l'infini, au travers de ces régions, de ces cercles, de ces plans qui se côtoient, se juxtaposent et parfois se pénètrent, mes nouvelles facultés de vision découvraient de véritables essaims de formes, d'êtres, d'Esprits de toutes catégories.

Les uns passaient comme d'éblouissants météores. Les autres, âmes encore engourdies et rêveuses, flottaient au milieu d'autres formes fluidiques, mais de plus épaisse densité et qui, insuffisamment émancipées des séductions de la matière, attendaient, dans le trouble et l'indécision de leurs regrets ou de leurs désirs confus, l'heure encore inconnue d'une prochaine réincarnation.

(*A suivre*). Ed. Grimard.

CONFÉRENCES DE LÉON DENIS

M. Léon Denis fera, en novembre et décembre, une tournée de conférences sur le Spiritisme, dans le Nord, l'Est de la France et la Belgique.

Voici les principaux points de son itinéraire et les dates de ses principales conférences :

A Lille, le Dimanche 3 novembre, à 3 h. 1/2, salle du Conservatoire, et le Dimanche 10 novembre, salle de l'Orphéon.

A Bruxelles, les 15 et 17 novembre, salle Kevers, rue du Parchemin.

A Charleroi, le Dimanche 24 novembre, au Temple de la Science.

A Liège, le Jeudi 28 novembre, inauguration du local de la Fédération spirite régionale, et le 4 décembre.

A Nancy, trois conférences organisées par la Société d'Etudes psychiques, sous la présidence du Dr Haas, ancien député au Reichstag, les 9 et 13 décembre, salle Poviel ; le 16, salle des Agriculteurs.

AVIS

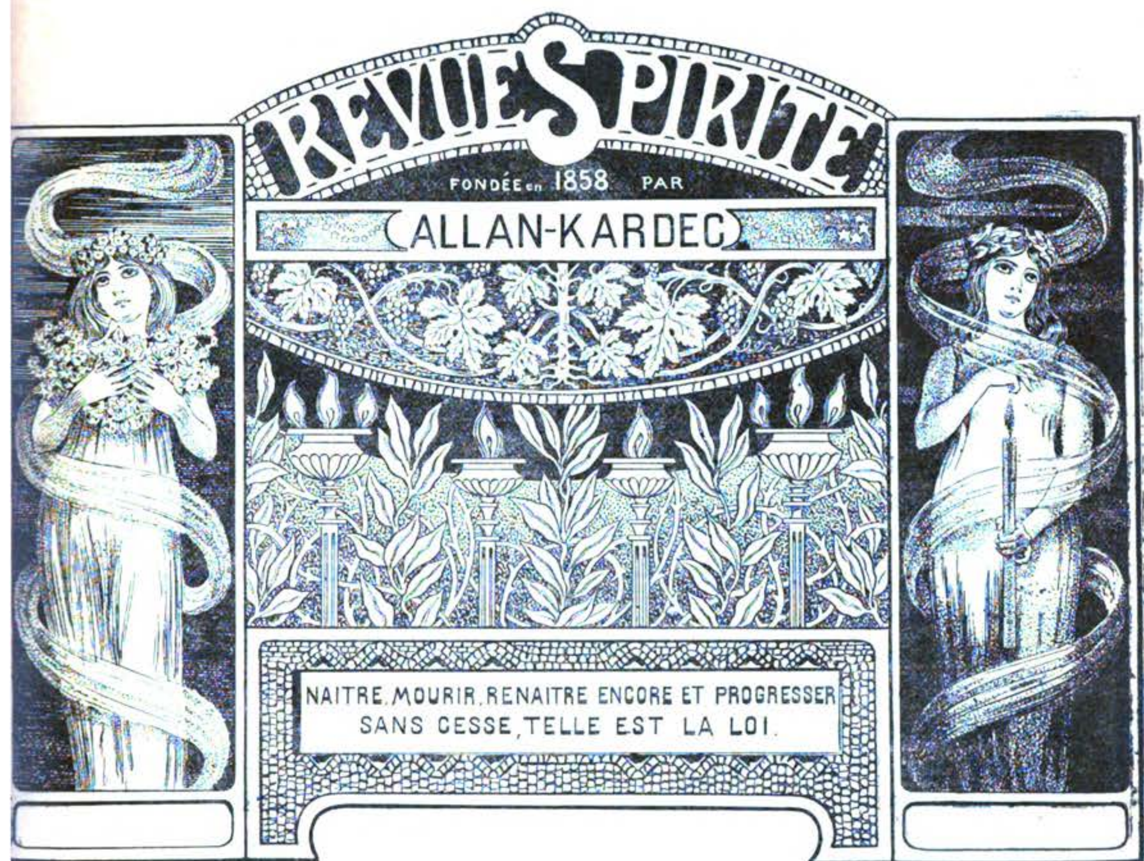
Deux de nos abonnés se sont adressés pour un horoscope à Mlle Henny von Heiden, de Berlin, dont il est question dans la *Revue* d'août dernier.

Contre un recouvrement de TRENTE FRANCS (prix excessif), il n'a été reçu qu'un travail absolument inexact ; nous prions nos abonnés de s'abstenir de s'adresser à Mlle Heiden, ne voulant pas assumer cette responsabilité, bien indirecte cependant, car nous ne la connaissons aucunement.

La rédaction de la *Revue* rappelle qu'elle laisse à ses correspondants toute la responsabilité des articles qu'elle consent à insérer, sur leur demande.

Le Gérant : Paul LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

44e ANNÉE. N° 12. 1er DÉCEMBRE 1901.

LES ORIGINES
DU
SPIRITUALISME EN AMÉRIQUE

d'après Emma Hardinge (*Suite*) (1).
traduction de G. BÉRA.

Nous sommes dans l'obligation d'arrêter ici le récit de l'action des Esprits à Rochester, et cela plutôt à cause de la masse des autres sujets que par le manque de matériaux : car les rapports de cette seule ville suffiraient amplement à remplir plusieurs volumes, relatifs à l'histoire des commencements du spiritualisme en Amérique.

(1) Voir le numéro de novembre.

Nous omettons nécessairement beaucoup de narrations du plus haut intérêt. Nous supprimons, faute de place, plus de 200 lettres, imprimées ou manuscrites, qui contiennent des descriptions des premières entrevues avec les Esprits, et entraînent la conviction.

Beaucoup de journalistes de différentes villes se joignirent aux investigateurs de Rochester ; beaucoup témoignèrent en faveur de l'honnêteté et de la véracité des médiums. Ils reconnaissaient que les phénomènes étaient merveilleux, l'intelligence évidente, les renseignements généralement exacts et dépassant la portée des médiums, mais ils concluaient le plus souvent en disant que bien que le phénomène ne fût pas le résultat du plan concerté des médiums, ils n'étaient pas encore prêts à croire que ce fût l'œuvre des Esprits, qu'ils ne le pouvaient, ou ne le voulaient, ou ne le devaient pas. Beaucoup d'autres journalistes, surtout dans la presse religieuse, refusèrent dédaigneusement de s'occuper de « la chose » et, après s'être vantés de leur vertueuse ignorance, se mirent, en termes sans mesure, à abaisser ce qu'ils ignoraient, entassant le scandale et les injures sur la tête de ceux qui s'en occupaient, et remplissant leurs colonnes d'une quantité prodigieuse d'erreurs et d'absurdités.

Ces colonnes d'ordures, déversées continuellement sur les spiritualistes, ne leur furent assurément pas agréables sur le moment, mais, en définitive, elles eurent pour eux une grande utilité, en donnant aux manifestations la publicité nécessaire, qui fit de la presse entière les intermédiaires des Esprits.....

..... C'est en novembre 1849 que les scènes de Corinthian Hall, que nous avons décrites (1), se passèrent. L'immense étendue des Etats de l'Union, le fait qu'aucun système régulier de propagande spiritualiste ne fut tenté, embarrassent l'historien qui veut décrire les progrès de la cause. Par le fait, on ne peut qualifier sa marche de « progrès », car si le spiritualisme avait été inauguré par les médiums de Rochester, on devrait pouvoir suivre son cours en suivant leurs traces. Mais si nous voyons les effets produits par les visites des demoiselles Fox dans quelques villes de l'Union, nous constatons aussi une grande éclosion spirituelle dans des pays que les échos des vibrations de Rochester n'atteignirent jamais.

Le spiritualisme n'a pas rayonné d'un centre fixe ; il a jailli avec une vie propre, spontanée, irrésistible, indépendante de toute propagande humaine. Si les fils innombrables qui, avec une rapidité magique, enveloppèrent tout le continent américain d'un vaste réseau spirituel, n'ont pas été tissés par le peuple invisible des Esprits, la théorie des effets et des causes est vaine, et la floraison merveilleuse du spiritualisme, dont aucune main n'aurait planté les germes, devient un des problèmes éternellement insolubles.....

(1) Voir le numéro d'août.

..... Pour rendre justice au développement de ce pouvoir, nous devons considérer ses manifestations dans les différents Etats à la même époque. Le premier que nous examinerons est l'Etat de New-York, où la communion entre Esprits et mortels prit pour la première fois la forme de télégraphe scientifique.

A AUBURN.

Dans la ville d'Auburn résidait M. E. W. Capron, dont il a déjà été parlé au sujet des premières manifestations et des expériences de Corinthian Hall. Pour fortifier la conviction que la source des phénomènes était spirituelle, opinion qui s'était imposée irrésistiblement à sa raison, M. Capron avait demandé à Mme Fox de permettre à sa plus jeune fille, Catherine, de passer quelque temps chez lui. Au cours des séances données par ce jeune médium, les habitants d'Auburn eurent donc l'occasion de voir les plus étonnants phénomènes dans des conditions qui enlevaient tout soupçon de fraude. Il s'y produisit de la musique d'Esprit; on vit des mains, on les examina, on les toucha, on les vit se former et se fondre sous les étreintes; les raps épelèrent des messages affectueux, parfois des avertissements; les meubles s'agitèrent, et presque toutes les phases possibles du phénomène spirituel intelligent se montrèrent à qui voulut les voir. Les débuts du « Pouvoir » à Auburn eurent deux résultats remarquables. Le premier fut que, bien que la Presse eut libre accès dans les cercles, et de nombreuses occasions de se renseigner, tout ce qu'ils virent d'étrange ne parut éveiller chez le plus grand nombre des journalistes que des sentiments hostiles, vindicatifs, et qui se traduisirent par des calomnies sans raison et sans nom.

Par exemple, le « Auburn Daily Advertiser » racontait froidement que le vieux M. Fox, fermier tranquille et inoffensif, remarquable surtout par sa simplicité et sa dévotion, et par ses habitudes modestes et pacifiques, était arrivé, par un habile agencement de fils et de ressorts, à produire toutes les merveilles d'Hydesville. Le fait que toutes les planches et les briques, que pas un pouce des matériaux de la maison hantée n'avaient échappé aux recherches des centaines de curieux, tout cela comptait pour rien pour ce pénétrant rédacteur. Le fait encore plus singulier que le phénomène avait continué à croître en force et en variété pendant plus de douze mois, gagnant de ville en ville, de maison en maison, de personne en personne; ce fait qui impliquait l'opération de plus de cent médiums différents; le fait que le pauvre vieux fermier accusé de sa production, n'avait assisté à aucune réunion spirite, sauf aux événements qui s'étaient passés dans sa maison pendant les deux ou trois premiers mois, tout cela était négligé avec un égal bon sens et une égale mauvaise foi; et les ressorts et les fils du bon M. Fox, invisiblement fixés à rien, continuaient toujours à s'allonger depuis le cot-

tage d'Hydesville jusqu'à des centaines de milles de là, aboutissant à la vallée du Mississipi, aux rivages des Etats de la Nouvelle-Angleterre, et jusque dans les régions du nord du Lac Supérieur. Etrange invention d'un pauvre petit fermier de l'état de New-York! Merveilleux fils et ressorts dont l'action intelligente révélait le passé, le présent et l'avenir avec une exactitude qui eut fait honte aux magiciens d'Egypte et aux astrologues de Chaldée!

Remarquons ici que si, de temps en temps, nous rapportons les puérilités et les calomnies sans fondements que « la Cause » et ses adhérents ont eu à supporter, ce n'est pas à cause de leur importance, mais pour montrer l'extrême futilité et les efforts désespérés de cette opposition, réduite à inventer des fables si enfantines pour discréditer l'hypothèse spirite.

Le second résultat du séjour de Kate Fox à Auburn semble avoir été le développement de pouvoirs médianimiques non moins remarquables que les siens chez beaucoup de personnes qui assistaient à ses séances. Les cas les plus remarquables sont ceux de Mmes Tamlin et Benedict, dont les noms sont liés maintenant au mouvement spirituel américain. Plusieurs autres dames se développèrent dans les cercles d'Auburn. Les dons furent très variés, les médiumnités physique, écrivante, guérissante, voyante, parlante, se manifestèrent rapidement dans diverses familles de la plus haute honorabilité, et cela en dehors de la présence de Miss Fox, bien que sa première visite eut généralement attiré l'attention sur le sujet et amené la formation de cercles, où les pouvoirs se révélèrent. L'ouvrage de M. Capron sur les débuts du spiritualisme en Amérique contient des récits très intéressants des manifestations d'Auburn, entre autres les incidents suivants qui furent confirmés à l'auteur par un témoin oculaire, M. Henry C. Wright :

« Mme Tamlin a été le premier médium par lequel, autant que je sache, on entendit des guitares et autres instruments de musique jouer des airs distincts. Ces airs étaient joués avec la perfection qu'apportent des musiciens consommés, bien que Mme Tamlin ne connaisse pas la musique et ne sache jouer d'aucun instrument. Les sons variaient depuis les plus forts jusqu'aux plus doux ».

Dans une réunion tenue chez Mme Tamlin, où il y avait sept ou huit personnes dont le témoignage fut publié dans l'intérêt de la vérité, il se passa suivant M. Capron, le fait suivant :

« J'ai magnétisé le médium, dit-il, et après diverses manifestations elle annonça que les Esprits allaient faire quelque chose de nouveau qu'elle ne pouvait comprendre. Après être restés assis quelques minutes, nous entendîmes un bruit particulier, comme le sifflement d'une locomotive dans le lointain. Puis les sons augmentèrent de force et se changèrent en une musique exquise. On demande à une dame de chanter et son chant fut

accompagné par cette musique. On eût dit les accords d'une harpe éolienne, mais d'une beauté impossible à rendre. Fréquemment cette même musique se fit entendre en présence de Mme Tamlin. Parfois on croirait que les sons vont se changer en ceux d'une voix humaine d'une exquise douceur.

« Une autre phase de ces manifestations consiste dans l'imitation du son du cor de chasse. Henri C. Wright se trouvait présent à l'apparition de ce phénomène. Il demanda à l'esprit de N. P. Rogers de sonner du cor, et on entendit aussitôt le son du cor avec sa répercussion d'échos en échos sur les montagnes. M. Wright avait parcouru les Montagnes Rocheuses quelques années auparavant en compagnie de N. P. Rogers, et il y avait entendu Fabyan, l'aubergiste, souffler du cor. Ce son était exactement imité. M. Wright a publié dans une brochure la description de cette scène ».

Tant que les manifestations continuèrent à avoir le caractère que nous avons indiqué, les affligés, qui y trouvaient des preuves concluantes de la présence et de la protection de leurs chers disparus, les saluèrent avec joie.

Les savants s'intéressèrent au caractère extraordinaire que prenait le phénomène quand ils virent des jeunes gens ignorants et des enfants se mettre à parler des langues étrangères, souvent avec une merveilleuse éloquence. D'autre part, le caractère bienfaisant de l'Intelligence et la variété de ses applications trouvaient une démonstration dans les faits de clairvoyance, de psychométrie, de guérison par l'imposition des mains ou l'exécution des prescriptions spirituelles.

Mais l'ignorance profonde des phénomènes psychiques, dans laquelle notre siècle matérialiste a grandi, eût bientôt fait de dénaturer le mouvement à l'état naissant. Nous avions à apprendre que le monde des Esprits est peuplé par la terre, et que sa vie commence au point où la nôtre finit. Ignorant cette grande vérité, les premiers qui communiquèrent avec le monde invisible étaient mal préparés à la visite des « Esprits de ténèbres », que les tristes épreuves de la terre ont transformés en criminels. Ne sachant pas que la vie, ici ou au-delà, est une progression constante et non une métamorphose brusque et surnaturelle, les premiers investigateurs furent effrayés à la vue des scènes où les médiums reproduisaient les mêmes tendances vicieuses, que nous voyons parmi nous d'un œil indifférent ; en un mot, ils ne comprirent pas que les Esprits sont toujours des humains et que l'âme n'est guère changée par le fait de la dissolution physique. Dans cet état d'inquiétude et d'ignorance, le retour des criminels fut accueilli généralement par les exorcismes superstitieux et inutiles des vieux rituels catholiques, ou par l'idée aveugle que tous les Esprits sont nécessairement infaillibles ; si bien que les imprudents médiums devinrent la proie de ces conditions désastreuses connues aujourd'hui sous le nom « d'obsessions »

Et pourtant, bien que les premiers cercles eussent été conduits avec un aveuglement qui est un scandale, et une conséquence de l'ignorance de nos directeurs religieux (car depuis longtemps ils auraient dû instruire l'humanité des « dons spirituels »), néanmoins, avec le temps, les investigateurs apprirent, *à leurs dépens*, à comprendre le caractère véritable du monde de l'Esprit, et cela beaucoup mieux par leurs échecs qu'ils ne l'eussent fait par la contemplation du côté ensoleillé du tableau.

Le cercle apostolique

Tandis que, grâce à leurs relations avec les êtres qui ont fait l'expérience de la vie, les philosophes spiritualistes commençaient à mieux comprendre les conditions véritables de la vie future, les fanatiques et les orgueilleux profitaient de ce grand mouvement spirituel en s'emparant de ses éléments les plus susceptibles de susciter la vanité et de répondre à la superstition. Parmi les spiritualistes d'Auburn se trouvaient plusieurs personnes, d'une dévotion étroite et bornée, qui attendaient la « seconde venue du Messie ». Le phénomène du spiritualisme moderne, interprété suivant leurs vues, leur parut l'inauguration du « Millenium » si longtemps attendu, et pour eux, les « Vrais Croyants », ils devenaient naturellement les « Elus » par qui le « Royaume du Ciel » prédit devait s'établir sur la terre.

Au début du mouvement, un cercle avait été formé qui reçut d'abord le titre modeste de « Cercle d'Auburn ». Mais dès que la croyance au millénium eût fait quelques progrès, ce groupe s'appliqua à faire servir les manifestations à appuyer ses opinions particulières, et — comme le dit à l'auteur un témoin oculaire — en échange de sa conversion au spiritualisme, il entreprit de convertir les Esprits à « l'Adventisme ». En exécution de cette remarquable idée, ce cercle s'assura les services de Mme Benedict, médium à raps très sensible, sur qui agissaient les influences terrestres aussi bien que spirituelles, qui s'étaient proposées de convertir à leur foi la partie de l'Univers qu'ils appelaient modestement *notre petite planète*, et de la soumettre à l'autorité spirituelle de *Saint Jean l'Evangéliste, du prophète Daniel, de l'apôtre Saint Paul* et autres personnages bibliques qu'ils prétendaient s'incarner temporairement par leur médiumnité. On changea donc le nom du Cercle en celui de « Cercle apostolique » et Mme Bénédict fut dépêchée à New-York, où, *par l'ordre des Esprits*, elle pria un certain prédicateur baptiste, appelé James D. Scott, de venir à Auburn diriger l'œuvre. On avait publié des journaux qui émanaient censément de divers personnages juifs de l'époque apostolique. Quelques-unes de leurs prédications étaient bien de nature à produire les résultats que prédisaient leurs auteurs, c'est-à-dire de « révolutionner », non pas positivement l'univers, ni même « la petite planète Terre », mais simplement la fortune des malheureux éditeurs, qui

s'aperçurent que le tirage des dits journaux avait un effet « révolutionnaire » sur leur prospérité terrestre. Ceux qui ne croyaient pas à l'origine céleste de ces feuilles furent indignés de l'audace avec laquelle les noms des prophètes et des apôtres étaient employés pour couvrir des puérilités absurdes, tandis que les spirites crédules, mais instruits, déploraient les outrages à la grammaire et à l'orthographe, auxquels un trop long séjour dans le monde spirituel réduisait des morts éminents.

Aussi, au commencement de l'année 1850, la « Fraternité Apostolique » prit-elle une forme plus littéraire sous l'impulsion du Rev. James Scott et atteignit son apogée par l'entrée dans ses rangs du fameux poète, prédicateur et médium, Rev. Thomas, L. Harris, également appelé à contribuer à « l'œuvre spirituelle ». Sous la conduite de ces chefs éminents, qui prétendaient agir sous l'influence spirituelle la plus haute, le Cercle s'accrut en nombre et en importance, et finit par comprendre tous les spiritualistes d'Auburn. Alors il obtint des communications importantes, fonda de nombreuses réunions d'aspect religieux, et aboutit au fameux mouvement de « Mountain Cove », dont nous aurons l'occasion de reparler.

On peut se demander si ces ténèbres d'orgueil, de présomption et de fanatisme ne parvinrent pas à éteindre le spiritualisme à son aurore. Il n'en fut rien, bien que la prédiction en eût été faite bien des fois. Par le fait, beaucoup de journalistes d'importance qui n'avaient cessé jusque-là de flageller le spiritualisme dans leurs colonnes, cessèrent leurs efforts, quand ils eurent remarqué avec plaisir que « les spiritualistes se chargeaient eux-mêmes de l'œuvre de destruction et qu'il suffisait de leur fournir *la corde pour se pendre.* » Il n'est pas douteux que cette habile stratégie aurait eu le résultat désiré si *tous* les spiritualistes d'Auburn avaient été les disciples du *Pape Harris* et du *Cardinal Scott*; mais, outre que beaucoup n'étaient pas dans leurs rangs, quelques-uns de ceux qui avaient été soumis à leur autorité, en tirèrent d'utiles leçons et, au lieu de pousser à la destruction qui leur était si charitablement prédite, ils échangèrent leurs directeurs pour le Pape *Jugement* et le Cardinal *Raison*, qui dès lors furent investis d'une autorité plénière sur les Cercles spirites d'Auburn. Parmi les leçons que ces directeurs leur enseignèrent, la plus importante fut : qu'il n'y a pas entre l'Homme et le Créateur de créatures, mortelles ou immortelles; qu'il est nécessaire d'éprouver les humains dépourvus du corps suivant les mêmes règles qui s'appliquent aux humains pourvus de corps; et enfin que le monde des Esprits n'est pas plus infaillible que le monde terrestre. Ceux qui reçurent ces leçons les trouvèrent acquises à bon compte, bien qu'ils les eussent payées du ridicule que leur jetait une Société profondément ignorante du sujet qu'elle ridiculisait.

Quant aux fidèles du « Cercle apostolique » ils eurent bientôt tranché la question en ce qui concernait les gens d'Auburn, en quittant le « lieu réprouvé » pour la « sainte retraite de Mountain Cove », sous la conduite de leurs pasteurs inspirés.

Après cet épisode instructif, le spiritualisme d'Auburn, semblable au phénix, sortit des cendres du fanatisme, pour renaître à une vie forte et purifiée. Les médiums se multiplièrent, les dons de l'Esprit devinrent plus abondants et les rangs spiritualistes se grossirent chaque jour de nouveaux convertis.

On établit des réunions du dimanche, on fonda un journal, intitulé le *Clairon spirituel*, et un bureau de statistique tenu par le Rev. Uriah Clark, ex-ministre universaliste, directeur du journal en question qui, pendant de longues années, se répandit dans le monde comme un évangile spirituel. Auburn compte maintenant (1870) des milliers de spiritualistes, et malgré toute *la corde* que les ministres chrétiens et les savants rédacteurs leur ont si généreusement octroyée, ils ne sont pas encore *pendus*, et ils n'ont pas continué davantage à entraver les progrès de leur glorieuse cause.

1850. Essor du spiritualisme.

Aucune année n'a été plus fertile en événements intéressants que l'année 1850. C'est en cette année que des manifestations du caractère le plus violent et le plus étrange apparurent dans la famille du Dr Eliakium Phelps D. D. de Stratford, Conn. C'est en cette année que les rappings, l'écriture automatique et les autres modes intelligents de communication devinrent familiers à Boston, par la médiumnité de *Mme Margaret Cooper*, fille de l'éminent conférencier et écrivain, Le Roy Sunderland.

Le 1er février 1850, plusieurs personnes de Philadelphie, Penn., se réunirent en cercle d'expériences et arrivèrent à obtenir, en très peu de séances, par des raps, la voyance et autres moyens de communication, des preuves satisfaisantes du monde spirituel. La même année, on ouvrit des cercles à Providence, Rhode-Island, Binghamton, Westfield, Albany, Troy, Waterford et en beaucoup d'autres localités de l'Etat de New-York. A Cincinnati, les raps furent remarquablement forts et intelligents; à Memphis, Tenn.; à Saint-Louis, Miss.; en Californie, dans l'Orégon, le Texas, l'Amérique du Sud, le Maine, le Vermont et le New-Hampshire apparurent des manifestations semblables, et toutes *avant* que l'influence personnelle des médiums de Rochester aient pu donner la moindre couleur à la supposition, émise tant de fois par la Presse, que ces personnes furent les auteurs, les professeurs de la « terrible imposture » qui s'abattit sur les habitants de cette immense étendue de l'Amérique.

Il est évident que dans l'état de New-York le bruit des investigations de Rochester, les voyages des mediums combinés avec l'effet de la carrière étonnante de A. J. Dawis avaient contribué à faire déborder la mesure de la vie spirituelle. Dans les villes de Troy et d'Albany, avec les villages voisins de Waterford et de Lansinburgh, d'excellents mediums pour les diverses phases du phénomène se développèrent dès le début du mouvement. Les visites des demoiselles Fox et les récits de Rochester attirèrent d'abord l'attention sur le sujet, mais les communications avec le monde spirituel ne dépendaient pas de ces seuls agents. Ainsi, dans la famille de M. Anson Atwood, de Troy, homme de situation et de caractère élevés, une de ses petites filles, enfant de 10 ans, fut développée tout à coup pour les phases merveilleuses du caractère physique le plus fort, sans compter les raps, l'écriture et la voyance ; et de semblables manifestations poussèrent comme l'herbe, partout, et avec toutes sortes de variétés. Mais, pour le moment, nous limiterons nos observations à la ville de New-York.

Le Rev. S. B. Britain

Une des choses les plus importantes à envisager quand on retrace un mouvement d'origine surhumaine, doit être nécessairement de se préoccuper de donner les preuves qui permettent de vérifier cette origine prétendue. L'histoire de l'avènement et des progrès du spiritualisme dans la ville de New-York forme une des parties les plus importantes de cette classe de témoignages qu'on puisse désirer, car nous constatons que les principaux acteurs de ce grand drame ont été préparés, par des méthodes spéciales à chacun d'eux, longtemps avant d'être appelés à prendre part aux séances qui associent aujourd'hui leurs noms à celui du spiritualisme. On en trouve un exemple frappant dans la personne du Rev. S. B. Britain, bien connu comme auteur littéraire et scientifique, mais plus spécialement comme ayant occupé dans les rangs spirituels les diverses fonctions de rédacteur, conférencier, praticien, magnétiseur, psychologue et médecin. Par son éloquence, ses discussions publiques, ses publications, M. Britain a rendu à la cause du spiritualisme des services qui ne seront jamais trop appréciés ; pourtant son adhésion n'est pas due à des preuves et aux moyens ordinaires de propagande.

Pendant qu'il remplissait la charge de pasteur de la première église universaliste d'Albany, New-York, au cours d'une grave maladie, M. Britain tomba dans une léthargie profonde, qui le laissa sans connaissance pendant douze jours. Pendant vingt-sept jours il ne prit aucune nourriture. De cette condition intermédiaire entre la vie et la mort, M. Britain revint à lui, s'éveillant de la trance aussi mystérieusement qu'il y était tombé. Avec ce retour à la santé et à la conscience, ses sentiments avaient éprouvé une

transformation complète qui en faisaient un autre homme. Soit qu'un nouveau cours de pensées se présentât à son esprit par cette voix douce et calme de la conscience que les paroles humaines ne peuvent exprimer, soit que réellement il ressentit la présence d'un *Etre spirituel étrange*, dont il décrivait l'aspect majestueux et l'attitude bienveillante, qui se tenait souvent auprès de lui pendant son sommeil léthargique, il est certain qu'une série d'impressions bien différentes de celles que lui avait laissées sa vie antérieure, s'étaient gravées dans son esprit. Ce qu'il y a de positif, c'est que ce fut une âme sortant des cendres d'un passé enseveli qui se leva de sa couche de souffrance. Il ne reprit que peu de temps les devoirs de son ministère, et malgré ses collègues qui le suppliaient de rester auprès d'eux pour distribuer le pain de vie, auquel il était évident qu'il avait goûté, il se sentit fortement poussé à se séparer de toute croyance qui aurait pu entraver la libre expansion des pensées nouvelles qui l'animaient.

Nous avons déjà dit que l'apparition de l'œuvre extraordinaire de M. A. J. Davis, « Divines Révélations de la Nature », fût suivie de la publication de l'*Univercœlum*, dont le Rev. S. B. Britain était le rédacteur. M. Britain avait pris un vif intérêt au développement extraordinaire du jeune « voyant de Poughkeepsie », et étant devenu lui-même un ardent investigateur du magnétisme, de la clairvoyance, et de ces mystères occultes dont il pensait avec raison que son propre cas était une preuve, il fut attiré naturellement dans les rangs de la philosophie spiritualiste, où ses aptitudes littéraires et son intelligence cultivée lui donnèrent une place distinguée. C'est ainsi qu'il devint, du consentement unanime de ses nouveaux associés, le directeur d'un journal destiné à représenter les idées les plus spiritualistes de l'époque. L'étrange préparation de M. Britain, avant son entrée dans les rangs spirituels, n'est pas une preuve isolée de l'intervention des Esprits. Presque toutes les personnes, associées directement ou indirectement au spiritisme, ont quelque expérience remarquable à raconter, quelque preuve à donner, qu'elles ont été préparées à devenir une des pierres travaillées du grand temple de la Nouvelle Jérusalem ; de telle sorte qu'une fois rassemblées, unies comme par la force d'une attraction mutuelle et inévitable, elles ont vu qu'elles n'avaient été que des instruments dans la main du Pouvoir Suprême, qui les avait façonnées, chacune par des épreuves différentes, pour concourir à l'œuvre divine.

Le Dr Hallock

A la Conférence (1) de New-York, fondée en 1851 pour la discussion des sujets psychologiques, le Dr Hallock, un des avocats les plus capables et les plus

(1) « Conférence » est pris en anglais dans le sens d'association.

distingués des vérités spirites, raconta plusieurs expériences dont il avait été favorisé avec des sujets magnétiques vers l'époque des premiers coups de Rochester. Parmi ces cas, il en est un qui peut montrer d'une façon frappante ce que furent des centaines d'autres qui se produisirent en des endroits divers.

Comme le Dr Hallock était un habile opérateur, il fut mandé par une voyante, qui voulait être magnétisée dans le but d'approfondir un article qui venait de paraître dans la « Tribune » de New-York de décembre 1848, au sujet des « rappings d'Hydesville ».

« La voyante passa, dit le docteur, dans une sorte d'extase religieuse, et d'un ton solennel, mais joyeux, qui traduisait un grand changement dans ses manières et son aspect, elle dit que l'affirmation du journal sur le phénomène de Rochester était vraie, que cela ne finirait pas là, mais se reproduirait dans beaucoup de villes d'Amérique, d'Europe et d'Asie, que le but était de convaincre le monde de la réalité de la vie et des rapports spirituels, et que ces manifestations ne cesseraient pas tant que leur objet ne serait pas accompli. Elle dit qu'un homme du nom de Swedenborg avait une grande part dans cette œuvre, et que les rappings semblaient produits par la forte volonté d'un homme essayant d'en impressionner un autre. Elle décrivit l'aspect de Swedenborg pendant sa vie terrestre, rapporta des anecdotes de sa vie et ajouta : « Eh bien ! il était comme moi, c'est-à-dire qu'il pouvait d'un endroit dire ce qui se passait dans un autre. » Toutes ses affirmations sur Swedenborg sont vérifiées par l'histoire, et celles concernant les médiums de Rochester, outre d'autres circonstances accessoires, ont été trouvées vraies après enquête. Et pourtant cette personne était très illettrée, et ne pouvait avoir aucune instruction sur les points historiques et scientifiques dont elle discourait. Revenue à son état normal, on lui demanda si elle avait entendu parler de Swedenborg et elle répondit avec une sincérité évidente : « Non, habite-t-il New-York ? »

Ainsi sont démontrés les effets du magnétisme et de la clairvoyance dans la préparation de l'esprit public et des organismes des médiums pour la réception du spiritisme ; les premiers knockings de Rochester trouvèrent donc le terrain labouré, hersé, ensemencé, longtemps avant l'arrivée des demoiselles Fox dans cette ville.

Le Rev. Griswold

Nous reprenons notre récit au moment où de nombreux articles de journaux avaient fait connaître les rappings d'Hydesville. Les habitants de New-York avaient reçu de leurs amis de toutes les parties de l'Etat des rapports de semblables manifestations. « Les rappings, écrivait-on, ont éclaté dans plusieurs villes du voisinage immédiat de Rochester, mais

l'attention publique a été surtout péniblement excitée par le récit des manifestations arrivées chez le Rev. Dr Phelps, de Stratford. » La véracité incontestable, la haute position ecclésiastique du Dr Phelps, le caractère effrayant et surnaturel des événements qui se produisaient dans sa famille, occasionnaient un sentiment de curiosité mêlé de terreur, qu'augmentaient les récits des merveilles arrivant ailleurs, et que la presse répandait dans le public, surtout la « Tribune » de New-York, dont les colonnes, sous l'influence de ses intelligents rédacteurs, étaient ouvertes à l'exposition libre du sujet, quels que fussent la provenance et l'aspect de la question. C'est d'une collection de ce journal de l'année 1850 que l'auteur a pu extraire le récit d'une séance, obtenue avec la médiumnité de la famille Fox, peu après leur première visite professionnelle à New-York, au printemps de 1850. Le lecteur verra que cette narration ne comporte que les débuts assez simples du mouvement et n'offre aucun phénomène bien extraordinaire, mais elle donne un échantillon du ton prudent de l'époque, quelque favorable au sujet que fût l'écrivain. C'est surtout en vue de l'intérêt avec lequel nous devons regarder des recherches faites sous les auspices de noms aussi distingués en littérature que ceux qui figurent dans cette réunion que nous croyons utile de reproduire le récit *littéral* de la « Tribune ».

(*A suivre*).

L'AME ET LES RÊVES

Nous nous promettions de traiter un jour ou l'autre cette captivante question, lorsque nous avons trouvé, dans le dernier numéro de la *Revue*, pour ainsi dire, une invitation de M. Béra à ne pas différer davantage la réalisation de notre projet.

M. Béra, en effet, prie les lecteurs de vouloir bien l'éclairer sur ce qu'il faut penser de la croyance émise dans le *Livre des Esprits* et d'après laquelle les rêves ne seraient que la vision plus ou moins distincte du monde des Esprits, ou *Plan astral*.

« Cette croyance, ajoute-t-il, me paraît inadmissible, par suite de ce fait, que les aveugles-nés *ne voient pas en rêve*, mais entendent seulement, ce qui semble bien démontrer que les rêves ne sont que le souvenir de nos expériences actuelles.

« En tout cas, il me semble qu'il n'y a à ce fait que trois explications possibles :

« Ou l'âme se dégage du corps, et alors l'âme de l'aveugle est également aveugle, ce qui me paraît absurde.

« Ou bien, le plan astral n'existe pas, ce qui détruit le monde invisible.

« Ou bien, le rêve est un phénomène purement subjectif, et les fameux voyages dans le monde des Esprits sont de pure fantaisie. »

Cette question des rêves a déjà fait remuer bien des langues et noircir bien du papier, et néanmoins elle ne paraît pas avoir fait encore beaucoup de progrès dans l'esprit des chercheurs puisqu'ils ne sont pas jusqu'à présent arrivés à tomber d'accord à son sujet.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir trouvé la solution désirée par M. Béra ; mais, du moins, nous essaierons de présenter une opinion fortifiée par des citations puisées à bonne source, et qui, tout en intéressant le lecteur, sera de nature à provoquer de sa part d'utiles observations dont tous nous ferons notre profit :

C'est en lisant le courrier hebdomadaire du journal *La Fronde* du dimanche 17 mars dernier que nous fûmes amené à nous occuper de ce sujet. Dans ce courrier, les lecteurs étaient invités à répondre à un certain nombre de questions, parmi lesquelles nous remarquâmes la suivante :

Pourquoi et comment a-t-on des rêves dans le sommeil, si on n'a pas d'âme ?

Et comment ces rêves sont-ils toujours si incohérents, si extravagants, si on en a une ?

ERNESTINE VAUTIER.

Les réponses devaient être insérées le dimanche suivant. Il nous vint à l'idée d'écrire quelques lignes empruntées à nos réminiscences. Elles furent ces lignes, forcément succinctes et nous en attribuâmes la paternité à *un chercheur spiritualiste*. Nous les reproduisons ici telles qu'elles furent publiées dans *La Fronde* du 24 mars 1901 :

« Les rêves, soit qu'on affirme, soit que l'on nie l'existence de l'âme, sont un fait, de même que leur incohérence : un fait s'impose, il ne se discute pas.

« La seule question qui se pose est celle-ci : Pourquoi et comment a-t-on ces rêves ? et nous estimons qu'on ne peut la résoudre qu'à l'aide d'une seule des deux théories de l'existence ou de la non-existence de l'âme, à l'exclusion absolue de l'autre.

« Examinons donc la question au point de vue uniquement spiritualiste et voyons ce qu'est le rêve pendant le sommeil, c'est-à-dire pendant le repos des divers organes de nos facultés. C'est, il semble, l'acte de penser dans des conditions le plus souvent différentes de celles propres à ce même acte pendant l'état de veille. Le cerveau est l'organe de la pensée et aussi de la mémoire, mais il n'en est que l'organe tout comme l'instrument de musique est l'organe du musicien. Quel est donc l'artiste qui fait vibrer la pensée dans le cerveau ? C'est l'âme, et nous devons ajouter que cette âme, qui est une, tend cependant, comme cela est démontré, à se dédoubler

pour arriver à conquérir une unité plus haute. Nous avons l'âme des besoins et passions matériels et l'âme des aspirations spirituelles. En un mot, nous avons le *mens* et le *spiritus* : le *mens* (*agitat molem*) l'esprit qui gouverne la matière, et le *spiritus* (*flat ubi vult*), le souffle divin, qui est l'inspiration, le moteur de tout idéal.

« Il n'est personne d'un peu réfléchi qui n'ait senti en soi l'existence de cette dualité. Sans parler des deux voix que les philosophes attribuent à la conscience, combien d'écrivains, moralistes ou romanciers, ont pris cette dualité pour thèse dans leurs écrits. Qui n'a présente à la mémoire l'admirable scène où Victor Hugo, dans *Quatre-vingt-treize*, fait converser ces trois géants : Danton, Robespierre et Marat, se jetant mutuellement à la face leurs turpitudes et leurs infamies, se criant mutuellement leurs héroïques et glorieuses actions, s'efforçant d'effacer sous le rayonnement de celles-ci l'horreur sombre de celles-là? Dans une note moins épique, qui ne se souvient de Tartarin, dont le sceptique mais profond observateur Daudet nous dépeint si spirituellement la double nature héroï-comique sous la forme de deux personnages distincts : Tartarin-Quichotte et Tartarin-Pança? Enfin on connaît les expériences célèbres du Dr Azam, de Bordeaux, avec son sujet Félida, lequel présentait ce phénomène étrange d'une existence en partie double, l'une de ces existences n'ayant absolument rien de commun avec l'autre.

« Cette âme double qui a le corps pour enveloppe est servie, comme celui-ci, par des sens, mais des sens plus raffinés. C'est pourquoi en rêve, on marche, on voit, on entend et on cause. Il arrive même que certain dormeurs, en rêvant, parlent à haute voix (leur voix naturelle), au grand étonnement des personnes de leur entourage éveillées ou qui veillent et qui, la plupart du temps, n'arrivent pas plus à démêler le sens des propos entendus que les dormeurs à s'en souvenir au réveil.

« Lors donc que nous nous endormons, notre corps, dont les forces ont besoin d'être réparées, se repose; mais notre double esprit reste plus ou moins actif, suivant son état de développement. Il pense, il rêve et quelquefois l'intensité de ces rêves est telle qu'elle réveille le corps, toujours prêt, comme un serviteur attentif, à répondre au moindre appel. Quoi qu'il en soit, il reste toujours attaché au corps par un lien plus ou moins tendu ou plus ou moins relâché suivant sa nature.

« Donc, il peut vagabonder, assister à des scènes analogues à celles qui lui sont familières à l'état de veille, soit à des scènes n'ayant aucun rapport avec ces dernières. En un mot, il peut poursuivre sa vie ordinaire, ou suivre une vie entièrement différente ou même enfin mêler ensemble les actes et les pensées de l'une et de l'autre. Généralement, lorsque le corps est en parfaite santé, on ne se souvient plus au réveil de ses rêves, par la raison

que le cerveau, organe de la mémoire, s'étant lui-même endormi, n'a rien enregistré des sensations de l'esprit. D'autres fois, suivant l'état de santé du corps ou l'état de l'esprit, on a, au réveil, des bribes de souvenir qui ont été enregistrées par saccades ou chocs intermittents par le cerveau, infiniment plus prompt que les autres organes à sortir de l'engourdissement. Ce genre de rêve, qui est celui du *mens*, est d'autant plus fréquent que le rêve a été provoqué par les préoccupations de la veille. Celui du *spiritus* est moins facilement, on le conçoit, enregistré par le cerveau ou plutôt retenu par la mémoire; il ne l'est que dans les proportions où l'être qui a rêvé s'occupe des choses spirituelles à l'état de veille. Nous constatons d'ailleurs ce même phénomène dans le courant de notre vie ordinaire. Des événements auxquels nous avons assisté, des conversations ou discours que nous avons entendus, des lectures que nous avons faites nous ne retenons que quelques faits ou passages saillants qui nous ont intéressés. Tel paraît être le mécanisme du rêve.

« En résumé, les rêves sont l'ensemble des pensées de l'esprit (*mens et spiritus*) retenues par la mémoire, laquelle est plus ou moins fidèle suivant qu'elle a été plus ou moins exercée, plus ou moins habituée à recevoir une même nature de pensées, ou que le cerveau, son organe, a été plus ou moins sensible et plus ou moins apte à enregistrer les impressions reçues. Au réveil, il arrive ceci : ou bien l'on ne se souvient de rien ou, par des circonstances fortuites, on est mis sur la trace de faits auxquels on a rêvé; où enfin, la mémoire nous présente pêle-mêle une foule de pensées se rapportant, tant à la vie ordinaire — résultat des préoccupations de la veille — tant à la double vie de l'esprit telle que nous l'avons décrite plus haut.

« De là l'incohérence et l'extravagance du plus grand nombre de nos rêves. Nous ne disons pas de tous, car les exceptions sont innombrables ».

Outre cette réponse il y en eut trois autres que nous résumons ci-après :

— *Réponse de M. Em. Seitz* : « A cette question, le plus court serait de répondre par cette autre : Si l'homme est un être doué de raison, pourquoi est-il si déraisonnable, si extravagant souvent? — A ceci, il y a bien des causes, mais il y en a de même pour les rêves qui, eux aussi, ne sont pas toujours extravagants. Les rêves nous parlent de l'avenir par symbole et pour les interpréter, il faut des clefs ; mais, ajoute l'auteur, pas de celles qu'on vend en librairie sous le nom de : clef des songes. »

Malheureusement là se borne sa réponse et force nous est d'ignorer à quel genre de clefs il faut recourir.

— *Réponse de M. Paul Baudry* : Il ne pense pas que les rêves soient toujours incohérents. Il lui est arrivé parfois de s'endormir en pensant à certains sujets difficiles de métaphysique, de poursuivre pendant son sommeil son travail de réflexions et de rechercher et de trouver au bout des solutions lumineuses de problèmes qui la veille l'avaient embarrassé.

fois sur des points de physiologie, de psychologie et même de métaphysique.

« Une très grande part doit être faite en ce qui concerne la cause des rêves — aux sensations de toute nature et tout particulièrement aux sensations visuelles. Fermons les yeux un instant et nous apercevrons des points lumineux — colorés souvent et d'une luminosité très intense; cette perception se produit de même lorsque nous dormons, et ces points, ces taches noires ou rouges, jaunes ou glauques, peuvent devenir l'origine de ces tableaux surprenants que nous offre le rêve; le point verdâtre devient une mer sur laquelle nous naviguons — et tout le drame se trame sur ce sujet, ou bien c'est le point noir qui devient le pivot et c'est un autre chemin que suit la fantaisie du rêve.

« Il en est de même pour l'ouïe et encore pour les sensations du toucher; toutes influencent les activités de la pensée au point que nous ne savons plus reconnaître les origines de cette pensée même. Et quand on rêve qu'on plane, par exemple, qu'on vole, c'est à une position particulière du corps qu'il faut attribuer ces... écarts de l'imagination.

« La circulation en général, la circulation rétinienne même en particulier forme en quelque sorte la matière, l'étoffe dans laquelle nous taillons nos rêves.

« L'orateur cite les si curieuses expériences de Maury et d'autres expérimentateurs. Il parle des observations fort concluantes à ce sujet de plusieurs savants allemands. Il signale en passant cette particularité à peu près constante de nos rêves en général, c'est que l'étonnement en est toujours absent. Nous ne nous étonnons de rien — et personne non plus ne s'étonne autour de nous. — Autre chose étrange : on ne rêve presque jamais des personnes ou des événements qui sont tout près, qui intéressent spécialement — ou du moins c'est très rare.

« Nombreux sont encore les points de cette question qui demeurent pour nous des points d'interrogation, et M. Bergson les expose, les réveille pour ainsi dire dans l'esprit de chacun des auditeurs. Car s'il est pour les intelligences diverses une égalité momentanée, c'est bien cet état incompréhensible du rêve où tous nous restons le jouet de quelque chose —qu'on n'explique pas.

« L'orateur cite encore les cas où le rêve est créateur; ces cas fort rares ne se peuvent expliquer que par l'hypothèse d'une veille inconsciente. Lorsque le compositeur italien Tartini, par exemple, nota à son réveil sa célèbre sonate que, suivant lui, le diable était venu lui jouer pendant son sommeil, le musicien était le jouet d'une excitation cérébrale qui, dans un demi-sommeil avait produit le morceau demeuré célèbre sous le nom de Sonate du diable.

« En résumé, conclut le conférencier, deux facteurs sont en jeu dans le rêve : le souvenir et la sensation ; là où le premier peut exactement s'adapter à la seconde, un nœud a produit un point de jonction apparent et le rêve surgit. La sensation peut éveiller le souvenir et il y a rêve encore quand celle-ci peut s'appliquer à celui-là.

« Ce déclanchement pour ainsi dire automatique est le *sésame* qui nous ouvre ce pays mystérieux où nous goûtons le breuvage troublant, dont l'un de nos plus fins psychologues a dit qu'il est *la morphine de l'âme.* »

THÉCLA.

Les citations qui précèdent n'ont d'autre but que de bien poser la question. Prochainement nous répondrons à l'objection de M. Béra, concernant le rêve chez les aveugles-nés. En passant nous ferons remarquer que M. Bergson, qu'on nous présente comme ayant traité *ex-professo* la question du rêve, ne fait aucune allusion à cette particularité, que n'aurait certainement pas manqué de relever l'auteur du résumé ci-dessus. Quoi qu'il en soit et bien qu'à notre connaissance aucun écrivain spirite ne l'ait notée, nous l'examinerons avec toute l'attention qu'elle comporte, et nous rendrons compte, à la suite, d'un remarquable travail sur le fonctionnement de l'âme pendant le sommeil, dû à la plume expérimentée de François Vallès qui fut un spirite éminent et convaincu.

(*à suivre*). ALGOL.

PSYCHOGRAPHIE

Par A. OXON.

(*Suite*)

Pour terminer, je vais citer le compte rendu détaillé d'une expérience méticuleuse, dans laquelle les précautions les plus étudiées contre la fraude furent maintenues tout le temps. Ici encore on eut à observer le même phénomène de suspension apparente de la loi d'impénétrabilité de la matière.

« J'avais acheté dans le magasin de papeterie et d'articles de bureau de F. G. Millus, de cette ville (Market N° 13) un grand nombre de ces ardoises doubles, munies de charnières. D'un côté elles portaient sur l'encadrement en bois poli la marque de fabrique « A. W. Faber, N° 58; » elles étaient rectangulaires et leurs dimensions extérieures atteignaient 260 millimètres sur la longueur et 184 sur la largeur. La largeur de l'encadrement de bois étant de 20 millimètres, il restait pour les ardoises proprement dites les dimensions de 220 sur 144, et une épaisseur de 6 millimètres. Les charnières étaient très solides, en cuivre, mesurant 20 millimètres de largeur;

elles appliquaient si étroitement les deux cadres l'un sur l'autre, que du côté où elles étaient adaptées, il eût été impossible d'introduire l'objet le plus mince, une feuille de papier, par exemple, et de la faire pénétrer dans l'espace clos formé entre les ardoises. Entre ces deux charnières de cuivre, fixées chacune par six vis à bois, il n'y avait qu'une distance de 122 millimètres. Du côté opposé, les deux cadres en bois portaient une spirale en laiton de 15 millimètres de longueur avec une ouverture interne de 6 millimètres. De telle sorte que les ardoises étant fermées, un crayon d'ardoise pouvait être introduit entre les spirales qui maintenaient ensuite les deux cadres fermement appliqués. Les faces externes des ardoises étaient recouvertes de bois noir vernissé.

Dans la matinée du 6 mai 1878, je pris une de ces ardoises et me rendis chez mon collègue Wach, professeur de droit criminel à cette Université et lui fis part de mon idée. Le professeur Wach fut d'avis comme moi que si une telle ardoise, scellée avec soin après introduction d'un fragment de crayon, se couvrait d'écriture en présence de Slade, elle fournirait une preuve décisive, même pour ceux qui n'auraient pas assisté à la séance, de la réalité de l'un des plus remarquables phénomènes qui puissent se présenter en présence de Slade. Mon collègue se déclara également prêt à tenter une expérience de ce genre. Lorsqu'un fragment de crayon de la dimension de ceux dont se servait ordinairement Slade, eût été déposé à la surface de l'une des ardoises, celles-ci furent fermées et réunies en collant deux bandes de papier, de 35 millimètres de largeur, avec de la colle liquide sur les côtés courts des cadres. Sur ces deux bandes ainsi collées, le professeur Wach appliqua deux cachets de chaque côté, avec son propre sceau. On avait intentionnellement couvert d'écriture les faces internes des bandes de papier, pour assurer la démonstration du fait, si on venait à les recoller après les avoir enlevées. Je suggérai de poser également deux sceaux sur le grand côté de devant, pour plus de sécurité, mais mon collègue rejeta ce moyen comme superflu, car il était fermement convaincu qu'il suffisait d'appliquer quatre sceaux pour découvrir à coup sûr toute supercherie. Les ardoises étant ainsi fermées, je me rendis chez mon ami Oscar Von Hoffmann et lui soumis mon projet.

Après ma conversation avec O. Von Hoffmann, je posai tranquillement les ardoises dans la chambre que mon ami avait consacrée dans sa demeure aux expériences de Slade. Autant que je puis me le rappeler, Slade luimême n'était pas à ce moment chez Hoffmann, et ce n'est que le soir du 6 mai 1878, que je le revis, lorsque je vins pour la séance. Après un échange de politesses, je retirai les ardoises de l'armoire où je les avais déposées et j'expliquai à M. Slade, qui les voyait certainement pour la première fois, ce que je me proposais d'en faire. Tous deux nous nous assurâmes l'un après

l'autre, en les secouant, que le crayon d'ardoise était encore entre elles. Je les posai ensuite sur la table, à la gauche de Slade, en un point où se trouvaient déjà d'autres ardoises et divers objets et elles y restèrent depuis ce moment, *sans que je les perdisse un seul instant de vue.* Après les avoir ainsi disposées,je pris place avec Slade à cette table à jeu,sur laquelle brillait une bougie. Slade reprit alors les ardoises en question, tandis que je les surveillais de très près, et me demanda si je ne jugeais pas utile d'apposer deux cachets de chaque côté des ressorts cylindriques dont j'ai parlé plus haut, en me servant de mon propre sceau. Comme j'avais celui-ci dans ma poche et qu'il se trouvait sur la table, au milieu de divers objets de bureau, un bâton de cire à cacheter, dès que Slade eût cessé de parler, je pris les ardoises de ma main gauche, je tirai de ma poche droite mon cachet, que je posai sur la table, puis saisissant la cire, sans lâcher un instant les ardoises de ma main gauche, mais en tournant par en haut le côté du cadre que je devais sceller, serrant énergiquement l'un contre l'autre les cadres, j'y apposai les deux sceaux sur les points indiqués et j'y imprimai mon cachet. Lorsque la cire fut refroidie, les deux cadres de bois étaient si bien adaptés l'un à l'autre, qu'il était *impossible* d'introduire aucune feuille de papier par les points qui n'étaient pas garantis par des bandes scellées. Après avoir pris ces précautions, je remis les ardoises sur la table, où elles se trouvaient à un pied et demi, au moins, des mains de Slade que je tenais sous les miennes et qui étaient sérieusement contrôlées.

Reprenant alors ma conversation avec Slade, je lui demandai entre autres choses, s'il n'avait jamais essayé d'obtenir de l'écriture sur papier avec un crayon de mine de plomb, au lieu de l'écriture sur ardoise, car ce serait une très intéressante variété de l'écriture directe obtenue en sa présence. Slade me répondit que non, mais qu'il était tout disposé à faire cet essai. Nous dégageâmes nos mains et je pris parmi les articles de bureau disposés sur la table une demi-feuille de papier à lettre, ayant 219 millimètres de longueur sur 143 millimètres de largeur et portant la marque de fabrique de *Bath*; je la pliai par le milieu, comme si j'avais dû l'enfermer dans une grande enveloppe de 144 sur 110 et j'introduisis entre les deux côtés de cette feuille un morceau de graphite cylindrique, ayant 5 millimètres de longueur et 1 millimètre d'épaisseur, comme ceux que l'on insère dans les porte-crayons.

J'allais introduire cette feuille ainsi pliée, avec son bout de crayon entre ses deux côtés, sous une des ardoises que j'aurais scellées comme ci-dessus, lorsque Slade, tombé en trance, me proposa d'arracher deux fragments du coin de la feuille et de les garder sur moi. Je reconnus aussitôt l'importance qu'une telle précaution avait pour établir l'identité de la feuille de papier, dans le cas où il s'y produirait de l'écriture, ou si elle venait à

disparaître pour reparaître au bout d'un temps quelconque. Suivant l'avis de Slade, je détachai donc deux morceaux en même temps d'un coin de cette feuille et je les mis dans le compartiment de mon porte-monnaie réservé à l'or. L'ardoise fut ensuite déposée sur la table à l'endroit déjà indiqué et l'on plaça sous elle la demi-feuille de papier à lettre pliée en deux, avec le fragment de crayon entre ses deux faces, de telle sorte qu'il y était tout à fait caché. Nos mains se rejoignirent de nouveau sur la table, celles de Slade solidement tenues par les miennes, de telle sorte qu'elles ne pouvaient remuer.

Nous sommes restés immobiles dans cette position pendant un certain temps, cinq minutes environ, sans que rien se produisît.

Slade frissonnait fréquemment, comme si un spasme le secouait, mais rien ne survenant, nous commencions à perdre patience et Slade recourut à son moyen habituel en pareil cas, c'est-à-dire à demander des informations à ses esprits, en tenant une ardoise à moitié cachée sous la table. Pour cela, il fallut disjoindre nos mains. Slade saisit l'ardoise placée au-dessus de celles qu'il tenait toujours prête à sa gauche, sépara un fragment d'un crayon d'ardoise, le déposa sur l'ardoise, et de sa main gauche tint celle-ci à moitié sous la table, tandis qu'il plaçait de nouveau sa droite sous les deux miennes. Aussitôt nous entendons le bruit de l'écriture, suivi presque immédiatement des trois petits coups secs qui annonçaient que c'était fini. Il la retire, nous la regardons avec anxiété et nous y trouvons ces mots : « Cherchez votre papier. » Aussitôt je prends les ardoises scellées, pour rechercher la feuille de papier pliée que j'avais introduite au-dessous d'elles avec un fragment de graphite, cinq minutes auparavant ; tous deux *avaient disparu*. Devant ce phénomène inattendu, je restai interdit, c'est vrai, mais pas cependant profondément étonné, car déjà, dans d'autres séances, j'avais été témoin de la disparition et du retour de certains objets, avec une telle fréquence et dans des conditions d'observation si rigoureuses, que ce fait, en lui-même, ne m'offrait rien de nouveau. Je regardai le plafond avec attention dans l'espoir d'en voir tomber le papier avec de l'*écriture dessus*, mais il ne vint pas et il n'arriva rien de remarquable. Je demandai donc à Slade d'interroger ses esprits par son procédé ordinaire et il le fit au moyen d'une des ardoises toujours prêtes. Le bruit de l'écriture ne se fit pas attendre ; on retira l'ardoise et on y lut les paroles suivantes : « Le papier est entre les ardoises et *il y a de l'écriture dessus.* » Profondément heureux de cette ingénieuse combinaison qui m'offrait à la fois des phénomènes physiques et intellectuels, je saisis avec empressement les ardoises scellées, les secouai violemment, et j'entendis distinctement le frottement du papier glissant entre leurs surfaces. Malgré l'heure avancée, il était déjà dix heures et demie, je me rendis aussitôt chez mon collègue Wach afin que ces ardoises scellées

par lui, le matin, fussent ouvertes en sa présence et par lui-même. Cependant je ne le trouvai pas chez lui et lui laissai un mot pour le prévenir que je reviendrais le lendemain matin. Je ne quittai pas un instant la double ardoise et l'emportai chez moi pour la nuit.

Lorsque je me rendis le lendemain matin chez mon ami O. von Hoffmann avec mes ardoises encore scellées, entre lesquelles je devais trouver la feuille de papier couverte d'écriture avec le crayon, Slade, qui déjeunait, tomba dans une de ses transes bien connues. Les yeux fermés, il me fit en anglais et d'une voix altérée, un discours qui se terminait par l'annonce de ce que j'allais trouver, en ouvrant mes doubles ardoises, écrit sur le papier avec le crayon de graphite.

Ceci se passait le 7 mai 1878 vers dix heures du matin et, trois heures plus tard, je me trouvai chez le conseiller Thiersch, avec mon collègue Wach et O. von Hoffmann, pour ouvrir ces ardoises scellées avec six cachets et qui ne m'avaient pas quitté un seul instant. Lorsque ce fut fait, nous trouvâmes entre elles le morceau de papier que j'avais plié la veille au soir avec le morceau de graphite. *Il était parfaitement lisse* et ne montrait en aucun point le moindre pli pouvant trahir une introduction forcée à travers une fente étroite. Il eût, du reste, été absolument impossible de le faire sans briser les cachets, car l'étendue des bords des cadres restée libre entre mes cachets et les bandes collées par le professeur Wach pour réunir les ardoises, outre l'étroite adhérence des cadres, mesurait au maximum 80 millimètres, tandis que le côté le plus étroit de la feuille de papier pliée atteignait 119 millimètres. Les deux ressorts en cuivre souvent mentionnés déjà et qui se trouvaient du côté opposé aux charnières, étaient accrochés l'un sur l'autre, d'une telle façon que l'introduction d'une feuille de papier de ce côté ne pouvait être admise. Après l'ouverture des ardoises, je tirai de mon portemonnaie les deux fragments de papier détachés la veille au soir, et je pus, ainsi que mes amis, constater leur parfaite adaptation à la feuille que nous venions de retrouver. Toutes les petites irrégularités des bords correspondaient si parfaitement, qu'il ne pouvait pas rester le moindre doute que les deux petits fragments complétaient la demi-feuille de papier à lettre.

Je reproduis ici le message obtenu, aussi exactement qu'il m'a été possible de le lire.

(Suivent huit vers en allemand dont voici la traduction) :

« La bonté de Dieu le Père se répand
Sur tous les mondes.
Priez qu'elle pénètre
Une fois dans notre pauvre maison.
Nous devons tous mourir
Que nous soyons riches ou pauvres
Et nous gagnerons alors

Le beau royaume des cieux.
Maintenant la quatrième dimension est-elle pas prouvée? Nous ne nous servons ni du crayon d'ardoise ni de l'ardoise, car nos facultés sont employées dans une autre direction. »

« JAVANESE ».

Cette écriture étrangère m'est inconnue.

J'ai cru convenable de reproduire dans les termes mêmes de l'auteur, en ne supprimant que quelques détails sans importance, ces expériences si concluantes. J'aurais pu me borner à citer les faits principaux, mais j'ai pensé qu'il convenait de prouver mon respect pour cet auteur si distingué, en lui laissant tout à fait la parole. On trouve beaucoup d'autres faits dans les extraits de son œuvre considérable que M. Massey, par sa traduction, a mise à la portée des lecteurs et, parmi eux, un certain nombre ont trait à la psychographie ; j'y renvoie les lecteurs.

Traduit par le Dr O. DUSART.

ILS Y VIENDRONT TOUS

LA SOCIÉTÉ DES RECHERCHES PSYCHIQUES ET LES CONFESSIONS DE MME PIPER.

Dans notre numéro d'août 1899, page 451, nous écrivions :

OPINION DU PROFESSEUR J. HYSLOP : *Dans un an*, j'espère pouvoir démontrer au monde, par des preuves irréfutables, qu'il y a une autre vie au delà de celle-ci. »

Dans notre numéro de mai 1900, page 283, la déclaration formelle ainsi annoncée, faisait son apparition, très exactement.

Dans ce même numéro d'août 1899, page 451, nous rapportions la déclaration suivante du professeur R. Hodgson :

OPINION DU PROFESSEUR R. HODGSON : « *Dans deux ans*, peut-être avant... j'apporterai au monde entier une nouvelle interprétation des lois de l'humanité... Ce sera une nouvelle révélation... Quand le professeur Hyslop déclare qu'il a conversé avec les Esprits de ceux qui sont morts depuis longtemps, il n'a énoncé qu'un fait, pur et simple. »

N'oublions pas, d'autre part, que les professeurs Hyslop et Hodgson sont les représentants autorisés de la célèbre Société de Recherches psychiques qui compte parmi ses membres des savants du monde entier, dont les travaux, publiés dans une revue spéciale, intitulée *Proceedings*, font loi, en raison de la science et de la circonspection extrêmes avec laquelle les sujets psychiques sont traités ; et nous apprécierons mieux l'importance de l'accomplissement de la promesse des savants professeurs, presque à la date fixée par eux.

Le compte rendu annoncé vient, en effet, de paraître et il est décisif. Le Numéro XLI des *Proceedings*, un gros volume de 649 pages, est uniquement consacré au « Rapport du Professeur James Hervey Hyslop, sur le phénomène de la Trance ». « En d'autres termes, comme dit notre confrère le *Light*, c'est l'histoire de la Médiumnité de Mme Piper par le Dr Hodgson, continuée par le Dr Hyslop, précisément avec le même résultat, savoir, que la télépathie et l'hypnotisme n'expliquent pas les faits. »

Bien entendu, nous ferons, à l'intention de nos lecteurs, un Résumé, et nous donnerons des Extraits importants de ce travail, capital pour notre cause. Mais en attendant, et pour satisfaire leur légitime curiosité, nous traduisons ci-après, du *Light*, le discours suivant, par lequel M. E. Dawson Rogers, président de l'Alliance spiritualiste de Londres, annonçait, le jeudi 24 octobre dernier, aux membres de l'Alliance, l'événement dont il s'agit. Il résume admirablement nos propres sentiments :

«... Comme beaucoup d'entre vous le savent, dit-il, nos amis de la Société des Recherches Psychiques, ou plusieurs d'entre eux, sont passés dans notre camp; je ne veux pas dire qu'ils se soient joints à l'Alliance spiritualiste de Londres, mais que plusieurs de ceux qui riaient et se moquaient de nous, il y a quelques années, proclament aujourd'hui leur adhésion à notre croyance (*écoutez, écoutez*); c'est-à-dire qu'ils adhèrent à l'hypothèse ou à la théorie que l'homme continue à vivre après la mort, et que, dans certaines conditions, il lui est possible de communiquer avec ceux qu'il a laissés derrière lui.

« Eh bien! mes souvenirs de début avec la Société des Recherches Psychiques sont plutôt pénibles. Heureusement, ou malheureusement, je fus membre de son premier Conseil, comme le fut notre cher ami disparu, W. Stainton Mosès. Nous assistions ensemble aux séances, et nous étions tristement impressionnés par la façon dont le Conseil de la Société des Recherches Psychiques recevait nos avis, sur la possibilité de démontrer la continuité de l'existence de l'homme après la prétendue mort. Il en résulte que, ne pouvant supporter plus longtemps cette hostilité, nous dûmes Stainton Moses et moi, nous retirer du Conseil. Mais le temps apporte la revanche. Nos amis disaient alors qu'ils désiraient découvrir la vérité, mais ils espéraient, et fortement, trouver que le spiritualisme était une erreur. Ils me rappelaient un de mes vieux amis, un méthodiste dévoué et dévot, qui me racontait qu'étant jeune homme il voulait se marier, mais il avait grand'peur de faire un mauvais choix, aussi priait-il pour obtenir une sage inspiration. Mais, dans sa prière sincère, revenait toujours malgré lui cette phrase : Pourvu que ce soit avec Polly Jones! (*Rires*). Eh bien! l'attitude de nos amis de la Société des Recherches Psychiques était au début exactement la même; ils souhaitaient la vérité, mais avec le désir qu'il fût bien démontré

que le spiritualisme était une tromperie ou une illusion! Heureusement qu'avec le temps cette attitude a disparu, et que nous pouvons regarder maintenant la Société des Recherches Psychiques comme notre excellente amie. Elle s'est mise au travail avec soin et assiduité, et s'est enferrée jusqu'à la garde. D'abord ce fut notre bon ami, M. F. H. Myers, dont nous chérissons tous la mémoire; et nous n'oublions pas qu'il a dit être arrivé à la conclusion que l'hypothèse spirite seule expliquait les phénomènes qu'il avait vus. Puis ce fut le Dr Hodgson. Vous vous rappelez, ceux d'entre vous qui s'occupent depuis longtemps de la question, avec quelle ardeur il poursuivait tout ce qui se rattachait au Spiritualisme. C'était un véritable Saül persécutant les chrétiens. Et pourtant, à la suite de ses recherches avec Mme Léonora Piper, il est passé à notre bord, et s'est déclaré honnêtement et hardiment converti à l'hypothèse spirituelle. Et depuis quelques jours nous avons un gros volume, par le professeur Hyslop, de l'Université de Columbie, New-York, publié par la Société des Recherches Psychiques, ouvrage de 650 pages, qui montre que, lui aussi, qui est le vice-président de la Société des Recherches Psychiques, est convaincu que l'hypothèse spirituelle est la seule possible pour expliquer les phénomènes qu'il a vus. *Ils y viendront tous* (1), et je commence à espérer que notre bon ami, M. Podmore, y viendra aussi. (*Rires*).

« Il arrive que la publication de cet important travail a été suivie presque immédiatement de ce que le *Daily Telegraph* appelle : « LES CURIEUSES CONFESSIONS DE LEONORA PIPER. » Je crois que si vous jetez les yeux sur ces confessions vous trouverez en effet qu'elles sont « curieuses ». Personnellement, je les trouve si ineptes que je n'ai pas cru qu'elles méritassent une sérieuse considération. Mais il m'est venu aux oreilles qu'il serait bon d'en dire quelque chose, ici, ce soir, dans l'intérêt de nos frères chancelants, ou de ceux dont l'expérience spirituelle n'est pas suffisante pour leur montrer l'absurdité de ces confessions. Donc, je me propose de regarder ces « Confessions » pendant quelques instants, au lieu de les passer sous silence. Elles ont été lancées dans le monde avec une affiche flamboyante portant ces mots : « Un coup pour les Spirites », et on nous annonce que les Spiritualistes de Londres en sont tout en émoi. Eh bien! Je me risque à dire qu'aucun de nous n'a senti cet émoi. (*Ecoutez, Ecoutez.*) Pas moi, en tous cas. Les « Confessions » ne m'ont pas troublé le moins du monde, et je peux dire aussi que nos amis de la Société des Recherches Psychiques ne l'ont pas été davantage.

« Voyons maintenant ce que c'est que ces « Confessions ». Mme Piper les commence en disant qu'elle n'est pas spirite. Eh bien! On ne l'a jamais

(1) C'est nous qui soulignons.

accusée de l'être, je ne vois donc pas pourquoi elle s'en confesse. Mais même si vous prenez cela pour un aveu, et si cela signifie quelque chose, cela ne peut que nous être favorable, car si elle avait été spirite, nos ennemis n'eussent pas manqué de dire qu'elle avait penché en faveur des consultants, ou qu'elle les avait trompés dans le sens où ils voulaient l'être. De plus, quand ces recherches ont commencé, il y a quelques années, je ne peux penser qu'une chose : c'est que si alors elle s'était dite spirite, on ne l'aurait pas crue propre aux expériences, car la Société des Recherches Psychiques était alors comme les Juifs avec les Samaritains, dans ses relations avec les Spiritualistes.

« Mme Piper dit encore : « Je considère que je n'ai été qu'un automate ». Si c'est un aveu, c'est celui que nous désirions. Nous l'avons toujours regardée comme un automate. Elle écrivait automatiquement, elle avoue donc avoir été exactement ce que nous pensions d'elle. Elle dit aussi : « On ne m'a jamais parlé d'aucune chose que j'aurais dite en trance et qui ne fut latente dans mon esprit, *ou bien* dans l'esprit de la personne qui dirigeait les séances, *ou bien* dans l'esprit de la personne qui voulait communiquer avec un décédé, *ou bien* de quelque personne venue avec le consultant, *ou bien* dans l'esprit de quelque personne absente, vivant *quelque part dans le monde* ». (*Rires*) Eh bien ! si c'est là sa confession, elle ne signifie pas grand'-chose en ce qui nous concerne. Cela ne trouble pas le moins du monde notre tranquillité. Le journal la *Gazette de Westminster* qui a posé la question : « Que diront les spiritualistes ? » y a lui-même répondu. Permettez-moi de dire, tout d'abord, que je suis un peu surpris au sujet de la *Gazette de Westminster*, car, en général, ce journal nous est très favorable ; il apprécie convenablement notre position, et nous traite avec politesse, ce qui est bien rare pour un journal aujourd'hui (*Rires*). La *Gazette de Westminster* demande donc : « Que diront les spiritualistes? » et répond ainsi à sa propre question :

« Mettant de côté la question de fraude, deux théories se présentent :
« L'une c'est que, dans son état de trance, Mme Piper est une télépathiste
« transcendante, l'autre qu'elle est réellement contrôlée par un esprit. La
« première théorie n'est pas moins miraculeuse que la seconde, car dans ce
« cas il faudrait supposer que Mme Piper n'est pas seulement une liseuse de
« pensées, mais, en quelque sorte, une suceuse de cerveaux, ayant le pouvoir
« de fouiller les cerveaux des absents aussi bien que ceux des présents, et d'y
« pêcher les sujets qu'ils ont oubliés depuis longtemps. C'est pourtant cette
« *incroyable théorie* que Mme Piper elle-même adopte maintenant. »

« Justement. C'est ce que nous disons. Cette théorie est absolument incroyable. Et le professeur Hyslop, dans le rapport de ses expériences, qui s'étend à 650 pages, discute la question de télépathie. L'idée de la télépathie

fut inventée, je crois, par la Société des recherches psychiques, et pourtant le professeur Hyslop l'attaque fortement, et montre qu'il est impossible que la télépathie explique ses expériences. Donc l'idée de Mme Piper que c'est de la télépathie ne signifie rien.

« Quant à sa « confession », la seule chose qu'elle a confessé, c'est qu'elle passe en trance, et comme elle ne sait pas ce qui lui arrive quand elle est entrancée, quel droit a-t-elle à donner son opinion sur les expériences des assistants? D'ailleurs, le professeur Hyslop dit expressément dans son rapport :

« La conscience normale de Mme Piper (et l'évidence le prouve), ne sait « rien de ce qu'elle fait ou dit en trance. Elle ignore les communications « jusqu'à leur publication, sauf quand un spectateur lui en dit quelque chose, « ce qui, dans mon cas, je n'ai pas besoin de le dire, se monte à zéro ».

« On pourrait trouver encore d'autres lacunes dans ces « confessions », mais il suffit de dire qu'en réalité elle n'a fait aucune confession, qu'elle a seulement exprimé une opinion, et que son opinion n'a pas la valeur du papier sur lequel elle est écrite...

« Le seul point des « Confessions » de Mme Piper dont il soit utile de parler est qu'elle dit avoir quitté la Société de recherches psychiques. Si c'était exact, je ne suppose pas que la Société la regretterait, puisque ses recherches et ses conclusions sont faites. Mais il est bon de dire que, même cette allégation de Mme Piper, si elle l'a faite, est incorrecte; car M. E. T. Bennett, secrétaire de la Société, a affirmé au représentant à Londres du *New-York Herald* qu'il était impossible qu'elle ait quitté la Société, par la raison bien simple qu'elle n'en a jamais fait partie. Telles sont ces prétendues « Confessions » de Mme Piper, dans lesquelles la Presse a été heureuse de trouver de l'excellente copie (*Applaudissements*). »

A propos des déclarations du professeur Hyslop, nous rappelons la non moins courageuse déclaration, faite par le Dr Frédéric H. Van Eeden, au récent Congrès International de psychologie à Paris. A la suite de recherches longues, patientes, et conduites avec une méthode scientifique, qui en font un modèle du genre, le Dr van Eeden, après avoir déclaré que les savants, obligés de donner leur attention à ces questions, sont arrivés à éliminer une quantité de phénomènes que l'on attribuait à tort aux Esprits, établit qu'il en reste néanmoins quelques-uns dont l'examen a entraîné la conviction d'hommes tels que Zœllner et Wm Crookes. « Après m'être livré, ajoute-t-il, à des expériences répétées avec Mme Thompson, *je n'hésite pas à me classer parmi les convaincus* ».

Rappelons que c'est par la médiumnité de la même Mme Thompson que le regretté Myers, président de la Société des recherches psychiques, est arrivé à la même conviction. G. Béra.

L'ABOLITION DE LA GUERRE

PAR LA TRANSFORMATION DES ARMÉES (1).

Il ne sert de rien de s'en aller répétant partout et à tous la parole de l'évangile : agis envers les autres comme tu veux qu'ils agissent envers toi, — si tout se borne à des mots. Ce qu'il faut surtout, ce sont des actes. Comment passer de l'enseignement à la pratique ? Est-ce que, si les travailleurs cessaient de travailler en vue de priver les riches de leurs richesses, ils n'iraient pas eux-mêmes à l'encontre de la loi de réciprocité ? Les riches, qui sont nés riches et qui, par suite, n'ont pas appris à travailler comme des ouvriers, doivent-ils être rendus responsables de la mauvaise organisation de la société plus que les ouvriers, nés pauvres et qui, pour cette raison, ont appris à travailler ? Evidemment non, les uns et les autres ne peuvent être rendus responsables d'un état de choses qu'ils n'ont pas créé. D'autre part, il est certain que s'il n'y avait pas d'ouvriers il n'y aurait pas de riches. Mais il est certain aussi que s'il n'y avait pas de riches, il n'y aurait pas ou pour ainsi dire pas d'ouvriers. Alors, les uns ont besoin des autres et chacun est bien à sa place : il n'y a rien à changer. Pardon. Les uns et les autres doivent se rendre un compte exact de leur situation. Les riches doivent considérer qu'ils tiennent leur richesse du travail et qu'ils n'ont droit qu'à une partie de cette richesse, qui représente le produit d'un travail antérieur et, comme capital, l'élément d'un travail nouveau, et que l'autre revient aux travailleurs de tous ordres qui l'ont créée par leurs efforts réunis : capacités, talent ou main-d'œuvre. Ils doivent de plus considérer que les travailleurs ont droit comme eux à l'instruction et au repos, et ils doivent, en toute justice, leur ménager le temps nécessaire pour se procurer l'une et jouir de l'autre. De leur côté, les ouvriers doivent considérer qu'ils ont autant d'intérêt à s'instruire qu'à travailler, qu'ils ne doivent pas regarder les riches comme des ennemis, mais comme des frères, se servant de leur richesse vis-à-vis d'eux, comme d'un aiguillon pour les stimuler et les pousser dans la voie du progrès. Avant d'accuser les riches de leurs maux, ils doivent se demander, si, à leur place, ils auraient fait mieux qu'eux. — Mais il est bien certain que ce sont les hommes riches et instruits qui ont les devoirs les plus importants à remplir et que, s'ils en méconnaissent un seul, ils se maintiennent au rang des oppresseurs. — Il y a deux sortes de richesses : les richesses naturelles et celles créées par le travail. Les premières devraient être accessibles à tous les hommes par égales parts, et les secondes à tous ceux qui les produisent. Mais il n'en est rien. La loi du plus fort a toujours prévalu contre

(1) Voir les numéros d'août, octobre et novembre.

la loi de réciprocité. On connaissait bien celle-ci et même on l'admirait fort; mais on pensait généralement qu'elle était faite à l'usage des philosophes, des prédicateurs, des gens détachés de toutes les ambitions et de tous les biens terrestres. Il s'est cependant trouvé des hommes qui ont eu à cœur de mettre en pratique ce que leur commandait et l'évangile et leur raison. Leur exemple n'a pas été contagieux. Ils se sont mis eux-mêmes tellement en dehors du commun des mortels qu'on en a fait une catégorie d'hommes à part, tout à fait exceptionnelle et dont on se plaît à relater la vie et les actes dans les traités de morale comme ceux de véritables héros. Ces hommes-là on les appelle des philanthropes. On les admire, mais on ne les imite pas. Aimer les hommes, aimer ses semblables, c'est tout à fait extraordinaire. Oh ! disent les gens sérieux, où en serait la société, s'il y avait beaucoup de philanthropes? Il faudrait supprimer les juges, les avocats, les huissiers, les gendarmes, etc. Et on a déjà tant de peine à caser ses enfants ! Ce serait l'abomination de la désolation. Ce sont toujours ces raisonnements égoïstes qui arrêtent le progrès dans son essor. On trouve aujourd'hui tout naturel, pour s'éclairer, de recourir à d'autres produits que la chandelle, et, pour voyager, à d'autres véhicules que la patache; mais pour éclairer son cerveau et armer son intelligence, on ne veut rien changer ni à ses habitudes ni à ses préjugés.

Si l'on juge avec raison que ceux qui usent de la force matérielle pour opprimer les faibles sont criminels, il faut, si l'on veut rester logique, juger de même ceux qui usent de la force intellectuelle, c'est-à-dire de leur instruction, pour dominer les ignorants. Les forts au point de vue intellectuel et moral comme au point de vue matériel doivent protection et assistance aux faibles et aux ignorants et protection et assistance signifient partage de la force ou du savoir.

Godin a fort admirablement traité cette question dans ses œuvres, notamment dans les *Solutions sociales*, et, de plus, il a mis sa doctrine en application par la création non moins admirable du familistère de Guise. D'où vient que s'il a eu des amis pour le prôner, il n'a pas eu d'imitateurs? — C'est que la masse des travailleurs ignore même l'existence du familistère, et que ceux qui en ont entendu parler ignorent, de leur côté, les bases sur lesquelles il a été fondé. Au fond de tout se trouve toujours l'ignorance. L'ignorance voilà l'ennemi qu'il faut combattre. Car l'ignorance, on peut le dire, est l'égale de la misère. Le savoir est, par conséquent, la richesse qu'il faut tout d'abord procurer à tous indistinctement. Celle-là peut se prodiguer sans risque de s'amoindrir. Et c'est quand cette richesse-là sera bien répartie que l'autre pourra être partagée sans danger.

Nous avons bien l'instruction primaire gratuite et obligatoire ; mais nous savons que tous n'en profitent pas et qu'on voit encore un grand nombre

de jeunes soldats complètement illettrés, ce qui n'est certainement pas la faute de la loi mais d'obstacles divers que le législateur n'a pu prévoir. Et puis cette instruction primaire est-elle suffisante pour faire des citoyens éclairés sur leurs droits et leurs devoirs? Il faut croire que non,puisqu'il y a une instruction secondaire et une instruction supérieure. Mais la première de ces deux instructions n'est pas accessible aux petites bourses et la seconde n'est accessible qu'à ceux qui ont reçu la première et qui, de plus, ont du temps à lui consacrer, ce qui n'est pas le cas pour les travailleurs, et ce qui d'ailleurs ne pourrait se faire que dans un nombre très restreint de grandes villes pourvues d'Universités. Il y a dans ce fait, nous l'avons dit, crime de la société envers une partie de la société la plus importante par le nombre et par le mérite, puisque c'est celle qui travaille. C'est une anomalie monstrueuse. Tous les citoyens, dans une ville éclairée au gaz ou à l'électricité, ont droit à jouir de cet éclairage. Est-ce que, de même, dans un pays où l'instruction tient la première place et procure la plus grande somme de jouissances, tous les citoyens ne devraient pas être instruits?

Tout cela, nous dira-t-on, est très joli en théorie. Mais trouvez donc des bâtiments tout aménagés pour faire des écoles et des professeurs qui instruiront pour la gloire, et des patrons qui lâcheront leurs ouvriers pour les envoyer à l'école, et même beaucoup d'ouvriers disposés à fréquenter l'école! Avez-vous l'argent indispensable pour faire une révolution aussi... utopique?

Et puis quel rapport toutes ces questions, qui sont des questions sociales d'ordre plutôt philosophique, ont-elles avec l'abolition de la guerre? — Plus que vous ne pensez, et nous voilà précisément arrivé au point où nous rentrons dans le cadre de notre étude.

Nous avons besoin de bâtiments pour faire des écoles, nous les avons : ce sont les casernes, les forts, les camps, les ports et les navires de la flotte. Nous avons besoin de professeurs instruits et suffisamment payés ; nous les avons : ce sont les officiers, c'est la partie éclairée de l'armée de terre ou de mer; et la partie à instruire, c'est le gros de l'armée, c'est la masse des fils d'ouvriers, d'employés et de travailleurs de tous ordres.

Avec l'armée que veut-on faire? une force matérielle destinée à soumettre une autre force matérielle qui peut se redresser contre elle. Qu'on en fasse une force intellectuelle pour réduire l'ignorance, et l'ignorance ne se redressera pas contre elle parce qu'elle sera définitivement vaincue, et nous aurons comme résultat définitif la puissance du pays décuplée.

C'est l'armée qui absorbe la plus grande part du budget national et nous savons que la situation dans laquelle son entretien met nos finances peut, si elle se prolonge un certain temps, nous acculer à la banqueroute. — Ne serait-ce donc pas un avantage immense, que d'arriver, sans désarmer une

seule de nos forteresses, sans supprimer ni canons, ni fusils, ni cuirassés, ni torpilleurs, que d'arriver, disons-nous, à combler tout entière, pour l'avenir, la brèche faite chaque année à nos finances, en organisant notre armée de telle façon qu'elle subvienne à son entretien par ses propres ressources, qu'elle vive, en un mot, de son travail. Ne dites pas que c'est impossible. Pour faire un soldat suffisamment instruit aujourd'hui, — nous parlons du métier des armes, — il ne faut pas plus de six mois ; l'expérience et la preuve en ont été faites cette année même. Il reste donc deux ans et demi que le soldat peut consacrer à l'étude et au travail. Toutes les classes de la société, — puisque dans notre république il y a toujours des classes, — sont représentées dans l'armée : il y a des gens instruits, d'autres qui le sont à moitié, d'autres moins et d'autres enfin pas du tout. Ceux qui sont instruits enseigneront les ignorants ; et les uns et les autres prendront à cet exercice au moins autant de goût qu'à l'école traditionnelle de peloton. Le passage au régiment sera pour la masse entière des jeunes gens de la nation, l'occasion de faire ce que Michelet appelait *des humanités*. La patrie ne formera plus seulement des soldats pour sa défense, mais encore et surtout des hommes que feront sa prospérité et sa grandeur.

Algol.

(*A suivre*).

Errata : page 623, Revue d'octobre : *Prière d'enfant*, lire :

5e strophe, Pour qui succcombe
Sous *son* fardeau
Au lieu de : Sous *le* fardeau.

BÉLISAMA

OU L'OCCULTISME CELTIQUE DANS LES GAULES (1)

CHAPITRE IV

La Doctrine et la Philosophie Druidiques

Dans le précédent chapitre nous avons étudié les Druides, les Druidesses et le Druidisme ; dans le présent chapitre, nous allons étudier la Doctrine et la Philosophie Druidiques, qui forment le complément, le corollaire du Druidisme. Cette étude présente une très grande difficulté, car il n'existe pas de documents écrits, c'est-à-dire, *certains*, authentiques à ce sujet. Ce n'est donc qu'avec l'aide de la tradition, de certains passages échappés de ci et de là à quelques écrivains de l'Antiquité que nous pourrons reconstruire, tranchons le mot, refaire et reconstituer la Doctrine et la Philosophie Druidiques.

(1) Voir la revue de juillet 1900.

L'Inde a les *Védas*, la Perse, le Zend-Avesta, la Chine ses *kings*, l'Egypte son *Livre des morts*, *ses litanies du Soleil*, et une parcelle de son *Livre des Respirations* (1) et les œuvres écrites de ces divers peuples soit sur des manuscrits, soit sur la pierre, nous apprennent la philosophie, la morale et la religion de ces diverses nations et ces œuvres codifient, pour ainsi dire, leur doctrine et leur philosophie.

Il n'en est pas de même pour les Celtes, ils ne nous ont laissé aucun livre touchant à l'Esótérisme de leur religion.

Les Celtes se prétendaient fils de Teutatès, Père des hommes et inventeur de l'agriculture.

La Fatalité, le Destin (*Fatum*) était une des idées admises par la Doctrine celtique et encore de nos jours, les Montagnards Ecossais, de même que les Irlandais, descendants des Celtes, sont Fatalistes et se consolent d'un malheur qui leur survient, d'une catastrophe qui les frappe en disant : *Bha sud an dan dauch* ! La chose était ainsi décrétée contre moi !...

Les habitants du canton de Vaud en Suisse, chez lesquels on retrouve quantité de termes celtiques, disent également quand un malheur survient à une personne par sa faute : « C'est bien son *Dam* ou *Dands* ; nous retrouvons donc le terme irlandais et écossais, Dan, origine du mot latin *Damnum*, qui signifie perte, malheur.

Nous venons de dire que les Celtes se prétendaient issus, enfants de *Teutatès*, l'analogue de *Thoth* des Egyptiens, du *Tau* des Hébreux, de *Thuiston*, *Thuiscon* ou *Tuisco* des Germains. Ce dernier avait un fils dénommé *Man*. lequel eût à son tour trois fils parmi lesquels : *Adam* qui, comme *Man* signifie homme (être vivant), c'est-à-dire la même signification que le terme anglais *Man*, c'est l'être vivant par excellence.

Éva ou *Héva*, mère du genre humain, qui n'étant point née d'une femme était immortelle, mais elle fut condamnée à enfanter avec douleur pour avoir touché au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.

Proserpine fut elle aussi, condamnée à subir l'arrêt du Destin, pour avoir entr'ouvert une grenade et en avoir mangé trois grains. Ceci est un symbole ; on sait que la grenade symbolise la matrice de la femme et l'absorption de trois grains représente disons... le péché originel. Aujourd'hui, on ne verrait dans ce symbolisme qu'une idée érotique !...

Nous pourrions citer d'autres exemples fort nombreux pour faire voir qu'à travers tous les temps et toutes les civilisations, la chute de l'homme est toujours présentée d'une façon allégorique, mais nous trouvons que ce serait là un travail inutile et nous nous occuperons immédiatement de la Doctrine Druïdique.

Les Druides, héritiers de la Tradition et de la Sagesse antiques ont une

(1) Le livre des Respirations, 1 vol. in-12, Paris.

synthèse philosophique des plus remarquables. D'après Diogène Laërce (*in Prœm.*), la philosophie celtique fut une des principales sources de la philosophie grecque.

Les Druides ne connaissaient qu'un seul Dieu *Bé-il* et ce ne fut que longtemps après l'invasion romaine, qu'ils connurent le Polythéisme.

Bea-Uil que par élision ou abréviation, ils prononçaient *Bé-il* signifie *la vie en toute chose* ou la *Source des Etres*.

Chez les Germains *Thuisco* ou *Tuisco* et chez les Celtes-Gaulois *Teutatès* avaient la même signification (1). Ils employaient ce terme de *Bé-il* pour écarter toute idée de Polythéisme ou toute fausse notion concernant le Créateur de l'Univers.

Le Créateur ou Démiurge de notre planète n'a pas parlé au chef des Druides, ni à aucun de ceux-ci comme Jéhovah ou Jévé l'aurait fait à Moïse d'après ce qu'il nous a dit ; seulement, les Druides eurent le don d'intuition et de clairevue et c'est à cause de ces dons, qu'ils purent enseigner une doctrine juste et parfaite ; aussi peut-on affirmer, avec quelque certitude, que les Druides ne durent qu'à eux-mêmes les vastes connaissances qu'ils possédaient et qu'ils augmentaient sans cesse. Ce qu'ils durent mettre de temps pour inventer un langage figuratif, pour dompter la matière, tailler la pierre, fondre les métaux, et populariser les méthodes agricoles, est incalculable. Cette dernière observation peut démontrer jusqu'à un certain point la très haute antiquité des Celtes.

Indépendamment du terme *Bé-il*, les Druides employaient aussi, pour dénommer l'Etre Suprême, le terme *Dia* ou *Dhia*, qui devint chez les Hébreux Jao, Javeh, Jéhovah...

Cette conception de l'Etre Suprême, créateur et conservateur de l'univers ne pouvant être dans les âges reculés admise par la foule, il fallut trouver un objet matériel, visible, palpable, tangible, pour représenter l'infini déifié, de là le *Soleil déifié* et quantité d'autres emblèmes ou symboles, mais chez un très grand nombre de peuples, c'est le plus souvent l'astre du jour qui est déifié !...

Le Soleil était donc adoré au lieu et place de son Créateur et les Druides, pour éviter toute confusion et prévenir une grossière superstition donnèrent à l'Astre du jour le nom de *Grian* ou *Gré-iné* (*Gré-Heiné*) qui signifie en Celte, La Nature ou l'Essence du feu, car le feu était le grand facteur de la Destruction, partant de la Création ; ceci est incontestable.

Les Druides donnaient à l'auteur du mal le nom de *Aï-bhister*, qui remonte à la plus haute Antiquité.

Nous présenterons à nos lecteurs deux interprétations de ce mot : *Ai tis sear*

(1) Cf. — MACPHERSONS's *Antiq. Dissertat.* 19.

en transposant la lettre S signifie : « Celui qui s'oppose au meilleur des êtres. »

Aibhister ou *Aibister*, littéralement traduit veut dire « Destructeur » forme de *Aibhist*, ruine ou destruction. C'est ainsi qu'Ossian emploie ce terme dans le poème de Dargo en parlant des ruines de la Maison de Lugar :

Ged'tha e'n dingh aibhist fhuair
Bha e vair a b'ros righ.

Les Druides admettaient, nous l'avons vu, l'immortalité de l'âme, ils représentaient celle-ci séparée du corps, comme revêtue d'une enveloppe subtile (le double aithérique des occultistes) ou « Aérosome » des occultistes modernes.

D'après la Doctrine Druidique, ces âmes jouissaient d'un grand pouvoir sur tous les Eléments, sur les météores, mais elles n'avaient que peu d'influences sur le sort des humains. — Le lendemain de la mort, les hommes justes et braves (car la bravoure était une qualité essentielle chez les Celtes), ces hommes, disons-nous, entraient dans le *Flath Innis* (île des braves). Dans l'idiome celtique, ce terme, nous l'avons déjà vu, désigne aussi le Ciel ou le Paradis. — Dans cette contrée délicieuse, au dire de certains auteurs anciens, les hommes ne s'occupaient que de s'instruire, de se perfectionner et poursuivaient ainsi leur évolution, c'était le véritable *Dévakan* des modernes théosophes, dans lequel les désincarnés s'assimilent le fruit des expériences qu'ils ont faites dans leur dernière existence.

Nos lecteurs un peu versés dans les enseignements théosophiques, savent que le Dévakan se trouve dans le plan mental ou plan manasique, qui lui-même se trouve au-dessus du plan astral, qui lui-même enveloppe le plan physique ou matériel. Il est bien entendu que ces divers plans s'interpénètrent et ont chacun des sous-plans (1).

Si nous étudions maintenant la Philosophie Druidique, nous voyons qu'un de ses principes fondamentaux, c'est que la création du monde est l'effet de la sagesse et du pouvoir de Dieu. Les Druides représentaient le principe de la création par un œuf sortant de la bouche d'un serpent. C'est même ce symbole qui a donné lieu à la fable de l'œuf de serpent, rapportée par Pline (2), de même qu'à certaines traditions fort anciennes qui se sont longtemps perpétuées chez les peuples, par exemple le *Clach naithir* ou *Glain nam Druid* (l'œuf de cristal) que les Druides portaient comme amulette suspendu à leur cou, auquel le vulgaire attribuait toutes sortes de pouvoirs merveilleux, tous les prodiges accomplis par les Druides l'étaient au moyen ou plutôt par l'influence de ce talisman. On peut encore trouver en Ecosse

(1) Cf. *La Doctrine Esotérique* à travers les âges, *passim* et notam. au chap. XXVI, p. 249, liv. II, 2 vol. in-12, Paris.

(2) *Hist. nat.* L. 29, c. 30.

quelques-uns de ces œufs en cristal de roche, utilisés par les Voyants à la manière du verre d'eau employé par les médiums pour pronostiquer bien des événements présents, passés ou futurs.

Les Druides avaient pour souveraine loi de cacher aux étrangers les dogmes de leur culte. Ils étaient astreints à cette réserve par un serment solennel qu'ils prêtaient au moment de leur entrée dans l'Ordre. On peut trouver la formule de ce serment dans Selden (1) et dans El Scheld (2), où pourront la lire ceux de nos lecteurs qui désireraient la connaître.

Jusqu'au jour où le culte celtique fut altéré par son mélange avec celui d'autres mythologies, les Druides n'élevèrent à leur Dieu aucun monument de pierre taillée, ils ne sculptèrent non plus aucune image, car ils considéraient ces moyens d'honorer la Divinité comme indignes d'elle. Tacite partageait donc en cela leur opinion quand il disait : (3)

« Il est absurde de représenter sous les traits d'un mortel ou d'enfermer dans une enceinte de murailles, l'Etre qui a créé l'immensité des cieux. » Aussi les emplacements sur lesquels les Druides pratiquaient leur culte étaient tout simplement circonscrits par un cercle de pierres brutes dénommées *Clachan ou Crom*. Ces emplacements étaient plus ou moins considérables. Au centre du *Clachan* (Cercle) se trouvait une grande pierre servant d'autel ; quand, dans le pays, ils ne trouvaient pas de pierres suffisamment épaisses pour former une table à hauteur d'appui, ils utilisaient une pierre formant une plate-forme qu'ils posaient sur deux autres servant de piliers à la table. »

Les enceintes sacrées étaient respectées par la foule et le peuple avait une telle vénération pour ces asiles, que nul n'aurait osé en approcher (4).

Ces autels étaient dénommés : *Crom lec'h. Cromleach, Clachsleachda*, c'est-à-dire : La Pierre du Culte ou de la Réconciliation (5).

Dans les îles de l'Ouest à Jersey et Guernesey, de même qu'en Ecosse, nous avons vu de ces autels et autres pierres celtiques d'une telle masse que « l'on est tout surpris qu'on soit parvenu à ces époques si reculées à transporter et à dresser des pierres d'un poids aussi considérables » (6).

Les monceaux de pierres ou *Tumuli* étaient dénommés *Si'uns*, c'est-à-dire

(1) *De Diis Syriis.*

(2) *De Diis German.* Syntag. 2, C. 16.

(3) Tacite, *Mœurs des Germains*, *C.* 9.

(4) Cœsar, *Commentaires*, I, 6. — Diodore de Sicile, l. V, c. II.

(5) Brand, p. 46.

(6) *In* Dictionnaire raisonné d'Architecture et des *sciences et arts qui en dépendent*, on peut voir dans le Tome 1er, V°. Celtiques (monuments) de nombreuses vignettes représentant de ces pierres.

montagnes de paix ou de réconciliation, Sio d'hun et par contraction ou élision *Si'uns* (1).

Des pierres debout (*Menhirs*) semblent indiquer par l'origine de leur nom qu'elles étaient affectées au même emploi que la colonne élevée par Laban et Jacob en signe de réconciliation (2).

Les Druides plaçaient sur des monts élevés, sur des *hauts lieux* exposés aux rayons du Soleil leurs *Carns* ou « Pierres commémoratives ».

Les principales fêtes des Celtes étaient le *Bé-il-tin* et le *Sam hin* ; la première de ces fêtes se célébrait au commencement du mois de mai ; c'est du reste de ce mois que partait l'année druidique, comme le prouve le nom celtique de ce mois ; *ceit duin* ou *ceud uin* (le premier mois) ou bien le premier temps. Ce jour-là, on allumait un grand feu (*Tin* ou *Thein*) de Bé-il et l'on faisait de grandes réjouissances en l'honneur de l'astre bienfaisant qui représentait le Créateur.

Nous pourrions écrire longuement ici sur ce sujet et sur toutes les fêtes celtiques, mais ce serait dépasser le cadre que nous nous sommes imposé pour le cadre de la *Revue*, aussi nous ne fournirons que les quelques détails qui suivent et nous passerons ensuite au chapitre V, pour y étudier les Bardes et le Bardisme.

Après le *Bé-il-tin*, parlons du *Sam'hin*, ce terme celtique signifie *Feu de la paix.*

Cette fête se célébrait le 27 octobre ; c'était l'époque où les Druides avaient coutume de se rassembler au centre de chaque contrée pour juger des différends survenus entre les habitants du pays. Ce terme composé *Sam'hin* signifie *Samh* paix, *thein* feu ; *Samh* se prononce *Tamh.*

Dès la veille de la fête, on éteignait tous les feux et on les réallumait le lendemain avec celui qu'avaient allumé et consacré les Druides. À ceux qui avaient *troublé la paix* ou manqué aux lois civiles ou religieuses, on n'accordait pas la prise du feu, avant qu'ils n'eussent préalablement donné satisfaction et réparation. La moindre désobéissance était punie immédiatement par une sentence d'excommunication, qui défendait à quiconque de donner asile au malheureux excommunié, et de lui rendre aucun service.

L'usage d'allumer du feu le 27 octobre s'est conservé dans quelques contrées de l'Ecosse et ce jour est dénommé *hallow-Eve.*

Indépendamment de ces deux grandes fêtes, le sixième jour après la pleine lune, les Druides recueillaient leur *misteto* ou Gui sacré (3).

Divers auteurs supposent qu'Orphée qui fit partie de l'expédition des

(1) *Si icham ou daoine si*, signifie l'homme qui demeure dans la montagne de réconciliation.

(2) GENÈSE, 46, 48.

(3) STRABON, L. III. — PLINE, I, 16, c. 44.

Argonautes environ 1263 ans avant J.-C., avait appris des Druides Celtes une partie de leur mythologie, qu'il importa en Grèce. Il paraît en effet, qu'il avait habité le pays où les Druides faisaient leur principale résidence.

Le culte druidique dura longtemps pur et intact chez les Celtes et ce n'est guère que par la suite d'invasions barbares qu'il finit par dégénérer.

C'est à Crès, fils de Jupiter, qui devint chef des Curètes, à qui on attribue la corruption du culte druidique. Ce Crès, chef des Curètes ou Druides dans l'île de Crète, était non seulement souverain, mais aussi grand Prêtre. Ajoutons que ces Druides de Crète étaient dénommés par les Grecs *Curites* ; or ce terme est certainement Celtique, il est dérivé de *Co'retich* qui signifie *Pacificateur*. En effet les Druides étaient ainsi justement dénommés puisqu'ils exerçaient les fonctions de juges, ils apaisaient (pacifiaient) les différends, réglaient les litiges et contestations, mais ils exerçaient gratuitement leurs fonctions.

Voici comment Crès dut amener insensiblement la corruption du culte druidique. Il fit rendre des honneurs à Jupiter son père, lui éleva un monument funéraire sur sa tombe, monument décoré de sa statue et un jour cet édicule dut être transformé en temple, ce qui introduisit l'idolâtrie dans l'île de Crète, idolâtrie qui de là se répandit successivement en Grèce et par suite dans les colonies grecques. Nous n'en dirons pas davantage ici sur la doctrine druidique, car nous en parlerons plus loin au chapitre IX où nous traitons de l'Occultisme chez les celtes et dans le chapitre V, dans le chapitre suivant, nous traiterons du Bardisme et des Bardes (1).

(*A suivre*). ERNEST BOSC.

SÉANCES DE MATÉRIALISATION

avec Mme Corner

Un de nos amis, dont nous garantissons l'entière véracité, a eu la bonne fortune d'assister, l'année dernière, aux séances de matérialisation que Mme Corner a données à Paris. Absolument convaincu de la réalité des phénomènes qu'il a vus, et attristé des attaques dont ce médium est l'objet, notamment depuis les échecs du « Referee », il croit de son devoir d'apporter le poids de son témoignage. Nous nous faisons un plaisir de reproduire ici le récit qu'il nous adresse :

« Ayant eu l'inoubliable faveur d'assister à des séances données par

(1) Divers lecteurs ont eu l'amabilité de nous écrire au sujet de Bélisama. Nous répondrons que leur demande et réclamations recevront bientôt toute satisfaction. Notre volume *Vie Ésotérique de Jésus de Nazareth*, nous a obligé de retarder d'autres travaux en cours. E. B.

Mme Corner, le célèbre médium à matérialisations, anciennement connu sous le nom de Miss Cook, qui fit tant parler d'elle en Angleterre il y a plus de vingt ans, et mit à l'épreuve la sagacité des savants les plus distingués, entre autres l'illustre Crookes, j'ai tâché de résumer en ces lignes les étranges et variés phénomènes dont j'ai été l'un des témoins, et que j'essaie de relater aussi fidèlement que ma mémoire me le permet, en affirmant que ma narration ne peut donner qu'une idée incomplète de l'importance des expériences qui ont eu lieu en juillet 1900, chez Mme de L..., l'une des personnes les plus autorisées et les mieux placées pour la recherche de la vérité en pareille matière.

Je dois dire en commençant qu'à la première séance, alors que tous les assistants étaient pour la plupart étrangers les uns aux autres, et aussi sans doute parce que les conditions d'éclairage étaient défectueuses, les matérialisations ne purent être obtenues : les phénomènes se bornèrent à de forts coups frappés contre les murs et à des craquements dans les boiseries, mais sans la moindre apparition.

A la deuxième séance, nous nous plaçâmes comme la première fois en cercle devant le rideau, qui cachait un espace d'environ 3 mètres de large sur 80 centimètres de profondeur, formant l'emplacement nécessaire pour le médium et pour la chaise sur laquelle il était installé.

Nous étions huit personnes, spectateurs et spectatrices, plus le médium. On attendait encore un invité, mais vu l'heure avancée on dut commencer sans lui.

La séance avait lieu dans un grand salon, ou salle d'étude, d'environ sept mètres de long sur 5 mètres de large, situé au deuxième étage de l'immeuble.

Les vérifications de contrôle furent faites au préalable avec soin, en examinant et sondant les murs du fond formant cabinet derrière le rideau, ceux de côté, ainsi que le plancher recouvert d'un tapis, afin de s'asssurer qu'il n'y avait ni trappe, ni porte dissimulées. Le médium était fixé à sa chaise par un lacet de un centimetre de large, tissé en fil blanc, qui serrait la taille, et faisait un nœud arrêté, pour ensuite venir s'attacher au dossier de la chaise, de façon que le médium ne puisse bouger; le lacet, après avoir été noué, fut cacheté à la cire; de plus, Mme Corner était tenue aux deux poignets par une ligature laissant entre eux un intervalle de moins de 10 centimètres. Ayant les poignets attachés et le corps fixé à son siège, elle ne pouvait faire aucun mouvement sans faire basculer sa chaise.

Derrière les spectateurs, et à une certaine hauteur, une lanterne entourée de papier rouge était placée sur une table, afin de donner à la pièce une clarté suffisante pour distinguer les objets.

Toutes choses étant disposées, on fit la chaîne dans un ordre qui équilibrait les forces, c'est-à-dire qu'entre une personne d'aspect robuste était intercalée une personne paraissant plus délicate.

Au bout de 10 à 15 minutes de calme, tout en faisant à demi-voix une conversation générale, et le spectateur attendu n'étant pas arrivé, on vit le rideau s'agiter et la partie supérieure s'entrouvrir pour laisser passer une main et un bras paraissant diaphanes; cette matérialisation disparut après une demi-minute pour reparaître à nouveau ; la main fut très visible, et le bras bien dessiné, blanc, mais *transparent*, s'effaça lentement.

Après l'émotion du début, le calme s'étant rétabli, les rideaux s'entrouvrent largement par le milieu, et l'on voit une apparition complète et très blanche de l'esprit, la tête entourée d'un turban assez brillant, le visage *transparent*, les épaules et les bras semblant enveloppés d'un peplum. L'écartement des rideaux permet de contempler en son entier l'esprit matérialisé très visible.

Une des spectatrices très impressionnée témoigne de la crainte; l'apparition s'efface alors, pour reparaître un instant après et s'exprimant d'une voix douce bien différente de celle du médium, dit : « N'ayez pas peur, je ne suis pas méchante, je suis même bonne. » Nous apprenons, par la suite, que c'est un esprit-femme, l'esprit « Marie », un de ceux qui affectionnent le médium, et s'attachent à sa personne pour produire des phénomènes.

La séance était commencée, mais non les apparitions, quand le visiteur attendu frappa discrètement à la porte; mais l'esprit fit connaître qu'il ne fallait pas ouvrir pour ne pas troubler les fluides en formation. Les apparitions de l'esprit « Marie » se continuèrent par cinq fois; il se matérialisa deux fois à gauche et tout à fait en dehors du rideau, et trois fois dans la partie centrale.

A ce moment l'esprit dit : « Il faut donner de l'air au médium qui est très gêné par la chaleur, ouvrir un peu la fenêtre et laisser entrer les personnes qui attendent. » Presque au même instant on entendit une voix d'homme au son rauque. C'est, paraît-il, un esprit familier, appelé « le Capitaine », gardien et défenseur du médium, qui intervenait pour chasser un esprit intrus, qui avait profité du repos, pour s'introduire dans le champ de l'expérience; cet esprit, auquel il donnait le nom de Sou-Sou, voulait absolument avoir affaire au médium afin de pouvoir se manifester. Le capitaine lui criait littéralement : « Canaille — va-t'en ! » et l'on entendait une voix d'enfant insistant pour rester ; puis la voix du capitaine de reprendre : « Va-t'en ! Canaille — va-t'en ! » en accompagnant ses injonctions de forts coups frappés comparables à ceux que pourrait donner un lourd maillet de bois.

Les assistants restant dans le même ordre, on écarta les deux rideaux qui laissèrent voir le médium dans la même position assis sur sa chaise. On ouvrit la fenêtre pour laisser pénétrer l'air ; pendant ce temps les deux personnes qui attendaient au salon furent introduites, et, la fenêtre refermée, la porte close, et les rideaux retombés, on attendit.

La voix de l'esprit « Marie » se fit entendre, disant : « N'ayez pas peur je ne puis faire aucun mal ! » ces paroles en réponse aux impressions de crainte que conservaient deux personnes ; et quelques minutes après, le phénomène de matérialisation se reproduisait : l'esprit « Marie » apparaissait de nouveau, mais dans une teinte plus légère que pendant la première partie de la séance ; elle dit : « Je fais tout ce qu'il m'est possible » et ce fut tout pour les matérialisations, ce soir là.

Puis on entendit la voix du capitaine établissant un colloque avec Miss « Marie », et chassant encore l'esprit gêneur qui s'obstinait à séjourner dans l'atmosphère du médium.

Il est digne de remarque que l'esprit « Marie » s'exprimait en français, mais que le « Capitaine » s'exprimait en anglais.

Des craquements retentissaient dans les meubles et les boiseries de la pièce, et sur la question de savoir qui pouvaient être les esprits faisant un pareil bruit, le « capitaine » répondit : « Ce sont assurément vos amis » et il termina par un gros rire prolongé.

Il dit cependant que le phénomène était épuisé, que la séance était terminée, et qu'il allait réveiller le médium, qui ne tarda pas à parler, se plaignant d'être fatigué. On fit immédiatement la pleine lumière, on écarta les rideaux et on trouva le médium sur sa chaise n'ayant pas quitté sa position, et toujours entravé par les lacets, dont la cire fut constatée intacte après un examen minutieux.

La séance, commencée à 9 h. 1/2, était terminée vers 11 heures. Elle avait duré une heure et demie, laissant les spectateurs dans l'admiration, et plusieurs saisis d'étonnement qui n'avaient jamais étudié pareils phénomènes. De cette séance tous partirent convaincus que l'être qui a quitté la terre par la mort physique vit au-dela du tombeau, et conserve son individualité, et ses facultés mentales.

Il nous fut donné d'assister à plusieurs autres séances, pendant lesquelles toutes précautions étaient prises et contrôlées pour s'assurer qu'il ne pouvait y avoir aucune méprise quant à la réalité des phénomènes ; notamment la chaise fut scellée au plancher, et le médium mis dans l'impossibilité de se déplacer.

A une séance, la lanterne ayant manqué de lumière on ne put suivre le phénomène ; l'esprit « Marie » nous dit qu'il était dommage que la lumière ne fût pas bonne, ce qui empêchait de nous donner quelques preuves intéressantes. Nous pûmes voir cependant un phénomène assez extraordinaire ; des lumières de la grosseur d'une noix se promenèrent le long du rideau et contre le mur, ayant la forme de petites boules lumineuses de la clarté d'un ver luisant.

Dans une autre séance, on fut surpris par des jets de fleurs au milieu de

l'assistance, bouquets de roses que l'esprit « Marie » venait prendre sur une petite table à la vue des personnes présentes pour les projeter au milieu du cercle.

Une chaise-fauteuil placée à environ un mètre fut approchée du rideau par l'esprit, qui saisit une petite boîte à musique posée sur cette chaise, la fit jouer en tournant la manivelle, et la rejeta à gauche sur la table en disant : « Musique stupide ». Les notes en effet n'avaient rien d'harmonieux.

L'esprit « Marie » tendit la main à deux ou trois personnes, qui affirmèrent que la main était chaude et moite, qu'elle avait une faculté de préhension très normale, et qu'il semblait qu'on touchait une main vivante très douce, aux doigts *très effilés*. L'esprit fit toucher sa robe qui paraissait de flanelle blanche au ton neigeux. Le vêtement ainsi que la coiffure offraient à chaque séance une différence dans leurs dispositions, on pourrait dire dans leurs formes. Quant au visage, qui paraissait plus foncé que le vêtement, il était difficile d'en déterminer les traits, non plus que l'expression des yeux, mais l'ensemble était gracieux et les gestes animés.

A chaque séance, des personnes déja venues ne se représentaient pas, et deux ou trois nouvelles personnes étaient admises, ce qui modifiait chaque fois la composition du groupe ; aussi l'intensité des matérialisations variait du plus au moins, selon l'état d'esprit des personnes présentes. Ainsi, chaque fois que des personnes trop impressionnables se trouvaient dans le cercle, les phénomènes étaient plus hésitants, plus atténués ; car à deux séances successives, qui eurent lieu avec les mêmes assistants, les matérialisations acquirent une intensité particulièrement remarquable. Il semblait que l'esprit se trouvait plus en harmonie avec ceux qu'il avait déjà vus ; on pourrait dire plus en confiance. (Qui connaît le lien fluidique qui unit à son médium l'esprit manifesté, appréciera l'importance de cette remarque.)

Une dame d'un rare mérite, bien connue par ses œuvres de bienfaisance, la princesse W. que le contact avec les esprits n'effraie nullement, fut appelée par l'esprit « Marie » qui la mit près du rideau, se plaça à côté d'elle, et lui fit faire face aux assistants, et l'on put voir que l'esprit était grand d'au moins une tête de plus que cette dame, qui elle-même est *plus grande* que le médium, ainsi qu'on en put juger après la séance.

Pour établir que le médium ne pouvait avoir fait aucun mouvement derrière le rideau, on peut signaler que, au cours de deux séances, une personne du groupe fut appelée par la voix rauque de l'esprit du capitaine, pour entrer derrière le rideau, afin de redresser le médium qui, suffoqué par la chaleur, avait la tête penchée sur la poitrine dans une position très gênante. Dans ces deux cas, et à peine ce monsieur, sorti du rideau, avait-il regagné sa place, que le phénomène d'apparition se reproduisait instantanément.

Dans la dernière séance, la chaleur de l'atmosphère était tellement lourde, que les phénomènes n'eurent qu'une très faible intensité. L'esprit expliqua qu'ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient, mais que la chaleur accablante les gênait pour condenser les fluides nécessaires aux matérialisations. « Marie » apparut cependant, prit à la main une rose que lui tendait une personne, la sentit, dit qu'elle était très belle, et la reposa sur la table placée près du rideau.

Les voix du capitaine, de miss Marie, et du petit esprit « Sou-sou » se sont fait entendre pendant presque chaque séance, et souvent deux esprits s'interpellaient et causaient à la fois.

Il me parait raisonnable de conclure que les phénomènes observés sont réels et incontestables; que les êtres qui se sont manifestés sont des esprits, ou des entités indépendantes du médium, et qu'il existe une force psychique qui, sous certaines conditions, notamment la présence d'un médium de capacité spéciale, peut être assimilée par ces esprits, ou entités, pour se matérialiser, c'est-à-dire renforcer leur enveloppe fluidique et se rendre visibles. »

B. B. B.

LETTRE D'UN GROUPE SPIRITE MUSULMAN

Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

Le 28 septembre 1901.

Chère et honorable Madame,

Nous avons l'honneur tout d'abord de vous saluer avec respect au nom du spiritisme et de vous prier de vouloir bien agréer nos plus sincères condoléances à propos du départ de votre bien-aimé et estimable mari.

L'existence de M. Leymarie n'a été qu'une série d'héroïques efforts pour soutenir haut et ferme le drapeau du spiritisme et pour répandre la nouvelle foi; aussi sa mémoire est la plus chère et la plus glorieuse après celle du Maître Allan Kardec, dont il a continué l'œuvre comme un apôtre fervent. Les livres d'Allan Kardec et les œuvres qu'ils ont inspirées à M. Leymarie devront être gravés en lettres d'or dans les pages du spiritisme.

Jamais l'homme n'a formé si grand projet que de forcer le domaine de l'inconnu après la mort, d'établir des communications avec l'au-delà et de poser les bases d'une foi de nature à bouleverser le monde entier. Un tel prodige est déjà un succès qui dépasse tout ce qu'on peut rêver de plus extraordinaire. En effet, le grand soleil du spiritisme éclaire dès à présent tout l'univers et projette les lumières de vérité et de consolation dans les régions les plus reculées du globe.

Chaque jour, une foule de gens instruits et éclairés abandonnent le joug

corrompu et malfaisant de religions fausses ou erronées pour embrasser les doctrines élevées et consolantes du spiritualisme et offrir leur dévoûment et leur fraternité à ceux qui les ont précédés dans le spiritisme, afin de lutter d'un commun accord contre leurs adversaires.

L'Eglise et la philosophie sont très inquiètes des progrès du spiritisme; cependant, malgré les excommunications dont elle foudroie ceux qui s'éloignent des dogmes qu'elle enseigne, l'Eglise professe elle-même le culte des morts, et la philosophie ne pouvant nier les grands faits spirites cherche à les expliquer par des causes matérielles relevant du domaine scientifique.

Mais toutes ces oppositions ne produisent que d'heureux résultats pour la nouvelle religion : la doctrine persécutée devient plus sublime, les sentiments de fraternité plus désintéressés, enfin les adhérents plus nombreux. La Vérité marche toujours; rien ne peut l'arrêter.

Les organes du spiritisme, agents défensifs de ses droits sublimes, deviennent de plus en plus nombreux et travaillent avec ardeur à l'achèvement du grand édifice qu'Allan Kardec, honorable Maître, avait si ingénieusement fondé et préparé.

Chère Madame,

Le plus grand miracle du spiritisme, une preuve manifeste de sa vérité, c'est à notre avis la fraternité et l'amour qui règnent dans ses rangs.

Les frères de la Martinique et ceux de la Norvège sont informés des tentatives et des expériences les uns des autres.

L'humanité terrestre, en un mot, doit être reconnaissante à Allan Kardec et à ses adeptes.

Il y a environ dix mois, nous avions lu par hasard un journal spirite qui a bouléversé nos idées les plus saintes et les plus intimes. Jusqu'alors nous n'avions jamais entendu parler du spiritisme.

Les nouvelles prodigieuses et les récits surnaturels contenus dans ce journal attirèrent notre attention et déterminèrent en nous un véritable état de crise morale.

Curieux de rechercher la vérité et de nous éclairer mieux, nous avons acheté tous les ouvrages d'Allan Kardec.

Sachez aussi que nous sommes musulmans, très attachés à notre religion. Elle est fondée sur l'unité de Dieu et la prophétie du grand Mahomet; ses doctrines sont simples et sublimes. L'islamisme déteste le fanatisme et la superstition.

Ayant étudié les ouvrages ci-dessus mentionnés avec une grande attention et soumis à une sévère critique, nous avons fini par reconnaître que le spiritisme n'est pas une œuvre chimérique comme le croient quelques-uns, mais qu'il contient une science admirable fondée sur des vérités absolues.

Or, nous avons tenté des expériences spirites et nous avons eu des succès extraordinaires sans obtenir cependant des résultats aussi décisifs que nous le désirons.

Beaucoup d'Esprits ont daigné, grâce à Dieu, nous visiter et même nous ont ordonné, dans leurs communications, d'établir des relations avec vous. C'est pour obéir à cet ordre spirituel que nous vous écrivons, Madame, et aussi pour que vous ayez la bonté de nous montrer la voie que nous devons suivre, de nous servir de guide.

Mais, chère sœur ! Permettez-nous de vous poser une question :

Nous sommes ignorants et serions heureux de savoir si dans les entretiens que vous et vos compatriotes avez avec les esprits, parfois un esprit musulman a été évoqué dans une séance.

L'islamisme mérite d'être étudié. La religion musulmane qui étend son empire sur plus de 300.000.000 d'âmes joue un grand rôle dans l'histoire universelle du monde, soit par ses prodiges, soit par ses grandeurs.

Par conséquent, nous osons vous recommander vivement de prendre l'initiative de tenir séance le plus tôt possible et d'évoquer l'esprit pur et sublime du plus grand philosophe arabe du moyen âge dont l'influence a bouleversé pendant sa vie tout le monde islamique. C'est le grand Mucheddin-i-Arabi, condamné à mort et exécuté, plein d'âge et de grandeur à cause de ses doctrines philosophiques trop élevées.

Nous vous serions très reconnaissants si vous vouliez bien publier dans votre Revue le résultat que vous obtiendrez ainsi que cette lettre, si vous le jugez convenable.

Nous souhaitons ardemment d'arriver à une conviction complète, et aussitôt nous commencerons à répandre les merveilles du spiritisme dans tout l'Orient et jusqu'aux confins de la Perse et de l'Arabie.

Veuillez agréer, chère Madame, la haute considération avec laquelle nous avons l'honneur d'être vos très dévoués amis.

A. A. A. F. M. F.

Nous sommes heureux de publier dans notre *Revue* la lettre si intéressante de nos frères de Constantinople. Nous les remercions vivement pour leurs bonnes pensées à l'égard de M. Leymarie. Nous souhaitons que la lumière du spiritisme se répande autour d'eux, grâce à leur initiative, et que bientôt sans crainte, ils puissent faire connaître la vérité à tous ceux qui en ont soif, apporter la consolation à tous ceux qui souffrent et régénérer leur pays si éprouvé par tant de misères morales.

Nous prions les médiums qui obtiendraient une communication du Grand Mucheddin-i-Arabi, de nous la transmettre, nous la ferions parvenir à nos nouveaux frères musulmans, dont il est impossible, par prudence, de donner l'adresse actuellement.

Réponse à la 1re question de M. Béra

Revue d'octobre

LE MAL

Dilemme : Ou bien, nous avons été créés à l'origine tous pareils et alors il n'y a aucune raison pour que les uns soient devenus bons et les autres méchants, les forces et les épreuves ayant dû être égales pour tous.

Ou bien, nous avons été doués de forces de résistance différentes, et en ce cas, nous ne sommes pas responsables de cette inégalité originelle.

R. — S'il est impossible de méconnaître dans l'ensemble et dans toutes les parties de l'univers un ordre merveilleux, une harmonie parfaite, on ne peut nier aussi que le désordre et le mal n'y occupent une grande place.

Le problème du mal et son origine ont de tout temps vivement préoccupé l'intelligence humaine; c'est une des grandes énigmes dont elle a demandé la solution à la religion et à la philosophie. Pourquoi le mal existe-t-il? Quel est son principe? A-t-il une raison d'être au point de vue harmonique? Est-il une conséquence de la vie du progrès? Comment le concilier avec l'existence d'un Dieu souverainement bon et d'un être parfait?

Nous invoquerons le témoignage des grands penseurs, de nos maîtres en philosophie, Strada, Ballanche, Reynaud, Bonnet... et d'autres pour donner à cette question, si troublante, toute la lucidité qu'elle comporte.

Un éminent métaphysicien, peu connu hélas! est venu fonder définitivement la logique de l'avenir dans un des plus beaux livres qui aient honoré notre époque, *Essai d'un ultimum organum* (1).

Il pose Dieu comme principe unique de la certitude, manifesté par un criterium absolu, « le fait ». C'est le fait qui est le véritable médiateur entre l'être et l'esprit humain. Le fait, comme un réseau infrangible et sans fin, enserre l'homme de toutes parts; il le traque, le poursuit, se colle à lui comme la robe du centaure antique au corps de cet Hercule toujours nouveau ; et l'homme n'y peut échapper en aucune sorte; il n'évite un fait que pour tomber dans l'autre, être frappé par celui-ci, terrassé par celui-là. Place au fait, à l'être, à Dieu : Le fait notionnel, c'est l'être conçu en lui-même et comme créateur. En lui-même, il est immuable; il n'y a qu'un seul infini, un seul absolu, affirmation préantinomique.

Le fini est la réalisation de la négation dans l'affirmation, c'est le passage au relatif. Mais l'être antinomique ne valant quelque chose que par l'être préantinomique, a pour loi tendantielle de réaliser de plus en plus les qualités nécessaires de l'absolu et de s'en approcher progressivement toujours. En d'autres termes, si Dieu est immuable, les créatures sont perfectibles sans cesse et sans terme. Cela étant posé, nous admettons *a priori*, que Dieu, l'esprit universel de qui émanent toutes choses, comprend de toute éternité, le bien, le beau, le vrai absolus. Tout ce qui vient de lui

(1) En vente à notre librairie, 2 volumes 7 francs.

est en lui et par lui; depuis la nébuleuse jusqu'à la planète, depuis le système planétaire jusqu'à son extinction, de l'atome jusqu'à l'homme, chaque chose a sa place respective, inaltérable, fixée par des lois universelles et des rapports dont elle ne peut dévier. Chaque entité esprit a sa voie tracée de développement et d'expériences, d'évolution dans les différents mondes qu'elle est destinée à parcourir. Mais, comme le dit Strada, Dieu ne pouvant communiquer à chacune de ses créatures son être tout entier, son infinité absolue, il était de sa perfection de leur communiquer du moins tout ce qui en deça était possible, ce qui ressemblait le plus à l'infinitude absolue et en rapprochait le plus.

Il suit de là que tous les êtres, sans exception, sont les parties d'un même ensemble, les éléments d'une même conception, les ressorts d'un même mécanisme, les fonctions d'un même organisme, les conditions et les moyens d'une même fin; mais comme il serait contraire à la justice de l'être parfait, que ce serait sa négation, de favoriser l'un au détriment de l'autre, nous affirmons que tous les hommes ont été créés égaux et qu'il ne peut y avoir d'exception à cette vérité. Chacun possède, en virtualité, une infinité d'attributs égaux qui tendent indéfiniment à se manifester. Tous ont la même nature complexe, c'est-à-dire que rien n'est dans l'un qui ne soit dans tous. Ayant même. origine, même point de départ, tous sont destinés à parcourir les mêmes phases d'existence ou d'équivalence et il n'y a dans tout l'univers qu'une seule race, la race de Dieu. Ce ne sont pas les essences qui sont inégales ou différentes; ce sont leurs états, leurs positions respectives, simultanées, sur l'échelle du progrès. — Toutes les essences ont de toute éternité, leurs principes d'individualité que rien ne saurait leur faire perdre. De toute éternité, elles ont en puissance toutes les virtualités qu'elles doivent tendre à jamais à manifester progressivement dans le temps et l'espace sans fin; à savoir, une infinité d'attributs infinis. Ces virtualités sont égales pour tous les êtres, mais les manifestations de ces virtualités ne sont point contemporaines; leur éclosion dans chacune et dans tous est subordonnée aux exigences de l'ordre universel. De là, les inégalités, la subordination ou la hiérarchie des manifestations dans toutes les créatures à chaque moment de la durée et de l'étendue.

— Chaque homme, a dit Ballanche, a un but à atteindre qui est différent pour chacun; il y a une hiérarchie d'esprits humains qui se prolonge au-delà de cette vie; mais tous arrivent, les uns plus tôt, les autres plus tard; nous sommes tous appelés au même héritage.

Et Bonnet: Il y a sur la terre, parmi les hommes, une diversité presque infinie de dons, de talents, de connaissances, d'inclinations. L'échelle de l'humanité s'élève par une suite innombrable d'échelons de l'homme brut à l'homme pensant.

Et Fauvety: Posant à la fois l'immortalité et le transformisme, je dis que tous les êtres gravitent vers Dieu, c'est-à-dire vers la perfection. La per-

fection est le but de la vie, et chaque être y est conduit par la lutte même de l'existence en communiant, selon sa nature, et proportionnellement à ses puissances, avec son milieu planétaire qui le rattache à l'universel. Comprenez donc que l'erreur et le mal sont des choses toujours passagères, relatives, destinées à disparaître successivement; mais justement parce que la création est éternelle et qu'elle va toujours s'élevant du moindre être au mieux et au plus grand et de degré en degré jusqu'à l'être parfait, il y aura toujours des maux quelque part dans le monde et toujours des erreurs qui s'y produiront; mais les choses sont ainsi faites que tout être, parce qu'il est d'origine divine et porte en soi, avec son principe d'activité, la loi de son dynamiste, est appelé à l'état divin.

Et Nus : Nous affirmons philosophiquement ce que la science démontre et nous disons : L'homme procède de l'animalité. Manifestation supérieure de la vie, il est la conséquence logique des êtres qui ont paru avant lui comme au-dessous de lui; toute existence est la conséquence des existences précédentes. Cette doctrine englobe tout, explique tout, justifie tout.

La divine Providence s'étend sur tout et sur tous. « Providet », elle pourvoit jusqu'à ce que la liberté soit éclose et que la volonté se manifeste.

Et Spinosa : Le bien et le mal, l'ordre et la confusion, le chaud et le froid, la beauté et la laideur sont choses relatives.

Et Schelling : Le mal est nécessaire à la manifestation divine, comme les ténèbres le sont à la lumière.

Et Timée : Le meilleur des êtres n'a pu faire que la meilleure des œuvres.

Et Aristote : Tout marche naturellement vers le bien.

Et Lamartine : Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place.

Nous pourrions multiplier ces citations, mais nous pensons en avoir dit assez sur ce sujet pour éclairer l'esprit de nos lecteurs et les convaincre que le mal n'est que la souffrance de l'avancement, la phase transitoire que les êtres traversent dans leur ascension, vers un état meilleur; tous successivement, mais non simultanément : car Dieu, dont l'activité est éternelle comme son amour, crée sans cesse ! Tous les jours des globes s'organisent, tous les jours des êtres nouveaux apparaissent, tous les jours des âmes éclosent.

Le mal consiste donc dans l'imperfection de l'homme dont les facultés sont bornées et sujettes à faillir; la véritable origine du mal, c'est notre condition de créature; plus celle-ci est voisine de l'animalité, est inférieure dans l'ordre de l'évolution et plus la matière domine l'esprit.

— Une chose créée, a dit Leibnitz, ne peut pas ne pas être imparfaite. Comme elle a reçu l'être et qu'elle ne possède pas la plénitude de l'existence, elle est essentiellement limitée. De là vient qu'elle ne saurait tout savoir et qu'elle peut se tromper souvent.

Demander pourquoi le mal existe ici-bas, c'est demander pourquoi l'être contingent n'est pas l'être nécessaire, pourquoi l'homme n'est pas Dieu.

Et pour conclure, je dirai avec Strada, un philosophe peu connu, mais illustre entre tous :

« Des lois d'en haut qui sont la mort, le deuil, le mal,
« C'est l'ordre du fini! c'est l'incomplet fatal!
« Et nul n'y peut, ni Dieu, ni l'homme, ni les choses!
« Créer, ne pas créer, c'était tout! mais écloses,
« Les choses se devaient l'une l'autre engloutir.
« Car se nourrir et vivre a pour pendant mourir! »

Prof. C. MOUTONNIER.

Villa des Turquoises
Nice, le 30 octobre 1901.

Monsieur Béra,

Je vais essayer de répondre aux trois questions que vous posez dans le dernier numéro de la *Revue Spirite* :

1° D'abord qu'est-ce que c'est que l'origine et de quelle origine voulez-vous parler? Est-ce de l'origine de chaque individu, ou d'une origine partant d'un même instant pour tous les êtres ?

Dieu, le Principe Universel,ne pouvant pas s'arrêter de créer, l'apparition de ce principe sur le plan physique est donc de chaque instant et doit être le même en commençant par le minéral pour passer par le végétal et l'animal. Lorsque ce principe s'individualise en arrivant à l'homme, il devient responsable à ce moment de la route qu'il choisira ; le point à atteindre restant le même, mais les chemins y conduisant multiples, de là, à mon sens les inégalités apparentes dans l'origine des êtres.

2° Il est plus que probable que sur le plan astral les entités qui se matérialisent et se rendent visibles et tangibles ont le pouvoir de prendre différentes apparences, il doit donc leur être possible de prendre le masque des grands esprits que nous avons connus, pour nous faire croire à la présence de ces esprits, comme ils nous trompent dans les communications qu'ils signent de faux noms ; c'est du moins ce qui paraît ressortir des affirmations que nous donne Leadbeater dans son livre « Le Plan Astral ». Si j'avais le plaisir de vous connaître, Monsieur, je pourrais vous répéter ce que M. le colonel Olcott a dit l'année dernière dans un petit cercle d'amis, dont je faisais parti, sur un cas de matérialisation momentanée opérée par Mme Blavatsky, il y a quelques années, à New-York, sur notre plan physique.

3° D'abord est-il bien prouvé que *tous* les aveugles nés,n'aient jamais vu en rêve ? Si oui, il serait encore possible d'expliquer cela de la façon suivante :

Toutes les impressions quelles qu'elles soient sont transmises à notre cerveau par des organes récepteurs,mais à une condition c'est que la vibration puisse y être amenée. Un aveugle né n'étant pas ou n'ayant jamais été

sensible aux ondes lumineuses, son cerveau ne peut être impressionné par ces ondes. Nous ne percevons nous-mêmes très probablement que les ondes lumineuses d'une certaine sorte et nullement celles du plan astral. L'aveugle ne peut donc en rêve voir sur le plan Astral les ondes lumineuses de ce plan qui n'impressionnent pas son cerveau physique.

Il serait fort intéressant de connaître les réponses que d'autres lecteurs vous auront certainement faites et de pouvoir les comparer entre elles dans un prochain numéro de la *Revue*.

Veuillez agréer, Monsieur, mes sincères et fraternelles salutations.

E. LEBEL.

LE CAS FOXWELL

Article publié pour la première fois dans le *Light* le 16 février 1901 et reproduit, sur la demande de nombreux lecteurs, le 6 avril 1901.

Pendant la dernière quinzaine, grâce à l'aimable invitation du Dr X..., membre à la fois de la Société des Recherches psychiques et de l'Alliance spiritualiste de Londres, j'ai été témoin personnel de toutes les investigations médiumniques se rattachant au mystère de la disparition de M. Percy Foxwell ; j'ai donc été à même de bien connaître les faits dans tous leurs détails. Les différents journaux ayant donné des versions si tronquées, quoique ayant toutes un fond de vérité, au sujet des côtés psychiques de cette affaire, je crois qu'il vaut mieux commencer la narration de mes observations personnelles par affirmer qu'aucune dame, ayant le don de double vue, n'a donné la moindre indication.

Le clairvoyant par l'intermédiaire duquel Mme Foxwell a pu voir dans le cristal et obtenir des révélations au sujet du sort et de la situation de son mari disparu est M. Otto von Bourg.

Il peut se faire que tous mes lecteurs ne connaissent pas les difficultés toutes spéciales que nous avons rencontrées en faisant des investigations psychiques dans le but d'élucider ce mystère, sur lequel nous n'avions pas le moindre indice ; je vais donc exposer les faits tels quels.

Le mardi 20 décembre de l'année dernière, M. Percy Foxwell, agent de change, demeurant à Thames Ditton, quitta son domicile, bien portant de corps et d'esprit, comme d'habitude, pour se rendre à son bureau dans la Cité. En quittant sa femme il lui dit qu'il avait l'intention d'aller, dans l'après-midi, voir sa mère malade qui demeure dans le nord de Londres.

Avant la tombée de la nuit, Mme Foxwell reçut un télégramme expédié à Finsbury Park ; son mari la priait de ne pas l'attendre à dîner parce qu'il ne pourrait rentrer que plus tard. A partir de ce moment on ne sut plus

rien de lui jusqu'au jour où son cadavre fut trouvé flottant sur la Tamise, non loin de son domicile, le mardi 31 janvier.

Peu après sa disparition, la police en fut informée ; on fit des enquêtes minutieuses ; une forte récompense fut promise à qui découvrirait son cadavre ; mais tous les efforts furent vains.

Je vais maintenant donner les détails que m'a fournis Mme Foxwell elle-même.

Cette nuit fatale du 20 décembre, le temps fut exceptionnellement mauvais. Mme Foxwell attendit son mari jusqu'à deux heures du matin, puis elle se coucha. Elle n'éprouvait pas autrement d'inquiétude ; elle supposait que la mère de son mari s'étant sentie plus mal, celui-ci avait passé la nuit auprès d'elle. Mais quand la journée tout entière du lendemain eût passé sans que son mari eût donné signe de vie, son inquiétude devint grande ; d'autant plus qu'ayant envoyé un télégramme à sa belle-mère, celle-ci lui répondit que son fils l'avait quittée de bonne heure le soir précédent.

Je vais maintenant rapporter un fait étrange dont l'importance et la signification n'échapperont à personne.

La mère de M. Foxwell est, paraît-il, très dangereusement malade et souffre d'une affection aiguë du cœur. Quant M. Foxwell se leva pour lui dire au revoir, il promit de revenir bientôt et fixa le jour ; en présence des autres membres de la famille, sa mère lui dit alors : « Oh ! Percy, fais bien attention ; j'ai comme un pressentiment qu'il va t'arriver quelque chose cette nuit. »

Il se retira presque aussitôt après et c'est alors, selon toute apparence, qu'il se rendit au bureau télégraphique de Pinsbury Park pour expédier le télégramme dont nous avons parlé, télégramme qui, après vérification, a été reconnu de son écriture. A partir de ce moment on perd ses traces.

La terrible incertitude des semaines qui suivirent, les alternatives de crainte et d'espérance, imposèrent à la pauvre femme un indicible martyre. Quand elle vit que les méthodes ordinaires d'enquête ne lui donnaient pas le plus petit indice, elle résolut, en désespoir de cause, d'essayer de pénétrer le mystère en s'adressant à des médiums spirites.

Elle en consulta plusieurs, mais sans succès. A la fin elle vint voir M. Von Bourg et eut une séance avec lui, Conduit-Street 54, le 5 janvier, à 3 heures de l'après-midi.

Non seulement il lui donna de nombreux détails exacts et lui fit des révélations très précises, mais encore, grâce à ses pouvoirs psychiques exceptionnels, il la rendit capable de voir dans un cristal d'abord la forme de son mari vivant, ensuite le cadavre de celui-ci gisant au fond de l'eau, entouré de choses qui lui semblaient familières. Cette vision dans le cristal est d'autant plus remarquable que Mme Foxwell est tout à fait étrangère aux recher-

ches spirites et qu'en temps ordinaire elle n'est pas le moins du monde douée de double vue.

Cette entrevue l'impressionna beaucoup et elle insista vivement auprès de M. Von Bourg pour qu'il vint chez elle, espérant pouvoir obtenir plus de révélations encore dans le milieu où son mari avait vécu. On eut quelque difficulté à s'entendre pour le jour à cause des engagements déjà pris par M. Von Bourg ; mais à la fin on convint d'un jour et c'est à ce moment que commencent mes observations personnelles.

Le lundi matin, 28 janvier, je recevais une lettre du Dr X... (auquel j'ai déjà fait allusion), me demandant si M. Knowles et moi nous n'aimerions pas à accompagner dans l'après-midi M. Von Bourg à une séance où devaient se poursuivre des investigations au sujet de la disparition de M. Foxwell, dans la maison de celui-ci.

J'allai aussitôt voir le docteur, nous nous entendîmes pour le soir et, le moment venu, nous partîmes tous ensemble. Nous trouvâmes la maison, non sans peine, ce qui nous retarda un peu ; quand nous arrivâmes, Mme Foxwell commençait à s'inquiéter sérieusement, croyant que nous n'allions pas venir.

A peine entrés dans le salon, nous nous sentîmes l'âme comme oppressée et M. Knowles se plaignit d'une douleur intense à la tempe gauche ; j'appris plus tard que cette même douleur avait été ressentie également par M. Von Bourg.

Nous nous assîmes tous autour d'une petite table et une petite lampe fut placée dans le coin le plus éloigné de la pièce. Le cercle, qui était exceptionnellement puissant, se composait de Mme Foxwell, Mme P..., le Dr X..., M. Von Bourg, M. Knowles et moi.

Presque aussitôt des coups énergiques se firent entendre, et l'esprit-guide de M. Knowles, un ex-Maori, l'agitait à tel point dans son impatience d'arriver à établir son contrôle sur son médium, que nous jugeâmes bon de le permettre tout de suite. Ce Maori était dans une excitation telle qu'il pouvait à peine articuler les mots ; il s'adressa à Mme Foxwell et lui fit la description détaillée d'une forme humaine qui se tenait auprès d'elle ; il décrivit minutieusement son attitude, ses vêtements et une montre que cet esprit présentait avec insistance et sur laquelle son nom était écrit.

Mme Foxwell nous dit que cette description répondait point par point à celle de son mari et que celui-ci avait, en effet, une montre portant son nom écrit.

C'est par cette montre (cadeau fait au défunt, ainsi qu'on l'apprit plus tard, par M. Ferguson) que le cadavre fut identifié quand on le trouva flottant sur la Tamise, le mardi 31 janvier.

Le Maori, que M. Knowles et moi avons mis à l'épreuve en mainte cir-

constance et que nous avons toujours trouvé sincère et digne de foi, nous affirma péremptoirement que cet homme était maintenant dans le monde des esprits et que son cadavre gisait au fond de l'eau.

L'esprit ainsi décrit s'éloigna de Mme Foxwell et se plaça derrière M. Von Bourg, s'efforçant d'établir son contrôle sur lui, mais il ne réussit qu'à moitié; tous ses efforts pour parler n'aboutirent qu'à une sorte de râle. Cependant il ne cessa d'élever la main gauche du médium et de répéter doucement : *chut...*, *chut...* Durant toute la séance on sentit comme un désir constant de donner une sensation d'étouffement. Toutefois, il put écrire quelque peu et nous dit que son corps gisait au fond de l'eau, à peu près à un mille de la maison, non pas dans la Tamise, mais dans un petit affluent non loin du bord du fleuve ; qu'il y avait du gazon sur les rives et qu'un arbre s'inclinait juste au-dessus du point où gisait son corps. Aidé par les esprits nos amis, il projeta une image mentale du lieu sur le cerveau des médiums. Il ajouta que son chapeau et son parapluie avaient été enlevés et le Maori dit en outre que le corps semblait maintenu au fond de l'eau par quelque chose.

Cet esprit nous fit l'effet d'être très désireux que son cadavre fût découvert ; établissant son contrôle sur M. Von Bourg, il se dressa et indiqua la direction du lieu où il prétendait que son cadavre gisait dans l'eau ; la suite prouva que c'était la vérité.

Il parut beaucoup plus tranquille quand nous lui promîmes de rechercher son corps ; il nous promit de nous guider.

Nous terminâmes peu après la séance et nous revînmes en ville, après avoir fixé un nouveau rendez-vous pour le mercredi, 30 janvier, de bonne heure dans l'après-midi. Cette séance nous laissait tous *entièrement convaincus que M. Foxwell n'était plus de ce monde*; d'après ce qu'il nous avait dit lui-même, nous pensions que sa mort n'était pas due à un accident ; il affirmait être revenu à Thames Ditton le soir fatal. En même temps nous avions l'impression que le vol n'avait pas été le mobile du crime.

Le mercredi 30 janvier nous retournâmes tous à Thames Ditton ; en plus il y avait mon fils et M. Robert King que le jour précédent (qui était mon jour de réception) j'avais vivement intéressé en lui faisant un bref compte rendu de nos expériences. Ce même jour j'exprimai devant plusieurs amis ce qui était notre conviction.

Nous arrivâmes chez Mme Foxwell de bonne heure dans l'après-midi ; après avoir pris le thé, nous fîmes l'obscurité dans le salon et nous nous assîmes tous autour d'une table, mon fils excepté, qui demeura assis tout près, mais hors du cercle.

Tous les médiums se plaignirent d'une vive douleur à la tempe gauche ; la forme humaine fut de nouveau aperçue derrière Mme Foxwell ; M. King la

décrivit et entendit le nom de Georges répété plusieurs fois. Nous apprîmes que c'était le nom d'un ami très intime de M. Foxwell ; cet ami, maintenant décédé, connaissait très à fond, au dire de Mme Foxwell, les affaires privées les plus intimes de son mari.

L'image du lieu où gisait le cadavre fut de nouveau projetée et tous les médiums la virent avec les mêmes détails. Ensuite, après de nombreux coups, provenant d'individualités distinctes et indiquant que plusieurs esprits de nos amis étaient présents et nous venaient en aide, le Maori établit son contrôle sur M. Knowles et nous dit que si nous voulions sortir, on nous conduirait à l'endroit où le cadavre avait été jeté dans l'eau. Il décrivit ensuite diverses breloques attachées à la chaîne de la montre que l'esprit présentait toujours ; Mme Foxwell témoigna d'une vive surprise en reconnaissant de petits cadeaux qu'elle-même avait faits à son mari.

Alors l'esprit commença à écrire par l'intermédiaire de M. Von Bourg rapidement et pendant un certain temps ; il nous sembla beaucoup plus conscient que le lundi précédent. Il se mit à dessiner un plan du chemin que nous devions suivre ; puis suivirent des instructions écrites : « Sortez de la maison, tournez à gauche, passez la station, puis une auberge, etc ». Toutes ces communications écrites sont en la possession du Dr X.

Quand nous eûmes les informations nécessaires, tous nous nous levâmes pour partir, tremblants d'impatience et sous l'influence d'une tension nerveuse impossible à décrire. Nous suivîmes les indications données jusqu'à la station ; mais arrivés là, à un carrefour de divers sentiers, nous hésitâmes sur celui qu'il fallait prendre ; alors je proposai aux médiums de revenir sous la voûte et de se remettre en communication directe avec l'esprit, ce qui fut fait avec succès ; l'esprit lui-même nous indiqua exactement le chemin que nous avions à suivre.

Je ne dois pas oublier de mentionner qu'en cet endroit tous les médiums se montrèrent grandement affectés ; l'esprit leur donna l'impression que c'était en cet endroit précis qu'il avait été frappé à la tête.

Nous descendîmes une sorte d'allée étroite, bordée de palissades en bois et nous contournâmes une maison particulière qui était sur notre droite. Là M. Von Bourg put entendre distinctement le « chut... chut... » répété à maintes reprises.

Nous entrâmes dans un champ découvert et, fait surprenant, il y avait bien une auberge dans cet endroit, où personne ne se serait attendu à en rencontrer. Juste en face il y avait une large dépression, évidemment un étang desséché : Mme Foxwell s'en montra extrêmement surprise, car il n'arrive pour ainsi dire jamais, dit-elle, que l'étang se dessèche ; ici encore les médiums nous parurent très troublés.

Nous traversâmes plusieurs champs l'un après l'autre, nous sautâmes

une barrière ; quand nous arrivâmes entre deux barrières une scène très singulière fut représentée par l'esprit qui gouvernait l'organisme de M. Von Bourg ; M. Knowles dut soutenir celui-ci, sans quoi il serait tombé à terre sans connaissance. Après un moment d'arrêt, cependant, nous comprîmes que nous devions encore traverser la barrière suivante ; M. Von Bourg et M. Knowles qui marchaient ensemble pouvaient voir distinctement l'esprit juste en face d'eux et leur montrant la direction. Après être revenus pour quelque temps sur la grande route, nous arrivâmes à un étang situé à la droite de cette route, au-delà de quelques constructions. Ici la surexcitation des médiums devint très grande ; ils voulaient à toute force escalader la clôture en fil de fer barbelé et sauter de l'autre côté ; ils s'arrêtèrent quelques instants auprès de cette clôture, puis enfin ils abandonnèrent leur premier dessein et nous recommençâmes à avancer.

Quelques instants après nous parvînmes à un champ situé à gauche, traversé par un ruisseau profond. Tous les médiums furent comme attirés par cette eau et ils s'écrièrent tous ensemble. « Voilà bien ce que nous avons vu ! »

Ils escaladèrent la clôture et marchèrent le long de la rive gazonnée, jusqu'à un certain endroit ; l'esprit affirma positivement, nos esprits guides ainsi que tous les médiums confirmèrent que c'était bien là l'endroit précis où le corps de M. Foxwell avait été jeté dans l'eau.

Cependant la nuit était tombée et nous étions si fatigués que nous nous sentîmes incapables de tenter quoi que ce soit de plus cette nuit-là. Nous revînmes donc chez Mme Foxwell par un chemin plus court ; après nous être reposés et avoir mangé quelque peu, nous décidâmes d'avoir une nouvelle séance.

Par l'intermédiaire de M. Von Bourg et par l'écriture nous obtînmes beaucoup d'autres informations que je n'ai pas le droit de publier pour le moment. Nous continuons nos investigations et sous peu j'espère écrire un second rapport.

Nous étions tous complètement épuisés ; M. Von Bourg et M. King étaient sur le point de tomber d'épuisement ; nous quittâmes donc Mme Foxwell après lui avoir fait promettre de faire sonder le lendemain l'endroit en question, qu'elle appelait le *Mole*. Comme nous prenions congé d'elle, elle nous dit à tous : « Vous m'excuserez, mais que mon mari soit mort noyé et que son cadavre gise là-bas, cela me paraît si invraisemblable que je ne puis le croire. Mais si la vérité de tout cela est enfin prouvée, je donnerai à tout ce que vous avez vu et entendu la plus grande publicité possible. »

Le lendemain mardi, 31 janvier, on se disposa à faire des recherches dans l'eau ; Mme Foxwell alla en personne désigner l'endroit précis. Les hommes sondaient avec leurs perches depuis quelques instants sans succès, quand

le cadavre d'un homme fut aperçu par un batelier du nom de Tovey, flottant sur la Tamise, un peu au-dessous du lieu indiqué, tout près de l'endroit où le Mole s'unit à la Tamise.

Le cadavre fut reconnu pour être celui de M. Foxwell grâce à la montre sur laquelle aux séances il avait appelé notre attention avec tant d'insistance; notre conviction que le vol n'avait rien à voir avec la présence dans l'eau du cadavre de M. Foxwell a été confirmée par le fait qu'on a retrouvé sur lui ses bagues, sa montre, son argent et ses chèques ; quant à son chapeau et à son parapluie on ne les a pas retrouvés.

Le cadavre était vêtu exactement comme les divers médiums nous l'avaient dit ; en dehors de la montre, on put encore aisément l'identifier par certaines marques particulières qu'il avait sur les dents. Les gants étaient encore aux mains crispées. A cause de cette immersion de six semaines, la chair était dans un état tel qu'il fut impossible de vérifier si le côté gauche de la tête était ou non contusionné ; toutefois l'un des médecins remarqua une légère dépression de ce côté-là et attira l'attention sur ce fait à l'autopsie qui eut lieu le 5 février. Il est aussi intéressant de remarquer que normalement un cadavre ne restera jamais six semaines dans l'eau sans revenir à la surface. Ce retour à la surface a lieu, si je ne me trompe, dans la quinzaine; et, bien que je veuille ici rapporter des faits et laisser de côté les théories, il n'est pas sans importance de faire ramarquer que la découverte du cadavre a eu lieu peu après qu'on eut agité les eaux du Mole; insistons aussi sur ce fait que nous fûmes conduits pas à pas à cet endroit, alors que tout tendait à faire croire que M. Foxwell avait disparu à Londres même.

Avant de conclure le rapport de ce que je puis dire pour le moment, je voudrais mentionner une autre prévision obtenue par l'intermédiaire de M. Von Bourg peu après la Noël. Un soir, comme le mystère de cette disparition l'intriguait, il essaya d'obtenir quelques impressions au sujet du disparu. Ces impressions, il les écrivit sur une carte postale qu'il data et expédia au Dr X...; on m'a montré cette carte ; il y a là une prévision de la tragédie, dont l'exactitude a été démontrée par la découverte du cadavre de M. Foxwell sur la Tamise.

Dans beaucoup des journaux quotidiens on a donné des rapports inexacts de ces investigations psychiques; or je prétends qu'en ces matières on ne saurait exagérer l'exactitude et la précision des détails. D'autre part il n'est que juste de rapporter avec une parfaite impartialité les preuves et les révélations obtenues grâce aux remarquables pouvoirs psychiques de M. Von Bourg.

(*A suivre*) EFFIE BATHE.

15 Ashchurch Terrace Shepherd's Bush. London.

LES VOIX DU TOMBEAU

Le Voile magique

Comme une fine toile, invisible à nos sens,
Le monde des esprits et des Larves honteuses,
Peuplant souvent nos nuits de visions menteuses,
Enveloppe nos corps de ses plis caressants.
Ce voile merveilleux est de subtile trame,
Car le Rêve le tisse avec son doigt léger;
L'Espérance l'atteint de son vol passager,
Et la lumière y joue avec toute la gamme
Des sept couleurs de l'arc de la déesse Iris.
La robe de la nuit, d'étoiles parsemée,
Est moins belle à nos yeux, de nos cœurs moins aimée
Que le voile sacré de l'éternelle Isis.
Et l'étoffe aux fils d'or de la robe mystique
Nous frôle doucement, comme fait une main
Qui, nous ouvrant les cieux, nous montre le chemin
D'un paradis astral à la flore extatique.
Aussi, nous nous laissons sans murmure presser
Par l'invisible main qui nous vient du mystère,
Tant que, tristes dormeurs du sommeil de la terre,
La voix de l'au-delà chante pour nous bercer.

JULIEN LARROCHE

Paris, novembre 1901.

Une note de la rédaction, à propos de la réponse de M. Segundo Oliver au Dr Bérillon, n'ayant pu trouver sa place dans ce numéro, comme plusieurs autres articles du reste, ce que nous regrettons, cette note, qui débutait ainsi, sera insérée dans le numéro de janvier :

« Dans la *Revue* de novembre dernier, nous avons donné place, après quelques hésitations, à une réponse, ou plutôt à la première partie d'une réponse du médium *Segundo Oliver*, de Barcelone au Dr *Bérillon*. Le ton véhément de cet article, qui contraste avec la mansuétude traditionnelle de la *Revue*, a dû surprendre plus d'un spirite français. L'attaque lourde et peu mesurée, il est vrai et il est juste de le remarquer, justifiait assez cette rude riposte; mais nous pensons que son auteur, que nous avons du reste en grande estime, s'est quelque peu exagéré ce que nous appelons, en termes parlementaires, la valeur ou la portée de l'incident.

La manière de voir ou de sentir est évidemment affaire de climat. Nous autres, gens du Nord, du tempérament naturellement plus contenu et plus froid, nous avons l'habitude de ne donner aux coups de boutoir ou aux ruades, qu'on prétend nous décerner, que juste l'importance qu'ils méritent.

M. Bérillon ne passe pas pour une autorité dans la science. Ce n'est pas un Charcot. Il n'a pas parlé, et pour cause, devant l'Institut, ni en son nom, et nous avons la bonhomie de penser que le retentissement de ses paroles, nous voulons dire de ses invectives, a duré tout au plus ce que durent les meilleures choses : — l'espace d'un *Matin* — pas davantage. »

(*A suivre*).

La Famille Hernadec

(*Suite*)

Je me trouvais dans ce « Kama-Loka » dont nous parlent les Orientaux, ce Purgatoire de la théologie scolastique, cet « Hadès » des poètes grecs, cette localité astrale, enfin, sans limites ni frontières, que peuplent, tout comme notre monde terrestre auquel elle ressemble étonnamment, des entités de types très divers, intelligents ou stupides, bons ou mauvais, spirituels ou grossiers, aussi différents les uns des autres que « le brin d'herbe l'est du tigre ou que le tigre l'est de l'être humain ».

Ce monde étrange et le nôtre sont enlacés, se pénétrant l'un l'autre, mais sont néanmoins séparés, en ce sens que leurs substances matérielles diffèrent de tous points et qu'ils coexistent sans avoir connaissance l'un de l'autre ; si bien que ce n'est que dans des circonstances toutes spéciales, que les habitants de ces deux mondes peuvent avoir conscience de leurs existences parallèles. C'est aux dispositions mentales des humains désincarnés que se rattachent le plus souvent ces circonstances particulières. Certains d'entre eux qu'animaient de leur vivant de violentes convoitises charnelles et qui en sont encore « brûlés » dans l'enfer temporaire qu'ils habitent, se sentent attirés par les éléments passionnels que possèdent également certains habitants de la terre et cherchent à s'allier à ces derniers par la combinaison de leurs fluides, afin de pouvoir, avec leur aide, assister à des scènes dont ils regrettent les voluptés grossières, mais auxquelles ils ne peuvent plus participer directement par suite de la perte de leur corps physique. Ces esprits qu'alourdit cette matérialité demeurent des années, parfois des siècles, dans le Kama-Loka où s'exaspèrent leurs désirs impuissants. Ce sont ceux-là qui, entourant et sollicitant les médiums et les sensitifs de nature inférieure, essaient de s'en servir pour assouvir encore leurs appétits insatiables, et c'est parmi ces êtres élémentaires que se recrutait, aux siècles grossiers du moyen âge, cette ténébreuse armée de Pisachas, d'Incubes, et de Sucoubes, tous ces vampires psychiques qui, après avoir poussé leurs victimes à commettre toutes sortes de crimes, étaient finalement emportés par leurs impulsions de luxure, de gloutonnerie ou de cupidité, en d'autres lieux où doivent recommencer leurs épreuves et s'effectuer leur lente purification.

Je ne fis que traverser ces régions étranges où je vis errer en foules innombrables tant d'humains désincarnés.

Après quoi, je me trouvai subitement transporté dans une région lumineuse où je me suis vu entouré de parents, d'amis oubliés mais bien vite reconnus qui, tous, étaient venus me recevoir au seuil du monde nouveau dont j'étais désormais l'hôte ébloui, émerveillé.

C'est le paradis des Orientaux qui le désignent sous le nom sanscrit de « Devakhan ».

Paradis en effet que ce ciel où l'on se sent flotter dans une atmosphère de bonheur indescriptible. C'est au sein de cette strate sidérale où resplendit une lumière divine, qu'entourée de matière éthérée, l'âme toute vibrante d'une intense activité mentale voit rayonner pour ainsi dire et prendre corps toutes les hautes pensées qu'elle avait à peine pu formuler sur la terre. Amour pur, incessante sollicitude pour le bonheur des humanités, rayonnement du *Soi* vers toutes les entités du dehors, fraternités que rien ne décourage, dévouements que rien n'épuise... Autant de fleurs merveilleuses qui s'épanouissent et fructifient là-haut dans la plénitude de leurs virtualités.

Dans ce lieu de repos où s'efface tout souvenir des épreuves de la vie terrestre, l'âme se sent bercée sur les ondes symboliques du Léthé, cet ineffable « Fleuve de l'oubli » dont nous parlent les anciens poètes. Au sein de cette oasis céleste, elle sent qu'elle se trouve dans son milieu normal de purification, de progression ininterrompue, phase d'évolution préparatoire où elle retrempe ses forces et se forge des armes pour les luttes de l'avenir, car ce qui est désir et aspiration dans une vie devient faculté dans une autre, ce qui est volonté d'accomplir devient pouvoir d'exécution.

Dans ce Dévakhan, qui n'est en quelque sorte que la « continuation sublimée » de l'existence de la terre — ce sont les Maîtres eux-mêmes qui le définissent de la sorte — aucune solution de continuité ne vient troubler le cours de l'évolution de cette âme voyageuse, de ce « pèlerin éternel » qui, au travers de toute épreuve, chemine sur la route royale qui le mène à sa divinité. Il s'y assimile ses expériences passées dont il apprécie les tentatives, les efforts heureux ou malheureux et dont il constate les pertes et les bénéfices. Il y apprend que les aspirations les plus élevées de son existence terrestre doivent désormais former la trame de sa nouvelle vie, où se transformeront en réalités vivantes, les rêves inconscients mais prophétiques de son passé.

Aussi, avec quelle douce confiance il s'abandonne aux pures félicités de ce « pays des dieux » que lui ont préparées ces dieux eux-mêmes, dans la famille desquels il vient d'entrer, lui, le nouveau frère glorifié, victorieux de la matière et déjà mis en relation intime avec la grande Ame universelle. Bien loin d'être isolé, séparé du monde psychique dans lequel il a vécu jusqu'alors, il se sent rattaché à sa famille terrestre de parents, d'amis, de frères selon le cœur dont le tendre souvenir l'accompagne dans l'invisible région qu'il habite. Par suite d'une sorte de sensation illusoire, peut-être, en un certain sens, mais néanmoins d'une intensité plus puissante que celle que possèdent nos prétendues réalités d'ici-bas, il se voit entouré de

l'image vivante de tous les bien-aimés qu'il a laissés sur la terre des douleurs, et l'amour qu'il éprouve pour eux, cet amour sublimé — qui n'est ici-bas que l'efflorescence fragile et passagère de nos cœurs, ou de nos sens — irradie dans l'au-delà avec une telle énergie, y acquiert une telle virtualité magique, ce semble, pour ne pas dire divine, qu'il réagit sur le plan terrestre où il entoure les vivants d'effluves protecteurs et d'une sorte d'atmosphère bénie que ne limite nullement l'espace, pas plus que ne les atténue le temps, dans son incommensurable durée.

Et c'est pour cela, nous disent les Adeptes, qu'au cours des siècles devakhaniques, en ce monde de transfigurations glorieuses, se retrouvent, tôt ou tard, toutes les âmes sœurs, que se réalisent toutes les amours ébauchées sur la terre, que se sèchent toutes les larmes, que s'absorbent tous les cycles de souffrances, souffrances épuratrices, régénératrices qui, pour aussi longues et répétées qu'elles soient, nous assurent, dans un plan plus élevé, plus éthéré encore — appelé « Nirvana » — le bénéfice des rétributions de l'indéfectible Justice et de l'inépuisable Amour.

Voilà le monde qui vous attend. Dites-le, prêchez-le à vos frères en humanité, afin qu'ils soient bien convaincus que tout ce que pourrait rêver l'imagination la plus audacieuse serait bien pâle encore auprès des prodigieuses réalités que nous réserve le monde invisible.

Au surplus, les temps s'accomplissent et l'Evolution en marche réclame impérieusement la solution de certains problèmes. L'humanité défaille et se meurt dans la désespérance de l'heure tragique qui, en ce moment, sonne à l'horloge des siècles. « Ici, dit l'un des Adeptes de la Doctrine secrète, nous voyons l'ignorance et la superstition tenter un suprême effort pour enliser leurs victimes dans le cloaque des traditions séculaires; là, le vampirisme des forts suce le sang, absorbe l'or et la vie des faibles qui se débattent sous l'étreinte.

Ailleurs, la science matérialiste, hésitante, impuissante, se bute au fond de l'impasse que lui barre l'Inconnu. Les philosophes s'arrêtent et piétinent sur les neiges de leur glacier intellectuel. Les religions étouffent sous la dalle funéraire qu'a renversée sur elles la « lettre qui tue ». Plus que jamais, il faut une raison à la morale, un guide à la raison, un fil d'Ariane à la philosophie, une lumière aux religions et l'amour partout, dans ce monde grossier qu'enivre la matière, qu'affole la haine et que l'égoïsme dévore. »

Il faut donc que s'allume l'aurore du jour attendu, et vous allez être les témoins des signes avant-coureurs d'une nouvelle phase de l'évolution terrestre.

Du sein des ruines du vieux monde qui se lézarde, craque et va s'écrouler au milieu des folies de toutes ses passions déchaînées, surgissent lentement les colonnes de l'édifice de l'avenir. L'esprit s'impose irrésistiblement et

maîtrise la matière frémissante. Dans les ténèbres brillent çà et là les feux isolés des veilleurs, des précurseurs, des révélateurs annoncés. Les sentinelles de nuit se crient d'une tour à l'autre du vieil édifice : voici l'aube qui déjà rougit l'horizon !

Le xx[e] siècle ne passera pas sans qu'un nouvel instructeur ne vienne, avec ses futurs apôtres, compléter l'œuvre ébauchée par les anciennes alliances. Comme au judaïsme a succédé le christianisme, à celui-ci, déjà vieux et défiguré par les sacerdoces, succèdera une révélation appropriée aux besoins nouveaux de l'humanité qui trébuche dans l'affolement de son inconscience.

Il vous sera donné un nouvel Evangile dont le spiritualisme moderne a déjà signalé au monde quelques-unes des vérités fondamentales.

La mort vaincue, la vie triomphante, l'évolution de l'âme et sa purification graduelle, la conquête lente mais patiente, parce qu'elle est assurée, d'une immortatité divine — telles sont les vérités que répètent et confirment toutes les voix de la terre et du ciel.

Plus d'obscurité dans la sphère où se meut l'humanité. Le problème de ses destinées futures contre l'inconnue duquel sont venues se heurter, dans l'angoisse et les sanglots, tant de générations affolées, ce problème est sur le point d'être définitivement résolu.

En dépit des iniquités monstrueuses qui déshonorent les dernières années de ce xix[e] siècle, si glorieux d'autre part, l'on sent courir dans l'âme des peuples comme un frémissement de pitié pour les martyrs de l'antique bestialité humaine. Un cri d'horreur a fait hésiter les bourreaux. Le fauve odieux et féroce qui, depuis les vieux âges, est demeuré tapi au plus profond des entrailles de l'homme, se sentant traqué de toutes parts, frissonne de stupeur et d'épouvante. Il se croyait inexpugnable dans le repaire qu'il s'y était creusé ; mais voici que des sentiments inconnus jusqu'à ce jour font palpiter ces entrailles demeurées si longtemps impassibles. Devant l'effroyable mare de sang qui couvre la moitié de votre globe, des protestations indignées se sont élevées de tous côtés. L'on n'entend plus parler que de bonté, de fraternité, de solidarité, mots tant de fois et si dédaigneusement conspués.

Et n'est-ce point justice en vérité ? Ne semble-t-il pas impossible qu'après avoir recueilli tant de témoignages, entendu tant de sanglots, vu couler tant de larmes et tant de sang, l'humanité moderne puisse sentir sa conscience tranquille, tant qu'elle n'aura pas pris, vis-à-vis d'elle-même, l'engagement solennel de lutter par tous les moyens dont elle dispose et dont elle est tenue d'augmenter le nombre et l'efficacité, pour se racheter de ses crimes et désavouer ses séculaires erreurs ?

Cette solidarité que l'on invoque ne peut pas demeurer plus longtemps à l'état de lettre morte. Si déjà sont nés dans le cœur humain les nobles et

généreux sentiments de la famille et de la patrie, plus tard, y germeront ceux d'une fraternité plus large, ceux de l'amour universel. Le *Moi* dont l'égoïsme impérieux étouffe ou atrophie tout ce qui n'émane pas de lui et ne converge pas vers lui,s'atténuera,reprendra peu à peu son rang dans la hiérarchie des facultés effectives, jusqu'à ce que l'homme,enfin conscient de ses devoirs,comprenne qu'il n'est pas un cri de douleur sur la terre qui ne doive trouver un écho dans toutes les poitrines humaines ; pas une joie, pas un sourire qui ne doivent faire tressaillir le cœur de chacun, puisque tous, éternellement liés par l'infrangible chaîne des existences associées, doivent concourir à un même but, l'*évolution universelle*, par l'application d'une même règle : la justice et sous l'injonction d'un même devoir : le sacrifice du moi égoïste.

N'oubliez pas que la grande Loi des rétributions ne s'applique pas seulement à tous les hommes, mais encore à toutes les nations de la terre. Une indissoluble attache les relie les unes aux autres, toutes tributaires, qu'elles le sachent ou non, de l'inexorable nécessité de la souffrance collective.

Ce n'est pas d'une manière isolée que s'effectue le bien ou que s'accomplit le mal. Personne ne bénéficie, ni ne souffre seul des conséquences de ce bien et de ce mal. Du sang versé sur un point quelconque du globe s'élève une vapeur maudite qui empoisonne l'atmosphère morale, met en branle toutes sortes de Forces occultes qui troublent les consciences, affolent les cerveaux et font palpiter les poitrines. Aussi est-ce par la fraternité universelle, seule, c'est-à-dire par l'équilibre et l'harmonie qu'elle établirait dans le monde physique, aussi bien que dans le monde moral, que pourrait se fondre ou tout au moins s'amoindrir, dans un partage équitable, chacune des souffrances individuelles, si lourdes pour ceux qui en supportent isolément le poids.

Le moment est donc venu de prêcher l'amour et la concorde à ces hommes qu'affolent leurs vieux cauchemars de haine et de cruautés. Plus que jamais, attelez-vous à cette tâche sainte.

La paix entre les peuples, la pitié pour les faibles, la justice pour les déshérités — voilà le programme qui s'impose à l'activité des nouveaux apôtres du xxe siècle.

Et pour ce qui vous concerne personnellement, marchez, montez sans défaillances.

Vous connaissez la noble et fière devise que votre père avait fait graver sur son cachet :

Dans un ciel pur, par-dessus les plus hautes cimes d'une chaîne de montagnes, un aigle, à grands coups d'ailes, s'élance vers le soleil — avec, dans l'exergue, cette inscription latine :

Crescit eundo.

« C'est en montant qu'il accroît et renouvelle ses forces. »

Que cette devise soit aussi la vôtre.

Je vous dis adieu, mais je ne vous quitte point. — Adieu... jusqu'au jour du revoir! » Ed. Grimard.

FIN

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU XLIVe VOLUME

ANNÉE 1901

Le Gérant : PAUL LEYMARIE

Paris. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — *Téléphone*.